

ANTHOLOGIE
DES
POÈTES FRANÇAIS
DU
XIX^{ÈME} SIÈCLE



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, EDITEUR
23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31



Anthologie des poètes français du XIXème siècle

Alphonse Lemerre, éditeur, Paris, 1887-1888

Exporté de Wikipédia le 30/08/2018

TABLE DU VOLUME I

Pages

[Préface](#)

[ANDRÉ CHÉNIER](#)

[MARIE-JOSEPH CHÉNIER](#)

[JEAN-BAPTISTE LEGOUVÉ](#)

[ARNAULT](#)

[CHATEAUBRIAND](#)

[CHÊNE-DOLLÉ](#)

[DÉSAUGIERS](#)

[NODIER](#)

[BÉRANGER](#)

[MILLEVOYE](#)

[GUTTINGUER](#)

[PIERRE LEBRUN](#)

[SOUMET](#)

[MADAME DESBORDES-VALMORE](#)

[LAMARTINE](#)

[ÉMILE DESCHAMPS](#)

CASIMIR DELAVIGNE
M^{ME} AMABLE TASTU
JEAN REBOUL
BARTHÉLEMY ET MÉRY
ALFRED DE VIGNY
ANTONI DESCHAMPS
VICTOR HUGO
AUGUSTE BRIZEUX
SAINTE-BEUVE
AMÉDÉE POMMIER
AUGUSTE BARBIER
DANIEL STERN
FÉLIX ARVERS
DOVALLE
ALOÏSIUS BERTRAND
ERNEST LEGOUVÉ
GÉRARD DE NERVAL
GUSTAVE MATHIEU
PÉTRUS BOREL
NAPOL LE PYRÉNÉEN
JULES LACROIX
THÉOPHILE GAUTIER
HÉGÉSIPPE MOREAU
ALFRED DE MUSSET
AUGUSTE DE CHÂTILLON
XAVIER MARMIER
VICTOR DE LAPRADE
F. DE GRAMONT
JOSEPH AUTRAN
LOUIS VEUILLOT
L. ACKERMANN
ALFRED DES ESSARTS
ANAÏS SÉGALAS
CHARLES CORAN
AUGUSTE DE BELLOY

JOSÉPHIN SOULARY
ARSÈNE HOUSSAYE
L. DE RONCHAUD

TABLE DU VOLUME II

Pages

LECONTE DE LISLE
AMÉDÉE ROLLAND
ALFRED BUSQUET
AUGUSTE VACQUERIE
ÉDOUARD GRENIER
GUSTAVE LEVAVASSEUR
ÉMILE AUGIER
AUGUSTE LACAUSSE
CHARLES REYNAUD
CHARLES BAUDELAIRE
PIERRE DUPONT
GUSTAVE NADAUD
ERNEST PRAROND
HENRY MURGER
ANDRÉ LEMOYNE

LOUIS BOUILHET
MAXIME DU CAMP
THÉODORE DE BANVILLE
EUGÈNE MANUEL
LÉON LAURENT-PICHAT
JULES BARBIER
CHARLES MONSELET
HENRI DE BORNIER
CLAUDIUS POPELIN
DIONYS ORDINAIRE
LOUIS RATISBONNE
JULES BRETON
VALÉRY VERNIER
MARC MONNIER
FRANCIS PITTIE
OCTAVE LACROIX
LÉOPOLD LALUYÉ
ÉMILE CHEVÉ
PHILOXÈNE BOYER
PHILIPPE GILLE
ALEXANDRE PIEDAGNEL
ANDRÉ THEURIET
ANDRÉ LEFÈVRE
ÉDOUARD PAILLERON
CAMILLE DELTHIL
LÉON CLADEL
MADAME BLANCHECOTTE
ARMAND RENAUD
MADAME DE LA ROCHE-GUYON
ALCIDE DUSOLIER
GEORGES LAFENESTRE
FÉLIX FRANK
ARISTIDE FRÉMINE
ARMAND SILVESTRE
LÉON DIERX

ACHILLE MILLIEN
ALBERT GLATIGNY
SULLY PRUDHOMME
ÉMILE BLÉMONT
ERNEST D'HERVILLY
EMMANUEL DES ESSARTS
CHARLES CANIVET
SAINT-CYR DE RAYSSAC
ANDRÉ GILL
ALPHONSE DAUDET
ALBERT MÉRAT
HENRI CAZALIS
GABRIEL MARC
JACQUES RICHARD
LÉON VALADE
CHARLES FRÉMINE
VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

TABLE DU VOLUME III

FRANÇOIS COPPÉE

Pages

JOSÉ-MARIA DE HEREDIA
STÉPHANE MALLARMÉ
RAOUL LAFAGETTE
CHARLES CROS
EUGÈNE VERMERSCH
PAUL ARÈNE
CHARLES DE POMAIROLS
PAUL DELAIR
LOUIS-XAVIER DE RICARD
PAUL HAAG
CAMILLE MACAIGNE
PAUL VERLAINE
ANATOLE FRANCE
ANTONY VALABRÈGUE
PAUL DEMENY
LÉON BARRACAND
LOUISA SIÉFERT
ÉMILE BERGERAT
LUCIEN PATÉ
MAURICE ROLLINAT
FRANÇOIS FABIÉ
PAUL DÉROULÈDE
GEORGES BOUTELLEAU
EDMOND LEPELLETIER
JEAN AICARD
GABRIEL VICAIRE
JACQUES NORMAND
GUSTAVE RIVET
ÉMILE DODILLON
JEAN RICHEPIN
M^{ME} ALPHONSE DAUDET
ALBERT DELPIT
LOUIS TIERCELIN
HIPPOLYTE BUFFENOIR
GUY DE MAUPASSANT

CHARLES GRANDMOUGIN
LÉON DUVAUCHEL
FRÉDÉRIC BATAILLE
HENRI CHANTAVOINE
ÉMILE GOUDEAU
ROBERT DE BONNIÈRES
CLOVIS HUGUES
PAUL MARROT
FRÉDÉRIC PLESSIS
AMÉDÉE PIGEON

TABLE DU VOLUME IV

Pages

PAUL BOURGET
VICTOR BILLAUD
GEORGES GOURDON
SUTTER-LAUMANN
RAOUL GINESTE
ROBERT CAZE
JULES LEMAÎTRE
PAUL HAREL
JULES D'AURIAC
M^{me} GUSTAVE MESUREUR
MAURICE BOUCHOR
MAURICE MONTÉGUT

GEORGES LEYGUES
FERNAND ICRES
JOSEPH GAYDA
EUGÈNE GODIN
ARTHUR RIMBAUD
LOUIS LE LASSEUR DE RANZAY
GEORGES NARDIN
JULES TRUFFIER
HENRI-CHARLES READ
AUGUSTE DORCHAIN
EDMOND HARAUCOURT
TANCRÈDE MARTEL
FÉLIX JEANTET
LAURENT TAILHADE
RAPHAËL-GEORGES LÉVY
JEANNE LOISEAU
JEAN RAMEAU
FÉLICIE CHAMPSAUR
VICTOR D'AURIAC
GASTON DE RAIMES
EUGÈNE LE MOUËL
JACQUES MADELEINE
JULES FORGET
PIERRE DE NOLHAC
GEORGES PAYELLE
PAUL MANIVET
JOSEPH GERMAIN-LACOUR
MARIE DE VALANDRÉ
STANISLAS DE GUAITA
ÉMILE MICHELET
HENRI BERNÈS
HENRI BEAUCLAIR
PAUL MARIÉTON
ÉMILE PEYREFORT
ABEL HERMANT

[VICTOR PITTIE](#)
[JULES BOISSIERE](#)
[MAURICE VAUCAIRE](#)
[JEAN AJALBERT](#)
[MARCEL COLLIÈRE](#)
[LOUIS MARSOLLEAU](#)
[HENRI DE RÉGNIER](#)
[PIERRE QUILLARD](#)
[RODOLPHE DARZENS](#)
[VICTOR MARGUERITTE](#)
[ÉPHRAÏM MIKHAËL](#)
[GEORGES RODENBACH](#)
[ÉMILE VERHAEREN](#)
[ALBERT GIRAUD](#)
[JUSTE OLIVIER](#)
[FRÉDÉRIC MONNERON](#)
[HENRI-FRÉDÉRIC AMIEL](#)
[EUGÈNE RAMBERT](#)
[PHILIPPE GODET](#)
[JULES COUGNARD](#)
[HENRI WARNERY](#)
[JULES CARRARA](#)
[ALICE DE CHAMBRIER](#)
[ERNEST BUSSY](#)
[ADOLPHE RIBAU](#)
[CHARLES FUSTER](#)
[HÉLÈNE VACARESCO](#)
[STUART MERRILL](#)
[FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN](#)
[LOUIS FRÉCHETTE](#)

[Table alphabétique des auteurs](#)

PRÉFACE

AVANT 1866, les poètes français étaient peu nombreux. La poésie partageait, semblait-il, la proscription de son plus illustre représentant. L'inspiration nouvelle, née, avec André Chénier, à la fin du dix-huitième siècle, allait-elle s'éteindre ?

Victor Hugo était alors en exil ; Lamartine, accablé par l'âge et par la tristesse, se taisait ; Musset et Alfred de Vigny étaient morts.

C'est alors que parut le Parnasse contemporain, Recueil de vers nouveaux. Des jeunes gens, guidés par des hommes d'un âge mûr, MM. Leconte de Lisle, Gautier, Théodore de Banville, Charles Baudelaire, se levaient, pour attester, par leur exemple, que la nouvelle poésie comptait encore des fidèles. Parmi ces jeunes gens il y avait MM. Coppée, Sully Prudhomme, Catulle Mendès, Léon Dierx, de Ricard, Albert Glatigny, auxquels vinrent se joindre plus tard MM. J. M. de Heredia, André Theuriet, André Lemoyne, Georges Lafenestre, Albert Mérat, Léon Valade, Armand Silvestre, etc.

Il suffit de citer ces noms, sans qu'il soit besoin de dire si la jeune école a gagné la bataille. Continuer le romantisme, mais en y mêlant quelque peu du seizième siècle, unir Ronsard à Victor Hugo, les poètes de la Pléiade à ceux de 1830, donner au vers français une perfection qu'il n'avait pas encore connue, n'y souffrir aucune banalité dans l'idée, aucune faiblesse de rime, voilà ce que voulurent les poètes de 1866.

Jamais il n'entra dans leur pensée de rompre avec les romantiques dont ils ne faisaient que polir et assouplir le vers. Aussi Victor Hugo ne compta-t-il pas de disciples plus fervents que ceux auxquels le public donna le nom de Parnassiens !

Sous cette unique dénomination, quelle liberté ! quelle variété de talent ! quelles natures diverses ! Combien le groupement du Parnasse fut loin de nuire à l'originalité de ceux qui le composèrent ! Y a-t-il, par exemple, trois poètes plus dissemblables que MM. Coppée, Sully Prudhomme et Heredia ? Tous étaient liés entre eux par la seule poursuite de la perfection ; chacun pourtant a su garder sa complète individualité.

En réalité, on peut dire que les poètes dont les noms sont parvenus au public depuis vingt ans relèvent tous plus ou moins de ce premier mouvement.

Rares avant 1866, ils sont devenus en 1887 une innombrable légion, de telle sorte qu'il est à peu près impossible de se procurer tous les livres de vers qui paraissent presque quotidiennement. Et cependant il importe aux lettrés, aux esprits curieux, aux jeunes gens même de connaître une partie aussi importante de notre histoire littéraire !

Voilà pourquoi l'éditeur de la plupart des poètes présente aujourd'hui au public, dans une Anthologie, comme un court tableau de la poésie française au dix-neuvième siècle. Peut-être s'étonnera-t-on de la place si large accordée aux nouveaux écrivains quand les hommes de la première moitié du siècle occupent des pages relativement assez restreintes. C'est que le temps a déjà fait son choix pour les aînés, tandis qu'il nous est difficile d'accomplir et de devancer son œuvre pour nos contemporains.

Dans la crainte de paraître injuste, nous avons résolu de nous montrer *aussi libéral que possible, n'excluant pas même les plus jeunes de notre Anthologie. Du reste, dans les plus nouveaux recueils de vers, que de choses exquis*es parfois, et qui méritent de ne point périr !

Chaque poète de talent aura ici sa notice biographique, accompagnée d'une rapide appréciation et de quelques pièces choisies parmi les plus parfaites et les plus originales de son œuvre.

Grâce au concours de nos confrères, nous avons l'espoir de présenter ainsi un état complet de la Poésie française au XIX^e siècle et nous sommes heureux de les en remercier.

L'ÉDITEUR
A. LEMERRE.



ANDRÉ CHÉNIER

ANDRÉ CHÉNIER

ANDRÉ CHÉNIER

1762 — 1794

À ne considérer que les dates, André Chénier appartient au XVIII^e siècle ; mais ses œuvres furent publiées pour la première fois dans le XIX^e, et on reconnaît en lui le vrai rénovateur de la poésie française. C'est comme tel, qu'André Chénier figure en tête de cette Anthologie des poètes du XIX^e siècle.

CHÉNIER (Marie André De) naquit à Constantinople en 1762. Il passa une partie de sa jeunesse dans le Languedoc et acheva ses études à Paris, au collège de Navarre. Il embrassa d'abord avec enthousiasme les principes de la Révolution, mais plus tard protesta contre les Terroristes et fut un des plus courageux défenseurs de Charlotte Corday. Cité devant le Tribunal révolutionnaire, il dédaigna de se défendre et mourut à trente-trois ans.

M. de Latouche publia, en 1840, les poésies d'André Chénier ; mais elles ne parurent dans leur intégrité qu'en 1875, chez A. Lemerre, par les soins de M. Gabriel de Chénier, neveu du poète, et seul possesseur de ses manuscrits.

Saint-René Taillandier parle ainsi du poète :

« Le style d'André Chénier est à lui ; nourri de l'inspiration antique, il sait s'en approprier la grâce, et il l'unit avec un art incomparable aux plus charmantes qualités de l'esprit français ; élégante, souple, harmonieuse, passionnée, sa poésie est un continuel enchantement. Parmi les Idylles, il faut citer au premier rang L'aveugle, La Liberté, Le Jeune malade, Le Mendiant ; les Élégies sont pleines de mouvement et de passion ; les Épîtres brillent par un rare mélange de familiarité et de précision ; les Odes et les Iambes nous montrent le citoyen honnête et courageux ; les Poèmes enfin nous révèlent par quels côtés le poète novateur, qui semble si étranger à son siècle, était cependant pénétré de son esprit. »

André Chénier ouvrit les yeux à la lumière de notre monde sous le ciel d'Orient, aux bords de la Méditerranée. Fils d'un français, consul à Constantinople, et d'une jeune Grecque, Santi-L'Homaka, il nous apparût comme un être prédestiné, dans le mirage de nos purs souvenirs. Il meurt jeune, comme ceux qui, d'après l'adage antique, sont aimés des Dieux... Courageux et souriant il tombe, la veille du 9 Thermidor... Et les femmes l'ont pleuré... Et d'accord, pour une fois, l'Histoire et la Légende l'ont pieusement enseveli dans les fleurs.

Par une étrange loi des contrastes, c'est aux époques troublées que les poètes idylliques ont surtout bien chanté : Virgile au temps des Triumvirs, André Chénier, dans la tourmente du siècle dernier. Sur les rives du Mincio comme aux bords de la Seine, les deux maîtres divins, tout pénétrés du pur esprit de la grâce antique, nous ont charmé l'oreille et le cœur de leurs plus fraîches pastorales.

ANDRÉ LEMOYNE.

LA JEUNE TARENTINE

PLEUREZ, doux alcyons ! ô vous, oiseaux sacrés,
Oiseaux chers à Thétis, doux alcyons, pleurez !

Elle a vécu, Myrto, la jeune Tarentine !
Un vaisseau la portait aux bords de Camarine :
Là, l'hymen, les chansons, les flûtes, lentement
Devaient la reconduire au seuil de son amant
Une clef vigilante a, pour cette journée,
Sous le cèdre enfermé sa robe d'hyménée,
Et l'or dont au festin ses bras seront parés,
Et pour ses blonds cheveux les parfums préparés.
Mais seule sur la proue, invoquant les étoiles,
Le vent impétueux qui soufflait dans les voiles
L'enveloppe étonnée ; et loin des matelots

Elle tombe, elle crie, elle est au sein des flots.
Elle est au sein des flots, la jeune Tarentine !
Son beau corps a roulé sous la vague marine ;
Thétis, les yeux en pleurs, dans le creux d'un rocher
Aux monstres dévorants eut soin de le cacher ;
Par son ordre bientôt les belles Néréides
S'élèvent au-dessus des demeures humides,
Le poussent au rivage, et dans ce monument
L'ont au cap du zéphir déposé mollement ;
Et de loin à grands cris appelant leurs compagnes
Et les nymphes des bois, des sources, des montagnes,
Toutes, frappant leur sein et traînant un long deuil,
Répétèrent, hélas ! autour de son cercueil :

« Hélas ! chez ton amant tu n'es point ramenée,
Tu n'as point revêtu ta robe d'hyménée,
L'or autour de tes bras n'a point serré de nœuds,
Et le bandeau d'hymen n'orna point tes cheveux. »

L'AVEUGLE

DIEU dont l'arc est d'argent, dieu de Claros, écoute !
Ô Sminthée Apollon, je périrai sans doute,
Si tu ne sers de guide à cet aveugle errant. »

C'est ainsi qu'achevait l'aveugle en soupirant,
Et près des bois marchait, faible, et sur une pierre
S'asseyait. Trois pasteurs, enfants de cette terre,
Le suivaient, accourus aux abois turbulents
Des molosses, gardiens de leurs troupeaux bêlants ;
Ils avaient, retenant leur fureur indiscrete.
Protégé du vieillard la faiblesse inquiète ;

Ils l'écoutaient de loin, et s'approchant de lui :
« Quel est ce vieillard blanc, aveugle et sans appui ?
Seraient-ce un habitant de l'empire céleste ?
Ses traits sont grands et fiers ; de sa ceinture agreste
Pend une lyre informe, et les sons de sa voix
Émeuvent l'air et l'onde et le ciel et les bois. »
Mais il entend leurs pas, prête l'oreille, espère,
Se trouble, et tend déjà les mains à la prière.
« Ne crains point, disent-ils, malheureux étranger !
(Si plutôt, sous un corps terrestre et passager,
Tu n'es point quelque dieu protecteur de la Grèce,
Tant une grâce auguste ennoblit ta vieillesse !)
Si tu n'es qu'un mortel, vieillard infortuné,
Les humains près de qui les flots t'ont amené
Aux mortels malheureux n'apportent point d'injures
Les Destins n'ont jamais de faveurs qui soient pures :
Ta voix noble et touchante est un bienfait des dieux,
Mais aux clartés du jour ils ont fermé tes yeux.
— Enfants, car votre voix est enfantine et tendre,
Vos discours sont prudents, plus qu'on eût dû l'attendre ;
Mais, toujours soupçonneux, l'indigent étranger
Croit qu'on rit de ses maux et qu'on veut l'outrager.
Ne me comparez pas à la troupe immortelle :
Ces rides, ces cheveux, cette nuit éternelle,
Voyez ! est-ce le front d'un habitant des cieux ?
Je ne suis qu'un mortel, un des plus malheureux.
Si vous en savez un, pauvre, errant, misérable,
C'est à celui-là seul que je suis comparable ;
Et pourtant je n'ai point, comme fit Thamyras,
Des chansons à Phœbus voulu ravir le prix ;
Ni, livré comme Œdipe à la noire Euménide,
Je n'ai puni sur moi l'inceste parricide ;
Mais les dieux tout puissants gardaient à mon déclin
Les ténèbres, l'exil, l'indigence et la faim.
— Prends, et puisse bientôt changer ta destinée ! »
Disent-ils. Et tirant ce que pour leur journée
Tient la peau d'une chèvre aux crins noirs et luisants,

Ils versent à l'envi, sur ses genoux pesants,
Le pain de pur froment, les olives huileuses,
Le fromage et l'amande, et les figues mielleuses,
Et du pain à son chien entre ses pieds gisant,
Tout hors d'haleine encore, humide et languissant,
Qui, malgré les rameurs se lançant à la nage,
L'avait loin du vaisseau rejoint sur le rivage.
« Le sort, dit le vieillard, n'est pas toujours de fer.
Je vous salue, enfants venus de Jupiter ;
Heureux sont les parents qui tels vous firent naître !
Mais venez ! que mes mains cherchent à vous connaître !
Je crois avoir des yeux : vous êtes beaux tous trois ;
Vos visages sont doux, car douce est votre voix.
Qu'aimable est la vertu que la grâce environne !
Croissez, comme j'ai vu ce palmier de Latone,
Alors qu'ayant des yeux je traversai les flots ;
Car jadis, abordant à la sainte Délos,
Je vis près d'Apollon, à son autel de pierre,
Un palmier, don du ciel, merveille de la terre.
Vous croîtrez, comme lui, grands, féconds, révéérés,
Puisque les malheureux sont par vous honorés.
Le plus âgé de vous aura vu treize années :
À peine, mes enfants, vos mères étaient nées,
Que j'étais presque vieux. Assieds-toi près de moi,
Toi, le plus grand de tous ; je me confie à toi.
Prends soin du vieil aveugle. — Ô sage magnanime,
Comment, et d'où viens-tu ? Car l'onde maritime
Mugit de toutes parts sur nos bords orageux.

— Des marchands de Cymé m'avaient pris avec eux.
J'allais voir, m'éloignant des rives de Carie,
Si la Grèce pour moi n'aurait point de patrie,
Et des dieux moins jaloux, et de moins tristes jours ;
Car jusques à la mort nous espérons toujours.
Mais, pauvre et n'ayant rien pour payer mon passage,
Ils m'ont, je ne sais où, jeté sur le rivage.

— Harmonieux vieillard, tu n'as donc point chanté ?
Quelques sons de ta voix auraient tout acheté.

— Enfants ! du rossignol la voix pure et légère
N'a jamais apaisé le vautour sanguinaire,
Et les riches, grossiers, avarés, insolents,
N'ont pas une âme ouverte à sentir les talents.
Guidé par ce bâton, sur l'arène glissante,
Seul, en silence, au bord de l'onde mugissante,
J'allais, et j'écoutais le bêlement lointain
De troupeaux agitant leurs sonnettes d'airain.
Puis, j'ai pris cette lyre, et les cordes mobiles
Ont encor résonné sous mes vieux doigts débiles :
Je voulais des grands dieux implorer la bonté,
Et surtout Jupiter, dieu d'hospitalité,
Lorsque d'énormes chiens à la voix formidable
Sont venus m'assaillir ; et j'étais misérable,
Si vous (car c'était vous), avant qu'ils m'eussent pris,
N'eussiez armé pour moi les pierres et les cris.

— Mon père, il est donc vrai : tout est devenu pire ;
Car jadis, aux accents d'une éloquente lyre,
Les tigres et les loups, vaincus, humiliés,
D'un chanteur comme toi vinrent baiser les pieds.

— Les barbares ! J'étais assis près de la poupe.
« Aveugle vagabond, dit l'insolente troupe,
Chante : si ton esprit n'est point comme tes yeux,
Amuse notre ennui ; tu rendras grâce aux dieux... »
J'ai fait taire mon cœur qui voulait les confondre ;
Ma bouche ne s'est point ouverte à leur répondre.
Ils n'ont pas entendu ma voix, et sous ma main
J'ai retenu le dieu courroucé dans mon sein.
Cymé, puisque tes fils dédaignent Mnémosyne,
Puisqu'ils ont fait outrage à la muse divine,
Que leur vie et leur mort s'éteignent dans l'oubli,
Que ton nom dans la nuit demeure enseveli !

— Viens, suis-nous à la ville ; elle est toute voisine
Et chérit les amis de la muse divine.

Un siège aux clous d'argent te place à nos festins ;
Et là, les mets choisis, le miel et les bons vins,
Sous la colonne où pend une lyre d'ivoire,
Te feront de tes maux oublier la mémoire.
Et si dans le chemin, rhapsode ingénieux,
Tu veux nous accorder tes chants dignes des cieux,
Nous dirons qu'Apollon, pour charmer les oreilles,
T'a lui-même dicté de si douces merveilles.

— Oui, je le veux ; marchons. Mais où m'entraînez-vous ?
Enfants du vieil aveugle, en quel lieu sommes-nous ?

— Syros est l'île heureuse où nous vivons, mon père.

— Salut, belle Syros, deux fois hospitalière !
Car sur ses bords heureux je suis déjà venu ;
Amis, je la connais. Vos pères m'ont connu :
Ils croissaient comme vous ; mes yeux s'ouvraient encore
Au soleil, au printemps, aux roses de l'aurore ;
J'étais jeune et vaillant. Aux danses des guerriers,
À la course, aux combats, j'ai paru des premiers.
J'ai vu Corinthe, Argos, et Crète, et les cent villes,
Et du fleuve Egyptus les rivages fertiles ;
Mais la terre et la mer, et l'âge et les malheurs,
Ont épuisé ce corps fatigué de douleurs.
La voix me reste. Ainsi la cigale innocente,
Sur un arbuste assise, et se console et chante.
Commençons par les dieux : « Souverain Jupiter,
Soleil qui vois, entends, connais tout, et toi, mer,
Fleuve, terre, et noirs dieux des vengeances trop lentes,
Salut ! Venez à moi, de l'Olympe habitantes,
Muses ! Vous savez tout, vous, déesses ; et nous,
Mortels, ne savons rien qui ne vienne de vous. »

Il poursuit ; et déjà les antiques ombrages
Mollement en cadence inclinaient leurs feuillages ;
Et *pâtres* oubliant leur troupeau délaissé,
Et voyageurs quittant leur chemin commencé,
Couraient. Il les entend près de son jeune guide,
L'un sur l'autre pressés, tendre une oreille avide ;
Et nymphes et sylvains sortaient pour l'admirer,
Et l'écoutaient en foule, et n'osaient respirer ;
Car en de longs détours de chansons vagabondes
Il enchaînait de tout les semences fécondes,
Les principes du feu, les eaux, la terre et l'air,
Les fleuves descendus du sein de Jupiter,
Les oracles, les arts, les cités fraternelles,
Et depuis le chaos les amours immortelles ;
D'abord, le roi divin, et l'Olympe, et les cieux,
Et le monde, ébranlé d'un signe de ses yeux,
Et les dieux partagés en une immense guerre,
Et le sang plus qu'humain venant rougir la terre,
Et les rois assemblés, et sous les pieds guerriers
Une nuit de poussière, et les chars meurtriers,
Et les héros armés, brillant dans les campagnes
Comme un vaste incendie aux cimes des montagnes,
Les coursiers hérissant leur crinière à longs flots
Et d'une voix humaine excitant les héros ;
De là portant ses pas dans les paisibles villes,
Les lois, les orateurs, les récoltes fertiles ;
Mais bientôt de soldats les remparts entourés,
Les victimes tombant dans les parvis sacrés,
Et les assauts mortels aux épouses plaintives,
Et les mères en deuil, et les filles captives ;
Puis aussi les moissons joyeuses, les troupeaux
Bêlants ou mugissants, les rustiques pipeaux,
Les chansons, les festins, les vendanges bruyantes,
Et la flûte, et la lyre, et les notes dansantes ;
Puis, déchaînant les vents à soulever les mers,
Il perdait les nochers sur les gouffres amers ;
De là, dans le sein frais d'une roche azurée,

En foule il appelait les filles de Nérée,
Qui bientôt, à ses cris s'élevant sur les eaux,
Aux rivages troyens parcouraient les vaisseaux.
Puis il ouvrait du Styx la rive criminelle,
Et puis les demi-dieux et les champs d'asphodèle,
Et la foule des morts : vieillards seuls et souffrants,
Jeunes gens emportés aux yeux de leurs parents,
Enfants dont au berceau la vie est terminée,
Vierges dont le trépas suspendit l'hyménée.
Mais, ô bois, ô ruisseaux, ô monts, ô durs cailloux,
Quels doux frémissements vous agitèrent tous,
Quand bientôt à Lemnos, sur l'enclume divine,
Il forgeait cette trame irrésistible et fine
Autant que d'Arachné les pièges inconnus,
Et dans ce fer mobile emprisonnait Vénus !
Et quand il revêtit d'une pierre soudaine
La fière Niobé, cette mère thébaine ;
Et quand il répétait en accents de douleurs
De la triste Aédon l'imprudence et les pleurs,
Qui, d'un fils méconnu marâtre involontaire,
Vola, doux rossignol, sous le bois solitaire.
Ensuite, avec le vin, il versait aux héros
Le puissant népenthès, oubli de tous les maux ;
Il cueillait le moly, fleur qui rend l'homme sage ;
Du paisible lotos il mêlait le breuvage :
Les mortels oubliaient, à ce philtre charmés,
Et la douce patrie et les parents aimés.
Enfin, l'Ossa, l'Olympe et les bois du Pénée
Voyaient ensanglanter les banquets d'hyménée,
Quand Thésée, au milieu de la joie et du vin,
La nuit où son ami reçut à son festin
Le peuple monstrueux des enfants de la Nue,
Fut contraint d'arracher l'épouse demi-nue
Au bras ivre et nerveux du sauvage Eurytus ;
Soudain, le glaive en main, l'ardent Pirithoüs :
« Attends ; il faut ici que mon affront s'expie,
Traître ! » Mais avant lui sur le centaure impie

Dryas a tait tomber, avec tous ses rameaux,
Un long arbre de fer hérissé de flambeaux.
L'insolent quadrupède en vain s'écrie ; il tombe,
Et son pied bat le sol qui doit être sa tombe.
Sous l'effort de Nessus, la table du repas
Roule, écrase Cymèle, Evagre, Périphas.
Pirithoüs égorge Antimaque, et Pétrée,
Et Cyllare aux pieds blancs, et le noir Macarée
Qui de trois fiers lions, dépouillés par sa main,
Couvrait ses quatres flancs, armait son double sein.
Courbé, levant un roc choisi pour leur vengeance,
Tout à coup, sous l'airain d'un vase antique, immense,
L'imprudent Bianor, par Hercule surpris,
Sent de sa tête énorme éclater les débris.
Hercule et la massue entassent en trophée
Clanis, Démoléon, Lycothas, et Riphée
Qui portait sur ses crins, de taches colorés,
L'héréditaire éclat des nuages dorés.
Mais d'un double combat Eurynome est avide,
Car ses pieds, agités en un cercle rapide,
Battent à coups pressés l'armure de Nestor ;
Le quadrupède Hélops fuit ; l'agile Crantor,
Le bras levé, l'atteint ; Eurynome l'arrête ;
D'un érable noueux, il va fendre sa tête,
Lorsque le fils d'Égée, invincible, sanglant,
L'aperçoit, à l'autel prend un chêne brûlant,
Sur sa croupe indomptée, avec un cri terrible,
S'élance, va saisir sa chevelure horrible,
L'entraîne, et quand sa bouche, ouverte avec effort,
Crie, il y plonge ensemble et la flamme et la mort.
L'autel est dépouillé. Tous vont s'armer de flamme,
Et le bois porte au loin les hurlements de femme,
L'ongle frappant la terre, et les guerriers meurtris,
Et les vases brisés, et l'injure, et les cris.

Ainsi le grand vieillard, en images hardies,
Déployait le tissu des saintes mélodies.

Les trois enfants, émus à son auguste aspect,
Admiraient, d'un regard de joie et de respect,
De sa bouche abonder les paroles divines,
Comme en hiver la neige aux sommets des collines ;
Et, partout accourus, dansant sur son chemin,
Hommes, femmes, enfants, les rameaux à la main,
Et vierges et guerriers, jeunes fleurs de la ville,
Chantaient : « Viens dans nos murs, viens habiter notre île ;
Viens, prophète éloquent, aveugle harmonieux,
Convive du nectar, disciple aimé des dieux !
Des jeux, tous les cinq ans, rendront saint et prospère
Le jour où nous avons reçu le grand Homère. »

NÉÈRE ET CHROMIS

ACCOURS, jeune Chromis, je t'aime et je suis belle,
Blanche comme Diane et légère comme elle,
Comme elle grande et fière ; et les bergers, le soir,
Lorsque, les yeux baissés, je passe sans les voir,
Doutent si je ne suis qu'une simple mortelle,
Et, me suivant des yeux, disent : « Comme elle est belle ! »

— Néère, ne va point te confier aux flots
De peur d'être déesse, et que les matelots
N'invoquent, au milieu de la tourmente amère,
La blanche Galatée et la blanche Néère. »

LA JEUNE CAPTIVE

L'ÉPI naissant mûrit, de la faux respecté ;
Sans crainte du pressoir, le pampre tout l'été
Boit les doux présents de l'aurore ;
Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,
Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui,
Je ne veux point mourir encore.

« Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la mort,
Moi je pleure et j'espère ; au noir souffle du nord
Je plie, et relève ma tête.
S'il est des jours amers, il en est de si doux !
Hélas ! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts ?
Quelle mer n'a point de tempête ?

« L'illusion féconde habite dans mon sein :
D'une prison sur moi les murs pèsent en vain,
J'ai les ailes de l'espérance.
Échappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel
Philomèle chante et s'élance.

« Est-ce à moi de mourir ? Tranquille je m'endors,
Et tranquille je veille, et ma veille aux remords
Ni mon sommeil ne sont en proie.
Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux ;
Sur des fronts abattus mon aspect dans ces lieux
Ranime presque de la joie.

« Mon beau voyage encore est si loin de sa fin !
Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin
J'ai passé les premiers à peine.
Au banquet de la vie à peine commencé,
Un instant seulement mes lèvres ont pressé
La coupe en mes mains encor pleine.

« Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson ;
Et, comme le soleil, de saison en saison

Je veux achever mon année.

Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin,
Je n'ai vu luire encor que les feux du matin,
Je veux achever ma journée.

« Ô mort ! tu peux attendre ; éloigne, éloigne-toi ;
Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,
Le pâle désespoir dévore.

Pour moi Palès encore a des asiles verts,
Les amours des baisers, les Muses des concerts ;
Je ne veux point mourir encore. »

Ainsi, triste et captif, ma lyre toutefois
S'éveillait, écoutant ces plaintes, cette voix,
Ces vœux d'une jeune captive ;
Et secouant le faix de mes jours languissants,
Aux douces lois des vers je pliais les accents
De sa bouche aimable et naïve.

Ces chants, de ma prison témoins harmonieux,
Feront à quelque amant des loisirs studieux
Chercher quelle fut cette belle :
La grâce décorait son front et ses discours ;
Et, comme elle, craindront de voir finir leurs jours
Ceux qui les passeront près d'elle.

ÉGLOGUE

TOUJOURS ce souvenir m'attendrit et me touche :
Quand lui-même, appliquant la flûte sur ma bouche,
Riant, et m'asseyant sur lui, près de son cœur,
M'appelant son rival et déjà son vainqueur,
Il façonnait ma lèvre inhabile et peu sûre
À souffler une haleine harmonieuse et pure ;
Et ses savantes mains prenaient mes jeunes doigts,
Les levaient, les baissaient, recommençaient vingt fois,
Leur enseignant ainsi, quoique faibles encore,
À fermer tour à tour les trous du buis sonore.

ÉLÉGIE

Ô nécessité dure ! ô pesant esclavage !
Ô sort ! je dois donc voir, et dans mon plus bel âge,
Flotter mes jours, tissus de désirs et de pleurs,
Dans ce flux et reflux d'espoir et de douleurs !

Souvent, las d'être esclave et de boire la lie
De ce calice amer que l'on nomme la vie,
Las du mépris des sots qui suit la pauvreté,
Je regarde la tombe, asile souhaité ;
Je souris à la mort volontaire et prochaine ;
Je me prie, en pleurant, d'oser rompre ma chaîne ;
Le fer libérateur qui percerait mon sein
Déjà frappe mes yeux et frémit sous ma main ;
Et puis mon cœur s'écoute et s'ouvre à la faiblesse :
Mes parents, mes amis, l'avenir, ma jeunesse,
Mes écrits imparfaits ; car, à ses propres yeux,
L'homme sait se cacher d'un voile spécieux.
À quelque noir destin qu'elle soit asservie,

D'une étreinte invincible il embrasse la vie,
Et va chercher bien loin, plutôt que de mourir,
Quelque prétexte ami de vivre et de souffrir.
Il a souffert, il souffre : aveugle d'espérance,
Il se traîne au tombeau de souffrance en souffrance,
Et la mort, de nos maux ce remède si doux,
Lui semble un nouveau mal, le plus cruel de tous.

Je vis. Je souffre encor ; battu de cent naufrages,
Tremblant, j'affronte encor la mer et les orages,
Quand je n'ai qu'à vouloir pour atteindre le port !
Lâche ! aime donc la vie, ou n'attends pas la mort.

MARIE-JOSEPH CHÉNIER

1764 – 1811

MARIE-JOSEPH CHÉNIER, frère puiné d'André, né comme lui à Constantinople, fut le poète tragique de la période révolutionnaire. Il appartient à ce recueil par son *Épître sur la calomnie* (1797), *La Promenade* (1805) et quelques morceaux de peu d'étendue qui sont le meilleur de son œuvre.

« Cette gloire, dit Saint-René Taillandier, qu'il avait bruyamment cherchée sur la scène par des tentatives contestables, ce sont les *Épîtres*, les *Satires* qui la lui donnent. »

LA CALOMNIE

(SUR LA MORT DE SON FRÈRE)

J'ENTENDS crier encor le sang de leurs victimes,
Je lis en traits d'airain la liste de leurs crimes.
Et c'est eux qu'aujourd'hui l'on voudrait excuser !
Qu'ai-je dit ? On les vante ! Et l'on m'ose accuser,
Moi jouet si longtemps de leur lâche insolence,
Proscrit pour mes discours, proscrit pour mon silence,
Seul, attendant la mort quand leur coupable voix
Demandait à grands cris du sang et non des lois !

Ceux que la France a vus ivres de tyrannie,
Ceux-là même, dans l'ombre armant la calomnie,
Me reprochent le sort d'un frère infortuné
Qu'avec la calomnie ils ont assassiné !
L'injustice agrandit une âme libre et fière.
Ces reptiles hideux, sifflant dans la poussière,
En vain sèment le trouble entre son ombre et moi :
Scélérats, contre vous elle invoque la loi.
Hélas ! pour arracher la victime aux supplices,
De mes pleurs chaque jour fatiguant vos complices,
J'ai courbé devant eux mon front humilié ;
Mais ils vous ressemblaient : ils étaient sans pitié.
Si, le jour où tomba leur puissance arbitraire,
Des fers et de la mort je n'ai sauvé qu'un frère
Qu'au fond des noirs cachots Dumont avait plongé
Et qui deux jours plus tard périssait égorgé,
Auprès d'André Chénier avant que de descendre,
J'élèverai la tombe où manquera sa cendre,
Mais où vivront du moins et son doux souvenir,
Et sa gloire, et ses vers dictés pour l'avenir.
Là, quand de thermidor la septième journée
Sous les feux du Lion ramènera l'année,
Ô mon frère ! je veux, relisant tes écrits,
Chanter l'hymne funèbre à tes *mânes* proscrits
Là, souvent tu verras, près de ton mausolée,
Tes frères gémissants, ta mère désolée,
Quelques amis des arts, un peu d'ombre et des fleurs ;
Et ton jeune laurier grandira sous mes pleurs.

FRAGMENT

VAIN espoir ! tout s'éteint : les conquérants périssent ;
Sur le front des héros les lauriers se flétrissent ;
Des antiques cités les débris sont épars ;
Sur des remparts détruits s'élèvent des remparts ;
L'un par l'autre abattus les empires s'écroulent ;
Les peuples entraînés, tels que des flots qui roulent,
Disparaissent du monde ; et les peuples nouveaux
Iront presser les rangs dans l'ombre des tombeaux
Mais la pensée humaine est l'âme tout entière ;
La mort ne détruit point ce qui n'est point matière.
Le pouvoir absolu s'efforcerait en vain
D'anéantir l'écrit né d'un souffle divin :
Du front de Jupiter c'est Minerve élancée.
Survivant au pouvoir, l'immortelle pensée,
Reine de tous les lieux et de tous les instants,
Traverse l'avenir sur les ailes du Temps
Bravant des potentats la couronne éphémère.
Trois mille ans ont passé sur la cendre d'Homère,
Et, depuis trois mille ans, Homère respecté
Est jeune encor de gloire et d'immortalité.

(Épître à Voltaire)

LEGOUVÉ

1764 – 1812

G ABRIEL-MARIE-JEAN-BAPTISTE LEGOUVÉ, né à Paris, composa, outre des tragédies, de petits poèmes « où le charme du style, dit M. Legentil, se joint à une imagination gracieuse et mélancolique : » La Sépulture, Les Souvenirs, La Mélancolie (1798), Le Mérite des Femmes (1801). On ne lit plus guère ce poème, mais chacun en connaît le dernier vers.

FRAGMENT

MILLE étoiles au loin rayonnent sur nos têtes :
Il en est dont le cours amène les tempêtes ;
Mais, quoique leur aspect présage des malheurs,
Trouvons-nous moins d'éclat à leurs brillantes sœurs,
Qui viennent, de la nuit perçant les voiles sombres,
Consoler nos regards du vaste deuil des ombres ?
Des fleurs ornent nos champs ; mais pour les trahisons
Si plus d'une à la haine offre de noirs poisons,
En admirons-nous moins celles qui sur leur tige
D'innocentes couleurs étalent le prestige,
Et font à l'odorat, comme les yeux charmé,
Respirer le plaisir dans leur souffle embaumé ?

Les femmes, dût s'en plaindre une maligne envie,
Sont ces fleurs, ornements du désert de la vie.
Reviens de ton erreur, toi qui veux les flétrir :
Sache les respecter autant que les chérir ;
Et, si la voix du sang n'est point une chimère,
Tombe aux pieds de ce sexe à qui tu dois ta mère.

(Le Mérite des Femmes)

A.-V. ARNAULT

1766 – 1834

ANTOINE-VINCENT-ARNAULT, *né à Paris, figure ici, non pour ses tragédies, mais pour le recueil de Fables, dont il publia la première édition en 1812 et la deuxième en 1825. On y trouve cette charmante petite Feuille, qui sera toujours un ornement pour les anthologies.*

LA FEUILLE

DE ta tige détachée,
Pauvre feuille desséchée,
Où vas-tu ? — Je n'en sais rien.

L'orage a brisé le chêne
Qui seul était mon soutien ;
De son inconstante haleine,
Le zéphyr ou l'aquilon
Depuis ce jour me promène
De la forêt à la plaine,

De la montagne au vallon.
Je vais où le vent me mène,
Sans me plaindre ou m'effrayer ;
Je vais où va toute chose,

Où va la feuille de rose
Et la feuille de laurier. »

CHATEAUBRIAND

1768 – 1848

F RANÇOIS-RENÉ DE CHATEAUBRIAND est né à Saint-Malo. Le maître prosateur d'*Atala* et des *Mémoires d'outre-tombe* s'était cru d'abord destiné à la poésie. Venu à Paris en 1787, il se lia avec Fontanes, Parny, Écouchard Lebrun, et débuta dans les lettres par une pièce de vers intitulée : *L'Amour à la campagne*, que publia l'*Almanach des Muses*. De ses rares poésies lyriques — sans parler d'un *Moïse en cinq actes*, applaudi chez Madame Récamier, mais sifflé au théâtre, — on n'a retenu que quelques stances gracieuses, celles que nous donnons ici. On les trouve dans *Le Dernier des Abencérages*, ainsi amenées : « Après ce discours, Lautrec, qui voulait amuser la divinité de cette fête, prit une guitare et chanta cette romance qu'il avait composée sur un air des montagnes de son pays. » — Comme Bossuet, cet autre maître du style périodique, Chateaubriand ne rima que par occasion. Peut-être doit-il à ce goût des vers quelques-unes de ses magnifiques qualités, le rythme, la mélodie des phrases ; mais il lui doit peut-être aussi maint défaut dont il trouvait l'exemple chez les versificateurs de son temps : le culte de la périphrase, l'abus des comparaisons, une certaine aversion pour le mot propre, trop souvent remplacé par le terme réputé noble. Si la majeure partie de son œuvre est déjà caduque, c'est que, presque à chaque page, règne cette fausse conception de la prose poétique que Victor Hugo, en quelques vers des *Quatre vents de l'esprit*, adressés À un écrivain, condamne avec tant d'éloquence et de bon sens :

Prends garde à Marchangy, La prose poétique
Est une ornière où geint le vieux Pégase étique.
Tout autant que le vers, certes, la prose a droit

À la juste cadence, au rythme divin ; soit !
Pourvu que, sans singer le mètre, la cadence
S'y cache et que le rythme austère s'y condense.
La prose en vain essaie un essor assommant.
Le vers s'envole au ciel tout naturellement ;
Il monte ; il est le vers, je ne sais quoi de frêle
Et d'éternel, qui chante et plane et bat de l'aile ;
Il se mêle, farouche et l'éclair dans les yeux,
À toutes ces lueurs du ciel mystérieux
Que l'aube frissonnante emporte dans ses voiles.
Quand même on la ferait danser jusqu'aux étoiles,
La prose, c'est toujours le *Sermo pedestris*.
Tu crois être Ariel, et tu n'es que Vestris.

Quoique les Natchez ne soient guère moins illisibles que Tristan le Voyageur, Victor Hugo a bien fait de dire ; Marchangy, et non Chateaubriand. L'auteur de René, en dépit de ses rides, reste un des dominateurs de ce siècle et l'initiateur du Romantisme. Dans la prose, — non poétique, — il s'est montré un grand poète. Enfin, s'il a commis des vers médiocres, on ne lui reprochera pas, du moins, de ne s'être point connu en beaux vers. Dans les notes de son Génie du Christianisme (1802), il révélait à la France les poèmes d'André Chénier. Dix-huit ans plus tard, après avoir lu l'Ode sur la mort du duc de Berry, il saluait de ce nom prophétique, « l'enfant sublime, » celui qui devait un jour écrire La Légende des Siècles et succéder à sa gloire.

AUGUSTE DORCHAIN

LE MONTAGNARD EXILÉ

C OMBIEN j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance !
Ma sœur, qu'ils étaient beaux les jours
De France !
Ô mon pays, sois mes amours

Toujours !

Te souvient-il que notre mère
Au foyer de notre chaumière
Nous pressait sur son cœur joyeux,
Ma chère,
Et nous baisions ses blancs cheveux
Tous deux ?

Ma sœur, te souvient-il encore
Du château que baignait la Dore,
Et de cette tant vieille tour
Du Maure,
Où l'airain sonnait le retour
Du jour ?

Te souvient-il du lac tranquille
Qu'effleurait l'hirondelle agile,
Du vent qui courbait le roseau
Mobile,
Et du soleil couchant sur l'eau,
Si beau ?

Oh ! qui me rendra mon Hélène,
Et ma montagne, et le grand chêne ?
Leur souvenir fait tous les jours
Ma peine !
Mon pays sera mes amours
Toujours !

LA FORÊT

FORÊT silencieuse, aimable solitude,
Que j'aime à parcourir votre ombrage ignoré !
Dans vos sombres détours, en rêvant égaré,
J'éprouve un sentiment libre d'inquiétude !
Prestige de mon cœur ! je crois voir s'exhaler
Des arbres, des gazons, une douce tristesse.
Cette onde que j'entends murmure avec mollesse,
Et dans le fonds des bois semble encor m'appeler.
Oh ! que ne puis-je, heureux, passer ma vie entière
Ici, loin des humains !... Au bruit de ces ruisseaux,
Sur un tapis de fleurs, dans ce lieu solitaire,
Qu'ignoré, je sommeille à l'ombre des ormeaux !
Tout parle, tout me plaît sous ces voûtes tranquilles
Ces genêts, ornements d'un sauvage réduit,
Ce chèvrefeuille atteint d'un vent léger qui fuit,
Balancent tour à tour leurs guirlandes mobiles.
Forêts ! agitez-vous doucement dans les airs !
À quel amant jamais serez-vous aussi chères ?
D'autres vous confieront des amours étrangères ;
Moi, de vos charmes seuls j'entretiens les déserts.

CHÊNEDOLLÉ

1769 – 1833

C HARLES-JULIEN-LIOULT DE CHÊNEDOLLÉ naquit à Vire. Âgé de douze ans, il fut envoyé à Avilly, chez les Oratoriens, qui donnaient à leurs élèves une éducation libre, variée et littéraire. Il publia en 1807, *Le Génie de l'homme, poème*, et en 1820, *les Études poétiques*.

Sainte-Beuve a écrit : « Il y a dans Chênédollé plus et moins que dans Delille : c'est moins gentil, moins égayé de détails, moins agréable à lire ; c'est plus grave, plus élevé, plus soutenu, aussi plus monotone. L'agrément y manque un peu, et il ne devrait jamais manquer, même dans la haute poésie : le grave n'est pas le triste, et aucun genre ne dispense le poète d'avoir de la fraîcheur, de la joie dans le style. Mais, cela dit, que de beaux vers, que de riches descriptions, que de nobles essors de pensée ! »

LA GELÉE D'AVRIL

A VRIL avait repris le sceptre de l'année,
Et, de rayons nouveaux la tête couronnée,
Le grand astre des cieux, libre et resplendissant,
Guidait, au haut des airs, son char éblouissant.
De ses plus verts gazons la terre était parée.
Le crocus au front d'or, l'hépathique empourprée,

Jetés sur la verdure en bouquets éclatants,
Embellissaient déjà la robe du printemps.
Partout germaient, naissaient, et se hâtaient d'éclore
Les riantes tribus du royaume de Flore,
L'hyacinthe qui s'ouvre aux feux d'un soleil pur,
Et l'aimable pervenche aux pétales d'azur,
Et l'humble violette à l'haleine embaumée.
Mille arbres, des jardins parure accoutumée,
Reprenant à la fois leurs vêtements de fleurs,
Semblaient rivaliser d'éclat et de couleurs.
Des oiseaux ranimés les légères familles,
Ou suspendaient leurs nids aux dômes des charmilles,
Ou, cachés dans le sein des odorants buissons,
Faisaient retentir l'air de leurs douces chansons.
Le froment, jeune encor, sans craindre la faucille,
Se couronnait déjà de son épi mobile,
Et, prenant dans la plaine un essor plus hardi,
Ondoyait à côté du trèfle reverdi.
La cerisaie en fleurs, par avril ranimée,
Emplissait de parfums l'atmosphère embaumée.
Et des dons du printemps les pommiers enrichis
Balançaient leurs rameaux empourprés ou blanchis.

Oh ! comme alors, quittant le sein bruyant des villes,
On aimait à fouler les campagnes fertiles !
Que les prés étaient beaux ! Que les yeux enchantés
Erraient avec plaisir sur leurs fraîches beautés !
À l'aspect des trésors que la terre déploie,
Les laboureurs, comblés d'espérance et de joie,
Répétaient à l'envi que, depuis quarante ans,
Aucun d'eux n'avait vu de plus riche printemps.
Un soir, assis au seuil de l'antique chaumière,
Méril, vieux laboureur au front octogénaire,
Reportant tour à tour son regard attendri
De ses belles moissons à son verger fleuri,
Contemplait du printemps les brillantes promesses,

Et de l'été déjà saluait les richesses.
— Quatre-vingts fois, armé de ses noirs aquilons,
L'hiver a, disait-il, ravagé nos vallons ;
Le printemps, ranimant leur verdure fanée,
Quatre-vingts fois aussi renouvela l'année,
Depuis que, dirigeant le fer agriculteur,
Je me livre avec joie à l'art du laboureur.
J'ai vu dans mes enclos descendre l'abondance ;
La moisson a souvent passé mon espérance ;
Mais jamais je n'ai vu, sur nos fertiles bords,
Avril au métayer ouvrir tant de trésors.
Oui ; nos labeurs encore auront leur récompense !
Je pourrai donc encor secourir l'indigence,
Je pourrai l'assister, quoique je sois bien vieux
Et que d'un pied je touche aux tombes des aïeux !
Mais quels que soient les jours que me réserve encore
La bonté de ce Dieu que sans cesse j'implore,
Je n'oublierai jamais les faveurs et les dons
Qu'il verse en ce printemps sur nos jeunes moissons,
Et je mourrai content puisqu'encor ma vieillesse
De nos champs une fois a revu la richesse. »
Il dit. Du lendemain il règle les travaux,
Puis regagne sa couche et se livre au repos.

Mais du soir, tout à coup, les horizons rougissent ;
Le ciel s'est coloré, les airs se refroidissent,
Et l'étoile du nord, qu'un char glacé conduit,
Étincelle en tremblant sur le sein de la nuit.
Soudain l'âpre gelée, aux piquantes haleines,
Frappe à la fois les prés, les vergers et les plaines,
Et le froid aquilon, de son souffle acéré,
Poursuit dans les bosquets le printemps éploré.
C'en est fait ! Une nuit d'haleine empoisonnée
A séché dans sa fleur tout l'espoir de l'année.
Le mal se cache encor sous un voile incertain ;
Mais quand l'aube eut blanchi les portes du matin,

Que son premier rayon éclaira de ravages !
Tout du fougueux Borée attestait les outrages.
Le fruit tendre et naissant, que septembre eût doré,
Par le souffle ennemi s'offre décoloré.
La vigne, autre espérance, en proie à la froidure,
A du pampre hâtif vu mourir la verdure.
L'épi, dans ses tuyaux vainement élançé,
Est frappé par le givre, et retombe affaissé.
Le pommier, que parait sa fleur prématurée,
A vu tomber l'honneur de sa tête empourprée ;
Et, plus honteux encor, de ses bouquets flétris
L'arbre de Cérasonte a pleuré les débris.

À l'aspect du fléau, que de larmes coulèrent !
Mais quand le jour s'accrut, les sanglots redoublèrent,
Et les vieux laboureurs, au désespoir réduits,
Se montraient, en pleurant, tant de trésors détruits.
Méril, non sans verser bien des larmes amères,
Du hameau ruiné déplora les misères ;
Mais, d'une âme chrétienne, il soutint ses malheurs,
Et le malheur d'autrui seul lui coûta des pleurs.
Il disait : « Puisqu'un Dieu si bon, si tutélaire,
A fait sur nos guérets descendre sa colère,
De nos erreurs sans doute il était mécontent.
Amis, résignons-nous. Je l'avoûrai pourtant,
J'ai regret à ces blés ; car plus d'un misérable
Dans ma grange eût trouvé la gerbe secourable.
Mais nos jours sont mêlés d'amertume et de fiel,
Et l'on doit se soumettre aux volontés du ciel. »

(*Études Poétiques*)

DÉSAUGIERS

1772 – 1827

M ARIE-ANTOINE-MADELEINE DÉSAUGIERS, *né à Fréjus, alla jeune à Saint-Domingue, où il assista à la révolte des noirs. De retour en France en 1797, il se livra à ses goûts pour le vaudeville et la chanson. Dans ce dernier genre, il s'est fait une réputation qui put se maintenir à côté de celle de Béranger.*

« Malin sans méchanceté, dit Nodier, il a fait rire aux dépens de tout et ne s'est jamais permis de faire rire aux dépens de personne. On ne saurait compter ses épigrammes ni lui en reprocher une seule. » Sainte-Beuve accorda à quelques-uns de ces petits ouvrages « ce degré d'art dans le naturel qui, en chaque genre et même en chanson, constitue le chef-d'œuvre. »

JEAN QUI PLEURE ET JEAN QUI RIT

I L est deux Jean dans ce bas monde,
Différents d'humeur et de goût :
L'un toujours pleure, fronde, gronde,
L'autre rit partout et de tout.
Or, mes amis, en moins d'une heure,
Pour peu que l'on ait de l'esprit,
On conçoit bien que Jean qui pleure

N'est pas si gai que Jean qui rit.

Aux Français une tragédie
A-t-elle éprouvé quelque échec,
Vite d'une autre elle est suivie :
Le public la voit d'un œil sec,
L'auteur en vain la croit meilleure ;
On siffle... son rêve finit...
Dans la coulisse est Jean qui pleure,
Dans le parterre est Jean qui rit.

Jean-Jacques gronde et se démène
Contre les hommes et leurs mœurs ;
La gaieté de Jean La Fontaine
Épure et pénètre les cœurs ;
L'un avec ses grands mots nous leurre ;
De l'autre un rat nous convertit :
Nargue, morbleu, du Jean qui pleure !
Vive à jamais le Jean qui rit !

Jean, porteur d'eau de la Courtille,
Un soir se noya de chagrin ;
Un autre Jean, jeune et bon drille,
Tomba mort-ivre un beau matin ;
Et sur leur funèbre demeure
On grava, dit-on, cet écrit :
« Le ciel fit l'eau pour Jean qui pleure,
Et fit le vin pour Jean qui rit. »

Auprès d'un vieux millionnaire
Qui va dicter son testament,
Le Jean qui rit est en arrière ;
Le Jean qui pleure est en avant,
Jusqu'à ce que le vieillard meure
Il reste au chevet de son lit.
Est-il mort, adieu Jean qui pleure !
On ne voit plus que Jean qui rit.

Professeurs dans l'art de bien vivre,
Dispensateurs de la santé,
Vous, que ne cessent pas de suivre
Et l'appétit et la gaieté,
Ma chanson est inférieure
À tout ce qu'on a déjà dit,
Et je vais être Jean qui pleure
Si vous n'êtes pas Jean qui rit.

CHANSON À MANGER

AUSSITÔT que la lumière
Vient éclairer mon chevet,
Je commence ma carrière
Par visiter mon buffet ;
À chaque mets que je touche,
Je me crois l'égal des dieux ;
Et ceux qu'épargne ma bouche
Sont dévorés par mes yeux.

Boire est un plaisir trop fade
Pour l'ami de la gaieté :
On boit lorsqu'on est malade,
On mange en bonne santé.
Quand mon délire m'entraîne,
Je me peins la Volupté
Assise, la bouche pleine,
Sur les débris d'un pâté.

À quatre heures, lorsque j'entre

Chez le traiteur du quartier,
Je veux toujours que mon ventre
Se présente le premier.
Un jour, les mets qu'on m'apporte
Sauront si bien l'arrondir,
Qu'à moins d'élargir la porte
Je ne pourrai plus sortir.

Un cuisinier, quand je dîne,
Me semble un être divin
Qui, du fond de sa cuisine,
Gouverne le genre humain.
Qu'ici-bas on le contemple
Comme un ministre du ciel,
Car sa cuisine est un temple
Dont les fourneaux sont l'autel !

Mais sans plus de commentaires,
Amis, ne savons-nous pas
Que les noces de nos pères
Finirent par un repas ?
Qu'on vit une nuit profonde
Bientôt les envelopper,
Et que nous vînmes au monde,
À la suite du souper ?

Je veux que la mort me frappe
Au milieu d'un grand repas,
Qu'on m'enterre sous la nappe,
Entre quatre larges plats....
Et que sur ma tombe on mette
Cette courte inscription :
Ci-gît le premier poète
Mort d'une indigestion.

NODIER

1780 – 1844

CHARLES NODIER, né à Besançon, eut la vie la plus accidentée du monde. On le vit tour à tour correcteur d'imprimerie, enlumineur d'estampes, professeur de littérature, journaliste, bibliothécaire, académicien. La variété de ses situations sociales ne fut égalee que par la variété de ses talents, car il cultiva la politique, l'entomologie, la philologie ; il fut bibliophile, romancier, historien, poète. La poésie lui porta d'abord malheur : une certaine Napoléonne, dirigée contre le premier consul, lui valut quelques mois de prison à Sainte-Pélagie. Il avait alors dix-huit ans ; on le relâcha comme fou. S'il n'avait point un grain de folie, il avait au moins une imagination exaltée et bizarre, le capricieux conteur de Trilby, de La Fée aux Miettes et de Jean Sbogar. Il ne tint pas rigueur à la poésie, publia des recueils de vers : *Essais d'un jeune barde* (1804), *Poésies diverses* (1827), et fut l'ami de tous les poètes du Cénacle. Chaque dimanche, il les recevait dans les salons de l'Arsenal dont sa fille Marie, poète elle-même et musicienne, faisait les honneurs. Alfred de Musset a immortalisé le souvenir de ces soirées en des stances délicieuses, réponse à des stances non moins jolies que lui avait adressées son hôte. Nous reproduisons les deux pièces ; elles évoquent la souriante figure, elles résument le délicat talent de celui que ses amis appelaient « le bon Nodier. »

A. D.

STANCES À A. DE MUSSET

J 'AI lu ta vive Odyssée
Cadencée ;
J'ai lu tes sonnets aussi,
Dieu merci !

Pour toi seul l'aimable Muse,
Qui t'amuse,
Réserve encor des chansons
Aux doux sons.

Par le faux goût exilée
Et voilée,
Elle va dans ton réduit
Chaque nuit.

Là, penchée à ton oreille
Qui s'éveille,
Elle te berce aux concerts
Des beaux verts.

Elle sait les harmonies
Des Génies,
Et les contes favoris
Des périss,

Les jeux, les danses légères
Des bergères,
Et les récits gracieux
Des aïeux.

Puis, elle se trouve heureuse,
L'amoureuse,
De prolonger son séjour,
Jusqu'au jour.

Quand, du haut d'un char d'opale,
L'aube pâle
Chasse les chœurs clandestins
Des lutins,

Si l'aurore mal-apprise
L'a surprise,
Peureuse, elle part sans bruit
Et s'enfuit,

En exhalant dans l'espace
Qui s'efface
Le soupir mélodieux
Des adieux.

Fuis, fuis le pays morose
De la prose,
Ses journaux et ses romans
Assommants.

Fuis l'altière période
À la mode,
Et l'ennui des sots discours,
Longs ou courts.

Fuis les grammes et les mètres
De nos maîtres,
Jurés experts en argot
Visigoth.

Fuis la loi des pédagogues
Froids et rogues,
Qui soumettraient tes appas
Au compas.

Mais reviens à la vesprée,
Peu parée,

Bercer encor ton ami
Endormi.

RÉPONSE DE MUSSET

CONNAIS-tu deux pestes femelles
Et jumelles
Qu'un beau jour tira de l'enfer
Lucifer ?

L'une au teint blême, au cœur de lièvre,
C'est la fièvre ;
L'autre est l'insomnie aux grands yeux
Ennuyeux.

Non pas cette fièvre amoureuse,
Trop heureuse,
Qui sait chiffonner l'oreiller
Sans bâiller ;

Non pas cette belle insomnie
Du génie,
Où Trilby vient, prêt à chanter,
T'écouter.

C'est la fièvre qui s'emmaillotte
Et grelotte
Sous un drap sale et trois coussins
Très malsains.

L'autre, comme une huître qui bâille
Dans l'écaille,

Rêve ou rumine, ou fait des vers
De travers.

Voilà, depuis une semaine
Toute pleine,
L'aimable et gai duo que j'ai
Hébergé.

Que ce soit donc, si l'on m'accuse,
Mon excuse,
Pour n'avoir rien ni répondu
Ni pondu !

Ne me fais pas, je t'en conjure,
Cette injure,
De supposer que j'ai faibli
Par oubli.

L'oubli, l'ennui, font, ce me semble,
Route ensemble,
Traînant, deux à deux, leurs pas lents,
Nonchalants.

Tout se ressent du mal qu'ils causent,
Mais ils n'osent
Approcher de toi seulement
Un moment.

Que ta voix si jeune et si vieille,
Qui m'éveille,
Vient me délivrer à propos
Du repos !

Ta muse, ami, toute française,
Tout à l'aise,
Me rend la sœur de la santé,
La gaîté.

Elle rappelle à ma pensée
Délaisée
Les beaux jours et les courts instants
Du bon temps,

Lorsque, rassemblés sous ton aile
Paternelle,
Échappés de nos pensions,
Nous dansions.

Gais comme l’oiseau sur la branche,
Le dimanche,
Nous rendions parfois matinal
L’Arsenal.

La tête coquette et fleurie
De Marie
Brillait comme un bluet mêlé
Dans le blé.

Tachés déjà par l’écritoire,
Sur l’ivoire
Ses doigts légers allaient sautant
Et chantant.

Quelqu’un récitait quelque chose,
Vers ou prose,
Puis nous courrions recommencer
À danser.

Chacun de nous, futur grand homme,
Ou tout comme,
Apprenait plus vite à t’aimer
Qu’à rimer.

Alors, dans la grande boutique

Romantique,
Chacun avait, maître ou garçon,
Sa chanson.

Nous allions, brisant les pupitres
Et les vitres,
Et nous avions plume et grattoir
Au comptoir.

Hugo portait déjà dans l'âme
Notre-Dame,
Et commençait à s'occuper
D'y grimper.

De Vigny chantait sur sa lyre
Ce beau sire
Qui mourut sans mettre à l'envers
Ses bas verts.

Antony battait avec Dante
Un andante ;
Émile ébauchait vite et tôt
Un presto.

Sainte-Beuve faisait dans l'ombre
Douce et sombre,
Pour un œil noir, un blanc bonnet,
Un sonnet.

Et moi, de cet honneur insigne
Trop indigne,
Enfant par hasard adopté
Et gâté,

Je brochais des ballades, l'une
À la lune,
L'autre à deux yeux noirs et jaloux

Andaloux.

Cher temps, plein de mélancolie,
De folie,
Dont il faut fendre à l'amitié
La moitié !

Pourquoi, sur ces flots où s'élance
L'espérance,
Ne voit-on que le souvenir
Revenir ?

Ami, toi qu'a piqué l'abeille,
Ton cœur veille,
Et tu n'en saurais ni guérir
Ni mourir ;

Mais comment fais-tu donc, vieux maître,
Pour renaître ?
Car tes vers, en dépit du temps,
Ont vingt ans.

Si jamais ta tête qui penche
Devient blanche,
Ce sera comme l'amandier,
Cher Nodier :

Ce qui le blanchit n'est pas l'âge,
Ni l'orage ;
C'est la fraîche rosée en pleurs
Dans les fleurs.

LE BUISSON

S'IL est un buisson quelque part
Bordé de blancs fraisiers ou de noires prunelles,
Ou de l'œil de la Vierge aux riantes prunelles,
Dans le creux des fossés, à l'abri d'un rempart !...

Ah ! si son ombre printanière
Couvrait avec amour la pente d'un ruisseau,
D'un ruisseau qui bondit sans souci de son eau,
Et qui va réjouir l'espoir de la meunière !...

Si la liane aux blancs cornets
Y roulait en nœuds verts sur la branche embellie !
S'il protégeait au loin le muguet, l'ancolie,
Dont les filles des champs couronnent leurs bonnets !

Si ce buisson, nid de l'abeille,
Attirait quelque jour une vierge aux yeux doux,
Qui viendrait en dansant, et sans penser à nous,
De boutons demi-clos enrichir sa corbeille !...

S'il était aimé des oiseaux ;
S'il voyait sautiller la mésange hardie ;
S'il surveillait parfois la linotte étourdie,
Échappée en boitant au piège des réseaux !

S'il souriait, depuis l'aurore,
À l'abord inconstant d'un léger papillon,
Tout bigarré d'azur, d'or et de vermillon,
Qui va, vole et revient, vole et revient encore !...

Si dans la brûlante saison,
D'une nuit sans lumière éclaircissant les voiles,
Les vers luisants venaient y semer leurs étoiles,
Qui de rayons d'argent blanchissent le gazon !...

Si, longtemps, des feux du soleil

Il pouvait garantir une fosse inconnue !
Enfants ! dites-le moi, l'heure est si bien venue !
Il fait froid. Il est tard. Je souffre, et j'ai sommeil.

BÉRANGER

1780 – 1857

PIERRE-JEAN DE BÉRANGER, *Parisien, apprit l'orthographe en composant dans une imprimerie. C'est de 1813 que datent ses premières chansons.*

Ses contemporains le comparaient à Horace, et l'un d'eux, Abel Hugo, lui donnait la supériorité, au moins pour le caractère. « *Béranger, dit-il, enfant du peuple, chante, pour le peuple, les joies du peuple et ses douleurs ; il célèbre ses victoires et ses défaites ; il ne reconnaît plus Lisette une fois que Lisette a les pieds dans le satin ; il ne salue l'Empereur que lorsque l'aigle a été blessé de la foudre au sommet du ciel impérial ! Non, non ! Ce n'est pas Béranger qui se vanterait d'avoir laissé dans les champs de Philippes son bouclier — relicta non bene parmula — je veux dire dans la plaine du mont Saint-Jean.* »

Les œuvres complètes de Béranger ont été éditées par MM. Garnier frères.

Trop prôné de son vivant, trop déprécié après sa mort, aujourd'hui que la poussière des événements politiques est tombée et cesse de nous voiler le vrai personnage, il nous apparaît à sa juste mise au point, dans la perspective de l'éloignement, comme un petit bourgeois parisien, d'une bonhomie sceptique et gouailleuse, mais doué d'un certain courage et d'une honnête inspiration qui, par des temps difficiles, eut souvent sa grandeur. Ses meilleures strophes, pour l'esprit et la clarté, sont précisément celles *sur lesquelles il comptait le moins et qui lui sont venues le plus naturellement, sans être travaillées, pour ainsi dire, et surtout sans avoir la prétention d'être des odes.* Le Roi d'Yvetot, Les Gueux, les Fous, Les Souvenirs du peuple, La bonne Vieille, *sont restés dans toutes les mémoires et sont vraiment dignes d'y rester.*

A. L.

LE ROI D'YVETOT

Mai 1813

IL était un roi d Yvetot
Peu connu dans l'histoire,
Se levant tard, se couchant tôt,
Dormant fort bien sans gloire
Et couronné par Janneton
D'un simple bonnet de coton,
Dit-on.

Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel bon petit roi c'était là !
La, la.

Il faisait ses quatre repas
Dans son palais de chaume,
Et sur son âne, pas à pas,
Parcourait son royaume.
Joyeux, simple et croyant le bien,
Pour toute garde il n'avait rien
Qu'un chien.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel bon petit roi c'était là !
La, la.

Il n'avait de goût onéreux
Qu'une soif un peu vive ;

Mais, en rendant son peuple heureux,
Il faut bien qu'un roi vive.
Lui-même, à table et sans suppôt,
Sur chaque muid levait un pot
D'impôt.

Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel bon petit roi c'était là !
La, la.

Aux filles de bonnes maisons
Comme il avait su plaire,
Ses sujets avaient cent raisons
De le nommer leur père.
D'ailleurs il ne levait de ban
Que pour tirer quatre fois l'an
Au blanc.

Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel bon petit roi c'était là !
La, la.

Il n'agrandit point ses États,
Fut un voisin commode,
Et, modèle des potentats,
Prit le plaisir pour code.
Ce n'est que lors qu'il expira
Que le peuple qui l'enterra
Pleura.

Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel bon petit roi c'était là !
La, la.

On conserve encor le portrait

De ce digne et bon prince :
C'est l'enseigne d'un cabaret
Fameux dans la province.
Les jours de fête, bien souvent,
La foule s'écrie en buvant
Devant :

Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel bon petit roi c'était là !
La, la.

LES BOHÉMIENS

SORCIERS, bateleurs ou filous,
Reste immonde
D'un ancien monde ;
Sorcières, bateleurs ou filous,
Gais bohémiens, d'où venez-vous ?

D'où nous venons ? l'on n'en sait rien.
L'hirondelle
D'où nous vient-elle ?
D'où nous venons ? l'on n'en sait rien
Où nous irons ? le sait-on bien ?

Sans pays, sans prince et sans lois,
Notre vie
Doit faire envie ;
Sans pays, sans prince et sans lois,
L'homme est heureux un jour sur trois.

Tous indépendants nous naissons
Sans église
Qui nous baptise ;
Tous indépendants nous naissons
Au bruit du fifre et des chansons.

Nos premiers pas sont dégagés,
Dans ce monde
Où l'erreur abonde,
Nos premiers pas sont dégagés
Du vieux maillot des préjugés.

Au peuple, en butte à nos larcins,
Tout grimoire
En peut faire accroire ;
Au peuple, en butte à nos larcins,
Il faut des sorciers et des saints.

Trouvons-nous Plutus en chemin,
Notre bande
Gaiement demande ;
Trouvons-nous Plutus en chemin,
En chantant nous tendons la main.

Pauvres oiseaux que Dieu bénit,
De la ville
Qu'on nous exile !
Pauvres oiseaux que Dieu bénit,
Au fond des bois pend notre nid.

À tâtons l'Amour, chaque nuit,
Nous attelle
Tous pêle-mêle ;
À tâtons l'Amour, chaque nuit,
Nous attelle au char qu'il conduit.

Ton œil ne peut se détacher,
Philosophe
De mince étoffe,
Ton œil ne peut se détacher
Du vieux coq de ton vieux clocher.

Voir, c'est avoir. Allons courir !
Vie errante
Est chose enivrante.
Voir, c'est avoir. Allons courir !
Car tout voir, c'est tout conquérir.

Mais à l'homme on crie en tout lieu,
Qu'il s'agite
Ou croupisse au gîte,
Mais à l'homme on crie en tout lieu :
« Tu nais, bonjour ! Tu meurs, adieu ! »

Quand nous mourons, vieux ou bambin,
Homme ou femme,
À Dieu soit notre âme !
Quand nous mourons, vieux ou bambin,
On vend le corps au carabin.

Nous n'avons donc, exempts d'orgueil,
De lois vaines,
De lourdes chaînes,
Nous n'avons donc, exempts d'orgueil,
Ni berceau, ni toit, ni cercueil.

Mais, croyez-en notre gaieté.
Noble ou prêtre,
Valet ou maître,
Mais, croyez-en notre gaieté :
Le bonheur, c'est la liberté.

Oui, croyez-en notre gaieté,

Noble ou prêtre,
Valet ou maître.
Oui, croyez-en notre gaieté :
Le bonheur, c'est la liberté.

LES SOUVENIRS DU PEUPLE

O N parlera de sa gloire
Sous le chaume bien longtemps ;
L'humble toit, dans cinquante ans,
Ne connaîtra plus d'autre histoire.
Là viendront les villageois
Dire alors à quelque vieille :
« Par des récits d'autrefois,
Mère, abrégez notre veille.
Bien, dit-on, qu'il nous ait nui,
Le peuple encor le révère,
Oui, le révère.
Parlez-nous de lui, grand'mère,
Parlez-nous de lui. »

« Mes enfants, dans ce village,
Suivi de rois, il passa.

Voilà bien longtemps de ça :
Je venais d'entrer en ménage.
À pied grimpant le coteau
Où pour voir je m'étais mise,
Il avait petit chapeau
Avec redingote grise.
Près de lui je me troublai ;
Il me dit : « Bonjour, ma chère !

Bonjour, ma chère ! »
— Il vous a parlé, grand'mère !
Il vous a parlé ! »

« L'an d'après, moi, pauvre femme,
À Paris étant un jour,
Je le vis avec sa cour :
Il se rendait à Notre-Dame.
Tous les cœurs étaient contents ;
On admirait son cortège.
Chacun disait : « Quel beau temps !
Le ciel toujours le protège. »
Son sourire était bien doux :
D'un fils Dieu le rendait père,
Le rendait père.
— Quel beau jour pour vous, grand'mère !
Quel beau jour pour vous ! »

« Mais quand la pauvre Champagne
Fut en proie aux étrangers,
Lui, bravant tous les dangers,
Semblait seul tenir la campagne.
Un soir, tout comme aujourd'hui,
J'entends frapper à la porte ;
J'ouvre. Bon Dieu ! c'était lui,
Suivi d'une faible escorte.
Il s'asseyait où me voilà,
S'écriant : « Oh ! quelle guerre !
Oh ! quelle guerre ! »
— Il s'est assis là, grand'mère !
Il s'est assis-là ! »

« J'ai faim, » dit-il ; et bien vite
Je sers piquette et pain bis ;
Puis il sèche ses habits,
Même à dormir le feu l'invite.
Au réveil, voyant mes pleurs,

Il me dit : « Bonne espérance !
Je cours de tous ses malheurs
Sous Paris venger la France. »
Il part ; et, comme un trésor,
J'ai depuis gardé son verre,
Gardé son verre.
— Vous l'avez encor, grand'mère !
Vous l'avez encor ! »

« Le voici. Mais à sa perte
Le héros fut entraîné.
Lui, qu'un pape a couronné,
Est mort dans une île déserte.
Longtemps aucun ne l'a cru :
On disait : « Il va paraître.
Par mer il est accouru ;
L'étranger va voir son maître. »
Quand d'erreur on nous tira,
Ma douleur fut bien amère !
Fut bien amère !
— Dieu vous bénira, grand'mère,
Dieu vous bénira. »

LES FOUS

VIEUX soldats de plomb que nous sommes,
Au cordeau nous alignant tous,
Si des rangs sortent quelques hommes,
Tous nous crions : « À bas les fous ! »
On les persécute, on les tue ;
Sauf, après un long examen,

À leur dresser une statue,
Pour la gloire du genre humain.

Combien de temps une pensée,
Vierge obscure, attend son époux !
Les sots la traitent d'insensée ;
Le sage lui dit : « Cachez-vous ! »
Mais la rencontrant loin du monde,
Un fou, qui croit au lendemain,
L'épouse ; elle devient féconde
Pour le bonheur du genre humain.

J'ai vu Saint-Simon le prophète,
Riche d'abord, puis endetté,
Qui des fondements jusqu'au faîte
Refaisait la société.
Plein de son œuvre commencée,
Vieux, pour elle il tendait la main,
Sûr qu'il embrassait la pensée
Qui doit sauver le genre humain.

Fourier nous dit : « Sors de la fange,
Peuple en proie aux déceptions !
Travaille, groupé par phalange,
Dans un cercle d'attractions.
La terre, après tant de désastres,
Forme avec le ciel un hymen,
Et la loi qui régit les astres
Donne la paix au genre humain. »

Enfantin affranchit la femme,
L'appelle à partager nos droits.
« Fi ! » dites-vous. Sous l'épigramme
Ces fous rêveurs tombent tous trois.
Messieurs, lorsqu'en vain notre sphère
Du bonheur cherche le chemin,
Honneur au fou qui ferait taire

Un rêve heureux au genre humain !

Qui découvrit un nouveau monde ?
Un fou qu'on raillait en tout lieu.
Sur la croix, que son sang inonde,
Un fou qui meurt nous lègue un Dieu
Si demain, oubliant d'éclore,
Le jour manquait, eh bien ! demain
Quelque fou trouverait encore
Un flambeau pour le genre humain.

MILLEVOYE

1782 – 1816

C HARLES-HUBERT MILLEVOYE, né à Abbeville, essaya du barreau, perdit quelque temps dans une étude de procureur, puis entra comme commis chez un éditeur. « Jeune homme, vous lisez ! — lui dit un jour le chef de la maison, — vous ne serez jamais libraire ! » Il renonça vite, en effet, à être autre chose qu'un poète. « Facile, insouciant, tendre, vif, spirituel, il menait une vie de monde, de dissipation, ou d'étude par accès et de brusque retraite. Un rayon de soleil l'appelait, et il partait soudain pour une promenade à cheval ; il écrivait ses vers au retour de là, ou en rentrant de quelque déjeuner folâtre. » Le portrait est de Sainte-Beuve : ne croirait-on pas que le critique nous parle d'Alfred de Musset ? Millevoye mourut à 34 ans, d'une phtisie.

On a depuis longtemps oublié ses poèmes chevaleresques : Alfred, Emma et Eginard, Charlemagne à Pavie.

« Vous reviendrez briller dans les tournois,
Les ménestrels rediront vos exploits,
Et vous verrez celle qui vous enflamme,
Presser la main qui servit à la fois
Son Dieu, son roi, son pays et sa dame. »

Ce style « troubadour impérial, » ce moyen-âge de pendule nous font sourire aujourd'hui comme Le Beau Dunois de la reine Hortense.

Certaines des *Élégies* antiques, telles que *Le Bûcher de la Lyre*, ne sont point sans mérite ; mais elles ont été éclipsées par la publication des œuvres d'André Chénier, que Millevoye a d'ailleurs connues avant leur impression, car, le premier, il cita des fragments de *L'Aveugle* dans les notes d'un de ses recueils.

Il restera de Millevoye deux touchantes poésies intimes : *Le Poète mourant*, — bien que l'auteur des *Méditations* ait traité le même sujet avec plus d'ampleur

lyrique, — et la célèbre Chute des feuilles.

« Pour les sentiments naturels, nous dit encore Sainte-Beuve, pour la rêverie, pour l'amour filial, pour la mélodie, pour les instincts du goût, l'âme, le talent de Millevoye est comme la légère esquisse, encore épicurienne, dont le génie de Lamartine est l'exemplaire platonique et chrétien. »

A. D.

LE BÛCHER DE LA LYRE

À la fière Cléis tes chants ont pu déplaire ;
Elle a maudit tes chants, ô lyre des amours !
Il faut qu'un sacrifice apaise sa colère :
Tu dois périr ; adieu, Lyre, adieu pour toujours !

« Ô nymphes des coteaux, oréades légères,
Venez ; venez aussi, déités des forêts !
Apportez les parfums des plantes bocagères,
Quelques lauriers, un myrte, et de jeunes cyprès.

« Les dieux aiment les fleurs qui parent la victime :
Couronne-toi de fleurs une dernière fois,
Lyre ! au suprême instant que ta voix se ranime ! »
Et la Lyre en ces mots fit entendre sa voix :

« Toi que j'ai consolé, songes-y bien ! dit-elle,
Les dieux, les justes dieux punissent les ingrats.
L'amour vit peu d'instant, la gloire est immortelle :
Quelque jour, mais en vain, tu me regretteras.

« À tes doigts répondaient mes cordes poétiques,

Je m'éveillais pour toi dans le calme des nuits,
J'aurais fait plus encor : sous les cyprès antiques
L'Élégie en tes vers eût pleuré ses ennuis.

« Vers les bords du Mélès, pour toi du Méonide
J'eusse été recueillir quelque chant commencé,
Ou chercher à Céos du touchant Simonide
Les nobles vers perdus dans la nuit du passé.

« J'ouvrirais à tes pas la grotte accoutumée
Où rêvait Théocrite, où ses chants tous les soirs
Retentissaient, plus purs que l'huile parfumée
Dont l'or, dans Sicyone, inonde les pressoirs.

« Un jour, je sommeillais dans les bois d'Aonie ;
La Muse me toucha d'un magique rameau,
Et d'un mode inconnu m'enseigna l'harmonie ;
Mais j'emporte avec moi ses secrets au tombeau. »

Elle a cessé. Les feux, qu'allume le Zéphire,
À travers les parfums emportent ses adieux ;
Et toutefois, dit-on, des cendres de la Lyre
S'exhala jusqu'au soir un son mélodieux.

(Élégies)

LA CHUTE DES FEUILLES

DE la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre ;

Le bocage était sans mystère,
Le rossignol était sans voix.
Triste et mourant à son aurore
Un jeune malade, à pas lents,
Parcourait une fois encore
Le bois cher à ses premiers ans :

« Bois que j'aime, adieu ! je succombe :
Votre deuil me prédit mon sort,
Et dans chaque feuille qui tombe
Je lis un présage de mort.
Fatal oracle d'Épidaure,
Tu m'as dit : « Les feuilles des bois
À tes yeux jauniront encore,
Et c'est pour la dernière fois.
La nuit du trépas t'environne ;
Plus pâle que la pâle automne,
Tu t'inclines vers le tombeau.
Ta jeunesse sera flétrie
Avant l'herbe de la prairie,
Avant le pampre du coteau. »
Et je meurs ! De sa froide haleine
Un vent funeste m'a touché,
Et mon hiver s'est approché
Quand mon printemps s'écoule à peine.
Arbuste en un seul jour détruit,
Quelques fleurs faisaient ma parure ;
Mais ma languissante verdure
Ne laisse après elle aucun fruit.
Tombe, tombe, feuille éphémère,
Voile aux yeux ce triste chemin,
Cache au désespoir de ma mère
La place où je serai demain !
Mais vers la solitaire allée
Si mon amante désolée
Venait pleurer quand le jour fuit,
Éveille par un léger bruit

Mon ombre un moment consolée. »

Il dit, s'éloigne... et sans retour !
La dernière feuille qui tombe
A signalé son dernier jour.
Sous le chêne on creusa sa tombe.
Mais son amante ne vint pas
Visiter la pierre isolée ;
Et le pâtre de la vallée
Troubla seul du bruit de ses pas
Le silence du mausolée.

LE POÈTE MOURANT

L E poète chantait ; de sa lampe fidèle
S'éteignaient par degrés les rayons pâissants ;
Et lui, prêt à mourir comme elle,
Exhalait ces tristes accents :

« La fleur de ma vie est fanée ;
Il fut rapide, mon destin !
De mon orageuse journée
Le soir toucha presque au matin.

« Il est sur un lointain rivage
Un arbre où le Plaisir habite avec la Mort.
Sous ses rameaux trompeurs malheureux qui s'endort !
Volupté des amours, cet arbre est ton image.
Et moi j'ai reposé sous ce mortel ombrage :
Voyageur imprudent, j'ai mérité mon sort.

« Brise-toi, lyre tant aimée,
Tu ne survivras point à mon dernier sommeil,
Et tes hymnes sans renommée
Sous la tombe avec toi dormiront sans réveil.
Je ne paraîtrai pas devant le trône austère
Où la postérité, d'une inflexible voix,
Juge les gloires de la terre,
Comme l'Égypte, aux bords de son lac solitaire,
Jugeait les ombres de ses rois.

« Compagnons dispersés de mon triste voyage,
Ô mes amis ! ô vous qui me fûtes si chers !
De mes chants imparfaits recueillez l'héritage,
Et sauvez de l'oubli quelques-uns de mes vers.

« Et vous par qui je meurs, vous à qui je pardonne,
Femmes, vos traits encore à mon œil incertain
S'offrent comme un rayon d'automne,
Ou comme un songe du matin.
Doux fantômes, venez ! mon ombre vous demande
Un dernier souvenir de douleur et d'amour :
Au pied de mon cyprès effeuillez pour offrande
Les roses qui vivent un jour. »
Le poète chantait, quand la lyre fidèle
S'échappa tout à coup de sa débile main ;
Sa lampe mourut, et, comme elle,
Il s'éteignit le lendemain.

GUTTINGUER

1785 – 1866

ULRICH GUTTINGUER *est né à Rouen. En 1825 il publia un volume de Mélanges Poétiques, bien accueilli de Musset, de Sainte-Beuve et de Victor Hugo, avec lesquels il vécut dans une étroite intimité littéraire.*

Vers la fin de sa vie, après avoir fait paraître *Fables et Méditations, Les Lilas de Courcelles, Les Deux Âges du Poète*, il *écrivit au Corsaire, à la Gazette de France, à la Mode, où il ne laissa que des amis*.

« *Ulrich Guttinguer, dit Sainte-Beuve, par son âge et ses débuts, remonte aux premiers temps de notre réveil poétique. Très Français et très Normand, malgré l'origine allemande de son nom, lecteur d'Oswald et de René, il était de ces âmes que l'élégie et la romance de Millevoye attiraient plus que les joyaux de l'abbé Delisle, et auxquelles la voix de Lamartine et de Victor Hugo est venue apprendre ce qu'elles pressentaient, ce qu'elles soupiraient vaguement. Il s'est trouvé tout aussitôt au courant de cette inspiration nouvelle, qu'il n'aurait pas découverte, mais qu'il a saluée du cœur.* »

LES SAINTES AMITIÉS

J'AI lu dans Bourdaloue un chapitre admirable :
Les saintes amitiés. Le prêtre vénérable
Les voit avec effroi, les juge avec rigueur,

Et sur tous leurs dangers avertit bien le cœur ;
Il le dit hautement, quoi qu'en souffre son âme :
Craignez pour la vertu l'amitié d'une femme !
Qu'en son intention elle ait la pureté,
Qu'elle ait Dieu pour objet, le ciel, la charité,
« Craignez-la, craignez-la ! la femme est toujours Ève,
Et même à son insu. C'est un dangereux rêve,
Que cette confiance en des épanchements
De sublimes pensers, de tendres sentiments !
Le cœur s'émeut parfois d'une manière étrange,
Et le démon y vient sous la forme de l'ange. »
J'ai beaucoup médité sur ce divin discours,
Madame, et j'y reviens plus sombre tous les jours.
Triste sort ! Triste monde, où tout nous est à craindre,
Et de tant de rigueur je suis près de me plaindre,
De la trouver injuste, inflexible... Et pourtant,
Je frémis hier au soir lorsque, m'interrogeant
Au foyer solitaire, à l'heure du silence,
Je me trouvais si triste, hélas ! de votre absence,
Que je me demandai si nul coupable espoir
Ne se mêlait jamais au bonheur de vous voir ;
Si des feux mal éteints la cendre réveillée
Ne jetait point de flamme en mon âme troublée ;
Si dans le bon dessein toujours bien affermi,
J'étais bien près de vous comme auprès d'un ami !
« Non ! répondit alors la voix intérieure,
Il faut à ces liens la céleste demeure,
Pour que nul ennemi n'y mêle son poison. »
Toute la nuit j'ai dit : « Bourdaloue a raison. »

EMBARQUEZ-VOUS

EMBARQUEZ-VOUS, qu'on se dépêche !
La nacelle est dans les roseaux ;
Le ciel est pur, la bise est fraîche,
L'onde réfléchit les ormeaux.
Le dieu de ces rians rivages,
Le tendre Amour veille sur nous.
Jeunes et vieux, folles et sages,
Embarquez-vous.

Je vais du pied, loin de la rive,
Pousser le bateau vacillant.
Lise, ne sois point si craintive,
Presse-moi sur ton cœur tremblant.
Eh quoi ! tu craindrais les naufrages !
Périr ensemble serait doux...
Jeunes et vieux, folles et sages,
Embarquez-vous.

Venez aussi, troupe timide,
Petits enfants de ce hameau :
La barque sur l'onde limpide
Se balance comme un berceau ;
Quittez un instant vos rivages,
Je vous y ramènerai tous...
Jeunes et vieux, folles et sages,
Embarquez-vous.

Je veux vous conduire moi-même
Dans l'île où l'on danse aux chansons,
Où de la voix de ce qu'on aime
L'écho redit longtemps les sons.
Le plaisir aime les voyages.
Amis, amants, accourez tous !
Jeunes et vieux, folles et sages,
Embarquez-vous.

PIERRE LEBRUN

1785 – 1873

PIERRE LEBRUN est né à Provins, comme Hégésippe Moreau. Le lendemain de la victoire d'Austerlitz, l'Empereur, étant à Schænbrunn, lut au Moniteur une ode sur la bataille, qui commençait ainsi :

Suspends ici ton vol ; d'où viens-tu Renommée ?
Qu'annoncent tes cent voix à l'Europe alarmée ?
— Guerre. — Et quels ennemis veulent être vaincus ?
— Allemands, Suédois, Russes, lèvent la lance ;
Ils menacent la France.
— Reprends ton vol, Déesse, et dis qu'ils ne sont plus.

« L'ode, dit Alexandre Dumas fils, successeur du poète à l'Académie française, l'ode continuait, elle aussi, son vol, presque toujours aussi haut et aussi large que ce beau début ; mais cela n'étonnait personne : l'ode était signée Lebrun. Or, à cette époque, on ne pouvait pas supposer qu'une ode signée Lebrun pût être d'un autre Lebrun que le vrai, le fameux, le seul Lebrun, celui qui avait été surnommé Lebrun Pindare. Ce qui étonnait un peu, c'était qu'il eût pensé à chanter un pareil sujet. Lebrun Pindare, le poète révolutionnaire, le chancre du Vengeur, se ralliait donc à l'Empire ? » Qu'on expédie une rente viagère de six mille francs à M. Écouchard Lebrun ! » dit l'Empereur.

« Mais il se trouva que M. Lebrun Pindare était absolument innocent de cette ode, et qu'elle était l'œuvre d'un collégien de vingt ans, qui portait le même nom que lui. Quand Napoléon connut la vérité, il fut le premier à rire de la méprise, et il dit : « Eh bien ! qu'on laisse la pension de six mille francs au vieux poète, et qu'on en donne une de douze cents au jeune ! »

En 1820, Pierre Lebrun donnait au théâtre une Marie Stuart imitée de Schiller. Ce fut le prélude des grandes batailles romantiques. À ces vers, bien timides

cependant :

Prends ce don, ce mouchoir, ce gage de tendresse,
Que pour toi, de ses mains, a brodé ta maîtresse,

il y eut de tels murmures dans la salle que l'auteur dut les modifier ainsi :

Prends ce don, ce tissu, ce gage de tendresse,
Qu'a pour toi, de ses mains, embelli ta maîtresse !

Après la chute du Cid d'Andalousie, où il avait tenté de réintroduire la poésie lyrique dans le drame, Pierre Lebrun quitta la France et y revînt bientôt avec ce poème charmant, modestement intitulé Voyage en Grèce, et qui palpait de toutes les émotions par lesquelles passait ce malheureux pays.

Il a laissé, en outre, de délicates poésies familières. Citons encore pour terminer, une ligne de M. Alexandre Dumas fils, qui caractérise parfaitement son talent : « *Pierre Lebrun fut, en littérature, ce qu'on appelle un homme de transition, la fin d'une phase, et le commencement d'une autre.* »

A. D.

SPARTE

DANS la belle vallée où fut Lacédémone,
Non loin de l'Eurotas, et près de ce ruisseau
Qui, formant son canal de débris de colonne,
Va sous des lauriers-rose ensevelir son eau,
Regardez ! c'est la Grèce, et toute en un tableau :
Une femme est debout, de beauté ravissante,
Pieds nus ; et sous ses doigts un indigent fuseau
File, d'une quenouille empruntée au roseau,

Du coton floconneux la neige éblouissante.
Un pâtre d'Amyclée, auprès d'elle placé,
Du bâton recourbé, de la courte tunique,
Rappelle les bergers d'un bas-relief antique.
Par un instinct charmant, et sans art adossé
Contre un vase de marbre à demi renversé.
Comme aux jours solennels des fêtes d'Hyacinthe,
Des fleurs du glatinier sa tête encore est ceinte.
Sous sa couronne à l'ombre, il regarde, surpris,
Trois voyageurs d'Europe au pied d'un chêne assis.
Le chemin est auprès. Sur un coursier conduite,
La musulmane y passe, et de l'œil du mépris
Regarde, et l'Africain marche et porte à sa suite
Dans une cage d'or sa perdrix favorite ;
Cependant qu'un aga, dans un riche appareil,
Rapide cavalier au front sombre et sévère,
Sous un galop bruyant fait rouler la poussière ;
De ses armes d'argent que frappe le soleil,
Parmi les oliviers scintille la lumière ;
Il nous lance en passant des regards scrutateurs.
Voilà Sparte, voilà la Grèce tout entière :
Un esclave, un tyran, des débris et des fleurs.

(Voyage en Grèce)

LA VALLÉE DE CHAMPROSAT

H EUREUX qui de son espérance
N'étend pas l'horizon trop loin,

Et, satisfait de peu d'aisance,
De ce beau royaume de France
Possède à l'ombre un petit coin !...

Pour m'agrandir m'irai-je battre ?
Trois arpents sont assez pour moi :
Dans trois arpents on peut s'ébattre.
Alcinoüs en avait quatre,
Mais Alcinoüs était roi...

Si les hommes pouvaient s'entendre !
Mais non : tant qu'il trouve un voisin,
Tout homme a le cœur d'Alexandre,
Et prince ou bourgeois veut étendre
Ou son royaume ou son jardin.

Quant à moi, devenu plus sage
Et dans mes désirs satisfait,
Peu redoutable au voisinage,
Je ne demande à ce village
De lot que celui qu'il m'a fait.

Content si, m'assurant la vue
De la rivière et du coteau,
J'y puis seulement, sur la rue,
Joindre la place étroite et nue
Que borne, en fleurs, le vieux sureau.
C'est tout... Et puis encor peut-être
Ce petit bois plein de gazon,
Qui se berce sous ma fenêtre,
Et semble m'attendre pour maître,
Caché derrière ma maison.

Rien de plus... Et si, murmurante,
Dans ce bois devenu le mien,
Venait à luire une eau courante,
Alors... si ce n'est quelque rente,

Il ne me manquerait plus rien.

SOUMET

1786 – 1845

ALEXANDRE SOUMET est né à Castelnaudary. Il vient à Paris en 1808, et publie un poème en trois chants, *L'Incrédulité*, qui lui vaut une place d'auditeur au Conseil d'État. En 1815, il remporte deux prix le même jour à l'Académie française. En 1822, il fait représenter deux tragédies en deux jours, l'une au Théâtre-Français, l'autre à l'Odéon. En 1845, ce sont deux grandes œuvres de lui, une tragédie et une comédie, que le Théâtre-Français donne dans la même soirée !

Malgré ces extraordinaires bonnes fortunes, le nom de Soumet n'est pas loin de disparaître. Ce fut un homme de transition, comme Casimir Delavigne ; aux classiques il parut hardi ; aux romantiques il parut timide. Si, faute d'habileté, il n'obtint pas à la scène les mêmes succès de juste-milieu que l'auteur de *Louis XI* il n'en fut pas moins beaucoup plus poète que lui. On trouve de fort beaux vers dans sa *Jeanne d'Arc* (1825), d'admirables pages dans sa *Fête de Néron* (1830). Pour cette dernière pièce il eut, il est vrai, un collaborateur, Belmontet ; mais les pages en question peuvent-elles être vraisemblablement attribuées au poète à qui l'on doit cet alexandrin fameux, adressé à Napoléon III pour la fête du 15 août :

Le vrai feu d'artifice est d'être magnanime ?

En 1840, Soumet publia un vaste poème théologique, *La Divine Épopée*, qui a pour sujet la rédemption des damnés par une nouvelle Passion du Christ en Enfer. C'est la grandiose hérésie d'Origène. Pour écrire dignement une pareille œuvre, il eût fallu être Dante ou Milton. Soumet échoua dans sa tâche. On peut extraire de ces deux volumes quelques fragments de premier ordre, mais on ne saurait lire l'ouvrage entier. Bien a pris au poète d'avoir écrit, entre temps, cette simple et touchante élégie, *La Pauvre Fille*, qu'il dédaignait sans doute, mais qui, presque à elle seule, fait vivre encore sa mémoire.

LA PAUVRE FILLE

J'AI fui ce pénible sommeil
Qu'aucun songe heureux n'accompagne,
J'ai devancé sur la montagne
Les premiers rayons du soleil.

S'éveillant avec la nature,
Le jeune oiseau chantait sur l'aubépine en fleurs,
Sa mère lui portait la douce nourriture ;
Mes yeux se sont mouillés de pleurs.

Oh ! pourquoi n'ai-je pas de mère ?
Pourquoi ne suis-je pas semblable au jeune oiseau
Donc le nid se balance aux branches de l'ormeau ?
Rien ne m'appartient sur la terre ;
Je n'eus pas même de berceau.
Et je suis un enfant trouvé sur une pierre
Devant l'église du hameau.

Loin de mes parents exilée,
De leurs embrassements j'ignore la douceur,
Et les enfants de la vallée
Ne m'appellent jamais leur sœur !
Je ne partage pas les jeux de la veillée ;
Jamais sous son toit de feuillée
Le joyeux laboureur ne m'invite à m'asseoir ;
Et de loin je vois sa famille,
Autour du sarment qui pétille,
Chercher sur ses genoux les caresses du soir.

Vers la chapelle hospitalière
En pleurant j'adresse mes pas,
La seule demeure ici-bas
Où je ne sois point étrangère,
La seule devant moi qui ne se ferme pas.

Souvent je contemple la pierre
Où commencèrent mes douleurs ;
J'y cherche la trace des pleurs
Qu'en m'y laissant peut-être y répandit ma mère.
Souvent aussi mes pas errants
Parcourent des tombeaux l'asile solitaire ;
Mais pour moi les tombeaux sont tous indifférents,
La pauvre fille est sans parents
Au milieu des cercueils ainsi que sur la terre.
J'ai pleuré quatorze printemps
Loin des bras qui m'ont repoussée :
Reviens, ma mère ! je t'attends
Sur la pierre où tu m'as laissée !

LES ENFANTS DU PARADIS

O h ! parmi tous ces cieux que réjouit Marie,
Celui qu'elle préfère est la jeune patrie
De ce peuple d'enfants, souriant et vermeil,
Dont le front eut à peine un rayon de soleil,
Qui n'ont pas adopté la terre pour demeure ;
Élus, pour qui l'exil ne dura pas une heure,
Qui sont victorieux sans avoir combattu,
Et pour qui l'innocence est plus que la vertu ;
Dont le pied rose et nu n'a pas touché nos fanges ;
Qui ne sont pas des saints, qui ne sont pas des anges ;

Qui n'ont pas dit : « Ma mère ! » à leurs mères en deuil,
Et n'ont à leur amour demandé qu'un cercueil !
Sous les arbres de nard, d'aloès et de baume,
Chaque souffle de l'air, dans ce flottant royaume,
Est un enfant qui vole, un enfant qui sourit
Au doux lait virginal dont le flot le nourrit ;
Un enfant, chaque fleur de la sainte corbeille ;
Chaque étoile, un enfant ; un enfant, chaque abeille.
Le fleuve y vient baigner leurs groupes triomphants ;
L'horizon se déroule en nuages d'enfants,
Plus beau que tout l'éclat des vapeurs fantastiques
Dont le couchant superbe enflamme ses portiques.
Là, sous les grands rosiers, ils tiennent lieu d'oiseaux
Quand le zéphyr d'Éden balance leurs berceaux,
Et que leur tête blonde et charmante et sereine
Se tourne avec orgueil du côté de la reine :
Car la reine est leur mère, oui celle que leurs yeux,
En se fermant au jour, ont rencontrée aux cieux.
Mais, lorsque vient à vous, enfants ! cette autre mère
À qui votre naissance ici-bas fut amère,
Pour que son pauvre cœur cesse d'être jaloux
Votre front caressé s'endort sur ses genoux ;
Sous ses baisers heureux votre bouche se pose ;
Votre béatitude entre ses bras repose,
Et, même au paradis, rien n'est plus gracieux
Que ce tableau d'amour chaste et silencieux.



M^{me} DESBORDES-VALMORE

MADAME DESBORDES-VALMORE

1786 – 1859

MARCELINE DESBORDES est née à Douai. Comme le remarque Sainte-Beuve, elle reçut dès les premières années de sa vie « toutes sortes d’empreintes qui décidèrent de sa sensibilité et donnèrent la marque profonde à son talent. » — La Révolution ruine son père, peintre en ornements d’église. À quatorze ans, sa mère l’emmène à la Guadeloupe pour implorer quelques secours d’un parent qui s’est enrichi là-bas. On aborde : le parent vient d’être massacré ; la pauvre mère est prise de la fièvre jaune, elle meurt ; et l’enfant, embarquée de force, revient seule en France. Pour vivre, elle chante ; à 19 ans, elle débute à l’Opéra-comique, mais bientôt épouse le comédien Valmore et quitte le théâtre. Presque sans instruction, presque sans lecture, elle a écrit déjà de gracieuses romances et des idylles. — Une immense douleur — l’infidélité, la trahison de l’homme dont elle s’est crue aimée — va lui dicter ses meilleurs poèmes, ses Élégies. La forme manque de précision ; la langue rappelle trop souvent celle de Léonard ou de Parny ; mais de temps en temps l’amour et le désespoir éclatent en une page, en quelques stances d’une parfaite beauté. Dans les dernières années, la femme s’effacera devant la mère et Madame Desbordes-Valmore publiera ses Contes « Aux Petits Enfants, » à qui personne n’a su parler plus délicieusement qu’elle.

Elle a eu son heure de célébrité. Lamartine, Sainte-Beuve, lui adressaient des vers. En 1859, quand elle mourut, M. Théodore de Banville écrivit à Celle qui chantait :

Voix solitaire, ô délaissée !
Victime tant de fois blessée,
Chère morte dont l’âme eut faim

Et soif d'azur, ô Marceline,
Dors-tu, sous la froide colline ?
As-tu trouvé le calme, enfin ?

Quand, parmi la lente agonie,
La douleur, qui fut ton génie,
T'arrachait de tremblants aveux,
Le souffle du maître farouche
En passant déliait ta bouche
Et frissonnait dans tes cheveux.

Tu t'écriais, inassouvie :
« Amour, je veux dès cette vie
Ton délire immatériel
Et tes voluptés immortelles :
Puisque l'âme a gardé ses ailes.
Il faut bien qu'on lui rende un ciel. »

*Ces beaux vers des Exilés la peignent tout entière, tendre et passionnée, âme
torturée, mais fidèle, pure, chrétienne.*

AUGUSTE DORCHAIN.

REFUGE

J'IRAI, j'irai porter ma couronne effeuillée
Au jardin de mon père où revit toute fleur ;
J'y répandrai longtemps mon âme agenouillée ;
Mon père a des secrets pour vaincre la douleur.

J'irai, j'irai lui dire, au moins avec mes larmes :
« Regardez ! j'ai souffert... » Il me regardera,
Et sous mes jours changés, sous mes pâleurs sans charmes,
Parce qu'il est mon père, il me reconnaîtra.

Il dira : « C'est donc vous, chère âme désolée !

La terre manque-t-elle à vos pas égarés ?
Chère âme, je suis Dieu : ne soyez plus troublée ;
Voici votre maison, voici mon cœur, entrez ! »

Ô clémence ! ô douceur ! ô saint refuge ! Ô père,
Votre enfant qui pleurait vous l'avez entendu !
Je vous obtiens déjà puisque je vous espère
Et que vous possédez tout ce que j'ai perdu.

Vous ne rejetez pas la fleur qui n'est plus belle,
Ce crime de la terre au ciel est pardonné.
Vous ne maudirez pas votre enfant infidèle,
Non d'avoir rien vendu, mais d'avoir tout donné.

LES ROSES DE SAADI

J'AI voulu ce matin te rapporter des roses ;
Mais j'en avais tant pris dans mes ceintures closes
Que les nœuds trop serrés n'ont pu les contenir.

Les nœuds ont éclaté. Les roses, envolées
Dans le vent, à la mer s'en sont toutes allées.
Elles ont suivi l'eau pour ne plus revenir.

La vague en a paru rouge et comme enflammée.
Ce soir, ma robe encore en est tout embaumée...
Respires-en sur moi l'odorant souvenir !

L'OREILLER D'UNE PETITE FILLE

CHER petit oreiller, doux et chaud sous ma tête,
Plein de plume choisie, et blanc, et fait pour moi,
Quand on a peur du vent, des loups, de la tempête,
Cher petit oreiller, que je dors bien sur toi !

Beaucoup, beaucoup d'enfants pauvres et nus, sans mère,
Sans maison, n'ont jamais d'oreiller pour dormir ;
Ils ont toujours sommeil. Ô destinée amère !
Maman ! douce maman ! cela me fait gémir.

Et quand j'ai prié Dieu pour tous ces petits anges
Qui n'ont pas d'oreiller, moi, j'embrasse le mien.
Seule, dans mon doux nid qu'à tes pieds tu m'arranges,
Je te bénis, ma mère, et je touche le tien !

Je ne m'éveillerai qu'à la lueur première
De l'aube ; au rideau bleu c'est si gai de la voir !
Je vais dire tout bas ma plus tendre prière :
Donne encore un baiser, douce maman ! Bonsoir !

PRIÈRE

Dieu des enfants ! le cœur d'une petite fille,
Plein de prière (écoute !), est ici sous mes mains.
On me parle toujours d'orphelins sans famille :
Dans l'avenir, mon Dieu, ne fais plus d'orphelins !

Laisse descendre au soir un ange qui pardonne,
Pour répondre à des voix que l'on entend gémir.
Mets, sous l'enfant perdu que la mère abandonne,
Un petit oreiller qui le fera dormir !

LAMARTINE

1790 – 1869

L A carrière poétique de Lamartine, s'ouvrit par les Méditations poétiques (1820). Trois ans après, les Nouvelles Méditations parurent. Lamartine donna les Harmonies poétiques et religieuses en 1829 ; en 1835 Jocelyn, sorte de roman élégiaque en vers ; en 1838, La Chute d'un Ange ; et, en 1839, les Recueils.

Lamartine a composé en outre un grand nombre d'ouvrages romanesques, critiques ou historiques, dont voici les principaux : Voyage en Orient (1835), Histoire des Girondins (1847). Histoire de la Révolution de 1848 (1849), Confidences (1849), Nouvelles Confidences (1851), Geneviève (1851), Graziella (1852), Histoire de la Restauration (1851-53), Nouveau Voyage en Orient (1853), Histoire de la Turquie (1854), Histoire de la Russie (1855), Le Conseiller du Peuple (1849-50), Le Civilisateur (1851), Cours familier de Littérature (1856-67).

« La vie de Lamartine est écrite partout. Il naquit à Mâcon le 21 octobre 1790, et mourut à Paris le 8 mai 1869. Entre ces deux dates se déroule une des destinées les plus brillantes et les plus complètes qui aient été données à un homme. Poète, orateur, historien, homme d'État, dictateur d'une révolution, il but, comme l'a dit Sainte-Beuve, le succès par tous les pores. Sa fortune, sinon sa gloire, eut d'étranges retours,



A. DE LAMARTINE.

A. DE LAMARTINE

et sa fin a été abreuvée d'amertume. Il a pu dire, comme Milton, qu'il était tombé dans les mauvais jours et les mauvaises langues. Mais toujours grand dans les tristesses du déclin comme dans les splendeurs de sa glorieuse carrière, il est pour notre siècle l'homme représentatif par excellence, celui qui en a le mieux traduit, dans sa prose et dans ses vers, les besoins et les aspirations, et qui, par son génie politique ainsi que par son talent d'écrivain, a donné de nos jours à la voie du progrès l'impulsion la plus vive. C'est là son signe parmi nos contemporains : il a été le prophète inspiré de notre avenir ; et s'il n'a pas réalisé lui-même son rêve par l'établissement d'une république large et libre, il en a du moins tracé à grands traits la figure idéale et préparé l'avènement par sa parole et par ses écrits, dans l'opposition et au pouvoir.

« Comme poète, et c'est sous ce rapport seulement que nous devons l'envisager ici, c'est à lui que revient l'honneur incontesté d'avoir renouvelé la poésie française. « Tous les vers sont faits, » disait un critique académicien au moment où venaient de paraître les premières Méditations. Le jeune poète fit bien voir qu'il en restait encore à faire, ce dont M. de Fontanes ne se doutait guères, et que l'amour, la religion, la philosophie et la politique allaient recevoir d'idées et de sentiments nouveaux une expression nouvelle. Une langue nouvelle fut créée pour une nouvelle âme. Le siècle reconnut et proclama son poète ; Lamartine, pour employer une expression de Shakspeare, fut porté en triomphe sur les cœurs. Si l'on doit mesurer la grandeur d'un poète au nombre de ses admirateurs et à la vivacité des sympathies qu'il a excitées, aucun ne doit passer avant Lamartine. Aucune muse, à son apparition, n'a pris plus d'âmes sous ses ailes ; la jeunesse du siècle est toute pleine de sa jeunesse.

« Après les Méditations, où résonnaient des notes inconnues avant lui, vinrent les Harmonies, ces poésies religieuses, si belles dans leur monotonie, où se trouvent quelques-unes des plus heureuses inspirations de la Muse contemporaine. À côté du Premier Regret, cette élégie qualifiée d'admirable par Sainte-Beuve, on lit les Novissima verba, l'un des chefs-d'œuvre de cette poésie personnelle, intime, dont Lamartine fut chez nous le révélateur. Au poème platonicien et fénelonien de La Mort de Socrate, pur comme un bas-relief antique, succède l'épopée familière de Jocelyn, aussi nouvelle pour le fond que pour la forme, où l'amour, la religion, la foi, la charité, l'esprit ancien et l'esprit nouveau sont exprimés dans un style poétiquement naturel, trouvé d'inspiration par le plus facile et le plus harmonieux des génies. Puis viennent, dans les Révolutions, dans Utopie, les grands développements d'idées modernes qu'anime un puissant souffle lyrique : puis, dans La Chute d'un Ange, fragment

cyclopéen d'une épopée gigantesque restée à l'état de projet, un essai de résurrection de poésie primitive par un voyageur inspiré du génie de l'Orient.

« Le caractère particulier de la poésie de Lamartine, c'est la spontanéité. Tout y naît sans effort et comme par un instinct divin ; tout y coule de source, l'idée et la forme, le sentiment et l'harmonie ; tout y est ailé, léger, rapide ; l'oiseau s'envole en chantant du nid, il monte en planant, il dort sur le vent, comme Lamartine l'a dit de l'aigle. Lamartine poète ne réfléchit pas, il chante : s'il compose, c'est à son insu, par instinct poétique, non par aucun artifice littéraire : son art, c'est sa nature ; s'il pense, c'est son génie qui pense en lui, c'est le mens divinior qui lui souffle des idées et des images, et qui les lui fait répandre en abondance, comme le pommier répand au printemps ses fleurs pour se décharger en effeuillant sa couronne. Cette spontanéité de la muse primitive, unie, dans une nature héroïque et harmonieuse, à une riche culture et à toutes les idées de la civilisation la plus avancée, est un phénomène curieux à notre époque, et l'un des spectacles les plus intéressants qu'elle pût donner. »

L. DE RONCHAUD.

LE LAC

AINSI toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour ?
Ô lac, l'année à peine a fini sa carrière,
Et, près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde ! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir !

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes,
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés,
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il ? nous voguions en silence ;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux.

Tout à coup des accents inconnus à la terre
Du rivage charmé frappèrent les échos ;
Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
Laisa tomber ces mots :

« Ô temps, suspends ton vol ! et vous, heures propices,
Suspendez votre cours !
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours.

« Assez de malheureux ici-bas vous implorent :
Coulez, coulez pour eux ;
Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent ;
Oubliez les heureux !

« Mais je demande en vain quelques moments encore,
Le temps m'échappe et fuit ;
Je dis à cette nuit : « Sois plus lente ! » et l'aurore
Va dissiper la nuit.

« Aimons donc, aimons donc ! de l'heure fugitive,
Hâtons-nous, jouissons !
L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive,
Il coule, et nous passons ! »

Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse,
Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,
S'envolent loin de nous de la même vitesse
Que les jours de malheur ?

Eh quoi ! n'en pourrions-nous fixer au moins la trace ?

Quoi ! passés pour jamais ? Quoi ! tout entiers perdus ?
Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,
Ne nous les rendra plus ?

Éternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez ?
Parlez : nous rendrez-vous ces extases sublimes
Que vous nous ravissez ?

Ô lac ! rochers muets ! grottes ! forêt obscure !
Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir !

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,
Beau lac, et dans l'aspect de tes rians coteaux,
Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
Qui pendent sur tes eaux !

Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,
Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface
De ses molles clartés !
Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise : « Ils ont aimé ! »

(Méditations poétiques)

L'AUTOMNE

SALUT, bois couronnés d'un reste de verdure !
Feuillages jaunissants sur les gazons épars !
Salut, derniers beaux jours ! Le deuil de la nature
Convient à la douleur et plaît à mes regards.

Je suis d'un pas rêveur le sentier solitaire ;
J'aime à revoir encor, pour la dernière fois,
Ce soleil pâissant, dont la faible lumière
Perce à peine à mes pieds l'obscurité des bois.

Oui, dans ces jours d'automne où la nature expire,
À ses regards voilés je trouve plus d'attraits :
C'est l'adieu d'un ami, c'est le dernier sourire
Des lèvres que la mort va fermer pour jamais.

Ainsi, prêt à quitter l'horizon de la vie,
Pleurant de mes longs jours l'espoir évanoui,
Je me retourne encore et d'un regard d'envie
Je contemple ces biens dont je n'ai pas joui.

Terre, soleil, vallons, belle et douce nature,
Je vous dois une larme au bord de mon tombeau ;
L'air est si parfumé ! la lumière est si pure !
Aux regards d'un mourant le soleil est si beau !

Je voudrais maintenant vider jusqu'à la lie
Ce calice mêlé de nectar et de fiel :
Au fond de cette coupe où je buvais la vie,
Peut-être restait-il une goutte de miel !

Peut-être l'avenir me gardait-il encore
Un retour de bonheur dont l'espoir est perdu !
Peut-être, dans la foule, une âme que j'ignore
Aurait compris mon âme, et m'aurait répondu ?...

La fleur tombe en livrant ses parfums au zéphire ;
À la vie, au soleil, ce sont là ses adieux,
Moi, je meurs ; et mon âme, au moment qu'elle expire,
S'exhale comme un son triste et mélodieux.

(Méditations poétiques)

LE LYS DU GOLFE DE SANTA RESTITUTA

DES pêcheurs, un matin, virent un corps de femme
Que la vague nocturne au bord avait roulé ;
Même à travers la mort sa beauté touchait l'âme.
Ces fleurs, depuis ce jour, naissent près de la lame,
Du sable qu'elle avait foulé.

D'où venait cependant cette vierge inconnue
Demander une tombe aux pauvres matelots ?
Nulle nef en péril sur ces mers n'était vue ;
Nulle bague à ses doigts : elle était morte et nue,
Sans autre robe que les flots.
Ils allèrent chercher dans toutes les familles
Le plus beau des linceuls dont on pût la parer ;
Pour lui faire un bouquet, des lys et des jonquilles ;
Pour lui chanter l'adieu, des chœurs de jeunes filles,
Et des mères pour la pleurer.

Ils lui firent un lit de sable où rien ne pousse,
Symbole d'amertume et de stérilité ;
Mais les fleurs de pitié rendirent la mer douce,
Le sable de ses bords se revêtit de mousse,
Et cette fleur s'ouvre l'été.

Vierges, venez cueillir ce beau lys solitaire,
Abeilles de nos cœurs dont l'amour est le miel !
Les anges ont semé sa graine sur la terre ;
Son sol est le tombeau, son nom est un mystère ;
Son parfum fait rêver du ciel.

(Méditations poétiques)

LE PREMIER REGRET

SUR la plage sonore où la mer de Sorrente
Déroule ses flots bleus, aux pieds de l'oranger,
Il est, près du sentier, sous la haie odorante,
Une pierre petite, étroite, indifférente
Aux pas distraits de l'étranger.

La giroflée y cache un seul nom sous ses gerbes,
Un nom que nul écho n'a jamais répété.
Quelquefois seulement le passant arrêté,
Lisant l'âge et la date en écartant les herbes
Et sentant dans ses yeux quelques larmes courir,
Dit : « Elle avait seize ans ; c'est bien tôt pour mourir ! »

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées ?
Laissons le vent gémir et le flot murmurer.
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées !
Je veux rêver, et non pleurer.

Dit : « Elle avait seize ans ! » Oui, seize ans ! et cet âge
N'avait jamais brillé sur un front plus charmant,

Et jamais tout l'éclat de ce brûlant rivage
Ne s'était réfléchi dans un œil plus aimant !

Moi seul je la revois, telle que la pensée
Dans l'âme, où rien ne meurt, vivante l'a laissée,
Vivante comme à l'heure où, ses yeux sur les miens,
Prolongeant sur la mer nos premiers entretiens,
Ses cheveux noirs livrés au vent qui les dénoue,
Et l'ombre de la voile errante sur sa joue,
Elle écoutait le chant du nocturne pêcheur,
De la brise embaumée aspirait la fraîcheur,
Me montrait dans le ciel la lune épanouie
Comme une fleur des nuits dont l'aube est réjouie,
Et l'écume argentée, et me disait : « Pourquoi
Tout brille-t-il ainsi dans les airs et dans moi ?
Jamais ces champs d'azur semés de tant de flammes,
Jamais ces sables d'or où vont mourir les lames,
Ces monts dont les sommets tremblent au fond des cieux,
Ces golfes couronnés de bois silencieux,
Ces lueurs sur la côte, et ces chants sur les vagues,
N'avaient ému mes sens de voluptés si vagues !
Pourquoi comme ce soir n'ai-je jamais rêvé ?
Un astre dans mon cœur s'est-il aussi levé ?
Et toi, fils du matin, dis ! à ces nuits si belles
Les nuits de ton pays, sans moi, ressemblaient-elles ? »
Puis, regardant sa mère assise auprès de nous,
Posait pour s'endormir son front sur ses genoux.

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées ?
Laissons le vent gémir et le flot murmurer.
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées !
Je veux rêver, et non pleurer.

Que son œil était pur, et sa lèvre candide !
Que son ciel inondait son âme de clarté !
Le beau lac de Némé, qu'aucun souffle ne ride,
A moins de transparence et de limpidité.

Dans cette âme, avant elle, on voyait ses pensées ;
Ses paupières jamais, sur ses beaux yeux baissées,
Ne voilaient son regard d'innocence rempli ;
Nul souci sur son front n'avait laissé son pli ;
Tout folâtrait en elle : et ce jeune sourire,
Qui plus tard sur la bouche avec tristesse expire,
Sur sa lèvre entr'ouverte était toujours flottant,
Comme un pur arc-en-ciel sur un jour éclatant.
Nulle ombre ne voilait ce ravissant visage,
Ce rayon n'avait pas traversé de nuage.
Son pas insouciant, indécis, balancé,
Flottait comme un flot libre où le jour est bercé,
Ou courait pour courir ; et sa voix argentine,
Écho limpide et pur de son âme enfantine,
Musique de cette âme où tout semblait chanter,
Égayait jusqu'à l'air qui l'entendait monter.

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées ?
Laissons le vent gémir et le flot murmurer.
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées !
Je veux rêver, et non pleurer.

Mon image en son cœur se grava la première,
Comme dans l'œil qui s'ouvre, au matin, la lumière ;
Elle ne regarda plus rien après ce jour :
De l'heure qu'elle aima, l'univers fut amour !
Elle me confondait avec sa propre vie,
Voyait tout dans mon âme ; et je faisais partie
De ce monde enchanté qui flottait sous ses yeux,
Du bonheur de la terre et de l'espoir des cieux.
Elle ne pensait plus au temps, à la distance,
L'heure seule absorbait toute son existence :
Avant moi, cette vie était sans souvenir,
Un soir de ces beaux jours était tout l'avenir !
Elle se confiait à la douce nature
Qui souriait sur nous, à la prière pure
Qu'elle allait, le cœur plein de joie et non de pleurs,

À l'autel qu'elle aimait répandre avec ses fleurs ;
Et sa main m'entraînait aux marches de son temple,
Et, comme un humble enfant, je suivais son exemple,
Et sa voix me disait tout bas : « Prie avec moi ;
Car je ne comprends pas le ciel même sans toi ! »

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées ?
Laissons le vent gémir et le flot murmurer.
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées !
Je veux rêver, et non pleurer.

Voyez, dans son bassin, l'eau d'une source vive
S'arrondir comme un lac sous son étroite rive.
Bleue et claire, à l'abri du vent qui va courir
Et du rayon brûlant qui pourrait la tarir.
Un cygne blanc nageant sur la nappe limpide,
En y plongeant son cou qu'enveloppe la ride,
Orne sans le ternir le liquide miroir
Et s'y berce au milieu des étoiles du soir ;
Mais si, prenant son vol vers des sources nouvelles,
Il bat le flot tremblant de ses humides ailes,
Le ciel s'efface au sein de l'onde qui brunit,
La plume à blancs flocons y tombe et la ternit,
Comme si le vautour, ennemi de sa race,
De sa mort sur les flots avait semé la trace ;
Et l'azur éclatant de ce lac enchanté
N'est plus qu'une onde obscure où le sable a monté.
Ainsi, quand je partis, tout trembla dans cette âme ;
Le rayon s'éteignit, et sa mourante flamme
Remonta dans le ciel pour n'en plus revenir.
Elle n'attendit pas un second avenir,
Elle ne languit pas de doute en espérance,
Et ne disputa pas sa vie à la souffrance ;
Elle but d'un seul trait le vase de douleur,
Dans sa première larme elle noya son cœur ;
Et, semblable à l'oiseau, moins pur et moins beau qu'elle,
Qui le soir pour dormir met son cou sous son aile,

Elle s'enveloppa d'un muet désespoir,
Et s'endormit aussi ; mais, hélas ! loin du soir !

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées ?
Laissons le vent gémir et le flot murmurer.
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées !
Je veux rêver, et non pleurer.

Elle a dormi quinze ans dans sa couche d'argile,
Et rien ne pleure plus sur son dernier asile ;
Et le rapide oubli, second linceul des morts,
A couvert le sentier qui menait vers ces bords.
Nul ne visite plus cette pierre effacée.
Nul n'y songe et n'y prie... excepté ma pensée,
Quand, remontant le flot de mes jours révolus,
Je demande à mon cœur tous ceux qui n'y sont plus,
Et que, les yeux flottants sur de chères empreintes,
Je pleure dans mon ciel tant d'étoiles éteintes !
Elle fut la première, et sa douce lueur
D'un jour pieux et tendre éclaire encor mon cœur.

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées ?
Laissons le vent gémir et le flot murmurer.
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées !
Je veux rêver, et non pleurer.

Un arbuste épineux, à la pâle verdure,
Est le seul monument que lui fit la nature :
Battu des vents de mer, du soleil calciné,
Comme un regret funèbre au cœur enraciné,
Il vit dans le rocher sans lui donner d'ombrage ;
La poudre du chemin y blanchit son feuillage ;
Il rampe près de terre, où ses rameaux penchés
Par la dent des chevreaux sont toujours retranchés ;
Une fleur, au printemps, comme un flocon de neige,
Y flotte un jour ou deux ; mais le vent qui l'assiège
L'effeuille avant qu'elle ait répandu son odeur,

Comme la vie, avant qu'elle ait charmé le cœur !
Un oiseau de tendresse et de mélancolie
S'y pose pour chanter sur le rameau qui plie.
Oh, dis ! fleur que la vie a fait si tôt flétrir !
N'est-il pas une terre où tout doit refleurir ?

Remontez, remontez à ces heures passées !
Vos tristes souvenirs m'aident à soupirer.
Allez où va mon âme, allez ô mes pensées !
Mon cœur est plein, je veux pleurer.

(Harmonies poétiques)

FRAGMENT

Ici l'hiver précocement est déjà descendu,
Le linceul de la terre est partout étendu,
Les vents roulent sur nous des collines de neige.
Oh ! béni soit le roc dont l'antre nous protège !
Car nous ne pourrions plus faire un pas sans péril
Hors de l'obscur abri qui cache notre exil.
On ne distingue plus les vallons de leurs cimes,
Les torrents de leurs bords, les pics de leurs abîmes ;
Le déluge a couvert d'un océan gelé
Les gorges, les sommets, et tout est nivelé ;
Et les vents, des frimas labourant la surface,
Font changer chaque nuit les collines de place ;
La biche même tremble, et, ne nous quittant pas,
Sur la plaine trompeuse hésite à faire un pas.
L'arche par où ses monts touchent à la vallée
D'une énorme avalanche aujourd'hui s'est comblée,

Et, comme dans une île inaccessible aux yeux,
Nous tiendra renfermés jusqu'aux mois pluvieux.
Oh ! que j'aime ces mois où, comme cette terre,
En lui-même le cœur se chauffe et se resserre,
Et recueille sa sève en cette demi-mort
Pour couler au printemps plus abondant, plus fort !
Comme avec volupté l'âme qui s'y replie
S'enveloppe de paix et de mélancolie,
Mêle même au bonheur je ne sais quoi d'amer
Qui relève son goût comme un sel de la mer,
Jouit de se sentir aimer, penser et vivre,
Pendant que tout frissonne et tout meurt sous le givre,
Et s'entoure à plaisir, dans ces jours sans soleil,
De rêves de son choix comme pour un sommeil !

(Jocelyn)

CHŒUR DES CÈDRES DU LIBAN

S AINT, saint, saint le seigneur qu'adore la colline !
Derrière ces soleils, d'ici nous le voyons.
Quand le souffle embaumé de la nuit nous incline,
Comme d'humbles roseaux sous sa main nous plions !
Mais pourquoi plions nous ? C'est que nous le prions !
C'est qu'un intime instinct de la vertu divine
Fait frissonner nos troncs du dôme à la racine,
Comme un vent du courroux qui rougit leur narine,
Et qui ronfle dans leur poitrine,
Fait ondoyer les crins sur les cous des lions.

Glissez, glissez, brises errantes ;
Changez en cordes murmurantes

La feuille et la fibre des bois !
Nous sommes l'instrument sonore
Où le nom que la lune adore
À tous moments meurt pour éclore
Sous nos frémissantes parois.
Venez, des nuits tièdes haleines ;
Tombez du ciel, montez des plaines ;
Dans nos branches, du grand nom pleines,
Passez, repassez mille fois !
Si vous cherchez qui le proclame,
Laissez là l'éclair et la flamme !
Laissez là la mer et la lame !
Et nous, n'avons-nous pas une âme,
Dont chaque feuille est une voix ?

Tu le sais, ciel des nuits, à qui parlent nos cimes !
Vous, rochers que nos pieds sondent jusqu'aux abîmes
Pour y chercher la sève et les sucres nourrissants,
Soleils, dont nous buvons les dards éblouissants,
Vous le savez ! ô nuits dont nos feuilles avides
Pompent les frais baisers et les perles humides :
Dites si nous avons des sens !
Des sens dont n'est douée aucune créature,
Qui s'emparent d'ici de toute la nature,
Qui respirent sans lèvre et contemplent sans yeux,
Qui sentent les saisons avant qu'elles éclosent ;
Des sens qui palpent l'air et qui le décomposent,
D'une immortelle vie agents mystérieux !
Et pour qui donc seraient ces siècles d'existence ?
Et pour qui donc seraient l'âme et l'intelligence ?
Est-ce donc pour l'arbuste nain ?
Est-ce pour l'insecte et l'atome,
Ou pour l'homme, léger fantôme,
Qui sèche à mes pieds comme un chaume,
Qui dit la terre son royaume,
Et disparaît du jour avant que de mon dôme
Ma feuille de ses pas ait jonché le chemin ?

Car les siècles, pour nous, c'est hier et demain !

Oh ! gloire à toi, Père des choses !
Dis quel doigt terrible tu poses
Sur le plus faible des ressorts,
Pour que notre fragile pomme,
Qu'écraiserait le pied de l'homme,
Renferme en soi nos vastes corps !

Pour que de ce cône fragile,
Végétant dans un peu d'argile,
S'élancent ces hardis piliers
Dont les gigantesques étages
Portent les ombres par nuages
Et les passereaux par milliers !

Et quel puissant levain de vie
Dans la sève, goutte de pluie
Que boirait le bec d'un oiseau,
Pour que ses ondes toujours pleines,
Se multipliant dans nos veines,
En désaltèrent le réseau !

Pour que cette source éternelle
Dans tous les ruisseaux renouvelle
Ce torrent que rien n'interrompt,
Et de la crête à la racine
Verdisse l'immense colline
Qui végète dans un seul tronc !

Dites quel jour des jours nos racines sont nées,
Rochers qui nous servez de base et d'aliment !
De nos dômes flottants montagnes couronnées,
Qui vivez innombrablement,
Soleils éteints du firmament,
Étoiles de la nuit par Dieu disséminées,
Parlez, savez-vous le moment ?

Si l'on ouvrait nos troncs, plus durs qu'un diamant,
On trouverait des cents et des milliers d'années
Écrites dans le cœur de nos fibres veinées,
Comme aux couches d'un élément !

Aigles qui passez sur nos têtes,
Allez dire aux vents déchaînés
Que nous défions leurs tempêtes
Avec nos mâts enracinés.
Qu'ils montent, ces tyrans de l'onde,
Que leur aile s'ameute et gronde
Pour assaillir nos bras nerveux !
Allons ! leurs plus fougueux vertiges
Ne feront que bercer nos tiges
Et que siffler dans nos cheveux !

Fils du rocher, nés de nous-même,
Sa main divine nous planta ;
Nous sommes le vert diadème
Qu'aux sommets d'Éden il jeta.
Quand ondoiera l'eau du déluge,
Nos flancs creux seront le refuge
De la race entière d'Adam ;
Et les enfants du patriarche
Dans notre bois tailleront l'arche
Du dieu nomade d'Abraham !

C'est nous, quand les tribus captives
Auront vu les hauteurs d'Hermon,
Qui couvrirons de nos solives
L'arche immense de Salomon.
Si, plus tard, un Verbe fait homme
D'un nom plus saint adore et nomme
Son Père du haut d'une croix,
Autels de ce grand sacrifice,
De l'instrument de son supplice
Nos rameaux fourniront le bois.

En mémoire de ces prodiges,
Des hommes inclinant leurs fronts
Viendront adorer nos vestiges,
Coller leurs lèvres à nos troncs ;
Les saints, les poètes, les sages,
Écouteront dans nos feuillages
Des bruits pareils aux grandes eaux,
Et sous nos ombres prophétiques
Formeront leurs plus beaux cantiques
Des murmures de nos rameaux.

Glissez, comme une main sur la harpe qui vibre
Glisse de corde en corde, arrachant à la fois
À chaque corde une âme, à chaque âme une voix ;
Glissez, brises des nuits, et que de chaque fibre
Un saint tressaillement jaillisse sous vos doigts !
Que vos ailes frôlant les cintres de nos voûtes,
Que des larmes du ciel les résonnantes gouttes,
Que les gazouillements du bulbul dans son nid,
Que les balancements de la mer dans son lit,
L'eau qui filtre, l'herbe qui plie,
La sève qui découle en pluie,
La brute qui hurle ou qui crie,
Tous ces bruits de force et de vie
Que le silence multiplie,
Et ce bruissement du monde végétal
Qui palpite à nos pieds du brin d'herbe au métal,
Que ces voix, qu'un grand chœur rassemble
Dans cet air où notre ombre tremble,
S'élèvent et chantent ensemble
Celui qui les a faits, celui qui les entend,
Celui donc le regard à leurs besoins s'étend :
Dieu, Dieu, Dieu, mer sans bords qui contient tout en elle,
Foyer dont chaque vie est la pâle étincelle,
Bloc dont chaque existence est une humble parcelle !
Qu'il vive sa vie éternelle,

Complète, immense, universelle ;
Qu'il vive à jamais renaissant
Avant la nature, après elle ;
Qu'il vive et qu'il se renouvelle,
Et que chaque soupir de l'heure qu'il rappelle
Remonte à lui, d'où tout descend !

(La Chute d'un Ange)

SUR LA MORT DE VIGNET

AIMONS-NOUS ! nos rangs s'éclaircissent,
Chaque heure emporte un sentiment :
Que nos pauvres âmes s'unissent
Et se serrent plus tendrement !

Aimons-nous ! notre fleuve baisse ;
De cette coupe d'amitié
Que se passait notre jeunesse
Les bords sont vides à moitié.

Aimons-nous ! notre beau soir tombe ;
Le premier des deux endormi
Qui se couchera dans la tombe
Laissera l'autre sans ami.
Ô Naples, sur ton cher rivage,
Lui, déjà ses yeux se sont clos :
Comme au lendemain d'un voyage,
Il a sa couche au bord des flots.

Son âme, harmonieux cantique,
Son âme, où les anges chantaient,
De sa tombe entend la musique
De ces mers qui nous enchantaient.

Comme un cygne à la plume noire,
Sa pensée aspirait au ciel,
Soit qu'enfant le sort l'eût fait boire
Quelque goutte amère de fiel ;

Soit que d'infini trop avide,
Trop impatient du trépas,
Toute coupe lui parût vide,
Tant que Dieu ne l'emplissait pas.

Il était né dans des jours sombres,
Dans une vallée au couchant,
Où la montagne aux grandes ombres
Verse la nuit en se penchant.

Les pins sonores de Savoie
Avaient secoué sur son front
Leur murmure, sa triste joie,
Et les ténèbres de leur tronc.

Ainsi que ces arbres sublimes,
Sur les Alpes multipliés,
Qui portent l'aube sur leurs cimes
En couvant la nuit à leurs pieds,

Son âme nuageuse et sombre,
Trop haute pour ce vil séjour,
Laisant tout le reste dans l'ombre,
Du ciel seul recevait le jour !

Il aimait leurs mornes ténèbres
Et leur muet recueillement,

Et du pin, dans leurs nuits funèbres,
L'âpre et sourd retentissement.

Il goûtait les soirs gris d'automne,
Les brouillards du vent balayés,
Et le peuplier monotone
Pleuvant feuille à feuille à ses pieds.

Des lacs déserts de sa patrie
Son pas distrait cherchait les bords,
Et sa plaintive rêverie
Trouvait sa voix dans leurs accords.

Puis, comme le flot du rivage
Reprend ce qu'il avait roulé,
Son dédain effaçait la page
Où son génie avait coulé.

Toujours errant et solitaire,
Voyant tout à travers la mort,
De son pied il frappait la terre
Comme on pousse du pied le bord.

Et la terre a semblé l'entendre.
Ô mon Dieu ! lasse avant le soir,
Reçois cette âme triste et tendre :
Elle a tant désiré s'asseoir !

Âmes souffrantes d'où la vie
Fuit comme d'un vase fêlé,
Et qui ne gardent que la lie
Du calice de l'exilé,

Nous, absents de l'adieu suprême,
Nous qu'il plaignit et qu'il a fui,
Quelle immense part de nous-même
Est ensevelie avec lui !

Combien de nos plus belles heures,
De tendres serrements de mains,
De rencontres sous nos demeures,
De pas perdus sur les chemins !

Combien de muettes pensées
Que nous échangions d'un regard,
D'âmes dans les âmes versées,
De recueils à l'écart !

Que de rêves, éclos en foule
De ce que l'âge a de plus beau,
Le pied du passant qui le foule
Presse avec lui sur son tombeau !

Ainsi nous mourons feuille à feuille,
Nos rameaux jonchent le sentier ;
Et quand vient la main qui nous cueille,
Qui de nous survit tout entier ?

Ces contemporains de nos âmes,
Ces mains qu'enchaînait notre main,
Ces frères, ces amis, ces femmes,
Nous abandonnent en chemin.

À ce chœur joyeux de la route
Qui commençait à tant de voix,
Chaque fois que l'oreille écoute,
Une voix manque chaque fois.

Chaque jour l'hymne recommence,
Plus faible et plus triste à noter :
Hélas ! c'est qu'à chaque distance
Un cœur cesse de palpiter.

Ainsi dans la forêt voisine,

Où nous allions, près de l'enclos,
Des cris d'une voix enfantine
Éveiller des milliers d'échos.

Si l'homme, jaloux de leur cime,
Met la cognée au pied des troncs,
À chaque chêne qu'il décime
Une voix tombe avec leurs fronts.

Il en reste un ou deux encore :
Nous retournons au bord du bois
Savoir si le débris sonore
Multiplie encor notre voix.

L'écho, décimé d'arbre en arbre,
Nous jette à peine un dernier cri,
Le bûcheron au cœur de marbre
L'abat dans son dernier abri.

Adieu les voix de notre enfance !
Adieu l'ombre de nos beaux jours !
La vie est un morne silence
Où le cœur appelle toujours !

(Recueils poétiques)

ÉMILE DESCHAMPS

1791 – 1871

É MILE DESCHAMPS, *qui soutint le romantisme naissant dans La Muse française, publia en 1828 les Études françaises et étrangères. Il donna ensuite au théâtre deux comédies en vers, Selmours de Florian et Le Tour de faveur, composées en collaboration avec H. de Latouche, ainsi que des traductions de Roméo et Juliette et de Macbeth de Shakespeare.*

Son œuvre lyrique s'accrut, par la suite, d'une prodigieuse quantité de pièces de circonstance, discours en vers pour concerts, bals de bienfaisance, ventes de charité, ouvertures de crèches, distributions de prix, etc.

Vieilli, souffrant, et presque aveugle dans ses dernières années, il s'était retiré à Versailles, comme dans un refuge paisible, où il trouvait toujours un mot de bienveillance et d'encouragement pour les jeunes qui débutaient.

Ses œuvres ont été publiées par A. Lemerre.

UNE PAGE DES MARTYRS

C'ÉTAIT une des nuits dont l'ombre transparente
De la Grèce ose à peine effacer le beau ciel ;
L'air était aussi doux que le lait et le miel ;
Et l'on sentait à vivre une joie infinie.
Les sommets de l'Athos, la mer de Messénie,

Colonide, Avritas, tous ces caps enchantés
Brillaient à l'horizon des plus tendres clartés ;
Une flotte ionienne, aux lueurs des étoiles,
Entrait dans Coronée en abaissant ses voiles,
Comme, au tomber du jour, un essaim passager
De colombes, voguant vers un ciel étranger,
Pour dérober son vol aux ombres infidèles,
Sur un rivage ami ploie, en jouant, ses ailes.
Alcyon dans son nid gémissait doucement ;
Et la brise des nuits, de moment en moment,
Fraîche et molle, apportait jusqu'à Cymodocée
Les parfums des lauriers, la plainte cadencée
De Philomèle en pleurs sous les tilleuls mouvants,
Et la voix de Neptune, au loin battu des vents.
Le berger contemplait, assis dans la vallée,
La lune, suspendue à la voûte étoilée,
Des astres au front d'or guidant le chaste chœur,
Et se réjouissait dans le fond de son cœur.

(*Poésie française, livre I^{er}.*)

LE MATIN D'UN BAL

ÇA, monsieur le coiffeur, à cinq heures précises,
On vous attend là-bas, au quartier des marquises :
Courez vite, ou le diable à votre seuil, je crois,
Accrochera vos fers et vos peignes en croix !
Allez donc, et cherchez dans toute votre tête
Quelque rare coiffure à surprendre une fête ;
Mais coiffure légère et jeune, car, ce soir,
Il s'agit de danser, et non pas de s'asseoir

Sur le rouge velours de ces mornes banquettes
Où gisent les débris des anciennes coquettes.
Donc, point de hauts turbans, aux aigrettes en pleurs,
Point d'or, point de rubis... des fleurs, et puis des fleurs !
Quelque rose mêlée à ces cheveux d'ébène
Nattés en rond, ainsi qu'une dame thébaine ;
Ou quelque plume encor, blanc panache du bal,
Enseigne de danger, comme un cimier royal.

Que si par un oubli funeste à la toilette,
Batton a renvoyé sa corbeille incomplète,
Oh ! les fleurs pour cela ne vous manqueront pas !
La danseuse est déesse, il en naît sous ses pas.
Regardez ! vous n'avez que l'embarras du nombre.
Quelque souci jaunâtre y répand-il son ombre ?
Poussez cet étranger du pied avec dédain,
Et rapportez-le moi... J'en ai tout un jardin.

Mais qu'importe, pourvu qu'elle soit belle et gaie,
Qu'elle ait de doux propos l'oreille fatiguée,
Qu'elle jette, en tournant, son charme à vingt miroirs,
Et se fasse un bonheur de tous nos désespoirs ;
Pourvu qu'après le bal, quand de retour chez elle
Madame ira trouver son lit de demoiselle,
Elle dise, en rouvrant mes vers à peine lus :
« C'est lui que j'oubliais, et qui m'aime le plus. »

À UNE MÈRE QUI PLEURE

OMME un voleur de nuit, chez vous, la mort avide

C S'est glissée... Et voilà qu'il dort sous le gazon
Le beau petit enfant, lui qui dans la maison
Tenait si peu de place, et laisse un si grand vide !

Quand le fil de nos jours lentement se dévide
Sur le fuseau fatal, et que notre toison
Tombe mûre et jaunie, à l'arrière-saison,
Insensé qui se plaint du moissonneur livide !

Mais qui donc avec vous, qui ne gémirait pas,
Voyant que votre Abel se lasse au premier pas,
Que son rire, si vite, en un râle se change ?

Pourtant, réfléchissons que Dieu dut bien l'aimer,
Puisqu'il le prend à l'âge où, sans le transformer,
De l'enfant rose et blond il va se faire un ange.

CASIMIR DELAVIGNE

1793 – 1843

CASIMIR DELAVIGNE, né au Havre, débuta dès 1811 par un Dithyrambe sur la naissance du Roi de Rome. Après avoir remporté quelques couronnes à l'Académie française, il publia, de 1816 à 1822, sous le titre de *Messéniennes*, des *élégies politiques* dont le succès fut considérable, grâce au choix habile des sujets, empruntés, pour la plupart, aux événements contemporains. Les *Messéniennes* nous paraissent peu lisibles à présent : le style en est artificiel, l'éloquence déclamatoire, l'enthousiasme quindé.

Après la révolution de Juillet, et dans la même note libérale, voltairienne, napoléonienne, et cependant dynastique, qui dominait à cette époque, Delavigne publia ses *Chants populaires*, parmi lesquels se trouve la fameuse *Parisienne* :

Serrez vos rangs ; qu'on se soutienne !
Marchons ! chaque enfant de Paris
De sa cartouche citoyenne
Fait une offrande à son pays.
Ô jour d'éternelle mémoire !
Paris n'a plus qu'un cri de gloire :
En avant, marchons
Contre leurs canons !
À travers le fer, le feu des bataillons,
Courons
À la victoire !

Hélas ! le chanfre de la « cartouche citoyenne » ressemble à un poète lyrique comme un garde national à un grenadier de la Grande armée ! Ses meilleures poésies sont les *Derniers Chants*, œuvre posthume. C'est là qu'on trouve, dans le joli poème intitulé *Un Miracle*, ces stances sur *Les Limbes*, dont M. Ernest Legouvé a dit : « Je ne connais dans notre littérature qu'une page comparable en douceur à ce morceau, c'est la peinture des *Champs Élysées* par Fénelon. »

Comme poète dramatique, Casimir Delavigne imita d'abord les classiques, dans Les Vêpres Siciliennes (1819), par exemple, puis les Romantiques avec des pièces telles que Louis XI (1832) et Les Enfants d'Édouard (1833), qui n'ont pas tout-à-fait disparu de l'affiche.

Si sa gloire a subi un déchet considérable, c'est donc encore au théâtre que Delavigne se survit le mieux ; et sa statue par David d'Angers, peut rester encore quelque temps assise sur l'un des quais de sa ville natale, malgré la proclamation bien connue du farouche Desnoyers :

Habitants du Havre, Havrais,
J'arrive de Paris exprès
Pour mettre en pièces la statue
De Delavigne (Casimir.)
Il est des morts qu'il faut qu'on tue...

« Quoique la faculté du beau fût développée à un rare degré chez M. Delavigne, l'essor de la grande ambition littéraire, en ce qu'il peut avoir parfois de téméraire et de suprême, était arrêté en lui par une sorte de réserve naturelle, qu'on peut louer ou blâmer, selon qu'on préfère dans les productions de l'esprit, le goût qui circonscrit ou le génie qui entreprend, mais qui était une qualité aimable et gracieuse, et qui se traduisait en modestie dans son caractère et en prudence dans ses ouvrages. » Ce jugement, plein de modération, mais non dénué de malice, est de Victor Hugo.

Ses œuvres ont été publiées par MM. Didot.

AUGUSTE DORCHAIN

AUX RUINES DE LA GRÈCE PAÏENNE

Ô sommets de Taygète, ô rives du Pénée,
De la sombre Tempé vallons silencieux,
Ô campagnes d'Athènes, ô Grèce infortunée,
Où sont pour t'affranchir tes guerriers et tes Dieux ?

Doux pays, que de fois ma muse en espérance
Se plut à voyager sous ton ciel toujours pur !
De ta paisible mer, où Vénus prit naissance,
Tantôt du haut des monts je contemplais l'azur,
Tantôt, cachant au jour ma tête ensevelie
Sous tes bosquets hospitaliers,
J'arrêtais vers le soir, dans un bois d'oliviers,
Un vieux pâtre de Thessalie.

« Des Dieux de ce vallon contez-moi les secrets,
Berger, quelle déesse habite ces fontaines ?
Voyez-vous quelquefois les nymphes des forêts
Entr'ouvrir l'écorce des chênes ?
Bacchus vient-il encor féconder vos coteaux ?
Ce gazon que rougit le sang d'un sacrifice,
Est-ce un autel aux dieux des champs et des troupeaux,
Est-ce le tombeau d'Eurydice ? »
Mais le pâtre répond par ses gémissements !
C'est sa fille au cercueil qui dort sous ces bruyères ;
Ce sang qui fume encor, c'est celui de ses frères
Égorgés par les Musulmans.

Ô sommets de Taygète, ô rives du Pénée,
De la sombre Tempé vallons silencieux,
Ô campagnes d'Athène, ô Grèce infortunée,
Où sont pour t'affranchir tes guerriers et tes dieux ?

« Quelle cité jadis a couvert ces collines ?
— Sparte, » répond mon guide... Eh quoi ! ces murs déserts,
Quelques pierres sans nom, des tombeaux, des ruines,
Voilà Sparte, et sa gloire a rempli l'univers !
Le soldat d'Ismaël, assis sur ces décombres,
Insulte aux grandes ombres
Des enfants d'Hercule en courroux.
N'entends-je pas gémir sous ces portiques sombres ?
Mânes des Trois cents, est-ce vous ?...

Eurotas, Eurotas, que font ces lauriers-roses
Sur ton rivage en deuil, par la mort habité ?
Est-ce pour faire outrage à ta captivité

Que ces nobles fleurs sont écloses ?

Non, ta gloire n'est plus ; non, d'un peuple puissant,
Tu ne reverras plus la jeunesse héroïque
Laver parmi tes lys ses bras couverts de sang,
Et dans ton cristal pur sous ses pas jaillissant

Secouer la poudre olympique.

C'en est fait ; — et ces jours que sont-ils devenus,
Où le cygne argenté, tout fier de sa parure,
Des vierges dans ses jeux caressait les pieds nus,
Où tes roseaux divins rendaient un doux murmure,
Où réchauffant Lédè pâle de volupté,
Froide et tremblante encore au sortir de tes ondes,
Dans le sein qu'il couvrait de ses ailes fécondes
Un dieu versait la vie et l'immortalité ?

C'en est fait, et le cygne, exilé d'une terre

Où l'on enchaîne la beauté,

Devant l'éclat du cimetière

A fui comme la liberté.

Ô sommets de Taygète, ô rives du Pénée,
De la sombre Tempé vallons silencieux,
Ô campagnes d'Athènes, ô Grèce infortunée,
Où sont pour t'affranchir tes guerriers et tes dieux ?

Ils sont sur tes débris ! Aux armes ! voici l'heure

Où le fer te rendra tes beaux jours que je pleure !

Voici la Liberté : tu renaiss à son nom ;

Vierge comme Minerve, elle aura pour demeure

Ce qui reste du Parthénon.

Des champs de Sunium, des bois du Cythéron,

Descends, peuple chéri de Mars et de Neptune !

Vous, relevez les murs ; vous, préparez les dards,

Femmes, offrez vos vœux sur ces marbres épars.

Là fut l'autel de la fortune.
Autour de ce rocher rassemblez-vous, vieillards :
Ce rocher portait la tribune ;
Sa base encor debout parle encore aux héros
Qui peuplent la nouvelle Athènes :
Prêtez l'oreille... il a retenu quelques mots
Des harangues de Démosthènes.
Guerre, guerre aux tyrans ! Nochers, fendez les flots !
Du haut de son tombeau Thémistocle domine
Sur ce port qui l'a vu si grand ;
Et la mer à vos pieds s'y brise en murmurant
Le nom sacré de Salamine.
Guerre aux tyrans ! Soldats, le voilà ce clairon
Qui des Perses jadis a glacé le courage !
Sortez par ce portique, il est d'heureux présage :
Pour revenir vainqueur, par là sortit Cimon ;
C'est là que de son père on suspendit l'image !
Partez, marchez, courez, vous courez au carnage.
C'est le chemin de Marathon !

Ô sommets de Taygète, ô débris du Pirée,
Ô Sparte, entendez-vous leurs cris victorieux ?
La Grèce a des vengeurs, la Grèce est délivrée,
La Grèce a retrouvé ses héros et ses dieux !

LES LIMBES

COMME un vain rêve du matin,
Un parfum vague, un bruit lointain,

C'est je ne sais quoi d'incertain
Que cet empire ;
Lieux qu'à peine vient éclairer
Un jour qui, sans rien colorer,
À chaque instant près d'expirer,
Jamais n'expire.

Partout cette demi-clarté
Dont la morne tranquillité
Suit un crépuscule d'été
Ou de l'aurore
Fait pressentir que le retour
Va poindre au céleste séjour,
Quand la nuit n'est plus, quand le jour
N'est pas encore !

Ce ciel terne, où manque un soleil,
N'est jamais bleu, jamais vermeil ;
Jamais brise, dans ce sommeil
De la nature,
N'agita d'un frémissement
La torpeur de ce lac dormant,
Dont l'eau n'a point de mouvement,
Point de murmure.

L'air n'entr'ouvre sous sa tiédeur
Que fleurs qui, presque sans odeur,
Comme les lys ont la candeur
De l'innocence ;
Sur leur sein pâle et sans reflets
Languissent des oiseaux muets ;
Dans le ciel, l'onde et les forêts,
Tout est silence.

Loin de Dieu, là, sont renfermés
Les milliers d'êtres tant aimés,
Qu'en ces bosquets inanimés

La tombe envoie.
Le calme d'un vague loisir,
Sans regret comme sans désir,
Sans peine comme sans plaisir,
C'est là leur joie.

Là, ni veille ni lendemain !
Ils n'ont sur un bonheur prochain,
Sur celui qu'on rappelle en vain,
Rien à se dire.
Leurs sanglots ne troublent jamais
De l'air l'inaltérable paix ;
Mais aussi leur rire jamais
N'est qu'un sourire.

Sur leurs doux traits que de pâleur !
Adieu cette fraîche couleur
Qui de baiser leur joue en fleur
Donnait l'envie !
De leurs yeux, qui charment d'abord,
Mais dont aucun éclair ne sort,
Le morne éclat n'est pas la mort,
N'est pas la vie.

Rien de bruyant, rien d'agité
Dans leur triste félicité !
Ils se couronnent sans gaîté
De fleurs nouvelles.
Ils se parlent, mais c'est tout bas ;
Ils marchent, mais c'est pas à pas ;
Ils volent, mais on n'entend pas
Battre leurs ailes.

Parmi tout ce peuple charmant,
Qui se meut si nonchalamment,
Qui fait sous son balancement
Plier les branches,

Quelle est cette ombre aux blonds cheveux,
Au regard timide, aux yeux bleus,
Qui ne mêle pas à leurs jeux
Ses ailes blanches ?

Elle arrive, et, fantôme ailé,
Elle n'a pas encor volé ;
L'effroi dont son cœur est troublé,
J'en vois la cause :
N'est-ce pas celui que ressent
La colombe qui, s'avançant
Pour essayer son vol naissant,
Voudrait et n'ose ?

Non ! dans ses yeux roulent des pleurs.
« Belle enfant, calme tes douleurs ;
Là sont des fruits, là sont des fleurs
Dont tu disposes.
Laisse-toi tenter, et, crois-moi !
Cueille ces roses sans effroi ;
Car, bien que pâles comme toi,
Ce sont des roses.

« Triomphe en tenant à deux mains
Ta robe pleine de jasmins ;
Et puis, courant par les chemins,
Va les répandre.
Viens ! tu prendras en le guettant
L'oiseau qui, sans but voletant,
N'aime ni ne chante, et partant
Se laisse prendre.

« Avec ces enfants tu jouâras ;
Viens ! ils tendent vers toi les bras ;
On danse tristement là-bas,
Mais on y danse.
Pourquoi penser, pleurer ainsi ?

Aucun enfant ne pleure ici,
Ombre rêveuse ; mais aussi
Aucun ne pense.

« Dieu permet-il qu'un souvenir
Laisse ton cœur entretenir
D'un bien qui ne peut revenir
L'idée amère ?
— Oui, je me souviens du passé,
Du berceau vide où j'ai laissé
Mon rêve à peine commencé,
Et de ma mère. »

MADAME AMABLE TASTU

1795 – 1884

AMABLE VOÏART, DAME TASTU, née à Metz, obtint dans sa Jeunesse quatre prix des Jeux Floraux et fut couronnée par l'Académie française en 1840, pour son Éloge de Sévigné. Didier publia ses poésies complètes en 1862. Sainte-Beuve, en parlant de Madame Tastu, apprécie surtout « cette grâce modeste, qui s'efface pudiquement d'elle-même, et cette gloire discrète, tempérée de mystère, qui est la plus belle pour une femme poète. »

LA VEILLE DE NOËL

ENTRE mes doigts guide ce lin docile,
Pour mon enfant, tourne, léger fuseau ;
Seul, tu soutiens sa vie encor débile,
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Les entends-tu, chaste Reine des anges,
Ces tintements de l'airain solennel ?
Le peuple en foule entourant ton autel
Avec amour répète tes louanges.

Pour mon enfant, tourne, léger fuseau,

Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Si je ne puis unir aux saints mystères
Des vœux offerts sur les sacrés parvis,
Si le devoir me retient près d'un fils,
Prête l'oreille à mes chants solitaires.

Pour mon enfant, tourne, léger fuseau,
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Paisible, il dort du sommeil de son âge,
Sans pressentir mes douloureux tourments.
Reine du ciel, accorde-lui longtemps
Ce doux repos qui n'est plus mon partage.

Pour mon enfant, tourne, léger fuseau,
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Mère du Dieu que le chrétien révère,
Ma faible voix s'anime en t'implorant ;
Ton divin fils est né pauvre et souffrant :
Ah ! prends pitié des larmes d'une mère !

Pour mon enfant, tourne, léger fuseau,
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Des pas nombreux font retentir la ville ;
Le bruit confus, s'éloignant par degrés,
M'apprend la fin des cantiques sacrés.
J'écoute encor ! Déjà tout est tranquille...

Pour mon enfant, tourne, léger fuseau,
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Tout dort, hélas ! je travaille et je veille ;
La paix des nuits ne ferme plus mes yeux.
Permits du moins, appui des malheureux,
Que ma douleur jusqu'au matin sommeille !

Pour mon enfant, tourne, léger fuseau,
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Mais non, rejette, ô divine Espérance,
Ces lâches vœux, vains murmures du cœur !
Je veux bénir cette longue souffrance,
Gage certain d'un immortel bonheur.

Entre mes doigts, guide ce lin docile,
Pour mon enfant, tourne, léger fuseau ;
Seul, tu soutiens sa vie encor débile ;
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

LES FEUILLES DE SAULE

L'AIR était pur ; un dernier jour d'automne,
En nous quittant, arrachait la couronne
Au front des bois,
Et je voyais d'une marche suivie
Fuir le soleil, la saison et ma vie
Tout à la fois.

Près d'un vieux tronc appuyée en silence,
Je repoussais l'importune présence
Des jours mauvais ;
Sur l'onde froide ou l'herbe encor fleurie
Tombait sans bruit quelque feuille flétrie,
Et je rêvais !...

Au saule antique incliné sur ma tête
Ma main enlève, indolente et distraite,
Un vert rameau !
Puis j'effeuillai sa dépouille légère,
Suivant de l'œil sa course passagère
Sur le ruisseau.

De mes ennuis jeu bizarre et futile !
J'interrogeais chaque débris fragile
Sur l'avenir :
« Voyons, disais-je à la feuille entraînée,
Ce qu'à ton sort ma fortune enchaînée
Va devenir. »

Un seul instant je l'avais vue à peine,
Comme un esquif que la vague promène
Voguer en paix ;
Soudain le flot la rejette au rivage ;
Ce léger choc décida son naufrage.
Je l'attendais !...

Je fie à l'onde une feuille nouvelle,
Cherchant le sort que pour mon luth fidèle
J'osais prévoir ;
Mais vainement j'espérais un miracle,
Un vent rapide emporta mon oracle
Et mon espoir.

Sur cette rive où ma fortune expire,

Où mon talent sur l'aile du zéphyre
S'est envolé,
Vais-je exposer sur l'élément perfide
Un vœu plus cher ?... Non, non, ma main timide
A reculé.

Mon faible cœur, en blâmant sa faiblesse,
Ne peut bannir une sombre tristesse,
Un vague effroi ;
Un cœur malade est crédule aux présages :
Il s'amassait de menaçants nuages
Autour de moi.

Le vert rameau de mes mains glisse à terre ;
Je m'éloignai, pensive et solitaire,
Non sans effort ;
Et dans la nuit mes songes fantastiques
Autour du saule aux feuilles prophétiques
Erraient encor !

JEAN REBOUL

1796 – 1854

J EAN REBOUL, *boulangier de Nîmes, a donné : Poésies (1840), Poésies nouvelles (1847), Les Traditionnelles (1857), Le Martyre de Vivian, tragédie.*

Il dut la plus grande part de sa célébrité aux louanges de Chateaubriand et aux belles strophes que lui adressa Lamartine, *Le Génie dans l'obscurité, strophes auxquelles il répondit :*

Chantre ami, qu'à toi seul en retourne la gloire.
Mes chants naquirent de tes chants !

De ses nombreuses compositions, souvent obscures, confuses de pensées, et surtout faibles de facture, l'avenir ne retiendra guère que L'Ange et l'Enfant, une des premières venues et des mieux inspirées.

Ses œuvres ont été publiées par MM. Garnier, frères.

L'ANGE ET L'ENFANT

UN ange au radieux visage,
Penché sur le bord d'un berceau,
Semblait contempler son image
Comme dans l'onde d'un ruisseau.

« Charmant enfant qui me ressemble,
Disait-il, oh ! viens avec moi !
Viens ! nous serons heureux ensemble,
La terre est indigne de toi.

Là, jamais entière allégresse :
L'âme y souffre de ses plaisirs,
Les cris de joie ont leur tristesse,
Et les voluptés, leurs soupirs.

La crainte est de toutes les fêtes ;
Jamais un jour calme et serein,
Du choc ténébreux des tempêtes,
N'a garanti le lendemain.

Eh quoi ! les chagrins, les alarmes
Viendraient troubler ce front si pur !
Et par l'amertume des larmes
Se terniraient ces yeux d'azur !

Non, non ! dans les champs de l'espace
Avec moi tu vas t'envoler ;
La Providence te fait grâce
Des jours que tu devais couler.

Que personne dans ta demeure
N'obscurcisse ses vêtements !
Qu'on accueille ta dernière heure
Ainsi que tes premiers moments !

Que les fronts y soient sans nuage,
Que rien n'y révèle un tombeau !
Quand on est pur comme à ton âge,
Le dernier jour est le plus beau. »

Et, secouant ses blanches ailes,
L'ange à ces mots a pris l'essor

Vers les demeures éternelles...
Pauvre mère !... ton fils est mort.

Rediriger vers :

- [Anthologie des poètes français du XIXème siècle/Barthélemy et Méry](#)



ALFRED DE VIGNY

ALFRED DE VIGNY

ALFRED DE VIGNY

1797 – 1863

ALFRED DE VIGNY *naquit à Loches, dans cette Touraine qu'il a si bien décrite au commencement de son roman de Cinq-Mars. Nous n'avons pas à noter ici les œuvres considérables qu'il donna dans le roman et au théâtre.*

Il publia en 1822 un volume intitulé : *Poèmes. Par cette œuvre, venue alors que Lamartine songeait à peine à rassembler ses premières ébauches, Alfred de Vigny a l'honneur d'avoir le premier écrit de beaux vers dans le sentiment et la forme modernes. Éloa ou la Sœur des Anges, chant mystique, date de 1824.*

« C'est, dit Magnin, une grande et touchante conception, un mythe qui rappelle ceux d'Hésiode et de Milton, une fable aussi fraîche, aussi gracieuse que celle de Pandore ; une allégorie aussi belle, aussi délicate et plus prolongée que celle des Prières. »

Éloa grossit les Poèmes antiques et modernes, formés, en 1826, de quelques morceaux publiés en 1822, et de plusieurs poèmes nouveaux, dont le plus admiré fut Moïse.

Les Destinées, poèmes philosophiques, furent publiées, après la mort du poète, par M. Louis Ratisbonne, son exécuteur testamentaire.

Essayons de préciser l'accent d'Alfred de Vigny :

Ce n'est pas le clairon d'airain de Victor Hugo,

tuba mirum spargens sonum

comme la trompette du Jugement dernier ;

Ce n'est pas non plus la grande lyre inspirée de Lamartine ;

C'est quelque chose de grave, de solennel, de légendaire comme une harpe d'autrefois vibrant aux échos des lointains souvenirs. — La musique sacrée d'Israël et les chants de nos anciens preux nous reviennent en mémoire aux belles pages de Moïse et du Cor de Roland. *Des strophes magnifiques d'ampleur ne sont pas toujours exemptes d'une certaine monochromie, résultant de leur solennité même ; mais n'oublions pas qu'Alfred de Vigny fut un précurseur de la poésie moderne. Ce rôle d'initiateur lui comptera assurément parmi ses plus glorieux titres littéraires.*

La Bouteille à la mer publiée dans les Destinées est une des plus nobles inspirations de notre époque, et La Maison du Berger du même recueil un des plus beaux poèmes d'amour de tous les âges.

Ses œuvres ont été publiées par A. Lemerre.

ANDRÉ LEMOYNE.

LE COR

I

J'AIME le son du cor, le soir, au fond des bois,
Soit qu'il chante les pleurs de la biche aux abois,
Ou l'adieu du chasseur que l'écho faible accueille
Et que le vent du nord porte de feuille en feuille.

Que de fois, seul, dans l'ombre à minuit demeuré,
J'ai souri de l'entendre, et plus souvent pleuré !
Car je croyais ouïr de ces bruits prophétiques
Qui précédaient la mort des paladins antiques.

Ô montagnes d'azur ! ô pays adoré,

Rocs de la Frazona, cirque du Marboré,
Cascades qui tombez des neiges entraînées,
Sources, gaves, ruisseaux, torrents des Pyrénées ;

Monts gelés et fleuris, trônes des deux saisons,
Dont le front est de glace et le pied de gazons !
C'est là qu'il faut s'asseoir, c'est là qu'il faut entendre
Les airs lointains d'un cor mélancolique et tendre.

Souvent un voyageur, lorsque l'air est sans bruit,
De cette voix d'airain fait retentir la nuit ;
À ses chants cadencés autour de lui se mêle
L'harmonieux grelot du jeune agneau qui bêle.

Une biche attentive, au lieu de se cacher,
Se suspend immobile au sommet du rocher,
Et la cascade unit, dans une chute immense,
Son éternelle plainte aux chants de la romance.

Âmes des chevaliers, revenez-vous encor ?
Est-ce vous qui parlez avec la voix du cor ?
Roncevaux ! Roncevaux ! dans ta sombre vallée
L'ombre du grand Roland n'est donc pas consolée ?

II

Tous les preux étaient morts, mais aucun n'avait fui.
Il reste seul debout, Olivier près de lui ;
L'Afrique sur le mont l'entoure et tremble encore,
« Roland, tu vas mourir, rend-toi, criait le More ;

« Tous tes pairs sont couchés dans les eaux des torrents. »
Il rugit comme un tigre, et dit : « Si je me rends,
Africain, ce sera lorsque les Pyrénées
Sur l'onde avec leurs corps rouleront entraînées.

— Rends-toi donc, répond-il, ou meurs, car les voilà. »

Et du plus haut des monts un grand rocher roula.
Il bondit, il roula jusqu'au fond de l'abîme,
Et de ses pins, dans l'onde, il vint briser la cime.

« Merci ! cria Roland ; tu m'as fait un chemin. »
Et, jusqu'au pied des monts le roulant d'une main,
Sur le roc affermi comme un géant s'élance ;
Et, prête à fuir, l'armée à ce seul pas balance.

III

Tranquilles cependant, Charlemagne et ses preux
Descendaient la montagne et se parlaient entre eux.
À l'horizon déjà, par leurs eaux signalées,
De Luz et d'Argelès se montraient les vallées.

L'armée applaudissait. Le luth du troubadour
S'accordait pour chanter les saules de l'Adour ;
Le vin français coulait dans la coupe étrangère ;
Le soldat, en riant, parlait à la bergère.

Roland gardait les monts : tous passaient sans effroi.
Assis nonchalamment sur un noir palefroi
Qui marchait revêtu de housses violettes,
Turpin disait, tenant les saintes amulettes :

« Sire, on voit dans le ciel des nuages de feu ;
Suspendez votre marche ; il ne faut tenter Dieu.
Par monsieur saint Denis ! certes ce sont des âmes
Qui passent dans les airs sur ces vapeurs de flammes.

« Deux éclairs ont relui, puis deux autres encor. »
Ici l'on entendit le son lointain du cor.
L'empereur étonné, se jetant en arrière,
Suspend du destrier la marche aventurière.

« Entendez-vous ? dit-il. — Oui, ce sont des pasteurs

Rappelant les troupeaux épars sur les hauteurs,
Répondit l'archevêque, ou la voix étouffée
Du nain vert Obéron, qui parle avec sa fée. »

Et l'empereur poursuit ; mais son front soucieux
Est plus sombre et plus noir que l'orage des cieux :
Il craint la trahison, et, tandis qu'il y songe,
Le cor éclate et meurt, renaît et se prolonge.

« Malheur ! c'est mon neveu ! malheur ! car, si Roland
Appelle à son secours, ce doit être en mourant.
Arrière, chevaliers, repassons la montagne !
Tremble encor sous nos pieds, sol trompeur de l'Espagne ! »

IV

Sur le plus haut des monts s'arrêtent les chevaux ;
L'écume les blanchit : sous leurs pieds, Roncevaux
Des feux mourants du jour à peine se colore.
À l'horizon lointain fuit l'étendard du More.

« Turpin, n'as-tu rien vu dans le fond du torrent ?
— J'y vois deux chevaliers : l'un mort, l'autre expirant.
Tous deux sont écrasés sous une roche noire ;
Le plus fort, dans sa main, élève un cor d'ivoire,
Son âme en s'exhalant nous appela deux fois. »

Dieu ! que le son du cor est triste au fond des bois !

MOÏSE

L E soleil prolongeait sur la cime des tentes
Ces obliques rayons, ces flammes éclatantes,
Ces larges traces d'or qu'il laisse dans les airs
Lorsqu'en un lit de sable il se couche aux déserts.
La pourpre et l'or semblaient revêtir la campagne.
Du stérile Nébo gravissant la montagne,
Moïse, homme de Dieu, s'arrête, et, sans orgueil,
Sur le vaste horizon promène un long coup d'œil.
Il voit d'abord Phasga, que des figuiers entourent ;
Puis, au delà des monts que ses regards parcourent,
S'étend tout Galaad, Ephraïm, Manassé,
Dont le pays fertile à sa droite est placé ;
Vers le midi, Juda, grand et stérile, étale
Ses sables où s'endort la mer occidentale ;
Plus loin, dans un vallon que le soir a pâli,
Couronné d'oliviers, se montre Nephtali ;
Dans des plaines de fleurs magnifiques et calmes,
Jéricho s'aperçoit : c'est la ville des palmes ;
Et, prolongeant ses bois, des plaines de Phogor,
Le lentisque touffu s'étend jusqu'à Segor.
Il voit, tout Chanaan, et la terre promise,
Où sa tombe, il le sait, ne sera point admise.
Il voit, sur les Hébreux étend sa grande main,
Puis vers le haut du mont il reprend son chemin.
Or, des champs de Moab couvrant la vaste enceinte,
Pressés au large pied de la montagne sainte,
Les enfants d'Israël s'agitaient au vallon
Comme les blés épais qu'agite l'aquilon.
Dès l'heure où la rosée humecte l'or des sables
Et balance sa perle au sommet des érables,
Prophète centenaire, environné d'honneur,
Moïse était parti pour trouver le Seigneur.
On le suivait des yeux aux flammes de sa tête ;
Et lorsque du grand mont il atteignit le faîte,

Lorsque son front perça le nuage de Dieu
Qui couronnait d'éclairs la cime du haut lieu,
L'encens brûla partout sur des autels de pierre,
Et six cent mille Hébreux, courbés dans la poussière,
À l'ombre du parfum par le soleil doré,
Chantèrent d'une voix le cantique sacré,
Et les fils de Lévi s'élevant sur la foule,
Tel qu'un bois de Cypres sur le sable qui roule,
Du peuple avec la harpe accompagnant les voix,
Dirigeaient vers le ciel l'hymne du Roi des rois.

Et, debout devant Dieu, Moïse, ayant pris place,
Dans le nuage obscur lui parlait face à face.
Il disait au Seigneur : « Ne finirai-je pas ?
Où voulez-vous encor que je porte mes pas ?
Je vivrai donc toujours puissant et solitaire ?
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.
Que vous ai-je donc fait pour être votre élu ?
J'ai conduit votre peuple où vous avez voulu :
Voilà que son pied touche à la terre promise.
De vous à lui qu'un autre accepte l'entremise,
Au coursier d'Israël qu'il attache le frein !
Je lui lègue mon livre et la verge d'airain.
« Pourquoi vous fallut-il tarir mes espérances,
Ne pas me laisser homme avec mes ignorances,
Puisque du mont Horeb jusques au mont Nébo,
Je n'ai pas pu trouver le lieu de mon tombeau ?
Hélas ! vous m'avez fait sage parmi les sages !
Mon doigt du peuple errant a guidé les passages,
J'ai fait pleuvoir le feu sur la tête des rois,
L'avenir à genoux adorera mes lois,
Des tombes des humains j'ouvre la plus antique,
La mort trouve à ma voix une voix prophétique,
Je suis très grand, mes pieds sont sur les nations,
Ma main fait et défait les générations. —
Hélas ! je suis, Seigneur, puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre !

« Hélas ! je sais aussi tous les secrets des cieux,
Et vous m'avez prêté la force de vos yeux.
Je commande à la nuit de déchirer ses voiles ;
Ma bouche par leurs noms a compté les étoiles,
Et, dès qu'au firmament mon geste l'appela,
Chacune s'est hâtée en disant : « Me voilà. »
J'impose mes deux mains sur le front des nuages
Pour tarir dans leurs flancs la source des orages,
J'engloutis les cités sous les sables mouvants,
Je renverse les monts sous les ailes des vents,
Mon pied infatigable est plus fort que l'espace,
Le fleuve aux grandes eaux se range quand je passe,
Et la voix de la mer se tait devant ma voix.
Lorsque mon peuple souffre, ou qu'il lui faut des lois,
J'élève mes regards : votre esprit me visite ;
La terre alors chancelle et le soleil hésite.
Vos anges sont jaloux et m'admirent entre eux.
Et cependant, Seigneur, je ne suis pas heureux ;
Vous m'avez fait vieillir puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.

« Sitôt que votre souffle a rempli le berger,
Les hommes se sont dit : « Il nous est étranger ; »
Et leurs yeux se baissaient devant mes yeux de flamme,
Car ils venaient, hélas ! d'y voir plus que mon âme.
J'ai vu l'amour s'éteindre et l'amitié tarir ;
Les vierges se voilaient et craignaient de mourir.
M'enveloppant alors de la colonne noire,
J'ai marché devant tous, triste et seul dans ma gloire,
Et j'ai dit dans mon cœur : « Que vouloir à présent ? »
Pour dormir sur un sein mon front est trop pesant,
Ma main laisse l'effroi sur la main qu'elle touche,
L'orage est dans ma voix, l'éclair est sur ma bouche.
Aussi, loin de m'aimer, voilà qu'ils tremblent tous,
Et, quand j'ouvre les bras, on tombe à mes genoux.
Ô Seigneur ! j'ai vécu puissant et solitaire,

Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre. »

Or, le peuple attendait et, craignant son courroux,
Priaient sans regarder le mont du Dieux jaloux ;
Car, s'il levait les yeux, les flancs noirs du nuage
Roulaient et redoublaient les foudres de l'orage,
Et le feu des éclairs, aveuglant les regards,
Enchaînait tous les fronts courbés de toutes parts.
Bientôt le haut du Mont reparut sans Moïse.
— Il fut pleuré. — Marchant vers la terre promise,
Josué s'avavançait pensif, et pâlisant,
Car il était déjà l' élu du Tout-Puissant.

LA COLÈRE DE SAMSON

LE désert est muet, la tente est solitaire.
Quel pasteur courageux la dressa sur la terre
Du sable et des lions ? — La nuit n'a pas calmé
La fournaise du jour dont l'air est enflammé.
Un vent léger s'élève à l'horizon et ride
Les flots de la poussière ainsi qu'un lac limpide.
Le lin blanc de la tente est bercé mollement ;
L'œuf d'autruche, allumé, veille paisiblement,
Des voyageurs voilés intérieure étoile,
Et jette longuement deux ombres sur la toile.

L'une est grande et superbe, et l'autre est à ses pieds :
C'est Dalila, l'esclave, et ses bras sont liés
Aux genoux réunis du maître jeune et grave
Dont la force divine obéit à l'esclave.

Comme un doux léopard elle est souple et répand
Ses cheveux dénoués aux pieds de son amant.
Ses grands yeux, entr'ouverts comme s'ouvre l'amande,
Sont brûlants du plaisir que son regard demande,
Et jettent, par éclats, leurs mobiles lueurs.
Ses bras fins tout mouillés de tièdes sueurs,
Ses pieds voluptueux qui sont croisés sous elle,
Ses flancs, plus élancés que ceux de la gazelle,
Pressés de bracelets, d'anneaux, de boucles d'or,
Sont bruns, et, comme il sied aux filles de Hatsor,
Ses deux seins, tout chargés d'amulettes anciennes,
Sont chastement pressés d'étoffes syriennes.
Les genoux de Samson fortement sont unis
Comme les deux genoux du colosse Anubis.
Elle s'endort sans force et riante et bercée
Par la puissante main sous sa tête placée.
Lui, murmure le chant funèbre et douloureux
Prononcé dans la gorge avec des mots hébreux.
Elle ne comprend pas la parole étrangère,
Mais le chant verse un somme en sa tête légère.

« Une lutte éternelle en tout temps, en tout lieu,
Se livre sur la terre, en présence de Dieu,
Entre la bonté d'Homme et la ruse de Femme,
Car la femme est un être impur de corps et d'âme.

« L'Homme a toujours besoin de caresse et d'amour,
Sa mère l'en abreuve alors qu'il vient au jour,
Et ce bras le premier l'engourdit, le balance
Et lui donne un désir d'amour et d'indolence.
Troublé dans l'action, troublé dans le dessein,
Il rêvera partout à la chaleur du sein,
Aux chansons de la nuit, aux baisers de l'aurore,
À la lèvre de feu que sa lèvre dévore,
Aux cheveux dénoués qui roulent sur son front,
Et les regrets du lit, en marchant, le suivront.
Il ira dans la ville, et, là, les vierges folles

Le prendront dans leurs lacs aux premières paroles.
Plus fort il sera né, mieux il sera vaincu,
Car plus le fleuve est grand et plus il est ému.
Quand le combat que Dieu fit pour la créature
Et contre son semblable et contre la nature
Force l'Homme à chercher un sein où reposer,
Quand ses yeux sont en pleurs, il lui faut un baiser.
Mais il n'a pas encor fini toute sa tâche :
Vient un autre combat plus secret, traître et lâche ;
Sous son bras, sur son cœur se livre celui-là ;
Et, plus ou moins, la Femme est toujours DALILA.

« Elle rit et triomphe ; en sa froideur savante,
Au milieu de ses sœurs elle attend et se vante
De ne rien éprouver des atteintes du feu.
À sa plus belle amie elle en a fait l'aveu ;
Elle se fait aimer sans aimer elle-même ;
Un maître lui fait peur. C'est le plaisir qu'elle aime ;
L'Homme est rude et le prend sans savoir le donner.
Un sacrifice illustre et fait pour étonner
Rehausse mieux que l'or, aux yeux de ses pareilles,
La beauté qui produit tant d'étranges merveilles
Et d'un sang précieux sait arroser ses pas.
— Donc, ce que j'ai voulu, Seigneur, n'existe pas ! —
Celle à qui va l'amour et de qui vient la vie,
Celle-là, par orgueil, se fait notre ennemie.
La Femme est, à présent, pire que dans ces temps
Où, voyant les humains, Dieu dit : « Je me repens ! »
Bientôt, se retirant dans un hideux royaume,
La Femme aura Gomorrhe et l'Homme aura Sodome ;
Et, se jetant, de loin, un regard irrité,
Les deux sexes mourront chacun de son côté.

« Éternel ! Dieu des forts ! vous savez que mon âme
N'avait pour aliment que l'amour d'une femme,
Puisant dans l'amour seul plus de sainte vigueur
Que mes cheveux divins n'en donnaient à mon cœur.

— Jugez-nous. — La voilà sur mes pieds endormie.
Trois fois elle a vendu mes secrets et ma vie,
Et trois fois a versé des pleurs fallacieux
Qui n'ont pu me cacher la rage de ses yeux ;
Honteuse qu'elle était, plus encor qu'étonnée,
De se voir découverte ensemble et pardonnée ;
Car la bonté de l'Homme est forte, et sa douceur
Écrase, en l'absolvant, l'être faible et menteur.

« Mais enfin je suis las. J'ai l'âme si pesante,
Que mon corps gigantesque et ma tête puissante
Qui soutiennent le poids des colonnes d'airain
Ne la peuvent porter avec tout son chagrin.
Toujours voir serpenter la vipère dorée
Qui se traîne en sa fange et s'y croit ignorée ;
Toujours ce compagnon dont le cœur n'est pas sûr,
La Femme, enfant malade et douze fois impur !
Toujours mettre sa force à garder sa colère
Dans son cœur offensé, comme en un sanctuaire
D'où le feu s'échappant irait tout dévorer !
Interdire à ses yeux de voir ou de pleurer,
C'est trop ! Dieu, s'il le veut, peut balayer ma cendre.
J'ai donné mon secret, Dalila va le vendre.
Qu'ils seront beaux les pieds de celui qui viendra
Pour m'annoncer la mort ! — Ce qui sera, sera ! »

Il dit, et s'endormit près d'elle jusqu'à l'heure
Où les guerriers, tremblant d'être dans sa demeure,
Payant au poids de l'or chacun de ses cheveux,
Attachèrent ses mains et brûlèrent ses yeux,
Le traînèrent sanglant et chargé d'une chaîne
Que douze grands taureaux ne tiraient qu'avec peine,
Le placèrent debout, silencieusement,
Devant Dagon, leur Dieu, qui gémit sourdement
Et deux fois, en tournant, recula sur sa base
Et fit pâlir deux fois ses prêtres en extase,
Allumèrent l'encens, dressèrent un festin

Dont le bruit s'entendait du mont le plus lointain ;
Et près de la génisse aux pieds du Dieu tuée
Placèrent Dalila, pâle prostituée,
Couronnée, adorée et reine du repas,
Mais tremblante et disant : IL NE ME VERRA PAS !

Terre et ciel ! avez-vous tressailli d'allégresse
Lorsque vous avez vu la menteuse maîtresse
Suivre d'un œil hagard les yeux tachés de sang
Qui cherchaient le Soleil d'un regard impuissant ?
Et quand enfin Samson, secouant les colonnes
Qui faisaient le soutien des immenses Pylônes,
Écrasa d'un seul coup, sous les débris mortels,
Ses trois mille ennemis, leurs dieux et leurs autels ?

LA MAISON DU BERGER

Si ton cœur, gémissant du poids de notre vie,
Se traîne et se débat comme un aigle blessé,
Portant comme le mien, sur son aile asservie,
Tout un monde fatal, écrasant et glacé ;
S'il ne bat qu'en saignant par sa plaie immortelle,
S'il ne voit plus l'amour, son étoile fidèle,
Éclairer pour lui seul l'horizon effacé ;

Si ton âme enchaînée, ainsi que l'est mon âme,
Lasse de son boulet et de son pain amer,
Sur sa galère en deuil laisse tomber la rame,
Penche sa tête pâle et pleure sur la mer,
Et, cherchant dans les flots une route inconnue,
Y voit, en frissonnant, sur son épaule nue,

La lettre sociale écrite avec le fer ;

Si ton corps, frémissant des passions secrètes,
S'indigne des regards, timide et palpitant ;
S'il cherche à sa beauté de profondes retraites
Pour la mieux dérober au profane insultant ;
Si ta lèvre se sèche au poison des mensonges,
Si ton beau front rougit de passer dans les songes
D'un impur inconnu qui te voit et t'entend ;

Pars courageusement, laisse toutes les villes ;
Ne ternis plus tes pieds aux poudres du chemin,
Du haut de nos pensers vois les cités serviles
Comme les rocs fatals de l'esclavage humain.
Les grands bois et les champs sont de vastes asiles,
Libres comme la mer autour des sombres îles.
Marche à travers les champs, une fleur à la main.

La Nature t'attend dans un silence austère ;
L'herbe élève à tes pieds son nuage des soirs,
Et le soupir d'adieu du soleil à la terre
Balance les beaux lys comme des encensoirs.
La forêt a voilé ses colonnes profondes,
La montagne se cache, et sur les pâles ondes
Le saule a suspendu ses chastes reposoirs.

Le crépuscule ami s'endort dans la vallée
Sur l'herbe d'émeraude et sur l'or du gazon,
Sous les timides joncs de la source isolée
Et sous le bois rêveur qui tremble à l'horizon,
Se balance en fuyant dans les grappes sauvages,
Jette son manteau gris sur le bord des rivages,
Et des fleurs de la nuit entr'ouvre la prison.

Il est sur ma montagne une épaisse bruyère
Où les pas du chasseur ont peine à se plonger,
Qui plus haut que nos fronts lève sa tête altière,

Et garde dans la nuit le pâtre et l'étranger.
Viens y cacher l'amour et ta divine faute ;
Si l'herbe est agitée ou n'est pas assez haute,
J'y roulerai pour toi la Maison du Berger.

Elle va doucement avec ses quatre roues,
Son toit n'est pas plus haut que ton front et tes yeux ;
La couleur du corail et celle de tes joues
Teignent le char nocturne et ses muets essieux.
Le seuil est parfumé, l'alcôve est large et sombre,
Et là, parmi les fleurs, nous trouverons dans l'ombre,
Pour nos cheveux unis, un lit silencieux.

Je verrai, si tu veux, les pays de la neige,
Ceux où l'astre amoureux dévore et resplendit,
Ceux que heurtent les vents, ceux que la neige assiège,
Ceux où le pôle obscur sous sa glace est maudit.
Nous suivrons du hasard la course vagabonde.
Que m'importe le jour ? que m'importe le monde ?
Je dirai qu'ils sont beaux quand tes yeux l'auront dit.

Éva, qui donc es-tu ? Sais-tu bien ta nature ?
Sais-tu quel est ici ton but et ton devoir ?
Sais-tu que, pour punir l'homme, sa créature,
D'avoir porté la main sur l'arbre du savoir,
Dieu permit qu'avant tout, de l'amour de soi-même
En tout temps, à tout âge, il fût son bien suprême,
Tourmenté de s'aimer, tourmenté de se voir ?

Mais, si Dieu près de lui t'a voulu mettre, ô femme !
Compagne délicate ! Éva ! sais-tu pourquoi ?
C'est pour qu'il se regarde au miroir d'une autre âme,
Qu'il entende ce chant qui ne vient que de toi :
— L'enthousiasme pur dans une voix suave.

C'est afin que tu sois son juge et son esclave
Et règues sur sa vie en vivant sous sa loi.

Ta parole joyeuse a des mots despotiques ;
Tes yeux sont si puissants, ton aspect est si fort,
Que les rois d'Orient ont dit dans leurs cantiques
Ton regard redoutable à l'égal de la mort ;
Chacun cherche à fléchir tes jugements rapides...
— Mais ton cœur, qui dément tes formes intrépides,
Cède sans coup férir aux rudesses du sort.

Ta pensée a des bonds comme ceux des gazelles,
Mais ne saurait marcher sans guide et sans appui ;
Le sol meurtrit ses pieds, l'air fatigue ses ailes,
Son œil se ferme au jour dès que le jour a lui ;
Parfois, sur les hauts lieux d'un seul élan posée,
Troublée au bruit des vents, ta mobile pensée
Ne peut seule y veiller sans crainte et sans ennui.

Mais aussi tu n'as rien de nos lâches prudences,
Ton cœur vibre et résonne au cri de l'opprimé,
Comme dans une église aux austères silences
L'orgue entend un soupir et soupire alarmé.
Tes paroles de feu meuvent les multitudes,
Tes pleurs lavent l'injure et les ingrattitudes,
Tu pousses par le bras l'homme... Il se lève armé.

C'est à toi qu'il convient d'ouïr les grandes plaintes
Que l'humanité triste exhale sourdement.
Quand le cœur est gonflé d'indignations saintes,
L'air des cités l'étouffe à chaque battement.
Mais de loin les soupirs de tourmentes civiles,
S'unissant au-dessus du charbon noir des villes,
Ne forment qu'un grand mot qu'on entend clairement.

Viens donc ! le ciel pour moi n'est plus qu'une auréole
Qui t'entoure d'azur, t'éclaire et te défend ;

La montagne est ton temple, et le bois sa coupole,
L'oiseau n'est sur la fleur balancé par le vent,
Et la fleur ne parfume, et l'oiseau ne soupire
Que pour mieux enchanter l'air que ton sein respire ;
La terre est le tapis de tes beaux pieds d'enfant.

Éva, j'aimerai tout dans les choses créées,
Je les contemplerai dans ton regard rêveur
Qui partout répandra ses flammes colorées,
Son repos gracieux, sa magique saveur :
Sur mon cœur déchiré viens poser ta main pure,
Ne me laisse jamais seul avec la Nature ;
Car je la connais trop pour n'en pas avoir peur.

Elle me dit : « Je suis l'impassible théâtre
Que ne peut remuer le pied de ses acteurs ;
Mes marches d'émeraude et mes parvis d'albâtre,
Mes colonnes de marbre ont les dieux pour sculpteurs.
Je n'entends ni vos cris ni vos soupirs ; à peine
Je sens passer sur moi la comédie humaine
Qui cherche en vain au ciel ses muets spectateurs.

« Je roule avec dédain, sans voir et sans entendre,
À côté des fourmis les populations ;
Je ne distingue pas leur terrier de leur cendre,
J'ignore en les portant les noms des nations.
On me dit une mère et je suis une tombe.
Mon hiver prend vos morts comme son hécatombe.
Mon printemps ne sent pas vos adorations.

« Avant vous, j'étais belle et toujours parfumée,
J'abandonnais au vent mes cheveux tout entiers,
Je suivais dans les cieux ma route accoutumée
Sur l'axe harmonieux des divins balanciers.
Après vous, traversant l'espace où tout s'élance,
J'irai seule et sereine, en un chaste silence
Je fendrai l'air du front et de mes seins altiers. »

C'est là ce que me dit sa voix triste et superbe,
Et dans mon cœur alors je la hais, et je vois
Notre sang dans son onde et nos morts sous son herbe
Nourrissant de leurs sucs la racine des bois.
Et je dis à mes yeux qui lui trouvaient des charmes :
« Ailleurs tous vos regards, ailleurs toutes vos larmes !
Aimez ce que jamais on ne verra deux fois. »

Oh ! qui verra deux fois ta grâce et ta tendresse,
Ange doux et plaintif qui parle en soupirant ?
Qui naîtra comme toi portant une caresse
Dans chaque éclair tombé de ton regard mourant,
Dans les balancements de ta tête penchée,
Dans ta taille dolente et mollement couchée,
Et dans ton pur sourire amoureux et souffrant ?

Vivez, froide Nature, et revivez sans cesse
Sur nos pieds, sur nos fronts, puisque c'est votre loi ;
Vivez, et dédaignez, si vous êtes déesse,
L'homme, humble passager, qui dut vous être un roi ;
Plus que tout votre règne et que ses splendeurs vaines,
j'aime la majesté des souffrances humaines ;
Vous ne recevrez pas un cri d'amour de moi.

Mais toi, ne veux-tu pas, voyageuse indolente,
Rêver sur mon épaule en y posant ton front ?
Viens du paisible seuil de la maison roulante
Voir ceux qui sont passés et ceux qui passeront !
Tous les tableaux humains qu'un Esprit pur m'apporte
S'animeront pour toi quand devant notre porte
Les grands pays muets longuement s'étendront.

Nous marcherons ainsi, ne laissant que notre ombre
Sur cette terre ingrate où les morts ont passé ;
Nous nous parlerons d'eux à l'heure où tout est sombre,
Où tu te plais à suivre un chemin effacé,

À rêver, appuyée aux branches incertaines,
Pleurant, comme Diane au bord de ses fontaines,
Ton amour taciturne et toujours menacé.

STANCES

Tu demandes pour qui, sous leurs plumes nouvelles,
Ces vers, oiseaux naissants, volaient, chantaient en chœur ?
Ce n'est que sur ton sein qu'ils ont ployé leurs ailes,
Jamais ils n'ont souffert un œil profanateur.
Ingrate, pour toi seule ils veulent apparaître.
Ils sont nés d'un soupir, de tes baisers peut-être,
Et, comme ton image, ils dormaient dans mon cœur !

Si tu le veux, pour toi solitaire et dans l'ombre,
Ils chanteront tout bas, et ton sein agité
Couvrira comme un nid leur essaim doux et sombre,
Mais n'aimes-tu pas mieux, orgueilleuse beauté,
Leur donner l'essor libre et le ciel, leur empire,
Suivre de tes grands yeux leur passage, et te dire :
« Mon nom avec l'amour sous leur aile est caché ! »

ANTONI DESCHAMPS

1800 – 1869

ANTONI DESCHAMPS, frère d'Émile, né à Paris, parcourut jeune encore l'Italie, qu'il se prit à aimer avec passion. Un grand nombre de ses poèmes se ressentent avec bonheur de son amour enthousiaste pour cette « terre du vrai beau. » Antoni Deschamps a donné une traduction en vers de L'Enfer de Dante, des Satires (1831 – 1834), des Études sur l'Italie (1835). Dernières Paroles (1835) et Résignation (1839) attestent chez le poète une période malade qui put troubler sa raison, mais qui n'ôta certainement rien à la force de son talent et à la grâce de son cœur.

Il s'était consacré de très bonne heure à une sérieuse et profonde étude de Dante et s'en était allé vivre à Florence même pour mieux s'incarner dans le personnage du sombre poète évocateur de l'Enfer. *Ce fut une rude épreuve pour le cerveau du traducteur, qui, toute sa vie, en garda quelque chose d'inquiet.*

Ses œuvres sont publiées par A. Lemerre.

A. L.

LE JOUR DES MOCCOLI

LE jour des *Moccoli*, lorsque Rome la sainte
Laisse errer la folie en sa bruyante enceinte,
Ceux de Cascel-Gandolfe et ceux de Tivoli,

Portant au pied la boucle en argent mal poli,
Les filles de Nettune, au corset d'écarlate,
Ornant de médaillons leur sein où l'or éclate,
Et dans un réseau vert enfermant leurs cheveux,
Et celles de Lorette, où l'on fait tant de vœux,
Celles de Frascati, dont les beaux yeux sans voile
Luisent sous le *panno* comme une double étoile,
Hommes, femmes, enfants, s'avancent d'un pas lent
Vers la nocturne fête et le *Corso* brûlant.

Alors le ciel s'embrase et la flamme agrandie
S'étend le long des toits comme un vaste incendie ;
Et les *Moccoletti* courent de mains en mains,
Brillant et s'éteignant : tel, au bord des chemins,
On voit le ver luisant, dans la nuit qu'il éclaire,
Paraître ou se cacher au mois caniculaire.
Au milieu du tumulte et des joyeux propos,
Quelques femmes d'Albane, assises en repos,
Imitent par leur taille et leur antique tête
Des déesses de marbre assistant à la fête.

Cependant le temps fuit, la lumière pâlit,
Et la jeune Romaine, en regagnant son lit,
Voit à regret mourir le dernier feu !... La foule,
Sur la place du Peuple, en murmurant, s'écoule ;
Les voix sont déjà loin, l'écho n'a plus de sons,
Et les balcons muets ont fini leurs chansons.
Par la lune éclairés, quelques *dominos* sombres
Dans le *Corso* désert glissent comme des ombres ;
Mais le *saltarello* près du Tibre a cessé.
Le jour des *Moccoli* tel qu'un rêve a passé ;
Et l'on n'aperçoit plus, dans une teinte grise,
Que les murs dentelés du Palais de Venise ;
Et Rome se repose, et la paix des tombeaux
Succède au bruit des chars, à l'éclat des flambeaux.
Et puis le lendemain, sortant de leurs cellules,
Et les bruns franciscains, et les blancs camaldules,

S'emparent de la ville, et leurs yeux pénitents
Disent qu'il faut enfin commencer le saint temps.

Ils marchent en silence, et la pierre des dalles
Retentit longuement sous leurs larges sandales,
Qui foulent dans ces lieux, la veille profanés,
Et des flambeaux éteints et des bouquets fanés.
Ainsi l'âme s'endort quand sa fête est finie,
Et soucis, et chagrins, à la face jaunie,
Reviennent la fouler dans les sentiers humains,
Comme les pieds pesants de ces moines romains.

SONNETS

I

DEPUIS longtemps je vis entre deux ennemis,
L'un s'appelle la Mort et l'autre la Folie ;
Lun m'a pris ma raison, l'autre prendra ma vie...
Et moi, sans murmurer, je suis calme et soumis !

Cependant, quand je songe à tous mes chers amis,
Quand je vois, à trente ans, ma pauvre âme flétrie,
Comme un torrent d'été ma jeunesse tarie,
J'entrouvre mon linceul, et sur moi je gémis.

Il respire pourtant, disent entre eux les hommes,
Et, debout comme nous sur la terre où nous sommes,
Nous survivra peut-être encor plus d'un hiver !

Oui, comme le polype aux poissons de la mer,
Ou comme la statue, en sa pierre immortelle,
Survit à ceux de chair qui passent devant elle !

II

La vie avance et fuit, sans ralentir le pas,
Et la mort vient derrière à si grandes journées,
Que les heures de paix qui me furent données
Me paraissent un rêve et comme n'étant pas.

Je m'en vais mesurant d'un sévère compas
Mon sinistre avenir, et vois mes destinées
De tant de maux divers encore environnées,
Que je veux me donner de moi-même au trépas ;

Si mon malheureux sort eut jadis quelque joie,
Triste, je m'en souviens ; et puis, tremblante proie,
Devant, je vois la mer qui va me recevoir !

Je vois ma nef sans mât, sans antenne et sans voiles,
Mon nocher fatigué, le ciel livide et noir,
Et les beaux yeux éteints, qui me servaient d'étoiles.

SUPPLICE DE JUDAS DANS L'ENFER

UAND, tout couvert du sang de la grande victime,

Q Judas tombant enfin de son arbre fatal,
Et roulant dans le fond de l'éternel abîme
De degrés en degrés au royaume infernal,

Sentit ses os siffler en leur moëlle intime,
Ses chairs se calciner et puis l'Esprit du mal
Le traîner palpitant du remords de son crime
Aux pieds du dernier juge et sous son tribunal,

Satan, à son aspect sur le sombre rivage,
D'un sourire subit dérida son visage,
Et, de ses bras puissants entourant le damné,

Comme un amant là-haut embrasse son amante,
Serein, il lui rendit, de sa bouche fumante,
Le baiser que le traître au Christ avait donné !



VICTOR HUGO

VICTOR HUGO

VICTOR HUGO

1802 – 1885

VICTOR HUGO, né à Besançon, publia, en 1822, le premier volume des Odes et Ballades. La seconde partie des Odes et Ballades parut en 1826. Les recueils de poésie qu'il donna ensuite sont : Les Orientales (1828), Les Feuilles d'automne (1831), Les Chants du crépuscule (1835), Les Voix intérieures (1837), Les Rayons et les Ombres (1840), Les Châtiments (1853), Les Contemplations (1856), La Légende des siècles (1859), Chansons des rues et des bois (1865), L'Année terrible (1872), La légende des siècles, 2^e série (1879), 3^e série (1883), Les Quatre Vents de l'Esprit (1883), etc. Victor Hugo a composé plusieurs drames : Hernani (1830), Marion Delorme (1831), Le Roi s'amuse (1832), Lucrèce Borgia (1833), Ruy Blas (1838), Les Burgraves (1843), Torquemada (1882), etc.

Il a publié les romans suivants : Han d'Islande (1823), Bug Jargal (1825), Le Dernier Jour d'un condamné (1829), Notre-Dame de Paris (1831), Les Misérables (1862), Les Travailleurs de la Mer (1866), L'Homme qui rit (1869), Quatre-vingt-treize (1874).

Victor Hugo a laissé de nombreux manuscrits qui sont publiés par les soins de MM. Auguste Vacquerie et Paul Meurice.

Revenu d'exil en 1870, il est mort à Paris le 22 mai 1885.

« Victor Hugo est mort à quatre-vingt-quatre ans, mais il emplira de sa vie glorieuse le siècle tout entier. L'ordre, la symétrie, la logique, eussent voulu en effet qu'il demeurât cent ans parmi nous, comme il restera immortellement dans

la mémoire des hommes. Son œuvre immense embrassait, d'année en année, une plus large sphère, par le débordement d'un prodigieux génie lyrique sans égal dans l'histoire des littératures. Nous assistons en lui à ce spectacle d'une volonté puissante, conforme à une destinée admirable ; nous saluons éblouis et respectueux, cette ascension énergique et sans arrêt d'un grand esprit vers la sérénité d'une conviction sublime. Il nous a quittés, plein de jours et plein de gloire, en léguant à la France l'œuvre magnifique de soixante années de génie, et les générations futures l'acclameront, car il a aimé ardemment la justice et la liberté, car il a exprimé le monde multiple des pensées et des sentiments avec un tel éclat et une telle intensité dans l'ampleur, que rien de ce qu'il nous a révélé ne peut s'oublier.

« Nul n'est un grand poète s'il n'est un grand artiste. L'expression est la pensée elle-même rendue visible. Dans le monde de la Poésie surtout, tel qui prétend négliger l'une pour l'autre ne pense ni n'existe. Victor Hugo, lui, contemple la beauté des choses d'un regard infaillible, et cette beauté resplendit vivante dans ses vers. Son œil saisit à la fois, avec une égale certitude, le détail infini et l'ensemble des formes, des couleurs, des jeux d'ombre et de lumière ; son oreille perçoit les rumeurs confuses et la netteté des sons divers dans l'harmonie universelle ; et ces perceptions innombrables, qui affluent incessamment en lui, s'animent et jaillissent en images splendides, toujours précises dans leur abondance sonore, toujours justes dans leur accumulation formidable ou dans leur charme irrésistible ; car les sentiments les plus délicats, les impressions les plus vives et les plus subtiles acquièrent, en passant par une âme haute et virile, une expression souveraine. La grâce et l'attendrissement des forts sont incomparables. Et c'est pour cela que Victor Hugo, le Lyrique, l'Épique, le *Dramatique*, le *plus puissant de tous les Poètes*, en est aussi, quand il le veut, le *plus adorable*. »

Ses œuvres ont été publiées par les librairies Lemerre, Testard, Hetzel et Quantin.

LECONTE DE LISLE.

LES DEUX ARCHERS

C 'ÉTAIT l'instant funèbre où la nuit est si sombre,
Qu'on tremble à chaque pas de réveiller dans l'ombre
Un démon, ivre encor du banquet des sabbats ;
Le moment où, liant à peine sa prière,
Le voyageur se hâte à travers la clairière ;
C'était l'heure où l'on parle bas !

Deux francs-archers passaient au fond de la vallée,
Là-bas ! où vous voyez une tour isolée,
Qui, lorsqu'en Palestine allaient mourir nos rois,
Fut bâtie en trois nuits, au dire de nos pères,
Par un ermite saint qui remuait les pierres
Avec le signe de la croix.

Tous deux, sans craindre l'heure, en ce lieu taciturne,
Allumèrent un feu pour leur repas nocturne ;
Puis ils vinrent s'asseoir, en déposant leur cor,
Sur un saint de granit dont l'image grossière,
Les mains jointes, le front couché dans la poussière,
Avait l'air de prier encor.
Cependant sur la tour, les monts, les bois antiques,
L'ardent foyer jetait des clartés fantastiques ;
Les hiboux s'effrayaient au fond des vieux manoirs ;
Et les chauves-souris, que tout sabbat réclame,
Volaient, et par moments épouvantaient la flamme
De leur grande aile aux ongles noirs !

Le plus vieux des archers alors dit au plus jeune :
« Portes-tu le cilice ? » — « Observes-tu le jeûne ? »
Reprit l'autre, et leur rire accompagna leur voix.
D'autres rires de loin tout à coup s'entendirent.
Le val était désert, l'ombre épaisse ; ils se dirent :
« C'est l'écho qui rit dans les bois. »

Soudain à leurs regards une lueur rampante
En bleuâtres sillons sur la hauteur serpente ;
Les deux blasphémateurs, hélas ! sans s’effrayer,
Jetèrent au brasier d’autres branches de chênes,
Disant : « C’est au miroir des cascades prochaines,
Le reflet de notre foyer. »

Or, cet écho (d’effroi qu’ici chacun s’incline !)
C’était Satan, riant tout haut sur la colline !
Ce reflet, émané du corps de Lucifer,
C’était le pâle jour qu’il traîne en nos ténèbres,
Le rayon sulfureux qu’en des songes funèbres
Il nous apporte de l’enfer !

Aux profanes éclats de leur coupable joie,
Il était accouru comme un loup vers sa proie ;
Sur les archers dans l’ombre erraient ses yeux ardents.
« Riez et blasphémez dans vos heures oisives.
Moi, je ferai passer vos bouches convulsives
Du rire au grincement de dents ! »

À l’aube du matin, un peu de cendre éteinte
D’un pied large et fourchu portait l’étrange empreinte.
Le val fut tout le jour désert, silencieux.
Mais au lieu du foyer, à minuit même, un pâtre
Vit soudain apparaître une flamme bleuâtre
Qui ne montait pas vers les cieux.

Dès qu’au sol attachée elle rampa livide,
De longs rires, soudain éclatant dans le vide,
Glacèrent le berger d’un grand effroi saisi.
Il ne vit point Satan et ceux de l’autre monde,
Et ne put concevoir, dans sa terreur profonde,
Ce qu’ils souffraient pour rire ainsi !

Dès lors, toutes les nuits, aux monts, aux bois antiques,

L'ardent foyer jeta des clartés fantastiques ;
Des rires effrayaient les hiboux des manoirs ;
Et les chauves-souris, que tout sabbat réclame,
Volaient, et par moment épouvantaient la flamme
De leur grande aile aux ongles noirs.

Rien, avant le rayon de l'aube matinale,
Enfants, rien n'éteignait cette flamme infernale.
Si l'orage, à grands flots tombant, grondait dans l'air,
Les rires éclataient aussi haut que la foudre,
La flamme en tournoyant s'élançait de la poudre,
Comme pour s'unir à l'éclair !

Mais enfin, une nuit, vêtu du scapulaire,
Se leva du vieux saint le marbre séculaire ;
Il fit trois pas, armé de son rameau bénit ;
De l'effrayant prodige effrayant exorciste,
De ses lèvres de pierre il dit : « Que Dieu m'assiste ! »
En ouvrant ses bras de granit !

Alors tout s'éteignit, flammes, rires, phosphore,
Tout ! Et le lendemain, on trouva dès l'aurore
Les deux gens-d'armes morts sur la statue assis ;
On les ensevelit ; et, suivant sa promesse,
Le seigneur du hameau, pour fonder une messe,
Légua trois deniers parisis.

Si quelque enseignement se cache en cette histoire,
Qu'importe ! il ne faut pas la juger, mais la croire.
La croire ! Qu'ai-je dit ? Ces temps sont loin de nous !
Ce n'est plus qu'à demi qu'on se livre aux croyances.
Nul, dans notre âge aveugle et vain de ses sciences,
Ne sait plier les deux genoux !

(Odes et Ballades)

LAZZARA

COMME elle court ! voyez ! — par les poudreux sentiers,
Par les gazons tout pleins de touffes d'égliers,
Par les blés où le pavot brille,
Par les chemins perdus, par les chemins frayés,
Par les monts, par les bois, par les plaines, voyez
Comme elle court, la jeune fille !

Elle est grande, elle est svelte, et quand, d'un pas joyeux,
Sa corbeille de fleurs sur la tête, à nos yeux
Elle apparaît vive et folâtre,
À voir sur son beau front s'arrondir ses bras blancs,
On croirait voir de loin, dans nos temples croulants,
Une amphore aux anses d'albâtre.
Elle est jeune et rieuse, et chante sa chanson,
Et, pieds nus, près du lac, de buisson en buisson,
Poursuit les vertes demoiselles.
Elle lève sa robe et passe les ruisseaux.
Elle va, court, s'arrête, et vole, et les oiseaux
Pour ses pieds donneraient leurs ailes.

Quand, le soir, pour la danse on va se réunir,
À l'heure où l'on entend lentement revenir
Les grelots du troupeau qui bêle,
Sans chercher quels atours à ses traits conviendront,
Elle arrive, et la fleur qu'elle attache à son front
Nous semble toujours la plus belle.

Certes, le vieux Omer, pacha de Négrepont,
Pour elle eût tout donné, vaisseaux à triple pont,
Foudroyantes artilleries,
Harnois de ses chevaux, toisons de ses brebis,

Et son rouge turban de soie, et ses habits
Tout ruisselants de pierreries,

Et ses lourds pistolets, ses tromblons évasés,
Et leurs pommeaux d'argent par sa main rude usés,
Et ses sonores espingoles,
Et son courbe damas, et, don plus riche encor,
La grande peau de tigre où pend son carquois d'or,
Hérissé de flèches mogoles.

Il eût donné sa housse et son large étrier,
Donné tous ses trésors avec le trésorier,
Donné ses trois cents concubines,
Donné ses chiens de chasse aux colliers de vermeil,
Donné ses Albanais, brûlés par le soleil,
Avec leurs longues carabines.
Il eût donné les Francs, les Juifs et leur rabbin,
Son kiosque rouge et vert, et ses salles de bain
Aux grands pavés de mosaïque,
Sa haute citadelle aux créneaux anguleux,
Et sa maison d'été qui se mire aux flots bleus
D'un golfe de Cyrénaïque.

Tout ! jusqu'au cheval blanc qu'il élève au sérail,
Dont la sueur à flots argente le poitrail,
Jusqu'au frein que l'or damasquine,
Jusqu'à cette Espagnole, envoi du dey d'Alger,
Qui soulève, en dansant son fandango léger,
Les plis brodés de sa basquine !

Ce n'est point un pacha, c'est un klephte à l'œil noir
Qui l'a prise, et qui n'a rien donné pour l'avoir,
Car la pauvreté l'accompagne :
Un klephte a pour tous biens l'air du ciel, l'eau des puits,
Un bon fusil bronzé par la fumée, et puis
La liberté sur la montagne

SOLEIL COUCHANT

LE soleil s'est couché ce soir dans les nuées ;
Demain, viendra l'orage, et le soir, et la nuit ;
Puis l'aube, et ses clartés de vapeurs obstruées ;
Puis les nuits, puis les jours, pas du temps qui s'enfuit !

Tous ces jours passeront ; ils passeront en foule
Sur la face des mers, sur la face des monts,
Sur les fleuves d'argent, sur les forêts où roule
Comme un hymne confus des morts que nous aimons.

Et la face des eaux et le front des montagnes,
Ridés et non vieillis, et les bois toujours verts
S'iront rajeunissant ; le fleuve des campagnes
Prendra sans cesse aux monts le flot qu'il donne aux mers.

Mais moi, sous chaque jour courbant plus bas ma tête,
Je passe, et, refroidi sous ce soleil joyeux,
Je m'en irai bientôt, au milieu de la fête,
Sans que rien manque au monde immense et radieux !

PUISQUE J'AI MIS MA LÈVRE

PUISQUE j'ai mis ma lèvre à ta coupe encor pleine ;
Puisque j'ai dans tes mains posé mon front pâli ;
Puisque j'ai respiré parfois la douce haleine
De ton âme, parfum dans l'ombre enseveli ;

Puisqu'il me fut donné de t'entendre me dire
Les mots où se répand le cœur mystérieux ;
Puisque j'ai vu pleurer, puisque j'ai vu sourire
Ta bouche sur ma bouche et tes yeux sur mes yeux ;

Puisque j'ai vu briller sur ma tête ravie
Un rayon de ton astre, hélas ! voilé toujours ;
Puisque j'ai vu tomber dans l'onde de ma vie
Une feuille de rose arrachée à tes jours ;
Je puis maintenant dire aux rapides années :
« Passez ! passez toujours, je n'ai plus à vieillir !
Allez-vous-en avec vos fleurs toutes fanées ;
J'ai dans l'âme une fleur que nul ne peut cueillir !

« Votre aile en le heurtant ne fera rien répandre
Du vase où je m'abreuve et que j'ai bien rempli.
Mon âme a plus de feu que vous n'avez de cendre !
Mon cœur a plus d'amour que vous n'avez d'oubli ! »

(Chants du Crépuscule)

LA VACHE

EVANT la blanche ferme où parfois vers midi

D Un vieillard vient s'asseoir sur le sol attiédi,
Où cent poules gaîment mêlent leurs crêtes rouges,
Où, gardiens du sommeil, les dogues dans leurs bouges
Écoutent les chansons du gardien du réveil,
Du beau coq vernissé qui reluit au soleil,
Une vache était là tout à l'heure arrêtée.
Superbe, énorme, rousse et de blanc tachetée,
Douce comme une biche avec ses jeunes faons,
Elle avait sous le ventre un beau groupe d'enfants,
D'enfants aux dents de marbre, aux cheveux en broussailles,
Frais, et plus charbonnés que de vieilles murailles,
Qui, bruyants, tous ensemble, à grands cris appelant
D'autres qui, tout petits, se hâtaient en tremblant,
Dérobant sans pitié quelque laitière absente,
Sous leur bouche joyeuse et peut-être blessante
Et sous leurs doigts pressant le lait par mille trous,
Tiraient le pis fécond de la mère au poil roux.
Elle, bonne et puissante, et de son trésor pleine,
Sous leurs mains par moments faisant frémir à peine
Son beau flanc plus ombré qu'un flanc de léopard,
Distraite, regardait vaguement quelque part.

Ainsi, Nature, abri de toute créature !
Ô mère universelle, indulgente Nature !
Ainsi, tous à la fois, mystiques et charnels,
Cherchant l'ombre et le lait sous tes flancs éternels,
Nous sommes là, savants, poètes, pêle-mêle,
Pendus de toutes parts à ta forte mamelle !
Et tandis qu'affamés, avec des cris vainqueurs,
À tes sources sans fin désaltérant nos cœurs,
Pour en faire plus tard notre sang et notre âme,
Nous aspirons à flots ta lumière et ta flamme,
Les feuillages, les monts, les prés verts, le ciel bleu,
Toi, sans te déranger, tu rêves à ton Dieu !

(Voix intérieures)

TRISTESSE D'OLYMPIO

LES champs n'étaient point noirs, les cieux n'étaient pas mornes ;
Non ! Le jour rayonnait dans un azur sans bornes
Sur la terre étendu,
L'air était plein d'encens, et les prés de verdure,
Quand il revit ces lieux où par tant de blessures
Son cœur s'est répandu !

L'automne souriait, les coteaux vers la plaine
Penchaient leurs bois charmants qui jaunissaient à peine,
Le ciel était doré,
Et les oiseaux, tournés vers celui que tout nomme,
Disant peut-être à Dieu quelque chose de l'homme,
Chantaient leur chant sacré !

Il voulut tout revoir, l'étang près de la source,
La mesure où l'aumône avait vidé leur bourse,
Le vieux frêne plié,
Les retraites d'amour au fond des bois perdues,
L'arbre où dans les baisers leurs âmes confondues
Avaient tout oublié !

Il chercha le jardin, la maison isolée,
La grille d'où l'œil plonge en une oblique allée,
Les vergers en talus.
Pâle, il marchait. — Au bruit de son pas grave et sombre,
Il voyait à chaque arbre, hélas ! se dresser l'ombre
Des jours qui ne sont plus !

Il entendait frémir dans la forêt qu'il aime
Ce doux vent qui, faisant tout vibrer en nous-même,

Y réveille l'amour,
Et, remuant le chêne ou balançant la rose,
Semble l'âme de tout qui va sur chaque chose
Se poser tour à tour !

Les feuilles qui gisaient dans le bois solitaire,
S'efforçant sous ses pas de s'élever de terre,
Couraient dans le jardin ;
Ainsi, parfois, quand l'âme est triste, nos pensées
S'envolent un moment sur leurs ailes blessées,
Puis retombent soudain.

Il contempla longtemps les formes magnifiques
Que la nature prend dans les champs pacifiques ;
Il rêva jusqu'au soir ;
Tout le jour il erra le long de la ravine,
Admirant tour à tour le ciel, face divine,
Le lac, divin miroir !

Hélas ! se rappelant ses douces aventures,
Regardant, sans entrer, par dessus les clôtures,
Ainsi qu'un paria,
Il erra tout le jour. Vers l'heure où la nuit tombe,
Il se sentit le cœur triste comme une tombe ;
Alors il s'écria :

« Ô douleur ! j'ai voulu, moi, dont l'âme est troublée,
Savoir si l'urne encor conservait la liqueur,
Et voir ce qu'avait fait cette heureuse vallée
De tout ce que j'avais laissé là de mon cœur !

« Que peu de temps suffit pour changer toutes choses !
Nature au front serein, comme vous oubliez !
Et comme vous brisez dans vos métamorphoses
Les fils mystérieux où nos cœurs sont liés !

« Nos chambres de feuillage en halliers sont changées ;

L'arbre où fut notre chiffre est mort, ou renversé ;
Nos roses dans l'enclos ont été ravagées
Par les petits enfants qui sautent le fossé !

« Un mur clôt la fontaine où, par l'heure échauffée,
Folâtre elle buvait en descendant des bois ;
Elle prenait de l'eau dans sa main, douce fée,
Et laissait retomber des perles de ses doigts !

« On a pavé la route âpre et mal aplanie,
Où, dans le sable pur se dessinant si bien
Et de sa petitesse étalant l'ironie,
Son pied charmant semblait rire à côté du mien !
« La borne du chemin qui vit des jours sans nombre,
Où jadis pour m'attendre elle aimait à s'asseoir,
S'est usée en heurtant, lorsque la route est sombre,
Les grands chars gémissants qui reviennent le soir.

« La forêt ici manque, et là s'est agrandie.
De tout ce qui fut nous presque rien n'est vivant ;
Et, comme un tas de cendre éteinte et refroidie,
L'amas des souvenirs se disperse à tout vent !

« N'existons-nous donc plus ? Avons-nous eu notre heure ?
Rien ne la rendra-t-il à nos cris superflus ?
L'air joue avec la branche au moment où je pleure,
Ma maison me regarde et ne me connaît plus.

« D'autres vont maintenant passer où nous passâmes.
Nous y sommes venus, d'autres vont y venir ;
Et le songe qu'avaient ébauché nos deux âmes,
Ils le continueront sans pouvoir le finir !

« Car personne ici bas ne termine et n'achève ;
Les pires des humains sont comme les meilleurs ;
Nous nous réveillons tous au même endroit du rêve ;
Tout commence en ce monde, et tout finit ailleurs.

« Oui, d'autres à leur tour viendront, couples sans tache,
Puiser dans cet asile heureux, calme, enchanté,
Tout ce que la nature à l'amour qui se cache
Mêle de rêverie et de solennité !

« D'autres auront nos champs, nos sentiers, nos retraites :
Ton bois, ma bien-aimée, est à des inconnus.
D'autres femmes viendront, baigneuses indiscrètes,
Troubler le flot sacré qu'ont touché tes pieds nus !

« Quoi donc ! c'est vainement qu'ici nous nous aimâmes !
Rien ne nous restera de ces coteaux fleuris
Où nous fondions notre être en y mêlant nos flammes !
L'impassible nature a déjà tout repris.

« Oh ! dites-moi, ravins, frais ruisseaux, treilles mûres,
Rameaux chargés de nids, grottes, forêts, buissons,
Est-ce que vous ferez pour d'autres vos murmures ?
Est-ce que vous direz à d'autres vos chansons ?

« Nous vous comprenions tant ! doux, attentifs, austères,
Tous nos échos s'ouvraient si bien à votre voix !
Et nous prêtions si bien, sans troubler vos mystères,
L'oreille aux mots profonds que vous dites parfois !

« Répondez, vallon pur ! répondez, solitude !
Ô nature abritée en ce désert si beau,
Lorsque nous dormirons tous deux dans l'attitude
Que donne aux morts pensifs la forme du tombeau,

« Est-ce que vous serez à ce point insensible
De nous savoir couchés, morts avec nos amours,
Et de continuer votre fête paisible,
Et de toujours sourire, et de chanter toujours ?

« Est-ce que nous sentant errer dans vos retraites,

Fantômes reconnus par vos monts et vos bois,
Vous ne nous direz pas de ces choses secrètes
Qu'on dit en revoyant des amis d'autrefois ?

« Est-ce que vous pourrez, sans tristesse et sans plainte,
Voir nos ombres flotter où marchèrent nos pas,
Et la voir m'entraîner, dans une morne étreinte,
Vers quelque source en pleurs qui sanglote tout bas ?

« Et, s'il est quelque part, dans l'ombre où rien ne veille,
Deux amants sous vos fleurs abritant leurs transports,
Ne leur irez-vous pas murmurer à l'oreille :
« Vous qui vivez, donnez une pensée aux morts ! »

« Dieu nous prête un moment les prés et les fontaines,
Les grands bois frissonnants, les rocs profonds et sourds,
Et les cieux azurés et les lacs et les plaines,
Pour y mettre nos cœurs, nos rêves, nos amours !

« Puis il nous les retire. Il souffle notre flamme.
Il plonge dans la nuit l'autre où nous rayonnons,
Et dit à la vallée, où s'imprima notre âme,
D'effacer notre trace et d'oublier nos noms.

« Eh bien ! oubliez-nous, maison, jardin, ombrages !
Herbe, use notre seuil ! ronce, cache nos pas !
Chantez, oiseaux ! ruisseaux, coulez ! croissez, feuillages !
Ceux que vous oubliez ne vous oublieront pas.

« Car vous êtes pour nous l'ombre de l'amour même !
Vous êtes l'oasis qu'on rencontre en chemin !
Vous êtes, ô vallon, la retraite suprême
Où nous avons pleuré nous tenant par la main !

« Toutes les passions s'éloignent avec l'âge,
L'une emportant son masque et l'autre son couteau.
Comme un essaim chantant d'histrions en voyage

Dont le groupe décroît derrière le coteau.

" Mais toi, rien ne t'efface, Amour ! toi qui nous charmes,
Toi qui, torche ou flambeau, luis dans notre brouillard !
Tu nous tiens par la joie, et surtout par les larmes !
Jeune homme on te maudit, on t'adore vieillard.

« Dans ces jours où la tête au poids des ans s'incline,
Où l'homme, sans projets, sans but, sans visions,
Sent qu'il n'est déjà plus qu'une tombe en ruine
Où gisent ses vertus et ses illusions ;

« Quand notre âme en rêvant descend dans nos entrailles
Comptant dans notre cœur, qu'enfin la glace atteint,
Comme on compte les morts sur un champ de batailles,
Chaque douleur tombée et chaque songe éteint ;

« Comme quelqu'un qui cherche, en tenant une lampe,
Loin des objets réels, loin du monde rieur,
Elle arrive à pas lents par une obscure rampe
Jusqu'au fond désolé du gouffre intérieur ;

« Et là, dans cette nuit qu'aucun rayon n'étoile,
L'âme en un repli sombre où tout semble finir,
Sent quelque chose encor palpiter sous un voile... —
C'est toi qui dors dans l'ombre, ô sacré souvenir ! »

(Les Rayons et les Ombres)

J'AI CUEILLI CETTE FLEUR

J'AI cueilli cette fleur pour toi sur la colline.
Dans l'âpre escarpement qui sur le flot s'incline,
Que l'aigle connaît seul et peut seul approcher,
Paisible, elle croissait aux fentes du rocher.
L'ombre baignait les flancs du morne promontoire ;
Je voyais, comme on dresse au lieu d'une victoire
Un grand arc de triomphe éclatant et vermeil,
À l'endroit où s'était englouti le soleil,
La sombre nuit bâtir un porche de nuées.
Des voiles s'enfuyaient, au loin diminuées ;
Quelques toits, s'éclairant au fond d'un entonnoir,
Semblaient craindre de luire et de se laisser voir.
J'ai cueilli cette fleur pour toi, ma bien-aimée.
Elle est pâle et n'a pas de corolle embaumée,
Sa racine n'a pris sur la crête des monts
Que l'amère senteur des glauques goëmons ;
Moi, j'ai dit : « Pauvre fleur, du haut de cette cime,
Tu devais t'en aller dans cet immense abîme
Où l'algue et le nuage et les voiles s'en vont.
Va mourir sur un cœur, abîme plus profond.
Fane-toi sur ce sein en qui palpite un monde.
Le ciel, qui te créa pour t'effeuiller dans l'onde,
Te fit pour l'Océan, je te donne à l'amour. »
Le vent mêlait les flots ; il ne restait du jour
Qu'une vague lueur, lentement effacée.
Oh ! comme j'étais triste au fond de ma pensée,
Tandis que je songeais, et que le gouffre noir
M'entraînait dans l'âme avec tous les frissons du soir !

(Les Contemplations)

À VILLEQUIER

M AINTENANT que Paris, ses pavés et ses marbres,
Et sa brume et ses toits sont bien loin de mes yeux ;
Maintenant que je suis sous les branches des arbres
Et que je puis songer à la beauté des cieux ;

Maintenant que du deuil qui m'a fait l'âme obscure
Je sors, pâle et vainqueur,
Et que je sens la paix de la grande nature
Qui m'entre dans le cœur ;

Maintenant que je puis, assis au bord des ondes,
Ému par ce superbe et tranquille horizon,
Examiner en moi les vérités profondes
Et regarder les fleurs qui sont dans le gazon ;

Maintenant, ô mon Dieu ! que j'ai ce calme sombre
De pouvoir désormais
Voir de mes yeux la pierre où je sais que dans l'ombre
Elle dort pour jamais ;

Maintenant qu'attendri par ces divins spectacles,
Plaines, forêts, rochers, vallons, fleuve argenté,
Voyant ma petitesse et voyant vos miracles,
Je reprends ma raison devant l'immensité ;

Je viens à vous, Seigneur, père auquel il faut croire ;
Je vous porte, apaisé,
Les morceaux de ce cœur tout plein de votre gloire
Que vous avez brisé ;

Je viens à vous. Seigneur ! confessant que vous êtes
Bon, clément, indulgent et doux, ô Dieu vivant !
Je conviens que vous seul savez ce que vous faites,
Et que l'homme n'est rien qu'un jonc qui tremble au vent ;

Je dis que le tombeau qui sur les morts se ferme
Ouvre le firmament,
Et que ce qu'ici-bas nous prenons pour le terme
Est le commencement ;

Je conviens à genoux que vous seul, père auguste,
Possédez l'infini, le réel, l'absolu ;
Je conviens qu'il est bon, je conviens qu'il est juste
Que mon cœur ait saigné, puisque Dieu l'a voulu !

Je ne résiste plus à tout ce qui m'arrive
Par votre volonté.
L'âme de deuils en deuils, l'homme de rive en rive,
Roule à l'éternité.

Nous ne voyons jamais qu'un seul coté des choses ;
L'autre plonge en la nuit d'un mystère effrayant.
L'homme subit le joug sans connaître les causes.
Tout ce qu'il voit est court, inutile et fuyant.

Vous faites revenir toujours la solitude
Autour de tous ses pas.
Vous n'avez pas voulu qu'il eût la certitude
Ni la joie ici-bas !

Dès qu'il possède un bien, le sort le lui retire.
Rien ne lui fut donné, dans ses rapides jours,
Pour qu'il s'en puisse faire une demeure, et dire :
« C'est ici ma maison, mon champ, et mes amours ! »

Il doit voir peu de temps tout ce que ses yeux voient ;
Il vieillit sans soutiens.
Puisque ces choses sont, c'est qu'il faut qu'elles soient ;
J'en conviens, j'en conviens !

Le monde est sombre, ô Dieu ! l'immuable harmonie
Se compose des pleurs aussi bien que des chants ;

L'homme n'est qu'un atome en cette ombre infinie,
Nuit où montent les bons, où tombent les méchants.

Je sais que vous avez bien autre chose à faire
 Que de nous plaindre tous,
Et qu'un enfant qui meurt, désespoir de sa mère,
 Ne vous fait rien, à vous !

Je sais que le fruit tombe au vent qui le secoue ;
Que l'oiseau perd sa plume, et la fleur son parfum ;
Que la création est une grande roue
Qui ne peut se mouvoir sans écraser quelqu'un !

Les mois, les jours, les flots des mers, les yeux qui pleurent,
 Passent sous le ciel bleu ;
Il faut que l'herbe pousse et que les enfants meurent ;
 Je le sais, ô mon Dieu !

Dans vos cieux, au-delà de la sphère des nues,
Au fond de cet azur immobile et dormant,
Peut-être faites-vous des choses inconnues
Où la douleur de l'homme entre comme élément.

Peut-être est-il utile à vos desseins sans nombre
 Que des êtres charmants
S'en aillent, emportés par le tourbillon sombre
 Des noirs événements.

Nos destins ténébreux vont sous des lois immenses
Que rien ne déconcerte et que rien n'attendrit.
Vous ne pouvez avoir de subites clémences
Qui dérangent le monde, ô Dieu, tranquille esprit !

Je vous supplie, ô Dieu ! de regarder mon âme,
 Et de considérer
Qu'humble comme un enfant et doux comme une femme
 Je viens vous adorer !

Considérez encor que j'avais, dès l'aurore,
Travaillé, combattu, pensé, marché, lutté,
Expliquant la nature à l'homme qui l'ignore,
Éclairant toute chose avec votre clarté ;

Que j'avais, affrontant la haine et la colère,
Fait ma tâche ici-bas,
Que je ne pouvais pas m'attendre à ce salaire,
Que je ne pouvais pas

Prévoir que, vous aussi, sur ma tête qui ploie
Vous appesantiriez votre bras triomphant,
Et que, vous qui voyez comme j'ai peu de joie,
Vous me reprendriez si vite mon enfant !

Qu'une âme ainsi frappée à se plaindre est sujette,
Que j'ai pu blasphémer,
Et vous jeter mes cris comme un enfant qui jette
Une pierre à la mer !

Considérez qu'on doute, ô mon Dieu ! quand on souffre,
Que l'œil qui pleure trop finit par s'aveugler,
Qu'un être que son deuil plonge au plus noir du gouffre,
Quand il ne vous voit plus, ne peut vous contempler ;

Et qu'il ne se peut pas que l'homme, lorsqu'il sombre
Dans les afflictions,
Ait présente à l'esprit la sérénité sombre
Des constellations !

Aujourd'hui, moi qui fus faible comme une mère,
Je me courbe à vos pieds devant vos cieux ouverts.
Je me sens éclairé dans ma douleur amère
Par un meilleur regard jeté sur l'univers.

Seigneur, je reconnais que l'homme est en délire

S'il ose murmurer,
Je cesse d'accuser, je cesse de maudire ;
Mais laissez-moi pleurer !

Hélas ! laissez les pleurs couler de ma paupière,
Puisque vous avez fait les hommes pour cela !
Laissez-moi me pencher sur cette froide pierre
Et dire à mon enfant : « Sens-tu que je suis là ? »

Laissez-moi lui parler, incliné sur ses restes,
Le soir, quand tout se tait,
Comme si, dans sa nuit rouvrant ses yeux célestes,
Cet ange m'écoutait !

Hélas ! vers le passé tournant un œil d'envie,
Sans que rien ici-bas puisse m'en consoler,
Je regarde toujours ce moment de ma vie
Où je l'ai vue ouvrir son aile et s'envoler !

Je verrai cet instant jusqu'à ce que je meure,
L'instant, pleurs superflus !
Où je criai : « L'enfant que j'avais tout à l'heure,
Quoi donc ! je ne l'ai plus ! »

Ne vous irritez pas que je sois de la sorte,
Ô mon Dieu ! cette plaie a si longtemps saigné !
L'angoisse dans mon âme est toujours la plus forte,
Et mon cœur est soumis, mais n'est pas résigné.

Ne vous irritez pas ! fronts que le deuil réclame,
Mortels sujets aux pleurs,
Il nous est malaisé de retirer notre âme
De ces grandes douleurs.

Voyez-vous ! nos enfants nous sont bien nécessaires,
Seigneur ; quand on a vu dans sa vie, un matin,
Au milieu des ennuis, des peines, des misères

Et de l'ombre que fait sur nous notre destin,
Apparaître un enfant, tête chère et sacrée,
 Petit être joyeux,
Si beau, qu'on a cru voir s'ouvrir à son entrée
 Une porte des cieux ;

Quand on a vu, seize ans, de cet autre soi-même
Croître la grâce aimable et la douce raison ;
Lorsqu'on a reconnu que cet enfant qu'on aime
Fait le jour dans notre âme et dans notre maison,

Que c'est la seule joie ici-bas qui persiste
 De tout ce qu'on rêva,
Considérez que c'est une chose bien triste
 De le voir qui s'en va !

(Les Contemplations)

BOOZ ENDORMI

Booz s'était couché, de fatigue accablé ;
Il avait tout le jour travaillé dans son aire,
 Puis avait fait son lit à sa place ordinaire ;
Booz dormait auprès des boisseaux pleins de blé.

Ce vieillard possédait des champs de blés et d'orge ;
Il était, quoique riche, à la justice enclin ;
Il n'avait pas de fange en l'eau de son moulin ;
Il n'avait pas d'enfer dans le feu de sa forge.

Sa barbe était d'argent comme un ruisseau d'avril.

Sa gerbe n'était point avare ni haineuse ;
Quand il voyait passer quelque pauvre glaneuse :
« Laissez tomber exprès des épis, » disait-il.

Cet homme marchait pur loin des sentiers obliques,
Vêtu de probité candide et de lin blanc ;
Et, toujours du côté des pauvres ruisselant,
Ses sacs de grains semblaient des fontaines publiques.

Booz était bon maître et fidèle parent ;
Il était généreux, quoiqu'il fût économe ;
Les femmes regardaient Booz plus qu'un jeune homme,
Car le jeune homme est beau, mais le vieillard est grand.

Le vieillard, qui revient vers la source première,
Entre aux jours éternels et sort des jours changeants ;
Et l'on voit de la flamme aux yeux des jeunes gens,
Mais dans l'œil du vieillard on voit de la lumière.

Donc, Booz dans la nuit dormait parmi les siens ;
Près des meules, qu'on eût prises pour des décombres,
Les moissonneurs couchés faisaient des groupes sombres.
Et ceci se passait dans des temps très anciens.

Les tribus d'Israël avaient pour chef un juge ;
La terre, où l'homme errait sous la tente, inquiet
Des empreintes de pieds de géants qu'il voyait,
Était encor mouillée et molle du déluge.

Comme dormait Jacob, comme dormait Judith,

Booz, les yeux fermés, gisait sous la feuillée ;
Or, la porte du ciel s'étant entre-bâillée
Au-dessus de sa tête, un songe en descendit.

Et ce songe était tel, que Booz vit un chêne
Qui, sorti de son ventre, allait jusqu'au ciel bleu :
Une race y montait comme une longue chaîne ;
Un roi chantait en bas, en haut mourait un Dieu.

Et Booz murmurait avec la voix de l'âme :
« Comment se pourrait-il que de moi ceci vînt ?
Le chiffre de mes ans a passé quatre-vingt,
Et je n'ai pas de fils, et je n'ai plus de femme.

« Voilà longtemps que celle avec qui j'ai dormi,
Ô Seigneur ! a quitté ma couche pour la vôtre ;
Et nous sommes encor tout mêlés l'un à l'autre,
Elle à demi vivante, et moi mort à demi.

« Une race naîtrait de moi ! Comment le croire ?
Comment se pourrait-il que j'eusse des enfants ?
Quand on est jeune, on a des matins triomphants ;
Le jour sort de la nuit comme d'une victoire ;

« Mais, vieux, on tremble ainsi qu'à l'hiver le bouleau ;
Je suis veuf, je suis seul, et sur moi le soir tombe,
Et je courbe, ô mon Dieu ! mon âme vers la tombe,
Comme un bœuf ayant soif penche son front vers l'eau. »

Ainsi parlait Booz dans le rêve et l'extase,
Tournant vers Dieu ses yeux par le sommeil noyés ;
Le cèdre ne sent pas une rose à sa base,
Et lui ne sentait pas une femme à ses pieds.

Pendant qu'il sommeillait, Ruth, une Moabite,
S'était couchée aux pieds de Booz, le sein nu,

Espérant on ne sait quel rayon inconnu,
Quand viendrait du réveil la lumière subite.

Booz ne savait point qu'une femme était là,
Et Ruth ne savait point ce que Dieu voulait d'elle.
Un frais parfum sortait des touffes d'asphodèle ;
Les souffles de la nuit flottaient sur Galgala.

L'ombre était nuptiale, auguste et solennelle ;
Les anges y volaient sans doute obscurément,
Car on voyait passer dans la nuit, par moment,
Quelque chose de bleu qui paraissait une aile.

La respiration de Booz qui dormait
Se mêlait au bruit sourd des ruisseaux sur la mousse.
On était dans le mois où la nature est douce,
Les collines ayant des lis sur leur sommet.

Ruth songeait, et Booz dormait ; l'herbe était noire ;
Les grelots des troupeaux palpitaient vaguement ;
Une immense bonté tombait du firmament ;
C'était l'heure tranquille où les lions vont boire.

Tout reposait dans Ur et dans Jérimadeth ;
Les astres émaillaient le ciel profond et sombre ;
Le croissant fin et clair parmi ces fleurs de l'ombre
Brillait à l'occident, et Ruth se demandait,

Immobile, ouvrant l'œil à moitié sous ses voiles.
Quel dieu, quel moissonneur de l'éternel été
Avait, en s'en allant, négligemment jeté
Cette faucille d'or dans le champ des étoiles.

SAISON DES SEMAILLES, LE SOIR

C'EST le moment crépusculaire.
J'admire, assis sous un portail,
Ce reste de jour dont s'éclaire
La dernière heure du travail.

Dans les terres, de nuit baignées,
Je contemple, ému, les haillons
D'un vieillard qui jette à poignées
La moisson future aux sillons.

Sa haute silhouette noire
Domine les profonds labours.
On sent à quel point il doit croire
À la fuite utile des jours.

Il marche dans la plaine immense,
Va, vient, lance la graine au loin,
Rouvre sa main, et recommence.
Et je médite, obscur témoin,

Pendant que, déployant ses voiles,
L'ombre, où se mêle une rumeur,
Semble élargir jusqu'aux étoiles
Le geste auguste du semeur.

(Chansons des Rues et des Bois)

L'EXPIATION

I

I l neigeait. On était vaincu par sa conquête.
Pour la première fois l'aigle baissait la tête.
Sombres jours ! L'empereur revenait lentement,
Laissant derrière lui brûler Moscou fumant.
Il neigeait. L'âpre hiver fondait en avalanche.
Après la plaine blanche, une autre plaine blanche.
On ne connaissait plus les chefs ni le drapeau.
Hier la grande armée, et maintenant troupeau.
On ne distinguait plus les ailes ni le centre :
Il neigeait. Les blessés s'abritaient dans le ventre
Des chevaux morts ; au seuil des bivouacs désolés
On voyait des clairons à leur poste gelés
Restés debout, en selle et muets, blancs de givre,
Collant leur bouche en pierre aux trompettes de cuivre.
Boulets, mitraille, obus, mêlés aux flocons blancs,
Pleuvaient ; les Grenadiers, surpris d'être tremblants,
Marchaient pensifs, la glace à leur moustache grise.
Il neigeait, il neigeait toujours ! La froide bise
Sifflait ; sur le verglas, dans des lieux inconnus,
On n'avait pas de pain et l'on allait pieds nus.
Ce n'étaient plus des cœurs vivants, des gens de guerre ;
C'était un rêve errant dans la brume, un mystère,
Une procession d'ombres sur le ciel noir.
La solitude, vaste, épouvantable à voir,
Partout apparaissait, muette vengeresse.
Le ciel faisait sans bruit avec la neige épaisse

Pour cette immense armée un immense linceul ;
Et, chacun se sentant mourir, on était seul.
— Sortira-t-on jamais de ce funeste empire ?
Deux ennemis ! le Czar, le Nord. Le Nord est pire.
On jetait les canons pour brûler les affûts.
Qui se couchait, mourait. Groupe morne et confus.
Ils fuyaient ; le désert dévorait le cortège.
On pouvait, à des plis qui soulevaient la neige,
Voir que des régiments s'étaient endormis là.
Ô chutes d'Annibal ! Lendemain d'Attila !
Fuyards, blessés, mourants, caissons, brancards, civières,
On s'écrasait aux ponts pour passer les rivières.
On s'endormait dix mille, on se réveillait cent.
Ney, que suivait naguère une armée, à présent
S'évadait, disputant sa montre à trois cosaques.
Toutes les nuits, qui vive ! alerte ! assauts ! attaques !
Ces fantômes prenaient leurs fusils, et sur eux
Ils voyaient se ruer, effrayants, ténébreux,
Avec des cris pareils aux voix des vautours chauves,
D'horribles escadrons, tourbillons d'hommes fauves.
Toute une armée ainsi dans la nuit se perdait.
L'empereur était là, debout, qui regardait.
Il était comme un arbre en proie à la cognée :
Sur ce géant, grandeur jusqu'alors épargnée,
Le malheur, bûcheron sinistre, était monté ;
Et lui, chêne vivant par la hache insulté,
Tressaillant sous le spectre aux lugubres revanches,
Il regardait tomber autour de lui ses branches.
Chefs, soldats, tous mouraient. Chacun avait son tour.
Tandis qu'environnant sa tente avec amour,
Voyant son ombre aller et venir sur la toile,
Ceux qui restaient, croyant toujours à son étoile,
Accusaient le destin de lèse-majesté,
Lui se sentit soudain dans l'âme épouvanté.
Stupéfait du désastre et ne sachant que croire,
L'empereur se tourna vers Dieu ; l'homme de gloire
Trembla ; Napoléon comprit qu'il expiait

Quelque chose peut-être, et, livide, inquiet,
Devant ses légions sur la neige semées :
« Est-ce le châtement, dit-il. Dieu des armées ? »
Alors il s'entendit appeler par son nom,
Et quelqu'un qui parlait dans l'ombre lui dit : « Non. »

II

Waterloo ! Waterloo ! Waterloo ! morne plaine !
Comme une onde qui bout dans une urne trop pleine,
Dans ton cirque de bois, de coteaux, de vallons,
La pâle mort mêlait les sombres bataillons.
D'un côté c'est l'Europe, et de l'autre la France.
Choc sanglant ! Des héros Dieu trompait l'espérance ;
Tu désertais, victoire ! et le sort était las.
Ô Waterloo ! je pleure et je m'arrête, hélas !
Car ces derniers soldats de la dernière guerre
Furent grands ; ils avaient vaincu toute la terre,
Chassé vingt rois, passé les Alpes et le Rhin,
Et leur âme chantait dans les clairons d'airain !

Le soir tombait ; la lutte était ardente et noire.
Il avait l'offensive et presque la victoire ;
Il tenait Wellington acculé sur un bois.
Sa lunette à la main, il observait parfois
Le centre du combat, point obscur où tressaille
La mêlée, effroyable et vivante broussaille,
Et parfois l'horizon, sombre comme la mer.
Soudain, joyeux, il dit : « Grouchy ! » — C'était Blücher !
L'espoir changea de camp, le combat changea d'âme.
La mêlée en hurlant grandit comme une flamme.
La batterie anglaise écrasa nos carrés.
La plaine où frissonnaient les drapeaux déchirés
Ne fut plus, dans les cris des mourants qu'on égorge,
Qu'un gouffre flamboyant, rouge comme une forge ;
Gouffre où les régiments, comme des pans de murs,

Tombaient, où se couchaient comme des épis mûrs
Les hauts tambours-majors aux panaches énormes,
Où l'on entrevoyait des blessures difformes !
Carnage affreux ! moment fatal ! l'Homme inquiet
Sentit que la bataille entre ses mains pliait.
Derrière un mamelon la garde était massée,
La garde, espoir suprême et suprême pensée !
— « Allons ! faites donner la garde ! » cria-t-il ;
Et Lanciers, Grenadiers aux guêtres de coutil,
Dragons que Rome eût pris pour des légionnaires,
Cuirassiers, Canonniers qui traînaient des tonnerres,
Portant le noir colback ou le casque poli,
Tous, ceux de Friedland et ceux de Rivoli,
Comprenant qu'ils allaient mourir dans cette fête,
Saluèrent leur dieu, debout dans la tempête.
Leur bouche, d'un seul cri, dit : « Vive l'empereur ! »
Puis, à pas lents, musique en tête, sans fureur,
Tranquille, souriant à la mitraille anglaise,
La Garde impériale entra dans la fournaise.
Hélas ! Napoléon, sur sa garde penché,
Regardait, et sitôt qu'ils avaient débouché
Sous les sombres canons crachant des jets de soufre,
Voyait, l'un après l'autre, en cet horrible gouffre,
Fondre ces régiments de granit et d'acier,
Comme fond une cire au souffle d'un brasier.
Ils allaient, l'arme au bras, front haut, graves, stoïques.
Pas un ne recula. Dormez, morts héroïques !
Le reste de l'armée hésitait sur leurs corps,
Et regardait mourir la Garde. — C'est alors
Qu'élevant tout à coup sa voix désespérée,
La Déroute, géante à la face effarée,
Qui, pâle, épouvantant les plus fiers bataillons,
Changeant subitement les drapeaux en haillons,
À de certains moments, spectre fait de fumées,
Se lève grandissante au milieu des armées,
La Déroute apparut au soldat qui s'émeut,
Et se tordant les bras, cria : « Sauve qui peut ! »

Sauve qui peut ! affront ! horreur ! Toutes les bouches
Criaient ; à travers champs, fous, éperdus, farouches,
Comme si quelque souffle avait passé sur eux,
Parmi les lourds caissons et les fourgons poudreux,
Roulant dans les fossés, se cachant dans les seigles,
Jetant shakos, manteaux, fusils, jetant les aigles,
Sous les sabres prussiens, ces vétérans, ô deuil !
Tremblaient, hurlaient, pleuraient, couraient ! — En un clin d’œil
Comme s’envole au vent une paille enflammée,
S’évanouit ce bruit qui fut la grande armée,
Et cette plaine, hélas ! où l’on rêve aujourd’hui,
Vit fuir ceux devant qui l’univers avait fui !
Quarante ans sont passés, et ce coin de la terre,
Waterloo ! ce plateau funèbre et solitaire,
Ce champ sinistre où Dieu mêla tant de néants,
Tremble encor d’avoir vu la fuite des géants !

Napoléon les vit s’écouler comme un fleuve ;
Hommes, chevaux, tambours, drapeaux ; — et dans l’épreuve
Sentant confusément revenir son remords,
Levant les mains au ciel, il dit : « Mes soldats morts,
Moi vaincu ! mon empire est brisé comme verre.
Est-ce le châtimement cette fois, Dieu sévère ? »
Alors parmi les cris, les rumeurs, le canon,
Il entendit la voix qui lui répondait : « Non. »

(Les Châtiments)

SOPHOCLE À SALAMINE

ME voilà, je suis un éphèbe,
Mes seize ans sont d’azur baignés ;

Guerre, déesse de l'Érèbe,
Sombre guerre aux cris indignés,

Je viens à toi, la nuit est noire !
Puisque Xerxès est le plus fort,
Prends-moi pour la lutte et la gloire
Et pour la tombe ! Mais d'abord,

Toi dont le glaive est le ministre,
Toi que l'éclair suit dans les cieux,
Choisis-moi de ta main sinistre
Une belle fille aux doux yeux,

Qui ne sache pas autre chose
Que rire d'un rire ingénu,
Qui soit divine, ayant la rose
Aux deux pointes de son sein nu,

Et ne soit pas plus importune
À l'homme plein du noir destin
Que ne l'est au profond Neptune
La vive étoile du matin.

Donne-la-moi, que je la presse
Vite sur mon cœur enflammé !
Je veux bien mourir, ô déesse,
Mais pas avant d'avoir aimé.

(Nouvelle Légende des Siècles)

CHANSON DE GRAND-PÈRE

DANSEZ, les petites filles,
Toutes en rond.
En vous voyant si gentilles,
Les bois riront.

Dansez, les petites reines,
Toutes en rond.
Les amoureux sous les frênes
S'embrasseront.

Dansez, les petites folles,
Toutes en rond.
Les bouquins dans les écoles
Bourgeonneront.

Dansez, les petites belles,
Toutes en rond.
Les oiseaux avec leurs ailes
Applaudiront.

Dansez, les petites fées,
Toutes en rond.
Dansez, de bleuets coiffées,
L'aurore au front.

Dansez, les petites femmes,
Toutes en rond.
Les messieurs diront aux dames
Ce qu'ils voudront.

(L'Art d'être Grand-Père)

PROMENADE

LE soleil déclinait ; le soir prompt à le suivre
Brunissait l'horizon. Sur la pierre d'un champ
Un vieillard, qui n'a plus que peu de temps à vivre,
S'était assis pensif, tourné vers le couchant.

C'était un vieux pasteur, berger dans la montagne,
Qui jadis, jeune et pauvre, heureux, libre et sans lois,
À l'heure où le mont fuit sous l'ombre qui le gagne,
Faisait gaiment chanter sa flûte dans les bois.

Maintenant riche et vieux, l'âme du passé pleine,
D'une grande famille aïeul laborieux,
Tandis que ses troupeaux revenaient de la plaine,
Détaché de la terre, il contemplait les cieux.

Le jour qui va finir vaut le jour qui commence.
Le vieux pasteur rêvait sous cet azur si beau.
L'océan devant lui se prolongeait, immense,
Comme l'espoir du juste aux portes du tombeau.

Ô moment solennel ! les monts, la mer farouche,
Les vents, faisaient silence et cessaient leur clameur.
Le vieillard regardait le soleil qui se couche ;
Le soleil regardait le vieillard qui se meurt.

(Les Quatre Vents de l'Esprit)



BRIZEUX

BRIZEUX

AUGUSTE BRIZEUX

1803 – 1858

AUGUSTE BRIZEUX *débuta, en 1831, par l'idylle de Marie. Il a publié depuis Les Ternaires ou La Fleur d'or, le poème des Bretons, des Histoires poétiques et la Poétique nouvelle, et traduit en prose la Divine comédie.*

Sainre-Beuve disait, en parlant de Marie :

« En lisant ce petit livre tout virginal et filial, le décor, le venustus, le simplex munditiis des Latins, reviennent à la pensée, pour exprimer le sentiment qu'il inspire dans sa décence continue. Les plus vrais tableaux, les plus vives réalités qu'il nous offre, ont encore un parfum antique qui trahit une instinctive familiarité avec les maîtres de l'âge d'élégance, avec les poètes du Musée de l'Anthologie. Quelque chose de ce qu'on éprouve devant l'Œdipe d'Ingres, ou à la lecture de l'Antigone de Ballanche, se retrouve ici, moins grave, moins direct, et ménagé sous un adorable artifice. L'élégie du pont Kerlô me reporte involontairement à Moschus, à Bion. L'hymne à la Pitié pourrait être un écho plaintif de Synesius. C'est le propre des poésies extrêmement civilisées de revenir avec une curiosité expresse à la nature la plus détaillée, à la simplicité la plus attentive. Théocrite n'a-t-il pas fait les Syracusaines, et le rhéteur Longus la pastorale de Daphnis et Chloé ? Mais chez l'auteur de Marie tout cela est si habilement fondu, si intimement élaboré au sein d'une mélancolie personnelle et d'une originalité indigène, que la critique la plus pénétrante ne saurait démêler qu'une confuse réminiscence dans ce produit vivant d'un art achevé et que si elle voulait marquer d'un nom ce fruit nouveau, elle serait contrainte d'y rattacher simplement le nom du poète. »

Julien-Auguste-Pélage Brizeux est né à Lorient le 12 septembre 1803. Sa famille était originaire de l'Irlande, de cette verte Érin, qu'il aimait comme une seconde patrie, et qu'il a tant de fois, dans ses chants, associée à la Bretagne :

Car les vierges d'Eir-inn et les vierges d'Arvor
Sont des fruits détachés du même rameau d'or.

Les Brizeux (Brizeuk, Breton, de Breiz, Bretagne) seraient venus en France après la révolution de 1688, lorsque Guillaume d'Orange eut détrôné Jacques II. Ils s'établirent au bord de l'Ellé, à l'extrémité de la Cornouaille, aux confins du pays de Vannes.

Brizeux n'a pas joui de toute sa renommée : discret, farouche, fuyant les routes tumultueuses, il aimait avec passion les secrets sentiers de la Muse, aussi soigneux d'éviter le bruit que d'autres sont ardents à le chercher. Avec cette pudeur de l'esprit, avec cette grâce fière et sauvage, on s'expose à l'oubli dans un temps comme le nôtre.

Le Jour où le poète breton s'éteignit, le jour où l'on apprit que cette voix si mâle et si douce ne se ferait plus entendre, toutes les sympathies cachées éclatèrent. Il était mort loin des siens, loin de la Bretagne et de Paris ; d'un bout de la France à l'autre, partout où il y avait des âmes dignes de ressentir les émotions du beau, ce fut un concert de louanges et de regrets.

On a dit que Brizeux, après les vives impressions de son enfance, avait traversé une période toute différente, que le sentiment breton s'était effacé chez lui pour ne reparaître que bien plus tard, au moment où il prit la plume et se mit à chanter ses landes natales. La France avait été cruellement éprouvée à la suite des guerres de l'Empire : comment s'étonner qu'une âme ardente et généreuse ait été entraînée de ce côté ? Il y a, en effet, toute une période où l'élève du curé d'Arzannô paraît s'occuper beaucoup plus de la France que de la Bretagne. En 1819, Brizeux, âgé de seize ans, va terminer ses études au collège d'Arras, dirigé alors par un de ses parents, son grand-oncle, M. Sallentin. Trois ans après, il revient à Lorient, entre dans une étude d'avoué, y passe deux ans environ, et part ensuite pour Paris, afin d'y faire son droit.

Le voilà dans sa chambre solitaire, à Paris, triste, inquiet de l'avenir, occupé de philosophie et d'art, comparant les voix discordantes d'un siècle troublé à l'harmonie que sa première enfance recueillit sans la comprendre. Ce contraste,

mieux senti de jour en jour, devient un poème au fond de son cœur. Il fixe tous ses souvenirs dans une langue souple et harmonieuse, et il écrit ce livre, ce recueil d'élégies, d'idylles agrestes, décoré du nom de l'humble paysanne. Rien de plus frais ni de plus original : à la suave douceur des sentiments s'unit la franchise des peintures ; des scènes pleines de réalité et de vie servent de cadre à ce qu'il y a de plus pur, le poème de l'enfance et de la première jeunesse. Tantôt le poète est enfantin, mais avec une grâce supérieure, comme dans l'idylle du pont Kerlô, tantôt il jette un cri de douleur qui retentit dans notre âme :

Oh ! ne quittez jamais le seuil de votre porte !
Mourez dans la maison où votre mère est morte !

Je ne voudrais pas interrompre le tableau du développement de Brizeux ; de Marie aux Ternaires, des Ternaires aux Bretons, des Bretons à Primel et Nola et aux Histoires poétiques, il y a un enchaînement d'inspirations et d'idées que je serais heureux de reproduire ici comme je l'ai vu se dérouler sous mes yeux. Puis-je oublier pourtant, à cette date de 1841, un épisode littéraire qui se rattache encore à son voyage d'Italie ? Quelques mois avant de publier Les Ternaires, Brizeux faisait paraître une excellente traduction de la Divine Comédie.

La traduction de Brizeux est en prose, mais cette prose souple et nerveuse reproduit avec une fidélité expressive la physionomie du poète florentin.

On connaît les détails de sa mort. Atteint d'une maladie de poitrine, il était allé dans le midi de la France, à Montpellier, chercher le soleil *qu'il aimait tant*. Ni le soleil d'avril, ni les soins de l'amitié, ni les secours de l'art, ne purent le sauver.

Le corps de Brizeux a été ramené dans sa patrie. L'auteur des Bretons *aura sa tombe dans sa ville natale. Puisse-t-il aussi avoir son monument dans la vallée du Scorf, comme l'ont souhaité ses amis de Paris, comme il le demandait lui-même : un monument simple, rustique, un monument celtique et chrétien tout ensemble, une pierre et une croix au pied d'un chêne !*

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

Depuis, le vœu du poète fut exaucé : sa tombe est près de son berceau.

Les œuvres poétiques de Brizeux ont été publiées par A. Lemerre.

MARIE

R IEN ne trouble ta paix, ô doux Létâ ! le monde
En vain s'agite et pousse une plainte profonde,
Tu n'as pas entendu ce long gémissément,
Et ton eau vers la mer coule aussi mollement ;
Sur l'herbe de tes prés les joyeuses cavales
Luttent chaque matin, et ces belles rivales
Toujours d'un bord à l'autre appellent leurs époux,
Qui plongent dans tes flots, hennissants et jaloux :
Il m'en souvient ici, comme en cette soirée
Où de bœufs, de chevaux notre barque entourée
Sous leurs pieds s'abîmait, quand nous, hardis marins,
Nous gagnâmes le bord, suspendus à leurs crins,
Excitant par nos voix et suivant à la nage
Ce troupeau qui montait pêle-mêle au rivage.
J'irai, j'irai revoir les saules du Létâ,
Et toi qu'en ses beaux jours mon enfance habita.
Paroisse bien aimée, humble coin de la terre,
Où l'on peut vivre encore et mourir solitaire !

Aujourd'hui que tout cœur est triste et que chacun
Doit gémir sur lui-même et sur le mal commun ;
Que le monde, épuisé par une ardente fièvre,
N'a plus un souffle pur pour rafraîchir sa lèvre ;
Qu'après un si long temps de périls et d'efforts,
Dans l'ardeur du combat succombent les plus forts ;
Que d'autres, haletants, rendus de lassitude,
Sont près de défaillir, alors la solitude
Vers son riant lointain nous attire, et nos voix

Se prennent à chanter l'eau, les fleurs et les bois.
Alors c'est un bonheur, quand tout meurt ou chancelle,
De se mêler à l'âme immense, universelle,
D'oublier ce qui fuit, les peuples et les jours,
Pour vivre avec Dieu seul, et partout et toujours.
Ainsi, lorsque la flamme au milieu d'une ville
Éclate, et qu'il n'est plus contre elle un sûr asile,
Hommes, femmes, chargés de leurs petits enfants,
Se sauvent demi-nus, et, couchés dans les champs,
Ils regardent de loin, dans un morne silence,
L'incendie en fureur qui mugit et s'élance ;
Cependant la nature est calme, dans les cieux
Chaque étoile poursuit son cours mystérieux,
Nul anneau n'est brisé dans la chaîne infinie,
Et l'univers entier roule avec harmonie.

Immuable nature, apparais aujourd'hui !
Que chacun dans ton sein dépose son ennui !
Tâche de nous séduire à tes beautés suprêmes,
Car nous sommes bien las du monde et de nous-mêmes :
Si tu veux dévoiler ton front jeune et divin
Peut-être, heureux vieillards, nous sourirons enfin !

Celle pour qui j'écris avec amour ce livre
Ne le lira jamais : quand le soir la délivre
Des longs travaux du jour, des soins de la maison,
C'est assez à son fils de dire une chanson ;
D'ailleurs, en parcourant chaque feuille légère,
Ses yeux n'y trouveraient qu'une langue étrangère,
Elle qui n'a rien vu que ses champs, ses taillis,
Et parle seulement la langue du pays.
Pourtant je veux poursuivre ; et quelque ami peut-être
Resté dans nos forêts et venant à connaître
Ce livre où son beau temps tout joyeux renaîtra,
Dans une fête, un jour, en dansant lui dira
Cette histoire qu'ici j'ai commencé d'écrire,
Et qu'en son ignorance elle ne doit pas lire ;

Un sourire incrédule, un regard curieux,
À ce récit naïf, passeront dans ses yeux ;
Puis, de nouveau mêlée à la foule qui gronde,
Tout entière au plaisir elle suivra la ronde.

À MA MÈRE

JE crois l'entendre encor, quand, sa main sur mon bras,
Autour des verts remparts nous allions pas à pas :
« Oui, quand tu pars, mon fils, oui, c'est un vide immense,
Un morne et froid désert où la nuit recommence ;
Ma fidèle maison, le jardin mes amours,
Tout cela n'est plus rien ; et j'en ai pour huit jours,
J'en ai pour tous ces mois d'octobre et de novembre,
Mon fils, à te chercher partout de chambre en chambre,
— Songe à mes longs ennuis ! — et, lasse enfin d'errer,
Je tombe sur ma chaise et me mets à pleurer.
Ah ! souvent je l'ai dit : « Dans une humble cabane,
Plutôt filer son chanvre, obscure paysanne !
Du moins on est ensemble, et le jour, dans les champs,
Quand on lève la tête, on peut voir ses enfants.
Mais le savoir, l'orgueil, mille folles chimères
Vous rendent tous ingrats, et vous quittez vos mères.
Que nous sert, ô mon Dieu ! notre fécondité,
Si le toit paternel est par eux déserté ;
Si, quand nous viendra l'âge (et bientôt j'en vois l'heure).
Parents abandonnés, veufs dans notre demeure,
Tournant languissamment les yeux autour de nous,
Seuls nous nous retrouvons, tristes et vieux époux ? »
Alors elle se tut. Sentant mon cœur se fondre,
J'essuyais à l'écart mes pleurs pour lui répondre ;

Muets, nous poursuivions ainsi notre chemin,
Quand cette pauvre mère, en me serrant la main :
« Je t'afflige, mon fils, je t'afflige !... Pardonne !
C'est qu'avec toi, vois-tu, l'avenir m'abandonne.
En toi j'ai plus qu'un fils ; oui, je retrouve en toi
Un frère, un autre époux, un cœur fait comme moi,
À qui l'on peut s'ouvrir, ouvrir toute son âme ;
Pensif, tu comprends bien les chagrins d'une femme :
Tous m'aiment tendrement, mais ta bouche et tes yeux,
Mon fils, au fond du cœur vont chercher les aveux.
Pour notre sort commun, demande à ton aïeule,
J'avais fait bien des plans, — mais il faut rester seule ;
Nous avions toutes deux bien rêvé, — mais tu pars,
Pour la dernière fois, le long de ces remparts,
L'un sur l'autre appuyés, nous causons, — ô misère !
C'est bien, ne gronde pas... Chez ta bonne grand'mère
Rentrons. Tu sais son âge : en faisant tes adieux,
Embrasse-la longtemps... Ah ! nous espérions mieux. »

LE PONT KERLÔ

UN jour que nous étions assis au pont Kerlô
Laisant pendre, en riant, nos pieds au fil de l'eau,
Joyeux de la troubler, ou bien, à son passage,
D'arrêter un rameau, quelque flottant herbage,
Ou sous les saules verts d'effrayer le poisson
Qui venait au soleil dormir près du gazon ;
Seuls en ce lieu sauvage, et nul bruit, nulle haleine
N'éveillant la vallée immobile et sereine,
Hors nos ris enfantins et l'écho de nos voix
Qui partait par volée et courait dans les bois,

Car entre deux forêts la rivière encaissée
Coulait jusqu'à la mer, lente, claire et glacée ;
Seuls, dis-je, en ce désert, et libres tout le jour,
Nous sentions en jouant nos cœurs remplis d'amour.
C'était plaisir de voir sous l'eau limpide et bleue
Mille petits poissons faisant frémir leur queue,
Se mordre, se poursuivre, ou, par bandes nageant,
Ouvrir et refermer leurs nageoires d'argent ;
Puis les saumons bruyants, et, sous son lit de pierre,
L'anguille qui se cache au bord de la rivière,
Des insectes sans nombre, ailés ou transparents,
Occupés tout le jour à monter les courants,
Abeilles, moucheron, alertes demoiselles,
Se sauvant sous les joncs du bec des hirondelles. —
Sur la main de Marie une vint se poser,
Si bizarre d'aspect qu'afin de l'écraser
J'accourus ; mais déjà ma jeune paysanne
Par l'aile avait saisi la mouche diaphane,
Et voyant la pauvre en ses doigts remuer :
« Mon Dieu, comme elle tremble ! oh ! pourquoi la tuer ? »
Dit-elle. Et dans les airs sa bouche ronde et pure
Souffla légèrement la frêle créature,
Qui, déployant soudain ses deux ailes de feu,
Partit, et s'éleva joyeuse et louant Dieu.

Bien des jours ont passé depuis cette journée,
Hélas ! et bien des ans ! Dans ma quinzième année,
Enfant, j'entrais alors ; mais les jours et les ans
Ont passé sans ternir ces souvenirs d'enfants ;
Et d'autres jours viendront et des amours nouvelles ;
Et mes jeunes amours, mes amours les plus belles,
Dans l'ombre de mon cœur mes plus fraîches amours,
Mes amours de quinze ans refleuriront toujours.

LES ABEILLES

INSTRUCTIONS DE LA VEUVE À SES FILLES

LAISSEZ leur robe noire aux ruches des abeilles,
Mes filles ; entre nous les peines sont pareilles :
De rouge à votre noce il faudra les couvrir
Pour qu'elles aient aussi part dans notre plaisir.
Ces faiseuses de miel, en faisant leur ouvrage,
Prennent une âme douce et qu'un rien décourage ;
Notre ferme, on dirait, est leur autre maison.
Aimons donc nos amis : c'est bonheur et raison. »

La digne veuve ainsi, durant ces jours moroses,
Elle-même tirait du miel des moindres choses.
Sur son humble ménage, oh ! comme elle veillait !
Attentive aux enfants, attentive au valet !
Elle avait l'œil au champ, au lavoir, à la huche.
Oui, toute sa maison était comme une ruche.
Ses filles, qu'au bourg seul on vit depuis un mois,
Ce matin vont sortir pour la première fois :
« Ça donc, habillez-vous, mes filles, leur dit-elle,
Puisque pour un banquet un parent vous appelle.
Vous aiderez les gens ; mais qu'on voie à votre air
Que vous êtes, hélas ! orphelines d'hier !
Moi, si j'en ai la force, avant que le jour tombe,
J'irai jusques au bourg prier sur une tombe. »
Et comme avec Hélène Annaïc se coiffait,
Elle se mit encore à ranger au buffet
Les vases de faïence et les vases de cuivre ;
À la plus belle place elle étalait son livre ;
Et les montants de buis, les portes, le tiroir,
Sous ses doigts diligents brillaient comme un miroir.
Elles partent ; la mère, en leur montrant la route,

Leur dit : « Vous trouverez le vieux Furic, sans doute :
Qu'il ait soin cet hiver de nos mouches à miel !
C'était l'associé de votre père Hoël.
Car elles n'aiment pas, ces braves ouvrières,
À courir pour un seul les bois et les bruyères :
Elles veulent unir le riche et l'indigent.
Donc, si celui qui tient du ciel un peu d'argent
Et quelques beaux essaims au pauvre les apporte.
Les ruches sont à peine aux deux coins de la porte,
Que voilà de sortir, de rentrer tout le jour,
Ces mouches, dont le cœur enferme tant d'amour,
Suçant tous les bourgeons, toutes les fleurs nouvelles
Que Dieu mit dans les champs pour le pauvre et pour elles. »

(*Les Bretons. Chant XVII.*)

LE LIVRE BLANC

J'ENTRAIS dans mes seize ans, léger de corps et d'âme,
Mes cheveux entouraient mon front d'un filet d'or,
Tout mon être était vierge et pourtant plein de flamme,
Et vers mille bonheurs je tentais mon essor.

Lors m'apparut mon ange, aimante créature ;
Un beau livre brillait sur sa robe de lin,
Livre blanc ; chaque feuille était unie et pure :
« C'est à toi, me dit-il, d'en remplir le vélin.

« Tâche de n'y laisser aucune page vide,
Que l'an, le mois, le jour, attestent ton labeur.
Point de ligne surtout et tremblante et livide

Que l'œil fuit, que la main ne tourne qu'avec peur.

« Fais une histoire calme et doucement suivie ;
Pense, chaque matin, à la page du soir :
Vieillard, tu souriras au livre de ta vie,
Et Dieu te sourira lui-même en ton miroir. »

SAINTE-BEUVE

1804 – 1869

C HARLES-AUGUSTIN SAINTE-BEUVE doit sa plus grande renommée à ses nombreux articles de critique. Il se fit connaître comme poète par un recueil élégiaque qu'il donna au public comme l'œuvre posthume de Joseph Delorme. Sainte-Beuve publia sous son vrai nom un second recueil de poésies : Les Consolations (1830). Les Pensées d'Août parurent en 1837. — Les poésies complètes de Sainte-Beuve (2 volumes) se trouvent chez Alphonse Lemerre.

Cet écrivain multiple, ondoyant et divers, ne s'est fourvoyé dans le romantisme que latéralement. Il a paradé dans les troupes légères comme les anciens voltigeurs sur les ailes de l'armée, mais sans jamais s'engager profondément dans le feu de l'action, où s'agitaient fiévreusement les hauts panaches des grands chefs.

Pour employer une autre comparaison, comme poète, il n'a pu jamais atteindre à ces fiers sommets où Lamartine, Hugo, de Vigny, se familiarisaient avec les aigles ; mais parfois

.....Nous aimons
Boire au petit ruisseau tamisé par les monts.

Sainte-Beuve s'est tenu à mi-côte, loin des hautes neiges et des soleils trop ardents. C'est là, comme une famille anglaise sous la tente-abri, qu'on se plaît à feuilleter ces pages d'une poésie intime et pénétrante, d'un charme incontestable, même dans ses négligences. Malgré certaines subtilités de style, quelques inversions confuses et des obscurités de pensées, ses œuvres peuvent très bien se lire à côté des œuvres des maîtres. Assurément, dans ses vers, Sainte-Beuve n'est pas absolument à l'aise comme dans sa prose, mais il nous intéresse toujours, surtout par ces notes familières qui nous rappellent si bien le

At home des Anglais, et par bon nombre de sonnets très heureux, imitation ou ressouvenir de Lamb, de Bowles, de Cowper ou de Wordsworth, reposantes visions d'intérieur ou scènes tranquilles du foyer britannique.

ANDRÉ LEMOYNE.

À LA RIME

RIME qui donnes leurs sons
Aux chansons ;
Rime, l'unique harmonie
Du vers, qui, sans tes accents
Frémissements,
Serait muet au génie ;

Rime, écho qui prends la voix
Du hautbois
Ou l'éclat de la trompette,
Dernier adieu d'un ami
Qu'à demi
L'autre ami de loin répète ;

Rime, tranchant aviron,
Éperon,
Qui fends la vague écumante ;
Frein d'or, aiguillon d'acier
Du coursier
À la crinière fumante ;

Agrafe, autour des seins nus
De Vénus
Pressant l'écharpe divine,

Ou serrant le baudrier
Du guerrier
Contre sa forte poitrine ;

Col étroit, par où saillit
Et jaillit
La source au ciel élancée,
Qui, brisant l'éclat vermeil
Du soleil,
Tombe en gerbe nuancée ;

Anneau pur de diamant
Ou d'aimant,
Qui, jour et nuit, dans l'enceinte
Suspend la lampe, ou, le soir,
L'encensoir
Aux mains de la vierge sainte ;

Clef, qui, loin de l'œil mortel,
Sur l'autel
Ouvres l'arche du miracle ;
Ou tiens le vase embaumé
Renfermé
Dans le cèdre au tabernacle ;

Ou plutôt, fée au léger
Voltiger,
Habile, agile courrière,
Qui mènes le char des vers
Dans les airs
Par deux sillons de lumière ;

Ô Rime ! qui que tu sois,
Je reçois
Ton joug ; et, longtemps rebelle
Corrigé, je te promets
Désormais

Une oreille plus fidèle.

Mais aussi devant mes pas
Ne fuis pas ;
Quand la Muse me dévore,
Donne, donne par égard
Un regard
Au poète qui t'implore !

Dans un vers tout défleuri,
Qu'a flétri
L'aspect d'une règle austère,
Ne laisse point murmurer,
Soupirer,
La syllabe solitaire.

Sur ma lyre, l'autre fois,
Dans un bois,
Ma main préludait à peine :
Une colombe descend,
En passant,
Blanche sur le luth d'ébène.

Mais au lieu d'accords touchants,
De doux chants,
La colombe gémissante
Me demande par pitié
Sa moitié,
Sa moitié loin d'elle absente.

Ah ! plutôt, oiseaux charmants,
Vrais amants,
Mariez vos voix jumelles !
Que ma lyre et ses concerts
Soient couverts
De vos baisers, de vos ailes !

Ou bien, attelés d'un crin,
Pour tout frein,
Au plus léger des nuages,
Traînez-moi, coursiers chéris
De Cypris,
Au fond des sacrés bocages !

SOUVENIR

DANS l'île Saint-Louis, le long d'un quai désert,
L'autre soir je passais ; le ciel était couvert,
Et l'horizon brumeux eût paru noir d'orages,
Sans la fraîcheur du vent qui chassait les nuages ;
Le soleil se couchait sous de sombres rideaux ;
La rivière coulait verte entre les radeaux ;
Aux balcons çà et là quelque figure blanche
Respirait l'air du soir ; — et c'était un dimanche.
Le dimanche est pour nous le jour du souvenir ;
Car, dans la tendre enfance, on aime à voir venir,
Après les soins comptés de l'exacte semaine
Et les devoirs remplis, le soleil qui ramène
Le loisir et la fête, et les habits parés,
Et l'église aux doux chants, et les jeux dans les prés ;
Et plus tard, quand la vie, en proie à la tempête,
Ou stagnante d'ennui, n'a plus loisir ni fête,
Si pourtant nous sentons, aux choses d'alentour,
À la gaité d'autrui, qu'est revenu ce jour,
Par degrés attendris jusqu'au fond de notre âme,
De nos beaux ans brisés nous renouons la trame,
Et nous nous rappelons nos dimanches d'alors,
Et notre blonde enfance, et ses rians trésors.

Je rêvais donc ainsi, sur ce quai solitaire,
À mon jeune matin si voilé de mystère,
À tant de pleurs obscurs en secret dévorés,
À tant de biens trompeurs ardemment espérés,
Qui ne viendront jamais,... qui sont venus, peut-être !
En suis-je plus heureux qu'avant de les connaître ?
Et, tout rêvant ainsi, pauvre rêveur, voilà
Que soudain, loin, bien loin, mon âme s'envola,
Et d'objets en objets, dans sa course inconstante,
Se prit aux longs discours que feu ma bonne tante
Me tenait, tout enfant, durant nos soirs d'hiver,
Dans ma ville natale, à Boulogne-sur-Mer.
Elle m'y racontait souvent, pour me distraire,
Son enfance, et les jeux de mon père, son frère,
Que je n'ai pas connu ; car je naquis en deuil,
Et mon berceau d'abord posé sur un cercueil.
Elle me parlait donc, et de mon père, et d'elle ;
Et ce qu'aimait surtout sa mémoire fidèle,
C'était de me conter leurs destins entraînés
Loin du bourg paternel où tous deux étaient nés.
De mon antique aïeul je savais le ménage,
Le manoir, son aspect, et tout le voisinage ;
La rivière coulait à cent pas près du seuil ;
Douze enfants (tous sont morts) entouraient le fauteuil ;
Et je disais les noms de chaque jeune fille,
Du curé, du notaire, amis de la famille,
Pieux hommes de bien, dont j'ai rêvé les traits,
Morts pourtant sans savoir que jamais je naîtrais.
Et tout cela revint en mon âme mobile,
Ce jour que je passais le long du quai, dans l'île.

Et bientôt au sortir de ces songes flottants,
Je me sentis pleurer, et j'admirai longtemps
Que de ces hommes morts, de ces choses vieilles,
De ces traditions par hasard recueillies,
Moi, si jeune et d'hier, inconnu des aïeux,

Qui n'ai vu qu'en récits les images des lieux,
Je susse ces détails, seul peut-être sur terre,
Que j'en gardasse un culte en mon cœur solitaire,
Et qu'à propos de rien, un jour d'été, si loin
Des lieux et des objets, ainsi j'en prisse soin.
Hélas ! pensais-je alors, la tristesse dans l'âme,
Humbles hommes, l'oubli sans pitié nous réclame,
Et, sitôt que la mort nous a remis à Dieu,
Le souvenir de nous ici nous survit peu ;
Notre trace est légère et bien vite effacée ;
Et moi, qui de ces morts garde encor la pensée,
Quand je m'endormirai comme eux, du temps vaincu,
Sais-je, hélas ! si quelqu'un saura que j'ai vécu ?
Et poursuivant toujours, je disais qu'en la gloire,
En la mémoire humaine, il est peu sûr de croire,
Que les cœurs sont ingrats, et que bien mieux il vaut
De bonne heure aspirer et se fonder plus haut,
Et croire en Celui seul qui, dès qu'on le supplie,
Ne nous fait jamais faute, et qui jamais n'oublie.

À RONSARD

À toi, Ronsard, à toi, qu'un sort injurieux
Depuis deux siècles livre aux mépris de l'histoire,
J'élève de mes mains l'autel expiatoire
Qui te purifiera d'un arrêt odieux.

Non que j'espère encore au trône radieux,
D'où jadis tu régnais, replacer ta mémoire,
Tu ne peux de si bas remonter à la gloire :

Vulcain impunément ne tomba point des cieux.

Mais qu'un peu de pitié console enfin tes mânes ;
Que, déchiré longtemps par des rires profanes,
Ton nom, d'abord fameux, recouvre un peu d'honneur ;

Qu'on dise : « Il osa trop, mais l'audace était belle ;
Il lassa, sans la vaincre, une langue rebelle,
Et de moins grands, depuis, eurent plus de bonheur. »

L'ART ET LE BONHEUR

J'AI fait le tour des choses de la vie ;
J'ai bien erré dans le monde de l'art ;
Cherchant le beau, j'ai poussé le hasard :
Dans mes efforts la grâce s'est enfuie.

À bien des cœurs où la joie est ravie
J'ai demandé du bonheur, mais trop tard !
À maint orage, éclos sous un regard,
J'ai dit : « Renais, ô flamme évanouie ! »
Et j'ai trouvé, bien las enfin et mûr,
Que pour l'art même et sa beauté plus vive
Il n'est rien tel qu'une grâce naïve,

Et qu'en bonheur il n'est charme plus sûr,
Fleur plus divine aux gazons de la rive,
Qu'un jeune cœur embelli d'un front pur !

SONNET

J E ne suis pas de ceux pour qui les causeries,
Au coin du feu, l'hiver, ont de grandes douceurs ;
Car j'ai pour tous voisins d'intrépides chasseurs,
Rêvant de chiens dressés, de meutes aguerries,

Et des fermiers causant jachères et prairies,
Et le juge de paix avec ses vieilles sœurs,
Deux revêches beautés parlant de ravisseurs,
Portraits comme on en voit sur les tapisseries.

Oh ! combien je préfère à ce caquet si vain,
Tout le soir, du silence, — un silence sans fin ;
Être assis sans penser, sans désir, sans mémoire ;

Et seul, sur mes chenets, m'éclairant aux tisons,
Écouter le vent battre, et gémir les cloisons,
Et le fagot flamber, et chanter ma bouilloire !

AMÉDÉE POMMIER

1804 – 1877

POMMIER (VICTOR-LOUIS-AMÉDÉE), *né à Lyon, assista au double suicide de son père et de sa mère. Il donna lui-même l'exemple d'une vie attristée, laborieuse et digne.*

Plusieurs fois lauréat de l'Académie française, il aborda successivement tous les genres, odes, épitres, satires, et bien que lentement élaborées, ces tentatives furent souvent heureuses. Ses deux poèmes les plus originaux sont assurément *Paris et L'Enfer*, où, disait Théophile Gautier, « il semble avoir introduit les diableries de Callot dans les Cercles de Dante. »

Son Ode à la Rime est surtout célèbre comme un vrai jeu d'équilibriste littéraire et peut être rapprochée de celle de Sainte-Beuve à titre de curiosité bibliographique.

Ses œuvres se trouvent chez MM. Garnier frères.

MON UTOPIE

JAI rêvé maintes fois de faire une élogie
Digne de trouver place en quelque anthologie,
Un de ces morceaux fins, longuement travaillés.
Polis, damasquinés, incrustés, émaillés ;
Non point un monument ambitieux et vaste,

Pyramide, ou colonne, ou palais plein de faste,
Mais un rien, un atome, une création
Sublime seulement par sa perfection,
Œuvre de patience, œuvre humble, œuvre petite,
Formée avec lenteur comme la stalactite,
Valant un gros poème en sa ténuité,
Et faite pour durer toute une éternité.
Oh ! montrer ce que peut la constance ou l'étude !
Créer avec amour, avec sollicitude !
Laisser un médaillon, réplique dont le prix
Dans deux ou trois mille ans puisse être encor compris !

Vieux lapidaires grecs, dont la main délicate
Installait des Vénus, des Hébés sur l'agate,
Sculpteurs minutieux, artistes qui joutiez
À qui de vous seraient les plus fins bijoutiers !
Que n'ai-je aussi l'outil et la main qui burine
Quelque divin profil ou quelque figurine !
J'eusse fait un cachet richement ouvragé,
Grand comme l'ongle, fruit d'un labeur enragé.
Sur une pierre dure, ou sur un peu d'ivoire,
J'eusse mis tout mon art et mes chances de gloire,
Léguant aux temps futurs un immortel joyau,
Quand je n'aurais sculpté qu'un pépin, qu'un noyau.
Nous mourons par l'excès et par la redondance.
En flacon d'elixir heureux qui se condense !
J'aimerais recueillir cette perle, ce pleur
Filtrant d'un cœur souffrant qu'a fêlé la douleur ;
Puis, comme un moucheron dont chaque frêle membre,
Saisi, momifié dans une goutte d'ambre,
— Sépulcre transparent — se peut voir au travers,
J'embaumerais ce pleur dans l'ambre de mon vers.
Mais on n'a pas toujours de ces bonnes fortunes,
Comme Horace et Pétrarque en ont eu quelques-unes.
Le parfait, l'absolu, même en petit, n'est pas
Chose facilement accessible ici-bas.
Ce modèle idéal, qui dans notre esprit flotté,

De l'art qu'il décourage intangible asymptote,
On veut en vain l'atteindre et le réaliser.
Quand même notre cœur viendrait à se briser,
Nous ne pleurons pas tous de ces larmes divines
Que le temps cristallise et change en perles fines !

BIEN PERDU

E NTRE quinze et vingt ans, le cœur tout neuf, qui sort
De sa torpeur première et qui commence à vivre,
S'enflamme quelquefois tout de bon, et s'enivre,
Dans un profond secret, d'un amour grand et fort.

Honteux de laisser voir cette ardeur qui le mord,
C'est sous un dehors calme et serein qu'il s'y livre ;
Et l'on se dit, craignant les troubles qui vont suivre :
N'éveillons pas trop tôt le cœur d'enfant qui dort.

Grâce aux cachets, fermoirs et scellés qu'on y pose,
Homme et femme, à cet âge, ont l'âme si bien close,
Qu'on n'en peut soupçonner les intimes combats.

On serait bien surpris, si l'on pouvait y lire : —
Combien, dans leur jeunesse, ont aimé sans le dire !
Combien furent aimés, qui ne le sauront pas !

AUGUSTE BARBIER

1805 – 1880

AUGUSTE BARBIER, né à Paris, écrivit les Iambes au moment de la Révolution de Juillet (1830). Il donna ensuite *La Popularité* (1831), *Lazarre* (1833), *Il Pianto* (1833), *Nouvelles Satyres* (1837), *Chants civils et religieux* (1841), *Rimes héroïques* (1843), *Sylves* (1865).

« Il a fait des vers superbes, dit Charles Baudelaire ; il est naturellement éloquent ; son âme a des bondissements qui enlèvent le lecteur. Sa langue, vigoureuse et pittoresque, a presque le charme du latin. Elle jette des lueurs sublimes. Ses premières compositions sont restées dans toutes les mémoires. »

Auguste est un vrai et grand poète. Il y a dans les Iambes une éruption de jeunesse pleine d'éclat et d'énergie, de vers drus, spacieux, animés d'un sentiment mâle et superbe. On y entend gronder le souffle âpre et haletant du fougueux poète des Tragiques, qu'il rappelle parfois, autant par la vigueur et l'éloquence que par les fréquentes défaillances et les incorrections ; mais, là où il est sans tache, il a des rencontres soudaines, des beautés d'expression d'une force et d'une originalité admirables.

Barbier possède, d'ailleurs, à l'égal souvent de ses plus illustres confrères de la Renaissance moderne, le sentiment profond des magnificences naturelles et le sens très averti de l'art et de l'histoire. Les sonnets dédiés aux grands peintres, sculpteurs et musiciens sont justement célèbres ; les paysages empruntés à l'Italie en reproduisent avec ampleur les nobles horizons et la chaude lumière. Il voit les choses par les masses plus que par les détails, mais il les voit bien. Malgré le singulier parti pris qui assigne aux Iambes le premier rang parmi ses compositions, et malgré le mérite incontestable de ces vigoureuses poésies, *Il Pianto* restera, nous n'en doutons pas, son plus haut titre de gloire. C'est là qu'il a renfermé les meilleurs, les plus magnifiques vers qu'il ait dus à son amour passionné et désintéressé du beau.

L'IDOLE

Ô Corse à cheveux plats ! que ta France était belle
Au grand soleil de messidor !
C'était une cavale indomptable et rebelle,
Sans freins d'acier ni rênes d'or ;
Une jument sauvage à la croupe rustique,
Fumante encor du sang des rois,
Mais fière, et d'un pied fort heurtant le sol antique,
Libre pour la première fois.
Jamais aucune main n'avait passé sur elle
Pour la flétrir et l'outrager ;
Jamais ses larges flancs n'avaient porté la selle
Et le harnais de l'étranger ;
Tout son poil était vierge, et, belle vagabonde,
L'œil haut, la croupe en mouvement,
Sur ses jarrets dressée, elle effrayait le monde
Du bruit de son hennissement.
Tu parus, et sitôt que tu vis son allure,
Ses reins si souples et dispos,
Centaure impétueux, tu pris sa chevelure,
Tu montas botté sur son dos.
Alors, comme elle aimait les rumeurs de la guerre,
La poudre, les tambours battants,
Pour champ de course, alors, tu lui donnas la terre
Et des combats pour passe-temps :
Alors, plus de repos, plus de nuits, plus de sommes ;
Toujours l'air, toujours le travail,
Toujours comme du sable écraser des corps d'hommes,

Toujours du sang jusqu'au poitrail ;
Quinze ans son dur sabot, dans sa course rapide,
Broya les générations ;
Quinze ans elle passa, fumante, à toute bride,
Sur le ventre des nations ;
Enfin, lasse d'aller sans finir sa carrière,
D'aller sans user son chemin,
De pétrir l'univers, et comme une poussière
De soulever le genre humain ;
Les jarrets épuisés, haletante et sans force,
Près de fléchir à chaque pas,
Elle demanda grâce à son cavalier corse ;
Mais, bourreau, tu n'écoutes pas !
Tu la pressas plus fort de ta cuisse nerveuse ;
Pour étouffer ses cris ardents,
Tu retournas le mors dans sa bouche baveuse,
De fureur tu brisas ses dents ;
Elle se releva : mais un jour de bataille,
Ne pouvant plus mordre ses freins,
Mourante, elle tomba sur un lit de mitraille
Et du coup te cassa les reins.

(Iambes)

MICHEL-ANGE

QUE ton visage est triste et ton front amaigri,
Sublime Michel-Ange, ô vieux tailleur de pierre !
Nulle larme jamais n'a mouillé ta paupière :
Comme Dante, on dirait que tu n'as jamais ri.

Hélas ! d'un lait trop fort la Muse t'a nourri,

L'art fut ton seul amour et prit ta vie entière ;
Soixante ans tu courus une triple carrière
Sans reposer ton cœur sur un cœur attendri.

Pauvre Buonarotti ! ton seul bonheur au monde
Fut d'imprimer au marbre une grandeur profonde,
Et, puissant comme Dieu, d'effrayer comme lui :

Aussi, quand tu parvins à ta saison dernière,
Vieux lion fatigué, sous ta blanche crinière,
Tu mourus longuement plein de gloire et d'ennui.

(Il Pianto)

LES SOLITAIRES

Fragment du *Campo Santo*

M AIS tandis que la fièvre et la crainte féconde
Assiègent les côtés des puissants de ce monde,
Que l'éternel regret des douceurs d'ici-bas
Leur tire des soupirs à chacun de leurs pas,
Que l'horreur de vieillir et de voir les années
Pendre comme une barbe à leurs têtes veinées
Arrose incessamment d'amertume et de fiel
Le peu de jours encor que leur garde le ciel ;
Tandis que sur leurs fronts comme sur leurs rivages
Habitent les brouillards et de sombres
Le ciel, au-dessus d'eux éblouissant d'azur,
Épand sur la montagne un rayon toujours pur.

Là, dans des genêts verts et sur l'aride pierre,
Les hommes du Seigneur vivent de la prière ;
Là, toujours prosternés, dans leurs élans pieux,
Ils ne voient point blanchir les fils de leurs cheveux ;
Leur vie est innocente et sans inquiétude,
L'inaltérable paix dort en leur solitude,
Et sans peur pour leurs jours en tout lieu menacés,
Les pauvres animaux par les hommes chassés,
Mettant le nez dehors et quittant leurs retraites,
Viennent manger aux mains des blancs anachorètes :
La biche à leur côté saute et se fait du lait,
Et le lapin joyeux broute son serpolet.

« Heureux, oh ! bien heureux qui, dans un jour d'ivresse,
A pu faire au Seigneur le don de sa jeunesse ;
Et qui, prenant la foi comme un bâton noueux,
A gravi loin du monde un sentier montueux !
Heureux l'homme isolé qui met toute sa gloire
Au bonheur ineffable, au seul bonheur de croire,
Et qui, tout jeune encor, s'est crevé les deux yeux,
Afin d'avoir toujours à désirer les cieux !
Heureux seul le croyant, car il a l'âme pure !
Il comprend sans effort la mystique nature ;
Il a, sans la chercher, la parfaite beauté,
Et les trésors divins de la sérénité.
Puis il voit devant lui sa vie immense et pleine
Comme un pieux soupir s'écouler d'une haleine ;
Et, lorsque sur son front la Mort pose ses doigts,
Les anges près de lui descendent à la fois ;
Au sortir de sa bouche ils recueillent son âme,
Et, croisant par-dessus leurs deux ailes de flamme,
L'emportent toute blanche au céleste séjour,
Comme un petit enfant qui meurt sitôt le jour. »

(Il Pianto)

DANIEL STERN

1806 – 1876

MARIE-SOPHIE-CATHERINE DE FLAVIGNY, COMTESSE D'AGOULT, *qui a rendu célèbre le pseudonyme de Daniel Stern, naquit à Francfort-sur-le-Mein le 1^{er} janvier 1806, d'un père français et d'une mère allemande. Elle eut ainsi pour berceau la ville natale de Gœthe, de Gœthe qu'elle se rappelait avoir vu dans son enfance, et dont le génie universel était pour elle l'objet d'un culte presque domestique. À cette admiration pour l'auteur de Faust, son père spirituel, elle en devait joindre une égale pour le poète de la Divine comédie, développée par de fréquents séjours en Italie, cette terre de prédilection qui fut pour elle comme une troisième patrie. Toutefois son enthousiasme pour ces grands génies étrangers ne l'empêcha pas d'apprécier et d'étudier les maîtres de notre littérature ; elle se forma sous ces influences diverses comme sous un triple rayon. Il en résulta ce talent si riche et si varié, si compréhensif et en même temps si concentré et si personnel, qui la marque d'un caractère à part entre les grands écrivains contemporains.*

Bien quelle ait débuté par le roman (Nélida, 1846), et qu'elle ait plus tard écrit des drames remarquables (Trois journées de la vie de Marie Stuart et Jeanne d'Arc), ce n'est pas dans les œuvres d'imagination qu'elle a laissé la trace la plus durable. Comme plusieurs de nos écrivains les plus illustres et les plus populaires, elle a su allier la poésie à la critique et l'art à l'érudition. Historien éminent dans son Histoire de la Révolution de 1848, la première en date et toujours la meilleure de celles qui ont été écrites sur ce grand événement contemporain, et dans l'Histoire des commencements de la République aux Pays-Bas que l'Académie française a couronnée, elle a fait de haute critique dans son Dante et Gœthe, ce beau livre où elle compose l'un avec l'autre ses deux maîtres les plus aimés. Elle s'est aussi montrée grand moraliste, à la façon de Gœthe, dans les Esquisses morales, un des livres originaux de ce temps, et des

plus pleins de l'esprit moderne.

Ses vers sont en petit nombre. Poète par l'idée et le sentiment, elle n'avait pas pour la versification un don spécial. Ses vers, comme ceux de Chateaubriand, ce grand artiste dont le style lui donnait comme à Madame de Beaumont des frissons d'amour, *sont nés de la volonté et du besoin de donner à la pensée une forme plus rare et plus achevée, une plus exquise exposition. Toutefois, ce n'est pas seulement à titre de curiosité qu'ils méritaient de prendre place dans cette Anthologie, mais aussi pour leur singularité et leur éloquence. La profondeur et la concentration sont les qualités caractéristiques de ces brèves poésies.*

Madame d'Agoult est morte le 5 mars 1876. Tout le monde connaît la figure sculptée par Chapu pour son tombeau dans le cimetière du Père-Lachaise. Cette admirable figure de la Pensée est un des chefs-d'œuvre de notre école contemporaine. Elle symbolise dignement le génie de Daniel Stern.

L. DE RONCHAUD.

L'ADIEU

NON, tu n'entendras pas, de ta lèvre trop fière,
Dans l'adieu déchirant un reproche, un regret,
Nul trouble, nul remords pour ton âme légère
En cet adieu muet.

Tu croiras qu'elle aussi, d'un vain bruit enivrée,
Et des larmes d'hier oublieuse demain,
Elle a d'un ris moqueur rompu la foi jurée
Et passé son chemin ;

Et tu ne sauras pas qu'implacable et fidèle,
Pour un sombre voyage elle part sans retour,
Et qu'en fuyant l'amant, dans la nuit éternelle
Elle emporte l'amour.

LA STATUE DE GÛETHE À FRANCFORT

SONNET

C'ÉTAIT par un long soir de la saison puissante
Qui prodigue à la terre et le fruit et la fleur,
Emplit de gerbes d'or le char du moissonneur
Et gonfle aux ceps ployés la grappe jaunissante.

Les derniers feux du jour et leur calme splendeur,
Au loin, du mont Taunus doraient la cime ardente.
Le bel astre d'amour qui brille au ciel de Dante
Montait sur la cité de l'antique empereur.

Sur le haut piédestal où ta gloire s'élève,
D'un regard de Vénus, doucement, comme en rêve,
Ô Gœthe ! s'éclairait ton grand front souverain,

Tandis que, de silence et d'ombre revêtue,
Crainctive, je baisais au pied de ta statue
Le pli rigide et froid de ton manteau d'airain.

FÉLIX ARVERS

1806 – 1851

FÉLIX ARVERS a écrit plusieurs pièces de théâtre dont deux furent représentées au Théâtre-Français ; il a collaboré avec Scribe et Bayard, et n'a laissé qu'un volume de vers : *Mes Heures perdues*, où se trouve le fameux sonnet qui doit sauver son nom de l'oubli.

UN SECRET

MON âme a son secret, ma vie a son mystère :
Un amour éternel en un moment conçu.
Le mal est sans espoir, aussi j'ai dû le taire,
Et celle qui l'a fait n'en a jamais rien su.

Hélas ! j'aurai passé près d'elle inaperçu,
Toujours à ses côtés et toujours solitaire ;
Et j'aurai jusqu'au bout fait mon temps sur la terre,
N'osant rien demander et n'ayant rien reçu.

Pour elle, quoique Dieu l'ait faite douce et tendre,
Elle suit son chemin, distraite et sans entendre
Ce murmure d'amour élevé sur ses pas.

À l'austère devoir pieusement fidèle,
Elle dira, lisant ces vers tout remplis d'elle :
« Quelle est donc cette femme ? » et ne comprendra pas.

(Mes Heures perdues)

CHARLES DOVALLE

1807 – 1829

C HARLES DOVALLE, né à Montreuil-Bellay (Maine et Loire) le 23 juin 1807, fit ses études au collège de Saumur ; ses premiers essais enrichirent le *Mercure* de 1827. Sa famille le destinait au barreau, mais un penchant invincible l'entraînait vers les lettres. Venu à Paris en 1828, il écrivit dans le *Figaro* et le *Journal des Salons*. À la suite d'une polémique de journal, il fut tué en duel à 22 ans. La balle avait traversé son portefeuille et déchiré la lettre qui devait porter ses adieux à sa famille.

« Ce manuscrit du poète réveille de si douloureux souvenirs ! Tant d'émotions se soulèvent en foule sous chacune de ces pages inachevées ! Et d'abord ce qui frappe en commençant cette lecture, ce qui frappe en la terminant, c'est que tout dans ce livre d'un poète si fatalement prédestiné, tout est grâce, tendresse, fraîcheur..... Rien de sombre, rien d'amer, bien au contraire, une poésie toute jeune, et famine, parfois ; tantôt les désirs de Chérubin, tantôt une nonchalance créole : un vers à gracieuse allure, trop peu métrique, trop peu rythmique, il est vrai, mais toujours plein d'une harmonie plutôt naturelle que musicale ; la joie, la volupté, l'amour..... et puis partout des fleurs, des fêtes, le printemps, le matin, la jeunesse, voilà ce qu'on trouve dans ce portefeuille d'élégies déchirées par une balle de pistolet..... »

VICTOR HUGO.

LE SYLPHE

L'AILE ternie et de rosée humide,
Sylphe inconnu, parmi les fleurs couché,
Sous une feuille, invisible et timide,
J'aime à rester caché.

Le vent du soir me berce dans les roses ;
Mais quand la nuit abandonne les cieux,
Au jour ardent mes paupières sont closes :
Le jour blesse mes yeux.

Pauvre lutin, papillon éphémère,
Ma vie à moi, c'est mon obscurité.
Moi, bien souvent, je dis : c'est le mystère
Qui fait la volupté.

Et je m'endors dans les palais magiques,
Que ma baguette élève au fond des bois,
Et dans l'azur des pâles véroniques
Je laisse errer mes doigts.

Quand tout à coup l'éclatante fanfare
À mon oreille annonce le chasseur,
Dans les rameaux mon faible vol s'égare,
Et je tremble de peur.

Mais si parfois, jeune, rêveuse et belle,
Vient une femme à l'heure où le jour fuit,
Avec la brise, amoureux, autour d'elle
Je voltige sans bruit,

J'aime à glisser, aux rayons d'une étoile,
Entre les cils qui bordent ses doux yeux ;

J'aime à jouer dans les plis de son voile
Et dans ses longs cheveux.

Sur son beau sein quand son bouquet s'effeuille,
Quand à la tige elle arrache un bouton,
J'aime surtout à voler une feuille
Pour y tracer mon nom.

Oh ! respectez mes jeux et ma faiblesse,
Vous qui savez le secret de mon cœur !
Oh ! laissez-moi, pour unique richesse,
De l'eau dans une fleur ;

L'air frais du soir ; au bois, une humble couche ;
Un arbre vert pour me garder du jour...
Le sylphe après ne voudra qu'une bouche,
Pour y mourir d'amour !

PREMIER DÉSIR

UNE femme ! jamais une bouche de femme
N'a soufflé sur mon front, ne m'a baisé d'amour.
Je n'ai jamais senti, sous deux lèvres de flamme,
Mes deux yeux se fermer et s'ouvrir tour à tour ;
Et jamais un bras nu, jamais deux mains croisées,
Comme un double lien, autour de moi passées,
N'ont attiré mon corps vers un bien inconnu.
Jamais un œil de femme au mien n'a répondu.
Une femme ! une femme ! oh ! qui pourra me dire
Si jamais une femme, avec son doux sourire,

Avec son sein qui bat et qui fait palpiter,
Avec sa douce voix qu'il est doux d'écouter,
Si jamais une femme, aimable, prévenante,
Amie aux mauvais jours, aux jours heureux amante,
Si cet ange du ciel un jour me sourira,
Si sa main à ma main quelquefois répondra ?...

ALOÏSIUS BERTRAND

1807–1841

L OUIS BERTRAND, qui signait en bon romantique Aloïsius Bertrand, né à Céva, dans le Piémont, alors français, est l'auteur d'un charmant livre en prose : *Gaspard de la Nuit*, composé d'une suite de petits poèmes (poèmes est le mot) « dont la façon, dit Sainte-Beuve, lui coûtait autant que des vers. » Ce volume ne parut qu'après la mort de l'auteur, en 1842. Bertrand, dont la vie fut pénible et très courte, n'écrivit que bien peu de vers, mais il eut le bonheur mérité de faire le chef-d'œuvre des ballades romantiques. « La Bourgogne était devenue sa patrie adoptive. Il suçait le sel même du terroir, a dit Sainte-Beuve, et se naturalisa tout à fait Bourguignon... Le Dijon qu'il aime est sans doute celui des ducs, le Dijon gothique et chevaleresque, autant que celui des bourgeois et des vigneron ; pourtant il y mêle à propos la plaisanterie, la gauserie du cru, et sous air de Callot et de Rembrandt on y retrouve du piquant des vieux Noël... Destinée bizarre qui dénote bien l'artiste ! il passa presque toute sa vie, il usa sa jeunesse à ciseler en riche matière mille petites coupes d'une délicatesse infinie et d'une invention minutieuse, pour y verser ce que nos bons aïeux buvaient à même de la gourde ou dans le creux de la main. »

A. L.

BALLADE

Ô Dijon, la fille
Des glorieux ducs,
Qui portes béquille
Dans tes ans caducs ;

Jeunette et gentille,
Tu bus tour à tour
Au pot du soudrille
Et du troubadour.

À la brusquembille
Tu jouas jadis
Mule, bride, étrille,
Et tu les perdis.

La grise bastille
Aux gris tiercelets
Troua ta mantille
De trente boulets.

Le reître, qui pille
Nippes au bahut,
Nonnes sous leur grille,
Te cassa ton luth.

Mais à la cheville
Ta main pend encor
Serpette et faucille,
Rustique trésor.

Ô Dijon, la fille
Des glorieux ducs,
Qui portes béquille

Dans tes ans caducs :

Ça, vire une aiguille,
Et de ta maison
Qu'un vert pampre habille
Recouds le blason.

ERNEST LEGOUVÉ

1807–1841

ERNEST LEGOUVÉ, de l'Académie française, le vrai type du gentilhomme de lettres à notre époque, est connu surtout par ses pièces de théâtre et par ses ouvrages d'éducation ou d'observation morale. On cite parmi ses drames ou comédies, Louise de Lignerolles, Médée, Bataille de Dames, Par droit de conquête, Adrienne Lecouvreur. Ses livres les plus comptés sont l'Histoire morale des Femmes, les Pères et les Enfants au XIX^e siècle, Nos filles et nos Fils, et l'Art de la lecture. Il est passé maître dans l'art de bien lire ; ce sont des fêtes littéraires à l'Académie française, quand, sous le charme éloquent de sa diction, les nouveaux lauréats dont il fait valoir les œuvres sont tout surpris eux-mêmes d'avoir pu écrire de si belles choses.

Ernest Legouvé appartient à notre Anthologie par un volume publié chez Didier sous le titre : Théâtre complet en vers suivi de poésies. Nous y avons choisi les Deux Hirondelles de cheminée.

Les œuvres d'Ernest Legouvé se trouvent chez J. Hetzel.

A. L.

LES DEUX HIRONDELLES DE CHEMINÉE

HIER, à mon logis par le froid ramené,
J'inaugurais l'hiver dans l'être abandonné,
Lorsque par le foyer, au milieu d'un bruit d'ailes,
La bise m'apporta ces deux voix d'hirondelles :

« Ma fille, il faut partir : précurseurs de l'hiver,
Des bandes de vanneaux, ce matin, fendaient l'air,
Et du haut de ce frêne, à la cime effeuillée,
A retenti trois fois notre cri d'assemblée.
Cependant sur ton nid tu demeures encor :
Appelle tes petits, ma fille, et prends l'essor !

— Je dois rester.

— Non, viens ! la première colonne
Par avance déjà se groupe et s'échelonne ;
Le moment du départ est fixé pour ce soir ;
Car tu sais que la nuit, sous son grand manteau noir,
Peut seule à tous les yeux dérober notre fuite,
Et des oiseaux de proie égarer la poursuite.

—    ma mère ! ta fille, hélas ! ne partira
Ni ce soir, ni demain, ni le jour qui suivra.

— Pourquoi donc ?

— Dans le nid où tu m'as élevée
J'  levais en espoir ma première couvée ;
Un cruel m'en chassa ; je fuis ! Cette maison
N'abrita mes amours qu'à l'arrière-saison,
Et de mes chers petits l'aile encore incertaine
Ne les porterait pas jusqu'à cette fontaine.

— Viens ; l'enfance est peureuse ; et toi, ma fille, aussi,

L'an dernier tu tremblais de t'éloigner d'ici ;
Ton père te soutint, et tu suivis ton père :
Soutiens-les ; ils suivront.

— Regarde-les, ma mère ;
Un rare et fin duvet couvre à peine leur corps.

— Mais que deviendras-tu, pauvre enfant ? Sur ces bords
L'hiver est si terrible ! Ah ! je me le rappelle !
Une automne, le plomb avait brisé mon aile,
Je restai. Que de maux ! la neige couvrait tout.
Pas un seul moucheron ! pas un abri ! Partout
Je voyais des oiseaux s'abattre sur la terre,
Et tomber morts de froid !

— Morts de froid, ô ma mère ?

— Fendre l'air en criant, et tomber morts de faim !

— Morts de faim ?

— Et moi, moi, je ne vécus enfin,
Qu'en m'attachant aux murs, et de givre imprégnée,
Cherchant dans les débris de toile d'araignée
Des cadavres d'insecte... Appelle tes petits !...

— À peine autour du toit sont-ils encor sortis.
— Il n'importe ; voltige, en offrant à leur vue
Quelque ver, quelque mouche à ton bec suspendue ;
La convoitise sert de courage à l'enfant ;
Il s'avance d'un pas, on s'éloigne d'autant ;
L'objet qui fuit l'attire, il le suit, il s'élance,
Et, radieux, dans l'air voilà qu'il se balance :
Ainsi t'ai-je donné ta première leçon.

— Mais ils n'étaient pas nés au temps de la moisson.

— Viens donc seule... et fuyons loin de ces lieux funestes !

— Moi, les laisser mourir ?

— Vivront-ils, si tu restes ?

— Ils ne mourront pas seuls au moins ! Et, dût le froid
Me glacer avec eux sur notre nid étroit ;
Dût en ce foyer mort la flamme rallumée
M'étouffer dès demain sous des flots de fumée,
Je ne les quitte pas. Au dedans, au dehors,
Le jour, la nuit, partout, mon corps couve leur corps,
L'amour agrandira mes ailes !... La Nature
Ne veut pas que mon sang leur serve de pâture,
Mais il peut réchauffer s'il ne peut pas nourrir ;
Et, m'étendant sur eux, sur eux je veux mourir
Pour les défendre encore à cet instant suprême,
Et leur faire un abri de ma dépouille même.

— Ma fille, tu fais bien. J'eusse été dans ces lieux
Vaillante comme toi, pour toi faible comme eux ;
Reste donc ! Mes petits m'attendent sous le frêne ;
Le devoir qui t'arrête est celui qui m'entraîne ;
Il faut nous séparer, il le faut. Que ce lieu
Te soit hospitalier !... Adieu, ma fille,

— Adieu ! »

Je n'entendis plus rien. Puis un battement d'aile
M'annonça le départ de la mère hirondelle ;
Puis un faible soupir. Et moi je dis tout bas :
« Ne crains rien, doux oiseau, tu ne périras pas ;
Chaque jour, par mes soins, une ample nourriture
Ira chercher la mère et sa progéniture ;
Élevée entre nous, une épaisse cloison,
Des vapeurs du foyer détournant le poison,
Ne laissera monter jusqu'à ton nid paisible

Que la douce chaleur d'une flamme invisible ;
Et, je le sens, mon cœur d'émotion battra
Quand, au printemps, ta mère en ces lieux accourra,
Te trouvera vivante, et que, sans l'oser croire,
De tes jours préservés tu lui diras l'histoire. »

GÉRARD DE NERVAL

1808–1855

GÉRARD DE NERVAL, de son vrai nom Labrunie, signa d'abord Gérard simplement, puis Gérard de Nerval. Né à Paris en 1808, il fut le compagnon d'études de Théophile Gautier au collège Charlemagne, et, plus tard, fit partie du fameux cénacle romantique de la rue du Doyenné. Après avoir collaboré au feuilleton de La Presse avec Gautier, il parcourut l'Allemagne, revint en France, et fit ensuite un voyage en Orient, d'où il rapporta un riche écrin de souvenirs discrètement épars, depuis, dans ses œuvres d'humoriste. D'après le jugement littéraire de Théophile Gautier, « Gérard de Nerval s'est toujours tenu, en écrivant, dans une gamme de tons doux et argentins, et s'abstint toujours des violentes colorations dont tout le monde à son époque a plus ou moins abusé. »

À la suite de ses nombreux et longs voyages solitaires, plusieurs fois sa raison troublée le contraignit de se réfugier dans une maison de santé, et par une sombre nuit d'hiver, en plein janvier, cet écrivain si pur et si charmant, le poète ultra-spiritualiste, pris sans doute de la nostalgie de l'Orient sous un froid ciel de brume, eut une fin étrange : Il rendit le dernier souffle dans une rue boueuse de la Cité, dite alors de la Vieille-Lanterne, accroché au support d'un réverbère par un lien solide à ne pouvoir se briser, l'ourlet de grosse toile écrue d'un tablier de cuisine. Quelle singulière loi des contrastes !

Les œuvres de Gérard de Nerval ont été éditées par M. Calmann Lévy.

ANDRÉ LEMOYNE.

FANTAISIE

Il est un air pour qui je donnerais
Tout Rossini, tout Mozart, tout Weber,
Un air très vieux, languissant et funèbre,
Qui pour moi seul a des charmes secrets.

Or, chaque fois que je viens à l'entendre,
De deux cents ans mon âme rajeunit ;
C'est sous Louis treize... et je crois voir s'étendre
Un coteau vert que le couchant jaunit.

Puis un château de brique à coins de pierres,
Aux vitraux teints de rougeâtres couleurs,
Ceint de grands parcs, avec une rivière
Baignant ses pieds, qui coule entre les fleurs.

Puis une dame à sa haute fenêtre,
Blonde, aux yeux noirs, en ses habits anciens...
Que dans une autre existence, peut-être,
J'ai déjà vue !... et dont je me souviens.

VERS DORÉS

HOMME, libre penseur ! te crois-tu seul pensant
Dans ce monde où la vie éclate en toute chose ?
Des forces que tu tiens ta liberté dispose,
Mais de tous tes conseils l'univers est absent.

Respecte dans la bête un esprit agissant.
Chaque fleur est une âme à la Nature éclosé ;

Un mystère d'amour dans le métal repose.
« Tout est sensible ! » et tout sur ton être est puissant.

Crains, dans le mur aveugle, un regard qui t'épie ;
À la matière même un verbe est attaché...
Ne le fais pas servir à quelque usage impie !

Souvent, dans l'être obscur habite un Dieu caché ;
Et comme un œil naissant couvert par ses paupières,
Un pur esprit s'accroît sous l'écorce des pierres.

GUSTAVE MATHIEU

1808–1877

GUSTAVE MATHIEU, *né dans la Nièvre en 1808, a fermé les yeux en 1877 à Bois-le-Roi, sous Fontainebleau ; mais sans mourir en détail, sans avoir eu le triste privilège, comme tant d'autres, de se survivre longtemps à lui-même.*

Son dernier vœu s'est accompli : Des mains amies l'ont pieusement inhumé tout au bord de la forêt qu'il a si bien chantée.

Dans sa jeunesse, à l'aurore des sensations toutes neuves, le poète a fait le tour du monde, doublé le Cap Horn et le Cap des Aiguilles, mais à bord d'un navire à voiles, avant que l'extension de la grande vapeur eût barbouillé le ciel de ses tourbillons noirs. Ses premières poésies sont particulièrement originales et saisissantes, et s'il a étudié la mer, il connaît l'alphabet des étoiles.

Livre immense tout grand ouvert
À l'œil du pilote et du pâtre.

Dans un autre ordre de pensées, ses chansons les plus connues sont Jean Raisin et Chante-clair, notre vieux coq des Gaules, qui fait vibrer ses notes de gloire dans un héroïque et intarissable gosier :

Tous les chante-clair lui répondent
Comme s'ils s'entendaient entre eux ;
Les chants s'éloignent, se confondent,
En montant de la terre aux cieux.

Après nous avoir remis en mémoire Rome et Brennus, le poète déploie nos fiers drapeaux des anciens jours, quand, juché sur la hampe, Chante-clair passait dans la mêlée :

Et sous la mitraille enflammée,
En avant quand il faut marcher,
On l'aperçoit dans la fumée.,
Comme un souvenir du clocher.

Assurément ces vers-là doivent éveiller quelque chose dans le cœur rustique et simple qui bat sous la grosse capote des troupiers.

Dans les petites scènes d'intérieur, admirablement peintes, on aime à revoir Cenderinette. *C'est une des rares chansons teintées de clair obscur, où une larme discrète glisse rapidement sur la joue enluminée du buveur et tombe silencieusement dans son verre. Il faudrait être un rustre grammatical pour chercher noise à quelques négligences de style, qui très souvent sont un charme de plus.*

Pour résumer en quelques mots notre impression sur les œuvres du poète, nous dirons que sa Muse, très française et souvent gauloise, nous apparaît comme une svelte et riche meunière, dont le moulin commande un petit cours d'eau, frais voisin de la mer ; la belle paysanne peut suivre de l'œil la grande courbe du goéland dans son vol et saluer de regards amis l'émeraude filante du martin-pêcheur sous les saules verts-cendrés.

Son volume de poésies a paru chez Georges Charpentier en 1877, sous ce titre : Parfums, Chants et Couleurs. *(La première édition avait été publiée à Lyon sous les auspices de Richard Wallace en 1873.)*

ANDRÉ LEMOYNE.

UN HOMME À LA MER

Sous la nuit sombre et sans étoiles,
Par grosse mer et loin du port,

On a cargué les hautes voiles,
Il vente de plus en plus fort.
Sous le flot qui déferle et gronde,
Ils se hâtent, les francs gabiers,
La cloche appelant tout le monde
Pour le bas ris dans les huniers.

De l'arrière au mâât de misaine,
Hâtons-nous ! le vent n'attend pas ;
Ainsi le veut le capitaine
Du grand trois-mâts.

L'équipage dans la mâture
Sur tous les points s'est élancé,
Et sur la vergue à l'empointure
Le plus leste s'est avancé...
Quand tout à coup un cri sauvage
Sonna plaintif et sans espoir,
Et dans les lueurs du sillage
Un matelot passa tout noir.

De l'arrière au mâât de misaine,
Hâtons-nous ! le vent n'attend pas ;
Ainsi le veut le capitaine
Du grand trois-mâts.

Le capitaine a dit : « Silence !
Sauvons d'abord le grand trois-mâts ;
Quand le danger pour tous commence,
Non, pour un seul je n'attends pas...
Que la vague lui soit légère !
Et si nous revoyons le port
Nous dirons à sa vieille mère,
Nous lui dirons... qu'il ventait fort. »

Du grand mâât au mâât de misaine,
Hâtons-nous ! le vent n'attend pas ;

Ainsi le veut le capitaine
Du grand trois-mâts.

PÉTRUS BOREL

1809–1859

JOSEPH PÉTRUS BOREL D'HAUTERIVE, né à Lyon en 1809, publia en 1831 les *Rhapsodies* et plus tard les *Contes immoraux*, et *Madame Putiphar*.

Charles Baudelaire a écrit sur cet auteur les lignes suivantes :

« Je me suis demandé comment le poète qui a produit l'étrange poème, d'une sonorité si éclatante et d'une couleur presque primitive à force d'intensité, qui sert de préface à Madame Putiphar, avait pu aussi en maint endroit montrer tant de maladresse, butter dans tant de heurts et de cahots, tomber au fond de tant de guignons. »

Nommé Inspecteur de la colonisation de Mostaganem, il mourut d'une insolation en Algérie.

A. L.

PROLOGUE

(FRAGMENT)

UNE douleur renaît pour une évanouie ;
Quand un chagrin s'éteint, c'est qu'un autre est éclos ;

La vie est une ronce aux pleurs épanouie.
Dans ma poitrine sombre, ainsi qu'en un champ clos,
Trois braves cavaliers se heurtent sans relâche,
Et ces trois cavaliers, à mon être incarnés,
Se disputent mon être, et sous leurs coups de hache
Ma nature gémit ; mais, sur ces acharnés,
Mes plaintes ont l'effet des trompes, des timbales,
Qui souèlent de leurs sons le plus morne soldat,
Et le jettent joyeux sous la grêle des balles,
Lui versant dans le cœur la rage du combat.

Le premier cavalier est jeune, frais, alerte ;
Il porte élégamment un corselet d'acier,
Scintillant à travers une résille verte
Comme à travers des pins les cristaux d'un glacier ;
Son œil est amoureux ; sa belle tête blonde
A pour coiffure un casque, orné de lambrequins,
Dont le cimier touffu l'enveloppe et l'inonde
Comme fait le lampas autour des palanquins.
Son cheval andalous agite un long panache
Et va caracolant sous ses étriers d'or,
Quand il fait rayonner sa dague et sa rondache
Avec l'agilité d'un vain toréador.

Le second cavalier, ainsi qu'un reliquaire,
Est juché gravement sur le dos d'un mulet,
Qui ferait le bonheur d'un gothique antiquaire ;
Car sur son râble osseux, anguleux chapelet,
Avec soin est jetée une housse fanée,
Housse ayant affublé quelque vieil escabeau,
Ou caparaçonné la blanche haquenée
Sur laquelle arriva de Bavière Isabeau.
Il est gros, gras, poussif ; son aride monture
Sous lui semble craquer et pencher en aval :
Une vraie antithèse, — une caricature
De carême-prenant promenant carnaval !
Or, c'est un pénitent, un moine, dans sa robe

Traînante enseveli, voilé d'un capuchon,
Qui, pour se rendre au ciel, ici-bas se dérobe ;
Béat, sur la vertu très à califourchon.
Mais Sabaoth l'inspire : il peste, il jure, il sue ;
Il lance à ses rivaux de superbes défis,
Qu'il appuie à propos d'une lourde massue :
Il est taché de sang et baise un crucifix.

Pour le tiers cavalier, c'est un homme de pierre,
Semblant le Commandeur, horrible et ténébreux ;
Un hyperboréen ; un gnome sans paupière,
Sans prunelle et sans front, qui résonne le creux
Comme un tombeau vidé lorsqu'une arme le frappe.
Il porte à sa main gauche une faux dont l'acier
Pleure à grands flots le sang, puis une chausse-trape
En croupe où se faisande un pendu grimacier,
Laid gibier de gibet ! Enfin pour cimenter
Se balance à son flanc un énorme hameçon
Embrochant des filets pleins de larves de terre,
Et des vers de charogne à piper le poisson.

NAPOL LE PYRÉNÉEN

1809

N APOLÉON PEYRAT *se fit un pseudonyme avec les deux premières syllabes de son prénom et le souvenir de son pays, car il est né au Mas-d’Azil, dans l’Ariège, près du torrent de l’Arise.*

D’une famille de gentilshommes verriers, après avoir étudié à la Faculté de théologie de Montauhan, il vint à Paris après 1830, et connut Lamennais et Béranger. Il est aujourd’hui Pasteur à Saint-Germain-en-Laye.

ROLAND

Vous allez donc partir, cher ami, vous allez
Fuir vers notre soleil, comme les vents ailés :
Déjà la berline jalouse
Frissonne sous le fouet, inquiète, en éveil,
Belle et fière d’aller bondir sous le soleil
Où s’endort la brune Toulouse.

Que Dieu vous garde, ami ! — Mais lorsque vous aurez
Franchi monts et vallons, et fleuves azurés,
Villes et vieilles citadelles,
La vermeille Orléans, et les âpres rochers
D’Argenton, et Limoge aux crois sveltes clochers

Pleins de cloches et d'hirondelles ;

Et Brive et sa Corrèze, et Cahors et ses vins,
Où naquit Fénelon, le cygne aux chants divins,
 Qui nageait aux sources d'Homère, —
Arrêtez un moment votre char agité
Pour voir la belle plaine où le More a jeté
 La blanche cité, votre mère.

Ces plaines de parfums, cet horizon fleuri,
L'Aveyron murmurant, des pelouses chéri,
 Le Tescoud aux grèves pensives,
Le Tarn fauve et bruyant, la Garonne aux longs flots,
Qui voit navires bruns et verdoyants îlots
 Nager dans ses eaux convulsives ;

Et puis, voyez là-bas, à l'horizon, voyez
Ces grands monts dans l'azur et le soleil noyés :
 On dirait l'épineuse arête
D'un large poisson mort entre les océans,
Ou bien quelque Babel, ruine de géants,
 Dont la foudre ronge la crête.

Non, ce mur de granit qui clôt ce bel Éden,
C'est Charlemagne, c'est Roland le paladin,
 Qui lui fit ces grandes entailles ;
Qui tronqua le Valier, blanc ce pyramidal,
En faisant tournoyer sa large Durandal
 Contre les Mores aux batailles.

Les Mores ont haché les rois goths à Xérès,
Leurs bataillons fauchés sont là dans les guérets
 Comme des gerbes égrenées ;
L'Arabe, sur les pas de Musa-el-Kévir,
Fait voler son cheval du bleu Guadalquivir
 Jusques aux blanches Pyrénées.

Mais un jour que Musa-el-Kévir a voulu
Traquer, sur leurs sommets, un vieil ours chevelu,
Grimpant de pelouse en pelouse,
Il monte au pic neigeux du Valier..... ébloui,
Il voit un horizon en fleurs épanoui,
Où, comme une perle, est Toulouse.

« Fils d'Allah, dégainez vos sabres ! Fils d'Allah,
Montez sur vos chevaux ! La France est au delà.
Au delà de ces rocs moroses !
L'olive y croît auprès du rouge cerisier,
La France est un jardin fleuri comme un rosier
Dans la belle saison des roses. »

L'Arabie, en nos champs, des rochers espagnols
S'abattit : le printemps a moins de rossignols
Et l'été moins d'épis de seigle.
Blonds étaient les chevaux dont le vent soulevait
La crinière argentée, et leur pied grêle avait
Des poils, comme des plumes d'aigle.

Ces Mores mécréants, ces maudits Sarrasins
Buvaient l'eau de nos puits, et mangeaient nos raisins,
Et nos figues et nos grenades ;
Suivaient dans les vallons les vierges à l'œil noir,
Et leur parlaient d'amour, à la lune, le soir,
Et leur faisaient des sérénades.

Pour eux leurs grands yeux noirs, pour eux leurs beaux seins bruns,
Pour eux leurs longs baisers, leur bouche aux doux parfums,
Pour eux leur belle joue ovale ;
Et quand elles pleuraient, criant : « Fils des démons ! »
Ils les mettaient en croupe, et par-dessus les monts
Ils faisaient sauter leur cavale.

« Malheur aux mécréants ! Malheur aux circoncis !
« Malheur ! » dit Charlemagne, en fronçant ses sourcils

Blancs, et jetant des étincelles.
« Sire, disait Turpin, ne souffrez pas ainsi
Qu'un Africain maudit vienne croquer ici
À votre barbe vos pucelles. »

Charlemagne, Roland, Renaud de Montauban,
Sont à cheval ; le gros Turpin, en titubant
Sur sa selle, les accompagne :
Ils ont touché les os de saint Rocamadour ;
Mais du Canigou blanc aux saules de l'Adour,
Les Mores ont fui vers l'Espagne.

Non, ils sont sur les monts, menaçant à leur tour ;
Ils coiffent chaque pic, comme une ronde tour,
De leur bannière blanche et bleue ;
Hérissent le granit des crêtes du rempart,
Et crient : « Chiens, ne mordez l'oreille au léopard,
Du lion n'épluchez la queue ! »

Et Roland rugissait, et des vautours géants,
Des troupes d'aigles bruns, volaient en rond, béants,
Faisaient claquer leurs becs sonores,
Et Roland leur disait : « Mes petits oiselets,
Un moment, vous allez avoir bons osselets
Et belles carcasses de Mores ! »

Un mois il les faucha, sautant de mont en mont,
Jetant leurs corps à l'aigle et leur âme au démon
Qui miaule et glapit par saccades ;
Les âmes chargeaient l'air comme un nuage noir,
Et notre bon Roland, en riant, chaque soir,
S'allait laver dans les cascades.

Mais tu tombas, Roland ! — Les monts gardent encor
Tes os, tes pas, ta voix, et le bruit de ton cor,
Et, sur leurs cimes toujours neuves,
Ont, comme un Sarrasin, une nue en turban ;

La cascade les ceint et les drape, en tombant,
De l'écharpe d'azur des fleuves.

Nos pères, du soleil et du canon bronzés,
Sont morts aussi, mordant leurs vieux sabres usés
Sur tous ces rochers de l'Espagne.
Dis-moi, toi qui les vis, quand ils tombaient ainsi,
Étaient-ils grands, et grand notre empereur aussi,
Comme ton oncle Charlemagne ?

Ah ! si vers l'Èbre, un jour, passaient par Roncevaux,
Nos soldats, nos canons, nos tambours, nos chevaux,
Et nos chants tonnant dans l'espace,
Lève-toi pour les voir, lève-toi, vieux lion :
Plus grande que ton oncle et que Napoléon,
Viens voir la liberté qui passe !

JULES LACROIX

1809

JULES LACROIX, frère de Paul Lacroix dit le Bibliophile Jacob, est plus connu par son théâtre et par ses traductions que par ses œuvres lyriques. L'Académie française lui accorda en 1862 le grand prix de dix mille francs pour sa traduction d'Œdipe Roi. Il appartient à cette Anthologie par son Recueil des Pervenches et par une traduction en vers de Juvénal.

S'il manque de souplesse et de couleur, il possède, par contre, de réelles qualités d'énergie. Bien que généralement d'une tonalité grise, il est parfois sombre et sculptural dans son vers, comme Mérimée dans sa prose.

LE VENDREDI SAINT

MALHEUREUX ! en ce jour de larmes et d'effroi
Où la Mort sur un Dieu remporta la victoire,
Dans nos temples voilés d'un crêpe expiatoire,
Quand les gémissements roulent comme un beffroi,

Au milieu de l'orgie où tu sièges en roi,
On te gorge de vin, et l'on te ferait boire
Le sang même du Christ dans l'or pur du ciboire,
Comme si l'Homme-Dieu n'était pas mort pour toi !

Et, tout fier de railler les choses qu'on révère,
Quand la foule à genoux garde un jeûne sévère,
Tu manges et tu bois, tandis qu'on pleure au ciel,

Et tu fais ruisseler l'ivresse dans ton verre
Le jour où, s'abreuvant à l'éponge de fiel,
Jésus crucifié mourut sur le Calvaire !

THÉOPHILE GAUTIER

1809 – 1872

T HÉOPHILE GAUTIER, né à Tarbes en 1810, fit ses études à Paris, au lycée Charlemagne, où se trouvait à la même époque Gérard de Nerval.

Il publiait en 1830 son premier recueil de poésies, suivi bientôt d'Albertus (1832). En 1838 paraissait la Comédie de la Mort ; en 1852, le volume ayant pour titre : Émaux et Camées. Nous citons rapidement pour mémoire les romans Les Jeunes-France (1833), Mademoiselle de Maupin (1835), Le Capitaine Fracasse (1863). Comme critique d'art au Moniteur universel, aimable dispensateur des gloires, il usait, chaque année, d'une large indulgence à l'égard des sculpteurs et des peintres, et plus d'un assurément regrette aujourd'hui le scepticisme bienveillant du paternel et maître écrivain.

« Théophile Gautier, dit Baudelaire dans ses études sur l'art romantique, a continué, d'un côté, la grande école de la mélancolie créée par Chateaubriand. Sa mélancolie est même d'un caractère plus positif, plus charnel, et confinant quelquefois à la tristesse antique. Il y a des poèmes, dans la Comédie de la Mort, et parmi ceux inspirés par le séjour en Espagne, où se révèlent le vertige et l'horreur du néant. Relisez, par exemple, les morceaux sur Zurbaran et Valdès-Léal ; l'admirable paraphrase de la sentence inscrite sur le cadran de l'Horloge d'Urrugue : Vulnerant omnes, ultima necat ; enfin, la prodigieuse symphonie qui s'appelle Ténèbres. Je dis symphonie, parce que ce poème me fait quelquefois penser à Beethoven. Il arrive même à ce poète, accusé de sensualité, de tomber en plein, tant sa mélancolie devient intense, dans la terreur catholique. D'un autre côté, il a introduit dans la poésie un élément nouveau, que j'appellerai la Consolation par les arts, par tous les objets pittoresques qui réjouissent les yeux et amusent l'esprit. Dans ce sens, il a vraiment innové ; il a fait dire au vers français plus qu'il n'avait dit jusqu'à présent ; il a su l'agrémenter de mille

détails faisant lumière et saillie, et ne nuisant pas à la coupe de l'ensemble ou à la silhouette générale. Sa poésie, à la fois majestueuse et précieuse, marche magnifiquement, comme les personnes de cour en grande toilette. C'est, du reste, le caractère de la vraie poésie, d'avoir le flot régulier, comme les grands fleuves qui s'approchent de la mer, et d'éviter la précipitation et la saccade. Sa poésie lyrique s'élance, mais toujours d'un mouvement élastique et ondulé. Tout ce qui est brusque et cassé lui déplaît, et elle le renvoie au drame ou au roman de mœurs. Le poète, dont nous aimons si passionnément le talent, connaît à fond ces grandes questions, et il l'a parfaitement prouvé en introduisant systématiquement et continuellement la majesté de l'alexandrin dans le vers octosyllabique (Émaux et Camées). Là surtout apparaît tout le résultat qu'on peut obtenir par la fusion du double élément, peinture et musique, par la carrure de la mélodie, et par la pourpre régulière et symétrique d'une rime plus qu'exacte.

« Rappellerai-je encore cette série de petits poèmes de quelques strophes qui sont des intermèdes galants ou rêveurs, et qui ressemblent, les uns à des sculptures, les autres à des fleurs, d'autres à des bijoux, mais tous revêtus d'une couleur plus fine et plus brillante que les couleurs de la Chine et de l'Inde, et tous d'une coupe plus pure et plus décidée que des objets de marbre ou de cristal ? Quiconque aime la poésie les sait par cœur. »

Les œuvres de Th. Gautier ont été publiées par Charpentier.

A. L.

À ZURBARAN

M OINES de Zurbaran, blancs chartreux qui, dans l'ombre,
Glissez silencieux sur les dalles des morts,
Murmurant des Pater et des Ave sans nombre,

Quel crime expiez-vous par de si grands remords ?

Fantômes tonsurés, bourreaux à face blême,
Pour le traiter ainsi, qu'a donc fait votre corps ?

Votre corps modelé par le doigt de Dieu même,
Que Jésus-Christ, son fils, a daigné revêtir,
Vous n'avez pas le droit de lui dire : « Anathème ! »

Je conçois les tourments et la foi du martyr,
Les jets de plomb fondu, les bains de poix liquide,
La gueule des lions prête à vous engloutir ;

Sur un rouet de fer les boyaux qu'on dévide,
Toutes les cruautés des empereurs romains ;
Mais je ne comprends pas ce morne suicide !

Pourquoi donc, chaque nuit, pour vous seuls inhumains,
Déchirer votre épaule à coups de discipline,
Jusqu'à ce que le sang ruisselle sur vos reins ?

Pourquoi ceindre toujours la couronne d'épine
Que Jésus sur son front ne mit que pour mourir,
Et frapper à plein poing votre maigre poitrine ?

Croyez-vous donc que Dieu s'amuse à voir souffrir,
Et que ce meurtre lent, cette froide agonie,
Fassent pour vous le ciel plus facile à s'ouvrir ?

Cette tête de mort, entre vos doigts jaunie,
Pour ne plus en sortir, qu'elle rentre au charnier !
Que votre fosse soit pour un autre finie !

L'esprit est immortel, on ne peut le nier ;
Mais dire, comme vous, que la chair est infâme,
Statuaire divin, c'est te calomnier.

Pourtant quelle énergie et quelle force d'âme
Ils avaient, ces chartreux, sous leur pâle linceul,

Pour vivre sans amis, sans famille et sans femme,

Tout jeunes et déjà plus glacés qu'un aïeul,
N'ayant pour horizon qu'un long cloître en arcades,
Avec une pensée, en face de Dieu seul !

Tes moines, Lesueur, près de ceux-là sont fades.
Zurbaran de Séville a mieux rendu que toi
Leurs yeux plombés d'extase et leurs têtes malades,

Le vertige divin, l'enivrement de foi,
Qui les fait rayonner d'une clarté fiévreuse,
Et leur aspect étrange à vous donner l'effroi.

Comme son dur pinceau les laboure et les creuse !
Aux pleurs du repentir comme il ouvre des lits
Dans les rides sans fond de leur face terreuse !

Comme du froc sinistre il allonge les plis !
Comme il sait lui donner les pâleurs du suaire,
Si bien que l'on dirait des morts ensevelis !

Qu'il vous peigne en extase au fond du sanctuaire,
Du cadavre divin baisant les pieds sanglants,
Fouettant votre dos bleu comme un fléau bat l'aire,

Vous promenant, rêveurs, le long des cloîtres blancs,
Par file assis à table au frugal réfectoire,
Toujours il fait de vous des portraits ressemblants.

Deux teintes seulement, clair livide, ombre noire,
Deux poses, l'une droite, et l'autre à deux genoux,
À l'artiste ont suffi pour peindre votre histoire.

Forme, rayon, couleur, rien n'existe pour vous ;
À tout objet réel vous êtes insensibles,
Car le ciel vous enivre et la croix vous rend fous ;

Et vous vivez muets, inclinés sur vos bibles,
Croyant toujours entendre aux plafonds entr'ouverts
Éclater brusquement les trompettes terribles !

Ô moines ! maintenant, en tapis frais et verts,
Sur les fosses par vous à vous-mêmes creusées,
L'herbe s'étend : Eh bien ! que dites-vous aux vers ?

Quels rêves faites-vous ? quelles sont vos pensées ?
Ne regrettez-vous pas d'avoir usé vos jours
Entre ces murs étroits, sous ces voûtes glacées ?

Ce que vous avez fait, le feriez-vous toujours ?

LA CARAVANE

SONNET

LA caravane humaine au Sahara du monde,
Par ce chemin des ans qui n'a pas de retour,
S'en va traînant le pied, brûlée aux feux du jour,
Et buvant sur ses bras la sueur qui l'inonde.

Le grand lion rugit et la tempête gronde ;
À l'horizon fuyard, ni minaret, ni tour ;
La seule ombre qu'on ait, c'est l'ombre du vautour,
Qui traverse le ciel cherchant sa proie immonde.

L'on avance toujours, et voici que l'on voit
Quelque chose de vert que l'on se montre au doigt :

C'est un bois de cyprès, semé de blanches pierres.

Dieu, pour vous reposer, dans le désert du temps,
Comme des oasis, a mis les cimetières :
Couchez-vous et dormez, voyageurs haletants.

L'HIPPOPOTAME

L'HIPPOPOTAME au large ventre
Habite aux Jungles de Java,
Où grondent, au fond de chaque antre,
Plus de monstres qu'on n'en rêva.

Le boa se déroule et siffle,
Le tigre fait son hurlement,
Le buffle en colère renifle,
Lui dort ou paît tranquillement.

Il ne craint ni kriss ni zagaies,
Il regarde l'homme sans fuir,
Et rit des balles des cipayes
Qui rebondissent sur son cuir.

Je suis comme l'hippopotame :
De ma conviction couvert,
Forte armure que rien n'entame,
Je vais sans peur par le désert.

TRISTESSE

AVRIL est de retour.
La première des roses,
De ses lèvres mi-closes,
Rit au premier beau jour ;
La terre bienheureuse
S'ouvre et s'épanouit ;
Tout aime, tout jouit.
Hélas ! j'ai dans le cœur une tristesse affreuse.

Les buveurs en gaîté,
Dans leurs chansons vermeilles,
Célèbrent sous les treilles
Le vin et la beauté ;
La musique joyeuse,
Avec leur rire clair
S'éparpille dans l'air.
Hélas ! j'ai dans le cœur une tristesse affreuse.

En déshabillés blancs,
Les jeunes demoiselles
S'en vont sous les tonnelles
Au bras de leurs galants ;
La lune langoureuse
Argente leurs baisers
Longuement appuyés.
Hélas ! j'ai dans le cœur une tristesse affreuse.

Moi, je n'aime plus rien,
Ni l'homme, ni la femme,
Ni mon corps, ni mon âme,
Pas même mon vieux chien.
Allez dire qu'on creuse,
Sous le pâle gazon,

Une fosse sans nom.
Hélas ! j'ai dans le cœur une tristesse affreuse.

LES PAPILLONS

PANTOUM

LES papillons couleur de neige
Volent par essaims sur la mer ;
Beaux papillons blancs, quand pourrai-je
Prendre le bleu chemin de l'air ?

Savez-vous, ô belle des belles,
Ma bayadère aux yeux de jais,
S'ils me pouvaient prêter leurs ailes,
Dites, savez-vous où j'irais ?

Sans prendre un seul baiser aux roses,
À travers vallons et forêts,
J'irais à vos lèvres mi-closes,
Fleur de mon âme, et j'y mourrais.

PASTEL

'AIME à vous voir en vos cadres ovales,

J Portraits jaunis des belles du vieux temps,
Tenant en main des roses un peu pâles,
Comme il convient à des fleurs de cent ans.

Le vent d'hiver, en vous touchant la joue,
A fait mourir vos œillets et vos lis ;
Vous n'avez plus que des mouches de boue,
Et sur les quais vous gisez tout salis.

Il est passé le doux règne des belles ;
La Parabère avec la Pompadour
Ne trouveraient que des sujets rebelles,
Et sous leur tombe est enterré l'amour.

Vous, cependant, vieux portraits qu'on oublie,
Vous respirez vos bouquets sans parfums,
Et souriez avec mélancolie
Au souvenir de vos galants défunts.

LA MORT DANS LA VIE

(FRAGMENT)

AIR vierge, air de cristal, eau, principe du monde,
Terre qui nourris tout, et toi, flamme féconde,
Rayon de l'œil de Dieu,
Ne laissez pas mourir, vous qui donnez la vie,
La pauvre fleur qui penche et qui n'a d'autre envie
Que de fleurir un peu !

Étoiles, qui d'en haut voyez valser les mondes,

Faites pleuvoir sur moi, de vos paupières blondes,
Vos pleurs de diamants ;
Lune, lis de la nuit, fleur du divin parterre,
Verse-moi tes rayons, ô blanche solitaire,
Du fond du firmament !

Œil ouvert sans repos au milieu de l'espace,
Perce, soleil puissant, ce nuage qui passe,
Que je te voie encor !
Aigles, vous qui fouettez le ciel à grands coups d'ailes,
Griffons au vol de feu, rapides hirondelles,
Prêtez-moi votre essor !

Vents, qui prenez aux fleurs leurs âmes parfumées
Et les aveux d'amour aux bouches bien aimées ;
Air sauvage des monts,
Encor tout imprégné des senteurs du mélèze,
Brise de l'Océan où l'on respire à l'aise,
Emplissez mes poumons !

Avril, pour m'y coucher, m'a fait un tapis d'herbe ;
Le lilas sur mon front s'épanouit en gerbe,
Nous sommes au printemps.
Prenez-moi dans vos bras, doux rêves du poète,
Entre vos seins polis posez ma pauvre tête
Et bercez-moi longtemps.

Loin de moi, cauchemars, spectres des nuits ! Les roses,
Les femmes, les chansons, toutes les belles choses
Et tous les beaux amours,
Voilà ce qu'il me faut. Salut, ô Muse antique,
Muse au frais laurier vert, à la blanche tunique,
Plus jeune tous les jours !

Brune aux yeux de lotus, blonde à paupière noire,
Ô Grecque de Milet, sur l'escabeau d'ivoire
Pose tes beaux pieds nus ;

Que d'un nectar vermeil la coupe se couronne !
Je bois à ta santé d'abord, blanche Théone,
Puis aux dieux inconnus.

Ta gorge est plus lascive et plus souple que l'onde ;
Le lait n'est pas si pur, et la pomme est moins ronde.
Allons, un beau baiser !
Hâtons-nous, hâtons-nous ! Notre vie, ô Théone,
Est un cheval ailé que le Temps éperonne ;
Hâtons-nous d'en user.

Chantons Io, Péan !... Mais quelle est cette femme
Si pâle sous son voile ? Ah ! c'est toi, vieille infâme !
Je vois ton crâne ras.
Je vois tes grands yeux creux, prostituée immonde,
Courtisane éternelle environnant le monde
Avec tes maigres bras !

LAMENTO

LA CHANSON DU PÊCHEUR

MA belle amie est morte :
Je pleurerai toujours ;
Sous la tombe elle emporte
Mon âme et mes amours.
Dans le ciel, sans m'attendre,
Elle s'en retourna ;
L'ange qui l'emmena
Ne voulut pas me prendre.
Que mon sort est amer !

Ah ! sans amour, s'en aller sur la mer !

La blanche créature
Est couchée au cercueil.
Comme dans la nature
Tout me paraît en deuil !
La colombe oubliée
Pleure et songe à l'absent ;
Mon âme pleure et sent
Qu'elle est dépareillée.
Que mon sort est amer !

Ah ! sans amour, s'en aller sur la mer !

Sur moi la nuit immense
S'étend comme un linceul ;
Je chante ma romance
Que le ciel entend seul.
Ah ! comme elle était belle

Et comme je l'aimais !
Je n'aimerai jamais
Une femme autant qu'elle ;
Que mon sort est amer !
Ah ! sans amour, s'en aller sur la mer !

COQUETTERIE POSTHUME

QUAND je mourrai, que l'on me mette,
Avant de clouer mon cercueil,
Un peu de rouge à la pommette,

Un peu de noir au bord de l'œil.

Car je veux, dans ma bière close,
Comme le soir de son aveu,
Rester éternellement rose
Avec du kh'ol sous mon œil bleu.

Pas de suaire en toile fine,
Mais drapez-moi dans les plis blancs
De ma robe de mousseline,
De ma robe à treize volants.

C'est ma parure préférée ;
Je la portais quand je lui plus.
Son premier regard l'a sacrée,
Et depuis je ne la mis plus.

Posez-moi, sans jaune immortelle,
Sans coussin de larmes brodé,
Sur mon oreiller de dentelle
De ma chevelure inondé.

Cet oreiller, dans les nuits folles,
A vu dormir nos fronts unis,
Et sous le drap noir des gondoles
Compté nos baisers infinis.

Entre mes mains de cire pâle.
Que la prière réunit,
Tournez ce chapelet d'opale,
Par le pape à Rome bénit :

Je l'égrènerai dans la couche
D'où nul encor ne s'est levé ;
Sa bouche en a dit sur ma bouche
Chaque Pater et chaque Ave.

VIEUX DE LA VIEILLE

15 décembre

P'AR l'ennui chassé de ma chambre,
J'errais le long du boulevard :
Il faisait un temps de décembre,
Vent froid, fine pluie et brouillard ;

Et là je vis, spectacle étrange,
Échappés du sombre séjour,
Sous la bruine et dans la fange,
Passer des spectres en plein jour.

Pourtant c'est la nuit que les ombres,
Par un clair de lune allemand,
Dans les vieilles tours en décombres,
Reviennent ordinairement ;

C'est la nuit que les Elfes sortent
Avec leur robe humide au bord,
Et sous les nénuphars emportent
Leur valseur de fatigue mort ;

C'est la nuit qu'a lieu la revue
Dans la ballade de Zedlitz,
Où l'Empereur, ombre entrevue,
Compte les ombres d'Austerlitz.

Mais des spectres près du Gymnase,
À deux pas des Variétés,

Sans brume ou linceul qui les gaze,
Des spectres mouillés et crottés !

Avec ses dents jaunes de tartre,
Son crâne de mousse verdi,
À Paris, boulevard Montmartre,
Mob se montrant en plein midi !

La chose vaut qu'on la regarde :
Trois fantômes de vieux grognards,
En uniforme de l'ex-garde,
Avec deux ombres de hussards !

On eût dit la lithographie
Où, dessinés par un crayon,
Les morts, que Raffet déifie,
Passent, criant : Napoléon !

Ce n'était pas les morts qu'éveille
Le son du nocturne tambour,
Mais bien quelques vieux de la vieille
Qui célébraient le grand retour.

Depuis la suprême bataille,
L'un a maigri, l'autre a grossi,
L'habit jadis fait à leur taille
Est trop grand ou trop rétréci.

Nobles lambeaux, défroque épique,
Saints haillons, qu'étoile une croix,
Dans leur ridicule héroïque
Plus beaux que des manteaux de rois !

Un plumet énervé palpite
Sur leur holbach fauve et pelé ;
Près des trous de balle, la mite
A rongé leur dolman criblé ;

Leur culotte de peau trop large
Fait mille plis sur leur fémur ;
Leur sabre rouillé, lourde charge,
Creuse le sol et bat le mur ;

Ou bien un embonpoint grotesque,
Avec grand'peine boutonné,
Fait un poussah, dont on rit presque,
Du vieux héros tout chevronné.

Ne les raillez pas, camarade ;
Saluez plutôt chapeau bas
Ces Achilles d'une Iliade
Qu'Homère n'inventerait pas.

Respectez leur tête chenue !
Sur leur front par vingt cieux bronzé,
La cicatrice continue
Le sillon que l'âge a creusé.

Leur peau, bizarrement noircie,
Dit l'Égypte aux soleils brûlants ;
Et les neiges de la Russie
Poudrent encor leurs cheveux blancs.

Si leurs mains tremblent, c'est sans doute
Du froid de la Bérésina ;
Et s'ils boitent, c'est que la route
Est longue du Caire à Wilna ;

S'ils sont perclus, c'est qu'à la guerre
Leurs drapeaux étaient leurs seuls draps ;
Et si leur manche ne va guère,
C'est qu'un boulet a pris leur bras.

Ne nous moquons pas de ces hommes

Qu'en riant le gamin poursuit ;
Ils furent le jour dont nous sommes
Le soir et peut-être la nuit.

Quand on oublie, ils se souviennent !
Lancier rouge et grenadier bleu,
Au pied de la colonne, ils viennent
Comme à l'autel de leur seul Dieu.

Là, fiers de leur longue souffrance,
Reconnaissants des maux subis,
Ils sentent le cœur de la France
Battre sous leurs pauvres habits.

Aussi les pleurs trempent le rire
En voyant ce saint carnaval,
Cette mascarade d'empire,
Passer comme un matin de bal ;

Et l'aigle de la grande armée,
Dans le ciel qu'emplit son essor,
Du fond d'une gloire enflammée
Étend sur eux ses ailes d'or.

L'OBÉLISQUE DE PARIS

SUR cette place je m'ennuie,
Obélisque dépareillé ;
Neige, givre, bruine ou pluie
Glacent mon flanc déjà rouillé ;

Et ma vieille aiguille, rougie
Aux fournaies d'un ciel de feu,
Prend des pâleurs de nostalgie
Dans cet air qui n'est jamais bleu.

Devant les colosses moroses
Et les pylônes de Luxor,
Près de mon frère aux teintes roses
Que ne suis-je debout encor,

Plongeant dans l'azur immuable
Mon pyramidion vermeil,
Et de mon ombre, sur le sable,
Écrivant les pas du soleil !

Rhamsès, un jour mon bloc superbe,
Où l'éternité s'ébréçait,
Roula fauché comme un brin d'herbe,
Et Paris s'en fit un hochet.

La sentinelle granitique,
Gardienne des énormités,
Se dresse entre un faux temple antique
Et la Chambre des députés.

Sur l'échafaud de Louis seize,
Monolithe au sens aboli,
On a mis mon secret, qui pèse
Le poids de cinq mille ans d'oubli.

Les moineaux francs souillent ma tête,
Où s'abattaient dans leur essor
L'ibis rose et le gypaète
Au blanc plumage, aux serres d'or.

La Seine, noir égout des rues,

Fleuve immonde fait de ruisseaux,
Salit mon pied, que dans ses crues
Baisait le Nil, père des eaux,

Le Nil, géant à barbe blanche,
Coiffé de lotus et de joncs,
Versant de son urne qui penche
Des crocodiles pour goujons !

Les chars d'or étoilés de nacre
Des grands pharaons d'autrefois
Rasaient mon bloc heurté du fiacre
Emportant le dernier des rois.

Jadis, devant ma pierre antique,
Le pscheut au front, les prêtres saints
Promenaient la bari mystique
Aux emblèmes dorés et peints ;

Mais aujourd'hui, pilier profane
Entre deux fontaines campé,
Je vois passer la courtisane
Se renversant dans son coupé.

Je vois, de janvier à décembre,
La procession des bourgeois,
Les Salons qui vont à la Chambre,
Et les Arthurs qui vont au bois.

Oh ! dans cent ans quels laids squelettes
Fera ce peuple impie et fou,
Qui se couche sans bandelettes
Dans des cercueils que ferme un clou,

Et n'a pas même d'hypogées
À l'abri des corruptions,
Dortoirs, où par siècles rangées,

Plongent les générations !

Sol sacré des hiéroglyphes
Et des secrets sacerdotaux,
Où les sphinx s'aiguisent les griffes
Sur les angles des piédestaux,

Où sous le pied sonne la crypte,
Où l'épervier couve son nid,
Je te pleure, ô ma vieille Égypte,
Avec des larmes de granit !

SYMPHONIE EN BLANC MAJEUR

DE leur col blanc courbant les lignes,
On voit dans les contes du Nord,
Sur le vieux Rhin, des femmes-cygnes
Nager en chantant près du bord,

Ou, suspendant à quelque branche
Le plumage qui les revêt,
Faire luire leur peau plus blanche
Que la neige de leur duvet.

De ces femmes il en est une
Qui chez nous descend quelquefois,
Blanche comme le clair de lune
Sur les glaciers dans les cieux froids ;

Conviant la vue enivrée
De sa boréale fraîcheur

À des régals de chair nacrée,
À des débauches de blancheur !

Son sein, neige moulée en globe,
Contre les camélias blancs
Et le blanc satin de sa robe
Soutient des combats insolents.

Dans ces grandes batailles blanches,
Satins et fleurs ont le dessous,
Et, sans demander leurs revanches,
Jaunissent comme des jaloux.

Sur les blancheurs de son épaule,
Paros au grain éblouissant,
Comme dans une nuit du pôle,
Un givre invisible descend.

De quel mica de neige vierge,
De quelle moelle de roseau,
De quelle hostie et de quel cierge
A-t-on fait le blanc de sa peau ?

A-t-on pris la goutte lactée
Tachant l'azur du ciel d'hiver,
Le lis à la pulpe argentée,
La blanche écume de la mer ;

Le marbre blanc, chair froide et pâle,
Où vivent les divinités ;
L'argent mat, la laiteuse opale
Qu'irisent de vagues clartés ;

L'ivoire, où ses mains ont des ailes,
Et, comme des papillons blancs,
Sur la pointe des notes frêles
Suspendent leurs baisers tremblants ;

L'hermine vierge de souillure,
Qui, pour abriter leurs frissons,
Ouate de sa blanche fourrure
Les épaules et les blasons ;

Le vif-argent aux fleurs fantasques
Dont les vitraux sont ramagés ;
Les blanches dentelles des vasques,
Pleurs de l'ondine en l'air figés ;

L'aubépine de mai qui plie
Sous les blancs frimas de ses fleurs ;
L'albâtre où la mélancolie
Aime à retrouver ses pâleurs ;

Le duvet blanc de la colombe,
Neigeant sur les toits du manoir,
Et la stalactique qui tombe,
Larme blanche de l'antre noir ?

Des Groenlands et des Norvèges
Vient-elle avec Séraphita ?
Est-ce la Madone des neiges,
Un sphinx blanc que l'hiver sculpta,

Sphinx enterré par l'avalanche,
Gardien des glaciers étoilés,
Et qui, sous sa poitrine blanche,
Cache de blancs secrets gelés ?

Sous la glace où calme il repose,
Oh ! qui pourra fondre ce cœur !
Oh ! qui pourra mettre un ton rose
Dans cette implacable blancheur !

HÉGÉSIPPE MOREAU

1810 – 1838

HÉGÉSIPPE MOREAU *naquit à Paris en 1810. Ses parents l'emmenèrent tout petit à Provins, où son père avait trouvé une place de professeur. Orphelin de bonne heure, ce fut grâce à une voisine charitable qu'il fut placé au petit séminaire d'Avon, près Fontainebleau. Il y composa ses premiers vers à l'âge de douze ans.*

À Paris, tantôt ouvrier typographe, maître d'études, rédacteur irrégulier de petits journaux payant mal, il passe par toute une série de souffrances, de déceptions et de misères. Si quelques rayons de soleil apparaissent sur le fond noir de sa vie, ils sont rares et s'éteignent vite. Sa prose et ses vers nous racontent le poète qui meurt à 28 ans sur un lit d'hôpital, à la Charité. En prose, son œuvre se compose de quelques contes charmants, *le Gui de chêne, la Souris blanche, les Petits souliers* ; *en poésie, d'un mince volume ayant pour heureux titre Le Myosotis, la fleurette bleue du souvenir, « L'avenir n'oubliera ni la prose ni les vers. »*

Au cimetière Mont-Parnasse,
Parmi la foule de ces morts
Que le temps inflexible entasse
Comme un avare ses trésors,
Une tombe gît sous la mousse,
Dépassant à peine le sol,
Où dort une mémoire douce
Comme le chant du rossignol.

LA FERMIÈRE

A MOUR à la fermière ! elle est
Si gentille et si douce !
C'est l'oiseau des bois qui se plaît
Loin du bruit dans la mousse ;
Vieux vagabond qui tends la main,
Enfant pauvre et sans mère,
Puissez-vous trouver en chemin
La ferme et la fermière !

De l'escabeau vide au foyer
Là le pauvre s'empare,
Et le grand bahut de noyer
Pour lui n'est point avare ;
C'est là qu'un jour je vins m'asseoir,
Les pieds blancs de poussière ;
Un jour... puis en marche ! et bonsoir
La ferme et la fermière !

Mon seul beau jour a dû finir,
Finir dès son aurore ;
Mais pour moi ce doux souvenir
Est du bonheur encore ;
En fermant les yeux, je revois
L'enclos plein de lumière,
La haie en fleur, le petit bois,
La ferme et la fermière !

Si Dieu, comme notre curé
Au prône le répète,
Paie un bienfait (même égaré),
Ah ! qu'il songe à ma dette,
Qu'il prodigue au vallon les fleurs,
La joie à la chaumière,

Et garde des vents et des pleurs
La ferme et la fermière !

Chaque hiver, qu'un groupe d'enfants
À son fuseau sourie,
Comme les anges aux fils blancs
De la Vierge Marie ;
Que tous, par la main, pas à pas,
Guidant un petit frère,
Réjouissent de leurs ébats
La ferme et la fermière !

ENVOI

Ma chansonnette, prends ton vol !
Tu n'es qu'un faible hommage ;
Mais qu'en avril le rossignol
Chante, et la dédommage ;
Qu'effrayé par ses chants d'amour,
L'oiseau du cimetière,
Longtemps, longtemps se taise pour
La ferme et la fermière !

LA VOULZIE

S'IL est un nom bien doux fait pour la poésie,
Oh ! dites, n'est-ce pas le nom de la Voulzie ?
La Voulzie, est-ce un fleuve aux grandes îles ? Non ;
Mais, avec un murmure aussi doux que son nom,

Un tout petit ruisseau coulant visible à peine ;
Un géant altéré le boirait d'une haleine ;
Le nain vert Obéron, jouant au bord des flots,
Sauterait par-dessus sans mouiller ses grelots.
Mais j'aime la Voulzie et ses bois noirs de mûres,
Et dans son lit de fleurs ses bonds et ses murmures.
Enfant, j'ai bien souvent, à l'ombre des buissons,
Dans le langage humain traduit ses vagues sons ;
Pauvre écolier rêveur, et qu'on disait sauvage,
Quand j'émiettais mon pain à l'oiseau du rivage,
L'onde semblait me dire : « Espère ! aux mauvais jours
Dieu te rendra ton pain. » Dieu me le doit toujours !
C'était mon Égérie, et l'oracle prospère
À toutes mes douleurs jetais ce mot : « Espère !
Espère et chante ! enfant, dont le berceau trembla.
Plus de frayeur : Camille et ta mère sont là.
Moi, j'aurai pour tes chants de longs échos... » Chimère !
Le fossoyeur m'a pris et Camille et ma mère ;
J'avais bien des amis ici-bas quand j'y vins,
Bluet éclos parmi les roses de Provins ;
Du sommeil de la mort, du sommeil que j'envie,
Presque tous maintenant dorment, et, dans la vie,
Le chemin dont l'épine insulte à mes lambeaux,
Comme une voie antique est bordé de tombeaux.
Dans le pays des sourds j'ai promené ma lyre ;
J'ai chanté sans échos, et, pris d'un noir délire,
J'ai brisé mon luth, puis de l'ivoire sacré
J'ai jeté les débris au vent... et j'ai pleuré !
Pourtant je te pardonne, ô ma Voulzie ! et même,
Triste, j'ai tant besoin d'un confident qui m'aime,
Me parle avec douceur et me trompe, qu'avant
De clore au jour mes yeux battus d'un si long vent.
Je veux faire à tes bords un saint pèlerinage,
Revoir tous les buissons si chers à mon jeune âge,
Dormir encore au bruit de tes roseaux chanteurs,
Et causer d'avenir avec tes flots menteurs.

LA FAUVETTE DU CALVAIRE

O h ! non, je n'irai pas sous son toit solitaire
Troubler ce juste en pleurs par le bruit de mes pas ;
Car il est, voyez-vous, de grands deuils sur la terre
Devant qui l'amitié doit prier et se taire :
Oh ! non, je n'irai pas.

Lorsque de ses douleurs le blond fils de Marie,
Mourant, réjouissait Sion et Samarie,
Hérode, Pilate et l'enfer,
Son agonie émut d'une pitié profonde
Les anges dans le ciel, les femmes en ce monde,
Et les petits oiseaux dans l'air.

Et sur le Golgotha noir de peuple infidèle,
Quand les vautours, à grand bruit d'aile,
Flairant la mort, volaient en rond,
Sortant d'un bois en fleur au pied de la colline,
Une fauvette pèlerine
Pour consoler Jésus se posa sur son front.

Oubliant pour la croix son doux nid sur la branche,
Elle chantait, pleurait et piétinait en vain,
Et de son bec pieux mordait l'épine blanche,
Vermeille, hélas ! du sang divin ;
Et l'ironique diadème
Pesait plus douloureux au front du moribond,
Et Jésus, souriant d'un sourire suprême,
Dit à la fauvette : « À quoi bon ?....

« À quoi bon te rougir aux blessures divines ?
Aux clous du saint gibet à quoi bon t'écarter ?
Il est, petit oiseau, des maux et des épines
Que du front et du cœur on ne peut arracher.

« La tempête qui m'environne
Jette au vent ta plume et ta voix,
Et ton stérile effort au poids de ma couronne,
Sans même l'effeuiller, ajoute un nouveau poids. »

La fauvette comprit, et, déployant son aile,
Au perchoir épineux déchirée à moitié,
Dans son nid, que berçait la branche maternelle,
Courut ensevelir ses chants et sa pitié.

Oh ! non, je n'irai pas, sous son toit solitaire,
Troubler ce juste en pleurs par le bruit de mes pas ;
Car il est, voyez-vous, de grands deuils sur la terre
Devant qui l'amitié doit prier et se taire :
Oh ! non, je n'irai pas.



ALFRED DE MUSSET

ALFRED DE MUSSET

ALFRED DE MUSSET

1810 – 1857

ALFRED DE MUSSET *fils d'un littérateur disciple de Rousseau, naquit à Paris. Bien peu de temps après avoir terminé ses études classiques, il se fit connaître par un recueil de poésies : les Contes d'Espagne et d'Italie (1830). L'année suivante, il donna Octave, Rafael, et, en 1833, le Spectacle dans un fauteuil. Rolla parut en 1835 dans la Revue des Deux Mondes et fut joint plus tard aux Nuits, à la Lettre à Lamartine, à l'Espoir en Dieu, aux Stances à la Malibran, etc., dans les éditions Charpentier (1840).*

Alfred de Musset a écrit en prose des comédies et des proverbes, des nouvelles et une longue autobiographie romanesque, la Confession d'un enfant du siècle (1836).

À l'apparition de ses Poésies complètes, en 1840, Sainte-Beuve disait :

« De tous les poètes qui se rattachent au mouvement littéraire de 1828, M. Alfred de Musset fut le plus jeune, le plus hardi, le plus fringant dès l'abord ; il entra dans le sanctuaire lyrique tout éperonné, et par la fenêtre, je le crois bien. Il chantait, comme Chérubin, quelque espiègle chanson, son Andalouse ou sa Marquise ; il avait fait enrager le guet avec sa muse Comme un point sur un i. Le lyrisme de cette époque était un peu solennel, volontiers religieux, pompeux comme un Te Deum, ou sentimental.

« M. de Musset lui fit d'emblée quelque déchirure : il osa avoir de l'esprit, même avec un brin de scandale. Depuis Voltaire, on a trop oublié l'esprit, en poésie ; M. de Musset lui refit une large part ; avec cela il eut encore ce qu'ont si peu nos poètes modernes, la passion. De la passion et de l'esprit, voilà donc

son double lot dans ses charmants contes, dans ses petits drames pétillants et colorés. Il est sûr de vivre par là entre tous les poètes ses contemporains ou quelque peu ses aînés. Sa Nuit de Mai restera un des plus touchants et des plus sublimes cris d'un jeune cœur qui déborde, un des plus beaux témoignages de la moderne Muse. Le Lac, Moïse, Ce qu'on entend sur la montagne, La Nuit de Mai, voilà comme de loin, j'imagine, la Postérité, ce grand Pasteur au regard sommaire, et qui ne voit que les cimes, énumérera les princes des poètes de ce temps. »

Ne creusez pas son mal ; ne lui demandez rien,
Vous qui ne portez pas un cœur comme le sien.
Ne lui demandez rien, ô vous qu'il a choisies
Dans le ciel de son rêve et de ses fantaisies...

On dirait qu'il attend quelqu'un qui ne vient pas.
Mais ce n'est jamais toi qu'il cherche entre tes bras,
Ninette ; — ce qu'il veut, il n'en sait rien lui-même.
Dans tout ce qu'il espère et dans tout ce qu'il aime,
Il voit un vide immense et s'use à le combler...

Certes, quand on songe à la prodigieuse habileté des rimeurs contemporains, pour la simple facture des vers, Alfred de Musset est loin d'être un virtuose ; il nous apparaît surtout, à première vue, comme un aimable dilettante persifleur, qui se moque de nous, de lui-même et de son propre cœur ; mais on ne joue pas impunément avec l'amour, et lorsque l'enfant qui n'a su ni mûrir ni vieillir jette son premier cri de douleur, poignant comme un sanglot d'Henri Heine, il nous donne les Nuits ; et, s'il est maigre de rimes, ah ! comme il est riche de passion ! Et la vraie poésie, n'est-ce pas la passion qui chante ses douleurs ou ses joies ? La froide raison n'a rien à voir dans ces pages émues, si merveilleusement naturelles, que tout le monde croirait pouvoir les écrire. Dormez en paix sous l'ombre légère de votre petit saule éploré, pauvre et grand poète, éminemment français, qui nous parliez une langue si belle dont on a perdu le secret, la langue de Rabelais et de Montaigne, de Régnier, de Molière et de La Fontaine, le pur filon d'or de la Renaissance, avant que le grand siècle, au rayon glacial d'un faux soleil, sous l'étrange prétexte de clarifier notre poésie indigène, l'eût appauvrie et canalisée en droite ligne, avec chemin de halage, sans herbes, mais sans fleurs, grâce aux sarclages multipliés du gentilhomme Malherbe et de Monsieur Despréaux.

Les œuvres complètes d'Alfred de Musset se trouvent chez Charpentier et chez Alphonse Lemerre, éditeurs.

A. L.

LA NUIT DE MAI

LA MUSE.

Poète, prends ton luth, et me donne un baiser !
La fleur de l'églantier sent ses bourgeons éclore.
Le printemps naît ce soir, les vents vont s'embraser,
Et la bergeronnette, en attendant l'aurore,
Aux premiers buissons verts commence à se poser.
Poète, prends ton luth, et me donne un baiser !

LE POÈTE.

Comme il fait noir dans la vallée !
J'ai cru qu'une forme voilée
Flottait là-bas sur la forêt.
Elle sortait de la prairie ;
Son pied rasait l'herbe fleurie.
C'est une étrange rêverie !
Elle s'efface et disparaît.

LA MUSE

Poète, prend ton luth ! La nuit, sur la pelouse,
Balance le zéphyr dans son voile odorant ;
La rose, vierge encor, se referme jalouse
Sur le frelon nacré qu'elle enivre en mourant.
Écoute ! tout se tait ; songe à ta bien-aimée.
Ce soir, sous les tilleuls, à la sombre ramée
Le rayon du couchant laisse un adieu plus doux ;
Ce soir, tout va fleurir : l'immortelle nature
Se remplit de parfums, d'amour et de murmure,

Comme le lit joyeux de deux jeunes époux.

LE POÈTE.

Pourquoi mon cœur bat-il si vite ?
Qu'ai-je donc en moi qui s'agite,
Dont je me sens épouvanté ?
Ne frappe-t-on pas à ma porte ?
Pourquoi ma lampe à demi morte
M'éblouit-elle de clarté ?
Dieu puissant ! tout mon corps frissonne.
Qui vient ? qui m'appelle ?... Personne.
Je suis seul ; c'est l'heure qui sonne.
Ô solitude ! ô pauvreté !

LA MUSE

Poète, prends ton luth ! Le vin de la jeunesse
Fermente, cette nuit, dans les veines de Dieu.
Mon sein est inquiet ; la volupté l'opprime,
Et les vents altérés m'ont mis la lèvre en feu.
Ô paresseux enfant, regarde ! je suis belle.
Notre premier baiser, ne t'en souviens-tu pas,
Quand je te vis si pâle au toucher de mon aile,
Et que, les yeux en larmes, tu tombas dans mes bras ?
Ah ! je t'ai consolé d'une amère souffrance :
Hélas ! bien jeune encor, tu te mourais d'amour.
Console-moi ce soir, je me meurs d'espérance :
J'ai besoin de prier pour vivre jusqu'au jour.

LE POÈTE.

Est-ce toi dont la voix m'appelle,
Ô ma pauvre Muse, est-ce toi ?
Ô ma fleur, ô mon immortelle,

Seul être pudique et fidèle
Où vive encor l'amour de moi,
Oui, te voilà, c'est toi, ma blonde,
C'est toi, ma maîtresse et ma sœur !
Et je sens, dans la nuit profonde,
De ta robe d'or qui m'inonde
Les rayons glisser dans mon cœur.

LA MUSE.

Poète, prends ton luth ! C'est moi, ton immortelle,
Qui t'ai vu, cette nuit, triste et silencieux,
Et qui, comme un oiseau que sa couvée appelle,
Pour pleurer avec toi descends du haut des cieux.
Viens ! tu souffres, ami. Quelque ennui solitaire
Te ronge ; quelque chose a gémi dans ton cœur ;
Quelque amour t'est venu, comme on en voit sur terre,
Une ombre de plaisir, un semblant de bonheur.
Viens ! chantons devant Dieu ; chantons dans tes pensées,
Dans tes plaisirs perdus, dans tes peines passées !
Partons, dans un baiser, pour un monde inconnu.
Éveillons au hasard les échos de ta vie ;
Parlons-nous de bonheur, de gloire et de folie,
Et que ce soit un rêve, et le premier venu !
Inventons quelque part des lieux où l'on oublie !
Partons ! nous sommes seuls, l'univers est à nous.
Voici la verte Écosse et la brune Italie,
Et la Grèce, ma mère, où le miel est si doux,
Argos, et Ptéléon, ville des hécatombes,
Et Messa la divine, agréable aux colombes,
Et le front chevelu du Pélion changeant,
Et le bleu Titarèse, et le golfe d'argent
Qui montre dans ses eaux, où le cygne se mire,
La blanche Oloossone à la blanche Camyre.
Dis-moi ! quel songe d'or nos chants vont-ils bercer ?
D'où vont venir les pleurs que nous allons verser ?

Ce matin, quand le jour a frappé ta paupière,
Quel séraphin pensif, courbé sur ton chevet,
Secouait des lilas dans sa robe légère,
Et te contait tout bas les amours qu'il rêvait ?
Chanterons-nous l'espoir, la tristesse ou la joie ?
Tremperons-nous de sang les bataillons d'acier ?
Suspendrons-nous l'amant sur l'échelle de soie ?
Jerterons-nous au vent l'écume du coursier ?
Dirons-nous quelle main, dans les lampes sans nombre
De la maison céleste, allume, nuit et jour,
L'huile sainte de vie et d'éternel amour ?
Crierons-nous à Tarquin : « Il est temps, voici l'ombre ! »
Descendrons-nous cueillir la perle au fond des mers ?
Mènerons-nous la chèvre aux ébéniers amers ?
Montrerons-nous le ciel à la Mélancolie ?
Suivrons-nous le chasseur sur les monts escarpés ?
La biche le regarde ; elle pleure et supplie ;
Sa bruyère l'attend ; ses faons sont nouveau-nés ;
Il se baisse, il l'égorge, il jette à la curée
Sur les chiens en sueur son cœur encor vivant.
Peindrons-nous une vierge à la joue empourprée,
S'en allant à la messe, un page la suivant,
Et d'un regard distrait, à côté de sa mère,
Sur sa lèvre entr'ouverte oubliant sa prière ?
Elle écoute en tremblant, dans l'écho du pilier,
Résonner l'éperon du hardi cavalier.
Dirons-nous aux héros des vieux temps de la France
De monter tout armés aux créneaux de leurs tours,
Et de ressusciter la naïve romance
Que leur gloire oubliée apprit aux troubadours ?
Vêtirons-nous de blanc une molle Élégie ?
L'homme de Waterloo nous dira-t-il sa vie,
Et ce qu'il a fauché du troupeau des humains
Avant que l'envoyé de la nuit éternelle
Vînt sur son tertre vert l'abattre d'un coup d'aile,
Et sur son cœur de fer lui croiser les deux mains ?
Clouons-nous au poteau d'une satire altière

Le nom sept fois vendu d'un pâle pamphlétaire,
Qui, poussé par la faim, du fond de son oubli
S'en vient, tout grelottant d'envie et d'impuissance,
Sur le front du génie insulter l'espérance
Et mordre le laurier que son souffle a sali ?
Prends ton luth ! prends ton luth ! Je ne peux plus me taire.
Mon aile me soulève au souffle du printemps,
Le vent va m'emporter, je vais quitter la terre.
Une larme de toi ! Dieu m'écoute. Il est temps.

LE POÈTE.

S'il ne te faut, ma sœur chérie,
Qu'un baiser d'une lèvre amie
Et qu'une larme de mes yeux,
Je te les donnerai sans peine.
De nos amours qu'il te souviennne,
Si tu remontes dans les cieux !
Je ne chante ni l'espérance,
Ni la gloire, ni le bonheur,
Hélas ! pas même la souffrance.
La bouche garde le silence
Pour écouter parler le cœur.

LA MUSE.

Crois-tu donc que je sois comme le vent d'automne,
Qui se nourrit de pleurs jusque sur un tombeau,
Et pour qui la douleur n'est qu'une goutte d'eau ?
Ô poète ! un baiser. C'est moi qui te le donne.
L'herbe que je voulais arracher de ce lieu,
C'est ton oisiveté ; ta douleur est à Dieu.
Quel que soit le souci que ta jeunesse endure,
Laisse-la s'élargir, cette sainte blessure
Que les noirs séraphins t'ont faite au fond du cœur :
Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur.
Mais, pour en être atteint, ne crois pas, ô poète,

Que ta voix ici-bas doive rester muette.
Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.
Lorsque le pélican, lassé d'un long voyage,
Dans les brouillards du soir retourne à ses roseaux,
Ses petits affamés courent sur le rivage,
En le voyant au loin s'abattre sur les eaux ;
Déjà, croyant saisir et partager leur proie,
Ils courent à leur père avec des cris de joie,
En secouant leurs becs sur leurs goîtres hideux.
Lui, gagnant à pas lents une roche élevée,
De son aile pendante abritant sa couvée,
Pêcheur mélancolique, il regarde les cieux.
Le sang coule à longs flots de sa poitrine ouverte ;
En vain il a des mers sondé la profondeur :
L'Océan était vide, et la plage déserte ;
Pour toute nourriture il apporte son cœur.
Sombre et silencieux, étendu sur la pierre,
Partageant à ses fils ses entrailles de père,
Dans son amour sublime il berce sa douleur,
Et, regardant couler sa sanglante mamelle,
Sur son festin de mort il s'affaisse et chancelle,
Ivre de volupté, de tendresse et d'horreur.
Mais parfois, au milieu du divin sacrifice,
Fatigué de mourir dans un trop long supplice,
Il craint que ses enfants ne le laissent vivant ;
Alors il se soulève, ouvre son aile au vent,
Et, se frappant le cœur avec un cri sauvage,
Il pousse dans la nuit un si funèbre adieu,
Que les oiseaux des mers désertent le rivage,
Et que le voyageur attardé sur la plage,
Sentant passer la Mort, se recommande à Dieu.

Poète, c'est ainsi que font les grands poètes.
Ils laissent s'égayer ceux qui vivent un temps ;
Mais les festins humains qu'ils servent à leurs fêtes
Ressemblent la plupart à ceux des pélicans.

Quand ils parlent ainsi d'espérances trompées,
De tristesse et d'oubli, d'amour et de malheur,
Ce n'est pas un concert à dilater le cœur.
Leurs déclamations sont comme des épées :
Elles tracent dans l'air un cercle éblouissant,
Mais il y pend toujours quelque goutte de sang.

LE POÈTE.

Ô Muse ! spectre insatiable,
Ne m'en demande pas si long :
L'homme n'écrit rien sur le sable
À l'heure où passe l'aquilon.
J'ai vu le temps où ma jeunesse
Sur mes lèvres était sans cesse
Prête à chanter comme un oiseau ;
Mais j'ai souffert un dur martyre,
Et le moins que j'en pourrais dire,
Si je l'essayais sur ma lyre,
La briserait comme un roseau.

À LA MALIBRAN

STANCES

I

SANS doute il est trop tard pour parler encor d'elle ;
Depuis qu'elle n'est plus, quinze jours sont passés,
Et dans ce pays-ci quinze jours, je le sais,

Font d'une mort récente une vieille nouvelle.
De quelque nom d'ailleurs que le regret s'appelle,
L'homme, par tout pays, en a bien vite assez.

II

Ô Maria-Félicia ! le peintre et le poète
Laissent, en expirant, d'immortels héritiers ;
Jamais l'affreuse nuit ne les prend tout entiers ;
À défaut d'action, leur grande âme inquiète
De la mort et du temps entreprend la conquête ;
Et, frappés dans la lutte, ils tombent en guerriers.

III

Celui-là sur l'airain a gravé sa pensée ;
Dans un rythme doré l'autre l'a cadencée :
Du moment qu'on l'écoute, on lui devient ami ;
Sur sa toile, en mourant, Raphaël l'a laissée,
Et pour que le néant ne touche point à lui,
C'est assez d'un enfant sur sa mère endormi.

IV

Comme dans une lampe une flamme fidèle,
Au fond du Parthénon le marbre inhabité
Garde de Phidias la mémoire éternelle ;
Et la jeune Vénus, fille de Praxitèle,
Sourit encor, debout dans sa divinité,
Aux siècles impuissants qu'a vaincus sa beauté.

V

Recevant d'âge en âge une nouvelle vie,

Ainsi s'en vont à Dieu les gloires d'autrefois ;
Ainsi le vaste écho de la voix du génie
Devient du genre humain l'universelle voix...
Et de toi, morte hier, de toi, pauvre Marie,
Au fond d'une chapelle il nous reste une croix !

VI

Une croix ! et l'oubli, la nuit, et le silence !
Écoutez ! c'est le vent, c'est l'Océan immense ;
C'est un pêcheur qui chante au bord du grand chemin ;
Et de tant de beauté, de gloire et d'espérance,
De tant d'accords si doux d'un instrument divin,
Pas un faible soupir, pas un écho lointain !

VII

Une croix ! et ton nom écrit sur une pierre,
Non ! pas même le tien, mais celui d'un époux,
Voilà ce qu'après toi tu laisses sur la terre ;
Et ceux qui t'iront voir à ta maison dernière,
N'y trouvant pas ce nom qui fut aimé de nous,
Ne sauront pour prier où poser les genoux.

VIII

Ô Ninette ! où sont-ils, belle muse adorée,
Ces accents pleins d'amour, de charme et de terreur,
Qui voltigeaient le soir sur ta lèvre inspirée,
Comme un parfum léger sur l'aubépine en fleur ?
Où vibre maintenant cette voix éplorée,
Cette harpe vivante attachée à ton cœur ?

IX

N'était-ce pas hier, fille joyeuse et folle,

Que ta verve railleuse animait Corilla,
Et que tu nous lançais avec la Rosina
La roulade amoureuse et l'œillade espagnole ?
Ces pleurs sur tes bras nus, quand tu chantais *le Saule*,
N'était-ce pas hier, pâle Desdemona ?

X

N'était-ce pas hier qu'à la fleur de ton âge
Tu traversais l'Europe, une lyre à la main,
Dans la mer, en riant, te jetant à la nage,
Chantant la tarentelle au ciel napolitain,
Cœur d'ange et de lion, libre oiseau de passage,
Espiegle enfant ce soir, sainte artiste demain ?

XI

N'était-ce pas hier qu'enivrée et bénie
Tu trainais à ton char un peuple transporté,
Et que Londres et Madrid, la France et l'Italie,
Apportaient à tes pieds cet or tant convoité,
Cet or deux fois sacré qui payait ton génie,
Et qu'à tes pieds souvent laissa ta charité ?

XII

Qu'as-tu fait pour mourir, ô noble créature,
Belle image de Dieu, qui donnais en chemin
Au riche un peu de joie, au malheureux du pain ?
Ah ! qui donc frappe ainsi dans la mère nature,
Et quel faucheur aveugle, affamé de pâture,
Sur les meilleurs de nous ose porter la main ?

XIII

Ne suffit-il donc pas à l'ange des ténèbres

Qu'à peine de ce temps il nous reste un grand nom,
Que Géricault, Cuvier, Schiller, Gœthe et Byron
Soient endormis d'hier sous les dalles funèbres,
Et que nous ayons vu tant d'autres morts célèbres
Dans l'abîme entr'ouvert suivre Napoléon ?

XIV

Nous faut-il perdre encor nos têtes les plus chères,
Et venir en pleurant leur fermer les paupières,
Dès qu'un rayon d'espoir a brillé dans leurs yeux ?
Le ciel de ses élus devient-il envieux ?
Ou faut-il croire, hélas ! ce que disaient nos pères,
Que lorsqu'on meurt si jeune on est aimé des dieux ?

XV

Ah ! combien, depuis peu, sont partis pleins de vie !
Sous les cyprès anciens que de saules nouveaux !
La cendre de Robert à peine refroidie,
Bellini tombe et meurt ! Une lente agonie
Traîne Carrel sanglant à l'éternel repos.
Le seuil de notre siècle est pavé de tombeaux.

XVI

Que nous restera-t-il si l'ombre insatiable,
Dès que nous bâtissons, vient tout ensevelir ?
Nous qui sentons déjà le sol si variable,
Et sur tant de débris marchons vers l'avenir,
Si le vent sous nos pas balaye ainsi le sable,
De quel deuil le Seigneur veut-il donc nous vêtir ?

XVII

Hélas ! Marietta, tu nous restais encore.

Lorsque, sur le sillon, l'oiseau chante à l'aurore,
Le laboureur s'arrête, et, le front en sueur,
Aspire dans l'air pur un souffle de bonheur.
Ainsi nous consolait ta voix fraîche et sonore,
Et tes chants dans les cieux emportaient la douleur.

XVIII

Ce qu'il nous faut pleurer sur ta tombe hâtive,
Ce n'est pas l'art divin, ni ses savants secrets :
Quelque autre étudiera cet art que tu créais ;
C'est ton âme, Ninette, et ta grandeur naïve,
C'est cette voix du cœur qui seule au cœur arrive,
Que nul autre, après toi, ne nous rendra jamais.

XIX

Ah ! tu vivrais encor, sans cette âme indomptable.
Ce fut là ton seul mal et le secret fardeau
Sous lequel ton beau corps plia comme un roseau.
Il en soutint longtemps la lutte inexorable.
C'est le Dieu tout puissant, c'est la Muse implacable
Qui dans ses bras en feu t'a portée au tombeau.

XX

Que ne l'étouffais-tu, cette flamme brûlante
Que ton sein palpitant ne pouvait contenir !
Tu vivrais, tu verrais te suivre et t'applaudir
De ce public blasé la foule indifférente,
Qui prodigue aujourd'hui sa faveur inconstante
À des gens dont pas un, certes, n'en doit mourir.

XXI

Connaissais-tu si peu l'ingratitude humaine ?

Quel rêve as-tu donc fait, de te tuer pour eux ?
Quelques bouquets de fleurs te rendaient-ils si vaine,
Pour venir nous verser de vrais pleurs sur la scène,
Lorsque tant d'histrions et d'artistes fameux,
Couronnés mille fois, n'en ont pas dans les yeux ?

XXII

Que ne détournais-tu la tête pour sourire,
Comme on en use ici quand on feint d'être ému ?
Hélas ! on t'aimait tant, qu'on n'en aurait rien vu.
Quand tu chantaient *le Saule*, au lieu de ce délire,
Que ne t'occupais-tu de bien porter ta lyre ?
La Pasta fait ainsi : que ne l'imitais-tu ?

XXIII

Ne savais-tu donc pas, comédienne imprudente,
Que ces cris insensés qui te sortaient du cœur
De ta joue amaigrie augmentaient la pâleur ?
Ne savais-tu donc pas que sur ta tempe ardente
Ta main de jour en jour se posait plus tremblante,
Et que c'est tenter Dieu que d'aimer la douleur ?

XXIV

Ne sentais-tu donc pas que ta belle jeunesse
De tes yeux fatigués s'écoulait en ruisseaux,
Et de ton noble cœur s'exhalait en sanglots ?
Quand de ceux qui t'aimaient tu voyais la tristesse,
Ne sentais-tu donc pas qu'une fatale ivresse
Berçait ta vie errante à ses derniers rameaux ?

XXV

Oui, oui, tu le savais, qu'au sortir du théâtre,

Un soir, dans ton linceul il faudrait te coucher.
Lorsqu'on te rapportait plus froide que l'albâtre,
Lorsque le médecin, de ta veine bleuâtre
Regardait goutte à goutte un sang noir s'épancher,
Tu savais quelle main venait de te toucher.

XXVI

Oui, oui, tu le savais, et que dans cette vie
Rien n'est bon que d'aimer, n'est vrai que de souffrir.
Chaque soir, dans tes chants tu te sentais pâlir.
Tu connaissais le monde, et la foule, et l'envie,
Et, dans ce corps brisé concentrant ton génie,
Tu regardais aussi la Malibran mourir.

XXVII

Meurs donc ! ta mort est douce, et ta tâche est remplie.
Ce que l'homme ici-bas appelle le génie,
C'est le besoin d'aimer ; hors de là tout est vain.
Et, puisque tôt ou tard l'amour humain s'oublie,
Il est d'une grande âme et d'un heureux destin
D'expirer comme toi pour un amour divin !

Octobre 1836.

L'ESPOIR EN DIEU

TANT que mon faible cœur, encor plein de jeunesse,
À ses illusions n'aura pas dit adieu,
Je voudrais m'en tenir à l'antique sagesse
Qui du sobre Épicure a fait un demi-dieu.
Je voudrais vivre, aimer, m'accoutumer aux hommes,
Chercher un peu de joie et n'y pas trop compter,
Faire ce qu'on a fait, être ce que nous sommes,
Et regarder le ciel sans m'en inquiéter.

Je ne puis ! Malgré moi l'infini me tourmente.
Je n'y saurais songer sans crainte et sans espoir ;
Et, quoi qu'on en ait dit, ma raison s'épouvante
De ne pas le comprendre, et pourtant de le voir.
Qu'est-ce donc que ce monde, et qu'y venons-nous faire,
Si, pour qu'on vive en paix, il faut voiler les Cieux ?
Passer comme un troupeau, les yeux fixés à terre,
Et renier le reste, est-ce donc être heureux ?
Non ! c'est cesser d'être homme et dégrader son âme.
Dans la création le hasard m'a jeté ;
Heureux ou malheureux, je suis né d'une femme,
Et je ne puis m'enfuir hors de l'humanité.
Que faire donc ? — « Jouis, dit la raison païenne ;
Jouis et meurs ; les dieux ne songent qu'à dormir.
— Espère seulement, répond la foi chrétienne ;
Le Ciel veille sans cesse, et tu ne peux mourir. »
Entre ces deux chemins j'hésite et je m'arrête.
Je voudrais, à l'écart, suivre un plus doux sentier.
« Il n'en existe pas, dit une voix secrète ;
En présence du Ciel, il faut croire ou nier. »
Je le pense en effet ; les âmes tourmentées
Dans l'un et l'autre excès se jettent tour à tour.
Mais les indifférents ne sont que des athées ;
Ils ne dormiraient plus s'ils doutaient un seul jour.
Je me résigne donc, et, puisque la matière
Me laisse dans le cœur un désir plein d'effroi,
Mes genoux fléchiront ; je veux croire, et j'espère
Que vais-je devenir, et que veut-on de moi ?

Me voilà dans les mains d'un Dieu plus redoutable
Que ne sont à la fois tous les maux d'ici-bas ;
Me voilà seul, errant, fragile et misérable,
Sous les yeux d'un témoin qui ne me quitte pas :
Il m'observe, il me suit. Si mon cœur bat trop vite,
J'offense sa grandeur et sa divinité.
Un gouffre est sous mes pas ; si je m'y précipite,
Pour expier une heure il faut l'éternité.
Mon juge est un bourreau qui trompe sa victime.
Pour moi, tout devient piège et tout change de nom :
L'amour est un péché, le bonheur est un crime,
Et l'œuvre des sept jours n'est que tentation.
Je ne garde plus rien de la nature humaine ;
Il n'existe pour moi ni vertu ni remord.
J'attends la récompense, et j'évite la peine ;
Mon seul guide est la peur, et mon seul but la mort.

On me dit cependant qu'une joie infinie
Attend quelques élus. — Où sont-ils, ces heureux ?
Si vous m'avez trompé, me rendrez-vous la vie ?
Si vous m'avez dit vrai, m'ouvrirez-vous les Cieux ?
Hélas ! ce beau pays dont parlaient vos prophètes,
S'il existe là-haut, ce doit être un désert.
Vous les voulez trop purs, les heureux que vous faites,
Et quand leur joie arrive, ils en ont trop souffert.
Je suis seulement homme, et ne veux pas moins être,
Ni tenter davantage. — À quoi donc m'arrêter ?
Puisque je ne puis croire aux promesses du prêtre,
Est-ce l'indifférent que je vais consulter ?

Si mon cœur, fatigué du rêve qui l'obsède,
À la réalité revient pour s'assouvir.
Au fond des vains plaisirs que j'appelle à mon aide
Je trouve un tel dégoût, que je me sens mourir.
Aux jours même où parfois la pensée est impie,
Où l'on voudrait nier pour cesser de douter,
Quand je posséderais tout ce qu'en cette vie

Dans ses vastes désirs l'homme peut convoiter ;
Donnez-moi le pouvoir, la santé, la richesse,
L'amour même, l'amour, le seul bien d'ici-bas !
Que la blonde Astarté, qu'idolâtrait la Grèce,
De ses îles d'azur sorte en m'ouvrant les bras !
Quand je pourrais saisir dans le sein de la terre
Les secrets éléments de sa fécondité,
Transformer à mon gré la vivace matière,
Et créer pour moi seul une unique beauté ;
Quand Horace, Lucrèce et le vieil Épicure,
Assis à mes côtés, m'appelleraient heureux.
Et quand ces grands amants de l'antique nature
Me chanteraient la joie et le mépris des dieux,
Je leur dirais à tous : « Quoi que nous puissions faire,
Je souffre ; il est trop tard ; le monde s'est fait vieux ;
Une immense espérance a traversé la terre :
Malgré nous vers le Ciel il faut lever les yeux ! »

Que me reste-t-il donc ? Ma raison révoltée
Essaye en vain de croire, et mon cœur de douter.
Le chrétien m'épouvante, et ce que dit l'athée,
En dépit de mes sens, je ne puis l'écouter.
Les vrais religieux me trouveront impie,
Et les indifférents me croiront insensé.
À qui m'adresserai-je, et quelle voix amie
Consolera ce cœur que le doute a blessé ?

Il existe, dit-on, une philosophie
Qui nous explique tout sans révélation,
Et qui peut nous guider à travers cette vie
Entre l'indifférence et la religion.
J'y consens. — Où sont-ils, ces faiseurs de systèmes,
Qui savent, sans la foi, trouver la vérité,
Sophistes impuissants qui ne croient qu'en eux-mêmes ?
Quels sont leurs arguments et leur autorité ?
L'un me montre ici-bas deux principes en guerre,
Qui, vaincus tour à tour, sont tous deux immortels ;

L'autre découvre au loin, dans le Ciel solitaire,
Un inutile Dieu qui ne veut pas d'autels.
Je vois rêver Platon et penser Aristote ;
J'écoute, j'applaudis et poursuis mon chemin.
Sous les rois absolus je trouve un Dieu despote ;
On nous parle aujourd'hui d'un Dieu républicain.
Pythagore et Leibnitz transfigurent mon être.
Descartes m'abandonne au sein des tourbillons.
Montaigne s'examine, et ne peut se connaître.
Pascal fuit en tremblant ses propres visions.
Pyrrhon me rend aveugle, et Zénon insensible.
Voltaire jette à bas tout ce qu'il voit debout.
Spinoza, fatigué de tenter l'impossible,
Cherchant en vain son Dieu, croit le trouver partout.
Pour le sophiste anglais l'homme est une machine.
Enfin sort des brouillards un rhéteur allemand
Qui, du philosophisme achevant la ruine,
Déclare le Ciel vide, et conclut au néant.

Voilà donc les débris de l'humaine science !
Et, depuis cinq mille ans qu'on a toujours douté,
Après tant de fatigue et de persévérance,
C'est là le dernier mot qui nous en est resté !
Ah ! pauvres insensés, misérables cervelles,
Qui de tant de façons avez tout expliqué,
Pour aller jusqu'aux Cieux il vous fallait des ailes ;
Vous aviez le désir, la foi vous a manqué.
Je vous plains ; votre orgueil part d'une âme blessée.
Vous sentiez les tourments dont mon cœur est rempli,
Et vous la connaissiez, cette amère pensée
Qui fait frissonner l'homme en voyant l'infini.
Eh bien ! prions ensemble, — abjurons la misère
De vos calculs d'enfants, de tant de vains travaux.
Maintenant que vos corps sont réduits en poussière,
J'irai m'agenouiller pour vous sur vos tombeaux.

Venez, rhéteurs païens, maîtres de la science,

Chrétiens des temps passés, et rêveurs d'aujourd'hui ;
Croyez-moi, la prière est un cri d'espérance !
Pour que Dieu nous réponde, adressons-nous à lui :
Il est juste, il est bon ; sans doute il vous pardonne.
Tous vous avez souffert, le reste est oublié ;
Si le Ciel est désert, nous n'offensons personne ;
Si quelqu'un nous entend, qu'il nous prenne en pitié !

Ô toi que nul n'a pu connaître,
Et n'a renié sans mentir,
Réponds-moi, toi qui m'as fait naître,
Et demain me feras mourir !

Puisque tu te laisses comprendre,
Pourquoi fais-tu douter de toi ?
Quel triste plaisir peux-tu prendre
À tenter notre bonne foi ?

Dès que l'homme lève la tête,
Il croit t'entrevoir dans les cieux ;
La création, sa conquête,
N'est qu'un vaste temple à ses yeux.

Dès qu'il redescend en lui-même,
Il t'y trouve ; tu vis en lui.
S'il souffre, s'il pleure, s'il aime,
C'est son Dieu qui le veut ainsi.

De la plus noble intelligence
La plus sublime ambition
Est de prouver ton existence,
Et de faire épeler ton nom.

De quelque façon qu'on t'appelle,
Brahma, Jupiter ou Jésus,
Vérité, Justice éternelle,
Vers toi tous les bras sont tendus.

Le dernier des fils de la terre
Te rend grâce du fond du cœur
Dès qu'il se mêle à sa misère
Une apparence de bonheur.

Le monde entier te glorifie,
L'oiseau te chante sur son nid,
Et pour une goutte de pluie
Des milliers d'êtres t'ont béni.

Tu n'as rien fait qu'on ne l'admire ;
Rien de toi n'est perdu pour nous ;
Tout prie ; et tu ne peux sourire,
Que nous ne tombions à genoux.

Pourquoi donc, ô Maître suprême,
As-tu créé le mal si grand
Que la raison, la vertu même,
S'épouvantent en le voyant ?

Lorsque tant de choses sur terre
Proclament la Divinité
Et semblent attester d'un père
L'amour, la force et la bonté,

Comment, sous la sainte lumière,
Voit-on des actes si hideux
Qu'ils font expirer la prière
Sur les lèvres du malheureux ?

Pourquoi dans ton œuvre céleste
Tant d'éléments si peu d'accord ?
À quoi bon le crime et la peste ?
Ô Dieu juste ! pourquoi la mort ?

Ta pitié dut être profonde,

Lorsque avec ses biens et ses maux
Cet admirable et pauvre monde
Sortit en pleurant du chaos !

Puisque tu voulais le soumettre
Aux douleurs dont il est rempli,
Tu n'aurais pas dû lui permettre
De t'entrevoir dans l'infini.

Pourquoi laisser notre misère
Rêver et deviner un Dieu ?
Le doute a désolé la terre ;
Nous en voyons trop ou trop peu.

Si ta chétive créature
Est indigne de t'approcher,
Il fallait laisser la nature
T'envelopper et te cacher ;

Il te resterait ta puissance,
Et nous en sentirions les coups ;
Mais le repos et l'ignorance
Auraient rendu nos maux plus doux.

Si la souffrance et la prière
N'atteignent pas ta majesté,
Garde ta grandeur solitaire,
Ferme à jamais l'immensité.

Mais si nos angoisses mortelles
Jusqu'à toi peuvent parvenir,
Si dans les plaines éternelles
Parfois tu nous entends gémir.

Brise cette voûte profonde
Qui couvre la création,
Soulève les voiles du monde,

Et montre-toi, Dieu juste et bon !

Tu n'apercevras sur la terre
Qu'un ardent amour de la foi,
Et l'humanité tout entière
Se prosternera devant toi.

Les larmes qui l'ont épuisée
Et qui ruissellent de ses yeux,
Comme une légère rosée,
S'évanouiront dans les cieux.

Tu n'entendras que tes louanges,
Qu'un concert de joie et d'amour,
Pareil à celui dont tes anges
Remplissent l'éternel séjour ;

Et dans cet hosanna suprême
Tu verras, au bruit de nos chants,
S'enfuir le doute et le blasphème,
Tandis que la Mort elle-même
Y joindra ses derniers accents.

Février 1838.

LE FILS DU TITIEN

SONNET

L'ORSQUE j'ai lu Pétrarque, étant encore enfant,
J'ai souhaité d'avoir quelque gloire en partage.
Il aimait en poète et chantait en amant ;
De la langue des dieux lui seul sut faire usage.

Lui seul eut le secret de saisir au passage
Les battements du cœur qui durent un moment ;
Et, riche d'un sourire, il en gravait l'image
Du bout d'un stylet d'or sur un pur diamant.

Ô vous, qui m'adressez une parole amie,
Qui l'écriviez hier, et l'oublierez demain,
Souvenez-vous de moi qui vous en remercie.

J'ai le cœur de Pétrarque, et n'ai point son génie ;
Je ne puis ici-bas que donner en chemin
Ma main à qui m'appelle, à qui m'aime ma vie.

3 mai 1838.

IMPROMPTU

EN RÉPONSE À CETTE QUESTION :

Qu'est-ce que la Poésie ?

CHASSER tout souvenir et fixer la pensée,
Sur un bel axe d'or la tenir balancée,
Incertaine, inquiète, immobile pourtant ;
Éterniser peut-être un rêve d'un instant ;

Aimer le vrai, le beau, chercher leur harmonie ;
Écouter dans son cœur l'écho de son génie ;
Chanter, rire, pleurer, seul, sans but, au hasard ;
D'un sourire, d'un mot, d'un soupir, d'un regard
Faire un travail exquis, plein de crainte et de charme ;
Faire une perle d'une larme :
Du poète ici-bas voilà la passion,
Voilà son bien, sa vie, et son ambition.

1839.

TRISTESSE

J'AI perdu ma force et ma vie,
Et mes amis et ma gaîté ;
J'ai perdu jusqu'à la fierté
Qui faisait croire à mon génie.

Quand j'ai connu la Vérité,
J'ai cru que c'était une amie ;
Quand je l'ai comprise et sentie,
J'en étais déjà dégoûté.

Et pourtant elle est éternelle,
Et ceux qui se sont passés d'elle
Ici-bas ont tout ignoré.

Dieu parle, il faut qu'on lui réponde.

Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré.

juin 1840.

À M. VICTOR HUGO

SONNET

Il faut, dans ce bas-monde, aimer beaucoup de choses,
Pour savoir, après tout, ce qu'on aime le mieux :
Les bonbons, l'Océan, le jeu, l'azur des cieux,
Les femmes, les chevaux, les lauriers et les roses.

Il faut fouler aux pieds des fleurs à peine écloses ;
il faut beaucoup pleurer, dire beaucoup d'adieux.
Puis le cœur s'aperçoit qu'il est devenu vieux,
Et l'effet qui s'en va nous découvre les causes.

De ces biens passagers que l'on goûte à demi,
Le meilleur qui nous reste est un ancien ami.
On se brouille, on se fuit... Qu'un hasard nous rassemble,

On s'approche, on sourit, la main touche la main,
Et nous nous souvenons que nous marchions ensemble,
Que l'âme est immortelle, et qu'hier c'est demain.

26 avril 1843.

STANCES

JE méditais, courbé sur un volume antique,
Les dogmes de Platon et les lois du Portique.
Je voulus de la vie essayer le fardeau.
Aussi bien j'étais las des loisirs de l'enfance,
Et j'entrai, sur les pas de la belle espérance,
Dans ce monde nouveau.

Souvent on m'avait dit : « Que ton âge a de charmes !
Tes yeux, heureux enfant, n'ont point d'amères larmes.
Seule la volupté peut t'arracher des pleurs. »
Et je disais aussi : « Que la jeunesse est belle !
Tout rit à ses regards ; tous les chemins, pour elle,
Sont parsemés de fleurs ! »

Cependant, comme moi, tout brillants de jeunesse,
Des convives chantaient, pleins d'une douce ivresse ;
Je leur tendis la main, en m'avançant vers eux :
« Amis, n'aurai-je pas une place à la fête ? »
Leur dis-je... Et pas un seul ne détourna la tête
Et ne leva les yeux.

Je m'éloignai pensif, la mort au fond de l'âme.
Je crus que dans ma nuit un ange avait passé.
Alors à mes regards vint s'offrir une femme.
Et chacun admirait son souris plein de charme ;
Mais il me fit horreur ! car jamais une larme
Ne l'avait effacé.

« Dieu juste ! m'écriai-je, à ma soif dévorante
Le désert n'offre point de source bienfaisante.
Je suis l'arbre isolé sur un sol malheureux,
Comme en un vaste exil, placé dans la nature ;
Elle n'a pas d'écho pour ma voix qui murmure
Et se perd dans les cieux.

« Quel mortel ne sait pas, dans le sein des orages,
Où reposer sa tête, à l'abri des naufrages ?
Et moi, jouet des flots, seul avec mes douleurs,
Aucun navire ami ne vient frapper ma vue,
Aucun sur cette mer où ma barque est perdue,
Ne porte mes couleurs.

« Ô douce illusion ! berce-moi de tes songes ;
Demandant le bonheur à tes rians mensonges,
Je me sauve, en tremblant, de la réalité ;
Car, pour moi, le printemps n'a pas de doux ombrages ;
Le soleil est sans feux, l'Océan sans rivages,
Et le jour sans clarté ! »

Ainsi pour égayer son ennui solitaire,
Quand Dieu jeta le mal et le bien sur la terre,
Moi, je ne pus trouver que ma part de douleur ;
Convive repoussé de la fête publique,
Mes accents troubleraient l'harmonieux cantique
Des enfants du Seigneur.

Ah ! si je ressemblais à ces hommes de pierre
Qui, cherchant l'ombre amie et fuyant la lumière,
Ont trouvé dans la vie un facile plaisir !...
Ceux-là vivent heureux !... Mais celui qui dans l'âme
Garde quelque lueur d'une plus noble flamme,
Celui-là doit mourir.

L'ennui, vautour affreux, l'a marqué pour sa proie ;

Il trouve son tourment dans la commune joie ;
Respirant dans le ciel tous les feux de l'enfer,
Le bonheur n'est pour lui qu'un horrible mélange,
Car le miel le plus doux sur ses lèvres se change
 En un breuvage amer,

Jusqu'au jour où d'ennui son âme dévorée
Trouve pour reposer quelque tombe ignorée,
Et retourne au néant, d'où l'homme était venu ;
Comme un poison brûlant, renfermé dans l'argile,
Fermente, et brise enfin le vase trop fragile
 Qui l'avait contenu.

(Euvres posthumes)

AUGUSTE DE CHÂTILLON

1810 – 1882

AUGUSTE DE CHÂTILLON, *peintre et auteur d'un remarquable portrait intime de Victor Hugo, au temps du cénacle de la place Royale, fut ce qu'on peut appeler un irrégulier en poésie. Ses fantaisies avec assonances et élisions populaires sont fort réussies, et l'on cite sa Levrette comme un modèle du genre.*

Les poésies de M. de Châtillon parurent sous ce titre : *À la Grand'Pinte*. « M. de Châtillon, dit Théophile Gautier dans la préface de ce livre, aura mérité d'être et de rester un vrai poète populaire, à côté et à la honte des hypocrites courtisans de la populace, qui, de leurs talents équivoques, se font un instrument d'adulation et d'ambition aux jours de la crise sociale. Car sa seule droiture, sa probité d'artiste lui ont fait rencontrer cette grâce idéale qui se dérobera toujours à la poursuite ambitieuse des astucieux et des félons. »

A. L.

LA GRAND'PINTE

À la Grand'Pinte, quand le vent
Fait grincer l'enseigne en fer-blanc,
Alors qu'il gèle,
Dans la cuisine on voit briller
Toujours un tronc d'arbre au foyer ;

Flamme éternelle
Où rôtiennent, en chapelets,
Oisons, canards, dindons, poulets,
 Au tournebroche ;
Et puis le soleil, jaune d'or,
Sur les casseroles encor
 Darde et s'accroche.

Tout se fricasse, tout bruit...
Et l'on chante là, jour et nuit ;
 C'est toujours fête !
Quand sous ce toit hospitalier
On demande à notre hôtelier
 Si tout s'apprête...
Il nous répond avec raison :
« On n'a jamais dans ma maison
 Fait une plainte !
On est servi comme il convient,
Et rien n'est meilleur, on sait bien,
 Qu'à la Grand'Pinte ! »

Je salue et monte. Je vois
Un couvert comme pour des rois !
 La nappe est mise ;
J'attends mes amis. — Au lointain
Tout est gelé sur le chemin,
 La plaine est grise.
Pour mieux voir, j'ouvre les rideaux.
Le givre étend sur les carreaux
 Un tain de glace ;
Il trace des monts, des forêts,
Des lacs, des fleurs et des cyprès
 Je les efface.

La vie est rude et l'hiver froid.
On devient courbe au lieu de droit,
 Quand l'âge pèse.

À la Grand'Pinte on rit de tout ;
La gaieté retentit partout ;
Là je suis aise !
Un instant de joie et d'espoir
Me fait voir en rose le noir
Que j'ai dans l'âme...
Du bruit, du vin et des chansons !
C'est en soufflant sur les tisons
Que sort la flamme !

Adieu, tristesses et soucis,
Quand, avec mes amis, assis
Joyeux ensemble,
Nous ne buvons pas à moitié
En trinquant à notre amitié
Qui nous rassemble.
Nous sommes quatre compagnons
Qui buvons bien, mais sommes bons,
Dieu nous pardonne !
Un mort, il en restera trois,
Puis deux, puis un, et puis, je crois,
Après... personne !

XAVIER MARMIER

1810

X AVIER MARMIER est né à Pontarlier. De ses nombreux voyages, il a rapporté une imagination vive, une façon toute singulière de voir les objets et de les rendre. Toutefois son esprit, au milieu des pampas de l'Amérique, des glaces du Saint-Laurent, ou des neiges de la Scandinavie, s'est conservé essentiellement mondain et parisien. Partout on le retrouve tel, même dans les descriptions de coutumes et de paysages américains.

M. Marmier a publié deux volumes de vers : *Esquisses poétiques*, (1831), et *Poésies d'un voyageur*, (1834-1878). Ces deux recueils suffisent à lui donner une place originale parmi les poètes de sa génération. De la précision, un tour bien particulier, une note véritablement attendrie, voilà ce que l'on constatera, avec un charme infini, dans : *En Amérique*, et *Mélancolie*.

M. Xavier Marmier vit tout entier en ces quelques strophes sincères qui avaient leur place marquée dans l'*Anthologie*.

A. L.

EN AMÉRIQUE

A MI, j'ai voulu voir, j'ai vu les lieux lointains,
Qui longtemps ont séduit mes vagabonds instincts,
J'ai, dans le nouveau monde, en ma course nomade,

Passé par les déserts aux larges horizons,
Par les riches cités, par les fleuves profonds,
Rêvé près des grands lacs et des grandes cascades.

Du golfe Saint-Laurent au Rio de la Plata,
Des remparts de Québec à la morne pampa
J'ai suivi le contour des flancs de l'Amérique,
Sous les bois de sapins et les chênes altiers,
Sous les panaches verts des cimes de palmiers,
Sous le ciel froid du Nord et les feux du tropique.

Ici l'humble bateau du pêcheur canadien,
Ou le canot d'écorce, arrondi par l'Indien,
Là le hardi wagon qui bondit et s'élance
De la forêt sauvage à travers les llanos,
Le doux char havanais, le cheval des gauchos,
M'ont tour à tour porté de distance en distance.

Que d'imposants tableaux au sein de ces cités !
Sur ces lacs, sur ces mers, dans ces immensités,
Que de types humains, de races différentes,
Au comptoir du marchand, aux fermes du vallon,
Dans la case du nègre et l'enclos du colon,
Sous les ranchos en chaume et la toile des tentes !

Espagnols et Français d'un âge glorieux,
Indiens rôdant autour du sol de leurs aïeux,
Noirs d'Afrique achetés sur leurs plages cruelles,
Honnêtes Alsaciens, Anglais spéculateurs,
Et pauvres Allemands, ouvriers, laboureurs,
Fils de la vieille Europe aux étroites mamelles.

Étrange est cet aspect, splendides sont ces lieux
Où les Américains ardents, industriels,
Portent de tous côtés leur fructueuse audace,
Abattant les forêts, défrichant le terrain,
Domptant le cours des eaux et lançant à grand train

Leurs bateaux à vapeur, leurs railways dans l'espace.

Oui, l'on se plaît à voir la fière humanité
Créer cet autre empire à son activité ;
Mais cet empire, ami, ce n'est pas notre France,
La France, cher pays, le plus beau, le meilleur,
Que l'on ne quitte point sans y laisser son cœur
Avec ses souvenirs, avec ses espérances.

Reste, reste au foyer où fleurit ton bonheur,
Où les dieux t'ont donné, dans leur rare faveur,
Les biens de la fortune et les trésors de l'âme,
Le domaine natal qui sourit aux regards,
L'intelligent travail, l'amour des vers, des arts,
Et la vie à passer près d'une noble femme.

Oh ! reste et plains celui qu'un inquiet besoin,
La soif de l'inconnu, portent toujours plus loin.
Qui sait combien de fois sur la terre fleurie
Dont il avait rêvé d'avance la splendeur,
Assis au bord des flots, solitaire, rêveur,
Il murmure en pleurant le nom de sa patrie ?

MÉLANCOLIE

JE connais une vierge, une vierge du Nord :
Son front est pâle, hélas ! mais douce est son image ;
Elle aime à visiter, le soir, les champs de mort,
À rêver dans les bois et le long de la plage.

Même quand le printemps sourit à notre espoir,
Elle marche pensive et la tête baissée ;
Mais elle a tant de grâce, elle est si belle à voir,
Qu'on la suit pas à pas comme une fiancée.

Et moi je l'ai suivie avec entraînement,
Tantôt dans les forêts, tantôt au bord de l'onde.
Dès ce jour, elle vient me prendre à tout moment,
Dans le calme des champs, dans les rumeurs du monde.

Oh ! fuis-la, si tu veux garder la paix du cœur :
Cette vierge du Nord, c'est la Mélancolie.
Et quand on a connu son doux regard rêveur,
Et son muet baiser, jamais on ne l'oublie.

VICTOR DE LAPRADE

1812 – 1883

I SSU d'une noble et ancienne famille du Forez, Victor de Laprade naquit à Montbrison, contrée montagneuse et boisée, au milieu d'un beau paysage où son esprit reçut le germe de ce sentiment de la nature qu'il devait répandre, si intense et si grandiose, dans tous ses poèmes. Ayant achevé ses études classiques au lycée de Lyon, et ses études de droit à la Faculté d'Aix en Provence, mais gardant une certaine défiance du goût impérieux qui l'entraînait vers les lettres, il se fit inscrire au barreau de Lyon, plaida quelque peu, songea même à entrer dans la magistrature. Bientôt pourtant sa vocation l'emporta, et il vint à Paris tenter la fortune de la publicité.

C'est alors qu'il se révéla au monde littéraire par la publication de sa *Psyché* (1840), pure fleur de poésie éclosée dans un esprit pénétré par Platon, ébloui par Phidias, mais resté, malgré sa juvénile témérité, sincèrement, absolument chrétien ; poème charmant et profond où l'auteur, employant le plus gracieux des symboles, montre, dans la légende de cette jeune fille devenue l'épouse d'Éros, la destinée de l'âme humaine s'unissant à Dieu dans l'éternité.

Psyché fut bientôt suivie des *Odes et Poèmes* (1844). C'est là que Victor de Laprade a fait sa plus riche et sa plus féconde moisson lyrique ; c'est là qu'il a chanté, avec cet enthousiasme, cette exubérance de jeunesse que les poètes eux-mêmes n'éprouvent qu'une fois dans leur vie, son cantique à la gloire de l'univers visible, son hymne à la nature. Puis il publia successivement : les *Poèmes évangéliques* (1852) ; *Beau vase athénien plein de fleurs du Calvaire* ; les *Symphonies* (1855) ; les *Idylles héroïques* (1858). Il fut alors nommé membre de l'Académie française en remplacement d'Alfred de Musset. Il était, depuis 1847, professeur à la Faculté des lettres de Lyon, quand, vers 1860, une satire politique, *Les Muses d'État*, le fit destituer. Le coup était particulièrement cruel au poète, qu'il atteignait dans ses besoins de père de famille ; mais cette

incursion dans le domaine de la satire eut un autre avantage que de montrer la hauteur et la beauté de son âme ; elle lui révéla un style plus souple, plus familier, sans qu'il cessât d'être lyrique ; elle détendit, elle humanisa en quelque sorte son inspiration, et il écrivit Pernelle (1868), ce récit héroïque qui se peut comparer sans désavantage à l'Hermann et Dorothee de Gœthe.

Quand éclata la guerre, parmi les cris qu'arrachait alors à nos poètes le désespoir national, Victor de Laprade en poussa d'admirables, qu'il joignit à ses satires, sous le titre de Poèmes civiques (1873). Député par la ville de Lyon à l'Assemblée nationale, il démissionna promptement, rentra dans sa retraite studieuse, et, pendant les rares heures où il n'était pas obsédé par la maladie, composa celui de ses ouvrages où se manifestent le plus directement ses sentiments intimes, cette suite de courts chefs-d'œuvre qui forment le Livre d'un père. Ce fut l'admirable testament littéraire et moral d'un poète qui a suivi la route de l'art, les yeux toujours fixés, comme un berger de l'Écriture, sur l'étoile de l'idéal ; d'un poète qui serait au premier rang, s'il n'était pas né dans un siècle qui a donné à la France Alfred de Musset, Lamartine et Victor Hugo.

FRANÇOIS COPPÉE

(Discours à l'Académie française)

Les œuvres de V. de Laprade ont été publiées par A. Lemerre.

HERMAN

À LA JEUNESSE

O n dit qu'impatients d'abdiquer la jeunesse,
Aux sordides calculs vous livrez vos vingt ans ;
Qu'à moins d'un sang nouveau qui du vieux sol renaisse,
La France et l'avenir ont perdu leur printemps.

À l'âge où nous errions, livre en main, sous la haie,
Tout prêts à dépenser notre cœur et nos jours,
On dit que vous savez ce que vaut en monnaie

L'heureux temps des chansons, des songes, des amours.

On dit que le franc rire est absent de vos fêtes ;
Que l'ironie à flots y coule par moments ;
Que chez vous le plaisir, pour parer ses conquêtes,
Rêve, au mépris des fleurs, l'or et les diamants ;

Que vous refuseriez l'amour et le génie,
Si Dieu vous les offrait avec la pauvreté ;
Que vous n'auriez jamais pour la Muse bannie
Un seul regret, pas plus que pour la liberté !

On dit vos cœurs tout pleins d'ambitions mort-nées ;
On dit que vos yeux secs se refusent aux pleurs ;
Qu'avec vous le rameau des nouvelles années
Porte un fruit corrompu, sans avoir eu des fleurs.

Mais je vous connais mieux, malgré votre silence ;
Le poète a chez vous bien des secrets amis.
D'autres vous ont crus morts et vous pleurent d'avance,
Frères de Roméo, vous n'êtes qu'endormis !

Qu'importe un jour d'attente, une heure inoccupée !
Tous vos lauriers d'hier peuvent encor fleurir ;
Vous qui portiez si bien et la lyre et l'épée,
Vous qui saviez aimer, vous qui saviez mourir !

Hier, une étincelle éveillait tant de flamme !
Hier, c'était l'espoir et non le doute amer ;
Un seul mot généreux, tombé d'une grande âme,
Vous soulevait au loin comme une vaste mer.

Aux buissons printaniers tout en cueillant des roses,
Vous saviez des hauts lieux gravir l'âpre chemin,
Et pour vous y conduire, amants des saintes choses,
Elvire ou Béatrix vous prenait par la main.

Vous les suivrez encor sur la route choisie !
Vous gardez pour flambeau leurs regards fiers et doux ;
Celui qui cherchera la fleur de poésie
Ne la pourra cueillir, s'il n'est pareil à vous.

Aimez votre jeunesse, aimez, gardez-la toute !
Elle est de vos aînés l'espoir et le trésor ;
Portez-la fièrement, sans en perdre une goutte ;
Portez-la devant vous comme un calice d'or.

Peut-être on vous dira d'y boire avec largesse,
D'y verser hardiment le vin des passions ;
D'autres vous prêcheront l'égoïste sagesse
Qui rampe et se réserve à ses ambitions.

Mais aux vils tentateurs vous serez indociles !
La Muse vous conseille, et vous saurez choisir :
Restez dans le sentier des vertus difficiles ;
Votre âge a des devoirs plus doux que le plaisir.

À vous de mépriser ce qu'un autre âge envie,
Tout bien et tout renom qu'on acquiert sans efforts.
Dieu vous a faits si fiers, si purs, si pleins de vie,
Pour les belles amours et pour les belles morts.

Venez donc ! je vous suis, et nous volons ensemble ;
Nous remontons le cours du temps précipité ;
Vous me faites revoir tout ce qui vous ressemble,
Toute chose où rayonne un éclair de beauté.

Avec vous je suis jeune ; avec vous j'ai des ailes,
Vos ailes de vingt ans, l'espérance et la foi !
Ces deux vertus des forts, qui vous restent fidèles,
Me rouvrent votre Éden déjà trop loin de moi :

Non pour nous endormir sur ses tapis de mousse,
Pour y suivre, en rêveurs, dans ces détours charmants,

Sous l'ombre où les oiseaux chantent de leur voix douce,
Les méandres de l'onde et les pas des amants ;

Non pour cueillir sans fin la fleur d'or sur les landes,
Pour perdre nos printemps à tresser dans les bois,
À nouer de nos mains tant de folles guirlandes
Qui, l'automne arrivé, nous pèsent quelquefois.

Non ! c'est pour y tenter la cime inaccessible
Où les héros d'Arthur cherchaient le Saint-Graal.
À vous, audacieux qui pouvez l'impossible,
À vous d'y découvrir, d'y ravir l'idéal !

Faisons, si vous voulez, ce périlleux voyage,
Loin du sentier banal où notre ardeur se perd.
Montons, pour respirer la pureté sauvage,
L'héroïque vigueur qu'on retrouve au désert.

Venez vers ces sommets inondés de lumière ;
L'extase y descendra sur votre front bruni.
Sous ces chênes, vêtus de leur beauté première,
Imprégnez-vous là-haut d'un souffle d'infini.

Et, dans votre âme, avec le concert qui s'élève,
Avec le bruit du vent et l'odeur des ravins,
Quand vous aurez senti couler comme une sève
Tout ce que la nature a d'éléments divins,

Vous irez moissonner dans un autre domaine,
Dans un autre infini qu'on n'épuise jamais.
Les œuvres des penseurs vous ouvrent l'âme humaine ;
Visitez avec eux l'histoire et ses sommets.

Là, vous évoquerez les héros et les sages :
Vous y respirerez leur âme et leur vertu.
Gravez dans votre cœur leurs augustes images ;
Laissez avec eux ce qu'ils ont combattu ;

Mangez un pain vivant pétri de leur exemple,
Si bien que, nourris d'eux plus calmes et plus forts,
Les portant comme un dieu dont vous seriez le temple,
Vous sentiez vivre en vous tous ces illustres morts.

Puis, sans vous arrêter, même à ces temps sublimes,
Au réel trop étroit par votre essor ravis,
Toujours plus haut, toujours plus avant sur les cimes,
Lancez dans l'idéal vos cœurs inassouvis.

Plus haut ! toujours plus haut, vers ces hauteurs sereines
Où nos désirs n'ont pas de flux et de reflux,
Où les bruits de la terre, où le chant des sirènes,
Où les doutes railleurs ne nous parviennent plus !

Plus haut dans le mépris des faux biens qu'on adore,
Plus haut dans ces combats dont le ciel est l'enjeu,
Plus haut dans vos amours. Montez, montez encore
Sur cette échelle d'or qui va se perdre en Dieu.

L E D R O I T D ' A Î N E S S E

TE voilà fort et grand garçon,
Tu vas entrer dans la jeunesse ;
Reçois ma dernière leçon :
Apprends quel est ton droit d'aînesse.

Pour le connaître en sa rigueur
Tu n'as pas besoin d'un gros livre ;

Ce droit est écrit dans ton cœur...
Ton cœur ! c'est la loi qu'il faut suivre.

Afin de le comprendre mieux,
Tu vas y lire avec ton père,
Devant ces portraits des aïeux
Qui nous aideront, je l'espère.

Ainsi que mon père l'a fait,
Un brave aîné de notre race
Se montre fier et satisfait
En prenant la plus dure place.

À lui le travail, le danger,
La lutte avec le sort contraire ;
À lui l'orgueil de protéger
La grande sœur, le petit frère.

Son épargne est le fonds commun
Où puiseront tous ceux qu'il aime ;
Il accroît la part de chacun
De tout ce qu'il s'ôte à lui-même.

Il voit, au prix de ses efforts,
Suivant les traces paternelles,
Tous les frères savants et forts,
Toutes les sœurs sages et belles.

C'est lui qui, dans chaque saison,
Pourvoyeur de toutes les fêtes,
Fait abonder dans la maison
Les fleurs, les livres des poètes.

Il travaille, enfin, nuit et jour :
Qu'importe ! les autres jouissent.
N'est-il pas le père à son tour ?
S'il vieillit, les enfants grandissent !

Du poste où le bon Dieu l'a mis
Il ne s'écarte pas une heure ;
Il y fait tête aux ennemis,
Il y mourra, s'il faut qu'il meure !

Quand le berger manque au troupeau,
Absent, hélas ! ou mort peut-être,
Tel, pour la brebis et l'agneau,
Le bon chien meurt après son maître.

Ainsi, quand Dieu me reprendra,
Tu sais, dans notre humble héritage,
Tu sais le lot qui t'écherra
Et qui te revient sans partage.

Nos chers petits seront heureux,
Mais il faut qu'en toi je renaisse.
Veiller, lutter, souffrir pour eux...
Voilà, mon fils, ton droit d'aînesse !

Janvier 1875.

P S Y C H É

LE matin rougissant, dans sa fraîcheur première,
Change les pleurs de l'aube en gouttes de lumière,
Et la forêt joyeuse, au bruit des flots chanteurs,

Exhale, à son réveil, ses humides senteurs.
La terre est vierge encor, mais déjà dévoilée,
Et sourit au soleil sous la brume envolée.

Entre les fleurs, Psyché, dormant au bord de l'eau,
S'anime, ouvre les yeux à ce monde nouveau ;
Et, baigné des vapeurs d'un sommeil qui s'achève,
Son regard luit pourtant comme après un doux rêve.
La terre avec amour porte la blonde enfant ;
Des rameaux, par la brise agités doucement,
Le murmure et l'odeur s'épanchent sur sa couche ;
Le jour pose, en naissant, un rayon sur sa bouche.
D'une main supportant son corps demi-penché,
Rejetant de son front ses longs cheveux, Psyché
Écarte l'herbe haute et les fleurs autour d'elle,
Respire, et sent la vie, et voit la terre belle ;
Et, blanche, se dressant dans sa robe aux longs plis,
Hors du gazon touffu monte comme un grand lis.
Les aromes, les bruits et les clartés naissantes,
Les émanations de partout jaillissantes,
Ont envahi son âme, ébranlée un moment ;
Et devant la nature elle hésite en l'aimant.

LE POÈME DE L'ARBRE

À UN GRAND ARBRE

L'ESPRIT calme des dieux habite dans les plantes.
Heureux est le grand arbre aux feuillages épais ;
Dans son corps large et sain la sève coule en paix,
Mais le sang se consume en nos veines brûlantes.

À la croupe du mont tu sièges comme un roi ;
Sur ce trône abrité, je t'aime et je t'envie ;
Je voudrais échanger ton être avec ma vie,
Et me dresser tranquille et sage comme toi.

Le vent n'effleure pas le sol où tu m'accueilles ;
L'orage y descendrait sans pouvoir t'ébranler ;
Sur tes plus hauts rameaux, que seuls on voit trembler,
Comme une eau lente, à peine il fait gémir tes feuilles.

L'aube, un instant, les touche avec son doigt vermeil ;
Sur tes obscurs réseaux semant sa lueur blanche,
La lune aux pieds d'argent descend de branche en branche,
Et midi baigne en plein ton front dans le soleil.

L'éternelle Cybèle embrasse tes pieds fermes ;
Les secrets de son sein, tu les sens, tu les vois ;
Au commun réservoir en silence tu bois,
Enlacé dans ces flancs où dorment tous les germes.

Salut, toi qu'en naissant l'homme aurait adoré !
Notre âge, qui se rue aux luttes convulsives,
Te voyant immobile, a douté que tu vives,
Et ne reconnaît plus en toi d'hôte sacré.

Ah ! moi je sens qu'une âme est là sous ton écorce :
Tu n'as pas nos transports et nos désirs de feu,
Mais tu rêves, profond et serein comme un dieu ;
Ton immobilité repose sur ta force.

Salut ! Un charme agit et s'échange entre nous.
Arbre, je suis peu fier de l'humaine nature ;
Un esprit revêtu d'écorce et de verdure
Me semble aussi puissant que le nôtre, et plus doux.

Verse à flots sur mon front ton ombre qui m'apaise ;
Puisse mon sang dormir et mon corps s'affaïsser ;

Que j'existe un moment sans vouloir ni penser :
La volonté me trouble, et la raison me pèse.

Je souffre du désir, orage intérieur ;
Mais tu ne connais, toi, ni l'espoir, ni le doute,
Et tu n'as su jamais ce que le plaisir coûte ;
Tu ne l'achètes pas au prix de la douleur.

Quand un beau jour commence et quand le mal fait trêve,
Les promesses du ciel ne valent pas l'oubli ;
Dieu même ne peut rien sur le temps accompli ;
Nul songe n'est si doux qu'un long sommeil sans rêve.

Le chêne a le repos, l'homme a la liberté...
Que ne puis-je en ce lieu prendre avec toi racines !
Obéir, sans penser, à des forces divines,
C'est être dieu soi-même, et c'est ta volupté.

Verse, ah ! verse dans moi tes fraîcheurs printanières,
Les bruits mélodieux des essaims et des nids,
Et le frissonnement des songes infinis ;
Pour ta sérénité je t'aime entre nos frères.

Si j'avais, comme toi, tout un mont pour soutien,
Si mes deux pieds trempaient dans la source des choses,
Si l'Aurore humectait mes cheveux de ses roses,
Si mon cœur recelait toute la paix du tien ;

Si j'étais un grand chêne avec ta sève pure,
Pour tous, ainsi que toi, bon, riche, hospitalier,
J'abriterais l'abeille et l'oiseau familier
Qui sur ton front touffu répandent le murmure ;

Mes feuilles verseraient l'oubli sacré du mal,
Le sommeil, à mes pieds, monterait de la mousse ;
Et là viendraient tous ceux que la cité repousse
Écouter ce silence où parle l'idéal.

Nourri par la nature, au destin résignée,
Des esprits qu'elle aspire et qui la font rêver,
Sans trembler devant lui, comme sans le braver,
Du bûcheron divin j'attendrais la cognée.

1840.

BÉATRIX

G LOIRE au cœur téméraire épris de l'impossible,
Qui marche, dans l'amour, au sentier des douleurs,
Et fuit tout vain plaisir au vulgaire accessible.

Heureux qui sur sa route, invité par les fleurs,
Passe et n'écarte point leur feuillage ou leurs voiles,
Et, vers l'azur lointain tournant ses yeux en pleurs,

Tend ses bras insensés pour cueillir les étoiles.
Une beauté, cachée aux désirs trop humains,
Sourit à ses regards, sur d'invisibles toiles ;

Vers ses ambitions lui frayant des chemins,
Un ange le soutient sur des brises propices ;
Les astres bien aimés s'approchent de ses mains ;

Les lis du paradis lui prêtent leurs calices.
Béatrix ouvre un monde à qui la prend pour sœur,
À qui lutte et se dompte et souffre avec délices,

Et goûte à s'immoler sa plus chère douceur ;
Et, joyeux, s'élançant au delà du visible,
De la porte du ciel s'approche en ravisseur.

Gloire au cœur téméraire épris de l'impossible !

F. DE GRAMONT

1812

LE COMTE FERDINAND DE GRAMOND, né à Paris, publia en 1840 son premier volume : Sonnets ; plus tard, une traduction des Poésies complètes de Pétrarque (1841), et les Sextines, en 1872.

« C'est un de nos poètes les plus savants et les plus délicats, M. le comte de Gramont, qui, d'après la Sextine italienne de Pétrarque, crée la Sextine française, en triomphant d'innombrables et de terribles difficultés. La première Sextine du comte de Gramont parut à la célèbre Revue parisienne de Balzac, qui, se faisant critique pour une telle circonstance, se chargea lui-même d'expliquer aux lecteurs ce que c'est qu'une Sextine et de les édifier sur le goût impeccable et sur la prodigieuse habileté d'ouvrier qu'elle exige du poète. »

THÉODORE DE BANVILLE.

LA CLAIRIÈRE

NON loin encor de l'heure où rougit la nuit sombre,
En la saison des nids et des secondes fleurs,
J'entrai dans un bosquet, non pour y chercher l'ombre,
Mais parce qu'on voyait, sous les feuilles sans nombre,
Palpiter des rayons et d'étranges couleurs,

Et l'aurore au soleil y disputer ses pleurs.

Mon sang, dans le trajet, teignit de quelques pleurs
Les aiguillons du houx et la barrière sombre
Que l'épine et la ronce aux vineuses couleurs
Avaient lacée autour de l'asile des fleurs.
Dans la clairière enfin quel m'apparut leur nombre,
Alors que du fourré j'atteignis la pénombre !

Harmonieux réseau de lumières et d'ombre !
Là tous les diamants de la rosée en pleurs,
Les perles à foison, les opales sans nombre,
Dans la neige et dans l'or ou le rubis plus sombre,
Frémissaient, et, filtrant de la coupe des fleurs,
Allaient du doux feuillage argenter les couleurs.

C'est alors qu'une Fée aux charmantes couleurs,
Sortant comme du tronc d'un grand chêne sans ombre
Qui défendait du nord le royaume des fleurs,
Apparut à mes yeux encor vierges de pleurs.
Elle me dit : « Ainsi tu fuis la route sombre,
Et de mes ouvriers tu veux grossir le nombre.

« Contemple mes trésors, et choisis dans le nombre ;
Avec art, à loisir, assemble leurs couleurs ;
Compose ta guirlande, et, si le vent plus sombre
En bannit le soleil et les sèche dans l'ombre,
Répands-y de ton âme et la flamme et les pleurs :
Des rayons immortels jailliront de ces fleurs. »

Je vous cueillis alors, chères et chastes fleurs,
Et je n'ai plus tenté d'accroître votre nombre.
Celle-là n'a voulu que mon sang et mes pleurs,

À qui je destinais vos royales couleurs ;
Et je suis revenu, pour vous sauver de l'ombre,
Vers la Fée elle-même, avec le cœur bien sombre.

Plus sombre en est le deuil qui s'entoure de fleurs ;
L'ombre pour nous calmer a des oublis sans nombre,
Mais aux couleurs du jour se ravivent les pleurs.

(Sextines)

SUR LE SIÈCLE ACTUEL

SONNET

LE culte du passé ne me rend point injuste.
Je ne viens pas toujours m'attaquer au présent,
Parce qu'il garde au front quelque tache de sang
Des mains de la Terreur, sa nourrice robuste.

Par trois fois mesuré sur le lit de Procuste,
Ce siècle, il faut le dire, est beaucoup plus décent
Que celui dont la honte, en tous lieux s'exhaussant,
Dans les vers de Gilbert si rudement s'incrute.

Plus de crimes altiers, plus d'excès monstrueux,
De sanglant ravisseur, de traitant fastueux
Jetant sur le pavé les finances qu'il pille.

Le vice aime aujourd'hui la paix de la maison ;
La débauche se range, et l'on vole en famille ;
On est impie, infâme, avec calme et raison !

JOSEPH AUTRAN

1813 – 1877

JOSEPH AUTRAN a publié, comme poète lyrique : *La Mer* (1835), *Ludibria ventis*, (1838), *Milianah* (1842), *Laboureurs et Soldats* (1854), *la Vie rurale* (1856), *Épîtres rustiques* (1861), *le Poème des beaux jours* (1862).

M. Autran, né à Marseille, a pu être surnommé le poète de la mer ; mais, ainsi que l'a dit finement son successeur à l'Académie française, M. Victorien Sardou, la mer, pour le Provençal lettré, toute la mer « *c'est le lac classique, où s'est mirée toute l'antiquité grecque et latine, et qui n'a jamais connu, en fait de monstres, que celui d'Hippolyte.* »

M. Sardou ajoute avec beaucoup de sens : « *La mer ne l'intéresse que dans ses rapports avec l'homme ; ce qu'il décrit surtout, c'est le travail, les souffrances des pauvres gens, marins ou pêcheurs, toujours en lutte avec les flots. Cette préoccupation des petits, des humbles, domine toute son œuvre... Son hexamètre est sonore et bien rythmé ; sa phrase, toujours musicale, se déroule largement avec une noblesse de contours qui fait penser aux volutes antiques.* »

Ses œuvres se trouvent chez M. Calmann Lévy.

POÈMES DE LA MER

FRAGMENT

Nous sommes les vagues profondes
Où les yeux plongent vainement ;
Nous sommes les flots et les ondes
Qui déroulent autour des mondes
Leur manteau d'azur écumant !

Une âme immense en nous respire,
Elle soulève notre sein ;
Sous l'aquilon, sous le zéphire,
Nous sommes la plus vaste lyre
Qui chante un hymne au trois fois Saint.

Amoncelés par les orages,
Rendus au calme, tour à tour,
Nous exhalons des cris sauvages,
Qui vont bientôt sur les rivages
S'achever en soupirs d'amour.

C'est nous qui portons sur nos cimes
Les messagers des nations,
Vaisseaux de bronze aux mâts sublimes,
Aussi légers pour nos abîmes
Que l'humble nid des alcyons.

Sur ces vaisseaux si Dieu nous lance,
Terribles nous fondons sur eux ;
Puis nous promenons en silence
La barque frêle qui balance
Un couple d'enfants amoureux !

C'est nous qui d'une rive à l'autre
Emportons les audacieux ;
Le marchand, le guerrier, l'apôtre,
N'ont qu'une route, c'est la nôtre,
Pour changer de terre et de cieux.

Nos profondeurs, Dieu les consacre

À son mystérieux travail ;
Dans nos limons pleins d'un sel âcre,
Il répand à deux mains la nacre,
L'ambre, la perle et le corail.

Pelouses, réseaux de feuillages,
Arbres géants d'hôtes remplis,
Monstres hideux, beaux coquillages,
La vie est partout sur nos plages,
La vie est partout dans nos lits.

Nous vous aimons, bois et charmillles,
Qui sur nous versez vos parfums !
Nous vous aimons, humbles familles,
Dont sur nos bords les chastes filles
Attendent leurs fiancés bruns !

Vaisseaux couverts de blanches toiles,
Reflets des villes et des monts,
Jours de printemps purs et sans voiles,
Nuits de l'été, riches d'étoiles,
Nous vous aimons ! nous vous aimons !

Mais nos amours sont inquiètes,
Et nous vous préférons souvent
Le ciel noir, le vol des tempêtes,
Et le chant des pâles mouettes
Que berce et qu'emporte le vent.

Nous aimons voir l'éclair dans l'ombre
Que déchirent ses javelots,
Et l'effroi du vaisseau qui sombre
En jetant à la grève sombre
Le dernier cri des matelots !

Nous sommes les vagues profondes
Où les yeux plongent vainement ;

Nous sommes les flots et les ondes
Qui déroulent autour des mondes
Leur manteau d'azur écumant.

À UNE BAIGNEUSE

FRAGMENT

QUI donc es-tu, folle étrangère,
Qui sur nos plages viens le soir,
Et dans la mer, au clair miroir,
Cours te plonger, blanche et légère ?

L'écho demande d'où tu sors,
L'écho l'ignore ; — le rivage
Ne sait de toi que ton courage
Et que les grâces de ton corps.

De qui tiens-tu cette âpre flamme ?
De qui tiens-tu ce bras viril
Qui te fait braver le péril
Du vent qui souffle et de la lame ?

La côte, l'autre soir, grondait ;
L'onde accourait sous la tourmente,
Et sur la grève, au loin fumante,
Énorme, elle se répandait.

Les hommes sentaient en silence
Trembler le môle et le rocher :
Ils contemplaient, sans approcher,
L'irrésistible violence.....

Tu vins ; tu vis cette fureur,
Tu dénouas soudain ta robe,
Et dans le flot, qui te dérobe,
Tu plongeas du front sans terreur.

Scène d'effroi ! spectacle étrange !
Tu triomphais des flots amers.
Étais-tu la reine des mers ?
De la tempête étais-tu l'ange ?

La plage admirait. — Le soleil,
Retournant à son lit de gloire,
Sur tes bras, sur tes pieds d'ivoire,
Imprimait un baiser vermeil.

Toi, tu jouais dans sa lumière ;
Dressant ta tête aux blonds cheveux,
Tu repoussais d'un bras nerveux
Les flots mêlés à ta crinière.

Dans l'écume et dans le rayon
Tu flottais, ô nageuse insigne,
Déployant des blancheurs de cygne
Et des souplesses d'alcyon.

Et nous pensions : Qui donc est-elle ?
Quel est cet être audacieux,
Dont la grâce, au siècle des dieux,
Eût fait jadis une immortelle ?

Un souffle de rébellion
A-t-il émancipé cette âme ?
Qui sait s'il reste un cœur de femme
Sous cette force de lion ?...

Est-ce l'amour qui pourra dire

Ce qu'elle attend pour s'émouvoir,
Ce qu'il faudrait à cet œil noir
Pour se noyer dans un sourire ?

Prodigue, vient-elle à ces bords,
Les soirs où trop de vie abonde,
Jeter au vent, jeter à l'onde,
Le superflu de ses trésors ?

Ou bien, est-ce un cœur en démence,
De ses blessures ulcéré,
Qui revient, en désespéré,
Lutter avec la mer immense ?

Serait-ce enfin qu'ayant goûté
À mille coupes décevantes,
Elle demande aux épouvantes
Une suprême volupté ?

Que savons-nous ? Passons ; toute âme
A des replis fermés au jour...
Laissons ses secrets à l'amour
Et ses mystères à la femme !

LOUIS VEUILLOT

1813 – 1883

L OUIS VEUILLOT, *né à Boynes en Gatinais (Loiret), est le grand polémiste catholique et le remarquable prosateur dont l'éloge nest plus à faire. En poésie, il a donné les Satyres (1863) et les Couleuvres (1869).*

On y peut louer, au milieu des rudesses et des âpretés inhérentes au polémiste, une certaine franchise de langage et parfois un mâle accent.

Ses œuvres se trouvent chez M. Palmé, éditeur.

LETTRE À UNE ÉPLORÉE

C ACHEZ vos pleurs, madame, et votre épaule,
Si vous voulez — mais là, sincèrement, —
Que le bon Dieu calme votre tourment ;
Ne chantez plus la romance du Saule.

C'est la coutume aux dames de la Gaule
D'avoir le cœur en plein déchirement,
Et de rogner trop sur le vêtement :
Leur deuil n'est triste, hélas ! que de son rôle.

Donc il faudrait qu'un ange vînt des cieux

Pour étancher les pleurs de vos beaux yeux,
Et vous brillez un peu plus qu'une étoile.

Dame, Dieu fit des anges, s'il vous plaît,
Pour admirer la beauté qui se voile
Et consoler la douleur qui se tait.

LA POÉSIE

À SON FRÈRE

Tu raisonnes fort à propos
Sur la toilette d'oripeaux
Que fait la Muse,

Et je t'accorde que jamais
Homme de sens n'a rimé ; mais
Cela m'amuse.

J'ai fui la dame et ses atours ;
Je me crois loin ; j'ai des retours
Quand moins j'y pense.

C'est une pointe de sonnet,
Un vers qui s'offre ferme et net,
Une élégance ;

C'est une larme dans mon cœur,
Sur ma lèvre un rêve moqueur,
C'est autre chose ;

Un rythme, une comparaison,
Un souffle, un rien ; c'est la raison
Qui se repose.

Va, je t'entends ; je prêche en vain,
Et tu soutiens, rude écrivain.
Ton rude thème :

Rimer est un travers maudit,
Une besogne d'interdit ;
Foin du poème !

Je rime : Aux Petites-Maisons !
C'est ton dernier mot ; mes raisons
Ne sont que leurres...

Soit ! Mais dis-moi quel doux tourment
Jamais a fait plus doucement
Passer les heures ?

L. ACKERMANN

1813.

M ADAME ACKERMANN est née en 1813. Son naturel et son éducation lui firent une enfance sérieuse et une première jeunesse austère, toute adonnée à la lecture et à l'étude. L'enseignement religieux l'émut profondément ; sa soif précoce de connaître y trouva d'abord de quoi s'assouvir, car le dogme fournit des réponses immédiates aux plus pressantes questions de l'âme ; mais bientôt son besoin même de vérité mit sa raison en garde contre sa foi, qu'elle perdit pour toujours. Elle s'était initiée de bonne heure aux chefs-d'œuvre des littératures étrangères. Un séjour d'un an qu'elle fit, en 1838, à Berlin, lui permit de parfaire sa connaissance de l'allemand ; elle en revint, dit-elle, toute germanisée. Elle y retourna quelques années plus tard et s'y maria. S'associant avec le plus grand zèle aux travaux de son mari, elle prenait goût à la philosophie et ne s'occupait plus de poésie. Cette diversion ne devait pas durer. Veuve en 1846, elle se retira sur une colline des environs de Nice, et y vécut dans une complète solitude, avec son deuil, ses souvenirs et ses livres. C'est dans cette retraite claustrale que, pendant vingt-quatre ans, se mûrirent sa pensée et son talent ; son érudition y devint considérable. Ses qualités sont précisément celles qu'on rencontre le plus rarement chez les écrivains de son sexe : la vigueur de la pensée et l'éloquence de l'expression. Ses cris sont tout virils ; le soupir élégiaque, si fréquent dans la poésie féminine, ne l'est point dans la sienne. Les sacrifices qu'elle a faits à la grâce dans ses Contes n'ont été que passagers ; les Contes semblent être des préludes où le poète, par son culte pour le vieux français et par le tour gaulois de son esprit, trahit son instinctif éloignement pour toute sentimentalité mièvre. Elle châtia et ennoblit la forme de ses vers dans les pièces inspirées de l'Antiquité dont se compose la première partie de son dernier volume ; et, enfin, dans les Poésies philosophiques, qui en sont la partie importante, elle entre en pleine possession

de son originalité. Le pessimisme qui inspire ce recueil n'est pas le désenchantement égoïste d'une âme uniquement attentive à ses propres douleurs ; il procède au contraire de la raison impersonnelle, il est le fruit d'une profonde méditation sur les plus récentes doctrines scientifiques. Aussi la passion n'est-elle pas chez l'auteur un emportement aveugle du cœur et des sens, étranger à l'intelligence ; dans ses vers, la passion ne se sépare jamais de la pensée. Cette intime alliance du sentiment et de l'idée, qui intéresse l'amour aux conclusions de la science, engendre un sublime tout nouveau. Madame Ackermann a trouvé, en poésie, des accents qui lui sont propres pour exprimer le dernier état de l'âme humaine aux prises avec l'inconnu : c'est là le caractère éminent de son œuvre. Les sujets qu'elle excelle à traiter, tirés du problème de la condition de l'homme, sont d'un intérêt supérieur et permanent. Aussi sa réputation, ne devant rien au caprice du goût public, n'a pas à en redouter les vicissitudes.

Madame Ackermann a publié trois recueils : Contes et Poésies, Poésies philosophiques et Pensées d'une Solitaire.

Ses œuvres ont été publiées par A. Lemerre.

SULLY PRUDHOMME.

PAROLES D'UN AMANT

Au courant de l'amour lorsque je m'abandonne,
Dans le torrent divin quand je plonge enivré,
Et presse éperdument sur mon sein qui frissonne
Un être idolâtré,

Je sais que je n'étreins qu'une forme fragile,
Qu'elle peut à l'instant se glacer sous ma main,
Que ce cœur tout à moi, fait de flamme et d'argile,
Sera cendre demain ;

Qu'il n'en sortira rien, rien, pas une étincelle
Qui s'élance et remonte à son foyer lointain :
Un peu de terre en hâte, une pierre qu'on scelle,
Et tout est bien éteint.

Et l'on viendrait serein, à cette heure dernière,
Quand des restes humains le souffle a déserté,
Devant ces froids débris, devant cette poussière,
Parler d'éternité !

L'éternité ! Quelle est cette étrange menace ?
À l'amant qui gémit, sous son deuil écrasé,
Pourquoi jeter ce mot qui terrifie et glace
Un cœur déjà brisé ?

Quoi ! le ciel, en dépit de la fosse profonde,
S'ouvrirait à l'objet de mon amour jaloux ?
C'est assez d'un tombeau, je ne veux pas d'un monde
Se dressant entre nous.

On me répond en vain pour calmer mes alarmes :
« L'être dont sans pitié la mort te sépara,
Ce ciel que tu maudis, dans le trouble et les larmes,
Ce ciel te le rendra. »

Me le rendre, grand Dieu ! mais ceint d'une auréole,
Rempli d'autres pensers, brûlant d'une autre ardeur,
N'ayant plus rien en soi de cette chère idole
Qui vivait sur mon cœur !

Ah ! j'aime mieux cent fois que tout meure avec elle,
Ne pas la retrouver, ne jamais la revoir ;
La douleur qui me navre est, certes, moins cruelle
Que votre affreux espoir.

Tant que je sens encor, sous ma moindre caresse,
Un sein vivant frémir et battre à coups pressés,

Qu'au-dessus du néant un même flot d'ivresse
Nous soulève enlacés,

Sans regret inutile et sans plaintes amères,
Par la réalité je me laisse ravir.
Non ! mon cœur ne s'est pas jeté sur des
Il sait où s'assouvir.

Qu'ai-je affaire vraiment de votre là-haut morne,
Moi qui ne suis qu'élan, que tendresse et transports ?
Mon ciel est ici-bas, grand ouvert et sans borne ;
Je m'y lance, âme et corps.

Durer n'est rien. Nature, ô créatrice, ô mère !
Quand sous ton œil divin un couple s'est uni,
Qu'importe à leur amour qu'il se sache éphémère,
S'il se sent infini ?

C'est une volupté, mais terrible et sublime,
De jeter dans le vide un regard éperdu,
Et l'on s'étreint plus fort lorsque sur un abîme
On se voit suspendu.

Quand la Mort serait là, quand l'attache invisible
Soudain se délierait qui nous retient encor,
Et quand je sentirais, dans une angoisse horrible,
M'échapper mon trésor,

Je ne faiblirais pas. Fort de ma douleur même,
Tout entier à l'adieu qui va nous séparer,
J'aurais assez d'amour en cet instant suprême
Pour ne rien espérer.

L'AMOUR ET LA MORT

I

REGARDEZ-LES passer, ces couples éphémères !
Dans les bras l'un de l'autre enlacés un moment,
Tous, avant de mêler à jamais leurs poussières,
Font le même serment :

Toujours ! Un mot hardi, que les cieux qui vieillissent
Avec étonnement entendent prononcer,
Et qu'osent répéter des lèvres qui pâlisent
Et qui vont se glacer.

Vous qui vivrez si peu, pourquoi cette promesse
Qu'un élan d'espérance arrache à votre cœur,
Vain défi qu'au néant vous jetez, dans l'ivresse
D'un instant de bonheur ?

Amants, autour de vous une voix inflexible
Crie à tout ce qui naît : « Aime, et meurs ici-bas ! »
La mort est implacable et le ciel insensible ;
Vous n'échapperez pas.

Eh bien ! puisqu'il le faut, sans trouble et sans murmure,
Forts de ce même amour dont vous vous enivrez
Et perdus dans le sein de l'immense Nature,
Aimez donc, et mourez !

II

Non ! non ! tout n'est pas dit, vers la beauté fragile

Quand un charme invincible emporte le désir,
Sous le feu d'un baiser quand notre pauvre argile
A frémi de plaisir.

Notre serment sacré part d'une âme immortelle ;
C'est elle qui s'émeut quand frissonne le corps ;
Nous entendons sa voix et le bruit de son aile
Jusque dans nos transports.

Nous le répétons donc, ce mot qui fait d'envie
Pâlir au firmament les astres radieux,
Ce mot qui joint les cœurs et devient, dès la vie,
Leur lien pour les cieux.

Dans le ravissement d'une éternelle étreinte
Ils passent entraînés, ces couples amoureux,
Et ne s'arrêtent pas pour jeter avec crainte
Un regard autour d'eux.

Ils demeurent sereins quand tout s'écroule et tombe ;
Leur espoir est leur joie et leur appui divin ;
Ils ne trébuchent point lorsque contre une tombe
Leur pied heurte en chemin.

Toi-même, quand ces bois abritent leur délire,
Quand tu couvres de fleurs et d'ombre leurs sentiers,
Nature, toi leur mère, aurais-tu ce sourire
S'ils mouraient tout entiers ?

Sous le voile léger de la beauté mortelle
Trouver l'âme qu'on cherche et qui pour nous éclôt,
Le temps de l'entrevoir, de s'écrier : « C'est Elle ! »
Et la perdre aussitôt,

Et la perdre à jamais ! Cette seule pensée
Change en spectre à nos yeux l'image de l'Amour.
Quoi ! ces vœux infinis, cette ardeur insensée

Pour un être d'un jour !

Et toi, serais-tu donc à ce point sans entrailles,
Grand Dieu qui dois d'en haut tout entendre et tout voir,
Que tant d'adieux navrants et tant de funérailles
Ne puissent t'émouvoir,

Qu'à cette tombe obscure où tu nous fais descendre
Tu dises : « Garde-les, leurs cris sont superflus.
Amèrement en vain l'on pleure sur leur cendre ;
Tu ne les rendras plus ! »

Mais non ! Dieu, qu'on dit bon, tu permets qu'on espère ;
Unir pour séparer, ce n'est point ton dessein.
Tout ce qui s'est aimé, fût-ce un jour, sur la terre,
Va s'aimer dans ton sein.

III

Éternité de l'homme, illusion ! chimère !
Mensonge de l'amour et de l'orgueil humain !
Il n'a point eu d'hier, ce fantôme éphémère,
Il lui faut un demain !

Pour cet éclair de vie et pour cette étincelle
Qui brûle une minute en vos cœurs étonnés,
Vous oubliez soudain la fange maternelle
Et vos destins bornés.

Vous échapperiez donc, ô rêveurs téméraires !
Seuls au pouvoir fatal qui détruit en créant ?
Quittez un tel espoir ; tous les limons sont frères
En face du néant.

Vous dites à la Nuit qui passe dans ses voiles :
« J'aime, et j'espère voir expirer tes flambeaux. »
La Nuit ne répond rien, mais demain ses étoiles

Luiront sur vos tombeaux.

Vous croyez que l'Amour dont l'âpre feu vous presse
A réservé pour vous sa flamme et ses rayons ;
La fleur que vous brisez soupire avec ivresse :
« Nous aussi nous aimons ! »

Heureux, vous aspirez la grande âme invisible
Qui remplit tout, les bois, les champs, de ses ardeurs ;
La Nature sourit, mais elle est insensible :
Que lui font vos bonheurs ?

Elle n'a qu'un désir, la marâtre immortelle,
C'est d'enfanter toujours, sans fin, sans trêve, encor.
Mère avide, elle a pris l'éternité pour elle,
Et vous laisse la mort.

Toute sa prévoyance est pour ce qui va naître ;
Le reste est confondu dans un suprême oubli.
Vous, vous avez aimé, vous pouvez disparaître :
Son vœu s'est accompli.

Quand un souffle d'amour traverse vos poitrines,
Sur des flots de bonheur vous tenant suspendus,
Aux pieds de la Beauté lorsque des mains divines
Vous jettent éperdus ;

Quand, pressant sur ce cœur qui va bientôt s'éteindre
Un autre objet souffrant, forme vaine ici-bas,
Il vous semble, mortels, que vous allez étreindre
L'Infini dans vos bras :

Ces délires sacrés, ces désirs sans mesure
Déchaînés dans vos flancs comme d'ardents essaims,
Ces transports, c'est déjà l'Humanité future
Qui s'agite en vos seins.

Elle se dissoudra, cette argile légère
Qu'ont émue un instant la joie et la douleur ;
Les vents vont disperser cette noble poussière
Qui fut jadis un cœur.

Mais d'autres cœurs naîtront qui renoueront la trame
De vos espoirs brisés, de vos amours éteints,
Perpétuant vos pleurs, vos rêves, votre flamme,
Dans les âges lointains.

Tous les êtres, formant une chaîne éternelle,
Se passent, en courant, le flambeau de l'Amour.
Chacun rapidement prend la torche immortelle,
Et la rend à son tour.

Aveuglés par l'éclat de sa lumière errante,
Vous jurez, dans la nuit où le sort vous plonge,
De la tenir toujours : à votre main mourante
Elle échappe déjà.

Du moins vous aurez vu luire un éclair sublime ;
Il aura sillonné votre vie un moment ;
En tombant vous pourrez emporter dans l'abîme
Votre éblouissement.

Et quand il régnerait au fond du ciel paisible
Un être sans pitié qui contemplât souffrir,
Si son œil éternel considère, impassible,
Le naître et le mourir,

Sur le bord de la tombe, et sous ce regard même,
Qu'un mouvement d'amour soit encor votre adieu !
Oui ! faites voir combien l'homme est grand lorsqu'il aime,
Et pardonnez à Dieu.

L ' H O M M E

J ETÉ par le hasard sur un vieux globe infime,
À l'abandon, perdu comme en un océan,
Je surnage un moment et flotte à fleur d'abîme,
Épave du néant.

Et pourtant, c'est à moi, quand sur des mers sans rive
Un naufrage éternel semblait me menacer,
Qu'une voix a crié du fond de l'Être : « Arrive !
Je t'attends pour penser. »

L'Inconscience encor sur la nature entière
Étendait tristement son voile épais et lourd.
J'apparus ; aussitôt à travers la matière
L'Esprit se faisait jour.

Secouant ma torpeur et tout étonné d'être,
J'ai surmonté mon trouble et mon premier émoi.
Plongé dans le grand Tout, j'ai su m'y reconnaître ;
Je m'affirme et dis : « Moi ! »

Bien que la chair impure encor m'assujettisse,
Des aveugles instincts j'ai rompu le réseau ;
J'ai créé la Pudeur, j'ai conçu la Justice ;
Mon cœur fut leur berceau.

Seul je m'enquiers des fins et je remonte aux causes.
À mes yeux l'univers n'est qu'un spectacle vain.
Dussé-je m'abuser, au mirage des choses
Je prête un sens divin.

Je défie à mon gré la mort et la souffrance.
Nature impitoyable, en vain tu me démens,
Je n'en crois que mes vœux, et fais de l'espérance
Même avec mes tourments.

Pour combler le néant, ce gouffre vide et morne,
S'il suffit d'aspirer un instant, me voilà !
Fi de cet ici-bas ! Tout m'y cerne et m'y borne ;
Il me faut l'au-delà !

Je veux de l'éternel, moi qui suis l'éphémère.
Quand le réel me presse, impérieux, brutal,
Pour refuge au besoin n'ai-je pas la chimère
Qui s'appelle Idéal ?

Je puis avec orgueil, au sein des nuits profondes,
De l'éther étoilé contempler la splendeur.
Gardez votre infini, cieux lointains, vastes mondes,
J'ai le mien dans mon cœur !

ALFRED DES ESSARTS

1813

ALFRED DES ESSARTS, né à Passy en 1813, se jeta vers 1832 dans le mouvement de l'école romantique, à laquelle il est demeuré fidèle, tout en ayant modifié et perfectionné sa facture depuis l'évolution marquée par la Légende des Siècles. Écrivain fécond et soigneux en même temps, romancier, auteur dramatique, poète, M. des Essarts a touché à tous les genres avec une remarquable souplesse de talent. Son œuvre lyrique comprend, outre plusieurs poèmes couronnés par l'Académie française, les Chants de la Jeunesse, le Livre des Pleurs, recueil d'élégies intimes (1847), la Comédie du Monde (1851), roman en vers, coupé d'intermèdes lyriques, la Guerre des Frères, poème (1867) ; enfin le résumé de sa vie poétique, De l'Aube à la Nuit (1882). Ce dernier ouvrage est le meilleur de tous et celui qui suggère l'expression complète d'un talent qui marie à la certitude de la forme la noblesse de la pensée et la sincérité du sentiment.

SONNETS

I

À UN INCONNU

U croyais échapper à ton obscurité,

T Mais, ayant succombé sous l'affront du silence,
Tu contiens mal ton cœur justement irrité ;
Ta fierté veut se taire, et ta plainte s'élance.

L'ombre est bonne pourtant. L'austère Vérité
Du tumulte mondain réprouve l'insolence.
Reste seul. C'est montrer plus de virilité
Que de laisser ta main s'armer de violence.

Oui, seul et recueilli, croyant de bonne foi
Qu'une amitié suffit, généreuse et fidèle,
Sans qu'il faille traîner partout autour de soi

D'ineptes louangeurs la bruyante séquelle,
Tu seras bien plus grand s'il n'existe pour toi
Qu'un regard qui te cherche, une voix qui t'appelle.

II

SE SURVIVRE

L'HOMME a peur du tombeau, mais bien plus de l'oubli.
Il craint, du poids des ans quand la mort le délivre,
Qu'avec le corps son nom ne soit enseveli.
Jusque dans le néant il voudrait se survivre.

Les uns dans la science et l'étude ont pâli ;
D'autres ont entassé le livre sur le livre.
Leur éclat triomphal est bientôt affaibli...
Ils s'en vont... et déjà je vois l'ombre les suivre.

Le feu prend le tableau ; le marbre gît brisé ;
Le vieux palais des rois sur sa base s'écroule ;
Par l'injure du temps tout chef-d'œuvre est usé.

Les jours sont un éclair, les siècles une houle,
Et le plus glorieux et le plus méprisé
Tombent ensemble au gouffre où disparaît la foule.

ANAÏS SÉGALAS

1814

M ADAME SÉGALAS, née Anaïs Ménard, a publié les recueils lyriques suivants : les Algériennes (1831), les Oiseaux de passage (1836), Infantines (1844), la Femme (1847), Nos Bons Parisiens, et, tout dernièrement, Poésies pour tous.

Parmi les nombreuses compositions de l'auteur, nous choisissons les Invisibles et le Petit sou neuf, dont les strophes heureuses et mouvementées nous semblent bien caractériser le talent de l'aimable poète : on y respire dans une atmosphère salubre, et on retrouve là de charmants détails historiques, une indulgence souriante et ces profonds sentiments d'honneur et d'humanité qui veillent, sans jamais s'éteindre, au vaillant cœur des femmes bien nées.

LES INVISIBLES

VOUS êtes devenus invisibles pour nous,
Parents, amis, qu'on pleure, et que le ciel recouvre.
Le grand rideau d'azur est retombé sur vous ;
Il est trop haut pour qu'on l'entr'ouvre.

Vous logez maintenant bien loin, dans l'infini ;
Nous sommes séparés par des milliards de lieues :

Notre cercle d'amis, là-haut, est réuni
Dans un palais aux portes bleues.

Par delà les soleils, la mort leur donne accès.
Quand elle nous les prend, leur vie alors commence
Au pays du bonheur : leur billet de décès
Est comme un billet de naissance.

Leur paradis a-t-il des fleurs et des vallons ?
L'ange est-il lumineux, la Vierge est-elle blonde ?
Qu'ont-ils vu ?... Les morts sont des Christophes Colomb,
Qui découvrent un nouveau monde.

Hélas ! Dieu leur impose un silence cruel !
Ils voudraient revenir, nous donner quelque signe,
Parler... mais les élus sont des soldats du Ciel,
Obéissant à la consigne.

Ce qui dit tout cela, quand nous allons rêvant,
Ce n'est pas la raison, qui ne peut rien comprendre
Et qui croit tout savoir, c'est le cœur, ce savant
Qui connaît tout, sans rien apprendre.

La raison croit avoir un rayon sans pareil,
La pédante qu'elle est !... Sa lumière orgueilleuse
Éclaire faiblement : le cœur est le soleil,
La raison n'est que la veilleuse.

Nous savons bien qu'ils sont sous la terre, aujourd'hui ;
Mais ce que nous cherchons, c'est l'âme et non l'étui ;
Elle seule animait cette chère poussière,
Faisait parler la bouche et brillait dans les yeux :
Le corps, lorsqu'il était vivant et radieux,
N'était qu'un porte-voix et qu'un porte-lumière.

On est surpris pourtant qu'il soit anéanti.
Qui de nous ne s'est dit, en regardant sa mère :

« Ces yeux pleins de tendresse et cette voix si chère,
Qui, depuis mon enfance, a chez moi retenti,
Me resteront toujours. » Mais la mort vient la prendre,
Et l'on crie éperdu : « Quand vas-tu me la rendre ? »
Si la mort dit : « Jamais ! » la mort en a menti !

Oh ! quand ils sont partis, ces êtres qu'on adore,
On les cherche, on les pleure, on les appelle encore !
Tout est morne chez eux quand Dieu leur a dit : « Viens ! »
Le lit vide est refait pour un autre ; la glace,
Qui les vit si souvent, ne garde pas leur trace.
Seul, leur chien, en hurlant, nous dit : « Je me souviens ! »

Laissez-les un moment quitter votre royaume,
Mon Dieu ! de grâce, une ombre, un miracle, un fantôme,
Dût-il nous effrayer, drapé de longs draps blancs !
Mais rien... rien... pas un souffle, un mot de ceux qu'on aime ;
Il faut, pour les revoir, regarder en soi-même :
C'est dans le cœur qu'on voit passer les revenants.

Quelquefois cependant, Dieu, qui nous les enlève,
Les laisse s'échapper par la porte du rêve.
Ils causent avec nous, la nuit... ce sont bien eux !
Avec leurs traits humains et chéris, ils renaissent ;
Mais on dit au réveil : « Quand ils nous apparaissent,
Sortent-ils de nos cœurs ou viennent-ils des cieux ? »

Le matin, on leur rend leur visite adorée.
Les vivants vont aussi sur la route azurée,
Car la prière au Ciel les conduit chaque jour.
Ce voyage céleste est bien facile à faire :
Au pied du crucifix, on a l'embarcadère,
Où l'on prend son billet d'aller et de retour.

Tous ces chers trépassés, que l'on croit insensibles,
Ce ne sont pas les morts, ce sont les invisibles :
Ils revivent là-haut, dans un monde éternel,

Sous ce grand rideau bleu, que les astres parsèment ;
Ils l'entr'ouvrent souvent, nous regardent, nous aiment :
Les morts sont les vivants du Ciel.

LE PETIT SOU NEUF

COMME te voilà beau, Monsieur le petit sou :
Tu ressembles à la grisette
En robe du dimanche. As-tu pris au Pérou
Ces couleurs d'or de ta toilette ?

Avec tes habits neufs, petit sou, mon mignon,
Tu sembles de bonne famille.
— Serait-ce Monseigneur le louis d'or ? dit-on.
— Non, c'est un parvenu qui brille.

Tu sors de la Monnaie, ainsi que d'un château,
Tu prends des airs fiers et sublimes,
Et chacun te salue, en te voyant si beau,
Petit marquis de cinq centimes.

Le sou classique est humble et sans prétention
Noir, vieux sans parure empruntée ;
Mais on vient d'en tirer une autre édition
Revue... et non pas augmentée.

La jeunesse est volage, elle aime à voyager ;
Tout l'attire, rien ne l'effraye ;
Pars donc ! va parcourir, vagabond et léger,
La poche, le porte-monnaie,

La bourse de l'avare, où sonnent les écus,
Celle du prodigue, où, je gage,
Tu te verras parfois seul, comme Marius
Sur les ruines de Carthage !

Mais dans la main du pauvre arrive sans retard,
Et ne va pas manquer au petit Savoyard,
Au chanteur de la rue, oiseau sans nid peut-être,
Rossignol enrroué, dont le sort est cruel :
Si la manne aujourd'hui ne tombe plus du ciel,
Qu'au moins le petit sou tombe de la fenêtre.

Sois le prix du travail. Dans ce grenier vois-tu
Cette active ouvrière ? Elle est jeune, elle est belle :
Satan lui proposa diamants et dentelle,
Mais, l'aiguille à la main, elle l'a combattu.
C'est pour te conquérir qu'elle veille et travaille ;
L'honnête petit sou semble être la médaille
Que, dans notre Paris, on frappe à la vertu.
Ami de l'ouvrière, à qui tu viens sourire,
Habitant des greniers et de la tirelire,
Jamais du coffre-fort tu n'auras les splendeurs :
C'est le palais où vit la pièce d'or altière ;
Mais l'humble tirelire est comme la chaumière
Où tu t'endors en paix, sans souci des voleurs.

Allons, en avant, marche ! entre dans la caserne.
Tu dois servir aussi, mon petit sou moderne,
À payer nos soldats. Le courage et l'honneur
Ont des lauriers au front et des sous dans la poche :
Le soldat est sans biens, sans peur et sans reproche ;
Le cuivre est dans sa bourse, et l'or est dans son cœur.

Mais un jour, sou charmant que la jeunesse enivre,
Tu deviendras pareil à ces vieillards de cuivre,
Usés, noircis, rouillés. Le temps nous vieillit tous ;

À l'un il met la ride, à l'autre il met la rouille :
De leur jeune fraîcheur, en passant, il dépouille
Les roses du printemps, comme les petits sous.

« Je suis le petit sou, que l'on fit pour l'aumône ;
J'ouvre une porte au ciel à celui qui me donne,
Je fais un peu de bien, sans venir du Pérou :
Avec les pièces d'or, soleils de la cassette,
On bâtit des palais pompeux ; mais on achète
Sa place au paradis, avec un petit sou. »

CHARLES CORAN

1814

C HARLES CORAN *publia* Onyx (1841), Rimes galantes (1847),
Dernières élégances (1869).

Il exprima dans ces différents recueils la vie joyeuse et spirituelle, plutôt en poète qui a le regret de l'ancien régime que l'amour du nouveau. On a loué justement l'aisance de son rythme, son vers léger et badin qui a toute la grâce du dernier siècle.

André Theuriet, en parlant des Dernières élégances, *dit que* « son livre vous fait l'impression du château de la Belle au bois dormant ; seulement ce château est une petite maison de la fin du dix-huitième siècle, et la princesse, endormie pendant une lecture des Contes moraux, s'est réveillée en l'an 1869, vêtue à la mode ancienne, avec un œil de poudre et un soupçon de rouge. »

LE VIN DE JURANÇON

P ETIT vin doux de Jurançon
Êtes-vous gai dans ma mémoire !
Avec mon hôte et sa chanson,
Sous les rosiers j'allai vous boire.

Passant par là, vingt ans après,

J'ai retrouvé sous la tonnelle
Mon hôte, assis, toujours au frais,
Chantant la même ritournelle.

Le jurançon d'hier pressé
Me traite en ami de la veille ;
Les souvenirs du temps passé
Coulent déjà de la bouteille.

Le verre en main, rubis dans l'œil,
On trinque, on boit... mais quel vinaigre !
Jamais piquette d'Argenteuil
À mon palais ne fut plus aigre.

Pourtant c'est le cru du bon temps,
Le jus pareil, la même tonne....
C'est vous, gaîté de mon printemps,
Qui manquez au vin de l'automne.

ÉCRIT SUR UN ALMANACH DES MUSES

BOUTS rimés, impromptus, quatrains et triolets,
Vous avez eu vos jours de gloire et de conquêtes ;
Vous avez illustré des hôtels, des palais :
Versaille et Trianon vous ont donné des fêtes.

Mais il n'est plus le temps où vous suiviez la Cour,
Où les petits marquis vous ouvraient les ruelles,
Où les petits abbés pour vous plumaient l'Amour,
Et trempaient dans le musc d'érotiques bouts d'ailes.

Vous revêtiez alors l'éclatant maroquin ;
Vous portiez des signets en faveur rose et blanche ;
Au rebut maintenant, vous mourez en bouquin,
Près de la houppe à poudre oubliés sur la planche.

AUGUSTE DE BELLOY

1815-1871

L E MARQUIS DE BELLOY, né à Paris en 1815, fut, pour ainsi dire, le frère de lettres du comte Ferdinand de Gramont, avec lequel il resta toute sa vie en fervente amitié.

Il a donné au théâtre Pythias et Damon, la Mal'aria, le Tasse à Sorrente ; *mais son œuvre principale tient dans un seul volume dont l'heureux titre révèle l'esprit charmant : Légendes fleuries (1845).*

Les plus purs souvenirs de la Grèce antique et du moyen âge apparaissant dans nos idées modernes font de ce petit recueil un précieux écrit.

L'ÉCOLE BUISSONNIÈRE

QUI n'a fait dans son temps l'école buissonnière ?
Lequel de nous, rêveur, s'il regarde en arrière,
Ne voit, dans le passé, rayonner à ses yeux
Ses premiers jours perdus, oasis radieux ?
Ô retards fortunés sur la pente fatale !
Verts glacis des remparts de ma ville natale,
Rivière des amants, dont le nom m'attirait,
D'où je revins un soir sérieux et distrait,
Gorge des Câpriens, où, mieux que dans Virgile,

Mon cœur s'initiait : aux grâces de l'idylle,
Pins aux larges sommets, chênes verts aux troncs noirs,
Que je vous aime ! Et vous, tranquilles abreuvoirs,
Où viennent à la file, écrasant les pervenches,
Les buffles à l'œil sombre et les génisses blanches.
Ô terre dont émane un air doux et mortel,
Et qui, sous l'œil de Dieu, fumes comme un autel,
Mer d'azur et d'argent, horizon diaphane,
Je t'aime et te bénis, ô Maremme toscane !
Et, pourtant, je l'avoue, il est un autre lieu
À qui j'aurais voulu dire un dernier adieu.
Ô Ciel, exauce-moi, fais-le-moi voir encore,
Qu'un instant mon déclin reflète mon aurore !
Rends ma belle patrie à mes yeux ranimés...
Mais tu m'as entendue : ô jardins embaumés !
Flots naissant de l'Ombrone où le saule se plonge,
Est-ce bien vous encore ?... Oui, ce n'est pas un songe,
C'est un réveil plutôt... Quel bonheur de courir
Sur ces gazons touffus !... Qui parlait de mourir ?

LES GRAINS DE GRENADE

C e pays est encor la terre d'autrefois,
Et Rome, son aïeule, en rose s'y reflète.
Fanny, tu t'en souviens : ce village et sa fête,
Cette fille si belle, aux yeux longs et sournois !...

Elle quittait la danse, égrenant sous ses doigts
Une grenade pourpre, et sans tourner la tête,
Semant de grains vermeils son habile retraite,

Nous la vîmes ainsi tourner l'angle du bois.

Tu me vantais son geste et sa fierté romaine,
Quand un jeune danseur, éperdu, hors d'haleine,
Passa tout près de nous, qui marchions à pas lents.

Vers la forêt de pins où bleuit la Durance,
Il suivait les grenats, dans l'herbe étincelants ;
Ta main serra mon bras... Ô jeunesse ! ô Provence !

** *

G AI passager, sous un ardent soleil,
Je revenais d'un long pèlerinage ;
Douze grands bœufs, lent et vil attelage,
Traînaient la barque où, d'un demi-sommeil,
J'entrevoyais, à l'horizon vermeil,
Ombreux et frais, le terme du voyage ;
Mais rude était le chemin de halage,
Et malgré fouet, cris, jurons redoublés,
Nos bœufs en vain piétinaient essoufflés.
Lors un enfant, qui jouait sur la plage,
Se prit à rire en m'avisant de loin,
Et, détachant bœufs, licous et cordage,
Par un fil d'or, qu'il tendit avec soin,
Sans nul effort traîna tout l'équipage.
« Quoi ! sans effort, déjà ! s'écrie un sage,
Hercule donc n'était rien à ce prix ? »
Ami lecteur, point n'en soyez surpris :
L'enfant c'était l'Amour, ce maître mage,

Et le fil d'or, un cheveu de Cypris.



SCULARY

SOULARY

JOSÉPHIN SOULARY

1815

J OSEPH MARIE, dit JOSÉPHIN SOULARY, né à Lyon en 1815, est d'origine italienne. Ce furent ses aïeux, les Solari de Gênes, qui importèrent aux bords du Rhône l'industrie des velours brochés d'or et d'argent. Il fit ses études au séminaire de Montluel, d'où il passa au 48^e régiment de ligne ; puis, en sortant du service militaire, fut employé à la préfecture du Rhône, où il devint plus tard chef de division.

« Nous n'avons pas affaire à un imitateur de Lamartine ou de Victor Hugo, dit Saint-René Taillandier ; rien ne le rattache non plus à l'école gauloise de Béranger, à l'école aristocratique d'Alfred de Vigny, à l'école humaine de Barbier ou de Brizeux. Le seul des maîtres chanteurs de nos jours avec lequel on puisse lui découvrir certaines affinités, c'est l'auteur de Rolla ; mais que de métamorphoses ils ont subies, ces emprunts involontaires !... Un sonnet ! oui, cette forme curieuse, bizarre, ce jouet charmant, mais qui n'est qu'un jouet, est le mode préféré, que dis-je ? le mode unique des inspirations de M. Soulary. Benvenuto de la rime, il cisèle ses petites coupes dans le bois ou dans la pierre avec une dextérité merveilleuse. Voulez-vous une larme de la rosée du matin dans la coque de noix de Titania ? Aimez-vous mieux une goutte de fine essence, le philtre de l'ivresse, le breuvage de l'oubli, ou bien un peu de ce poison que distillent les joies d'ici-bas ? Voici des aiguères de tout prix : celles-ci sont faites avec les pierres dures que taillent si patiemment les mosaïstes de Florence, celles-là sont de chêne ou d'érable. Voulez-vous des médaillons de jeunes filles, tout un musée de figures, de figurines, de silhouettes ? Le magasin de l'orfèvre esi richement pourvu. »

Ses œuvres se composent de trois volumes : Sonnets Humouristiques, Poèmes et Poésies, Les Jeux divins. A. Lemerre, éditeur.

A. L.

LE SONNET

J E n'entrerais pas là, — dit la folle en riant, —
Je vais faire éclater ce corset de Procuste !
Puis elle enfle son sein, tord sa hanche robuste,
Et prête à contre-sens un bras luxuriant.

J'aime ces doux combats, et je suis patient.
Dans l'étroit vêtement qu'à sa taille j'ajuste,
Là, serrant un atour, ici le déliant,
J'ai fait passer enfin tête, épaules et buste.

Avec art maintenant dessinons sous ces plis
La forme bondissante et les contours polis.
Voyez ! la robe flotte, et la beauté s'accuse.

Est-elle bien ou mal en ces simples dehors ?
Rien de moins dans le cœur, rien de plus sur le corps,
Ainsi me plaît la femme, ainsi je veux la Muse.

RÊVES AMBITIEUX

Si j'avais un arpent de sol, mont, val ou plaine,
Avec un filet d'eau, torrent, source ou ruisseau,
J'y planterais un arbre, olivier, saule ou frêne,
J'y bâtirais un toit, chaume, tuile ou roseau.

Sur mon arbre, un doux nid, gramen, duvet ou laine,
Retiendrait un chanteur, pinson, merle ou moineau.
Sous mon toit, un doux lit, hamac, natte ou berceau,
Retiendrait une enfant, blonde, brune ou châtaine.

Je ne veux qu'un arpent ; pour le mesurer mieux,
Je dirais à l'enfant la plus belle à mes yeux :
« Tiens-toi debout devant le soleil qui se lève ;

Aussi loin que ton ombre ira sur le gazon,
Aussi loin je m'en vais tracer mon horizon. »
— Tout bonheur que la main n'atteint pas n'est qu'un rêve.

L'ANCOLIE

MON cœur est enterré sous ce grand noisetier.
— C'était un soir d'hiver ; il gelait sur la plaine.
Ma chérie, au retour d'une course lointaine,
Se frayait dans la neige un douloureux sentier.

Le sommeil la prit là. Succombant à la peine,
Elle croisa ses mains sur son cœur, pour prier.
On la trouva couchée au pied du cendrier ;

Mais la mort avait bu, d'un trait, sa douce haleine.

Le printemps est venu. L'arbre a son habit vert ;
Une fauvette a fait son nid sous le couvert,
Et, juste où fut le corps, s'élève une ancolie.

Je voudrais la cueillir ; mais je n'ose, j'ai peur
Que l'âme de l'enfant, palpitante en la fleur,
De nouveau ne s'exhale avec mélancolie.

** *

POUR chaque enfant qui naît ici-bas, Dieu fait naître
Un petit fossoyeur expert en son métier,
Qui creuse incessamment sous les pieds de son maître
La place où l'homme un jour s'abîme tout entier.

Connaissez-vous le vôtre ? Il est hideux peut-être,
Et vous tremblez de voir à l'œuvre l'ouvrier ;
Par un regard si doux le mien s'est fait connaître,
Qu'à sa merci mon cœur m'a livré sans quartier.

C'est un bel enfant rose et blanc ; sa lèvre est douce ;
De caresse en caresse à ma fosse il me pousse ;
On ne saurait aimer d'assassin plus charmant !

Espiègle, as-tu fini ? Dépêchons. L'heure approche.
Donne avec un baiser ton dernier coup de pioche,
Et dans ma tombe en fleurs pose-moi doucement !

FLEURETTE

J'APERÇOIS le moineau venir
Jusqu'à mon seuil piquer la graine ;
La bise noire se déchaîne ;
La neige aux branches va tenir.

Un jour d'été, — quel souvenir ! —
Nous traversions tous deux la plaine,
Arrachant des fleurs à main pleine ;
Tu boudais ; et, pour te punir,

Je semai sur ta tête aimée
Toute une gerbe parfumée.
Il faisait si chaud, — souviens-toi ! —

Que, dans cette pluie étoilée,
Une fleurette d'*aimez-moi*
Sur ton front demeura collée.

LA LAITIÈRE

A Jeanne, ma laitière, est une fille accorte ;

L Dans sa lèvre jamais le rire n'est tari ;
Son œil est grand ouvert, son corset dru nourri,
Le contour a crevé l'étoffe, mais qu'importe ?

Je crois voir, le matin, lorsqu'elle ouvre ma porte,
Comme un tableau flamand de lumière pétri,
Tant les vertes senteurs du pacage fleuri
Circulent sur ses pas dans l'air frais qu'elle apporte.

Sa marche est un essor, sa voix une chanson.
Elle donne son cœur tout d'un trait, sans façon,
Comme un bouquet naïf aux rustiques mélanges.

Jeanne est ce fruit des bois, plein d'un suc abondant,
Dont les âpres tissus font jaillir sous la dent
Des parfums inconnus et des saveurs étranges.

LES OISEAUX BLEUS

C OMME un froment tombé du crible,
J'ai semé mon âme à tous vents,
Dans les ronces, les flots mouvants,
Sur les flancs du roc insensible.

Au logis il me faut rentrer.
Le maître dont l'humeur est prompte
Va vouloir qu'avec lui je compte,
Et je n'ai rien à lui montrer.

Qui voudra venir à mon aide

Et faire un miracle pour moi ?
On m'a tant dit qu'avec la foi
Le mal n'est jamais sans remède !

Vous êtes fée, ô blanche sœur !
Et chacun vous sait la puissance
De rendre au regret l'espérance,
À l'amertume la douceur.

Si vous vouliez, ô ma sœur blonde !
Tout aussitôt de votre sein
S'échapperait un bel essaim
D'oiseaux bleus volant à la ronde.

Fouillant ravin, creux et buisson,
De leurs yeux verts, de leurs becs roses,
Ils reprendraient à toutes choses
Les épaves de ma moisson.

Quelque fine perle peut-être,
Larme tombée en bon terrain,
Se trouverait mêlée au grain !
Qui serait content ? C'est le maître.

Il dirait : « Sois le bien reçu !
Car ta corbeille est plus que pleine :
Quelque vierge, en sa douce peine,
Y mit du poids à ton insu. »

ENVOI

Les oiseaux bleus sont vos pensées ;
Dès que vous leur donnez l'essor,
Elles s'en vont rechercher l'or
De mes croyances dispersées ;

Et je retrouve en un seul jour

Les biens perdus de ma jeunesse,
Mais accrus par votre largesse
D'un rayon du plus pur amour.

CONFITEOR

À l'heure où la tête lassée
Fléchit au sommeil qui la prend,
Cruel qui contraint la pensée
À remonter son dur courant !

De quelque titre qu'on te nomme,
Toi qui viens pour me délier,
Retire-roi ! Tu n'es qu'un homme,
Et je veux tous les oublier.

Où je vais tu ne peux me suivre,
Laisse-moi donc en paix aller ;
Ce monde où tu dis qu'on va vivre,
Le connais-tu, pour m'en parler ?

Je pars sans plainte ni faiblesse,
Ainsi qu'un hôte maltraité
S'enfuit d'un logis dont l'hôtesse
Fait payer trop cher sa bonté.

Ai-je été contempteur impie
Du destin qui me fut offert ?
À ta voix qui me dit : « Expie ! »
Je puis répondre : « J'ai souffert ! »

Pour mon salut tu veux m'absoudre ?
Absous-moi donc d'avoir vécu !
Se repentir, c'est se résoudre
À confesser qu'on est vaincu.

Lutteur forcé de l'existence
Et lutteur toujours empêché,
Moi j'appelle « ma résistance »
Ce que tu nommes « mon péché. »

Quelle eau laverait, quel baptême
Effacerait ma volonté ?
Mon péché ?... Mais c'est tout moi-même
Dans le temps et l'éternité.

ARSÈNE HOUSSAYE

1815

C ET élégant prosateur est aussi un poète. Directeur de l'Artiste depuis 1844. Nous n'avons pas à juger ici ses œuvres diverses de critique et d'histoire, et ses nombreux romans. Ses premiers poèmes, les Sentiers Perdus, furent publiés en 1841. Depuis, il a donné la Poésie dans les Bois (1845) et la Symphonie de Vingt ans. Il faisait partie du petit cénacle de l'impasse du Doyenné, en compagnie de Gérard de Nerval, de Bouchardy, de Théophile Gautier, qui en parle ainsi :

« Bien qu'il appartienne par ses sympathies à ce grand mouvement romantique, d'où découle toute la poésie de notre siècle, Arsène Houssaye ne s'est fixé sous la bannière d'aucun maître. Il n'est le soldat ni de Lamartine, ni de Victor Hugo, ni d'Alfred de Musset. »

Sainte-Beuve l'a nommé « le Poète des roses et de la Jeunesse. »

Ses poésies ont été publiées par la librairie Hachette.

A. L.

BÉRANGER À L'ACADÉMIE

ON, mes amis, non, je ne veux rien être :

N C'est là ma gloire ! Adressez-vous ailleurs.
Pour l'Institut l'on ne m'a pas fait naître,
Vous avez tant de poètes meilleurs !
Je ne sais rien qu'aimer, chanter et vivre,
Et je veux vivre encore une saison !
Je n'y vois plus ; Lisette est mon seul livre :
Mon institut, à moi, c'est ma maison.

Qu'irais-je faire en votre compagnie ?
Il me faudrait écrire un long discours !
À mes chansons j'ai borné mon génie,
Et si mes vers sont bons, c'est qu'ils sont courts.
Ici, messieurs, la Muse est familière,
Pourvu qu'on ait la rime et la raison.
Ici Courier a commenté Molière...
L'Académie était dans ma maison.

Vous le voyez, c'est la maison du sage.
Et l'hirondelle y revient au printemps ;
Je suis comme elle un oiseau de passage ;
Depuis Noë j'ai parcouru les temps.
Je fus un Grec au siècle d'Aspasie,
J'ai consolé Socrate en sa prison ;
Homère est là : chantez, ma poésie !
J'ai réveillé les dieux de ma maison.

Hier, j'étais sur le pas de ma porte,
Quand l'Orient soudain s'illumina...
Qu'entends-je au loin ? Le vent du soir m'apporte
Les airs connus d'Arcole et d'Iéna !
Ils sont partis, les jeunes gens stoïques ;
Quatre-vingt-neuf, il garde ton blason !
Dieu soit en aide aux soldats héroïques !
Je les bénis du seuil de ma maison.

Vos verts rameaux ceignent des fronts moroses :
Il ne faut pas les toucher de trop près.

Je veux mourir en respirant des roses,
Et vos lauriers ressemblent aux cyprès.
Roseau chantant, déjà ma tête plie,
Laissez-moi l'air, laissez-moi l'horizon !
Immortel, moi ! Mais chut ! la Mort m'oublie...
Si vous alliez lui montrer ma maison !

S O N N E T

JE sens fuir le rivage, adieu la Poésie !
Elle reste au pays de l'éternel printemps.
Idéal, idéal que j'ai cherché longtemps,
J'ai surpris ton énigme au cœur du sphinx d'Asie.

Tu te nommes Jeunesse, et verses l'ambroisie
Avec l'urne des dieux aux âmes de vingt ans.
Idéal, Idéal, vierge aux cheveux flottants,
Je te vois, mais je pars et ne t'ai pas saisie.

Cependant le vaisseau m'entraîne en pleine mer,
Et, comme l'exilé, dans sa douleur sauvage,
Je dis aux matelots : « Retournons au rivage ! »

Car j'ai mis au tombeau, sur le rivage amer,
Mon amour le plus cher, ma maîtresse adorée,
La jeunesse divine !... Adieu, Muse éplorée !

RONSARD

LA belle Antiquité s'est couchée au tombeau :
Sur le monde la nuit règne en toute puissance :
Muse du vieil Homère, on pleure ton absence !
Sur le monde qui meurt seul croasse un corbeau.

Enfin Ronsard survient. Il reprend le flambeau
Et le rallume au ciel. Déjà la Renaissance
Brille. Je te salue en ta magnificence,
Ô Ronsard-Apollon, dieu du Jour, dieu du Beau !

Aventureux chercheur en des rives lointaines,
Sur ton navire d'or tu ramenas Athènes
Et ses Olympiens au divin souvenir ;

À la Muse gauloise encor toute gothique,
Tu donnas l'air nouveau sur la cythare antique ;
Tu rouvris le passé, source de l'avenir.

ORPHÉE

FILS d'Apollon, l'Amour a créé ton génie,
Les hommes ni les dieux n'aimaient pas comme toi.
Pour Homère, jamais les fleuves en émoi
N'ont arrêté leur course en la belle Ionie.

Les arbres et les fleurs suivaient ta symphonie,
Eurydice t'aimait et te saluait roi.
Mais la mort sur ton cœur l'a prise : en ton effroi
Tu courus chez les morts. — Ô cruelle ironie !

Pluton te la rendit pour la reprendre encor :
— Eurydice ! Eurydice ! — En ton sacré délire
Tu voulais n'aimer plus, et tu brisas ta lyre.

Les Bacchantes jetant au loin le thyrses d'or
T'ont mis en pièces ; mais la Muse révoltée
A porté chez les dieux ta tête ensanglantée.

L. DE RONCHAUD

1816

L OUIS DE RONCHAUD est né le 9 décembre 1816, à Lons-le-Saulnier. Il a publié quatre volumes de poésies : les Heures (1842), Comédies philosophiques, Poèmes dramatiques (1883), et Poèmes de la Mort (1887). Lamartine et l'art grec, tels ont été les deux maîtres de M. de Ronchaud, qui est à la fois un savant et un lettré. Toutefois, ses œuvres portent bien la marque de son propre esprit. Il s'est inspiré du grand poète et de la belle Grèce, mais sans renoncer à être personnel.

Le goût exquis, la délicatesse, la réserve, voilà les qualités particulières de cet écrivain éminemment distingué. Quand il tient la plume, M. de Ronchaud vise surtout à l'harmonie, à la finesse, à l'exacte nuance de l'expression. Ce sont là des vertus assez rares et qui lui font, à juste titre, une place à part parmi les poètes et les prosateurs contemporains.

Ses œuvres se trouvent chez A. Lemerre.

E. LEDRAIN.

PHIDIAS

Q UAND Phidias un jour vit son œuvre achevée,
Quand l'artiste pieux
Vit surgir devant lui la majesté rêvée

Du souvenir des Dieux ;

À genoux, étonné devant son propre ouvrage

Qu'il n'osait croire sien :

« Est-ce toi ? disait-il, vis-tu dans cette image,
Grand Zeus Olympien ?

« Est-ce toi, sur ton trône, ô majesté suprême ?

Ce fantôme adoré,

Zeus, est-ce toi fait homme ! Ou bien est-ce moi-même
En Dieu transfiguré ?

« Pour cette œuvre sublime en sa riche harmonie

Ophyr a donné l'or,

L'Inde a fourni l'ivoire, et moi de mon génie
J'ai versé le trésor.

« Car, tandis que le monde épuisait ses merveilles,

De ta divinité

Je tâchais d'entrevoir un rayon dans mes veilles
Pleines de ta beauté.

« J'ai composé ton front de tout ce que la terre

A de saint et de pur,

De tout ce que le ciel laisse voir de mystère
Au fond de son azur.

« J'ai composé ta lèvre au bienveillant sourire

De tout ce qu'a de doux

Le silence rêveur, quand le soir ne peut dire
Ce qui se passe en nous.

« Ton aigle est à tes pieds, la foudre en ta main gronde ;

J'ai mis le fier courroux

Sur tes conseils divins ; j'ai mis la paix du monde
Sur tes sacrés genoux.

« Ô Zeus, si je n'ai pas fait un ouvrage indigne,
J'ose ici t'en prier,
Daigne approuver d'en haut mon œuvre, fais un signe
À ton humble ouvrier ! »

Il disait. Le tonnerre a grondé sur le temple ;
La foudre, en éclatant
Aux pieds du trône, annonce à l'œil qui le contemple
Que le ciel est content.

Le colosse sacré, que l'éclair illumine,
Tout entier a relui ; —
Et Phidias crut voir une tête divine
Qui s'inclinait vers lui.

LES STATUES GRECQUES

SONNET

DANS le marbre sculpté dort la pensée antique,
Comme dort sous l'écorce une nymphe des bois ;
On croit entendre en lui murmurer une voix ;
On croit voir le pied nu soulever la tunique.

Apollon fait vibrer la lyre sous ses doigts,
La muette harmonie est changée en musique ;
Ses chants font affluer en paix sous le portique
Les dieux-hommes et les hommes-dieux d'autrefois.

La divine pensée à la forme divine
S'allie et vit encor jusque dans la ruine,
Ranimant du passé pour nous chaque lambeau.

Sous nos cieux étrangers et leur pâle lumière,
Tout le cœur d'un grand peuple a battu dans la pierre,
Tout l'esprit d'un grand peuple est sorti du tombeau.



LECONTE DE LISLE

LECONTE DE LISLE

LECONTE DE LISLE

1818

C HARLES-MARIE LECONTE DE LISLE, né à l'île Bourbon en 1818, a publié successivement les Poèmes antiques, les Poèmes barbares, les Poèmes tragiques. Il a, en outre, donné des traductions d'Homère, d'Hésiode, d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide, de Théocrite, d'Horace.

Des vers d'une splendeur précise, une sérénité imperturbable, voilà ce qui frappe tout d'abord chez M. Leconte de Lisle. Au fond, il y a autre chose que nous verrons, mais cela est caché et ne se révèle qu'à ceux qui n'ont pas le cœur simple.

.

Il ne faut pas oublier que Leconte de Lisle est né à l'île Bourbon et qu'il y a passé son enfance. Là, mieux que chez nous, il put sentir l'énormité indomptable des forces naturelles et les lourds midis endormeurs de la conscience et de la volonté. Il connut la rêverie sans tendresse, le sentiment de notre impuissance à l'égard des choses, la soif de rentrer au grand Tout, dont la vie un moment nous distingue, et, en attendant, la joie immobile de contempler de splendides tableaux sans y chercher autre chose que leur beauté.

Il vint à Paris. Après la fatalité inconsciente des choses, il rencontra la fatalité furieuse de l'égoïsme humain. Il eut des jours difficiles, et souffrit d'autant plus qu'il apportait dans la mêlée des compétitions féroces une âme déjà touchée de la grave songerie orientale.

Il lut l'histoire. Il vit l'homme en proie à deux fatalités : celle des passions et celle du monde extérieur. Elle lui apparut comme l'universelle tragédie du mal,

comme le drame de la force sombre et douloureuse. Il lui sembla que l'homme, presque toujours, avait aggravé l'horreur de son destin par les explications qu'il en avait données, par les religions qui avaient hanté son esprit malade, prêtant à ses dieux les passions dont il était agité. Il se dit alors que la vie est mauvaise et que l'action est inutile ou funeste. Mais, d'autre part, il fut séduit par le pittoresque et la variété plastique de l'histoire humaine, par les tableaux dont elle occupe l'imagination au point de nous faire oublier nos colères et nos douleurs. Il entra par l'étude dans les mœurs et dans l'esthétique des siècles morts ; il démêla l'empreinte que les générations reçoivent de la terre, du climat et des ancêtres ; et il eut des visions du passé si nettes, si sensibles et si grandioses, qu'il leur pardonna de n'être pas consolantes. Enfin, il comprit que si tout le mal vient de l'action, l'action vient du désir inextinguible, de l'illusion du mieux qui vit éternellement aux flancs de l'humanité, illusion qui fait souffrir puisqu'elle fait vivre, mais qui fait vivre enfin. Or, à quoi bon condamner la vie ? Elle est, cela suffit ; et les renonciations de quelques-uns ne l'éteindront pas. Qui sait, d'ailleurs, si elle ne va pas quelque part ? si quelque progrès — lent, ah ! combien lent ! — ne s'élabore pas par elle à travers les âges ? Alors, le cœur révolté contre l'Être, mais les yeux pleins du prestige de ses formes ; indigné des monstruosité de l'histoire, mais désarmé par l'intérêt de son mécanisme et ébloui par la richesse de ses décors ; soulevé contre le spectre des religions, mais apaisé par l'idée qu'un jour peut-être elles auront vécu ; conspuant l'humanité et l'adorant à la fois, il alla prendre pour héros l'antique rebelle, le premier après Lucifer qui ait crié : Non serviam ! rendit l'espoir au désespéré et le fit surgir comme un prophète sur la plus haute tour d'Hénokia, la cité cyclopéenne. Il mit dans ce poème ce qu'il avait de plus sincère en lui, la protestation obstinée contre le mal physique et moral, et aussi la sérénité de l'artiste paisiblement enivré de visions précises. Ce jour-là, M. Leconte de Lisle fit son chef-d'œuvre.

.

Le même pessimisme, et, comme conséquence, le même parti pris de ne peindre que l'extérieur, se retrouvent dans les paysages. Presque tous appartiennent à l'Orient ou même à la région des tropiques, et flambent crûment sous le soleil vertical. Le choix du poète s'explique : de même qu'il n'a pas vu la justice dans l'histoire, il ne lui plaît pas de voir la tendresse dans la nature. Il ne sent point en elle, comme d'autres, une âme vague, immense et bienveillante : elle lui est un spectacle, non un refuge. Il la regarde, et c'est tout. Mais il la voit

si bien et la traduit par des assemblages de mots si merveilleux, que cela suffit à le consoler ; et cette consolation est sans duperie.

.

Rien n'est plus moderne, sous ses formes boudhiques, grecques ou médiévales, que la poésie de M. Leconte de Lisle. L'homme comprend sur le tard que contre l'Anankè, contre le mal universel, rien ne vaut mieux, rien n'est plus fort que la protestation du contemplateur qui ne veut pas pleurer. Peut-être aussi qu'à y regarder de près, rien n'égale le tragique rentré, l'amertume intérieure que ce genre de protestation fait deviner. Mais cela est oublié lorsqu'on atteint au temple serena. Le mépris des émotions vulgaires et le pessimisme spéculatif donnent un orgueil délicieux. Cet orgueil est-il mauvais ? Je ne sais. Qu'on se rassure, du reste : il n'empêchera pas d'agir et de souffrir. L'état d'esprit où nous met la poésie de M. Leconte de Lisle, une fois qu'on y est installé, est le moins susceptible de trouble et de douleur ; et cette poésie est pour longtemps, je le crois, à l'abri de la banalité, le domaine qu'elle exploite étant beaucoup moins épuisé que celui des passions et des affections humaines tant ressassées. De là, pour les initiés, l'attrait puissant des Poèmes antiques et des Poèmes barbares.

.

Les œuvres de M. Leconte de Lisle ont été publiées par A. Lemerre.

JULES LEMAÎTRE.

HYPATIE

Au déclin des grandeurs qui dominent la terre,
Quand les cultes divins, sous les siècles ployés,
Reprenant de l'oubli le sentier solitaire,
Regardent s'écrouler leurs autels foudroyés ;

Quand du chêne d'Hellas la feuille vagabonde
Des parvis désertés efface le chemin,
Et qu'au delà des mers, où l'ombre épaisse abonde,
Vers un jeune soleil flotte l'esprit humain ;

Toujours des Dieux vaincus embrassant la fortune,
Un grand cœur les défend du sort injurieux :
L'aube des jours nouveaux le blesse et l'importune :
Il suit à l'horizon l'astre de ses aïeux.

Pour un destin meilleur qu'un autre siècle naisse
Et d'un monde épuisé s'éloigne sans remords :
Fidèle au songe heureux où fleurit sa jeunesse,
Il entend tressaillir la poussière des morts.

Les sages, les héros se lèvent pleins de vie !
Les poètes en chœur murmurent leurs beaux noms ;
Et l'Olympe idéal, qu'un chant sacré convie,
Sur l'ivoire s'assied dans les blancs Parthénons.

Ô vierge, qui, d'un pan de ta robe pieuse,
Couvris la tombe auguste où s'endormaient tes Dieux,
De leur culte éclipsé prêtresse harmonieuse,
Chaste et dernier rayon détaché de leurs cieux !

Je t'aime et te salue, ô vierge magnanime !
Quand l'orage ébranla le monde paternel,
Tu suivis dans l'exil cet Œdipe sublime,
Et tu l'enveloppas d'un amour éternel.

Debout, dans ta pâleur, sous les sacrés portiques
Que des peuples ingrats abandonnait l'essaim,
Pythonisse enchaînée aux trépieds prophétiques,
Les Immortels trahis palpitaient dans ton sein.

Tu les voyais passer dans la nue enflammée !
De science et d'amour ils t'abreuvaient encor ;

Et la terre écoutait, de ton rêve charmée,
Chanter l'abeille attique entre tes lèvres d'or.

Comme un jeune lotos croissant sous l'œil des sages,
Fleur de leur éloquence et de leur équité,
Tu faisais, sur la nuit moins sombre des vieux âges,
Resplendir ton génie à travers ta beauté !

Le grave enseignement des vertus éternelles
S'épanchait de ta lèvre au fond des cœurs charmés ;
Et les Galiléens qui te rêvaient des ailes
Oubliaient leur Dieu mort pour tes Dieux bien aimés.

Mais le siècle emportait ces âmes insoumises
Qu'un lien trop fragile enchaînait à tes pas ;
Et tu les voyais fuir vers les terres promises ;
Mais toi qui savais tout, tu ne les suivis pas !

Que t'importait, ô vierge, un semblable délire ?
Ne possédais-tu pas cet idéal cherché ?
Va ! dans ces cœurs troublés tes regards savaient lire,
Et les Dieux bienveillants ne t'avaient rien caché.

Ô sage enfant, si pure entre tes sœurs mortelles !
Ô noble front, sans tache entre les fronts sacrés !
Quelle âme avait chanté sur des lèvres plus belles,
Et brûlé plus limpide en des yeux inspirés ?

Sans effleurer jamais ta robe immaculée,
Les souillures du siècle ont respecté tes mains :
Tu marchais, l'œil tourné vers la Vie étoilée,
Ignorante des maux et des crimes humains.

Le vil Galiléen t'a frappée et maudite,
Mais tu tombas plus grande ! Et maintenant, hélas !
Le souffle de Platon et le corps d'Aphrodite
Sont partis à jamais pour les beaux cieux d'Hellas !

Dors, ô blanche victime, en notre âme profonde,
Dans ton linceul de vierge et ceinte de lotos ;
Dors ! L'impure laideur est la reine du monde,
Et nous avons perdu le chemin de Paros.

Les Dieux sont en poussière et la terre est muette ;
Rien ne parlera plus dans ton ciel déserté.
Dors ! mais vivante en lui, chante au cœur du poète
L'hymne mélodieux de la sainte Beauté.

Elle seule survit, immuable, éternelle.
La mort peut disperser les univers tremblants,
Mais la Beauté flamboie, et tout renaît en elle,
Et les mondes encor roulent sous ses pieds blancs !

(Poèmes antiques)

MIDI

MIDI, roi des étés, épandu sur la plaine,
Tombe en nappes d'argent des hauteurs du ciel bleu.
Tout se tait. L'air flamboie et brûle sans haleine ;
La terre est assoupie en sa robe de feu.

L'étendue est immense, et les champs n'ont point d'ombre,
Et la source est tarie où buvaient les troupeaux ;
La lointaine forêt, dont la lisière est sombre,
Dort là-bas, immobile, en un pesant repos.

Seuls, les grands blés mûris, tels qu'une mer dorée,

Se déroulent au loin, dédaigneux du sommeil ;
Pacifiques enfants de la terre sacrée,
Ils épuisent sans peur la coupe du soleil.

Parfois, comme un soupir de leur âme brûlante,
Du sein des épis lourds qui murmurent entre eux,
Une ondulation majestueuse et lente
S'éveille, et va mourir à l'horizon poudreux.

Non loin, quelques bœufs blancs, couchés parmi les herbes,
Bavent avec lenteur sur leurs fanons épais,
Et suivent de leurs yeux languissants et superbes
Le songe intérieur qu'ils n'achèvent jamais.

Homme, si, le cœur plein de joie ou d'amertume,
Tu passais vers midi dans les champs radieux,
Fuis ! La nature est vide et le soleil consume :
Rien n'est vivant ici, rien n'est triste ou joyeux.

Mais si, désabusé des larmes et du rire,
Altéré de l'oubli de ce monde agité,
Tu veux, ne sachant plus pardonner ou maudire,
Goûter une suprême et morne volupté,

Viens ! Le soleil te parle en paroles sublimes ;
Dans sa flamme implacable absorbe-toi sans fin ;
Et retourne à pas lents vers les cités infimes,
Le cœur trempé sept fois dans le néant divin.

(Poèmes antiques)

DIES IRÆ

I L est un jour, une heure, où dans le chemin rude,
Courbé sous le fardeau des ans multipliés,
L'Esprit humain s'arrête, et, pris de lassitude,
Se retourne pensif vers les jours oubliés.

La vie a fatigué son attente inféconde ;
Désabusé du Dieu qui ne doit point venir,
Il sent renaître en lui la jeunesse du monde ;
Il écoute ta voix, ô sacré souvenir !

Les astres qu'il aima, d'un rayon pacifique
Argentent dans la nuit les bois mystérieux,
Et la sainte montagne et la vallée antique
Où sous les noirs palmiers dormaient les premiers Dieux.

Il voit la terre libre, et les verdeurs sauvages
Flotter comme un encens sur les fleuves sacrés,
Et les bleus Océans, chantant sur leurs rivages,
Vers l'inconnu divin rouler immesurés.

De la hauteur des monts, berceaux des races pures,
Au murmure des flots, au bruit des dômes verts,
Il écoute grandir, vierge encor de souillures,
La jeune Humanité sur le jeune Univers.

Bienheureux ! Il croyait la terre impérissable,
Il entendait parler au prochain firmament ;
Il n'avait point taché sa robe irréprochable ;
Dans la beauté du monde il vivait fortement.

L'éclair qui fait aimer et qui nous illumine
Le brûlait sans faiblir un siècle comme un jour ;
Et la foi confiante et la candeur divine
Veillaient au sanctuaire où rayonnait l'amour.

Pourquoi s'est-il lassé des voluptés connues ?
Pourquoi les vains labeurs et l'avenir tenté ?
Les vents ont épaissi là-haut les noires nues ;
Dans une heure d'orage ils ont tout emporté.

Oh ! la tente au désert et sur les monts sublimes,
Les grandes visions sous les cèdres pensifs,
Et la Liberté vierge et ses cris magnanimes,
Et le débordement des transports primitifs !

L'angoisse du désir vainement nous convie :
Au livre originel qui lira désormais ?
L'homme a perdu le sens des paroles de vie :
L'esprit se tait, la lettre est morte pour jamais.

Nul n'écartera plus vers les couchants mystiques
La pourpre suspendue au devant de l'autel,
Et n'entendra passer dans les vents prophétiques
Les premiers entretiens de la Terre et du Ciel.

Les lumières d'en haut s'en vont diminuées,
L'impénétrable nuit tombe déjà des cieux,
L'astre du vieil Ormuzd est mort sous les nuées :
L'Orient s'est couché dans la cendre des Dieux.

L'Esprit ne descend plus sur la race choisie ;
Il ne consacre plus les justes et les forts.
Dans le sein desséché de l'immobile Asie
Les soleils inféconds brûlent les germes morts.

Les Ascètes, assis dans les roseaux du fleuve,
Écoutent murmurer le flot tardif et pur.
Pleurez, contemplateurs ! Votre sagesse est veuve :
Viçnou ne siège plus sur le Lotus d'azur.

L'harmonieuse Hellas, vierge aux tresses dorées,

À qui l'amour d'un monde a dressé des autels,
Gît, muette à jamais, au bord des mers sacrées,
Sur les membres divins de ses blancs Immortels.

Plus de charbon ardent sur la lèvre-prophète !
Adonaï, les vents ont emporté ta voix ;
Et le Nazaréen, pâle et baissant la tête,
Pousse un cri de détresse une dernière fois.

Figure aux cheveux roux, d'ombre et de paix voilée,
Errante au bord des lacs sous ton nimbe de feu,
Salut ! L'humanité, dans ta tombe scellée,
Ô jeune Essénien, garde son dernier Dieu !

Et l'Occident barbare est saisi de vertige.
Les âmes sans vertu dorment d'un lourd sommeil,
Comme des arbrisseaux, viciés dans leur tige,
Qui n'ont verdi qu'un jour et n'ont vu qu'un soleil.

Et les sages, couchés sous les secrets portiques,
Regardent, possédant le calme souhaité,
Les époques d'orage et les temps pacifiques
Rouler d'un cours égal l'homme à l'éternité.

Mais nous, nous, consumés d'une impossible envie,
En proie au mal de croire et d'aimer sans retour,
Répondez, jours nouveaux, nous rendrez-vous la vie ?
Dites, ô jours anciens, nous rendrez-vous l'amour ?

Où sont nos lyres d'or, d'hyacinthe fleuries,
Et l'hymne aux Dieux heureux et les vierges en chœur,
Éleusis et Délos, les jeunes Théories,
Et les poèmes saints qui jaillissaient du cœur ?

Où sont les Dieux promis, les formes idéales,
Les grands cultes de pourpre et de gloire vêtus,
Et dans les cieux ouvrant ses ailes triomphales

La blanche ascension des sereines Vertus ?

Les Muses, à pas lents, mendiantes divines,
S'en vont par les cités en proie au rire amer.
Ah ! c'est assez saigner sous le bandeau d'épines,
Et pousser un sanglot sans fin comme la mer.

Oui ! le mal éternel est dans sa plénitude !
L'air du siècle est mauvais aux esprits ulcérés.
Salut, oubli du monde et de la multitude !
Reprends-nous, ô Nature, entre tes bras sacrés !

Dans ta khlamyde d'or, Aube mystérieuse,
Éveille un chant d'amour au fond des bois épais !
Déroule encor, Soleil, ta robe glorieuse !
Montagne, ouvre ton sein plein d'arôme et de paix !

Soupirs majestueux des ondes apaisées,
Murmurez plus profonds en nos cœurs soucieux !
Répandez, ô forêts, vos urnes de rosées !
Ruisselle en nous, silence étincelant des cieux !

Consolez-nous enfin des espérances vaines :
La route infructueuse a blessé nos pieds nus.
Du sommet des grands caps, loin des rumeurs humaines,
Ô vents ! emportez-nous vers les Dieux inconnus !

Mais si rien ne répond dans l'immense étendue,
Que le stérile écho de l'éternel désir,
Adieu, déserts, où l'âme ouvre une aile éperdue !
Adieu, songe sublime, impossible à saisir !

Et toi, divine Mort, où tout rentre et s'efface,
Accueille tes enfants dans ton sein étoile ;
Affranchis-nous du temps, du nombre et de l'espace,
Et rends-nous le repos que la vie a troublé !

LE JUGEMENT DE KOMOR

LA lune sous la nue errait en mornes flammes,
Et la tour de Komor, du Jarle de Kemper,
Droite et ferme, montait dans l'écume des lames.

Sous le fouet redoublé des rafales d'hiver
La tour du vieux Komor dressait sa masse haute,
Telle qu'un cormoran qui regarde la mer.

Un grondement immense enveloppait la côte.
Sur les flots palpitaient, blêmes, de toutes parts,
Les âmes des noyés qui moururent en faute.

Et la grêle tintait contre les noirs remparts,
Et le vent secouait la herse aux lourdes chaînes
Et tordait les grands houx sur les talus épars.

Dans les fourrés craquaient les rameaux morts des chênes,
Tandis que par instants un maigre carnassier
Hurlait lugubrement sur les dunes prochaines.

Or, au feu d'une torche en un flambeau grossier,
Le Jarle, dans sa tour vieille que la mer ronge,
Marchait, les bras croisés sur sa cotte d'acier.

Muet, sourd au fracas qui roule et se prolonge,
Comprimant de ses poings la rage de son cœur,

Le Jarle s'agitait comme en un mauvais songe.

C'était un haut vieillard, sombre et plein de vigueur.
Sur sa joue aux poils gris, lourde, une larme vive
De l'angoisse soufferte accusait la rigueur.

Au fond, contre le mur, tel qu'une ombre pensive,
Un grand Christ. Une cloche auprès. Sur un bloc bas
Une épée au pommeau de fer, nue et massive.

— Ce moine, dit Komor, n'en finira-t-il pas ? —
Il ploya, ce disant, les genoux sur la dalle,
Devant le crucifix de chêne, et pria bas.

On entendit sonner le bruit d'une sandale :
Un homme à robe brune écarta lentement
L'épais rideau de cuir qui fermait cette salle.
— Jarle ! j'ai fait selon votre commandement,
Après celui de Dieu, dit le moine. À cette heure,
Ne souillez pas vos mains, Jarle ! soyez clément. —

— Sire moine, il suffit. Sors. Il faut qu'elle meure,
Celle qui, méprisant le saint nœud qui nous joint,
Fit entrer lâchement la honte en ma demeure.

Mais la main d'un vil serf ne la touchera point —
Et le moine sortit ; et Komor, sur la cloche,
Comme d'un lourd marteau, frappa deux fois du poing.

Le tintement sinistre alla, de proche en proche,
Se perdre aux bas arceaux où les ancêtres morts
Dormaient, les bras en croix, sans peur et sans reproche.

Puis tout se tut. Le vent faisait rage au dehors ;
Et la mer, soulevant ses lames furibondes,
Ébranlait l'escalier crevassé de ses bords.

Une femme, à pas lents, très belle, aux tresses blondes,
De blanc vêtue, aux yeux calmes, tristes et doux,
Entra, se détachant des ténèbres profondes.

Elle vit, sans trembler ni fléchir les genoux,
Le crucifix, le bloc, l'épée hors de la gaine,
Et, muette, se tint devant le vieil époux.

Lui, plus pâle, frémit, plein d'amour et de haine,
L'enveloppa longtemps d'un regard sans merci,
Puis dit d'une voix sourde : — Il faut mourir, Tiphaine. —

— Sire Jarle, que Dieu vous garde ! Me voici.
J'ai supplié Jésus, Notre-Dame et sainte Anne ;
Désormais je suis prête. Or, n'ayez nul souci.

— Tiphaine, indigne enfant des braves chefs de Vanne,
Opprobre de ta race et honte de Komor,
Conjure le Sauveur, afin qu'il ne te damne ;

J'ai souffert très longtemps : je puis attendre encor. —
Le Jarle recula dans l'angle du mur sombre,
Et Tiphaine pria sous ses longs cheveux d'or.

Et sur le bloc l'épée étincelait dans l'ombre,
Et la torche épandait sa sanglante clarté,
Et la nuit déroulait toujours ses bruits sans nombre.

Tiphaine s'oublia dans un rêve enchanté...
Elle ceignit son front de roses en guirlande,
Comme aux jours de sa joie et de sa pureté.

Elle erra, respirant ton frais arôme, ô lande !
Elle revint suspendre, ô Vierge, à ton autel
Le voile aux fleurs d'argent et son âme en offrande.

Et voici qu'elle aima d'un amour immortel !

Saintes heures de foi, d'espérance céleste,
Elle vit dans son cœur se rouvrir votre ciel !

Puis un brusque nuage, une union funeste :
Le grave et vieil époux au lieu du jeune amant...
De l'aurore divine, hélas ! rien qui lui reste !

Le retour de celui qu'elle aimait ardemment,
Les combats, les remords, la passion plus forte,
La chute irréparable et son enivrement...

Jésus ! tout est fini maintenant ; mais qu'importe !
Le sang du fier jeune homme a coulé sous le fer,
Et Komor peut frapper : Tiphaine est déjà morte.

— Femme, te repens-tu ? C'est le ciel ou l'enfer.
De ton sang résigné laveras-tu ton crime ?
Je ne veux pas tuer ton âme avec ta chair. —

— Frappe. Je l'aime encor : ta haine est légitime.
Certes, je l'aimerai dans mon éternité !
Dieu m'ait en sa merci ! Pour toi, prends ta victime. —

— Meurs donc dans ta trahison et ton impureté !
Dit Komor, avançant d'un pas grave vers elle ;
Car Dieu va te juger selon son équité. —

Tiphaine souleva de son épaule frêle
Ses beaux cheveux dorés, et posa pour mourir
Sur le funèbre bloc sa tête pâle et belle.

On eût pu voir alors flamboyer et courir
Avec un sifflement l'épée à large lame,
Et du col convulsif le sang tiède jaillir.

Tiphaine tomba froide, ayant rendu son âme.
Cela fait, le vieux Jarle, entre ses bras sanglants,

Prit le corps et la tête aux yeux hagards, sans flamme.

Il monta sur la tour, et dans les flots hurlants
Précipita d'en haut la dépouille livide
De celle qui voulut trahir ses cheveux blancs.

Morne, il la regarda tournoyer par le vide...
Puis la tête et le corps entrèrent à la fois
Dans la nuit furieuse et dans le gouffre avide.

Alors le Jarle fit un long signe de croix ;
Et, comme un insensé, poussant un cri sauvage
Que le vent emporta par delà les grands bois,

Debout sur les créneaux balayés par l'orage,
Les bras tendus au ciel, il sauta dans la mer
Qui ne rejeta point ses os sur le rivage.

Tels finirent Tiphaine et Komor de Kemper.

(Poèmes barbares)

LA VÉRANDAH

Au tintement de l'eau dans les porphyres roux
Les rosiers de l'Iran mêlent leurs frais murmures,
Et les ramiers rêveurs leurs roucoulements doux.
Tandis que l'oiseau grêle et le frelon jaloux,
Sifflant et bourdonnant, mordent les figues mûres,
Les rosiers de l'Iran mêlent leurs frais murmures

Au tintement de l'eau dans les porphyres roux.

Sous les treillis d'argent de la vérandah close,
Dans l'air tiède embaumé de l'odeur des jasmins,
Où la splendeur du jour darde une flèche rose,
La Persane royale, immobile, repose,
Derrière son col brun croisant ses belles mains,
Dans l'air tiède, embaumé de l'odeur des jasmins,
Sous les treillis d'argent de la vérandah close.

Jusqu'aux lèvres que l'ambre arrondi baise encor,
Du cristal d'où s'échappe une vapeur subtile
Qui monte en tourbillons légers et prend l'essor,
Sur les coussins de soie écarlate, aux fleurs d'or,
La branche du hûka rôde comme un reptile.
Du cristal d'où s'échappe une vapeur subtile
Jusqu'aux lèvres que l'ambre arrondi baise encor.

Deux rayons noirs, chargés d'une muette ivresse,
Sortent de ses longs yeux entrouverts à demi ;
Un songe l'enveloppe, un souffle la caresse ;
Et parce que l'effluve invincible l'opprime,
Parce que son beau sein qui se gonfle a frémi,
Sortent de ses longs yeux entr'ouverts à demi
Deux rayons noirs, chargés d'une muette ivresse.

Et l'eau vive s'endort dans les porphyres roux,
Les rosiers de l'Iran ont cessé leurs murmures,
Et les ramiers rêveurs leurs roucoulements doux.
Tout se tait. L'oiseau grêle et le frelon jaloux
Ne se querellent plus autour des figes mûres ;
Les rosiers de l'Iran ont cessé leurs murmures,
Et l'eau vive s'endort dans les porphyres roux.

(Poèmes barbares)

LES ÉLÉPHANTS

LE sable rouge est comme une mer sans limite,
Et qui flambe, muette, affaissée en son lit.
Une ondulation immobile remplit
L'horizon aux vapeurs de cuivre où l'homme habite.

Nulle vie et nul bruit. Tous les lions repus
Dorment au fond de l'ancre éloigné de cent lieues,
Et la girafe boit dans les fontaines bleues,
Là-bas, sous les dattiers des panthères connus.

Pas un oiseau ne passe en fouettant de son aile
L'air épais où circule un immense soleil.
Parfois quelque boa, chauffé dans son sommeil,
Fait onduler son dos dont l'écaillé étincelle.

Tel l'espace enflammé brûle sous les cieux clairs.
Mais, tandis que tout dort aux mornes solitudes,
Les éléphants rugueux, voyageurs lents et rudes,
Vont au pays natal à travers les déserts.

D'un point de l'horizon, comme des masses brunes,
Ils viennent, soulevant la poussière, et l'on voit,
Pour ne point dévier du chemin le plus droit,
Sous leur pied large et sûr crouler au loin les dunes.

Celui qui tient la tête est un vieux chef. Son corps
Est gercé comme un tronc que le temps ronge et mine ;
Sa tête est comme un roc, et l'arc de son échine
Se voûte puissamment à ses moindres efforts.

Sans ralentir jamais et sans hâter sa marche,
Il guide au but certain ses compagnons poudreux ;
Et, creusant par derrière un sillon sablonneux,
Les pèlerins massifs suivent leur patriarche.

L'oreille en éventail, la trompe entre les dents,
Ils cheminent, l'œil clos. Leur ventre bat et fume,
Et leur sueur dans l'air embrasé monte en brume ;
Et bourdonnent autour mille insectes ardents.

Mais qu'importent la soif et la mouche vorace,
Et le soleil cuisant leur dos noir et plissé ?
Ils rêvent en marchant du pays délaissé,
Des forêts de figuiers où s'abrita leur race.

Ils reverront le fleuve échappé des grands monts,
Où nage en mugissant l'hippopotame énorme,
Où, blanchis par la lune et projetant leur forme,
Ils descendaient pour boire en écrasant les joncs.

Aussi, pleins de courage et de lenteur, ils passent
Comme une ligne noire, au sable illimité;
Et le désert reprend son immobilité
Quand les lourds voyageurs à l'horizon s'effacent.

(Poèmes barbares)

LE MANCHY

Sous un nuage frais de claire mousseline,
Tous les dimanches au matin,
Tu venais à la ville en manchy de rotin,
Par les rampes de la colline.

La cloche de l'église alertement tintait ;
Le vent de mer berçait les cannes ;
Comme une grêle d'or, aux pointes des savanes,
Le feu du soleil crépitait.

Le bracelet aux poings, l'anneau sur la cheville,
Et le mouchoir jaune aux chignons,
Deux Telingas portaient, assidus compagnons,
Ton lit aux nattes de Manille.

Ployant leur jarret maigre et nerveux, et chantant,
Souples dans leurs tuniques blanches,
Le bambou sur l'épaule et les mains sur les hanches,
Ils allaient le long de l'Étang.

Le long de la chaussée et des varangues basses
Où les vieux créoles fumaient,
Par les groupes joyeux des Noirs, ils s'animaient
Au bruit des bobres Madécasses.

Dans l'air léger flottait l'odeur des tamarins ;
Sur les houles illuminées,
Au large, les oiseaux, en d'immenses traînées,
Plongeaient dans les brouillards marins.

Et tandis que ton pied, sorti de la babouche,
Pendait, rose, au bord du manchy,
À l'ombre des Bois-noirs touffus et du Letchi
Aux fruits moins pourprés que ta bouche ;

Tandis qu'un papillon, les deux ailes en fleur,
Teinté d'azur et d'écarlate,

Se posait par instants sur ta peau délicate
En y laissant de sa couleur;

On voyait, au travers du rideau de batiste,
Tes boucles dorer l'oreiller,
Et, sous leurs cils mi-clos, feignant de sommeiller,
Tes beaux yeux de sombre améthyste.

Tu t'en venais ainsi, par ces matins si doux,
De la montagne à la grand'messe,
Dans ta grâce naïve et ta rose jeunesse,
Au pas rythmé de tes Hindous.

Maintenant, dans le sable aride de nos grèves,
Sous les chiendents, au bruit des mers,
Tu reposes parmi les morts qui me sont chers,
Ô charme de mes premiers rêves !

(Poèmes barbares)

LE SOMMEIL DU CONDOR

PAR delà l'escalier des roides Cordillères,
Par delà les brouillards hantés des aigles noirs,
Plus haut que les sommets creusés en entonnoirs
Où bout le flux sanglant des laves familières,
L'envergure pendante et rouge par endroits,
Le vaste oiseau, tout plein d'une morne indolence,
Regarde l'Amérique et l'espace en silence,
Et le sombre soleil qui meurt dans ses yeux froids.

La nuit roule de l'Est, où les pampas sauvages
Sous les monts étages s'élargissent sans fin ;
Elle endort le Chili, les villes, les rivages,
Et la mer Pacifique et l'horizon divin ;
Du continent muet elle s'est emparée :
Des sables aux coteaux, des gorges aux versants,
De cime en cime, elle enfle, en tourbillons croissants,
Le lourd débordement de sa haute marée.
Lui, comme un spectre, seul, au front du pic altier,
Baigné d'une lueur qui saigne sur la neige,
Il attend cette mer sinistre qui l'assiège :
Elle arrive, déferle, et le couvre en entier.
Dans l'abîme sans fond la Croix australe allume
Sur les côtes du ciel son phare constellé.
Il râle de plaisir, il agite sa plume,
Il érige son cou musculeux et pelé,
Il s'enlève en fouettant l'âpre neige des Andes,
Dans un cri rauque il monte où n'atteint pas le vent,
Et, loin du globe noir, loin de l'astre vivant,
Il dort dans l'air glacé, les ailes toutes grandes.

(Poèmes barbares)

UN COUCHER DE SOLEIL

SUR la côte d'un beau pays,
Par delà les flots pacifiques,
Deux hauts palmiers épanouis
Bercent leurs palmes magnifiques.

À leur ombre, tel qu'un Nabab
Qui, vers midi, rêve et repose,
Dort un grand tigre du Pendj-Ab,
Allongé sur le sable rose ;

Et, le long des fûts lumineux,
Comme au paradis des genèses,
Deux serpents enroulent leurs nœuds
Dans une spirale de braises.

Auprès, un golfe de satin,
Où le feuillage se reflète,
Baigne un vieux palais byzantin
De brique rouge et violette.

Puis, des cygnes noirs, par milliers,
L'aile ouverte au vent qui s'y joue,
Ourlent, au bas des escaliers,
L'eau diaphane avec leur proue.

L'horizon est immense et pur ;
À peine voit-on, aux cieux calmes,
Descendre et monter dans l'azur
La palpitation des palmes.

Mais voici qu'au couchant vermeil
L'oiseau Rok s'enlève, écarlate :
Dans son bec il tient le soleil,
Et des foudres dans chaque patte.

Sur le poitrail du vieil oiseau,
Qui fume, pétille et s'embrase,
L'astre coule et fait un ruisseau
Couleur d'or, d'ambre et de topaze.

Niagara resplendissant,
Ce fleuve s'écroule aux nuées,

Et rejaillit en y laissant
Des écumes d'éclairs trouées.

Soudain le géant Orion,
Ou quelque sagittaire antique,
Du côté du septentrion
Dresse sa stature athlétique.

Le chasseur tend son arc de fer
Tout rouge au sortir de la forge,
Et, faisant un pas sur la mer,
Transperce le Rok à la gorge.

D'un coup d'aile l'oiseau sanglant
S'enfonce à travers l'étendue ;
Et le soleil tombe en brûlant,
Et brise sa masse éperdue.

Alors des volutes de feu
Dévorent d'immenses prairies,
S'élançant, et, du zénith bleu,
Pleuvent en flots de pierreries.

Sur la face du ciel mouvant
Gisent de flamboyants décombres;
Un dernier jet exhale au vent
Des tourbillons de pourpre et d'ombres ;

Et, se dilatant par bonds lourds,
Muette, sinistre, profonde,
La nuit traîne son noir velours
Sur la solitude du monde.

(Poèmes barbares)

LA XIMENA

EN Castille, à Burgos, Hernan, le Justicier,
Assis, les reins cambrés, dans sa chaise à dossier,
Juge équitablement démêlés et tueries,
Foi gardée en Léon, trahison en Asturies,
Riches-hommes, chauffés d'avarice, arrachant
Son escarcelle au Juif et sa laine au marchand,
Et ceux qui, rendant gorge après leur équipée,
Ont sauvé le chaudron, la bannière et l'épée.

Or, les arrêts transmis par les scribes, selon
Les formes, au féal aussi bien qu'au félon,
Les massiers dépêchés, les sentences rendues,
Les délinquants ayant payé les sommes dues,
Pour tout clore, il advient que trente fidalgos
Entrent, de deuil vécus, et par deux rangs égaux.
La Ximena Gomez marche au centre. Elle pleure
Son père mort pour qui la vengeance est un leurre.

La sombre cape enlôte de plis roides et longs
Son beau corps alangui, de l'épaule aux talons ;
Et, de l'ombre que fait la coiffe et qu'il éclaire,
Sort comme un feu d'amour, d'angoisse et de colère.
Devant la chaise haute, en son chagrin cuisant,
Elle heurte aux carreaux ses deux genoux, disant :

— Seigneur ! donc, c'est d'avoir vécu sans peur ni blâme,
Que, six mois bien passés, mon père a rendu l'âme
Par les mains de celui qui, hardi cavalier,
S'en vient, pour engraisser son faucon familier,
Meurtrir au colombier mes colombes fidèles

Et me teindre la cotte au sang qui coule d'elles !
Don Rui Diaz de Vivar, cet orgueilleux garçon,
Méprise grandement, et de claire façon,
De tous tes sénéchaux la vaine chevauchée,
Cette meute sans nez sur la piste lâchée,
Et qu'il raille, sachant, par flagrantes raisons,
Que tu ne le veux point forcer en ses maisons.
Suis-je d'un sang si vil, de race tant obscure,
Roi, que du châtement il n'ait souci ni cure ?
Je te le dis, c'est faire affront à ton honneur
Que de celer le traître à ma haine, Seigneur !
Il n'est point roi celui qui défaille en justice,
Afin qu'il plaise au fort et que l'humble pâtisse
Sous l'insolente main, chaude du sang versé !
Et toi, plus ne devrais combattre, cuirassé
Ni casqué, manger, boire, et te gaudir en somme,
Avec la Reine, et dans son lit dormir ton somme,
Puisque ayant quatre fois tes promesses reçu,
L'espoir de ma vengeance est quatre fois déçu,
Et que d'un homme, ô Roi, haut et puissant naguère,
Le plus sage aux Cortès, le meilleur dans la guerre,
Tu ne prends point la race orpheline en merci ! —

La Ximena se tait quand elle a dit ceci.

Hernan répond :

— Par Dieu qui juge ! damoiselle,
Ta douloureuse amour explique assez ton zèle,
Et c'est parler fort bien. Fille, tes yeux si beaux
Lui raient aux trépassés roidis dans leurs tombeaux,
Et tes pleurs aux vivants mouilleraient la paupière,
Eussent-ils sous l'acier des cœurs durs comme pierre.
Apaise néanmoins le chagrin qui te mord.
Si Lozano Gomez, le vaillant Comte est mort,
Songe qu'il offensa d'une atteinte très grave
L'honneur d'un cavalier de souche honnête et brave,
Plus riche qu'Inigo, plus noble qu'Abarca,

Du vieux Diego Lai nez à qui force manqua.
Le Comte est mort d'un coup loyal, et, tout l'atteste,
Dieu dans son paradis l'a reçu sans conteste.
Si je garde don Rui, fille, c'est qu'il est tien.
Certes, un temps viendra qu'il sera ton soutien,
Changeant détresse en joie et gloire triomphante. —

Puis, cela dit, tous deux entrèrent chez l'Infante.

(Poèmes barbares)

L'ILLUSION SUPRÊME

QUAND l'homme approche enfin des sommets où la vie
Va plonger dans votre ombre inerte, ô mornes cieux !
Debout sur la hauteur aveuglément gravie,
Les premiers jours vécus éblouissent ses yeux.

Tandis que la nuit monte et déborde les grèves,
Il revoit, au delà de l'horizon lointain,
Tourbillonner le vol des désirs et des rêves
Dans la rose clarté de son heureux matin.

Monde lugubre, où nul ne voudrait redescendre
Par le même chemin solitaire, âpre et lent,
Vous, stériles soleils, qui n'êtes plus que cendre,
Et vous, ô pleurs muets, tombés d'un cœur sanglant !

Celui qui va goûter le sommeil sans aurore
Dont l'homme ni le Dieu n'ont pu rompre le sceau,
Chair qui va disparaître, âme qui s'évapore,
S'emplit des visions qui hantaient son berceau.

Rien du passé perdu qui soudain ne renaisse :
La montagne natale et les vieux tamarins,
Les chers morts qui l'aimaient au temps de sa jeunesse
Et qui dorment là-bas dans les sables marins.

Sous les lilas géants où vibrent les abeilles,
Voici le vert coteau, la tranquille maison,
Les grappes de Letchis, et les mangues vermeilles,
Et l'oiseau bleu dans le maïs en floraison ;

Aux pentes des Pitons, parmi les cannes grêles
Dont la peau d'ambre mûr s'ouvre au jus attiédi,
Le vol vif et strident des roses sauterelles
Qui s'enivrent de la lumière de midi ;

Les cascades, en un brouillard de pierreries,
Versant du haut des rocs leur neige en éventail ;
Et la bise embaumée autour des sucreries,
Et le fourmillement des Hindous au travail ;

Le café rouge, par monceaux, sur l'aire sèche,
Dans les mortiers massifs le son des calaous,
Les grands parents assis sous la varangue fraîche,
Et les rires d'enfants à l'ombre des bambous ;

Le ciel vaste où le mont dentelé se profile,
Lorsque ta pourpre, ô soir, le revêt tout entier !
Et le chant triste et doux des Bandes à la file
Qui s'en viennent des hauts et s'en vont au quartier.

Voici les bassins clairs entre les blocs de lave ;
Par les sentiers de la savane, vers l'enclos,
Le beuglement des bœufs bossus de Tamatave
Mêlé dans l'air sonore au murmure des flots,

Et sur la côte, au pied des dunes de Saint-Gilles,

Le long de son corail merveilleux et changeant,
Comme un essaim d'oiseaux les pirogues agiles
Trem pant leur aile aiguë aux écumes d'argent.

Puis, tout s'apaise et dort. La lune se balance,
Perle éclatante, au fond des cie ux d'astres emplis ;
La mer soupire et semble accroître le silence,
Et berce le reflet des mondes dans ses plis.

Mille arômes légers émanent des feuillages
Où la mouche d'or rôde, étincelle et bruit ;
Et les feux des chasseurs, sur les mornes sauvages,
Jaillissent dans le bleu splendide de la nuit.

Et tu rena is aussi, fantôme diaphane,
Qui fis battre son cœur pour la première fois,
Et, fleur cueillie avant que le soleil te fane,
Ne par fumas qu'un jour l'ombre calme des bois !

Ô chère Vision, toi qui répands encore,
De la plage lointaine où tu dors à jamais,
Comme un mélancolique et doux reflet d'aurore
Au fond d'un cœur obscur et glacé désormais!

Les ans n'ont pas pesé sur ta grâce immortelle,
La tombe bienheureuse a sauvé ta beauté :
Il te re voit, avec tes yeux divins, et telle
Que tu lui souriais en un monde enchanté !

Mais quand il s'en ira dans le muet mystère
Où tout ce qui vécut demeure enseveli,
Qui saura que ton âme a fleuri sur la terre,
Ô doux rêve, promis à l'infail lible oubli ?

Et vous, joyeux soleils des naïves années,
Vous, éclatantes nuits de l'infini béant,
Qui versiez votre gloire aux mers illuminées,

L'esprit qui vous songea vous entraîne au néant.

Ah ! tout cela, jeunesse, amour, joie et pensée,
Chants de la mer et des forêts, souffles du ciel
Emportant à plein vol l'Espérance insensée,
Qu'est-ce que tout cela, qui n'est pas éternel ?

Soit ! la poussière humaine, en proie au temps rapide.
Ses voluptés, ses pleurs, ses combats, ses remords,
Les Dieux qu'elle a conçus et l'univers stupide
Ne valent pas la paix impassible des morts.

(Poèmes tragiques)

LE PARFUM IMPÉRISSABLE

QUAND la fleur du soleil, la rose de Lahor,
De son âme odorante a rempli goutte à goutte
La viole d'argile ou de cristal ou d'or,
Sur le sable qui brûle on peut répandre toute.

Les fleuves et la mer inonderaient en vain
Ce sanctuaire étroit qui la tint enfermée :
Il garde en se brisant son arôme divin,
Et sa poussière heureuse en reste parfumée.

Puisque par la blessure ouverte de mon cœur
Tu t'écoules de même, ô céleste liqueur,
Inexprimable amour, qui m'enflammais pour elle !

Qu'il lui soit pardonné, que mon mal soit béni !
Par delà l'heure humaine et le temps infini
Mon cœur est embaumé d'une odeur immortelle !

(Poèmes tragiques)

SACRA FAMES

L'IMMENSE mer sommeille. Elle hausse et balance
Ses houles où le ciel met d'éclatants îlots.
Une nuit d'or emplit d'un magique silence
La merveilleuse horreur de l'espace et des flots.

Les deux gouffres ne font qu'un abîme sans borne
De tristesse, de paix et d'éblouissement,
Sanctuaire et tombeau, désert splendide et morne
Où des millions d'yeux regardent fixement.

Tels, le ciel magnifique et les eaux vénérables
Dorment dans la lumière et dans la majesté,
Comme si la rumeur des vivants misérables
N'avait troublé jamais leur rêve illimité.

Cependant, plein de faim dans sa peau flasque et rude,
Le sinistre Rôdeur des steppes de la mer
Vient, va, tourne, et, flairant au loin la solitude,
Entre-bâille d'ennui ses mâchoires de fer.

Certes, il n'a souci de l'immensité bleue,
Des Trois Rois, du Triangle ou du long Scorpion
Qui tord dans l'infini sa flamboyante queue,
Ni de l'Ourse qui plonge au clair Septentrion.

Il ne sait que la chair qu'on broie et qu'on dépèce,
Et, toujours absorbé dans son désir sanglant,
Au fond des masses d'eau lourdes d'une ombre épaisse
Il laisse errer son œil terne, impassible et lent.

Tout est vide et muet. Rien qui nage ou qui flotte,
Qui soit vivant ou mort, qu'il puisse entendre ou voir.
Il reste inerte, aveugle, et son grêle pilote
Se pose pour dormir sur son aileron noir.

Va, monstre ! tu n'es pas autre que nous ne sommes,
Plus hideux, plus féroce, ou plus désespéré.
Console-toi ! demain tu mangeras des hommes,
Demain par l'homme aussi tu seras dévoré.

La Faim sacrée est un long meurtre légitime
Des profondeurs de l'ombre aux cieux resplendissants,
Et l'homme et le requin, égorgeur ou victime,
Devant ta face, ô Mort, sont tous deux innocents.

(Poèmes tragiques)

AMÉDÉE ROLLAND

1819-1868

A MÉDÉE ROLLAND, né à Paris en 1819, nous appartient comme l'auteur de deux recueils lyriques : *Matutina* et *le Fond du Verre*, ouvrages spirituels, faciles, mais dans lesquels on trouve plus d'étrangeté que d'originalité.

Il a en outre donné en poésie la Comédie de la Mort, qui marque par un grand effort la fin de cette vie épuisée par la recherche de la singularité et de la fausse force ; j'appelle ainsi celle qui se montre autrement que par le résultat, « Il y a dans ce poème de la Mort, comme dit M. A. Bersier, au milieu de beaucoup d'enflure et de déclamation, quelques tableaux sincères et frappants, les uns par l'énergie, les autres par le genre. C'est le premier et le dernier grand effort épique d'Amédée Rolland et son œuvre vraie. »

C'est encore à Amédée Rolland que nous devons Cadet-Roussel, le Parvenu et le Marchand malgré lui.

ANDRÉ LEMOYNE.

PAYSAGE

TOUT là-bas, là-bas, près d'un fouillis d'aunes,
Est un ruisseau clair, au rire argentin,
Où les merles vont lustrer leurs becs jaunes,
Lorsqu'à l'horizon rougit le matin.

Les grillons bavards courent dans les mousses,
Mille insectes d'or aux reflets changeants
Répandent dans l'air leurs musiques douces,
La cigale sonne au milieu des champs.

Tout humide encor, le vent qui vous lèche
Arrive, chargé de molles senteurs,
Avec un parfum de luzerne fraîche,
De trèfles fauchés et de foin en fleurs.

Au loin, le soleil fait flamber la paille
Des grands seigles mûrs par le vent troublés ;
La grive est aux ceps ; on entend la caille
Qui chante son chant dans le fond des blés.

Et ce grand concert de voix de la terre
Se trouve parfois percé tout à coup
Par le cri rêveur et plein de mystère
Du coucou qui pleure on ne sait pas où.

Nous allons là-bas, là-bas, sous les aunes,
Près du ruisseau clair, au rire argentin,
Où les merles vont lustrer leurs becs jaunes,
Lorsqu'à l'horizon rougit le matin.

ALFRED BUSQUET

1819-1883

ALFRED BUSQUET, né le 19 décembre 1819, débuta dans les lettres en 1843. Ce fut seulement en 1854 que parut *Le Poème des Heures*, annoncé bien des années auparavant. Appréciée de la haute critique, goûtée des lettrés, des délicats, cette belle œuvre n'arriva pas jusqu'au grand public dont l'auteur dédaignait le suffrage, mais elle classa du premier coup Alfred Busquet au rang des poètes.

Il publia successivement en 1861 *La Nuit de Noël*, et en 1872 *Représailles*, poésies patriotiques inspirées par la guerre de 1870.

Ses dernières œuvres ne furent réunies qu'après sa mort ; deux volumes de *Poésies, qui contiennent toute sa vie*, *Le Triomphe de l'Amour, drame en vers*, puis une pièce en prose, *La Comédie du Renard*, charmante et intéressante restauration du moyen âge.

Alfred Busquet était un poète timide, rêveur mais non paresseux ; il évitait le bruit, et, par une pudeur littéraire assez rare, redoutait la publicité. M. Maxime Gaucher a dit de lui dans la *Revue Bleue* :

« L'homme ne se livre pas tout entier par des confidences comme en font certains poètes, — confidences qui sont des confessions générales ; — il se laisse deviner. À travers les voiles discrets on entrevoit une nature tendre, rêveuse, quelque peu indécise et faite pour la contemplation plus que pour l'action. Le poète a cette physionomie particulière qu'il est tour à tour de toutes les écoles sans s'être enrégimenté dans aucune. Tantôt c'est un classique pur, tantôt un héritier de Chénier, tantôt un romantique hardi ; à de certains moments on dirait un parnassien. Est-ce éclectisme ? Non. Il n'a pas tenté de fondre en une seule nuance les couleurs des différents drapeaux ; il a été toujours lui-même en étant tour à tour celui-ci et celui-là : il a suivi la fantaisie et obéi à l'inspiration du moment. Ce qui donne cependant une certaine unité à ces pages

si diverses de ton et d'allure, c'est qu'on y sent toujours comme une senteur d'antiquité, alors même qu'elles sont à la mode du jour. Alfred Busquet était un adorateur fervent des littératures anciennes, et il s'en était si fortement imprégné qu'il en portait avec lui le parfum, sans y songer. C'est ainsi qu'il était chrétien et païen tout ensemble, mêlant aux Apôtres Sémélé, Procris, les Naiïades et les Dryades. Ses vers font à la fois envier l'homme et apprécier le poète. »

Les œuvres d'Alfred Busquet ont été éditées par Hachette et A. Lemerre.

LISBONNE

LA mer ! L'immensité des flots bleus, puis le Tage,
Le fort Juliano, fatal aux prisonniers,
Et Bélem d'où Vasco le grand quitta la plage
Pour frayer des chemins nouveaux aux nautoniers,

L'Ajuda, qui des ans subit déjà l'outrage,
Des moulins tout pareils à de vieux pigeonniers,
Des palais, des maisons qui, d'étage en étage,
Se hissent dans les airs par de grands escaliers,

Des ruines et des fleurs, des tombes et des roses,
Et des vaisseaux ancrés au pied des arsenaux,
Frissonnants, inquiets, pareils à des oiseaux,

Un peuple qui jadis aimait les grandes choses,
Et qui n'a conservé de sa prospérité
Que des haillons de pourpre et que sa vanité.

JE suis le Souvenir et je suis l'Espérance ;
Je promets le repos et je cherche le bruit ;
Du jour j'ai la douceur, j'en ai la transparence ;
J'ai la fraîcheur opaque et les voix de la nuit.

Le matin m'a donné sa rumeur et son trouble ;
A mes ordres le soir mit ses mourants échos ;
Comme le double accord né d'une chanson double,
Du matin et du soir je réunis les lots.

Mes sœurs m'ont reconnue à mon double visage,
Je ne suis pas la Nuit, sans être encor le Jour.
Ainsi, double à la fois et propre au double ouvrage,
Hermaphrodite est femme et garçon tour à tour.

Tandis que l'Orient s'empourpre de féeries,
Ton étoile, ô Vénus ! pâlit à l'Occident ;
Le jour qui naît s'ébat dans les plaines fleuries,
La nuit qui meurt s'éteint à l'horizon grondant.

Du choc de la lumière et de l'ombre jaillissent
Mille petits flocons roses, bruns et lilas ;
Formes d'oiseaux, de fleurs, de rochers, ils emplissent
Les jardins de l'éther, qu'ils poudrent à frimas.

Un instant les vit naître, un instant les dissipe.
« Tumultueux essaims, vifs comme le transport,
Prompts comme les regrets qu'un plaisir anticipe,
Où courez-vous ainsi ? — Nous courons à la mort. »

Sur les prés et les bois un long voile de brume
Se traîne, s'élevant dans les cieux réjouis ;

Comme un flot dentelé qui sème son écume,
Il blanchit le sommet des monts épanouis.

C'est la rosée en fleurs qui monte, souveraine,
Dans les cieux entr'ouverts, céleste réservoir ;
Remontée au matin avec l'aube prochaine,
Elle redescendra dès que viendra le soir.

Le vent tôt éveillé la déchire : il la pousse
Dans les sentiers perdus et les plaines de l'air ;
Des rocs rébarbatifs elle humecte la mousse,
Et laisse un frais baiser sur le front du bois vert.

Rideau mouvant des cieux, sur d'invisibles tringles
Elle glisse sans bruit, s'efface et disparaît,
Laissant à tout brin d'herbe un pleur, tête d'épingles
Qui tremblote, miroite, et flambe le guéret !

RENCONTRE

UN soir qu'elle errait, la Fortune
Au bord d'un puits a rencontré
L'Amour, voyageur égaré,
Qui dormait au clair de la lune ;

Le front méchant et l'air moqueur,
Le bras replié sous la tête,
En main sa flèche toujours prête,
Il reposait, — le dur vainqueur !

« Cet enfant, tourmenteur du monde,
Tu le tiens donc en ton pouvoir,
Fortune que le ciel seconde !
Fais-le tomber au gouffre noir !

« L'instant est favorable : acquitte
Les affronts que ton nom subit,
Rachète ton passé, maudite,
Délivre-nous de ce maudit !

« Venge les cieux, venge la terre,
Du monstre charmant, abhorré ;
Et que ton nom déshonoré
Soit béni pour ce crime austère ! »

Sur la margelle où l'enfant dort,
Voici que s'assoit la Fortune :
Elle l'éveille, et sans rancune
L'arrache au péril de la mort !

Il ouvre un œil et se détire,
Ramasse flèches et carquois,
Puis fuit dans les airs sans rien dire,
En souriant d'un air narquois;

La folle poursuit le volage,
Soupire, et se met à rêver,
Et recommence le voyage
Qui ne peut jamais s'achever.

OMBRE ET LUMIÈRE

SOUVENIR VALAQUE

LA vie est ce ruisseau que l'on voit, à sa source,
Mince filet d'argent, babiller dans la mousse,
Puis grossir, puis enfler son cours trop vite accru,
Puis devenir torrent avec rage accouru,
Puis fleuve immense et fort, traînant parmi les herbes
Sa tunique éclatante et ses ondes superbes,
Puis décroître, et bientôt, rétrécissant son lit,
À son vêtement bleu retirer plus d'un pli,
Faire taire son flot qui chantait dans les saules,
Laisser plus d'un poisson à sec sur ses épaules,
S'enfoncer dans le sable et disparaître aux yeux,
Comme une étoile d'or filant au front des cieux.

C'est encor ce rayon que nous darde l'Aurore,
Linéament douteux qui bientôt se colore,
Devient flèche du jour, et qui, dans le ciel bleu,
Sous nos regards scintille en atome de feu ;
Mais soudain ce rayon, ce prisme, cet atome
Décoloré, blanchit et meurt, pâle fantôme,
Ne laissant rien de lui qu'un triste souvenir
Et l'espoir hasardeux de le voir revenir.

Hélas ! telle est la vie... un décroissement sombre,
Le passage fatal de la lumière à l'ombre.

Là-bas, lorsqu'un Valaque a clos ses yeux mourants,
Les amis du défunt, ses proches, ses parents,
Abandonnant soudain la journée incomplète,
Près du lit funéraire, en beaux habits de fête,
S'assemblent à la hâte autour du trépassé ;
Puis, quand ils ont pleuré, gémi, qu'ils ont assez
Mené le deuil selon les anciennes pratiques,
Le cadavre est conduit vers les tombes antiques...

Chut ! voici le cortège ; il descend au vallon,

Et trace dans la plaine un sinueux sillon ;
Il approche... À genoux ! Le voilà qui défile,
Toute la vie est là.

Cher trésor si fragile,
C'est l'enfant nouveau-né qu'on porte dans les bras,
Si jeune et cependant réclamé du trépas,
Puis l'enfant de cinq ans que ce spectacle étrange
Emerveille à la fois et rend triste, cher ange !
L'adolescent après marche d'un pas plus sûr,
Du ciel dans son regard reflétant tout l'azur ;
Le jouvenceau le suit, gourmandant sa paresse ;
Puis voici le jeune homme au front plein d'allégresse,
L'homme fait, l'homme mûr et la virilité
Offrant un bras plus sûr à la sénilité ;
Enfin, derrière eux tous et fermant le cortège,
Le mort dans son linceul, le mort que l'ombre assiège,
Et qui va près des siens, ancêtres glorieux,
Reposer loin du bruit au tombeau des aïeux.

Hélas ! telle est la vie... un décroissement sombre,
Le passage fatal de la lumière à l'ombre.

ROMANCERO

I

RONCEVAUX ! Roncevaux !... Lorsque le preux Roland
Vit tous ses compagnons couchés dans leur vengeance,
Il prie à ses côtés le cor, triste allégeance,

Pour en tirer un son mélancolique et lent.

Par delà les grands monts, vaincu dans sa fiancée,
Charle entendit la voix de son neveu dolent :
Il a saisi le cor fatal à cette engeance,
A rendu son pour son au cri de l'appelant.

Ta voix sonne la charge aussi dans la bataille,
Ô poète, ô soldat, dont l'armure a la taille
Des chevaliers qu'on voit sculptés sur leurs tombeaux ;

Mais il est mort, crois-moi, l'honneur qui s'abandonne :
Tous les preux sont couchés aux champs de Roncevaux,
Et le cor enchanté n'a réveillé personne.

II

Oui, l'honneur est vaincu ! Le Cid Campéador
Repose côte à côte auprès de sa Chimène ;
Le courage a cédé, l'égoïsme nous mène,
Et l'amour enchaîné se lamente et s'endort !

Siècle dur aux grands cœurs ! Quand la peste inhumaine
Dans Valence abattait ceux qui luttent encor,
On dit qu'un Sarrasin, dont l'armure était d'or,
Vint demander l'*aman* et la croix plus certaine.

Il chancelle, on l'accueille; il s'assoit au festin:
La coupe du pardon circulait à la ronde,
Et chacun y puisait au fond la peste immonde.

Lorsque le clair soleil apparut le matin,
Il recula d'horreur... Ô Sarrasin infâme !
Ton souffle empoisonné vit encor dans notre âme !

III

Rassure-toi, mon cœur ! Le temps est arrivé,
Nous touchons au triomphe, et Roland ressuscite !
Ganelon éperdu fuit... Charle nous incite
À rompre le destin où l'honneur est rivé.

Par delà l'Océan qui gronde comme un Scythe
Et qui voudrait garder son captif avivé,
Le roi fidèle, Arthur, par Merlin captivé,
Se lève et dit : « Marchons, marchons, l'honneur m'excite.

« Autour de Kiffhauser entendez-vous ces cris ?
Réveillez-vous, corbeaux effrayants et surpris !
Voici les compagnons du vieux roi Barberousse.

« Donnez-moi mon épée, et sortez mon pennon ;
J'ai bien assez longtemps dormi... L'honneur me pousse,
Et ce n'est pas en vain qu'on invoque mon nom ! »

AUGUSTE VACQUERIE

1819

AUGUSTE VACQUERIE, *a débuté comme poète en 1840, par l'Enfer de l'Esprit. Il a débuté comme journaliste en 1848. Le spectacle de la vie tumultueuse fit honte au rêveur, ou, plutôt, la vocation du véritable poète se confirma par la révolte du patriote.*

Il s'écria :

J'aurai, mon grand Paris, un cœur digne du tien,
Je sens dans le songeur éclore un citoyen.

Depuis 1848, sous la réaction et sous l'Empire, à travers les persécutions, les procès, les amendes, la prison, l'exil, Auguste Vacquerie est resté le citoyen, le journaliste militant et le poète infatigable.

Ses volumes de prose, Profils et Grimaces, Miettes de l'Histoire, Aujourd'hui et Demain, *sont d'une verve critique et d'une saveur littéraire qui seraient des titres à l'Académie, s'il n'était aussi résolu à ne pas faire de visites pour devenir académicien qu'il est décidé à n'affronter aucune réunion électorale pour devenir député.*

Sa fonction de journaliste, sa gloire de poète et d'auteur dramatique lui suffisent. Polémiste toujours au rempart, poète insoumis toujours en éveil, il n'a pas fait, depuis 1840, une concession à la vulgarité du style, et, depuis 1848, une concession aux ennemis de la liberté.

Ce n'est pas qu'il entremêle ses œuvres littéraires de thèses politiques ; ce n'est pas qu'il discute poétiquement ses adversaires prosaïques. Il ensemence deux sillons sans se tromper de grain. Je ne veux pour preuve de cet hommage rendu à son double talent que ses volumes de poésies, depuis l'Enfer de L'Esprit jusqu'à Mes Premières années de Paris, ses drames d'une si grande vaillance littéraire en même temps que d'une si parfaite observation, et que cette

polémique quotidienne du Rappel, si logique, si nette, si parfaite de forme et de fond.

Indépendamment de ses six pièces, dont trois ont été des coups d'éclat et trois des succès incontestés, Tragaldabas, Souvent homme varie, les Funérailles de l'Honneur, Jean Baudry, le Fils, Formosa, Auguste Vacquerie a réussi, en collaboration avec Paul Meurice, cette belle reconstitution antique d'Antigone et ces adaptations romantiques de Shakespeare, Falstaff, Paroles, qui ont donné la preuve de son érudition classique en même temps que de son initiation au génie du plus grand poète dramatique du monde et de tous les temps.

L. ULBACH.

LE BRIN D'HERBE

DEMI-NU sur le gazon
Un enfant joue. Un garçon
Fort, superbe ;
Quatre ans ; il en vivra cent.
Ce bel enfant florissant
Cueille une herbe.

Il la met entre ses dents.
Juin rit dans les deux ardents.
L'enfant joue
Et chante en mordant sa fleur.
... Qu'as-tu donc ? Quelle pâleur
A ta joue !

Tout à coup on voit l'enfant,
Livide et comme étouffant,

Bouche amère,
Sueur au front, se rouler
Et, frissonnant, appeler...
Pauvre mère !

Dépêche-toi d'accourir
Pour voir ton enfant mourir !
Le cher être,
Qui, lui, n'était pas méchant,
Ne soupçonnait pas qu'un champ
Est un traître.

Cette herbe était un poison.
Quel vide dans la maison !
Ah ! nature !
Ah ! tes produits, les voilà !
Création qui hais la
Créature !

Un autre petit enfant,
Livide, et comme étouffant,
Bouche amère,
Sueur au front, s'affaiblit...
Demain on fera son lit
Dans la terre.

Mères ! le bonheur est court.
Le médecin ! il accourt !
Il commande
Pour le cher être abattu
Une herbe dont la vertu
Est très grande.

On a le flacon d'un bond !
Mais le petit moribond,
 Que dégoûte
L'aspect seul de la cuiller,
Refuse d'en avaler
 Une goutte.

Il s'obstine et se roidit.
Le docteur, dont il maudit
 La visite,
Entre ses dents qu'il défend
Fourre la cuiller... L'enfant
 Ressuscite !

Il se refait par degrés.
Et bientôt vous le verrez
 Fort, superbe ;
Il expirait en naissant ;
Quatre ans ; il en vivra cent...
 Et cette herbe

Qui rouvre ainsi ses doux yeux
À la lumière des cieux,
 Chose étrange,
Cet aide du médecin,
Est justement l'assassin
 De l'autre ange !

La nature alors parla :
« Oui, c'est vrai, l'herbe qui l'a
 Arrachée,
La douce proie, au trépas,
Oui, c'est l'herbe que tu m'as
 Reprochée.

« Un peu de son suc ami
Refait de l'enfant blêmi
L'enfant rose ;
Mais il faut savoir comment,
Et l'apprêt, et le moment,
Et la dose.

« Il faut savoir ! C'est le mot.
Je vous aime, mais il faut
Que l'on m'aide.
La science, elle, m'absout.
Hommes, rien n'est poison, tout
Est remède.

« Tout est bon pour le savant.
La même plante est, suivant
L'occurrence,
Le meurtre ou la guérison.
Il n'existe qu'un poison,
L'ignorance. »

LEUR MARIAGE

A INSI, c'était pour lui que tu venais au monde !
C'était pour lui ta grâce et ta beauté profonde
Et les dons par monceau
Dont, en leur qualité de fée et de génie,
Ton père glorieux et ta mère bénie
Ont doté ton berceau !

C'est pour Charles, — tu vois aussi comme il t'adore !
C'est pour lui que l'amour avait, dès leur aurore,
 Dans la première fleur
De leur Avril, à l'âge où l'âme ouvre son aile,
Marié pour toujours au plus grand la plus belle,
 La meilleure au meilleur !

C'est à mon Villequier {{{2}}} il t'avait destinée !
Oh! comme le printemps sera beau cette année !
 Comme, sous ton regard,
Tout va fleurir autour de la douce demeure !
Et comme l'hirondelle accourra de bonne heure
 Et nous quittera tard !

Oh ! le jardin, le parc, la colline, la plaine,
Les sentiers, les oiseaux dont la feuillée est pleine,
 Comme ils t'attendent tous !
Avec quelle fierté d'être à jamais ton hôte
Le bois va dire au fleuve et la rive à la côte :
 « Sais-tu qu'elle est à nous ? »

Comme ils seront tous fiers de leur jeune maîtresse !
Comme le fleuve va vous inviter sans cesse
 Aux courses en bateau,
Et, quand il te tiendra, de quelle lèvre tendre
Il baisera la main que tu laisseras pendre
 Dans la fraîcheur de l'eau !

Arrive, et tu vas voir quelle reconnaissance !
Car tu vivais ici dans la magnificence
 Des fêtes de l'esprit ;
Paris est plus Paris pour toi que pour une autre ;
La maison qu'aujourd'hui tu quittes pour la nôtre
 Est celle dont s'éprit

L'art souverain, par qui tout s'éternise ; celle

Où ce grand conducteur de l'âme universelle
Allume son flambeau ;
C'est la maison élue où, criant d'allégresse,
Il rapporte, pareil aux demi-dieux de Grèce,
La toison d'or du beau !

Cette maison, et tout avec elle, bals, fêtes,
Bruit, serrement des mains illustres des poètes,
Théâtres éclatants,
L'orgueil d'entendre dire en passant : « C'est sa fille ! »
Et, partout où tu vas, de voir ton nom qui brille
Aux yeux des assistants,

Paris pour te garder t'offrait toutes ces choses,
Et, dans le flamboiement de ces apothéoses,
Dans l'éternel plein jour,
Entre ce fier Paris, parrain de ton baptême,
Qui t'acclame et t'admire, et Villequier qui t'aime,
Tu préfères l'amour !

Va, ne regrette rien, — que ton père et ta mère.
Va, la splendeur du nom est la grande chimère,
Mais la réalité
C'est l'amour ! Et d'ailleurs, jeune astre qui te voiles,
Les plus divins rayons du ciel, ceux des étoiles,
Sont faits d'obscurité.

CINQ MOIS APRÈS

QUE t'avions-nous donc fait : pour nous les prendre, ô fleuve ?
Pour être réveillés ainsi, car nous dormions,
Tant nous étions peu prêts à cette dure épreuve,
Que t'avions-nous donc fait, ô fleuve ? Nous t'aimions.

Hélas ! c'est donc la loi maudite de ce monde
Que toujours nous soyons par notre amour perdus,
Et qu'à toute tendresse une haine réponde,
Et que tous nos baisers soient sûrs d'être mordus ?

Avec quelle ferveur — ô profonde ironie
De l'être inexplicable sous lequel nous plions ! —
Nous avons désiré qu'elle lui fût unie !
Dieu les a mariés plus que nous ne voulions.

De quoi nous plaignons-nous ? Nous bornions notre rêve
Au lit de noce : ils sont ensemble dans le lit
D'où jamais avant l'autre un époux ne se lève.
Les hommes font des vœux, et Dieu les accomplit.

Heureux, trempant leurs mains dans le flot qui les porte,
Par un temps calme, gais et confiants, Seigneur,
Ils ne te demandaient qu'une brise plus forte.
Tu ne leur as pas fait grâce de ce bonheur.

La mort se plaît chez nous. À peine si l'on sèvre
Les deux petits jumeaux, que, pour le noir monceau,
Le destin nous les vient arracher de la lèvre
Et nous fait deux cercueils avec un seul berceau !

Puis, leur père est parti, jeune et fort ; puis, mon père,
Si bon, appartenant toujours à tous, content
De ses fatigues. Tous voulaient porter sa bière,
Et les durs matelots suivaient en sanglotant.

Nous t'avions encor, Charle, et toi, sa douce femme.
Comme une fleur qui reste à l'arbre foudroyé,
Leur frais amour poussait au bois mort de notre âme ;
Nous revivions : un coup de vent a tout broyé !

Ils avaient avec eux dans leur barque ravie

Mon oncle et mon petit cousin, mousse aguerri ;
Adolescents, vieillard, enfant, toute la vie ;
Adolescents, vieillard, enfant, tous ont péri !

Comme un vase brisé notre maison s'épanche.
En combien peu de temps combien de coups reçus !
Ne me demandez pas pourquoi mon front se penche,
Puisque j'ai plus d'amis sous terre que dessus.

Me voici devenu le chef de la famille.
Ô maison où riait hier leur jeune hymen !
Où l'oiseau niche ! où l'aube à la façade brille !
Le faiseur de cercueils en saura le chemin.

Et trois femmes en noir la font plus solitaire.
Comme leurs jours sont longs, et tristes leurs repas !
Quand je tâche de les distraire et de les faire
Sourire, ma sœur dit : « Alors ne pleure pas. »

Et ma mère répond : « C'est ma fosse qu'on creuse. »
Et l'autre mère : « Morte ! ah ! le sort est mauvais !
Quoi ! j'ai pu quelquefois me croire malheureuse
Pendant que je l'avais ! pendant que je l'avais ! »

Car c'est l'iniquité de l'humaine souffrance
Que l'on n'est pas heureux même à tout posséder.
Tous ne suffisent pas à remplir l'existence,
Et le départ d'un seul suffit à la vider !

ÉDOUARD GRENIER

1819

É DOUARD VACQUERIE, né à Baume (Doubs), suivit pendant quelque temps la carrière diplomatique, puis donna sa démission de secrétaire d'ambassade pour se livrer tout entier à la vocation qui l'entraînait vers la poésie.

Voici les titres de quelques-uns de ses ouvrages : *Petits poèmes (1859)*, *Poèmes dramatiques (1861)*, *Amicis (1868)*, *Francine (1885)*.

M. Édouard Grenier a obtenu à deux reprises le prix de poésie à l'Académie française, avec *la Mort de Lincoln* et *Sémeia*.

« Chacune de ses œuvres, dit Jules Lemaitre, est un de ces rêves où ton s'enferme, et où l'on vit des mois et des ans, comme dans une tour enchantée... Il est le représentant distingué d'une génération d'esprits meilleure et plus saine que la nôtre. On ne sait si son œuvre nous intéresse plus par elle-même ou par les souvenirs quelle suscite ; mais le charme est réel. Toute la grande poésie romantique se refléchit dans ses vers, non effacée, mais adoucie, comme dans une eau limpide. »

Les œuvres d'Édouard Grenier ont été publiées, pour la plupart, chez A. Lemerre.

ANDRÉ LEMOYNE.

L'INFINI

SUR LA MER NOIRE

I NSONDABLE et plein de mystère
L'Infini roule triomphant,
Et dans son sein porte la terre
Comme une mère son enfant.

La terre, à son tour, dans l'espace
En glissant sur l'immense éther,
Sans la verser porte avec grâce
La coupe verte où dort la mer.

Et la mer porte sur ses ondes
Le vaisseau qui se rit des flots ;
Et la nef sous ses voiles rondes
M'emporte avec les matelots.

Et moi, pauvre oiseau de passage,
Que le sort loin d'Elle a banni,
Je porte en mon cœur son image...
Où je retrouve l'Infini.

L'ELKOVAN

PRÉLUDE.

I

LA brise fait trembler sur les eaux diaphanes
Les reflets ondoyants des palais radieux ;
Le pigeon bleu se pose au balcon des sultanes ;
L'air embaumé s'emplit de mille bruits joyeux ;
Des groupes nonchalants errent sous les platanes ;
Tout rit sur le Bosphore, et seuls les elkovans
Avec des cris plaintifs rasent les flots mouvants.

II

Ô pâles elkovans ! troupe agile et sonore,
Qui descendez sans trêve et montez le courant !
Hôtes doux et plaintifs des ondes du Bosphore,
Qui ne vous reposez comme nous qu'en mourant !
Pourquoi voler ainsi sans cesse dès l'aurore,
Et d'Asie en Europe, et de l'aube au couchant,
Jeter sans fin ce cri monotone et touchant ?

III

Le peuple de ces bords vous vénère et vous aime :
Le pêcheur vous salue en jetant ses filets ;
Les enfants du rivage et le chasseur lui-même
Ne déciment jamais vos rangs toujours complets ;
Et quand le soleil tombe à l'horizon extrême,
L'odalisque, entr'ouvrant la vitre des *Yalis*,
Vous suit d'un long regard à travers le treillis.

IV

On dit, ô voyageurs ! que vous êtes les âmes
Des victimes sans nom qui dorment sous ces flots ;
Corps souples et charmants d'ardentes jeunes femmes,
Dont la nuit et l'horreur étouffaient les sanglots,
Lorsque, cousus vivants dans des toiles infâmes,
L'eunuque les plongeait dans ce gouffre profond,

Muet comme la tombe et comme elle sans fond.

V

Voilà pourquoi, laissant vos corps sans sépulture
Servir sous les flots bleus de pâture au dauphin,
Vos mânes irrités errent à l'aventure,
Et, sans se consoler, volent, volent sans fin.
Voilà pourquoi, plaignant toujours votre torture,
Vous ne quittez jamais ce rivage embaumé
Où vous avez souffert, où vous avez aimé.

VI

Et vous avez raison! car dans ce pauvre monde
On ne vit qu'où l'on aime, et la patrie est là !
Ici-bas, rien ne vaut le coin d'ombre profonde
Où d'un être adoré le cœur se révéla.
Que ce bonheur ait lui l'éclair d'une seconde,
Ou qu'il ait rayonné sur un long avenir,
L'âme en garde à jamais l'immortel souvenir.

VII

Mais même sans l'amour tes rives sont si belles,
Ô Bosphore ! et la main complaisante des dieux
Les revêt d'une grâce et d'une splendeur telles
Que l'étranger lui-même, à l'heure des adieux,
Sans en être attendri ne peut s'éloigner d'elles ;
Et devant ce ciel pur, ces flots et ces cyprès,
Dit : « Pourquoi donc partir ? le bonheur est tout près. »

VIII

Et moi, je fus aussi dans ta verte Arcadie !

J'ai contemplé tes cieux, j'ai contemplé tes mers ;
J'ai reçu leur beauté dans mon âme agrandie ;
J'ai versé dans tes flots mes pleurs les plus amers.
Mais lorsque sous le coup ma raison étourdie
Chancelait... alors Dieu, dans sa tendre pitié,
Ouvrit derrière moi les bras de l'amitié.

IX

Elkovans ! elkovans ! que de fois, quand la brise
Ranimait à mes pieds le feu du narghilé,
N'ai-je pas écouté votre plainte indécise !...
Sous l'éperon de fer du caique effilé,
La vague sanglotait comme un cœur qui se brise ;
La lune, triste et pâle, au bord du ciel bruni
Se levait, et mon cœur plongeait dans l'infini.

X

Elkovans ! elkovans ! je sais plus d'une histoire
Douce comme l'amour, triste comme la mort.
Une surtout! Je veux la dire à votre gloire.
Comme au sein de la mer une perle qui dort,
Elle repose encore au fond de ma mémoire ;
Mais je veux la tirer de son humide écrin,
Et montrer au soleil mon trésor sous-marin.

GUSTAVE LEVAVASSEUR

1819

GUSTAVE LEVAVASSEUR, *est né à Argentan. Ancien avocat retiré dans l'Orne, il est bien Normand, celui-là. D'une instruction rare et d'une inspiration fraîche, ce maître rimeur vit tranquille au pays d'Olivier Hasselin, sans doute oublieux de Paris qui ne l'a pas oublié.*

Il a publié en 1850 Farces et Moralités, et en 1846 Poésies fugitives.

VIRE ET LES VIROIS

QU'IL fait bon aller, en rimant,
Des vaux de Vire aux vaux de Bures !
Pour un poète Bas-Normand,
Qu'il fait bon aller en rimant !
On s'inspire du sentiment
Des vieux chantres aux voix si pures.
Qu'il fait bon aller, en rimant,
Des vaux de Vire aux vaux de Bures !

Connaissez-vous Thomas Sonnet ?
— C'était un médecin de Vire ;
Il tournait fort bien un sonnet :
Connaissez-vous Thomas Sonnet ?

Aux malades il ordonnait
De ne jamais boire de pire.
Connaissez-vous Thomas Sonnet ?
— C'était un médecin de Vire.

Connaissez-vous maître Le Houx ?
— C'était un avocat de Vire ;
Il buvait du sec et du doux :
Connaissez-vous maître Le Houx ?
Il avait pris son nom du houx
Qu'aux cabarets on voit reluire.
Connaissez-vous maître Le Houx ?
— C'était un avocat de Vire.

Connaissez-vous maître Olivier ?
— C'était un vieux foulon de Vire ;
Il ne voulait que son cuvier :
Connaissez-vous maître Olivier ?
Quant aux finesses du métier,
Il savait chanter, boire et rire.
Connaissez-vous maître Olivier ?
— C'était un vieux foulon de Vire.

— L'Olivier, le Houx, le Sonnet
Sont Paix, Cabaret, Poésie :
Tout bon rimeur aime et connaît
L'Olivier, le Houx, le Sonnet,
Dame raison perd son bonnet
Lorsque la rime est bien choisie :
L'Olivier, le Houx, le Sonnet
Sont Paix, Cabaret, Poésie.

Vire est un lieu délicieux,
Vire est une ville normande.
Ce n'est pas le séjour des dieux,
Vire est un lieu délicieux.
Mais ce que j'aime beaucoup mieux,

La paix que l'on y trouve est grande.
Vire est un lieu délicieux,
Vire est une ville normande.

Les cabarets y sont nombreux
Et les buveurs y sont solides.
Bien plus qu'autrefois dans Évreux,
Les cabarets y sont nombreux.
On n'y voit pas de cerveaux creux.
Mais on y voit des verres vides.
Les cabarets y sont nombreux
Et les buveurs y sont solides.

C'est le frais berceau des chansons
Et la mère du vaudeville ;
Les plaideurs s'y font échantons,
C'est le frais berceau des chansons.
Les foulons percent les poinçons,
Les médecins boivent en ville :
C'est le frais berceau des chansons
Et la mère du vaudeville.

Qu'il fait bon aller, en rimant,
Des vaux de Vire aux vaux de Bures !
Pour un poète Bas-Normand,
Qu'il fait bon aller, en rimant !
On s'inspire du sentiment
Des vieux chantres aux voix si pures.
Qu'il fait bon aller, en rimant,
Des vaux de Vire aux vaux de Bures !

ÉMILE AUGIER

1820

É MILE AUGIER, *l'auteur applaudi des Effrontés, de Philiberte, de l'Aventurière et de tant et œuvres vigoureuses et charmantes, naquit à Valence en 1820. Son théâtre constitue une vraie fortune pour la Comédie française, qui n'a pas entendu de langage plus franc contre les fantoches et les Tartuffes de notre siècle.*

« Émile Augier, le mâle observateur qui prit
« La droiture à Molière, à Beaumarchais l'esprit. »

AUG. DORCHAIN.

Émile Augier a sa place dans notre recueil par un tout petit volume de poésies diverses ayant pour titre *Les Pariétaires*. *Nous en détachons deux pages.*

Ses œuvres se trouvent chez M. Calmann Lévy.

A. L.

OCTOBRE

PUISQUE Cybèle a clos ses amours de l'année,
Puisqu'elle a, jusqu'à mai, veuve du beau soleil,
Feuille à feuille, quitté sa robe d'hyménée,

Et que, froide déjà, triste et découronnée,
Elle va réparer ses flancs dans le sommeil ;

Puisque les vigneron ont fini la vendange,
Que le vin a coulé sous l'effort des pressoirs,
Que, pour les soins d'hiver, le village s'arrange,
Que l'attirail des champs s'abrite sous la grange,
Et que les froids matins se rapprochent des soirs ;

Quittant les champs mouillés et les vignes désertes,
Regagnons à Paris nos gîtes enfumés :
Ce n'est plus la saison des vestes entrouvertes,
Des chaleurs qui faisaient aimer les ombres vertes,
Des levers matinaux et des toits mal fermés.

Ce qu'il faut maintenant, c'est une chambre close,
Un foyer où pétille un fagot de genêts,
De la bière, une pipe, et, dessus toute chose,
Deux compagnons qu'on aime, avec lesquels on cause
Bien avant dans la nuit, les pieds sur les chenets.

À UNE BOURSE

DE doigts mignons œuvre mignonne,
Petit filet de soie et d'or,
Charmant toi-même et plus encor
Charmant par la main qui te donne,
Va, ne crains pas que je t'ordonne
D'enfermer un pauvre trésor.

D'argent, les rimeurs n'en ont guère ;
Mais en eussent-ils par monceau,

Il salirait ton frais réseau.
Ton destin sera moins vulgaire.
Et tu seras le reliquaire
De mon cœur et de mon cerveau.

J'emplirai tes mailles de soie
De mes vers les plus parfumés,
De ces confidents bien aimés
Que nous ne voulons pas qu'on voie,
Car dans leurs plis sont notre joie
Et nos désespoirs enfermés.

Et, quand l'âge, glaçant la source
De la joie et de la douleur,
Laissera languir sans chaleur
Mon âme à la fin de ma course,
Je t'ouvrirai, petite bourse
Qui tiens l'épargne de mon cœur.

AUGUSTE LACAUSSE

1820

C'EST à M. Auguste Lacaussade que Sainte-Beuve donnait ce conseil : « Calmez-vous, apaisez-vous. » L'auteur des *Épaves* appartient en effet à cette famille intellectuelle, aujourd'hui presque éteinte, des révoltés et des mélancoliques, issus de Byron et de Lamartine. Tard venu dans un monde qui ne partageait ni ses amours ni ses haines, il s'aigrit et se contint. Le critique des *Lundis* disait de lui il y a déjà quinze ans :

« Il a la fibre vibrante ; il a aimé, il aime encore toutes les belles et grandes choses, mais il les a tant aimées qu'elles lui ont, en fuyant, laissé une déception amère, une empreinte cuisante, une sorte de frémissement aigu et nerveux qui retentit dans ses vers. »

M. Lacaussade s'est inspiré des poètes anglais Burns, Cowper et Shelley. Il s'est inspiré de Mickiewicz, dont il fut l'ami. À celui-ci il doit ces strophes du *Secret* qui seront recueillies dans toute *Anthologie* bien composée... Mais il n'est redevable qu'à son origine et à ses premiers souvenirs de ses plus abondantes inspirations. Né, comme M. Leconte de Lisle, à l'île Bourbon, il a peint, après Bernardin de Saint-Pierre et avant l'auteur du *Manchy*, la nature magnifique des tropiques. Ses paysages sont constitués par des sentiments plus encore que par des images. Il dédaigne la plastique et ne retient du monde extérieur que des impressions d'autant plus poétiques, selon lui, qu'elles sont plus indéterminées.

Auguste Lacaussade a publié comme poésies : *Poèmes et Paysages* (1852), *Épaves* (1862), *Poèmes nationaux* (1871), les *Anacréontiques*, les *Automnales*, etc. (1875). Ses œuvres ont été publiées par A. Lemerre.

ANATOLE FRANCE.

LE SECRET

Tu veux lire en mes yeux — simplicité funeste ! —
Quel secret douloureux je porte au fond du cœur.
Soit ! Ma sincérité, le seul bien qui me reste,
Contre moi-même, Enfant, armera ta candeur

Mortes sont les vertus de mes vertes années !
Dans leur sève j'ai vu mes espoirs se flétrir :
Un songe ardent brûla mes fraîches destinées,
Et mon cœur s'est fermé pour ne se plus rouvrir !

Pure et suave Enfant, sœur des Grâces décentes,
Ne sème point tes fleurs sur un sol dévasté !
Dois-je, débris stérile aux tristesses croissantes,
Mêler ton vierge rêve à mon aridité ?

Ma tendresse au bonheur ne te saurait conduire ;
Même en tes yeux l'amour me sourirait trop tard.
Fait pour aimer, mon cœur est trop haut pour séduire !
D'un bien qu'il ne peut rendre il ne veut point sa part.

À toi mon dévoûment ! ta belle âme en est digne ;
Mais seul je veux porter le poids des jours derniers.
A quelque noble arbuste enlace, ô jeune vigne !
Ta tête virginale aux rêves printaniers.
Ta place est au soleil ; moi, la mienne est dans l'ombre.
Fleuris dans ta lumière, âme aux espoirs si beaux !
J'appartiens au passé : laisse le cyprès sombre
Ombrager de son deuil la pierre des tombeaux !

LA PENSÉE

P LUS prompte que la vague aux perfides caresses,
Plus prompte que l'aurore aux menteuses promesses,
Plus prompte que la nuit aux brûlantes ivresses,
Tu vins et t'en allas !

Comme une terre nue et par l'hiver mouillée,
Comme une nuit sans rêve et d'astres dépouillée,
Comme un cœur dont la joie au vent s'est effeuillée,
Je suis seul, seul, hélas !

L'été revient avec son oiseau, l'hirondelle ;
La nuit retrouve au bois le rossignol fidèle ;
Mais ton emblème à toi, c'est le cygne : ouvrant l'aile,
Tu m'as fui sans retour !
Mon cœur porte en secret le deuil de ma jeunesse ;
Je meurs d'un rêve éteint sans vouloir qu'il renaisse !
Ainsi que mon printemps ta fragile tendresse
N'aura duré qu'un jour !

À toi le lis sans tache, ô blanche fiancée !
À toi, femme, la rose entre tes doigts bercée !
À toi la violette, ô vierge trépassée !
La pensée est ma fleur :
Symbole sans parfum d'une amour décevante,
Après m'avoir souri dans sa candeur fervente,
Je la vois s'effeuiller sur la tombe vivante,
Qui pour toi fut mon cœur.

LES SOLEILS DE JUIN

I

L E soleil, concentrant les feux de sa prunelle,
Incendiait les cieux de sa flamme éternelle ;
Dans les bois, sur le fleuve aux marges de gazon,
Et sur les monts lointains, lumineux horizon,
Partout, resplendissant dans sa verdure première,
Juin radieux donnait sa fête de lumière.

II

Sous la forêt et seul, triste enfant des cités,
Un rêveur s'enivrait d'ombrage et de clartés.
Sur son front qui fléchit, bien que jeune d'années,
Les précoces douleurs, les luttes obstinées,
Sillon laborieux, avaient tracé leur pli.
Pour l'heure, il s'abreuvait d'air limpide et d'oubli.
Fils d'un siècle d'airain, sans jeunesse et sans rêve,
Son âme aux lourds soucis pour un jour faisait trêve ;
À longs traits il buvait des grands bois les senteurs,
Écoutant la fauvette et les cours d'eau chanteurs,
Et l'abeille posée aux ramures fleuries,
Et l'hymne qu'en son cœur chantaient ses rêveries.

III

Cependant, par degrés, au vol de ses pensers,
Il sentait s'éveiller l'essaim des jours passés :
Des étés disparus la fauvette invisible
Disait l'hymne enivrant d'un amour impossible ;
Ses rêves, ses candeurs, les beaux printemps défunts,
Sur son front éprouvé secouaient leurs parfums ;
Jour à jour, fleur à fleur, effeuillant ses années,
Longtemps il respira leurs promesses fanées ;
Et plus il remontait vers ses espoirs éteints,
Plus l'idéal éclat de ses rians matins
Lui montrait froide et sombre, hélas ! sa vie austère :
Le soleil, cependant, ruisselait sur la terre !...
Alors, sentant monter les brumes de son cœur,
Ces deuils mystérieux de l'homme intérieur,
Sous les clartés dont l'astre au loin dorait les plaines,
Tranquille, il épancha ses tristesses sereines :

IV

Limpidité des deux, resplendissant azur,
Paix des bois, ô forêt qui dans ton sein m'accueilles ;
Soleil dont le regard ruisselle auguste et pur,
Dans la splendeur de l'herbe et la gloire des feuilles ;

Nature éblouissante aux germes infinis,
Silence lumineux des ramures discrètes,
Voix qui flottez des eaux, chants qui montez des nids,
Illuminez en nous les ténèbres secrètes !

Dissipez de nos cœurs la froide obscurité,
Rayons qui ravivez et fécondez les sèves ;
Souffles des bois, ruisseaux vivants, flammes d'été,
Faites éclore en nous la fleur des premiers rêves !

Nos rêves, où sont-ils ? L'un sur l'autre brisés,
Nous les avons tous vus tomber, gerbe éphémère ;
Chacun de nous, pleurant ses jours stérilisés,
Porte en secret le deuil d'une auguste chimère.

Celui-ci dans l'amour et cet autre dans l'art,
Ceux-là plus haut encore avaient placé leur vie ;
Mais, trahis par leur siècle, enfants venus trop tard,
Eux-même ils ont éteint leur flamme inassouvie.

En vain autour de nous fleurissent les étés :
Esprits déçus, cœurs morts, il nous faut nous survivre !
À qui n'a plus l'amour que font les voluptés ?
Je bois avec horreur le vin dont je m'enivre !

Après la foi, le doute, hélas ! et le dégoût.
Plus de fleurs désormais, même au prix des épines !
De tout ce qui fut cher rien n'est resté debout :
Le désenchantement erre sur nos ruines !

Ruines sans passé, néant sans souvenir,
Ténèbres et déserts des jeunesses arides !
L'air du siècle a brûlé nos germes : l'avenir
Ne doit rien moissonner aux sillons de nos rides.

Chacun, dans le secret de ses avortements,
Sans avoir combattu médite ses défaites :
Heureux ceux qui sont nés sous des astres cléments !
Notre astre s'est couché, même avant nos prophètes.

Des désillusions l'ombre envahit les cieux.
À quoi se rattacher désormais ? À qui croire ?
Le but manque à nos pas : pèlerins soucieux,
Sans suide, nous errons dans la nuit vide et noire.

Où sont nos Dieux ? Où sont les cultes immortels ?
L'art, veuf de l'idéal, s'accouple à la matière ;

L'esprit cherche, éploré, les antiques autels ;
Loi, mœurs, foi des aïeux, tout est cendre et poussière !

Au veau d'or l'athéisme offre un cupide encens ;
Le fait, voilà le dieu que notre orgueil adore.
L'âme et l'amour, vains mots ! nous vivons par les sens :
Ève raille, ô Psyché ! l'ardeur qui te dévore.

Plus d'idéale ardeur, plus d'altiers dévoûments,
De flamme incorruptible où raviver nos flammes !
Plus d'espairs étoiles au fond des firmaments !
La nuit inexorable au ciel et dans les âmes !

Qui donc, illuminant le vide ténébreux,
Rendra, vivant symbole, un culte à nos hommages ?
Pour enseigner leur voie aux esprits douloureux,
Où te rallumera, blanche étoile des Mages?

Sont-ils venus, ces jours dont l'aigle de Pathmos
Sondait la profondeur de ses yeux prophétiques ?
Le ciel, ouvrant l'abîme aux insondables maux,
Va-t-il livrer la terre aux coursiers fatidiques?

Est-ce la nuit sans terme ? Est-ce la fin des temps ?
L'homme et le monde ont-ils vécu leurs destinées ?
Faut-il, croisant les mains sur nos fronts pénitents,
Chanter le *Requiem* des ères terminées ?...

Ô Christ ! ton homme est jeune encor ; l'humanité,
Rameau qu'ont émondé tes mains fortes et sages,
Doit grandir pour atteindre à son suprême été :
Ton arbre, ô Christ ! n'a pas donné tous ses feuillages !

Cet idéal humain, type divinisé,
Dont ta vie et ta mort ont prouvé le mystère,
Ô maître ! parmi nous qui l'a réalisé ?
L'homme a-t-il incarné ton Verbe sur la terre ?

Mœurs, famille et cité, tout lui reste à finir ;
Nous n'avons qu'ébauché ton œuvre sur le monde.
Dieu de paix et d'amour, ton règne est à venir !
Pour des siècles encor ta parole est féconde !

Et nous passons : qu'importe ! Empire et royauté
Avant nous ont passé, vaine écorce des choses.
Mais ta pensée en nous fermente, ô Vérité !
L'homme élabore un Dieu dans ses métamorphoses.

Nous passerons : il est des germes condamnés !
Eh bien, consolons-nous, fils des jours transitoires !
D'autres moissonneront nos espoirs ajournés :
Des vainqueurs les vaincus ont semé les victoires !

Abdiquons le présent, mais non point l'avenir ;
Du sort, résignés fiers, acceptons le partage.
Que ceux qui vont s'éteindre à ceux qui vont venir
Transmettent en partant leur foi pour héritage !

Tournés vers d'autres jours, effaçons-nous du temps ;
Que l'oubli sur nos noms répande sa poussière !
Le ciel garde à la terre encor de longs printemps ;
Rassurons-nous : après l'éclipsé, la lumière !

Les radieux étés après les noirs hivers !...
Poète, autour de toi resplendit la nature ;
Que la beauté du jour resplendisse en tes vers !
Chante la bienvenue à la race future !

Pourquoi désespérer lorsque tout rajeunit ?
Pourquoi sonder la mort quand tout se renouvelle ?
Pourquoi se lamenter quand l'oiseau sur son nid
Dit sa chanson d'amour à la saison nouvelle ?

Comment douter du jour en face du soleil ?

Comment croire au néant en face de la vie ?
Brille en nos cœurs, flamboie, astre au regard vermeil !
Monte et palpite en nous, sève qui vivifie !

Nous vieillissons — au loin, verdissent les épis.
Nous géissons — ici, la fleur s'ouvre et l'eau coule.
Nous nous troublons — là-bas, sous les bois assoupis,
Dans la paix du bonheur la colombe roucoule.

Tout aime à nos côtés, tout sourit, tout renaît ;
L'air chaud et pur circule imprégné de lumière.
Tes ombres, ô poète ! ici, qui les connaît ?
Chante, espère, éblouis de clartés ta paupière !

La sagesse est d'aimer, la force est d'espérer.
D'ombres n'attristons pas le mois brillant des roses ;
Et, détournant les yeux de ce qui fait pleurer,
Absorbons-nous, pensifs, dans le bonheur des choses.

Des grands blés verdoyants s'élançant dans l'azur,
L'alouette là-haut vole et chante éperdue ;
Fais comme elle, ô mon âme ! et loin d'un monde impur
Monte et répands ta voix de Dieu seul entendue !

Comme elle, enivre-toi de tes propres concerts ;
Oublie, et pour un jour fais trêve à ta souffrance.
Dût ta voix et ton vol heurter des cieux déserts,
Jette vers l'avenir un long cri d'espérance !

LA DOULEUR

DIEU lui-même a respect de la souffrance humaine ;
Réelle est la douleur si la cause en est vaine.

Qu'importe par qui nous souffrons !

La fleur du bien grandit sur les âpres collines.

L'homme qui sait porter sa couronne d'épines

Devient un dieu sous les affronts.

Ne maudis point, ami, ta suprême torture ;

Respecte ta douleur : la douleur nous épure.

Laissons le blasphème à l'orgueil.

Le fleuve de la vie aux ondes limoneuses,

Pour rejaillir au ciel en gerbes lumineuses,

Doit se briser contre un écueil.

CHARLES REYNAUD

1821-1853

C *Le poète Dauphinois est plus connu dans l'histoire de la littérature contemporaine pour avoir soutenu de toutes les forces de son cœur, de son esprit et de sa fortune Ponsard et sa Lucrèce, que pour avoir publié deux volumes de poésies. Ses vers rustiques, tels que la Ferme à midi, ont de la franchise, et M. de Pontmartin nous apprend qu'il y a dans l'œuvre de ce poète paresseux « de gracieux caprices d'antiquaire et d'artiste. » Ponsard, après la mort de Charles Reynaud, lui rendit un plein hommage*

« C'est par lui que j'étais, si j'étais quelque chose ;
« Mon frêle monument sur l'amitié repose. »

A. L.

À LA FLEUR DU BLÉ

T *oi qui t'épanouis sans faste
Dans l'épi barbelé,
Ô fleur laborieuse et chaste,
Petite fleur du blé,*

*Ce n'est pas pour toi qu'est la gloire
D'embaumer les cheveux
Et de parer le sein d'ivoire*

Des belles aux doux yeux.

Tu n'iras pas, fleur bien aimée,
Paysanne sans art,
Dans une chambre parfumée
Mendier un regard;

Les coupes de marbre et d'agate
Sont pour les bluets bleus,
Et pour le pavot écarlate,
Tes voisins paresseux.

Moins orgueilleuse que la rose,
Au pauvre tu souris,
Car de sa sueur il arrose
Le sol où tu fleuris.

C'est lui qui te tresse en guirlande
Avec sa rude main,
Et va te porter en offrande
À la croix du chemin.

Si tu n'es ni rose ni belle,
Tu croîs en liberté,
Et c'est de ta manne éternelle
Que vit l'humanité.

Tu fleuris dans la plaine blonde
Lorsque Juin est en feu,
Achevant ton œuvre féconde
Sous le regard de Dieu.

Dans ta corolle s'élabore
Le suc puissant du grain ;
Le soleil l'achève et le dore :
Nous en ferons du pain !

Ô fleur laborieuse et chaste,
Salut, ô fleur du blé,
Toi qui t'épanouis sans faste
Dans l'épi barbelé !



CHARLES BAUDELAIRE

CHARLES BAUDELAIRE

CHARLES BAUDELAIRE

1821-1867

C HARLES BAUDELAIRE, *naquit à Paris en 1821. En 1857 il publia son volume de vers les Fleurs du Mal. Parmi ses œuvres en prose les plus justement appréciées, on peut citer les Paradis artificiels et les Histoires extraordinaires.*

« Baudelaire, dit Sainte-Beuve, a trouvé moyen de se bâtir, à l'extrémité d'une langue de terre réputée inhabitable, un kiosque bigarre, mais coquet et mystérieux, où l'on récite des sonnets exquis, où l'on prend de l'opium et mille drogues abominables dans des tasses d'une porcelaine achevée. Ce singulier kiosque, fait en marqueterie, d'une originalité concertée et composite, qui depuis quelque temps attire les regards à la pointe extrême du Kamtchatka romantique, j'appelle cela la Folie Baudelaire. »

À côté de cette fantaisie narquoise du maître critique, rapportons ces quelques mots adressés au poète par Victor Hugo :

« Vous dotez le ciel de l'art d'on ne sait quel rayon macabre ; vous créez un frisson nouveau. »

Le nom de Baudelaire évoque dans notre pensée quelque chose de bigarre , d'étrange et de funèbre comme la danse des morts de Hans Holbein ou les sombres chapitres d'Edgar Poë. C'est un génie de la même famille, hanté des esprits noirs. Il a souvent abusé du haschisch pour avoir des visions, comme les fameux disciples du Vieux de la Montagne. Ces causes peuvent très bien expliquer à la longue l'espèce de trouble cérébral qui a dû hâter sa fin.

Aérienne, subtile et raffinée, la poésie de Baudelaire nous rappelle les riches scarabées des humides régions chaudes, cuirassés d'or et de vermillon, qui

planent sur le miroir des eaux profondes, parmi les fleurs vireuses aux violentes couleurs et aux parfums troublants.

Ceux qui se hasardent dans ces fatales contrées y cheminent à pas inquiets, dans une atmosphère de malaria, *insalubre pour les hommes, et n'en rapportent que des fièvres paludéennes.*

Mais fauteur avait parfaitement conscience de son état morbide ; aussi ses fleurs du mal *sont-elles les bien-nommées, et devons-nous remercier ce grand malade aristocratique d'un nervosisme suraigu, qui, dans l'intervalle de ses crises, a su jouer d'un si merveilleux instrument.*

Les œuvres de Baudelaire ont été publiées par M. Calmann Lévy.

ANDRÉ LEMOYNE.

LES CHATS

LES amoureux fervents et les savants austères
Aiment également, dans leur mûre saison,
Les chats puissants et doux, orgueil de la maison,
Qui comme eux sont frileux et comme eux sédentaires.

Amis de la science et de la volupté,
Ils cherchent le silence et l'horreur des ténèbres ;
L'Erèbe les eût pris pour des coursiers funèbres,
S'ils pouvaient au servage incliner leur fierté.

Ils prennent en songeant les nobles attitudes
Des grands sphinx allongés au fond des solitudes,
Qui semblent s'endormir dans un rêve sans fin ;

Leurs reins féconds sont pleins d'étincelles magiques,
Et des parcelles d'or, ainsi qu'un sable fin,
Etoilent vaguement leurs prunelles mystiques.

LA CLOCHE FÊLÉE

I L est amer et doux, pendant les nuits d'hiver,
D'écouter, près du feu qui palpite et qui fume,
Les souvenirs lointains lentement s'élever
Au bruit des carillons qui chantent dans la brume.

Bienheureuse la cloche au gosier vigoureux,
Qui, malgré sa vieillesse, alerte et bien portante,
Jette fidèlement son cri religieux,
Ainsi qu'un vieux soldat qui veille sous la tente !

Moi, mon âme est fêlée, et lorsque en ses ennuis
Elle veut de ses chants peupler l'air froid des nuits,
Il arrive souvent que sa voix affaiblie

Semble le râle épais d'un blessé qu'on oublie
Au bord d'un lac de sang, sous un grand tas de morts,
Et qui meurt, sans bouger, dans d'immenses efforts !

DON JUAN AUX ENFERS

QUAND don Juan descendit vers l'onde souterraine,
Et lorsqu'il eut donné son obole à Caron,
Un sombre mendiant, l'œil fier comme Antisthène,
D'un bras vengeur et fort saisit chaque aviron.

Montrant leurs seins pendants et leurs robes ouvertes,
Des femmes se tordaient sous le noir firmament,
Et, comme un grand troupeau de victimes offertes,
Derrière lui traînaient un long mugissement.

Sganarelle en riant lui réclamait ses gages,
Tandis que don Luis avec un doigt tremblant
Montrait à tous les morts errant sur les rivages
Le fils audacieux qui railla son front blanc.

Frissonnant sous son deuil, la chaste et maigre Elvire,
Près de l'époux perfide et qui fut son amant,
Semblait lui réclamer un suprême sourire
Où brillât la douceur de son premier serment.

Tout droit dans son armure, un grand homme de pierre
Se tenait à la barre et coupait le flot noir ;
Mais le calme héros, courbé sur sa rapière,
Regardait le sillage et ne daignait rien voir.

REMORDS POSTHUME

ORSQUE tu dormiras, ma belle ténébreuse,

L Au fond d'un monument construit en marbre noir,
Et lorsque tu n'auras pour alcôve et manoir
Qu'un caveau pluvieux et qu'une fosse creuse ;

Quand la pierre, opprimant ta poitrine peureuse
Et tes flancs qu'assouplit un charmant nonchaloir,
Empêchera ton cœur de battre et de vouloir,
Et tes pieds de courir leur course aventureuse,

Le tombeau, confident de mon rêve infini
(Car le tombeau toujours comprendra le poète),
Durant ces longues nuits d'où le somme est banni,

Te dira : « Que vous sert, courtisane imparfaite,
De n'avoir pas connu ce que pleurent les morts ? »
— Et le ver rongera ta peau comme un remords.

L'HOMME ET LA MER

H OMME libre, toujours tu chériras la mer.
La mer est ton miroir ; tu contemples ton âme
Dans le déroulement infini de sa lame,
Et ton esprit n'est pas un gouffre moins amer.

Tu te plais à plonger au sein de ton image ;
Tu l'embrasses des yeux et des bras, et ton cœur
Se distrait quelquefois de sa propre rumeur
Au bruit de cette plainte indomptable et sauvage.

Vous êtes tous les deux ténébreux et discrets :
Homme, nul n'a sondé le fond de tes abîmes ;
Ô mer, nul ne connaît tes richesses intimes,
Tant vous êtes jaloux de garder vos secrets !

Et cependant voilà des siècles innombrables
Que vous vous combattez sans pitié ni remord,
Tellement vous aimez le carnage et la mort,
Ô lutteurs éternels, ô frères implacables !

PIERRE DUPONT

1821-1870

PIERRE DUPONT, *naquit à Lyon en 1821. Orphelin de bonne heure, il fut recueilli par un Je ses parents et fit de brillantes études au collège de Largentière. Ce fut Charles Baudelaire qui le patronna de son fraternel accueil littéraire dès qu'il vint à Paris, où il fut bientôt célèbre en chantant les Bœufs, la Véronique et le Chant des Ouvriers. Aujourd'hui ses refrains politiques et socialistes sont à peu près oubliés, mais la grâce naïve et rustique du chanteur restera son plus beau titre de gloire.*

Armand Silvestre, qui l'a, connu, dans ses dernières années, en parle ainsi :

« Une tête douce et ravagée encadrée de cheveux noirs encore, un profil d'une régularité admirable, un sourire d'une apostolique douceur, un homme que n'avait aigri aucun des déboires de la vie, un des plus grands poètes de cet âge, à mon humble avis, le seul dont des vers seront un jour comparés à ceux de La Fontaine, dont ils ont souvent le tour ingénu et qu'ils égalent quelquefois par le sentiment exquis des choses de la nature. Celui qui a dit de la fraise :

Rouge au dehors, blanche au dedans,
Comme les lèvres sur les dents,

et qui a défini ainsi l'hirondelle :

Petits pieds noirs avec deux grandes ailes,
celui qui a écrit les Pins, le Chant des Ouvriers, Ma Vigne, et les

admirables idylles qu'on a le tort de ne pas réimprimer, était certainement un poète de race. »

Ses œuvres sont éditées par MM. Garnier frères et Plon & Nourrit.

A. L.

LA VÉRONIQUE

QUAND les chênes, à chaque branche,
Poussent leurs feuilles par milliers,
La véronique bleue et blanche
Sème les tapis à leurs pieds ;
Sans haleine, à peine irisée,
Ce n'est qu'un reflet de couleur,
Pleur d'azur, goutte de rosée,
Que l'aurore a changée en fleur.

Douces à voir, ô véroniques !
Vous ne durez qu'une heure ou deux,
Fugitives et sympathiques
Comme des regards amoureux.

Les violettes sont moins claires,
Les bluets moins légers que vous,
Les pervenches moins éphémères
Et le myosotis moins doux.
Le dahlia, non plus la rose,
N'imiteront point votre azur ;
Votre couleur bleue est éclos
Simplement comme un amour pur.
Douces à voir, ô véroniques !
Vous ne durez qu'une heure ou deux,
Fugitives et sympathiques
Comme des regards amoureux.

Le papillon bleu vous courtise,

L'insecte vous perce le cœur,
D'un coup de bec l'oiseau vous brise,
Que guette à son tour l'oiseleur.
Rêveurs, amants, race distraite,
Vous effeuilleront au hasard,
Sans voir votre grâce muette,
Ni votre dernier bleu regard.

Douces à voir, ô véroniques !
Vous ne durez qu'une heure ou deux,
Fugitives et sympathiques
Comme des regards amoureux.

Ô fleur insaisissable et pure,
Saphir dont nul ne sait le prix,
Mêlez-vous à la chevelure
De celle dont je suis épris ;
Pointillez dans la mousseline
De son blanc peignoir entr'ouvert,
Et dans la porcelaine fine
Où sa lèvre boit le thé vert.

Douces à voir, ô véroniques !
Vous ne durez qu'une heure ou deux,
Fugitives et sympathiques
Comme des regards amoureux.

Fleurs touchantes du sacrifice,
Mortes, vous savez nous guérir ;
Je vois dans votre humble calice
Le ciel entier s'épanouir.
Ô véroniques ! sous les chênes
Fleurissez pour les simples cœurs
Qui, dans les traverses humaines,
Vont cherchant les petites fleurs.

Douces à voir, ô véroniques !

Vous ne durez qu'une heure ou deux,
Fugitives et sympathiques
Comme des regards amoureux.

LA MÈRE JEANNE

DANS la vie on ne reste guères
À l'âge riant des amours,
Les ans vont comme les rivières,
Et rien n'en peut barrer le cours.
Je ne suis plus la fille fraîche
Que l'on appelait Jeanneton ;
Le soleil a rougi la pêche,
Le rosier n'est plus en bouton.

Je suis la mère Jeanne,
Et j'aime tous mes nourrissons,
Mon cochon, mon taureau, mon âne,
Vaches, poulets, filles, garçons,
Dindons, et j'aime leurs chansons,
Comme, étant jeune paysanne,
J'aimais la voix de mes pinsons.

Quand j'étais encore jeunette,
Une autre ne posait pas mieux
Le papillon de sa cornette
Et le chignon de ses cheveux ;
Maintenant c'est une autre affaire,
Il s'agit bien de coqueter...
Du jour qu'on est mère et fermière,

On a d'autres chiens à fouetter.

Je suis la mère Jeanne,
Et j'aime tous mes nourrissons,
Mon cochon, mon taureau, mon âne,
Vaches, poulets, filles, garçons,
Dindons, et j'aime leurs chansons,
Comme, étant jeune paysanne,
J'aimais la voix de mes pinsons.

C'est la moisson, c'est la vendange,
Les semailles, la fenaison ;
C'est la lessive, et tout ça mange,
Tout ça boit plus que de raison.
Il faut qu'à tout je remédie,
Le bétail est ensorcelé,
Les enfants ont la maladie,
Cette nuit la vache a vêlé.

Je suis la mère Jeanne,
Et j'aime tous mes nourrissons,
Mon cochon, mon taureau, mon âne,
Vaches, poulets, filles, garçons,
Dindons, et j'aime leurs chansons,
Comme, étant jeune paysanne,
J'aimais la voix de mes pinsons.

Venez, poules à crête rouge,
Et mon beau coq tambour-major !
J'aime que tout ce monde bouge,
Je vois remuer mon trésor :
Ces marcassins, ce veau qui tette,
Ces canetons qui vont nageant,
Cet agneau qui bêle à tue-tête,
C'est pour moi le bruit de l'argent.

Je suis la mère Jeanne,

Et j'aime tous mes nourrissons,
Mon cochon, mon taureau, mon âne,
Vaches, poulets, filles, garçons,
Dindons, et j'aime leurs chansons,
Comme, étant jeune paysanne,
J'aimais la voix de mes pinsons.

C'est qu'il en faut dans un ménage
De l'argent blanc, de l'or vaillant ;
On n'en gagne pour son usage
Qu'en bien veillant et travaillant ;
Par-dessus, votre homme se grise,
Et trébuche en rentrant au nid ;
On se bat, mais après la crise
On s'embrasse, et tout est fini.

Je suis la mère Jeanne,
Et j'aime tous mes nourrissons,
Mon cochon, mon taureau, mon âne,
Vaches, poulets, filles, garçons,
Dindons, et j'aime leurs chansons,
Comme, étant jeune paysanne,
J'aimais la voix de mes pinsons.

LES TAUREAUX

VOYEZ pairre aux bords des marais
Ces taureaux dont les rudes traits,
Le fanon superbe,
Attirent plus d'un voyageur,
Qui les regarde, tout songeur,
De près tondre l'herbe.

On voit s'agiter les roseaux
Partout où leurs larges naseaux
Soufflent leur haleine :
Leurs yeux ont des reflets sanglants,
Leur poil flotte sur leurs fronts blancs
En touffes de laine.

Dans ces taureaux à l'œil de feu
L'Égypte aurait choisi son Dieu.
Pour ses sacrifices
Rome eût pris le plus argenté,
Le plus fier, qui passe en beauté
Les blanches génisses.

Leurs cornes menacent le ciel
Et perceraient d'un coup mortel,
En rase campagne,
Le plus vaillant toréador
Qui moissonne la gloire et l'or
Aux cirques d'Espagne.

Qu'il vienne à passer par hasard
Une génisse au doux regard,
Vers leur marécage,
Ils feront, sauvages amants,
Retentir de mugissements
Rivière et pacage.

Restez libres dans le désert,
Broutez le pâturage vert,
Fuyez nos entraves !
Loin des tyrans et des bourreaux,
Paissez en liberté, taureaux :
Les bœufs sont esclaves.

LES FRAISES DES BOIS

QUAND de juin s'éveille le mois,
Allez voir les fraises des bois
Où rougissent dans la verdure,
Plus rouges que le vif corail,
Balançant comme un éventail
Leur feuille à triple découpe.

Qui veut des fraises du bois joli ?
En voici,
En voici mon panier tout rempli,
De fraises du bois joli !

Rouge au dehors, blanche au dedans,
Comme les lèvres sur les dents,
La fraise épand sa douce haleine,
Où tient de l'ambre et du rosier ;
Quand elle monte du fraisier,
On sait que la fraise est prochaine.

Qui veut des fraises du bois joli ?
En voici,
En voici mon panier tout rempli,
De fraises du bois joli !

Ô fraise ! un poète latin
T'aurait fait mûrir sur le sein
De Vénus ou de sa maîtresse ;
Je te préfère où tu te plais,
À l'ombre où les rossignols
Modulent sans fin leur tendresse.

Qui veut des fraises du bois joli ?
En voici,
En voici mon panier tout rempli,
De fraises du bois joli !

Hélas ! n'entends-je pas venir
Un essaim qui vient vous cueillir ?
Petits garçons, petites filles ;
Ils pillent fraises, fleurs et nids,
Sans craindre les serpents tapis,
Ni les guêpes, ni les chenilles.

Qui veut des fraises du bois joli ?
En voici,
En voici mon panier tout rempli,
De fraises du bois joli !

Dans l'écorce du coudrier
Serrez les filles du fraisier :
Qu'elles ne voient plus la lumière ;
A la halle pour quelques sous,
Avec les panais et les choux,
On va les vendre à la fruitière.

Qui veut des fraises du bois joli ?
En voici,
En voici mon panier tout rempli,
De fraises du bois joli !

La fontaine des Innocents
Voit, la nuit, parmi les passants,
Dormir plus d'une paysanne
A qui son bras sert d'oreiller ;
La lune garde son panier,
La lune blonde et diaphane.

Qui veut des fraises du bois joli ?
En voici,
En voici mon panier tout rempli,
De fraises du bois joli !

La belle aurait pu, sans souci,
Manger ses fraises loin d'ici,
Au bord d'une verte fontaine,
Avec un joyeux moissonneur
Qui l'aurait prise sur son cœur ;
Elle aurait eu bien moins de peine.

Oui veut des fraises du bois joli ?
En voici,
En voici mon panier tout rempli,
De fraises du bois joli !

MA VIGNE

CETTE côte à l'abri du vent,
Qui se chauffe au soleil levant
Comme un vert lézard, c'est ma vigne ;
Le terrain en pierre à fusil
Résonne et fait feu sous l'outil ;
Le plant descend en droite ligne
Du fin bourgeon qui fut planté
Par notre bisaïeul Noé.

Bon Français, quand je vois mon verre
Plein de son vin couleur de feu,

Je songe, en remerciant Dieu,
Qu'ils n'en ont pas dans l'Angleterre.

Au printemps, ma vigne, en sa fleur,
D'une fillette a la pâleur ;
L'été, c'est une fiancée
Qui fait craquer son corset vert ;
À l'automne, tout s'est ouvert :
C'est la vendange et la pressée ;
En hiver, pendant son sommeil,
Son vin remplace le soleil.

Bon Français, quand je vois mon verre
Plein de son vin couleur de feu,
Je songe, en remerciant Dieu,
Qu'ils n'en ont pas dans l'Angleterre.

J'aime ma vigne en vieux jaloux.
Gare à ceux qui font les yeux doux
Et voudraient caresser la belle !
Mon sel pince le maraudeur,
Mais ne touche pas au rôdeur,
Au sorcier noir qui fait la grêle ;
Quand il s'empare d'un coteau,
C'est comme un loup dans un troupeau

Bon Français, quand je vois mon verre
Plein de son vin couleur de feu,
Je songe, en remerciant Dieu,
Qu'ils n'en ont pas dans l'Angleterre.

La cave où mon vin est serré
Est un vieux couvent effondré,
Voûté comme une vieille église ;
Quand j'y descends, je marche droit,
De mon vieux vin je bois un doigt,
Un doigt, deux doigts... et je me grise ;

À moi le mur et le pilier !
Je ne trouve plus l'escalier.

Bon Français, quand je vois mon verre
Plein de son vin couleur de feu,
Je songe, en remerciant Dieu,
Qu'ils n'en ont pas dans l'Angleterre.

La vigne est un arbre divin,
La vigne esc la mère du vin :
Respectons cette vieille mère,
La nourrice de cinq mille ans,
Qui, pour endormir ses enfants,
Leur donne à téter dans un verre ;
La vigne est mère des amours,
Ô ma Jeanne, buvons toujours !....

Bon Français, quand je vois mon verre
Plein de son vin couleur de feu,
Je songe, en remerciant Dieu,
Qu'ils n'en ont pas dans l'Angleterre.

GUSTAVE NADAUD

1821

GUSTAVE NADAUD, *est né à Roubaix. Fils d'un négociant du Nord, il fit ses études au collège Rollin, et vint plus tard établir un magasin de tissus Place des Victoires.*

Avec ses premières chansons, dont il composait lui-même la musique, il eut rapidement une grande vogue sous le second Empire. Quoique nous soyons loin de la *Mimi Pinson d'Alfred de Musset, de la Musette de Murger et de la Lisette de Béranger, on ne peut nier cependant l'esprit, la verve et l'entrain de fauteur des Deux Gendarmes.*

Les œuvres de Nadaud se trouvent chez Jouaust.

A. L.

LE POMMIER

LE vent est un sublime orchestre
Qui fait vibrer l'écho terrestre
Et fait l'arbre chanter.
Il souffle dans les branches folles
Des sons qui semblent des paroles
Et qu'on pourrait noter.

Hier, je trouve sur ma route
Un pommier qui causait.
Emu, je m'arrête, j'écoute.
Voici ce qu'il disait :

Passant qui regardes mes pommes,
Tu vois sans doute que nous sommes
En plus d'un point pareils ;
Mes fruits sont amers ou suaves,
Comme tes jours légers ou graves,
Nébuleux ou vermeils.

Que d'espérances avortées
Dans leur première fleur !
Que de croissances trop hâtées
Que le ver perce au cœur !

Pourtant la sève germe et monte ;
Alors un prodigue sans honte
Sur nous lève la main ;
Il cueille sa vendange verte,
Et vient couper l'artère ouverte
Au miel du lendemain.

Ou bien c'est l'homme au cœur de marbre,
L'avare froid et dur,
Qui laisse dessécher sur l'arbre
Mon sang liquide et mûr.

Ainsi vous récoltez sans cesse,
Par trop de hâte ou de paresse,
Le fruit vert ou gâté.

Le sage seul, parmi les hommes,
Cueille ses jours, cueille ses pommes,
Dans leur maturité.

CARCASSONNE

JE me fais vieux, j'ai soixante ans,
J'ai travaillé toute ma vie
Sans avoir, durant tout ce temps,
Pu satisfaire mon envie.
Je vois bien qu'il n'est ici-bas
De bonheur complet pour personne
Mon vœu ne s'accomplira pas :
Je n'ai jamais vu Carcassonne !

« On voit la ville de là-haut,
Derrière les montagnes bleues;
Mais, pour y parvenir, il faut,
Il faut faire cinq grandes lieues,
En faire autant pour revenir !
Ah! si la vendange était bonne !
Le raisin ne veut pas jaunir :
Je ne verrai pas Carcassonne !

« On dit qu'on y voit tous les jours,
Ni plus ni moins que les dimanches,
Des gens s'en aller sur le cours
En habits neufs, en robes blanches.

On dit qu'on y voie des châteaux
Grands comme ceux de Babylone,
Un évêque et deux généraux !
Je ne connais pas Carcassonne !

« Le vicaire a cent fois raison :
C'est des imprudents que nous sommes.
Il disait dans son oraison
Que l'ambition perd les hommes.
Si je pouvais trouver pourtant
Deux jours sur la fin de l'automne...
Mon Dieu ! que je mourrais content
Après avoir vu Carcassonne !

« Mon Dieu! mon Dieu ! pardonnez-moi
Si ma prière vous offense :
On voit toujours plus haut que soi,
En vieillesse comme en enfance.
Ma femme, avec mon fils Aignan,
A voyagé jusqu'à Narbonne ;
Mon filleul a vu Perpignan :
Et je n'ai pas vu Carcassonne ! »

Ainsi chantait, près de Limoux,
Un paysan courbé par l'âge.
Je lui dis : « Ami, levez-vous,
Nous allons faire le voyage. »
Nous partîmes le lendemain ;
Mais (que le bon Dieu lui pardonne !)
Il mourut à moitié chemin :
Il n'a jamais vu Carcassonne !

L'ÉPINGLE SUR LA MANCHE

LE roi se déshabillait
Avec Éloi, son valet.
En tirant la manche auguste,
Éloi se piqua. « C'est juste,
S'écria le roi ;

C'est ma faute, Éloi,
Car j'ai mis hier, dimanche,
Je ne sais pourquoi,
Une épingle sur ma manche.

— Sire, Votre Majesté
A sans doute ainsi noté,
Pour en garder la mémoire,
Quelque projet méritoire ?
— Oui, sans doute, Éloi,
Répondit le roi,
À te croire, ami, je penche ;
Mais pourquoi, pourquoi
Cette épingle sur ma manche ?

— Sire, Votre Majesté
Avait-elle médité
De renvoyer comme un cuistre
Son premier et seul ministre ?
— Non, mon bon Éloi,
Répondit le roi,
Laissons l'oiseau sur la branche ;
Mais pourquoi, pourquoi
Cette épingle sur ma manche ?

— Sire, Votre Majesté
Aurait-elle décrété
De doubler mes honoraires
Aux dépens de mes confrères ?
— Non, mon pauvre Éloi,
Répondit le roi,
Ta demande est assez franche ;
Mais pourquoi, pourquoi
Cette épingle sur ma manche ?

— Sire, Votre Majesté
Veut-elle faire un traité

Avec le roi de Navarre ?
La guerre est un jeu barbare.
— Non, mon sage Éloi,
Répondit le roi,
J'ai besoin d'une revanche ;
Mais pourquoi, pourquoi
Cette épingle sur ma manche ?

— Sire, Votre Majesté
Aurait-elle contracté
Quelque emprunt ou quelque dette
Dont le paiement l'inquiète ?
— Non, prudent Éloi,
Répondit le roi,
Ce qu'on doit, on le retranche ;
Mais pourquoi, pourquoi
Cette épingle sur ma manche ?

— Sire, Votre Majesté
Songeait-elle à sa santé ?
Elle aurait besoin peut-être
D'un médecin ou d'un prêtre ?
— Non, mon brave Éloi,
Répondit le roi,
Je suis ferme sur la hanche ;
Mais pourquoi, pourquoi
Cette épingle sur ma manche ?

— Alors, Votre Majesté
Songeait à l'hérédité
De son trône de Castille ?
Elle n'a ni fils ni fille.
— Oui, mon cher Éloi,
S'écria le roi,
Va chercher la reine Blanche ! »
Et voilà pourquoi
L'épingle était sur sa manche.

ERNEST PRAROND

1821

ERNEST PRAROND, *né à Abbeville, donna comme poète : Fables (1847), Sylves politiques, avec son ami Levavasseur, (1849), Paroles sans musique (1855), À la chute du jour (1876), Les Pyrénées (1877), Du Louvre au Panthéon (1881), Théâtre sous le chêne (1883), Le Jardin des racines noires (1886).*

M. Philippe de Chennevières loue en bon style la manière de Prarond « le tour délibéré de sa phrase, le ton net, gai, coloré de son mot, sa pointe comique. » Il ajoute que le véritable caractère du poète d'Abbeville est la bonhomie, « la leste bonhomie des vieux conteurs du nord de la France. »

Cela était écrit en 1862. M. Prarond s'est fait depuis une nouvelle manière, savante, compliquée, remarquablement originale. Les connaisseurs aimeront ces vers pleins d'aperçus nouveaux, de tours étranges, d'expressions créées, dans lesquels le bizarre même a sa franchise et son naturel ; ils goûteront ces fruits de forte saveur sous une écorce parfois étrange et rude.

Les poésies d'Ernest Prarond ont été publiées par A. Lemerre.

A. FRANCE.

LE PARDON DE LESBIE

Parmi les sœurs des dieux et des chèvres camuses,
Les plus belles qu'au monde aient fait aimer les Muses,
Que leur nom soit Hélène, Amaryllis, Héro,

Toi qu'on dira toujours « la belle au passereau, »
Ô méchante Lesbie, aimée et diffamée,
Qu'outragea ton poète, adorable opprimée,
Tombée où tu devais, hélas ! descendre un jour,
Je te retirerai du sombre carrefour ;
Je te délivrerai des hontes de Subure ;
Ma pitié sur tes lins ira jeter la bure ;
Et l'austère manteau qui, rude, froissera
Tes poignets délicats et ta gorge, sera
Le rachat des zéphyrus de Cos que tu lacères
Et du ciel bleu mêlé dans les tissus des Sères.
Je te prodiguerai cette grande pitié
Meilleure que l'amour, égale à l'amitié,
À la miséricorde éparse, immesurée,
Divine, éther clément dans la paix azurée,
Qui pénètre le monde et l'emplit, poursuivant
Jusqu'aux gouffres déserts tout principe vivant,
Et, du brin d'herbe à l'astre égaré, l'enveloppe...
Ne la repousse pas, dirai-je à Pénélope ;
Ne vous reculez pas, mères des vieux Romains ;
Ô Lucrèce, qui mis le glaive en tant de mains,
Sois-lui facile ; et vous qui vécûtes sacrées,
Vestales, oubliez des fautes exécrées. —
Et je serai pour toi le myste auguste, ayant,
Cœur plein, tous les pardons du Monde bienveillant.

LES QUAIS SAVANTS

A H ! la Seine est toujours la bonne institutrice.
Lutèce l'eut pour sœur, Paris l'a pour nourrice.
Elle apporte du fond des Gaules, des forêts,
Des champs, l'esprit du sol, des airs, les souffles frais,

La respiration fiévreuse des poitrines
Qu'agitent, généreux, le combat des doctrines
Et l'espoir vaincu de voir l'humanité,
— La France au cœur, — prendre âme et voix de la Cité.
Elle apporte le vin des vignes glorieuses ;
Elle apporte le bois pour les nuits studieuses,
Pour les foyers amis. — Souvenirs évoqués !
Le vrai cœur de Paris bat non loin de ses quais,
À gauche de la grande artère aux eaux fécondes
Et sous le mont sacré, mamelle des deux mondes
Où vinrent s'abreuver les peuples, les esprits,
Les faibles et les forts, les grands, Dante compris,
Les insoumis, Villon, les délicats, Érasme,
Ceux qui faisaient brûler, ceux dont l'enthousiasme
Oùtré de voir le juste ou le droit trébucher,
Avec colère et joie acceptait le bûcher.
La Seine aime le mont des combats et des veilles
Avant le Louvre orgueil et gardien des merveilles ;
Ses quais même ont ce culte et l'affirment deux fois.
C'est du côté par l'ombre accaparé dix mois,
Mais salué par l'aube encore au temps des givres,
Que sur les parapets s'entassent les vieux livres,
Et c'est de ce côté qu'en toutes les saisons
Les fleurs tombent aussi de pleines cargaisons.
Le livre ouvre sa page, et la fleur sa corolle.
Du livre et de la fleur le vent prend la parole,
Fond l'antique savoir dans l'odeur du matin,
Et, son hymne ainsi fait, le porte au mont latin.

PAYSAGE

Du côté du midi, le ciel d'un blanc d'argent,
De filets nuageux marbré comme une pierre,
Où, bien haut, l'hirondelle apparaissait nageant,
D'un éclat douloureux fatiguait la paupière.

Sur ma tête, le ciel d'un pur bleu d'outremer,
A peine par endroits, dans sa profondeur vague,
Semé de flocons blancs, muait comme la mer
Lorsqu'un remous léger fait moutonner la vague.

Du côté du levant, d'où venait un vent doux,
À l'opposé du point que gagnait l'incendie,
Le ciel plus gris berçait des nuages plus roux,
Où déjà la lumière était comme engourdie.

Du côté du couchant, on pouvait deviner
Le Pnyx du ciel, aimé du riche crépuscule
Dont l'éloquence d'or s'applique à nous donner
Les secrets du soleil qui sous la mer recule.

Les villages de loin semblaient des bois épais
D'où ne montaient dans l'air ni rumeur ni fumée ;
La campagne déserte était pleine de paix,
Le grillon chantait seul sous l'herbe consumée.

Un moulin, que cachait un défaut de terrain,
Semblait, dressant ses bras au niveau de la plaine,
Un éternel semeur jetant au loin son grain
Et sur la terre nue ouvrant sa droite pleine.

Les chevaux à cette heure étant au râtelier,
Les moissonneurs dormaient au pied des rondes meules,
Et l'on voyait à peine en leur pas régulier
Quelques filles des champs qui s'en revenaient seules.

Tournant à grands coups d'aile au-dessous du ciel clair
Et profitant de l'heure où le moissonneur chôme,

Comme des écoliers en l'absence du clerc,
Des bandes de pigeons s'abattaient dans le chaume.

Je m'étais assis, lourd, ayant soufflé d'ahan.
Dans le trèfle voisin mon chien fourrageait, frisque,
Et, pour indiquer l'heure en l'agreste cadran,
Les pommiers à leurs pieds jetaient une ombre en disque.

Et véritablement, en contemplant ce ciel
Et ces calmes aspects de la terre féconde,
Je ne pensais à rien, contemplateur charnel,
A rien qu'à ce beau ciel sur cette terre blonde.

Qui m'eût dit cependant : « Ce point de la saison
Et cette heure du jour, homme, te représentent
Le milieu de la vie en pleine fauchaison,
Quand l'esprit s'est repu des fictions qui mentent ; »

Qui m'eût ainsi parlé, certes, eût eu raison.
Le milieu de la vie est le temps des récoltes,
Le temps où, les blés mûrs marchant vers la maison.
Les sanves ont senti la faux sur leurs révoltes.

Du côté du levant, de l'enfance, déjà
Le gris devient l'obscur ; le couchant, au contraire,
Qui des voiles traînants plus tard se dégagea,
Lorsqu'approche la nuit, plus ardemment s'éclaire.

HENRY MURGER

1822-1861

L^E, *Conteur de la bohème en est aussi le poète. Né à Paris, Henry Murger devint clerc d'avoué, puis secrétaire d'un Russe lettré, auprès de qui il trouva la liberté d'esprit et les loisirs qui permettent décrire. Prosateur charmant, il fit des vers essentiellement parisiens, qui sont des variations idéales sur les joies et les misères de la vie de bohème, au temps passé du pays latin.*

En parlant de Murger, Théophile Gautier dit qu'avec lui « s'en va l'originalité la plus brillante qu'ait produite le petit journal ; car c'est là qu'il a fait ses premières armes et qu'ont paru d'abord les scènes de la Vie de Bohème, qui, sous forme de livre et de pièce, devaient obtenir un si vif succès.

« Murger résume en lui une époque littéraire. Il a peint, avec une verve, un esprit et un sentiment qu'on ne dépassera pas, les mœurs exceptionnelles et fantasques d'une jeunesse qui, depuis, s'est peut-être un peu trop corrigée. »

On a réuni ses poésies complètes dans un volume qui a pour titre : Les Nuits d'Hiver.

Les œuvres d'Henry Murger se trouvent chez Calmann Lévy.

A. L.

LE REQUIEM D'AMOUR

FRAGMENT

Nous étions bien heureux dans la petite chambre,

Quand ruisselait la pluie et que soufflait le vent ;
Assis dans le fauteuil, près de l'âtre, en décembre,
Aux lueurs de tes yeux j'ai rêvé bien souvent.

La houille pétillait ; en chauffant sur les cendres,
La bouilloire chantait son refrain régulier
Et faisait un orchestre au bai des salamandres
Qui voltigeaient dans le foyer.

Feuilletant un roman, paresseuse et frileuse,
Tandis que tu fermais tes yeux ensommeillés,
Moi je rajeunissais ma jeunesse amoureuse,
Mes lèvres sur tes mains et mon cœur à tes pieds.

Aussi, quand on entrait, la porte ouverte à peine,
On sentait le parfum d'amour et de gaité
Dont notre chambre était du matin au soir pleine,
Car le bonheur aimait notre hospitalité.

Puis l'hiver s'en alla ; par la fenêtre ouverte
Le printemps, un matin, vient nous donner l'éveil.
Et ce jour-là tous deux, dans la campagne verte,
Nous allâmes courir au-devant du soleil.

C'était le vendredi de la sainte semaine,
Et, contre l'ordinaire, il faisait un beau temps :
Du val à la colline et du bois à la plaine,
D'un pied leste et joyeux, nous courûmes longtemps.

Fatigués cependant par ce pèlerinage,
Dans un lieu qui formait un divan naturel,
Et d'où l'on pouvait voir au loin le paysage,
Nous nous sommes assis en regardant le ciel.

Les mains pressant les mains, épaule contre épaule,
Et, sans savoir pourquoi, l'un et l'autre oppressés,
Notre bouche s'ouvrit sans dire une parole,

Et nous nous sommes embrassés.

Près de nous l'hyacinthe avec la violette
Mariaient leur parfum qui montait dans l'air pur;
Et nous vîmes tous deux, en relevant la tête,
Dieu qui nous souriait à son balcon d'azur.

« Aimez-vous, disait-il ; c'est pour rendre plus douce
« La route où vous marchez que j'ai fait sous vos pas
« Dérouler en tapis le velours de la mousse.
« Embrassez-vous encor, — je ne regarde pas.

« Aimez-vous, aimez-vous: dans le vent qui murmure,
« Dans les limpides eaux, dans les bois reverdis,
« Dans l'astre, dans la fleur, dans la chanson des nids,
« C'est pour vous que j'ai fait renaître ma nature.

« Aimez-vous, aimez-vous; et de mon soleil d'or,
« De mon printemps nouveau qui réjouit la terre,
« Si vous êtes contents, au lieu d'une prière
« Pour me remercier, — embrassez-vous encor. »

LA CHANSON DE MUSETTE

Hier, en voyant une hirondelle
Qui nous ramenait le printemps,
le me suis rappelé la belle
Qui m'aima quand elle eut le temps.
Et pendant toute la journée,
Pensif, je suis resté devant
Le vieil almanach de l'année
Où nous nous sommes aimés tant.

Non, ma jeunesse n'est pas morte,
Il n'est pas mort ton souvenir;
Et si tu frappais à ma porte,
Mon cœur, Musette, irait t'ouvrir.

Puisqu'à ton nom toujours il tremble,
Muse de l'infidélité.
Reviens encor manger ensemble
Le pain béni de la gaîté.

Les meubles de notre chambrette,
Ces vieux amis de notre amour,
Déjà prennent un air de fête
Au seul espoir de ton retour.
Viens, tu reconnaîtras, ma chère,
Tous ceux qu'en deuil mit ton départ,
Le petit lit — et le grand verre
Où tu buvais souvent ma part.

Tu remettras la robe blanche
Dont tu te parais autrefois,
Et comme autrefois, le dimanche,
Nous irons courir dans les bois.
Assis le soir sous la tonnelle,
Nous boirons encor ce vin clair
Où ta chanson mouillait son aile
Avant de s'envoler dans l'air.

Dieu, qui ne garde pas rancune
Aux méchants tours que tu m'as faits,
Ne refusera pas la lune
À nos baisers, sous les bosquets.
Tu retrouveras la nature
Toujours aussi belle, et toujours,
Ô ma charmante créature,
Prête à sourire à nos amours.

Musette qui s'est souvenue,
Le carnaval étant fini,
Un beau matin est revenue,
Oiseau volage, à l'ancien nid ;
Mais en embrassant l'infidèle,

Mon cœur n'a plus senti d'émoi,
Et Musette, qui n'est plus elle,
Disait que je n'étais plus moi.

Adieu, va-t'en, chère adorée,
Bien morte avec l'amour dernier ;
Notre jeunesse est enterrée
Au fond du vieux calendrier.
Ce n'est plus qu'en fouillant la cendre
Des beaux jours qu'il a contenus
Qu'un souvenir pourra nous rendre
La clef des paradis perdus.



ANDRÉ LEMOYNE

ANDRÉ LEMOYNE

ANDRÉ LEMOYNE

1822

A NDRÉ LEMOYNE, *né à Saint-Jean d'Angély (Charente Inférieure), fut d'abord avocat à Paris en 1847, compositeur d'imprimerie en 1850, puis correcteur ; en 1877, il fut nommé archiviste à l'École nationale des Arts décoratifs.*

Comme poète, André Lemoyne s'est fait surtout une place à part et très personnelle dans la pléiade contemporaine, par la manière large et précise de comprendre le paysage et de rendre les divers aspects de la mer et du ciel. Le songe du Grand Veneur donne une idée juste de son amour profond de la forêt.

Madame Alphonse Daudet, quand furent publiés *Paysages de Mer et Fleurs des Prés*, s'exprimait ainsi :

« Les poèmes intitulés : *Prieuse, Retour, Les Berceaux, Printemps*, sont délicieux et d'une grâce exquise, mais les paysages qui suivent ont une incomparable grandeur ; le poète, pour les traduire, ne les a pas seulement regardés, il les a respirés, il s'est imprégné des brumes d'automne, des effluves salés

montent jour et nuit des embruns de la mer.

« C'est d'une vérité intense, et la page où sont écrits ces beaux vers s'illumine réellement de ces clartés lunaires remuées par les flots ; et quelle inspiration sereine, robuste, émue devant la mer par ses splendeurs tranquilles et non par le danger quelle promène avec l'écume de ses vagues ! » Si la manière habituelle de procéder du poète nous rappelle parfois les toiles les plus heureuses des Maîtres hollandais qui savaient faire grand *dans un petit cadre, d'autre part plusieurs de ses derniers poèmes, comme Un fleuve à la mer, La Bataille,*

Beethoven et Rembrandt, *témoignent que l'auteur nest pas resté étranger aux scènes les plus grandioses et quelles ont pris une large place dans son œuvre.*

André Lemoyne a publié chez A. Lemerre : Les Charmeuses, Légendes des Bois et Chansons marines, *deux volumes* ; — *et un volume de prose* : Une Idylle normande et Le Moulin des Prés.

En résumé, ou pourrait fort bien appliquer à ce maître paysagiste ce qu'il dit lui-même des peintres hollandais :

Ils avaient achevé, dans une foi profonde,
Des œuvres de lumière et de joie et d'amour,
Léguant à l'avenir un petit coin du monde
Qu'ils avaient éclairé d'un si merveilleux jour.

DÉSIRÉ LEMERRE.

LE SONGE DU GRAND VENEUR

I

Je passais à travers la forêt des Ardennes
Quelques siècles après le vieux roi Pharamond,
Mais c'était bien avant les quatre fils Aymon. —
Les biches et les cerfs, et les daims et les daines

Descendaient en famille au bord des clairs étangs. —
Entre les joncs fleuris les hardes venaient boire
En laissant sur les eaux de grands cercles de moire,
Où tremblaient élargis les aunes miroitants.

Tous ces fauves charmants, à la robe lustrée,

S'abreuvaient... quand le bruit lointain d'un oliphant
Fit tressaillir le cerf, et la biche, et son faon...
Et la harde sous bois rentra tout effarée.

Une femme apparut (venant on ne sait d'où)
Sur le bord de letang, jeune et belle inconnue,
Portant la robe courte avec la jambe nue
De la cheville au moins jusqu'en haut du genou.

Mince écharpe de laine à l'épaule agrafée;
(Robe d'un bleu d'azur, écharpe bleu turquin);
Le pied vif et cambré moulant son brodequin;
Une fierté de reine, une grâce de fée;

Et dans les cheveux blonds parfois apparaissant,
Un fin bijou d'or pâle, un petit diadème
(De son pouvoir sans doute allégorique emblème),
Comme un lever de lune à son premier croissant.

II

Souriante à l'aspect tranquille des eaux fraîches,
Elle était belle à voir, la coureuse des bois,
Laissant tomber son arc et jetant son carquois,
Qui dans l'herbe au hasard éparpilla ses flèches.

Pas un souffle dans l'air. — Par un soir estival,
Les feuilles se taisaient dans la chaleur torride.
Sous les bois, l'étang clair dormait calme et sans ride,
Et la fraise embaumait les profondeurs du val.

La femme voulut prendre un bain, après sa course,
Dans cette eau vierge et bleue où pas un être humain
N'avait trempé l'orteil, ignorant le chemin,
Et dont les fauves seuls avaient flairé la source.

Vite elle déchaussa son petit pied charmant
(Tout en elle était pur, tout en elle était chaste).
Interrogeant des yeux la haute forêt vaste,
La blonde abandonna son dernier vêtement,

Et sur un fond vert sombre apparut toute blanche...
Quand elle descendit au bord du grand miroir,
Profondément limpide, elle aurait pu s'y voir,
D'une main retenue à quelque basse branche,

Mais, pas même un instant, la femme n'y songea.
De sa rare beauté fièrement dédaigneuse,
Devant elle tout droit cheminant, la baigneuse,
Quand son pied toucha l'eau, d'un brusque élan plongea.

Filant comme une vive à rapide nageoire,
Elle reprit haleine au milieu de l'étang,
Où s'étaient aux yeux, comme un jardin flottant,
Des nymphæas ouverts, larges roses d'ivoire.

Comme elle, sur les eaux, respirant la fraîcheur,
En la voyant passer, de grands cygnes sauvages,
Qui lentement suivaient la courbe des rivages,
Parfois s'approchaient d'elle, émus de sa blancheur.

Quand elle s'échappa de son bain, ruisselante,
Les cheveux dénoués, au déclin du soleil,
L'astre l'enveloppa d'un chaud rayon vermeil,
Et sur la chair de nacre essuya l'eau perlante.

Heureuse de son bain, la blonde rattacha
Sa robe et son écharpe, et vite rhabillée,
En voyant à son arc une corde mouillée,
D'un geste impatient et brusque l'arracha.

Quand l'arc fut bien tendu par une corde sèche.

Une biche passait en travers du chemin.
La femme en souriant, pour se faire la main,
Lança comme au hasard une première flèche,

Qui, décrivant sa courbe assez haute en sifflant,
Arrêta court la biche, une bête superbe,
Abattue en laissant un flot rouge dans l'herbe,
Et râlant sous la flèche attachée à son flanc.

III

Mais voici, débouchant d'un massif de vieux hêtres,
Lancée à corps perdu, hurlant à pleine voix,
Une meute éveillant tous les échos des bois,
Que suit un fier chasseur, chaussé de hautes guêtres,

Portant la barbe en fourche et la moustache en croc,
Chevelu comme un roi des races primitives,
Dans toute sa rudesse et sa fierté natives,
Et sonnant de sa trompe, une corne d'auroch.

Surprise à son aspect, non pas effarouchée,
Arrêtant d'un regard tous ses chiens murmurants,
La belle chasseresse ayant dit: « Je la prends, »
Mit un pied souverain sur la bête couchée.

« Tu devrais le savoir, cette biche est à moi ;
C'est ma flèche qui l'a mortellement blessée.
— Peut-être, mais d'abord mes chiens l'avaient forcée,
Quand tu vins me les rompre... et je l'aurais sans toi. »

Alors, comme d'instinct, d'un geste involontaire,
Le farouche veneur lui serra le poignet,
(Si peu qu'il y toucha, la peau blanche en saignait),
Car c'était un chasseur d'un âpre caractère.

Elle, regardant l'homme en face, répondit,
Très calme : « Bien à tort ici j'étais venue,
Puisque tu ne m'as point dès l'abord reconnue,
Diane... N'es-tu pas saint Hubert ? — Tu l'as dit.

— Certes je m'attendais à plus de courtoisie
De ta part... je pensais qu'on était moins brutal
Quand on vit à la cour de Pépin d'Héristal...
— Pardon, je vous croyais dans vos forêts d'Asie,

Morte depuis longtemps... et, je ne sais pourquoi,
J'avais cru voir en vous une reine burgonde...
Jamais ciel n'éclaira plus merveilleuse blonde.
Je tombe à vos genoux divins... Pardonnez-moi.

Daignez clairement lire au fond de ma pensée.
Je veux dire à la vie un éternel adieu... »
Humblement saint Hubert lui tendit son épieu,
Tournant la pointe au cœur : « Frappez, reine offensée ! »

Elle hésita d'abord... À voir ces beaux yeux francs
Arrêtés sur les siens, ses sourcils se froncèrent...
Puis le courroux tomba... ses regards se baissèrent
Devant le fier chasseur de la tribu des Francs.

Saint Hubert était fils du grand duc d'Aquitaine...
À l'heure solennelle où le jour disparaît,
Diane et lui rentraient tous deux dans la forêt,
Gravement, lui très humble, elle un peu moins hautaine.

Et, les suivant de loin, mais sans bruit, ce soir-là,
En se parlant tout bas, les deux meutes mêlées
Perdirent leur chemin par de sombres allées,
Car le dernier croissant de lune se voila.

CHANSON MARINE

Nous revenions d'un long voyage,
Las de la mer et las du ciel.
Le banc d'azur du cap Fréhel
Fut salué par l'équipage.

Bientôt nous vîmes s'élargir
Les blanches courbes de nos grèves ;
Puis, au cher pays de nos rêves,
L'aiguille des clochers surgir.

Le son d'or des cloches normandes
Jusqu'à nous s'égrenait dans l'air ;
Nous arrivions par un temps clair,
Marchant à voiles toutes grandes.

De loin nous fûmes reconnus
Par un vol de mouettes blanches,
Oiseaux de Granville et d'Avranches,
Pour nous revoir exprès venus.

Ils nous disaient : « L'Orne et la Vire
Savent déjà votre retour,
Et c'est avant la fin du jour
Que doit mouiller votre navire.

« Vous n'avez pas compris les pleurs
Des vieux pères qui vous attendent.
Les hirondelles vous demandent,
Et tous vos pommiers sont en fleurs.

« Nous connaissons de belles filles,
Aux coiffes en moulin à vent,

Qui de vous ont parlé souvent,
Au feu du soir dans vos familles.

« Et nous en avons pris congé
Pour vous rejoindre à tire-d'ailes.
Vous avez trop vécu loin d'elles,
Mais pas un seul cœur n'a changé. »

AU DELÀ

La nuit, quand nous voyons, au mirage des rêves,
Revivre les absents que nous avions aimés,
Ils reviennent parfois cheminant sur les grèves,
En côtoyant la mer dont les flots sont calmés.

Ils marchent tout songeurs dans la pleine lumière.
Ils approchent... Sont-ils éveillés ou dormants?
Mais leur voix nous rassure en parlant la première,
Nous les reconnaissons dans nos embrassements ;

Et nous restons muets longtemps, n'osant rien dire
Devant leur beau regard tranquille et lumineux.
Emus profondément de leur grave sourire,
Nous leur touchons les mains, le cœur... Ce sont bien eux,

Avec le même geste et la même attitude,
Nous apparaissant tels qu'ils étaient autrefois,
Avec le vêtement qu'ils portaient d'habitude...
Et nous tressaillons d'aise au timbre de leur voix.

Ils nous disent : « Je sais ce que ton cœur demande.
Nous ne t'oublions pas si nous t'avons quitté ;
Mais regarde... tu vois comme la mer est grande,
Et nous étions là-bas... loin... de l'autre côté...

« Loin... très loin... au delà des horizons visibles,
Et sous d'autres soleils, aux pays inconnus
Où passent dans les fleurs des rivières paisibles.
Mais les êtres vivants n'y sont jamais venus.

« Bien différent du monde où s'agitent les hommes,
Là-bas nous habitons un merveilleux séjour.
Tôt ou tard, vous irez nous rejoindre où nous sommes,
Dans l'oasis de paix, de lumière et d'amour.

« Si nous venons, la nuit, dans le calme d'un rêve,
De chères visions charmer vos yeux dormants,
C'est que rien dans la mort terrestre ne s'achève :
Vos cœurs sont éclairés par vos pressentiments. »

MAÎTRES ANCIENS

J'admire de plein cœur les peintres de Hollande
Qui, voyant la nature avec sincérité,
Restaient chez eux, trouvant leur patrie assez grande,
Et mouraient sous un ciel qu'ils n'ont jamais quitté.

J'aime surtout les fins et clairs paysagistes,
Dans les brumes du Nord maîtres si lumineux ! —
Ces profonds ingénus, humbles et grands artistes,
Assurément portaient une lumière en eux.

Bien peu leur suffisait : ils peignaient à leur guise
Un rayon de soleil s'arrêtant sur un pré,
Quelque moulin tournant de la Gueldre ou la Frise,
Un vieux hêtre d'automne au feuillage empourpré,

Ou de profondes cours d'ancienne hôtellerie. —

Ruysdaël, Van der Heyden, Hobbéma, Van der Meer,
Comprenaient la nature, ou sévère ou fleurie,
Et les hameaux des bois et les villes de mer.

Comme elles s'enfuyaient leurs vastes plaines basses
Où, flairant l'air salin, le tranquille bétail
Pâturait avec lenteur les hautes herbes grasses,
Dans le flot de verdure où trempe son poitrail ;

Où, consultant des yeux l'atmosphère brumeuse
Qui s'éclaire dans l'Est, un grave ruminant
Regarde le soleil se lever sur la Meuse,
Dans les joncs et roseaux partout s'illuminant !

Et les maisons d'un port, dont les hautes rangées
S'éveillent à la fois dans le jour matinal,
Apparaissent au loin, clairement imagées,
Dans le calme et profond miroir d'un grand canal.

De vieux marins, fumant au seuil de leur cabane,
Qui, dans les mers du Sud, ont navigué longtemps,
Accompagnent des yeux dans le ciel diaphane,
Aux bords de l'horizon, les navires partants.

Partout le mouvement, la lumière et la vie,
L'idéal s'échappant de la réalité,
L'homme heureux de son être, et la bête ravie,
Dans un tout petit cadre où tient l'immensité.

II

À peindre la forêt, la prairie ou la dune,
Les braves gens gagnaient de minces revenus.
Le plus grand nombre, hélas ! ne faisait pas fortune,
Et quelques-uns d'entre eux expiraient inconnus.

Ils avaient travaillé simplement pour la gloire,
Mais la gloire pour eux venait longtemps après.
Leur nom comme un éclair illuminait l'histoire
Quand ils dormaient, depuis cent ans, sous les cyprès.

Qu'importe ! — Ils avaient dit ce qu'ils avaient à dire,
En langage précis, pittoresque et charmant,
Dans quelque page heureuse où chacun pouvait lire,
En prenant une part de leur enchantement.

Ils avaient achevé, dans une foi profonde,
Des œuvres de lumière et de joie et d'amour,
Léguant à l'avenir un petit coin du monde,
Qu'ils avaient éclairé d'un si merveilleux jour.

UN FLEUVE À LA MER

Quand un grand fleuve a fait trois ou quatre cents lieues
Et longtemps promené ses eaux vertes ou bleues
Sous le ciel refroidi de l'ancien continent,
C'est un voyageur las, qui va d'un flot traînant.

Il n'a pas vu la mer, mais il l'a pressentie.

Par de lointains reflux sa marche est ralentie ;

Le désert, le silence accompagnent ses bords.
Adieu les arbres verts. — Les tristes fleurs des landes,
Bouquets de romarins et touffes de lavandes,
Lui versent les parfums qu'on répand sur les morts.

Le seul oiseau qui plane au fond du paysage,
C'est le goéland gris, c'est l'éternel présage
Apparaissant le soir qu'un fleuve doit mourir,
Quand le grand inconnu devant lui va s'ouvrir.



LOUIS BOUILHET

LOUIS BOUILHET

LOUIS BOUILHET

1822-1869

L OUIS HYACINTHE BOUILHET, *naquit à Cany (Seine-Inférieure) le 27 Mai 1822. Son père, chef des ambulances dans la Campagne de 1812, passa la Bérésina à la nage en portant sur sa tête la caisse du régiment, et mourut jeune par suite de ses blessures.*

Ce détail biographique nous est donné par Gustave Flaubert. L'inaltérable amitié qui lia jusqu'au dernier jour l'éminent prosateur et l'aimable poète fait le plus grand honneur à tous deux.

L'éclatant succès de *Melœnis*, publiée par la Revue de Paris, révéla d'abord Louis Bouilhet comme un vrai dilettante dans les scènes antiques de la vie romaine. Plus tard, dans les *Fossiles*, il s'affirma comme un puissant virtuose dans un ample décor du monde antédiluvien.

C'est dans *Festons et Astragales* et dans *Dernières Chansons* que nous trouvons de petites toiles magistralement brossées, où le dessin et la couleur rivalisent de justesse et de précision. Ces œuvres de patience et de lumière nous rappellent les riches éventails chinois et les fines laques japonaises où les artistes du Levant traduisent leurs plus chères fantaisies. À côté de ces petites toiles heureuses, Louis Bouilhet aime à nous peindre des scènes humoristiques qui nous font ressouvenir des trumeaux galants où s'épanouissaient les belles rieuses d'autrefois, nos aïeules du siècle dernier : bergers mondains, reines amoureuses et tourterelles roucoulantes, sur des pelouses de haute lisse dans leurs panneaux fleuris.

Outre ses poésies, Louis Bouilhet a fait représenter avec succès plusieurs pièces de théâtre, telles que Madame de Montarcy, Hélène Peyron, etc.

Ses œuvres ont été publiées par A. Lemerre.

ANDRÉ LEMOYNE.

PRINTEMPS

LÈVE-TOI ! lève-toi ! le printemps vient de naître.
Là-bas, sur les vallons, flotte un réseau vermeil.
Tout frissonne au jardin, tout chante, et ta fenêtre,
Comme un regard joyeux, est pleine de soleil.

Les larges espaliers, couverts de boutons roses,
De leur haleine douce embaument le ciel pur.
Seule, la vigne est nue, et, près des fleurs écloses,
Comme un serpent transi rampe au long du vieux mur.

Du côté des lilas aux touffes violettes,
Mouches et papillons bruissent à la fois ;
Et le muguet sauvage, ébranlant ses clochettes,
A réveillé l'amour endormi dans les bois.

Puisque avril a semé ses marguerites blanches,
Laisse ta mante lourde et ton manchon frileux ;
Déjà l'oiseau t'appelle, et tes sœurs les pervenches
Te souriront dans l'herbe en voyant tes yeux bleus.

Viens, partons ! Au matin, la source est plus limpide ;
N'attendons pas du jour les brûlantes chaleurs ;
Je veux mouiller mes pieds dans la rosée humide,
Et te parler d'amour sous les poiriers en fleurs !

TOU-TSONG

Le long du fleuve Jaune, on ferait bien des lieues,
Avant de rencontrer un mandarin pareil.
Il fume l'opium, au coucher du soleil,
Sur sa porte en treillis, dans sa pipe à fleurs bleues.

D'un tissu bigarré son corps est revêtu ;
Son soulier brodé d'or semble un croissant de lune ;
Dans sa barbe effilée il passe sa main brune,
Et sourit doucement sous son bonnet pointu.

Les pêchers sont eh fleurs ; une brise légère
Des pavillons à jour fait trembler les grelots ;
La nue, à l'horizon, s'étale sur les flots,
Large et couleur de feu, comme un manteau de guerre.

C'est Tou-Tsong le lettré ! Tou-Tsong le mandarin !
Le peuple, à son aspect, se recueille en silence,
Quand, sous le parasol qu'un esclave balance,
Il marche gravement au son du tambourin.

Dans ses buffets sculptés la porcelaine éclate ;
Il a de beaux lambris faits de bois odorants ;
Ses cloisons sont de toile aux dessins transparents,
Et la nappe à sa table est en drap d'écarlate.

Il laisse le riz fade à ceux du dernier rang ;
Le millet fermenté pour le peuple ruisselle ;
Il mange, à ses repas, le nid de l'hirondelle,
Et boit le vin sucré des rives de Kiang.

Puis, sillonnant le lac, au pied des térébinthes,
Sur la jonque bizarre il se berce en rêvant,

Ou, dans le pavillon qui regarde au levant,
Cause avec ses amis, sous les lanternes peintes.

(Festons et Astragales)

LA COLOMBE

Quand chassés, sans retour, des temples vénérables,
Tordus au vent de feu qui soufflait du Thabor,
Les grands Olympiens étaient si misérables
Que les petits enfants tiraient leur barbe d'or ;

Durant ces jours d'angoisse où la terre étonnée
Portait, comme un fardeau, l'écroulement des cieux,
Un seul homme, debout contre la destinée,
Osa, dans leur détresse, avoir pitié des dieux.

C'était un large front, — un Empereur, — un sage,
Assez haut sur son trône et sur sa volonté
Pour arrêter du doigt tout un siècle au passage,
Et donner son mot d'ordre à la Divinité.

Or, un soir qu'il marchait avec ses capitaines,
Incliné sous ce poids de l'avenir humain,
Il aperçut, au fond des brumes incertaines,
Un vieux temple isolé, sur le bord d'un chemin ;

Un vieux temple isolé, plein de mornes visages,
Un de ces noirs débris, au souvenir amer,
Qui dorment échoués sur la grève des âges,
Quand les religions baissent comme la mer.

Le seuil croulait ; la pluie avait rongé la porte ;
Toute la lune entrait par les toits crevassés.
Au milieu de la route, il quitta son escorte,

Et s'avança, pensif, au long des murs glacés.

Les colonnes de marbre, à ses pieds, abattues,
Jonchaient de toutes parts les pavés précieux ;
L'herbe haute montait au ventre des statues,
Des cigognes rêvaient sur l'épaule des dieux.

Parfois, dans le silence, éclatait un bruit d'aile,
On entendait, au loin, comme un frisson courir;
Et, sur les grands vaincus penchant son front fidèle,
Phœbé, froide comme eux, les regardait mourir.

Et comme il restait là, perdu dans ses pensées,
Des profondeurs du temple il vit se détacher,
Avec un bruit confus de plaintes cadencées,
Une lueur tremblante et qui semblait marcher.

Cela se rapprochait et sonnait sur les dalles.
C'était un grand vieillard qui pleurait en chemin,
Courbé, maigre, en haillons, et traînant ses sandales,
Une tiare au front, une lampe à la main.

Il cachait sous sa robe une blanche colombe;
Dernier prêtre des dieux, il apportait encor
Sur le dernier autel la dernière hécatombe...
Et l'Empereur pleura, — car son rêve était mort !

Il pleura, jusqu'au jour, sous cette voûte noire.
Tu souriais, ô Christ, dans ton paradis bleu,
Tes chérubins chantaient sur des harpes d'ivoire,
Tes anges secouaient leurs six ailes de feu !

Et du morne Empyrée insultant la détresse,
Comme au bord d'un grand lac aux flots étincelants,
Dans le lait lumineux perdu par la Déesse,
Tes martyrs couronnés lavaient leurs pieds sanglants.

Tu régnais, sans partage, au ciel et sur la terre ;
Ta croix couvrait le monde et montait au milieu ;
Tout, devant ton regard, tremblait, — jusqu'à ta mère
Pâle éternellement d'avoir porté son Dieu.

Mais tu ne savais pas le mot des destinées,
Ô toi qui triomphais, près de l'Olympe mort ;
Vois : c'est le même gouffre... Avant deux mille années
Ton ciel y descendra — sans le combler encor!

Tu connaîtras aussi, ployé sous l'anathème,
La désaffection des peuples et des rois,
Si pauvre et si perdu que tu n'auras plus même,
Pour t'y coucher en paix, la largeur de ta croix !

Ton dernier temple, ô Christ, est froid comme une tombe:
Ta porte n'ouvre plus sur le vaste Avenir ;
Voilà que le jour baisse et qu'on entend venir
Le vieux prêtre courbé, qui porte une colombe !

(Dernières Chansons)

LES NEIGES D'ANTAN

I

Ce siècle froid et sérieux
Ne croit plus aux folles chimères ;
Ils sont passés les temps joyeux
Dont nous ont parlé nos grand'mères !

Quand l'Amour sensible et bien né,
Secouant des branches fleuries,

Souriait, tout enrubanné,
Dans la fraîcheur des bergeries,

Et, le soir, sous les marronniers,
Pressait la belle qui menace,
Mince, dans sa robe à paniers,
Comme une anguille, dans sa nasse.

Siècle heureux, de bisque nourri,
Dont la morale sans lisières
Se consolait des Dubarri,
Avec la vertu des rosières !

Comme on prenait des airs penchés
Pour mener paître dans la plaine
Quatre moutons endimanchés
Dont on avait frisé la laine !

Et comme, à l'ombre des ormeaux,
C'était une charmante chose
D'entendre au loin vos chalumeaux,
Bergers blonds, en culotte rose !

Pour fuir la cour du roi Pétaud
Ou les croquants de mince étoffe,
On emportait dans son château
Son singe — avec son philosophe.

Et c'était fête, tous les jours,
Grâce aux amabilités jointes
Du petit chien qui fait des tours
Et de l'abbé qui fait des pointes.

Oh! les soupers sur les balcons !
Les soupers fins, où la campagne
Semblait, au travers des flacons,
De la couleur du vin d'Espagne!

Oh ! l'esprit ! oh ! les bons caquets
Saupoudrés de littérature,
Quand on montait, par les bosquets.
Vers quelque temple à la Nature !

L'ombre, parfois, faisait oser.
Sous l'abri des grottes opaques,
On entendait plus d'un baiser..
Mis sur le compte de Jean-Jacques !

Les vers luisants, dans les gazons,
Brillaient comme des émeraudes ;
Le vent emportait les chansons ;
La nuit mouillait les têtes chaudes ;

Et la bouteille, aux larges flancs
Où l'araignée a mis ses toiles,
Pour les convives chancelants
Doublait le nombre des étoiles!..

II

Hélas ! hélas ! — au gouffre ouvert
Tous sont tombés : — pas un qui bouge !
Un soir, à l'heure du dessert,
Vint à passer l'homme au bras rouge !

Ils se levèrent sans effort,
Le calme au front, l'orgueil dans l'âme,
Doux et polis devant la Mort,
Comme auprès d'une grande dame.

Le jeune au vieux cédait le pas
Avec des grâces enfantines;

L'urbanité de leur trépas
Fit un salon des guillotines.

On eût dit, à les voir venir
Vers les sanglantes boucheries,
Qu'ils récitaient, pour mieux finir,
L'oraison des galanteries ;

Et leur tête, en ces jours ardents
Où le peuple agitait sa foudre,
Tomba — le calembour aux dents —
Avec un nuage de poudre !...

(Dernières Chansons)

LE TUNG-WHANG-FUNG

La fleur Ing-wha, petite et pourtant des plus belles,
N'ouvre qu'à Ching-tu-fu son calice odorant;
Et l'oiseau Tung-whang-fung est tout juste assez grand
Pour couvrir cette fleur en tendant ses deux ailes.

Et l'oiseau dit sa peine à la fleur qui sourit,
Et la fleur est de pourpre, et l'oiseau lui ressemble,
Et l'on ne sait pas trop, quand on les voit ensemble,
Si c'est la fleur qui chante, ou l'oiseau qui fleurit.

Et la fleur et l'oiseau sont nés à la même heure,
Et la même rosée avive chaque jour
Les deux époux vermeils, gonflés du même amour.
Mais quand la fleur est morte, il faut que l'oiseau meure.

Alors, sur ce rameau d'où son bonheur a fui,
On voit pencher sa tête et se faner sa plume.
Et plus d'un jeune cœur, dont le désir s'allume,

Voudrait, aimé comme elle, expirer comme lui.

Et je tiens, quant à moi, ce récit qu'on ignore
D'un mandarin de Chine, au bouton de couleur.
La Chine est un vieux monde où l'on respecte encore
L'amour qui peut atteindre à l'âge d'une fleur.

(Dernières Chansons)

MAXIME DU CAMP

1822

Au sortir du collège, Maxime Du Camp, comme un libre oiseau qui prend l'essor du côté de la lumière, fit son premier voyage en Orient, d'où il rapporta des impressions ineffaçables.

Voyageur, publiciste, romancier, poète, Maxime Du Camp a donné comme prosateur (pour citer ses principaux ouvrages) *Souvenirs et Paysages d'Orient (1848)*, *Mémoires d'un Suicidé (1853)*, *Paris, ses organes, ses fonctions et sa vie (1874)*, *Les Convulsions de Paris (1879)*, et *Souvenirs littéraires (1883)*.

Comme critique d'art, il a publié plusieurs *Salons* et un *Voyage en Hollande, d'un vif intérêt pittoresque*.

Nous devons au poète deux volumes : *Chants modernes (1855)* et *Convictions (1858)*. Dans les *Chants modernes*, la désespérance de l'ancien romantisme jette çà et là sa note funèbre un peu incohérente, mais les hauts faits de la grande industrie contemporaine ont éveillé surtout le lyrisme de l'auteur qui glorifie dignement les travaux herculéens des classes déshéritées. Le volume des *Convictions* est remarquable par un accent de sincérité et de fière indépendance, qui relève bien l'homme, un abrupt civilisé qui prétend n'appartenir à aucune classe, à aucune coterie, et qui n'a publié ses vers qu'à rares intervalles, au gré de sa libre fantaisie, dans sa vie errante et active à la fois.

Maxime Du Camp a été élu de l'Académie française en 1880.

Ses œuvres ont été publiées par Hachette.

ANDRÉ LEMOYNE.

OÙ DONC ?

Connaissez- vous, vertes Océanides,
Vous qui nagez dans les Océans bleus,
Vous qui dormez, sous les grottes humides,
Sur des fucus moins longs que vos cheveux ;

Vous qui chantez, de vos voix indécises,
Ces chœurs lointains, paisibles et charmants
Qui, chaque soir, sur les ailes des brises
S'en vont mourir vers les grands bois dormants ;

Connaissez-vous, reines des coquillages,
Des durs coraux et des tritons squameux,
Vous dont le pied foule toutes les plages,
Les antres frais et les rochers brumeux;

Vous qui courez de l'équateur aux pôles,
Parlant d'amour aux oiseaux voyageurs,
Et qui fendez de vos blanches épaules
Les flots couverts par les algues en fleurs;

Vous qui, perçant l'horizon de nos rêves,
Levez au ciel vos yeux étincelants,
Vous dont le souffle amène sur les grèves
Les naufragés aux cheveux ruisselants;

Connaissez-vous sur la mer sans limite,
Vers le pays des désirs éperdus,
Aux régions que nul homme n'habite,
Bien loin du monde et sous des cieux perdus,

Connaissez-vous une terre propice,
Un vallon pur, un horizon vermeil,
Une île, un port, un rocher où je puisse,
En liberté, vivre seul, au soleil ?

CECI TUERA CELA

Les échafauds sont hauts! De longues étincelles
Brillent en jaillissant sur les glaives froissés ;
Les rouges bastions ont de larges fossés ;
Le fusil resplendit aux mains des sentinelles !

Les canons accroupis autour des citadelles
Touchent de leurs affûts les boulets entassés ;
Dans le champ du combat les soldats sont massés ;
Sous le ciel le vautour ouvre ses vastes ailes !

Quel tonnerre forgé par la main des Titans
Pourra briser jamais les canons éclatants,
Les glaives meurtriers allongés sur l'enclume,

Renverser l'échafaud, jeter les tours à bas,
Et combler les fossés abreuvés de combats ? —
Qui donc tuera la guerre ? — Un frêle outil, — la plume !

THÉODORE DE BANVILLE

1823

THÉODORE DE BANVILLE *est né à Moulins. Doué d'une précocité extraordinaire, il publiait à l'âge de dix-huit ans un premier recueil de vers, Les Cariatides (1841). Son œuvre poétique est considérable ; citons seulement quelques titres et quelques dates : Les Stalactites (1846), Odelettes (1846), Odes funambulesques (1857), Les Exilés (1866), Idylles prussiennes (1871), Les Princesses (1874). Il a en outre écrit un certain nombre de comédies, telles que Le Beau Léandre (1856), Diane au bois (1863), Gringoire (1866), Deidamia (1876), Socrate et sa femme (1886), ramenant ainsi au théâtre la poésie proscrite par les versificateurs de l'école du bon sens. Mentionnons enfin deux beaux poèmes dramatiques non destinés à la scène : Riquet à la Houppe (1884) et le Forgeron (1887).*

On peut dire que Théodore de Banville est le dernier des Romantiques et le premier des Parnassiens. Il a gardé encore des uns l'enthousiasme, le coup d'aile ; il a déjà, comme les autres, le souci absolu, presque superstitieux de la forme.

Sur plus d'un point il a été un rénovateur ou un novateur. Les poètes du XVIII^e siècle, et plus encore l'abbé Delille et ses contemporains, avaient déshonoré la mythologie. L'école de 1830, par réaction, l'avait presque complètement négligée. « Théodore de Banville, a dit Théophile Gautier, introduisant, comme Goethe, la blanche Tyndaride dans le sombre manoir



THÉODORE DE BANVILLE

THÉODORE DE BANVILLE

féodal du moyen âge, ramena dans le burg romantique le cortège des anciens Vieux. » Dans ses Odes funambulesques, il imagina une nouvelle langue comique versifiée, appropriée à nos mœurs et à notre poésie actuelle, et qui procède du véritable génie de la versification française en cherchant dans la rime elle-même ses principaux moyens d'expression. » Enfin, pensant que le poète doit être avant tout un bon ouvrier, Théodore de Banville a voulu qu'il possédât les instruments de travail les plus savants et les plus subtils. Tous les rythmes que Victor Hugo avait négligé de reprendre à Ronsard et aux autres poètes de la Pléiade, il les a remis en honneur. Il a également restauré, par de parfaits exemples, les anciens poèmes à forme fixe tombés en désuétude, tels que le Rondel de Charles d'Orléans, le Dixain de Clément Marot, la Ballade de François Villon et de La Fontaine.

*Prince, voilà tous mes secrets,
Je ne m'entends qu'à la métrique :
Fils du Dieu qui lance des traits,
Je suis un poète lyrique,*

dit-il dans l'envoi de sa Ballade sur lui-même. Théophile Gautier, dans une page que nous abrégeons à regret, lia pas porté d'autre jugement : « Il est, en effet, lyrique, invinciblement lyrique, et partout et toujours et presque malgré lui pour ainsi dire... Il nage au milieu des splendeurs et des sonorités, et derrière ses stances flamboient comme fond naturel les lueurs roses et bleues des apothéoses : quelquefois c'est le ciel avec ses blancheurs d'aurore ou ses rougeurs de couchant ; quelquefois aussi la gloire en feux de Bengale d'une fin d'opéra. Banville a le sentiment de la beauté des mots ; il les aime riches, brillants et rares, et il les place sertis d'or autour de son idée comme un bracelet de pierreries autour d'un bras de femme ; c'est là un des charmes et peut-être le plus grand de ses vers. » En prose, Théodore de Banville a écrit des Contes qui cachent sous une forme éblouissante, sous une invention très chimérique en apparence, une philosophie et une observation subtiles. Il a donné en outre un volume de Souvenirs et plusieurs livres réunis sous le titre collectif de Petites Études, parmi lesquels le célèbre Traité de Poésie française, que doivent lire et relire tous ceux qui se piquent non seulement de composer des vers, mais de comprendre et de goûter les poètes. Ses œuvres ont été publiées par A. Lemerre.

Auguste Dorchain

LA VIE ET LA MORT

J'ai vu ces songeurs, ces poètes,
Ces frères de l'aigle irrité,
Tous montrant sur leurs nobles têtes
Le signe de la Vérité.

Et près d'eux, comme deux statues
Qui naquirent d'un même effort,
Se tenaient, de blancheur vêtues,
Deux vierges, la Vie et la Mort.

J'ai vu le mendiant Homère,
Le grand Eschyle au cœur sans fiel,
Chauve, et dans sa vieillesse amère
Insulté par le vent du ciel ;

J'ai vu le lyrique Pindare,
L'élève divin de Myrtis
Dont un roi prenait la cithare,
Comme le chevreau broute un lis ;

J'ai vu mon père Aristophane
Blessé par des mots odieux,
Et devant le peuple profane
Défendant Eschyle et ses Dieux ;

J'ai vu buvant la sombre lie
De ses calices triomphants,
Sophocle, accusé de folie
Et maltraité par ses enfants ;

J'ai vu portant l'affreux stigmaté,
Ovide fugitif, buvant
Le lait d'une jument sarmate
Au désert glacé par le vent ;

J'ai vu Dante en exil, et Tasse
Abandonné par sa raison,
Collant sa face morne et lasse
Aux noirs barreaux de sa prison.

Pareil au lion qui soupire
Sous le vil fouet de ses gardiens,
Hélas ! j'ai vu le dieu Shakspeare
Aux gages des comédiens ;

J'ai vu Cervantes, pauvre esclave,
Au bain exhalant ses sanglots,
Et Camoëns sanglant et hâve
Luttant dans l'écume des flots ;

J'ai vu, tant le destin se joue
En des caprices insensés,
Corneille marchant dans la boue
Avec ses souliers rapiécés,

Et Racine, cet idolâtre,
Tombant, les regards éblouis
Par le tonnerre de théâtre
Que lançaient les yeux de LOUIS,

Et Chénier, donc le trait rapide
Atteignait sa victime au flanc,
Versant sur l'échafaud stupide
La belle pourpre de son sang.

Brillant de la splendeur première,
Tous ces grands exilés des cieux,
Tous ces hommes porte-lumière
Avaient des astres dans leurs yeux.

Lorsqu'elle frappait notre oreille

Avec le bruit du flot amer,
Leur voix immense était pareille
À la tumultueuse mer,

Et leur rire plein d'étincelles
Semblait lancer dans l'aquilon
Des flèches pareilles à celles
De l'archer Phébus Apollon.

Pourtant sans foyer et sans joie,
Sous les cieux incéments et froids
Ils traînaient leur misère, proie
De la foule, ou jouet des rois.

Et dans ses colères, la Vie,
Brisant ce qui leur était cher,
D'une dent folle, inassouvie,
Mordait cruellement leur chair.

Les mettant dans la troupe vile
Des mendiants que nous raillons,
Elle les poussait dans la ville
Affublés de sombres haillons ;

Sur eux acharnée en sa rage,
Et voulant les réduire enfin,
Elle leur prodiguait l'outrage,
La pauvreté, l'exil, la faim,

Et les pourchassait, misérables
Qui n'espèrent plus de rachats,
Ayant tous leurs fronts vénérables
Souillés de ses impurs crachats !

Mais enfin la compagne sûre
Venait ; la radieuse Mort
Lavait tendrement la blessure

De leurs seins exempts de remord.

Ainsi que les mères farouches
Qui sont prodigues du baiser,
Elle les baisait sur leurs bouches
DouceMENT, pour les apaiser.

Sous leurs pas, ainsi qu'une Omphale,
Elle étendait au grand soleil
La rouge pourpre triomphale
Pour leur faire un tapis vermeil,

Et sur leurs fronts brillants de gloire
Devant Je peuple meurtrier,
Avec ses belles mains d'ivoire
Elle attachait le noir laurier.

(Les Cariatides)

Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés.
Les Amours des bassins, les Nàïades en groupe
Voient reluire au soleil en cristaux découpés
Les flots silencieux qui coulaient de leur coupe.
Les lauriers sont coupés, et le cerf aux abois
Tressaille au son du cor; nous n'irons plus au bois.
Où des enfants joueurs riait la folle troupe
Parmi les lis d'argent aux pleurs du ciel trempés,
Voici l'herbe qu'on fauche et les lauriers qu'on coupe.
Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés.

(Les Stalactites)

** *

Viens. Sur tes cheveux noirs jette un chapeau de paille.
Avant l'heure du bruit, l'heure où chacun travaille,
Allons voir le matin se lever sur les monts
Et cueillir par les prés les fleurs que nous aimons.

Sur les bords de la source aux moires assouplies
Les nénufars dorés penchent des fleurs pâlies ;
Il reste dans les champs et dans les grands vergers
Comme un écho lointain des chansons des bergers,
Et, secouant pour nous leurs ailes odorantes,
Les brises du matin, comme des sœurs errantes,
Jettent déjà vers toi, tandis que tu souris,
L'odeur du pêcher rose et des pommiers fleuris.

(Les Stalactites)

À LA FONT-GEORGES

Ô champs pleins de silence,
Où mon heureuse enfance
Avait des jours encor
Tout filés d'or !

Ô ma vieille Font-Georges,
Vers qui les rouges-gorges
Et le doux rossignol
Prenaient leur vol !

Maison blanche où la vigne
Tordait en longue ligne
Son feuillage qui boit
Les pleurs du toit !

Ô source claire et froide,
Qu'ombrageait le tronc roide
D'un noyer vigoureux
À moitié creux !

Sources ! fraîches fontaines !
Qui, douces à mes peines,
Frémisiez autrefois
Rien qu'à ma voix !

Bassin où les laveuses
Chantaient, insoucieuses,
En battant sur leur banc
Le linge blanc !

Ô sorbier centenaire,
Dont trois coups de tonnerre
N'avaient pas abattu
Le front chenu !

Tonnelles et coudrettes,
Verdoyantes retraites
De peupliers mouvants
À tous les vents !

Ô vignes purpurines,
Dont, le long des collines,
Les ceps accumulés
Ployaient gonflés ;

Où, l'automne venue,
La Vendange mi-nue
À l'entour du pressoir
Dansait le soir !

Ô buissons d'églantines,
Jetant dans les ravines,
Comme un chêne le gland,
Leur fruit sanglant !

Murmurante oseraie,
Où le ramier s'effraie,
Saule au feuillage bleu,
Lointains en feu !

Rameaux lourds de cerises !
Moissonneuses surprises

À mi-jambe dans l'eau
Du clair ruisseau !

Antres, chemins, fontaines,
Acres parfums et plaines,
Ombrages et rochers
Souvent cherchés !

Ruisseaux ! forêts ! silence !
Ô mes amours d'enfance !
Mon âme, sans témoins,
Vous aime moins

Que ce jardin morose
Sans verdure et sans rose
Et ces sombres massifs
D'antiques ifs,

Et ce chemin de sable,
Où j'eus l'heur ineffable,
Pour la première fois,
D'ouïr sa voix !

Où, rêveuse, l'amie
Doucement obéie,
S'appuyant à mon bras,
Parlait tout bas ;

Pensive et recueillie,
Et d'une fleur cueillie
Brisant le cœur discret
D'un doigt distrait,

À l'heure où sous leurs voiles
Les tremblantes étoiles
Brodent le ciel changeant
De fleurs d'argent.

(Les Stalactites)

Sculpteur, cherche avec soin, en attendant l'extase,
Un marbre sans défaut, pour en faire un beau vase :
Cherche longtemps sa forme, et n'y retrace pas
D'amours mystérieux ni de divins combats.
Pas d'Alcide vainqueur du monstre de Némée,
Ni de Cypris naissant sur la terre embaumée ;
Pas de Titans vaincus dans leurs rébellions,
Ni de riant Bacchos attelant les lions
Avec un frein tressé de pampres et de vignes ;
Pas de Lédà jouant dans la troupe des cygnes
Sous l'ombre des lauriers en fleurs, ni d'Artémis
Surprise au sein des eaux dans sa blancheur de lis.
Qu'autour du vase pur, trop beau pour la bacchante,
La verveine mêlée à des feuilles d'acanthé
Fleurisse, et que plus bas des vierges lentement
S'avancent deux à deux, d'un pas sûr et charmant,
Les bras pendans le long de leurs tuniques droites
Et les cheveux tressés sur leurs têtes étroites.

(Les Stalactites)

Vous en qui je salue une nouvelle aurore,
Vous tous qui m'aimerez,
Jeunes hommes des temps qui ne sont pas encore,
Ô bataillons sacrés !

Et vous, poètes, pleins comme moi de tendresse,
Qui relirez mes vers
Sur l'herbe, en regardant votre jeune maîtresse
Et les feuillages verts ! .

Vous les lirez, enfants à chevelure blonde,
Cœurs tout extasiés,
Quand mon cœur dormira sous la terre féconde

Au milieu des rosiers.

Mais moi, vêtu de pourpre, en d'éternelles fêtes
Dont je prendrai ma part,
Je boirai le nectar au séjour des poètes,
A côté de Ronsard.

Là, dans ces lieux où tout a des splendeurs divines,
Ondes, lumière, accords,
Nos yeux s'enivreront de formes féminines
Plus belles que des corps ;

Et tous les deux, parmi des spectacles féeriques
Qui dureront toujours,
Nous nous raconterons nos batailles lyriques
Et nos belles amours.

Vous cependant, mes fils, nés pour la poésie
Et l'ode aux flots vainqueurs,
Vous puiserez la joie au fleuve d'ambroisie
Qui coula de nos cœurs.

Comme, aujourd'hui rêveur près de quelque fontaine,
Je redemande en vain
Le secret des amours de Marie et d'Hélène
À mon maître divin,

Vous redirez aussi les grâces d'Aurélie
Aux oiseaux de Cypris,
Au rossignol des bois, à la rose pâlie,
Au bleu myosotis !

Vous demanderez tous à mes vers de vous dire
Quelle fut la beauté
Dont mes rimes en fleur adoraient le sourire
De rose et de clarté !

Ils vous la montreront, ces vers dont s'émerveille
La chanson des hautbois,
Ruisselante de feux comme une aube vermeille,
Rose et neige à la fois ;

Et telle qu'à présent, jeune fille hautaine
Au sein délicieux,
Elle ravit d'amour l'azur de la fontaine
Et l'escarboucle aux cieux.

On dirait à la voir que, de sa main profonde,
Dieu, sur son trône assis,
A pétri de nouveau, pour en refaire un monde,
Une Eve aux noirs sourcils !

Car elle est fière, et seule, ange mystérieuse,
Sourit et marche encor
Avec la majesté d'une victorieuse
À la cuirasse d'or,

Et, comme cette Muse à qui le temps pardonne
Sans tache et sans affront,
Elle pourrait aussi porter une couronne
D'étoiles à son front,

A ce front souriant, poli comme l'ivoire
Des lis inviolés,
Que de leurs lourds anneaux encadrent avec gloire
Ses bandeaux ondulés !

Un signe querelleur folâtre sur sa joue
Qu'un clair duvet défend,
Et sa bouche amoureuse, où la clarté se joue,
Est d'un petit enfant.

Sous l'ombre des sourcils et leur arcade noire,
Pareils à l'or du jour,

Ses grands yeux tout vermeils s'ouvrent comme pour boire
Des océans d'amour,

Et la même lumière en frémissant arrose
D'un ton timide et pur
Sur un fond mat et clair les narines de rose
Et les veines d'azur.

Son col de marbre où luit votre blancheur insigne,
Ô neiges de l'Ida,
S'incline mollement, comme le divin cygne
Sur le sein de Lédæ.

Cette tête ingénue et ce corps de déesse,
Ensemble harmonieux,
Lui donnent l'éternelle et sereine jeunesse
Des enfants et des dieux.

Des grands camélias défiant les calices,
Telles, orgueil d'Eros,
Les femmes de Pradier sortent calmes et lisses
Du marbre de Paros.

Dans ces temps où les dieux de l'Hellade vivante
Fleurissaient les chemins,
L'orgueilleuse Cypris eût été sa servante
Pour lui baiser les mains;

Et triste, agenouillée en larmes parmi l'herbe,
La déesse, en songeant,
Elle-même eût noué sur sa jambe superbe
Le cothurne d'argent !

Ainsi vous la verrez dans les brûlants délires
De vos coeurs embrasés,
Et sachez que sa voix eut la douceur des lyres
Et des premiers baisers,

Amants qui devez naître! et le doux nom de Laure,
Dans les vers cent fois lus,
Et l'Elvire aux beaux yeux que le poète adore
Ne vous troubleront plus.

Et vous ferez chanter par quelque fier poète,
Mon fils et mon rival,
Les femmes qui seront une image imparfaite
De ce type idéal.

(Le Sang de la Coupe)

LA PAUVETÉ DE ROTHSCHILD

L'autre jour, attendant vainement de l'argent
Qui me vient du Hanovre,
Je pleurais de pitié dans la rue, en songeant
Combien Rothschild est pauvre.

J'étais sans sou ni maille, appuyé contre un fût,
Ainsi que Bélisaire ;
Mais, ce que je plaignis amèrement, ce fut
Rothschild et sa misère.

Oh ! disais-je, le temps c'est de l'argent. Eh bien !
Sans que l'heure me presse,
Je puis chanter selon le mode lesbien,
Ne pas lire La Presse,

Me tenir au soleil chaud comme un œuf couvé,
Et, bayant aux corneilles,
Me dire que Laya, Ponsard et Legouvé
Ne sont pas des Corneilles;

Je puis voir en troupeaux, menant dès le matin
Les Amours à leurs trousses,

Des drôlesses de lis, de pourpre et de satin,
Brunes, blondes et rousses ;

Je puis faire des vers pour nos derniers neveux,
Et, sans qu'il y paraisse,
Baiser pendant trois jours de suite, si je veux,
Le front de la Paresse !

Et Paris est à moi, Paris entier, depuis
Le café que tient Riche
Jusqu'au théâtre où sont Alphonsine et Dupuis :
C'est pourquoi je suis riche !

Mais lui, Rothschild, hélas! n'entendant aucun son,
Ne faisant pas de cendre,
Il travaille toujours et ne voit rien que son
Bureau de palissandre.

Lorsque par les chevaux de flamme à l'Orient
Cent portes sont ouvertes,
Et que, plein de chansons, je m'éveille en riant,
Il met ses manches vertes.

Tandis que pour chanter les Chloris je choisis
Ma cithare ou mon fifre,
Lui, forçat du travail, privé de tous lazzis,
Il met chiffre sur chiffre.

Il fait le compte, ô ciel ! de ses deux milliards,
Cette somme en démence,
Et, si le malheureux s'est trompé de deux liards,
Il faut qu'il recommence !

Ô Monselet ! tandis que bravant l'Achéron,
Chez Bignon tu t'empiffres,
Le caissier de Rothschild dit : « Monsieur le baron !
Il faut faire des chiffres. »

Oh ! que Rothschild est pauvre ! Il n'a pas vu Lagny ;
Il n'a jamais de joie.
Le riche est ce poète appelé Glatigny,
Le riche c'est Montjoye.

Ô Muse ! que Rothschild est pauvre ! Aux bois, l'été,
Jamais le soleil jaune
Ne l'a vu. C'est pourquoi je suis souvent tenté
De lui faire l'aumône.

(Occidentales)

PENTHÉSILÉE

Quand son âme se fut tristement exhalée
Par la blessure ouverte, et quand Penthésilée,
Une dernière fois se tournant vers les cieux,
Eut fermé pour jamais ses yeux audacieux,
Des guerriers, soutenant son front pâle et tranquille,
L'apportèrent alors sous les tentes d'Achille.

On détacha son casque au panache mouvant
Où tout à l'heure encor frissonnait sous le vent,
Et puis on dénoua la cuirasse et l'armure;
Et, comme on voit le cœur d'une grenade mûre,
La blessure apparut, dans la blanche pâleur
De son sein délicat et fier comme une fleur.
La haine et la fureur crispaient encor sa bouche,
Et sur ses bras hardis, comme un fleuve farouche
Se précipite avec d'indomptables élans,
Tombaient ses noirs cheveux, hérissés et sanglants.

Le divin meurtrier regarda sa victime.
Et, tout à coup sentant dans son cœur magnanime
Une douleur amère, il admira longtemps
Cette guerrière morte aux beaux cheveux flottants
Dont nul époux n'avait mérité les caresses,
Et sa beauté pareille à celle des Déesses.
Puis il pleura. Longtemps, au bruit de ses sanglots,

Ses larmes de ses yeux brûlants en larges flots
Ruisselèrent, et, comme un lis pur qui frissonne,
Il baignait de ses pleurs le front de l'amazone.

Tous ceux qui sur leurs nefs, jeunes et pleins de jours,
Pour abattre Ilios environné de tours,
L'avaient accompagné, fendant la mer stérile,
Frémissaient dans leurs cœurs, à voir pleurer Achille.
Mais seul Thersite, louche et boiteux et tortu
Et chauve, et n'ayant plus sur son crâne pointu
Que des cheveux épars comme des herbes folles,
Outragea le héros par ces dures paroles :
« Cette femme a tué les meilleurs de nos chefs,
Dit-il, puis, les ayant chassés jusqu'à leurs nefs,
Envoya chez Aidés, les perçant de ses flèches,
Des Achéens nombreux comme des feuilles sèches
Que le vent enveloppe en son tourbillon fou ;
Toi cependant, chacun le voit, cœur lâche et mou,
Qui te plains et gémis comme le cerf qui brame,
Tu pleures cette femme avec des pleurs de femme ! »

À ces mots, regardant le railleur insensé,
Achille s'éveilla, comme un lion blessé
Sur le sable sanglant qu'un vent brûlant balaie,
Dont un insecte affreux vient tourmenter la plaie,
Et, voyant près de lui ce bouffon sans vertu,
Il le frappa du poing sur son crâne pointu.

Thersite expira. Car le poing fermé d'Achille
Avait fait cent morceaux de son crâne débile,
De même que l'argile informe cuite au four
Est fracassée avec un grand bruit à l'entour,
Alors que le potier, justement pris de rage
Et fâché d'avoir mal réussi son ouvrage,
En se ruant dessus brise un vase tout neuf.
Il tomba lourdement, assommé comme un bœuf,
Et, regardant encor la guerrière sans armes,
Achille aux pieds légers versait toujours des larmes.

(Les Exilés)

LES JARDINS

Parfois, lorsque mon âme échappe aux soins jaloux,
Je revois dans un songe épouvantable et doux,
Plein d'ombre et de silence et d'épaisses ramées,
Les jardins où jadis passaient mes bien-aimées.

Mais voici qu'à présent les rosiers chevelus
Sont devenus broussaille et ne fleurissent plus;
Le temps a fracassé le marbre blanc des urnes;
Le rossignol a fui les chênes taciturnes;
Les nymphes de Coustou, les Sylvains et les Pans
S'affaissent éperdus sous les lierres rampants ;
La flouve, le vulpin, les herbes désolées
Ont envahi partout le sable des allées;
Les larges tapis d'herbe aux haleines de thym,
Où la lune éclairait les habits de satin
Et les pierres de flamme aux robes assorties,
Foissonnent maintenant de ronces et d'orties ;
Dans les bassins, les flots aux sourires blafards
Sont cachés par la mousse et par les nénufars;
L'étang, où tout un monde effroyable pullule,
Ne voit plus sur ses joncs frémir de libellule;
Le chaume est tout couvert d'iris; les églantiers
Pendent, et de leurs bras couvrent des murs entiers;
L'ombre triste, le houx luisant, les eaux dormantes
Ont pris les oasis où dormaient mes amantes;
La noire frondaison me dérobe les cieux
Qu'elles aimaient, et dans ces lieux délicieux,
Naguère tout remplis d'enchantements par elles,
Meurt le gémissement affreux des tourterelles.

(Les Exilés)

À GEORGES ROCHEGROSSE

E NFANT dont la lèvre rit
Et, gracieuse, fleurit
Comme une corolle éclore,
Et qui sur ta joue en fleurs
Portes encor les couleurs
Du soleil et de la rose !

Pendant ces jours filés d'or
Où tu ressembles encor
À toutes les choses belles,
Le vieux poète bénit
Ton enfance et le doux nid
Où ton âme ouvre ses ailes.

Hélas ! bientôt, petit roi,
Tu seras grand ! Souviens-toi
De notre splendeur première.
Dis tout haut les divins noms :
Souviens-toi que nous venons
Du ciel et de la lumière.

Je te souhaite, non pas
De tout fouler sous tes pas
Avec un orgueil barbare,
Non pas d'être un de ces fous
Qui sur l'or ou les gros sous
Fondent leur richesse avare,

Mais de regarder les cieux !
Qu'au livre silencieux
Ta prunelle sache lire,
Et que, docile aux chansons,
Ton oreille s'ouvre aux sons
Mystérieux de la lyre !

Enfant bercé dans les bras
De ta mère, tu sauras

Qu'ici-bas il faut qu'on vive
Sur une terre d'exil
Où je ne sais quel plomb vil
Retient notre âme captive.

Sous cet horizon troublé,
Ah ! malheur à l'Exilé
Dont la mémoire flétrie
Ne peut plus se rappeler,
Et qui n'y sait plus parler
La langue de la patrie!

Mais le ciel, dans notre ennui,
N'est pas perdu pour celui
Qui le veut et le devine,
Et qui, malgré tous nos maux,
Balbutie encor les mots
Dont l'origine est divine.

Emplis ton esprit d'azur !
Garde-le sévère et pur,
Et que ton cœur, toujours digne
De n'être pas reproché,
Ne soit jamais plus taché
Que le plumage d'un cygne !

Souviens-toi du Paradis,
Cher cœur ! et je te le dis
Au moment où nulle fange
Terrestre ne te corrompt,
Pendant que ton petit front
Est encor celui d'un ange.

(Les Exilés)

À ADOLPHE GAIFFE

JEUNE homme sans mélancolie,
Blond comme un soleil d'Italie,
Garde bien ta belle folie.

C'est la sagesse ! Aimer le vin,
La beauté, le printemps divin,
Cela suffit. Le reste est vain.

Souris, même au destin sévère !
Et quand revient la primevère,
Jettes-en les fleurs dans ton verre.

Au corps sous la tombe enfermé
Que reste-t-il ? D'avoir aimé
Pendant deux ou trois mois de mai.

« Cherchez les effets et les causes, »
Nous disent les rêveurs moroses.
Des mots ! des mots ! cueillons les roses.
(Odelettes)

LA REINE DE SABA

La reine Nicosis, portant des pierreries,
A pour parure un calme et merveilleux concert
D'étoffes, où réclair d'un flot d'astres se perd
Dans les lacs de lumière et les flammes fleuries.

Son vêtement tremblant chargé d'orfèvreries
Est fait d'un tissu rare et sur la pourpre ouvert,
Où l'or éblouissant, tour à tour rouge et vert,
Sert de fond méprisable aux riches broderies.

Elle a de lourds pendants d'oreilles, copiés
Sur les feux des soleils du ciel, et sur ses pieds
Mille escarboucles font pâlir le jour livide.

Et, fière sous l'éclat vermeil de ses habits,
Sur les genoux du roi Salomon elle vide
Un vase de saphir d'où tombent des rubis.

(Les Princesses)

BALLADE DE SES REGRETS

pour l'an mil huit cent trente

Je veux chanter ma ballade à mon tour !
Ô Poésie, ô ma mère mourante,
Comme tes fils t'aimaient d'un grand amour
Dans ce Paris, en l'an mil huit cent trente !
Pour eux les docks, l'autrichien, la rente,
Les mots de bourse étaient du pur hébreu ;
Enfant divin, plus beau que Richelieu,
Musset chantait, Hugo tenait la lyre,
Jeune, superbe, écouté comme un dieu.
Mais à présent, c'est bien fini de rire.

C'est chez Nodier que se tenait la cour.
Les deux Deschamps à la voix enivrante
Et de Vigny charmaient ce clair séjour.
Dorval en pleurs, tragique et déchirante,
Galvanisait la foule indifférente.
Les diamants foisonnaient au ciel bleu!
Passât la Gloire, avec son char de feu,
On y courait comme un juste au martyre,
Dût-on se voir écrasé sous l'essieu.
Mais à présent, c'est bien fini de rire.

Des joailliers connus dans Visapour
Et des seigneurs arrivés de Tarente
Pour Cidalise ou pour la Pompadour
Se provoquaient de façon conquérante.
La brise en fleur nous venait de Sorrente !
À ce jourd'hui les rimeurs, ventrebleu!
Savent le prix d'un lis et d'un cheveu :
Ils comptent bien; plus de sacré délire!
Tout est conquis par des fesse-Mathieu :
Mais à présent, c'est bien fini de rire.

ENVOI

En ce temps-là, moi-même, pour un peu,
Féru d'amour pour celle dont l'aveu
Fait ici-bas les Dante et les Shakspere,
J'aurais baisé son brodequin par jeu !
Mais à présent, c'est bien fini de rire.

(Ballades joyeuses)

DIANE ET PALLAS DIANE.

Fais comme moi. Courir dans les forêts profondes,
Au milieu d'un troupeau de filles vagabondes ;
Essuyer au matin les soleils aveuglants ;
Voir tomber sous mes traits des animaux sanglants ;
Entendre se mêler dans l'éclat des aurores
Les aboiements des chiens au cri des cors sonores ;
Puis, dans l'ombre furtive, au milieu des roseaux,
Quand j'ai lavé mes bras dans ses tremblantes eaux,
M'endormir aux chansons d'un fleuve, sur la berge,
Et savourer la joie immense d'être vierge,
C'est ma vie, ô douceur ! Courir seule en avant,
Sentir mon sein glacé par le baiser du vent;

Enfin me coucher, lasse, après ma longue course,
Téter sauvagement la mamelle d'une ourse
Et me rassasier de son lait que je bois
Me plaît ; je vis mêlée avec l'horreur des bois,
Et toujours mon grand Arc, parmi les feuilles sèches,
Au but que j'ai choisi fait s'envoler mes flèches,
Car Vulcain de Lemnos, l'ouvrier diligent,
Sur sa pesante enclume en a courbé l'argent.

PALLAS.

Pour moi, c'est aux combats affreux que je m'élance.
Le casque resplendit sur mon front ; j'ai ma lance,
Et je me jette, ayant la rage dans mon flanc,
Au sein d'un tourbillon de carnage et de sang,
Et je vois sous mes coups, dévorés de brûlures,
Les héros sur le sol traîner leurs chevelures.
Derrière moi, des cris de rage, un long sanglot
S'éteignent; quelquefois l'airain d'un javelot
Fendant les airs m'effleure avec sa dent vorace ;
Mais qui pourrait trouer ma brillante cuirasse ?
Elle brave la hache et brise le couteau;
Vulcain l'a façonnée avec son dur marteau ;
Elle est d'or et d'airain et d'argent, et se ploie
Quand je marche, et parmi ses écailles flamboie,
Éclairant de ses feux le sang que je répands,
La Gorgone hideuse aux cheveux de serpents.
Ma sœur, viens où la claire épée éclate et brille.
Ou bien, sois ouvrière avec moi. Prends l'aiguille
Et jette sur la toile, en riantes couleurs,
Un grand triomphe heureux d'animaux et de fleurs.

(Le Forgeron)

EUGÈNE MANUEL

1823

C'EST par des qualités toutes françaises d'émotion, de simplicité, de naturel, de clarté, qui n'excluent ni l'élégance soutenue, ni l'élévation fréquente, que M. Eugène Manuel a conquis une des premières places au « Canon » des poètes de ce temps. Son talent se recommande par une probité parfaite, il donne tout ce qu'il promet; il plaît à tous par une continuelle harmonie entre la forme toujours juste et la pensée toujours généreuse.

Le début de M. Eugène Manuel, *Les Pages intimes*, suffit à le placer hors de pair. La sympathie courut à ce vrai poète qui ne se produisait qu'avec maturité, après une longue élaboration, un recueillement scrupuleux. La situation spéciale de l'auteur ajoutait, ajoute encore à l'attrait de ses poèmes ; car M. Manuel avait composé son livre initial dans les rares loisirs du professorat. Maintenant il donne à la Muse les heures intermittentes que lui laissent les fonctions plus hautes, mais moins absorbantes, de l'Inspection Générale. C'est au milieu de ces occupations toujours remplies avec conscience et supériorité que le poète a successivement créé et mis au jour les Poèmes populaires, les petits drames si pathétiques des Ouvriers et de l'Absent, Pendant la guerre, En Voyage.

Les Poèmes populaires, retardés par les événements de 1870-71, ont paru longtemps après leur composition. Aussi faut-il reconnaître à M. Manuel pour ce volume, comme pour le précédent, un mérite de priorité : c'est lui qui le premier a fait inaugurer, du moins fait accepter ce genre nouveau de récits, pris dans l'existence de chaque jour, où le prosaïsme apparent du sujet est relevé par l'art de l'exécution. Nous ne pourrions énumérer toutes les belles pièces de ce recueil. Pendant la Guerre résume les impressions vives et profondes d'un poète qui est en même temps un citoyen. Enfin le dernier ou plutôt le plus récent

ouvrage de M. Manuel, En Voyage, nous montre le talent du poète sous ses trois aspects, sentimental, populaire, patriotique, avec sa triple puissance d'élégie, de narration et de lyrisme. C'est comme une symphonie du voyage où revient, ainsi qu'un motif principal, révocation de la compagne, de la Muse du foyer. Ce sentiment, comme tous ceux que l'auteur a mis en œuvre, est exprimé toujours avec une rare délicatesse, une véritable finesse de nuances.

Les poésies de M. Eugène Manuel ont été publiées par M. Calmann Lévy.
Emmanuel des Essarts.

DISCRÉTION

Ne le dis pas à ton ami
Le doux nom de ta bien-aimée
S'il allait sourire à demi,
Ta pudeur serait alarmée.

Ne le dis pas à ton papier,
Quand tout bas la Muse t'invite :
L'œil curieux peut épier
La confidence à peine écrite.

Ne le trace pas, au soleil,
Sur le sable, le long des grèves ;
Ne le dis pas à ton sommeil,
Qui pourrait le dire à tes rêves ;

Ne le dis pas à cette fleur,
Qui de ses cheveux glisse et tombe ;
Et, s'il faut mourir de douleur,
Ne le dis pas même à la tombe :

Car ni l'ami n'est assez pur,
Ni la fleur n'est assez discrète,
Ni le papier n'est assez sûr,
Pour ne pas trahir le poète;

Ni le flot qui monte assez prompt
Pour couvrir la trace imprimée,
Ni le sommeil assez profond,
Ni la tombe assez bien fermée !

(Pages intimes)

LA ROBE

Dans l'étroite mansarde où glisse un jour douteux,
La femme et le mari se querellaient tous deux.
Il avait, le matin, dormi, cuvant l'ivresse,
Et s'éveillait brutal, mécontent, sans caresse,
Le regard terne encore, et le geste alourdi,
Quand l'honnête ouvrier se repose, à midi.
Il avait faim ; sa femme avait oublié l'heure ;
Tout n'était que désordre aussi dans sa demeure ;
Car le coupable, usant d'un stupide détour,
S'empresse d'accuser, pour s'absoudre à son tour !
« Qu'as-tu fait ? d'où viens-tu ? réponds-moi. Je soupçonne
Une femme qui sort et toujours m'abandonne.
— J'ai cherché du travail : car, tandis que tu bois,
Il faut du pain pour vivre, et, s'il gèle, du bois !
— Je fais ce que je veux !

— Donc je ferai de même !

— J'aime ce qui me plaît !

— Moi, j'aimerai qui m'aime !

— Misérable !... »

Et soudain, des injures, des cris,
Tout ce que la misère inspire aux cœurs aigris ;
Avec des mots affreux mille blessures vives ;
Les regrets du passé, les mornes perspectives,
Et l'amer souvenir d'un grand bonheur détruit.
Mais l'homme, tout à coup :

« À quoi bon tout ce bruit ?

J'en suis las ! Tous les jours, c'est dispute nouvelle,
Et c'est par trop souvent me rompre la cervelle.

Beau ménage vraiment que le nôtre, après tout !
Je prends, à vivre ainsi, l'existence en dégoût.
Rien ne m'attire plus dans cette chambre sombre
Où la chance est mauvaise, où des malheurs sans nombre
M'ont accablé. »

La femme aussitôt :

« Je t'entends.

Eh bien, séparons-nous ! D'ailleurs, voilà longtemps
Que nous nous menaçons.

— C'est juste !

— En conscience,

J'ai déjà trop tardé.

— J'eus trop de patience.

Une vie impossible !

— Un martyre !

— Un enfer !

— Va-t'en donc ! dit la femme, ayant assez souffert ;

Garde ta liberté ; moi, je reprends la mienne !

C'est assez travailler pour toi. Quoi qu'il advienne,
J'ai mes doigts, j'ai mes yeux : je saurai me nourrir.

Va boire ! tes amis t'attendent ; va courir

Au cabaret ! Le soir, dors où le vin te porte !

Je ne t'ouvrirai plus, ivrogne, cette porte !

— Soit. Mais supposes-tu que je vais te laisser

Les meubles, les effets, le linge, et renoncer

A ce qui me revient dans le peu qui nous reste,

Emportant, comme un gueux, ma casquette et ma veste ?

De tout ce que je vois il me faut la moitié.

Partageons. C'est mon bien.

— Ton bien ? quelle pitié !

Qui de nous pour l'avoir montra plus de courage ?

Ô pauvre mobilier, que j'ai cru mon ouvrage !

N'importe ! je consens encore à partager :

Je ne veux rien de toi, qui m'es un étranger ! »

Et les voilà prenant les meubles, la vaisselle,

Examinant, pesant ; sur leur front l'eau ruisselle ;

La fièvre du départ a saisi le mari ;

Muet, impatient et sans rien d'attendri,
Ouvrant chaque tiroir, bousculant chaque siège,
Il presse ce travail impie et sacrilège.
Tout est bouleversé dans le triste taudis,
Dont leur amour peut-être eût fait un paradis.
Confusion sans nom, spectacle lamentable !
Partout, sur le plancher, sur le lit, sur la table,
Pêle-mêle, chacun, d'un rapide regard,
Entasse les objets et se choisit sa parc.
« Prends ceci ; moi, cela !

— Toi, ce verre ; moi, l'autre !

— Ces flambeaux, partageons !

— Ces draps, chacun le nôtre ! »

Et tous deux consumaient, en s'arrachant leur bien,
Ce divorce du peuple, où la loi n'est pour rien.
Le partage tirait à sa fin; la journée,
Froide et grise, attristait cette tâche obstinée,
Quand soudain l'ouvrier, dans le fond d'un placard,
Sur une planche haute, aperçoit à l'écart
Un vieux paquet noué, qu'il ouvre et qu'il déplie.
« Qu'est-ce cela ? dit-il ; du linge qu'on oublie ?
Voyons !... des vêtements ?... une robe ?... un bonnet ?... »
Leur regard se rencontre, et chacun reconnaît,
Intactes et dormant sous l'oubli des années,
D'une enfant qui n'est plus les reliques fanées.
Ils s'arrêtent tous deux, interdits et sans voix ;
Leur cœur est traversé d'un éclair d'autrefois ;
Leur fille en un instant revit là, tout entière,
Dans sa première robe, hélas ! et sa dernière.
« C'est à moi, c'est mon bien ! dit l'homme en la pressant.
— Non, tu ne l'auras pas, dit-elle, pâissant ;
Non ; c'est moi qui l'ai faite et moi qui l'ai brodée...
— Je la veux.

— Non, jamais ! pour moi je l'ai gardée,
Et tu peux prendre tout ! laisse-moi seulement,
Pour l'embrasser toujours, ce petit vêtement.
Ô cher amour ! pourquoi Dieu l'a-t-il rappelée ?

Depuis trois ans tantôt qu'elle s'en est allée,
Si bonne et si gentille !... Ah! depuis son départ,
Tout a changé pour moi: maintenant, c'est trop tard ! »
Et, d'un pas chancelant, elle prit en silence
Les objets, qu'il lâcha sans faire résistance.
Elle arrêta longtemps sur ces restes sacrés,
Immobile et rêvant, ses yeux désespérés ;
Embrassa lentement l'étroite robe blanche,
Le petit tablier, le bonnet du dimanche ;
Puis, dans les mêmes plis, comme ils étaient d'abord,
Sombre, elle enveloppa les vêtements de mort,
En murmurant tout bas :

« Non ! non ! c'est trop d'injure!

Tu te montres trop tard !

— Trop tard? En es-tu sûre?

Dit l'homme en éclatant : et puisque notre enfant
Vient nous parier encore, et qu'elle nous défend
De partager la robe où nous l'avons connue,
Et que pour nous gronder son âme est revenue,
Veux-tu me pardonner? je ne peux plus partir ! »
Il s'assit. De ses yeux coulait le repentir.
Elle courut à lui :

« Tu pleures !... ta main tremble ?... »

Et tous deux, sanglotant, dirent: « Restons ensemble ! »

(Poèmes populaires)

LE BERCEAU

Quel temple pour son fils elle a rêvé neuf mois !
Comme elle fêtera l'enfant dont Dieu dispose !
Il lui faut un berceau tel que les fils de rois
N'en ont point de pareils, si beaux qu'on les suppose !

Fi de l'osier flexible, ou bien du simple bois !
L'artiste a dessiné la forme qu'elle impose :
Elle y veut incruster la nacre au bois de rose ;

Il serait d'or massif, s'il était à son choix !

Rien ne semble trop cher, dentelle ni guipure,
Pour encadrer de blanc cette tête si pure,
Dans le lit qu'on apprête à son calme sommeil.

Il est venu, le fils dont elle était si fière;
Il est fait, le berceau, — le berceau sans réveil ! —
Il est de chêne, hélas ! et ce n'est qu'une bière.

(Pages intimes)

CHANSON DE MORT

1870

Mon père, où donc vas-tu ? — Je vais
Demander une arme et me battre.
— Non, père ! autrefois tu servais :
À notre tour les temps mauvais !
Nous sommes trois. — Nous serons quatre !

— Le jeune est mort : voici sa croix.
Retourne au logis, pauvre père !
La nuit vient, les matins sont froids.
Nous le vengerons, je l'espère !
Nous sommes deux. — Nous serons trois !

— Père, le sort nous est funeste,
Et ces combats sont hasardeux :
Un autre est mort. Mais, je l'atteste,
Tous seront vengés, car je reste !
Il suffit d'un. — Nous serons deux !

Mes trois fils sont là, sous la terre,
Sans avoir eu même un linceul.
À toi ce sacrifice austère,

Patrie ! Et moi, vieux volontaire,
Pour les venger je serai seul !
(*Pendant la guerre*)

LE COUPÉ

CROQUIS PARISIEN

Un blanc profil de femme, au fond d'un coupé noir,
Malgré moi, sur ma route, a troublé ma pensée.
Pourtant mes yeux n'ont eu qu'un éclair pour la voir,
Mais la voir pâle, et belle, et dans l'ombre affaissée.

Le dédain, plus navrant que n'est le désespoir,
Se trahissait aux coins de sa lèvre plissée ;
Elle se dérobait comme une âme blessée
Qui cherche le désert, le silence et le soir.

Elle avait disparu : mon rêve l'a suivie.
Un instant, cette vie a compté dans ma vie ;
Et je te plains, ô froid raisonneur, qui souris

Qu'on puisse ainsi garder une flèche dans l'âme,
Pour avoir entrevu, dans un coin de Paris,
Au fond d'un coupé noir, un blanc profil de femme !

LAURENT-PICHAT

1823-1886

LAURENT-PICHAT (Léon) *est né à Paris en 1823. Publiciste, poète et romancier, il a dirigé la Revue de Paris avec Louis Ulbach et Maxime Du Camp.*

Comme poète il a donné les *Voyageuses (1844)*, *Libres Paroles (1847)*, *Chroniques Rimées (1856)*, *Avant le jour (1868)*, les *Réveils (1880)*.

« M. Laurent-Pichat, a dit André Theuriet, est une figure sympathique. Caractère chevaleresque, âme à la fois rêveuse et active, rien de ce qui est généreux ne lui semble impossible, rien de ce qui est beau ne lui est indifférent. Il aime l'art et la liberté ; les causes désespérées l'attirent... Le livre est le reflet de l'homme; on retrouve dans ses vers les mêmes qualités d'élévation et de générosité ; la pensée n'y est jamais étroite ou banale; les strophes s'élancent fièrement vers l'idéal et peignent bien cette vaillante nature de poète polémiste et de penseur. »

Les poésies de M. Laurent-Pichat ont été publiées en partie par A. Lemerre.

A. L.

À MADAME CHARRAS

Comme un pèlerinage où le cœur doit se rendre,
Pour me fortifier, j'ai voulu vous revoir
Avant l'hiver qui s'ouvre, avant d'aller reprendre
Ma place dans la foule et mon poste au devoir.

Tel qu'un oiseau perdu tombe, l'aile blessée,

Et vient boire au lac noir de la sombre Gemmi ;
Moi, dans votre douleur j'ai plongé ma pensée,
Et nous avons parlé de notre grand ami.

Je sortirai meilleur de cette bonne halte;
Je ne crains plus de voir mon ardeur me trahir,
Je sens que ce breuvage amer et pur m'exalte,
Et je sais mieux aimer maintenant, mieux haïr.

Une fleur naît toujours aux lieux les moins propices,
Fleur libre qu'une main ne cueillera jamais,
Fleur de la neige, fleur des sombres précipices,
La fleur souffrante et rose, hôtesse des sommets.

Tel est le souvenir né dans la solitude
Où vous m'avez admis en me tendant la main,
Et d'où je redescends parmi la multitude
De ces indifférents que je verrai demain.

Gardez ce souvenir. La vallée est profane;
La terre n'est que fange et l'air est obscurci.
Adieu ! Je ne veux pas que cette fleur se fane !
Gardez-la ! Je viendrai la respirer ici.

SOUVENIRS FANÉS

Que me veux-tu, fleur oubliée,
Ô mystérieux souvenir ?
Dans cette page repliée
Que fais-tu ? D'où peux-tu venir ?

Prisonnière que je délivre,
Fantôme frêle et fatigué,
Lorsque je te mis dans ce livre,
Étais-je triste ? étais-je gai ?

La main qui t'avait ramassée
Dans le bois, au bord du chemin,
Peut-elle encore être pressée ?
Connaît-elle encore ma main ?

Ombre de fleur, douce et hagarde,
Ton grand œil bleu décoloré
Avec fixité me regarde,
Comme pâli d'avoir pleuré.

En vain dans tout mon passé j'erre,
Remontant les jours révolus,
Ma pauvre petite étrangère,
Hélas ! je ne te connais plus.

Mais reçois mon culte anonyme;
Pardonne à mon cœur affaibli,
Et que ton odeur se ranime :
J'élève un autel à l'oubli.

Parfums dispersés sur ma trace,
Souvenirs laissés sans abris,
Dans cette fleur faites-moi grâce,
Pardonnez-moi dans ce débris.

JULES BARBIER

1825

JULES BARBIER est né à Paris en 1825. Outre ses drames et ses comédies joués depuis plus de trente ans sur nos premières scènes, ses nombreux livrets d'opéra, composés avec beaucoup d'art et une véritable science du métier, lui ont créé une spécialité dans laquelle il est réellement supérieur. Mais ce n'est point de l'habile librettiste que nous avons à nous occuper ici. M. Jules Barbier, dans un volume de poésies : La Gerbe, a recueilli les vers épais que lui ont inspirés différentes circonstances de sa vie. Une langue franche et ferme, de l'esprit mêlé a beaucoup de sentiment, quelque chose d'honnête et d'enthousiaste, une pensée toujours élevée, telles sont les principales qualités qui marquent les pièces de M. Jules Barbier et leur donnent une place fort distinguée parmi les œuvres des poètes contemporains.

Son volume de vers a été publié par A. Lemerre.

E. Ledrain.

SÉRÉNITÉ

Usons bien de la vie en ses plus belles heures,
Sans trembler au vol des corbeaux !
Avant un peu de temps, il faudra que tu meures ;
Tressons des fleurs pour nos tombeaux !

Au nom du Créateur un prêtre calomnie
Ces roses prêtes à s'ouvrir ;
Le printemps de nos jours n'est pas une agonie ;
Nous ne vivons pas pour mourir !

Vivons pour honorer en son plus bel ouvrage
Ce Dieu qui nous donna le jour,
Pour jouir du soleil sans craindre le naufrage,
Pour nous bercer dans notre amour !

Aimons-nous, *ma Lesbie* !... En ton cœur laisse croître
Cette foi sans dogmes malsains,
Plus féconde, crois-moi, qu'une vertu de cloître,
Bonne au plus pour des capucins !

Les bois sont pleins d'oiseaux, les jardins pleins de roses !
Comme nous, ils mourront, hélas !
Mais ils chantent gaîment, mais elles sont écloses,
Sans que le ciel sonne leur glas !

Attache à tes cheveux cette fleur d'anémone ;
La nature n'est pas en deuil.
Si quelque malheureux tend la main, fais l'aumône ;
Qu'il passe en bénissant ton seuil !

Coule en paix, coule heureux, ruisseau de notre vie,
En reflétant l'azur des cieux !
Que le gazouillement de tes eaux fasse envie
Aux grands fleuves silencieux !

Sans redouter la mer qui bornera sa tâche,
Porte-lui ton flot voyageur !
Si l'on a bien vécu, faut-il mourir en lâche,
Pour satisfaire un Dieu vengeur ?

Trop de bourreaux, hélas ! que pour grands on renomme,
Ont fait le monde ensanglanté,
Sans que nous façonnions à l'image de l'homme
Le cœur de la divinité !

(La Gerbe)

LA JEUNESSE ET L'AMOUR

MARBRE

L'amour à la jeunesse étonnée, interdite,
Vient faire, en se jouant, sa première visite ;
L'étonnement fait place au sourire ; l'Amour,
De ses deux poings, pareils aux serres du vautour,
Pareils au lierre entré dans l'écorce d'un arbre,
De sa chair vierge encor semble pétrir le marbre.
Elle, le sein gonflé de curiosité,
Savourant un frisson d'intime volupté,
Entre ses doigts légers emprisonnant les ailes
De cet enfant mutin aux lèvres sensuelles
Qui s'est, comme un oiseau, sur ses flancs abattu,
De la bouche et des yeux demande : « Que veux-tu ? »

LES VIEILLARDS

J'honore les vieillards, ces débris du passé ;
J'aime ces fronts blanchis où l'histoire a tracé
Plus d'un grand fait en larges rides ;
Et leur lente parole et ces yeux indulgents
Dont les plus affaiblis suivent les jeunes gens
Qui raillent leurs tempes arides.

Sous une treille, au coin d'un joyeux cabaret,
J'ai vu quatre vieillards buvant d'un vin clairet
Que suit le propos moins sévère ;
Et chacun d'eux parlait de ses jeunes amours,
Et chacun retrouvait, malgré le poids des jours,
La jeunesse au fond de son verre.

A quelques pas de là, de tout jeunes garçons
Chantaient à plein gosier les cyniques chansons

Devant qui s'envole l'enfance ;
Et, voyant la bouteille entre ces doigts tremblants,
Ils raillaient ces vieillards de qui les cheveux blancs
Semblaient sourire à leur offense !

Sommes-nous si tombés, si déchus et si bas
Qu'il faille rencontrer à chacun de nos pas,
Dans le faubourg ou le village,
Un enfant sans pudeur, un vieillard insulté ;
Et qu'attendre d'un peuple où n'est plus respecté
Ce rang sacré, celui de l'âge ?

CHARLES MONSELET

1825

C *Le spirituel écrivain s'est fait le poète de la table, et il laisse loin derrière lui Berchoux pour le goût et l'agrément du langage, pour la fantaisie et le sel. Son recueil L'Amour et le Plaisir est d'une gaieté charmante. « Monselet, dit Sainte-Beuve, a une qualité précieuse ; il est dans la veine française. Il a du bon esprit d'autrefois, de ce qu'avait Colnet. »*

Les œuvres de M. Charles Monselet se trouvent chez Calmann Lévy et Dentu.

LE CUVIER

C 'EST une cave immense, ou plutôt c'est un antre
Où le vin en courroux monte au nez dès qu'on entre,
Courant des piliers noirs au cintre surbaissé,
— Un temple de Bacchus dans le sable enfoncé. —
Comme un chœur de Titans, là sont d'énormes cuves
Où la liqueur mugit comme dans des étuves.
Douze à quinze garçons, du matin jusqu'au soir,
Nu-jambes et nu-pieds, dansent dans le pressoir,
Une étrange vigueur en leurs veines circule :
On les dirait piqués par une tarentule ;
Sous leurs talons nerveux, rouges et ruisselants,

Dans la mare de bois les grappes s'éparpillent ;
Les raisins égorgés éclatent et pétillent ;
Ils courent éperdus, noyés, demi-saignants ;
Toujours monte et descend la brutale cheville,
Le danseur infernal les brise sans les voir,
La grappe aux longs bras nus comme un serpent sautille ;
La boisson turbulente écume, — tourne, — brille,
Et s'égoutte en chantant au fond du réservoir.

HENRI DE BORNIER

1825

HENRI DE BORNIER *est né à Lunel, d'une très ancienne famille du Languedoc. À vingt ans il publia un recueil de vers, Les Premières Feuilles (1845), et présenta au Théâtre français un drame, Le Mariage de Luther, qui fut reçu à correction. La haute valeur de ces essais précoces attira sur lui l'attention de M. de Salvandy, qui le fit entrer à la Bibliothèque de l'Arsenal, dont il est actuellement encore fun des Conservateurs*

Ses Poésies complètes ont paru en 1881. Elles comprennent, outre ses vers de jeunesse, d'éloquents à-propos récités sur nos principales scènes, et deux poèmes, L'Isthme de Suez, (1861), La France dans l'extrême Orient, (1863), couronnés par l'Académie française, qui devait aussi décerner le prix d'éloquence à son Éloge de Chateaubriand (1864). Toutefois, Henri de Bornier est surtout connu comme poète dramatique.

Il a obtenu fun des plus retentissants succès de notre époque avec son drame, La Fille de Roland (1875), œuvre généreuse et forte où il a su évoquer en beaux vers les récents désastres, mais aussi les plus chères espérances de la patrie. Les Noces d'Attila, représentées en 1881 , et L'Apôtre, poème dramatique en trois actes, ne sont pas d'un mérite moindre.

En prose, il a publié trois romans : La Lizardière, Le Jeu des Vertus et Comment on devient belle.

Les oeuvres d'Henri de Bornier ont été publiées par TDentu.

AUGUSTE DORCHAIN.

PAYSAGE

Le soir combe. Là-haut, sur les collines sombres,
Des saules et des pins jettent leurs grandes ombres ;
Sous la lune qui monte on distingue à demi
Les toits et le clocher d'un village endormi ;
Un passeur, détachant la barque de sa chaîne,
Lentement la conduit vers la rive prochaine...
Et mon rêve devine et je cherche des yeux
L'invisible passeur des âmes dans les cieux.

RÉSIGNONS-NOUS

C'est la saison des avalanches ;
Le bois est noir, le ciel est gris,
Les corbeaux dans les plaines blanches,
Par milliers, volent à grands cris;
— Mais, bientôt, de tièdes haleines
Descendront du ciel moins jaloux,
Avril consolera les plaines...
Résignons-nous.
C'est l'orage! Les eaux flamboient
En se heurtant comme des blocs,
Les dogues de l'abîme aboient
Et hurlent en mordant les rocs ;
— Mais demain tous ces flots rebelles
Se changeront, unis et doux,
En miroirs pour les hirondelles...
Résignons-nous.

C'est l'âge où l'homme nie et doute :
Soleils couchés et rêves morts !
À chaque tournant de la route,
Ou des regrets ou des remords !
— Mais, bientôt, viendra la vieillesse
Elevant sur nos fronts à tous
La lampe d'or de la sagesse...

Résignons-nous.

Ceux qu'on aima sont dans les tombes.
Les yeux adorés sont éteints,
Dieu rappelle à lui nos colombes
Pour réjouir des cieux lointains...
— Mais, bientôt, d'une âme ravie,
Seigneur ! pour les rejoindre en vous,
Nous nous enfuirons de la vie...
Résignons-nous.

JOYEUSE ET DURANDAL

La France, dans ce siècle, a deux grandes épées
Deux glaives, l'un royal et l'autre féodal,
Dont les lames d'un flot divin furent trempées :
L'une a pour nom Joyeuse, et l'autre Durandal.
Roland eut Durandal, Charlemagne a Joyeuse,
Sœurs jumelles de gloire, héroïnes d'acier
En qui vivait du fer l'âme mystérieuse,
Que pour son œuvre Dieu voulut s'associer

Toutes les deux dans les mêlées
Entraient, jetant leur rude éclair,
Et les bannières étoilées
Les suivaient en flottant dans l'air !
Quand elles faisaient leur ouvrage,
L'étranger frémissait de rage,
Sarrazins, Saxons ou Danois,
Tourbe hurlante et carnassière,
Tombaient dans la rouge poussière
De ces formidables tournois!

Durandal a conquis l'Espagne ;
Joyeuse a dompté le Lombard ;
Chacune à sa noble compagne

Pouvait dire : « Voici ma part ! »
Toutes les deux ont, par le monde,
Suivi, chassé le crime immonde,
Vaincu les païens en tout lieu ;
Après mille et mille batailles,
Aucune d'elles n'a d'entailles,
Pas plus que le glaive de Dieu!
Hélas ! la même fin ne leur est pas donnée:
Joyeuse est fière et libre après tant de combats,
Et quand Roland périt dans la sombre journée,
Durandal des païens fut captive là-bas !
Elle est captive encore, et la France la pleure ;
Mais le sort différent laisse l'honneur égal,
Et la France, attendant quelque chance meilleure.
Aime du même amour Joyeuse et Durandal !

CLAUDIUS POPELIN

1825

C LAUDIUS POPELIN, né à Paris en 1825, s'est acquis une juste célébrité par des peintures sur émail représentant, avec une remarquable exactitude historique, des portraits et des allégories. Il est l'auteur d'ouvrages spéciaux fort estimés sur l'art de l'émail et sur l'art du potier. C'est par un volume de vers, Cinq octaves de Sonnets, publié en 1875, qu'il appartient à cette Anthologie. On y trouve les qualités de précision et de style qui lui ont fait une place à part dans le monde artistique.

A. L.

CONSTANCE

Constance ! on peut briser le front des citadelles,
Que ta vaillante main tient le drapeau toujours;
Et tu sais résister à l'indomptable cours
Du torrent déchaîné des fortunes rebelles.
Le ciel des vains appâts ne tente point tes ailes ;
Tu gardes à ta foi ton chaleureux secours.
C'est quand vient à sonner l'heure des mauvais jours
Que tu t'épanouis au fond des cœurs fidèles,

Vertu faite d'amour et de solidité,
Qui soutiens l'âme humaine et qui la rends plus fière
En maintenant debout la conscience altière !

Vertu mâle et sereine, ô noble déité,

Qui rattaches et joins dans un commun emblème
Le principe qu'on sert et la femme qu'on aime !

LES SONNETS

Quand l'oxyde aura mis sur les plombs du vantail
Sa morsure affamée, et quand le froid des givres,
Sous sa flore enroulée aux méandres des guivres,
Aura fait éclater les feuilles du vitrail,

Quand les blés jauniront les îles du corail,
Quand les émaux figés sur le galbe des cuivres
Auront été brisés par des lansquenets ivres,
Quand la lime des temps finira son travail,

Les beaux sonnets inscrits sur la stèle d'ivoire
De l'œuvre évanoui conserveront la gloire
Afin de la narrer aux hommes qui vivront;

Et le bon ouvrier, sous le marbre des tombes,
Gardera verdoyants, au fond des catacombes,
Les lauriers que l'oubli sécherait sur son front.

LE VOYAGEUR

L'âme la plus heureuse a sa part de souffrance,
Le plus joyeux esprit a son trouble secret ;
Le souvenir fléchit sous le poids du regret
Et la crainte envahit jusques à l'espérance.

Le hasard ennemi, qui nous frappe en silence,
Tranche les nœuds bénis de son dur couperet ;
L'aveugle et sourd destin, par un aveugle arrêt,
Livre l'amant fidèle au vautour de l'absence.

Voilà qu'un vent jaloux, soufflant sur mon esquif,
M'entraîne soucieux, solitaire et pensif,
Au gré des flots mouvants, dans un lointain parage.

Ô vous qui demeurez, pensez au voyageur !
Et faites, par pitié, mentir le vieil adage
Qui dit si tristement : Loin des yeux, loin du cœur.

DIONYS ORDINAIRE

1826

DIONYS ORDINAIRE, né à Jougue (Doubs) en 1826, est passé par l'Ecole Normale, et a exercé près de trente ans le professorat. Il a écrit une *Mythologie* et une *Rhétorique nouvelle* (1866), très goûtées de Sainte-Beuve, et collaboré à la *Revue des Deux-Mondes* et à la *Revue politique et littéraire*. Il fonda en 1871 la *Petite République Française*. Élu membre de l'Assemblée nationale en 1870, il représente encore le département du Doubs à la *Chambre des Députés*.

Comme poète il a publié *Mes Rimes*, petit volume *Rabelaisien*, critique et gouailleur, fort bien apprécié en quelques lignes par l'éminent critique des Débats.

« Nourrisson d'Horace et de Rabelais, dit M. Weiss, M. Ordinaire n'est pas un simple imitateur qui s'adonne à l'artificiel et fait de l'anachronisme. Il est de son temps ; il a l'humour ; il a le sentiment pur et frais de la nature. Dans *Mes Rimes*, tout est de verve, de flamme et de mouvement. Qui sait si ce modeste petit livre n'émergera pas sur les ans ? La Fare et le chevalier Bertin n'ont-ils pas survécu ? M. Ordinaire a désormais son coin dans l'histoire des lettres. Pas bien large, ce coin, ni bien haut ! mais il est bien à lui. Quelque chose comme un arpent de terre, où rit le pampre et où sonne le franc baiser, sur une pente du Jura, à mi-chemin d'Arbois et de Saint-Amour. »

Les poésies de M. Dionys Ordinaire ont été publiées par A. Lemerre.

A. L.

AU SOLEIL DE PICARDIE

Point de soleil qui leur sourie,
Point de ciel bleu !
Comment font-ils en Picardie
Pour croire en Dieu ?

Ils ont là-haut une lanterne
De papier blanc,
Qui vacille dans un ciel terne
Au moindre vent.

C'est le soleil de l'Angleterre,
C'est l'Apollon
Qui mûrit la pomme de terre
Et le houblon.

Ô splendeur et magnificence
Des pays plats !
Les brouillards rampent en silence
Sur les colzas ;

Tandis qu'entre la betterave
Et le froment
La Somme au pas tranquille et grave
Passe en dormant.

Hélas ! j'ai bien froid, dit la terre,
Et le soleil
Répond en clignant la paupière :
J'ai bien sommeil !

Astre douteux, lumière brune,
Quand tu nous luis,
On croit voir grelotter la lune
Au fond d'un puits.

Tu n'es que le Sosie indigne
Du vrai soleil

Qui fait circuler dans la vigne
Un sang vermeil,

Écumer les jeunes automnes
Dans les pressoirs,
Et pétiller des vigneronnes
Les grands yeux noirs.

LOUIS RATISBONNE

1827

L OUIS-GUSTAVE-FORTUNÉ RATISBONNE, *né à Strasbourg, donna, de 1852 à 1857, les trois volumes de la traduction en vers de la Divine Comédie ; en 1852 Au printemps de la vie, puis La Comédie enfantine et Les Figures jeunes.*

Il a le vers heureux. Le public, qui le lit facilement, aime sa brillante traduction de Dante et ses Figures jeunes. *On pourrait citer de lui, dans plus d'un genre, des strophes coulées de source, qui ne sentent point l'école et qui sont dans le vrai génie français.*

Sa Comédie enfantine est une œuvre toute nouvelle, parfaite dans son genre. *L'auteur y met à nu le cœur des petits garçons et des petites filles, flagelle les premiers vices et raille les premiers ridicules de l'humanité. Le petit monde, dont il est le classique, le comprend et t aime. Et le père lit par-dessus l'épaule de sa femme ce livre de famille.*

A . FRANCE.

LA POUPÉE OUVERTE

Madeleine, une enfant, était fort occupée,
Tout en riant à belles dents,
À plonger les ciseaux au cœur de sa poupée,
Pour voir ce qu'elle avait dedans.

Or, elle n'avait rien. — Dans le joujou stupide

Le marchand n'avait mis que du son et du crin.
Alors l'enfant rieuse incline un front chagrin
Et se met à pleurer : la poupée était vide !

Il ne faut pas aller trop au fond du plaisir,
Ou l'on devient triste à mourir.
Petites, prenez garde, ou vous seriez trompées;
Il ne faut pas ouvrir le ventre des poupées !

LE SOUHAIT DE LA VIOLETTE

Quand Flore, la reine des fleurs,
Eut fait naître la violette
Avec de charmantes couleurs,
Les plus tendres de sa palette,
Avec le corps d'un papillon
Et ce délicieux arôme
Qui la trahit dans le sillon :
« Enfant de mon chaste royaume,
Quel don puis-je encore attacher,
Dit Flore, à ta grâce céleste ?
— Donnez-moi, dit la fleur modeste,
Un peu d'herbe pour me cacher ! »

(La Comédie enfantine)

LE FILS INGRAT

La pauvre source soupirait
En voyant s'éloigner le fleuve.
« De mon fils je vais être veuve ! »
Et goutte à goutte elle pleurait.

« Ne soyez donc pas inquiète !
Je vous promets de revenir,
Quand j'aurai fini de courir. »

Il part sans détourner la tête !

Voilà mon fleuve ambitieux
Qui fait son chemin dans le monde,
Grossissant en route son onde
De tous les ruisseaux vaniteux.

Gonflé par la pluie et la neige,
Par la rivière et le torrent,
Il s'écriait tout en courant :
« Me voilà roi ! j'ai mon cortège ! »

Et plus avant il s'en allait
Sans jamais ralentir sa course,
Et l'ingrat oubliait la source
Qui loin de lui se désolait !

« L'humble mère qui m'a fait naître
Sous le petit rocher, là-bas,
Se disait-il un jour tout bas,
Ne pourrait plus me reconnaître. »

Et d'un impétueux élan
Le fils ingrat poursuit sa voie,
Il grandit, grandit... et se noie
Dans les gouffres de l'océan.

(La Comédie enfantine)

JULES BRETON

1827

JULES BRETON, né en 1827, était déjà un peintre éminent quand, vers 1870, il se fit écolier en poésie. — Il compte aujourd'hui parmi les poètes.

Peintre et poète, il est le même homme ; il a le même sentiment de la nature. Glaneuses, Moissonneuses et Filles de pêcheurs, Danse de la Saint-Jean d'Été, Procession dans les blés, *le monde de ses tableaux est le monde de ses poèmes. L'amour des belles formes, des beaux aspects naturels est profondément enraciné en lui.*

Il a nommé son premier livre : Les Champs et la Mer. *Il l'a partagé en effet entre les plaines de l'Artois, où il est né, et les grèves bretonnes, où il est tant de fois allé chercher des idées et des types.*

« À une époque, écrit M^{me} Daudet, où les littérateurs se préoccupent tellement de fart de peindre qu'ils lui empruntent des procédés, des termes particuliers, il est curieux de voir les peintres entrer dans le domaine de la poésie avec cet éternel souci de la couleur qui peut leur devenir en littérature une qualité ou un écueil. Disons tout de suite que c'est le plus grand charme du livre de poésies de M. Jules Breton : Les Champs et la Mer. *On ressent à le feuilleter une impression complexe, et il y a certaines de ses pièces formant si bien tableau qu'on s'arrête pour laisser passer l'image ; il faut lire les Glaneuses, les Deux Croix et le poème du Pardon : un long défilé de costumes bretons, de mendiants bariolés, de bannières flottant comme des petites voiles sur cet horizon de mer qui sert de fond à toutes les fêtes bretonnes, apparaît écumant ou calme, uni ou blanchissant, entre les menhirs gigantesques, les vieilles églises romanes, comme la poésie éternelle et l'éternelle menace de la nature.*

« En somme, voilà une œuvre sincère, imprégnée d'art et de vie, et qui renferme suffisamment l'élément philosophique réclamé de toute œuvre moderne. »

Outre Les Champs et la Mer, *M. Jules Breton a donné un autre volume de poésie : Jeanne (1880), son œuvre la plus importante.*

« Nous ne sommes plus là, dit M. Hippolyte Fournier, en face de ces strophes ailées qui s'envolent légères et faciles du cerveau du poète frappé par une impression fugitive. *Jeanne est un roman en vers, c'est la conception d'un créateur qui perçoit aussi bien l'intensité des sensations humaines, que la poésie des champs et des bois, et qui, emporté par son imagination, fait surgir d'un milieu absolument réel des personnages par lui construits de toutes pièces.* »

Les œuvres de M. Jules Breton ont été publiées par A. Lemerre.

A. L.

COURRIÈRES

Lorsqu'à travers ta brume, ô plaine de Courrière,
L'ombre monte au clocher dans l'or bruni du soir,
Que s'inclinent tes blés comme pour la prière,
Et que ton marais fume, immobile encensoir ;

Quand reviennent des bords fleuris de ta rivière,
Portant le linge frais qu'a blanchi le lavoir,
Tes filles le front ceint d'un nimbe de lumière,
Je n'imagine rien de plus charmant à voir.

D'autres courent bien loin pour trouver des merveilles ;
Laissons-les s'agiter : dans leurs fiévreuses veilles,
Ils ne sentiraient pas ta tranquille beauté.

Tu suffis à mon cœur, toi qui vis mes grands-pères,
Lorsqu'ils passaient joyeux, en leurs heures prospères,
Sur ces mêmes chemins, aux mêmes soirs d'été.

(Les Champs et la Mer)

LES CIGALES

Lorsque dans l'herbe mûre aucun épi ne bouge,
Qu'à l'ardeur des rayons crépite le froment,
Que le coquelicot tombe languissamment
Sous le faible fardeau de sa corolle rouge,

Tous les oiseaux de l'air ont fait taire leurs chants ;
Les ramiers paresseux, au plus noir des ramures,
Somnolents, dans les bois, ont cessé leurs murmures,
Loin du soleil muet incendiant les champs.

Dans les blés, cependant, d'intrépides cigales
Jetant leurs mille bruits, fanfare de l'été,
Ont frénétiquement et sans trêve agité
Leurs ailes sur l'airain de leurs folles cymbales.

Frémissantes, debout sur les longs épis d'or,
Virtuoses qui vont s'éteindre avant l'automne,
Elles poussaient au ciel leur hymne monotone,
Qui dans l'ombre des nuits retentissait encor.

Et rien n'arrêtera leurs cris intarissables;
Quand on les chassera de l'avoine et des blés,
Elles émigreront sur les buissons brûlés
Qui se meurent de soif dans les déserts de sables.

Sur l'arbuste effeuillé, sur les chardons flétris
Qui laissent s'envoler leur blanche chevelure,
On reverra l'insecte à la forte encolure.
Plein d'ivresse, toujours s'exalter dans ses cris ;

Jusqu'à ce qu'ouvrant l'aile en lambeaux arrachée,
Exaspéré, brûlant d'un feu toujours plus pur,
Son œil de bronze fixe et tendu vers l'azur,
Il expire en chantant sur la tige séchée.

(Les Champs et la Mer)

VIEUX JARDINS

Oui n'aime ces jardins des humbles dont les haies
Sont de neige au printemps, puis s'empourprent de baies
Que visite le merle à l'arrière-saison ;
Où dort, couvert de mousse, un vieux pan de maison
Qu'une vigne gaîment couronne de sa frise,
Sous la fenêtre étroite et que le temps irise ;
Où des touffes de buis d'âge immémorial
Répandent leur parfum austère et cordial ;
Où la vieillesse rend les groseilliers avares ;
Jardinets mesurant à peine quelques ares,
Mais si pleins de verdeurs et de destructions
Qu'on y suivrait le fil des générations ;
Où près du tronc caduc et pourri qu'un ver fouille,
Les cheveux allumés, l'enfant vermeil gazouille ;
Où vers le banc verdi les bons vieillards tremblants
Viennent, sur leur béquille appuyant leurs pas lents
Et gardant la gaîté, — car leur âme presbyte
Voit mieux les beaux lointains que la lumière habite, —
D'un regard déjà lourd de l'éternel sommeil,
Tout doucement sourire à leur dernier soleil ?

(Jeanne. Chant vi)

LES RUINES

Les vieillards, quand près d'eux, semaine par semaine,
Le temps a dévasté, tour à tour, fleurs et fruits,
Les vieillards ont, ainsi que la cité romaine,
Au cœur un forum mort plein de temples détruits ;

Silencieux désert où leur âme promène
Son long ennui stérile, où l'ortie et le buis,
Et l'herbe solitaire, en l'antique domaine,
Ont étouffé l'orgueil des fastes et des bruits ;

Où des frontons muets la légende effacée
Sous la rouille des ans dérobe sa pensée.
Plus de chants, les oiseaux aiment les floraisons.

Plus de prisme charmeur irisant les bruines,
Mais de graves soleils, de vastes horizons,
Éclairant la beauté dernière des ruines.

(Les Champs et la Mer)

VALÉRY VERNIER

1828

V ALÉRY VERNIER, *né à Lille, donna en 1857 Aline, histoire d'un jeune homme, roman en vers, dont la critique a justement loué la délicatesse et la grâce attendrie. Il a publié en outre les Filles de minuit.*

A. L.

Cette heureuse maison, ce nid où l'on m'abrite
Est au bord du chemin que le silence habite.
Devant la grande grille et la première cour,
Trois sentiers se croisant forment un carrefour ;
Au centre un petit mont s'élève, et sur la crête
Un noyer, où souvent le voyageur s'arrête.

Au tournant du chemin, contre un saule chenu,
Est un vieux mendiant qu'on a toujours connu :
Son manteau gris de mur, dont jamais il ne change,
Et le chapeau qu'il tend, sont d'une forme étrange ;
On ne sait ni son nom, ni le trou dont il sort.
Il est là, voilà tout, contre son arbre mort.

On ne lui parle pas : c'est comme une statue
Qu'à voir au même lieu le regard s'habitue.
Lui, ne dit rien non plus ; son immobilité
Semble, dans son malheur, un reste de fierté ;

Et c'est ce qui le fait respecter au village.
Chez le docteur on l'aime : il sert au paysage.
Donc, en ce lieu paisible, on n'entend jamais rien
Que le cri du berger qui gourmande son chien ;
Seulement, par instants, une voix qui querelle,
Un bruit de chariots et de chevaux rappelle
Qu'à cent pas environ, derrière des taillis,
Passe en se repliant la route de Paris.

Entrez : la vieille grille est constamment ouverte,
Et le pauvre le sait : une corbeille verte,
Où des rosiers de Chine en tout temps sont fleuris,
Au milieu de la cour pare le pavé gris.
À gauche, est un hangar où serpente une vigne ;
À droite, l'écurie où, d'un air calme et digne,
La Grise, c'est le nom de la bonne jument,
Tourne la tête au bruit que l'on fait en passant.

Devant vous, la maison, façade régulière
Que précède un perron à balustres de pierre.
Au-dessus de la porte était un écusson,
Qu'insulta récemment le marteau du maçon,
Quoique cette maison, de mœurs hospitalières,
Eût porté dignement ces traces nobiliaires.

Le perron, où souvent l'on déjeune à midi,
S'ombrage d'un auvent en coupole arrondi.

Montez les six degrés en granit bleu de Flandre.
Poussez la porte : on vient, car on ne fait attendre
Ici personne. Alors, dans ce gai corridor,
D'où l'on voit le jardin, et loin, bien loin encor,
La campagne, les bois et la belle lumière,
Si c'est en ce moment Aline la première
Qui s'offre et vous reçoit, votre cœur enchanté
Saluera ce palais de l'hospitalité.

(Aline)

MARC MONNIER

1828

MARC MONNIER, né à Florence, d'un père français et d'une mère genevoise, a beaucoup écrit dans divers genres et toujours montre du savoir et de l'esprit. Les Comédies de Marionnettes lui assurent parmi les poètes satyriques un rang fort distingué. Personne n'a le trait plus gaulois que M. Marc Monnier. C'est que nul non plus ne s'est nourri, comme lui, des grands maîtres du XVII^{me} et surtout du XVI^{me} siècles. Pas de clinquant, ni de faux métal dans ses poèmes : cela sonne juste et ferme. On trouve ces qualités dans son œuvre, soit qu'il se livre à son goût particulier pour le rire, soit qu'il s'abandonne à des inspirations plus douces et quelquefois même à une certaine mélancolie.

M. Marc Monnier a donné en outre comme poésies : Récits et Monologues, et comme prose : Nouvelles napolitaines. Ses œuvres se trouvent chez A. Lemerre.

E. Ledrain.

LE TRIOMPHE

Les buissons déjà frais, la forêt déjà sombre
Écartent les rayons du soleil qui s'enfuit,
Et la montagne, au loin faisant planer son ombre,
Dans la plaine à ses pieds a commencé la nuit.

Deux grands chênes, courbés sous le poids des rafales,
Par-dessus le chemin croisant leurs bras tendus,
Font une arcade auguste aux voûtes triomphales,
Comme pour accueillir des vainqueurs attendus.

Les vainqueurs vont venir. Du coteau qui poudroie
Descend et se rapproche un long bourdonnement,
Un cliquetis de fer, une clameur de joie...
Et le char de triomphe avance lentement.

Mais ces cris sont vos chants, jeunes gens, jeunes filles,
Qui, joyeux et lassés, revenez des moissons ;
Mais ce fer est celui des faux et des faucilles,
Dont les coups n'ont jamais dépeuplé nos maisons ;

Mais ce char, soulevant des montagnes de gerbes,
Roule au pas lourd des bœufs et remplit le chemin :
Il couvre d'épis mûrs les buissons et les herbes,
Où les oiseaux des bois viendront glaner demain ;

Il passe en triomphant sous les bras des vieux chênes,
Et les cris de victoire éclatent à pleins chœurs...
Paix à nos champs féconds dans les saisons prochaines,
Et qu'ils n'aient à fêter jamais d'autres vainqueurs !

FRANCIS PITTIE

1829-1886

L *E général Francis Pittié, chef de la maison militaire du Président de la République française, est né dans la Nièvre en 1829.*

Après de brillantes études au lycée Charlemagne et à l'école de Saint-Cyr, il a successivement conquis tous ses grades dans l'armée active, depuis Sébastopol et Solférino jusqu'aux batailles d'Amiens, de Bapaume et de Saint-Quentin.

S'il a très dignement accompli son devoir de soldat, à l'heure de nos gloires et aux jours funèbres de nos désastres, la haute position officielle qu'il occupait, comme Secrétaire général de la Présidence, lui a permis plus d'une fois, dans le monde des Lettres et des Beaux-Arts, de jouer le rôle affable du bon Génie pour bien des jeunes débutants qui jamais n'ont en vain fait appel à sa bienveillance.

Le Roman de la vingtième année, *dont la troisième édition date de 1882, donne bien au lecteur une vraie sensation de printemps, et, comme une bouffée d'avril, vous parle d'églantiers et d'aubépine en fleurs. En parcourant les pages heureuses de ce petit volume, on reconnaît que l'auteur appartient à la famille littéraire de Brizeux, de Charles Dovalle et d'Hégésippe Moreau, dont les vers discrètement émus chantent longtemps dans la mémoire.*

Le dernier recueil publié par Francis Pittié, sous ce titre : *À travers la Vie, est une œuvre d'un tout autre caractère, oh domine surtout la note grave. Ici nous feuilletons avec un respect quasi religieux une belle série d'eaux-fortes vigoureusement mordues : Les Martyrs, Le Chemin du Calvaire, Les Tyrans, Brumes de janvier, où la satire fait parfois siffler son fouet à gros nœuds et nous ramène à l'âpreté de Juvénal. Dans ce volume certaines pages ont un accent de fer patriotisme à réveiller les cœurs des plus endormis, à côté de strophes d'une*

grâce spirituelle et toute charmante, telles que La Fleur de l'Amour, Départ pour la vie, À Mademoiselle Marguerite, Le Pays des Chimères. On reconnaît assurément que l'auteur n'est pas un simple dilettante ; on retrouve à chaque instant l'homme dans son œuvre : un vrai militant qui dans les rudes épreuves de la vie, et tout en restant dans le plein cours de nos idées modernes, a su garder la foi, l'espérance et la charité, et dont les plus beaux souvenirs en terre de France sont encore deux noms héroïques et purs : Jeanne d'Arc et Marceau.

Les œuvres de Francis Pittié ont été publiées en partie par Fischbacher et par A. Lemerre.

ANDRÉ LEMOYNE.

LE FLEUVE

SONNET

À M. Jules Grévy

Sous les puissants rayons du soleil matinal,
Elégant et fleuri dans sa parure neuve,
Ton toit, connu du pauvre et hanté par la veuve,
A le lointain éclat d'un phare ou d'un fanal.

C'est là que, dominant le tumulte banal
Dont la foule imbécile ou grossière s'abreuve,
Majestueusement s'écoule, comme un fleuve,
Le cours profond et pur de ton âge automnal.

Flagellés par les vents, labourés par l'orage,
Les torrents, tes rivaux, déchaînent avec rage
L'indocile troupeau de leurs flots furieux.

Fleuve, vivant miroir des Sages et des Justes,
Tu baignes largement de tes ondes augustes
Le rivage sacré du berceau des aïeux.

(À travers la Vie)

À VICTOR HUGO

Quand ce siècle, lassé de prodiges sans nombre,
Dans l'éternelle nuit, hélas! aura sombré;
Quand la mort, trop rapide ou trop lente à mon gré,
Aura couvert les fronts les plus grands de son ombre ;

Seul, dominant encor l'universel décombre,
Du filial amour des peuples entouré,
Ton souvenir, toujours vivant, toujours sacré,
De toute sa hauteur emplira le ciel sombre.

Ainsi, dans le désert sans bornes, où jadis
Thèbes rivalisait de gloire avec Memphis,
Où le temps s'est joué des airains et des marbres,

La géante Chéops se dresse sur le ciel,
Et le Simoun, terrible aux hommes comme aux arbres,
Passe, sans ébranler son granit immortel.

(À travers la Vie)

LES LAURIERS SONT COUPÉS

Je ne regrette rien des siècles révolus,
Si ce n'est cette fleur d'exquise courtoisie
Qui faisait de la France une terre choisie
Et du peuple français une race d'élus.

Hélas! le temps des preux et des belles n'est plus!
Où donc les Périclès? où donc les Aspasia?
Nous avons renié le Glaive et l'Ambroisie,
Et nous disons : Nana! comme on disait: Caylus.

Ô langue de Corneille! ô langue de Racine!
Je ne sais quel jargon de baigne ou de cuisine
Insulte tes héros, dans leur gloire drapés.

Le boubier fume et pue où s'épandait le fleuve,
Et la Muse sanglote, immortellement veuve :
Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés.
(À travers la Vie)

LE DÉPART POUR LA VIE

Le ciel est bleu ; la mer baise amoureusement
Le sable doux et fin de la grève odorante ;
Le zéphyr, en son rythme ailé, souple et charmant,
Me parle d'Ischia, d'Ostie ou de Sorrente.

Sous l'effort musical du flot harmonieux,
Une barque effilée et svelte se balance ;
Les plaintifs elkovans, blancs sur l'azur des deux,
Dans l'Ether chaud et pur se bercent en silence.

Des légers tamaris trouant le parasol,
Les obliques rayons du soleil qui décline
Allument, dans le chaud ensablement du sol,
Comme un reflet d'agate ou de nacre opaline.

Tout est recueillement, oubli, sommeil et paix.
Témoin muet et sourd des luttes de la vie,
Seul, sous l'amas fleuri des lambrusques épais,
Un portail mi-fermé m'attire et me convie.

Qui sait ? et quels périls m'attendent au delà ?
Franchirai-je l'étroite et menaçante porte ?
Des écueils de Charybde aux récifs de Scylla
Mon âme tour à tour flotte, débile ou forte.

J'hésite. Aux bords divins du rivage enchanté,
Une chaîne de fleurs me rattache et me lie ;
L'appel de la bataille et de la liberté
Emplit mon cœur fougueux de son âpre folie.

Mais l'appel belliqueux l'emporte, hélas ! O toi,
Mon espoir, mon amour, mon flambeau, mon étoile,
Sois le vivant soleil qui marche devant moi
Et le phare immortel qui sauvera ma voile !
(À travers la Vie)

MA DEVISE

Mon âme vient du peuple et n'en est pas plus vaine.
Sur le tronc vermoulu d'un frêne ou d'un ormeau
Je n'ai jamais greffé d'héraldique rameau;
Et c'est un sang d'hier qui coule dans ma veine.

Ma mère, le front ceint d'acanthé et de verveine,
A grandi, libre et chaste, au milieu d'un hameau ;
Mon aïeul, dédaigneux des fadeurs du trumeau,
Suça le maigre sein de la pâle déveine.

Mais si l'Armorai ne connaît pas mon nom,
Si les plis ondoyants de mon obscur pennon
Ne flottent point aux murs de Solyme conquise,

Pour l'éternel honneur du fils qui me naîtra,
En ce vers sobre et franc j'exalte ma devise :
Fais ce que dois toujours, advienne que pourra.

INFLUENCES SECRÈTES

Dans le jardin soucieux,
Nulle fleur n'étale aux yeux
Son odorante corolle ;
Mais avril va revenir :
Faites les roses s'ouvrir,
Tiède zéphyr, brise molle !

Il fait froid ; l'oiseau se tait ;
Où le rossignol chantait,
L'âpre bise se lamente ;
Mais dans les airs, par instants,
Une haleine de printemps
Se révèle, et l'oiseau chante.

Humbles de forme et de ton,
Mes petits vers, ce dit-on,
N'ont pas la grâce qui touche ;
Cependant, dès que tu lis,
Ces vers, soudain embellis,
Se parfument sur ta bouche.

Mon cœur muet et fermé
Est comme l'arbre avant mai,
Plein de notes incertaines
Et de confuses chansons...
Aime-moi : notes et sons
En jailliront par centaines.

(Le Roman de la vingtième année)

OCTAVE LACROIX

1829

A U sortir du collège de Juilly et encore à l'école de Droit, M. Octave Lacroix connut Sainte-Beuve et Prosper Mérimée, qui ont été les amis de sa jeunesse. Il fut pendant quatre ans le secrétaire de Sainte-Beuve, qui a dit de lui qu'il le considérait a comme son filleul littéraire et poétique. »

M. Octave Lacroix a publié, dans les journaux et dans les revues, de nombreux articles de critique française et étrangère et aussi de critique d'art. Il a donné en outre une édition d'Hégésippe Morcau (1851), *les Chansons d'Avril* (1852), *Padre Antonio, nouvelles* (1864), etc.

Le Théâtre français a joué avec succès une comédie en vers de M. Octave Lacroix, *L'Amour et son train* (1855), qui est restée au répertoire. On lui doit encore *La Fille de l'Orfèvre, un acte en vers écrit en collaboration avec M. Welschinger et représenté à l'Odéon* (1884).

A. L.

L'IDÉAL

La mer n'est qu'un vaste trésor
Où les poissons aux larges queues
Sont écaillés d'argent et d'or
Sous les ondes vertes ou bleues.
La perle a la couleur du lait,
Le corail l'éclat de la rose...
Plongeur distrait, pêcheur morose,

Jette au moins, jette ton filet.

— « Sous les flots des mers azurées
Je cherche à voir, dit le Pêcheur,
La Nymphé aux épaules nacrées...
Dans un rêve elle a pris mon cœur. »

Que d'enchantements ! que d'ivresses
Appellent tes illusions :
Ici, l'amour et ses caresses,
Là-bas, la gloire et ses rayons !
Plus loin la fortune sonore
Et ses adorateurs jaloux...
Poète, entre des biens si doux,
Choisis... Peux-tu tarder encore ?

— « Mon cœur, dit l'autre, est tourmenté
D'un désir immense et sans trêve.
J'aime la belle Vérité...
Une nuit, je l'ai vue, en rêve. »

Vous êtes deux fous ici-bas,
Pauvre Pêcheur, pauvre Poète !
Vos amantes ne viendront pas...
En vain l'eau s'agite, inquiète,
Dans les gouffres mystérieux,
Il n'est aucune Nymphé, aucune !
Et nul ne voit, hormis les dieux,
La Vérité, s'il en est une.

— « Tais-toi, car tu nous fais du mal.
Va-t'en ! répondent les deux Frères.
Passant, retourne à tes affaires...
La nôtre, à nous, c'est l'Idéal ! »

LEOPOLD LALUYÉ

1829

LALUYÉ (Léopold), né à Paris en 1829, est particulièrement connu par ses œuvres de théâtre. La plus remarquée, *Au Printemps*, un acte en vers d'une fraîcheur idyllique, eut un vrai succès à l'Odéon en 1854, dans la jeunesse des écoles, et fut applaudie depuis à la Comédie française.

L'auteur appartient à cette Anthologie par un volume de *Poésies* publié en 1872, recueil où dominent surtout les purs sentiments de la famille et de la patrie.

A. L.

À UNE JEUNE FILLE

J'ignore votre nom, je ne sais pas votre âge,
Je ne sais rien de vous que votre air de bonté ;
Dieu dans votre chemin m'a si souvent jeté
Que maintenant mon cœur est plein de votre image.
Est-ce tout simplement hasard ou bien présage
Que cette vision, douce fatalité,
Qui verse dans mon ombre un rayon de clarté,
Et me met sans pitié la pâleur au visage ?

Devons-nous, quelque jour, plus rapprochés tous deux,
Er les mains dans les mains, et les yeux dans les yeux,
En causant d'avenir apprendre à nous connaître ?

Je le voudrais. J'attends; j'ai la foi, j'ai l'espoir...
Et pourcant mieux vaudrait ne jamais vous revoir,
Si Dieu pour mon bonheur ne vous a pas fait naître.

LA DANSEUSE DE CORDE

Voyez, rebondissant sur une corde oblique,
Cet être féminin de badauds entouré.
Son visage en sueur, par le soleil bistré,
A comme son costume un reflet métallique.

Sous le paillon terni ses cheveux, d'un beau noir,
Frissonnent aux ébats de ses danses lascives :
On dirait d'un corbeau les deux ailes captives.
Pour l'artiste rêveur elle est étrange à voir.

Son corps, bariolé par des enluminures,
A les contorsions d'une panthère ; aussi
Dieu, qui créa ce corps par le jeûne aminci,
Dut y mettre le sang des ardentes natures.

Sous d'épais sourcils noirs ses regards affamés
Portent l'expression de la souffrance humaine,
Et d'un sourire empreint d'ironie et de haine
Elle reçoit les sous des amateurs charmés.

Un pitre maladif tourne la manivelle
Qui fait rugir dans l'air un orgue aux sons discords,
Tandis qu'à la voltige elle assouplit son corps,
Et sur le câble étroit danse une tarentelle.

Puis, sa besogne faite, elle rentre à grands pas
Dans son taudis obscur, desserre sa tunique,
Mange son pain gagné sur la place publique,
Et s'endort, toute lasse, un enfant dans les bras.

ÉMILE CHEVÉ

1829

É MILE CHEVÉ est né à Nantes en 1829 d'une famille basse-bretonne. Ancien élève de l'École Navale de Brest, il a servi dans la marine militaire jusqu'à sa retraite, qu'il a prise avec le grade de Capitaine de Frégate.

Il a publié coup sur coup *Virilités* (1882), *Les Océans* (1885), et *Chaos* (1887). Les œuvres de M. Chevé appartiennent surtout au genre philosophique et descriptif, les qualités maîtresses du poète sont une énergie poussée parfois jusqu'à la violence, une sincérité passionnée, et aussi une très particulière puissance d'imagination avec laquelle il sait évoquer les souvenirs terribles et grandioses de sa vie maritime.

Trente ans de cette âpre existence, faite de lutte incessante entre l'Homme et l'Élément hostile, ont développé en lui un pessimisme sombre ; il voit dans la nature une embûche perpétuelle, où le destin haineux guette l'Être désarmé comme un fauve sa proie.

Ses poésies ont été publiées par A. Lemerre.

A. L.

LE TAYO

C'était un grand gaillard de mine haute et fière,
Dans son œil injecté luisait un feu sanglant ;
On vantait ses exploits, son audace guerrière :
Les tribus d'alentour n'en parlaient qu'en tremblant.

Sa peau disparaissait sous un bleu tatouage,
Arabesque fantasque aux plis capricieux,
Dont chaque trait parlait d'un acte de courage
Ou d'un ennemi mort sous son bras glorieux.

Nul ne lançait si loin la terrible sagaie
Qu'au moment du combat l'on frotte de poison ;
Nul ne faisait voler si fort sous la pagaie
La pirogue légère, au lointain horizon.

Ajoutons qu'il était seigneur de haut lignage.
Cousin et favori du roi de la tribu,
Un vieux gredin perclus, sinistre anthropophage,
De lèpre, d'eau-de-vie et de meurtres fourbu.

Il était mon tayo : j'avais pris l'habitude
De l'emmener courir avec moi dans les bois,
Et quand la marche était ou trop longue ou trop rude ;
Sur son dos ou son cou je montais à mon choix.

Quand midi calcinait la plage de sa flamme,
Dans sa case j'allais m'étendre sans façon ;
Il me laissait son lit et sa natte et sa femme,
Et s'en allait dormir à l'ombre d'un buisson.

Il venait le matin à bord de mon navire
M'apporter du poisson, du laitage et du fruit,
Et je le renvoyais heureux jusqu'au délire,
Pour un peu de tabac, de poudre ou de biscuit.

Il bondissait, rempli d'une joie enfantine,
Quand nos clairons sonnaient le fauve branle-bas ;
Il buvait mon alcool et ma térébenthine ;
Il avait le gosier de fer comme les bras.

Il n'avait peur de rien, excepté des fantômes
Qui par les nuits sans lune errent sous les palmiers,

Et du vent de minuit qui grince sur les chaumes,
Ainsi qu'un frôlement d'Esprits ou de sorciers.

Il me fallut partir pour une île prochaine :
C'était pour secourir un vaisseau naufragé.
De retour dans la baie au bout d'une semaine,
Je cherchai mon tayo : le roi l'avait mangé !

Le grand-prêtre avait dit au roi : « Si la vieillesse
Et si le mal rongeur courbent ton noble front,
Repais-toi d'un guerrier : sa vigueur, sa souplesse,
Et son âme vaillante en ton corps passeront. »

Et pour s'incorporer sa jeunesse et sa force,
Pour rafraîchir un sang par la lymphe épaissi,
Le roi l'avait mangé sur un grand plat d'écorce,
Pimenté bien à point, de patates farci.

(Les Océans)

L'HYMNE ÉTERNEL

Au tour de chaque étoile au loin tournent des terres,
La tête et les pieds pris dans des suaires blancs,
Portant un baudrier flamboyant de cratères ;
Une écharpe de grains est nouée à leurs flancs.

Leurs corps sont bigarrés d'argent et d'émeraude
Par les sables brûlants et les océans froids ;
Leur robe de lapis et de cristal se brode
Par le miroir des lacs et le fil des détroits.

Elles ont des colliers de rubis, de topazes,
Qu'égrènent leurs printemps aux velours des gazons ;
Elles ont des camails de transparentes gazes
Quand l'aube en floréal nacre leurs horizons.

Un concert formidable en monte dans l'espace

Et des astres éteints va troubler les sommeils,
Un hymne discordant, et dont l'horreur surpasse
Les bruits de la fournaise où cuisent les soleils.

Sont-ce les hurlements striduleux des cyclones ?
Ou les coups d'ébauchoir des flots, ces verts sculpteurs ?
Ou les écroulements des arcs et des pylônes
Que dresse la Tornade aux cieux des équateurs ?

Les râles des forêts sous le fouet de la brise ?
Le glaive de la foudre au hasard s'abattant
Sur les granits qu'il fêle ou les glaciers qu'il brise ?
Ou le bolide, obus dans leur air éclatant ?

Dans leur chaudière énorme où bouillonnent les sèves,
Sont-ce les heurts confus d'atomes émiettés ?
Est-ce le cri des bois, des antres et des grèves ?
— Non ! ce sont vos sanglots, pâles Humanités !

(Chaos)

CALME AGITÉ

Un de ces calmes comme on n'en voit pas souvent
Près de ce cap maudit. — Pas un souffle de vent
Dans l'air, que de rayons dorés le soleil crible.
— Une mer démontée. Un clapotis horrible.
— Sur un feu souterrain les flots semblent bouillir,
Et de tous les côtés viennent vous assaillir.
— L'Océan est un champ hérissé de collines
D'un vert-bleu translucide aux lueurs cristallines,
Que couronne d'argent un panache écumeux
Dont jusqu'à nos huniers monte l'embrun spumeux.
Un bras semble hacher sa liquide surface.
— La lame est verticale et s'écroule sur place ;
Subite elle se lève et s'affaisse d'un bloc,
Comme sous le plafond d'un invisible roc.

— Une houle enragée, énorme, enfle ses ondes,
Qu'on voit se dérouler, lourdes, lentes, profondes,
Avec une terrible et sombre majesté,
Sous les flancs du navire en tous sens cahoté.
— Et tout arrache à bord du vaisseau, que la brise
Ne vient plus appuyer. Tout craque, fend, se brise.
— Chaque mât, comme un jonc, plie en son écambrail.
— Les coutures des ponts partout crachent le brai.
— La vergue aux élongis casse palans et drosse.
— L'ancre échappe, rompant saisine et serre-bosse,
Et reste suspendue à sa chaîne, crevant
A chaque inclinaison le bordé de l'avant.
— On voit tout le dormant suer tant il travaille,
Et les crocs des canons jouer dans la muraille.
— La cloison ploie et cède, et l'on entend des cris
Partir du haut en bas au milieu des débris :
Plaintes, rires, jurons. On tombe, l'on se blesse,
On gliss?, on se raccroche, et c'est une prouesse
Que de pouvoir aller, sans se casser le cou,
De tribord à bâbord. Bientôt, on devient fou
De rage, et de malaise on est presque malade.
— La barque est devenue un panier à salade. —
On ne peut ni dormir, ni manger, ni marcher,
Et l'on n'a pas un coin sûr où pouvoir nicher.
— Bref, secoué, moulu des pieds jusqu'à la tête,
Vous appelez le grain, la trombe, la tempête,
Tout ! plutôt que ce calme et que ce temps si beau
Par lequel vous sentez s'en aller par lambeau
Le vaisseau sous vos pieds, et que cette furie
De ressauts, dont chacun amène une avarie.

Et l'on voit dans le Nord, dressé férocement,
Noir, et tombant à pic dans un remous fumant,
De la Côte de fer courir le mur dantesque
Que bat éperdûment la houle gigantesque.

(Chaos)

PHILOXÈNE BOYER

1830-1868

VERS 1855, quittant Grenoble où il avait achevé des études à la Ronsard sous la direction d'un père, Inspecteur de l'Université, Philoxène Boyer venait à Paris débiter sous l'illustre patronage de Victor Hugo. Reprenant en quelque sorte l'office de l'aimable Méry, il multiplia les strophes de circonstance, vers d'anniversaires, dédicaces, cantates, etc. Il porta à la perfection ce que ton pourrait appeler l'improvisation savante, tant il y a d'étalage d'érudition dans ces œuvres nées d'un jet facile.

Les pages lyriques ont été recueillies quelques mois avant sa mort, sous ce titre : Les deux Saisons. *Le volume a trahi quelque peu l'espoir des lettrés. Il y a plus d'esprit et de science que de sentiment et d'inspiration dans ces poèmes qui ne sont souvent que de longs madrigaux. Quelques pièces néanmoins sont très spirituelles, et deux ou trois éloquents et d'une intonation qui s'impose.*

EMMANUEL DES ESSARTS.

LA MARQUISE AURORE

VILLANELLE

Près de Marie-Antoinette,
Dans le petit Trianon,
Fûtes-vous pas bergerette ?

Vous a-t-on conté fleurette
Aux bords du nouveau Lignon,
Près de Marie-Antoinette ?

Des fleurs sur votre houlette,
Un surnom sur votre nom,
Fûtes-vous pas bergerette ?

Étiez-vous noble soubrette,
Comme Iris avec Junon,
Près de Marie-Antoinette ?

Pour déniaiser Ninette,
Pour idylliser Ninon,
Fûtes-vous pas bergerette ?

Au pauvre comme au poète,
Avez-vous jamais dit : Non,
Près de Marie-Antoinette ?

Ô marquise sans aigrette,
Sans diamants, sans linon,
Fûtes-vous pas bergerette ?

Ah ! votre simple cornette
Aurait converti Zenon !
Près de Marie-Antoinette,
Fûtes-vous pas bergerette ?

AU JARDIN

J'ai mis mon cœur sous une rose :
En cherchant, vous l'y trouverez
Avec ses souvenirs dorés,
Ses regrets, son ennui morose.

Demain, la corolle décroise,
Lorsque vous la regarderez,
N'aura plus ces tons enivrés
Qu'un rayon de soleil compose.

Pourtant, du bouquet qui mourra
Vers vous un parfum montera,
Plein de sensations cachées.

Et c'est mon cœur fidèle et doux,
Enfant, qui survivra pour vous
Dans cette odeur des fleurs séchées.

PHILIPPE GILLE

1831

P HILIPPE GILLE est né à Paris le 18 décembre 1831. Ses goûts le dirigèrent d'abord vers la sculpture ; il a exposé pendant plusieurs années. Peu de temps après il se lança dans la carrière dramatique, et depuis 1857 ses pièces ont été jouées avec succès sur presque tous les théâtres parisiens. C'est par le naturel et la vérité que ses œuvres même comiques se sont fait remarquer. Publiciste et critique littéraire, la tournure légère et gauloise de son esprit ne semblait pas révéler en lui le véritable poète qu'il est. L'Herbier contient des pièces qui avaient depuis longtemps attiré l'attention, mais que, par un singulier scrupule, il avait jusqu'à ce jour laissées anonymes.

Théodore de Banville, qui l'a deviné un des premiers, a écrit à propos de l'une de ses poésies, l'Envolée et d'une autre les Vivants et les Morts :

« Vous ne pouvez proscrire ceux que vous appelez les « magiciens du style, » puisque vous êtes l'auteur de ce poème émouvant et ému l'Envolée. . . avouez que si, d'après vos conseils, on recommence comme autrefois à brûler les magiciens, vous semez quelque peu le roussi !

« Ces vers sont très beaux, d'un sentiment profond et original ; l'idée n'est jamais vulgaire et le mouvement est d'une grande envolée. C'est un art à la fois exquis et viril. »

Ajoutons que M. Philippe Gille a fait faire à l'opéra moderne un grand pas, et que, dans Manon comme dans Lakmé, il s'est montré auteur lyrique non seulement novateur, mais aussi plein de charme et d'imagination.

Ses poésies ont été publiées par A. Lemerre.

A L.

LA FIGURINE

Je te reconnais bien, figurine joyeuse!
Un soir, à son souper, d'une miette de pain,
Tout en me souriant, la rapide oublieuse
Te créa, te pétrit aux blancheurs de sa main !

En te voyant debout, elle se prit à rire ;
Tes jambes se ployaient, ta tête se courbait,
Ton grotesque assemblage augmentait son délire,
Une larme de joie en ses beaux yeux tremblait !

Aujourd'hui rien n'est plus que ta forme séchée !
Loin de redemander ces rires d'autrefois
A tes membres tordus, à ta tête penchée,
J'y cherche seulement l'empreinte de ses doigts !

LA PETITE JEANNE

Votre bras au mien enlacé
Et sous forme de badinage,
Voulez-vous bien au temps passé
Avec moi refaire un voyage ?

Nous pourrons évoquer tous deux
Votre printemps et ma jeunesse ;
J'ai trente ans, et même un peu mieux,
Vous dix-sept, sans qu'il y paraisse !

J'ai senti, parfum à parfum,
Fleurir les jours de votre enfance,
J'ai vu s'éveiller, un à un,
Les charmes de votre innocence.

Comme l'abeille du matin

Sur le lis que son aile touche,
J'ai vu se poser enfantin
Le sourire sur votre bouche.

Auprès du foyer paternel
Vous demandiez à ma mémoire
Quelque récit surnaturel
Que vous appeliez : une histoire !

Vous cherchiez d'un air curieux
Les salamandres dans la flamme,
Et moi, dans le fond de vos yeux,
Je regardais passer votre âme!

J'étais trop heureux de conter
Cent merveilles pour un sourire,
Et je parlais sans m'arrêter,
Moi qui ne sais plus rien vous dire !

Je prenais vos petites mains
Dans la mienne, et, toute tremblante,
Vous pensiez à mes noirs lutins,
À la fois peureuse et charmante !

Souriez à ces jours bénis,
Ces jours où l'on n'est occupée
Que d'écouter de tels récits
Pour les redire à sa poupée !

Je répétais avec succès
Le Poucet, Cendrillon, Peau-d'Ane,
Et puis, en partant, j'embrassais
Sur son front la petite Jeanne.

Où sont-ils ceux qui résoudront
Ce doux et bizarre problème :
Voilà mes lèvres, votre front,

Le baiser serait-il le même ?

DORS !

Va, reste, ô pauvre mort, dans la tombe couché,
Ferme bien ton oreille au bruit qui vient de terre,
Et sous l'arbre fleuri qui sur toi s'est penché
Dors, sans te retourner, la grande nuit entière !

Si ton corps au tombeau pouvait être arraché,
Si tu pouvais un jour sortir de ta poussière,
Si tu pouvais entendre en un coin bien caché,
Si tu pouvais encor soulever ta paupière,

Tu frémirais d'horreur en étendant les bras,
Tu voilerais ton front du suaire et des draps
En comptant ce qu'il faut de jours pour qu'on oublie !

Une seconde mort viendrait glacer tes os,
Et tu refermerais les portes de la vie
Ayant vu plus cruel que le ver des tombeaux !

ALEXANDRE PIEDAGNEL

1831

ALEXANDRE PIEDAGNEL, né à Cherbourg, le 27 décembre 1831, fut nommé chevalier de la Légion d'honneur, en 1862, pour son courageux dévouement pendant une violente épidémie de fièvre jaune, qui sévit à bord du Tonnerre, dans le golfe du Mexique. Il était alors ï officier d'administration de ce bâtiment de l'État. Un peu plus tard, ayant renoncé à la marine pour raison de santé, il se fixa à Paris, où il devint l'ami et le secrétaire de J. Janin. — Nous avons de lui trois volumes de poésies : *Avril* (1877), *Hier* (1882), et *En route* (188\$). Voici les titres de ses principaux ouvrages en prose: *Les Ambulances de Paris pendant le siège*, Jules Janin, J. F. Millet, *Souvenirs de Barbizon*, *Jadis*, etc.

« M. Piedagnel, écrit M. François Coppée, est un poète idyllique de beaucoup de talent ; son *Avril* est plein de poésie, de jeunesse et de grâce. » M. Sully Prudhomme dit, de son côté : « J'ai lu l'excellent recueil de poésies : *En route*, avec le plus vif plaisir, car j'y ai trouvé, dans son expression achevée, tout le talent pur et solide de l'auteur. Les traits descriptifs sont rendus sobres par leur justesse même, et l'harmonie du vers ajoute à la précision du mot pour caractériser les sentiments les plus fins. M. Piedagnel rime toujours avec une richesse et une aisance remarquables »

Les œuvres poétiques d'Alexandre Piedagnel ont été éditées par MM. Liseux, Motteroz et Fischbacher.

A. L.

L'ŒILLET

Le voilà sur ma table, à côté du papier
Qu'hier soir j'ai noirci. Sans parfum, il m'enivre ;
Il est fané pourtant : c'est dans un très vieux livre
Que je l'ai découvert chez un pauvre fripier,

Pas même bouquiniste ! Un vendeur de guenilles
Possédait ce Tibulle où l'œillet a dormi,
Plus d'un siècle peut-être ? Et pour quel tendre ami
L'a-t-on soustrait jadis aux hideuses chenilles ?

L'enfant qui l'a cueilli dans le parterre ancien,
Où mainte odeur suave embaumait les allées,
Près du myrte, des lis, du thym, des giroflées,
Sans doute a rencontré le doux magicien?

L'Amour rôdait, joyeux ! — Elle était svelte et blonde,
Le front pur des seize ans, un franc regard vainqueur ;
Avec la- fleur de pourpre elle a donné son cœur :
Celui qui l'a reçu se croyait roi du monde !

Que d'aveux, de baisers, de gais chuchotements ;
Que de projets éclos sous l'ombreuse tonnelle ;
Comme on chantait à deux l'agreste villancle,
Apprise au premier jour des éternels serments !

Rien ne peut te primer, ô divine jeunesse :
À toi le ferme espoir, la séduisante ardeur ;
À toi l'illusion — qu'on appelle Bonheur,
Et dont le souvenir rayonne et nous caresse.

Le galant d'autrefois, chargé d'ans, s'est couché
Pour toujours, et ses os sont réduits en poussière.
Sa bien-aimée aussi dort sous l'étroite pierre...
De leur printemps il reste un œillet desséché.

À SÉVILLE

Les toldos ne sont plus soulevés doucement
Par Rosine ou Suzanne écoutant une aubade ;
Almaviva, goutteux, est devenu maussade ;
Figaro prend du ventre et s'endort fréquemment.

Chérubin, retraité, parle de ses blessures ;
Fanchette a des enfants d'un quatrième époux ;
Bartholo qui radote, hélas ! n'est plus jaloux.
Marceline, toujours, rêve de procédures.

Basile, encor très droit, sec, jaune, obséquieux,
Ment, tout comme autrefois, avec un aplomb rare ;
Le pesant Brid'oison, de paroles avare,
Dit bonjour et bonsoir, d'un ton sentencieux.

Les sots ne changent point. C'est la beauté qui passe ;
C'est l'amour qui s'enfuit avec les gais printemps.
Adieu, frêles trésors qu'emportent les autans ;
Adieu le vif esprit, la jeunesse et la grâce !

FONTARABIE

La rue étroite monte, et, de chaque côté,
Se dressent les maisons, hautes, vieilles et sombres
L'hirondelle voltige au-dessus des décombres
Où fleurit la joubarbe en pleine liberté.

De fiers blasons sculptés décorent ces demeures,
Nous racontant l'éclat des fêtes d'autrefois :
Sérénades, soupers, cavalcades, tournois,
Entremêlés d'amours qui faisaient fuir les heures !

Jadis, richesse et gloire. — Et, maintenant, nul bruit.
À midi, deux passants : une duègne qui tousse,
Sur le seuil de l'église; et puis, suçant son pouce,

Un enfant demi-nu qu'un chien maigre poursuit.

PRIMEURS

Au flâneur, le long du marché,
iMai, qui sourit, fait des surprises :
Par hasard, m'étant approché,
J'ai vu les premières cerises !
Ces beaux fruits ronds, brillants, charnus,
Sur des lits épais de fougère,
Pour nous tenter sont revenus
Avec la fraise bocagère.

Dès ce soir, les petits enfants,
Aux lèvres pures et vermeilles,
Après leur dîner, triomphants,
Se mettront des pendants d'oreilles.

Plus tard, dépouillant les buissons
Et barbouillés du jus des mûres,
Ils iront jaser, gais pinsons,
À l'ombre des vertes ramures.

Mais mon cœur se serre. — Pourquoi ?
— Je songe à ma lointaine enfance,
Aux rires de si bon aloi,
Pleins de naïve insouciance.. .

En ce temps, ma mère à son cou
Me prenait (ô douceurs exquisées !)
Et, très fier d'un bouquet d'un sou,
J'avais les premières cerises !

ANDRÉ THEURIET

1833

NÉ, à la lisière des futaies de Marly, élevé au milieu des grands bois de la Meuse, André Theuriet nous apparaît dans son premier recueil comme un poète essentiellement forestier. « *Son Chemin des Bois*, dit Théophile Gautier dans son étude sur les Progrès de la Poésie française depuis 1830, nous ramène à la campagne, et l'on fait bien de suivre Theuriet sous les verts ombrages où il se promène comme Jacques le mélancolique dans la forêt de Comme il vous plaira, faisant des réflexions sur les astres, les fleurs, les herbes, les oiseaux, les daims qui passent, et le charbonnier assis sous la hutte en branchages. C'est un talent fin et discret que celui de Theuriet : il a la fraîcheur, l'ombre et le silence des bois, et les figures qui animent ses paysages glissent sans faire de bruit comme sur des tapis de mousse, mais elles vous laissent leur souvenir, et elles vous apparaissent sur un fond de verdure, dorées par un oblique rayon de soleil... »

Si dans le *Chemin des Bois* André Theuriet se montre trop exclusivement paysagiste, son second recueil : *Le Bleu et le Noir*, nous le fait voir sous des aspects plus divers. Tout en gardant sa note de sincérité attendrie, il a acquis une future plus savante, et sa manière s'est élargie. Sa forme est devenue plus précise, son inspiration plus variée. Dans l'intervalle, la guerre de 1870 a éclaté ; le poète, sac au dos et le fusil sur



ANDRÉ THEURIET

ANDRÉ THEURIET

l'épaule, est allé faire le coup de feu à e Buzenval, et, pendant ces jours d'épreuve, il a ressenti de patriotiques émotions dont on perçoit l'écho dans Les Paysans de l'Argonne, la Veillée de Noël et surtout la Prière dans les bois. En même temps il chante l'amour d'une voix discrète et profonde, comme un libre oiseau de la forêt qu'on entend sans le voir. Ses courts et vifs poèmes amoureux : Brunette, Premier soleil, Désir d'avril, La Vigne en fleur, etc., ont le charme naïf et mélancolique des chansons populaires, de ces chemineresses qu'on entend monter au loin dans la lande ou à l'orée des bois, lancées par d'invisibles voix de pâtres ou de bûcherons.

En octobre 1871, il fait représenter à l'Odéon un acte en vers, Jean-Marie, qui est resté au répertoire, et en 1874 il publie *Le Bleu et le Noir*, son second recueil de vers.

À partir de cette époque, le poète se double d'un romancier. M. Theuriet nous peint dans une prose à la fois sobre et colorée les intimes bonheurs, les ridicules et aussi la poésie de la vie provinciale. Le Lorrain s'est imprégné de mélancolie en traversant les grandes forêts mystérieuses de l'Argonne, mais il a gardé un fonds de sensualisme et d'observation à la fois attendrie et moqueuse, qui caractérisent sa troisième manière, et dont on trouve parfois la trace dans son dernier volume : *Le Livre de la Payse. L'inspiration y est plus chaude, plus verveuse ; la note sensuelle a pénétré dans la chanson. Là, comme dans les romans de M. Theuriet, on sent une franche et saine saveur de terroir qui constitue l'originalité du poète.*

Ce qui ressort surtout des poèmes d'André Theuriet, c'est l'amour de la nature forestière, l'intime souvenir de la vie campagnarde, et en même temps une pitié profonde pour les souffrants, les déshérités de ce monde, qui vont courbés sur la glèbe ou errants sur les routes, à l'heure où le soir tombe et quand s'illumine dans la nuit la fenêtre des heureux.

Les poésies d'André Theuriet et une partie de ses œuvres en prose ont été éditées chez A. Lemerre.

ANDRÉ LEMOYNE.

LES FOINS

Au clair appel du coq chantant sur son perchoir,
Les faucheurs se sont mis à l'œuvre, et la prairie
Dans la blanche rosée a déjà laissé choir,
Derrière eux, un long pan de sa robe fleurie.

Les bruissantes faux vibrant à l'unisson
Ouvrent dans l'herbe mûre une large tranchée ;
Deux robustes faneurs,, là-bas, fille et garçon,
Retournent au soleil l'odorante jonchée.

Leurs yeux brillent, l'amour sur le même écheveau
A mêlé les fils d'or de leur double jeunesse,
Et le voluptueux parfum du foin nouveau
À leur naissant désir ajoute son ivresse...

Comme eux, j'éprouve aussi ton mol enivrement,
Fenaison !... Je revois la saison bienheureuse
Où j'allais par les prés, cherchant naïvement
La fleur qui donne au foin son haleine amoureuse.

Et les herbes tombant au rythme sourd des faux
M'apportent le parfum des lointaines années
Dont le Temps, ce faucheur marchant à pas égaux,
Épargille après lui les floraisons fanées.

La vie est ainsi faite. Elle ondule à nos yeux.
Comme une plantureuse et profonde prairie,
Dont un magicien tendre et mystérieux
Varie à tout moment l'éclatante féerie.

Nous y courons ravis, cueillant tout sans choisir,
Fauchant jusqu'aux boutons qui s'entrouvrent à peine ;
Mais Féblouissement nous ôte le loisir
De savourer les fleurs dont notre main est pleine.

Nos merveilleux bouquets doivent comme le foin
Se faner pour avoir leur plus suave arôme ;

C'est quand l'enchantement d'avril est déjà loin
Que son ressouvenir nous suit et nous embaume.

Le présent est pour nous un jardin défendu,
Et nous n'entrons jamais dans la terre promise ;
Mais l'éternel regret de ce bonheur perdu
Donne à nos souvenirs une senteur exquise...

Peut-être est-ce un regret de leur brève splendeur
Qui donne aux foins coupés ces subtiles haleines ?...
Toutes les fleurs des prés s'y mêlent comme un chœur
Sauges et mélilots, flouves et marjolaines.

Leur musique voilée a des philtres pour tous.
Elle fait soupirer les pensives aïeules
Assises sous l'auvent le front dans les genoux,
Et les bruns amoureux couchés au pied des meules.

La nuit, avec le chant des sources dans les bois,
Quand ce concert d'odeurs monte au ciel pacifique,
Vers le bleu paradis des saisons d'autrefois
Le cœur charmé fait un retour mélancolique.

Dans ce passé limpide il croit se rajeunir ;
Il y plonge, il y goûte une paix endormante,
Mollement enfoncé dans le doux souvenir
Comme en un tas de foin vert et sentant la menthe.

Puissé-je pour mourir avoir un lit pareil,
Et que ce soit au temps des fenaisons joyeuses,
Quand les grands chars pleins d'herbe, au coucher du soleil,
Ramèneront des prés la troupe des faneuses !

Au soir tombant, leurs voix fraîches éveilleront
L'écho des jours lointains dormant dans ma mémoire ;
Je verrai s'allumer les astres sur mon front
Comme des lampes d'or au fond d'un oratoire;

Et lorsque peu à peu les funèbres pavots
Sur mes yeux lourds seront tombés comme des voiles,
Mon dernier souffle, avec l'odeur des foin nouveaux,
S'en ira lentement vers le ciel plein d'étoiles.

(Le Livre de la Payse)

LA GRAND'TANTE

Dans le calme logis qu'habite la grandtante
Tout rappelle les jours défunts de l'ancien temps.
La cour au puits sonore et la vieille servante,
Et les miroirs ternis qui datent de cent ans.

Le salon a gardé ses tentures de Flandre,
Où nymphes et bergers dansent au fond des bois ;
Aux heures du soleil couchant, on croit surprendre
Dans leurs yeux un éclair de l'amour d'autrefois.

Du coin sombre où sommeille une antique épinette,
Parfois un long soupir monte et fuit au hasard,
Comme un écho des jours où, pimpante et jeunette,
La grand' tante y jouait Rameau, Gluck et Mozart.

Un meuble en bois de rose est au fond de la chambre.
Ses tiroirs odorants cachent plus d'un trésor :
Bonbonnières, flacons, sachets d'iris et d'ambre,
D'où le souffle d'un siècle éteint s'exhale encor.

Un livre est seul parmi ces reliques fanées,
Et sous le papier mince et noirci d'un feuillet
Une fleur sèche y dort depuis soixante années :
Le livre, c'est Zaire, et la fleur, un œillet.

L'été, près de la vitre, avec le vieux volume,

La grand' tante se fait rouler dans son fauteuil...
Est-ce le clair soleil ou l'air chaud qui rallume
La couleur de sa joue et l'éclat de son œil ?

Elle penche son front jauni comme un ivoire
Vers l'œillet, qu'elle a peur de briser dans ses doigts :
Un souvenir d'amour chante dans sa mémoire,
Tandis que les pinsons gazouillent sur les toits.

Elle songe au matin où la fleur fut posée
Dans le vieux livre noir par la main d'un ami,
Et ses pleurs vont mouiller ainsi qu'une rosée
La page où soixante ans l'œillet rouge a dormi.

(Le Bleu cl h Noir)

LES CLOCHES

Les bois sentent l'automne, et le sommeil profond
Des grands chênes, baignés d'une lumière douce,
Est à peine troublé par le bruit sourd que font
Les glands mûrs tombant sur la mousse.

Mets ton front près du mien, pose ton corps lassé
Sur mon bras amoureux qui l'étreint comme un lierre,
Et restons dans cette ombre où septembre a dressé
Pour nous ses tapis de bruyère.

Demeurons-y blottis ensemble, ô chère enfant,
Comme au fond de leur nid obscur deux hirondelles,
Ou dans la coque verte et blanche qui se fend
Deux brunes châtaignes jumelles.

Les yeux mi-clos, les mains dans les mains, sous les bois.
Savourons le lait pur des voluptés sereines,

Tandis qu'un vent léger nous apporte les voix
Berceuses des cloches lointaines.

Les sons clairs tout remplis d'endormantes douceurs
Se fondent mollement dans notre extase... Écoute !
On dirait que leur chant limpide dans nos cœurs
Filtre avec l'amour, goutte à goutte.

Je ne sais quoi de chaste et de plus amical
Pénètre en nous avec ces notes argentines,
Leur musique nous rend le charme virginal
Des blondes saisons enfantines;

Des saisons d'autrefois, sous le toit familial
Où grimpent des jasmins et des aristoloches,
Quand on est réveillé dans son lit d'écolier
Par les voix sonores des cloches.

Vers ce passé brumeux je me crois revenu..
En écoutant vibrer ces voix aériennes,
Je crois depuis l'enfance avoir toujours tenu
Tes petites mains dans les miennes.

Il me semble qu'alors, écoliers nonchalants,
Couchés comme aujourd'hui sur les mousses fleuries,
Nous suivons à travers les grands nuages blancs
Le vol des claires sonneries ;

Ou bien, nous cheminons ensemble, aux Fêtes-Dieu,
Par les sentiers jonchés d'herbes que le pied froisse,
Tandis que tout là-haut bourdonnent dans l'air bleu
Les carillons de la paroisse.

L'amour adolescent, frais comme un reposoir,
Vague comme un parfum d'encens qui s'évapore,
Ou comme les soupirs de l'Angelus du soir,
L'amour en nos cœurs vient d'éclore...

Ô mirage produit par ce pur timbre d'or,
Charme du rythme lent, berceur et monotone !
C'est ce magique amour qui nous enchaîne encor
Dans les bois qu'embaume l'automne.

C'est lui qui fait tourner comme vers un aimant
Mes désirs vers tes yeux pleins de moites caresses,
Et qui soumet mon cœur au fier commandement
De tes lèvres enchanteresses.

Ah ! qu'il plane longtemps sur nous, le jeune dieu!
Qu'il nous suive partout, au soleil et dans l'ombre,
L'été parmi les bois, l'hiver au coin du feu,
Partout, durant des jours sans nombre!

Qu'il joigne encor nos mains et rapproche nos fronts,
Quand au fond du tombeau, comme sur ces bruyères,
Côte à côte étendus, nous nous endormirons
Au chant des cloches mortuaires ;

Et puissent dans le ciel nos âmes voyager,
Comme les sons jumeaux de ces cloches paisibles,
Qui s'en vont deux à deux avec le vent léger
Vers les étoiles invisibles !

(Le Bleu et le Noir)

BRUNETTE

Voici qu'avril est de retour,
Mais le soleil n'est plus le même,
Ni le printemps, depuis le jour
Où j'ai perdu celle que j'aime.

Je m'en suis allé par les bois.
La forêt verte était si pleine,
Si pleine des fleurs d'autrefois,
Que j'ai senti grandir ma peine.

J'ai dit aux beaux mugets tremblants :
« N'avez-vous pas vu ma mignonne ? »
J'ai dit aux ramiers roucouleurs :
« N'avez-vous rencontré personne ? »

Mais les ramiers sont restés sourds,
Et sourde aussi la fleur nouvelle,
Et depuis je cherche toujours
Le chemin qu'a pris l'infidèle.

L'amour, l'amour qu'on aime tant,
Est comme une montagne haute :
On la monte tout en chantant,
On pleure en descendant la côte.

(Le Bleu et le Noir)
LES PAYSANS

Le village s'éveille à la corne du pâtre ;
Les bêtes et les gens sortent de leur logis ;
On les voit cheminer sous le brouillard bleuâtre,
Dans le frisson mouillé des alisiers rougis.

Par les sentiers pierreux et les branches froissées,
Coupeurs de bois, faucheurs de foin, semeurs de blé,
Ruminant lourdement de confuses pensées,
Marchent, le front courbé sur leur poitrail hâlé.

La besogne des champs est rude et solitaire :
De la blancheur de l'aube à l'obscur lueur
Du soir tombant, il faut se battre avec la terre
Et laisser sur chaque herbe un peu de sa sueur.

Paysans, race antique à la glèbe asservie,
Le soleil cuit vos reins, le froid tord vos genoux ;
Pourtant si l'on pouvait recommencer sa vie,
Frères, je voudrais naître et grandir parmi vous !

Pétri de votre sang, nourri dans un village,
Respirant des odeurs d'étable et de fenil,
Et courant en plein air comme un poulain sauvage
Qui se vautre et bondit dans les pousses d'avril.

J'aurais en moi peut-être alors assez de sève,
Assez de flamme au cœur et d'énergie au corps,
Pour chanter dignement le monde qui s'élève
Et dont vous serez, vous, les maîtres durs et forts.

Car votre règne arrive, ô paysans de France ;
Le penseur voit monter vos flots lointains encor,
Comme on voit s'éveiller dans une plaine immense
L'ondulation calme et lente des blés d'or.

L'avenir est à vous, car vous vivez sans cesse
Accouplés à la terre, et sur son large sein
Vous buvez à longs traits la force et la jeunesse
Dans un embrassement laborieux et sain.

Le vieux monde se meurt. Dans les plus nobles veines
Le sang bleu des aïeux, appauvri, s'est figé,
Et le prestige ancien des races souveraines
Comme un soleil mourant dans l'ombre s'est plongé ;

Mais vous croissez... L'effroi des nombreuses lignées
N'arrête point l'essor de vos mâles amours ;
Pour de nouveaux enfants vos femmes résignées
Voient s'arrondir sans peur leurs robustes contours.

L'avenir est à vous !... Nos écoles sont pleines

De fils de vigneron et de fils de fermiers ;
Trempés dans l'air des bois et les eaux des fontaines,
Ils sont partout en nombre et partout les premiers.

Salut ! Vous arrivez, nous partons. Vos fenêtres
S'ouvrent sur le plein jour, les nôtres sur la nuit...
Ne nous imitez pas, quand vous serez nos maîtres,
Demeurez dans vos champs où le grand soleil luit.. .

Ne reniez jamais vos humbles origines,
Soyez comme le chêne au tronc noueux et dur :
Dans la terre enfoncez vaillamment vos racines,
Tandis que vos rameaux verdissent dans l'azur.

Car la terre qui fait mûrir les moissons blondes
Et dans les pampres verts monter lame du vin,
La terre est la nourrice aux mamelles fécondes ;
Celui-là seul est fort qui boit son lait divin.

Pour avoir dédaigné ses rudes embrassades,
Nous n'avons plus aux mains qu'un lambeau de pouvoir,
Et, pareils désormais à des enfants malades,
Ayant peur d'obéir et n'osant plus vouloir,

Nous attendons, tremblants et la mine effarée,
L'heure où vous tous, bouviers, laboureurs, vigneron,
Vous épandrez partout comme un ras de marée
Vos flots victorieux où nous disparaîtrons.

(Le Livre de la Payse)

LA VIGNE EN FLEUR

La fleur des vignes pousse.
Et j'ai vingt ans ce soir...

Oh! que la vie est douce !
C'est comme un vin qui mousse
En sortant du pressoir.

Je sens ma tête prise
D'ivresse et de langueur.
Je cours, je bois la brise...
Est-ce l'air qui me grise
Ou bien la vigne en fleur ?

Ah ! cette odeur éclosc
Dans les vignes, là-bas...
Je voudrais, et je n'ose,
Étreindre quelque chose
Ou quelqu'un dans mes bras !

Comme un chevreuil farouche
Je fuis sous les halliers ;
Dans l'herbe où je me couche
J'écrase sur ma bouche
Les fruits des framboisiers ;

Et ma lèvre charmée
Croit sentir un baiser,
Qu'à travers la ramée,
Une bouche embaumée
Vient tendrement poser...

Ô désir, ô mystère !
Ô vignes d'alentour,
Fleurs du val solitaire,
Est-ce là sur la terre,
Ce qu'on nomme l'amour ?

(Le Bleu et le Noir)

ANDRÉ LEFÈVRE

1834

A NDRÉ LEFÈVRE, né à Provins en 1834, est à la fois poète et érudit. Il a donné comme poète : la Flûte de Pan, la Lyre intime et l'Épopée terrestre.

Parlant de la Flûte de Pan, Sainte-Beuve dit que le poète a intitulé ainsi ce recueil « parce que les pièces diverses qui le composent sont liées ensemble, bien qu'inégales de ton et de sujet, et que le lien commun est « la croyance à la vie des choses, » c'est-à-dire au grand Pan. M. André Lefèvre, ajoute Sainte-Beuve, avec cette pensée philosophique qu'il met en avant, est un artiste, un savant artiste de forme. Il prend, par exemple, le groupe de Léda : il lutte avec le marbre pour la pureté, la blancheur, la rondeur. . . On doit reconnaître chez M. Lefèvre une grande perfection de forme, des vers bien modelés, bien frappés, quoiqu'un peu durs et trop accusés dans leur perfection même. »

Nous devons en outre à M. André Lefèvre d'excellentes versions des Bucoliques de Virgile, du Nuage messager du poète Hindou Kalidava, mais surtout une très remarquable traduction complète du grand poème de Lucrèce, De la Nature des Choses.

Les poésies de M. André Lefèvre ont été publiées par les libraires Hetzel, Dentu, Marpon et Flammarion, Quentin, et Sandoz et Fischbacher.

A. L.

LIBERTÉ

Assez de longues nuits et de grêle et de neige !
Soleil, chasse la nue, abrège
Le temps d'ombre et de pleurs !
Il faut que d'un rayon sur nos champs tu réveilles,
Comme autant d'aurores vermeilles,
Les riantes couleurs ;
Il faut, pour décider la terre soucieuse,
L'explosion silencieuse
Des feuilles et des fleurs !

II

L'abaissement des deux mornes et taciturnes
Et la pâleur des jours nocturnes
Ont lassé l'univers.
Le repos est prison, la torpeur est souffrance
Par ta main, active espérance,
Tous les cœurs sont ouverts.
Aspirons du printemps la joyeuse éclaircie,
Secouons la sombre inertie,
Secouons les hivers !

III

Tout ce qui vie caché veut essayer sa force.
La sève de la vieille écorce
Jaillit en rameaux blonds.
Les blés courts, déjà verts, jeune armée éclatante,
Semblent frissonner dans l'attente
Sur le dos des sillons.
Les ailes, de leur tombe ont ébranlé les portes ;
Eclatez, chrysalides mortes,
Lâchez les papillons !

IV

Le timide zéphyr, la branche, nue encore,
L'anémone qui veut éclore,
Atome, immensité,
Tout, tout s'est conjuré contre la tyrannie ;
Et l'impérieuse harmonie
Du monde révolté,
Ralliant ce qui vibre et murmure en notre âme,
De son large unisson t'acclame,
Féconde liberté !

V

La liberté, c'est l'air, l'espace, la croissance.
On peut enchaîner sa puissance,
Lasse de son effort ;

On peut d'un froid linceul emprisonner son aile ;
On peut jeter sur l'immortelle
Le manteau de la mort.
Hommes, ne pleurez point ; ne gémiss pas, Nature :
Sous la menteuse sépulture
Elle vit ! Elle dort.

VI

La voyez-vous surgir quand son heure est venue ?
Lumière, elle dit à la nue :
Il est temps, crève et fonds !
La méconnaît-on flamme ? Elle sera tonnerre.
Volcan, elle dit à la terre :
Je veux jaillir des monts !
Brise, elle dit : Je souffle. Onde, elle dit : Je marche !

Il est temps, élargissez l'arche,
Ou je romprai les ponts !

LA MORT

Ami, la mort n'est rien, dès que l'âme est mortelle.
De même qu'en ces jours où la grande querelle
Fit régner la terreur sous la voûte des cieux,
Quand des Carthaginois le choc tumultueux
Ébranla tout, au loin, sur la terre et sur l'onde,
Quand Rome put douter de l'empire du monde,
Nous n'avons pas souffert, nous qui n'existions point ;
De même, après la mort, lorsque sera disjoint
Ce nœud d'âme et de chair où tout l'homme réside,
Rien n'atteindra nos sens, ou notre être, mot vide,
Car nous ne serons plus ! Rien : dût avec la mer
La terre se confondre ec l'onde avec l'éther !

Si même, après que l'âme à la forme est ravie,
En nos restes persiste un sentiment de vie,
Cela n'est plus en nous et ne nous est plus rien,
Puisque l'âme et le corps ont rompu leur lien,
Hymen d'où la personne émane tout entière.
En vain, de nos débris rassemblant la poussière,
Le temps ranimerait et renverrait au jour
Nos éléments groupés dans le même contour :
Jetterait-il un pont d'une existence à l'autre ?
Notre substance était, avant d'être la nôtre ;
Mais ceux que nous étions sont pour nous aussi morts
Que les vivants futurs qui reprendraient nos corps.

Et, certe, en contemplant l'immense cours des âges
Et l'infini travail des atomes, les sages

Admettront que, parfois, leurs divers mouvements
Dans le même ordre aient pu grouper nos éléments.
Mais ce sont des retours que l'esprit ne peut suivre ;
Entre eux le fil se rompt; la mort passe et délivre
De la chaîne des sens les atomes épars.

Qui sait ce que les ans nous gardaient de hasards ?
Il faut, pour le subir, passer où le mal tombe ;
Quels coups pourrons-nous donc redouter dans la tombe ?
Viennent les maux futurs, nous en serons exempts,
Comme les morts anciens le sont des maux présents.
Qui n'est pas ne craint point des soucis qu'il ignore,
Et qui n'est plus ressemble à qui n'est pas encore.
Si la vie est mortelle, immortelle est la mort.

(De la Nature des Choses)

ÉDOUARD PAILLERON

1834

É DOUARD PAILLERON, né à Paris en 1834, est très connu comme auteur dramatique. Il a publié en 1868 un volume de poésies : *Amours et Haines*. Elles ont, pour la plupart, autant d'originalité que de verve et d'émotion contenue.

A. L.

ORGUEIL

Mon indomptable orgueil est l'arme de ma vie,
La pierre de mon œuvre et l'ancre de ma foi.
Il est plus fort qu'un roc et plus puissant qu'un roi,
Et trop dur pour le temps et trop haut pour l'envie.

Je ne reconnais pas d'autre loi que sa loi.
La douleur peut frapper, c'est moi qui l'en convie !
J'irai, — sans que jamais j'hésite ou je dévie ;
Je veux ce que je veux, et je m'appelle Moi !

C'est en vain que la haine attendrait pour salaire
Un mot de ma faiblesse, un cri de ma colère :
Ce qui part de si bas n'a pas un si haut prix.

Des sommets où je suis, c'est un bruit dans l'espace :
J'entends et je souris, je me tais et je passe ;
Mon rire a nom dédain ; mon silence, mépris.

CAMILLE DELTHIL

1834

CAMILLE DELTHIL, né à Moissac (Tarn-et-Garonne) le 30 juin 1834, a débuté dans la poésie par les Poèmes Parisiens, publiés séparément sous l'Empire, et réunis ensuite en un volume (1873).

Il a donné depuis deux recueils nouveaux : Les Rustiques (1875) et Les Lambrusques (1884), ainsi qu'un poème : Les Martyrs de l'Idéal (1882). M. Camille Delthil a le plus souvent peint et chanté sa province natale, le Quercy. La plupart de ses compositions sont pleines de fraîcheur et d'originalité.

Ses poésies se trouvent chez A. Lemerre.

A. L.

Sur les flancs d'un coteau riant et pittoresque,
Au fond du vieux Quercy se dresse gigantesque
Un antique manoir par le temps respecté.
Les tours ont conservé leur sombre majesté,
Et jamais du maçon la truelle brutale
Ne racla de ses murs la mousse féodale.
Au loin, l'on aperçoit le miroir transparent
D'un fleuve au sinueux et rapide courant.
De sombres peupliers, bataillons immobiles,
Gardent depuis cent ans ses bords frais et tranquilles,
Exhalant en avril l'odeur des fenaisons.
Dans un coin du tableau, quelques blanches maisons
Semblent escalader la côte; un presbytère,

Sous les treillis en fleur, se cache avec mystère.
Parfois le cri d'appel des robustes meuniers,
Les grelots des mulets, le chant des mariniers
Font retentir gaîment l'écho de ces rivages,
Et mugir les grands bœufs au fond des pâturages.
(Poèmes Parisiens)

MATINÉE D'OCTOBRE

Au loin blanchit déjà la lueur matinale.
Les cieux vers le couchant sont encore étoiles.
Les coteaux endormis et de brume voilés
Frissonnent doucement dans leur robe automnale.

Les coqs chantent, pareils à de joyeux clairons ;
Un âne brait, un bœuf mugit, la terre grise
S'éveille lentement au souffle de la brise.
Par les chemins montants viennent les vigneron.

Dans le creux d'un vallon un basset implacable
Jette aux échos troublés quelques brusques abois.
Un air plus frais descend de la cime des bois
Et court tout imprégné des senteurs de l'étable.

La nuit a cependant replié son décor,
L'horizon s'illumine en accusant sa forme.
Et le soleil paraît avec son disque énorme,
Traînant comme un manteau de pourpre à franges d'or.
(Les Rustiques)

LE MOULIN À VENT

Coiffé de son bonnet pointu,

Déployant sa longue envergure,
Le vieux moulin comme un augure
Demande au ciel : « Quel temps fais-tu ? »

Et le meunier blanc de farine,
Tantôt sifflant, tantôt rêvant,
Semble toujours flairer le vent,
Du bout de sa large narine.

Le vent souffle, il s'est levé tard ;
Tourne, moulin, de tes bruits d'ailes
Effarouchant les hirondelles
Qui s'assemblent pour le départ...

Tourne, tourne, voici la brise...
Et, de loin, le regard surpris
Voit l'énorme chauve-souris
Tournoyer dans la brume grise.

(Les Rustiques)

CHANSON DE DÉCEMBRE

Il est parti, le bon temps des ivresses;
Il est parti, le beau temps des amours.
L'Automne fuit, emportant ses caresses,
Voici décembre avec ses tristes jours.

Il est parti, le beau temps des amours ;
Le soleil pleure, et la terre est frileuse.
Voici décembre avec ses tristes jours,
Prends ton rouet agile, ô ma fileuse !

Le soleil pleure, et la terre est frileuse,
Nous n'irons plus dans le petit sentier.
Prends ton rouet agile, ô ma fileuse !
Nous rêverons des fleurs de l'églantier.

Nous n'irons plus dans le petit sentier ;
Sœur de l'hiver, la vieillesse est chagrine.
Nous rêverons des fleurs de l'égantier
Près du foyer enfumé de résine.

Sœur de l'hiver, la vieillesse est chagrine ;
Ô ma fileuse ! il est temps de dormir.
Près du foyer enfumé de résine
Laissons flotter un léger souvenir.

Ô ma fileuse ! il est temps de dormir.
Tes doigts glacés ont de lourdes paresse.
Laissons flotter un léger souvenir :
Il est parti, le bon temps des ivresses.

(Les Lambrusques)

LÉON CLADEL

1834

LÉON CLADEL *est né à Montauban en Quercy. Ce romancier habile et vigoureux, qui s'applique sans cesse à donner à sa prose un relief extraordinaire, était tout conduit par ses recherches quotidiennes de rythme et de facture à tenter décrire en vers ; il l'a fait rarement, mais toujours avec un bonheur presque complet et qui lui était bien dû, car M. Léon Cladel est peut-être le plus infatigable de tous les ouvriers en style.*

Anatole France.

MON ÂNE

Il avait sur l'échiné une croix pour blason !
Poussif, galeux, arqué, chauve et la dent pourrie,
Squelette, on le traînait, hélas ! à la voirie ;
Je l'achetai cent sous : il loge en ma maison.

Sa langue avec amour épile ma prairie,
Et son œil réfléchit les arbres, le gazon,
La broussaille et les feux sanglants de l'horizon ;
Sa croupe maintenant n'est plus endolorie.

À mon approche, il a des rires d'ouragans,
Il chante, il danse, il dit des mots extravagants
Et me tend ses naseaux imprégnés de lavande.

Mon âne, sois tranquille, erre et dors, mange et bois,

Et vis joyeux parmi mes prés, parmi mes bois ;
Va, je te comblerai d'honneurs et de provende !

MADAME A. M. BLANCHECOTTE

1836

MADAME A. M. BLANCHECOTTE, *procède de Lamartine et de M^{me} Desbordes-Valmore ; tout en restant originale, elle a, comme ces deux poètes, une tendance à écouter tout ce qui chante en elle, à le traduire avec abondance et facilité : c'est la même imagination confiante, le même élan continu vers la sympathie du lecteur. Nous n'avons plus en poésie ces grands cris de désespérance, ces plaintes du fond de l'abîme qui eurent autrefois tant de victimes et de partisans ; il me semble que, pareille à l'individu, une nation chante mieux la douleur aux temps de calme et retrouve dans les jours troublés un peu de sa sérénité perdue. Quand le roman, pour être intéressant, est obligé de se mettre à la suite des tristesses, des ridicules, des ironies d'une époque, la poésie en s'abandonnant à ce qui flotte, à ce qui passe, à ce qui respire, retourne avec mille atomes invisibles vers la nature, les sentiments immuables et la pensée éternelle. M^{me} Blanchecotte est encore, parmi nos modernes, un de ceux qui ont le plus gardé des traditions de poésie subjective ; mais Les Militantes marquent un grand progrès, et, de cette personnalité un peu mélancolique, trop attachée, selon nous, à la lettre de sa souffrance, l'auteur commence à se dégager vers les régions supérieures où l'âme de chacun se fond et se disperse dans la vie de tous.*

Les poésies de M^{me} Blanchecotte ont été publiées par A. Lemerre.

MADAME ALPHONSE DAUDET.

PORTRAIT

Elle vient du pays mystérieux des fées,

De la grise Norwège, et l'on sent par bouffées
À travers son silence empreint de visions
Passer le vent du nord des hautes régions.

Ses yeux sont pleins du rêve intérieur de l'âme,
Et sa voix, empruntée aux lyres d'Orient,
Passionnée, atteste un vibrant cœur de femme,
Tantôt fier et sauvage, et tantôt suppliant.

Gazelle effarouchée ou brumeuse hirondelle,
Sphinx de flamme et d'éther, que faut-il penser d'elle ?
Son bleu regard profond, si paisible et si clair,
Parfois troublé d'orage, a des splendeurs d'éclair.

Est-ce apparent sommeil, est-ce force domptée ?
Faut-il songer aux lacs enfermés dans les bois
Ou bien à la mer sombre, altière et tourmentée ?
Quelle chanson l'endort d'un rythme à demi-voix ?

Est-ce une mélodie aux vieux refrains rustiques
Où bruissent encor les forêts druidiques,
Où l'on croit voir flotter, si douce à retenir,
À travers les grands pins l'ombre du souvenir ?

Est-ce une humble prière, une hymne triomphale,
Soupir sacré de l'orgue, ou clairon éclatant ?
Derrière son sourire à lumière inégale,
Qui sait la marche austère ou tendre qu'elle entend ?

Peut-être, pour l'avoir en un lointain voyage
Sous des orangers d'or recueillie autrefois,
Redit-elle à jamais, dans un divin langage,
Une chanson d'amour entendue une fois !

Et les champs de genêts, les steppes de bruyères,
La neige et les brouillards du ciel norvégien
Peut-être font-ils place aux roses étrangères,

Aux cieux ensoleillés dont elle se souvient!

LE SOMMEIL

Ô caresse d'oubli sur nos rudes journées,
Doux voile de silence étendu sur nos cœurs,
Salut, heures de paix que Dieu nous a données,
Salut, sommeil sacré qui suspends nos douleurs !

Salut, sommeil béni, distributeur de songes,
Qui rouvres le palais des jeunes visions,
Et qui mêles si bien vérités et mensonges
Que nous voguons en plein dans nos illusions !

C'est toi qui rends possible et soumise la vie !
Tu n'es pas seulement le repos souhaité,
La trêve dans la lutte à jamais poursuivie,
Une halte sereine, une immobilité;

Tu n'es pas seulement le généreux oracle
Qui sur la comédie ou sur le drame humain
Vient tirer le rideau, refermer le spectacle,
Et dire : « Otez le masque, enfants, jusqu'à demain ! »

Non, tu tiens les trésors de nos chères pensées !
Les fleurs que nos pieds lourds émiettent en débris,
Tu les as pour nos cœurs chacune ramassées,
Tu nous rends le parfum des jours évanouis !

Les perdus, les absents, les morts que fait la vie,
Ces fantômes d'un jour si longuement pleures,
Reparaissent en rêve avec leur voix amie,
Le piège étincelant des regards adorés.

Les amours prisonniers prennent tous leur volée,
La nuit tient la revanche éclatante du jour :
L'aveu brûle la lèvre un moment descellée ;
Après le dur réel, l'idéal a son tour.

Ô vie en plein azur que le sommeil ramène,
Paradis où le cœur donne ses rendez-vous,
N'es-tu pas à ton heure une autre vie humaine,
Aussi vraie, aussi sûre, aussi palpable en nous,

Une vie invisible aussi pleine et vibrante
Que la visible vie où s'étouffent nos jours,
Cette vie incomplète, inassouvie, errante,
S'ouvrant sur l'infini, nous décevant toujours ?

Ton magique pinceau trace des paysages
Où les yeux éperdus s'élancent à plein vol ;
Ce sont des monts neigeux, d'admirables rivages,
Ou d'immenses déserts sans ombre sur le sol !

Oh ! quel parcours superbe à travers l'Atlantique !
Quelque navire ailé fuit sur la grande mer :
La vague est large et bleue et le ciel magnifique ;
On est des passagers dans son rêve... on fend l'air !

Salut, libérateur qui supprimes nos chaînes,
Toi qui brises la geôle où nous mourons le jour,
Toi qui changes l'affiche et bien loin nous emmènes,
Merci, sommeil divin, de ta pitié d'amour !

Le captif, chaque soir, que ta grâce fait libre,
Puisse dans cet entr'acte un courage nouveau
Pour saisir, le matin, la force et l'équilibre,
La volonté de vivre, hélas ! puisqu'il le faut !

ARMAND RENAUD

1836

ARMAND RENAUD *est né a Versailles. Il donna d'abord les Poèmes de l'Amour (1860), les Caprices de Boudoir (1862), et les Pensées tristes (865), premiers recueils de poésies qui ne devait pas conseil sous cette forme.*

Puis il publia en 1870 les Nuits Persanes, et, après s'être signalé en prose par son étude historique de l'Héroïsme, il fit paraître en 1881 Recueil intime, en 1885 les Drames du peuple.

Au Recueil intime, composé en grande partie de pièces choisies des Pensées tristes, on peut appliquer ce que disait de ce livre Sainte-Beuve dans ses nouveaux lundis : « Armand Renaud, après s'être terriblement risqué aux ardentes peintures d'une imagination aiguë et raffinée, en est venu à chanter ses propres chants, à pleurer ses propres larmes ; maître achevé du rythme, de recherche en caprice, et après avoir épuisé la coupe, il a trouvé des accents vraiment passionnés et profonds. »

« La plupart des fleurs qui composent le volume des Nuits persanes, a dit Emile Deschanel, fleurs exotiques cueillies dans les riches forêts de Djelaleddin-Roum l'extatique, de Saadi le bienheureux et de Ferdouci le céleste, sont d'un parfum toujours agréable, toujours étrange et parfois enivrant. Elles brillent des molles clartés de la lune, ou bien elles renvoient les traits d'or de ce divin ami des Tersans, le soleil ! D'autres s'épanouissent dans les gouffres sombres, d'autres dans les clartés mystiques. »

Les Drames du peuple sont un livre d'émotion, mais d'émotion puisée dans le spectacle des souffrances extérieures, « Une mâle compassion qui *ne veut pas désespérer de l'avenir y déborde les frontières de la patrie pour couvrir, dans*

tous les lieux et tous les temps, l'humanité tout entière. » Et Sully Prudhomme, qui caractérise en ces termes les Drames du peuple, dans la magistrale étude qui leur sert de préface, estime qu'ils donnent à leur auteur « une place sûre dans le récent mouvement de la poésie. »

M. Armand Renaud est actuellement inspecteur en chef des Beaux-Arts et des Travaux historiques de la Ville de Paris.

Ses poésies ont été publiées par A. Lemerre.

A. L.

LE NID

Au bord du lac, j'ai mis mon âme
Dans une fleur de nêlumbo.
Dans ce nid frais comme un tombeau,
De mes désirs j'endors la flamme ;
Ec le zéphyr berce mon âme,
Comme il berce le nêlumbo.

LES PALMIERS

Heureux les palmiers ! Leurs amours
Vont, sur les ailes de la brise,
De l'amant ignoré toujours
À l'amante toujours surprise.

Rien de réel ne vient briser
L'idéal essor de leurs fièvres.
Ils ont l'ivresse du baiser,
Sans la servitude des lèvres.

(Nuits Persanes)

CAMÉLIAS

Mon amour, tu te plains qu'avec le coloris
Dont les camélias décorent leur pétale,
Ils n'offrent nulle odeur à l'amateur surpris
Qui rêvait un parfum d'essence orientale.

Ayant de leur éclat admiré tout le prix,
Tu n'en gémis que plus de cette loi fatale
Qui sur le rossignol jette un plumage gris,
Et qui veut que, plein d'or, le paon rauque s'étale.

Moi, je suis plus heureux. Depuis le soir si doux,
Où, dans l'oubli profond du monde autour de nous,
J'ai respiré ces fleurs à tes cheveux unies,

Elles ont pour mon cœur des douceurs infinies,
Et, réveillant en moi les souvenirs aimés,
Tous les camélias me semblent parfumés.

L'HIRONDELLE BLESSÉE

J'étais allé chasser sur le bord de la mer.
Libre et seul, enivré de marcher au grand air,
Je regardais le flot s'arrêter sur la rive,
D'après l'ordre éternel qui de l'espace arrive.
À la bouche du fleuve où nagent les saumons,
Entre les rochers gris couverts de goémons,
J'allais, et je laissais entrer dans ma poitrine
Ce souffle âcrement pur, cette senteur marine
Qui colorait ma joue et qui me rendait fort.
Sans avoir rien tué, je rentrais dans le port,
Lorsque au-dessus de moi j'entendis un bruit d'aile.
Je fis tomber l'oiseau. C'était une hirondelle.
Elle n'était pas morte encor; mais vainement

Elle essayait de fuir. Son aile tristement
Pendait, saignait, et tout son ventre était un crible.
Plus que le sien, pourtant, mon mal était horrible,
À sentir dans ma main son cœur chaud qui battait,
À voir son doux regard qui sur moi s'arrêtait.
J'aurais fini ses maux en lui brisant la tête.
N'osant pas, j'emportai chez moi la pauvre bête.

J'étais triste. En dépit de mon esprit moqueur,
Les cris qu'elle poussait répondaient dans mon cœur.
Car moi, la créature orgueilleuse et rebelle,
Toujours prête à trouver la nature cruelle,
Je venais, sans raison et par ma volonté,
De commettre une vaine et froide cruauté.
Il m'était apparu, fendant l'azur qui vibre,
Une hirondelle heureuse, inoffensive et libre,
Forme ailée et charmante au vol capricieux,
Éprise comme moi de la clarté des cieux.
Et je l'avais frappée, et j'avais sur la grève,
Avec son corps saignant, précipité son rêve.

Je m'étais renié, j'avais persécuté,
Homme, l'indépendance, artiste, la beauté ;
Au lieu de saluer l'essor qui se déploie,
Au lieu de respecter la faiblesse et la joie,
J'en avais eu mépris ; et, le front haut, l'œil fier.
En face du soleil, en face de la mer,
Sur l'oiseau qui chantait j'avais commis le crime.
Vers le soir, de nouveau, j'allai voir ma victime ;
Elle ne faisait plus ni mouvements ni cris,
Ses yeux avaient perdu leur éclat; je compris
Que pour l'oiseau blessé venait l'heure de l'ombre.
Espérant que la mort lui paraîtrait moins sombre
Sur les bords où jadis il fut, à peine éclos,
Rapide je repris la route des grands flots.
Debout sur l'Océan comme un disque qui roule,
Le soleil de ses feux diamantait la houle.

La terre, à l'orient, immobile et sans bruit,
Se livrait lentement au baiser de la nuit.
Quand j'eus posé l'oiseau sur la roche connue,
Il tendit faiblement ses ailes vers la nue,
Il regarda la mer superbe, ce miroir
Où, pendant qu'il volait, le suivait un point noir.
Puis un tressaillement l'ébranla. Sa paupière
S'éteignit. Il tomba, raide et froid, sur la pierre.

C'était l'heure du flux; lui, quand il veut, si fort,
Il vint tout doucement effleurer l'oiseau mort,
A plaisir l'entoura de son onde fidèle ;
Et bientôt, loin de l'œil des hommes, l'hirondelle
Roula dans l'Océan tumultueux et beau,
Qu'elle avait pour patrie et qu'elle eut pour tombeau.
(Recueil intime)

LE SOLDAT DE MARATHON

Ce n'était qu'un soldat obscur entre dix mille.
Quand on eut la victoire, il voulut, le premier,
En porter la nouvelle à sa lointaine ville,
Et partit, fier coureur agitant un laurier.
Épuisé par sa course effrayante et sans trêve,
Il mourut, dès qu'il fut au terme du chemin.
Heureux qui peut de même, ayant atteint son rêve,
Mourir, la flamme au cœur et la palme à la main !

AMPHITHÉÂTRE

Décharnés, saignants, lamentables,

Les voyez-vous, ces pauvres morts,
Disséqués sur les longues tables
Par l'étudiant sans remords ?

Lui, la serviette à la poitrine,
Les bras nus, le scalpel en main,
Il cherche des points de doctrine
Dans ces débris de corps humain.

Par instants, laissant son cadavre,
Il fume et chante une chanson ;
Il rêve d'un voyage au Havre
Ou d'une fête à Robinson.

Eux, pitoyablement cyniques,
Montrent leurs maigres nudités ;
On lit les suprêmes paniques
Dans leurs yeux par l'ombre habités.

Tous sont laids, hormis une femme
Morte dans un accouchement,
Que nul fer encore n'entame,
Et qui semble rire en dormant.

Près d'elle, un enfant, tête blonde,
A déjà le crâne scié,
Condamné qu'attendait le monde,
Et qui soudain fut gracié.

Plus loin, c'est un vieux et sa vieille
Usés par le labeur brutal,
Après l'existence pareille
Ayant eu le même hôpital.

C'est un homme à chaude cervelle,
Etouffé par la pauvreté ;
Un chercheur de terre nouvelle,

Dans les vagues précipité.

C'est un balayeur, dans la rue,
Sur lequel l'omnibus versa ;
Autour de lui la foule accrue
Fit un moment cercle, et passa.

Ô pauvres gens, je vous respecte,
Cadavres comptés pour zéro,
Vous qu'on mutile et qu'on injecte,
Puis qu'on emporte en tombereau.

Après les longs jours de fatigue,
Après le froid, après la faim,
La terre, envers vous peu prodigue,
Vous donna l'hôpital pour fin.

Vous avez fait tourner la roue
De la machine humanité ;
Votre place fut à la proue
De notre vaisseau ballotté.

Tandis que le riche inutile,
Après des jours de soie et d'or,
Dans une tombe d'un grand style
Va dormir, inutile encor,

Vous, utiles toute la vie,
Lorsque arrive le coup de vent,
L'amphithéâtre vous convie
À servir après comme avant.

Je ne veux pas ici vous plaindre :
L'âme est tout et la chair n'est rien.
Empêcher, ce serait éteindre ;
Disséquer pour guérir, c'est bien.

Il en est que ce coup d'œil blesse :
Mon regard n'en a point souci.
Mais je vous trouve une noblesse
À vous que l'acier fouille ainsi.

Et puisque votre destinée
Est d'être taillés par lambeau,
Sans qu'une croix vous soit donnée,
Sans que vous ayez un tombeau ;

Êtres sans nom, pâle hécatombe,
Pâturés des bistouris froids,
J'ai voulu vous faire une tombe,
J'ai voulu vous mettre une croix.

(Drames du Peuple)

MADAME DE LA ROCHE-GUYON

1836

A SABELLE-NIVIÈRE, DUCHESSE DE LA ROCHE-GUYON, a publié plusieurs recueils de vers qui se distinguent par l'originalité du sentiment et la force de l'expression.

La Volière ouverte montre tout d'abord l'intérêt passionné que l'auteur éprouvait pour l'enfance, pour ses sentiments naïfs, pour ses paroles ingénues et souvent profondes. La source de cet intérêt est dans son cœur maternel. Aussi, lorsque la mère ardente et tendre vit se flétrir toutes ses joies par la mort d'un fils bien aimé, elle ne put se défendre d'exhaler sa plainte dans un volume intitulé *In Memoriam*, où sa douleur se présente sous les aspects les plus multiples. Le désespoir, s'attaquant à tous les motifs de vivre, fait le fond du troisième livre de Madame la Duchesse de la Roche-Guyon, *La Vie sombre*, livre d'un pessimisme grandiose où se manifestent l'énergie et la variété de la souffrance. L'immortel moraliste qui a donné à la noble famille des La Rochefoucauld un si haut renom littéraire verrait continuer sa tradition et revivre la puissance de sa pensée par cette alliée de sa race, mère de ses descendants.

CH. DE POMAIROLS.

LE VISAGE DE L'ENFANT

Plus que tous j'ai vécu de l'éclat du soleil,
Ce grand révélateur du maître sans pareil.
Plus que tous j'ai connu les montagnes de neige,

Le printemps, son azur et son riant cortège ;
Plus que tous j'ai bravé la foudre et les éclairs ;
Plus que tous j'ai pensé, rêveuse, au bord des mers ;
Mais ce que j'ai trouvé de plus beau dans ce monde,
De plus sublime encor que la vague profonde,
Que l'ouragan qui court, la déchire et la fend :
C'est le visage pur d'un tout petit enfant.
(La Volière ouverte)

DÉPART

L'heure où l'immense amour d'une mère s'immole,
C'est l'heure où loin du nid le jeune oiseau s'envole.
Je l'avais pressentie... et, tout tremblant, mon cœur
Avait d'un temps trop court ajourné la douleur.
« Un enfant, me disais-je alors, n'est pas un homme. »
C'était en vain ! — Il part, il doit juger la somme
Des maux et des bonheurs que contient l'avenir.
Va, mon fils ! mais au moins puisses-tu retenir
Qu'être aimée et t'aimer, c'est trop peu pour ta mère :
Souviens-toi qu'il te faut encor la rendre fière.

(La Volière ouverte)

RÉVOLTE

Moi qui ne redoutais ni luttes ni combats,
Je n'ai plus de courage, il me faut bien le dire
J'avais un bouclier, il glissa de mon bras,
Et je me suis lassée alors de mon martyre.
Aussi j'ose crier : C'est trop, trop de malheurs ;
J'ose crier: Je veux que se sèchent mes pleurs;
J'ose crier : Je veux à mon tour être heureuse.
Oui, je veux du bonheur, ne serait-ce qu'un jour,
Ou je veux à la mort inspirer tant d'amour
Qu'elle m'arrachera de ma croix douloureuse.

(La Vie sombre)

L'ÈVE MAUDITE

Serais- je sous les doigts ailés des séraphins
Qu'hélas! je ne serais qu'une harpe muette,
Et serais-je au milieu des prodiges divins
Que je serais toujours, sous une ombre secrète,
Un fruit flétri tombé dans l'Eden merveilleux
Où l'azur clair pour moi semblerait ténébreux.
Là je ne serais rien, rien qu'une Ève maudite,
Sans soleil à l'aurore et sans lune le soir,
Une Eve inconsolée, une Eve au désespoir
De ne pas être morte étant encor petite !

(La Vie sombre)

ALCIDE DUSOLIER

1836

DUSOLIER (FRANÇOIS-ALEXIS-ALCIDE), né à Nontron (Dordogne) le 21 septembre 1836, a publié, entre autres ouvrages : Ceci n'est pas un livre ; Nos gens de lettres, leur caractère et leurs œuvres ; Propos littéraires et pittoresques de Jean de La Martrille. *En poésie il a donné les Poèmes d'Automne, où se révèlent l'humour et la verve d'un heureux gentilhomme campagnard qui s'en va, le fusil sur l'épaule, à travers ses plaines giboyeuses, et rime de temps à autre tout en rêvant des cailles et des perdreaux. Les armes parlantes de sa porte charretière, largement ouverte à l'hospitalité, sont des canardières et des nasses, cartouche décoratif promettant bonne table et bon gîte au voyageur attardé, sûr d'un honnête et cordial accueil che un franc disciple de saint Hubert, souriant à la joie des autres.*

A. L.

DIANE

Les soirs d'hiver, après la chasse,
Quand j'ai bien gagné mon repos,
Jérôme dans la salle basse
Allume un amas de copeaux.

Le temps est froid, la flamme monte
Gaîment par jets irréguliers :
Sur les massifs landiers de fonte
J'établis mes larges souliers ;

Et, le corps las, content de vivre,
Ne pensant à rien, et tes yeux
À moitié fermés, je m'enivre
D'un bien-être silencieux.

Le bout des pattes dans la cendre,
Tressaillant aux éclats de bois,
Diane, qui vient de s'étendre,
Dans un songe jappe à mi-voix.

Elle sommeille et je rumine,
Quand des rires long-déployés
Se répandent de la cuisine
Où sont attablés les bouviers.

J'ouvre un œil ; laissant là son rêve
Interrompu soudainement,
Diane en sursaut se relève,
S'étire avec un bâillement,

Et par la salle veut s'ébattre,
Pour se réveiller tout à fait,
Avec un chat acariâtre
Qui se blottit sous le buffet.

Il gronde, son poil s'ébouriffe !
Elle s'obstine, — le butor
Sabre son nez d'un coup dégriffé...
Convaincue enfin qu'elle a tort,

Diane alors bat en retraite
Et vient, d'un air honteux et doux,
Se plaindre à moi, frottant sa tête
Intelligente à mes genoux ;

Et pour la consoler je passe
La main sur ses reins paresseux,

Songeant quelle superbe race
Elle et Phanor feraient tous deux !

Car elle est chienne noble et compte
Dans les chenils patriciens,
Et Phanor serait au moins comte
Si l'on anoblissait les chiens.

Les chasseurs, pour voir la portée,
Viendraient de la Rochebeaucourt...
Mais Diane est une éhontée,
Hélas ! hélas ! Diane court :

Comme Parabère à Versaille,
Elle a des oublis singuliers,
Et souvent elle s'encanaille
Avec les chiens des métayers !

GEORGES LAFENESTRE

1836

G EORGES LAFENESTRE, né à Orléans en 1837, a passé une partie de sa première jeunesse en Touraine. C'est là, sans doute, au sein des spacieuses et lumineuses vallées de la Loire et du Cher, près de ces belles eaux où se reflètent les châteaux d'Amboise, de Langeais et de Chenonceaux, qu'il a subi inconsciemment l'influence des poètes et des artistes du XVI^e siècle. Son œuvre poétique garde de nombreuses traces de son séjour dans les molles et joyeuses campagnes tourangelles. Georges Lafenestre est un amoureux de la Renaissance, et l'Italie l'a de bonne heure attiré. Il a passé plusieurs années à Florence et à Rome, et il en a rapporté de remarquables études sur les Maîtres anciens et la Peinture Italienne, qui lui ont assigné une place d'honneur parmi nos critiques d'art. Il y a composé également un roman : Bartolomea (1869), qui contient de fins et charmants tableaux de la vie contemporaine à Rome. On retrouve cette même influence et ces mêmes prédilections dans ses deux recueils de vers : Les Espérances (1864) ; Idylles et Chansons (1874). Lafenestre s'y montre très délicat sans mièvrerie ; sa pensée souvent profonde n'est jamais obscure, sa mélancolie n'exclut pas la sérénité ; son émotion s'épanche librement dans une forme lyrique parfois un peu flottante, mais toujours lumineuse et comme argentée par ce soleil des Collines toscanes qu'il a chantées en beaux vers.

Les poésies de Lafenestre ont été publiées par A. Lemerre.

André Theuriet.

COLLINES TOSCANES

Depuis qu'aux belles mains des saisons alternées

La terre aux flancs profonds, sans compter les années.
Abandonne et reprend son manteau de soleil,
Quand le jeune printemps ranime les verveines,
Combien d'hommes, combien, sur ces pentes sereines,
Sont venus avant moi saluer ce réveil ?

Là-bas, combien ont vu, tels qu'on les voit encore,
Comme un bouquet de lis qu'effeuille un vent d'aurore,
Pleuvoir les pigeons blancs sur la brique des toits,
Et, sur la vasque bleue où tremblent des coquilles,
Pêle-mêle, grimper des enfants en guenilles,
Avec un rire frais qui monte vers les bois ?

Vieux oliviers, nourris de paix et de lumière,
Avez-vous, dites-moi, d'une ombre familière
Enveloppé Byron courbé sous sa douleur,
Et, dans cette âme altière et malgré soi charmée,
Aux murmures discrets de la fine ramée,
Réveillé ce qu'un autre eût nommé le bonheur ?

À cet azur vibrant qui tuait sa prunelle
Milton jeune, en passant, déroba l'étincelle
Dont s'alluma, plus tard, l'aurore de l'Éden ;
Sous ces pommiers, déjà, l'entraînant, blanche et nue,
La curieuse Héva, de sa main ingénue,
Cueillait, en les nommant, tous les fruits du jardin.

Sur ce roc Galilée écoutait, vieux et morne,
Comme des chars au cirque emportés vers la borne
Les astres haletants craquer sur leurs essieux ;
Ces durs cyprès l'ont vu, fier de sa solitude,
À sa bêche de fer appuyant son pied rude,
Ouvrir d'un long regard le long voile des cieux.

Des lauriers étaient là, non moins verts et tranquilles,
Quand le Dante à leurs pieds, las des clameurs serviles,
S'agenouillait devant son Dieu, son seul recours,

Et, tourné tout entier vers l'ingrate Florence,
Sous son crâne d'airain refoulait en silence
Un orage grondant de haines et d'amours.

Ici rêva Pétrarque, et Virgile, peut-être,
Virgile en ce ravin s'assoupit sous un hêtre
Aux tintements épars des chevreaux bondissants.
Avant eux, après eux, des hommes que j'ignore,
Qui n'ont pas au temps sourd jeté de nom sonore,
En foule ont piétiné ces routes en tous sens.

Ah ! qui que vous soyez, vieux bergers, belles femmes,
Poètes saints, vous tous qui portiez mêmes âmes
Sous la mobilité des langages divers,
Romains vêtus de cuir, Toscans traînant la soie,
Tous, un élan vous prit de grande et saine joie
Quand l'éternel soleil rouvrit les bourgeons verts !

Comme à moi ce ciel frais vous fit dresser la tête,
L'alouette lança dans votre oreille en fête
Ce trille de cristal qui tinte encor dans l'air,
Et vos douleurs fuyaient déjà comme les miennes,
Vers la mer calme, avec le rire des fontaines
Oui baisent, en courant, leurs roseaux nés d'hier.

Car nul ne connaîtra de passion si forte
Qui n'ait au même lieu, qui n'ait, de même sorte,
Avant lui, par milliers, agité des vivants ;
Ce qui bondit en moi, ce matin, d'allégresses,
N'est-ce pas le frisson de vos fortes jeunesses,
Races à naître, encore éparses dans les vents ?

Des bonheurs d'autrefois goûtés à cette place
Mon bonheur se grossit en moi, l'homme qui passe,
Comme un fleuve gonflé d'innombrables torrents :
Tel j'ai senti dans l'ombre, aux heures de souffrance,
D'autres pleurs que les miens m'envahir par avance ;

Mon âme universelle a gémi dans le temps!

Invisibles amis, ô familles sans nombre
De pâles oubliés qu'a repris la nuit sombre,
D'inconnus que ses flancs ont peine à retenir,
Germes, débris, roulés dans l'insondable espace,
Par ce beau jour de mai, frères, je vous embrasse,
Au fond du passé vaste et du vaste avenir!
(Idylles et Chansons)

L'ÉBAUCHE

<poem style="margin-left:2em; font-size:100%">
SUR UNE STATUE INACHEVÉE DE MICHEL-ANGE

Comme un agonisant caché, les lèvres blanches,
Sous des draps en sueur dont ses bras et ses hanches
Soulèvent par endroits les grands plis distendus,
Au fond du bloc taillé brusquement comme un arbre,
On devine, râlant sous le manteau de marbre,
Le géant qu'il écrase et ses membres tordus.

Impuissance ou dégoût, le ciseau du vieux maître
N'a pas à son captif donné le temps de naître,
À l'âme impatiente il a nié son corps ;
Et, depuis trois cents ans, l'informe créature,
Nuits et jours, pour briser son enveloppe obscure,
Du coude et du genou fait d'horribles efforts.

Sous le grand ciel brûlant, près des noirs térébinthes,
Dans les fraîches villas et les coupoles peintes,
L'appellent vainement ses aînés glorieux :
Comme un jardin fermé dont la senteur l'enivre,
Le maudit voit la vie, il s'élance, il veut vivre...
Arrière ! Où sont tes pieds pour t'en aller vers eux ?

Va, je plains, je comprends, je connais ta torture.
Nul ouvrier n'est rude autant que la Nature ;
Nul sculpteur ne la vaut, dans ses jeux souverains,
Pour encombrer le sol d'inutiles ébauches
Qu'on voit se démener, lourdes, plates et gauches,
En des destins manques qui leur brisent les reins.

Elle aussi, dès l'aurore, elle chante et se lève,
Pour pétrir au soleil les formes de son rêve,
Avec ses bras vaillants, dans l'argile des morts,
Puis, tout d'un coup, lâchant sa besogne, en colère,
Pêle-mêle, en un coin, les jette à la poussière,
Avec des moitiés d'âme et des moitiés de corps.

Nul ne les comptera, ces victimes étranges,
Risibles avortons trébuchant dans leurs lances
Qui tâtent le vent chaud de leurs yeux endormis,
Monstres mal copiés sur de trop beaux modèles
Qui, de leur cœur fragile et de leurs membres grêles,
S'efforcent au bonheur qu'on leur avait promis.

Vastes foules d'humains flagellés par les fièvres !
Ceux-là, tous les fruits mûrs leur échappent des lèvres.
La marâtre brutale en finit-elle un seul ?
Non. Chez tous le désir est plus grand que la force ;
Comme l'arbre, au printemps, déchire son écorce,
Chacun, pour en jaillir, s'agite en son linceul.

Qu'en dis-tu, lamentable et sublime statue ?
Ta force, à ce combat, doit-elle être abattue ?
As-tu soif, à la fin, de ce muet néant
Où nous dormions si bien dans les roches inertes,
Avant qu'on nous montrât les portes entr'ouvertes
D'un ironique Éden qu'un glaive nous défend ?

Ah ! nous sommes bien pris dans la matière infâme :

Je n'allongerai pas les chaînes de mon âme,
Tu ne sortiras pas de ton cachot épais.
Quand l'artiste, homme ou dieu, lassé de sa pensée,
Abandonne au hasard une œuvre commencée,
Son bras indifférent n'y retourne jamais.

Pour nous le mieux serait d'attendre et de nous taire
Dans le moule borné qu'il lui plut de nous faire,
Sans force et sans beauté, sans parole et sans yeux.
Mais non ! le résigné ressemble trop au lâche,
Et tous deux vers le ciel nous crêtons sans relâche,
Maudissant Michel-Ange, et réclamant des dieux !

(Idylles et Chansons)

HYMNE

Je porte en moi L'âme du monde,
Du monde entier, du riche et mobile univers,
Âme agitée, âme féconde
Où des printemps hardis chassent les durs hivers !

La terre en qui je prends ma force
M'associe à sa joie autant qu'à ses douleurs,
Comme l'arbuste à frêle écorce
Qui vit de sa rosée et porte ses couleurs.

Ô misère ! la froide brume
Appesantit mon rêve en inclinant les bois !
Ô splendeur ! L'aube qui s'allume
Dans tous les plis du cœur m'illumine à la fois !

Hors de moi s'enfuit quelque chose

Sur le cours d'eau, sur l'aile errante des ramiers ;
Elle s'ouvre en moi, blanche et rose,
la floraison d'avril qui rit dans les pommiers !

Avec les cimes balancées
Des sapins ténébreux qui gémissent en chœurs,
Se vont lamentant mes pensées,
Qui se dressent alors vers d'étranges hauteurs ;

Et le mot, le seul mot d'espace
Ouvre, en mon crâne étroit, de si vastes déserts,
Que l'hirondelle, bientôt lasse,
iRegrette, à les franchir, l'immensité des mers !

En toi, par toi, Monde admirable,
Je vis, mêlant ma force à ton activité,
Suivant ta course infatigable
Sans peur, comme l'enfant par sa mère emporté.

Marchons ! Quelqu'un doit nous attendre,
Je ne sais où. Marchons par l'espace et le temps,
Hélas ! sans jamais rien comprendre
Au sublime labeur qui nous tient haletants !

LE PLONGEUR

Comme un marin hardi que la cloche aux flancs lourds
Sous l'amas des grands flots refoulés avec peine
Dépose, en frémissant, dans la terreur sereine
Des vieux gouffres muets, immobiles et sourds,

Quand le poète pâle, en descendant toujours,
Tout à coup a heurté le fond de l'âme humaine,
L'abîme étonné montre à sa vue incertaine
D'étranges habitants dans d'étranges séjours :

Sous les enlacements des goémons livides
Blanchissent de vieux mâts et des squelettes vides :
Des reptiles glacés circulent alentour;

Mais lui, poussant du pied l'ignoble pourriture,
Sans se tromper poursuit sa sublime aventure,
Prend la perle qui brille, et la rapporte au jour !

FÉLIX FRANK

1837

FÉLIX FRANK, né à Paris en 1837, s'est fait d'abord particulièrement connaître par ses travaux d'érudition littéraire : éditions critiques du *Cymbalum Mundi* (1873), des *Marguerites de la Reine de Navarre* (1874), de l'*Heptaméron* (1879), etc.

Comme poète, il a publié : *Chants de colère* (1871), cri d'indignation contre le second Empire ; *Le Poème de la Jeunesse* (1876), où la note vive de l'espérance et la riche floraison des souvenirs ont inspiré à l'auteur nombre de pages heureuses, entre autres *Maison fermée* et *Le Vieux logis*. Le dernier volume publié par Félix Frank, *La Chanson d'amour* (1885), qui annonce plus de maturité et une plus grande sûreté de main comme exécution, est une œuvre chaude et colorée qui semble remonter au paganisme dans sa modernité.

Les œuvres poétiques de Félix Frank se trouvent chez MM. A. Lemerre, Calman Lévy et Charpentier.

A. L.

MAISON FERMÉE

UN jour que je passais par là,
J'aperçus la maison fermée
La maison que j'avais aimée,
Et soudain mon cœur se troubla.

Mon regard de pleurs se voila ;
Par les sentiers bordés de lierres,

Je vis des ombres familières
S'enfuir, comme j'arrivais là !

Et je m'écriai : — Nous voilà
Bien seuls tous deux, maison fermée !
Et pas un filet de fumée
Du gai foyer ne me parla.

Que n'avais-je pas jeté là
D'amour, d'espérance ingénue ?
Maison muette, maison nue,
Tu sais comme tout s'envola !

Tu n'as pas oublié cela :
L'oubli n'est qu'une chose humaine...
Si quelque hasard me ramène,
Ah ! reste comme te voilà !

Logis où mon cœur s'enivra,
Ne sois pas une auberge neuve !
Laisse-moi croire, ô maison veuve,
Qu'on voyage, — et qu'on reviendra !

LE PRINTEMPS, C'EST TOI

Tu m'as demandé si c'est le Printemps
Qui m'emplit ainsi d'une ardente sève ?
Le Printemps, c'est *Toi*, soit qu'Avril se lève
Dans la floraison des bois chuchotants,
Ou bien que Décembre emporte ce rêve !

Tu m'as demandé si c'est le Printemps ?

Le Printemps, c'est *Toi* ! Prés verts, chambre close,
Il éclaire tout d'un reflet vermeil ;

Il éclaire tout, même le sommeil
Où, vibrant encor, l'amour se repose!
Le Printemps, c'est *Toi* ! C'est *Toi*, le soleil !

Toi, par les prés verts et la chambre close !

Nous irons cueillir, au bord des étangs,
La reine des prés dans les grandes herbes
Et l'iris humide aux couleurs superbes !
Mais nous cueillerons, quel que soit le temps,
Des bonheurs partout, des bonheurs par gerbes,

Sans nous demander si c'est le Printemps !

C'ÉTAIT UN VIEUX LOGIS

C'était un vieux logis dans un étroite rue,
Tout petit et perché bien haut sur l'escalier ;
Mais un flot de soleil y réchauffait la vue
En frappant, le matin, au carreau familier.

C'était un vieux logis où circulait une âme,
Où les meubles anciens, aux détails ingénus,
Dans les angles amis jetaient comme une flamme
Et riaient doucement sous les regards connus.

C'était un vieux logis où la famille entière
Avait groupé longtemps ses arides travaux,
Ses efforts qu'animait une volonté fière,
Et ces rêves du cœur, toujours chers et nouveaux !

Jours passés, jours sacrés jusqu'en vos amertumes,
Dans ce pauvre logis vous étiez enfermés :
Ah! qu'il est triste et doux, l'endroit où nous vécûmes

Souffrant, aimant, heureux'de nous sentir aimés !

Entre les quatre murs d'une chambre modeste,
Qui dira ce que l'homme entasse de trésors ?
Trésors faits de sa vie, et dont il ne lui reste
Qu'un pâle souvenir et qu'un songe au dehors !...

Quand il fallut partir de la vieille demeure ;
Quand il fallut partir, — l'ayant bien décidé, —
Là, tel qu'un faible enfant, j'ai perdu plus d'une heure
A penser, à pleurer, seul, dans l'ombre accoudé.

— « C'était un vieux logis ! » murmurait la Sagesse ;
« Un logis plein d'amour ! » disait le cœur tremblant ;
« C'était un vieux logis plein d'intime richesse :
Prendras-tu ta jeunesse aux murs, en t'en allant ?

« C'est là qu'elle vibrait ! Là qu'elle s'est levée,
Radiieuse et chantant les clairs matins d'Avril !
C'est là que d'espérance elle fut abreuvée, —
Comme on vole au bonheur, s'élançant au péril !

« C'est là qu'elle versa ses premiers pleurs d'ivresse,
Qu'elle eut ses premiers cris et ses premiers sanglots !
Tout ici lui gardait une chaude caresse ;
Qu'elle s'achève ailleurs, loin de ces vieux échos !

« Jadis il existait des foyers toujours stables :
Qui les avait quittés, y pouvait revenir ;
C'est de là que sortaient ces âmes indomptables
Dont le passé puissant ombrageait l'avenir.

« Aujourd'hui la maison est une hôtellerie :
On arrive, on se couche, on s'éveille, et l'on pari ;
Et d'aucuns aujourd'hui veulent que la Patrie
Soit une auberge aussi, dédiée au hasard!

« Et pourtant le Progrès et la libre Justice
N'exigent pas que l'homme erre jusqu'à la mort ;
Et pourtant il est bon que chacun se bâtisse
Un nid, pour y garder tout ce qu'il tient du sort !

« Mais c'est la loi de l'or, — c'est le gain, — c'est la fièvre
De ce siècle agité d'un étrange tourment,
Qui partout nous poursuit, et nous chasse, et nous sèvre
De ce bonheur si pur, si calme et si charmant!

« Donc rien n'est ferme et fort désormais, rien ne dure :
Et comme un vil bagage, à l'aventure, on va
Cahotant son passé dans la lourde voiture
Qu'au premier coin de rue — hier au soir — on trouva.

« En route ! Voici l'heure et le logis est vide :
Rêves, propos émus, passé vivant... adieu ! —
C'était un vieux logis où vint plus d'une ride;
Mais l'âge, dans les cœurs, y retardait un peu.

« C'était un vieux logis dans une étroite rue,
Tout petit et perché bien haut sur l'escalier ;
Mais un flot de soleil y réchauffait la vue
En frappant, le matin, au carreau familial. »

ARISTIDE FRÉMINE

1837

A RISTIDE FRÉMINE, né à Bricquebec (Manche) le 16 janvier 1837, est Receveur des Contributions indirectes. Profondément ému par les belles scènes de la nature, il se livra de bonne heure à des essais poétiques, et les réunit en un volume : *Le long du chemin*, qu'il publia en 1863. Depuis, il a donné la *Légende de Normandie* (1886), qui témoigne d'une réelle puissance d'imagination et d'une grande sincérité de sentiment. On lui doit, en outre, de nombreuses pièces de vers d'une expression fort originale qui ont paru dans diverses Revues et formeront un troisième volume sous le titre de : *Chants de l'Ouest*.

Les poésies de M. Aristide Frémine ont été éditées par Frédéric Henry et A. Lemerre.

A. L.

LE RAVIN

Au ciel, que le soleil veut percer mais en vain,
Le plateau d'Aurigny présente ses champs jaunes,
Cependant qu'arrêté dans le fond d'un ravin
Je regarde un peu d'eau sourdre entre quelques aunes.

Ces aunes sont bien bas et ces frênes aussi,
Qui se blottirent là pour braver les tourmentes ;
Le ruisseau, que la mer boit à deux pas d'ici,
Coule sans nul murmure et voilé par les menthes.

Mais son lit est profond ; à coup sûr, en hiver,
C'est un petit torrent qui bruyamment chemine :
À cette heure il s'en va par son étroit pré vert,
Muet comme le roc qui là-haut le domine.

L'atmosphère est brumeuse, et l'horizon finit
Tout près, sur le dos plat de la mer argentée.
Elle berce en chantant cet îlot de granit
Qui plaît aux souvenirs dont ma tête est hantée.

De grands tapis, couleur de pourpre et de safran,
Que des ajoncs tout ras et la bruyère tissent,
Tombent le long des caps jusque dans l'Océan
Où des brouillards d'azur aux brises faibles glissent.

Et j'éprouve une joie intime en me voyant
Bien seul, perdu dans l'ouest comme une vaine chose,
Assis au creux désert du ravin verdoyant
Que la falaise encadre aride et grandiose...

Mais soudain j'aperçois, échappés des sillons
Et des friches, posés au bout de chaque tige,
Aux pointes des rochers, de nombreux oisillons
Dont la troupe inquiète aux alentours voltige.

Sous les arbres blottis près des amères eaux
Je me lève, et reprends mon bâton et ma course :
Aussitôt dans le vol un joyeux cri d'oiseaux
Éclate, et je les vois qui boivent à la source.

CHOSSES PURES

Autour des dunes d'or, des falaises croulantes,
La mer plane abandonne aux vents harmonieux
Les rangs égaux et longs de ses lames roulantes,
Luth immense ébranlé par l'haleine des dieux.
Dans les matins riants courent d'heureux murmures,

À midi le val dort de tranquilles sommeils,
Des nuages bronzés comme les grappes mûres
Couchent les soirs mourants sur des linceuls vermeils.

Quel contraste ! Là-bas les hommes au front chauve,
Le bruit, les chars coureurs, le lucre aux désirs vains,
Les femmes d'une nuit, les chaleurs de l'alcôve,
Les fantômes drapés dans la pourpre des vins.
Ici la paix, les champs, les épis qui frissonnent,
Les toits chastes, le vent sans un souffle charnel,
Les éléments sacrés qui flottent et rayonnent
Au sein des pays blancs de l'espace éternel !

Et je marche, et je jette à ces choses splendides
De vers inachevés l'éphémère tribut,
Et je marche, et la bise au haut des caps arides
Bat mon front qui tressaille en des désirs sans but !
Chante, chanson des eaux; portez-moi sur vos cimes,
Caps nus ; soleil des jours, inonde un insensé ;
Et toi, mer, monde étrange aux verdoyants abîmes,
En tes flots sains et frais berce mon corps lassé !

ARMAND SILVESTRE

1837

ARMAND SILVESTRE, né à Paris, se fit recevoir à l'École Polytechnique, mais bientôt, renonçant aux mathématiques pures, il entra dans l'Administration des Finances et publia ses premiers vers. George Sand, les ayant lus en épreuves, conçut pour cette poésie si éclatante et si passionnée une telle admiration quelle voulut, bien quelle ne connût point l'auteur, présenter elle-même l'œuvre au public.

Depuis les Rimes neuves et vieilles, les Renaissances, La Gloire du Souvenir écrites de 1866 à 1872 et réunies postérieurement sous le titre de Premières Poésies, Armand Silvestre a donné quatre autres recueils : La Chanson des Heures (1878), Les Ailes d'or (1880), Le Pays des Roses (1882) et Le Chemin des Étoiles (1885).

Ses poèmes, si étrangement sensuels et mystiques à la fois, sont une perpétuelle apothéose de la Beauté visible, un agenouillement enthousiaste et cependant douloureux devant la femme. « C'est, dit George Sand, l'hymne antique dans la bouche d'un moderne, c'est-à-dire l'enivrement de la matière chez un spiritualiste quand même, qu'on pourrait appeler le Spiritualiste malgré lui ; car, en étreignant cette beauté physique qu'il idolâtre, le poète crie et pleure. Il l'injurie presque et l'accuse de le tuer. Que lui reproche-t-il donc ?... de n'avoir point d'âme. Ceci est très curieux et continue, sans la faire déchoir, la thèse cachée sous le prétendu scepticisme de Byron, de Musset et des grands romantiques de notre siècle. »

Ces lignes du grand écrivain de Nohant résument à merveille l'inspiration, le fond moral des poésies d'Armand Silvestre. Par la forme il est, parmi les contemporains, l'un de ceux qui se rattachent le moins à l'école de Victor Hugo et de ses successeurs. Il a un moindre souci de la précision pittoresque ; ses

images rappellent plutôt la magnificence un peu vague de celles de Lamartine. Ses rimes sont plus sonores que rares ; elles semblent moins arrêter le vers qu'en prolonger au contraire la vibration, comme des points d'orgue. Enfin sa période poétique se déroule avec une ampleur calme, une solennité presque religieuse qui n'appartient qu'à lui.

En prose, Armand Silvestre a publié plusieurs volumes de contes dont la verve rabelaisienne a étonné quelques admirateurs du poète. À ceux-là il a répondu par un beau sonnet ayant pour titre : Ma Défense.

Les œuvres poétiques d'Armand Silvestre ont été publiées par MM. A. Lemerre et G. Charpentier.

Auguste Dorchain.

Fleuris dans mon esprit, ô fleur de volupté,
Fleur du rêve païen, fleur vivante et charnelle,
Corps féminin, qu'aux jours de l'Olympe enchanté
Un cygne enveloppa des blancheurs de son aile.

L'amour des cieux a fait chaste ta nudité :
Sous tes contours sacrés, la fange maternelle
Revêt la dignité d'une chose éternelle
Et, pour vivre à jamais, s'enferme en la Beauté.

C'est toi l'impérissable en ta splendeur altière,
Moule auguste où l'empreinte ennoblit la matière,
Où le marbre fait chair se façonne au baiser.

Car un dieu, t'arrachant à la chaîne fragile
Des formes que la Mort ne cesse de briser,
A pétri, dans tes flancs, la gloire de l'argile.

(Rimes neuves et vieilles)

STANCES

SUR LES MAUX DE LA PATRIE

Lorsque, chassé des cieux de ta gloire meurtrie,
Les deux mains sur le front, j'en descends les degrés,
Je n'ai plus d'autres deuils que les tiens, ô Patrie !
Et mes yeux n'ont de pleurs que pour tes maux sacrés.

Tu fus l'astre vivant dont la chaleur féconde,
L'œil du ciel grand ouvert sur les conseils humains ;
Un soleil emplissait ta paupière profonde
Et mesurait aux jours l'espoir des lendemains.

Tu fus l'arbre grandi sous l'aurore première,
Le vieux cep où mûrit l'antique Liberté ;
Et tu fis de tes seins, tendus vers la lumière,
La coupe immense où vint boire l'humanité !

Tu fus le sang vermeil qui roula, sous la terre,
L'héroïque ferment des saintes passions,
Et, soulevant les monts, ouvris, comme un cratère,
La formidable fleur des révolutions !

Tu jetas le trésor des charnelles semailles
Aux siècles épuisés qu'il fallait rajeunir.
Comme l'oiseau qui donne à son nid ses entrailles,
De ton flanc déchiré tu nourris l'avenir.

Tes fils furent l'honneur de l'humaine lignée,
Où des Titans vaincus la fierté se défend,
Les bûcherons vaillants dont la sainte cognée
Fit jaillir l'Idéal sous le fer triomphant.

Astre d'or, coupe d'or, France, mère des justes,
Des braves et des forts tombés dans ton linceul,
Nous sommes nés trop tard, puisqu'à tes mains augustes

Nos lèvres n'ont porté qu'un sanglot lent et seul !

Puisqu'il faut jusqu'au bout vaincre notre superbe,
Réprimer, dans nos cœurs, les espoirs superflus,
Et fouler sous nos pieds, avec la terre et l'herbe,
L'impérissable orgueil des grands jours révolus,

Ne porte plus aux mers, Seine, reine des fleuves,
Le spectre évanoui des triomphes lointains ;
Mais, vers le Simois, rejoins les pleurs des veuves.
Andromaque et la France ont les mêmes destins!

Le poids des souvenirs courbe nos têtes nues.
Le faîte des palais sur nous s'est affaissé.
Comme un troupeau, parmi les routes inconnues,
Nous marchons, confondus dans l'ombre du passé.

Car, prisonniers d'un sol qu'a déserté notre âme,
Aïeux dont la fierté tomba, dernier rempart,
Nous sommes, fils rompus d'une immortelle trame,
Un peuple d'exilés qu'oublia le départ.

Et pourtant, nul de nous ne fuit la gloire amère
De porter haut ton nom sous tes soleils éteints,
Et tous nous demeurons, ô Patrie, ô ma mère,
Fidèles sans retour à tes pires destins !

(La Chanson des Heures)

LARMES D'ÉTOILES

Devant que l'heure soit venue
Où l'aube les vient délivrer,
On entend parfois sous la nue
Les étoiles tout bas pleurer.

Et, rayant de feu les mirages
Tranquilles de l'horizon clair,
On voit, comme après les orages,
Des larmes d'or passer dans l'air.

Perdu dans l'ombre solennelle
Que ne trouble encore aucun bruit,
Ecoutons la plainte éternelle
Des étoiles d'or dans la nuit :

« Hélas ! nous sommes prisonnières
Dans l'immensité du ciel bleu.
Qui donc brisera les ornières
Ouvertes sous nos chars de feu ?

« Chaque heure à la nocturne voûte
Nous donne un rendez-vous certain ;
Nos pas sont rivés à la route
Que pour eux traça le destin.

« Ces lueurs que l'esprit acclame,
Comme un feu vivant et vainqueur,
Hélas ! ce sont des clous de flamme
Qui nous traversent en plein cœur.

« Un dieu, sous leurs étreintes sûres,
Fixa notre vol indompté,
Et nos lumineuses blessures
Sont la splendeur des nuits d'été.

« Au bout du rayon qui nous troue,
Le temps nous roule obstinément,
Filles d'Ixion, sur la roue
Inflexible du firmament.

« Nous sommes les vierges plaintives.

Dont l'orgueil sublime est puni :
Car c'est être deux fois captives
Que de l'être dans l'Infini. »

— Maudissez les destins infâmes
Durant les soirs silencieux !
Vous êtes les sœurs de nos âmes,
Etoiles qui pleurez aux cieux.

Comme vous, flammes immortelles,
Leur honneur est fait de clarté :
Cependant, comme vous, sont-elles

En prison dans l'immensité !
En vain, devant elles, le Rêve
Ouvre l'azur des cieux béants.
Une invisible main, sans trêve,
Les cloue aux terrestres néants.

Sous leurs ailes grandes ouvertes,
Sans les emplir, passe le venr.
Comme vous, elles sont inertes
Sur un chemin toujours mouvant.

Leur désir seul franchit l'espace
Dans son désespoir impuissant,
Et la plus illustre qui passe
Marque sa gloire avec du sang.

Maudissez les destins infâmes
Durant les soirs silencieux !
Vous êtes les sœurs de nos âmes,
Etoiles qui pleurez aux deux !

(La Chanson des Heures)

LE PÈLERINAGE

Après vingt ans d'exil, de cet exil impie
Où l'oubli de nos cœurs enchaîne seul nos pas,
Où la fragilité de nos regrets s'expie,
Après vingt ans d'exil que je ne comptais pas,

J'ai revu la maison lointaine et bien aimée
Où je rêvais, enfant, de soleils sans déclin,
Où je sentais mon âme à tous les maux fermée,
Et dont, un jour de deuil, je sortis orphelin.

J'ai revu la maison et le doux coin de terre
Où mon souvenir seul fait passer, sous mes yeux,
Mon père souriant avec un front austère
Et ma mère pensive avec un front joyeux.

Rien n'y semblait changé des choses bien connues
Dont le charme autrefois bornait mon horizon :
Les arbres familiers, le long des avenues,
Semaient leurs feuilles d'or sur le même gazon ;

Le berceau de bois mort qu'un chèvrefeuille enlace,
Le banc de pierre aux coins par la mousse mordus,
Ainsi qu'aux anciens jours tout était à sa place
Et les hôtes anciens y semblaient attendus.

Ma mère allait venir, entre ses mains lassées
Balançant une fleur sur l'or pâle du soir ;
Au pied du vieux tilleul, gardien de ses pensées,
Son Horace à la main, mon père allait s'asseoir.

Tous deux me chercheraient des yeux dans les allées
Où de mes premiers jeux la gaîté s'envola ;
Tous deux m'appelleraient avec des voix troublées
Et seraient malheureux ne me voyant pas là.

J'allais franchir le seuil : — C'est moi, c'est moi, mon père !

Mais ces rires, ces voix, je ne les connais pas.
Pour tout ce qu'enfermait ce pauvre enclos de pierre,
J'étais un étranger !... Je détournai mes pas...

Mais, par-dessus le mur, une aubépine blanche
Tendait jusqu'à mes mains son feuillage odorant.
Je compris sa pitié ! J'en cueillis une branche,
Et j'emportai la fleur solitaire en pleurant !

(Les Ailes d'Or)

LA VÉNUS DE MILO

Ce ne fut ni la chair vivante, ni l'argile
Qui servit de modèle à ce corps radieux :
La femme a moins d'orgueil, — la terre est trop fragile.
Et ce marbre immortel vient du pays des Dieux.

Jamais l'âme cruelle aux amantes cachée
N'eut ce sein ni ce front augustes pour prison,
Et la double colline à ce torse attachée
N'abrite pas un cœur fait pour la trahison.

Comme un rocher marin, cette gorge tendue
Vers l'invisible amour des cieux immaculés
Brise de nos désirs la caresse éperdue,
Et la refoule au fond de nos esprits troublés.

Image de granit sur nos fanges dressée,
Phare debout au seuil des océans amers,
Statue où le reflet de l'antique pensée
Luit encor sur les temps comme un feu sur les mers !

Toi qui demeures seule à la porte du temple
Dont l'idéal lointain habite les sommets
Et que notre regard avec effroi contemple,
— Celui qui mutila la pierre où tu dormais

Fit au cœur du poète une entaille profonde,
Car, ô Fille des Dieux, immortelle Beauté,
Tes bras, en se brisant, laissèrent choir le monde
Dans les gouffres abjects de la réalité !

(Le Pays des Roses)

LA VÉNUS DE VIENNE

Dans ce marbre héroïque en creusant ta statue,
Un artiste inconnu fixa l'éternité,
Ô toi dont la splendeur nous fait vivre et nous tue,
Femme de qui les temps connurent la Beauté.

Il te fit cette image immortelle et profonde,
Où nos premiers regards retrouvent, éperdus,
L'amante impitoyable et la mère féconde
À qui tous nos malheurs et tous nos maux sont dus !

Pour leur double labeur il arrondit tes hanches
Où meurent les désirs, où les races naîtront,
Et pencha le sillon de tes épaules blanches
Vers le joug que lui fait la caresse ou l'affront.

Sous ton col généreux il gonfla des mamelles
Robustes à la soif comme aux enlacements,
Où viennent boire, ainsi qu'à des coupes jumelles,
La bouche des petits et celle des amants.

De plis lourds et profonds il sillonna ton ventre,
Lac vivant qu'ont creusé les âges révolus,
D'où l'humanité sort, où l'humanité rentre,
Comme font de la mer le flux et le reflux.

Car, c'est quand l'homme ploie à l'angoisse de vivre
Que l'amour le saisit et, de son bras géant,
Le pousse pantelant et comme une bête ivre,
Vers le gouffre natal où dormait son néant !

(Le Pays des Roses)
ÉLOGE DE LA LYRE

I

La Lyre est l'amie éternelle !
L'Art montre l'éternel chemin !
Tout bonheur durable est en Elle,
En lui gît tout l'honneur humain !
Aux saintes cordes de la Lyre,
Vibre, après l'amoureux délire,
Le réveil de notre fierté.
À notre cœur même arrachées,
Elles chantent, sitôt touchées,
Un hymne d'immortalité !

II

La Lyre est la porte fermée
Où garde le jardin des cieux :
Par Elle à notre âme charmée
S'ouvre un séjour délicieux.
Comme un chasseur qui tend ses toiles,
Le poète prend des étoiles
Au réseau de ses cordes d'or ;
Et, des planètes effarées
Volant les ailes déchirées,
Fuit dans l'azur plus haut encor !

III

Sonore, éclatante et vermeille
Oiseau chantant, flambeau qui luit,
La Lyre à l'Aurore est pareille,
Chassant les ombres de la Nuit.
Aux ténèbres du cœur levée,

Souriante et de pleurs lavée,
Elle monte en resplendissant,
Et, sur nos têtes suspendue,
Fait flamboyer, dans l'étendue,
Nos larmes avec notre sang !

(Le Pays des Roses)

NATALE CARMEN

I

Les Temps se recueillaient, et les Heures pâlies,
Sentant fléchir leur vol sous le ciel irrité,
Pleuraient l'antique honneur des formes abolies
Et le spectre divin de l'antique Beauté.

Aux lèvres des mortels, voyant mourir l'hommage,
Elles disaient : « L'azur, trop lointain désormais,
Dans les terrestres flots ne mire plus l'image
Des astres triomphants qui peuplent les sommets !

« Les constellations emportent, sous la nue,
L'âme des dieux vaincus, et, sur la mer en pleurs,
Vénus aux ailes d'or, étoile devenue,
Jette un dernier rayon comme aux tombes les fleurs !

« De nos yeux l'Immortelle a détourné sa face ;
Sur son front la lumière à l'horizon s'enfuit,
Et des âges sacrés le grand rêve s'efface ! »
— Ainsi se lamentaient les Heures dans la nuit.

II

Cette nuit-là fut belle entre les nuits bénies
Qui baignent de repos la calme immensité,

Et dont le souffle lent berce des harmonies
Au doux balancement du feuillage argenté.

Cette nuit-là fut belle, et sa clarté profonde,
Imprégnant l'air troublé des feux du firmament,
Fit passer un frisson de réveil sur le monde,
Et surprit l'Univers dans un enchantement.

Cette nuit-là fut belle, et, dans sa chaude haleine,
Apportant les parfums, emportant les ennuis,
Fit tressaillir une âme errante dans la plaine.
Cette nuit-là fut belle entre toutes les nuits !

Son ombre fut plus douce, et plus grand son mystère,
Car, rompant du destin les pactes odieux,
La suprême pitié descendit sur la terre,
Et tu naquis, ô Toi, chère fille des dieux !

(Le Chemin des Etoiles)

LÉON DIERX

1838

N é à l'île Bourbon, Léon Dierx dont l'œuvre considérable reste presque ignorée de la foule, dont le talent n'est estimé à sa juste valeur que par les artistes et les lettrés, est véritablement un des plus puis et des plus nobles esprits de la fin du ^{xix}^e siècle. Je ne crois pas qu'il ait jamais existé un homme plus intimement, plus essentiellement poète que lui. La poésie est la fonction naturelle de son âme, et les vers sont la seule langue possible de sa pensée. Il vit dans la rêverie éternelle de la beauté et de l'amour. Les réalités basses sont autour de lui comme des choses qu'il ne voit pas ; ou, s'il les aperçoit, ce n'est que de très haut, très vagues, très confuses, et dépouillées par l'éloignement de leurs tristes laideurs. Au contraire, tout ce qui est beau, tout ce qui est tendre et fier, la mélancolie hautaine des vaincus, la candeur des vierges, la sérénité des héros, et aussi la douceur infinie des paysages forestiers traversés de lune et des méditerranées d'azur où tremble une voile au loin — l'impressionne incessamment, le remplit, devient comme [atmosphère où respire heureusement sa vie intérieure. S'il était permis au regard humain de pénétrer dans le mystère des pensées, ce que l'on verrait dans la sienne, ce serait le plus souvent, parmi la langueur éparse du soir, des Songes habillés de blanc qui passent deux à deux en parlant tout bas de regret ou d'espoir, tandis qu'une cloche au loin tinte douloureusement dans les brumes d'une vallée.

Catulle Mendès.

(La Légende du Parnasse contemporain)

Les œuvres poétiques de Léon Dierx comprennent : Les Lèvres closes (1868), Les Paroles du Vaincu (1871), Poésies complètes (1872), Les Amants (1879). Elles ont été publiées par A. Lemerre.

LAZARE

À la voix de Jésus Lazare s'éveilla ;
Livide, il se dressa debout dans les ténèbres ;
Il sortit tressaillant dans ses langes funèbres,
Puis, tout droit devant lui, grave et seul s'en alla.

Seul et grave, il marcha depuis lors dans la ville,
Comme cherchant quelqu'un qu'il ne retrouvait pas,
Et se heurtant partout, à chacun de ses pas,
Aux choses de la vie, à la plèbe servile.

Sous son front reluisant de la pâleur des morts,
Ses yeux ne dardaient pas d'éclairs; et ses prunelles,
Comme au ressouvenir des splendeurs éternelles,
Semblaient ne pas pouvoir regarder au dehors.

Il allait, chancelant comme un enfant, lugubre
Comme un fou. Devant lui la foule s'entrouvrait.
Nul n'osant lui parler, au hasard il errait,
Tel qu'un homme étouffant dans un air insalubre.

Ne comprenant plus rien au vil bourdonnement
De la terre ; abîmé dans son rêve indicible ;
Lui-même épouvanté de son secret terrible,
Il venait et partait silencieusement.

Parfois il frissonnait, comme pris de la fièvre,
Et, comme pour parler, il étendait la main :
Mais le mot inconnu du dernier lendemain,
Un invisible doigt l'arrêtait sur sa lèvre.

Dans Béthanie, alors, partout, jeunes et vieux
Eurent peur de cet homme; il passait seul et grave ;
Et le sang se figeait aux veines du plus brave,
Devant la vague horreur qui nageait dans ses yeux.

Ah ! qui dira jamais ton étrange supplice,
Revenant du sépulcre où tous étaient restés !
Qui revivais encor, traînant dans les cités
Ton linceul à tes flancs serré comme un cilice !

Pâle ressuscité qu’avaient mordu les vers,
Pouvais-tu te reprendre aux soucis de ce monde,
Ô toi ! qui rapportais, dans ta stupeur profonde,
La science interdite à l’avidité univers !

La mort eut-elle à peine au jour rendu sa proie,
Dans l’ombre tu rentras, spectre mystérieux,
Passant calme à travers les peuples furieux,
Et ne connaissant plus leur douleur ni leur joie.

Dans ta seconde vie, insensible et muet,
Tu ne laissas chez eux qu’un souvenir sans trace.
As-tu subi deux fois l’étreinte qui terrasse,
Pour regagner l’azur qui vers toi reflue ?

— Oh ! que de fois, à l’heure où l’ombre emplit l’espace.
Loin des vivants, dressant sur le fond d’or du ciel
Ta grande forme aux bras levés vers l’Eternel ;
Appelant par son nom l’ange attardé qui passe ;

Que de fois l’on te vit dans les gazons épais,
Seul et grave, rôder autour des cimetières,
Enviant tous ces morts, qui dans leurs lits de pierres
Un jour s’étaient couchés pour n’en sortir jamais !

(Les Lèvres closes)

SOIR D’OCTOBRE

Un long frisson descend des coteaux aux vallées.

Des coteaux et des bois, dans la plaine et les champs,
Le frisson de la nuit passe vers les allées.
— Oh ! l'angelus du soir dans les soleils couchants ! —
Sous une haleine froide au loin meurent les chants,
Les rires et les chants dans les brumes épaisses.
Dans la brume qui monte ondule un souffle lent;
Un souffle lent répand ses dernières caresses,
Sa caresse attristée au fond du bois tremblant;
Les bois tremblent ; la feuille en flocon sec tournoie,
Tournoie et tombe au bord des sentiers désertés.
Sur la route déserte un brouillard qui la noie,
Un brouillard jaune étend ses blafardes clartés;
Vers l'occident blafard traîne une rose trace,
Et les bleus horizons roulent comme des flots,
Roulent comme une mer dont le flot nous embrasse,
Nous enlace, et remplit la gorge de sanglots.
Plein du pressentiment des saisons pluviales,
Le premier vent d'octobre épanche ses adieux,
Ses adieux frémissants sous les feuillages pâles,
Nostalgiques enfants des soleils radieux.
Les jours frileux et coures arrivent. C'est l'automne.
— Comme elle vibre en nous la cloche qui bourdonne !
L'automne, avec la pluie et les neiges, demain
Versera les regrets et l'ennui monotone ;
Le monotone ennui de vivre est en chemin !
Plus de joyeux appels sous les voûtes ombreuses ;
Plus d'hymnes à l'aurore, et de voix dans le soir
Peuplant l'air embaumé de chansons amoureuses !!
Voici l'automne ! Adieu, le splendide encensoir
Des prés en rieurs fumant dans le chaud crépuscule.
Dans l'or du crépuscule, adieu, les yeux baissés,
Les couples chuchotants dont le cœur bat et brûle,
Qui vont, la joue en feu, les bras entrelacés,
Les bras entrelacés quand le soleil décline, —
— La cloche lentement tinte sur la colline.
Adieu, la ronde ardente, et les rires d'enfants,
Et les vierges, le long du sentier qui chemine,

Rêvant d'amour tout bas sous les cieux étouffants l
— Âme de l'homme, écoute en frémissant comme elle
L'âme immense du monde autour de toi frémir !
Ensemble frémissiez d'une douleur jumelle.
Vois les pâles reflets des bois qui vont jaunir;
Savoure leur tristesse et leurs senteurs dernières,
Les dernières senteurs de l'été disparu,
— Et le son de la cloche au milieu des chaumières ! —
L'été meurt ; son soupir glisse dans les lisières.
Sous le dôme éclairci des chênes a couru
Leur râle entrechoquant les ramures livides.
Elle est flétrie aussi ta riche floraison,
L'orgueil de ta jeunesse ! Et bien des nids sont vides,
Âme humaine, où chantaient dans ta jeune saison
Les désirs gazouillants de tes aurores brèves.
Âme crédule ! Écoute en toi frémir encor,
Avec ces tintements douloureux et sans trêves,
Frémir depuis longtemps l'automne dans tes rêves,
Dans tes rêves tombés dès leur premier essor.
Tandis que l'homme va, le front bas, toi, son âme,
Ecoute le passé qui gémit dans les bois.
Ecoute, écoute en toi, sous leur cendre et sans flamme,
Tous tes chers souvenirs tressaillir à la fois,
Avec le glas mourant de la cloche lointaine !
Une autre maintenant lui répond à voix pleine.
Ecoute à travers l'ombre, entends avec langueur
Ces cloches tristement qui sonnent dans la plaine,
Qui vibrent tristement, longuement dans ton cœur !
(Les Lèvres closes)

AU JARDIN

Le soir fait palpiter plus mollement les plantes
Autour d'un groupe assis de femmes indolentes
Dont les robes, ainsi que d'amples floraisons,
D'une blanche harmonie éclairent les gazons.

Une ombre par degrés baigne ces formes vagues ;
Et sur les bracelets, les colliers et les bagues
Qui chargent les poignets, les poitrines, les doigts,
Avec le luxe lourd des femmes d'autrefois,
Du haut d'un ciel profond d'azur pâle et sans voiles
L'étoile qui s'allume allume mille étoiles.
Le jet d'eau dans la vasque au murmure discret
Retombe en brouillard fin sur les bords ; l'on dirait
Qu'arrêtant les rumeurs de la ville au passage
Les arbres agrandis rapprochent leur feuillage,
Pour recueillir l'écho d'une mer qui s'endort
Très loin, au fond d'un golfe où fut jadis un port.
Elles ont alangui leurs regards et leurs poses
Au silence divin qui les unit aux choses,
Et qui fait, sur leurs seins qu'il gonfle, par moment
Passer un fraternel et doux frémissement.
Chacune dans son cœur laisse en un rêve tendre
La candeur de la nuit par souffles lents descendre ;
Et toutes, respirant ensemble dans l'air bleu
La jeune âme des fleurs dont il leur reste un peu,
Exhalent en retour leurs âmes confondues
Dans des parfums où vit l'âme des fleurs perdues.

(Les Amants)

FORÊT D'HIVER

Seront-ils toujours là quand nous disparaîtrons ?
Les voilà, raidissant leurs vénérables troncs
Qui des vents boréens ont lassé les colères,
Eux, les arbres, longs murs de héros séculaires
Durcis aux noirs assauts des hivers meurtriers,
Inexpugnable bloc d'immobiles guerriers
Qui, sous le choc prochain des rafales nocturnes,
Pour un instant se font tout à coup taciturnes,
Solennels et géants, horribles et nombreux,

Et défiant la mort comme les anciens preux !
Chênes, Trembles, Bouleaux, Sapins, Hêtres et Charmes
Semblent marcher par rangs de squelettes en armes
Dont l'âme rude a fait d'invincibles remparts ;
Et du sol reluisant de leurs débris épars
Ils se dressent humant le parfum des batailles,
Tout cuirassés decorce ou pourfendus d'entailles
Où demain viendront boire et chanter les ramiers,
Et leur cime s'emmêle en d'immenses cimiers.
Des frères sont tombés dans un adieu sonore,
Cadavres hérissés sur la lisière encore ;
Mais dans l'armée au cœur indomptable, beaucoup
Sont morts depuis longtemps qui sont restés debout.
Ils sont tels, ces captifs rigides, que l'outrage
Eternelles retrouve augustes dans notre âge,
Et tel est leur silence aux approches des nuits,
Que la vie en a peur et fait taire ses bruits ;
Et que le fils errant des époques dernières,
L'homme, ainsi que la bête au fond de ses tanières,
Se retire à la hâte, écrasé sous le poids
Des lourds mépris qu'il sent tomber dans l'air des bois
Sur tous les vains espoirs où son désir s'enivre.
Et le rouge soleil saigne à travers le givre
Dans l'enchevêtrement des ténébreux lutteurs;
Puis tout s'éteint; la nuit aux démons insulteurs
Monte multipliant l'épaisse multitude ;
Et de leur propre horreur sacrant leur solitude,
Eux, les arbres, debout, garderont sous les vents
L'obscur secret du rêve où sont nés les vivants.

(Les Amants)

ACHILLE MILLIEN

1838

ACHILLE MILLIEN *est né à Beaumont-la-Ferrière (Nièvre) en 1838.*

« Ô mon beau Nivernais, pays des vallons verts ! » a dit le poète, qui a consacré le meilleur de son talent à peindre les paysages de sa province.

Il a donné : *La Moisson (1860), Chants agrestes (1862), Les Poèmes de la Nuit (1864), Musettes et Clairons (1866), Légendes d'aujourd'hui (1870), Voix des Ruines (1874), Poèmes et Sonnets (1879). Ces divers recueils ont été refondus en deux volumes : Premières Poésies (1859-1863), Nouvelles Poésies (1864-1873).*

Achille Millien est lauréat de l'Académie française.

Dans ses poèmes descriptifs, bien que rentrant un peu trop dans le détail technique de la Flore agreste et des travaux divers de la campagne, il a cependant bien rendu les scènes de la vie rurale, parfois avec émotion, toujours avec sincérité.

A. L.

LA RENTRÉE DES FOINS

Des prés que la faux tondit jusqu'à terre
Les bœufs attelés sortent à pas lents,

Et les chariots, grinçant sur la pierre,
Roulent les foin secs en amas branlants.

De la fauchaison voilà donc le terme ;
Bientôt l'on mettra la faucille aux blés,

Et tous les faneurs, ce soir, à la ferme
Pour le grand repas seront attablés.

« Déjà le couchant rougit le nuage,
Sortons vivement des sentiers ombreux... »

Mais un ancien veut que, suivant l'usage,
Tous jusqu'au fenil escortent les bœufs :

« Réjouissons-nous de ce temps propice !
Et qu'un bon chanteur au faîte du foin,

« Pour nous faire honneur, lestement se hisse
Et commence un air qui résonne au loin.

« Toi, de rameaux verts recouvre la tête
Des bœufs accouplés qui vont ruminant.

« Où sont les rubans gardés pour la fête ?
Qu'on me les apporte ici, maintenant.

« Très bien. Les voici, prends-les, Madeleine,
Mêle les couleurs, et pare à ton goût

« Fins corsets, chapeaux et bonnets de laine,
Les jeunes, les vieux, — oui, les vieux surtout !

« Souffle, toi, Fanchy, dans ta cornemuse,
Souffle à pleins poumons, au devant des bœufs ;

« Ce soir c'est liesse, on rit, on s'amuse,
Et, comme à la noce, on va deux à deux ! »

Les voilà partis, le chariot crie,
Ils chantent en chœur un vieil air d'amour ;

Et dans le buisson qui clôt la prairie
Les merles railleurs sifflent tour à tour !

ALBERT GLATIGNY

1839-1873

NÉ dans un village, arrivé presque à l'âge d'homme sans éducation et sans lettres, Albert Glatigny entrevit l'art pour la première fois sous cette forme sensible qui seule peut s'imposer aux esprits ignorants. Il en eut la première révélation en voyant jouer des comédiens de campagne; il les suivit, joua avec eux à la diable des mélodrames et des vaudevilles, et, sans y songer, apprit ainsi ce mécanisme de la scène et cet art matériel du théâtre, qui si souvent manquent et abondent aux poètes lyriques. Cependant, comme les hasards nécessaires arrivent toujours, les pérégrinations du comédien errant ramenèrent à Alençon, où Malassis, l'éditeur artiste qui à ce moment-là n'habitait pas encore Paris, lui donna un recueil de vers quelconque d'un poète contemporain. Chose inouïe et vraiment prodigieuse! oïrès avoir dévoré, relu ce livre par lequel il avait eu la révélation du vrai langage qu'il était destiné à parler, Glatigny fut du coup, immédiatement et tout de suite, l'admirable rimeur, l'étonnant forger de rythmes, l'ouvrier excellent victorieux de toutes les difficultés, l'ingénieux et subtil artiste qu'on a admiré dans *Les Vignes Folles*, dans *Les Flèches d'Or*, dans *Le Fer Rouge*, dans *Le Bois*, dans *Vers les Saules*, dans *L'Illustre Brisacier*. Chez lui pas de ces hésitations et de ces tâtonnements par lesquels ont passé à leurs débuts tant d'écrivains en prose ou en vers, qui plus tard sont devenus célèbres ; au contraire, il sut en un moment, comme d'instinct et par révélation, ce métier laborieux, compliqué et difficile de la poésie, si divers et si inépuisable, qu'on met toute sa vie à l'apprendre. On eût dit, non pas qu'il s'initiait à cet art à la fois si matériel et si divin, mais qu'il le rapprenait, ou plutôt qu'il s'en ressouvénait ; et en même temps les cadres, les formes connues, l'histoire littéraire, toute la tradition de la poésie furent embrassés, devinés par lui avec une foudroyante rapidité. Après le

poète dont le hasard lui avait mis l'œuvre entre les mains, il lut, posséda tous les autres ; puis, la critique, l'érudition, l'histoire, les langues anciennes, il apprit tout avec l'étonnante facilité d'un esprit que n'encombre nulle science mal enseignée, et il est mort savant, mais, grâce au ciel, ignorant qu'il était savant, et n'ayant rien perdu de la virginité d'impression et de l'imagination rapide qui font le poète.

Ce qui constitue l'originalité curieuse et sans égale d'Albert Glatigny, c'est qu'il est non pas un poète de seconde main et en grande partie artificiel, comme ceux que produisent les civilisations très parfaites, mais, si ce mot peut rendre ma pensée, un poète primitif, pareil à ceux des âges anciens, et qui eût été poète quand même on l'eût abandonné petit enfant, seul et nu dans une île déserte.

Les œuvres de Glatigny se trouvent chez A. Lemerre.

THÉODORE DE BANVILLE.

LA NORMANDIE

Elle est belle vraiment la Normande robuste
Avec son large col implanté grassement,
Avec ses seins, orgueil et gloire de son buste
Que fait mouvoir sans cesse un lourd balancement !

Elle est belle la fille aux épaules solides,
Belle comme la Force aveugle et sans effroi !
Il faut pour l'adorer longtemps des cœurs valides
À l'épreuve du chaud, de la pluie et du froid.

Les phtisiques amants de nos lâches poupées
Reculeraient devant ce corps rude et puissant
Dont les mains, aux travaux de la terre occupées,
Montrent, au lieu des lis, L'âpre rougeur du sang.

Au détour d'un sentier alors qu'elle débouche
Ainsi qu'une génisse errant en liberté,
On croit voir la Cérès indomptable et farouche

Du gras pays normand si riche de santé.

Regardez-la marcher parmi les hautes herbes
La fille aux mouvements sauvages et nerveux,
Pendant que sur son front les grands épis des gerbes
Poussiéreux et serrés hérissent ses cheveux!

C'est auprès de Bayeux que je l'ai rencontrée,
Dans un chemin couvert bordé par les pommiers,
Où, la blaude flottante et la jambe guêtrée,
Le nez à l'air rougi, passaient deux gros fermiers.
(Les Flèches d'Or)

MARITORNE

C'est la servante de l'auberge
Qui braille là, tout à côté
Le soir, un peuple s'y goberge
De fins matois mis en gaîté.

Aux gars qui lui pincent la taille
En descendant les escaliers,
Elle peut bien livrer bataille :
Hier, elle a giflé deux rousiers.

Ah ! dame, elle ne craint personne.
L'un esc un gros homme d'Orbec
Dont la bourse en cuir jaune sonne
Un son d'argent, et qui boit sec;

L'autre est 'un beau fils dont la blouse
Couvre des épaules de fer
Et que, dans l'endroit, on jalouse
Pour sa mine et pour son bel air.

Elle sait, quand on la demande,

Répondre juste à tous propos.
Ah ! c'est une rude Normande,
À l'œil alerte et bien dispos !

Le pied d'aplomb sur la semelle,
Elle-tient sa place au soleil,
Allez ! et plus d'une femelle
Envierait un maintien pareil.

Sa joue a des couleurs royales,
Flambantes de belle vigueur ;
Elle a des façons joviales
Qui font épanouir le cœur !

Son bras est rouge, sa main forte,
Elle est utile à la maison,
Et mieux qu'un garçon elle porte
Hardiment les grands sacs de son,

Sa poitrine robuste et souple,
Libre de corset et de busc,
À sa large épaule s'accouple ;
L'odeur du foin lui sert de musc.

Ses cheveux drus aux mèches noires
Ressemblant aux crins d'un bidet;
Sur elle ils ont fait des histoires,
Comme si ça les regardait !

C'est une honnête créature,
Qu'on dise ou non ce qu'on voudra !
Elle n'a point eu d'aventure,
Et bientôt on l'épousera.

En dépit des mauvais langages
Que sur son compte on a tenus,
Elle a, de l'argent de ses gages,

Cinq beaux louis, tous bien venus.

Et, quand une fille a son âge,
Du bien qui n'est pas mal acquis,
Elle peut entrer en ménage
Comme la fille d'un marquis !
(Les Flèches d'Or)

À ALEXANDRE DE BERNAY

Mon vieux compatriote, on t'oublie. On déterre,
Chaque jour, dans le fond de quelque monastère,
Un rimeur enfoui sous l'herbe et les plâtras ;
On ressoude ses vers mutilés par les rats,
On leur remet des pieds ; on les commente ; on glose ;
Un savant les encadre au milieu de sa prose ;
Puis, un beau matin, Jean Tournebrousche renaît !
On en parle, on le cite, et son moindre sonnet
S'enfonce comme un coin dans toutes les mémoires.
Et toi, mon Alexandre, hélas ! quelles armoires
Dérobent tes chefs-d'œuvre à l'admiration
D'Asselineau chagrin ? Ô sombre question !
Tous les morts oubliés s'en viennent à la file
Réclamer leur soleil chez le bibliophile.
Et toi, brave homme, toi, couché tranquillement
Sous le gazon épais du bon pays normand,
Tu laisses en avril croître la violette
Et les frais liserons auprès de ton squelette,
Sans jamais demander si monsieur Taschereau
Prit soin de te coller au dos un numéro !
C'est trop de modestie, et je veux, Alexandre,
Moi qui suis ton pays, glorifier ta cendre
Sur ce mètre pompeux, de tous le souverain,
Et que nous te devons, le large alexandrin ;
Car ce vers souple et fier aux belles résonnances,
Où l'idée est à l'aise et prend les contenance

Qu'il lui plaie, ce grand vers majestueux et doux,
Et que Pierre Corneille, un autre de chez nous,
A fait vibrer si clair et si haut, c'est ton œuvre ;
OEuvre solide et bonne, et que nulle couleuvre
N'attaquera jamais sans y laisser ses dents !

Notre sol plantureux, qui pour tous les Adams
Fait mûrir au soleil la belle pomme ronde,
A l'heur incontesté de t'avoir mis au monde.
Sous les arbres touffus de Bouffey, tu grandis
Au milieu de forts gars, tous fiers, joyeux, hardis,
Robustes paysans dont la blouse rustique
Rappelle des Gaulois le vêtement antique,
Gens faits pour la charrue et faits pour la chanson !
Sifflant avec le merle, écoutant le pinson,
Regardant le ciel pur rire à travers ton verre.
Tu chantaï, Alexandre, en libre et franc trouvère,
Tes amours, tes gaîtés, comme nous faisons tous ;
Les rimes s'échappaient bruyantes par les trous
De ton cerveau fêlé.

Certes, plus d'un notable,
Le soir, haussait l'épaule en se mettant à table,
Lorsque tu revenais, parla porte d'Orbec,
Maigre comme un héron qui n'a pâture au bec,
Le nez rouge, les yeux ouverts sur les étoiles,
Dans un oubli profond des fabricants de toiles,
De rêver dans les champs aux gestes et hauts faits
D'Alexandre et Porus, ces chevaliers parfaits
Qui combattaient sous l'œil de madame la Vierge.
Que t'importait cela? Dans ton manteau de serge,
Tu passais indulgent, et scandant sur tes doigts
Les syllabes d'un vers entendu dans les bois.

Mais les mètres anciens te gênaient. Ta pensée
Gaillarde en leurs anneaux étroits était froissée.
Au cidre généreux il faut un vaste fût ;
Tu crias : « De l'audace ! » et l'alexandrin fut.

Eh bien, parmi tous ceux, faiseurs de tragédies,
De drames, de sonnets, de strophes engourdies,
Qui te prennent ton vers journellement, pas un,
Illustres, ignorés, gras, bien repus, à jeun,
Pas un, mon vieux ami, qui de toi se souviennne !
La gloire de ce vers cependant est la tienne.
Ton poème est mortel comme ennui, j'y consens,
Mais tu crées le moule où des fondeurs puissants
Ont versé le métal du *Cid* et des *Burgraves*.
Tu saisis le vieux vers et brisas ses entraves,
Bon ouvrier modeste, auquel, en ce moment,
J'apporte mon tribut de barde et de Normand !

(*Gilles et Pasquins*)

MAIGRE VERTU

Elle a dix-huit ans et pas de poitrine,
Sa robe est très close et monte au menton,
Rien n'en a gonflé la chaste lustrine,
Elle est droite ainsi qu'on rêve un bâton.

Son épaule maigre a des courbes folles
Qui feraient l'orgueil des angles brisés;
Ses dents, en fureur dans leurs alvéoles,
Semblent dire : Arrière !... au chœur des baisers.

Ses yeux sont gris trouble, et des sourcils rares
Ombrent tristement un front bas et plat
Qu'oppriment encor des bandeaux bizarres
De petits cheveux châains sans éclat.

Heureux qui fera tomber les ceintures
De cette angélique enfant ! Ô trésor,
Qui fait des sirops et des confitures
Telles que jamais on n'en fit encor !

Ça n'a pas de cœur ! — La moindre fadaise
La fait aussitôt rougir jusqu'aux yeux,
Et de sa figure atone et niaise
Rien n'a déridé l'aspect soucieux.

Sa mère en est fière et se voit revivre
Dans ce mannequin rebutant et sec,
Dans ce long profil aux reflets de cuivre
Fait pour maintenir l'Amour en échec.

Et ça doit pourtant se changer en femme !
J'ignore au moyen de quel talisman ;
Mais on chantera son épithalame,
Un baby rosé lui dira : « Maman ! »

Qui donc remplira ce devoir austère ?
Ne cherchons pas loin. Dieu, dans sa bonté,
A créé pour elle un jeune notaire,
Homme sérieux, de blanc cravaté,

Et tous deux feront d'autres jeunes filles
Aux regards sans flamme, aux coudes pointus,
Pour qu'on voie encore au sein des familles
Fleurir le rosier des maigres vertus.

(Les Flèches d'Or)

SULLY PRUDHOMME

1839

SULLY PRUDHOMME *s'est fait connaître comme poète en 1866 par les Stances et Poèmes. Il a donné en outre : Les Épreuves, recueil de sonnets (1866), Les Solitudes et une traduction en vers du Premier Livre de Lucrèce (1869), Les Destins, poème (1872), Les vaines Tendresses (1875), La Justice (1878), Le Prisme (1886). Il vint s'asseoir à l'Académie française en 1881.*

Né à Paris en 1839, Sully Prudhomme fit d'excellentes études au Lycée Bonaparte. Il se préparait à l'École Polytechnique, lorsque sa famille, croyant à un bel avenir pour lui dans l'industrie, le fit admettre dans les usines du Creusot, mais bientôt après il revint à Paris prendre ses inscriptions de droit, et se fit clerc dans une étude de notaire. Il n'était pas plus fait pour vivre dans le silence des casiers qu'au bruit des marteaux, et sa vraie voie ne tarda pas à se révéler. Madame Ackermann, plus apte que personne, par la nature de ses inspirations, à pénétrer celles de Sully Prudhomme, a bien apprécié, dans les lignes suivantes, le caractère de sa poésie :

« Il n'avait certes pas trop de tout lui-même pour embrasser la poésie telle qu'il la comprenait, c'est-à-dire cette poésie à laquelle rien d'humain n'est étranger, ni les tendresses de l'amour, ni les curiosités de l'intelligence. C'est grâce à elle qu'il fit vibrer les fibres les plus délicates du cœur et les cordes les plus hautes de l'esprit. Tous les sons rendus ont été



SULLY-PRUDHOMME

SULLY-PRUDHOMME

recueillis par le poète en des vers suaves ou superbes et de forme achevée. Ils possèdent surtout un charme qui leur est particulier, celui d'exprimer ce que jusqu'ici on avait pu croire inexprimable . Quand on les lit, ces vers, on sent qu'on a affaire à une âme en peine, mais dont la tristesse est douce. Elle soupire sa plainte, mais ne jette jamais de cris.

« Parti timidement du Vase brisé, Sully Prudhomme s'éleva en passant par L'Idéal et L'Art, jusqu'aux sublimités de La Grande Ourse et du Zénith. Sa poésie se perd, il est vrai , quelquefois dans des subtilités et des indécisions. Elle trahit ainsi les scrupules et les tourments d'une conscience délicate à l'excès. C'est pourquoi il serait peut-être injuste de lui en faire un reproche... Ce ne sont pas de simples tableaux, paysages ou natures mortes, mais des analyses exquises de ce qui vit et s'agite au fond du cœur humain. Le poète n'a pas eu besoin de la couleur ; il avait le sentiment et la pensée. »

Sully Prudhomme n'est pas un simple dilettante s'isolant des douleurs et des joies de la grande famille humaine; bien au contraire :

*... Je suis le captif des mille êtres que j'aime :
Au moindre ébranlement qu'un souffle cause en eux,
Je sens un peu de moi s'arracher de moi-même.*

Dans son premier recueil, des pièces charmantes rivalisent de grâce et de fraîcheur, *Le Vase brisé*, *Les Chaînes*, mais où le poète parle la belle tunique du cœur, domine parfois une pensée grave, apparaît la note du philosophe curieux d'analyser ses impressions les plus vives.

Dans les *Mélanges*, qui terminent le volume, nous trouvons des vers remarquables d'ampleur et de sonorité, *Le Lever du Soleil*, par exemple :

*Parmi les globes noirs qu'il empourpre et conduit
Aux blêmes profondeurs que l'air léger fait bleues,
La terre lui soumet la courbe qu'elle suit,
Et cherche sa caresse à d'innombrables lieues.*

Il faudrait tout citer dans le poème : *L'Amérique*, d'une incomparable grandeur.

Et la manière dont il comprend l'art implique une foi robuste, bien faite pour nous consoler des rêveries sans but.

*Le beau reste dans l'art ce qu'il est dans la vie :
À défaut des vieillards, les jeunes le diront.*

Nous nous trouvons en présence d'une rare élévation de pensées, et cependant

le poète nous laisse de grandes inquiétudes de cœur et de raison, en troublant la surface des profonds abîmes qui restent encore à sonder.

En 1872, Sully Prudhomme publiait son deuxième volume, *Les Solitudes, Les Épreuves, Croquis Italiens*. *Ici, non seulement l'auteur garde son titre sacré de poète, mais il devient en outre un merveilleux virtuose. Le doigté est précis et puissant. L'organiste parcourt en maître souverain toutes les notes de l'immense clavier.*

Son poème : *La Justice*, nous apparaît comme l'effort d'un esprit supérieur, engagé dans le monde ingrat et froid de la métaphysique, où il perdrait souvent pied si d'un brusque mouvement d'ailes il ne remontait parfois à la surface pour aspirer quelques bouffées d'air libre.

Le *Zénith* nous montre, en quelques pages, la limite de ce que Sully Prudhomme a cherché dans *La Justice*. Le poète a trouvé là des strophes d'un élan superbe.

Pour résumer en quelques mots notre pensée, la muse grave et philosophique de Sully Prudhomme nous fait ressouvenir de l'antique Polymnie rêveuse, accoudée sur une haute roche dominant les mers d'Ionie, et qui, pour s'être attardée dans la contemplation des étoiles, ramène brusquement son péplum sur un sein frissonnant.

Les œuvres de Sully Prudhomme ont été publiées par A. Lemerre.

ANDRÉ LEMOYNE.

LE VASE BRISÉ

Le vase où meurt cette verveine
D'un coup d'éventail fut fêlé ;
Le coup dut effleurer à peine :
Aucun bruit ne l'a révélé.

Mais la légère meurtrissure,
Mordant le cristal chaque jour,
D'une marche invisible et sûre
En a fait lentement le tour.

Son eau fraîche a fui goutte à goutte,

Le suc des fleurs s'est épuisé ;
Personne encore ne s'en doute,
N'y touchez pas, il est brisé.

Souvent aussi la main qu'on aime,
Effleurant le cœur, le meurtrit ;
Puis le cœur se fend de lui-même,
La fleur de son amour périt ;

Toujours intact aux yeux du monde,
Il sent croître et pleurer tout bas
Sa blessure fine et profonde,
Il est brisé, n'y touchez pas.

(Stances et Poèmes)

LES YEUX

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Des yeux sans nombre ont vu l'aurore ;
Ils dorment au fond des tombeaux
Et le soleil se lève encore.

Les nuits, plus douces que les jours,
Ont enchanté des yeux sans nombre ;
Les étoiles brillent toujours
Et les yeux se sont remplis d'ombre.

Oh ! qu'ils aient perdu le regard,
Non, non, cela n'est pas possible !
Ils se sont tournés quelque part
Vers ce qu'on nomme l'invisible ;

Et comme les astres penchants
Nous quittent, mais au ciel demeurent,
Les prunelles ont leurs couchants,
Mais il n'est pas vrai qu'elles meurent ;

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Ouverts à quelque immense aurore,
De l'autre côté des tombeaux
Les yeux qu'on ferme voient encore.

(Stances et Poèmes)

LE LEVER DU SOLEIL

Le grand soleil, plongé dans un royal ennui,
Brûle au désert des cieux. Sous les traits qu'en silence
Il disperse et rappelle incessamment à lui,
Le chœur grave et lointain des sphères se balance.

Suspendu dans l'abîme, il n'est ni haut ni bas ;
Il ne prend d'aucun feu le feu qu'il communique ;
Son regard ne s'élève et ne s'abaisse pas ;
Mais l'univers se dore à sa jeunesse antique.

Flamboyant, invisible à force de splendeur,
Il est père des blés, qui sont pères des races,
Mais il ne peuple point son immense rondeur
D'un troupeau de mortels turbulents et voraces.

Parmi les globes noirs qu'il empourpre et conduit
Aux blêmes profondeurs que l'air léger fait bleues,
La terre lui soumet la courbe qu'elle suit,
Et cherche sa caresse à d'innombrables lieues.

Sur son axe qui vibre et tourne, elle offre au jour
Son épaisseur énorme et sa face vivante,
Et les champs et les mers y viennent tour à tour
Se teindre d'une aurore éternelle et mouvante.

Mais les hommes épars n'ont que des pas bornés,
Avec le sol natal ils émergent ou plongent :
Quand les uns du sommeil sortent illuminés,
Les autres dans la nuit s'enfoncent et s'allongent.

Ah ! les fils de l'Hellade, avec des yeux nouveaux
Admirant cette gloire à l'Orient éclore,
Criaient : « Salut au dieu dont les quatre chevaux
Frappent d'un pied d'argent le ciel solide et rose ! »

Nous autres nous crions : « Salut à l'Infini !
Au grand Tout, à la fois idole, temple et prêtre,
Qui tient fatalement l'homme à la terre uni,
Et la terre au soleil, et chaque être à chaque être !

« Il est tombé pour nous le rideau merveilleux
Où du vrai monde erraient les fausses apparences,
La science a vaincu l'imposture des yeux,
L'homme a répudié les vaines espérances ;

« Le ciel a fait l'aveu de son mensonge ancien,
Et depuis qu'on a mis ses piliers à l'épreuve,
Il apparaît plus stable affranchi de soutien,
Et l'univers entier vêt une beauté neuve. »

(Stances et Poèmes)

LES TRANSTÉVÉRINES

Le dimanche, au Borgo, les femmes et les filles,
Lasses d'avoir, six jours, traîné sous des guenilles,
Etaient bravement un linge radieux.
Ce n'est plus le costume éclatant des aïeux :
Quand le peuple vieillit, l'habit se décolore :
Pourtant le rouge vif les réjouit encore :
Elles font resplendir sur le brun de leur peau
Des fichus qu'on dirait taillés dans un drapeau.
Les bras ronds et charnus sortent des grosses manches;
Le jupon suit tout droit la carrure des hanches;
Le contour d'un sein riche et d'un dos bien arqué
S'accuse avec ampleur, par de beaux plis marqué ;

D'un corset rude, ouvert d'une large échancrure,
Le cou ferme se dresse, et pour fière parure
Une flèche d'argent traverse les cheveux
Lourds et lisses, d'un noir intense aux reflets bleus.
Un long clinquant de cuivre étincelle à l'oreille ;
Et la voûte de l'œil, pleine d'ombre, est pareille
A ces vallons brumeux où miroite un lac noir.
Et ces fortes beautés sont splendides à voir
Quand toutes, au soleil, le long des grandes pentes,
Par groupes se croisant, vont superbes et lentes.

(Croquis Italiens)

LES DANAÏDES

Toutes, portant l'amphore, une main sur la hanche,
Théano, Callidie, Amymone, Agavé,
Esclaves d'un labeur sans cesse inachevé,
Courent du puits à l'urne où l'eau vaine s'épanche.

Hélas ! le grès rugueux meurtrit l'épaule blanche,
Et le bras faible est las du fardeau soulevé :
« Monstre, que nous avons nuit et jour abreuvé,
Ô gouffre, que nous veut ta soif que rien n'étanche ? »

Elles tombent, le vide épouvante leurs cœurs ;
Mais la plus jeune alors, moins triste que ses sœurs,
Chante, et leur rend la force et la persévérance.

Tels sont l'œuvre et le sort: de nos illusions :
Elles tombent toujours, et la jeune Espérance
Leur dit toujours : « Mes sœurs, si nous recommencions ! »

(Les Épreuves)

LA GRANDE OURSE

La Grande Ourse, archipel de l'Océan sans bords,
Scintillait bien avant qu'elle fût regardée,
Bien avant qu'il errât des pâtres en Chaldée,
Et que l'âme anxieuse eût habité les corps ;

D'innombrables vivants contemplent depuis lors
Sa lointaine lueur aveuglément dardée ;
Indifférente aux yeux qui l'auront obsédée,
La Grande Ourse luira sur le dernier des morts.

Tu n'as pas l'air chrétien, le croyant s'en étonne,
Ô figure fatale, exacte et monotone,
Pareille à sept clous d'or plantés dans un drap noir.

Ta précise lenteur et ta froide lumière
Déconcertent la foi : c'est toi qui la première
M'as fait examiner mes prières du soir.

(Les Épreuves)

UN SONGE

Le laboureur m'a dit en songe : « Fais ton pain,
Je ne te nourris plus, gratte la terre et sème. »
Le tisserand m'a dit : « Fais tes habits toi-même. »
Et le maçon m'a dit : « Prends la truelle en main. »

Et seul, abandonné de tout le genre humain
Dont je traînais partout l'implacable anathème,
Quand j'implorais du ciel une pitié suprême,
Je trouvais des lions debout dans mon chemin.

J'ouvris les yeux, doutant si l'aube était réelle :
De hardis compagnons sifflaient sur leur échelle,
Les métiers bourdonnaient, les champs étaient semés.

Je connus mon bonheur et qu'au monde où nous sommes

Nul ne peut se vanter de se passer des hommes ;
Et depuis ce jour-là je les ai tous aimés.
(Les Epreuves)

LE CYGNE

Sans bruit, sous le miroir des lacs profonds et calmes,
Le cygne chasse Tonde avec ses larges palmes,
Et glisse. Le duvet de ses flancs est pareil
A des neiges d'avril qui croulent au soleil ;
Mais, ferme et d'un blanc mat, vibrant sous le zéphire,
Sa grande aile l'entraîne ainsi qu'un lent navire.
Il dresse son beau col au-dessus des roseaux,
Le plonge, le promène allongé sur les eaux,
Le courbe gracieux comme un profil d'acanthé,
Et cache son bec noir dans sa gorge éclatante.
Tantôt le long des pins, séjour d'ombre et de paix,
Il serpente, et, laissant les herbages épais
Traîner derrière lui comme une chevelure,
Il va d'une tardive et languissante allure
La grotte où le poète écoute ce qu'il sent,
Et la source qui pleure un éternel absent,
Lui plaisent : il y rôde ; une feuille de saule
En silence tombée effleure son épaule.
Tantôt il pousse au large, et, loin du bois obscur,
Superbe, gouvernant du côté de l'azur,
Il choisit, pour fêter sa blancheur qu'il admire,
La place éblouissante où le soleil se mire.
Puis, quand les bords de l'eau ne se distinguent plus,
A l'heure où toute forme est un spectre confus,
Où l'horizon brunit rayé d'un long trait rouge,
Alors que pas un jonc, pas un glaïeul ne bouge,
Que les rainettes font dans l'air serein leur bruit
Et que la luciole au clair de lune luit,
L'oiseau, dans le lac sombre où sous lui se reflète
La splendeur d'une nuit lactée et violette,

Comme un vase d'argent parmi des diamants,
Dort, la tête sous l'aile, entre deux firmaments.

(Les Solitudes)

LA VOIE LACTÉE

Aux étoiles j'ai dit un soir:

« Vous ne paraissez pas heureuses ;
Vos lueurs, dans l'infini noir,
Ont des tendresses douloureuses ;

« Et je crois voir au firmament
Un deuil blanc mené par des vierges
Qui portent d'innombrables cierges
Et se suivent languissamment.

« Êtes-vous toujours en prière?
Êtes-vous des astres blessés?
Car ce sont des pleurs de lumière.
Non des rayons, que vous versez.

« Vous, les étoiles, les aïeules
Des créatures et des dieux,
Vous avez des pleurs dans les yeux... »
Elles m'ont dit : « Nous sommes seules...

« Chacune de nous est très loin
Des sœurs dont tu la crois voisine;
Sa clarté caressante et fine
Dans sa patrie est sans témoin;

« Et l'intime ardeur de ses flammes
Expire aux cieux indifférents. »
Je leur ai dit : « Je vous comprends !
Car vous ressemblez à nos âmes :

« Ainsi que vous, chacune luit

Loin des sœurs qui semblent près d'elle,
Et la solitaire immortelle
Brûle en silence dans la nuit. »

(Les Solitudes)

LE MISSEL

Dans un missel datant du roi François premier,
Dont la rouille des ans a jauni le papier
Et dont les doigts dévots ont usé l'armoire,
Livre mignon, vêtu d'argent sur parchemin,
L'un de ces fins travaux d'ancienne orfèvrerie
Où se sentent l'audace et la peur de la main,
J'ai trouvé cette fleur flétrie.

On voit qu'elle est très vieille au vélin traversé
Par sa profonde empreinte où la sève a percé :
Il se pourrait qu'elle eût trois cents ans ; mais n'importe,
Elle n'a rien perdu qu'un peu de vermillon,
Fard qu'elle eût vu tomber même avant d'être morte,
Qui ne brille qu'un jour, et que le papillon,
En passant, d'un coup d'aile emporte ;

Elle n'a pas perdu de son cœur un pistil,
Ni du frêle tissu de sa corolle un fil ;
La page ondule encore où sécha la rosée
De son dernier matin, mêlée à d'autres pleurs ;
La Mort en la cueillant l'a seulement baisée,
Et, soigneuse, n'a fait qu'éteindre ses couleurs,
Mais ne l'a pas décomposée.

Une mélancolique et subtile senteur,
Pareille au souvenir qui monte avec lenteur,
L'arôme du secret dans les cassettes closes,
Révèle l'âge ancien de ce mystique herbier ;
Il semble que les jours se parfument des choses,

Et qu'un passé d'amour ait l'odeur d'un sentier
Où le vent balaya des roses.

Et peut-être, dans l'air sombre et léger du soir,
Un cœur, comme une flamme, autour du vieux fermoir,
S'efforce, en palpitant, de se frayer passage ;
Et chaque soir peut-être il attend l'*Angelus*,
Dans l'espoir qu'une main viendra tourner la page
Et qu'il pourra savoir si rien ne reste plus
De la fleur qui fut son hommage.

Eh bien ! rassure-toi, chevalier qui partais
Pour combattre à Pavie et ne revins jamais;
Ou page qui, tout bas, aimant comme on adore,
Fis un aveu d'amour d'un *Ave Maria* :
Cette fleur qui mourut sous des yeux que j'ignore,
Depuis les trois cents ans qu'elle repose là,
Où tu l'as mise elle est encore.

(Les Solitudes)

FLEURS DE SANG

Pendant que nous faisions la guerre,
Le soleil a fait le printemps :
Des fleurs s'élèvent où naguère
S'entre-tuaient les combattants.

Malgré les morts qu'elles recouvrent,
Malgré cet effroyable engrais,
Voici leurs calices qui s'ouvrent,
Comme l'an dernier, purs et frais.

Comment a bleui la pervenche,
Comment le lis renaît-il blanc,
Et la marguerite encor blanche,
Quand la terre a bu tant de sang ?

Quand la sève qui les colore
N'est faite que de sang humain,
Comment peuvent-elles éclore
Sans une tache de carmin ?

Leur semble-t-il pas que la honte
Des vieux parterres envahis
Jusques à leur corolle monte
Des entrailles de leur pays ?

Sous nos yeux l'étranger les cueille;
Pas une ne lui tient rigueur,
Et, quand il passe, ne s'effeuille
Pour ne point sourire au vainqueur ;

Pas une ne dit à l'abeille :
« Je suis cette fois sans parfum ! »
Au papillon qui la réveille :
« Cette fois tu m'es importun ! »

Pas une, en ces plaines fatales
Où tomba plus d'un pauvre enfant,
N'a, par pudeur, de ses pétales
Assombri l'éclat triomphant.

De notre deuil tissant leur gloire,
Elles ne nous témoignent rien,
Car les fleurs n'ont pas de mémoire,
Nouvelles dans un monde ancien.

Ô fleurs, de vos tuniques neuves
Refermez tristement les plis :
Ne vous sentez-vous pas les veuves
Des jeunes cœurs ensevelis ?

À nos malheurs indifférentes,

Vous vous étalez sans remords :
Fleurs de France, un peu nos parentes,
Vous devriez pleurer nos morts.
(*Impressions de la Guerre*)

CE QUI DURE

Le présent se fait vide et triste,
Ô mon amie, autour de nous ;
Combien peu du passé subsiste !
Et ceux qui restent changent tous.

Nous ne voyons plus sans envie
Les yeux de vingt ans resplendir,
Et combien sont déjà sans vie
Des yeux qui nous ont vus grandir !

Que de jeunesse emporte l'heure,
Qui n'en rapporte jamais rien !
Pourtant quelque chose demeure :
Je t'aime avec mon cœur ancien,

Mon vrai cœur, celui qui s'attache
Et souffre depuis qu'il est né,
Mon cœur d'enfant, le cœur sans tache
Que ma mère m'avait donné ;

Ce cœur où plus rien ne pénètre,
D'où plus rien désormais ne sort ;
Je t'aime avec ce que mon être
A de plus fort contre la mort ;

Et, s'il peut braver la mort même,
Si le meilleur de l'homme est tel
Que rien n'en périsse, je t'aime
Avec ce que j'ai d'immortel.

(Les vaines Tendresses)

LES INFIDÈLES

Je t'aime en attendant mon éternelle épouse,
Celle qui doit venir à ma rencontre un jour,
Dans l'immuable Éden, loin de l'ingrat séjour
Où les prés n'ont de fleurs qu'à peine un mois sur douze.

Je verrai devant moi, sur l'immense pelouse
Où se cherchent les morts pour l'hymen sans retour,
Tes sœurs de tous les temps défiler tour à tour,
Et je te trahirai sans te rendre jalouse ;

Car toi-même, élisant ton époux éternel,
Tu m'abandonneras dès son premier appel,
Quand passera son ombre avec la foule humaine ;

Et nous nous oublîrons, comme les passagers
Que le même navire à leurs foyers ramène
Ne s'y souviennent plus de leurs liens légers.

(Les vaines Tendresses)

LES AMOURS TERRESTRES

Nos yeux se sont croisés, et nous nous sommes plu.
Née au siècle où je vis et passant où je passe,
Dans le double infini du temps et de l'espace
Tu ne me cherchais point, tu ne m'as point élu ;

Moi, pour te joindre ici le jour qu'il a fallu,
Dans le monde éternel je n'avais point ta trace,
J'ignorais ta naissance et le lieu de ta race :
Le sort a donc tout fait, nous n'avons rien voulu.

Les terrestres amours ne sont qu'une aventure :
Ton époux à venir et ma femme future
Soupirent vainement, et nous pleurons loin d'eux ;

C'est lui que tu pressens en moi, qui lui ressemble;
Ce qui m'attire en toi, c'est elle, et tous les deux
Nous croyons nous aimer en les cherchant ensemble.

(Les vaines Tendresses)

LE ZÉNITH

AUX VICTIMES DE L'ASCENSION DU BALLON « LE ZENITH »

I

Saturne, Jupiter, Vénus, n'ont plus de prêtres.
L'homme a donné les noms de tous ses anciens maîtres
À des astres qu'il pèse et qu'il a découverts,
Et des dieux le dernier dont le culte demeure,
À son tour menacé, tremble que tout à l'heure
Son nom ne serve plus qu'à nommer l'univers.

Les paradis s'en vont ; dans l'immuable espace
Le vrai monde élargi les pousse ou les dépasse ;
Nous avons arraché sa barre à l'horizon,
Résolu d'un regard l'empyrée en poussières,
Et chassé le troupeau des idoles grossières
Sous le grand fouet d'éclairs que brandit la Raison.

Nous savons que le mur de la prison recule,
Que le pied peut franchir les colonnes d'Hercule,
Mais qu'en les franchissant il y revient bientôt ;
Que la mer s'arrondit sous la course des voiles ;
Qu'en trouant les enfers on revoit des étoiles ;
Qu'en l'univers tout tombe, et qu'ainsi rien n'est haut.

Nous savons que la terre est sans piliers ni dôme,
Que l'infini l'égale au plus chétif atome ;
Que l'espace est un vide ouvert de tous côtés,
Abîme où l'on surgit sans voir par où l'on entre,
Dont nous fuit la limite et dont nous suit le centre,
Habitacle de tout, sans laideurs ni beautés ;

Que l'homme, fier néant, n'est qu'un des parasites
D'une sphère oubliée entre les plus petites,
Parasite à son tour des crins d'or du soleil ;
Qu'à peine pesons-nous aux balances du gouffre,
Et que le plus haut cri de notre chair qui souffre
S'y perd comme un vain songe au fond d'un noir sommeil.

Eh bien ! quoique l'azur ait déçu nos sondages,
Nous lui rendons encore un vieux reste d'hommages ;
Nous n'espérons jamais sans y lever les yeux.
D'où nous vient ce penchant à redresser la tête,
Ce geste, cher à l'homme, inutile à la bête,
Involontaire appel de la pensée aux cieux ?

Est-ce de la foi morte un importun vestige ?
Est-ce un pli séculaire et que rien ne corrige,
Par la race hérité des pâtres d'Orient ?
Est-ce un natif instinct propre à l'humain génie ?
Ou n'est-ce qu'un hasard, la fortuite harmonie
D'un souriant désir et d'un bleu souriant ?

Cet accord est profond, quelle qu'en soit la cause ;
Dès que l'humanité fut au soleil éclore,
Elle a comme un calice ouvert au ciel son cœur ;
Et, comme on voit planer un encens qui s'exhale,
Depuis lors, où bleuit la voûte colossale,
Plane son grand espoir, de sa raison vainqueur.

Et tant qu'on redira l'audace et l'infortune

Des premiers qu'a punis la divine rancune
Pour être allés ravir à ses sources le feu,
Les mortels frémiront d'épouvante et d'envie
À voir quelqu'un des leurs aventurer la vie
Jusqu'aux bornes de l'air, au pays de leur vœu ;

Comme s'ils sentaient là leur chaîne qui s'allège,
Et que ce fût encore un bonheur sacrilège ;
Comme si Prométhée, après des milliers d'ans,
Pour nous encore aux dieux volant des étincelles,
Achevait aujourd'hui par l'osier des nacelles
L'attentat commencé par les rocs des Titans !

II

Élevez-vous, montez, sublimes Argonautes !
Au-dessus de la neige, à des blancheurs plus hautes,
Aussi loin que se creuse à l'atmosphère un lieu !
Où monte le souci du front des astronomes,
Où monte le soupir du cœur des plus grands hommes,
Plus haut que nos saluts, plus loin que notre adieu !

Les câbles sont rompus : tout à coup seul et libre,
Le ballon qui poursuit son fuyant équilibre
S'engouffre, par l'espace aussitôt dévoré.
Dans un emportement qui ressemble à la joie,
Plus prompt que le faucon sur l'invisible proie,
Il s'élance, en glissant, vers son but ignoré.

Où vont ceux que ravit l'impétueuse allure
De cette étrange nef pendue à sa voilure,
Sans gouvernail ni proue, en une mer sans bord ?
Au gré de tous les vents, traînés à la dérive,
Ne songent-ils qu'à tendre où nul vivant n'arrive,
Navigateurs lancés pour n'atteindre aucun port ?

La foule ardente et fruste où survit Encelade
Dans leur ascension n'aime que l'escalade,
Les admire en tremblant et ne les comprend pas :
« S'ils ne sont point partis pour mordre à l'ambrosie,
Et voir en son entier la nature éclaircie,
Quel but, dit-elle, atteint ce formidable pas ?

« S'ils ne sont point partis pour la cime des choses
Pour y voir frissonner la première des causes,
Et ce frisson courir au dernier des effets,
Pour aller jusqu'à Dieu lire dans ses yeux mêmes
Le mot de la justice et du bonheur suprêmes,
Quels profits leur courage étrange aura-t-il faits ? »

Ils répondent : « La cause et la fin sont dans l'ombre;
iRien n'est sûr que le poids-, la figure et le nombre,
Nous allons conquérir un chiffre seulement ;
ils sont loin les songeurs de Milet et d'Élée
Qui, pour vaincre en un jour tout l'inconnu d'emblée,
Tentaient sur l'univers un fol embrassement !

« Nous ne nous flattons plus, comme ces vieux athlètes,
De forcer, sans flambeau, les ténèbres complètes,
Pour saisir à tâtons ce monstre corps à corps;
Il nous suffit, à nous, devant le sphinx énorme,
D'éclairer prudemment de point en point sa forme,
Et d'en lier les traits par de justes raccords.

« Ils sont loin les rêveurs subtils d'Alexandrie,
Et ceux qui reniaient la terre pour patrie !
Nous ne nous flattons plus de la fuir, aujourd'hui :
À quelque évasion que l'air pur nous invite,
L'air même est notre geôle, avec nous il gravite,
Il est terrestre encore, et tour l'azur c'est lui !

« Mais la terre suffit à soutenir la base

D'un triangle où l'algèbre a dépassé l'extase ;
L'astronomie atteint où ne ment plus l'azur :
Sous des plafonds fuyants chasseresse d'étoiles
Elle tisse, Arachné de l'infini, ses toiles,
Et suit de monde en monde un fil sublime et sûr.

« Montés pour redescendre avec la même charge,
Nos corps lourds n'auront pu que faire un pas plus large,
Un orbe un peu plus haut sur le soi en rampant,
Mais nous aurons du moins goûté la certitude,
Ce qu'en vain demandaient les pères de l'étude
A leurs fronts isolés qu'ils s'en allaient frappant.

« Et peut-être plus tard, si la pensée humaine
Touche au fond du mystère en tirant sur sa chaîne,
Le chiffre sans éclat qu'au ciel nous aurons lu,
Longtemps enseveli comme une valeur nulle,
Doit surgir glorieux dans l'unique formule
D'où le problème entier sortira résolu ! »

III

Ils montent ! Le ballon, qui pour nous diminue,
Fait pour eux s'effacer les contours de la nue,
S'abîmer la campagne, et l'horizon surgir
Grandissant... comme on voit, sur une mer bien lisse,
Que du bout de son aile une mouette plisse,
Autour du point troublé les rides s'élargir.

Les plaines, les forêts, les fleuves se déroulent,
Les monts humiliés en s'allongeant s'écroulent.
Le cœur semble se faire, à la merci des cieux,
Un berceau du péril dont pourtant il frissonne,
Et regarde sombrer tout ce qui l'emprisonne
Avec un abandon grave et délicieux...

Ils montent, épiant l'échelle où se mesure
L'audace du voyage au déclin du mercure,
Par la fuite du lest au ciel précipités ;
Et cette cendre éparse, un moment radieuse,
Retourne se mêler à la poudre odieuse
De nos chemins étroits que leurs pieds ont quittés.

Depuis que la pensée, affranchissant la brute,
A découvert l'essor dans les lois de la chute,
Et su déraciner les pieds humains du sol,
L'homme a hanté des airs que nul oiseau n'explore,
Mais il n'avait jamais osé donner encore
Une aussi téméraire envergure à son vol!

Pourtant ils n'ont pas peur. La vérité suscite
Au plus timide front que son amour visite
Une sereine audace à l'épreuve de tout ;
Immuable elle inspire à ses amants sa force,
Et, quand de ses beaux yeux on a suivi l'amorce,
Affamé de l'atteindre, on vit et meurt debout.

Ils goûtent du désert l'horreur libératrice.
Mais, si vite arrachée à sa ferme nourrice,
La chair tressaille en eux par un instinct d'enfant ;
Serrant l'osier qui craque et n'osant lâcher prise,
Il semble qu'elle étreigne un lien qui se brise
Et pressente qu'en haut plus rien ne la défend.

Plus rien ne la défend, car elle n'est pas née
Pour une vagabonde et large destinée :
Il lui faut une assise, une borne, un chemin,
La tiédeur des vallons, et des toits l'ombre chère ;
Où la pensée aspire elle est une étrangère ;
Il lui faut l'horizon tout proche de la main.

Surtout il lui faut l'air ! L'air bientôt lui fait faute.

Alors s'élève entre elle et son invisible hôte,
Le génie aux destins de son argile uni,
L'éternelle dispute, agonie incessante :
La chair, au sol vouée, implore la descente,
L'esprit ailé lui crie un sursum infini...

« Maître, dit-elle, assez ! mon angoisse m'accable...
— Plus haut ! » lui répond-il. Et d'un long flot de sable
L'équipage allégé se rue au ciel profond.
« Ô maître, quel tourment ta volonté m'inflige !
Je succombe. — Plus haut ! — Pitié ! — Plus haut ! » te dis-je.
Et le sable épanché provoque un nouveau bond.

« Grâce ! mon sang déborde et je n'ai plus d'haleine.
— Plus haut ! — Arrêtons-nous ; maître, je vis à peine...
— Monte ! — Oh ! cruel, encor ? — Monte ! esclave. — Encore ? — Oui »
Mais épuisée enfin la chair plie et s'affaisse,
Et comme un feu sacré dont se meurt la prêtresse,
L'esprit abandonné s'abat évanoui...

IV

L'esquif, indifférent au fardeau qu'il balance,
Poursuit alors son vol dans un entier silence,
Désarmé du cœur et du génie humains,
Tandis qu'en bas s'agite une oublieuse foule,
Dont la moitié s'enivre, et l'autre moitié roule
Le rocher de Sisyphe où s'écorchent ses mains.

Ô fortune de l'homme ! ou jouir sans noblesse,
Ou, noble, ne tenter qu'un essor qui le blesse !
Ou rire sans grandeur, ou grandir et pleurer !
S'il embrasse la terre, il abêtit sa joie,
S'il la chasse du pied, l'abîme l'y renvoie,
Il n'en peut pas sortir et n'y peut demeurer !

Car ni les fleurs d'un jour, ni les fruits qui se tachent,
Ni les amours qu'on pleure ou qu'on trahit n'attachent
Tous ceux que l'idéal caresse et mord au front;
Et s'ils veulent bondir au bleu qui les fascine,
Ils sont si rudement tirés par la racine
Que beaucoup en sont morts, et combien en mourront !

Et c'est pourquoi ceux-là, ceux que l'infini hante,
Et qui sont bien vraiment l'humanité souffrante
Si l'on souffre le plus par le plus grand désir,
Sentiront fuir toujours leur cœur et leur pensée
Avec cette nacelle éperdument lancée,
Et, devant sa détresse, un frisson les saisir.

V

Un seul s'est réveillé de ce funèbre somme,
Les deux autres... ô vous, qu'un plus digne vous nomme,
Qu'un plus proche de vous dise qui vous étiez !
Moi, je salue en vous le genre humain qui monte,
Indomptable vaincu des cimes qu'il affronte,
Roi d'un astre, et pourtant jaloux des cieux entiers !

L'espérance a volé sur vos sublimes traces,
Enfants perdus, lancés en éclaireurs des races
Dans l'air supérieur, à nos songes trop cher,
Vous de qui la poitrine obstinément fidèle,
Défiant l'inconnu d'un immense coup d'aile,
Brava jusqu'à la mort l'irrespirable éther !

Mais quelle mort ! La chair, misérable martyre,
Retourne par son poids où la cendre l'attire,
Vos corps sont revenus demander des linceuls :
Vous les avez jetés, dernier lest, à la terre,

Et, laissant retomber le voile du mystère,
Vous avez achevé l'ascension tout seuls !

Pensée, amour, vouloir, tout ce qu'on nomme l'âme,
Toute la part de vous que l'infini réclame,
Plane encor, sans figure, anéanti ? Non pas !
Tel un vol de ramiers que son pays rappelle
Part, s'enfonce et s'efface en la plaine éternelle,
Mais n'y devient néant que pour les yeux d'en bas.

Mourir où les regards d'âge en âge s'élèvent,
Où tendent tous les fronts qui pensent et qui rêvent !
Où se règlent les temps graver son souvenir !
Fonder au ciel sa gloire, et dans le grain qu'on sème
Sur terre propager le plus pur de soi-même,
C'est peut-être expirer, mais ce n'est pas finir :

Non ! De sa vie à tous léguer l'œuvre et l'exemple,
C'est la revivre en eux plus profonde et plus ample,
C'est durer dans l'espèce en tout temps, en tout lieu,
C'est finir d'exister dans l'air où l'heure sonne
Sous le fantôme étroit qui borne la personne,
Mais pour commencer d'être à la façon d'un dieu !

L'éternité du sage est dans les lois qu'il trouve ;
Le délice éternel que le poète éprouve,
C'est un soir de durée au cœur des amoureux !
Car l'immortalité, l'âme de ceux qu'on aime,
C'est l'essence du bien, du beau, du vrai, Dieu même,
Et ceux-là seuls sont morts qui n'ont rien laissé d'eux.

Ô victimes, plus d'un peut-être vous jalouse,
Qui, de peur de languir et que l'oubli ne couse
Sur son œuvre tardive un suaire étouffant,
Laisserait bien trancher sa destinée obscure
D'un pareil coup de faux, dont l'éclair transfigure
L'ombre d'un front sans gloire en nimbe triomphant!

Aux antiques rameaux, toujours verts, du Lycée,
Les générations, espoir de la pensée,
Rediront que pour elle on vous a vus périr :
Tous les cœurs de vingt ans, qui dédaignent la vie
Et dont la soif d'honneur n'est jamais assouvie,
Verront, en songe, au ciel votre tombeau fleurir.

Les antiques héros admireraient notre âge
Pour le nouvel emploi qu'on y fait du courage,
Et nous leur citerions le vôtre avec orgueil.
Mais l'orgueil consterné devant la mort s'efface
Pardonnez au premier que votre belle audace
Et l'amour de l'azur arrachèrent au deuil.

** *

Tout vivant n'a qu'un but : persévérer à vivre ;
Même à travers ses maux il y trouve plaisir ;
Esclave de ce but qu'il n'eut point à choisir,
Il voue entièrement sa force à le poursuivre.

Ce qui borne ou détruit sa vie, il s'en délivre,
Ce qui la lui conserve, il tâche à s'en saisir ;
De là le grand combat, pourvoyeur du désir,
Que l'espèce à l'espèce avec âpreté livre.

Ou tuer ou mourir de famine et de froid,
Qui que tu sois, choisis : sur notre horrible sphère,
Nul n'évite en naissant ce carrefour étroit.

Un titre pour tuer, que le besoin confère,
Où la nature absout du mal qu'elle fait faire,

Un brevet de bourreau, voilà le premier droit.

(Extrait du poème *La Justice*)

** *

Nous prospérons ! Qu'importe aux anciens malheureux,
Aux hommes nés trop tôt, à qui le sort fut traître,
Oui n'ont fait qu'aspirer, souffrir et disparaître,
Dont même les tombeaux aujourd'hui sonnent creux !

Hélas ! leurs descendants ne peuvent rien pour eux,
Car nous n'inventons rien qui les fasse renaître.
Quand je songe à ces morts, le moderne bien-être
Par leur injuste exil m'est rendu douloureux.

La tâche humaine est longue et sa fin décevante :
Des générations la dernière vivante
Seule aura sans tourment tous ses greniers comblés,

Et les premiers auteurs de la glèbe féconde
Ne verront pas courir sur la face du monde
Le sourire paisible et rassurant des blés.

(Extrait du même poème)

** *

J'ai bon cœur, je ne veux à nul être aucun mal,
Mais je retiens ma part des bœufs qu'un autre assomme,
Et, malgré ma douceur, je suis bien aise en somme
Que le fouet d'un cocher hâte un peu mon cheval.

Je suis juste, et je sens qu'un pauvre est mon égal,
Mais, pendant que je jette une obole à cet homme,

Je m'installe au banquet dont un père économe
S'est donné les longs soins pour mon futur régal.

Je suis probe, mon bien ne doit rien à personne,
Mais j'usurpe le pain qui dans mes blés frissonne,
Héritier, sans labour, des champs fumés de morts.

Ainsi dans le massacre incessant qui m'engraisse,
Par la nature élu, je fleuris et m'endors,
Comme l'enfant candide et sanglant d'une ogresse.

(Extrait du même poème)

LA RÊVERIE

La rêverie est de courte durée :
Frêle plaisir que la raison défend,
Elle est pareille à la bulle azurée
Qu'enfle une paille aux lèvres d'un enfant.

La bulle éclôt ; de plus en plus ténue
Elle se gonfle, oscille au moindre vent,
Puis, détachée, elle aspire à la nue,
Part et s'envole, et flotte en s'élevant.

Elle voyage (ainsi fait un beau rêve),
Sans autre but que de s'enfuir du sol ;
Une vapeur, un parfum la soulève,
Un rien l'entraîne ou ralentit son vol.

Dans un nuage autrefois suspendue
Elle voguait par l'éther, en plein jour !
Du ciel tombée elle est au ciel rendue,
Elle remonte à son premier séjour.

Et c'est pour elle un souverain délice,
Fille de l'air, moins pesante que lui,
De l'explorer, et, qu'elle plane ou glisse,
De se fier à son subtil appui.

Miroir limpide et mouvant, toutes choses
Y font tableaux passagers et tremblants 5
Les monts lointains et les prochaines roses
Et l'infini se mirent dans ses flancs.

Sous le soleil dont tous les feux ensemble
En s'y doublant s'y croisent ardemment,
Elle s'irise et rayonne, et ressemble
À quelque énorme et léger diamant.

Mais il suffit que près d'elle se joue
Une humble mouche, un flocon dans les airs,
Et soudain crève, et tombe, et devient boue,
La vagabonde où brillait l'univers !

La rêverie est de courte durée :
Frêle plaisir que la raison défend,
Elle est pareille à la bulle azurée
Qu'enfle une paille aux lèvres d'un enfant.

(Le Prisme)

ÉMILE BLÉMONT

1839

É MILE BLÉMONT *a donné en 1870 Poèmes d'Italie, en 1879 Portraits sans modèles, et La Prise de la Bastille, en 1887 Poèmes de Chine.*

Ces ouvrages se distinguent par un caractère de précision qui est loin d'exclure la finesse élégante et une grâce toute parisienne. M. Blémont voit admirablement dans tous leurs détails les êtres et les choses qui passent devant lui, et les reproduit avec beaucoup de justesse et un art consommé.

À propos des Portraits sans modèles, *Théodore de Banville a dit :*

« Rapidité et variété de l'image, harmonies bien pondérées, éclat et originalité de la rime, telles sont les qualités qui donnent aux vers de M. Émile Blémont cette étrangère sans laquelle la beauré ne serait rien pour nous. Il a l'art de dire la chose à laquelle on ne s'attend pas, et qui cependant est celle qu'il fallait dire. Surtout il trouve du premier coup, ingénieusement, le trait caractéristique... »

Les œuvres de M. Émile Blémont se trouvent chez A. Lemerre.

A. L.

VENISE

Oh ! lorsqu'en nos hivers noirs de brume, à vingt ans,
Le soir, au coin du feu, j'ouvrais à deux battants,
Comme la porte d'or d'une terre promise,
Le livre sur lequel brillait ton nom, Venise !
Je croyais voir surgir tes féeriques palais,
Tes vaisseaux, tes pêcheurs couchés sur leurs filets,

Tes dômes byzantins, tes arsenaux, tes places
Où des trois continents se confondaient les races
Tes ponts, ton Rialto, tes larges escaliers
Que gardaient des géants de marbre, et tes piliers
Sur lesquels s'encadrait le trèfle dans l'ogive.
Du sein des mers, Venise, imposante et lascive,
Se levait tout entière, et flottait sous l'azur
D'un ciel incandescent, éternellement pur.
Je marchais vers ce rêve et touchais ce mirage ;
J'errais nonchalamment de Saint-Marc au rivage,
Coudoyant le soldat jaune et bleu, l'abbé noir.
Impéria passait, la main sur le miroir
Qu'une chaînette d'or retient à sa ceinture ;
J'enveloppais des yeux la noble créature,
Et bientôt m'en allais rêver par les chemins,
En la voyant sourire à des prélats romains.
Une flotte arrivait; un jeune capitaine
Rapportait les trésors d'une plage lointaine ;
L'épée au poing, porté sur les bras des rameurs,
Brun, fier, il débarquait au milieu des clameurs,
Et les filles du peuple au gracieux corsage
Jetaient à pleines mains des fleurs sur son passage.
Oh ! c'est là que j'aurais voulu vivre, et j'avais
Un amer désespoir à voir que je rêvais.
Je t'adorais alors, Venise purpurine,
Comme une jeune fée aux yeux d'aigue-marine,
Qu'on ne peut conquérir, qu'on ne peut oublier,
Qu'on désire, et que garde un lion familier.
Aujourd'hui, ce n'est plus ainsi que je t'adore.
Je t'ai vue autrement, je t'aime plus encore :
Ta gloire a disparu ; mais l'âpre adversité,
En brisant ton orgueil, a grandi ta beauté,
Et tu sais maintenant ce que c'est que les larmes.
Aux étrangers vainqueurs livrée un jour sans armes,
Le désespoir voila ton front éblouissant.
Or, cela t'a donné le charme tout puissant
D'une reine très belle et très infortunée,

Pâle d'avoir été longtemps emprisonnée,
Libre à peine, cherchant dans son cœur jeune encor
Les songes qui jadis y prenaient leur essor,
Et courbant à ses pieds tout jaloux, tout rebelle,
Depuis qu'elle n'est plus que malheureuse et belle.
(Poèmes d'Italie)

LA RONDE DES MOIS

Au chant des Sphères radieuses,
Autour de nous, sur le chemin,
Dansent en rond douze danseuses
Se tenant toutes par la main.

Chacune à son goût s'est ornée
De bijoux ou de fleurs des bois ;
Ce sont les filles de l'Année,
Les Déesses jeunes des Mois.

Janvier de diamants ruisselle ;
Et Février, en jupons courts,
Luit et fuit comme une étincelle,
Derrière son loup de velours.

Mars, de violettes coiffée,
Semble la Belle au bois dormant
Que vient, dans le conte de fée,
D'éveiller le Prince Charmant.

Svelte, vive, un peu verte encore,
La jeune demoiselle Avril
Entr'ouvre ses lèvres d'aurore
Sous son blanc chapeau de grésil.

Mai porte la rose vermeille
Et le muguet aux frais grelots ;
Juin rit, la cerise à l'oreille ;
Juillet perd ses coquelicots.

Août, dont le regard bleu scintille
Parmi l'or du blé mûrissant,
Pour couronne a pris sa faucille,
Comme Diane son croissant.

Septembre est la libre Bacchante
Aux grands yeux chauds, couleur du soir ;
Et sur sa gorge provocante
Sautent des grains de raisin noir.

Près d'Octobre, âpre chasseresse
Dont le vent tord les cheveux roux,
Novembre a l'air d'une prêtresse
Regrettant le mystique époux ;

Et, non sans un coquet manège,
Décembre songeuse les suit,
Qui poudre de flocons de neige
Ses bandeaux bruns comme la nuit.

— À travers la brise ou la bise,
Sous la pluie et sous le soleil,
Avec une harmonie exquise,
Toutes lèvent leur fin orteil.

Je suis entraîné dans la ronde ;
Je les vois passer tour à tour,
Sans savoir, âme vagabonde,
Quelle est la plus digne d'amour.

Je voudrais ravir la plus- belle,

Suivre mon rêve dans ses bras ;
Mais chacune s'enfuit, rebelle,
En riant de mon embarras.

Soudain, parfois, mon front se plisse
N'ai-je pas vu là-bas, béant,
Au bout de la pente où je glisse,
Un gouffre d'ombre et de néant ?

Je leur dis alors : « Ô Déesses,
Où donc ainsi m'entraînez-vous ? »
Mais leurs yeux ont tant de caresses,
Mais leurs sourires sont si doux,

Qu'oubliant tout, ma lassitude,
Leur folie ou leur fausseté,
L'herbe glissante, le sol rude,
L'abîme où je suis emporté,

Je n'ai plus souci d'autre chose
Que de baigner mon âme encor
Dans leurs chers sourires de rose,
Dans leurs regards de ciel et d'or,

En écoutant les chœurs fidèles
Des étoiles du firmament
Dans l'espace immense, autour d'elles,
Graviter éternellement.

(Portraits sans modèles)

L'ESCALIER DE JADE

La pleine lune luit sur la terre apaisée.
Dans la sérénité de la blanche splendeur,

L'Impératrice rêve, et monte avec lenteur
Son escalier de jade où brille la rosée.

Sa robe de satin traîne, et, très doucement,
Effleure chaque marche en longs baisers qui tremblent
Le jade et le léger satin blanc se ressemblent. —
L'Impératrice rentre en son appartement.

Le clair de lune en son appartement pénètre ;
Éblouie, elle reste immobile un instant;
Les perles de cristal du long rideau flottant
Scintillent, aux rayons qui baignent la fenêtre.

Une réunion de diamants frileux
Semblent s'y disputer la clarté sous les voiles ;
Et l'on croit voir tourner une ronde d'étoiles
Sur le parquet limpide aux miroitements bleus.

(oèmes de Chine)

CONTEMPLATION

L'azur mouillé, le vent l'essuie ;
Le vent qui vient du mont Ki-Chan,
Lavant le ciel, puis le séchant,
Apporte et remporte la pluie.

Le soleil descend, radieux,
Sur la montagne occidentale,
Tandis qu'au sud la plaine étale
Ses champs plus verts et plus joyeux.

J'arrive à la demeure sainte ;
J'y reçois le touchant accueil
D'un bon vieux prêtre, sur le seuil
D'une mystérieuse enceinte.

Alors, loin de ce monde obscur,

Mon âme, montant vers les cimes,
Se retrempe aux sources sublimes
Que ne ride aucun souffle impur.

Unis dans la même pensée,
Mon hôte et moi, nous épuisons
Les mots humains. Nous nous taisons,
La parole humaine épuisée.

L'oiseau chante, l'arbre est en fleurs,
L'air est plein de douceur divine :
Je sens, je comprends, je devine.
Tous les rayons et tous les pleurs.

(Poèmes de Chine)

ERNEST D'HERVILLY

1839

ERNEST D'HERVILLY, né à Paris le 26 mai 1839, est bien fils de cette capitale de l'esprit et du goût. Il sait rire et pleurer, il sait railler sans blesser, comme il sait garder au fond du cœur l'émotion sans la gaspiller. Ce fantaisiste charmant a beaucoup écrit en prose et en vers, pour les journaux comme pour les théâtres. Citons, parmi ses recueils de poésies, *La Lanterne en verres de couleurs* (1868) ; *Les Baisers* (1872), *Jeph Affagard* (1873), *Le Harem* (1874). Rien de plus élégant, de plus spirituellement voluptueux que ses esquisses de galanterie et d'amour. Au théâtre, *La Belle Saïnara*, comédie en un acte et en vers, joint, comme certains de nos plus charmants tableaux de genre, la couleur locale japonaise à la couleur locale parisienne. C'est une figurine du boulevard sculptée sur jade. *Le Bonhomme Misère*, trois actes en vers, montre, dans un cadre de légende moyen âge, que ce poète est aussi un philosophe à ses heures, mais qu'en somme c'est chez lui la poésie qui l'emporte.

Les œuvres de M. Ernest d'Hervilly ont été publiées par A. Lemerre.

A. L.

TÎMA

Bizarre comme un singe, et pareille aux Houris,
Tîma riait, Tîma croquait une praline ;

Son pied émergeait, nu, d'un flot de mousseline,
Sur des carreaux épais, brodés d'or, et fleuris :

Petit pied gras et fin, blanc comme un grain de riz !
Chaque ongle étroit semblait fait d'une cornaline.
Tîma berçait son pied d'une façon câline,
Et, riant, grignotait un bonbon de Paris.

Le dur soleil d'Alger brûlait sur les terrasses;
Mais Tîma souriait au voyageur roumi :
Heure passée à l'ombre, ô souvenir ami !

Et lorsque, fils-de-chien, de mes lèvres voraces
Je baisai son pied nain, pour la première fois,
Tîma rit largement, une dragée aux doigts...

(Les Baisers)

À LA LOUISIANE

Sous l'azur enflammé, le vieux Mississippi
Fume. — Il est midi. — Les tortues
Dorment. Le caïman aux mâchoires pointues
Bâille, dans le sable accroupi.

Les cloches ont sonné le breakfast dans la plaine,
Et l'on n'aperçoit plus, là-bas,
Dans les cannes à sucre et dans les verts tabacs,
Les nègres aux cheveux de laine.

Tandis que, sur les champs où gisent les paniers
Des noirs étendus dans leurs cases,
Le soleil tombe droit et dessèche les vases
Nourricières des bananiers,

Chez Jefferson and C°, dont le coton, par balles,

Gorge le Havre et Manchester,
On siffle le petit Africain Jupiter,
Un rejeton de cannibales!

Jupiter, négrillon vorace et somnolent,
Qui chérit l'éclat blanc du linge,
Un large éventail jaune entre ses doigts de singe,
S'avance d'un pas indolent.

Or, préférant, selon toutes les conjectures,
La cuisine à la véranda,
Il évente, rêveur, sa maîtresse Tilda,
En digérant des confitures.

Et, cependant qu'il suit de son gros œil d'émail
Les zigzags sans fin d'une mouche,
L'ivoire de ses dents brille au bord de sa bouche
Entre deux croissants de corail.

Un jour discret emplit la véranda tranquille,
Filtré par les feuillages verts ;
Les stores de rotin au hasard entr'ouverts
Laissent passer des fleurs par mille.

Nul bruit. — L'éventail bat l'air tiède et parfumé
Avec un soupir monotone ;
Un griffon de Cuba, muet, se pelotonne
Ou s'étire, ingrat trop aimé !

Deux splendides aras, de leur perchoir d'ébène
Lancent, assoupis, des clins d'yeux
Sur l'enfant noir, objet de leur secrète haine,
Et sur le Havanais soyeux.

Un macaque chéri, jeune mais blasé, grave
Comme au Sénat le président,
Crève, plein d'insolence, et du bout de la dent,

La peau jaune d'une goyave.

Au dehors les crapauds se taisent dans les joncs
Mystérieux des marécages.
Les Moqueurs alanguis ont cessé, dans leurs cages,
De contrefaire les pigeons.

Miss Tilda Jcfferon, une enfant, paresseuse,
Paresseuse créolement,
Abandonne son corps au tangage charmant
Et doux de sa large berceuse;

Elle est pâle, très pâle, avec des cheveux bruns,
Dans son peignoir de mousseline :
On voit à la blancheur de l'ongle à sa racine
Que son sang noble est pur d'emprunts.

Le balancin de canne où miss Tilda repose
Obéit à son poids léger;
La chère créature au doux nom étranger
À l'oreille porte une rose.

Sa suivante Euphrasie, en madras jaune et bleu,
Aux grosses lèvres incarnates,
Rit, sans savoir pourquoi, dans un coin, sur les nattes,
Humant sa cigarette en feu.

Miss Tilda Jefferson fait la sieste ; elle rêve ;
Elle pense à son doux ami ;
Ses admirables yeux sont fermés à demi ;
Son nègre l'éventé sans trêve.

L'œil clos, miss Tilda suit Davis Brooks, son amant,
Sur les houles de l'Atlantique,
Tandis que Jupiter, harcelé d'un moustique,
La contemple piteusement.

Elle voit son Davis, tête hâlée et fière,
Sur le pont du schooner *Dolly*,
Qui fume, accoudé sur l'habitacle poli,
En casquette à longue visière;

Le schooner roule et tangué, et ses mâts gracieux
Jettent leurs ombres sur les lames,
Et l'ombre des huniers, des espars et des flammes...
Davis Brooks paraît soucieux.

Miss Jefferson sourit ; — le fin navire lofe
Et s'éloigne ; — ses doigts mignons
S'agitent faiblement, délicats compagnons
Du sein qui tremble sous l'étoffe.

Ainsi, sur l'Océan où croise son amour,
La blanche miss Tilda s'égare,
À laquelle ce soir, en brûlant un cigare,
Trente planteurs feront leur cour.

Mais, hélas ! insensible à tant de poésie,
Jupiter pousse un cri plaintif,
Et dans son coin obscur, toujours sans nul motif,
Rit la mulâtresse Euphrasie ;

Autour d'eux le chien blanc, les perroquets pourprés
Et le singe roux, tout sommeille ;
Le vent qui passe apporte, avec un bruit d'abeille,
L'odeur des ananas dorés.

(*Le Harem*)

EMMANUEL DES ESSARTS

1839

EMMANUEL DES ESSARTS *est né en 1839. Après son début des Poésies Parisiennes, il a donné Les Élévations, poèmes philosophiques qui parurent en 1874..*

« Nourri de l'antiquité grecque et latine, a dit Théophile Gautier, des Essarts la mélange dans les proportions les plus heureuses avec la modernité la plus récente. Parfois la robe à la mode dont la muse est revêtue dans les Parisiennes prend des plis de tunique et rappelle quelque chaste statue grecque. Le beau antique corrige à propos le joli et l'empêche de tourner au coquet. Une goutte de vieux nectar mythologique tombe parfois au fond du verre à vin de Champagne et en empêche le pétilllement trop vif. »

Les Poèmes de la Révolution (1879) ont montré sous un jour nouveau le talent de M. Emmanuel des Essarts.

Sans abandonner les élégances et les rêves d'autrefois, fauteur ajoute à son talent un lyrisme et une force qu'on ne lui savait pas à ce degré. Il y a de l'ardeur et de la puissance dans tout ce livre, où l'on voit se lever tour à tour toutes les têtes, terribles, inspirées ou douces de la Révolution française.

Outre ces trois recueils de vers, M. Emmanuel des Essarts a fait paraître en prose L'Hercule grec, Les Voyages de l'Esprit, etc.

Ses œuvres ont été publiées en partie chez A. Lemerre et en partie chez Charpentier.

E. Ledrain.

LA SŒUR DE L'AMOUR

Lorsque le monde enfant s'éveillait dans l'ivresse,
Nonchalamment bercé par les brises de l'air,
Que l'hymne insoucieux d'une libre allégresse
Soupirait dans les bois et flottait sur la mer,

L'Amour naquit, l'Amour qui s'élançait des ondes,
Épris de sa jeunesse et fier de sa beauté,
Jetant sur les vallons et les plaines fécondes
Le regard calme et doux d'une divinité.

Il allait, voltigeant dans sa grâce enfantine,
Comme le frère aîné des lis et des oiseaux :
Il écoutait la voix de la source argentine ;
Il se laissait charmer par la chanson des eaux ;

Et, tandis qu'à ses pieds la Nature ravie
Palpitait et lançait les germes bondissants,
Et de ses larges flancs faisait jaillir la vie
En corps épanouis, en arbres frémissants,

Il disait : « Je suis Dieu, je suis seul, je suis maître.
« Partout des jeux, partout des danses et des chœurs !
« L'homme par le bonheur apprend à me connaître,
« Tout chante à ma venue et les nids et les cœurs.

« Ô terre, dans ton sein je sens courir des fièvres ;
« Des frissons inconnus glissent dans les forêts ;
« Partout je vois s'unir les fleurs roses des lèvres,
« Et les premiers amants sollicitent mes traits.

« Quel long tressaillement de délire et de joie
« Dans les ravins profonds et sous les myrtes verts !
« Je nais et tout fleurit, tout vibre, tout flamboie,
« Je suis le jeune roi de ce jeune univers. »

Et ce dieu nouveau-né que sa puissance enivre,
Ainsi qu'une secrète et magique liqueur,

Heureux de commander et plus heureux de vivre,
Sur le monde asservi posait un pied vainqueur,

Quand près de lui soudain une vierge plaintive,
Sombre comme un fantôme en ses noirs vêtements,
Se dressa, consternant la nature craintive,
Et jeta l'épouvante aux gaités des amants.

Ombre mystérieuse et tragiquement belle,
Avec un regard plein d'une triste douceur,
Et se penchant vers lui : « Cher Amour, lui dit-elle,
« Je viens à toi, je suis ta compagne, ta sœur.

« Tu ne me connais pas ! Moi je suis la Souffrance.
« Les dieux nous ont unis pour un long avenir ;
« Sans doute tu me crains dans ta jeune ignorance ;
« Mais ton âme apprendra plus tard à me bénir.

« Dans les cœurs qu'à vingt ans ton soleil illumine
« Et vient incendier de ses rouges splendeurs
« Moi je prolongerai l'illusion divine
« Et les enchantements ingénus des candeurs.

« Par l'obstacle jaloux et l'anxieuse attente,
« Par tous les freins cruels imposés au désir,
« Par les retards mortels à l'ardeur haletante,
« Je viens purifier l'extase du plaisir.

« Aux tourments imprévus je donnerai des charmes.
« La fleur de la tendresse au calice embaumé
« Répand plus de parfums sous les premières larmes
« Comme après la rosée un lilas ranimé.

« C'est par moi que naîtront aux heures de tendresse
« L'espoir aventureux, le hardi dévoûment.
« Je rendrai l'horizon plus grand pour la jeunesse,
« L'amante plus céleste aux regards de l'amant.

« Partout où deux baisers s'appelleront dans l'ombre,
« Nous nous rencontrerons dans notre mission,
« Toi pour verser au cœur les délices sans nombre,
« Moi pour lui révéler la chaste passion ! »

(Élévations)

MADAME DE CONDORCET

Longtemps après l'effroi des tourmentes publiques,
Dans la langueur des beaux jardins mélancoliques
Et blanche au voile noir sous les ombres d'Auteuil,
La veuve du héros pensif traîna son deuil
Parmi les entretiens choisis des philosophes.
Le frôlement discret de ses tristes étoffes
Vibrant délicieux pour Garat et Tracy,
Et Cabanis sentait son front tout éclairci
Par la limpidité de ce sourire humide.
Cependant qu'au dehors des femmes à chlamyde
Passaient avec l'éclat strident d'une chanson,
Elle n'était que rêve, ondusement, frisson,

Et songeuse élégie et dolente musique,
Grand ange harmonieux de la Métaphysique
Portant dans ses longs yeux d'azur tendre baignés
L'ineffable douceur des êtres résignés.

(Poèmes de la Révolution)

LA FORTUNE DE LAZARE

TRIOLETS

De la Seine au Mançanarès
Les vrais riches sont les Orphées.

Notre nectar vaut le xérès
De la Seine au Mançanarès.
Nous avons pour faire florès
Des rentes au pays des fées.
De la Seine au Mançanarès
Les vrais riches sont les Orphées.

Nous avons beaucoup d'actions
Dans le soleil et dans la lune.
Au crédit des illusions
Nous avons beaucoup d'actions;
Dividendes de visions...
C'est bien encore une fortune,
Nous avons beaucoup d'actions
Dans le soleil et dans la lune.

Le rêve est notre seul banquier :
Notre bourse, c'est la campagne
Ou la grève de Villequier ;
Le rêve est notre seul banquier,
Et notre avoir tient tout entier
Sur les fameux châteaux d'Espagne.
Le rêve est notre seul banquier :
Notre bourse, c'est la campagne.

Nous tenons deux bons intendants,
Le caprice et la fantaisie.
Toute pomme s'offre à nos dents.
Nous tenons deux bons intendants,
Ils ouvrent à nos yeux ardents
La mine de la poésie.
Nous tenons deux bons intendants,
Le caprice et la fantaisie.

Nos intérêts sont bien payés
Quand nous plaçons de la tendresse.
Pauvres cœurs trop vite effrayés,

Nos intérêts sont bien payés
Dans les parcs aux sentiers frayés
Par quelque brune chasseresse.
Nos intérêts sont bien payés
Quand nous plaçons de la tendresse.

S'il connaissait notre bonheur,
Rothschild jalouserait Lazare
Drapé dans son fantasque honneur,
S'il connaissait notre bonheur !
La Muse nous dit : « Monseigneur ! »
Nous passons fiers comme Pizarre.
S'il connaissait notre bonheur,
Rothschild jalouserait Lazare !

(Poésies Parisiennes)

LA POURPRE

Quand le poète passe au travers de la vie
En jetant à la foule, irritée ou ravie,
Aux faibles comme aux forts, aux bons comme aux méchants,
La bénédiction sublime de ses chants,
D'où vient qu'à nos regards tout son être étincelle ?
Un flot tourbillonnant de lumière ruisselle
Sur son corps, et l'on voit resplendir ses haillons
Plus que le fauve acier des hardis bataillons.
C'est qu'à son flanc blessé qui palpite et qui saigne,
Il porte, roi proscrit, la pourpre de son règne :
Qu'il soit Gœthe ou Byron, triomphant ou martyr,
Jamais on n'éteindra cette flamme de Tyr,
Flamme à l'éclat fidèle, et qui toujours désigne
Ce compagnon de l'aigle et ce frère du cygne.
O nuit de la misère, ombre des froids tourments,
Vous n'obscurcirez point ces fiers rayonnements
Dont l'envieux s'indigne, et dont rêve la femme...
Car cette pourpre est teinte avec le sang de l'âme !

(*Les Élévations*)

CHARLES CANIVET

1839

CANIVET (CHARLES) *est né à Valognes en 1839. Fils d'un professeur de rhétorique, il entra d'abord dans l'Université et devint plus tard secrétaire d'Amédée Thierry. Attaché au Journal de Paris depuis 1873, il passa ensuite à la rédaction du Soleil, où, en dehors de ses Chroniques quotidiennes paraissant sous le pseudonyme de Jean de Nivelles, il publie sous son nom des Variétés littéraires.*

Il a dit lui-même en parlant de ses vers : « Écrits et composés de temps à autre, entre deux articles de journal, ils ne sont guère qu'une distraction, ou plutôt une récréation littéraire, prise et reprise à de rares intervalles. Il ne faudrait pas leur attribuer d'autre prétention que de peindre sincèrement quelques paysages maritimes et champêtres des côtes normandes, quelques souvenirs et quelques impressions du pays natal. »

Comme romancier, il a publié Jean Dagoury, La Nièce de l'organiste et Les Hautemanière.

Charles Canivet appartient à cette Anthologie par deux volumes de poésies : Croquis et Paysages (1878), Le long de la Côte (1883), qui ont été publiés par A. Lemerre.

A. L.

RENOUVEAU

Avril vient de finir. La sève monte aux branches,
Les oiseaux ont déjà leurs nids aménagés ;
Et l'on entend, sous bois, dans les soirs prolongés,

Le doux roucoulement des tourterelles blanches.

Le soleil, s'allumant dans les cieux dégagés,
Ouvre, dans les gazons, les yeux bleus des pervenches,
Et les champs, jusqu'ici par l'hiver ravagés,
Endossent, à l'envi, leurs habits des dimanches.

Le rossignol, amant des fourrés recueillis,
Cherche un endroit propice, et, dans les frais taillis,
Les bourgeons, en travail, s'ouvrent comme des baies ;

Et, le long des chemins bordés d'arbres tremblants,
L'aubépine précoce étend ses rameaux blancs,
Parfums de mai, tombant en neige sur les haies.

(Croquis et Paysages)

LE LONG DE LA CÔTE

Juillet étincelant, chaud comme une fournaise,
Allume son soleil dans les cieux aveuglants.
Et quand sonne midi, sous ses rayons ardents,
le sol incandescent fume comme une braise.

C'est alors, quand on est prisonnier des cités,
Qu'on songe aux bois chargés de senteurs amoureuses,
À la calme fraîcheur de leurs sentes ombreuses,
Aux longs soirs pleins de charme et de tranquillités.

On rêve une maison à l'ombre des futaies,
Simple à l'intérieur, mais ayant pour décor
Des champs riches d'épis, des prés émaillés d'or,
Si gaiement encadrés dans la verdure des haies.

On entend, répondant aux chants des moissonneurs,
Les bêlements lassés d'un troupeau qui sommeille,
À l'heure fraîche où, dans l'atmosphère vermeille,

Le soleil couché met ses dernières rougeurs.

C'est l'heure désirée où la brise tardive
Se lève et vient troubler le calme lourd des eaux,
Et, passant sur la mer, ainsi qu'un vol d'oiseaux,
Se rapproche et fait signe à la barque attentive.

Les pêcheurs, ennemis des soleils trop brûlants,
Dont les feux endormants alourdissent leur voile,
Mettent le cap au large, en se chargeant de toile,
Et traînent leurs filets dans les flots somnolents.

Et l'on entend alors, dans la nuit transparente,
Mille bruits répétés par les échos naissants;
Le flot calmé roulant sur les varechs glissants,
Les pas des promeneurs sur la grève odorante;

Les mugissements sourds, venant des profondeurs
Des pacages lointains où le bétail s'allonge
Dans l'herbe, et le clapot d'un goéland qui plonge.
Au large, énervé par les nocturnes tiédeurs ;

Le grondement du flux, dont les assauts vivaces
Rongent les rocs, témoins des siècles éloignés,
Lavés par la bourrasque, et toujours imprégnés
De l'eau de mer qui roule, à flots, dans leurs crevasses.

Et plus le tard se fait sur le rivage clair,
Plus l'air est saturé de senteurs infinies,
Plus on s'enivre aussi des larges harmonies
De cet incomparable orchestre de la mer.

Des hiboux, dans les trous d'un vieux mur qui s'écroule,
Jettent leur cri de chasse aux échos alarmés,
À l'heure plus sombre où les phares allumés
Lancent leurs grands fuseaux de flamme sur la houle.

Ainsi, tout se remplit de rumeurs et d'accents,
Dans la chaude clarté des soirs caniculaires,
Quand la mer, assoupie et veuve de colères,
Se brise indolemment, en longs flots languissants.

Alors, sous la splendeur des ciels d'été sans voiles,
Du crépuscule à l'aube éclairés, grands ouverts,
On écoute, on admire, on rêve... on fait des vers,
Sous l'œil inspirateur des divines étoiles.

SAINT-CYR DE RAYSSAC

1840-1875

S AINT-CYR DE RAYSSAC, né à Castres en 1840, fut élevé dans le Lyonnais, à Saint-Chamond. Après un premier séjour à Paris, il visita l'Italie ; de retour à Paris il s'y maria et mourut ires jeune. Ses poésies ont été publiées après sa mort par les soins de sa veuve qui les avait souvent inspirées et toujours comprises. « Voici donc ce qui nous reste de lui, a dit M. Hippolyte Babou, dans la préface de ses œuvres, un volume de vers élégants et naturels, énergiques et tendres, négligés et parés, et pour tout dire en un mot, écrits dans une langue qui ne se parle plus guère, mais que les esprits cultivés et les âmes d'élite comprendront toujours. »

Ses œuvres ont été publiées par A. Lemerre.

A. L.

À LA BEAUTÉ

Immortelle beauté, sourire de tendresse
Que la forme à l'esprit donne éternellement,
Toi qui dans un contour caches une caresse,
Ec d'un rayon des cieux fais un enchantement ;

Blanche divinité, fille du sentiment,
C'est ton unique amour qui troubla ma jeunesse.
Dès que je te connus, je te cherchai sans cesse,
Et ton premier baiser fut mon premier tourment;

Aussi, je vais à toi, désespérante amie ;
Je vais sur cette terre où tu fus tour à tour
La force et la splendeur, la grâce et l'harmonie ;

Immortelle beauté, puissé-je à mon retour,
Quand j'aurai mis mon front sur ta bouche endormie,
Emporter le secret pour te créer un jour !

UNE PIETA

Oh ! non, pas un blasphème et pas un désaveu ;
Mais je tombe, Seigneur, et je me désespère,
Mais quand ils ont planté le gibet du Calvaire,
C'est dans mon cœur ouvert qu'ils enfonçaient le pieu.

Crois-tu que je t'aimais, moi, dont le manteau bleu
T'abrita quatorze ans comme un fils de la terre ?
Oh ! pourquoi, juste ciel, lui donner une mère,
Qu'en avait-il besoin puisqu'il était un Dieu ?

L'angoisse me dévore ; au fond de ma prunelle
Roule toujours brûlante une larme éternelle
Qui rongera mes yeux sans couler ni tarir.

Seigneur, pardonnez-moi, je suis seule à souffrir :
Ma part dans cette épreuve est bien la plus cruelle,
Et je peux bien pleurer sans vous désobéir.

ANDRÉ GILL

1840-1885

A NDRÉ GILL, de son vrai nom Louis-Alexandre Gosset de Guines, se livra de bonne heure à son goût pour la peinture. Après avoir fait tout d'abord de petits dessins pour les journaux illustrés, il créa un genre nouveau. « Il saisissait un de nos grands hommes, a dit M. Félicien Champsaur, empoignait sa figure, faisait saillir le dessous intellectuel, trouvait le point ridicule, et surtout mettait l'idée sous la charge. »

Peintre et caricaturiste, André Gill était aussi un poète. Il l'a prouvé par un volume intitulé : *La Muse à Bibi, qui contient des pièces d'un sentiment intense et pénétrant.*

Les poésies d'André Gill ont été publiées par MM. Marpon et Flammarion.

A. L.

LE CHAT BOTTE

Matou charmant des contes bleus,
Chat, l'unique trésor des gueux,
Chat qu'on adore
En son enfance et que, très vieux,
Pour son langage merveilleux,
On aime encore ;

Chat qui vaut cent fois le cheval
D'Alexandre, chat sans rival

En cabriole,
Angora plus fort qu'un lion,
Dont chaque poil, comme un rayon,
Chauffe et console ;

Chat invisible et toujours là,
Qui se rit de la prison la
Plus cellulaire,
Et dont chaque homme, sous son toit,
Possède, si pauvre qu'il soit,
Un exemplaire...

Ah ! qu'il était, mon chat botté,
Luisant d'amour et de gaité,
Quand, chat d'audace,
Avec des airs exorbitants,
Il précédait mes beaux vingt ans
En criant : « Place !

« Place au marquis de Carabas !
Ohé ! vous tous, là-haut, là-bas,
Place à mon maître !
Admirez, peuples étonnés,
L'homme depuis le bout du nez
Jusqu'à la guêtre;

« Avouez qu'il réussira ;
Qu'en force, en grâce et cœrera
Il outrepatte
Le droit qu'on a sous le soleil
D'être un chef-d'œuvre sans pareil,
Et faites place !

« Et d'abord proclamez,, manants,
Que les eaux, les bois et les champs,
Les fleurs nouvelles,
Le ciel, à dater d'aujourd'hui,

Sont à lui, les lauriers à lui,
À lui les belles !

« Si vous en doutiez, par malheur,
Vous seriez, — j'en essuie un pleur
Lorsque j'y rêve,
Ma parole de chat botté ! —
Hachés comme chair à pâté,
Hachés sans trêve. »

Ainsi parlait dans ce temps-là
Mon chat en habit de gala,
Mettant flamberge
A tous les vents, frappant d'estoc,
Le verbe haut, le poil en croc,
La queue en cierge.

Au temps où ses bottes de cuir
Neuf lui donnaient, sur l'avenir
Et sur l'espace,
Un crédit presque illimité,
Ainsi parlait mon chat botté...
Hélas ! tout passe.

Le feu des yeux, l'émail des dents,
Les nerfs, le poil, au fil des ans,
Tout passe et casse ;
Et, nu-pattes, navré, perclus,
Mon ancien boute-en-train n'a plus
Que la carcasse.

Adieu jeunesse, jeux et ris,
L'amour, la guerre; adieu, souris ;
Adieu, minette !
Horizons roses, verts sentiers,
Châteaux en Espagne, paniers,
Vendange est faite.

Or, le héros du conte bleu
Garde à présent le coin du feu,
Morne, asthmatique,
Transi, flétri, fini, moisi,
Débotté pour toujours, quasi
Paralytique ;

Et j'ai grand'peur à tout moment
De voir mourir d'épuisement
L'ami d'enfance,
Que, pour moins de solennité,
J'appelle ici le chat botté,

Mais qu'on nomme aussi : l'Espérance.

HOROSCOPE

Malgré les larmes de ta mère,
Ardent jeune homme, tu le veux,
Ton cœur est neuf, ton bras nerveux,
Viens lutter contre la chimère !

Use ta vie, use tes vœux
Dans l'enthousiasme éphémère,
Bois jusqu'au fond la coupe amère,
Regarde blanchir tes cheveux.

Isolé, combats, souffre, pense ;
Le sort te garde en récompense
Le dédain du sot triomphant,

La barbe auguste des apôtres,
Un cœur pur, et des yeux d'enfant
Pour sourire aux enfants des autres.



ALPHONSE DAUDET

ALPHONSE DAUDET

ALPHONSE DAUDET

1840

L’HISTORIEN de l’homme du Midi, — Tartarin, Roumestan, et demain Napoléon, — est né à Nîmes en 1840, d’une famille royaliste et catholique, une famille de cet Enclos de Rey depuis lequel l’écrivain a marché bien des étapes. La première de ces étapes conduit l’adolescent au lycée de Lyon, dans la ville du travail et de la mysticité, où le bruit des métiers de canuts monte vers Fourvières. Le jeune homme, en 1856, est retourné vers le vrai Midi, il est maître d’études au collège d’Alais. En 1857, il est à Paris, il y promène bientôt un volume de vers, Les Amoureuses, que publie l’éditeur Tardieu. Il est secrétaire chez Morny, tombe malade, se guérit en Algérie et en Corse, et ces deux noms de pays de soleil achèvent d’évoquer la nette lumière, la fine et brûlante atmosphère qui éclairent et chauffent l’œuvre de l’écrivain méridional fixé à Paris.

Chose à noter, — car il est bien temps de cesser cette biographie d’un vivant où n’émerge plus guère comme année d’action que la date du siège, 1870, — chose à noter, ce Midi si aimé et si bien vu par Daudet, si caractéristique de son œuvre de philosophe descriptif et de sa séduisante personne, ce Midi est presque absent de ce premier, unique et mince volume de vers dont il doit être surtout question en cette Anthologie. C’est à peine si une allusion est faite aux champs d’Avignon à un tournant de strophe, et si, de place en place, une vive et accentuée expression révèle l’accent du terroir. Oubli bien compréhensible et bien humain. Ce poète aux cheveux qui bouclent et s’envolent nest pas encore à l’âge où l’on voit *’ derrière soi, il est à la minute présente, il précipite ses regards sur tout ce qui l’entoure, il est ivre de tout le capiteux de littérature et de*

vie qui passe dans les rues de Paris où il loge, où il disserte, où il court, passionné, un peu effaré, hésitant à choisir, cherchant la sensation plus que le renseignement. Il ne peut pas avoir encore le profond attendrissement éprouvé au milieu de la vie pour la maison où l'on est né, pour le faubourg et le jardin où l'on a pour la première fois respiré l'existence, pour la route et le fleuve sur lesquels on faisait partir, brides abattues ou toutes voiles dehors, ses pensées de quinze ans, pour le grand ciel intime et inconnu qui a couvé tous les espoirs et agrandi toutes les inquiétudes .

Dans ces vers écrits à Paris, ou dans l'attente de Paris, rue de Tournon ou au collège d'Alais, on trouvera donc une sincérité datée, un fragment irrécusable de la biographie d'une âme, un premier parfum de bonne littérature. Le débutant qui écrit les *Amoureuses*, et *bientôt après*, *La Double Conversion*, a lu en artiste les poètes du *xvi^e siècle*, a compris du premier coup le joli français résumatoire de *La Fontaine*, a aimé l'accent nerveux et passionné de Musset. Les pièces sur les enfants font songer aux « *enfantelets* » qui sourient dans notre littérature depuis *Clotilde de Surville* jusqu'à *Baïf*. L'histoire du jeune chrétien et de la petite juive a l'allure de malice et de naïveté des écrits du fabuliste, les jours où il laisse les fables pour les contes. Alfred de Musset n'est pas seulement expliqué dans une belle et curieuse pièce datée du *1^{er} mai 1857*, mais même un peu de son humeur apparaît dans *Fanfaronnade*, *À Célimène*, *À Clairette*. Tout cela témoignant de préoccupations de la forme et de lectures habituelles, mais tout cela augmenté de naissantes impressions, de flammes subites, d'éloquence inattendue. Les *Bottines*, *Miserere de l'Amour*, *Le Rouge-Gorge*, *Trois jours de Vendanges*, *Les Cerisiers*, *Les Prunes*, *Dernière amoureuse*, tous ces sourires de dessins si divers, tous ces cris où il y a du roucoulement et de la violence, évoquent une physionomie personnelle d'écrivain curieux des sentiments, épris de la musique des mots, habile à faire tenir une longue et complète vision dans une phrase brève, sensuel dont la raillerie conflue sans cesse à l'émotion. Cette physionomie s'accentue encore dans l'apostrophe sereine qui termine la *Double Conversion*, et dans cet *Oiseau bleu* qui restera, à rien pas douter, auprès des versets de l'*Intermezzo*, entre la pièce la plus célèbre de *Sully Prudhomme* et certains sonnets de *Soulary*.

Si Alphonse Daudet n'est pas resté attaché à la forme du vers, du moins il n'a pas à désavouer sa tentative, il a mis la subtile empreinte de ses premières années sur ces chansons inconsciemment chantées. Pour se servir d'une comparaison presque empruntée à ce délicat recueil de la dix-huitième année, on

peut bien dire que les Amoureuses restent comme un verger de printemps avec des arbres blancs et roses odorants comme des bouquets, tout doré de soleil, tout plein de voix, traversé par des robes claires, obscurci par instants sous un nuage d'orage. Depuis, l'écrivain en marche a quitté ce beau jardin, il est parti par les routes, il a traversé des forêts, il s'est frayé un âpre chemin à travers des espaces vierges. Ce chemin, il était impossible de ne pas le mesurer, au moins par des dates et des titres de livres, dans cette notice littéraire qui devrait fidèlement reproduire la silhouette d'un esprit et l'étendue d'un talent.

Les fantaisies de prose dialoguée qui suivent les Amoureuses, le Roman du Chaperon Rouge, les Âmes du Paradis, les Rossignols du cimetière, voilà la transition chronologique et intellectuelle entre les vers et la prose des Lettres de mon Moulin et des Contes du Lundi. Qu'on regarde bien dans ces Lettres et ces Contes, on y trouvera, très visibles, les esquisses prises sur nature de ces fresques d'humanité que sont les romans futurs. Fromont jeune va rassembler ces croquis pris au Marais. La forêt de Sénart mettra son odeur de feuilles dans Jack et Robert Helmont. Telles nouvelles sont grosses du Nabab. La maîtresse du Petit Chose annonce la maîtresse de Gaussin. Ainsi se tisse et se fixe le lien continu et fort qui va des premiers mots hésitants d'un apprenti de littérature jusqu'au pénétrant et haut langage d'un maître écrivain. C'est le même homme, en perpétuel développement, gardant son charme et accentuant sa virilité, qui a écrit, après les Amoureuses, les cruels chapitres des Femmes d'artistes, les chroniques du Nabab et des Rois en exil, l'étude psychologique et ethnographique de Numa Roumestan, l'observation de clinique morale de l'Évangéliste, la dissection de passion de l'admirable Sapho. Poète, il l'est resté, en devenant historien et philosophe, c'est même son âme de poète qui lui a donné la pénétration et la sympathie, qui agrandit son jugement de la vie et guide son incessante pitié. C'est de la source native de poésie qui est en lui que jaillissent sans trêve, dans sa conversation, dans sa page écrite, ces expressions, ces phrases qui enserrent, précisent, frappent définitivement la pensée comme des vers de grand poète.

GUSTAVE GEFFROY.

Les œuvres complètes d'Alphonse Daudet ont été publiées par A. Lemerre.

AUX PETITS ENFANTS

Enfants d'un jour, ô nouveau-nés,
Petites bouches, petits nez,
Petites lèvres demi-closes,
Membres tremblants,
Si frais, si blancs,
Si roses ;

Enfants d'un jour, ô nouveau-nés,
Pour le bonheur que vous donnez
À vous voir dormir dans vos langes,
Espoir des nids,
Soyez bénis,
Chers anges !

Pour vos grands yeux effarouchés
Que sous vos draps blancs vous cachez,
Pour vos sourires, vos pleurs même,
Tout ce qu'en vous,
Etes si doux,
On aime ;

Pour tout ce que vous gazouillez,
Soyez bénis, baisés, choyés,
Gais rossignols, blanches fauvettes !
Que d'amoureux
Et que d'heureux
Vous faites !

Lorsque sur vos chauds oreillers,
En souriant vous sommeillez,
Près de vous, tout bas, ô merveille !
Une voix dit :
« Dors, beau petit ;
Je veille. »

C'est la voix de l'ange gardien ;
Dormez, dormez, ne craignez rien ;
Rêvez, sous ses ailes de neige :
Le beau jaloux
Vous berce et vous
Protège.

Enfants d'un jour, ô nouveau-nés,
Au paradis, d'où vous venez,
Un léger fil d'or vous rattache.
À ce fil d'or
Tient l'âme encor
Sans tache.

Vous êtes à toute maison
Ce que la fleur est au gazon,
Ce qu'au ciel est l'étoile blanche,
Ce qu'un peu d'eau
Est au roseau
Qui penche.

Mais vous avez de plus encor
Ce que n'a pas l'étoile d'or,
Ce qui manque aux fleurs les plus belles
Malheur à nous !
Vous avez tous
Des ailes.

(Les Amoureuses)

LES PRUNES

I

Si vous voulez savoir comment

Nous nous aimâmes pour des prunes,
Je vous- le dirai doucement,
Si vous voulez- savoir comment.
L'amour vient toujours en dormant,
Chez les bruns comme chez les brunes ;
En quelques mots voici comment
Nous nous aimâmes pour des prunes.

II

Mon oncle avait un grand verger,
Et moi j'avais une cousine ;
Nous nous aimions sans y songer,
Mon oncle avait un grand verger.
Les oiseaux venaient y manger,
Le printemps faisait leur cuisine :
Mon oncle avait un grand verger,
Et moi j'avais une cousine.

III

Un matin nous nous promenions
Dans le verger, avec Mariette :
Tout gentils, tout frais, tout mignons,
Un matin nous nous promenions.
Les cigales et les grillons
Nous fredonnaient une ariette :
Un matin nous nous promenions
Dans le verger, avec Mariette.

IV

De tous côtés, d'ici, de là,
Les oiseaux chantaient dans les branches,
En si bémol, en ut, en la,

De tous côtés, d'ici, de là.
Les prés en habit de gala
Étaient pleins de fleurettes blanches.
De tous côtés, d'ici, de là,
Les oiseaux chantaient dans les branches.

V

Fraîche sous son petit bonnet,
Belle à ravir, et point coquette,
Ma cousine se démenait,
Fraîche sous son petit bonnet.
Elle sautait, allait, venait,
Comme un volant sur la raquette
Fraîche sous son petit bonnet,
Belle à ravir, et point coquette.

VI

Arrivée au fond du verger,
Ma cousine lorgne les prunes ;
Et la gourmande en veut manger,
Arrivée au fond du verger.
L'arbre est bas ; sans se déranger
Elle en fait tomber quelques-unes :
Arrivée au fond du verger,
Ma cousine lorgne les prunes.

VII

Elle en prend une, elle la mord,
Et, me l'offrant : « Tiens !... » me dit-elle.
Mon pauvre cœur battait si fort,
Elle en prend une, elle la mord.
Ses petites dents sur le bord
Avaient fait des points de dentelle...
Elle en prend une, elle la mord,

Et, me l'offrant : « Tiens !... » me dit-elle.

VIII

Ce fut tout, mais ce fut assez ;
Ce seul fruit disait bien des choses
(Si j'avais su ce que je sais !...).
Ce fut tout, mais ce fut assez.
Je mordis, comme vous pensez,
Sur la trace des lèvres roses :
Ce fut tout, mais ce fut assez ;
Ce seul fruit disait bien des choses.

IX

Oui, mesdames, voilà comment
Nous nous aimâmes pour des prunes :
N'allez pas l'entendre autrement ;
Oui, mesdames, voilà comment.
Si parmi vous, pourtant, d'aucunes
Le comprenaient différemment,
Ma foi, tant pis ! voilà comment
Nous nous aimâmes pour des prunes.
(Les Amoureuses)

LE CROUP

I

Dans son petit lit, sous le rayon pâle
D'un cierge qui tremble et qui va mourir,
L'enfant râle.

Quel est le bourreau qui le fait souffrir ?

Quel boucher sinistre a pris à la gorge
Ce pauvre agnelet que rien ne défend ?
Qui l'égorgé ?
Qui sait égorger un petit enfant ?

Sombre nuit ! la chambre est froide. On frissonne.
Dans l'âtre glacé fume un noir tison.
L'heure sonne.
Le vent de la mort court dans la maison.

II

Aux rideaux du lit la mère s'accroche.
Elle est nue. Elle est pâle. Elle défend
Qu'on l'approche :
Elle veut rester seule avec l'enfant.

Son fils ! Il faut voir comme elle lui cause !
« Ami, ne meurs pas : je te donnerai
« Quelque chose;
« Ami, si tu meurs, moi je pleurerai. »

Et pour empêcher que l'oiseau s'envole,
Elle lui promet du mouron plus frais...
Pauvre folle !
Comme si l'oiseau s'envolait exprès.

Le père est debout dans l'ombre. Il se cache,
Il pleure. On l'entend dire en étouffant :
« O le lâche
« Qui n'ose pas voir mourir son enfant ! »

Dans un coin, l'aïeul accroupi par terre
Chante une gavotte, et quand on lui dit
De se taire,
Il répond : « Hé ! hé ! j'endors le petit. »

III

Le cierge s'éteint près du lit qui sombre...
Un râle de mort, un cri de douleur,
Et dans l'ombre
On entend quelqu'un fuir comme un voleur
Qui va là ? qui vient d'ouvrir cette porte ?...
Courons ! c'est un spectre armé d'un couteau ;
Il emporte
Le petit enfant dans son grand manteau.

Oh ! je te connais, — ne cours pas si vite,
Massacreur d'enfants ! Je t'ai reconnu
Tout de suite
À ton manteau rouge, à ton couteau nu.

Hérode t'a fait ce legs effroyable.
Tu portes sa pourpre et son yatagan,
Va au diable !
Comme Hérode, spectre, assassin, forban !
(Les Amoureuses)

LES CERISIERS

Vous souvient-il un peu de ce que vous disiez,
Mignonne, au temps des cerisiers ?

Ce qui tombait du bout de votre lèvre rose,
Ce que vous me chantiez, ô mon doux bengali,
Vous l'avez oublié, c'était si peu de chose,
Et pourtant, c'était bien joli...

Mais moi je me souviens (et n'en soyez surprise),
Je me souviens pour vous de ce que vous disiez,

Vous disiez (à quoi bon rougir)... donc vous disiez...
Que vous aimiez fort la cerise,
La cerise et les cerisiers.

II

Vous souvient-il un peu de ce que vous faisiez,
Mignonne, au temps des cerisiers ?

Plus grand sont les amours, plus courte la mémoire.
Vous l'avez oublié, nous en sommes tous là ;
Le cœur le plus aimant n'est qu'une vaste armoire.
On fait deux tours, et puis voilà.

Mais moi je me souviens (et n'en soyez surprise),
Je me souviens pour vous de ce que vous faisiez. .
Vous faisiez (à quoi bon rougir?)... donc vous faisiez.
Des boucles d'oreille en cerise,
En cerise de cerisiers.

III

Vous souvient-il d'un soir où vous vous reposiez,
Mignonne, sous les cerisiers?

Seule dans ton repos ! seule, ô femme, ô nature !
De l'ombre, du silence, et toi... Quel souvenir!
Vous l'avez oublié, maudite créature,
Moi je ne puis y parvenir.

Voyez, je me souviens (et n'en soyez surprise).
Je me souviens du soir où vous vous reposiez. . .
Vous reposiez (pourquoi rougir?)... vous reposiez.
Je vous pris pour une cerise;
C'était la faute aux cerisiers.

(Les Amoureuses)

L'OISEAU BLEU

J'ai dans mon cœur un oiseau bleu,
Une charmante créature,
Si mignonne que sa ceinture
N'a pas l'épaisseur d'un cheveu.

Il lui faut du sang pour pâture.
Bien longtemps, je me fis un jeu
De lui donner sa nourriture :
Les petits oiseaux mangent peu.

Mais, sans en rien laisser paraître,
Dans mon cœur il a fait, le traître,
Un trou large comme la main.

Et son bec fin comme une lame,
En continuant son chemin,
M'est entré jusqu'au fond de l'âme !...
(Les Amoureuses)

ALBERT MÉRAT

1840

ALBERT MÉRAT, né à Troyes le 23 mars 1840, est attaché à la Présidence du Sénat. Il débuta en 1863 par un volume de sonnets, Avril, Mai, Juin, en collaboration avec Léon Valade. Ce fut aussi avec lui qu'il donna l'Intermezzo, poème imité de Henri Heine. En 1866, il publia seul un volume de poésies, Les Chimères, pour lequel l'Académie française lui décerna le prix Maillé Latour Landry ; puis il fit paraître successivement L'Idole (1869), Les Souvenirs (1872), L'Adieu (1873), Les Villes de marbre (1874), poésies couronnées par l'Académie française, Printemps passé (1875). Enfin, il publia deux volumes où se résument les qualités de l'auteur, Au Fil de l'eau (1877), et Poèmes de Paris (1880).

« Par ce volume excellent (Au fil de l'eau), dit M. Emmanuel des Essarts, comme par l'ensemble de son œuvre, Albert Mérat a conquis sa place au premier rang des jeunes poètes. Ce n'est pas un narrateur tel que Coppée, un psychologue comme Sully Prudhomme, comme Silvestre un lyrique amoureux, comme France un alexandrin pénétré de « modernité » ; c'est en poésie un peintre de genre et de paysage, encadrant ses tableaux dans les quatrains de la stance ou du sonnet. Il a semé des chefs-d'œuvre dans tous ses recueils et déployé dans son art une certitude, une souplesse qu'aucun autre n'a dépassées. »

Les poésies de M. Albert Mérat ont été publiées par A. Lemerre.

A. L.

LA JUNGFRAU

Au milieu de la chaîne énorme des grands monts,
Si hauts que l'air, plus rare, y manque à nos poumons,
Jusqu'au fond du lac bleu prolongeant ses abîmes,
Superbe, et dépassant du front toutes les cimes,
La montagne de loin attire les regards.

L'imagination douce des montagnards
La trouve la plus belle et la nomme : la Vierge.

De la fenêtre étroite et basse de l'auberge,
Tandis que s'apprêtaient les guides dans la cour,
Mon œil, à l'horizon, dessinait le contour
De la montagne pâle et blanche comme un cygne.
Le soleil colorait cette candeur insigne,
Et l'on voyait rougir la neige sans affront,
Comme fait une enfant qu'on a baisée au front,
Craintive, et dont le sang à la joue embrasée
Pour la première fois monte en vive rosée.
L'astre, c'était l'amour ; la neige, la candeur.

Puis, lorsque s'éteignit toute cette splendeur,
— Car l'esprit la retient, mais l'heure la déplace, —
Mes yeux, moins éblouis, virent les flancs de glace,
La stérile froideur et l'immobilité,
Et pourtant l'invincible attrait de la beauté.

Je ne sais pas comment cela se fit... Peut-être
Était-ce l'air du soir soufflant par la fenêtre,
Peut-être la fatigue, ou bien un souvenir ?
Mais le tableau que l'âme a peine à contenir

S'effaça peu à peu : les lignes s'arrondirent ;
Les angles purs et droits vers le ciel assouplirent
En ondulations leur rigide dessin ;
L'aspérité du roc se moula comme un sein,
Ayant pour vêtement la neige immaculée.

L'image palpait, charmante, reculée,
Obscure, insaisissable, et pourtant près de moi ;
Et, sans que ma raison pût concevoir pourquoi,
Le mont géant avait des épaules mignonnes.

Et comme on a parfois des rêves monotones
Quand l'amour qu'on berçait n'est pas bien endormi,
Pâle et blanche, et venant à moi d'un air ami,
Avec cette beauté que la grâce décore,
Je vis, spectre charmant, celle que j'aime encore.
(Les Chimères)

LE MOULIN

C'EST par eau qu'il faut y venir.
La berge a peine à contenir
Le fouillis d'herbes et de branches,
Ce monde petit et charmant,
La grande roue en mouvement,
Les vannes et leurs ponts de planches.

Un bruit frais d'écluses et d'eau
Monte derrière le rideau
De la ramure ensoleillée.
Quand on approche, il est plus clair ;
Le barrage jette dans l'air

Comme une odeur vive et mouillée.

Pour arriver jusqu'à la cour,
On passe, chacun à son tour,
Par le moulin plein de farine,
Où la mouture en s'envolant,
Blanche et qui sent le bon pain blanc,
Réjouit l'œil et la narine.

Voici la ferme ; entrons un peu.
Dans l'âtre on voit flamber le feu
Sur les hauts chenets de cuisine.
La flamme embaume le sapin ;
La huche de chêne a du pain,
La jatte de lait est voisine.

Oh ! le bon pain et le bon lait !
Juste le repas qu'on voulait ;
On boit, sans nappe sur la table,
Au tic-tac joyeux du moulin,
Parmi les bêtes, dans l'air plein
De l'odeur saine de l'étable.

Lorsque vous passerez par là,
Entrez dans le moulin. Il a
Des horizons pleins de surprises,
Un grand air d'aise et de bonté,
Et contre la chaleur d'été
De la piquette et des cerises.

(Au Fil de l'Eau)

LE COURANT

I l faudrait, pour quitter la ville, un vieux bateau,
Suivant l'eau lentement, sans voiles et sans rames ;
Sur des nuages blancs, aussi blancs que des femmes,
Le ciel d'été, l'azur étendrait son manteau.

Serré dans le granit comme dans un étau,
Le fleuve mord ses bords et glisse en courtes lames ;
Et la ville aux toits bleus tout pailletés de flammes
Parade bruyamment comme sur un tréteau.

Plus de quai ; des maisons d'un étage, des rives,
Les saules, les bouleaux, les aubépines vives,
Un coin du bien-aimé paysage français.

Les peupliers sont hauts, les collines sont bleues...
Où donc est la rumeur de foule où je passais ?
Je ne sais pas combien j'ai pu faire de lieues.

(Les Souvenirs)

LES FENÊTRES FLEURIES

L es Parisiens, entendus
Aux riens charmants plus qu'au bien-être,
Se font des jardins suspendus
D'un simple rebord de fenêtre.

On peut voir en toute saison
Des fils de fer formant treillage
Faire une fête à la maison
De quelques bribes de feuillage.

Dès qu'il a fait froid, leurs couleurs

Ne sont plus que mélancolie ;
Mais cette habitude des fleurs
Est parisienne et jolie.

Ainsi, tout en haut, sous les toits,
L'enfant aux paupières gonflées,
Qui coud en se piquant les doigts,
A près d'elle des giroflées.

Quelquefois même, et c'est charmant,
Sur la tête de la petite
On voit luire distinctement
Des étoiles de clématite.

Aux étages moins près du ciel,
C'est très souvent la même chose :
Un printemps artificiel
Fait d'un œillet et d'une rose.

Dans un pot muni d'un tuteur,
Où tiennent juste les racines,
Un semis de pois de senteur
Laisse grimper des capucines.

Les autres quartiers de Paris
Ont des fleurs comme les banlieues :
C'est que le ciel est souvent gris,
Et qu'elles sont rouges et bleues ;

C'est qu'on trouve un charme en effet
À ce fantôme de nature,
Et que le vrai sage se fait
Des bonheurs en miniature.

(Poèmes de Paris)

LES ÂNES

LEUR poil est le poil gris qui sied aux philosophes.
Ce vêtement, pareil aux solides étoffes,
Luit convenablement sans tirer le regard.
Comme on les traite bien, ils n'ont pas l'air hagard
Des nôtres, malheureux et las, rendus cyniques.
Leurs grands yeux doux sont pleins de choses ironiques :
Mais après tout, ils sont des ânes, et leur dos
Doit porter le labeur honnête des fardeaux.
Seulement ce n'est pas l'herbe ni la farine
Dont l'odeur vaine excite et tente la narine ;
Mais les figues, les fruits délicats et mielleux,
Les limons doux, l'amas des raisins merveilleux
Dont les coteaux soufrés cuisent la chair exquise.
La balance du bât est ajustée et mise
De sorte qu'elle soit pour eux un bercement.
Comme un pavillon d'or, brille joyeusement,
Faisant prisme et saillie entre les deux oreilles,
Le haut collier de cuivre aux teintes sans pareilles ;
Et, de chaque côté du front pensif et gai
Qui penche à peine à terre et n'est pas fatigué,
Verts, et d'un juste accord rythmés au pas agile,
Tremblent des rameaux pris au laurier de Virgile.
(Les Villes de Marbre)

LES COLLINES

QUAND je monte vers la barrière,
En laissant la ville en arrière ;
Quand la rue est près de finir,

Un mirage, un décor, un rêve,
Au bout de mon chemin se lève :
Voyez les collines bleuir !

Je vous connais : vous êtes Sèvres ;
Vous avez des noms doux aux lèvres
Et des sourires tentateurs.
Vous êtes Meudon ; vous, Asnières,
Et vous faites bien des manières
Pour de si petites hauteurs.

C'est que vous êtes les collines
Chères, profondes et câlines,
Honneur charmant de notre été,
Et que vous êtes très jolies
Dans vos fines mélancolies
Et vos caprices de gaîté.

C'est, lorsque Mai verdit les branches,
Que vous nous donnez, les dimanches,
A pleins rayons votre soleil,
L'ombre qui tombe de vos chênes,
Et, tout près des sources prochaines,
Une heure d'aise et de sommeil.

Vos clairières et vos futaies,
Les ronces mêmes de vos haies,
Tous vos sentiers, je les connais ;
Car rien de vous ne m'est farouche,
Et j'ai baisé plus d'une bouche
Dans les fleurs d'or de vos genêts.

Blondes collines apparues
Vers la banlieue, en haut des rues,
Clamart ou bien Montmorency,
Votre grâce est partout la même ;
Mais entre toutes je vous aime,

O montagnes en raccourci !

(Au Fil de l'Eau)

HENRI CAZALIS

1840

HENRI CAZALIS, né à Cormeilles-en-Parisis (Seine-et-Oise) , fit ses études littéraires à Paris. L'esprit de curiosité scientifique dont la trace se retrouve dans quelques-uns de ses meilleurs poèmes le poussa dans des directions variées. Étudiant en droit, puis en médecine, passionnément épris et profondément instruit des littératures orientales, il a joint à cette riche et multiple expérience intellectuelle celle des grands voyages et de la vie cosmopolite. C'est dire que peu d'écrivains de ce temps-ci ont coulé plus de métaux et de plus précieux dans le moule de leurs vers. Un goût souverain de l'art, un amour à la fois religieux et mélancolique de la beauté, une sorte de mysticisme nihiliste, de désenchantement enthousiaste et comme un vertige de mystère, donnent à sa poésie un charme composite, inquiétant et pénétrant, comme celui des tableaux de Burne Jones et de la musique tzigane, des romans de Tolstoï et des lieds de Heine. Henri Cazalis a publié sous le pseudonyme de JEAN CASELLI les Chants populaires d'Italie (1865) ; et sous son véritable nom Melancholia (1866), Le Livre du Néant (1872), Henri Regnault (1872), L'Illusion (1875), et en 1875 une traduction en vers du Cantique des Cantiques.

Les œuvres poétiques de Henri Cazalis ont été publiées par A. Lemerre.
Paul Bourget.

LA BÊTE

Qu^e siècle donc t'a pu créer, Sphinx étrange, ô Nature !
Et d'où t'ont pu venir tes sanglants appétits ?

C'est pour les dévorer que tu fais tes petits,
Et c'est nous, tes enfants, qui sommes ta pâture :

Que t'importent nos cris, nos larmes et nos fièvres ?
Impassible, tranquille, et ton beau front bruni
Par l'âge, tu t'étends à travers l'infini,
Toujours du sang aux pieds et le sourire aux lèvres !

(Melancholia)

RÉMINISCENCES

À DARWIN

Je sens un monde en moi de confuses pensées,
Je sens obscurément que j'ai vécu toujours,
Que j'ai longtemps erré dans les forêts passées,
Et que la bête encor garde en moi ses amours.

Je sens confusément, l'hiver, quand le soir tombe,
Que jadis, animal ou plante, j'ai souffert,
Lorsque Adonis saignant dormait pâle en sa tombe ;
Et mon cœur reverdit, quand tout redevient vert.

Certains jours, en errant dans les forêts natales,
Je ressens dans ma chair les frissons d'autrefois,
Quand, la nuit grandissant les formes végétales,
Sauvage, halluciné, je rampais sous les bois.

Dans le sol primitif nos racines sont prises ;
Notre âme, comme un arbre, a grandi lentement ;
Ma pensée est un temple aux antiques assises,
Où l'ombre des Dieux morts vient errer par moment.

Quand mon esprit aspire à la pleine lumière,
Je sens tout un passé qui me tient enchaîné ;

Je sens rouler en moi l'obscurité première :
La terre était si sombre aux temps où je suis né !

Mon âme a trop dormi dans la nuit maternelle :
Pour monter vers le jour, qu'il m'a fallu d'efforts !
Je voudrais être pur : la honte originelle,
Le vieux sang de la bête est resté dans mon corps.

Et je voudrais pourtant t'arfranchir, ô mon âme,
Des liens d'un passé qui ne veut pas mourir ;
Je voudrais oublier mon origine infâme,
Et les siècles sans fin que j'ai mis à grandir.

Mais c'est en vain : toujours en moi vivra ce monde
De rêves, de pensers, de souvenirs confus,
Me rappelant ainsi ma naissance profonde,
Et l'ombre d'où je sors, et le peu que je fus ;

Et que j'ai transmigré dans des formes sans nombre,
Et que mon âme était, sous tous ces corps divers,
La conscience, et l'âme aussi, splendide ou sombre,
Qui rêve et se tourmente au fond de l'univers !

(L'Illusion)

VIE DIVINE

AIME, ainsi que la mer, la mer dressant ses vagues
Comme des seins tendus aux baisers du soleil,
Et de ses cris d'amour, de ses longs soupirs vagues,
Gémissante, emplissant tout l'espace vermeil ;

Comme ces larges nuits qui cachent sous leurs voiles
La palpitation d'un cœur illimité,
Aime, et fais de ton cœur un grand ciel plein d'étoiles,
D'où s'épanchent la paix sereine et la clarté !

Désire, aime sans fin, souffre, brûle, aime encore,
De rêves sans limite enivre-toi toujours ;
Avant le soir funèbre, abreuve-toi d'aurore,
Ouvre toute ton âme à d'immenses amours.

Alors verse tes chants aux sombres multitudes,
À tous ceux qu'ont rendus stériles les douleurs,
Comme ces vents qui font germer les solitudes
Et, tièdes et féconds, trembler l'âme des fleurs,

Aime et vis, comme un Dieu sur terre voudrait vivre,
Penche-toi vers tous ceux que tu verras souffrir,
Et de lumière et d'art, de rêves toujours ivre,
Incendié d'amour, ne crains plus de mourir !

(L'Illusion)

TOUJOURS

Tout est mensonge : aime pourtant,
Aime, rêve et désire encore ;
Présente ton cœur palpitant
A ces blessures qu'il adore.

Tout est vanité : crois toujours,
Aime sans fin, désire et rêve ;
Ne reste jamais sans amours,
Souviens-toi que la vie est brève.

De vertu, d'art, enivre-toi ;
Porte haut ton cœur et ta tête ;
Aime la pourpre, comme un roi,
Et, n'étant pas Dieu, sois poète!

Rêver, aimer, seul est réel ;
Notre vie est l'éclair qui passe,
Flamboie un instant sur le ciel,
Et se va perdre dans l'espace.

Seule la passion qui luit
Illumine au moins de sa flamme
Nos yeux mortels avant la nuit
Eternelle, où disparaît l'âme.

Consume-toi donc, tout flambeau
Jette en brûlant de la lumière;
Brûle ton cœur, songe au tombeau
Où tu redeviendras poussière.

Près de nous est le trou béant ;
Avant de replonger au gouffre,
Fais donc flamboyer ton néant ;
Aime, rêve, désire et souffre !

(L'Illusion)

LE SAGE

Le vieux Viçvamétra dans les austérités
Avait vécu cent ans, et le farouche ascète
Assombrissait parfois de regards irrités
Le ciel clair, où les Dieux anciens menaient leur fête.

Le peuple entier du ciel redoutait ce géant,
Car le vieillard pouvait, d'une seule parole,
S'il les dédaignait trop, renvoyer au néant
Tous ces amants divins dont la terre était folle.

Il avait si longtemps, du fond de ses forêts,
Pesé la vanité du ciel et de la terre ;
Il avait pénétré d'effroyables secrets;
iMais, comme il était bon, il préférait les taire.

Il savait qu'eux aussi les Dieux devaient périr,

Que tous étaient encor plus vains que nous ne sommes,
Et qu'un mot suffirait pour faire évanouir
Ces fantômes créés par le songe des hommes.

Il était devenu très vieux; il dit un jour :
« Ces ombres, ma pitié les a trop laissés vivre ;
J'élargirai le cœur des hommes par l'amour ;
Mais il est temps qu'enfin leur esprit se délivre ! »

Alors il aperçut, sanglotante, étouffant,
S'affaissant sous le poids trop lourd de sa souffrance,
Une femme qui, près du cercueil d'un enfant,
Les yeux au ciel, cherchait sa dernière espérance.

— Et le vieillard pensa : « Le silence vaut mieux...
Quel mot consolerait cette âme qui succombe ? »
Et, n'osant pas encor faire écrouler les cieux,
Les deux doigts sur sa bouche, il entra dans sa tombe.

(L'Illusion)

GABRIEL MARC

1840

G ABRIEL MARC est né à Lezoux (Puy-de-Dôme). Il vint de bonne heure à Paris, débina dans le Parnasse contemporain de 1866, et, sous les auspices de Théodore de Banville, son parent, et de Charles Asselineau, publia son premier recueil de vers, *Soleils d'Octobre* (1868). Il a donné depuis deux autres recueils : *Sonnets Parisiens* (1875) et *Poèmes d'Auvergne* (1882), qui montrent, par leur diversité, la souplesse du talent de l'auteur. Les *Sonnets Parisiens* sont des caprices funambulesques et de spirituelles fantaisies. Dans les *Poèmes d'Auvergne*, le poète oublie momentanément Paris et chante, dans une langue simple et robuste, les paysages, les mœurs, les traditions de son cher pays natal, apportant ainsi, comme il le dit lui-même, « une pierre nouvelle à t édifice inachevé, mais en pleine construc- tion, de nos poèmes de province. »

Ses oeuvres ont été publiées par A. Lemerre et G. Charpentier.

Auguste Dorchaix.

MON RÊVE

Mon rêve, c'est d'aller, quand je serai très vieux,
Dans mon pays d'enfance où donnent mes aïeux,
Vivre modestement dans une solitude ;
D'y mener sans regret et sans inquiétude
Une existence calme et douce, en revoyant
Les bois et les vallons où je courais enfant;
De m'asseoir aux beaux jours sur l'herbe des clairières,
Près des mêmes genêts et des mêmes bruyères,

Toujours comme autrefois prompt à m'émerveiller;
Et d'entendre au lointain quelque ménétrier
Marier, en jouant bourrée ou montagnarde,
Mes rimes aux accords de sa vieille criarde.

(Poèmes d'Auvergne)

SOLEIL LEVANT

La nuit vient, disions-nous. Les grandes épopées,
La passion, l'amour, l'idéal infini,
Tout est mort. L'art vaincu s'en va comme un banni,
Et le monde s'éclaire aux lueurs des épées.

Mais voilà que soudain les ombres dissipées
S'écartent, et l'on voit que tout n'est pas fini.
Ecoutez. — C'est le cor farouche d'Hernani
Qui dit aux nations : « Vous vous êtes trompées. »

Non, le soleil n'est pas couché. Superbe encor,
Il luit. Si Josué retarda son essor,
Plus puissant, le poète empêche qu'il ne sombre.

Il chante, et de l'aurore on sent le pur frisson ;
Il chante, et le soleil, vainqueur de la nuit sombre,
Majestueusement remonte à l'horizon.

(Soleils d'Octobre)

PAYSAGE

Le long du Bas-Meudon, par les soleils d'avril,
La Seine est scintillante et claire. Les feuillages
Tendres et vaporeux s'accrochent aux treillages,
Et, joyeux, les oiseaux reprennent leur babil.

L'air est frais, et l'on sent comme un parfum subtil
De sève qui déborde. Échappés aux mouillages,
Des canots bigarrés mêlent leurs fins sillages,

Et l'eau, comme un miroir, reflète leur profil.

Dans les îlots touffus, pleins d'herbes et d'arbustes,
Les saules aux tons gris près des chênes robustes
Ont l'air, tout frissonnants, d'être peints par Corot.

On ne songerait plus à la cité voisine,
Si l'on ne voyait poindre, au-dessus d'un îlot,
La cheminée énorme et rouge de l'usine.

(Sonnets Parisiens)

JACQUES RICHARD

1841-1861

J ACQUES RICHARD, né à Terminiers, près de Châteaudun, commença ses études au Lycée d'Orléans, puis vint à Paris et suivit les cours du Lycée Charlemagne. C'est ainsi qu'il prit part à ce concours général de 1860 auquel il doit sa renommée poétique. Il s'agissait d'écrire, dans la langue de Virgile, un éloge du prince Jérôme récemment décédé. Deux jeunes gens crurent devoir protester contre cette courtoisie : l'un, Ernest Duvergier de Hauranne, refusa de concourir ; l'autre, Jacques Richard, remit à ses juges non des hexamètres louangeurs mais des alexandrins satiriques. Pendant de longues années, cette poésie jouit dans les lycées d'une véritable popularité. Les rhétoriciens connaissaient aussi de Jacques Richard les stances À Blanche P., ouvrage moins austère, et deux ou trois pièces du même genre. En 1886 seulement, les poésies de Jacques Richard ont été réunies en un volume qui porte parfois la marque d'une grande originalité.

S'il avait vécu plus longtemps et qu'il n'eût pas cédé aux entraînements de la politique, peut-être Jacques Richard eût-il pris un des premiers rangs parmi les poètes contemporains, mais il mourut phthisique, en pleine fleur, à vingt ans.

Ses poésies se trouvent chez M. Charpentier.

A. L.

SPARTACUS

FRAGMENT

C'est l'heure où la Nuit sombre a déployé ses voiles,
Où dans les cieux déserts s'allument les étoiles,
Où l'enfant au berceau s'endort frais et vermeil.
La plaine au loin s'étend couverte de ténèbres ;
On y voit vaguement quelques mares funèbres
Qui demain reluiront, rouges, au grand soleil.
Là vient de se gagner une victoire infâme,
Et le sol est jonché de mille corps sans âme
Que l'on croirait plongés dans un profond sommeil.

Ce sont les restes froids d'hommes qui furent braves.
Rome les façonnait au dur métier d'esclaves,
Et les tenait courbés sous la loi du plus fort.
Mille bras indignés brisèrent mille chaînes,
Et, mettant en faisceau toutes leurs vieilles haines,
On les vit, lance au poing, faire un viril effort.
— C'est pour cela qu'ils sont couchés sous l'herbe verte,
Et qu'ils sentent passer sur leur bouche entrouverte
Le baiser glacial des lèvres de la More.

Mais ce bruit ?... C'est l'un d'eux. Sa tête se redresse
Et du vent de la nuit savoure la caresse ;
Il se lève à demi, sur son coude appuyé.
Un vieil anneau brisé pend à sa main peu sûre,
Qui veut en vain fermer une large blessure,
Humide encor du sang dont le sol est noyé.
Son front est d'un vainqueur, et non d'une victime.
On reconnaît le chef à cet air si sublime,
Qu'à le voir on dirait un géant foudroyé.
C'est lui, c'est Spartacus ! Pâle et grave statue.
Il est là, sous le ciel, triste, l'âme abattue,
Mais debout. — Un rocher soutient ses membres las.
Hier, il était fort ; hier, il était libre ;
Hier, Rome, à son nom, tremblait aux bords du Tibre ;
Ses soldats l'acclamaient, — et maintenant, hélas !...
Maintenant ils sont morts, et sa main enchaînée

Semble maudire encor l'aveugle destinée
Qui pouvait le sauver, et ne le voulut pas.

AVRIL

Oh ! le doux mois d'avril, le mois des gais murmures
Que dans les grands bois verts font les petits oiseaux ;
Le mois où l'herbe pousse, où les fraises sont mûres,
Où le pré fleuri cause avec les clairs ruisseaux.

Le mois qui fait rêver la pâle fiancée,
Lorsqu'elle vient, pensive, à son balcon s'asseoir ;
Un chant voltige alors sur sa lèvre oppressée,
Triste comme un soupir et doux comme un espoir.

Le mois qui fait trembler les belles amoureuses,
Lorsqu'au jardin, dans l'ombre, elles s'en vont sans bruit ;
Lorsqu'elles ont baissé leurs paupières peureuses
Qui laissent voir encor deux astres dans la nuit.

Oh ! le mois des lilas, des fleurs fraîches écloscs,
Des rossignols plaintifs et des merles moqueurs ;
Le mois, le mois paisible où s'entr'ouvrent les roses,
Le mois, le mois charmant où s'entr'ouvrent les cœurs.

Oh ! le mois des doux vers ! oh ! le mois des églogues,
Où les amants pensifs vont les bras enlacés ;
Le mois des chants joyeux, des tendres dialogues ;
Oh ! le mois des amants ! oh ! le mois des baisers !

Le mois où l'air est plein de senteurs parfumées ;
Où dans les bras de Dieu la nature s'endort,
Tandis qu'au souffle ardent des brises embaumées
Chaque fleur en son sein berce un insecte d'or.

L'amour, c'est le printemps! En moi, chaste mystère,
L'hiver n'existe plus, le printemps est vainqueur.
Décembre peut flétrir et dépouiller la terre,
Avril, le doux Avril, règne seul en mon cœur !

LÉON VALADE

1841-1883

NÉ en 1841 à Bordeaux, Léon Valade était fils et frère d'hommes qui ont rendu de grands services dans l'enseignement des sourds-muets. Après avoir fait ses études au Lycée Louis-le-Grand, il devint secrétaire de Victor Cousin, mais se lassa vite de cette position. Il entra jeune dans les bureaux de l'Hôtel de Ville, où il resta jusqu'à sa mort ; il y avait trouvé la bouchée de pain qui permet de vivre pour l'art, le rêve et l'idée.

Un recueil de sonnets Avril, Mai, Juin (1863) est l'œuvre commune et le début commun de Léon Valade et d'Albert Mérat, avec lequel il donna également une traduction de l'Intermezzo. C'était un brillant début, mais sa personnalité poétique se montre tout à fait formée dans le recueil suivant dont le titre À Mi-Côte (1874) le caractérise si bien, comme dans les pièces parues seulement dans divers journaux ou revues et tant appréciées des délicats.

Léon Valade n'a été, de son vivant, jugé à toute sa valeur que par un groupe restreint d'amis et de lettrés. Il n'a jamais cherché la renommée : on pourrait presque dire qu'il l'a fuie ; et peut-être cependant, tel qui a fait tout d'abord un gros tapage autour de son nom laissera-t-il après lui beaucoup moins que ce poète. Il a enfermé, d'une main singulièrement délicate, des sentiments exquis dans des vers achevés : il faut autre chose dans le bruit du moment, mais cela suffit pour rester.

Les œuvres de Léon Valade forment deux volumes publiés par A. Lemerre. Le premier renferme Avril, Mai, Juin et À Mi-Côte, et le second les poésies éparses jusqu'ici, et réunies là pour la première fois.

CAMILLE PELLETAN.

NUIT DE PARIS

L E ciel des nuits d'été fait à Paris dormant
Un dais de velours bleu piqué de blanches nues,
Et les aspects nouveaux des ruelles connues
Flottent dans un magique et pâle enchantement.

L'angle, plus effilé, des noires avenues,
Invite le regard, lointain vague et charmant.
Les derniers Philistins, qui marchent pesamment,
Ont fait trêve aux éclats de leurs voix saugrenues.

Les yeux d'or de la Nuit, par eux effarouchés,
Brillent mieux, à présent que les voilà couchés...
— C'est l'heure unique et douce où vaguent, de fortune,

Glissant d'un pas léger sur le pavé chanceux,
Les poètes, les fous, les buveurs, — et tous ceux
Dont le cerveau fêlé loge un rayon de lune.

(À Mi-Côte)

AU LEVER

C HARMANTE, les yeux bruns de mollesse baignés,
Dans le désordre exquis des cheveux non peignés,
Jeune fille déjà, l'air d'une enfant encore
(Grâce double ! qui tient de l'aube et de l'aurore),
Elle est là, se croyant toute seule... Elle a pris,

Dans le frisson neigeux de la poudre de riz,
Une houppe de cygne, et, dormeuse encor lasse,
Sur la pointe des pieds se hausse vers la glace
Par un effort qui la cambre légèrement,
Pose coquette : ainsi le divin gonflement
Du souffle accuse mieux la naissante poitrine,
En même temps que bat l'aile de la narine,
Et que les cils pressés palpitent sur les yeux.
Attentive, elle tend sa peau d'un grain soyeux
Qu'effleure le duvet doux comme une caresse,
Et se dépite à voir que toujours transparaisse
Le sang jeune, par qui son teint reste vermeil,
De la carnation récente du sommeil;
Car elle a beau poudrer sa joue ardente et fraîche,
Où, dans le rose, pointe une rougeur de pêche,
Toujours ce vilain rose et ce rouge insolent
Triomphent...

Ô Morale, aïeule au chef branlant !
Ô duègne, qu'en secret la mode farde et grime,
Ne t'indigne pas trop (bien que ce soit un crime
D'opprimer sous l'hiver le printemps rose et nu),
Ne t'indigne pas trop de ce crime ingénu.
Si naïve, l'erreur peut être pardonnée.
Songe qu'Avril aussi, jeunesse de l'année,
Parfois s'éveille avec un caprice pareil,
Et fait, à la surprise extrême du soleil,
Sur les rouges bourgeons, drus et pressés de vivre,
Scintiller la blancheur délicate du givre.

(À Mi-Côte)

LA MARGUERITE

Les amoureux (qui n'est naïf, aimant ?)
Ont cet usage, observé comme un rite,
D'aller aux prés cueillir la marguerite
Pour s'assurer qu'on les aime, et comment.

Chaque pétale a sa réponse écrite :
Un peu, beaucoup, ou passionnément,
Ou pas du tout... Et leur vague tourment
Du mot final s'adoucit ou s'irrite.

Si l'amour, fait de joie ou de douleur,
Dit son secret, c'est dans toute la fleur
Plutôt qu'en l'un ou l'autre des pétales :

Car tout, l'oubli comme le souvenir,
La langueur tendre et les hauteurs fatales,
Au cœur aimé tout cela peut tenir.

(À Mi-Côte)

LE REPOS

Hors du wagon poudreux, pour aspirer l'air pur,
Parfois un voyageur se penche à la portière
Et soudain se retire, apercevant le mur
Bas et crépi qui garde un étroit cimetière ;
Un étroit cimetière où l'on sent que les morts
Sont au large, couchés sous les croix espacées,
Et dont les verts cyprès mettent comme un remords
Dans la sérénité molle de ses pensées...

Cet aspect grave, au lieu des gais tableaux mouvants
Que cherchait son regard, le gêne. Chose impie,
Que, pour tracer plus droit leur route, les vivants
S'en viennent côtoyer cette foule assoupie!

Mais l'ardent tourbillon de poussière et de bruit
Ne réveille pas un de ces dormeurs; il passe.

Leur immobilité fait songer et poursuit
Ceux qu'une fuite aveugle emporte dans l'espace.

Le grand repos des morts dit aux voyageurs las :

« Frères impatients, pourquoi courir si vite ?
« Sans tant de hâte vaine et de fatigue, hélas !
« N'arriverez-vous pas au but que nui n'évite ?

« Que le Destin vous tue en route, ou qu'à vos grés
« Il vous laisse vaguer d'un bout du monde à l'autre,
« La place importe peu! bientôt vous dormirez,
« Comme nous, d'un sommeil aussi lourd que le nôtre. »

Et lui, le voyageur, pourrait dire à son tour :

« Sédentaires amis, certes, je vous envie
« Pour n'avoir pas connu l'amer et vain séjour
« Des villes, dans la mort non plus que dans la vie.

« Quand nos yeux seront clos et rompus nos genoux
« À force de souffrir et de lutter sans trêves,
« Qui sait si seulement notre sommeil, à nous,
« Ne sera pas fiévreux et plein de mauvais rêves ?

« Et de même que dans nos faubourgs populeux
« Nous allons, coudoyés par la foule des rues,
« Nous subirons encore, à l'ombre des ifs bleus,
« La promiscuité funèbre des cohues ;

« Tandis que vous avez chacun, sûrs d'y rester,
« Six pieds de terre au moins d'où nul ne vous évince,
« Ô vous dont le sommeil profond semble ajouter
« À la paix du tombeau la paix de la province ! »

(À Mi-Côte)

MINIATURE

I

C'est parce qu'elle était petite
Et charmante fragilement,
Qu'elle m'eut encore plus vite
Pour esclave que pour amant.

C'est que j'étais si grand pour elle,
Qu'abrégeant l'espace entre nous,
Mon attitude naturelle
Était de vivre à ses genoux.

C'est qu'amoureux de sa faiblesse,
J'aimais à prendre dans mes mains
Ses petits pieds que marcher blesse,
N'étant pas faits pour nos chemins.
C'est qu'en mes bras serrant sans peine
Celle que je nommais mon bien,
J'avais, plus facile et plus pleine,
L'illusion qu'il était mien...

— Et c'est aussi que son caprice
Mettait tant de flamme à ses yeux,
Qu'il fallait bien que je le prisse
Ainsi qu'un ordre impérieux.

C'est qu'à la fois enfant et femme,
Orgueilleuse sous ses dehors
Si frêles ! elle avait dans l'âme
L'indomptable fierté des forts.

II

C'était, du bout de la bottine
Jusqu'à la pointe des cheveux,
Une nature exquise et fine,

Un corps délicat et nerveux :

Frêle instrument, dont la paresse
S'éveillait dès qu'on y touchait
Et vibrait sous une caresse
Comme un violon sous l'archet.

III

Passagère et mignonne hôtesse !
D'où vient qu'elle semble tenir,
Du seul droit de sa petitesse,
Tant de place en mon souvenir ?

Dans l'ampleur folle des toilettes
Lourdes à dessein, elle avait
L'ébouriffement des fauvettes
Frileuses sous le chaud duvet.

Le froissement doux des étoffes
Lui seyait, et s'abattait sur
Ses petits pas, avec des strophes
D'un rythme nonchalant et sûr.

Elle le savait, l'ingénue,
Et qu'une influence des cieux
L'avait formée exprès menue,
Comme tout joyau précieux.

Son élégance était de race,
Pure comme l'or du creuset ;
Et le dernier mot de la grâce,
Sa taille souple le disait.

Un instinct de molles postures
Sans fin la faisait ondoyer :
Car dans les moindres créatures

La vie a son plus chaud foyer.

Et son cœur aussi battait vite !
Et dans un ardent tourbillon
Son esprit que tout rêve invite,
Noir d'une ombre, gai d'un rayon,

Allait d'un vol où ma pensée
Ivre contagieusement
La suivait, parfois distancée
Et fidèle non sans tourment.

IV

Réminiscences mal bannies !
Ô chers prestiges regrettés,
Faits de nuances infinies,
Pleins de saveurs et d'acretés !

Douceur étrange des voix grêles,
Faiblesses au charme vainqueur,
Réseau puissant de mailles frêles
Où pour jamais se prend un cœur !

Morte, absente, ou bien infidèle,
Qu'importe ! rien ne peut ternir
L'exquise miniature d'elle
Que mon âme a su retenir ;

Et le regret en moi tressaille,
Nul amour nouveau n'étouffant
L'ancien rêve, fait à la taille
D'une petite et blonde enfant.

(À Mi-Côte)

CHARLES FRÉMINE

1841

C HARLES FRÉMINE, né à Villedieu (Manche) le 3 mai 1841 , a publié deux volumes de poésies intitulés : *Floréal (1870)* et *Vieux Airs et Jeunes Chansons (1884)*.

M. Auguste Vacquerie a dit de M. Charles Frémine : « C'est un poète et un vrai. Ses vers sont pris sur le vif de la vie et de la nature, vécus et vus. Ils ont la chaleur pénétrante de la sincérité. Par moments, il semble qu'on se promène sous des pommiers en fleurs et qu'une brise tiède fait pleuvoir sur nous ce que Victor Hugo a si admirablement appelé « la neige odorante du printemps. »

À cette juste appréciation il faut joindre celle d'un autre poète, M. Maurice Bouchor, qui s'exprime ainsi : « Il y a un grand charme dans le livre de M. Charles Frémine, la note y est juste, le paysage vu et rendu avec une émotion délicate. De jolis profils de femmes traversent ces pages où l'auteur a su traduire les fraîches impressions de la jeunesse en ouvrier consciencieux et habile. Le style est simple, et l'image, toute naturelle, a souvent la saveur de l'imprévu. »

Les poésies de M. Charles Frémine se trouvent chez A. Lemerre.

A. L.

RETOUR

E viens de faire un grand voyage

J Qui sur l'atlas n'est point tracé
Pays perdu ! dont le mirage
Derrière moi s'est effacé.

Le cap noir de la quarantaine
Met son ombre sur mon bateau
Couvert d'écume et qui fait eau,
Mais dont je suis le capitaine.

Ai-je bien ou mal gouverné ?
Encor n'ai-je point fait naufrage :
Sur maint bas-fond si j'ai donné,
J'ai vu de haut gronder l'orage.

Enfin, me voilà de retour
Du beau pays de l'Espérance,
Si vaste, au moins en apparence,
Et dont si vite on fait le tour.

C'est fini ! Ma riche bannière
Et ma voilure sont à bas !
Plus de fleurs à ma boutonnière,
Et plus de femmes à mon bras !

Vieillir ! C'est la grande défaite,
C'est la laideur et c'est l'affront,
C'est plus de rides à mon front
Et moins de cheveux à ma tête.

Oui, c'est la chose, et c'est mon tour.
Ô temps où bouillonnaient les sèves,
Où mes seuls dieux, l'Art et l'Amour,
Traversaient l'orgueil de mes rêves !

D'avoir suivi leur vol vainqueur,
Je n'ai rapporté, pour ma peine,
Qu'un tout petit brin de verveine

Avec un grand trou noir au cœur;

Et seul, au coin de la fenêtre
Où j'accoude mes longs ennuis,
Sachant ce que je pourrais être,
Je pleure sur ce que je suis.

LES POMMIERS

QUAND les récoltes sont rentrées
Et que l'hiver est revenu,
Des arbres, en files serrées,
Se déroulent sur le sol nu ;

Ils n'ont pas le port droit des ormes,
Ni des chênes les hauts cimiers ;
Ils sont trapus, noirs et difformes :
Pourtant qu'ils sont beaux mes pommiers !

Leurs rangs épais couvrent la plaine
Et la vallée et les plateaux ;
En droite ligne et d'une haleine
Ils escaladent les coteaux ;
Tout leur est bon, le pré, la lande ;
Mais s'il faut du sable aux palmiers,
Il faut de la terre normande
À la racine des pommiers !

Quand Mai sur leur tête arrondie
Pose une couronne de fleurs,
Les filles de la Normandie
N'ont pas de plus fraîches couleurs ;

Leurs floraisons roses et blanches
Sont la gloire de nos fermiers :
Heureux qui peut voir sous leurs branches
Crouler la neige des pommiers!

Les matinales tourterelles
Chantent dans leurs rameaux touffus,
Et les geais y font des querelles
Aux piverts logés dans leurs fûts ;
Les grives s'y montrent très dignes
Et tendres comme des ramiers ;
Elles se grisent dans les vignes,
Mais font leurs nids dans les pommiers !

L'automne vient qui les effeuille ;
Les pommiers ont besoin d'appuis,
Et leurs longs bras, pour qu'on les cueille,
Jusqu'à terre inclinent leurs fruits ;
Ève fut prise à leur caresse ;
Ils la tentèrent les premiers :
Gloire à la grande pécheresse !
L'Amour est né sous les pommiers !
Leurs fleurs, leurs oiseaux, leurs murmures
Ont enchanté mes premiers jours,
Et j'ai, plus tard, sous leurs ramures,
Mené mes premières amours.
Que l'on y porte aussi ma bière ;
Et mon corps, sans draps ni sommiers,
Dans un coin du vieux cimetière
Dormira bien sous les pommiers !

LE PHARE

POUR un poète errant que l'avenir effare
Et qui songe à finir ses jours dans un couvent,
Pour un rêveur, quel rêve ! être gardien d'un phare,
Vivre sur un écueil, dans l'écume et le vent.

Loin des villes de plâtre où l'ennui me talonne,
Loger dans une tour de granit et de fer,
Être, comme un héros, l'hôte d'une colonne,
Et la nuit, comme un astre, illuminer la mer.

Au lieu des bois, des champs, des cités, des visages,
Dont l'âge et les saisons altèrent le tableau,
Contempler à loisir d'éternels paysages
À jamais composés de ciel, de pierre et d'eau.

Tourner le dos au monde, et hors de ma poitrine
Chasser tout ce qui fut ma haine ou mon amour ;
N'avoir d'autre horizon que la houle marine,
N'avoir d'autre souci que la couleur du jour.

Prisonnier de l'abîme et des rochers qu'il cerne,
Rêver, dormir, gardé par les flots verts ou noirs,
Et n'oublier jamais d'allumer ma lanterne...
Mais voilà bien l'ennui : l'allumer tous les soirs !

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

1841

L E Comte DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM (Mathias-Philippe-Auguste), l'auteur de l'Ève future, d'Axël, d'Akëdysséril, des Contes cruels, de l'Amour suprême, du Nouveau-Monde, — drame couronné par les jurys de l'Académie française et de la Critique théâtrale de Paris au concours de 1876 — et de bon nombre d'autres ouvrages qui l'ont mis au rang des premiers prosateurs contemporains, a éparpillé un peu partout des vers d'un sentiment des plus élevés. Variant de l'Ève future, que M. Catulle Mendès a jugée être l'un des rares livres immortels de cette fin de siècle, M. Émile Bergerat l'a déclarée « l'œuvre d'un styliste sans pair, d'un sage et d'un penseur, où, sous le voile d'une ironie si glaçante, qu'auprès d'elle le ricanement de Voltaire semble un sourire ingénu d'enfant, le grand bon sens des Maîtres nationaux chante, dans une langue superbe et digne d'eux, l'Hymne de vérité aux strophes amères. » À propos du Nouveau-Monde, M. Francisque Sarcey a écrit que « plusieurs traits en étaient absolument cornéliens, » et M. Huysmans a nommé Akëdysséril, Véra, Vox populi, « d'incontestables chefs-d'œuvre de l'Art moderne. »

Les poésies de M. Villiers de l'Isle-Adam ont été publiées en deux volumes : le premier, intitulé Isis, a paru chez Perrin, de Lyon ; le deuxième, Contes cruels, a été édité par M. Calmann Lévy.

GUSTAVE GUICHES.

CONTE D'AMOUR

I ÉBLOUISSEMENT

LA Nuit, sur le grand mystère,
Entr'ouvre ses écrins bleus :
Autant de fleurs sur la terre
Que d'étoiles dans les cieux !

On voit ses ombres dormantes
S'éclairer, à tous moments,
Autant par les fleurs charmantes
Que par les astres charmants.

Moi, ma Nuit au sombre voile
N'a, pour charme et pour clarté,
Qu'une fleur et qu'une étoile :
Mon amour et ta beauté !

II L'AVEU

J'ai perdu la forêt, la plaine
Et les frais avrils d'autrefois...
Donne tes lèvres : leur haleine,
Ce sera le souffle des bois.

J'ai perdu l'Océan morose,
Son deuil, ses vagues, ses échos ;
Dis-moi n'importe quelle chose :
Ce sera la rumeur des flots.

Lourd d'une tristesse royale,
Mon front songe aux soleils enfuis...
Oh ! cache-moi dans ton sein pâle !
Ce sera le calme des nuits.

III LES PRÉSENTS

Si tu me parles, quelque soir,
Du secret de mon cœur malade,
Je te dirai, pour t'émouvoir,
Une très ancienne ballade.

Si tu me parles de tourment,
D'espérance désabusée,
J'irai te cueillir seulement
Des roses pleines de rosée.

Si, pareille à la fleur des morts
Qui se plaît dans l'exil des tombes,
Tu veux partager mes remords...
Je t'apporterai des colombes.

V AU BORD DE LA MER

Au sortir de ce bal nous suivîmes les grèves ;
Vers le toit d'un exil, au hasard du chemin,
Nous allions : une fleur se fanait dans sa main ;
C'était par un minuit d'étoiles et de rêves.

Dans l'ombre, autour de nous, tombaient des flots foncés.
Vers les lointains d'opale et d'or, sur l'Atlantique,
L'outre-mer épandait sa lumière mystique,
Les algues parfumaient les espaces glacés;

Les vieux échos sonnaient de la falaise entière !
Et les nappes de l'onde aux volutes sans frein
Ecumaient, lourdement, contre les rocs d'airain.
Sur la dune brillaient les croix d'un cimetière.

Leur silence, pour nous, couvrait ce vaste bruit.
Elles ne tendaient plus, croix par l'ombre insultées,
Les couronnes de deuil, fleurs de morts, emportées
Dans les flots tonnants, par les tempêtes, la nuit.

Mais, de ces blancs tombeaux en pente sur la rive,
Sous la brume sacrée à des clartés pareils,
L'ombre questionnait en vain les grands sommeils :
Ils gardaient le secret de la Loi décisive.

Frileuse, elle voilait, d'un cachemire noir,
Son sein, royal exil de toutes mes pensées !
J'admirais cette femme aux paupières baissées,
Sphinx cruel, mauvais rêve, ancien désespoir.

Ses regards font mourir les enfants. Elle passe
Et se laisse survivre en ce qu'elle détruit.
C'est la femme qu'on aime à cause de la Nuit,
Et ceux qui l'ont connue en parlent à voix basse.

Le danger la revêt d'un rayon familier :
Même dans son étreinte oublieusement tendre
Ses crimes, évoqués, sont tels, qu'on croit entendre
Des crosses de fusils tombant sur le palier.

Cependant, sous la honte illustre qui l'enchaîne,
Sous le deuil où se plaît cette âme sans essor,
Repose une candeur inviolée encor
Comme un lis enfermé dans un coffret d'ébène.

Elle prêta l'oreille au tumulte des mers,
Inclina son beau front touché par les années,
Et, se remémorant ses mornes destinées,
Elle se répandit en ces termes amers :

« Autrefois, autrefois, — quand je faisais partie

« Des vivants, — leurs amours, sous les pâles flambeaux
« Des nuits, comme la mer au pied de ces tombeaux,
« Se lamentaient, houleux, devant mon apathie.

« J'ai vu de longs adieux sur mes mains se briser :
« Mortelle, j'accueillais, sans désir et sans haine,
« Les aveux suppliants de ces âmes en peine :
« Le sépulcre à la mer ne rend pas son baiser.

« Je suis donc insensible et faite de silence,
« Et je n'ai pas vécu; mes jours sont froids et vains :
« Les Cieux m'ont refusé les battements divins !
« On a faussé pour moi les poids de la balance.

« Je sens que c'est mon sort même dans le trépas :
« Et, soucieux encor des regrets ou des fêtes,
« Si les morts vont chercher leurs fleurs dans les tempêtes,
« Moi je reposerai, ne les comprenant pas. »

Je saluai les croix lumineuses et pâles.
L'étendue annonçait l'aurore, et je me pris
À dire, pour calmer ses ténébreux esprits,
Que le vent du remords battait de ses rafales,

Et pendant que la mer déserte se gonflait :
— « Au bal vous n'aviez pas de ces mélancolies,
« Et les sons de cristal de vos phrases polies
« Charmaient le serpent d'or de votre bracelet.

« Rieuse et respirant une touffe de roses
« Sous vos lourds cheveux bruns mêlés de diamants,
« Quand la valse nous prit, tous deux, quelques moments,
« Vous eûtes, en ces yeux, des lueurs moins moroses ?

« J'étais heureux de voir sous le plaisir vermeil
« Se ranimer votre âme à l'oubli toute prête,
« Et s'éclairer enfin votre douleur distraite,

« Comme un glacier frappé d'un rayon de soleil. »

Elle laissa briller sur moi ses yeux funèbres,
Et la pâleur des morts ornait ses traits fatals :
— « Selon vous, je ressemble aux pays boréals,
« J'ai six mois de clartés et six mois de ténèbres?

« À quels mondains semblants sommes-nous condamnés ?
« Juge mieux du souci qu'ils empêchent de lire...
« Aime-moi, toi qui sais que, sous un clair sourire,
« Je suis pareille à ces tombeaux abandonnés. »

V RÉVEIL

Ô toi, dont je reste interdit,
J'ai donc le mot de ton abîme !
N'importe quel baiser t'anime :
Un passant ; de l'or ; tout est dit.

Tu n'aimes que comme on se venge ;
Tu mens en cris délicieux ;
Et tu te plais, riant des cieux,
À ces vains jeux de mauvais ange.

En tes baisers nuls et pervers
Si j'ai bu vos sucs, jusqu'âmes,
Enchanteresse entre les femmes
Sois oubliée, en tes hivers !

VI ADIEU

Un vertige épars sous tes voiles
Tenta mon front vers tes bras nus.

Adieu, toi par qui je connus
L'angoisse des nuits sans étoiles !

Quoi ! ton seul nom me fît pâlir !
— Aujourd'hui, sans désirs ni craintes,
Dans l'ennui vil de tes étreintes
Je ne veux plus m'ensevelir.

Je respire le vent des grèves,
Je suis heureux loin de ton seuil :
Et tes cheveux couleur de deuil
Ne font plus d'ombre sur mes rêves.

VII RENCONTRE

Tu secouais ton noir flambeau ;
Tu ne pensais pas être morte ;
J'ai forgé la grille et la porte,
Et mon cœur est sûr du tombeau.

Je ne sais quelle flamme encore
Brûlait dans ton sein meurtrier ;
Je ne pouvais m'en soucier :
Tu m'as fait rire de l'aurore.

Tu crois au retour sur les pas ?
Que les seuls sens font les ivresses ?...
Or, je bâillais en tes caresses :
Tu ne ressusciteras pas.

VIII ÉPILOGUE À UNE GRANDE FORÊT

Ô pasteurs ! Hespérus à l'occident s'allume ;

Il faut tenter la cime et les feux de la brume !
Un bois plutonien couronne ce rocher,
Et je veux, aux lueurs des astres, y marcher.
Ma pensée habita les chênes de Dodone ;
La lourde clef du Rêve à ma ceinture sonne,
Et, détournant les yeux de ces âges mauvais,
Je suis un familier du Silence, — et je vais !...
Je ressens, au nom seul des amours ou des haines,
Cette pitié qui tord les bras levés des chênes.
— Mais, déjà la lisière apparaît ! Hâtons-nous.
Lucioles, bluets de feu, peuplez les houx ;
Souffles des frondaisons, esprits du lieu sauvage,
Flottez, acres senteurs de l'herbe après l'orage !
Gommes d'ambre, coulez sur le tronc rouge et vert
Des arbustes !... Chevreuils, partez, sous le couvert !
Puisque le cri d'éveil qui sort des nids de mousses
(Grâce au minuit des bois) charme les femmes douces,
Ô Muse, en cet exil sacré fuyons tous deux !
Aquilons, agitez les pins sur les aïeux,
Qu'ils reposent en paix sous vos lyres obscures !
Sur les lierres tombez, ô pleurs d'or des ramures !...
Miroir du rossignol, la source de cristal,
Bruissante, reluit sur le sable natal :
C'est l'heure où le dolmen fait luire entre ses brèches
Des monceaux, aux tons d'or fané, de feuilles sèches ;
La clairière s'emplit de visages voilés ;
Au loin brillent les ifs, par la lune emperlés ;
Brume de diamants, l'air fume : les fleurs, l'herbe
Et le roc sont baignés dans le voile superbe...
Gloire aux œuvres des cieux ! Livrez-moi vos secrets,
Germes, sèves, frissons, ô limbes des forêts !

(Contes cruels)



FRANÇOIS COPPÉE

FRANÇOIS COPPÉE

1842

L E plus populaire des poètes contemporains, François Coppée, est né à Paris en 1842. On le mit au lycée Saint-Louis ; mais, dernier enfant d'un père et d'une mère dont le cœur était plus haut que la fortune, il ne put achever ses études, et, pour alléger les charges de sa famille, il entra comme employé au Ministère de la guerre. Plus tard, il fut nommé bibliothécaire au Sénat, puis archiviste du Théâtre-Français. Il démissionna en 1884, après son élection à l'Académie française, où il est le successeur de Victor de Laprade, qui avait succédé lui-même à Alfred de Musset.

M. François Coppée publiait à vingt-quatre ans son premier volume, *Le Reliquaire* (1866), bientôt suivi des *Intimités* (1868), et quelques initiés le tenaient déjà pour un maître, quand la glorieuse soirée du *Passant* (14 janvier 1869) révéla tout a coup son nom au grand public. Depuis, il a mené de front, avec un égal bonheur, son œuvre lyrique et son œuvre dramatique, s'appliquant à la double tâche qu'il semble s'être imposée au début de sa carrière : réconcilier la réalité avec la poésie, et le théâtre avec l'idéal.

Nous ne devons point parler ici de son œuvre dramatique, bien qu'il soit un des rares poètes qui aient, comme il le dit lui-même,

..... su charmer quelquefois
Ce temps d'opéra-bouffe et de drame bourgeois.

Tout le monde a lu ou entendu ces émouvantes scènes : Deux douleurs (1870), *Fais ce que dois* (1871), *L'Abandonnée* (1871) ; ces délicieuses idylles : *Le Luthier de Crémone* (1876) et *Le Trésor* (1879) ; ces puissants drames : *Madame de Maintenon* (1881), *Severo Torelli* (1883), *Les Jacobines* (1885).

L'œuvre lyrique de M. François Coppée n'est ni moins variée ni moins considérable. On en peut grouper ainsi les divers éléments : poèmes de la vie moderne, poèmes intimes, poèmes historiques ou légendaires. Ces derniers, contenus pour la plupart dans le recueil intitulé *Les Récits et les Élégies* (1878), comptent parmi les productions les plus achevées, sinon les plus originales du poète. Si l'avenir devait ajouter à la *Légende des Siècles* quelques feuillets intercalaires, pour compléter le cycle de nos « petites épopées », n'y transcrirait-on pas, avec les plus belles pages épiques de Leconte de Lisle et de Théodore de Banville, les poèmes qui s'appellent : *La Bénédiction*, *L'Hirondelle du Bouddha*, *Le Liseron*, *La Tête de la Sultane* ?

Les poésies intimes de M. François Coppée forment trois courts recueils, publiés à de longs intervalles : Les Intimités (1868), L'Exilée (1876), Arrière-Saison (1887). — Trois amours : le premier plus sensuel, le second plus pur, le dernier plus tendre. — Qu'on y joigne Olivier (1875), cette demi-confession romanesque ; qu'on relise dans Le Cahier rouge (1874.) et dans les Poésies diverses (1887), les admirables élégies : Désir dans le spleen, L'Anneau, Vieux brouillon de lettre, et l'on reconstituera sans peine toute l'histoire intérieure d'une vie d'affection, histoire où quelques-uns estiment que le poète a mis le plus haut de son art comme le plus profond de son âme.

Bien qu'on puisse préférer telle ou telle autre partie de son œuvre, c'est, sans contredit, dans les poèmes de la vie contemporaine, dans les tableaux réalistes et domestiques qu'éclate le mieux l'originalité de M. François Coppée. Il est, par-dessus tout, l'auteur des *Poèmes modernes* et de *La Grève des Forgerons* (1869), *des Humbles* (1872) et *des Contes en vers* (1881). Il a presque inauguré le genre où Sainte-Beuve et Brizeux s'étaient timidement essayés. Il a presque créé la langue, — ce vers « moderniste » d'autant plus poétique qu'il se confond davantage avec la prose par la familiarité du vocabulaire et la simplicité de la tournure. Enfin, le sentiment lui-même est nouveau, — cet unique et piquant mélange de mélancolie et de malice, d'attendrissement et d'ironie, qui a dicté *Le Banc*, *Les perirs Bourgeois*, *Un Fils* et *La Marchande de journaux*. Car ne semble-t-il pas, en vérité, qu'on trouve à la fois chez M. Coppée un témoin naïf et un critique avisé, un poète lyrique et un gamin de Paris ? Mais la malice est sans arrière-pensée, l'ironie est sans fiel, et l'émotion partout domine, pleine de sympathie et de pitié, bien faite pour aller droit au cœur, où elle va.

Les grands poètes romantiques s'étaient nourris d'idées et de sentiments généraux ; il les avaient exaltés en des rythmes aux larges ailes, mais à l'essor

souvent trop vague. En vertu de l'universelle loi de réaction, après eux devait naître une poésie aux qualités et aux défauts contraires, moins large et plus précise. La poésie de détail, voilà, en effet, ce que représente excellemment M. François Coppée. Il est venu après Victor Hugo comme Téniers après Rubens, comme Gérard Dov après Rembrandt. Pareil à ces « petits maîtres » flamands et hollandais avec lesquels il a tant de ressemblances, il a rapproché l'art de la foule sans l'éloigner des artistes. Il plaît aux simples par la simplicité vraie de ses conceptions, aux raffinés par le raffinement merveilleux de son faire ; et c'est pourquoi — rare exception ! — il est de ceux dont la popularité ne saurait diminuer la gloire.

Les œuvres complètes de M. François Coppée ont été éditées par Alphonse Lemerre.

AUGUSTE DORCHAIN.

LES AÏEULES

A la fin de juillet les villages sont vides.
Depuis longtemps déjà des nuages livides,
Menaçant d'un prochain orage à l'occident,
Conseillaient la récolte au laboureur prudent.
Donc, voici la moisson, et bientôt la vendange :
On aiguise les faux, on prépare la grange,
Et tous les paysans, dès l'aube rassemblés,
Joyeux, vont à la fête opulente des blés.
Or, pendant tout ce temps de travail, les aïeules,
Au village, devant les portes, restent seules,
Se chauffant au soleil et branlant le menton,
Calmes et les deux mains jointes sur leur bâton ;
Car les travaux des champs leur ont courbé la taille.

Avec leur long fichu peint de quelque bataille,
Leur jupe de futaine et leur grand bonnet blanc,
Elles restent ainsi tout le jour sur un banc,
Heureuses, sans penser peut-être et sans rien dire,
Adressant un béat et mystique sourire
Au clair soleil, qui dore au loin le vieux clocher
Et mûrit les épis que leurs fils vont faucher.

Ah ! c'est la saison douce et chère aux bonnes vieilles !
Les histoires autour du feu, les longues veilles
Ne leur conviennent plus. Leur vieux mari, l'aïeul,
Est mort ; et, quand on est très vieux, on est tout seul :
La fille est au lavoir, le gendre est à sa vigne.
C'est triste, et cependant encore on se résigne,
S'il fait un beau soleil aux rayons réchauffants.
Elles aimaient naguère à bercer les enfants.
Le cœur des vieilles gens, surtout à la campagne,
Bat lentement et très volontiers s'accompagne
Du mouvement rythmique et calme des berceaux.
Mais les petits sont grands aujourd'hui ; ces oiseaux
Ont pris leur vol ; ils n'ont plus besoin de défense ;
Et voici que les vieux, dans leur seconde enfance,
N'ont même plus, hélas ! ce suprême jouet.

Elles pourraient encor bien tourner le rouet ;
Mais sur leurs yeux pâlis le temps a mis son voile ;
Leurs maigres doigts sont las de filer de la toile ;
Car de ces mêmes mains, que le temps fait pâlir,
Elles ont déjà dû souvent ensevelir
Des chers défunts la froide et lugubre dépouille
Avec ce même lin filé par leur quenouille.

Mais ni la pauvreté constante, ni la mort
Des troupeaux, ni le fils aîné tombant au sort,
Ni la famine après les mauvaises récoltes,
Ni les travaux subis sans cris et sans révoltes,
Ni la fille, servante au loin, qui n'écrit pas,

Ni les mille tourments qui font pleurer tout bas,
En cachette, la nuit, les craintives aïeules,
Ni la foudre du ciel incendiant les meules,
Ni tout ce qui leur parle encore du passé
Dans l'étroit cimetière, à l'église adossé,
Où vont jouer les blonds enfants après l'école
Et qui cache, parmi l'herbe et la vigne folle,
Plus d'une croix de bois qu'elles connaissent bien,
Rien n'a troublé leur cœur héroïque et chrétien.
Et maintenant, à l'âge où l'âme se repose,
Elles ne semblent pas désirer autre chose
Que d'aller en été s'asseoir, vers le midi,
Sur quelque banc de pierre au soleil attiédi,
Pour regarder d'un œil plein de sereine extase
Les canards bleus et verts caquetant dans la vase,
Entendre la chanson des laveuses, et voir
Les chevaux de labour descendre à l'abreuvoir.
Leur sourire d'enfant et leur front blanc qui tremble
Rayonnent de bien-être et de candeur : il semble
Qu'elles ne songent plus à leurs chagrins passés,
Qu'elles pardonnent tout, et que c'est bien assez
Pour elles que d'avoir, dans leurs vieilles années,
Les peines d'autrefois étant bien terminées,
Et pour donner la joie à leurs quatre-vingts ans,
Le grand soleil, ce vieil ami des paysans.

(Le Reliquaire)

*

* *

E soleil froid donnait un ton rose au grésil,

L Et le ciel de novembre avait des airs d'avril.
Nous voulions profiter de la belle gelée.
Moi chaudement vêtu, toi bien emmitouflée
Sous le manteau, sous la voilette et sous les gants,
Nous franchissions, parmi les couples élégants,
La porte de la blanche et joyeuse avenue,
Quand soudain jusqu'à nous une enfant presque nu:
Et livide, tenant des fleurettes en main,
Accourut, se frayant à la hâte un chemin
Entre les beaux habits et les riches toilettes,
Nous offrir un petit bouquet de violettes.
Elle avait deviné que nous étions heureux
Sans doute, et s'était dit : « Ils seront généreux. »
Elle nous proposa ses fleurs d'une voix douce,
En souriant avec ce sourire qui tousse.
Et c'était monstrueux, cette enfant de sept ans
Qui mourait de l'hiver en offrant le printemps.
Ses pauvres petits doigts étaient pleins d'engelures.
Moi, je sentais le fin parfum de tes fourrures,
Je voyais ton cou rose et blanc sous la fanchon,
Et je touchais ta main chaude dans ton manchon.
— Nous fîmes notre offrande, amie, et nous passâmes ;
Mais la gaîté s'était envolée, et nos âmes
Gardèrent jusqu'au soir un souvenir amer.

Mignonne, nous ferons l'aumône cet hiver.

(Intimités)

LA BÉNÉDICTION

Or, en mil huit cent neuf, nous prîmes Saragosse.

J'étais sergent. Ce fut une journée atroce.
La ville prise, on fit le siège des maisons,
Qui, bien closes, avec des airs de trahisons,
Faisaient pleuvoir les coups de feu par leurs fenêtres.
On se disait tout bas : « C'est la faute des prêtres. »
Et, quand on en voyait s'enfuir dans le lointain,
Bien qu'on eût combattu dès le petit matin,
Avec les yeux brûlés de poussière et la bouche
Amère du baiser sombre de la cartouche,
On fusillait gaîment et soudain plus dispos
Tous ces longs manteaux noirs et tous ces grands chapeaux.
Mon bataillon suivait une ruelle étroite.
Je marchais, observant les toits à gauche, à droite,
À mon rang de sergent, avec les voltigeurs,
Et je voyais au ciel de subites rougeurs
Haletantes ainsi qu'une haleine de forge.
On entendait des cris de femmes qu'on égorge,
Au loin, dans le funèbre et sourd bourdonnement.
Il fallait enjamber des morts à tout moment.
Nos hommes se baissaient pour entrer dans les bouges,
Puis en sortaient avec leurs baïonnettes rouges,
Et du sang de leurs mains faisaient des croix au mur ;
Car dans ces défilés il fallait être sûr
De ne pas oublier un ennemi derrière.
Nous allions sans tambour et sans marche guerrière.
Nos officiers étaient pensifs. Les vétérans,
Inquiets, se serraient les coudes dans les rangs
Et se sentaient le cœur faible d'une recrue.

Tout à coup, au détour d'une petite rue,
On nous crie en français : « À l'aide ! » En quelques bonds
Nous joignons nos amis en danger, et tombons
Au milieu d'une belle et grave compagnie
De grenadiers chassée avec ignominie
Du parvis d'un couvent seulement défendu
Par vingt moines, démons noirs au crâne tondu,
Qui sur la robe avaient la croix de laine blanche,

Et qui, pieds nus, le bras sanglant hors de la manche,
Les assommaient à coups d'énormes crucifix.
Ce fut tragique : avec tous les autres je fis
Un feu de peloton qui balaya la place.
Froidement, méchamment, car la troupe était lasse
Et tous nous nous sentions des âmes de bourreaux,
Nous tuâmes ce groupe horrible de héros.
Et cette action vile une fois consommée,
Lorsque se dissipa la compacte fumée,
Nous vîmes, de dessous les corps enchevêtrés,
De longs ruisseaux de sang descendre les degrés.
— Et, derrière, s'ouvrait l'église, immense et sombre.

Les cierges étoilaient de points d'or toute l'ombre ;
L'encens y répandait son parfum de langueur ;
Et, tout au fond, tourné vers l'autel, dans le chœur,
Comme s'il n'avait pas entendu la bataille,
Un prêtre en cheveux blancs et de très haute taille
Terminait son office avec tranquillité.

Ce mauvais souvenir si présent m'est resté
Qu'en vous le racontant je crois tout revoir presque :
Le vieux couvent avec sa façade moresque,
Les grands cadavres bruns des moines, le soleil
Faisant sur les pavés fumer le sang vermeil,
Et, dans l'encadrement noir de la porte basse,
Ce prêtre et cet autel brillant comme une châsse,
Et nous autres cloués au sol, presque poltrons.

Certes ! j'étais alors un vrai sac à jurons,
Un impie ; et plus d'un encore se rappelle
Qu'on me vit une fois, au sac d'une chapelle,
Pour faire le gentil et le spirituel,
Allumer une pipe aux cierges de l'autel.
Déjà j'étais un vieux traîneur de sabretache ;
Et le pli que donnait ma lèvre à ma moustache
Annonçait un blasphème et n'était pas trompeur.

— Mais ce vieil homme était si blanc qu'il me fit peur.

« Feu ! » dit un officier.

Nul ne bougea. Le prêtre
Entendit, à coup sûr, mais n'en fit rien paraître,
Et nous fit face avec son grand saint sacrement ;
Car sa messe en était arrivée au moment
Où le prêtre se tourne et bénit les fidèles.
Ses bras levés avaient une envergure d'ailes.
Et chacun recula, lorsque avec l'ostensoir
Il décrivit la croix dans l'air et qu'on put voir
Qu'il ne tremblait pas plus que devant les dévotes.
Et quand sa belle voix, psalmodiant les notes,
Comme font les curés dans tous leurs *Oremus*,
Dit :

« *Benedicat vos omnipotens Deus,* »

« Feu ! — répéta la voix féroce, — ou je me fâche. »

Alors un d'entre nous, un soldat, mais un lâche,
Abaissa son fusil et fit feu. Le vieillard
Devint très pâle, mais, sans baisser son regard
Étincelant d'un sombre et farouche courage :

« *Pater et Filius,* » reprit-il.

Quelle rage
Ou quel voile de sang affolant un cerveau
Fit partir de nos rangs un coup de feu nouveau ?
Je ne sais ; mais pourtant cette action fut faite.
Le moine, d'une main s'appuyant sur le faîte
De l'autel et tâchant de nous bénir encor
De l'autre, souleva le lourd ostensor d'or.
Pour la troisième fois il traça dans l'espace
Le signe du pardon, et, d'une voix très basse,
Mais qu'on entendit bien, car tous bruits s'étaient tus,
Il dit, les yeux fermés :

« *Et Spiritus sanctus.* »

Puis tomba mort, ayant achevé sa prière.

L'ostensoir rebondit par trois fois sur la pierre.
Et, comme nous restions, même les vieux troupiers,
Sombres, l'horreur vivante au cœur et l'arme aux pieds,
Devant ce meurtre infâme et devant ce martyr :

« *Amen !* » dit un tambour en éclatant de rire.

(*Poèmes modernes*)

PETITS BOURGEOIS

Je n'ai jamais compris l'ambition. Je pense
Que l'homme simple trouve en lui sa récompense,
Et le modeste sort dont je suis envieux,
Si je travaille bien et si je deviens vieux,
Sans que mon cœur de luxe ou de gloire s'affame,
C'est celui d'un vieil homme avec sa vieille femme,
Aujourd'hui bons rentiers, hier petits marchands,
Retirés tout au bout du faubourg, près des champs.
Oui, cette vie intime est digne du poète.
Voyez : Le toit pointu porte une girouette,
Les roses sentent bon dans leurs carrés de buis,
Et l'ornement de fer fait bien sur le vieux puits.
Près du seuil, dont les trois degrés forment terrasse,
Un paisible chien noir, qui n'est guère de race,
Au soleil de midi, dort, couché sur le flanc.
Le maître, en vieux chapeau de paille, en habit blanc,
Avec un sécateur qui lui sort de la poche,

Marche dans le sentier principal et s'approche
Quelquefois d'un certain rosier de sa façon
Pour le débarrasser d'un gros colimaçon.
Sous le bosquet, sa femme est à l'ombre et tricote ;
Auprès d'elle le chat joue avec la pelote.
La treille est faite avec des cercles de tonneaux,
Et sur le sable fin sautillent les moineaux.
Par la porte, on peut voir, dans la maison commode,
Un vieux salon meublé selon l'ancienne mode,
Même quelques détails vaguement aperçus :
Une pendule avec Napoléon dessus
Et des têtes de sphinx à tous les bras de chaise.
Mais ne souriez pas, car on doit être à l'aise,
Heureux du jour présent et sûr du lendemain,
Dans ce logis de sage observé du chemin.
Là sont des gens de bien, sans regret, sans envie,
Et qui font comme ont fait leurs pères. Dans leur vie,
Tout est patriarcal et traditionnel.
Ils mettent de côté la bûche de Noël,
Ils songent à l'avance aux lessives futures,
Et, vers le temps des fruits, ils font des confitures.
Ils boivent du cassis, innocente liqueur !
Et chez eux tout est vieux, tout, excepté le cœur.
Ont-ils tort, après tout, de trouver nécessaires
Le premier jour de l'an et les anniversaires,
D'observer le carême et de tirer les Rois,
De faire, quand il tonne, un grand signe de croix,
D'être heureux que la fleur embaume et l'herbe croisse,
Et de rendre le pain bénit à leur paroisse ?
— Ceux-là seuls ont raison qui, dans ce monde-ci,
Calmes et dédaigneux du hasard, ont choisi
Les douces voluptés que l'habitude engendre. —
Chaque dimanche, ils ont leur fille avec leur gendre ;
Le jardinet s'emplit du rire des enfants,
Et, bien que les après-midi soient étouffants,
L'on puise et l'on arrose, et la journée est courte.
Puis, quand le pâtissier survient avec la tourte,

On s'attable au jardin, déjà moins échauffé,
Et la lune se lève au moment du café.
Quand le petit garçon s'endort, on le secoue,
Et tous s'en vont alors, baisés sur chaque joue,
Monter dans l'omnibus voisin, contents et las,
Et chargés de bouquets énormes de lilas.

— Merci bien, bonnes gens, merci bien, maisonnette,
Pour m'avoir, l'autre jour, donné ce rêve honnête,
Qu'en m'éloignant de vous mon esprit prolongeait
Avec la jouissance exquise du projet.

(Les Humbles)

LA SŒUR NOVICE

LORSQUE tout douloureux regret fut mort en elle
Et qu'elle eut bien perdu tout espoir décevant,
Résignée, elle alla chercher dans un couvent
Le calme qui prépare à la vie éternelle.

Le chapelet battant la jupe de flanelle,
Et pâle, elle venait se promener souvent
Dans le jardin sans fleurs, bien abrité du vent,
Avec ses plants de choux et sa vigne en tonnelle.

Pourtant elle cueillit, un jour, dans ce jardin,
Une fleur exhalant un souvenir mondain,
Qui poussait là malgré la sainte obédience ;

Elle la respira longtemps, puis, vers le soir,

Saintement, ayant mis en paix sa conscience,
Mourut, comme s'éteint l'âme d'un encensoir.

(Les Humbles)

** *

LE soir, au coin du feu, j'ai pensé bien des fois
À la mort d'un oiseau, quelque part, dans les bois.
Pendant les tristes jours de l'hiver monotone,
Les pauvres nids déserts, les nids qu'on abandonne,
Se balancent au vent sur le ciel gris de fer.
Oh ! comme les oiseaux doivent mourir l'hiver !
Pourtant, lorsque viendra le temps des violettes,
Nous ne trouverons pas leurs délicats squelettes
Dans le gazon d'avril, où nous irons courir.
Est-ce que les oiseaux se cachent pour mourir ?

(Promenades et Intérieurs)

** *

COMME le champ de foire est désert, la baraque
N'est pas ouverte, et, sur son perchoir, le macaque
Cligne ses yeux méchants et grignote une noix

Entre la grosse caisse et le chapeau chinois ;
Et deux bons paysans sont là, bouche béante,
Devant la toile peinte où l'on voit la géante,
Telle qu'elle a paru jadis devant les cours,
Soulevant décemment ses jupons un peu courts
Pour qu'on ne puisse pas supposer qu'elle triche,
Et montrant son mollet à l'empereur d'Autriche.

(Promenades et Intérieurs)

** *

N'EST-CE pas ? ce serait un bonheur peu vulgaire
D'être, non pas curé, mais seulement vicaire
Dans un vieil évêché de province, très loin,
Et d'avoir, tout au fond de la nef, dans un coin,
Un confessionnal recherché des dévotes.
On recevrait des fruits glacés et des compotes ;
On serait latiniste et gourmand achevé ;
Et, par la rue où l'herbe encadre le pavé,
On viendrait tous les jours une heure à Notre-Dame,
Faire un somme, bercé d'un murmure de femme.

(Promenades et Intérieurs)

** *

D EPUIS que son garçon est parti pour la guerre,
La veuve met les deux couverts comme naguère,
Sert la soupe, remplit un grand verre de vin,
Puis, sur le seuil, attend qu'un envoyé divin,
Un pauvre, passe là pour qu'elle le convie.
Il en vient tous les jours. Donc son fils est en vie,
Et la vieille maman prend sa peine en douceur
Mais l'épicier d'en face est un libre-penseur
Et songe : — Peut-on croire à de telles grimaces ?
Les superstitions abrutissent les masses.

(Promenades et Intérieurs)

SUR LA TERRASSE DU CHÂTEAU DE R...

D EVANT le pur, devant le vaste ciel du soir,
Où scintillaient déjà quelques étoiles pâles,
Sur la terrasse, avec des fichus et des châles,
Toute la compagnie avait voulu s'asseoir.

Devant nous l'étendue immense, froide et grise,
D'une plaine, la nuit, à la fin de l'été.
Puis un silence, un calme, une sérénité !
Pas un chant de grillon, pas un souhfle de brise.

Nos cigares étaient les seuls points lumineux ;
Les femmes avaient froid sous leurs manteaux de laine ;
Tous se taisaient, sentant que la parole humaine
Romprait le charme pur qui pénétrait en eux.

Près de moi, s'éloignant du groupe noir des femmes,
La jeune fille était assise de profil,
Et, brillant du regret des anges en exil,
Son regard se levait vers le pays des âmes.

Ses mains blanches, ses mains d'enfant sur ses genoux
Se joignaient faiblement, presque avec lassitude,
Et ses yeux exprimaient, comme son attitude,
Tout ce que la souffrance a de cher et de doux.

Elle semblait frileuse en son lourd plaid d'Écosse
Et pourtant souriait, heureuse vaguement,
Mais ce sourire était si faible en ce moment
Qu'il avait plutôt l'air d'une ride précoce.

Pourquoi donc ai-je alors rêvé de la saison
Qui dépouille les bois sous la bise plus aigre,
Et pourquoi ce sillon dans la joue un peu maigre
M'a-t-il inquiété bien plus que de raison ?

Je connais cette enfant ; elle n'est que débile.
Depuis le bel été passé dans ce château,
Elle va mieux. C'est moi qui lui mets son manteau,
— Lorsque le vent fraîchit, — d'une main malhabile.

J'ai ma place auprès d'elle, à l'heure des repas,
Je la gronde parfois d'être à mes soins rebelle,
Et, tout en plaisantant, c'est moi qui lui rappelle
Le cordial amer qu'elle ne prendrait pas.

Elle ne peut nous être aussi vite ravie !...
— Non ! mais devant ce ciel calme et mystérieux,
Avec ce doux reflet d'étoile dans les yeux,
Cette enfant m'a paru trop faible pour la vie ;

Et, sans avoir pitié, je n'ai pas pu prévoir

Tout ce qui doit changer en ride ce sourire
Et flétrir dans les pleurs ce regard où se mire
Le charme triste et pur de l'automne et du soir.

(Le Cahier rouge)

DÉSIR DANS LE SPLEEN

TOUT vit, tout aime ! et moi, triste et seul, je me dresse
Ainsi qu'un arbre mort sur le ciel du printemps.
Je ne peux plus aimer, moi qui n'ai que trente ans,
Et je viens de quitter sans regrets ma maîtresse.

Je suis comme un malade aux pensers assoupis
Et qui, plein de l'ennui de sa chambre banale,
N'a pour distraction stupide et machinale
Que de compter des yeux les fleurs de son tapis.

Je voudrais quelquefois que ma fin fût prochaine,
Et tous ces souvenirs, jadis délicieux,
Je les repousse, ainsi qu'on détourne les yeux
Du portrait d'un aïeul dont le regard vous gêne.

Même du vieil amour qui m'a tant fait pleurer,
Plus de trace en ce cœur, blasé de toute chose,
Pas plus que n'a laissé de trace sur la rose
L'ombre du papillon qui vient de l'effleurer.

Ô figure voilée et vague en mes pensées,
Rencontre de demain que je ne connais pas,

Courtisane accoudée aux débris d'un repas
Ou jeune fille blanche aux paupières baissées,

Oh ! parais ! si tu peux encore électriser
Ce misérable cœur sans désir et sans flamme,
Me rendre l'infini dans un regard de femme
Et toute la nature en fleur dans un baiser.

Viens ! Comme les marins d'un navire en détresse
Jettent, pour vivre une heure, un trésor à la mer,
Viens ! je te promets tout, âme et cœur, sang et chair,
Tout, pour un seul instant de croyance ou d'ivresse !

(Le Cahier rouge)

LE LISERON

PRÈS de la vieille Egra, dans la Bohême noire,
Rude et sombre contrée à la sanglante histoire,
Le pâtre au voyageur désigne encor du doigt
Un très ancien moutier des sœurs de Saint-Benoît,
Écroulé sous l'assaut des lierres parasites.

Du temps que Sigismond fit contre les Hussites
L'épouvantable guerre où tant de sang coula,
Cette maison avait pour abbesse Thécla,
Qu'on honore à présent comme une bienheureuse.
Fleur délicate éclore en cette époque affreuse,
Thécla, dès sa première enfance, avait été
Un modèle d'ardente et douce charité.
Au ciel noir de ce temps on voyait cette étoile.
Noble et belle, elle avait à vingt ans pris le voile

Et portait le bâton pastoral et l'anneau
Comme saint Dominique et comme saint Bruno.
Trouvant toute faiblesse aux autres naturelle,
Eile n'était jamais assez dure pour elle,
Voulait qu'on l'éveillât dans son premier sommeil
Et portait sur la chair un cilice pareil
À la robe de crin des vieux anachorètes.
Mais ces austérités qu'elle tenait secrètes
Et que lui reprochait parfois son confesseur,
N'altéraient point l'exquise et charmante douceur
De son commandement sur ses bénédictines.
Goûtant la poésie et les lettres latines,
Elle expliquait le sens des textes les moins clairs,
Au grand étonnement des lettrés et des clercs.
Mais l'abbesse était bonne encor plus que savante ;
Des pauvres elle était la très humble servante
Et parfois, dans la rue, embrassait un lépreux.
Elle avait accompli des miracles nombreux.
Un jour, au lever-Dieu, devant tous les fidèles,
Elle avait imposé silence aux hirondelles
Oui, dans la nef gothique ayant fait leurs abris,
Troublaient en ce moment l'office de leurs cris ;
Et, sur l'ordre sorti de ses lèvres naïves,
S'envolant aussitôt sous les vieilles ogives,
Jusqu'au *Benedicat* les oiseaux s'étaient tus.
Au loin se répandait l'odeur de ses vertus,
Ainsi qu'un vent du sud tout parfumé de roses.
Ses deux mains pour donner étaient toujours décloses ;
Et quand elle passait, grande sous le froc blanc,
Ses beaux regards baissés, le chapelet au flanc,
Sa personne unissait dans un divin mélange
La grâce de la femme et la force de l'ange.

Dans ce cœur tout céleste, il n'était donc resté
Aucun attachement pour la terre, excepté
Le vif amour des fleurs qu'avait la bonne sainte.
Elle les adorait. Devant une jacinthe,

Une pervenche, un lis, une rose, un œillet,
Son regard attendri tout à coup se mouillait.
Ainsi que d'un penchant coupable à la mollesse,
Elle s'en accusait ; mais c'était sa faiblesse.
Elle avait dans son cœur, tout bas interrogé,
Comme le sentiment d'un amour partagé
Devant ses chères fleurs. Autour de sa fenêtre,
Un églantier grimpait qui semblait la connaître ;
Comme si de la voir le jasmin fût charmé,
Pour elle il exaltait son arôme embaumé
Et doux comme une voix qui murmure : « Je t'aime ! »
Quand venait la Toussaint, la pâle chrysanthème
Lui souriait encor sous les feuillages bruns ;
Et les fleurs lui rendaient son amour en parfums.

Or, ce fut dans la paix profonde de ce cloître
Dont le pieux renom ne cessait de s'accroître,
Qu'un jour une nouvelle affreuse pénétra.

Après avoir rompu le colloque d'Egra,
Procope le Tondu, le chef des Taborites,
Relevait l'étendard des doctrines proscrites
Que Jean Huss proclama du haut de son bûcher,
Et contre l'Empereur s'apprêtait à marcher ;
Et Thécla savait bien que si son monastère
Se trouvait sur les pas de l'horrible sectaire,
Il l'anéantirait par la flamme et le fer
Et n'épargnerait point ces béguines d'enfer
Qui relevaient du pape, ainsi que leur abbesse,
Et qui communiaient sous une seule espèce.

Sauve qui peut ! Le cri de terreur est jeté.
L'Eger roule à présent un flot ensanglanté
Où des cadavres nus s'en vont à la dérive.
Car Procope a quitté Tabor ! Procope arrive !
Au rappel de l'affreux tambour qu'on fabriqua
Avec la rude peau du borgne Jean Ziska,

Tous sont venus, Saxons, Bohèmes et Moraves.
Procopé arrive! Il marche, avec vingt mille braves,
Trente canons de siège et deux cents chariots,
Sur Fritz le Querelleur et ses Impériaux.
S'il rencontre un couvent, il le brûle et massacre
Quiconque est tonsuré, moine, abbé, clerc ou diacre.
Il est pieux, austère, impassible, inhumain,
Atroce ; il a toujours l'Évangile à la main.
Parmi des flots de sang et des torrents de larmes,
Il passe. Ses soldats, dans un couvent de carmes,
Ont pris ces malheureux, leur ont coupé les pieds,
Puis, monstrueux bourreaux, sur ces estropiés
Frappant tous à grands coups de gaule et de lanière,
Les ont martyrisés d'une telle manière
Qu'ils les ont fait courir sur leurs moignons sanglants
Aussi, par les chemins, pauvres fuyards tremblants,
Portant leurs vases d'or et leurs saintes reliques,
On ne rencontre plus que prêtres catholiques
Qui demandent asile et de qui nul ne veut.
Car Procopé est en route ! Il vient ! Sauve qui peut !

Mais plus se rapprochait la sanguinaire armée,
Et moins Thécla semblait avoir l'âme alarmée ;
Elle était sans terreur, comme un ancien martyr ;
Et, quand un paysan vint, un soir, l'avertir
Que des troupes sonnant une marche guerrière
Venaient par le chemin qui longeait la rivière,
L'abbesse fit ouvrir, contre tous les avis,
La grande porte et fit baisser le pont-levis.
Puis elle conduisit ses sœurs et ses novices
Dans le chœur éclairé comme pour les offices,
Et leur fit réciter les prières des morts.

Sur un bai-brun rétif et qui blanchit le mors,
Voici Procopé. Il vient dans un bruit de fanfare ;
Et sur le ciel sanglant derrière lui s'effare
Le sombre gonfanon des Frères de Tabor,

Sur lequel est brodé le grand Calice d'or.
Les routes du vallon sont toutes occupées
Par un fourmillement de lances et d'épées ;
Et huit bœufs, balayant la terre du fanon,
Traînent auprès du chef un énorme canon
Autour duquel s'enroule une guivre de bronze,
Lourde pièce fondue en mil quatre cent onze
Par Ali, le sorcier de Prague, et dont le son
Était si foudroyant qu'il donnait le frisson
Aux plus vieux batailleurs jusqu'au fond de leurs chausses
Et faisait avorter au loin les femmes grosses.

Sous les murs du couvent, juste au milieu du val,
Procopé le Tondu descendit de cheval,
Et, se tournant alors vers les gens de sa suite :

« Cage ouverte ! dit-il, les oiseaux sont en fuite ;
Nous arrivons trop tard. »

Et, le sourcil froncé,
Farouche, il s'avança jusqu'au bord du fossé.
Mais, après un regard sous le vieux portail sombre,
Il recula, voyant une lueur dans l'ombre.
C'était l'église ouverte, et les cierges flambants,
L'autel avec sa croix, les nonnes sur leurs bancs ;
Et tout à coup l'abbesse et ses bénédictines,
Sans aucun tremblement dans leurs voix argentines,
Entonnèrent un triste et long *Pie Jesu*.
Saisi par un émoi qu'il n'avait jamais eu,
L'homme hésita. Très brave, il estimait les braves.
Il fit camper et mettre aux chevaux les entraves,
Ota son morion et but un verre d'eau.
Puis, prenant à l'écart Ruprecht de la Moldau :

« Frère, j'ai du penchant pour cette brave abbesse,
Lui dit-il. L'huis qu'on m'ouvre et le pont qu'on m'abaisse
Me gênent. Je serais trop lâchement vainqueur
De vingt filles chantant des prières en chœur.

Épargnons-les. »

Ruprecht fut d'un avis contraire :
« Prends garde d'irriter nos hommes, vaillant frère :
Cette nonne les brave ; et d'ailleurs sois certain
Que ces femmes en blanc qui beuglent du latin
À leur premier aspect tomberont en syncope.
Livre-nous ce moutier, c'est plus sûr. »

Mais Procope

N'écoute déjà plus celui qui lui répond.
Il a pris un parti. Revenant vers le pont
Et défiant des yeux le calme monastère,
Il tire son épée et plante l'arme en terre.

« Au nom du Père, au nom du Fils et de l'Esprit,
Dit-il, si mon estoc prend racine et fleurit
Cette nuit, c'est qu'alors Dieu veut que ces chrétiennes
Chantent paisiblement désormais leurs antiennes ;
Et dès l'aube, aussi vrai que Jean Huss fut martyr,
Sans leur faire aucun mal, je m'engage à partir. »

Puis, le soldat s'en fut reposer sous sa tente.

La nuit vint, nuit sereine, étoilée, éclatante,
Et dont le clair de lune argentait tout l'azur ;
Et les nonnes en chœur, dans l'air tranquille et pur,
Lançaient toujours le chant de leurs voix solennelles,
Qu'interrompait parfois le cri des sentinelles
Debout auprès des feux qui se courbaient au vent.

Enfin l'aurore emplit le ciel vers le levant.
Tout s'émut. Le son grêle et perçant des trompettes
Éveilla dans le camp les hommes et les bêtes ;
Le soleil du matin, oblique et froid encor,
Fit sur les fronts casqués courir un frisson d'or,
Et, sortant de sa tente au milieu d'un murmure,

Procope, revêtu déjà de son armure,
Revint au pont-levis pour revoir son estoc.
Du couvent, grand ouvert et calme sur le roc,
Toujours l'hymne pieux s'envolait dans la nue.
La lourde épée encore en terre, droite et nue,
N'avait pas pris racine et n'avait pas fleuri ;
Mais, pour vivre un seul jour, en une nuit mûri,
Un liseron, autour de la lame immobile,
Avait fait tourner sa spirale débile.
La moindre de ces fleurs que l'abbesse aimait tant
Tenait captif le glaive au reflet éclatant,
Et, suave et charmant comme un œil qui regarde,
Son frais calice bleu fleurissait sur la garde.

Procope demeura pendant un long moment,
Regardant l'humble fleur, songeant à son serment,
L'âme d'inquiétude et de stupeur frappée ;
Puis enfin :

« Donnez-moi, dit-il, une autre épée,
Et qu'on lève le camp !... Mon cheval !... Nous partons. »

Et, traînant après lui cavaliers et piétons
Qu'un liseron des bois avait remplis de crainte,
Il s'éloigna.

La fleur avait sauvé la sainte.

(Les Récits et les Élégies)

JUIN

DANS cette vie où nous ne sommes
Que pour un temps si tôt fini,
L'instinct des oiseaux et des hommes
Sera toujours de faire un nid ;

En d'un peu de paille ou d'argile
Tous veulent se construire, un jour,
Un humble toit, chaud et fragile,
Pour la famille et pour l'amour.

Par les yeux d'une fille d'Ève
Mon cœur profondément touché
Avait fait aussi ce doux rêve
D'un bonheur étroit et caché.

Rempli de joie et de courage,
À fonder mon nid je songeais ;
Mais un furieux vent d'orage
Vient d'emporter tous mes projets ;

Et sur mon chemin solitaire
Je vois, triste et le front courbé,
Tous mes espoirs brisés à terre
Comme les œufs d'un nid tombé.

(Les Mois)

PRISE DE VOILE

DANS la paisible rue où je passe souvent,
Un jour d'hiver, devant la porte d'un couvent,
Je vis, avec fracas, s'arrêter des carrosses.
Tous les chevaux portaient, ainsi que pour des noces,
Une rose à l'oreille ; et les laquais poudrés
Et superbes, tout droits sur leurs mollets cambrés,
Se tenaient à côté des portières ouvertes,
D'où sortaient, de velours et d'hermine couvertes,
Des femmes au regard de glace, au front hautain.
Je vis descendre aussi, sur ce trottoir lointain,
Des vieillards abritant de lévites fourrées
Leurs poitrines de croix et d'ordres chamarrées,
Des prélats violets, un cardinal romain,
Enfin le monde altier du faubourg Saint-Germain.
Tous ces patriciens, aux. grands airs durs et roides,
Se firent sur le seuil des politesses froides,
Puis, après maint salut pour se céder le pas,
Entrèrent dans l'église en mettant chapeau bas.
Et, lorsque fut enfin la foule disparue
Et qu'il ne resta plus dans la petite rue
Que les carrosses lourds aux panneaux blasonnés,
En écoutant causer deux drôles galonnés,
Je sus qu'il s'agissait d'une prise de voile.

Ainsi c'est ton rayon suprême, ô pure étoile,
C'est, ô candide fleur, ton suprême parfum,
Qui réunissent là tout ce monde importun !
Que t'apporte-t-il donc ? Une pitié banale.
Lorsque, offrant à Jésus ton âme virginale,
Tu viendras, le front pâle et les membres tremblants,
Telle qu'une épousée, en tes longs voiles blancs ;
Lorsque tu jureras d'une voix frémissante,
D'être pauvre toujours, chaste, humble, obéissante,
Et que tu sentiras un frisson dans tes os
Au froid contact, au bruit sinistre des ciseaux

Coupant brutalement tes boucles parfumées,
Que se passera-t-il dans les âmes gourmées
De ces heureux du jour, de tous ces contentés,
Qui, jusqu'aux pieds de Dieu, traînent leurs vanités ?
De quel enseignement sera ton sacrifice ?
L'un à quelque folie et l'autre à quelque vice
Retourneront sans doute au sortir de ce lieu,
Pauvre fille, où tu viens de dire au siècle adieu.
Ce soir, lorsque, ayant bu jusqu'au fond le calice,
Lasse d'être à genoux, saignant sous ton cilice
Et laissant jusqu'au sol tes mains jointes tomber,
Tu frémiras, craignant un jour de succomber
Sous le faix écrasant de tes saintes fatigues,
Ces hommes replongés déjà dans leurs intrigues,
Ces femmes se parant pour un plaisir nouveau,
T'oublieront dans ton cloître ainsi qu'en un tombeau !

Mais j'ai tort, ô ma sœur ! Mon âme peu chrétienne
Ne sait pas s'élever au niveau de la tienne.
C'est parce que le monde esc justement ainsi
Que ta jeunesse en fleur va se faner ici.
Pour tout le mal commis par les hommes impies,
Tu t'offres en victime innocente et l'expies.
Dans la stricte balance, au dernier jugement,
Tu crois qu'il suffira peut-être seulement,
Pour voir se relever le plateau des scandales,
Du poids de tes cheveux répandus sur les dalles.
Tu vas veiller, jeûner, languir, mais tu le veux.
Dans toute leur rigueur accomplis donc tes vœux.
Le fardeau des péchés du monde est rude et grave,
Ma pauvre sœur ! Pour tous les tyrans, sois esclave ;
Sois chaste, ô sainte enfant, pour tous les corrompus ;
Bonne, pour les pervers ; sobre, pour les repus ;
Sois pauvre, l'on voit tant d'avarices vantées ;
Souffre, il est des heureux ; prie, il est des athées !
Comme à Marie a dit l'archange Gabriel :
« Sois bénie ! » et quand même — affreux soupçon ! — le ciel

Vers qui tu tends tes bras suppliants serait vide,
Quand ce serait en vain, cœur d'idéal avide,
Que pour les égarés et les impénitents,
Étant belle, étant noble et riche, ayant vingt ans,
Tu viendrais d'accepter cette lente agonie,
Pour ton erreur sublime, ô ma sœur, sois bénie !

(Jeunes Filles)

VIEUX BROUILLON DE LETTRE

A DIEU ! J'ai peur d'aimer. Quittons-nous ce soir même.
Je te ferais souffrir et tu me rendrais fou.
Ainsi qu'une coquette ôte un collier qu'elle aime,
Je détache à regret tes bras blancs de mon cou.

Adieu ! L'Amour viendrait. Bornons-nous au caprice.
Ne nous torturons pas des larmes du départ.
Adieu ! Mon cœur blessé saigne à sa cicatrice.
J'ai tant souffert, vois-tu, pour avoir fui trop tard.

Adieu ! Pour nous punir de notre fantaisie,
L'Amour veille, il nous guette, et le malheur le suit,
Pareil à ce bourreau qu'une reine d'Asie
Postait pour égorger ses amants d'une nuit.

Huit jours tu m'appartins. — ô joie, ivresse, gloire ! —
Avec des soirs d'été pour sublime décor ;
Et, parmi les amours étoilant ma mémoire,
Nos amours sont ainsi que des planètes d'or.

Mais puis-je, pauvre et fier, te garder, toi, trop belle ?
C'est impossible, hélas ! Épargnons-nous des pleurs.
Si nous tardions encor, — la vie est si cruelle ! —
Nos soupirs d'aujourd'hui deviendraient des douleurs.

Ayons pitié de nous ! Fuyons-nous, mon amie !
Mais souffre qu'en un rêve où sont mouillés mes yeux,
Je te revoie encor dans mes bras endormie
Et pose entre tes seins le baiser des adieux !

(Contes en Vers et Poésies diverses)

AU JARDIN DU LUXEMBOURG

Cher et vieux Luxembourg ! — c'est vers cinquante-six
Que, dans les environs du palais Médicis,
S'étaient logés mes bons parents, dans la pensée
Que je serais ainsi tout proche du lycée
Dont alors j'étais l'un des mauvais écoliers ;
Et le jardin royal, aux massifs réguliers,
Aux vastes boulingrins de verdure qu'embrasse
Le gracieux contour de sa double terrasse,
M'accueillit bien souvent, externe paresseux.
Parmi mes compagnons j'étais déjà de ceux
Qui ne supportent pas la routine ordinaire
Et font sécher des fleurs dans leur dictionnaire ;
Et, poète futur, quand les rayons derniers
Du soleil s'éteignaient sous les noirs marronniers
Et que je m'attardais, rêveur au pied d'un arbre,
Il me semblait parfois que les dames de marbre,
Clotilde aux longs cheveux, Jeanne écoutant ses voix,

Et la fière Stuart et la fine Valois,
Me jetaient des regards et me faisaient des signes.
Parfois encore, auprès de la Maison des cygnes,
Quand les bateaux d'enfants, inclinant leurs agrès,
Fuyaient sur le bassin ridé par un vent frais,
Pour moi ces bricks mignons et ces frégates naines
Évoquaient l'Océan et les courses lointaines.
Ah ! depuis ce temps-là, j'ai revu bien souvent
L'escadre en miniature enfuie au gré du vent,
Et bien souvent revu les belles dames blanches
Dressant leurs sveltes corps sous l'épaisseur des branches ;
Mais je sais maintenant combien il est amer
De chérir une femme et de tenter la mer,
Et songe que c'était un grand enfantillage
De désirer ainsi l'amour et le voyage !

L'amour ! ce fut aussi sous tes rameaux flottants,
Jardin chéri, que j'ai tant souffert à vingt ans.
T'en souviens-tu, vieux banc sur qui j'allais l'attendre,
La petite blondine au regard fin et tendre
Par qui mon cœur naïf voulait se croire aimé ?
Quand je passe par là, dans certains jours de mai
Où l'haleine des fleurs semble plus odorante,
Je revis les bons jours de notre idylle errante.
J'habitais en famille, elle avait un jaloux,
Et souvent pour abris, vieux parc, ces rendez-vous,
Où l'amour me brûlait de ses ardeurs premières,
N'eurent que tes lilas et tes roses trémières.
Je n'obtenais, toujours au moindre bruit craintif,
Qu'une rapide étreinte et qu'un baiser furtif.
Pour effleurer son front de ma bouche affolée,
Il fallait profiter du tournant d'une allée
Et reprendre aussitôt l'air distrait et flâneur
Devant le vieux gardien avec sa croix d'honneur.
Mais nous avons vingt ans, et c'était une fête !
Et cette éternité d'amour que le Prophète
Promet aux vrais croyants au sein du paradis,

Oui, je la donnerais toute, je vous le dis,
Pour le moment si court où, dans la Pépinière,
Avec sa caressante et mignonne manière,
Se serrant sur mon cœur, elle me demanda
Ce long baiser que seule a vu la Velléda.

Ô parc royal, tu vis finir sa fantaisie,
Et lorsque la douleur m'apprit la poésie,
— Car on ne sent tout son bonheur qu'en le perdant, —
C'est toi qui fus encor mon premier confident.
Triste enfant de Paris, né loin de la nature,
C'est grâce à ton charmant asile de verdure
Que je l'ai devinée et que je la connais ;
C'est par toi que, jeune homme à la chasse aux sonnets,
Oui passais sans les voir près des joueurs de paume,
J'ai su que l'oiseau chante et que la fleur embaume ;
Et sous tes noirs rameaux je reviens aujourd'hui
Chercher la rime rare ou le mot juste enfui,
Et dans les voluptés du rêve je m'enfonce,
À l'heure où le couchant saigne sous le quinconce
Et quand pour le départ roule au loin le tambour.

Pour toutes ces raisons je t'aime, ô Luxembourg !
Car ma jeunesse, hélas! depuis longtemps passée,
Sur ton sable a semé son cœur et sa pensée,
Et mes premiers baisers comme mes premiers vers
Ont pris leur libre essor sous tes vieux arbres verts.
À toi je suis lié par un secret arcane.
Et quand je reviendrai, vieillard traînant ma canne,
Par quelque doux matin d'un automne attiédi,
Sur tes bancs au soleil me chauffer à midi,
Promets-moi, vieux jardin, témoin de mon aurore.
Quelque déception que me réserve encore
La volupté qui blase ou la gloire qui ment,
Que, devant une amante au bras de son amant.
Ou devant un rêveur qui va lisant un livre,
Le souvenir encor me rendra le cœur ivre

De ce qui l'enivrait en son doux floréal,
Et que je bénirai l'amour et l'idéal !

(Contes en Vers et Poésies diverses)

RUINES DU CŒUR

MON cœur était jadis comme un palais romain,
Tout construit de granits choisis, de marbres rares.
Bientôt les passions, comme un flot de barbares,
L'envahirent, la hache ou la torche à la main.

Ce fut une ruine alors. Nul bruit humain.
Vipères et hiboux. Terrains de fleurs avarés.
Partout gisaient, brisés, porphyres et carrares ;
Et les ronces avaient effacé le chemin.

Je suis resté longtemps, seul, devant mon désastre.
Des midis sans soleil, des minuits sans un astre,
Passèrent, et j'ai, là, vécu d'horribles jours ;

Mais tu parus enfin, blanche dans la lumière,
Et, bravement, afin de loger nos amours,
Des débris du palais j'ai bâti ma chaumière.

(Arrière-Saison)

JOSÉ-MARIA DE HEREDIA

1842

JOSÉ-MARIA DE HEREDIA est né le 22 novembre 1842 dans les montagnes de la Sierra Madre, proche Santiago de Cuba. Il a été élevé en France, au collège de Saint-Vincent, à Senlis, par de bons prêtres, excellents humanistes. Après un court séjour à l'Université de la Havane, il revint à Paris et suivit les cours de l'École des Chartes. Les études paléographiques développèrent en lui ce goût de l'exactitude et de la méthode qu'il devait plus tard concilier très heureusement avec le sentiment de la poésie et de l'art.

Il se lia bientôt avec Leconte de Lisle, et entra dans le groupe des poètes dits Parnassiens, où il se fit remarquer par l'éclatante plénitude de son style. Nul ne poussa aussi loin que lui le souci de la perfection plastique. Son œuvre se compose d'un certain nombre de morceaux épiques tels que *Les Conquérants de l'Or*, de tierces rimes et de sonnets d'une originalité puissante. On peut dire que M. José-Maria de Heredia a transformé ce petit poème à forme fixe et qu'il en a fait un usage nouveau. Tour à tour descriptif, mythologique, héroïque, il sait composer en quatorze vers des tableaux achevés, d'un merveilleux éclat. M. Jules Lemaître a pu dire très justement : « Chacun de ces sonnets suppose une longue préparation, et que le poète a vécu des mois dans le pays, dans le temps, dans le milieu particulier que ces deux quatrains et ces deux tercets ressuscitent. Chacun d'eux résume à la fois beaucoup de science et beaucoup de rêve. Tel sonnet renferme toute la beauté d'un mythe, tout l'esprit d'une époque, tout le pittoresque d'une civilisation. » On retrouve, en effet, dans ces merveilleux poèmes, la nature ardente et fleurie où s'écoula l'enfance du poète, l'âme des Conquistadors dont il descend, les purs souvenirs de la beauté antique qu'il évoque pieusement. Le sonnet, avant M. José-Maria de Heredia, n'approchait

pas de la richesse et de la grandeur que cet ouvrier poète lui a données.

M. de Heredia n'a pas réuni ses vers, qu'on trouve épars dans les divers Parnasses et dans plusieurs recueils, notamment dans la Revue des Deux Mondes. C'est pourquoi on a pu dire que ce poète était à la fois illustre et inédit.

M. José-Maria de Heredia a traduit et illustré de notes savantes la Véridique Histoire de la Conquête de la Nouvelle Espagne, *par le capitaine Bernal Diaz del Castillo, l'un des Conquistadors*. Cet ouvrage, deux fois couronné par l'Académie française, a été édité chez Alphonse Lemerre.

ANATOLE FRANCE.

NÉMÉE

D EPUIS que le Dompteur entra dans la forêt
En suivant sur le sol la formidable empreinte,
Seul, un rugissement a trahi leur étreinte.
Tout s'est tu. Le soleil s'abîme et disparaît.

À travers le hallier, la ronce et le guéret,
Le pâtre épouvanté qui s'enfuit vers Tirynthe
Se tourne et voit, d'un œil élargi par la crainte,
Surgir au bord des bois le grand fauve en arrêt.
Il s'écrie ! Il a vu la terreur de Némée
Qui sur le ciel sanglant ouvre sa gueule armée
Et la crinière éparse et les sinistres crocs ;

Car l'ombre grandissante avec le crépuscule
Fait, sous l'horrible peau qui flotte autour d'Hercule,
Mêlant l'homme à la bête, un monstrueux héros.

FUITE DE CENTAURES

ILS fuient, ivres de meurtre et de rébellion,
Vers le mont escarpé qui garde leur retraite ;
La peur les précipite, ils sentent la mort prête
Et flairent dans la nuit une odeur de lion.

Ils franchissent, foulant l'hydre et le stellion,
Ravins, torrents, halliers, sans que rien les arrête,
Et déjà sur le ciel se dresse au loin la crête
De l'Ossa, de l'Olympe ou du noir Pélion.

Parfois, l'un des fuyards de la farouche harde
Se cabre brusquement, se retourne, regarde
Et rejoint d'un seul bond le fraternel bétail ;

Car il a vu la lune éblouissante et pleine
Allonger derrière eux, suprême épouvantail,
La gigantesque horreur de l'ombre Herculéenne.

LE RÉVEIL D'UN DIEU

A chevelure éparsée et la gorge meurtrie,

L Irritant par les pleurs l'ivresse de leurs sens,
Les femmes de Byblos, en lugubres accents,
Mènent la funéraire et lente Théorie.

Car sur le lit jonché d'anémone fleurie
Où la Mort avait clos ses longs yeux languissants,
Repose, parfumé d'aromate et d'encens,
Le jeune homme adoré des vierges de Syrie.

Jusqu'à l'aurore ainsi le chrceur s'est lamenté ;
Mais voici qu'il s'éveille, à l'appel d'Astarté,
L'Époux mystérieux que le cinname arrose.

Il est ressuscité, l'antique Adolescent !
Et le ciel tout en fleur semble une immense rose
Qu'un Adonis céleste a teinté de son sang.

LE CHEVRIER

Ô berger, ne suis pas dans cet âpre ravin
Les bonds capricieux de ce bouc indocile ;
Aux gorges du Ménale où. l'été nous exile
La nuit monte trop vite, et ton espoir est vain

Restons ici, veux-tu ? J'ai des figues, du vin.
Nous attendrons le jour en ce sauvage asile.
Mais parle bas. Les Dieux sont partout, ô Mnasye !
Hécate nous regarde avec son œil divin.

Ce trou d'ombre, là-bas, est l'autre où se retire

Le Démon familier des hauts lieux, le Satyre ;
Peut-être il sortira si nous ne l'effrayons.

Entends-tu le pipeau qui chante sur ses lèvres ?
C'est lui ! Sa double corne accroche les rayons
Et, vois, au clair de lune il fait danser mes chèvres !

ÉPIGRAMME FUNÉRAIRE

I CI gît, Étranger, la verte sauterelle
Que durant deux saisons nourrit la jeune Hellé,
Et dont l'aile, vibrant sous le pied dentelé,
Bruissait dans le pin, le cytise ou l'airelle.

Elle s'est tue, hélas ! la lyre naturelle,
La muse des guérets, des sillons et du blé ;
De peur que son léger sommeil ne soit troublé,
Ah ! passe vite, ami, ne pèse point sur elle.

C'est là. Blanche, au milieu d'une touffe de thym,
Sa pierre funéraire est fraîchement posée ;
Que d'hommes n'ont pas eu ce suprême destin !

Des larmes d'un enfant sa tombe est arrosée,
Et l'Aurore pieuse y fait chaque matin
Une libation de gouttes de rosée.

ANTOINE ET CLEOPÂTRE

I. — *LE CYDNUS*

Sous l'azur triomphal, au soleil qui flamboie,
La trirème d'argent blanchit le fleuve noir,
Et son sillage y laisse un parfum d'encensoir
Avec des chants de flûte et des frissons de soie.

À la proue éclatante où l'épervier s'éploie,
Hors de son dais royal se penchant pour mieux voir,
Cléopâtre, debout dans la splendeur du soir,
Semble un grand oiseau d'or qui guette au loin sa proie.

Voici Tarse où l'attend le guerrier désarmé ;
Et la brune Lagide ouvre dans l'air charmé
Ses bras d'ambre où la pourpre a mis des reflets roses ;

Et ses yeux n'ont pas vu, présages de son sort,
Auprès d'elle, effeuillant sur l'eau sombre des roses,
Les deux Enfants divins, le Désir et la Mort.

II. — *SOIR DE BATAILLE*

Le choc avait été très rude. Les tribuns
Et les centurions, ralliant les cohortes,
Humaient encor, dans l'air où vibraient leurs voix fortes,
La chaleur du carnage et ses acres parfums.

D'un œil morne, comptant leurs compagnons défunts,
Les soldats regardaient, comme des feuilles mortes,
Tourbillonner au loin les archers de Phraortes ;
Et la sueur coulait de leurs visages bruns.

C'est alors qu'apparut, tout hérissé de flèches,
Rouge du flux vermeil de ses blessures fraîches,
Sous la pourpre flottante et l'airain rutilant,

Au fracas des buccins qui sonnaient leur fanfare.
Superbe, maîtrisant son cheval qui s'effare,
Sur le ciel enflammé, l'Imperator sanglant !

III. — *ANTOINE ET CLÉOPÂTRE*

Tous deux, ils regardaient, de la haute terrasse,
L'Égypte s'endormir sous un ciel étouffant
Et le Fleuve, à travers le Delta noir qu'il fend,
Vers Bubaste ou Sais rouler son onde grasse.

Et le Romain sentait sous la lourde cuirasse,
Soldat captif berçant le sommeil d'un enfant,
Ployer et défaillir sur son cœur triomphant
Le corps voluptueux que son étreinte embrasse.

Tournant sa tête pâle entre ses cheveux bruns,
Vers celui qu'enivraient d'invincibles parfums,
Elle tendit sa bouche et ses prunelles claires ;

Et, sur elle courbé, l'ardent Imperator
Vit dans ses larges yeux étoiles de points d'or
Toute une mer immense où fuyaient des galères.

L'EXILÉE

MONTIBUS... CARRI DEO
SABINULA V. S. L. M.

DANS ce vallon sauvage où César t'exila,
Sur la roche moussue, au chemin d'Ardiège,
Pendant ton front qu'argente une précoce neige,
Chaque soir, à pas lents, tu viens t'accouder là.

Tu revois ta jeunesse et ta chère villa
Et le Flamine rouge avec son blanc cortège ;
Et lorsque le regret du sol latin t'assiège,
Tu regardes le ciel, triste Sabinula.

Vers le Gar éclatant aux sept pointes calcaires.
Les aigles attardés qui regagnent leurs aires
Emportent en leur vol tes rêves familiers ;

Et seule, sans désirs, n'espérant rien de l'homme,
Tu dresses des autels aux Monts hospitaliers
Dont les Dieux plus prochains te consolent de Rome.

LES CONQUÉRANTS

COMME un vol de gerfauts hors du charnier natal.
Fatigués de porter leurs misères hautaines,
De Palos de Moguer, routiers et capitaines
Partaient, ivres d'un rêve héroïque et brutal.

Ils allaient conquérir le fabuleux métal
Que Cipango mûrit dans ses mines lointaines,
Et les vents alizés inclinaient leurs antennes
Aux bords mystérieux du monde occidental.

Chaque soir, espérant des lendemains épiques,
L'azur phosphorescent de la mer des Tropiques
Enchantait leur sommeil d'un mirage doré ;

Ou, penchés à l'avant des blanches caravelles,
Ils regardaient monter en un ciel ignoré
Du fond de l'Océan des étoiles nouvelles.

À UNE VILLE MORTE

Cartagena de Yndias.
(1533-1583-1697.)

ORNE ville, jadis reine des Océans !

M Aujourd'hui le requin poursuit en paix les scombres
Et le nuage errant allonge seul des ombres
Dans ta rade où roulaient les galions géants.

Depuis Drake et l'assaut des Anglais mécréants,
Tes murs désemparés croulent en noirs décombres,
Et, comme un glorieux collier de perles sombres,
Des boulets de Pointis montrent les trous béants.

Entre le ciel qui brûle et la mer qui moutonne,
Au somnolent soleil d'un midi monotone,
Tu songes, ô Guerrière, aux vieux Conquistadors ;

Et, dans l'énervement des nuits chaudes et calmes,
Berçant ta gloire éteinte, ô Cité, tu t'endors
Sous les palmiers, au long frémissement des palmes.

LE VIEIL ORFÈVRE

MIEUX qu'aucun maître inscrit au livre de maîtrise,
Qu'il ait nom Ruyz, Arphé, Ximeniz, Becerril,
J'ai serti le rubis, la perle et le béryl,
Tordu l'anse d'un vase et martelé sa frise.

Dans l'argent, sur l'émail où le paillon s'irise,
J'ai peint et j'ai sculpté, mettant l'âme en péril,
Au lieu de Christ en croix et du Saint sur le gril,
Ô honte ! Bacchus ivre ou Danaé surprise.

J'ai de plus d'un estoc damasquiné le fer,
Et, pour le vain orgueil de ces œuvres d'Enfer,
Aventuré ma part de l'éternelle Vie.

Aussi voyant mon âge incliner vers le soir,
Je veux, ainsi que fit Fray Juan de Ségovie,
Mourir en ciselant dans l'or un ostensor.

ÉMAIL

LE four rougit ; la plaque est prête. Prends ta lampe.
Modèle le paillon qui s'irise ardemment
Et fixe avec le feu dans le sombre pigment
La poudre éblouissante où ton pinceau se trempe.

Dis, ceindras-tu de myrte ou de laurier la tempe
Du penseur, du héros, du prince ou de l'amant ?
Par quel Dieu feras-tu, sur un noir firmament,
Cabrer l'hydre écaillée ou le glauque hippocampe ?

Non. Plutôt, en un orbe éclatant de saphir,
Inscris un fier profil de guerrière d'Ophir,
Thalestris, Bradamante, Aude ou Penthésilée ;

Et, pour que sa beauté soit plus terrible encor,
Casque ses blonds cheveux de quelque bête ailée
Et fais bomber son sein sous la gorgone d'or.

LE RÉCIF DE CORAIL

LE soleil sous la mer, mystérieuse aurore,
Éclaire la forêt des coraux Abyssins
Qui mêle, aux profondeurs de ses lièdes bassins,
La bête épanouie et la vivante flore.

Et tout ce que le sel ou l'iode colore,
Mousse, algue chevelue, anémones, oursins,
Couvre de pourpre sombre, en somptueux dessins,
Le fond vermiculé du pâle madrépore.

De sa splendide écaille éteignant les émaux,
Un grand poisson navigue à travers les rameaux ;
Dans l'ombre transparente indolemment il rôde ;

Et, brusquement, d'un coup de sa nageoire en feu,
Il fait, par le cristal morne, immobile et bleu,
Courir un frisson d'or, de nacre et d'émeraude.

LE SAMOURAÏ

C'était un homme à deux sabres.

D'UN doigt distrait frôlant la sonore bîva,
À travers les bambous tressés en fine latte,
Elle a vu, par la plage éblouissante et plate,
S'avancer le vainqueur que son amour rêva.

C'est lui. Sabres au flanc, l'éventail haut, il va.
La cordelière rouge et le gland écarlate
Coupent l'armure sombre, et sur l'épaule éclate
Le blason de Hizen ou de Tokungawa.

Ce beau guerrier vêtu de lames et de plaques,
Sous le bronze, la soie et les brillantes laques,
Semble un crustacé noir, gigantesque et vermeil.

Il l'a vue. Il sourit dans la barbe du masque,
Et son pas plus hâtif fait reluire au soleil
Les deux antennes d'or qui tremblent à son casque.

LE LIT

Qu'il soit encourtiné de brocart ou de serge,
Triste comme une tombe ou joyeux comme un nid,
C'est là que l'homme naît, se repose et s'unit,
Enfant, époux, vieillard, aïeule, femme ou vierge.

Funèbre ou nuptial, que l'eau sainte l'asperge
Sous le noir crucifix ou le rameau bénit,
C'est là que tout commence et là que tout finit
De la première aurore au feu du dernier cierge.

Humble, rustique et clos, ou fier du pavillon
Triomphalement peint d'or et de vermillon,
Qu'il soit de chêne brut, de cyprès ou d'érable ;

Heureux qui peut dormir sans peur et sans remords
Dans le Lit paternel, massif et vénérable,
Où tous les siens sont nés aussi bien qu'ils sont morts.

SUR UN MARBRE BRISÉ

LA mousse fut pieuse en voilant ses yeux mornes,
Car, dans ce bois inculte, il chercherait en vain
La Vierge qui versait le lait pur et le vin
Sur la terre au beau nom dont il marqua les bornes.

Aujourd'hui le houblon, le lierre et les viornes
Oui s'enroulent autour de ce débris divin,
Ignorant s'il fut Pan, Faune, Hermès ou Sylvain,
À son front mutilé tordent leurs vertes cornes.

Vois. L'oblique rayon, le caressant encor,
Dans sa face camuse a mis deux orbes d'or ;
La vigne folle y rit comme une lèvre rouge ;

Et, prestige mobile, un murmure du vent,
Les feuilles, l'ombre errante et le soleil qui bouge,
De ce marbre en ruine ont fait un Dieu vivant.

STÉPHANE MALLARMÉ

1842

S TÉPHANE MALLARMÉ, né à Paris le 18 mars 1842, a donné une traduction en prose des Poèmes d'Edgar Poë, et publié dans de nombreux recueils périodiques des poésies qui n'ont encore été réunies qu'en un très rare volume photogravé sur le manuscrit de l'auteur.

M. Catulle Mendès a dit avec finesse, dans sa Légende du Parnasse contemporain, que M. Stéphane Mallarmé était ce qu'on appelle au collège un « auteur difficile. » Il est, en effet, plus aisé de sentir le charme pénétrant et mystérieux de M. Mallarmé que de définir et d'analyser ce charme. Lorsque tant de contemporains font de la peinture avec les mots, voici un poète qui s'en sert pour faire de la musique. Les initiés qui déchiffrent, à partition ouverte, des morceaux symphoniques tels que L'Après-midi d'un Faune savent distinguer, à travers le voile des lointaines correspondances et des vagues analogies, la pensée de M. Mallarmé, ou, pour mieux dire, son rêve. Ce qui est indéniable, c'est l'influence exercée par lui, dans ces derniers temps, sur tout un groupe de jeunes artistes en vers, — décadents, symbolistes, etc., — qui l'honorent comme un Précurseur et comme un Maître, et, chez lui comme chez eux, il convient de saluer la noble ambition de découvrir un art nouveau. La place de M. Stéphane Mallarmé était donc marquée ici, et d'ailleurs nous avons seulement choisi dans son œuvre quelques poèmes qui sont accessibles à tous les lecteurs.

F. COPPÉE.

SOUPIR

MON âme vers ton front où rêve, ô calme sœur,
Un automne jonché de taches de rousseur,
Et vers le ciel errant de ton œil angélique,
Monte, comme dans un jardin mélancolique,
Fidèle un blanc jet d'eau soupire vers l'Azur !
— Vers l'Azur attendri d'Octobre pâle et pur
Où mire aux grands bassins sa langueur infinie,
Et laisse, sur l'eau morte où la fauve agonie
Des feuilles erre au vent et creuse un froid sillon,
Se traîner le soleil jaune d'un long rayon.

SONNET

LE vierge, le vivace et le bel aujourd'hui,
Va-t-il nous déchirer avec un coup d'aile ivre
Ce lac dur oublié que hante sous le givre
Le transparent, glacier des vols qui n'ont pas fui ?

Un cygne d'autrefois se souvient que c'est lui,
Magnifique mais qui sans espoir se délivre
Pour n'avoir pas chanté la région où vivre
Quand du stérile hiver a resplendi l'ennui.

Tout son col secouera cette blanche agonie
Par l'espace infligée à l'oiseau qui le nie,

Mais non l'horreur du sol où le plumage est pris.

Fantôme qu'à ce lieu son pur éclat assigne,
Il s'immobilise au songe froid de mépris
Que vêt parmi l'exil inutile le cygne.

LES FLEURS

DES avalanches d'or du vieil azur, au jour
Premier, et de la neige éternelle des astres,
Mon Dieu, tu détachas les grands calices pour
La terre jeune encore et vierge de désastres.

Le glaïeul fauve, avec les cygnes au col fin,
Et ce divin laurier des âmes exilées
Vermeil comme le pur orteil du séraphin
Que rougit la pudeur des aurores foulées ;

L'hyacinthe, le myrte à l'adorable éclair,
Et, pareille à la chair de la femme, la rose
Cruelle, Hérodiade en fleur du jardin clair,
Celle qu'un sang farouche et radieux arrose !

Et tu fis la blancheur sanglotante des lis
Qui, roulant sur les mers de soupirs qu'elle effleure,
À travers l'encens bleu des horizons pâlis
Monte rêveusement vers la lune qui pleure !

Hosanna sur le cistre et sur les encensoirs,
Notre Père, hosanna du jardin de nos Limbes !

Et finisse l'écho par les mystiques soirs,
Extase des regards, scintillement des nimbes !

Ô Père, qui créas, en ton sein juste et fort,
Calices balançant la future fiole,
De grandes fleurs avec la balsamique Mort
Pour le poète las que la vie étiole.

VERO NOVO

L e printemps maladif a chassé tristement
L'hiver, saison de l'art serein, l'hiver lucide,
Et dans mon être à qui le sang morne préside
L'impuissance s'étire en un long bâillement.

Des crépuscules blancs tiédissent sous mon crâne
Qu'un cercle de fer serre ainsi qu'un vieux tombeau,
Et, triste, j'erre après un Rêve vague et beau,
Par les champs où la sève immense se pavane.

Puis je tombe, énervé de parfums d'arbres, las,
Et, creusant de ma face une fosse à mon Rêve,
Mordant la terre chaude où poussent les lilas,

J'attends en m'abîmant que mon ennui s'élève...
— Cependant l'Azur rit sur la haie en éveil,
Où les oiseaux en fleur gazouillent au soleil.

SONNET

QUAND l'ombre menaça de la fatale loi
Tel vieux Rêve, désir et mal de mes vertèbres,
Affligé de périr sous les plafonds funèbres
Il a ployé son aile indubitable en moi.

Luxe, ô salle d'ébène où, pour séduire un roi,
Se tordent dans leur mort des guirlandes célèbres,
Vous n'êtes qu'un orgueil menti par les ténèbres
Aux yeux du solitaire ébloui de sa foi,

Oui, je sais qu'au lointain de cette nuit, la Terre
Jette d'un grand éclat l'insolite mystère
Sous les siècles hideux qui l'obscurcissent moins.

L'espace à soi pareil, qu'il s'accroisse ou se nie,
Roule dans cet ennui des feux vils pour témoins
Que s'est d'un astre en fête allumé le génie.

ÉVENTAIL

Ô rêveuse, pour que je plonge
Au pur délice sans chemin,
Sache, par un subtil mensonge,

Garder mon aile dans ta main.

Une fraîcheur de crépuscule
Te vient à chaque battement
Dont le coup prisonnier recule
L'horizon délicatement.

Vertige ! voici que frissonne
L'espace comme un grand baiser
Qui, fou de naître, pour personne
Ne peut jaillir ni s'apaiser.

Sens-tu le paradis farouche
Ainsi qu'un rire enseveli
Se couler du coin de ta bouche
Au fond de l'unanime pli !

Le sceptre des rivages roses
Stagnants sur l'or des soirs, ce l'est,
Ce blanc vol fermé que tu poses
Contre le feu d'un bracelet.

RAOUL LAFAGETTE

1842

RAOUL LAFAGETTE, né à Foix le 18 juin 1842, a publié cinq volumes de poésies intitulés : Chants d'un Montagnard (1869), Mélodies païennes (1873), Les Accalmies (1877), Les Aurores (1880) et Pics et Vallées (1885).

Michelet et George Sand accueillirent avec une vive sympathie les Chants d'un Montagnard.

Au sentiment de Victor Hugo, les Mélodies païennes sont traversées d'un souffle de justice et de vérité ; et le grand poète écrit à l'auteur : « Les hautes pensées ont leur pourpre comme les hautes cimes. » Quant au dernier volume paru, Théodore de Banville a dit que c'était « un livre sain, robuste, d'une grande envolée, où l'on respire une brise parfumée, amère et fortifiante. »

Les œuvres poétiques de Raoul Lafagette ont été éditées par A. Lacroix, Lechevalier, Richard Lesclide, G. Charpentier et A. Lemerre.

A. L.

LES CASCADES

LES cascades échevelées
Tombent du ciel dans les vallées.

Creusent le roc en entonnoirs,
Fouettent la ronce qui s'effare
Et sonnent leur blanche fanfare
Pour égayer les sapins noirs.

Leur folle vague, ivre de joie,
Bondit, s'éparpille, tournoie,
Croule en nappe, monte en vapeur ;
On les voit, vierges effrénées,
Libres filles des Pyrénées,
Se ruer au gouffre sans peur.

— Où donc allez-vous, les démentes ?
Pourquoi préférer vos tourmentes
Au sommeil du lac dans l'éther ?
— Laissez l'inertie aux cadavres,
Nous entendons l'appel des havres,
Nous courons à la grande mer !

(Pics et Vallées)

LES ROCS

COMME je vous envie, ô pierres ! nobles pierres !
— Vous opposez, plaignant notre éphémère orgueil,
Vos blocs sans pieds ni mains, sans lèvres ni paupières,
À nos pulpes qui vont se dissoudre au cercueil.

Quelle pitié, qu'un roi qui ne tient pas en place !
Sur les contorsions de cette humanité,

Qu'incessamment la Mort fauche, raidit et glace,
Vous dressez à jamais votre immobilité !

Du jongleur politique au théocrate louche,
À voir tant d'histrions profanes ou sacrés
Mentir effrontément, j'ai maudit toute bouche,
Ô rocs silencieux, probes et vénérés !

La magie aurorale et les splendeurs nocturnes
Ne sauvent pas des vers notre œil gélatineux ;
Gloire à vous, granits sourds, basaltes taciturnes,
Dont le grain reste intact sous le ciel lumineux !

Vous devîntes muets par dégoût de nos fables ;
Frères aînés de l'ours, de l'isard et du daim,
Vos contours violents, et pourtant immuables,
Plaisent à la révolte et charment le dédain.

Blottis dans la vallée ou déchirant les nues,
Ronds ou très anguleux, livides ou rosés,
En groupe ou seuls, troupeaux moussus, têtes chenues,
Mon âme comprend bien tout ce que vous taisez.

Votre songe regrette encor l'heure première
Du gouffre sans poissons et de l'air sans oiseaux,
Quand ce globe brûlant n'offrait à la lumière
Que les pics émergés de l'infini des eaux.

Vous aimez à heurter vos teintes et vos formes ;
Spectres démesurés de l'abîme béant,
Ici vous ressemblez à des outres énormes,
Plus loin vous figurez des armes de Géant.

Et tous, les confidents des nuits et des aurores,
Pensifs, vous écoutez religieusement
L'hymne que les forêts et les gaves sonores
Exhalent en l'honneur du vaste firmament.

Du colossal amas des roches étagées
Par strates, au caillou blanc ou bleu qui sourit
Sous l'eau claire, pareil aux plus fines dragées,
Mon regard vous connaît et mon cœur vous chérit ;

Car, vêtus de soleil ou noyés de ténèbres,
Vous seuls m'avez versé la consolation
Chaque fois que je vins, dans mes heures funèbres,
Oublier parmi vous l'humaine abjection.

Je n'ai jamais quitté votre retraite austère
Sans qu'un pleur filial n'humectât mes adieux,
Ô rocs qui résistez, quand tout pourrit sur terre ;
Et je salue en vous mes maîtres et mes dieux !

(Pics et Vallées)

LES BOIS

Bois profonds et pensifs, pleins d'ombre et de mystère,
Temples illimités du culte universel,
Où l'arbre, murmurant les hymnes de la Terre,
A, dans l'encens des rieurs, la roche pour missel...

Ouvrez-vous, accueillez sous vos vivants portiques
Un frère du sapin, du chêne et du bouleau ;
Mêlez, pour en former d'ineffables cantiques,

Votre vague rumeur aux frais soupirs de l'eau.

Par d'antiques rameaux, que nul siècle n'émonde,
Au sein des frondaisons mille nids sont bercés ;
Ô vénérables bois ! l'âme éparse du Monde
Semble frémir en vous lorsque vous bruissez.

Et si, bouleversant vos masses effarées.
L'orage empoigne et tord vos membres anxieux,
Vous exhalez la plainte immense des marées,
Quand la houle hagarde escalade les cieux.

Mais de la Solitude on sent mieux le génie
Dire : « Mon amour veille, ô mon fils ! je te vois, »
Lorsque vous recueillez votre ample symphonie
Dans un silence fait de la pudeur des voix.

Le dernier des maudits, Nature maternelle,
Est le sot consumé par d'arides tourments,
Qui, ne connaissant pas la douceur de ton aile,
Jamais ne communie avec les éléments.

Oh ! parmi vos muguets laissez fleurir mes rêves,
Bois sacrés ! — trempe-les, source, en ton pur cristal ;
Qu'ils prennent la verdure enivrante des sèves
Et la divine paix du peuple végétal !

Sanctuaires bénis par la foi primitive,
Vous charmez l'espérance et calmez les regrets ;
L'extase et la douleur cherchent la perspective
Que ferme le rempart verdoyant des forêts.

Bien loin de tout sentier, aux alcôves voilées
De feuillages tremblants, épaissis là pour eux,
Sur le lit nuptial des mousses étoilées
S'étouffent les baisers des couples amoureux.

Maint furtif ruisselet, aux notes argentines,
Susurre son idylle au creux de vos ravins,
Sauvages paradis des frêles églantines,
Où jadis se cachaient Dryades et Sylvains.

Et les Elfes légers dansent dans la clairière,
À l'heure fantastique où le spectre d'un bruit
Émeut les faons, qui vont, troupe si peu guerrière,
Boire à la mare obscure où la lune reluit.

Chêne vaste et noueux, peuplier haut et svelte,
Religieux sapins, hêtres, frênes et houx...
À votre aspect le sang de l'Ibère et du Celte
Se réveille en mon cœur, et je suis tout à vous !

Vos gigantesques troncs, pressant leurs intervalles,
Innombrables, rugueux, plus durs que le granit,
Comme les grands piliers des voûtes ogivales,
S'élancent hardiment, montent jusqu'au zénith.

Votre salubre haleine et vos larges murmures
Prodiguent leur jeunesse à nos afflictions,
Que vous saluiez l'aube ou plongiez vos ramures
Dans la morne splendeur des constellations.

Et nul décor humain n'égale la magie
De votre clair-obscur, en ce long corridor,
Où là-bas, tout au fond de la forêt rougie,
Le couchant radieux allume un vitrail d'or !

(Pics et Vallées)

CHARLES CROS

1842

C HARLES CROS, né à Fabrezan (Aude) le 1er octobre 1842, a fait paraître en 1873 un volume de vers intitulé *Le Coffret de Santal* et l'a réédité en 1879 avec de nouvelles pièces. Il est l'auteur de nombreux monologues remplis d'esprit qui ont eu un grand succès. Tout en s'occupant plus particulièrement de sciences, il a produit des poésies qui sont pleines de charme et d'originalité.

A. L.

À LA PLUS BELLE

N UL ne l'a vue, et dans mon cœur
Je garde sa beauté suprême ;
(Arrière tout rire moqueur !)
Et morte, je l'aime, je l'aime.

J'ai consulté tous les devins.
Ils m'ont tous dit : « C'est la plus belle ! »
Et depuis j'ai bu tous les vins

Contre la mémoire rebelle.

Oh ! ses cheveux livrés au vent !
Ses yeux, crépuscules d'automne !
Sa parole, qu'encor souvent
J'entends dans la nuit monotone !...

C'était la plus belle, à jamais,
Parmi les filles de la terre.
Et je l'aimais, oh ! je l'aimais
Tant, que ma bouche doit se taire.

J'ai honte de ce que je dis,
Car nul ne saura ni la femme,
Ni l'amour, ni le paradis
Que je garde au fond de mon âme.

Que ces mots restent enfouis,
Oubliés (l'oubliance est douce),
Comme un coffret plein de louis
Au pied du mur couvert de mousse.

VISION

Au matin, bien reposée
Tu fuis rieuse, et tu cueilles
Les muguets blancs, dont les feuilles
Ont des perles de rosée.

Les vertes pousses des chênes

Dans ta blonde chevelure
Empêchent ta libre allure
Vers les clairières prochaines.

Mais tu romps, faisant la moue,
L'audace de chaque branche
Qu'attiraient ta nuque blanche
Et les roses de ta joue.

Ta robe est prise à cet arbre,
Et les griffes de la haie
Tracent parfois une raie
Rouge, sur ton cou de marbre.

Laisse déchirer tes voiles.
Qui es-tu, fraîche fillette,
Dont le regard clair reflète
Le soleil et les étoiles ?

Maintenant te voilà nue,
Et tu vas, rieuse encore,
Vers l'endroit d'où vient l'aurore.
Et toi, d'où es-tu venue ?

Mais tu ralentis ta course,
Songeuse et flairant la brise.
Délicieuse surprise,
Entends le bruit de la source.

Alors frissonnante, heureuse
Et te suspendant aux saules,
Tu glisses jusqu'aux épaules
Dans l'eau caressante et creuse.

Là-bas, quelle fleur superbe !
On dirait comme un lis double.
Mais leau, tout autour est trouble

Pleine de joncs mous et d'herbe.

Je t'ai suivie en satire
Et caché, je te regarde
Blanche, dans l'eau babillarde.
Mais ce nénuphar t'attire.

Tu prends ce faux lis, ce traître,
Et les joncs t'ont enlacée.
Oh ! mon cœur et ma pensée
Avec toi vont disparaître.

Les roseaux, l'herbe, la boue
M'arrêtent contre la rive.
Faut-il que je te survive
Sans avoir baisé ta joue ?

Alors, s'il faut que tu meures,
Dis-moi comment tu t'appelles,
Belle, plus que toutes belles !
Ton nom remplira mes heures.

« Ami, je suis l'Espérance.
Mes bras sur mon sein se glacent. »
Et les grenouilles coassent
Dans l'étang d'indifférence.

EUGÈNE VERMERSCH

1843-1876

EUGÈNE VERMERSCH, né à Lille en 1847, fit de bonnes études dans sa ville natale, puis vint à Paris pour y prendre ses inscriptions d'étudiant en médecine. Il avait alors dix-huit ans. Déjà journaliste par sa collaboration à l'Écho du Nord, Journal de Lille, il se jeta tête baissée dans la mêlée parisienne. On a de lui, dès cette époque, des ouvrages nombreux et très divers, dont le plus remarquable, pour lequel il emprunta la forme créée au *xv^e* siècle par François Villon, est intitulé : *Le Testament du sieur Vermersch*. Le talent du versificateur se montrait à un degré rare chez ce jeune homme, doué d'une vive intelligence et d'une étonnante facilité. Malheureusement pour lui, le milieu dans lequel il se trouva plongé dès son arrivée à Paris l'entraîna vers les tristes voies de la politique, qui fit de lui le rédacteur en chef et l'inspirateur du Père Duchêne pendant les journées sanglantes de la Commune.

Au dénoûment de cette sinistre aventure, Eugène Vermersch parvint à s'échapper. Successivement expulsé de Belgique et de Hollande, il partagea son exil entre la Suisse et l'Angleterre. La surexcitation cérébrale née d'un excès de travail engendra chez lui des préoccupations singulières où sombra sa raison. C'est dans le lunatic asylum de *Colney Hatch*, à six milles et demi de Londres, qu'Eugène Vermersch mourut fou le mercredi 9 octobre 1876, à l'âge de trente-trois ans.

Il laisse un certain nombre d'ouvrages inédits parmi lesquels un volume de vers intitulé : *Galerie de Tableaux*, auquel appartiennent les trois premiers morceaux qu'on va lire.

AUGUSTE VITU.

JAPON

JAPON, clair paradis des nuances joyeuses,
Émeraudes, rubis, saphir et diamant !
Pays de l'art subtil! pays cher à l'amant
Des femmes au teint pâle et des fleurs lumineuses !

Salut, fils du Soleil ! Aux heures pluvieuses
J'évoque tes splendeurs en un rêve charmant.
Là, dans un pavillon où, paresseusement,
Ondulent des rideaux d'étoffes précieuses,

Sur des coussins brodés d'oiseaux et de dragons,
Je me vois étendu, délicatement ivre,
Et fumant à longs traits une pipe de cuivre,

Tandis que dans la rue une dame aux yeux longs,
Oui m'aima récemment, de sa main languissante
Retrousse en souriant sa jupe éblouissante.

LA HÊTRAIE

C 'ÉTAIT une hêtraie, élevée et profonde,
Oasis de fraîcheur et de sérénité,
Au sommet d'un coteau plantée avec fierté,
Calme, à s'y croire encore aux premiers jours du monde.

Aucun sentier frayé n'y conduisait d'en bas :
Il fallait y grimper dans de hautes fougères,
Des massifs de sapins et des champs de bruyères
Qui dans l'herbe agitaient leurs grands bouquets lilas.

Des lapins gris rayaient des zigzags de leurs courses
Le gazon court jonché par ics pommes de pin,
Et, de quelque côté que l'on prît son chemin,
On faisait fuir des vols d'oiseaux buvant aux sources.

Des quartiers de rochers vieux comme l'univers
Se levaient pêle-mêle et vous barraient la route ;
Une eau d'argent filtrait à leurs pieds goutte à goutte,
Et des tulipes d'or tremblaient à leurs fronts verts.

La montée était dure ; aussi, rêveur sauvage,
J'étais à peu près sûr d'être seul tout ce jour
Sous les hêtres sacrés où, frémissant d'amour,
Un rossignol pleurait son éternel veuvage.

Il tombait de la voûte un demi-jour douteux,
Pareil à la clarté des vieilles basiliques ;
Et, comme des piliers, les arbres symboliques
Dressaient tout droit au ciel leurs fûts religieux.

Le vent dans le lointain, secouant des mélèzes,
M'apportait les soupirs d'un orgue qui s'endort,
Et dans cet air tiédi je crois sentir encor
L'encens des résédas et le parfum des fraises.

Des faisans empourprés passaient discrètement,
Mettant sur le sol nu leurs sveltes ombres bleues,

Et leur col zébré d'or, l'arc de leurs grandes queues
Dans les herbes jetaient des feux de diamant.

Moi, dans mes sens troublés par les odeurs des sèves,
Dans ma moelle où brûlait encor son souvenir,
Brisé par le passé, tremblant pour l'avenir,
Je sentais la poussée ardente de mes rêves.

LES ROSES-THÉ

LE rosier couvrait tout le mur.
Comme dans un pays des fées,
Ses parfums en chaudes bouffées
Troublaient perversement l'air pur.

Sur le velours des feuilles vertes
Où les papillons se cherchaient,
Des milliers de roses tranchaient,
Eclatantes, grandes ouvertes.

C'étaient d'énormes roses-thé
Avec des arômes de fraise,
Blondes comme une miss anglaise,
Que baisait un ciel enchanté.

Leur pâleur tendre et délicate,
Leur cœur charmant couleur de chair,
Leur corsage de velours clair,
Plus que la pourpre et l'écarlate

Des roses vives du jardin,
Savaient me plonger dans l'extase
Quand, à l'heure où le ramier jase
Parmi les perles du matin,

La Chère, aux longues mains rosées,
Frissonnante dans son peignoir,
Sur mon front en laissait pleuvoir
Deux que sa bouche avait baisées.

Avec moi je les emportais,
Et, tout le jour, brûlé de fièvre,
Je cherchais l'endroit où sa lèvre
S'était posée, et je guettais,

Comme une volupté lointaine
Qu'on voudrait retenir encor,
Dans les rieurs de lumière et d'or
Un souvenir de son haleine.

Mais notre roman est fini.
Les roses-thé me font sourire.
Parfois, pourtant, je les respire :
Alors mon front se rembrunit !

Ce ne sont plus les mêmes choses
Que me disent les mêmes fleurs :
Notre amour n'est plus dans nos cœurs ;
Son baiser n'est plus dans les roses.

LE CRÂNE

JE me promenais, seul, dans un grand cimetière,
Et le ciel gris laissait tomber avec le soir
Un deuil qui s'épandait sur la nature entière.

Morne et courbé, j'allais sous le feuillage noir
Des cyprès, des sapins et des hauts sycomores,
Perdu dans ma douleur et dans mon désespoir.

De sinistres hiboux, de leurs ailes sonores,
Fuyaient, fouettant mon front pâle, aveuglant mes yeux,
Où s'éteignait l'ardeur des anciennes aurores.

Un silence profond, sombre et mystérieux
Enveloppait l'horreur des funèbres allées,
Tandis que le soleil s'éteignait dans les cieux.

Je marchais parmi les ombres échevelées
Des saules. Et voici que j'avais dépassé
Les grands tombeaux et les célèbres mausolées.

Et puis, je traversai le terrain, effacé
Sous les croix de bois noir, de la fosse commune,
Où le doux univers souffrant s'est déversé.

Et j'atteignis un champ où, dans la terre brune,
Un fossoyeur avec acharnement bêchait,
Sous la mélancolie immense de la lune.

Colossal, sur sa bêche énorme il se penchait.
Par moments, il riait; mais, dans son œil atone,
Une larme, récente encore, se séchait.

Sur sa lèvre fanée, un refrain monotone
Vaguement se traînait en un rythme indolent,
Et, triste, se mêlait aux souffles de l'automne.

Un jour crépusculaire, incertain, effrayant,
Éclairait faiblement les épaules hideuses,
Le cou cyclopéen et le dos du géant.

Je m'approchai de lui. Les pins et les yeuses
S'étirèrent dans un lointain gémissement ;
Et sur le ciel passaient des ombres monstrueuses.

Mais l'homme travaillait, sans lever seulement
Son formidable front sur le rôdeur profane,
Et d'un plus fier effort bêchait profondément.

Déjà la lune était mystique et diaphane,
Et dans le cuivre d'un ciel blême se mourait,
Quand la bêche donna tout à coup sur un crâne :

Le crâne d'un jeune homme où vivait le regret
De la saison exquise, à peine entr'aperçue,
Et morte sans avoir révélé son secret.

On lisait sur son front l'espérance déçue.
Après l'avoir jeté près d'un tas d'ossements,
L'homme le ramassa sur la terre moussue,

Et, dans sa large main l'ayant gardé longtemps,
Il le considéra de sa prunelle humide,
Et puis il dit, avec de longs tressaillements :

« Pauvre Yorick ! C'était un fou charmant, timide
Comme une jeune fille et doux comme un enfant,
Qui fut brisé par un aveuglement stupide! »

De larges pleurs mouillaient la face du géant ;
Et moi, je me sentis remué jusqu'à l'âme,
Malgré moi, devant cette épave du néant.

« Pourquoi donc, dis-je à l'homme, es-tu comme une femme,
Devant ce masque affreux et pourri, dont la mort
A fait depuis longtemps disparaître la flamme ?

« Après de si longs mois tu le pleures encore,
Qui donc était-ce ?... » Et lui, d'une voix effrayante
Comme un sinistre orchestre où la trompe, et le cor,

Et les tambours voilés joueraient la marche lente
Du funèbre convoi d'un héros, s'écria :
« Tu n'es qu'un étranger dans la cité dolente !...

« Lorsque ce fou mourut, ton astre se voila.
C'est lui qui but le vin de ta première ivresse,
Et, vois ! tu ne sais plus que ce squelette-là,

« C'est l'homme que tu fus au temps de ta jeunesse ! »

RONDE NOCTURNE

Au cœur d'une forêt profonde,
Sur un petit lac ignoré,
La nuit, j'ai souvent admiré
La chère et fantastique ronde
De femmes qui, jusqu'au matin,
Tournent, mais sans se faire entendre,
Avec des robes de satin
Blanc, rose, lilas et bleu tendre.

Sur un petit lac ignoré,

Les feuilles larges et polies
Des nénuphars aux fleurs pâlies
S'étendent en tapis moiré ;
Jamais le vent n'a ridé l'onde,
Les arbres viennent s'y doubler ;
Mais nul ne les a vus trembler,
Au cœur de la forêt profonde.

Et de ce lac, jusqu'au matin,
Au travers des feuillages sombres,
La lune, qui bleuit les ombres,
Glace d'un baiser argentin
Les nappes d'eau qui vont s'étendre
Entre les nénuphars géants
Où les fantômes enivrants
Tournent, mais sans se faire entendre.

La nuit, j'ai souvent admiré
La musique qui, parles branches,
Pour ce doux bal de formes blanches,
Flotte sur ce lac ignoré ;
Tombe-t-elle d'un autre monde,
D'un clément paradis lointain,
Pour animer jusqu'au matin
La chère et fantastique ronde ?

Toutes ces robes de satin,
Au cœur de la forêt profonde,
Reflètent leurs éclairs dans l'onde
Que glace un baiser argentin ;
Et les nappes qui vont s'étendre
Parmi les nénuphars géants
Semblent d'étranges diamants
Blancs, roses, lilas et bleu tendre.

LE ROSSIGNOL

DANS une vaste allée, aux lisières du parc,
Où, parmi des massifs d'aubépine naissante,
Dans cette nuit d'été, la lune languissante
Baise le torse nu d'Amour bandant son arc,

Une dame aux grands yeux de velours se promène ;
Des bouquets de rieurs pourpre et de feuillages verts
Flambent sur le fond blanc de ses vêtements clairs,
Dont rampe sur le sol moussu la longue traîne.

Un gilet de satin qui descend assez bas
Dessine les trésors somptueux de son buste ;
Ses doigts, péniblement, lèvent sa jupe, juste
Assez pour découvrir les coins d'or de ses bas.

Une mouche aux aguets sur ses lèvres exquises
Fait plus blanches encor ses dents de fin émail,
Et sa main droite agite un immense éventail,
Où des papillons blancs becquètent des cerises.

Le silence s'étend, mystérieux et lourd ;
Et, tandis que le vent froisse l'avoine folle,
La dame, que ravit la lune bleue et molle,
Écoute un rossignol qui se pâma d'amour.



PAUL ARÈNE

PAUL ARÈNE

1843

PAUL-AUGUSTE ARÈNE, l'auteur de tant de jolis vers et de contes alertes, est né à Sisteron, en juin 1843, au milieu des montagnes parfumées de la Provence. De bonne heure, il se passionna pour la nature, aimant à la surprendre dans ses mystères les plus tendres, dans ses manifestations les plus poétiques. C'est au souvenir de ces années de jeunesse que nous devons le pittoresque et l'émotion qui caractérisent son oeuvre. Paul Arène vint très jeune à Paris, et, poète d'un talent déjà personnel, donna à l'Odéon un Pierrot héritier dont les délicats ont gardé la mémoire. Ceci se passait en 1865.

Les journaux et revues littéraires les plus en vue accueillirent le jeune écrivain. Il publia d'exquises nouvelles, des articles d'une grâce piquante et originale. L'auteur de l'acte en vers applaudi à l'Odéon se révélait le plus subtil et le plus impeccable des prosateurs. Son oeuvre en prose est déjà très variée : Au bon Soleil, La vraie Tentation du grand Saint Antoine, Paris ingénu, Vingt jours en Tunisie, *représentent comme autant de rayons qui sont venus s'ajouter successivement au miel de sa ruche. De l'aveu de tous, Jean-des-Figues est un de ces heureux chefs-d'œuvre qu'il n'est donné à personne d'imiter, même de loin. Entre temps, Paul Arène, toujours fidèle à la lyre, faisait jouer ses Comédiens errants (Odéon, 1873), en collaboration avec M. Valéry Vernier, Un Duel aux lanternes, étourdissante comédie où le vers atteint aux effets d'art les plus inattendus, L'Ilote (Théâtre-Français, 1875), jolie fantaisie athénienne rimée en compagnie de Charles Monselet, et Le Char, opéra-comique en vers libres, dont Alphonse Vaudet cisela l'une des roues. En outre, Paul Arène a semé un peu*

partout de ravissantes pièces de vers d'un atticisme tendre et raffiné, d'un parisianisme étincelant, qui paraîtront prochainement en volume.

Les œuvres de Paul Arène ont été publiées par A. Lemerre et G. Charpentier.

TANCRÈDE MARTEL.

LA BOUQUETIÈRE

É PRIS de Margots idéales
Et rêvant au siècle dernier,
Je la rencontrai près des Halles
Qui portait un petit panier...

Elle était blonde, presque rousse,
L'œil malin, mais bon en dessous ;
Et vendait, piqués dans la mousse,
De petits bouquets à deux sous.

Mon caprice, en cette matière,
D'un peu d'amour se compliquait ;
La fraîcheur de la bouquetière
Me fit désirer son bouquet,

Car elle était fraîche à merveille ;
Ses fleurs avaient l'air engageant ;
Mais j'avais trop soupe la veille :
Il ne me restait plus d'argent !

Frontin, je le dis sans reproches,
Avait, ce matin, oublié

De mettre de l'or dans mes poches...
Et j'étais fort humilié.

Elle, devinant ma pensée,
Prit le bouquet entre ses doigts :
— « C'est le dernier, je suis pressée,
« Vous me paierez une autre fois. »

Puis elle rit, étant de celles
Qui, plébésiennes au cœur haut,
D'une reprise à ses dentelles
Faisaient crédit à Diderot.

AOÛT EN PROVENCE

A l'ombre du gerbier géant l'airée est prête ;
Le fermier, dans le rond où s'entassent les blés,
Fait tourner, retenant leurs licous assemblés,
Six chevaux camarguais noirs comme la tempête.

Sous l'ardent soleil d'août, ils vont, regardez-les !
Et le sol dur résonne, et rien ne les arrête.
Lui, suant, mais joyeux plus qu'au jour de sa fête,
Rêve de sacs d'écus et de greniers comblés.

Cependant le soir vient et la brise s'élève ;
La paille en tourbillons vermeils comme son rêve
Monte, se colorant aux rayons du couchant,

Et, tandis que décroît le galop circulaire,

Le rustique songeur droit, au milieu de l'aire,
Dans un nuage d'or voit sa ferme et son champ.

PIERROT

SUR LA TOMBE DE THÉOPHILE GAUTIER APPORTE SON HOMMAGE FUNÈBRE

LORSQUE la dalle fut scellée,
Et lorsque le dernier ami
Eut quitté la funèbre allée
Où rêve le maître endormi,

Un rayon neigea sur les branches ;
Et Pierrot, drapé d'un rideau,
Parut entre les tombes blanches,
Blanc et fluët comme un jet d'eau.

Aussi désespérément blême
Qu'aux jours où, posthume et muet,
Son fantôme en deuil de lui-même
À n'être plus s'habituaît,

Il ne parla pas, mais son geste
Exprimait un amer souci ;
Un bouquet, blanc comme le reste,
Tremblait à ses doigts blancs aussi ;

Et son expression mimique
Avec les poses de rigueur

Disait, lamentable et comique,
Les tristesses de son grand cœur.

Soudain, étrange phénomène !
Dans ce masque égoïste et blanc
Se lut toute l'angoisse humaine.
Une larme claire, en tremblant,

Des cils à la fine narine
Tomba sans secousse, et de là
Sur le col poudré de farine
Pour la première fois roula.

Or, dans les cieux, une par une,
Les étoiles ouvraient leurs yeux ;
Et Pierrot pleurait, et la lune
Versait des pleurs silencieux.

LA CIGALE

L'AIR est si chaud que la cigale,
La pauvre cigale frugale
Qui se régale de chansons,
Ne fait plus entendre les sons
De sa chansonnette inégale.
Et, rêvant qu'elle agite encor
Ses petits tambourins de fée,
Sur l'écorce des pins chauffée
Où pleure une résine d'or,
Ivre de soleil elle dort.

SONNET DE MARS

C'EST un matin de Mars quelle m'est revenue,
Éveillant le jardin d'un bruit de falbalas,
L'enfant toujours cruelle et toujours ingénue
Que je n'ai point aimée et qui ne m'aimait pas.

Le givre s'égouttait aux branches, mais plus bas
La neige ourlait encor les buis de l'avenue ;
Et le frisson d'hiver, sous leur écorce nue,
Emprisonnait le rire embaumé des lilas.

Un clair rayon parut : — « Bonjour, c'est moi ! » dit-elle.
Dans l'air moins froid passa comme un cri d'hirondelle,
Je la vis me sourire et crus avoir seize ans;

Et depuis, quelquefois je me surprends à dire,
Songeant à ce rayon, songeant à ce sourire :
« C'était presque l'Amour et presque le Printemps ! »

MONOLOGUE ET *CHANSON DE POLICHINELLE*

QUEL vin ! Vit-on jamais escarboucle pareille ?
C'est bien simple : Un rayon flâne dans une treille

Et se cache entre les grappes, comme un lézard ;
Un brave vigneron passe là, par hasard,

Sans y songer ; du bout de sa serpe il attrape
Le rayon, et le coupe ensemble avec la grappe.
Au panier ! au panier !... L'homme verse le tout,
Raisins mûrs et rayons, dans la cuve qui bout.
Rayons et raisins mûrs se mêlent dans la cuve,
La cuve qu'on emplît fume comme un Vésuve,
Et voilà la raison qui fait que nous voyons
Ce diable de vin vieux toujours plein de rayons !

Il chante.

Du temps qu'on adorait les merles,
Cléopâtre, reine du Nil,
Dans le vin grec jetait des perles
Grosses comme des grains de mil.
Or, je fais, moi, Polichinelle,
Autrement qu'elle :
En fait de perles, j'aime mieux
Boire une larme de ma belle
Dans un grand verre de vin vieux !
(Un Duel aux lanternes)

RUPTURE

PARS, puisque tu le veux, va-t'en, laisse le deuil
Avec ton souvenir dans la maison muette ;
Pars vite, sans adieux et sans tourner la tête :

Des pleurs pourraient ternir l'éclat pur de ton œil.

Marche au but qu'ont marqué la folie et l'orgueil,
Que rien ne te fléchisse et que rien ne t'arrête ;
La porte est large ouverte et la voiture est prête,
Je veux l'accompagner, tranquille, jusqu'au seuil.

Un autre irait, pareil au pauvre qu'on repousse,
Triste et suivant de loin la trace de tes pas :
Tu me verras plus fier... Surtout, n'espère pas

Que jamais contre toi mon regret se courrouce ;
Car seule aux jours amers ta lèvre me fut douce,
Et je n'ai su trouver l'oubli qu'entre tes bras.

LES FLEURS ESPÉRÉES

C'EST l'hiver ! Grelottante et brave, tu me dis :
« Sortons, le froid m'égaie... » Un lierre aux branches tortes,
Sur le ciel pâle et clair dessinant ses eaux-fortes,
Laisse un peu de verdure à l'angle du mur gris.

Les rossignols frileux rôdent autour des portes,
Beaux chanteurs imprudents que la neige a surpris ;
Et le parfum léger des violettes mortes
Semble flotter encor sur les gazons flétris.

Restons plutôt, mignonne, il sera bon de vivre
Tous deux seuls, cependant qu'aux fenêtres le givre
Mettra sa broderie entre le monde et nous,

Et d'attendre, oublieux des hommes et des choses,
Que la vitre éclaircie aux feux d'un mois plus doux
Nous laisse voir enfin le jardin et les roses.

EN MER

Thamus ne répondit qu'à la troisième fois, et la voix lui
commanda, lorsqu'il serait entré en un certain lieu, de crier que
le grand Pan était mort.

PLUTARQUE.
(Des Oracles qui ont cessé)

LORSQUE le vieux Thamus, pâle et rasant le bord,
À la place prescrite eut crié : « Pan est mort ! »
Le rivage s'émut, et sur les flots tranquilles
Un long gémissement passa, venu des Îles :
On entendit les airs gémir, pleurer des voix,
Comme si sur les monts sauvages, dans les bois
Impénétrés, les dieux aux souffles d'Ionie,
Les dieux, près de mourir, disaient leus agonie.
Le soleil se voila de jets de sable amer ;
Un âpre vent fouetta les vagues de la mer,
Et l'on vit, soufflant l'eau de leurs glauques narines,
Les phoques de Protée et ses vaches marines
S'échouer, monstrueux et pareils à des monts,
Sur l'écueil blanc d'écume et noir de goémons.

Puis, tandis que Thamus, le vieux patron de barque,
Serrait le gouvernail et jurait par la Parque,
Un silence se fit, et le flot se calma.

Or, le mousse avait pu grimper en haut du mât,
Et, tenant à deux mains la voile et l'antenne,
« Père ! s'écria-t-il tout à coup, capitaine !
Père ! un vol de démons ailés et familiers
Vient sur la mer, dans le soleil, et, par milliers
Si près de nous que leur essaim frôle les planches
De la barque ; je les vois passer, formes blanches.
Ils chantent comme font les oiseaux dans les champs,
Leur langue est inconnue et je comprends leurs chants ;
Ils chantent : « Hosanna ! » Les entendez-vous, Père ?
Ils disent que le monde a fini sa misère,
Et que tout va fleurir ! Père, ils disent encor
Que les hommes vont voir un nouvel âge d'or !
Un Dieu nous le promet, un enfant dont les langes
N'ont ni dessins brodés à Tyr, ni larges franges
Pourpres, et qui vagit dans la paille et le foin...
Quel peut être, pour qu'on l'annonce de si loin,
Cet Enfant-Dieu, né pauvre, en un pays barbare ? »
D'un coup brusque le vieux Thamus tourna la barre.

« Les démons ont dit vrai, mon fils ; depuis le temps
Que Jupiter jaloux foudroya les Titans,
Et depuis que l'Etna mugit, crachant du soufre,
L'homme est abandonné sur terre, l'homme souffre,
Peinant toujours, gelé l'hiver, brûlé l'été,
Sans te vaincre jamais, ô maigre pauvreté !
Qu'il vienne donc ! Qu'il vienne enfin, l'Enfant débile
Et divin, si longtemps promis par la sibylle ;
Qu'il vienne, celui qui, détrônant le hasard,
Doit donner à chacun de nous sa juste part
De pain et de bonheur. Plus de maux, plus de jeûnes,
Les dieux sont bons parfois, mon fils, quand ils sont jeunes !
Aimons le Dieu qui naît. Au fond, que risquons-nous ?

Nous lui présenterons, humblement, à genoux,
L'offrande qui convient à notre humble fortune :
Ce bateau que j'avais, pour l'autel de Neptune,
Taillé dans un morceau de vieille écorce, les
Branches de vif corail prises dans nos filets,
Cette nacre aux reflets d'argent, et, toute fraîche,
Si le temps le permet, notre prochaine pêche... »

Et tandis que, là-bas, le peuple des bergers,
Par les sentiers pierreux que bordent les vergers
Où la vigne biblique aux palmiers se marie,
Allaient à Bethléem, venant de Samarie,
Et que, plus loin, sur les chameaux lents et têtus,
À travers le désert hérissé de cactus,
Les Rois-Mages, qu'abrite un tendelet de toile,
Graves, et les regards au ciel, suivaient l'étoile,
La barque, par delà les flots mystérieux,
Cherchant le jeune dieu, vainqueur des anciens dieux,
Voguit, sa voile rose à la brise gonflée,
Vers Sidon, port voisin des champs de Galilée.

CHARLES DE POMAIROLS

1843

C HARLES DE POMAIROLS, né le 23 janvier 1843 à Villefranche de Rouergue (Aveyron), publia en 1879 son premier volume de vers sous le titre de : *La Vie meilleure*, dénomination qui semble marquer pour lui le passage de l'analyse intellectuelle à la vie de sentiment. Ce recueil a été suivi, à un intervalle assez rapproché, d'un second volume : *Rêves et Pensées*, publié en 1881 et couronné par l'Académie française. Un troisième volume intitulé *La Nature et l'Âme* a paru en 1887.

C'est l'étroite alliance de l'intelligence et du cœur, du savoir et de l'émotion, qui distingue les poésies de M. Charles de Pomairols, écloses dans la pleine maturité de son esprit. Leur originalité devait naître de cette alliance qu'on sent s'accomplir dans ses ouvrages depuis le premier jusqu'au plus récent. L'idée s'y pénètre toujours davantage du sentiment qui l'accompagne ; l'art y bénéficie de ce progrès naturel, et le vers y devient de plus en plus facile, harmonieux et coloré. La poésie de M. de Pomairols, par ses sources mêmes, est essentiellement moderne. Elle est un fidèle miroir de l'état intellectuel et moral d'un homme de haute et délicate culture à notre époque en France. Elle charme par une tendresse discrète et grave, par une grande profondeur d'analyse et par une aspiration constante vers le plus noble idéal.

Les œuvres poétiques de M. Charles de Pomairols se trouvent chez M. Lemerre.

SULLY PRUDHOMME.

LE BOIS

UN pré, fût-il très vaste et plein d'îles de fleurs,
Dans sa libre étendue offre un banal spectacle,
Car on peut d'un coup d'œil l'embrasser sans obstacle
Et saisir d'un regard sa masse de couleurs.

Un bois même petit paraît toujours immense,
Car on ne peut le voir tout entier à la fois,
Et toujours il nous garde en l'ombre des sous-bois
Des recoins inconnus dont l'attrait recommence.

Toujours vus un par un et sans lien entre eux,
Sous les arceaux profonds les détails s'accumulent ;
On n'épuise jamais les incidents nombreux,
Et les lointains portés d'arbre en arbre reculent.

Un tronc plus lumineux, des ormes en bouquet,
Une pierre moussue, un nid, une broussaille,
Nous font hâter le pas vers l'heureuse trouvaille,
Et le mystère change en un monde un bosquet.

Auprès du même lieu l'on passe et l'on repasse,
Et comme on l'aborda jadis d'un autre point,
L'œil désorienté ne le reconnaît point.
C'est plaisir de se perdre en un si mince espace.

C'est plaisir de trouver sous l'azur étouffant,
À deux pas de son seuil, un pan de forêt vierge
Dont l'ampleur rétrécie encore nous submerge,
Rêve pour le poète et jouet pour l'enfant.

(Rêves et Pensées)

APPARITION

EN quittant, le soir, ta maison
Qui brille à l'Est sur la colline,
J'ai marché vers l'autre horizon
Suivant la pente qui s'incline ;

J'ai traversé le clair ruisseau,
Puis, j'ai remonté l'autre pente,
Et je me suis assis en haut
Pour bien voir ta vitre flambante.

Et c'est ainsi comme il convient :
Toi, jeune, fraîche, gaie et rose,
Ta place est là d'où l'aube vient,
Et la mienne au couchant morose.

J'ai regardé luire au soleil
Les fenêtres de ta demeure,
Et les feux de l'astre vermeil
S'y poser longtemps jusqu'à l'heure

Où le dernier rayon du jour,
Qui semble avec un regret morne
Comme moi quitter ce séjour,
S'est perdu dans le ciel sans borne.

La nuit vient, et pourtant mes yeux
Sont fixés dans l'ombre profonde
Vers ce point entre terre et cieux
Qui seul les charme dans le monde.

Je ne vois plus, le souvenir
M'éclaire de sa lueur triste

Qui sous mon front va se ternir :
Il me semble que rien n'existe.

Tout à coup, en face de moi
Apparaît un reflet blanchâtre
Qui met l'horizon en émoi :
Est-ce un feu nocturne de pâtre ?

Derrière le coteau frangé
La lune ronde comme un globe
Monte, et sur son disque orangé
Qui sitôt me ramène une aube,

Se dessinent fidèlement,
Ô merveille, ô promptte revanche !
Le haut pignon, le toit charmant
Où tu reposes pure et blanche.

Et voyant dans tout l'horizon
Ce seul point distinct par fortune,
Je bénis avec un frisson
L'astre amoureux, la douce lune,

Qui vient de l'infini lointain,
De sa course encor toute blême,
Me montrer avant le matin
La maison de celle que j'aime.

(Rêves et Pensées)

NAISSANCE DES NYMPHES

D'ARTÉMIS

C'EST la nuit, dans un coin reculé de l'Hellade,
Où les pentes des monts, dressés en escalade
Au-dessous de l'azur immobile des deux,
Plongent dans un vallon noir et mystérieux
Qu'emplit la majesté sereine du silence ;
L'air se recueille, et pas un souffle ne balance
Son repos endormi sans haleine et sans voix.
La lune blanche monte à la cime des bois
Où son arc léger vibre, et dans la masse sombre
Du vallon dessiné comme une coupe d'ombre,
Creux abîme où se glisse à peine son regard,
Elle éclaire ici, là, par surprise, au hasard,
Et fait des profondeurs paraître à son approche
Le tronc svelte d'un arbre, un blanc contour de roche.
Une clairière vague avec de pâles fleurs,
La face d'une source où scintillent des pleurs.
Et ces formes, brillant seules dans la nuit noire
D'où ressort la candeur de leur éclat d'ivoire,
Sous le rayon divin semblent des corps charmants,
Vierges au port léger, aux souples mouvements,
Jeunes filles aux yeux doux comme des fleurs pures,
Laisant traîner encor leurs brunes chevelures
Derrière elles ainsi que des morceaux de nuit,
Et levant leurs blancheurs dans l'ombre qui les suit.
Et toutes, s'effaçant de leur place à mesure
Que la lune rayonne une lueur plus sûre,
Viennent au bord des bois accompagner en rond
La brillante Artémis qui les passe du front
Et de son fin croissant d'argent clair les domine,
Car les dieux souverains dont le ciel s'illumine
Dépasseront toujours en leur sublime vol
Les filles des forêts, des sources et du sol.

APRÈS LA MORT DU PÈRE

Cette terre, ces champs, ces vignes, que mon père
Remplissait tout le jour de son geste puissant
Et qu'il entretenait dans leur beauté prospère,
Sont vides,... et c'est moi qui gouverne à présent.

Les générations tour à tour se remplacent,
Dit le sage insensible avec tranquillité.
Ces froids raisonnements par où les pleurs s'effacent
Ne pénétreront pas dans mon cœur révolté !

Oh non ! non ! D'aussi loin, père, qu'il me souviennne,
Dès le premier éveil de mes regards d'enfant,
Cette terre fut vôtre, ô père, et non pas mienne !
Elle n'est pas à moi, le respect le défend.

Elle est à vous encore, et mes yeux sont humides
Lorsque pour commander ma voix s'élève ici ;
Et lorsque je m'essaie à des ordres timides,
J'interroge tout bas : Père, est-ce bien ainsi ?

C'est votre œuvre qui dure, et vous êtes le maître,
Et si l'orgueil glaçait les sentiments que j'ai,
Je craindrais de vous voir, ô mon père, apparaître
Sous l'ombre de vos bois comme un spectre affligé !

DANS LE MIROIR D'UNE ÂME

PARFOIS un homme triste, humble, découragé
Par l'idéal lointain dont il se sent rongé,
Subit amèrement la destinée ingrate
D'être à soi-même objet de dégoût et d'ennui,
De juger sa misère et de ne voir en lui
Ni force, ni vertu, ni grâce qui le flatte.

Pourtant il est aimé d'une femme au grand cœur :
Et quel charme aussitôt relève sa langueur !
Par quelle nouveauté le sort le dédommage !
Car il peut, se penchant sur cette âme, s'y voir
Changé par le reflet du féerique miroir
En une merveilleuse et rayonnante image,

L'image de lumière et de noble contour,
L'image de beauté sans tache que l'amour
Dans le cœur généreux de l'amante fait naître,
Portrait qui nous ravit d'un tendre étonnement
Et se laisse sans honte accueillir un moment,
Puisqu'on apparaît là tel qu'on eût rêvé d'être !

(La Nature et l'Âme)

LE PREMIER PRINTEMPS

À chaque avril qui vient je m'attriste et je dis :
Les printemps sont comptés que je peux voir encore,
Le jeune renouveau dont le sol se décore
Me charmera vingt fois, qui sait ? peut-être dix.

Puis un autre viendra, n'en doute point, mon âme !
Qui trouvera mes yeux fermés à son azur,
Le printemps le plus doux peut-être et le plus pur
Qui jamais eût touché mes regards de sa flamme.

Oh ! ce premier printemps qui sourira si beau,
Avant que ma pensée éteinte ait l'habitude
De l'ombre, du silence et de la solitude,
Qu'il sera difficile à passer au tombeau !

Plus tard j'aurai cessé le rêve de la vie,
Mais l'avril inconnu qui sèmera ses fleurs
Sur ma tombe nouvelle et molle encor de pleurs,
Troublera mon repos d'une suprême envie.

(La Nature et l'Âme)

PAUL DELAIR

1843

PAUL DELAIR, né à Montereau-Fault (Yonne), le 24 octobre 1843, publia en 1870 un premier volume de vers ayant pour titre : *Les Nuits et les Réveils*. Malgré la prédominance trop accusée de la note macabre (comme un souvenir de la fameuse ballade de Lénore), ce recueil renferme de très belles pages d'une franche inspiration, telles que *Les derniers Romains*.

Le second volume, *Contes d'à présent*, qui a paru en 1883, est une œuvre sérieuse de maturité où les fruits ont tenu la promesse des fleurs. L'ensemble offre à la fois quelque chose de salubre et de viril. De belles pensées graves, une pitié profonde pour les humbles et les petits, ont une certaine parenté avec les vers émus des *Pauvres gens*, de Victor Hugo. En résumé, on y trouve des strophes éloquentes et d'un charme consolant pour ceux qui souffrent.

Les poésies de M. Delair ont été éditées par Alphonse Lemerre et Paul Ollendorff.

ANDRÉ LEMOYNE.

LES DERNIERS ROMAINS

LORSQUE les citoyens, las de guerres civiles,
Rentrent chez eux, laissant le forum aux habiles ;
Lorsque, les droits du peuple, impunément bravés,

Ne font plus remuer les cœurs ni les pavés ;
Lorsque les Rostres, pleins d'éloquences hautaines,
Se sont tus sur le deuil des libertés romaines,
Et que la force, aux pieds foulant la bonne foi,
A jeté son épée en travers de la loi ;
À ces sombres moments où, pour être tranquille,
Pour que l'ardente plebs ne batte plus la ville,
Pour qu'on puisse vaquer, sans tumulte affligeant,
Aux affaires d'amour, aux affaires d'argent,
On fait taire ces voix hargneuses au plus vite,
La tribune d'abord, la conscience ensuite ;
À cette heure où, de soi-même désespérant,
Lame d'un grand pays capitule et se rend,
Alors, Caton, ceux-là sont un groupe sublime
Qui de leur probité ne font pas grâce au crime,
Et, n'ayant que la mort d'espoir et de désir,
Le forcent à verser le sang pour réussir !
Ils veulent qu'avec eux on traîne aux gémonies
Les aïeux, la pudeur, les dieux et les génies.
Ils s'offrent au couteau par droit et par devoir,
S'imposent au vainqueur, pâle, et lui font savoir
Qu'un peuple n'est jamais si soumis ni si lâche
Qu'on le charge de fers sans que quelqu'un se fâche,
Et que fût-on bien bas, bien vil, il reste encor
Des âmes de vieux bronze et des cœurs de vieil or
À qui ces attentats paraissent choses graves,
Et qu'enfin nul ne règne et ne fait des esclaves
Et des valets, qu'après avoir fait des martyrs.
Ils sont le grand exemple offert aux repentirs,
Et, quand un peuple est las de descendre la honte,
L'escalier d'or par où vers les cieux il remonte.
Leur sacrifice auguste affirme le vrai prix
De l'honneur au rebut, fortune des proscrits,
Ô Justice, et leur mort fait, vestale fidèle,
Veiller dans le tombeau ta lumière éternelle.
On entend Curion crier : « Vivons d'abord !
« À quoi bon s'obstiner quand on est le moins fort ?

« Un homme intelligent peut sous tous les régimes
« Emplir son coffre-fort d'arguments légitimes.
« L'ordre est l'essentiel. — Peste soit de ces sots
« Qui vont superbement s'égorger pour des mots !
« Si la vie est un songe, essayons qu'il soit rose.
« Les lois seront sous clefs : quel mal me fait la chose ?
« Le soleil en est-il plus chiche de rayons ?
« Le froment pousse-t-il moins dru dans les sillons ?
« Les bois sont-ils moins pleins de nids et de voix douces ?
« Les robes en frôlant les sentiers verts de mousses
« Font-elles envoler moins de parfums dans l'air ?
« Les corsages sont-ils moins souples, l'œil moins clair ?
« César n'enlève rien aux fleurs non plus qu'aux femmes :
« Aimons. N'ayons souci d'être de grandes âmes ;
« Être hommes, c'est assez. Aimons, vivons, plions.
« Trop de vertu rend dur. Au désert les lions !
« Et, savourant la vie en nos voluptés sûres,
« Laissons le vieux Caton déchirer ses blessures ! »
D'autres, sombres, ont dit : « Qu'y faire ? C'est fini.
« Oui voulut la justice en fut toujours puni.
« À quoi bon se briser le front sur l'impossible ?
« Ce penchant à porter le joug est invincible.
« Puisqu'en vain nous avons pensé, lutté, souffert,
« Laissons le Sénat vide et le Forum désert.
« Gardons pour nous le peu qui reste à notre veine.
« Désintéressons-nous de la canaille humaine,
« Et rentrons au foyer tranquille des aïeux ;
« La cendre en est moins vaine, et l'on s'y chauffe mieux.
« Renonçons à la gloire, inutile fumée,
« Et blanchissons en paix près de l'épouse aimée.
« Qui paya de son sang peut dormir sans remord.
« Qu'y pouvons-nous ? Dieu ment. L'avenir même est mort. »
Entre cette amertume et cette indifférence,
Gloire à ceux qui, s'étant levés sans espérance,
Témoignent de leur cause, et, soldats du devoir,
Ramènent sur leur sein les traits du destin noir !
Qui, sur l'autel brisé, libations dernières,

Vident leur cœur et font les suprêmes prières,
Et, jusqu'au bout rendant au pays ce qu'on doit,
Meurent enveloppés dans le linceul du Droit !

HYMNE AU SOLEIL

SOLEIL ! père des créatures !
Voici le moment solennel.
Derrière les portes obscures
Hennit le quadrigé éternel.

Du lit royal, rouges Aurores,
Épouses, l'époux veut sortir !
Enlevez les verrous sonores !
L'immense éther va retentir.

Gloire ! Sur le perron terrible
Le char surgit. Dans les cieux clairs
Jaillit de la roue invincible
Comme un feu de paille d'éclairs.

Devant lui, sur les molles nues,
Comme des femmes sur des fleurs,
Les Aurores se roulent nues ;
Il les absorbe en ses splendeurs.

Soleil ! père des créatures !
Majesté ! tu te lèves, Roi !
Répands les saintes nourritures
Aux êtres affamés de toi.

Aussi bien qu'à l'heure première,
Le monde, en extase agité,
Sent la beauté de ta lumière
Et la chaleur de ta bonté.

Tu revêts la terre de flamme ;
À ton souffle la réchauffant,
Tu l'embrasses comme une femme,
Tu la couves comme un enfant.

Dans nos campagnes embaumées,
Rends vigoureux le pauvre en pleurs ;
Rougis le sein des bien-aimées,
Et sur les morts baise les fleurs !

Sois pour le vieillard qui succombe
Et la jeunesse et l'action ;
Enseigne-lui que rien n'est tombe,
Que tout est résurrection !

Soleil ! père des créatures!
A travers l'espace et le vent,
Guide-nous aux cités futures,
Ô dieu visible ! ô dieu vivant !

Emporte-nous dans tes abîmes !
Verse-nous, jour de vérité,
Dans la transparence des cimes,
La force et l'immortalité !

MATINS D'HIVER

QUE j'aime les matins d'hiver, et leurs soleils
Qui trempent dans la brume au vent froid balancée !
Avec leur gloire en pleurs et leur douceur blessée,
Au destin des héros je les trouve pareils.

J'aime mieux ces ciels blancs que les étés vermeils,
Car s'ils ont moins de flamme, ils ont plus de pensée ;
Et leur clairon plaintif pour mon âme oppressée
Sonne dans l'infini de tragiques réveils.

Alors des temps défunts j'entends les litanies ;
Et je vois se lever la foule des génies
Avec leur plaie au cœur, où paraît leur vertu.

De leur grand souffle amer ma poitrine est baignée,
Et je suis, le front haut, leur troupe résignée
Qui consent à mourir, ayant bien combattu.

LOUIS-XAVIER DE RICARD

1843

L OUIS-XAVIER DE RICARD, *fils du général marquis de Ricard, a publié deux volumes de poésies : Les Chants de l'Aube et Ciel, Rue et Foyer. Ces deux livres, pénétrés d'idées humanitaires, expriment, dans une langue mâle et hardie, souvent pleine d'ampleur, les tendances et les aspirations les plus généreuses de notre siècle. Ce poète se rattache à la fois à Leconte de Lisle et à Lamartine pour la solennité du rythme et l'harmonie continue de la phrase. Il s'est distingué par des élans fréquents d'indignation et de passion virile.*

Ses œuvres se trouvent chez A. Lemerre.

EMMANUEL DES ESSARTS.

APHRODITÉ ANADYOMENÉ

C'était un des matins de la vie éternelle :
La jeune Aube riait sur le jeune Univers.
Or, l'esprit vagissait dans l'ombre maternelle ;
La nature, avec soin le couvrant sous son aile,
Nourrissait de clartés ses regards entr'ouverts.

Okeanos, traînant son manteau dans les brumes,

Se berçait, en rêvant sous l'azur infini :
Ses flots joyeux dressaient leurs aigrettes d'écumes,
Si bien qu'on les eût crus couverts des blanches plumes
De quelque immense oiseau dont ils pillaient le nid.

Les sereines forêts laissaient leur chevelure
Tomber en anneaux verts sur leur sein virginal ;
Et tous les habitants de l'épaisse ramure
Avec les vents plaintifs alternaient un murmure
Qui vaguement flottait dans l'éther matinal.

Or, comme un encensoir, la jeunesse du monde
Elevait ses parfums dans les splendeurs du jour.
Du haut de l'Orient, Éôs, rosée et blonde,
Épanchait on ne sait quelle senteur profonde
Qui n'était que le souffle embaumé de l'amour.

L'homme était né déjà : son âme épanouie
Flottait comme un lotos, dans son éternité ;
Il ouvrait tout son être aux forces de la vie ;
Son esprit curieux, sans haine et sans envie
Songeait, n'étant vêtu que de sérénité.

Calme, il se confiait à la bonté des choses,
Il amassait en lui sa méditation ;
La nature, lassée à varier ses poses,
S'abandonnant aux lois de ses métamorphoses,
Se reposait en lui de la création.

Et la matière, alors, comme une fiancée,
Pour féconder son flanc appelait un amant ;
Et l'homme la comprit ; et l'œuvre commencée
Enfante un nouveau monde infini : *la Pensée*.
Depuis, l'homme est le Dieu qui crée incessamment.

La nature s'apaise ; elle a trouvé son maître.
La genèse, dès lors, s'accomplit dans l'esprit.

Le souverain du monde à peine vient de naître,
Que l'on voit le chaos rugissant disparaître,
Et surgir les sommets, où l'idéal fleurit.

L'homme est Dieu : vagissant dans son nid de lumière,
Il grandit lentement dans l'abîme du ciel :
Il délivre, en chantant, son âme prisonnière ;
Sous sa main, jeune encore, il dompte la matière,
Et ses désirs actifs transforment le réel.

(Ciel, Rue et Foyer)

SÉRÉNITÉ

O N dirait que ce vent vient de la mer lointaine ;
Sous des nuages blonds l'azur du ciel verdit,
Et, dans l'horizon blême, une brume incertaine
S'amasse à flots épais, se dilate et grandit.

Elle éteint le dernier éclat du soleil pâle
Qui plonge et s'enfouit dans le vague Occident ;
Son front, mélancolique et noirci par le hâle,
Cache au fond du ciel gris son diadème ardent.

L'air sonore frissonne ; et la Nuit souveraine
Du fond de l'Orient se lève lentement,
Elle monte et s'étend ; sa majesté sereine
D'un immense mystère emplît le firmament.

Sous ses pieds nonchalants, que les ténèbres baignent,

Le sol creux retentit, tremble au loin et frémit ;
Et de rouges éclairs, qui palpitent et saignent,
Crèvent le ciel opaque et pesant qui gémit.

La Nuit rêveuse et douce a ceint sa tête brune
D'un bandeau scintillant parsemé d'yeux ouverts ;
Les rayons d'argent froid, qui tombent de la lune,
Sur ses cheveux de jais plaquent des reflets verts.

Elle allonge ses bras d'où ses voiles noirs pendent
À lents plis, imprégnés des pavots du sommeil,
Et troués de clartés mystiques, qui répandent
Sur l'ébène de l'ombre un or fauve et vermeil.

Et ce vent, qui fraîchit, vient de la mer lointaine ;
La gaze de sa robe a glissé sur les eaux,
Et déploie en traînant une odeur incertaine
De sels marins mêlés aux verdeurs des roseaux.

Et les nuages blonds se rembrunissent : l'ombre
Voit, à ses flancs grondants, serpenter des éclairs ;
On dirait d'un vaisseau voguant sur la mer sombre
Avec un bruit confus de canons et de fers.

Courbant, en mugissant, les chênes centenaires,
La Tempête, qui hurle et pleure par moment,
Précipite les lourds chariots des tonnerres
Sur les vastes pavés d'airain du firmament.

Mais, que m'importe à moi ce spectacle, ô Nature !
Le voile de l'ennui décolore mes yeux ;
Car je souffre en silence une morne torture
À vivre dans ces temps désenchantés et vieux.

Je sentis quelquefois l'Amour, qui m'accompagne,
Hésiter et pleurer, délaissé par l'Espoir ;
Mon sentier s'obscurcit ; la Nuit, qui monte, gagne

La cime immaculée où je voudrais m'asseoir.

Si je ce dis, Nature impassible et sereine :
« Bonne mère! rends-moi plus puissant et meilleur ! »
Je vois dans tes yeux bleus, éternelle sirène,
Sourire vaguement l'éternelle douleur.

C'est pourquoi, sans amour et sans haine inutile,
Je subirai la vie ainsi qu'il sied aux forts ;
Je serai calme et fier, comme l'arbre immobile
Qui, sous les cieux changeants, croît et vit sans efforts.

(Ciel, Rue et Foyer)

SOUHAIT

AUTOUR de ta beauté, qu'il caresse de l'aile,
L'essaim blond de mes vers bourdonne ses adieux,
Et ravive un moment son éclat jeune et frêle
À la splendeur profonde et calme de tes yeux.

Ces vers sont tes enfants ; ton sein chaud et fidèle
Leur ouvrit constamment son asile joyeux ;
Et, par de longs fils d'or, ta magique prunelle
Dirigera leur vol dans l'Infini des cieux.

Après avoir, quatre ans, soigné notre couvée,
Nous lui livrons enfin la Liberté rêvée ;
Ah ! dans dix ans encor, puisse un essaim plus beau,

Moissonnant le jardin de tes grâces écloses,
En verser, en chantant, les myrtes et les roses
Sur notre vieil amour, toujours jeune et nouveau !

(Ciel, Rue et Foyer)

PAUL HAAG

1843

PAUL HAAG, né à Paris le 10 Janvier 1843, a publié en 1879, sans nom et auteur , un recueil de vers intitulé : Le Livre d'un Inconnu. « C'est, a dit Théodore de Banville, un volume de vers très remarquable par la sincérité des impressions, par la subtile exquisité de la forme, par la justesse des mots et par une sorte de très mystérieuse et délicate pudeur qui fait que le poète se refuse absolument à tous les effets connus et certains. Plus que tous les récents recueils de poèmes, il paraît répondre au véritable idéal actuel, car le poète s'y montre réaliste dans le beau sens du mot, et il est facile de voir que toutes ses descriptions sont vues, que tous les sentiments qu'il exprime ont été éprouvés et non supposés. »

Le Livre d'un Inconnu a été édité par A. Lemerre.

A. L.

** *

CE soir, le firmament est très pur et très clair,
Et dans l'azur profond les étoiles ont l'air
Calme d'un grand troupeau semé dans une plaine ;

Pas un souffle, pas un frisson, pas une haleine,
Dans ce ciel qu'on dirait à jamais apaisé.
Comme un puissant essieu dans ses gonds alésé
Silencieusement tourne l'axe du monde,
Et la grande douceur de cette paix profonde
Marque l'enfantement d'un grand labeur muet :
Car la nature est sage et bonne, et se soumet
Sans révolte à la loi qui régit les espaces,
Fait mûrir les moissons, naître et croître les races,
Et, dans l'ordre savant de leurs mille couleurs,
S'épanouir en paix les calices des fleurs.

** *

MA chère, nous irons, aux derniers soirs d'automne,
Voir fleurir dans les bois la tardive anémone,
Les chrysanthèmes d'or émailler les jardins,
Et les grappes, déjà trop mûres des raisins
Et par les premiers froids légèrement ridées,
Pendre aux rameaux brunis des treilles dénudées ;
Nous irons, nous suivrons les détours du chemin
Où la première fois ma main pressa ta main ;
Nous verrons au penchant des collines prochaines
L'or des grands peupliers et la rouille des chênes,
Et tout nous parlera d'automne et de départ.
Au ciel, ainsi qu'un rouge et sanglant étendard,
Un nuage empourpré planera sur nos têtes ;
Et le calme attristé des campagnes muettes
Et, dans les bois déserts, le silence des nids,
Nous diront que les jours d'été sont bien finis,

Que loin, bien loin de nous est la saison des roses,
Et que demain l'hiver et ses brumes moroses
Auront enveloppé de leur morne linceul
Ces bois que le sanglot du vent troublera seul.

Nous songerons alors que tout meurt et tout passe,
Comme au courant des eaux une ride s'efface,
Comme un nuage au ciel par le vent emporté,
Et nous éprouverons l'amère volupté
De sentir que nos cœurs auront changé de même,
Qu'à notre insu ces mots, ces tendres mots : « Je t'aime ! »
Nous ne les dirons plus avec le même accent ;
Car l'herbe du chemin que l'on foule en passant,
Et le buisson qu'on frôle, et la branche qu'on cueille,
Et la fleur que, distrait ou rêveur, on effeuille,
Tout emporte avec soi quelque chose de nous.
Et tandis qu'à travers les ronces et les houx,
Dans la haute forêt tremblante des fougères,
Le couchant grandira nos ombres passagères,
Nous penserons, chère âme, à ces choses qui font
Plus tristes les baisers, mais l'amour plus profond.

Puis, quand naîtront au ciel les premières étoiles,
Quand la brume, flottant en clairs et légers voiles,
Montera sur les prés humides des vallons,
Dans les premiers frissons du soir nous reviendrons
Par la majestueuse et déserte avenue
Qu'au printemps si souvent nous avons parcourue.
Les dernières lueurs du jour mourant aux cieux,
Descendant dans la paix profonde de ces lieux
À travers le feuillage éclairci des grands arbres,
Éclaireront alors de la pâleur des marbres
Ton grave et doux profil et tes beaux cheveux d'or ;
Et nos regards pensifs pourront noter encor,
Dans les fossés jaunis et dans l'angle des portes,
Le triste encombrement que font les feuilles mortes.

** *

L'OCCIDENT, rayé par de noirs nuages,
Ressemblait, hélas ! à mon triste cœur :
Sombres souvenirs des récents orages,
Roses souvenirs d'un lointain bonheur.

Dans un coin du ciel, d'un vert pâle et tendre,
Un astre brillait solitairement ;
En le regardant, je sentais descendre
Dans mon cœur la paix du bleu firmament.

Comme un doux regard qu'une larme voile,
L'astre consolant semblait dire : « Espoir ! »
Laisse en paix mon cœur, ô menteuse étoile,
Charme torturant de mon cachot noir !

CAMILLE MACAIGNE

1843-1877

CAMILLE MACAIGNE, *né à Saint-Quentin le 6 janvier 1843, décédé prématurément le 5 juin 1877, exerça le professorat d'abord au collège de Compiègne, puis au lycée de La Rochelle.*

Après avoir donné une fidèle et élégante traduction des fables de Phèdre, M. Macaigne entreprit une vaste histoire de la Poésie au XIX^e siècle, mais il ne put l'achever. Tout en menant de front l'exécution de ce grand travail et l'accomplissement de son devoir professionnel, il fit paraître de nombreuses poésies dans la plupart des publications périodiques de l'époque. Par les soins de sa veuve, très lettrée elle-même, ces poésies ont été réunies en un volume sous le titre de : *Les Roses fauchées (1884)*.

Dans la préface de ce recueil posthume, M. Emmanuel des Essarts, qui avait contribué à rassembler la plus grande partie de l'œuvre interrompue par la mort, s'exprime ainsi : « Camille Macaigne était un artiste, car il possédait la souplesse du rythme, le secret musical de la rime, l'instinct de l'épithète significative et de l'heureuse alliance des mots. C'était un poète, car il avait le don de voir vite et juste, et de sentir avec intensité. Les sujets qu'il traite sont les thèmes éternels et qui toujours seront les plus fertiles en variations lyriques : les promenades à travers les champs et les bois, les charmants épisodes de la vie de *famille*, *quelques scènes de l'antiquité*, *les jeux de la fantaisie* et *jusqu'aux discrètes émotions du patriotisme*. »

Les poésies de M. Macaigne ont été éditées par A. Lemerre.

A. L.

SAINT JEAN AUX BOIS

PERDU dans la forêt superbe,
Ce hameau se cache humblement,
Comme se dérobe dans l'herbe
La fleurette du sentiment.

Ce n'est pas son temple gothique
Que je me plais à visiter,
Ni le paysage rustique
Que le peintre vient consulter.

Sous ces grands chênes séculaires
Je ne porterai point mes pas,
Et leurs mugissantes colères
Ne me préoccuperont pas.

Je vais chercher sous l'ombre épaisse
La place où dort le souvenir,
Et, comme par une caresse,
Cet endroit sait me retenir.

Je répands une larme douce ;
Mon cœur est vivement touché,
Et, dans le vert tapis de mousse
Découvrant un muguet caché,

Je le ravis et je l'emporte,
Et je me retourne vingt fois
Vers ce village qui m'apporte
L'enivrant parfum de ses bois.

L'HIVER
À MONSIEUR VICTOR DE LAPRADE

LES vents glacés du Nord ont émondé les branches
Où les oiseaux jaseurs préludaient à leurs chants.
Les bouleaux ont frémi sous leurs écorces blanches,
Tout est mort dans les bois, tout est mort dans les champs.

Comme un vaste tombeau, ma forêt solitaire
Résonne sous les coups des vents impétueux,
Et le chêne attristé, dépouillé de mystère,
Frissonne avec ennui sous ses grands flancs rugueux.

Ce roi, que vous avez dans un divin langage
Autrefois célébré comme il le méritait,
Je n'irai plus lui rendre un poétique hommage
Comme au temps où l'Avril tout rayonnant chantait.

Je n'irai plus bercer mes rêves de jeunesse
Sous son dais tamisant la lumière des cieux,
Et j'attendrai, pensif, que le printemps renaisse
Avant d'aller courir près des papillons bleus.

Vos vers tout éclatants d'harmonie et de nombre
Que je buvais, puisant à la source du Beau,
Je ne les lirai plus sous ces arbres pleins d'ombre,
Qui du soleil de Juin me voilaient le flambeau.

Mais, auprès des tisons où la flamme pétille,

Dans ce cercle d'amour formé par les enfants,
Par la femme adorée, ange de la famille,
Attachant sur l'époux ses regards triomphants,

On me verra reprendre avec la même ivresse
Vos chefs-d'œuvre immortels que j'ai tant admirés,
Comme de vieux amis unis par la tendresse
Qui se sentent toujours l'un vers l'autre attirés.

Et, quand viendra le temps des floraisons puissantes,
Quand le premier bourgeon de l'orme jaillira,
J'irai questionner mes gazons et mes sentes
Pour savoir quand le scille aux yeux bleus s'ouvrira.

J'irai chercher des vers nouveaux dans ces retraites
Où la sérénité s'est fait un doux séjour,
Et j'y savourerai mes compagnons poètes
Comme un amant qui lit quelque billet d'amour.

Heureux si comme toi, forêt dodonéenne,
Qui pares de splendeurs tes rameaux rajeunis,
Qui, sous les buissons verts du blanchissant troène
Abrites les concerts suaves de tes nids,

Ma France bien aimée, après l'hiver rigide,
Comme en son beau printemps peut encor resplendir,
Et croissant en vigueur, sous ta puissante égide,
Ô mon Dieu, comme un chêne immense reverdir !

L'ADORABLE SCRIBE

E LLE est auprès de moi, sa gentille faconde
Éclate en je ne sais combien de mots perlés :

C'est le babil humain le plus ailé du monde,
C'est le plus argentin des langages parlés.

J'étudie auprès d'elle, et dans sa main mignonne
Ayant assujetti le crayon frais taillé,
Elle trace des traits multiples et rayonne
Comme un poète après un vers bien émaillé.

Comme tous ses pareils elle est imitatrice,
Et quand elle me voit puiser dans l'encrier,
Elle tend, avec l'air pétillant de malice,
La main vers l'écritoire et me force à crier :

« Bébé, soyez donc sage ; en cette liqueur noire
« Vos roses petits doigts seraient vite tachés. »
Ainsi quand je lui conte une émouvante histoire,
Ses grands yeux bleus sur moi se tiennent attachés.

Un gros in-folio qui s'étend sur ma table
Semble me prodiguer ses reproches railleurs,
Mais de le déchiffrer je me sens incapable :
La science est trop grave, et mon livre est ailleurs.

Car, les mains sur le front, distrait de mes pensées,
Et, les doigts entr'ouverts, je regarde longtemps
Cette enfant qui me jette en phrases cadencées
Les caressants accords d'un oiseau de printemps.

L'allégresse déborde en mon âme si pleine
Que l'excès du bonheur la ferait se briser,
Et, buvant les parfums ambrés de son haleine,
J'étreins ce chérubin dans un profond baiser !

Puis, fière, elle m'appelle et me montre l'ouvrage
Tracé sur le papier qu'elle m'a dérobé ;
Moi, père, je souris en admirant la page
Et dis à l'écrivain : « C'est bien, charmant Bébé. »

Les yeux mouillés, je veux me remettre à la tâche,
Mais l'innocent démon redouble ses ébats,
Et, doux fascinateur, il jase et me détache
De tous les grands penseurs qui ne le valent pas.

Et je vois au milieu des lignes confondues
Passer le frais minois de cet être adoré,
Et mes distractions ne seront pas perdues
Puisque je suis heureux et puisque j'ai pleuré !

OMPHALE

LA molle Lydienne est pesamment ornée,
Car elle a dans sa main la massue au bois fort
Qui mettait les brigands et les monstres à mort,
Et son dos est couvert de la peau de Némée.

Le héros rampe aux pieds de la sirène aimée ;
Il porte, vil esclave oublieux de l'effort,
La longue stole jaune et, frangé sur le bord,
Un éclatant manteau de pourpre parfumée.
/>

Et, tandis qu'un sang vif coule autour de son cœur,
Que des souffles puissants passent dans son haleine,
Hercule est devenu la fileuse de laine,

Et la royale amante, au sourire moqueur,
Assise sur son lit ciselé par Dédale,

Frappe le demi-dieu du bout de sa sandale.

L'ESPÉRANCE

DÉJÀ l'arbre verdi par l'Avril renaissant
Dans les airs attiédís se balance et se joue,
Et, comme le chantait le cygne de Mantoue,
Confie aux vents meilleurs son bourgeon florissant.

Tout germe, tout grandit sous un souffle puissant,
La Nature renaît à la force et secoue
Sous le baiser d'amour qui caresse sa joue
La torpeur au front pâle et dépourvu de sang.

Et, devant ces témoins de la vie éternelle,
Les chênes, dont les flancs, la tête solennelle,
Par la virilité se sentent envahis,

Moi qui n'ai jamais eu l'espérance illusoire,
Je rêve, chaque jour, ô France, ô mon pays,
Le rajeunissement de ton ancienne gloire.

PAUL VERLAINE

1844

PAUL VERLAINE est né à Metz en 1844. Mêlé au mouvement parnassien, il publie en 1866 son premier recueil, *Poèmes Saturniens*, où déjà l'on trouve, à côté de couleurs pastichées, des demi-teintes originales. Puis viennent : en 1869, *Fêtes galantes, mélancoliques et précieuses* ; en 1870, *La Bonne Chanson, simple et tendre* ; en 1874, *Romances sans paroles, au charme déjà morbide*. Après six années d'oubli, M. Verlaine reparaît avec un livre d'un esprit tout nouveau dans son œuvre, *Sagesse* (1881), livre de repentirs et d'effusions catholiques. Si la doctrine en est précise, on n'en peut dire autant de la forme : ici, les mots ont trop souvent perdu leur sens, les idées leur suite, les images leur liaison, les phrases leur syntaxe, les vers leur cadence. Mais au milieu de ces ténèbres, quelques poèmes — conformes, ceux-là, au génie de notre race et de notre prosodie — brillent de la plus pure et de la plus touchante beauté. — Dans *Jadis et Naguère* (1884), il faut noter les stances intitulées *Art poétique*, qui sont la *Loi* et les *Prophètes* pour la petite école dite décadente. Dans le dernier recueil, *Amour* (1888), se lisent des pages d'une émotion et d'une spiritualité intenses, les plus achevées peut-être, mais aussi les plus inquiétantes d'un poète qui semble apporter à la Cène de l'Évangile le souvenir équivoque du Banquet de Platon. — M. Paul Bourget a dit de M. Verlaine : « Cet écrivain étrange, et dont le grand public ignore jusqu'au nom, a essayé de reproduire avec des vers les nuances qui sont le domaine propre de la musique, tout l'indéterminé de la sensation et du sentiment. » Et M. Jules Lemaître : « Il a bien pu subir un instant l'influence de quelques poètes contemporains ; mais ils n'ont servi qu'à éveiller en lui et à lui révéler l'extrême et douloureuse sensibilité, qui est son tout. Au fond, il est sans maître. La langue, il la pétrit à sa guise, non point comme les grands écrivains, parce qu'il la sait,

mais comme les enfants, parce qu'il l'ignore... Et ainsi il passe auprès de quelques jeunes gens pour un abstracteur de quintessence, pour l'artiste le plus délicat et le plus savant d'une fin de littérature. Mais il ne passe pour tel que parce qu'il est un barbare, un sauvage, un enfant... (M. Lemaître dit ailleurs : un malade.) Seulement, cet enfant a une musique dans l'âme, et, à certains jours, il entend des voix que nul avant lui n'avait entendues. »

Les œuvres de M. Paul Verlaine ont été éditées par MM. Alphonse Lemerre et Léon Vanier.

AUGUSTE DORCHAIN.

MON RÊVE FAMILIER

JE fais souvent ce rêve étrange et pénétrant
D'une femme inconnue, et que j'aime, et qui m'aime,
Et qui n'est, chaque fois, ni tout à fait la même
Ni tout à fait une autre, et m'aime et me comprend.

Car elle me comprend, et mon cœur, transparent
Pour elle seule, hélas ! cesse d'être un problème
Pour elle seule, et les moiteurs de mon front blême,
Elle seule les sait rafraîchir, en pleurant.

Est-elle brune, blonde ou rousse ? Je l'ignore.
Son nom ? Je me souviens qu'il est doux et sonore
Comme ceux des aimés que la Vie exila.

Son regard est pareil au regard des statues,
Et, pour sa voix, lointaine, et calme, et grave, elle a
L'inflexion des voix chères qui se sont tues.

COLLOQUE SENTIMENTAL

D le vieux parc solitaire et glacé
Deux formes ont tout à l'heure passé.

Leurs yeux sont morts et leurs lèvres sont molles,
Et l'on entend à peine leurs paroles.

Dans le vieux parc solitaire et glacé
Deux spectres ont évoqué le passé.

— Te souvient-il de notre extase ancienne ?
— Pourquoi voulez-vous donc qu'il m'en souviennne ?

— Ton cœur bat-il toujours à mon seul nom ?
Toujours vois-tu mon âme en rêve ? — Non.

— Ah ! les beaux jours de bonheur indicible
Où nous joignions nos bouches ! — C'est possible.

— Qu'il était bleu, le ciel, et grand, l'espoir !
— L'espoir a fui, vaincu, vers le ciel noir.

Tels ils marchaient dans les avoines folles,
Et la nuit seule entendit leurs paroles.

** *

J'ALLAIS par des chemins perfides,
Douloureusement incertain.
Vos chères mains furent mes guides.

Si pâle à l'horizon lointain
Luisait un faible espoir d'aurore ;
Votre regard fut le matin.

Nul bruit, sinon son pas sonore,
N'encourageait le voyageur.
Votre voix me dit : « Marche encore ! »

Mon cœur craintif, mon sombre cœur
Pleurait, seul, sur la triste voie ;
L'amour, délicieux vainqueur,

Nous a réunis dans la joie.

(La Bonne Chanson)

GREEN

V OICI des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches,
Et puis voici mon cœur, qui ne bat que pour vous.
Ne le déchirez pas avec vos deux mains blanches,
Et qu'à vos yeux si beaux l'humble présent soit doux.

J'arrive tout couvert encore de rosée
Que le vent du matin vient glacer à mon front ;
Souffrez que ma fatigue, à vos pieds reposée.
Rêve des chers instants qui la délasseront.

Sur votre jeune sein laissez rouler ma tête
Toute sonore encor de vos derniers baisers ;
Laissez-la s'apaiser de la bonne tempête,
Et que je dorme un peu, puisque vous reposez.

(Romances sans paroles)

*** *

L'ÂME antique était rude et vaine
Et ne voyait dans la douleur
Que l'acuité de la peine
Ou l'étonnement du malheur.

L'art, sa figure la plus claire,
Traduit ce double sentiment
Par deux grands types de la Mère
En proie au suprême tourment.

C'est la vieille reine de Troie :

Tous ses fils sont morts par le fer.
Alors ce deuil brutal aboie
Et glapit au bord de la mer.

Elle court le long du rivage,
Bavant vers le flot écumant,
Hirsute, crierde, sauvage,
La chienne littéralement !...

Et c'est Niobé qui s'effare
Et garde fixement des yeux
Sur les dalles de pierre rare
Les enfants tués par les dieux.

Le souffle expire sur sa bouche,
Elle meurt dans un geste fou.
Ce n'est plus qu'un marbre farouche
Là transporté nul ne sait d'où !...

La douleur chrétienne est immense,
Elle, comme le cœur humain.
Elle souffre, puis elle pense,
Et calme poursuit son chemin.

Elle est debout sur le Calvaire
Pleine de larmes et sans cris.
C'est également une mère,
Mais quelle mère de quel fils !

Elle participe au Supplice
Qui sauve toute nation,
Attendrissant le sacrifice
Par sa vaste compassion.

Et comme tous sont les fils d'elle,
Sur le monde et sur sa langueur
Toute la charité ruisselle

Des sept blessures de son cœur.

Au jour qu'il faudra, pour la gloire
Des cieux enfin tout grands ouverts,
Ceux qui surent et purent croire,
Bons et doux, sauf au seul Pervers,

Ceux-là, vers la joie infinie
Sur la colline de Sion
Monteront d'une aile bénie
Aux plis de son assomption.

(Sagesse)

ART POÉTIQUE

DE la musique avant toute chose,
Et pour cela préfère l'Impair
Plus vague et plus soluble dans l'air,
Sans rien. en lui qui pèse ou qui pose.

Il faut aussi que tu n'aïles point
Choisir tes mots sans quelque méprise :
Rien de plus cher que la chanson grise
Où l'Indécis au Précis se joint.

C'est des beaux yeux derrière des voiles,
C'est le grand jour tremblant de midi,
C'est, par un ciel d'automne attiédi,
Le bleu fouillis des claires étoiles !

Car nous voulons la Nuance encor,
Pas la Couleur, rien que la nuance !
Oh ! la nuance seule fiancée
Le rêve au rêve et la flûte au cor !

Fuis du plus loin la Pointe assassine,
L'Esprit cruel et le Rire impur,
Qui font pleurer les yeux de l'Azur,
Et tout cet ail de basse cuisine !

Prends l'Éloquence et tords-lui son cou !
Tu feras bien, en train d'énergie,
De rendre un peu la Rime assagie.
Si l'on n'y veille, elle ira jusqu'où ?

Ô qui dira les torts de la Rime ?
Quel enfant sourd ou quel nègre fou
Nous a forgé ce bijou d'un sou
Qui sonne creux et faux sous la lime ?

De la musique encore et toujours !
Que ton vers soit la chose envolée
Qu'on sent qui fuit d'une âme en allée
Vers d'autres cieux à d'autres amours.

Que ton vers soit la bonne aventure
Éparse au vent crispé du matin
Qui va fleurant la menthe et le thym...
Et tout le reste est littérature.

(Jadis et Naguère)

PARABOLES

S OYEZ béni, Seigneur, qui m'avez fait chrétien
Dans ces temps de féroce ignorance et de haine ;
Mais donnez-moi la force et l'audace sereine
De vous être à toujours fidèle comme un chien,

De vous être l'agneau destiné qui suit bien
Sa mère et ne sait faire au pâtre aucune peine,
Sentant qu'il doit sa vie encore, après sa laine,
Au maître, quand il veut utiliser ce bien,

Le poisson, pour servir au Fils de monogramme,
L'ânon obscur qu'un jour en triomphe il monta,
Et, dans ma chair, les porcs qu'à l'abîme il jeta.

Car l'animal, meilleur que l'homme et que la femme,
En ces temps de révolte et de duplicité,
Fait son humble devoir avec simplicité.

(Amour)

** *

Ô l'odieuse obscurité
Du jour le plus gai de l'année
Dans la monstrueuse cité

Où se fit notre destinée !

Au lieu du bonheur attendu,
Quel deuil profond, quelles ténèbres !
J'en étais comme un mort, et tu
Flottais en des pensers funèbres.

La nuit croissait avec le jour
Sur notre vitre et sur notre âme,
Tel un pur, un sublime amour
Qu'eût étreint la luxure infâme ;

Et l'affreux brouillard refluit
Jusqu'en la chambre où la bougie
Semblait un reproche muet
Pour quelque lendemain d'orgie.

Un remords de péché mortel
Serrait notre cœur solitaire...
Puis notre désespoir fut tel
Que nous oubliâmes la terre,

Et que, pensant au seul Jésus
Né rien que pour nous ce jour même,
Notre foi prenant le dessus
Nous éclaira du jour suprême.

— Bonne tristesse qu'aima Dieu !
Brume dont se voilait la Grâce,
Crainte que l'éclat de son feu
Ne fatiguât notre âme lasse.

Déliques attentions
D'une Providence attendrie !...
Ô parfois encore soyons
Ainsi tristes, âme chérie !

(Amour)

ANATOLE FRANCE

1844

A NATOLE THIBAUT, connu sous le nom d'Anatole France, romancier et critique, a débuté par la poésie. Son premier livre *Les Poèmes dorés* (1873) n'est pas seulement, à notre avis, le premier par la date, mais aussi par le succès. Ciseleur habile, M. France semble surtout destiné à exercer son art sur les petites choses. Si le socialisme régnait dans la République des lettres, et qu'on y fit la répartition du travail, il faudrait confier à cet artiste le soin des plus petits bijoux pour les tailler et les mettre au point. Dans les courtes pièces des *Poèmes dorés*, combien de pages ravissantes ! On a souvent cité, et avec raison : *Les Cerfs*, qui sont en effet fort distingués, mais où paraît plus d'art que de vie réelle, et dont certaines phrases un peu vagues, vers la fin, n'ont que des rapports très éloignés avec la scène de combat et les grands coups d'andouillers.

Après *Les Poèmes dorés* sont venues *Les Noces corinthiennes* (1878). Les beaux vers, où se montre l'influence de M. Leconte de Lisle, abondent dans ce long poème si justement estimé. M. France y a-t-il rendu le vieux monde grec expirant, l'immense tristesse de l'époque, le mélange bigarre des croyances ? Ce n'est pas un moment où l'âme humaine soit très facile à saisir et à fixer. Dans tous les cas, nous avons bien là, parfaitement marqués, une certaine date littéraire et un groupe important : Le Parnasse, avec sa couleur particulière. Si les premières années de notre ère sont parfois difficiles à apercevoir en l'œuvre du poète, 1875 y éclate dans le moindre vers.



A. France

ANATOLE FRANCE

ANATOLE FRANCE

Malgré le succès des Noces corinthiennes, on doit regretter que M. France ne soit pas davantage resté dans les petits sujets où sa nature délicate et un peu prétentieuse — nous employons le dernier mot dans sa bonne acception — se trouve tout à fait à l'aise. En prose il en est un peu de lui comme en poésie. Ce en quoi il excelle, ce sont les contes, les légères fantaisies, les airs de flûte, non les gros romans, encore moins l'histoire lointaine et héroïque, dont sa fine critique et son imagination ne sauraient trop s'éloigner. Qui le peut lire sans être ravi de son marivaudage et sans désirer qu'il s'en tienne là ? Pour prendre une comparaison antique, — très bien en place du reste dans ce jugement sur l'auteur des Noces corinthiennes, — que M. France se garde de lancer en pleine mer, en pleine immensité, son léger esquif, lequel n'est point fait pour affronter semblable péril, ni résister aux grands coups de vent. M. France — qui n'envierait sa part ? — est surtout un écrivain de rives fleuries et d'eau douce, charmant, artificiel, comme les bergers de Sceaux ou de Trianon. Peut-être, après beaucoup de circuits, finira-t-il par retrouver un jour son excellent point de départ, c'est-à-dire la poésie, qui lui fournit probablement encore ses meilleurs titres à l'estime des vrais lettrés.

Les œuvres poétiques de M. Anatole France ont été publiées par A. Lemerre.

E . LEDRAIN.

LES CERFS

AUX vapeurs du matin, sous les fauves ramures
Que le vent automnal emplit de longs murmures,
Les rivaux, les deux cerfs luttent dans les halliers :
Depuis l'heure du soir où leur fureur errante
Les entraîna tous deux vers la biche odorante,
Ils se frappent l'un l'autre à grands coups d'andouillers.

Suants, fumants, en feu, quand vint l'aube incertaine,
Tous deux sont allés boire ensemble à la fontaine,
Puis d'un choc plus terrible ils ont mêlé leurs bois.
Leurs bonds dans les taillis font le bruit de la grêle ;
Ils halètent, ils sont fourbus, leur jarret grêle
Flageole du frisson de leurs prochains abois.

Et cependant, tranquille et sa robe lustrée,
La biche au ventre clair, la bête désirée
Attend ; ses jeunes dents mordent les arbrisseaux ;
Elle écoute passer les souffles et les râles ;
Et, tiède dans le vent, la fauve oieur des mâles
D'un prompt frémissement effleure ses naseaux.

Enfin l'un des deux cerfs, celui que la nature
Arma trop faiblement pour la lutte future,
S'abat, le ventre ouvert, écumant et sanglant.
L'œil terne, il a léché sa mâchoire brisée,
Et la mort vient déjà, dans l'aube et la rosée,
Apaiser par degrés son poitrail pantelant.

Douce aux destins nouveaux, son âme végétale
Se disperse aisément dans la forêt natale ;
L'universelle vie accueille ses esprits :
Il redonne à la terre, aux vents aromatiques,
Aux chênes, aux sapins, ses nourriciers antiques,
Aux fontaines, aux fleurs, tout ce qu'il leur a pris.

Telle est la guerre au sein des forêts maternelles.
Qu'elle ne trouble point nos sereines prunelles :
Ce cerf vécut et meurt selon de bonnes lois,
Car son âme confuse et vaguement ravie
A dans les jours de paix goûté la douce vie ;
Son âme s'est complu, muette, au sein des bois.

Au sein des bois sacrés le temps coule limpide,
La peur est ignorée et la mort est rapide ;

Aucun être n'existe ou ne périt en vain.
Et le vainqueur sanglant qui brame à la lumière.
Et que suit désormais la biche douce et fière,
A les reins et le cœur bons pour l'œuvre divin.

L'Amour, l'Amour puissant, la Volupté féconde,
Voilà le dieu qui crée incessamment le monde,
Le père de la vie et des destins futurs !
C'est par l'Amour fatal, par ses luttes cruelles,
Que l'univers s'anime en des formes plus belles,
S'achève et se connaît en des esprits plus purs.

(Les Poèmes dorés)

LE CHÊNE ABANDONNÉ

DANS la tiède forêt que baigne un jour vermeil,
Le grand chêne noueux, le père de la race,
Penche sur le coteau sa rugueuse cuirasse,
Et, solitaire aïeul, se réchauffe au soleil.

Du premier de ses fils étouffés sous son ombre,
Robuste, il a nourri ses siècles florissants,
Fait bouillonner la sève en ses membres puissants,
Et respiré le ciel avec sa tête sombre.

Mais ses plus fiers rameaux sont morts, squelettes noirs
Sinistrement dressés sur sa couronne verte ;
Et dans la profondeur de sa poitrine ouverte
Les larves ont creusé de vastes entonnoirs.

La sève du printemps vient irriter l'ulcère
Que suinte la torpeur de ses acres tissus.
Tout un monde pullule en ses membres moussus,
Et le fauve lichen de sa rouille l'enserme.

Sans cesse un bois inerte et qui vécut en lui
Se brise sur son corps et tombe. Un vent d'orage
Peut finir de sa mort le séculaire ouvrage,
Et peut-être qu'il doit s'écrouler aujourd'hui.

Car déjà la chenille aux anneaux d'émeraude
Déserte lentement son feuillage peu sûr ;
D'insectes soulevant leurs élytres d'azur
Tout un peuple inquiet sur son écorce rôde ;

Dès hier, un essaim d'abeilles a quitté
Sa demeure d'argile aux branches suspendue ;
Ce matin, les frelons, colonie éperdue,
Sous d'autres pieds rameux transportaient leur cité;

Un lézard, sur le tronc, au bord d'une fissure,
Darde sa tête aiguë, observe, hésite, et fuit ;
Et voici qu'inondant l'arbre glacé, la nuit
Vient hâter sur sa chair la pâle moisissure.

(Les Poèmes dorés)

LE MAUVAIS OUVRIER

MÂTRE Laurent Coster, cœur plein de poésie,
Quitte les compagnons qui, du matin au soir,
Vignerons de l'esprit, font gémir le pressoir ;
Et Coster va rêvant selon sa fantaisie :

Car il aime d'amour le démon Aspasie.
Sur son banc, à l'église, il va parfois s'asseoir,
Et voit dans la vapeur flotter sur l'encensoir
La Dame de l'Enfer que son âme a choisie.

Ou bien encor, tout seul, au bord d'un puits mousseux,
Joignant ses belles mains d'ouvrier paresseux,
Il écoute sans fin la Sirène qui chante.

Et je ne puis non plus travailler, ni prier :
Je suis, comme Coster, un mauvais ouvrier,
À cause des yeux noirs d'une femme méchante.

(Les Poèmes dorés)

LORSQUE, du ciel léger chassant les hirondelles,
L'automne en frissonnant ramène les longs soirs,
La grand'ville reçoit nos deux têtes fidèles
Que parfuma la fleur des sauvages terroirs.

Un logis nous attend dans quelque rue, aimée
Des prêtres, des vieillards, des chats et des savants.
Vers nos fenêtres monte une jaune ramée.
Nous entendons tinter les cloches des couvents.

Nos têtes, tout le jour sur la tâche inclinées,
S'appliquent en silence à des pensers nouveaux ;
Car ta vie et la mienne, en nos jeunes années,
Sont deux lampes brûlant sur de calmes travaux.

Fatigués vers le soir de la plume et du livre,
Dans le proche jardin nous errons bien souvent ;
Toujours surpris de vivre et de regarder vivre,
Nous jetons de vains mots emportés par le vent.

Un avare soleil de novembre s'incline
Et chasse les enfants, et les jeux et les cris.
Seul l'occident revêt une teinte opaline ;
Le cygne du bassin vogue sous un ciel gris.

La bise fait rouler les feuilles du platane
Au sable de l'allée et fouette également
Les cheveux tout blanchis au col d'une soutane
Et le tulle qui presse un visage charmant.

Et nous montons, ami, sur les belles terrasses.
Là, des couples troublés viennent s'entretenir
Sous le marbre où revit, fleur des anciennes races,
Quelque dame de France au plaisant souvenir.

Les mortes, en leur temps jeunes et désirées,
D'un frisson triste et doux troublent nos sens rêveurs.
Et la fuite des jours, le retour des soirées
Nous font goûter la vie avec d'âpres saveurs.

La retraite aux tambours nous chasse vers la rue.
Et, quand la vague nuit réveille le désir,
Tu me parles, ami, d'une forme apparue,
Blanche et noire, et trop chère, impossible à saisir.

ANTONY VALABRÈGUE

1844

POÈTE *intime et bien moderne, M. Antony Valabrègue a sa place dans ce groupe d'écrivains qui se sont attachés tout spécialement à décrire Paris et ses aspects pittoresques, sa vie, ses amours, ses plaisirs, en même temps que la campagne environnante et les bois à la fois mystérieux et bruyants de la banlieue. Ses sujets de prédilection sont les tableaux parisiens et les croquis rustiques : il aime à nous montrer les menus détails et un intérieur paisible ; il adore le plein air, les courses à travers champs, les haltes au cabaret et sous la tonnelle, les dîners sur l'herbe, enfin toutes les échappées rurales.*

M. Antony Valabrègue est un paysagiste ému et sincère qui joint l'observation juste et nette à un sentiment bien personnel de la nature.

Né à Aix en Provence, il garde du Midi une sorte d'abandon tranquille, une naïveté apparente, mais sans sonorité trop forte ; il recherche les nuances tendres plutôt que les couleurs vives.

M. Antony Valabrègue a publié, en 1880, chez Alphonse Lemerre, les *Petits Poèmes parisiens*. *Poète et critique, il est écrivain descriptif en prose comme en vers. Il a donné, dans diverses Revues, des récits et des fantaisies, ainsi que de sérieuses études sur des poètes et des artistes anciens et contemporains.*

(Auguste Dietrich)

LE DÎNER SUR L'HERBE

Nous avions le dîner qu'on trouve à la barrière ;
Elle avait près de moi déposé sans façon
Notre léger panier, qui ne l'occupait guère,
À demi renversé dans le creux d'un buisson.

Nous retrouvions partout la gaîté des dimanches.
La campagne vivait avec des bruits joyeux ;
Sur les chemins du bois, remplis de robes blanches,
Des couples s'appelaient pour commencer des jeux.

On foulait en dansant le tapis des pelouses,
Aux accords de hasard des orgues ambulants ;
Des familles jouaient ensemble, et les épouses
Renvoyaient aux maris la balle ou les volants.

Ces tranquilles plaisirs me jetaient dans un rêve ;
Du bonheur entrevu le charme est singulier.
Dans la pensée avide où le cœur nous enlève,
Mon amour devenait bourgeois et familial.

Elle songeait aussi, perdue en son silence ;
Ses yeux baissés semblaient fermés par le sommeil ;
Et moi, je me disais : « Qui sait, quand elle pense,
Si son rêve d'amante à mon rêve est pareil ? »

Mais elle se leva, pleine de nonchalance.
Sa jupe se froissait aux taillis entrouverts ;
Elle essaya sur l'herbe un léger pas de danse,
Mêlant ses cheveux blonds à des feuillages verts.

Quand elle vint s'asseoir, lente, avec un sourire,
Je lui dis doucement, et la main dans la main :
« Je suis las de Paris ; la campagne m'attire.
Veux-tu qu'au bord de l'eau nous demeurions demain ? »

« Nous cacherons ici nos tendresses fidèles.
Si trop loin du village on nous loge au hasard,
Qu’importe ? Nous serons pareils aux hirondelles,
Qui vont poser leur nid sous un toit campagnard.

« Quand nous viendrons alors, avec les jours de fête,
Retrouver dans les bois les plaisirs de l’été,
J’aurai goûté l’amour charmant que nous apprête
Ton cœur insouciant, si pur dans sa gaîté.

« Un amour frais et calme est lui-même semblable
À ces dîners qu’on fait dans la belle saison.
C’est un repas léger où notre cœur s’attable,
Heureux d’avoir la paix des champs à l’horizon.

« Au doux bruit des chansons longuement éveillées,
On jouir du beau temps limpide et printanier.
On n’a pas le souci des choses oubliées,
Et qui n’entreraient pas dans le petit panier. »

L’ESCARPOLETTE

Près des grands bois pâlis par le soleil d’automne,
Sur une escarpolette elle vient de s’asseoir.
Ses cheveux dénoués flottent au vent du soir ;
Sa robe aux plis traînants s’entr’ouvre et s’abandonne.

Au milieu d’un ruisseau, dont l’eau vive frissonne,
En se berçant, les yeux baissés, elle aime à voir
Les arbres refléter, comme dans un miroir,
Leur feuillage troublé par le vent monotone.

Au murmure de l'eau son rêve s'est uni ;
Mais son cœur a toujours l'amour de l'infini ;
Les larges horizons appellent son audace.

Ses yeux quittent le sol en un dernier adieu ;
Elle semble, d'un bond s'élançant vers l'espace,
Avec sa robe rose entrer dans le ciel bleu.

PLEURS DE FEMME

LE vent ouvrait son aile entre deux branches prise ;
La voile, près du bord, glissait comme un oiseau :
« Viens voguer sur la mer, lui dis-je, avec la brise. »
Elle me répondit qu'elle avait peur de l'eau.

Dans le ciel clair de mars le jour venait d'éclorre ;
L'air était déjà tiède à l'horizon étroit.
« Viens courir dans les champs, lui dis-je, avec l'aurore. »
Elle me répondit qu'elle avait peur du froid.

Sous le dôme des bois la campagne était sombre ;
Les clairières dormaient; l'eau s'éloignait sans bruit.
« Viens t'asseoir dans les prés, lui dis-je, avec la nuit. »
Elle me répondit qu'elle avait peur de l'ombre.

L'amour pressait mon cœur, troublé d'un vague effroi ;
Un doute m'obsédait que j'augmentais moi-même.
« Oh ! viens partout, lui dis-je, avec celui qui t'aime. »
Elle me répondit qu'elle avait peur de moi.

PAYSAGES

I

CHEMIN RUSTIQUE

LA route en contre-bas s'incline
À travers les champs espacés ;
Elle franchit sur la colline
Des ravines et des fossés.

Un mamelon couvert de vignes
S'étend sous un coteau boisé,
Que borne avec ses grandes lignes
L'horizon confus et brisé.

Mais voici déjà les cultures,
L'orge, le maïs et le blé.
Partout la nappe des verdure
Au souffle du vent a tremblé.

Encore un chemin que l'on croise ;
Et le hameau se montre au loin,
En découpant ses toits d'ardoise
Sur un large champ de sainfoin.

II

MATIN D'ÉTÉ

Couché sous le ciel matinal
Que l'aube pâle effleure à peine,
Le village au bord du canal
Repose au milieu de la plaine.

On n'entend d'autre bruit vivant
Que la plainte de l'eau qui passe ;
Les ailes d'un moulin à vent
Pendent lourdement dans l'espace.

Sous un large flot de soleil
Bientôt la campagne s'anime ;
L'air a secoué son sommeil ;
Le jour jaillit de cime en cime.

Les prés et les champs réveillés
Brillent dans les clartés nouvelles ;
Et des moulins lourds et mouillés
On voit tourner les grandes ailes.

III

MARINE

Au revers des terrains crayeux,
La plaine est déserte et sauvage ;
Rien au loin ne distrait nos yeux
De la route jusqu'au rivage.

Nous n'avons trouvé sous nos pas
Qu'un plateau semé de bruyères,

Que des champs en friche, et là-bas
Le bois avec ses fondrières.

À l'horizon gris et changeant
Se montre enfin un coin de plage ;
La mer d'une ligne d'argent
Vient animer le paysage.

Des prés bordent de leurs fraîcheurs
Les coteaux voilés par la brume.
Voici des bateaux de pêcheurs ;
Le toit d'une chaumière fume.

Et dans un reflet ondoyant,
Qui fond en vapeurs violettes,
Le ciel luit, clair et souriant,
Battu par le vol des mouettes.

LES PETITS CABARETS

À l'heure où nous quittons les bois
Avec le soleil qui décline,
Nous nous égarons quelquefois
Pour trouver l'auberge où l'on dîne.

Viens dans mon petit cabaret :
Un rosier grimpe sur la porte,
Et l'enseigne d'un air discret
Tombe sur une treille morte.

Entre avec moi ; je vais m'asseoir
Au fond de la vieille tonnelle,

Où tu poses ton chapeau noir
Garni d'un voile de dentelle.

La nuit tombe sur le berceau
Que forme le pâle treillage ;
Tu vois flotter, comme sur l'eau,
Des étoiles dans le feuillage.

Je suis heureux à tes côtés ;
Ravi sans fin par nos tendresses,
J'aime les endroits écartés
Où je trouve encor tes caresses.

Pourtant je suis triste aujourd'hui.
Ah ! je suis triste d'habitude !
Demain mon bonheur aura fui ;
Je garderai ma solitude.

Je voudrais passer la saison,
Sans nul souci de l'existence,
Dans cette petite maison
Que remplirait notre présence.

On nous prendrait tout à loisir
Pour un jeune couple en voyage,
Qui loin de Paris vient jouir
Des premiers temps du mariage.

Les gens ne nous connaîtraient pas,
Nous dont la vie est ignorée ;
On nous servirait nos repas
Sur une table séparée.

On nous donnerait pour la nuit
La chambre isolée et bien close
Où l'on goûte, loin de tout bruit,
Le long sommeil qui nous repose.

Et le matin, à ton réveil,
Tu te mettrais à la fenêtre
Pour voir le lever du soleil,
Que tu n'as jamais vu peut-être.

Qu'en penses-tu, toi dont l'amour
Dans tous mes rêves m'accompagne ?
Dis, viendra-t-il jamais, le jour
Où nous vivrons à la campagne?

Pour moi, j'ai peur, quand j'ai quitté
L'humble et petite hôtellerie,
De ne plus la voir en été,
Avec sa tonnelle fleurie.

L'automne vient, et de sa main
Souvent il frappe à la même heure
Et les grands arbres du chemin,
Et les vieux murs de la demeure.

Tout meurt, puis un jour, au hasard,
Près de la grand'route on repasse :
Et l'on cherche en vain du regard
Le seuil qui gardait notre trace.

Où sont les souvenirs joyeux
Qu'on laisse partout quand on aime ?
Notre cœur nous semble plus vieux,
L'amour d'hier n'est plus le même.

C'est pourtant là notre passé ;
Toi qui le sais, tu me devines,
Et l'on croit dans son cœur glacé
Retrouver aussi des ruines.

PAUL DEMENY

1844

PAUL DEMENY, né à Douai (Nord), commença brillamment ses études littéraires au lycée de cette ville et vint les terminer au collège Sainte-Barbe, à Paris. En 1870 il publia son premier volume de poésies, *Les Glaneuses*, qui fut bientôt suivi d'un recueil de sonnets et poèmes, *Les Visions* (1873) et de la traduction en vers du *Lied de la Cloche*, de Schiller, à laquelle, par un rare effet de son talent idéaliste, il a su garder la noble beauté de l'original. On lui doit, en outre, diverses poésies détachées, souvent applaudies en public, une comédie en un acte en vers, *La Flèche de Diane*, jouée à la Porte Saint-Martin, et une adaptation en vers d'Ivan le Terrible, cinq actes du *Comte Tolstoï*, en collaboration avec M. G. Izambard, joués à la Gaité.

Journaliste depuis 1871, M. Paul Demeny a été tour à tour rédacteur judiciaire, parlementaire, chroniqueur, critique littéraire et dramatique. Il est actuellement Directeur d'une Revue qui, après dix ans d'existence sous le nom de *La Jeune France*, est devenue *La Revue Libre*. Il a su y attirer l'élite des littérateurs contemporains. Nombre de poèmes y ont paru, qui font aujourd'hui l'ornement de cette anthologie.

Ses poésies se recommandent par la délicatesse et l'élévation des sentiments ; on y rencontre un certain mysticisme, une inspiration romantique et une note patriotique très accentuée.

Ses œuvres poétiques ont été publiées par la librairie artistique E. Leroux, et A. Lemerre.

A. DORCHAIN.

L'ALLÉE

L'ALLÉE était mystérieuse
Et se perdait dans le lointain ;
La solitude harmonieuse
Ruisselait des pleurs du matin,
Et, dans un rayon incertain,
L'or tremblait sous la voûte ombreuse.

Ils foulaient doucement les perles du gazon.
Elle fixait sur lui ses yeux mélancoliques,
Et tous deux, attirés vers le vague horizon,
S'enlaçaient comme font les lierres sympathiques,
Qui, dans leurs baisers fous, tuent l'arbre, leur amant.
Un éclair en ses yeux passa rapidement :
« Te souviens-tu, dit-elle, avec sa voix d'aurore,
De ce soir de novembre où seuls dans le salon
(Nos âmes étaient sœurs sans le savoir encore)
Nous regardions voler la neige en tourbillon ? »

L'allée était mystérieuse
Et se perdait dans le lointain ;
L'atmosphère voluptueuse
Enivrait l'insecte lutin,
Et plus d'une aile de satin
Jaillissait en clarté soyeuse.

Sombres, ils se glissaient au fond du palais vert :
« Te souviens-tu, dit-elle en lui livrant sa lèvre,
Du baiser que tu mis sur mon front découvert,
Et comme nos deux cœurs agités parla fièvre
Bondissaient follement en pressant le ciel ?
Rends-le-moi, rends-le-moi ton amour éternel,

Laisse-moi voir encor le soleil et la vie,
Jure-moi que ce n'est pas notre dernier jour :
Nous n'avons pas vingt ans, et la route suivie
Est pleine de baisers, de lumière et d'amour. »

L'allée était mystérieuse
Et se perdait dans le lointain ;
Dans une éclaircie amoureuse,
La nappe d'un lac argentin,
Se plissant au vent du matin,
Dormait sur la rive onduleuse.

Ils contemplaient le lac immobile et profond.
« Te souviens-tu, dit-il en cachant une larme
Qui tomba sur l'enfant et mouilla son bras rond ;
Éva, te souviens-tu que j'avais cette alarme :
Hélas ! ne t'aimer plus autant que je t'aimais ?
À ce jour de malheur survivrais-tu jamais ?
Crois-moi, la passion n'était pas éternelle :
L'amour use le cœur, la rouille use le fer ;
Mais je te jure ici, par ma vie immortelle,
Que toi seule... toi seule, en mon âme as vu clair ! »

L'allée était mystérieuse
Et se perdait dans le lointain ;
Dans le lac se mirait l'yeuse,
Et, comme un sentier serpentin,
Jusque dans l'abîme sans fin
S'enfonçait l'image menteuse.

En frissonnant, Éva s'accrochait à son bras :
« Je consens à mourir, si tu m'aimes encore !
— Mais nous vivrons, dit-il, nous suivrons pas à pas
L'allée aux verts circuits que l'onde semble clore :
Elle ne finit pas où vient murmurer l'eau,
Notre amour durera par delà ce tombeau !... »
Ils marchaient enlacés dans la route profonde ;

Ils s'aimaient dans la mort qui ne peut désunir ;
Et quand on vit flotter leurs fronts pâles sur fonde,
Il semblait que tous deux venaient de s'endormir.

L'allée était mystérieuse
Et se perdait dans le lointain ;
Rien ne troublait l'hymne joyeuse
Que Dieu chante au ciel purpurin ;
Et la lumière du matin
S'éparpillait majestueuse.

SOUS L'ABAT-JOUR

Sous labat-jour ombreux où viennent chaque soir
S'attabler lentement nos mères attendries,
Que de tristes pensers et que de rêveries
Voltigent dans leur cœur comme au fond d'un ciel noir !

Ce fils qu'elles ont eu le mal de concevoir
Est loin des saints baisers de leurs câlineras ;
L'ont-elles tant soigné comme des sœurs chéries,
Pour s'exposer un jour à ne plus le revoir ?

L'aiguille à tricoter va son train monotone,
La lampe baisse, et l'heure, au beffroi du pays,
Pleure dans les brouillards brusquement épaissis.
Une larme a brillé, silencieuse et bonne,
Sous les lunettes d'or qui glissent de leur front,
Car une voix grondait : « Ton fils, ils le tûront ! »

(Les Visions)

SONNET BLEU

N'ENTENDS- TU pas la tourterelle
Qui réveille le bois voisin ?
Amour fait palpiter son aile
Et se perd dans l'azur sans fin.

Repliant sa serre cruelle,
La guerre a fait place au lutin ;
Tout est bleu : ton âme immortelle
Tressaille dans ton corps divin.

Notre être s'enchaîne,
Comme un lierre au chêne
S'enlace à jamais.

Sous un ciel sans voiles,
Argenté d'étoiles,
Nous irons en paix.

(Les Visions)

BATAILLES D'ACAJOU

TOUT enfant, je restais des heures au salon,
Dans le mystère ombreux de la nuit qui s'avance.
Contemplant le piano d'où sortaient en cadence
Les sons tumultueux pressés en tourbillon.

La tranche d'acajou veinée en brun sillon
S'animait brusquement : une bataille intense,
Parmi les zigzags fous du bois qui se nuance,
S'allumait flamboyante en un feu sourd et long.

C'étaient des Huns avec leurs casques fantastiques,
Moissons d'hommes foulant les moissons d'or des champs,
Qui faisaient tournoyer leur hache à deux tranchants ;

Ou bien des grenadiers aux bonnets noirs épiques,
La baïonnette au poing, escaladant des corps.
— Tout s'évanouissait dès les derniers accords.

(Les Visions)

LÉON BARRACAND

1844

LÉON BARRACAND, né à Romans (Drôme) , débuta en 1866, sous le pseudonyme de Léon Grandet, par le poème de Donaniel, œuvre étincelante de grâce juvénile et cavalière, où l'accent satirique et railleur se mêle agréablement au lyrisme. « Les dons qu'il possède en propre, a dit M. Auguste Lacaussade, sont la facilité et le naturel ; un vers aisé, d'une abondance souple et franche ; l'émotion dans le pittoresque ; enfin, sa qualité maîtresse, le lyrisme éloquent de la satire. »

Après Donaniel, M. Léon Barracand a donné successivement en poésie Gul (1869), Jeannette (1871), L'Enragé (1873), ainsi que plusieurs pièces de théâtre et des odes, dont l'une, intitulée Lamartine et la Muse (1883), a été couronnée par l'Académie française. Il est, en outre, l'auteur de plusieurs romans.

Les poésies de M. Léon Barracand ont été publiées par A. Lemerre.

A. L.

GENÈSE

LA nature, timide et d'un doigt encor gauche,
De tous les animaux essayait une ébauche
Qui, cent fois délaissée et reprise, devait

Se modeler sans cesse aux corps qu'elle rêvait.
Ainsi l'once, l'auroch, l'aigle aux puissantes ailes,
Le renne au front boisé, les cerfs et les gazelles,
Sortirent, par degrés, achevés de ses mains.
Mais elle fit aussi, pour l'effroi des humains,
Mêlant le grandiose au terrible en leur être,
Ces colosses de chair qui devaient disparaître :
Le mastodonte affreux aux gigantesques os,
L'andrias, le mammoth, l'ancien rhinocéros,
Le mégalosaurus et le ptérodactyle,
Et tous ces noirs géants dont la glace ou l'argile
Ont dans leurs profondeurs gardé les ossements.

Monstrueux, l'emplissant de leurs barrissements,
Ils allaient, écrasant la forêt et ses hôtes.
Il n'était point pour eux de montagnes trop hautes,
Car leurs grands pieds, plus prompts que les pieds de l'élan,
De la base au sommet les portaient d'un élan.
Ils allaient, dépeuplant monts, vallons et rivages ;
Et quand ils rencontraient quelques troupes sauvages
De chèvres, de bédouins, de daims aventureux,
Comme un vent d'ouragan ils s'abattaient sur eux,
Et, d'un coup de mâchoire ou de défense ou d'ongle,
Les couchaient par milliers dans le sable ou la jungle.
Ils passaient au milieu des animaux tremblants.
Cent boas n'auraient pu s'enrouler sur leurs flancs ;
Les griffes du lion, les crocs de la panthère
S'y rompaient. Ils étaient les maîtres de la terre.
Et comme devant eux tout fuyait alarmé,
L'homme parut, petit, nu, faible et désarmé.

D'où venait-il ? Il n'est personne qui le sache, —
Hors Celui qui le fit, et dont la main se cache.
Il était né malingre, et sans griffes ni dents,
Sans poils, jouet du froid et des soleils ardents,

Être à peine ébauché, médaille mal venue

Dont on devait briser la matrice inconnue.
Mais il portait au front la mâle volonté,
Ses bras étaient armés par la nécessité,
Et l'âme et la raison brillaient sous sa paupière.

Terrible, et brandissant une hache de pierre,
Il se rua d'abord sur les fauves troupeaux,
Les dispersa, tailla des habits dans leurs peaux,
Et vêtit ses enfants avec leur chaud pelage.
Ainsi, noirs et grondants, chassés de plage en plage,
Il les vit disparaître, et posa pour leurs pas
Des bornes au désert, qu'ils ne franchiraient pas.
Puis, doux envers les doux, sa colère assouvie,
Connaissant mieux aussi les besoins de sa vie,
Pour alléger sa peine et soulager ses maux,
Il reçut sous son toit les autres animaux :
Tous ceux qui, vagabonds, sans gîte et nourris d'herbe,
N'avaient jamais encor plié leur col superbe,
Et qui, soumis depuis, d'un labeur journalier
Récompensent les soins de l'homme hospitalier.
L'indomptable cheval, dont l'œil en flamme éclate,
Vint, tout fier, se courber sous la main qui le flatte ;
La brebis qui paissait dans le libre gazon
Offrit avec son lait sa pesante toison;
Le chien devint alors son compagnon fidèle.
Le farouche ramier, la sauvage hirondelle
Se rapprocha de l'homme, abandonnant les bois ;
Et les bœufs mugissants vinrent tous à la fois,
Descendant la montagne aux solitudes mornes,
Sous le joug attendu baisser leurs grandes cornes,
Et, guidés par le bras armé de l'aiguillon,
Promenèrent le soc dans le premier sillon.

(Gul)

SALUT !

SALUT, beau cavalier qui descends la montagne
Qui de l'est au couchant, entre une double mer,
Se dresse en séparant la France de l'Espagne,
Comme un mur de granit où se brise le fer !
Jeune homme que vers nous poussent tes destinées,
Et qui pour nos cieux froids quittes ton ciel joyeux,
Dis-nous, en franchissant les blanches Pyrénées,
Si quelque vision n'a point charmé tes yeux.
Lorsque tu chevauchais, pensif et solitaire,
Sur leurs mornes sommets, et que tombait le soir,
Des voix qui chuchotaient dans un vague mystère.
Et d'autres dans ton cœur qui ne pouvaient se taire,
Ne vinrent-elles pas te crier : « Bon espoir ! »
N'as-tu pas, traversant la funèbre vallée,
La nuit, comme une plainte errante et désolée,
Entendu résonner le cor de Roncevaux ?
L'ombre du paladin qui suivait Charlemagne
Ne t'a-t-elle rien dit en passant la montagne ?
Ne t'a-t-elle rien conté de ses rudes travaux,
Celui qui, terrassant le mal et la démence,
Comme un glaive de feu mis par Dieu dans ses mains
Fit flamboyer son fer sur le front des humains,
Pourchassant les félons sur cette terre immense
À toute heure, en tout lieu, par monts et par chemins ?
Si tu l'as rencontré dans le défilé sombre
Qui vit tomber ce brave avec ses compagnons,
Et que l'âme du preux t'aie pu parler dans l'ombre,
Que t'a-t-il conseillé, le grand vaincu des monts ?
Je voudrais bien savoir — ne peux-tu le redire ? —
De quels mots de reproche et d'amère satire
Il a stigmatisé le siècle où nous vivons ?

Ah ! qu'il a dû gémir du repos, — et maudire
L'inexorable paix où l'enchaîne la mort !
Et comme il balait du vent de son épée
Les fraudes où notre âme est sans cesse occupée,
S'il vivait aujourd'hui, ce redresseur de tort !
Les noires trahisons n'ont point quitté la terre,
Elles planent sur nous comme un vol de vautours !
Comme un fleuve d'enfer l'affreux mal nous enserre ;
Nos cœurs emplis de fiel à la bonté sont sourds ;
La lâcheté nous tient, tout reste encore à faire,
Et rien n'a progressé depuis de si longs jours !...
Jeune homme, tu nous viens dans un temps misérable.
Nous n'avons rien gardé des antiques vertus :
Comme un vent du désert qui laboure le sable,
De nos vaillants aïeux nulle trace n'est plus.
As-tu, jeune insensé, quelque idéal dans l'âme ?
Portes-tu dans ton cœur quelque amour, quelque foi ?
Tourne bride et va-t'en ! Notre contact infâme
T'aurait bientôt souillé : tourne bride, crois-moi !
Le saint enthousiasme est mort sous les risées ;
À nous rendre meilleurs nul n'a pu réussir,
Et nous n'espérons plus les célestes rosées,
Et nous n'attendons plus le Messie à venir !
Ah ! dans notre Babel, ami, que viens-tu faire ?
En ces antres hideux où nous nous enfermons
L'air pur est rare et manque à nourrir nos poumons ;
L'épais souci du lucre alourdit l'atmosphère...
N'importe ! viens à nous, puisque aussi bien le sort
Trompe toujours nos vœux et trahit notre effort.
C'est une dure épreuve, et le ciel l'a voulue
Pour raffermir ton cœur et te rendre plus fort.
Jeune et beau cavalier, je t'aime et te salue !

(Donaniel)

LES BOIS

LES bois sont beaux, l'été, quand sous leur dôme immense
Les ombres ont tendu leurs lacs mystérieux.
Des fauves affamés la chasse alors commence,
Et dans les noirs fourrés étincellent leurs yeux.
Ramassés et tapis dans l'ombre qui les noie,
Ils guettent le moment de bondir sur leur proie,
Lorsque de sa retraite en tremblant elle sort.
Cependant autour d'eux tout est paix et silence ;
Rien ne fait présager le carnage et la mort :
Au souffle de la nuit le frêne se balance
Et berce sur ses bras le bouvreuil qui s'endort.
Des houx les plus épais, impuissantes barrières,
Et des chênes feuillus perçant les frondaisons,
À travers les taillis, au milieu des clairières,
La lune vient s'asseoir sur les larges gazons.
C'est l'instant où Diane, en proie à son ivresse,
Elle aussi de l'amour connaissant la détresse,
Glisse dans l'éther bleu sur un rayon tremblant,
Et, craignant que les dieux devinent sa faiblesse,
Au sommet du Latmos que le couchant délaisse,
Pose, silencieuse, un pied furtif et blanc.
Endymion attend les baisers de l'amante
Et, sur un lit jonché d'herbe fraîche et de menthe,
S'abandonne aux langueurs de son rêve divin.
Accours, ô chasseresse, en ce lieu solitaire !
Nul ne saura là-haut les secrets de la terre.
Seul, le faune joyeux qui hante le ravin,
Peut-être surprendra l'ineffable mystère,
Et soudain, détrompé de ta sagesse austère,
Au plus profond du bois plongeant, brusque et moqueur,

D'un rire au loin strident te glacera le cœur.

(L'Enragé)

MADAME LOUISA SIEFERT

1845-1877

MADAME LOUISA PÈNE-SIEFERT, née à Lyon en 1845 et ravie prématurément à l'art en 1877, est l'auteur d'un volume de vers : *Rayons perdus*, qui fut très remarqué lors de son apparition en 1868. Parlant d'elle, M. Charles Asselineau a dit quelle « est un poète sincère, et nous l'en félicitons, car cette sincérité est la marque d'une âme fière et loyale, de la chaleur du cœur et de l'innocence de l'esprit. » Il a rappelé, en outre, qu'un poète, résumant son jugement sur ce livre, l'avait déclaré « très féminin de sentiment et en même temps très viril d'expression. »

En 1870, M^{me} Louisa Siefert fit paraître *Les Stoïques*, recueil de poésies qui donna toute la mesure de son talent à la fois ferme et pathétique.

Outre un opusculé patriotique, *Les Saintes Colères*, écrit en 1871, elle publia en 1872 des *Comédies romanesques*, dans lesquelles la profondeur de la pensée s'allie à l'excellence de la forme poétique. Interrompue en plein succès, son œuvre, qui comprenait un roman en prose intitulé : *Méline* (1876), a été complétée par un livre posthume : *Souvenirs recueillis par sa mère et Poésies inédites*.

Les ouvrages de M^{me} Louisa Siefert, parus de son vivant, ont été édités par A. Lemerre.

A. L.

JALOUSIE

I

Ah ! toi, l'indifférent, tu souffres à ton tour :
L'angoisse t'a mordu, les peines sont venues ;
Tu trembles et tu crains en attendant le jour,
Et la nuit te remplit de terreurs inconnues.

J'ai vu luire en tes yeux, par un brusque retour,
Des larmes jusque-là vainement retenues ;
Et toi, qui ris de tout, toi, qui ris de l'amour,
Pour sonder l'avenir tu regardes les nues.

Tout n'est donc pas mensonge en nos maux ici-bas.
Que tu subis aussi, toi, dont le cœur la nie,
De la loi de douleur la sanglante ironie ?

Et tu peux donc aimer, toi, qui ne m'aimes pas ?
Mais quel déchirement qu'une telle pensée !
Dans ma blessure encor quelle épine enfoncée !

II

Oh ! ce sonnet me pèse à l'égal d'un remord !
Que je m'occupe ou non, que je veille ou je rêve,
Ce souvenir ne peut me laisser paix ni trêve,
Car pour moi chaque vers est un serpent qui mord,

L'épreuve est salubre alors qu'elle rend fort
Et d'un souffle puissant jusqu'au ciel nous enlève,
Mais tout ressentiment transperce comme un glaive,
Et ces angoisses-là sont angoisses de mort.

Arrière donc, vipère à la langue empestée,
Amertume égoïste et vile, pour jamais
Retourne au gouffre noir qui t'avait enfantée !

Moi, je veux vivre, aimer, et sentir désormais
Tout ce que peut souffrir une âme généreuse,
Qui demande au devoir le secret d'être heureuse.

III

Dans les champs reverdis passe un air pur et doux,
Une blanche vapeur estompe la vallée ;
Toute ligne s'efface aux horizons plus mous,
La nature aujourd'hui de tendresse est voilée.

Adieu, sombre chagrin, tristesse aux pleurs jaloux,
De votre étreinte encor je suis tout ébranlée.
Âpres poisons du cœur, bien loin enfuyez-vous,
Laissez venir la paix à mon âme troublée.

Je n'ai que trop senti vos aiguillons maudits,
Et je veux maintenant que tout ce que je dis
Soit trempé de douceur et de mélancolie,

Comme aujourd'hui l'on voit la lumière affaiblie
Glisser avec langueur jusqu'aux prés odorants
Et changer l'ombre humide en rayons transparents.

(Rayons perdus)

CRÉPUSCULE

JE ne puis résister à la mélancolie
De la feuille qui tombe et du jour qui s'en va ;
À ce moment, en moi quelque chose se plie,
Quelque chose de fier qui souffrit et rêva.

Cette feuille qui tombe et qu'à jamais oublie
L'arbre, auquel tout à l'heure un souffle l'enleva,
Ce jour déjà mourant qui lutte et s'humilie
Comme un proscrit blessé que le ciel réprouva,

Cette feuille, ce jour, cet oubli, tout m'attriste.
Une seule pensée en mon esprit subsiste,
Qui me dit : « C'est l'hiver ! » qui me dit : « C'est la nuit !

Demain, cieux et forêts rajeuniront encore...
Mais à la feuille morte, à l'heure qui s'enfuit,
Hélas ! qui parlera de printemps ou d'aurore ?...

(Rayons perdus)

IDYLLE

SUR l'herbe du verger, au pied de la charmille,
Le jeune homme est assis près de la jeune fille.
Chaque étoile à son tour pique le firmament ;
Mille senteurs dans l'air, mille chansons bénies
Unissent leurs parfums, croisent leurs harmonies ;
La nuit vient lentement.

Les montagnes au sud, par l'ombre atténuées,
Agrafent sur leur sein le manteau de nuées
Dont la splendeur du soir revêt leur nudité ;
Le vent passe embaumé de thym, de menthe et d'ambre,
Et, couronné de fruits, voici venir septembre
Aussi doux que l'été.

Les ménages charmants des pinsons, des mésanges
Emplissent les rameaux de murmures étranges,
Ivres comme au printemps de leur nouvel amour ;
Et le paysan las, sa bêche sur l'épaule,
Aiguillonne ses bœufs avec sa grande gaule
Pour hâter le retour.

Au village à présent chaque foyer scintille.
Le jeune homme est assis près de la jeune fille :
En souriant, leurs deux mères les ont laissés ;
Sous le regard de Dieu, seuls, ils restent ensemble.
Lui, le cœur palpitant, la contemple; elle, tremble,
Les yeux sur lui fixés.

L'obscurité pourtant aux flancs de la montagne
Descend d'un pied furtif et peu à peu les gagne ;
Quelques moments encore, ils ne se verront plus.
Dans le vallon pourtant une vapeur légère
Flotte et s'étend déjà des champs pleins de fougère
Aux sapins chevelus.

Ils se taisent toujours. Mais derrière eux, sur l'herbe,
Est-ce un jeu de la nuit nonchalante et superbe
Qui rapproche sans cesse et bientôt confondra
Leurs deux ombres en une, et de ses mains puissantes
Aura joint tout à fait leurs têtes rougissantes
Quand la lune viendra ?

La nature au repos chante avec indolence
Son éternel poème. — Ô nature, silence !
Quel que soit ton génie, il est outrepassé ;
Un plus sublime accord nous émeut les entrailles,
Car, ici, le baiser des saintes fiançailles
Vers Dieu s'est élancé !

Les mères à pas lents sont enfin revenues,
Et les deux amoureux aux âmes ingénues
Sont allés les presser dans leurs bras triomphants :
« Nous ne formerons plus qu'une même famille.
« Mères, mères, voici votre fils, votre fille,
« Bénissez vos enfants ! »

(Rayons perdus)

IMMORTALITÉ

LE chêne dans sa chute écrase le roseau,
Le torrent dans sa course entraîne l'herbe folle ;
Le passé prend la vie, et le vent la parole,
La mort prend tout : l'espoir, et le nid et l'oiseau.
L'astre s'éteint, la voix expire sur les lèvres,
Quelqu'un ou quelque chose à tout instant s'en va.

Ce qui brûlait le cœur, ce que lame rêva,
Tout s'efface : les pleurs, les sourires, les fièvres.
Et cependant l'amour triomphe de l'oubli ;
La matière, que rien ne détruit, se transforme ;
Le gland semé d'hier devient le chêne énorme,
Un monde nouveau sort d'un monde enseveli.

Comme l'arbre, renaît le passé feuille à feuille,
Comme l'oiseau, le cœur retrouve sa chanson ;
L'âme a son rêve encore et le champ sa moisson,
Car ce que l'homme perd, c'est Dieu qui le recueille.

(Les Stoïques)

LUNE D'AVRIL

D ÉPLOYANT ses ailes de cygne
Au vol lent et capricieux,
Le clair de lune me fait signe
Et m'entraîne au loin sous les cieux.

Il franchit les lacs et les fleuves,
Baise les yeux clos des cités,
Et, se riant des grilles neuves,
Il s'en vient aux parcs désertés.

Il écarte l'ombre importune
Avec un geste familier ;
Puis il descend une par une
Les marches du blanc escalier.

Il s'en va retroussant sa robe
Le long de l'humide sentier,
Et, de-ci de-là, se dérobe
Entre le houx et l'églantier.

Je le vois errer d'arbre en arbre
Comme un doux poète étonné,
Et prêter des blancheurs de marbre
Au banc de pierre abandonné.

C'est ici que, las de sa course,
Rêveur il s'assied longuement,
Jetant aux flots clairs de la source
De la poudre de diamant.

Il endort les roses fleuries,
Il verse la rosée aux lis,
Il étend des blés aux prairies
Son manteau d'argent aux longs plis.

Ainsi promeneur pâle et triste,
Hôte des tombeaux délaissés,
Ami du chat et de l'artiste,
Protecteur des nids menacés,

Là-bas échevelant le saule
Qui pleure les morts oubliés
Et chargeant sur sa blanche épaule
Les linceuls qu'il a déliés,

Jusqu'à l'heure où, soudain rougies,
Les ténèbres font place au jour,
Il erre, — ô faiseur d'élégies,
Ô grand enchanteur de l'amour !

(Les Stoïques)

** *

À l'honneur du combat qu'importe la victoire ?
Celui qui pour mourir se couche en son drapeau,
Suaire que son sang a fait tout rouge, est beau :
C'est la fatalité, mais c'est aussi la gloire.

Toute âme est le champ clos d'une bataille noire,
Sans pitié ni merci, sans soleil ni flambeau.
Chaque illusion morte y trouve son tombeau
Et dans sa chute entraîne au néant sa mémoire.

Ainsi, fiers seulement du devoir accompli,
Tristes cercueils où dort l'amour enseveli
Près des élans fougueux et des grandes pensées,

Nous traînons le fardeau de nos forces lassées,
Et nous nous survivons dans cet immense oubli,
Sentant s'ouvrir le ciel sur nos têtes baissées.

(Les Stoïques)

** *

Tous les rires d'enfant ont les mêmes dents blanches ;
Comme les rossignols dans les plus hautes branches,
Les moineaux dans les trous du mur,
Au rebord des longs toits comme les hirondelles,
Leur céleste gaîté s'envole à tire-d'ailes
Avec un son serein et pur.

Nul n'est favorisé dans l'immense partage :
Richesse et pauvreté n'y font pas davantage ;
Le rire, ce grand niveleur,
Sur tous les fronts répand la joie égalitaire,
Et c'est comme un écho qui fait vibrer la terre,
Et viendrait d'un monde meilleur.

Innocence, clarté ! leur âme est une aurore
Que la vie en passant n'a pas troublée encore
Dans son épanouissement ;
Et, doux chanteurs des nids plus étroits ou plus frêles,
Les plus humbles, avec leurs petites voix grêles,
Ont le plus frais gazouillement.

Ainsi plus tard, aux jours que l'épreuve dévore,
On trouve des vieillards dont la lèvre incolore
Recèle un sourire ingénu.
Leurs tranquilles regards sont remplis de lumière :
On dirait un reflet de leur aube première,
Un rayon d'avril revenu !

On sent en leur parole une indulgence exquise,
Et la suavité de la paix reconquise
Ennoblit leur sainte candeur.
Enfant pur, aïeul blanc, devant eux on s'incline ;
Qui les voit, fleur naïve ou tremblante ruine,
Révère la même splendeur.

Car la vieillesse touche au ciel comme l'enfance :
L'une y retourne, et l'autre en vient. La morne offense
Des ans et du malheur s'enfuit.
Le coucher du soleil à son lever ressemble,
Et, diamants tous deux, souvent roulent ensemble
Les pleurs de l'aube et de la nuit.

(Les Stoïques)

AU LARGE

AUX pays des autres étoiles,
Aux lointains pays fabuleux,
Le vaisseau sous ses blanches voiles
Nage au gré des flots onduleux.

Le ciel et l'océan s'unissent
Au bord de l'horizon enfui ;
Les lourdes vagues s'aplanissent
Avec un long soupir d'ennui.

Dans cette immensité sans terme
Où se perd, tombe et meurt le vent,
Le sillage qui se referme
Marque seul la marche en avant.

Ô tristesse indéfinissable,
Accablement toujours nouveau !
Ne pas voir même un grain de sable,
Ne pas même entendre un écho!

Ici, rien que la mer sans grèves,
Là, rien que l'ombre des agrès ;
Rien à l'avenir que des rêves,
Rien au passé que des regrets !

La semaine suit la semaine,
Le flot que le flot submergea
Au gouffre dans sa chute emmène
Chaque heure qui sonne, et déjà

L'aube a d'éclatantes nuances,
Le soir des couchants orangés,
Flamboîments et phosphorescences
À nos ciels d'Europe étrangers.

Des formes d'astres inconnues,
Vaisseaux par Dieu même conduits,
Îles, perles ou fleurs des nues,
Brodent le bleu manteau des nuits.

>

Mais cette splendeur qui décore
Le vaste infini déroulé
Est d'un aspect plus triste encore
Aux yeux tristes de l'exilé.

Et la petite maison basse,
Frère, où sont ta mère et tes sœurs,
Pour ton cœur avait plus d'espace,
Pour ton regard plus de douceur.

(Les Stoïques)

TEMPS PERDU

O H ! tout ce temps perdu pour s'aimer, tous ces jours
Que je vois loin de moi s'envoler dans leur cours
Régulier, lent et monotone !
Tous ces bonheurs flétris dans leur espoir naissant
Comme ces derniers lis sur qui l'hiver descend
Avant la floraison d'automne !

Les arbres dépouillés demandent grâce aux cieux
Et semblent supplier de leurs bras anxieux,
Que fouettent le vent et la pluie ;
Le vallon se remplit d'un brouillard froid et gris,
L'horizon nuageux se cache à l'œil surpris,
L'âme dans sa prison s'ennuie.

Car voici la saison du foyer, les longs soirs
Dont la lampe, qu'on voit si blanche aux seuils plus noirs
Devient l'étoile convulsive ;
Les longs mois qu'on dirait faits pour l'intimité,
Tant elle serait bonne à cet âtre enchanté
Où la flamme ailée est captive.

Mais, ô mon cœur, pourquoi sans cesse revenir
À ce que tu ne peux saisir ni retenir,
À ce qui reste l'impossible ?
Et pourquoi, dédaignant tout ce qui t'est donné,
Aux flèches d'un regret à peine détourné
T'offrir toujours comme une cible ?
Qui l'aurait cru ? La paix d'un sort modeste et doux,
Moins que la gloire dont tant d'autres sont jaloux,
Était à conquérir aisée.
Ô mon cœur ! prie et chante et ramène tes vœux;

Ce bien est le plus cher de tous ceux que tu veux :
Le parfum de la fleur brisée.

Hélas ! l'heure qui sonne emporte un jour encor,
Et l'attente stoïque a remplacé l'essor
Dont la puissance m'est ravie ;
Et je demeure seule, et je me dis, pendant
Que dans le vide obscur mes yeux vont regardant :
« L'amour est l'âme de ma vie ! »

(Les Stoïques)

JOUR TOMBANT

SUR le ciel gris rosé l'extrémité des branches
Se découpe légère et frissonnante au vent ;
L'heure est chaude ; le soir ouvre aux visions blanches,
Et par les prés fauchés elles s'en vont rêvant.

Elles s'en vont rêvant de leurs sœurs les chimères
Qui portaient dans leur robe un songe à chaque pli,
Espoirs, rayons perdus, décevances amères,
Souvenirs lumineux émergeant de l'oubli.

Et les souffles subtils pleins d'odorante flamme,
Qui font pâmer les fleurs sur le foin renversé,
Savent encore emplir de vertiges mon âme,
Lyre toujours vibrante au contact du passé.

Dans la nuit palpitaient des ailes de pensées,

Comme si mille oiseaux, se croisant sur mon front,
Avaient chanté pour moi leurs hymnes cadencées,
Avant de s'envoler au ciel clair et profond.

— Pourquoi rire ? Les pleurs sont si près de la joie.
Dans l'ombre douloureuse où le sort l'a jeté,
Il n'est espoir si cher que mon cœur ne renvoie,
Il n'est amour si pur dont mon cœur n'ait douté.

— Pourquoi pleurer ? La joie est si proche des larmes.
Toute ombre dans son sein porte l'espoir du jour.
Il n'est malheur si rude où ne soient quelques charmes,
Il n'est bonheur si doux qu'on ne doive à l'amour.

— Pourquoi chercher en vain une paix éphémère ?
Ouvrir trop tôt son cœur ou trop tôt le fermer ?
Voici la vision, l'idéal, la chimère :
Rire, pleurer, chanter et toujours plus aimer !

Sur le ciel assombri l'extrémité des branches
Se découpe plus lourde et frissonnante au vent ;
Le soir n'a point de lune ; adieu, visions blanches !
Et par les prés fauchés je m'en reviens rêvant.

(Les Stoïques)

ÉMILE BERGERAT

1845-1877

É MILE BERGERAT est né à Paris le 29 avril 1845. Il débuta dans les lettres à dix-neuf ans par une comédie en vers, au Théâtre-Français, qui réussit. Tempérament très artiste, il a abordé à peu près tous les genres littéraires, poésie, théâtre, roman, critique d'art, chroniques, et sa réputation s'est faite de la multiplicité même de ses recherches. Malgré le succès considérable de ses chroniques de CALIBAN, au Figaro, le don théâtral paraît être sa dominante.

Comme poète, il a donné les Poèmes de la Guerre, recueil d'odes et d'élégies patriotiques écrites pendant le siège de Paris, récitées à la Comédie Française, et dont quelques-unes ont atteint et conservé la popularité. De ce nombre, il convient de citer Les Cuirassiers de Reichshoffen et Le Maître d'École, ce dernier ouvrage surtout, dont un autre poète a écrit qu'il était « le plus beau cri de douleur qu'ait poussé la patrie française pendant son martyre de 1870. »

Depuis cette époque, M. Émile Bergerat, à demi submergé dans une production presque quotidienne de journaliste militant, n'a plus donné à la poésie que le poème intitulé : Enguerrande, par lequel il affirme ses convictions shakespeariennes, et qui, a dit Théodore de Banville, renferme des « scènes ardentes, extasiées, lyriques et symétriques parfois, où le mot, avec sa force virtuelle et avec tous ses artifices, se mêle, se tresse et se retourne en cent façons pour exprimer l'inexprimable ; où la magicienne Rime se fait couleur, musique, lumière, caresse, pour éveiller les plus amères, les plus profondes, les plus délicieuses sensations. »

Entre autres dons naturels précieux, M. Émile Bergerat est favorisé de celui du vers comique. Il l'a exercé brillamment dans La Nuit Bergamasque, comédie qui date les débuts du Théâtre-Libre, puis dans l'adaptation pour la scène du

Capitaine Fracasse de *Théophile Gautier*, beau-père de l'auteur, et enfin dans cette *Lyre Comique* que publie chaque semaine le supplément du *Figaro*.

Les œuvres poétiques de M. Émile Bergerat ont été publiées par A. Lemerre, et par Frinzine, Klein et C^{ie}.

A. L.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE

I

MESSIEURS les Allemands, au détour d'un chemin
Vous m'avez arrêté, les armes à la main...
Je ne suis pas soldat, n'ayant pas l'uniforme.
Vos édits sont formels... et je les avais lus.
Je serai fusillé tout à l'heure ! — Au surplus
Faites votre devoir, je plaide pour la forme.

II

Quand vous êtes venus en France, mon pays,
J'étais l'instituteur de ces bourgs envahis.
Comme on entend les bois gazouiller à l'aurore,
Le babil des enfants indiquait ma maison !
— C'est celle que l'on voit fumer à l'horizon,
Dans ce brasier, où tout un canton s'évapore.

III

Ma femme était Badoise. — Oui, dans ce temps serein,

On pouvait naître encor des deux côtés du Rhin
Sans s'égorger et sans songer aux représailles.
Son cours ne traversait que mes rêves d'amant :
S'il me séparait d'elle, il était allemand ;
Elle le crut français le jour des épousailles.

IV

Nous nous étions connus à Strasbourg ! — Je voudrais
Ne pas dire ce nom devant vous, étant près
De retourner au Dieu qu'atteste ma patrie !
Elle était protestante, et mon culte est romain ;
Mais le jour où sa main fut mise dans ma main
Nous vit jurer tous deux la même idolâtrie.

V

Les enfants l'adoraient !... Ils m'aimaient bien aussi !
Je n'ai pas toujours eu l'air fauve que voici ;
Le meurtre, voyez-vous, déforme le sourire,
Et j'ai beaucoup tué ! — Quelques-uns d'entre vous
Sont des savants, dit-on : je n'en suis pas jaloux,
Car j'ai fait plus de mal qu'ils n'en pourront écrire.

VI

Et pourtant que de joie en mon humble métier !
J'ai vécu de chansons pendant un an entier ;
Quand on entendait rire, on disait : « C'est l'école ! »
L'enfant n'est bien souvent qu'un ange curieux
Qui vient pour essayer la vie, une heure ou deux,
Et qui, la trouvant triste, ouvre l'aile... et s'envole.

VII

Sans doute ils oubliaient chez moi le paradis,
Car tous m'étaient restés. — Ce que je vous en dis
N'est pas pour me vanter ; j'avais cette chimère
Qu'à la longue, fût-il faible ou fort, blond ou brun,
Le ciel finirait bien par m'en envoyer un
Dont ma femme serait le portrait... et la mère.

VIII

La guerre vint. — Forbach ! Reichshoffen ! — Votre roi
Chantait : Louange à Dieu ! — Je ne sais pas pourquoi
Un peuple écoute un roi qui l'appelle à la guerre.
Il serait fort aisé pourtant de dire : « Non !
Nous ne sommes point faits pour nourrir le canon !... »
Je suis, vous le voyez, un esprit très vulgaire.

IX

Enfin Sedan ! — Un soir, les habitants du bourg
Sortent de leurs maisons. — On battait le tambour.
On court, on se rassemble au préau de l'église...
Les vitraux flamboyaient aux lueurs du couchant ;
C'était l'heure où chacun est revenu du champ,
Où l'azur, comme on dit chez nous, se fleurdelisé.

X

Le maire était monté sur un large escabeau,
Et parlait. À la main il tenait un drapeau
Où l'on avait écrit : Vive la République !
— « C'est au peuple, dit-il, qu'on en veut cette fois !
« On brûle nos hameaux ; il nous reste les bois ;
« La liberté s'y plaît, et c'est sa basilique !

XI

« L'arbre abrite et nourrit l'homme qui se défend !
« Amènera qui veut sa femme et son enfant,
« Car la femme au combat n'est plus que la femelle ;
« Elle anime le mâle et charge les fusils,
« Et le sang qu'elle verse en allaitant ses fils
« Donne un goût de vengeance au lait de sa mamelle !

XII

« Donc en forêt ! » — À peine il achevait ces mots.
Voilà que le tocsin pleure sur les hameaux,
Et que, sous le portail ébranlé du vieux temple,
Le curé, soulevant une croix, apparaît,
Et se met à marcher, grave, vers la forêt !...
C'était plus qu'un sermon, cela, c'était l'exemple !

XIII

Il montait à pas lents, toussant dans le brouillard.
Tous le suivent ! Tous vont où s'en va le vieillard
Le bourg abandonna sa misère au pillage,
Et, quand tout disparut au tournant du coteau,
La forêt referma les plis de son manteau,
Et puis la solitude entra dans le village !

XIV

Moi, je les regardais, hébété, comme fou !...
Le tocsin gémissait sans relâche. — Un hibou,
Qui flottait éperdu dans la brume sonore,
Me parut ressembler à mon âme... Il tournait !
— « Mon Dieu ! la guerre sainte ! Est-ce là qu'on en est ? »
Le sonneur, harassé, s'en alla vers l'aurore,

XV

Et la cloche cessa de tinter à jamais !
— Quand je fus seul avec la femme que j'aimais,
Je lui fis parcourir l'école jusqu'au faîte.
À tous nos coins chéris, je lui disais : « Tu vois !
« Tu vois !... Regarde bien !... C'est la dernière fois !... »
Et j'y portais la flamme en détournant la tête.

XVI

Deux jours après, j'étais à Bade. Ses parents
Pleuraient, car ils sont vieux ! — « Tenez, je vous la rends,
« Leur dis-je ; son amour l'avait dépaycée !
« Voici les cent écus de sa dot ; comptez-les.
« Je ne puis rien tenir de vous, étant Français !
« Et toi, pardonne-moi de t'avoir épousée !

XVII

« Je n'avais pas le droit de t'aimer ! Je devais
« Haïr tes grands yeux bleus, car l'amour est mauvais ;
« Il a fait dévoyer toute la race humaine !
« Lorsque nous échangeons notre âme en nos baisers,
« C'est mal ! Nos deux pays, ma chère, en sont lésés !
« Notre bonheur leur vole une part de leur haine.

XVIII

« Enfant, pardonne-moi ! Car mon crime est réel
« De n'avoir lu ni Kant, ni Goethe, ni Hegel !
« Aux élèves qu'ils font on reconnaît des maîtres !
« Sottement j'enseignais aux miens dans mes leçons :
— « Le bon Dieu fit le fer pour couper les moissons ! »
« Et je faussais vos cœurs, ô naïfs petits êtres !

XIX

« Le fer est le métal de mort, sachez-le bien !
« La mort étant le but, le fer est le moyen ;
« Il s'assouplit au meurtre et brille dans les larmes !
« Dieu l'a fait pour qu'il gronde et qu'il lance le feu ;
« Aussi, mes chers petits, il faut adorer Dieu,
« Qui pour vous égorger vous a donné des armes !

XX

« Je leur dirai cela dans la forêt, là-bas,
« Car j'y vais retourner ! En ne te voyant pas,
« Ils vont me demander : « Mais elle, où donc est-elle ? »
« Je leur expliquerai qu'il ne faut plus t'aimer !
« Et, si je puis le dire enfin sans blasphémer,
« Que tu n'étais ni bonne, ô mon ange, ni belle !

XXI

« Adieu donc, chère femme, adieu jusqu'au revoir !...
« L'amour n'est que la vie, il n'est pas le devoir !...
« N'importe où je mourrai, c'est ici que j'expire !... »
Je ne pus retenir mes sanglots étouffants.
Son père m'avait pris les mains : « Pauvres enfants !
Disait-il, vous payez les gloires de l'Empire ! »

XXII

Qu'il fut long le moment qui nous tint embrassés !
Il me semble si court à présent ! « C'est assez, »
Dis-je. — Mais tout à coup je vois pâlir ma femme !
Au geste qu'elle fait, nous devenons tout blancs.
— « Que ferai-je du fils que je porte en mes flancs ? »

Cria-t-elle. — Ah! messieurs! la guerre est bien infâme !

XXIII

Il en est parmi vous qui sont pères. Mais moi
Je ne l'avais jamais été ! — Si votre roi
Savait ce que l'on souffre, il prendrait le cilice !
J'étais père !... j'étais père !... Chacun m'entend !
Et je devais mourir sans le voir, lui, pourtant !...
Je tombai net : j'avais épuisé le calice !

XXIV

Quand je repris mes sens, je vis le vieux Badois
À mes côtés. — « Va-t'en, me dit-il, tu le dois ;
« Fais plus que ton devoir, jeune homme, pour le faire !
« Tu méritais ma fille : elle est veuve, c'est bien.
« Mérite ta patrie à présent !... Citoyen,
« Venge-la : c'est ton droit... et je te le confère. »

XXV

Je partis dans la nuit. Mais lorsque j'arrivai
Dans mon pauvre pays, je crus avoir rêvé.
Des cadavres blêmis pourrissaient dans la boue ;
Des chevaux éventrés craquaient sous des caissons,
Et des chemins affreux s'ouvraient dans les moissons
Au sein des épis mûrs qu'avait fauchés la roue !...

XXVI

Le village n'était qu'un brasier... Au milieu,
Le clocher, d'où tombaient comme des pleurs de feu,
Semblait prendre à témoin l'Éternel dans l'espace...
Je ne vous peindrai pas ce que vous avez fait.

Mais quand je vis cela, je compris qu'en effet
Vous vouliez à jamais germaniser l'Alsace !...

XXVII

Alors je me blottis dans l'ombre, et j'attendis...
Un uhlan s'avavançait à cheval ; je bondis
En croupe, et lui volai son fusil et ses balles !...
Il en avait quarante ; il n'en reste que huit.
Nous ne tirons jamais qu'à bout portant, la nuit.
Car la guerre sacrée a des lois infernales.

XXVIII

Et nous sommes cinq cents, messieurs, dans la forêt.
Quand l'un de nous est pris, on le venge ; — on pourrait
Compter plus d'un malade, hélas ! mais pas un lâche !
Les petits sont souffrants, et notre vieux curé
A cessé de tousser... Nous l'avons enterré
Dans la première neige... Il est mort à la tâche.

XXIX

Aujourd'hui, c'est mon tour, et je ne m'en plains pas.
J'ai trop vécu d'un mois sur terre. — Je suis las,
Et mon malheur n'est pas l'excuse que j'allègue.
Hâtez-vous, car je crains de douter de mon Dieu !...
— Donc, en joue !... À jamais vive la France !... Feu !
Et quant à mon enfant, messieurs, je vous le lègue !...

L'ENSEVELISSEMENT

DES gens en blouse, doux et forts,
Sont venus apporter la bière.
Elle est moins mesurée au corps
Qu'à son volume de poussière.

Mais que le chêne en est épais !
Au festin des vers quelle table !
Qui donc prétend qu'on dort en paix
Dans cette boîte épouvantable ?

Est-ce là, pour l'éternité,
Dans ce coffre étouffant et sombre,
Que ce grand chasseur de clarté
Sera couché, dévoré d'ombre ?

Lui qui, dans l'épaisseur des nuits,
Submergé de terreurs funèbres,
Comme un aigle au profond d'un puits,
Disputait son rêve aux ténèbres !

Pour la première fois qu'il dort
En soixante ans de vie humaine,
Il a bien le droit d'être mort
Sans qu'on le cloue et qu'on l'emmène !

Comme son beau front de héros
Fait face au ciel et le défie !
Il a les blancheurs du paros
Et semble refléter sa vie !

Pareille à du granit soyeux,
Sa barbe a des reflets d'aurore,

Et sa bouche est moulée encore
Sur un sourire de ses yeux ;

Ainsi qu'en ses fières estampes
Qui nous le rendaient à vingt ans,
Ses cheveux bouclés et flottants
Naissent en gerbes de ses tempes,

Et, séparés par le milieu,
Ils marquent déjà le sillage
De l'aile qui remporte à Dieu
Cette âme éprise de voyage.

À quel dieu ce front raffermi
Ne fait-il pas encore envie ?
Est-ce un mort que cet endormi
Qui se réveille de la vie ?

Que veut donc ce cercueil béant ?
Et son vainqueur, qui le lui livre ?
Qui jette en pâture au néant
Celui que la Mort laisse vivre ?

Vain combat ! Nous ne verrons plus
Cette face pâle et superbe,
Qui déjà défiait le Verbe
Dans le langage des Élus !

Voilé ! — Le drap encore ondoie !
De la tête aux pieds un sillon
Blanc se creuse ! Le papillon
Est clos dans un cocon de soie !

Ils le soulèvent doucement,
Et, comme un glaive dans sa gaine,
Le glissent dans ce vêtement
Tissu des fibres d'un vieux chêne,

D'un vieux chêne fort comme lui,
Comme lui frappé dans sa force
Et dépouillé de son écorce
Ainsi que lui de son ennui !

Et quand, dans une étreinte brève,
Cette tête a heurté ce bois,
Crâne sans vie et bois sans sève
Ont sonné le vide à la fois.

Sous ce crâne de leurs mains froides
Ils ont mis un oreiller blanc ;
De chaque côté, sur le flanc,
Ils ont ramené ses bras roides.

Ô Mort, contemple ton soldat
Sur les rangs et dans la tenue,
Attendant la grande Revue
Et le clairon de Josaphat !

Sur la poitrine qu'il consacre
Un chapelet aux grains rivés
Épand de sa grappe de nacre
Le vin mystique des avés.

Et, dernier présent d'une année
Qui meurt, elle! pour refleurir,
Une rose blanche et fanée
Cherche son cœur pour y mourir !...

Et c'est tout ! L'horreur est gravie !
Sur ce front deux fois dérobé,
Porte suprême de la vie,
L'épais couvercle est retombé !

(Le Tombeau de Théophile Gautier)

PAROLES DORÉES

J'AI reposé mon cœur avec tranquillité
Dans l'asile très sûr d'un amour très honnête.
La lutte que je livre au sort est simple et nette,
Et tout peut m'y trahir, non la virilité.

Je ne crois pas à ceux qui pleurent, l'âme éprise
De la sonorité de leurs propres sanglots :
Leur idéal est né de l'écume des mots,
Et comme je les tiens pour nuls, je les méprise.

Cerveaux que la fumée enivre et qu'elle enduit,
Ils auraient inventé la douleur pour se plaindre ;
Leur stérile génie est pareil au cylindre
Qui tourne à vide, grince et s'use dans la nuit.

Ils souffrent ? Croient-ils donc porter dans leur besace
Le déluge final de tous les maux prédits ?
Sous notre ciel chargé d'orages, je le dis,
Il n'est plus de douleur que la douleur d'Alsace.

J'aime les forts, les sains et les gais. Je prétends
Que la vie est docile et souffre qu'on la mène :
J'observe dans la mort un calme phénomène
Accessible à mes sens libres et consentants.

Et qui ne trouble pas ma paix intérieure.
Car la forme renaît plus jeune du tombeau,

Et l'ombre passagère où s'engloutit le Beau
Couve une éternité dans l'éclipse d'une heure.

Car la couleur charmante et mère des parfums
Rayonne inextinguible au fond des nuits funèbres,
Et sa splendeur de feu qu'exaltent les ténèbres
Emparadise encor les univers défunts.

Femme, recorde-moi ceci. Ma force vierge
Est éclosée aux ardeurs brunes de tes beaux yeux :
Quand mon cœur sera mûr pour le sol des aïeux,
Notre amour sera clos. N'allume pas de cierge.

Le ciel restera sourd comme il reste béant.
Ô femme, écoute-moi, pas de terreur vulgaire !
Si l'âme est immortelle, il ne m'importe guère,
Et je ne me vends pas aux chances du néant.

Aucun joug n'a ployé ma nuque inasservie,
Et dans la liberté que lui fait sa vertu,
Voici l'homme qui s'est lui-même revêtu
Du pouvoir de juger et d'attester sa vie.

Hors de moi, je ne prends ni rêve ni conseil ;
N'arrachant du labeur que l'œuvre et non la tâche,
Je ne me promets point de récompense lâche
Pour le plaisir que j'ai de combattre au soleil.

Le limon, que son œuvre auguste divinise
Par son épouvantable enfantement, répond
Aux désirs surhumains de mon être fécond,
Et ma chair douloureuse avec lui fraternise.

Telle est ma loi. Sans peur et sans espoir, je vais,
Après m'être creusé ma route comme Alcide.
Que la combinaison de mon astre décide
Si je suis l'homme bon ou bien l'homme mauvais.

Mais, quel que soit le mot qu'ajoute ma planète
Aux constellations de la fatalité,
J'ai reposé mon cœur avec tranquillité
Dans l'asile très sûr d'un amour très honnête.

LUCIEN PATÉ

1845

LUCIEN PATÉ est né à Chalon-sur-Saône le 6 mars 1845. Après s'être fait recevoir licencié en droit et licencié ès lettres, il publia divers poèmes intitulés : *Lacrymæ rerum* (1871), *Mélodies intimes* (1874), *À Molière* (1876), *À Corneille* (1876) ; puis, en 1879, il les réunit en un volume avec un grand nombre de poésies nouvelles. D'autres pièces de vers parurent ensuite isolément ou dans plusieurs Revues.

Parlant du recueil qui contient les principales œuvres du poète, M. Paul Stapfer s'exprime ainsi : « S'il fallait définir d'un mot M. Lucien Paté, je dirais qu'il est virgilien. J'appelle ainsi un poète qui voit la nature avec les yeux de l'âme et qui ne se contente pas de la peindre, mais qui la sent profondément. »

Entré dans l'administration des Beaux-Arts en 1873, M. Lucien Paté y exerce aujourd'hui les fonctions de secrétaire de la Commission des monuments historiques. Grâce à ses éminentes qualités littéraires, il apprécie avec autorité, dans le journal *L'Illustration*, les principales œuvres de nos auteurs contemporains.

Les poésies de M. Lucien Paté ont été publiées par M. G. Charpentier.

ANDRÉ LEMOYNE.

LE VIEUX PÊCHER

C 'ÉTAIT le vieux pêcher, le grand arbre, l'aïeul
Aux bras ouverts, couvrant tout un mur à lui seul.
L'automne, à le charger de parures vermeilles,
À l'envi du printemps, épuisait ses corbeilles.
Tantôt c'étaient des rieurs à nourrir vingt ruchers,
Et mille essaims joyeux s'y voyaient attachés,
Et le mur, pour voiler son visage morose,
Semblait tenir ouvert un large éventail rose.
Tantôt c'étaient des fruits qu'on eût dit de velours,
Gonflés d'un divin suc et que l'œil jugeait lourds.
Pour mouler une coupe on en eût pris l'empreinte,
Et, dans un pur paros, Praxitèle, sans crainte,
Eût modelé sur eux le sein de ses Vénus.
On eût dit les appas innombrables et nus
De Cérès prenant vie un moment dans cet arbre ;
Puis ils avaient encor ce que n'a point le marbre,
Un frais duvet de pourpre avec de doux parfums.

Tels on vous admirait, pauvres rameaux défunts !
Mais pour tout ici-bas vient l'heure de la tombe :
Qu'on vive un siècle, un jour, homme, rose ou colombe,
Chacun tour à tour paye au destin son tribut ;
Nombreux sont les chemins, mais unique est le but,
Et devant le néant tous les êtres sont frères.

Moi, j'ai fait tristement les apprêts funéraires ;
J'ai pris en main la hache, ainsi qu'un fer sacré,
Et, redoublant mes coups sur ce corps vénéré,
J'ai couché le vieil arbre endormi dans l'allée,
Comme un ami dont l'âme ailleurs s'en est allée.
Puis, prêtre de Cybèle et pensif bûcheron,
Creusant l'antique sol tout à l'entour du tronc,
J'ai mis au jour surpris ses racines âgées,
Dans le terrain fertile avidement plongées.
Le fer a tranché tout.

Quand viendra la saison
Où l'opaque brouillard rétrécit l'horizon ;
Quand, sous le noir manteau des grandes cheminées,
Les veilles par l'hiver nous seront ramenées ;
Un soir que les amis, cercle aimable et charmant,
Seront nombreux autour de mon feu de sarment,
Je jetterai dans latre, où le vent monotone
Chantera sa chanson, triste écho de l'automne,
Le débris desséché du vieil arbre péri,
Et tous rappelleront son souvenir chéri,
Et, tendant les deux mains aux flammes odorantes,
Rediront sa beauté, ses pêches transparentes,
De loin, en approchant, les sentiers embaumés,
Et ses rameaux en fleurs, des abeilles aimés.

MON ÂME

Au doux éclat de ton visage,
Comme au rayon du firmament,
Ma pauvre âme sur ton passage
S'était ouverte doucement.

Mais voilà que ta main distraite
A cueilli mon âme en rêvant,
Comme on cueille une pâquerette
Que l'on effeuille ensuite au vent.
Tes doigts ont meurtri son calice,
Pétale à pétale arraché,
Et tes yeux ont vu mon supplice

Sans que ton cœur en fût touché.

Et maintenant par toute plaine
Errent, sans parfum ni couleur,
Au gré mouvant de chaque haleine,
Les débris de mon âme en fleur.

À LAMARTINE

LES voiles sont tombés : salut à ton image,
Lamartine ! La foule étreint ton piédestal,
Pour fêter de plus près, dans un plus tendre hommage,
Ton retour éternel à ton pays natal.

La tombe s'est ouverte, et la mort rend sa proie.
Parmi nous pour toujours te revoilà vivant.
Ton berceau s'illumine, et ta ville avec joie
Donne encore une fois le jour à son enfant.

Mais l'enfant cette fois n'est plus l'enfant fragile :
C'est l'homme au front superbe, au geste souverain,
Qui, laissant au tombeau sa dépouille d'argile,
Se lève tout à coup, fait de gloire et d'airain.

Plus de mort maintenant, plus de lente agonie.
Les partis se sont tus, et chacun à tes pieds,
Sur ce socle où d'en haut va planer ton génie,
Dépose le fardeau de ses inimitiés.

On eût rêvé pour toi que la guerre civile

T'eût fait périr debout, dans ta gloire immolé,
Tel que trois jours entiers t'a vu l'Hôtel-de-Ville,
Plus noble que d'Anglas et plus beau que Molé.

De ce peuple en fureur, qui brisait ses entraves,
Quand ta voix éloquente osait dompter les flots,
Certes, tu méritais la sainte mort des braves :
Le poète avait droit de finir en héros.

Si la mort fut rebelle, en est-ce à toi la faute ?
Eh ! qui plus fièrement a jamais survécu ?
Qui donc jamais chez soi rentra tête plus haute
Et prit plus simplement le chemin du vaincu ?

Rome eut-elle jamais de plus belles victimes ?
En fut-il de plus pure au pays de Platon ?
Fallait-il mettre encor dans tes mains magnanimes
Le poison d'Annibal ou le fer de Caton ?

Rendons grâce au destin qui sauva la patrie
D'un meurtre maternel et d'un crime odieux.
Mais toi, d'assez de coups ton âme fut meurtrie
Pour qu'il te fût permis d'en porter plainte aux dieux !

Avoir été le barde et l'enchanteur suprême,
Le grand consolateur, lui seul inconsolé,
La voix dont un écho, sur les lèvres qu'on aime,
Se trouve à nos soupirs incessamment mêlé ;

Avoir ouvert sa porte à toutes les misères ;
Avoir à tout venant prodigué son trésor,
Puis offert sa poitrine à tous les adversaires,
Sans pâlir ni compter plus ses jours que son or ;

Avoir été celui qu'on flatte et qu'on encense.
Le fier triomphateur, exempt de tout affront ;
Avoir eu, sans le sceptre, une toute-puissance,

Et, plus qu'un diadème, une auréole au front ;

Puis déchoir, puis tomber, puis n'être plus qu'une ombre ;
Voir ses chants immortels outragés par l'oubli ;
Traîner ses jours vieillis sous un ciel toujours sombre,
Pauvre et calomnié, frappé, mais non sali !

Ah ! nous fûmes ingrats, injustes, cruels même !
Ta plainte à se répandre eut trop de fois raison,
Et nous n'avons que trop mérité fanathème
Pour t'avoir fait trouver l'exil dans ta maison !

C'est que l'exil n'est pas seulement hors de France ;
Il est où sont les cœurs opprimés ou trahis ;
Il est où nulle main n'apaise une souffrance ;
Il est où l'on est seul, même dans son pays !

Eh bien ! dans ce martyre et cette solitude,
Le sort, qui si longtemps te bannit sous ton toit,
Le sort, qui t'accablait d'une atteinte si rude,
Eut, parmi ses rigueurs, une faveur pour toi.

Il t'épargna ce deuil, amer aux plus stoïques,
Et qui t'eût fait saigner tout le sang de ton cœur,
De voir, sous la moisson de ses morts héroïques,
Le sol français foulé par le pied d'un vainqueur.

Aujourd'hui que, le front sorti de nos décombres,
Nous relevons la tête à des soleils plus beaux,
Nous voulons rendre aussi le jour aux grandes Ombres,
Et nous faisons jaillir la clarté des tombeaux.

Pour en dorer nos cieux nous rallumons ta gloire
Dont l'éclat sort plus pur de ses voiles d'un jour,
Et pour l'éternité nous dressons ta mémoire
Dans son rayonnement de génie et d'amour !

LA PLAINTÉ

J'Ai dit aux bois toute ma peine,
Et les bois en ont soupiré ;
J'ai dit mon mal à la fontaine,
Et la fontaine en a pleuré ;

Je l'ai dit à l'oiseau qui chante,
Et l'oiseau tristement s'est tu ;
Je l'ai dit à l'étoile ardente,
Qui par un signe a répondu ;

Je l'ai dit à la fleur cachée
Dans l'herbe épaisse sous mes pieds ;
Je l'ai dit à la fleur penchée
Sur ma tête, dans les sentiers ;

Et vite elles ont sur ma plaie
Répandu, prises de pitié,
Fleurs du gazon ou de la haie,
Le parfum de leur amitié !

Ah ! lorsque toute la nature
Ainsi prend part à mes douleurs ;
Quand le vent qui passe et murmure
Sur son aile emporte mes pleurs,

Voudras-tu pas aussi m'entendre,
Réponds, toi qui les fais couler,
Et, plus douce alors et plus tendre,

Voudras-tu pas me consoler ?



MAURICE ROLLINAT

MAURICE ROLLINAT

MAURICE ROLLINAT

1846

M AURICE ROLLINAT est né en 1846, à Châteauroux (Indre). Son père, François Rollinat, avocat, qui fut un des députés républicains de 1848, était le grand ami de George Sand, et l'écrivain de La Mare au Diable et de François le Champi reporta son affection sur le jeune homme qui demandait ses premiers vers à ce Berry creusé en ravines et en rivières, d'aspect si particulier et si mélancolique, Le volume de début de Rollinat, venu à Paris en 1868, parut en 1877, et portait ce titre évocateur de la contrée quittée : Dans les Brandes.

La Critique, qui devait si bien plus tard songer à Baudelaire, aurait dû signaler la part d'initiation de M^{me} Sand, et, surtout, dire la sincérité de ces impressions, la profondeur d'accent de cette poésie de terroir. Pour Baudelaire, dont l'influence peut en effet se constater dans certaines pièces macabres des Névroses, parues en 1883, il ne masque nullement la personnalité de Rollinat, qui le suit chronologiquement, comme Baudelaire suit Edgar Poë. Il est des affinités d'esprit et des rencontres sincères. D'ailleurs, toute la partie naturaliste de l'œuvre de Rollinat est absolument conçue en dehors de l'inspiration du grand poète des Fleurs du Mal, qui ne vit pas la nature et rêva d'artificiels jardins où croîtraient des végétaux métalliques. Les pages des Névroses intitulées : Les Refuges, où toutes les sèves et toutes les forces agissantes se résument dans des pièces telles que La Vache au Taureau, ces pages affirment une vision directe et une conception individuelle des choses.

Un jugement de l'existence se dégage aussi à travers les notations de sentiments, de plaintes, de frissons, de cauchemars, — le jugement désolé d'un

visionnaire hanté par le mystère de la vie et par l'irréparable de la mort. L'Abîme, publié en 1886 , a condensé cette observation et formulé cette prescience en des pièces concises dans lesquelles le poète a enclos sa triste expérience. Les idées, les passions, les intérêts, les vices, sont visiblement montrés dans une forte Lingue, apte à matérialiser les abstractions, S'il est permis d'essayer un terme descriptif à propos de métaphysique, on dira que ce livre singulier présente aux réfléchis et aux désenchantés une succession de paysages de l'âme.

Les œuvres de Rollinat ont été éditées par M. G. Charpentier.

GUSTAVE GEFFROY.

LA LUNE

LA lune a de lointains regards
Pour les maisons et les hangars
Qui tordent sous les vents hagards
Leurs girouettes ;
Mais sa lueur fait des plongeurs
Dans les marais peuplés d'ajoncs
Et flotte sur les vieux donjons
Pleins de chouettes !

Elle fait miroiter les socs
Dans les champs, et nacre les rocs
Qui hérissent les monts, par blocs
Infranchissables ;
Et ses chatoiements délicats
Près des gaves aux sourds fracas
Font luire de petits micras

Parmi les sables !

Avec ses lumineux frissons
Elle a de si douces façons
De se pencher sur les buissons
Et les clairières !
Son rayon blême et vaporeux
Tremblote au fond des chemins creux
Et rôde sur les flancs ocreux
Des fondrières.

Elle promène son falot
Sur la forêt et sur le flot
Que pétrit parfois le galop
Des vents funèbres ;
Elle éclaire aussi les taillis
Où, cachés sous les verts fouillis,
Les ruisseaux font des gazouillis
Dans les ténèbres.

Elle argenté sur les talus
Les vieux troncs d'arbres vermoulus
Et rend les saules chevelus
Si fantastiques,
Qu'à ses rayons ensorceleurs,
Ils ont l'air de femmes en pleurs
Qui penchent au vent des douleurs
Leurs fronts mystiques.

En doux reflets elle se fond
Parmi les nénufars qui font
Sur l'étang sinistre et profond
De vertes plaques ;
Sur la côte elle donne aux buis
Des baisers d'émeraude, et puis
Elle se mire dans les puits
Et dans les flaques !

Et, comme sur les vieux manoirs,
Les ravins et les entonnoirs,
Comme sur les champs de blés noirs
Où dort la caille,
Elle s'éparpille ou s'épand,
Onduleuse comme un serpent,
Sur le sentier qui va grim pant
Dans la rocaille !

Oh ! quand, tout baigné de sueur,
Je fuis le cauchemar tueur,
Tu blanchis avec ta lueur
Mon âme brune ;
Si donc, la nuit, comme un hibou,
Je vais rôdant je ne sais où,
C'est que je t'aime comme un fou,
Ô bonne Lune !

Car l'été, sur l'herbe, tu rends
Les amoureux plus soupirants,
Et tu guides les pas errants
Des vieux bohèmes ;
Et c'est encore ta clarté,
Ô reine de l'obscurité,
Qui fait fleurir l'étrangeté
Dans mes poèmes !

(Dans les Brandes)

LA MARE AUX GRENOUILLES

Cette mare, l'hiver, devient inquiétante,

Elle s'étale au loin sous le ciel bas et gris,
Sorte de poix aqueuse, horrible et clapotante,
Où trempent les cheveux des saules rabougris.

La lande tout autour fourmille de crevasses,
L'herbe rare y languit dans des terrains mouvants,
D'étranges végétaux s'y convulsent, vivaces,
Sous le fouet invisible et féroce des vents ;

Les animaux transis, que la rafale assiège,
Y râlent sur des lits de fange et de verglas,
Et les corbeaux — milliers de points noirs sur la neige
Les effleurent du bec en croassant leur glas.

Mais la lande, l'été, comme une tôle ardente,
Rutile en ondoyant sous un tel brasier bleu,
Que l'arbre, la bergère et la bête rôdante
Aspirent dans l'air lourd des effluves de feu.

Pourtant, jamais la mare aux ajoncs fantastiques
Ne tarit. Vert miroir tout encadré de fleurs
Et d'un fourmillement de plantes aquatiques,
Elle est rasée alors par les merles siffleurs.

Aux saules, aux gazons que la chaleur tourmente,
Elle offre l'éventail de son humidité,
Et, riant à l'azur, — limpidité dormante, —
Elle s'épanouit comme un lac enchanté.

Or, plus que les brebis, vaguant toutes fluettes
Dans la profondeur chaude et claire du lointain,
Plus que les papillons, fleurs aux ailes muettes,
Qui s'envolent dans l'air au lever du matin,

Plus que l'Ève des champs, fileuse de quenouilles,
Ce qui m'attire alors sur le vallon joyeux,
C'est que la grande mare est pleine de grenouilles,

— Bon petit peuple vert qui réjouit mes yeux. —

Les unes : père, mère, enfant mâle et femelle,
Lasses de l'eau vaseuse à force de plongeurs,
Par sauts précipités, grouillantes, pêle-mêle,
Friandes de soleil, s'élancent hors des joncs ;

Elles s'en vont au loin s'accroupir sur les pierres,
Sur les champignons plats, sur les bosses des troncs,
Et clignent bientôt leurs petites paupières
Dans un nimbe endormeur et bleu de moucheron.

Émeraude vivante au sein des herbes rousses,
Chacune luit en paix sous le midi brûlant ;
Leur respiration a des lenteurs si douces
Qu'à peine on voit bouger leur petit goitre blanc.

Elles sont là, sans bruit rêvassant par centaines,
S'enivrant au soleil de leur sécurité ;
Un scarabée errant du bout de ses antennes
Fait tressaillir parfois leur immobilité.

La vipère et l'enfant — deux venins ! — sont pour elles
Un plus mortel danger que le pied lourd des bœufs :
À leur approche, avec des bonds de sauterelles,
Je les vois se ruer à leurs gîtes bourbeux ;

Les autres que sur l'herbe un bruit laisse éperduës,
Ou qui préfèrent l'onde au sol poudreux et dur,
À la surface, aux bords, les pattes étendues,
Inertes, hument l'air, le soleil et l'azur.

Ces reptiles mignons qui sont, malgré leur forme,
Poissons dans les marais, et sur la terre oiseaux,
Sautillent à mes pieds, que j'erre ou que je dorme,
Sur le bord de l'étang troué par leurs museaux.

Je suis le familier de ces bêtes peureuses
À ce point que, sur l'herbe et dans l'eau, sans émoi,
Dans la saison du frai qui les rend langoureuses,
Elles viennent s'unir et s'aimer devant moi.

Et près d'elles, toujours, le mal qui me torture,
L'ennui, — sombre veilleur, — dans la mare s'endort ;
Et, ravi, je savoure une ode à la nature
Dans l'humble fixité de leurs yeux cerclés d'or.

Et tout rit : ce n'est plus le corbeau qui croasse
Son hymne sépulcral aux charognes d'hiver :
Sur la lande aujourd'hui la grenouille coasse,
— Bruit monotone et gai claquant sous le ciel clair.

(Dans les Brandes)

LA CHANSON DE LA PERDRIX GRISE

LA chanson de la perdrix grise
Ou la complainte des grillons,
C'est la musique des sillons
Que j'ai toujours si bien comprise.

Sous l'azur, dans l'air qui me grise,
Se mêle au vol des papillons
La chanson de la perdrix grise
Ou la complainte des grillons.

Et l'ennui qui me martyrise

Me darde en vain ses aiguillons,
Puisqu'à l'abri des chauds rayons
J'entends sur l'aile de la brise
La chanson de la perdrix grise.

(Dans les Brandes)

LES FRISSONS

DE la tourterelle au crapaud,
De la chevelure au drapeau,
À fleur d'eau comme à fleur de peau
Les frissons courent :
Les uns furtifs et passagers,
Imperceptibles ou légers,
Et d'autres lourds et prolongés
Qui vous labourent.

Le vent par les temps bruns ou clairs
Engendre des frissons amers
Qu'il fait passer du fond des mers
Au bout des voiles ;
Et tout frissonne, terre et cieux,
L'homme triste et l'enfant joyeux,
Et les pucelles dont les yeux
Sont des étoiles ;

Ils rendent plus doux, plus tremblés
Les aveux des amants troublés ;
Ils s'éparpillent dans les blés

Et les ramures ;
Ils vont orageux ou follets
De la montagne aux ruisselets,
Et sont les frères des reflets
Et des murmures.

Dans la femme où nous entassons
Tant d'amour et tant de soupçons,
Dans la femme tout est frissons :
L'âme et la robe !
Oh ! celui qu'on voudrait saisir !
Mais à peine au gré du désir
A-t-il évoqué le plaisir,
Qu'il se dérobe !

Il en est un pur et calmant,
C'est le frisson du dévoûment
Par qui l'âme est secrètement
Récompensée ;
Un frisson gai naît de l'espoir,
Un frisson grave du devoir;
Mais la Peur est le frisson noir
De la pensée :

La Peur qui met dans les chemins
Des personnages surhumains,
La Peur aux invisibles mains,
Qui revêt l'arbre
D'une carcasse ou d'un linceul ;
Qui fait trembler comme un aïeul,
Et qui vous rend, quand on est seul,
Blanc comme un marbre.

D'où vient que parfois, tout à coup,
L'angoisse te serre le cou ?
Quel problème insoluble et fou
Te bouleverse,

Toi que la science a jauni,
Vieil athée âpre et racorni ?
— « C'est le frisson de l'Infini
Qui me traverse ! »

Le strident quintessencié,
Edgar Poe, net comme l'acier,
Dégage un frisson de sorcier
Qui vous envoûte !
Delacroix donne à ce qu'il peint
Un frisson d'if et de sapin,
Et la musique de Chopin
Frissonne toute.

Les anémiques, les fiévreux,
Et les poitrinaires cireux,
Automates cadavéreux
À la voix trouble,
Tous attendent avec effroi
Le retour de ce frisson froid
Et monotone qui décroît
Et qui redouble.

Ils font grelotter sans répit
La Misère au front décrépit,
Celle qui rôde et se tapit
Blafarde et maigre,
Sans gîte et n'ayant pour l'hiver
Qu'un pauvre petit châte vert
Qui se tortille comme un ver
Sous la bise aigre.

Frisson de vie et de santé,
De jeunesse et de liberté,
Frisson d'aurore et de beauté
Sans amertume ;
Et puis, frisson du mal qui mord,

Frisson du doute et du remord,
Et frisson final de la mort
Qui nous consume !

(Les Névroses)

LE GOÛT DES LARMES

L'ÉNIGME désormais n'a plus rien à me taire,
J'étreins le vent qui passe et le reflet qui fuit,
Et j'entends chuchoter aux lèvres de la Nuit
La révélation du gouffre et du mystère.

Je promène partout où le sort me conduit
Le savoureux tourment de mon art volontaire ;
Mon âme d'autrefois qui rampait sur la terre
Convoite l'outre-tombe et s'envole aujourd'hui.

Mais en vain je suis mort à la tourbe des êtres :
Mon oreille et mes yeux sont encor des fenêtres
Ouvertes sur leur plainte et leur convulsion ;

Et dans l'affreux ravin des deuils et des alarmes,
Mon esprit résigné, plein de compassion,
Flotte au gré du malheur sur des ruisseaux de larmes.

(Les Névroses)

LES POULICHES

F RISSONNANTES, ridant leur peau gris-pommelée
Au moindre frôlement des zéphyrs et des mouches,
Les pouliches, non loin des grands taureaux farouches,
Trottinent sur les bords du pacage isolé.

Dans ce vallon tranquille où les ronces végètent
Et qu'embrume l'horreur des joncs appesantis,
La sauterelle joint son aigre cliquetis
Aux hennissements courts et stridents qu'elles jettent.

Dressant leurs jarrets fins et leur cou chevelu,
Elles tremblent de peur au bruit du train qui passe,
Et leurs yeux inquiets interrogent l'espace
Depuis l'arbre lépreux jusqu'au rocher velu.

Et tandis qu'on entend prononcer des syllabes
Aux échos du ravin plein d'ombre et de fracas,
Elles enflent au vent leurs naseaux délicats,
Fiers comme ceux du zèbre et des juments arabes.

L'averse donc le sol s'embaume, et qui dans l'eau
Crépète en dessinant des ronds qui s'entrelacent ;
Les lames d'argent blanc qui polissent et glacent
Le tronc du jeune chêne et celui du bouleau ;

Un lièvre qui s'assied sur les mousses crépues ;
Des chariots plaintifs dans un chemin profond :

Autant de visions douces qui satisfont
La curiosité des pouliches repues.

Même en considérant les margots et les geais
Oui viennent en amis leur conter des histoires,
Elles ont tout l'éclat de leurs prunelles noires :
C'est du feu pétillant sous des globes de jais !

Elles mêlent souvent à leurs douces querelles
Le friand souvenir de leurs mères juments,
Et vont avec de vifs et gentils mouvements
Se mordiller le ventre et se téter entre elles.

Leur croupe se pavane, et leur toupet joyeux,
S'échappant du licol en cuir qui les attache,
Parfois sur leur front plat laisse voir une tache
Ovale de poils blancs lisses comme des yeux.

Autour des châtaigniers qui perdent leur écorce,
Elles ont dû passer la nuit à l'air brutal,
Car la rosée, avec ses gouttes de cristal,
Diamante les bouts de leur crinière torse.

Mais bientôt le soleil flambant comme un enfer
Réveillera leur queue aux battements superbes
Et fourbira parmi les mouillures des herbes
Leurs petits sabots blonds encor vierges du fer.

(Les Névroses)

LE SILENCE DES MORTS

O N scrute leur portrait, espérant qu'il en sorte
Un cri qui puisse enfin nous servir de flambeau.
Ah ! si même ils venaient pleurer à notre porte
Lorsque le soir étend ses ailes de corbeau !

Non ! Mieux que le linceul, la bière et le tombeau,
Le silence revêt ceux que le temps emporte :
L'âme en fuyant nous laisse un horrible lambeau
Et ne nous connaît plus dès que la chair est morte.

Pourtant, que d'appels fous, longs et désespérés,
Nous poussons jour et nuit vers tous nos enterrés !
Quels flots de questions coulent avec nos larmes !

Mais toujours, à travers ses plaintes, ses remords,
Ses prières, ses deuils, ses spleens et ses alarmes,
L'homme attend vainement la réponse des morts.

(Les Névroses)

LES DEUX SOLITAIRES

J E sais que depuis des années
Vous habitez un vieux manoir
Qui se dresse lugubre et noir
Sur des landes abandonnées ;

Vous y vivez sans chat ni chien,
N'ayant pour toute galerie
Que votre conscience aigrie
Qui suppute et qui se souvient.

Mais dans l'étrange solitude
Où le dégoût vous a conduit,
L'appréhension vous enduit,
Et vous mâchez l'inquiétude.

Vous portez un poids journalier
Sur vos veilles et sur vos sommes,
Et vous n'aviez pas chez les hommes
Ce malaise particulier.

Par ces grands espaces moroses
Où vous confrontez en rêvant
Votre figure de vivant
Avec la figure des choses,

Il vous vient une impression
Très vague, et qui pourtant vous gêne
À mesure qu'elle s'enchaîne
À votre méditation.

Il vous faut la lumière énorme,
Le plein midi vivace et dru
Embrasant avec son jour cru
Le bruit, la couleur et la forme ;

Sinon plus de sécurité,
Le fantastique vous harponne :
La Nature ne vous est bonne
Qu'à travers sa diurnité.

Quant à la Nuit, elle vous poisse

De son trouble toujours nouveau ;
Et, dès ce soir, votre cerveau
Est opprimé par une angoisse.

Votre cœur ne peut pas dompter
Son battement qui s'accélère
Quand le soleil caniculaire
Se dispose à s'ensanglanter.

Pendant qu'il drape les montagnes
Dans la pourpre de son trépas,
Vous surveillez devant vos pas
L'assombrissement des campagnes.

Alors, au creux de tel vallon,
En côtoyant telle ravine,
Vous avez l'oreille plus fine,
Votre regard devient plus long ;

Au froidissement des haleines,
À la décadence des sons,
Au je ne sais quoi des frissons
Sur les hauteurs et dans les plaines,

Vous mesurez par le chemin
L'invasion du crépuscule,
Et dès que le hibou circule
Le cauchemar vous prend la main.

La rentrée augmente vos craintes
Qui métamorphosent d'un coup
Votre escalier en casse-cou,
Vos corridors en labyrinthes ;

Et puis dans votre appartement,
Dont le calme fait les magies,
Vous allumez plusieurs bougies

Pour rassurer votre tourment ;

Or, cette précaution même
Ajoute encore à votre effroi,
Car vous songez trop au pourquoi
De l'illumination blême.

Maintenant sous le plafond brun,
Tous ces flambeaux de cire vierge
Ont la solennité du cierge
Qui brûle au chevet du défunt ;

La raison froide qui dissèque
Vous quitte pour le ténébreux,
Et vous trouvez louche et scabreux
L'abord de la bibliothèque.

À cette funèbre clarté
Maint livre, derrière sa vitre,
Vous déconcerte par son titre
Evocateur d'étrangeté ;

Un saisissement plein d'épingles
Vous prend les tempes et le dos ;
Vous épiez si vos rideaux
Ne s'écartent pas sur leurs tringles.

Attendez donc ! Ce n'est pas tout...
Et cette vermineuse horloge
Dont le tac tac tac se loge
Dans tel vieux meuble on ne sait où...

Vous ne pouvez tenir en place,
Et vous vous possédez si peu
Que vous jouez ce mauvais jeu
De vous regarder dans la glace.

Un bruit monte et descend ; cela
Est sournois, confus, marche, cause.
Vous pourriez en savoir la cause :
Mais jamais en ce moment-là,

Ni des caveaux pleins de cloportes,
Ni des greniers pleins de souris,
N'est-ce pas que pour aucun prix
Vous n'entre-bâilleriez les portes ?

Vous perdez ces troubles obscurs,
Votre faiblesse les retrouve,
Et par degrés l'horreur qui couve
Éclate entre vos quatre murs,

Entre vos quatre murs livides,
Qui pour vous contiennent alors
Les ténèbres de l'au-dehors
Et l'inconnu des chambres vides !...

Hein ? Suis-je diagnostiqueur
De votre nocturne supplice ?
Je vous ai raillé sans malice,
Et je vous plains de tout mon cœur.

Pour moi qui ramène le songe
À sa stricte irréalité,
La nuit n'est qu'une vérité
Où lon veut trouver du mensonge.

Donc, en mon gîte qui se ronge
De silence et de vétusté,
Ma veille avec tranquillité
Jusqu'après minuit se prolonge. »

— « Eh bien ! ne parlez pas si haut !
Qu'un seul frisson prenne en défaut

Votre incrédulité savante,

Vous sentirez avec stupeur
Que vous avez peur d'avoir peur !...
D'ailleurs vous savez l'épouvante.

Votre effroi, vous l'avouerez bien,
S'est dénoncé par la peinture
Que vous avez faite du mien ;
Oui ! vous partagez ma torture.

Allons ! trêve au raisonnement
Du respect humain qui vous ment,
Et criez à qui vous écoute
L'humilité de votre doute,

Puisque cette peur qui vous mord
Est l'hommage le plus intime
Que vous puissiez rendre à l'abîme
De l'Existence et de la Mort ! »

(L'Abîme)

FRANÇOIS FABIÉ

1846

F RANÇOIS FABIÉ *est né de pauvres paysans, à Durenque (Aveyron), le 3 novembre 1846. Il put seulement aller à l'école de son village, quand il n'avait pas à garder les vaches ; et c'est à force d'énergie et de travail que ce fils de ses œuvres est aujourd'hui devenu un professeur distingué du lycée Charlemagne.*

Son enfance, passée en pleine nature, à dénicher les oiseaux, à courir sous les grands hêtres et parmi les genêts et les bruyères du Ségala, a fait de lui un poète rustique, d'un accent un peu âpre, mais très sincère et très pénétrant. Il a notamment fixé son regard d'observateur et de rêveur sur les animaux sauvages et domestiques, et souvent il a peint leurs mœurs et leurs caractères avec une franchise et une vérité qui eussent réjoui le bon La Fontaine.

Ce que Brizeux fut pour la Bretagne, ce qu'est André Theuriet pour la Lorraine, François Fabié le sera pour son cher pays, pour le Rouergue.

Il convient de prononcer le mot « chef-d'œuvre » en recommandant à tous les lecteurs les admirables strophes que le poète a dédiées à son père « qui ne sait pas lire. » Rarement le sentiment de la famille et l'amour du sol natal se sont exprimés avec tant d'émotion et de profondeur.

On doit à éM. François Fabié, outre une paysannerie scénique jouée en 1879 au théâtre de M. Ballande, deux recueils de vers : *La Poésie des Bêtes (1886), couronnée par l'Académie française, et Le Clocher (1887) ; plus un court poème, Amende honorable à la Terre, éloquente réponse au fameux roman de M. Émile Zola sur les paysans.*

Les œuvres de François Fabié ont été publiées par A. Lemerre.

FRANÇOIS COPPÉE.

À MON PÈRE

C'EST à toi que je veux offrir mes premiers vers,
Père ! J'en ai cueilli les strophes un peu rudes
Là -haut, dans ton Rouergue aux âpres solitudes,
Parmi les bois touffus et les genêts amers.

Tu ne les liras point, je le sais, ô mon père !
Car tu ne sais pas lire, hélas ! et toi qui fis
Tant d'efforts pour donner des maîtres à ton fils,
On ne te mit jamais à l'école primaire;

Car, petit-fils d'un serf et fils d'un artisan,
Dès que ton pauvre bras fut tout juste assez ferme
Pour pousser sur ses gonds le portail d'une ferme,
Tu tombas dans les mains d'un âpre paysan,

Qui, t'ayant confié cent brebis et vingt chèvres,
Du matin jusqu'au soir, et tous les jours de l'an,
T'envoya promener ce long troupeau bêlant
Par les ajoncs fleuris où sont tapis les lièvres ;

Car ta plume, ce fut un grand fouet, dont ta main
Cinglait les boucs barbus et les chèvres espiègles
Qui tondaient lestement les orges et les seigles,
Ou les béliers en rut se heurtant en chemin ;

Et tes maîtres, un vieux pâtre apocalyptique,

Qui pour chasser les loups t'enseignait des secrets,
Ou bien le merle noir, vieux rêveur des forêts,
Qui célèbre encor Pan sur sa flûte rustique...

Tu chantais, tu sifflais pourtant, pauvre petit!
Tu prenais aux lacets des perdreaux et des grives,
Et le soir, au souper, tes blanches incisives
Mordaient dans le pain noir d'un joyeux appétit.

C'est qu'une bonne fée, à travers les bruyères,
T'apportant en cadeau quelque rêve vermeil,
Venait te visiter souvent dans ton sommeil,
Et mettre du sourire au coin de tes paupières.

** *

À seize ans, tu montas au grade de garçon
De ferme, et conduisis un superbe attelage
De ces grands bœufs d'Aubrac dont le fauve pelage
A la couleur du chaume au temps de la moisson.

Alors, quoique ton front fût moins haut que leurs cornes,
Tu les accoutumas au joug, à l'aiguillon,
Et ton poignet nerveux poussa dans le sillon
Le vieil araire en bois par la plaine sans bornes...
Et pourtant tes regards cherchaient avec regret
Tes moutons, maintenant aux mains d'un autre pâtre,
Et tout là-bas, au bout de la lande bleuâtre,
— Sombre sur fond d'azur, — la paisible forêt.

Car le bois t'attirait déjà comme il m'enchante,
Non point pour y rêver au murmure du vent,
Ni pour entendre — ainsi que je le fais souvent —
La source qui sanglote et la grive qui chante,

Mais pour y travailler comme un dur pionnier,
Pour y couper des troncs, pour y tailler des planches,
Pour y faire voler sous ta hache les branches
Qui passent de l'azur au four du charbonnier.

** *

Aussi, lorsque à vingt ans sous la toise fatale
Tu passas sans heurter, quoique tremblant d'effroi,
Et qu'on t'eut dit : « Trop court pour un soldat du roi !
« Un soldat doit offrir plus de prise à la balle !... »

Tu regagnas, joyeux, ton village et tes bois,
Et, près du vieil étang dont ton aïeul peut-être
Avait battu les eaux pour endormir son maître,
En forçant les crapauds à modérer leur voix,

Tu rebâtis à neuf une antique scierie,
Tu remis une roue au moulin féodal,
Et ta hache d'acier, champêtre Durandal,
Sur les troncs retentit encore avec furie.

Tu chantas, et l'amour accourut à ta voix :
Une fille des champs, aussi douce que sage,
Descendit au vallon, et, contre tout usage,
L'alouette des blés aima le pic des bois.

** *

Mais depuis ces beaux jours, hélas ! que de jours sombres,
Que de chagrins cuisants, que de labeurs romains !
Que de manches de hache usés entre tes mains !
Que de soupirs éteints par le bois dans ses ombres !

Que de nuits sans sommeil lorsque les grandes eaux
S'engouffraient au ravin, pendant les mois d'automne !
Elles nous endormaient à leur voix monotone,
Mais tu tremblais pour ton moulin et nos berceaux.

Que de chocs meurtriers, que d'horribles blessures,
Dans cette lutte avec la matière, où souvent
Le bois se révoltait comme un être vivant,
Et rendait à ton corps morsures pour morsures !

Un vieux chêne noueux et dur comme le fer
Repoussait tout à coup, en grinçant, ta cognée,
Qui dans ton pied faisait une large saignée
Et mêlait aux copeaux des morceaux de ta chair.

La scie aux dents d'acier, la meule aux dents de pierre,
Déchiraient tour à tour ton corps endolori,
Sans jamais à ta lèvre arracher un seul cri,
Sans jamais d'une larme amollir ta paupière.

Oui, vingt fois je t'ai vu, stoïque travailleur,
De quelque grand combat corps à corps contre un arbre
Revenir, le front pâle et froid comme le marbre,
Vaincu, saignant, mais fier et narguant la douleur !

Un jour même, — chacun pleurait près de ta couche,
Et nous, tes chers petits, t'appelions, anxieux, —
Tu nous fis tout à coup quelque conte joyeux,
Et le rire soudain revint sur chaque bouche...

** *

Car, tu naquis conteur, comme nos bons aïeux !
Et nul ne t'égalait pour la verve caustique,

Et l'entrain et le sel, — non pas le sel attique,
Mais le vieux sel gaulois, qui peut-être vaut mieux.

Aussi, lorsque Noël ramenait les veillées,
Si, tout en arrosant de vin bleu nos marrons,
Tu faisais un récit émaillé de jurons,
Les rires éclatants s'élevaient par volées.

C'est que, comme un ressort que nul choc n'a brisé,
La nature avait mis en toi sa gaîté franche,
Et tu te redressais toujours, comme la branche
Se redresse au soleil quand l'orage a passé.

L'âge même, sous qui le plus fort tremble et ploie,
A beau blanchir ta tête et te courber les reins,
Il ne peut t'arracher tout à fait tes refrains,
Et, s'il te prend la force, il te laisse la joie.

Et tu vois arriver, sans regrets et sans peur,
— Comme un bon ouvrier ayant fini sa tâche, —
La mort, qui de tes mains fera tomber la hache
Et de son grand sommeil te paiera ton labeur.

** *

Eh bien ! avant le jour — lointain encor, j'espère ! —
Où, jetant ta cognée et te croisant les bras,
Les yeux clos à jamais, tu te reposeras
Sous l'herbe haute et drue où repose ton père,

J'ai voulu de mes vers réunir les meilleurs,
Ceux qui gardent l'odeur de tes bruyères roses,
De tes genêts dorés et de tes houx moroses,
Et t'offrir ce bouquet de rimes et de fleurs.

Puis, un soir, je viendrai peut-être, à la veillée,
Te lire mon recueil; et, si mes vers sont bons,
Tu songeras, les yeux fixés sur les charbons,

A ta fière jeunesse en mon livre effeuillée.

Voici ton frais vallon, là, tes coteaux herbeux,
Là, ton ruisseau bavard peuplé de libellules,
Tes ruches où le miel déborde des cellules,
Tes prés où gravement ruminent les grands bœufs,

La basse-cour avec ses coqs aux rouges crêtes,
Et son doux chien de garde au soleil endormi ;
Puis, tout au loin, le bois profond, ton vieil ami,
Roupeyrac, dont toi seul sais les chansons secrètes ;

Roupeyrac, où les loups grommellent dans leurs forts,
Pendant que les oiseaux chantent dans les feuillages,
Et que les écureuils entassent leurs pillages
De fâines et de glands au creux des arbres morts ;

Roupeyrac, qui te vie à dix ans petit pâtre,
Et te voit aujourd'hui, vieux bûcheron cassé,
Regarder longuement, contre un d'eux adossé,
Les arbres que tu n'as pas eu le temps d'abattre ;

Puis, ton petit moulin, qui parmi les prés verts
Travaille en bavardant, et doucement marie
Sa voix au grincement strident de la scierie,
Et dont le chant m'apprit à cadencer les vers...

** *

Et, si je vois alors cette larme captive
Que jamais la douleur n'a pu faire couler,
Au bord de tes cils gris apparaître, trembler,
Glisser entre tes doigts et s'y perdre furtive,

Je dirai que mes vers sont clairs, simples et francs,
Que ma muse au besoin sait être familière,
Puisque, pareil à la servante de Molière,
Toi qui n'étudias jamais, tu me comprends ;

Je dirai que c'est là mon destin et ma tâche
De chanter la forêt qui nous a tous nourris,
Et de me souvenir, chaque fois que j'écris,
Que ma plume rustique est fille de ta hache.

(La Poésie des Bêtes)

MA LIBELLULE

EN te voyant, toute mignonne
Blanche dans ta robe d'azur.
Je pensais à quelque madone
Drapée en un pan de ciel pur ;

Je songeais à ces belles saintes
Que l'on voyait, au temps jadis,
Sourire sur les vitres peintes,
Montrant du doigt le paradis ;

Et j'aurais voulu, loin du monde
Qui passait frivole entre nous,
Dans quelque retraite profonde,
T'adorer seul à deux genoux...

Soudain, un caprice bizarre
Change la scène et le décor,
Et mon esprit au loin s'égare
Sur de grands prés d'azur et d'or,

Où, près de ruisseaux minuscules,
Gazouillants comme des oiseaux,
Se poursuivent les libellules,
Ces fleurs vivantes des roseaux.

Enfant, n'es-tu pas l'une d'elles,
Qui me suit pour me consoler ?
Vainement tu caches tes ailes :
Tu marches, mais tu sais voler.

Petite fée au bleu corsage,
Que je connus dès mon berceau,
En revoyant ton doux visage,
Je pense aux joncs de mon ruisseau !

Veux-tu qu'en amoureux fidèles
Nous revenions dans ces prés verts ?
Libellule, reprends tes ailes,
Moi, je brûlerai tous mes vers ;

Et nous irons, sous la lumière
D'un ciel plus frais et plus léger.
Chacun dans sa forme première,
Moi courir, et toi voltiger.

(La Poésies des Bêtes)

LES GENÊTS

L ES genêts, doucement balancés par la brise,
Sur les vastes plateaux font une houle d'or ;
Et, tandis que le pâtre à leur ombre s'endort,
Son troupeau va broutant cette fleur qui le grise ;

Cette fleur qui le fait bêler d'amour, le soir,
Quand il roule du haut des monts vers les étables,
Et qu'il croise en chemin les grands bœufs vénérables
Dont les doux beuglements appellent l'abreuvoir ;

Cette fleur toute d'or, de lumière et de soie,
En papillons posée au bout des brins menus,
Et dont les lourds parfums semblent être venus
De la plage lointaine où le soleil se noie...

Certes, j'aime les prés où chantent les grillons,
Et la vigne pendue aux flancs de la colline,
Et les champs de bleuets sur qui le blé s'incline,
Comme sur des yeux bleus tombent des cheveux blonds.

Mais je préfère aux prés fleuris, aux grasses plaines,
Aux coteaux où la vigne étend ses pampres verts,
Les sauvages sommets, de genêts recouverts,
Qui font au vent d'été de si fauves haleines.

Vous en souvenez-vous, genêts de mon pays,
Des petits écoliers aux cheveux en broussailles
Où s'enfonçaient sous vos rameaux comme des cailles,
Troublant dans leur sommeil les lapins ébahis ?

Comme l'herbe était fraîche à l'abri de vos tiges !
Comme on s'y trouvait bien, sur le dos allongé,
Dans le thym qui faisait, aux sauges mélangé,
Un parfum enivrant à donner des vertiges !

Et quelle émotion lorsqu'un léger frou-frou
Annonçait la fauvette apportant la pâture,
Et qu'en bien l'épian on trouvait d'aventure
Son nid plein d'oiseaux nus et qui tendaient le cou !

Quel bonheur, quand le givre avait garni de perles
Vos fins rameaux émus qui sifflaient dans le vent,
— Précoces braconniers, — de revenir souvent
Tendre en vos corridors des lacets pour les merles !

** *

Mais il fallut quitter les genêts et les monts,
S'en aller au collège étudier des livres,
Et sentir, loin de l'air natal qui vous rend ivres,
S'engourdir ses jarrets et siffler ses poumons ;

Passer de longs hivers, dans des salles bien closes,
À regarder la neige à travers les carreaux,
Eternuant dans des auteurs petits et gros,
Et soupirant après les oiseaux et les roses ;

Et, l'été, se haussant sur son banc d'écolier,
Comme un forçat qui, tout en ramant, tend sa chaîne,

Pour sentir si le vent de la lande prochaine
Ne vous apporte pas le parfum familier...

** *

Enfin, la grille s'ouvre ! On retourne au village ;
Ainsi que les genêts, notre âme est tout en fleurs,
Et dans les houx remplis de vieux merles siffleurs
On sent un air plus pur qui vous souffle au visage.

On retrouve l'enfant blonde avec qui cent fois
On a jadis couru la forêt et la lande ;
Elle n'a point changé, — sinon, qu'elle est plus grande,
Que ses yeux sont plus doux et plus douce sa voix.

— « Revenons aux genêts ! — Je le veux bien ! » dit-elle.
Et l'on va, côte à côte, en causant, tout troublés
Par le souffle inconnu qui passe sur les blés,
Par le chant d'une source, ou par le bruit d'une aile.

Les genêts ont grandi, mais pourtant moins que nous :
Il faut nous bien baisser pour passer sous leurs branches,
Encore accroche-t-elle un peu ses coiffes blanches ;
Quant à moi, je me mets simplement à genoux.

Et nous parlons des temps lointains, des courses folles,
Des nids ravis ensemble, et de ces riens charmants
Qui paraissent toujours sublimes aux amants,
Parce que leurs regards soulignent leurs paroles.

Puis, le silence ; puis, la rougeur des aveux,
Et le sein qui palpite, et la main qui tressaille,
Et le bras amoureux qui fait ployer la taille...
Comme le serpolet sent bon dans les cheveux !

Et les fleurs des genêts nous font un diadème ;
Et, par l'écartement des branches, — haut dans l'air, —
Paraît comme un point noir l'alouette au chant clair
Qui, de l'azur, bénit le coin d'ombre où l'on aime !...

Ah ! de ces jours lointains, — si lointains et si doux ! —
De ces jours dont un seul vaut une vie entière,
— Et de la blonde enfant qui dort au cimetière,
Genêts de mon pays, vous en souvenez-vous ?

(Le Clocher)

PAUL DEROULÈDE

1846

PAUL DÉROULÈDE, né à Paris le 2 septembre 1846, prit une part glorieuse à la défense du pays en 1870. Poète et soldat, il n'eut dès lors qu'un sentiment : le patriotisme. Ses œuvres ont pour titres : Chants du Soldat (1872) ; Nouveaux Chants du Soldat (1875) ; Marches et Sonneries (1881).

« La poésie de Paul Déroulède, dit M. Armand de Pontmartin, est prise dans les entrailles mêmes des sujets quelle traite ; elle en a les ardeurs, les fiertés, les tristesses viriles, l'humeur guerrière, le patriotisme invincible. Elle reste militante quand le pays ne se bat plus ; elle est l'intrépide sentinelle des lendemains de la défaite. C'est une poésie toute d'action, conçue dans la douleur, née dans l'orage, familiarisée dès le berceau avec l'odeur de la poudre, le sifflement des obus et le bruit du canon, ayant eu pour langes le lambeau d'un drapeau troué de balles ou le linceul d'un mobile mort en criant : « Vive la France ! » Cependant, au dire d'un critique, « dans la plupart des pièces qui composent les Chants du Soldat *l'incorrection du style est fréquente, surtout dans les pièces narratives.* » Malgré une telle restriction, on ne peut qu'applaudir de grand cœur à ces œuvres vivantes et passionnées qui vous laissent une impression profonde et durable comme le Gloria Victis de Mercière et la Dernière Cartouche de Neuville.

Outre les recueils poétiques qui sont devenus populaires, Paul Déroulède a publié un drame en vers, Jean Strenner, qu'il avait fait représenter en 1869 à la Comédie-Française, puis un autre drame également en vers, l'Hetman, qui a été joué en 1877 à l'Odéon. Une troisième pièce, La Moabite, parue en 1881, était destinée au Théâtre-Français, mais elle fut interdite par la censure.

Les œuvres complètes de Paul Déroulède se trouvent chez M. Calmann-Lévy.

LE CLAIRON

L'AIR est pur, la route est large,
Le Clairon sonne la charge,
Les Zouaves vont chantant,
Et là-haut sur la colline,
Dans la forêt qui domine,
Le Prussien les attend.

Le Clairon est un vieux brave,
Et lorsque la lutte est grave,
C'est un rude compagnon ;
Il a vu mainte bataille
Et porte plus d'une entaille,
Depuis les pieds jusqu'au front.

C'est lui qui guide la fête.
Jamais sa fière trompette
N'eut un accent plus vainqueur ;
Et de son souffle de flamme
L'espérance vient à l'âme,
Le courage monte au cœur.

On grimpe, on court, on arrive,
Et la fusillade est vive,
Et les Prussiens sont adroits.
Quand enfin le cri se jette :
« En marche ! À la baïonnette ! »

Et l'on entre sous le bois.

À la première décharge,
Le Clairon sonnant la charge
Tombe frappé sans recours ;
Mais, par un effort suprême,
Menant le combat quand même,
Le Clairon sonne toujours.

Et cependant le sang coule,
Mais sa main, qui le refoule,
Suspend un instant la mort,
Et, de sa note affolée
Précipitant la mêlée,
Le vieux Clairon sonne encor.

Il est là, couché sur l'herbe,
Dédaignant, blessé superbe,
Tout espoir et tout secours ;
Et sur sa lèvre sanglante
Gardant sa trompette ardente,
Il sonne, il sonne toujours.

Puis, dans la forêt pressée,
Voyant la charge lancée
Et les Zouaves bondir,
Aiors le Clairon s'arrête ;
Sa dernière tâche est faite,
Il achève de mourir.

(Chants du Soldat)

LE BON GÎTE

BONNE vieille, que fais-tu là ?
Il fait assez chaud sans cela ;
Tu peux laisser tomber la flamme.
Ménage ton bois, pauvre femme,
Je suis séché, je n'ai plus froid.

Mais elle, qui ne veut m'entendre,
Jette un fagot, range la cendre :

« Chauffe-toi, soldat, chauffe-toi ! »

Bonne vieille, je n'ai pas faim.
Garde ton jambon et ton vin ;
J'ai mangé la soupe à l'étape.
Veux-tu bien m'ôter cette nappe !
C'est trop bon et trop beau pour moi,

Mais elle, qui n'en veut rien faire,
Taille mon pain, remplit mon verre :

« Refais-toi, soldat, refais-toi ! »

Bonne vieille, pour qui ces draps ?
Par ma foi, tu n'y penses pas !
Et ton étable ? Et cette paille
Où l'on fait son lit à sa taille ?
Je dormirai là comme un roi.
Mais elle, qui n'en veut démordre,
Place les draps, met tout en ordre :

« Couche-toi, soldat, couche-toi ! »

— Le jour vient, le départ aussi. —
Allons ! adieu... Mais qu'est ceci ?

Mon sac est plus lourd que la veille...
Ah ! bonne hôtesse ! ah ! chère vieille,
Pourquoi tant me gêner, pourquoi ?

Et la bonne vieille de dire,
Moitié larme, moitié sourire :

« J'ai mon gars soldat comme toi ! »

(Nouveaux Chants du Soldat)

ÉPILOGUE

FEMME, si l'être en qui tu mets ton espérance
Ne met son espérance et son bonheur qu'en toi ;
Si, Français, il peut vivre étranger à la France,
Ne connaissant partout que son amour pour loi ;
Si, sans te croire indigne et sans se croire infâme,
Quand tout son pays s'arme il n'accourt pas s'armer,

Ô femme ! ta tendresse a déformé cette âme ;
S'il ne sait pas mourir, tu ne sais pas aimer !

Mère, si ton enfant grandit sans être un homme,
S'il marche efféminé vers son devoir viril ;
Si, d'un instinct pratique et d'un sang économe,

Sa chair épouvantée a l'horreur du péril ;
Si, quand viendra le jour que notre honneur réclame,
Il n'est pas là, soldat, marchant sans maugréer,

Ô mère ! ta tendresse a mal formé cette âme ;
S'il ne sait pas mourir, tu n'as pas su créer !

(Nouveaux Chants du Soldat)

STANCES

STANCES POUR L'ORPHELINAT DES ARTS

I

LORSQUE au jour du combat, victime expiatoire,
Le soldat tombe et meurt en cherchant la victoire,
Que son rang fût obscur ou qu'il fût éclatant,
Le peuple reconnaît la dette solennelle ;
Et la Mère-Patrie abrite sous son aile
Les enfants dont le père est mort en combattant ;

II

Et le respect de tous les guide et les escorte,
Et, si faible que soit l'appui qu'on leur apporte,
Ces pauvres orphelins en sont enorgueillis.
À leur juste fierté leur deuil se rassérène,
Car ils savent qu'ils ont la France pour marraine
Et que leur père a bien mérité du Pays.

III

Or, quoi qu'en puisse dire et penser l'ignorance,
L'Artiste est aussi, lui, le soldat de la France,
Il sert son peuple aussi, ce serviteur du beau ;
La gloire qu'il acquiert, chacun se l'approprie ;
Nul n'accroît plus que lui l'honneur de la Patrie ;
Nul mieux que lui ne sait porter notre drapeau.

IV

A l'heure même, à l'heure inoubliable encore
Où le vainqueur jaloux d'un vaincu qu'il abhorre
Voulait nous arracher notre place au soleil ;
À l'heure où les Français restaient sombres et tristes,
De qui leur sont venus, sinon de leurs artistes,
Leur première revanche et leur premier réveil.

V

Peintres, musiciens, sculpteurs, acteurs, poètes,
Une même pensée embrasa mille têtes :
Consolons la Patrie, honorons les aïeux ;
Qu'Athène encore en deuil éblouisse encor Sparte,
Et que ce cher pays, dont l'Europe s'écarte,
De l'Europe attirée enchante encor les yeux.

VI

Et tandis que distraite ainsi dans sa souffrance,
La France se hâtait de réparer la France,
Ces grands consolateurs lui rendaient sa fierté,
Et les peuples voyaient un peuple encore en larmes,
S'acharnant au travail et veillant sous les armes,
Ceindre d'un laurier vert son front ensanglanté.

VII

Ô vaillance ! Ô ressource héroïque et sublime,
Merveilleuse vigueur du sang qui nous anime !
Jamais pays vaincu n'entreprit rien de tel.
Mais que de champions sont morts à cette tâche,
Car ce fiévreux assaut où rame est sans relâche,
Pour n'être pas sanglant n'en est pas moins mortel !

VIII

Puis, lorsque la mort vient glacer ces fronts superbes,
Moissonneurs imprudents qui n'ont pas fait leurs gerbes,
Le peu de blé qu'ils ont se disperse à tous vents ;
Et, comme en ces combats pour la gloire commune
Ils ont, donnant leur vie, oublié leur fortune,
C'est souvent d'un nom seul qu'héritent leurs enfants.

IX

Eh bien ! vous qui trouvez leur oeuvre utile et bonne,
Vous qui, vous rassemblant partout où l'Art rayonne,
Guidez toujours l'artiste et le formez parfois ;
Ô Foule à l'âme ardente, ô Foule au cœur sincère,
Songez à ceux qu'il a laissés dans la misère,
Et que votre pitié devance ici ma voix !

X

Et toi, Mère-Patrie, à qui par leur victoire
Ces soldats de l'Idée ont rendu quelque gloire,
Apporte aussi ta pierre à leurs foyers détruits,
Honore en leurs enfants leur glorieux lignage,
Et que ton aide aussi leur soit le témoignage
Que leurs pères ont bien mérité du Pays !

(Marches et Sonneries)

GEORGES BOUTELLEAU

1846

PAUL DÉROULÈDE *est né à Barbezieux (Charente). Il a publié deux recueils de vers : Poèmes en miniature (1881) et Le Vitrail (1887).*

« Les Poèmes en miniature, dit M. François Coppée, sont l'œuvre d'un poète ému et d'un artiste raffiné. Le volume justifie son titre ; les plus longues pièces nom pas plus de six ou huit strophes de quatre vers. Ces fleurettes au parfum exquis, ces petits bijoux, finement ciselés, font songer à L'Intermezzo et aux Émaux et Camées. Henri Heine et Théophile Gautier auraient souri de plaisir, croyons-nous , en écoutant la jolie musique de cette volière a oiseaux-mouches. »

Ce jugement peut s'appliquer au Vitrail, où l'auteur a montré, avec plus de bonheur encore, le même souci de la perfection dans la brièveté. Chez lui, toute une vision, ou toute une émotion, est évoquée en quelques vers. Et n'eût-il écrit que les deux stances du Colibri, cet exquis et profond symbole, M. Boutelleau ne serait-il pas assuré, autant que personne, d'avoir cueilli du moins une fleur pour le bouquet des Anthologies futures ?

Un troisième recueil actuellement sous presse, Les Cimes, inaugurera une nouvelle manière de l'auteur, où le lyrisme concentré de ses premiers lieder coulera plus large et plus libre.

Les poésies de M. Georges Boutelleau ont été publiées par Alphonse Lemerre.

AUGUSTE DORCHAIN.

J'ai vu passer aux pays froids
L'oiseau des îles merveilleuses,
Il allait frôlant les yeuses
Et les sapins mornes des bois.

Je lui dis : « Tes plages sont belles,
Ne pleures-tu pas leur soleil ? »
Il répondit: « Tout m'est vermeil :
Je porte mon ciel sur mes ailes ! »

(Poèmes en miniature)

L'OCÉAN

L'océan de loin me tourmente ;
Partout sa plainte me poursuit
Aux heures de jour et de nuit,
J'entends sa voix qui se lamente.

On nous dit que les matelots
Se croient à bord sur les chaussées
Et gardent, de leurs traversées,
Le mouvement rythmé des flots.

Je ne vous ai pas effleurées,
Houleuses vagues de la mer,
Mais si triste est mon cœur amer,
Que je crois vous avoir pleurées !

Et je porte là, sous ma main,
Avec les angoisses de l'onde,
La douleur, étrange et profonde,
De quelque sanglot surhumain.

(Poèmes en miniature)

ÊTRE POÈTE

Être poète, c'est aimer
L'idéal rayonnant des choses,
Le soleil, l'amour et les roses,
Tout ce qui naît pour embaumer.

Être poète, c'est comprendre
Ce que le cœur a d'infini ;
Plaindre le pauvre et le banni,
Avoir la main prête à se tendre.

Être poète, c'est souffrir
D'une espérance inassouvie ;
C'est donner mille fois sa vie,
Et pourtant n'en jamais mourir.

(Poèmes en miniature)

LES RAMIERS

Par les ciels gris ou les ciels roses,
Rasant la cime des palmiers
Ou frôlant les buissons de roses,
Passent les sauvages ramiers.

Ils s'en vont, les ailes tendues,
Sous l'aube ou le couchant vermeil,
Attirés par les étendues
Et les infinis de soleil.

Sous les changeantes latitudes,
Ils demandent à l'horizon
On ne sait quelles altitudes
Ou quelle introuvable saison.

Traversant ainsi les années,
A vols impuissants, mais hardis,

Nous cherchons, pour nos destinées,
Les impossibles paradis.

(Le Vitrail)

LA ROSE

Cette rose, comme pâmée,
Au parfum suave et mortel,
Belle à mettre sur un autel :
Cette rose est ma bien-aimée.
Cette épine, que mon cœur sent,
Sous la douce rose embaumée,
Déchirer sa chair entamée:
Cette épine, teinte de sang,
C'est l'amour de ma bien-aimée.

(Le Vitrail)

LES DEUX OMBRES

Deux ombres cheminaient dans une étroite allée,
Sous le pâle couchant d'un jour mourant d'été :
L'une avait sur la lèvre un sourire enchanté ;
L'autre était languissante et de crêpes voilée.

Elles allaient sans but, distraites du chemin,
Cherchant la solitude et son divin mystère ;
Fiancés éternels aussi vieux que la terre :
La Douleur et l'Amour qui se donnaient la main.

(Le Vitrail)

LES MORTS

Les morts ne sont pas ceux qui meurent
Et qui s'en vont en paradis ;
Les vrais morts sont ceux qui demeurent,
Par la stupeur des deuils raidis.

Leur gîte sombre est une bière
Sans épitaphe et sans cyprès ;
On y sent le poids de la pierre
Et le rongement des regrets.

Et sur la sépulcrale geôle
Les jours pleuvent, flétris et froids,
Comme pleuvent, d'un pâle saule,
Les feuilles qui couvrent les croix.
(Le Vitrail)
L'ÉVENTAIL

Sur le grand éventail chinois
Qu'elle agirait quand nous nous vîmes,
J'ai mis au vol, en tapinois,
Des dessins frêles et des rimes.

J'ai dit, en strophes, mes gros crimes,
Péchés effrontés ou sournois,
Rêves au vent, souhaits intimes,
Maux subtils du cœur aux abois.

Les vers badins et les vers sombres
S'enlacent sous les fines ombres
Des bambous et des tamarins.

Mais l'enfant blonde et décevante,
D'une main pareille, s'évente
Avec ma joie et mes chagrins.

(Le Vitrail)

ÉTOILES !

Perles de l'étendue, étoiles,
Qui piquent d'or les soirs sereins,

Je veux vous prendre à vos écrins,
Pour broder aux anges des voiles.

Étoiles, fleurs des blonds étés,
Avant les éternels désastres,
Laissez-moi, comme un bouquet d'astres,
Vous offrir aux déshérités.

Étoiles, larmes de mystère,
Qui tombez du large des cieux,
Emplissez, jusqu'au bord, mes yeux,
Que je pleure notre misère !

(Les Cimes)

L'ASCÈTE

Sous le flagellement des tempêtes de soufre,
Au sommet nu d'un mont, qui se déchire en gouffre,
Un ascète est debout et les deux bras en croix.
Brisant du joug humain les chaînes et les lois,
Pour mériter le ciel des saints par sa torture,
Il arrache sa chair et la donne en pâture.
Il appelle des monts, des repaires secrets,
Les fauves des hauteurs et des vieilles forêts ;
Pantelant sous le fouet de l'âpre espoir qu'il couve,
Il fait boire son sang aux petits de la louve ;
Et quand il est à bout de martyre et d'orgueil,
Spectre qui pourrait faire épouvante au cercueil,
Ses désirs arrachés de son flanc, comme un glaive,
Il meurt les yeux fixés sur l'erreur de son rêve.

(Les Cimes)

PAIX DU SOIR

Ô paix du soir, paix douce et paix consolatrice,
Qui mets un baiser frais sur toute cicatrice,
Ô paix du ciel, qui sur les fatigués descends,

Je te bénis pour tes souffles assoupissants ;
Pour ton voile étoile qui couvre nos désastres ;
Le silence, où j'entends veiller les lointains astres ;
Pour l'auguste repos du cœur las qui s'endort ;
Pour tout ce que tu fais de semblable à la mort.

(Les Cimes)

LE SOLEIL

Le soleil, en naissant, rougit l'orient bleu ;
Comme une immense rose au calice de feu,
Il s'ouvre, éblouissant, sur un azur de soie ;
Aucun voile des nuits obscures ne le noie,
Il s'est épanoui, dans le jardin des airs,
Triomphant, et lançant partout ses rayons clairs.
Il irise les mers, les sables et la neige,
Il allume l'Égypte et dore la Norwège,
Les pics chauves, les bois, les blés, les rocs, les creux
Des précipices verts dans les pays ombreux.
En laves de cratère, il ruisselle et s'épanche,
Et saignant des clartés rouges sur l'avalanche,
Il fait, à son zénith, flamber le ciel ardent.
Il cherche dans le sol le germe fécondant
Du brin d'herbe qui pousse aux liserets des routes,
Et, comme des brouillards on voit frémir les gouttes,
Sa brume pourpre vibre au-dessus des guérets.
Il luit sur la tanière et le nid des forêts,
Rit à l'inconsolable, au pauvre, au grabataire,
Et sur l'âpre chemin où va le solitaire
Jette le reflet pur et rose de l'été.
Il fond les grandes eaux couvrant l'immensité
Et sèche au bord des cils une larme qui coule,
Et sur tout ce qui naît et sur tout ce qui croule
Imprime le sceau d'or de sa gloire des cieux.
Et cela depuis que ce globe, sombre et vieux,
Est sorti vagissant de ses lourdes ténèbres ;

Depuis que l'homme est homme et que les ans funèbres
D'Abel et de Caïn ont fait le sol sanglant,
Il n'a pas, dans l'espace, avare ou moins brûlant,
Mis la digue aux torrents épars de ses lumières.
Tous les peuples éteints l'ont eu dans leurs paupières.
Il peut, sur les débris séculaires des temps,
Jusqu'au chaos dernier éveiller les printemps.
Il attire vers lui les astres et les âmes,
Et l'infini demeure ébloui de ses flammes.

(Les Cimes)

EDMOND LEPELLETIER

1846

EDMOND LEPELLETIER *est né à Paris le 26 juin 1846.*

Journaliste brillant, d'une remarquable faculté d'improvisation, capable d'écrire beaucoup parce qu'il sait beaucoup, M. Lepelletier, dans les sujets les plus vulgaires, sème de temps à autre, presque malgré lui, les mots colorés et les images poétiques. Le Parnasse perce dans tout ce qu'il écrit et constitue l'essence même de sa personne littéraire.

Dès la première jeunesse, la Muse eut toute la pensée de M. Lepelletier. En 1866, au premier coup de clairon, au premier appel, il s'était trouvé debout autour de MM. Leconte de Lisle et Théodore de Banville, et il avait publié dans le Parnasse contemporain, *livre de combat, les beaux vers aux rimes retentissantes qui ont pour titre : L'Attelage ; Léthé. Deux ans après, il donnait au Nain jaune des vers qui furent très remarquables.*

Dans un volume, *Soleils noirs et Soleils roses, qui sera prochainement édité par Alphonse Lemerre, on ne retrouvera peut-être pas chez le poète l'impassibilité d'autrefois. Comment la mélancolie du milieu de la vie ne l'aurait-elle pas touché ? Ses vers en sont souvent tout pénétrés et attendris. Mais ce qu'il a religieusement gardé de sa première ferveur, c'est le souci de la perfection, du mot vif et juste, de la rime neuve et riche, c'est-à-dire l'horreur de toute banalité. En cela il est Parnassien jusqu'au fanatisme, et il ne permettrait pas facilement à quelqu'un d'adorer dans une autre chapelle que la sienne.*

E. LEDRAIN.

Sur la route creusée aux flancs de la colline,
Sur la route qui va d'Orthosie à Milet,
Traîné par deux bœufs blancs dont le garrot s'incline
Et s'élève en cadence, un chariot roulait
Pesamment. — Et, lanière aux reins, aux flancs la pique,
Les bœufs gravissaient, lents et courbés, la hauteur,
Mêlant au bruit du char leur haleine rythmique,
Et leurs longs meuglements aux cris du conducteur.
C'était un fier jeune homme au corps souple et robuste;
Ses muscles saillaient durs sur ses bras nus et blancs;
Le blond soleil dorait les lignes de son buste
Et ses cheveux égaux sur son cou ruisselants.
Il menait l'attelage et dirigeait les roues.
Son frère à ses côtés courait, beau comme un dieu,
Ayant aux yeux la flamme et la jeunesse aux joues;
Il piquait les grands bœufs tardifs de son épieu.
Derrière eux reposait sur un trépied d'érable
Une femme encor belle, et comme Déméter
Féconde, ayant des fils qui la font vénérable.
Son œil luisait, limpide et bleu, comme l'éther.
Tels qu'un marbre taillé par Phidias d'Athènes,
Elle admirait ses fils aux bras hérakléens.
Déjà des sphinx de nuit bruissaient les antennes,
Et l'Ombre envahissait les cieux céruléens,
C'était le Crépuscule, et longue était la route.
On entendait au loin les hurlements des loups.
Plus lentement les bœufs avançaient. Goutte à goutte.
Leur sang, sous l'aiguillon, rougissait les cailloux.
La Nuit, oiseau sinistre à la vaste envergure,
De ses ailes couvrait plaine et bois; et toujours
Retentissaient lointains le fatidique augure
Des hiboux et les sourds mugissements des ours.
Les villes s'effondraient dans la brume. — Orthosie
N'était plus qu'un brouillard, Milet qu'une vapeur.
La Mère, sous ce froid clair de lune d'Asie,
Souriait à ses fils. — Les grands bœufs avaient peur...

Peur de la nuit, du vent, des formes inconnues. —
Leurs cous pesants pendaient. Les grands bœufs étaient las,
Et s'affaissant soudain sur leurs croupes charnues,
Inertes, les grands bœufs ne se levèrent pas.
Un meuglement aux deux poussé, farouche et rauque ;
Les reins arqués cédant sous les jarrets discorde ;
Du sang dans les naseaux, et dans l'œil terne et glauque
Un éclair... Ce fut tout : les grands bœufs étaient morts. —
La Nuit ! Toujours la Nuit ! Toujours la Solitude !
Les vautours sur la proie, affamés et joyeux,
Fondent; le froissement de leur plumage rude
Se mêle au grincement d'un char aux lourds moyeux...
Le chariot roulait. — Et les chasseurs nocturnes
De leurs ongles aigus dépeçaient les grands bœufs :
Cependant que passaient deux formes taciturnes
Par les âpres sentiers et les vallons bourbeux.
Tirant le chariot massif aux ais d'érable.
Selenè blanchissait les fils pieux et forts,
Attelés et traînant leur mère vénérable !
La bienveillante Héra protégeait leurs efforts.
Aussi, bientôt, courbés sous ton sacré portique,
Ils t'offraient le parfum de l'encens, la douceur
Du miel et la blancheur de la laine rustique.
Ô favorable Héra, de Zeus épouse et sœur!
Tu juras, par les eaux du Styx inviolable,
D'écouter la prière et d'exaucer les vœux
De la Mère, et, plissant ta lèvre secourable,
Ton sourire odorant disait à Zeus : « Je veux! » —
Et lentement montait vers les hauteurs sereines,
Du fond du temple obscur, le souhait maternel :
« Donne à mes fils, ô Zeus, aux bontés souveraines,
Le plus grand bien que puisse espérer un mortel! »
Et les deux fils dormaient. — Quand l'aube blanchissante
Eut dissipé la nuit, sur leurs fronts radieux
La Mort avait posé sa lèvre obéissante :
Cléobis et Biton étaient aimés des dieux.

LÉTHÉ

Aux Champs Élyséens, Léthé dort immobile.
Pas un souffle dans l'air, dans l'arbre pas un nid.
Inerte et noir s'étend le fleuve délétère.
Comme au seuil asclépien un serpent de granit,
Aux Champs Elyséens, Léthé dort immobile.

Sous les cyprès obscurs dans l'abîme plongeant
Erre éternellement la Mort inassouvie ;
Ni les abeilles d'or, ni les poissons d'argent,
Ne passent, lumineux et beaux comme la Vie,
Sous les cyprès obscurs dans l'abîme plongeant.

Père des jours futurs et des races nouvelles,
Léthé, tout ce qui fut renaît dans ton flot saint
Dissolvant la Mémoire et les formes mortelles.
Les siècles rajeunis émergent de ton sein,
Père des jours futurs et des races nouvelles.

La Douleur et la Haine expirent sur tes bords.
Ton flot vaste, chargé de vieux corps, d'âmes neuves,
Roule vers l'Infini nos crimes, nos remords,
Les longs sanglots d'amants, les désespoirs de veuves...
La Douleur et la Haine expirent sur tes bords.

Que n'avons-nous ton onde où s'éteint la Mémoire !
Dans nos cœurs ulcérés le vautour-souvenir
S'est abattu 5 son cri rauque dans l'âme noire
Nous obsède et nous fait oublier l'avenir...
Que n'avons-nous ton onde où s'éteint la Mémoire !

À notre âpre misère un espoir est resté :
Nous n'avons plus l'Oubli, mais la Mort est certaine.
Je veux souffrir encore, inutile Léthé !
Je veux garder tout mon amour, toute ma haine...
À ma sourde misère un espoir est resté.

LE COEUR SAIGNANT

LUI

En rêve, un Être, horrible et séduisant, a pris
Mon cœur, mon pauvre cœur d'amour et d'art épris
Sans léser nul organe et sans hémorragie
S'accomplit la secrète et lâche chirurgie.
Depuis, je vis sans cœur.

ELLE

Il geint ; il se débat.
Tant mieux ! J'ai trop porté l'insupportable bât
De ce cœur qui sur moi s'appuyait lourd et large.
Je respire, enfin libre, et ne sens plus ma charge.
Mais de peur qu'il ne vienne encor sur moi peser
Ce cœur dont j'étais lasse, il me le faut briser,
Le broyer, le pétrir, et le piler à l'aise.
Pourquoi l'épargnerai-je ? A-t-il rien qui me plaise ?
Cœur détesté, prends garde !

LUI

Inerte, épouvanté,
J'ai vu sortir le bloc mou de la cavité,
Où, comme un fauve allant et venant dans sa cage,
Il se mouvait, tantôt très doux, tantôt en rage,
Bondissant, trépignant, cabriolant en l'air,
Se cognant aux barreaux de sa prison de chair,
Ou bien tout alangui, calme, comme l'eau verte
Qui s'étale et s'endort de nénuphars couverte,
Selon que le désir, la joie et la douleur,
Ou l'amour en bourgeons, ou l'idéal en fleur,
Le bonheur qui dilate ou l'angoisse qui serre
Avaient fait palpiter le turbulent viscère.

Et je n'ai plus senti qu'un stupide néant
Emplir le trou profond, silencieux, béant.
Et voilà que, charmant et toujours impassible,
De ce cœur arraché l'Être a fait une cible.

ELLE

Pif, Paf ! voilà pour toi, cœur ridicule et laid !
Souffre bien ! Quand le sang sort d'un cœur qui déplaît,
C'est un régal pour l'œil; la gamme du flux rouge
Chatouille la rétine, et la pupille bouge
Eblouie et troublée ainsi qu'au grand soleil.
Coule, coule pour moi, liquide au ton vermeil !
Chaque goutte perlant, chaque caillot qui tombe,
C'est la libation que j'épands sur la tombe
Où gisent pour jamais desséchés et flétris
Nos deux amours défunts, nos deux bonheurs pérés !

Et l'Être, s'exaltant, de ses doigts blancs laboure
Le trou qui s'élargit, et sa haine savoure
Le tressautement lourd du cœur ensanglanté,
Et le triomphe rend plus belle sa beauté.

Mais — stupeur et prodige ! — un étrange murmure,
Semblable au frisson lent qui court dans la ramure
Lorsque l'oiseau s'envole, aile et plumes au vent,
Un murmure plaintif, bizarre et décevant
S'élève de ce cœur qui saigne, pleure et chante.
On dirait la musique inquiète et touchante
De ces harpes d'Eole aux fils ténus qui font
Tinter dans l'âme humaine un écho si profond.
Oui, le cœur a frémi, le cœur résonne ; il vibre :
Le rythme se dégage, et bientôt chaque fibre

Fournit sa note claire à l'étrange instrument.
Le cœur chante sa plaie et chante son tourment.
Chaque blessure ouverte est devenue une anche;
Le son limpide et pur sort du trou qui s'étanche.
L'harmonie a jailli du viscère meurtri
Et du clavier de chair qu'un doigt blanc a pétri :
Car plus il a saigné, plus il devient sonore.

LUI

Aussi je te bénis, Monstre ! En ta main j'honore
L'archet qui fait vibrer tout mon être aujourd'hui.
Oh ! je n'ai rien perdu ! Si le bonheur m'a fui,
J'ai reconquis du moins l'art saint et son délire.
De mon cœur déchiré qu'as-tu fait ?... Une lyre.

LA MACHINE

Dans la fabrique en feu la Machine est en joie.
Le chauffeur la nourrit du charbon le plus dur ;
Et le soufflet, poumon robuste, vers l'azur
Envoie une fumée épaisse qui flamboie.

La Machine toujours guette l'Homme, sa proie.
Il te faut, ouvrier, coup d'œil vif et pied sûr
Pour éviter l'horrible embrassement obscur
Que donne à l'homme étreint l'engrenage qui broie.

La Machine parfois pousse des cris humains,
Et souvent le cylindre, en broyant les matières,
Ecrase des poignets et des jambes entières ;

La roue, en tournoyant, semble agiter des mains ;
Sur le pilon de cuivre une tête se pose,
Et dans le cuvier noir coule un sang tiède et rose.

JEAN AICARD

1848

J EAN AICARD né à Toulon le 4 février 1848, se fit connaître par un recueil de vers intitulé : *Les Jeunes Croyances* (1867). Depuis, il a successivement donné : *Les Rébellions et les Apaisements* (1871) ; *Les Poèmes de Provence* (1874) ; *La Chanson de l'Enfant* (1875) ; *Miette et Noré* (1880) ; *Lamartine* (1883) ; *Le Dieu dans l'Homme* (1885) ; *L'Éternel Cantique* (1886) ; *Le Livre des Petits* (1886) ; *Le Livre d'Heures de l'Amour* (1887), et *Au Bord du Désert* (1888). Il a écrit, en outre, plusieurs pièces de théâtre : *Au Clair de la Lune* ; *Pygmalion* ; *Mascarille* ; *Othello*, traduction en vers ; *Molière à Shakespeare* ; *Davenant*, et *Smilis*, drame en quatre actes représenté à la Comédie-Française.

Quelques-uns de ses ouvrages ont été couronnés par l'Académie française, qui, de plus, lui a décerné en 1882 le prix Vitet et en 1883 le premier prix de poésie.

M. Jean Aicard a de la verve, et, selon l'expression de M. Jules Levallois, « un fonds de tendre humanité, » de la force et de l'éclat, ainsi qu'une grande vaillance de poète. Dans *La Chanson de l'Enfant*, *La Légende du Chevrier*, fraîche idylle éclore sous les cieux clairs d'Orient, vous donne à la fois l'impression d'une page de la Bible et de Théocrite. De pures images pour les yeux, une délicieuse musique pour l'oreille et des notes émues pour le cœur, tout

y est. Quand on a lu cette ravissante idylle, on aime à la relire avec lenteur, en cherchant à se rendre compte de son enchantement. Ce petit poème, à lui seul, a la valeur d'une grande œuvre. Van Eyck en eût fait un tableau, et La Fontaine, le fin Champenois, eût embrassé l'auteur.

Au nombre des pages les plus remarquables des Poèmes de Provence on doit citer Le Rhône, comme inspiration, mouvement et couleur. Le poète est bien là dans son véritable élément, et ce volume est certainement une de ses plus belles œuvres.

Les poésies de M. Jean Aicard ont été publiées chez MM. G. Charpentier, Lemerre, Fischbacher, Chamerot, Delagrave et Ollendorff.

ANDRÉ LEMOYNE.

AMOURS

De tout temps mes amours furent des songes vagues ;
Je n'ai parlé tout bas qu'aux nymphes, dans les bois,
Et, sur le bord des mers, ces sirènes, les vagues,
Me font seules vibrer aux accords de leur voix.

Mon âme est fiancée à l'humble solitude :
Son chaste baiser plaît à mon front sérieux ;
Je connais de profonds ombrages où l'étude
À des charmes plus doux pour l'esprit et les yeux.

Je suis l'amant rêveur des récifs et des grèves,
L'insatiable amant du grand ciel inconnu ;
Je ne retrouverai la vierge de mes rêves

Qu'en l'immortel pays d'où mon cœur est venu.

La vertu de l'amour, l'homme en a fait un crime !
Je ne veux pas aimer comme on aime ici-bas,
Et ce cœur, façonné pour un élan sublime,
Tant qu'il pourra monter ne se posera pas !

J'ai pourtant vu passer dans le vol de mes stances
De blanches visions, filles de mon désir,
Mais je n'aime d'amour que mes jeunes croyances :
Espoir dans le printemps, et foi dans l'avenir !
(Les Jeunes Croyances)

LE LION EN CAGE

I l dormait, roi déchu, le grand lion sans antre,
Dans sa geôle aux larges barreaux ;
La respiration lui soulevait le ventre,
Longue et paisible, à temps égaux.

L'œil plein de visions sous sa lourde paupière,
Sans doute il songeait vaguement
Aux bois où l'on vit libre, aux cavernes de pierre,
Aux sources sous le firmament.

La foule des passants, curieux sans courage,
Regrettaient de ne pas le voir
Debout et frémissant s'indigner de sa cage

Et leur rugir son désespoir.

« Quoi ! c'est là le vaincu, si noble, si farouche,
Que l'on admire et que l'on craint !
Un baladin le montre, un gardien vil le touche,
Et mêle ses doigts à son crin !

« Qu'il se lève, du moins ! Allons, des coups de tringle ! »
Le gardien dit alors : « Debout ! »
Et sa barre de fer le torture et le cingle,
Avec un bruit sourd, coup sur coup.

Le lion s'est levé... Pour la main qui le fouaille
Il n'a qu'un mépris nonchalant...
Comme un homme dirait : « Vous m'ennuyez ! » lui, bâille,
Et retombe sur l'autre flanc.

Car il sait, le lion, il sait qu'on le tourmente
Lâchement, en sécurité ;
Que la révolte est vaine, et sa force impuissante,
Qu'il n'est rien sans la liberté !

(Les Rébellions)

LE RHÔNE

LE Rhône est si profond, si rapide et si large,
Que dans la grande Europe il n'a pas son pareil.
Emportant des bateaux sans nombre avec leur charge,

Il va roulant de l'or et roulant du soleil.

Fleuve superbe ! il court, et, se jouant des lieues,
Il atteint, lui qui sort des Alpes au cœur pur,
La Méditerranée aux grandes ondes bleues,
Et, né dans la blancheur, il finit dans l'azur.

Un lac veut l'arrêter au sortir de sa source ;
Il le divise, il passe !... Et le frère du Rhin,
Trouvant alors des rocs en travers de sa course,
Sous l'obstacle étonné creuse un lit souterrain...

Reparais, reparais, tu n'auras plus d'obstacle :
Le grand peuple de France attend tes vastes eaux,
Ô fleuve ! donne-lui le merveilleux spectacle
Des prés féconds et verts, sillonnés de ruisseaux.

La Suisse généreuse à la France te donne.
Ta voix endort leurs fils au berceau, vieux géant.
Le sang ne te plaît pas, à toi ! Ta force est bonne,
Ô fleuve ! et comme un dieu tu passes en créant.

Tu fais germer des bourgs, croître des capitales :
Voici Lyon, Valence, et la brune Avignon,
Dont les filles gaîment, sur tes rives natales,
Peuvent mêler le pampre aux nœuds de leur chignon,

Car, pour mieux nous porter la joie et l'espérance,
Tu fais verdier les ceps sur les coteaux penchants,
Tu donnes de ta force à nos bons vins de France,
Et tu fais naître ainsi des amours et des chants.

Et tu passes, heurtant l'arche du pont qui bouge,
Et l'on a peur de toi, tant, furieux et prompt,
Aveuglément, comme un taureau qui voit du rouge,
Sur les digues des quais tu vas donnant du front.

Mais, ô le plus puissant des fleuves de l'Europe !
Pourquoi donc laisses-tu défaillir ta vigueur,
Lorsque, près d'Avignon, le mistral qui galope
Te jette, en s'enfuyant, le défi d'un vainqueur ?

Sans pouvoir t'indigner, le mistral te devance...
Ah ! tu voudrais marcher toujours plus lentement !
Et même, pour mieux voir le ciel de la Provence,
Tu voudrais un seul jour n'être qu'un lac dormant.

Car voici, par essaims, les belles filles d'Arles,
Leurs cheveux couronnés du large velours noir,
Le cœur pris au langage amoureux que tu parles,
Qui sur tes bords charmants viennent rêver le soir.

Tu reflètes le ciel et leurs yeux, leur visage,
Et leur sein rebondi comme un doux raisin mûr ;
Et le mirage vert du riant paysage
Frissonne renversé dans tes reflets d'azur...

Mais tu n'es pas un lac : tu t'appelles le Rhône !
Prouve donc, si tu peux, tes puissances d'amours !
Assez d'alluvions roulent dans ton eau jaune
Pour te faire un obstacle et prolonger ton cours :

Arrange-toi ! — C'est fait ! Le Rhône a fait une île !
Il l'étreint à deux bras, la pousse au gouffre amer :
C'est la Camargue. Elle est immense, elle est fertile,
Et, toujours grandissante, elle éloigne la mer.

C'est bien, fleuve ! L'effort est digne de ta gloire.
Le but fût-il manqué, l'effort resterait beau ;
Mais l'heure est retardée où la mer doit te boire. . .
Qui d'entre nous fera reculer son tombeau ?

Et maintenant, là-bas, jusqu'aux grèves marines,
Les chevaux, en Camargue, ardents, libres de mors,

Sauvages, secouant à grand bruit leurs narines,
Hésitent, effrayés, à boire sur tes bords.

Et t'écoutant de loin, du fond des marais mornes,
Les noirs taureaux, tes fils, des feux sanglants dans l'œil,
Droits parmi les joncs verts moins aigus que leurs cornes,
Reconnaissant leur père, en mugissent d'orgueil.

(Poèmes de Provence)

LA CIGALE

Je suis le noble insecte insouciant qui chante,
Au solstice deté, dès l'aurore éclatante,
Dans les pins odorants, mon chant toujours pareil
Comme le cours égal des ans et du soleil.
De l'été rayonnant et chaud je suis le Verbe,
Et quand, las d'entasser la gerbe sur la gerbe,
Les moissonneurs, couchés sous l'ombrage attiédi,
Dorment en haletant des ardeurs de midi,
Alors, plus que jamais, je dis, joyeuse et libre,
La strophe à double écho dont tout mon être vibre,
Et tandis que plus rien ne bouge aux alentours,
Je palpite et je fais résonner mes tambours ;
La lumière triomphe, et, dans la plaine entière,
On n'entend que mon cri, gaîté de la lumière.

Comme le papillon, je puise au cœur des fleurs
L'eau pure qu'y laissa tomber la nuit en pleurs.
Je suis par le soleil tout puissant animée.
Socrate m'écoutait; Virgile m'a nommée.
Je suis l'insecte aimé du poète et des dieux ;
L'ardent soleil se mire aux globes de mes yeux ;
Mon ventre roux, poudreux comme un beau fruit, ressemble
À quelque fin clavier d'argent et d'or, qui tremble ;
Mes quatre ailes aux nerfs délicats laissent voir,
Transparentes, le clair duvet de mon dos noir,
Et, comme l'astre au front inspiré du poète,
Trois rubis enchâssés reluisent sur ma tête.

(Poèmes de Provence)

LA LÉGENDE DU CHEVRIER

Comme ils n'ont pas trouvé place à l'hôtellerie,
Marie et saint Joseph s'abritent pour la nuit
Dans une pauvre étable où l'hôte les conduit,
Et là Jésus est né de la Vierge Marie.

Il est à peine né qu'aux pâtres d'alentour,
Oui gardent leurs troupeaux dans la nuit solitaire,
Des anges lumineux annoncent le mystère.
— Beaucoup sont en chemin avant le point du jour.

Ils portent à l'Enfant, couché sur de la paille,
Entre l'âne et le bœuf qui soufflent doucement,
Du lait pur, des agneaux, du miel ou du froment,
Tous les humbles trésors du pauvre qui travaille.

Le dernier venu dit : « Trop pauvre, je n'ai rien
Que la flûte en roseau pendue à ma ceinture,
Dont je sonne, la nuit, quand le troupeau pâture :
J'en peux offrir un air, si Jésus le veut bien. »

Marie a dit que oui, souriant sous son voile...
Mais soudain sont entrés les mages d'Orient ;
Ils viennent à Jésus l'adorer en priant,
Et ces rois sont venus guidés par une étoile.

L'or brode, étincelant, leur manteau rouge et bleu,
Bleu, rouge, étincelant comme un ciel à l'aurore.
Chacun d'eux, prosterné devant Jésus, l'adore ;
Ils offrent l'or, l'encens, la myrrhe, à l'Enfant-Dieu.

Ébloui, comme tous, par leur train magnifique,
Le pauvre chevrier se tenait dans un coin ;
Mais la douce Marie : « Êtes-vous pas trop loin
Pour voir l'Enfant, brave homme, en sonnant la musique ? »

Il s'avance troublé, tire son chalumeau,
Et, timide d'abord, l'approche de ses lèvres ;
Puis, comme s'il était tout seul avec ses chèvres,
Il souffle hardiment dans la flûte en roseau.

Sans rien voir que l'Enfant de toute l'assemblée,
Les yeux brillants de joie, il sonne avec vigueur ;
Il y met tout son souffle, il y met tout son cœur,
Comme s'il était seul sous la nuit étoilée.

Or, tout le monde écoute avec ravissement;
Les rois sont attentifs à la flûte rustique,
Et quand le chevrier a fini la musique,
Jésus, qui tend les bras, sourit divinement.

(La Chanson de l'Enfant)

LE BON TRAVAIL

Songe, ô rêveur lassé de vivre,
Que le travail sacré délivre
L'homme de tous les maux humains !
En vie, en force salutaire,
Il rend au cœur — c'est un mystère !
Plus que ne lui donnent les mains !

Laisse le rêve ; prends la plume,
Lève le marteau sur l'enclume,
Prends la truelle des maçons :
Tu sentiras ta délivrance !
Et sur ta lèvre une espérance
Voudra s'échapper en chansons !

D'où vient donc la vertu secrète
Du bon travail ? C'est qu'il arrête
Sur un point fixe l'œil content !

C'est qu'il limite la pensée...
Toute besogne est cadencée
Et s'harmonise au cœur battant !

Qui rêve est toujours solitaire ;
L'action, par toute la terre,
Pousse la foule aux grands chemins ;
Le travail n'est jamais la haine...
Tous les travailleurs font la chaîne,
Et sentent leur cœur dans leurs mains !

Sois la volonté, l'énergie,
Et tu sentiras, par magie,
Mille cœurs dans ton cœur content...
Tu seras de la grande ronde
Qui se déroule par le monde,
Les mains dans les mains, en chantant !
(Le Dieu dans l'Homme)

DERNIER AMOUR

J'avais mis mon cœur au cœur d'une rose.
Un charme fatal est dans la beauté !
Je pleure en chantant : l'amour en est cause..
J'avais mis mon cœur au cœur d'une rose :
Vint un oiseau-mouche; il l'a becqueté.

J'avais mis mon cœur dans une pervenche...
L'amour a bien ri, le sorcier moqueur !
Noir est le sorcier ; la magie est blanche...
J'avais mis mon cœur dans une pervenche :
Les pleurs d'une nuit ont noyé mon cœur.

J'avais mis mon cœur dans un bluet pâle...
L'amour est un rude et malin garçon,
Un dur moissonneur bronzé par le hâ!e...
J'avais mis mon cœur dans un bluet pâle :

Mon cœur fut fauché comme la moisson.

J'avais mis mon cœur dans la fleur des vignes...
L'amour vendangeur, qui chante en dansant,
Le vigneron ivre aux gâchés malignes,
(J'avais mis mon cœur dans la fleur des vignes),
A foulé mon cœur, piétiné mon sang !

Je mettrai mon cœur dans ta main si bonne...
Il est blessé, faible, et prompt à souffrir...
Le garderas-tu ? Moi, je te le donne !
Tiens ! j'ai mis mon cœur dans ta main si bonne :
Garde-le, mignonne : il vient y mourir.

(Le Livre d'Heures de l'Amour)

L'INCONNU

Le roi marchait, suivi de toutes ses armées,
Seul, en avant de tous, magnifique et puissant,
Et son cheval, pieds hauts, narines enflammées,
Bondissait, et mordait le mors teinté de sang.

Son peuple avait vaincu par la force et le nombre ;
C'était un Salomon jeune et beau, sans pareil ;
Cent mille chevaucheurs suivaient sa petite ombre,
En faisant ondoyer sa puissance au soleil.

Au-dessus des lampas, lamés d'or et de soie,
Que traînaient derrière eux les coursiers batailleurs,
Ses étendards semblaient secouer de la joie,
Comme les hauts palmiers dans la saison des fleurs.

La terre s'envolait en nuage de gloire
Sous son piétinement formidable et nombreux,
Et le chant de sa paix comme de sa victoire
Faisait fuir au désert les grands lions peureux !

Or, tandis qu'il marchait en avant, seul en tête,
Un inconnu surgit devant lui tout à coup,
Qui, de loin, lui cria : « Maître du monde, — arrête ! »
Et son cheval hennit et se dressa debout !

Quand les pieds de devant retombèrent à terre,
Le roi, qui le tenait pressé des deux genoux,
Fut surpris dans son cœur de se voir solitaire
En avant de ses gens qui le regardaient tous !

Plus surpris qu'indigné, le roi fit un grand geste
Comme pour appeler une armée au secours
Contre cette insolence étrange et manifeste,
Car l'inconnu parlait et menaçait toujours.

— « Arrête ! criait-il, puissant maître des hommes ! »
Et le roi se disait : « Quel est donc celui-ci ?
Il a bien sa raison, s'il voit ce que nous sommes ;
Il est fou cependant de nous parler ainsi ! »

— « Arrête, ô très puissant ! car c'est moi qui commande ! »
Répétait l'inconnu, voilé de son burnous.
Et tous songeaient, devant une audace si grande :
« Quelqu'un est devant nous, de plus puissant que nous ! »

Sentant derrière lui la stupeur immobile,
Le maître vainement criait : « Peuples, à moi ! »
Hommes, chevaux, fusils, tout restait inutile :
Les témoins n'étaient plus les serviteurs du roi !

Et l'inconnu saisit le cheval par la bride :
« Descends de ton cheval, cria-t-il, roi puissant ! »
— « Je me défendrai seul ! » dit le prince intrépide
Qui leva, haut et clair, son sabre menaçant.

L'autre, alors, avec un invisible sourire,

Prit dans sa main le pied du cavalier royal,
Hors du large étrier le tira sans rien dire,
Et renversa le roi du haut de son cheval !

Et les peuples muets, à ce spectacle étrange,
Voyant tombé ce roi si beau, si grand, si fort,
Dans l'inconnu voilé reconnurent un ange.
Et virent que c'était l'ange noir de la mort.

(Au Bord du Désert)

GABRIEL VICAIRE

1848

G ABRIEL VICAIRE, né en 1848 à Belfort (Haut-Rhin), a chanté en vers charmants la Bresse, son pays d'origine. Ses Émaux Bressans (1884) sont une suite de poèmes rustiques, d'une extrême franchise d'impression. De frais paysages, des tableaux d'intérieur à la manière flamande, des scènes de village tour à tour gaies ou mélancoliques y alternent avec de légères et spirituelles fantaisies.

« Il est, dit André Theuriet, des titres qui donnent des promesses que parfois le livre ne tient guère. On ne fera pas ce reproche aux poèmes Bressans de M. Gabriel Vicaire. Ils sont pleins de vie, de santé et de belle humeur. L'auteur, au rebours de beaucoup de ses confrères, s'exprime dans une langue ferme et savoureuse dont la sobriété et la gaîté font songer aux chansons populaires. Il s'exhale de son volume une bonne odeur d'herbe et de blé mûr, et sa poésie a le charme de tout ce qui est sincère et humain. »

La véritable originalité de l'auteur des Émaux Bressans est, en effet, d'avoir enfermé dans une forme exquise, d'un art d'autant plus achevé qu'il se dissimule, les plus délicates, les plus fugitives inspirations de la muse populaire. Son Miracle de Saint Nicolas (1888), où la tendresse mystique du moyen âge s'allie si heureusement et sans le moindre effort à la jovialité naïve de nos vieux conteurs, vient de montrer son talent sous un jour nouveau. La légende l'attire. Il y trouvera sans nul doute une source de rajeunissement.

M. Gabriel Vicaire a, en outre, publié dans diverses Revues de nombreux articles de Folk-Lore qui seront prochainement réunis en volume. On lui doit aussi, en collaboration avec M. Henri Beauclair, un petit livre de parodie vive et ingénieuse, Les Délivrescences d'Adoré Floupette, poète décadent, qui a paru en 1885 et eut alors un très grand succès de vogue.

Les œuvres de M. Gabriel Vicaire ont été éditées par MM. G. Charpentier,
Lemerre et Vanier.

A. L.

EN RÊVE

Vous me demandez qui je vois en rêve ?
Et gai, c'est vraiment la fille du roi ;
Elle ne veut pas d'autre ami que moi.
Partons, joli cœur, la lune se lève.

Sa robe qui traîne est en satin blanc,
Son peigne est d'argent et de pierreries ;
La lune se lève au ras des prairies.
Partons, joli cœur, je suis ton galant.

Un grand manteau d'or couvre ses épaules
Et moi dont la veste est de vieux coutil !
Partons, joli cœur, pour le Bois- Gentil.
La lune se lève au-dessus des saules.

Comme un enfant joue avec un oiseau.
Elle tient ma vie entre ses mains blanches.
La lune se lève au milieu des branches.
Partons, joli cœur, et prends ton fuseau.

Dieu merci, la chose esc assez prouvée :
Rien ne vaut l'amour pour être content.
Ma mie est si belle, et je l'aime tant !
Partons, joli cœur, la lune est levée.

(Émaux Bressans)

PAUVRE LISE

Avant-hier, la pauvre Lise,
Sans crier gare, a trépassé.

Elle est au milieu de l'église
Sur un tréteau qu'on a dressé.

Elle est en face de la Vierge,
Elle qui pécha tant de fois.

À ses pieds fume un petit cierge
Dans un long chandelier de bois.

Les gens qui sortent de confesse
Ont grand'hâte de s'en aller,

Et le curé bâcle sa messe :
Son déjeuner pourrait brûler.

Aux malheureux courte prière ;
Ça ne rapporte quasi rien.

Pas une âme autour de la bière ;
On dirait qu'on enterre un chien.

Seul, à genoux près de la porte,
Je regarde et je n'ose entrer.

Je pense aux cheveux de la morte
Que le soleil venait dorer,

À ses yeux bleu de violette,
Si doux alors que je l'aimais,

A sa bouche aujourd'hui muette
Et qui ne rira plus jamais.

Toute ma vie est en déroute.
À chaque coup du glas des morts,

Comme un peuplier sur la route
Mon âme tremble dans mon corps.

Ah ! pauvre belle, au temps des fèves,
Comme tu m'embrassais pourtant!

Quelle misère ! Où sont les rêves
Qui nous rendaient le cœur content ?

Toi qu'on disait la plus frisque
Des filles de Château-Gaillard,

Ta dernière chemise est faite
De quatre planches de fayard.

Adieu, branle-bas et bombances,
Adieu la fleur de nos chansons !

Tu n'iras plus, aux folles danses,
Marcher sur le pied des garçons !

Ton bras, plus ferme que l'ivoire,
Comme un chardon s'est desséché ;

Ta gorge ronde est aussi noire
Que l'image de ton péché ;

Tes lèvres, fleurant comme roses,
Où l'amour menait si grand bruit,

Tes lèvres sont à jamais closes ;
Tes yeux moqueurs sont dans la nuit.

Ta jeunesse s'est consumée
Comme un feu de pâtre en plein bois,

Tu t'en vas comme la fumée
Qui s'éparpille autour des toits.

Dis-moi, pauvre âme abandonnée,
As-tu déjà vu le bon Dieu ?

Au puits d'enfer es-tu damnée ?
As-tu mis la robe de feu ?

As-tu mis le camail de soufre
Et la mitre de plomb fumant ?

Parle, parle. Est-ce vrai qu'on souffre
Mille morts éternellement ?

S'il ne te faut qu'une neuvaine
Pour sortir du mauvais chemin,

Pour vêtir la cape de laine,
Je n'attendrai pas à demain.

Traversant forêts et rivières,
Les pieds saignants, le cœur navré,

À Notre-Dame de Fourvières,
Pénitent noir, je m'en irai.

Bienheureux le pauvre qui touche
Les grains d'or de son chapelet !

Elle peut d'un mot de sa bouche

Nous rendre blancs comme le lait,

Elle peut d'un signe de tête
Effacer notre iniquité.

Je lui donnerai pour sa fête
Manteau d'hiver, manteau d'été ;

Et, quand viendra la grande foire,
Je veux offrir à son Jésus

Un moulin aux ailes d'ivoire,
Pour qu'il rie en soufflant dessus.

(Emaux Bressans)

CimETIÈRE VE Ca4éM?c4GCWIE

J'ai revu le cimetière
Du bon pays d'Ambérieux
Qui m'a fait le cœur joyeux
Pour la vie entière,

Et, sous la mousse et le thym,
Près des arbres de la cure,
J'ai marqué la place obscure
Où, quelque matin,

Quand dans la farce commune
J'aurai joué mon rôlet,
Et récité mon couplet
Du clair de la lune,

Libre enfin de tout fardeau,
J'irai tranquillement faire,
Entre mon père et ma mère,
Mon dernier dodo.

Pas dépitaphe superbe,
Pas le moindre tralala ;
Seulement, par-ci, par-là,
Des roses dans l'herbe,

Et de la mousse à foison,
De la luzerne fleurie,
Avec un bout de prairie
À mon horizon.

Ah ! dans ce décor champêtre
Comme je dormirai bien !
Quel excellent paroissien,
Curé, je vais être !

Après avoir tant trotté
Et s'être fait tant de bile,
C'est si bon d'être immobile
Pour l'éternité !

L'église de ma jeunesse,
L'église au blanc badigeon,
Où jadis, petit clergeon,
J'ai servi la messe,

Est encore là tout près,
Où monte sa vieille garde,
Et, sans se troubler, regarde
Les rangs de cyprès.

Entouré de tous mes proches,
Sur le bourg, comme autrefois,
J'entendrai courir la voix
Légère des cloches.

Elles ont vu mes vingt ans

Et n'en sont pas plus moroses;
Elles me diront des choses
Pour passer le temps.

Puis, l'après-midi, j'espère,
Tous les petits polissons
Qui vont prendre des leçons
Du premier vicaire,

D'un couplet de mirliton
Salueront nos mausolées,
Et joueront dans nos allées
À saute-mouton.

Bref, je serais, il me semble,
Un mort tout à fait heureux,
Si parfois deux amoureux
S'en venaient ensemble,

Lui timide, un peu jeunet,
Elle fraîche et guillerette,
Cueillir un brin de fleurette
À mon jardinet.

Craintifs comme deux colombes
Prêtes à s'effaroucher,
Je crois les voir s'approcher
De nos pauvres tombes.

Ils se tiendront par la main,
Regardant tout sans mot dire,
Mais je veux qu'un bon sourire
Leur vienne en chemin.

« Cher poète sans malice,
Diront-ils en se signant,
C'est là qu'il dort maintenant ;

Que Dieu le bénisse !

Jamais il n'a fait affront
À qui l'invitait à boire. »
Et pour fêter ma mémoire,
Ils s'embrasseront !

(Émaux Bressans)

CANTIQUE

Ô Dieu qui fis les fleurs, l'eau chaste, la nuit claire,
Et l'aube frissonnante et le soir triomphant,
Dieu que la terre adore et qui daignes te plaire
Aux refrains du vieillard et du petit enfant,

Toi qui fais sous ton porche entrer les hirondelles,
Seigneur miraculeux et doux, maître indulgent
Qui jettes l'espérance au cœur de tes fidèles
Comme une rose pourpre au ruisselet d'argent,

Notre sœur, l'alouette, au lever de l'aurore,
Te salue, et son cri plane au-dessus des bois.
Quand vient le soir paisible, elle t'appelle encore ;
Rends-nous simples comme elle, et prête-nous sa voix.

Mon Dieu, nous ressemblons à la graine qui vole
Dans l'aire ténébreuse où l'on bat le froment :
Nous sommes le roseau, nous sommes l'herbe folle
Que les bœufs de labour écrasent méchamment.

Garde-nous du serpent à la langue dorée ;
Berger compatissant, souviens-toi que jadis
Tu guidais au bercail la brebis égarée ;
Permetts que les chanteurs aient place au Paradis.

Et vous dont le Printemps en fleur dit les louanges,

Vous qui nous souriez dans les feux de l'été,
Reine de l'univers et maîtresse des Anges,
Ô vierge gracieuse, ô dame de beauté,

Étoile de la mer, vase pur, tour d'ivoire,
Vous qui venez à nous sur les ailes du vent,
Vous, la source d'eau vive où les âmes vont boire,
Vous, la nue éclatante et le soleil levant,

Dans le bleu du matin tourterelle envolée,
Lis de candeur éclos dans le jardin des cieux,
Soutien de l'innocent, Marie immaculée,
Laissez tomber sur nous un regard de vos yeux.

Vos pieds blancs sont posés sur l'océan qui gronde,
Votre front resplendit par delà le couchant.
Mais vous prenez pitié des misères du monde,
Et du rossignolet vous écoutez le chant.

Faites que nous gardions gaiement votre bannière
Et que, bons serviteurs fatigués de lutter,
Nous entendions encore, à notre heure dernière,
Au clocher du village un Angélus tinter.

Cette musique est douce à l'orphelin qui pleure,
Douce à la nuit qui tombe et douce au point du jour.
Elle nous conduira vers la claire demeure
Où fleurit le rosier de l'éternel Amour.

Heureux si, de bien loin suivant les saints apôtres,
Parmi l'or et l'azur du royaume enchanté,
Nous pouvons, dans la paix promise à tous les vôtres,
Adorer à jamais votre virginité !

(Le Miracle de Saint Nicolas)

JACQUES NORMAND

1848

J ACQUES NORMAND, né à Paris en 1848, se fit recevoir avocat à vingt et un ans. Soldat pendant l'année terrible, il rapporta de sa campagne *Les Tablettes d'un Mobile* (1871), journal en vers, puis il entra à l'École des Chartes. La fréquentation des vieux auteurs et spécialement des conteurs gaulois de la Renaissance lui fit retrouver à leur suite la veine abandonnée de joviale et légère humeur qui appartient en propre au tempérament français.

Parallèlement à ses travaux de paléographie, Jacques Normand écrivait des saynètes, des récits en vers, qu'il a rassemblés sous le titre de *Paravents et Tréteaux* (1875). À côté de morceaux joyeux et populaires comme *Les Écrevisses* et *Le Chapeau*, et de contes émouvants comme *La Gervaise*, on y trouve la restitution très intelligente d'une farce du XVI^e siècle, *La Cornette*, qui gagna à l'auteur l'attention du public lettré. Ce premier succès engagea Jacques Normand à faire jouer de délicates comédies en vers, *Le troisième Larron*, *L'Auréole*, *L'Amiral*, etc., qui toutes ont été favorablement accueillies. Déjà il avait publié un recueil intitulé : *À tire-d'ailes*, où il abordait la poésie de sentiment. Ensuite vinrent *Les Moineaux francs* (1887), si bien nommés, qui témoignent d'une grande souplesse d'imagination et d'une remarquable finesse d'esprit. *Moineaux charmants et ironiques des Tuileries et du parc Monceau*, « ils bravent, a dit M. de Pontmartin, les embarras de Paris et les foules du dimanche... et tandis que les merles nous sifflent à distance et que les palombes s'avancent gravement d'un pas de douairière pour becqueter la miette de pain des enfants, eux, les moineaux, n'y mettent pas tant de cérémonie. » C'est cette familiarité de ton et cette grâce de style qui font l'originalité de Jacques Normand et lui assignent une des meilleures places parmi les poètes vraiment

français de notre temps.

Les œuvres de Jacques Normand ont été éditées par M. Calmann-Lévy.

Paul Mariéton.

LA GERVAISE

Au petit port normand l'allégresse était grande.

C'est qu'ils sont signalés, les revenants d'Islande,
Les pêcheurs du pays partis depuis longtemps ;
C'est que malgré le flot, le vent et les gros temps,
On dit que nul ne manque à l'appel ; et l'on pense
Au bonheur du retour après la triste absence,
Au fils que l'on revoit, à l'époux qui, ce soir,
Au foyer, près de vous enfin viendra s'asseoir ;
Qui va vous rapporter de sa course lointaine
L'argent qu'on enfouit dans le vieux bas de laine,
Et tous ces beaux récits qu'on écoute en tremblant,
A l'heure du souper, quand le linge bien blanc
Resplendit sur la table, et qu'aux fenêtres closes
Le sombre vent d'hiver met ses plaintes moroses.

Ô bonheur ineffable et tendre du retour !
Ils seront là ce soir...

Et tout le long du jour,
Amassés sur la grève, hommes, femmes et filles
Ont vu passer au loin les légères flottilles
Des bateaux annoncés qu'ils se montrent entre eux,
Reconnus par le cœur autant que par les yeux :
« Le Saint-Jean !

— Le Saint-Paul !

— Le Saint-Bonaventure !

— Mon homme !

— Mon enfant !

— La mer est forte et dure. . .

Mais ils dansent à peine !

— Oui... fameux chargement !
— Bonne pêche, pour sûr !
— Ils filent joliment !...
— Si ce grain du nord-ouest ne les prend pas en route,
Ils seront à Fécamp avant la nuit, sans doute !
— Et, deux heures après, au pays !... »

Le Pays !

Mot discret, mot intime, aux charmes inouïs,
Pour ces humbles vainqueurs de la mer en furie,
À la fois moins et plus que celui de Patrie !

Or donc, tout en rêvant, du haut de mon chalet,
Je les voyais passer gaîment sur le galet,
Quand une douce voix sonnait à mon oreille :

« Eh bien ! et le dîner, monsieur ? Qu'on se réveille !
La soupe est sur la table et va refroidir sans vous ! »

C'est la Gervaise, avec ses cheveux d'un blond roux,
Sa taille tombant droit, sa figure avenante :
Brave femme du port que j'avais pour servante.

Elle était tout émue et joyeuse : un éclair
S'allumait par instants au fond de son œil clair ;
Le sang rapidement colorait sa peau blanche ;
Elle avait arboré la robe du dimanche,
Le fichu flambant neuf et le plus beau bonnet :
Après quatre longs mois son Pierre revenait !
Son Pierre, son époux, son homme enfin : le père
Des deux petits blondins qui l'appellent leur mère,
Gars de quatre à cinq ans, barbouillés et fripons,
Qui la suivent toujours, blottis dans ses jupons !

Ah ! certe, elle était belle, et gaie, et pleine d'aise
Et bonne à regarder, cette brave Gervaise !

J'achevais de dîner, quand la nuit brusquement

Se blanchit d'un éclair livide : un tournoiement
De vent et de grêlons s'abattit sur la plage ;
La tempête éclatait sombre, pleine de rage,
Et soulevait les flots d'écume couronnés.
Serré contre sa mère, et les yeux étonnés.
Un des enfants cria... Gervaise devint pâle.

« Allons, lui dis-je, allons! ce n'est qu'une rafale...
Un coup de vent... D'ailleurs, ils sont au port déjà ! »

D'un brusque mouvement, son œil interrogea
L'horloge aux poids de plomb pendue à la muraille :
« Qui sait ? »

Et l'ouragan, dans un bruit de mitraille,
Vint s'abattre en râlant sur le toit ébranlé.
Elle pâlit plus fort ; moi-même je tremblai.

Une heure se passa, terrible; une autre encore.
Personne !

Autour de nous la grande voix sonore
De l'orage en fureur ne cessait de tonner.

« Un semblable retard ne doit point étonner,
Dis-je à la pauvre femme ; après tout, la tempête,
Terrible comme elle est, à Fécamp les arrête...
Puis un verre de vin, offert au cabaret...

— Avant de me revoir ?... Jamais il ne pourrait ! »

Et, sans un mot de plus, elle demeura sombre,
Aux carreaux ruisselants cherchant à percer l'ombre.

Tout à coup, au dehors, on frappa rudement.
« Lui ! dit-elle, c'est lui ! »

Mais, dans l'encadrement
De la porte, apparut la taille maigre et haute

Du père Jean, le vieux douanier de la côte,
Tout inondé de pluie, et le fusil baissé.
« Et Pierre ? » dit Gervaise.

Alors, embarrassé,
Le douanier, debout sur le seuil de la porte :

« Votre homme ?... Il va venir... La marée est très forte
Et cause son retard et celui des amis... »
Puis, s'avançant vers moi: « Le facteur m'a remis
Cette lettre pour vous, » me dit-il à voix basse.

Mais tandis qu'aux carreaux Gervaise, triste et lasse,
Allait se replacer pour regarder au loin,
Le brave douanier, m'attirant dans un coin
Comme pour me donner une lettre :

« A la plage
« Trois bateaux sont brisés... plus rien de l'équipage
« Qui montait le *Saint-Paul*... Pierre est parmi les morts.
« En vain sur le galet on a cherché les corps...
« Rien... Apprenez la chose à cette pauvre femme,
« Monsieur !... Moi, voyez-vous, ça me briserait l'âme ! »
Puis, le vieux douanier, haussant sa grosse voix
Rude comme un clairon et tremblante à la fois :

« Adieu, monsieur! » fit-il.

Et sans autre parole
Il sortit, s'enfonçant dans la tempête folle.

Je restai seul avec Gervaise et les petits,
Les yeux gros de terreur, à ses côtés blottis.

Oh ! l'horrible devoir ! l'épouvantable tâche !
Parler, c'était cruel ; me taire, c'était lâche...
J'aurais, en me taisant, prolongé son espoir...
Mais d'un moment à l'autre elle allait tout savoir

Par le premier venu, cruellement, peut-être...
Parler ?... D'un pareil coup ébranler ce pauvre être,
Briser ce pauvre cœur qui battait, éperdu,
À l'appel d'un bonheur si longtemps attendu !...
Convertir cette joie en tristesse éternelle !...
Oh ! l'horrible devoir !

Je m'avançai vers elle
Cependant, et cherchais quelque détour adroit,
Ouand soudain de la main me montrant un endroit,
Un coin du petit bourg perdu dans la nuit noire :

« Tiens ! dit-elle, du feu chez la femme Grégoire...
Chez Thérèse on allume... et chez Françoise aussi...
Leurs hommes sont ici, pour sûr ! ils sont ici !
Mais Pierre ?... Ah ! je saurai ce que cela veut dire ! »
Et, quittant la fenêtre, ivre, comme en délire,
Elle voulut sortir... Mais étendant le bras
Et l'arrêtant du geste :

« Oh ! non ! ne sortez pas ! »

Elle me regarda, blanche comme une morte,
D'un pas inconscient s'avança vers la porte :
« C'est donc vrai ? »

Ne sachant que dire, je me tus.
Pas un cri, pas un seul ! — Ses deux bras abattus
Tombèrent lourdement; ses mains froides cherchèrent
Les têtes des petits, doucement les pressèrent
Contre le beau fichu tout neuf, éblouissant,
Qu'elle avait mis pour mieux faire fête à l'absent,
Et, s'asseyant d'un coup :
« Mon homme ! mon pauvre homme ! »

Ah ! comme elle souffrait, la brave femme, et comme
En la voyant ainsi, froide, ne pleurant pas,
Je comprenais que tout se ressemble ici-bas,
Et combien sont cruels, en leurs mêmes alarmes,
Les orages sans pluie et les douleurs sans larmes!

Après un long moment, les yeux toujours baissés :

« Cependant les bateaux au large sont passés...
Le *Saint-Paul* — je l'ai vu — marchait premier en tête !
Il était à Fécamp bien avant la tempête...
Je l'ai vu !... je l'ai vu !... dit-elle en s'animant ;
Ah ! monsieur, on vous ment ! Oui, pour sûr, on vous ment ! »

Et, passant sur son front sa main maigre et pâlie
Comme pour en chasser le vent de la folie :
« Pierre va revenir. . . Il revient... Sur la mer
J'ai bien vu le *Saint-Paul* passer dans le ciel clair...
Je le reconnaîtrai entre mille sans peine :
J'ai cousu de mes doigts sa voile de misaine !
Pierre ne pas venir ?... Qui vous a dit cela ? »

Plus de doute à présent : la folie était là
Et d'un instant à l'autre allait saisir sa proie.
Alors, prenant ses mains :

« Le bon Dieu vous envoie,
Lui dis-je doucement, tout bas, avec bonté,
Gervaise, une terrible épreuve, en vérité.
Mais reprenez courage, ô ma pauvre affligée !
Songez au lourd fardeau dont vous êtes chargée,
À ces pauvres petits qui n'auront plus que vous ! »

Elle mit les enfants entre ses deux genoux,
Et plus calme, sentant qu'en sa douleur amère
Pour n'être plus épouse, elle était toujours mère :

« Alors, Pierre ?... dit-elle. Oh ! je veux tout savoir !

— Trois barques ont péri, lui dis-je, sans espoir.
Le *Saint-Paul* est du nombre, avec tout l'équipage.
— Et les corps ?

— Pas un seul ! En vain, sur le rivage,
Avec les autres, Jean, le douanier, penché... »

— « Eh ! bon Dieu de bon Dieu ! c'est qu'ils ont mal cherché ! »
Dit une rude voix, tandis que ferme et forte
Une main brusquement faisait tourner la porte ;
« Ces maudits gabelous ont de bons yeux vraiment !
Dire que c'est payé par le gouvernement ! »
Et, sous son grand chapeau de toile goudronnée.
Trempe, mais l'œil ardent, la face illuminée,
Le marin bien vivant devant nous se campa.
Gervaise dit : « Mon homme ! »
Et les enfants : « Papa ! »

Ah ! la rude embrassade et l'énergique étreinte !

Alors, le croiriez-vous ! . . . Moi, dont l'âme contrainte
Depuis quelques instants souffrait étrangement ;
Moi, simple spectateur du brusque dénouement
De ce drame bien simple et fréquent sur nos plages,
Je sentis mes regards se voiler de nuages,
Je perdis connaissance et je m'évanouis...

Quand, un moment après, les yeux tout éblouis,
Secouru par Gervaise avec un soin extrême,
Par Pierre soulevé, je revins à moi-même,
J'entendis le marin qui disait : « Ce n'est rien ! »
Puis d'un ton gouailleur et doux :
« Parisien ! »

(Paravents et Tréteaux)

EN

REVENANT DE FAIRE L'ESPRIT

Hier soir, à dîner, chez les... Saint- Amarante,

À dix nous avons eu de l'esprit comme trente.
Nous avons discuté sur maints points délicats,
Ciselé des bons mots, analysé les cas
Les plus enchevêtrés de la psychologie ;
Composé savamment une exquise eau rougie,
Où le vin-passion et le sucre-désir
Avec l'eau-désespoir se mêlaient à loisir ;
Nous avons effleuré des questions diverses,
Couru dans le jardin fleuri des controverses,
Semé le paradoxe à pleines mains, risqué
Tel jugement bizarre et fort alambiqué,
Poussé jusqu'à l'absurde... et même davantage
Le long dévidement du tarabiscotage ;
Troué, vrillé, fouillé, sans peur du fiasco,
L'âme de l'homme ainsi qu'une noix de coco ;
Abordé, le scalpel en main, comme des braves,
Les mystères les plus hardis et les plus graves,
Et parlé tour à tour, changeant notre sujet,
Politique, adultère, art, romans et budget.

Et, pendant le dîner entier, je le répète,
De l'esprit, de l'esprit toujours : une tempête,
Un cyclone effrayant de traits et de bons mots,
Les uns rances déjà, les autres frais éclos;
De l'esprit par ruisseaux, par torrents, par cascades.
De l'esprit, de l'esprit à nous rendre malades!
Et, dès que je sortis, en effet, il me prit
Une indigestion formidable d'esprit!

La tête bourdonnante et les jambes brisées,
Je m'assis sur un banc dans les Champs-Élysées.
Je t'aperçus alors, en relevant les yeux,
Ô lune !... Tu glissais doucement dans les cieux,
Avec ta face bête et ton front sans pensée...
Et, si je l'avais pu, je t'aurais embrassée !

(Les Moineaux francs)

GUSTAVE RIVET

1848

GUSTAVE RIVET, né le 25 février 1848 à Domène, près Grenoble, est un politique et un poète, un rêveur et un homme d'action. Il est actuellement député de l'Isère.

Dès le collège, Gustave Rivet publiait ses rimes dans les journaux du quartier latin, et on a de lui diverses petites plaquettes fantaisistes, œuvres de la dix-huitième année. En 1873 il donna *Les Voix perdues*, livre dans lequel apparaissent les deux faces de son caractère. La première partie contient des vers politiques « d'un mâle patriotisme et d'une virile inspiration, » a dit M. A. Barbou ; la deuxième partie, d'un sentiment plus doux, répond à ce qu'il y a de tendre et de passionné dans l'âme du poète.

Au théâtre, Gustave Rivet s'est fait connaître par *Le Cimetière Saint-Joseph*, poème dramatique en deux tableaux, représenté à l'Alhambra et à Cluny, et par *Le Châtiment*, drame en prose en quatre actes, dans lequel il défendait déjà la thèse sociale qu'il a posée plus tard devant la Chambre des députés : la recherche de la paternité. Enfin, il a écrit pour l'Odéon *Marie Touchet*, drame en vers, qui a été fort applaudi.

Les œuvres de Gustave Rivet ont été éditées par A. Lemerre, Dreyfous et M^{me} veuve Tresse.

A. L.

NOCTURNE EN PROVENCE

Minuit sonne aux clochers de la ville. Tout dort.
Sommeil calme et profond. La nuit est chaude encor

Du soleil empourpré de juillet; mais la brise
Touche nos fronts avec une caresse exquise,
Et n'a gardé des feux étincelants du jour
Que la molle tiédeur dont s'enivre l'amour.
Midi n'allume plus sa brutale fournaise,
Et dans le ciel, où tout embrasement s'apaise,
La lune monte pâle et lente, balançant
Son disque d'or massif au rayon caressant ;
Dans la limpidité du ciel bleu, plein d'étoiles,
L'œil s'égare et pénètre aux profondeurs sans voiles,
Plus loin, plus loin encor, dans l'abîme infini.
— Par la fraîcheur du soir le monde est rajeuni ;
La nuit est belle, avec sa blancheur virginale.
Viens ! Sortons tous les deux de la ville banale !
Viens, et nous enivrant de l'air mystique et pur,
Nous nous croirons portés sur des ailes d'azur
Vers la splendeur rêvée en des sphères lointaines ;
Viens, et nous sentirons en ces heures sereines,
Sous la pâle lumière et la tiède chaleur,
Nos deux âmes d'amour s'ouvrir comme une fleur !
Viens, nous allons marcher au hasard, par les plaines
Où la lune a couché des ombres incertaines;
Viens, nous écouterons les nocturnes grillons
Pousser leurs cris aigus dans les creux des sillons,
Et le pipal plaintif, et doux, et monotone,
Gémir son chant, ainsi qu'une guzla bretonne.

Et tous les deux, muets, calmes, rêveurs, heureux,
Egarés par les champs, loin des chemins poudreux,
Les pieds dans les gazons, l'œil dans le ciel d'opale,
Nous attendrons l'éveil de l'aube matinale.

(Voix perdues)

RÊVERIE D'AUTOMNE

Je veux aller m'asseoir parmi les herbes folles

Que jaunit le soleil des Midis, et qui font
Ces longs chuchotements dont les vagues paroles
Ravissent nos esprits à l'extase sans fond.

Je veux aller, pensif, le cœur plein d'harmonies,
Sous les ormeaux épais aux murmures berceurs,
Et je veux respirer les douceurs infinies
De l'air des champs, chargé de ses vertes senteurs.

Je veux fouler aux pieds le frais tapis de mousse,
Et, dans la solitude où le vulgaire a peur,
J'écouterai vibrer la note triste et douce
Du chant intérieur que soupire mon cœur ;

Et, regardant au ciel les chaudes lueurs roses
Qu'étale à l'Occident le soleil descendu,
Bien loin du tourbillon des hommes et des choses,
Dans un monde plus beau je me croirai perdu.

C'est alors que mon âme, où la grande nature
Met la sérénité de son ciel calme et doux,
Vers l'idéal sacré s'élèvera plus pure,
Et se recueillera pour mieux songer à vous.

(Voix perdues)

TABLEAU D'INTÉRIEUR

L'ivoire palpitant de sa gorge féconde
Apparaît sous des plis chastement découverts,
Et l'enfant, soutenu dans ses bras entr'ouverts,
Boit doucement la vie à sa source profonde.

En contemplant cet être où son espoir se fonde,
Elle rêve des jours de bonheur sans revers ;
Et son cœur attendri, pur de desseins pervers,
Ignore pour jamais les orages du monde.

Embrassant d'un regard tout ce qu'il a de cher,
Et la sœur de son âme, et l'enfant de sa chair,
Debout et radieux, près d'eux songe le père ;

Et sur ce groupe calme et saint, du haut de l'air
Descend dans un rayon de divine lumière
La bénédiction du Seigneur tutélaire.

(Voix perdues)

LE PORTRAIT

Debout, près d'un rideau tombant en replis lourds,
La main droite levée au menton, et pensive,
Dans le doux nonchaloir de sa pose expressive
Elle rêve, accoudée au fauteuil de velours.

Pour qui donc sa pensée, et pour qui donc son rêve,
Et son sourire calme et pur, si gracieux ?
Pour qui donc le regard si clair de ses grands yeux
Sereins comme l'azur d'un beau jour qui se lève ?

Hélas ! ce n'est pas moi que voit son œil profond !
Quand l'artiste la fit si suave et si belle,
Son cœur ne savait pas que je vivais pour elle...
— Mais moi, j'ai bien souvent mis ma lèvre à son front.

(Mots d'Amour)

L'AVEUGLE

Aveugle ! et tout entier au chagrin qui le ronge,
Les yeux fermés, ayant les ombres pour prison,
Le menton appuyé sur sa poitrine, il songe
A ce qu'est un soleil, un profond horizon.

Il n'a jamais vu rien du ciel et de la terre,

Ni forêt, ni rayon, ni mer... rien que la nuit...
Sa raison s'engourdit dans l'ombre et le mystère,
Il songe, et sent un vide immense autour de lui...

Eh bien ! il a pourtant ce bonheur que j'envie
De ne connaître pas la lumière bénie;
Car moi qui de tes yeux vis briller les éclairs,

Moi qui vis sur mon front rayonner ton sourire,
Dans ma nuit où ton astre aimé ne vient plus luire,
Je souffre plus que lui, sachant quel bien je perds !

SOLITUDE

T ANDIS qu'un vent glacé souffle et gémit dans l'air,
Et que l'automne au ciel met sa teinte grisâtre,
Dans ma pauvre chambrette où flambe un grand feu clair
Je regarde la flamme étinceler dans l'âtre.

Et je songe combien il serait doux de voir
Dans ma mansarde aller, venir, celle que j'aime,
Près de moi, doucement à mon foyer s'asseoir,
Et mon réduit s'orner de sa grâce suprême.

Isolé comme un mort couché dans son linceul,
Combien le jour est long ! Combien mon œuvre aride !
Ma chambre est un désert immense où je suis seul ;
— Et je reste rêveur devant son siège vide.

(Mots d'Amour)

MEMENTO

VOUS souvient-il de la campagne
Où nous allâmes une fois,
Aux flancs de la haute montagne,
Chercher l'ombre fraîche des bois ?

Sur nos fronts la Nature douce
Avait tendu son plus beau ciel ;
Sous nos pieds, un tapis de mousse...
— Et je croyais voir Ariel

Sous votre chapeau mousquetaire
Et votre jupon bleu rayé,
Voltiger, effleurant la terre
À peine du bout de son pié.

Dans les vertes châtaigneraies
Vous alliez, bien loin des sentiers,
Fourrageant l'herbe, et sur les haies
Cueillant les fleurs des églantiers.

Alerte comme une fauvette
Et joyeuse comme un pinson,
Vous mettiez une chansonnette
Aux ronces de chaque buisson.

Vous étiez toute décoiffée,
Vos yeux étaient pleins de douceur ;
Le bois disait : « C'est une fée ! »
Les fleurs disaient : « C'est notre sœur. »

Oh ! comme vous étiez jolie !...

— Je rêvais — hélas ! c'est humain, —
Un bien doux rêve, une folie ! —
Vous suivre, la main dans la main.

Mais, si rieuse et si légère,
Troubler votre cœur ! — Je n'osais.
Vous ne vous préoccupez guère
Des beaux songes que je faisais...

— Or, comme vous couriez dans l'herbe,
M'attachant, fidèle, à vos pas,
Je vis tomber de votre gerbe
Un pâle « Ne m'oubliez pas. »

Je saisis la fleur précieuse
Comme son trophée un vainqueur,
Et cette relique pieuse
Je la garde, là, sur mon cœur.

Et le Temps a fauché l'année
Avec mon rêve décevant...
La petite fleur est fanée,
Mais mon souvenir est vivant.

PYGMALION

A vous, dont la beauté tente le statuaire,
À vous, front jeune et pur et regards radieux,
À vous, Hébé suprême en qui mon âme espère
Pour verser l'ambrosie à mes jours soucieux,

À vous, que, dans mon cœur, intime sanctuaire,
J'ai mise sur l'autel inviolé des dieux,
J'offre comme un encens et comme une prière
D'un immortel amour les hommages pieux.

À vous, que je préfère aux bonheurs qu'on envie,
À vous mes chants, à vous mon âme, à vous ma vie !
Et mes baisers, à vous encore, ô mon doux bien,

Pour qu'au feu tout puissant de ma lèvre enchantée,
Comme Pygmalion animait Galathée,
Je sente votre cœur battre comme le mien !

ÉMILE DODILLON

1848

N É en 1848 à Crévecœur (Seine-et-Marne), M. Émile Dodillon a publié *Les Écolières* (1874), puis *La Chanson d'Hier* (1881). Venu à la suite des Parnassiens, il apprit à leur école son métier de rimeur. Il en connaît toutes les ressources et les possède si bien qu'il se donne, quand il le veut, l'air de les négliger. Une singulière souplesse, voilà, en effet, sa faculté caractéristique.

« M. Dodillon, comme le dit un critique de goût, est un fin ciseleur de rimes, amoureux de subtilités et de quintessences, un artiste, en un mot... C'est de la poésie raffinée telle que nous l'aimons, bien que l'imitation de Baudelaire soit trop sensible... Docteur en prosodie sur toutes les coutures, il a une langue bicarré, maniérée, tordue, dont nous ne nous plaindrons pas, considérant volontiers avec lui la poésie comme une exquise débauche réservée à quelques élus, comme une sorte de mystère d'Éleusis où ne sont admis que de rares initiés... »

Depuis *La Chanson d'Hier*, M. Émile Dodillon a publié plusieurs romans : *Le Forgeron de Montglas*, *Les Vacances d'un Séminariste*, *Le Moulin Blant*, *Hémo*, qui tous ont été fort appréciés. Ses œuvres complètes se trouvent chez A. Lemerre.

A.L.

LES APOTHÈTES

Voici, mâchelauriers, mes frères,

Un rêve qui fait bien souvent
Sous mon front tinter les artères
Comme des cloches de couvent.

C'est surtout quand, non économe
De mes vingt ans, j'use mes jours
À limer ces choses qu'on nomme
Des vers ? parfois ; des mots ? toujours ;

Surtout dans ces heures d'automne
Sans chaud soleil ni vent glacé
Où le soir, long et monotone,
Par la nuit terne est remplacé ;

Heures d'agonie, où mes tempes
Se ratatinant sous l'ennui,
Pareil au sorcier des estampes
Qui se démène dans la nuit,

J'étreins quelque idée en sa bourbe
Noyée, ainsi qu'un chien crevé,
Et l'amène à l'air, et la courbe
Sous le joug du rythme rêvé;

C'est surtout alors, ô vous, graine
D'Homère, ô mes frères poussifs,
Que ce rêve, fleur de migraine,
M'agite en frissons convulsifs.

D'abord, je vois la Sparte antique.
Les Anciens passent, front penché.
Ils quittent la table publique
Et vont s'assembler au Lesché.

Là, selon le rhêtre inflexible,
Tous les nouveau-nés sont tenus.
Chacun des Anciens, impassible,

Fait l'examen de leurs corps nus.

Les uns, ceux aux couleurs prospères,
Les bien musclés, les forts, les beaux.
Sont remis au bras de leurs pères.
Pour eux, les retours triomphaux.

Pour eux, pendant l'apothéose
Du soleil, ce flot qui garda
Dans les rougeurs du laurier-rose
La trace des bains de Lédä.

Pour les autres, ceux dont le torse
Est mou, les laids, les chassieux,
Ceux par qui se perdraient la force
Et la beauté des fiers aïeux,

Là-bas, à l'ombre du Taygète,
On les porte, les mal bâtis.
Un gouffre bâille : on les y jette.
Un cri : tous sont anéantis.

Eh bien, les âmes délivrées
De tous ces rebuts impotents,
Je les vois, d'air libre enivrées,
Monter dans l'espace et le temps.

Elles vont. Un siècle qui sombre
Dans ton abîme, Éternité,
Ne fait pas rider ton flot sombre,
Ni tourner leur front de côté.

Elles vont. Des étoiles meurent
À suivre leur vol vagabond :
Mes deux yeux sur elles demeurent
Tout grands ouverts, où qu'elles vont.

Enfin, d'un ciel rempli de cendre,
Je les vois tomber, je les vois
Sur nos mères à tous descendre,
Ô poètes sans reins, sans voix.

Hélas ! que n'es-tu faux, mon rêve ?
Mais non. Ces âmes d'avortons,
Ce sont bien celles que, sans trêve,
Nous tous, les faibles, nous portons.

C'est pourquoi ceux de notre race
Sont maudits entre les maudits,
Qu'ils soient couverts d'or ou de crasse,
Dans des palais ou des taudis.

C'est pourquoi, niais que nous sommes,
Nous vieillissons, soûls d'encre, et sourds,
Passant nos veilles et nos sommes
À pleurnicher sur nos amours.
— À quoi donc bon vous plaindre aux femmes
De vos cœurs par elles ouverts?
Sans les colères de vos âmes,
Où. donc les âmes de vos vers." —

C'est pourquoi des nuits d'hiver froides
Aux clairs avrils éblouissants,
Nous descendons vos marches roides,
Ô noirs caveaux des impuissants !

Caveaux où les membres se rouillent,
Où l'âme, achevant de déchoir,
S'enlize en des marais où grouillent
Tous les germes du désespoir.

Comme ces chairs que l'écrouelle
Ronge, et qu'on défend à l'étal,
Frères ! nos vers n'ont pas la moelle,

Creux qu'ils sont dès le temps fœtal.

Mais, puisque ainsi c'est notre vie,
Chantons ! sans souci ni remord,
Chantons ! et n'ayons qu'une envie :
C'est d'acquérir — lorsque la Mort

À ses vieilles dents nous agrafe
Comme un chien fait d'un lapereau —
Deux ou trois lignes d'épitaphe
Dans l'almanach de Vapereau.

(Les Ecolières)

L'APÔTRE

Le plomb fondu, versé de haut sur la poitrine,
Creusait une caverne, ainsi qu'un nœud de vers,
Jusqu'aux poumons déjà par les verges ouverts.
— Souriant, il prêchait la suave doctrine.

Comme les hurlements de la houle marine
Les clameurs de la plèbe enflaient, l'odeur des chairs
Vives comptant parmi ses régals les plus chers.
— Un souffle calme à peine agissait sa narine.

L'un des bourreaux enfin de ses ongles sanglants
Lui fouilla dans le cœur, le touchant presque aux flancs
De son front où la haine elle-même s'attise.

L'apôtre alors, d'un peu de son sang pur qu'il prit,
Signa cet homme au front, et dit : « Je te baptise
Au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. »

(La Chanson d'Hier)

Sachant qu'il combattes derniers combats,

Le soleil s'obstine en vain tout là-bas :
Il faut qu'il se rende
Et roule sanglant sous le flot vainqueur.
— La mer est bien grande, et pourtant mon cœur,
Mon cœur sait encore une amour plus grande.

Remontez bien vite, ô clairs rayons d'or,
Remontez bien vite, et chassant encor
La nuit ténébreuse,
Des oiseaux du jour ramenez le chœur.
— La mer est bien creuse, et pourtant mon cœur,
Mon cœur sait encore une amour plus creuse.

C'est l'aurore ! À l'est, un joyeux éclair
Comme un coup d'épée entr'ouvre et fend l'air.
Le soleil s'enraie :
Fuyez, nuit et spleen, hiboux et rancœur.
— La mer est bien gaie, et pourtant mon cœur,
Mon cœur sait encore une amour plus gaie.

Mais un grand nimbus tout noir, pesamment,
Déroulant ses plis dans le firmament
Comme un drapeau d'ombre,
Fait croasser d'aise un corbeau moqueur.
— La mer est bien sombre, et pourtant mon cœur,
Mon cœur sait encore une amour plus sombre.

(La Chanson d'Hier)

JEAN RICHEPIN

1849

J EAN RICHEPIN, né à Médéah (Algérie), le 4 février 1849, fit de longues et sérieuses études, à la suite desquelles il entra à l'École normale, dont il fut un des élèves les plus distingués. En 1870, il s'enrôla comme franc-tireur et combattit dans l'armée de l'Est. Après la signature de la paix, moitié journaliste, moitié professeur, il demeura obscur pendant plusieurs années, ayant seulement publié une plaquette de prose sur Jules Vallès : *Les Étapes d'un Réfractaire* (1872). Tout à coup parut, en 1876, *La Chanson des Gueux*, œuvre qui fut jugée audacieuse, mais révéla un remarquable tempérament poétique. Richepin eut alors la même gloire que Gustave Flaubert et Charles Baudelaire, celle d'être condamné par un tribunal d'illettrés. On peut dire à propos de ce livre que l'auteur fut étrange de ton et d'allure, tel qu'un gueux qui, au travers de son manteau gris de poussière, laisserait voir avec un juste orgueil sa peau cuivrée et sa virile jeunesse.

Après avoir été le rauque et énergique chanteur de la *Chanson des Gueux*, Richepin devint le fougueux amant des *Caresses*, puis le contempteur téméraire qui jeta à l'impassible Divinité ses *Blasphèmes*, pour se montrer finalement, avec la merveilleuse mobilité qui le caractérise, le dévot incantateur de *La Mer*.

Avec la même audace un peu voulue, mais aussi avec une égale souplesse lyrique, il débuta au théâtre par *Nana-Sahib*, dont la singulière



JEAN RICHPIN

JEAN RICHPIN

exubérance étonna, puis il donna Jeux autres pièces : Monsieur Scapin, et Les Flibustiers, qui sont dans une note plus douce.

Quel que soit le jugement qui puisse être porté sur Jean Richepin, le poète qui a su prendre dans sa génération la place qu'il occupe ne la doit pas à sa seule facilité. Une puissante originalité, dont il cherche un peu trop à faire saillir les angles, l'a depuis longtemps désigné à l'attention de tous les amis de la poésie.

Dans la prose Richepin a apporté la force de sensation et l'éclat de style qui distinguent ses œuvres poétiques. Parmi ses nombreux romans, il faut citer principalement *Madame André*, *La Glu*, *Les Morts bizarres* et *Braves Gens*. *Tout récemment il a introduit dans Césarine (888) plusieurs épisodes de l'année sanglante.*

Les ouvrages de Jean Richepin ont été publiés par M. Dreyfous et par M. Decaux.

A. L.

TRISTESSE DES BÊTES

Le soleil est tombé derrière la forêt.
Dans le ciel, qu'un couchant rose et vert décorait,
Brille encore un grenat au faite d'une branche.
La lune à l'opposé montre sa corne blanche.
Vers les puits, dont l'eau coule aux rigoles de bois,
C'est l'heure où les barbets avec de grands abois
Font, devant le berger lourd sous sa gibecière,
Se hâter les brebis dans des flots de poussière.
Les bêtes, les oiseaux des champs, sont au repos.
Seuls, le long du chemin, compagnons des troupeaux,
Sautant de motte en motte après la mouche bleue,
On entend pépier les brusques hoche-queue.
Puis ils s'en vont aussi. La nuit de plus en plus

Monte, noyant dans l'ombre épaisse le talus

Où les grillons plaintifs chantent leur bucolique
En couplets alternés d'un ton mélancolique.
Le vieux berger, soufflant dans ses pipeaux faussés,
Fait pâmer les crapauds râlant dans les fossés.
Or, le bélier pensif baisse plus bas ses cornes ;
Les brebis, se serrant, ouvrent de grands yeux mornes,
Et les chiens en hurlant s'arrêtent pour s'asseoir.

Oh ! vous avez raison d'être tristes le soir !
Elle a raison, berger, ta chanson monotone
Qui pleure. Il a raison, l'animal qui s'étonne
De l'ombre épouvantable et de la nuit sans fond.
Hélas ! l'ombre et la nuit, sait-on ce qu'elles font ?
Sait-on quel œil vous guette et quel bras vous menace
Dans cette chose noire ? Ah ! la nuit ! C'est la nasse
Que la mort tous les soirs tend par où nous passons,
Et qui tous les matins est pleine de poissons.

Vive le bon soleil ! Sa lumière est sacrée.
Vive le clair soleil ! Car c'est lui seul qui crée ;
C'est lui qui verse l'or au calice des fleurs,
Et fait les diamants de la rosée en pleurs ;
C'est lui qui donne à mars ses bourgeons d'émeraude,
À mai son frais parfum qui par les brises rôde,
À juin son souffle ardent qui chante dans les blés,
À l'automne jauni ses deux roux et troublés;
C'est lui qui pour chauffer nos corps froids en décembre
Unit au bois flambant les vins de pourpre et d'ambre ;
C'est lui qui met du sang dans nos veines ; c'est lui
Qui dans les yeux charmants des femmes dort et luit;
C'est lui qui de ses feux par l'amour nous enivre ;
Et quand il n'est pas là, j'ai peur de ne plus vivre.

Vous comprenez cela, vous, bêtes, n'est-ce pas ?
Puisque, le soir venu, ralentissant le pas,
Dans votre âme, par l'homme oublieux abolie,
Vous sentez je ne sais quelle mélancolie.

(La Chanson des Gueux)

LE CHEMIN CREUX

Le long d'un chemin creux que nul arbre n'égaie,
Un grand champ de blé mûr, plein de soleil, s'endort,
Et le haut du talus, couronné d'une haie,
Est comme un ruban vert qui tient des cheveux d'or.

De la haie au chemin tombe une pente herbeuse
Que la taupe soulève en sommets inégaux,
Et que les grillons noirs à la chanson verbeuse
Font pétiller de leurs monotones échos.

Passe un insecte bleu vibrant dans la lumière,
Et le lézard s'éveille et file, étincelant,
Et près des flaques d'eau qui luisent dans l'ornière
La grenouille coasse un chant rauque en râlant.

Le chemin est très loin du bourg et des grand'routes.
Comme il est mal commode, on ne s'y risque pas,
Et du matin au soir les heures passent toutes
Sans qu'on voie un visage ou qu'on entende un pas.

C'est là, le front couvert par une épine blanche,
Au murmure endormeur des champs silencieux,
Sous cette urne de paix dont la liqueur s'épanche
Comme un vin de soleil dans le saphir des cieux,

C'est là que vient le gueux, en bête poursuivie,
Parmi l'âcre senteur des herbes et des blés,
Baigner son corps poudreux et rajeunir sa vie
Dans le repos brûlant de ses sens accablés.

Et quand il dort, le noir vagabond, le maroufle
Aux souliers éculés, aux haillons dégoûtants,

Comme une mère émue et qui retient son souffle
La nature se tait pour qu'il dorme longtemps.

(La Chanson des Gueux)

AU JARDIN DE MON CŒUR

Quand vos yeux amoureux ne me sont point moroses,
Mon cœur est un jardin plein d'œillets et de roses

Tout est joyeux, les fleurs, les couleurs, les odeurs,
Les abeilles vibrant, les papillons rôdeurs.

Les moineaux, les pinsons, les linots, les mésanges,
Tous les oiseaux grisés chantent comme des anges.

Le jet d'eau, qui gazouille aussi doux que du miel,
Semble un iris ayant pour fleur un arc-en-ciel.

Quand votre Majesté, madame, est satisfaite,
Au jardin de mon cœur tout le monde est en fête.

Mais quand vos yeux se font cruels et mécontents,
Adieu les fleurs et les oiseaux ! Adieu printemps !

Les roses, les œillets, se fanent sur leur tige.
Aucune abeille, aucun papillon n'y voltige.

Mésanges, et moineaux, et linots, et pinsons,
S'en vont loin de chez moi pour chanter leurs chansons.

Ôtant son arc-en-ciel ainsi qu'on ôte un masque,
Le jet d'eau rauque et lourd sanglote dans sa vasque.

Tant que je n'ai pas vu vos regards adoucis,
Mon cœur est un jardin tout planté de soucis.

(Les Caresses)

ÉTOILES FILANTES

Il pleut, il pleut, bergère,
Tout là-haut, tout là-bas.
La pluie est si légère
Que l'on ne l'entend pas.

Il pleut ! Cela traverse
Tout le ciel et s'enfuit.
Il pleut ! C'est une averse
D'étoiles dans la nuit.

Il pleut ! il pleut ! Peut-être
Au firmament qui dort
Un soleil vient de naître
Comme un papillon d'or.

Il pleut ! Ces étincelles
Pour nous font flamboyer
La poudre de ses ailes
Qu'il vient de déployer.

Il pleut, il pleut, mon ange !
Courons là-bas ! Je veux
De cette poudre étrange
Poudrer tes blonds cheveux.

(Les Caresses)

LES PAPILLONS

Papillons, ô papillons,
Restez au ras des sillons.
Tout au plus courez la brande :

C'est assez pour vos ébats.
Qu'allez-vous faire là-bas
Tout petits sur la mer grande ?

— Laisse-nous, décourageux !
Il faut bien voir d'autres jeux
Que ceux dont on a coutume.
Quand on est lassé du miel,
Ne sais-tu pas que le fiel
Est doux par son amertume?

— Mais des fleurs pour vos repas,
Là-bas vous n'en aurez pas.
On n'en trouve que sur terre.
Pauvres petits malheureux,
Vous mourrez le ventre creux
Sur l'eau nue et solitaire.

— Ô l'ennuyeux raisonneur
Qui met sur notre bonheur
L'éteignoir d'avis moroses !
Ne vois-tu pas que ces prés
Liquides sont diaprés
De lis, d'ceillels et de roses ?

— Papillons, vous êtes fous.
Ces fleurs-là, m'entendez-vous,
Ce sont les vagues amères
Où les rayons miroitants
Font éclore le printemps
Dans un jardin de chimères.

— Qu'importe, si nous croyons
Aux fleurs de qui ces rayons
Dorent la belle imposture !
Dût-on ne point les saisir,
N'est-ce pas encor plaisir

Que d'en risquer l'aventure ?

— Allez, vous avez raison.
Comme vous à l'horizon
Mes vœux portent leur offrande.
Poètes et papillons,
Partons en gais tourbillons,
Tout petits sur la mer grande.

(La Mer)

OISEAUX DE TEMPÊTE

Quand la mer esc douce aux régates,
On n'y voit que des goélands,
Qui planent, paresseux et lents,
Chatoyants comme des agates.

Les poissons morts et les morgates
Vont à ces pêcheurs indolents.
Mais il faut l'orage aux élans
Des albatros et des frégates.

Car, pour ces fous, la volupté,
C'est de fouetter le vent dompté
Et la vague qui se démène.

Ainsi les grands cœurs arrogants
Ne sortent de la foule humaine
Qu'aux heures troubles d'ouragans.

(La Mer)

HALLALI

Ô gouttes de mon sang, voilà donc votre histoire
Et les chansons que vous chantez !

Va, sang de mes aïeux, vieux sang blasphématoire.
Sang des gueux, sang des révoltés,
Tes leçons dans mon cœur ne resteront pas vaines,
Brave sang toujours en éveil
Dont le flot vagabond aime à jaillir des veines
Pour montrer sa pourpre au soleil !
Je veux aussi, je veux comme vous, mes ancêtres,
Vivre debout sur l'étrier,
Pousser ma charge, et dans la bataille des êtres
Ouvrir mon sillon meurtrier.
En ce temps où le vent des folles aventures
Ne souffle plus dans nos poumons,
Je n'irai pas chercher les victoires futures
A travers les vaux et les monts ;
Mais dans l'intelligence humaine ensemencée
D'un tas de mots intimidants,
Je lancerai les noirs chevaux de ma pensée,
Ventre à terre et le mors aux dents ;
Et malgré les fourrés obscurs pleins de racines,
Les fondis où l'on disparaît,
Les étangs croupissants aux plantes assassines,
Malgré tout fouillant la forêt,
J'y donnerai la chasse à la bête hagarde
Qu'elle cache en ses antres verts,
Afin de lui plonger au cœur jusqu'à la garde
Le clair yatagan de mes vers.
O Dieu, jusqu'à présent, dans les mythologies,
Parmi les avatars passés,
A te mettre en lambeaux mes mains se sont rougies:
Mais pour moi ce n'est pas assez.
Ce qu'il faut à ma haine, à ma vengeance entière,
A mes blasphèmes triomphants,
Ce n'est pas seulement ton corps fait de matière
Par les hommes encore enfants ;
C'est la chair de ta chair, c'est l'âme de ton âme,
Ton concept enfin dégrossi,
Moins palpable que l'air, plus subtil que la flamme,

Et que je veux tuer aussi.
Par le respect des lois, l'amour de la Nature,
Le culte de notre raison,
C'est toi, c'est toujours toi qui dans notre pâture
Mets l'Absolu comme un poison.
En vain les Dieux sont morts ; le dernier agonise ;
Toi, tu demeures immortel.
En se divinisant l'homme te divinise,
Et son orgueil te sert d'autel.
Mais moi, je ne sais pas ces lâches défaillances.
Suivant ma route jusqu'au bout,
Ces cultes, ces respects, ces amours, ces croyances
Qui dans nos cœurs restent debout,
J'éteindrai leurs lueurs, suprêmes girandoles
Des vieux temples abandonnés.
Hurrah! Pour l'hallali des dernières Idoles,
Fanfares des aïeux, sonnez !
Ô sang des Touraniens qui bous dans mes artères,
Sang des révoltés, sang des gueux,
Comme à travers les champs, à travers les mystères
On peut prendre un galop fougueux !
Taïaut ! taïaut ! Voici le troupeau des Idées
Qui fuit effaré devant nous.
Taïaut! taïaut! Que nos montures débridées
Aient la tête entre leurs genoux !
Hardi ! Traversons tout, le taillis, la clairière,
Sautons les rus, les chemins creux !
Plus vite, et sans jamais regarder en arrière !
Ceux qui tombent, tant pis pour eux !
Hallali ! hallali ! Quand la bête forcée
Sera morte, le ventre ouvert,
Alors enfin, ô noirs chevaux de ma pensée,
Je pourrai vous remettre au vert ;
Alors, à ciseler des bijoux de vitrine
J'emploierai mon clair yatagan ;

Alors, ô sang cruel qui fis dans ma poitrine

Passer ce souffle d'ouragan,
Ô vieux sang des aïeux, du sang de la curée
Je serai pour toi l'échanson,
Et je t'en ferai boire une pleine verrée
Pour te payer de ta chanson !

(Les Blasphèmes)

MADAME ALPHONSE DAUDET

(JULIA ALLARD)

1849

L A vie de M^{me} Julia A. Daudet tient presque tout entière dans les œuvres de son mari. Jamais femme n'a su mieux porter un nom illustre. Elle a sa part, volontairement discrète, dans la gloire du célèbre romancier. Pourtant, sa personnalité subsiste à travers ce rayonnement, et si, en plus d'un endroit de ces romans fameux, il n'est pas impossible de distinguer la touche d'une main féminine, la femme a su néanmoins demeurer elle-même dans les livres quelle a signés. Ses articles critiques, ses pensées, ses souvenirs d'enfance, témoignent d'un esprit original. Elle a une vision particulière des êtres et des choses, qu'elle traduit en une langue nuancée à l'infini. Fille et femme de poètes, elle est poète aussi. Parmi ses Impressions de Nature et d'Art elle a jeté, comme des fleurs entre les pages, des vers d'une grâce triste, d'une couleur fine, d'une facture minutieuse et savante, délicatement ouvragés. Ces courts poèmes, de forme et de sentiment très modernes, semblent faits pour être recueillis dans une Anthologie.

Les œuvres de M^{me} A. Daudet ont été publiées par les éditeurs Charpentier et Charavay.

José-Maria de Heredia.



M^{me} ALPHONSE DAUDET

M^{me} ALPHONSE DAUDET

Je voudrais écouter les sons, voir les clartés,
Au hasard du grand air qui flotte, luit et vibre,
Sans les croire, un seul jour, dans l'espace arrêtés ;
Que toute leur magie immortelle fût libre !

Que la chaleur nous vînt d'astres inaperçus;
Je voudrais ignorer les oiseaux et les roses.
Car les couchants éteints laissent les yeux déçus ;
L'effet succombe à la fragilité des causes.

Ô court printemps, formé de tous les infinis,
L'encens que tu répands a des coupes trop frêles ;
Ton chant triomphal tient aux pailles de tes nids ;
Tes rayons ont l'éclair vif et fuyant des ailes.

Et je sais d'où nous vient ce regret solennel
De jours furtifs, d'étés finis, de fleurs fanées,
La lumière, le son, le parfum éternel
À ce qui meurt ayant livré leurs destinées !

À MON FILS

Sous le grand frêne en éventail,
Que le soleil dore et paillette,
J'ai brodé du plus fin travail
Tout le tour d'une collerette.

Au poids des écheveaux usés
J'avais mesuré ma pensée,
Sereine entre les fils brisés
Et chaque fois recommencée.

Aussi le feuillage menu,
Les points nombreux de la fleur plate
Gardent mon rêve retenu
Tout blanc parmi la toile mate.

Que l'enfant qui joue au soleil,
A la douceur de sa parure,
De l'été chantant et vermeil
Reconnaisse la chaleur pure,

Le charme d'un jour bien rempli,
Des heures longues écoulées,
Avec la hâte de l'oubli,
Sur le sable uni des allées.

Maintenant que j'ai terminé,
Tout autour de moi s'éparpille,
Noué, cassé, disséminé,
Le fil tombé de mon aiguille.

Je voudrais que, faisant son nid,
Un oiseau prévoyant ramasse
Ces brins de mon travail fini,
Aux siens les tresse et les enlace,

Comme un lien souple et léger,
Entre le duvet et la mousse,
Juste assez fort pour protéger
L'aile impatiente qui pousse.

PENSÉE D'HIVER

LE givre étincelle en étoiles blanches
Sur la vitre où luit le matin changeant,
Et brode de fleurs et de folles branches
Un tissu moiré d'opale et d'argent.

Et l'on peut rêver, les fenêtres closes,
Tant le jour paraît lumineux et clair,
Tant ce léger voile a de teintes roses,
Qu'Avril passe et chante aux plaines de l'air.

Mais qu'un seul rayon, près de la gelée,
Répande l'éclat d'un ardent flambeau,
Aussitôt se fond la trame étoilée,
Rien n'en reste plus que des gouttes d'eau,

Qui coulent alors, froide et lente pluie,
Sur la vitre terne, et l'on peut revoir,
Dans le ciel d'hiver, la mélancolie
Errer vaguement sous son crêpe noir.

Ainsi plus d'une âme, entre elle et la vie,
Étend comme un voile aux doux reflets blancs
Le rêve, et se met à songer, ravie,
Que tout resplendit sous ces plis tremblants.

Mais, un jour, subite et vive étincelle,
Passe un clair rayon de réalité,
Et l'illusion se fond et ruisselle,
Couvrant de pleurs froids le cœur attristé.

PARIS

Le soleil, qui se glisse entre les toits des villes,
Rayé d'ombre comme aux barreaux d'une prison,
Disperse sa grandeur et sa gloire inutiles
Pour faire à chaque rue un étroit horizon.

Il court avec la roue active des voitures,
Avec l'eau des ruisseaux, le travail des faubourgs,
Et, le soir, au fronton blanc des architectures,
Il pâlit et s'efface en remontant toujours.

Qui songe, en le voyant, aux couchants pleins de flammes,
Aux saisons qu'il entraîne et mesure en clarté ?
Le printemps se devine aux toilettes des femmes,
Sous leur éventail bat le souffle de l'été.

Le ciel paraît si haut qu'on le regarde à peine,
Ainsi qu'un océan toujours inexploré,
Dont la tempête reste invisible et lointaine,
Sans qu'un regard rêveur s'y soit aventuré.

Il pleut ; la neige étale une blanche étendue,
Le vent passe emporté dans un magique accord,
La nature au niveau des yeux est descendue,
Mais fragile, amoindrie aux effets d'un décor.

Et c'est ainsi, fleurs en bouquets, branches coupées,
Fruits détachés de l'arbre avant que d'être mûrs,
Qu'elle suit le sillon des villes occupées
Sur le pavé stérile et dans l'ombre des murs.

Aussi, comme ces fleurs errantes dans la rue
Tiennent par leur racine à quelque sol lointain,
La pensée, au hasard des foules apparue,
Garde d'un souvenir le contour incertain.

L'air subtil, où tout brille en un jour et s'efface,
D'un singulier éclat la colore en passant,
Mais c'est au fond des bois qu'il faut chercher la place
Où l'esprit la reçut du silence puissant.

Je voudrais revivre ma vie,

Jour par jour, avec la raison
D'une intelligence asservie,
Que ne tente plus l'horizon ;

Relire tout entier mon livre,
Sans me hâter et sans frémir,
De la page où l'on se sent vivre
À celle où l'on se voit mourir.

Plus d'attente ni de surprises,
Et les bonheurs sans lendemain,
Feuilles roses au revers grises,
Ne feraient pas trembler ma main.

ALBERT DELPIT

1849

ALBERT DELPIT, né en 1849 à la Nouvelle-Orléans, fit, comme garde mobile, la campagne de 1870, et écrivit, au jour le jour, de petits poèmes dun caractère patriotique, qu'il réunit plus tard sous le titre de *L'Invasion*. Depuis lors, il a donné *Les Dieux qu'on brise*, recueil de vers d'une inspiration fort élevée, qui, ainsi que le précédent, fut couronné par l'Académie française, et il prépare *Jeanne la Pucelle*, épopée dans laquelle il glorifie avec une grande sincérité de sentiment notre héroïne nationale.

Bien qu'ayant beaucoup plus produit comme romancier et auteur dramatique que comme poète, M. Albert Delpit a sa place marquée dans toute Anthologie par ses chants pleins d'entrain et de vigueur.

Ses œuvres poétiques, publiées d'abord chez divers éditeurs, ont été rééditées, avec ses romans et ses pièces de théâtre, par Paul Ollendorff.

A. L.

LE SERGENT

'ÉTAIT un vieux sergent des guerres d'Italie

Un de ceux que la mort pendant trente ans oublie
Et laisse tristement blanchir sous le galon.
Un biscaïen avait fracassé son talon,
Et deux balles trouaient les os de sa mâchoire.
Il mourait seul, tout seul, sans rien, même sans gloire.
Ses lèvres remuaient, mais il ne parlait pas.
— « Eh bien ! comment est-il ? dis-je au major.
— Très bas.
Pauvre diable ! Il n'a pas cinq minutes à vivre. »

Je regardai : son œil terne semblait me suivre ;
Un frisson secouait son corps à demi nu.
Puis soudain, comme au bruit d'un tambour inconnu,
Je vis ses yeux éteints qui se gonflaient de larmes :
Et, se dressant d'un bond sur le lit, au port d'armes,
Dans le raidissement de son suprême effort,
D'une voix claire il dit : « Présent ! »
Il était mort.

(L'Invasion)

CHANSON

I

Petit pioupiou,
Soldat d'un sou,
Qu'as-tu rapporté de Crimée ?
C'était le temps où notre armée,
Toujours sans trêve ni repos,
Portait à travers la fumée,
Troués de balles, nos drapeaux !
Mais de ces vingt champs de victoire,
Où l'aigle ardent prenait son vol,
Qu'as-tu rapporté pour ta gloire ?

— J'ai rapporté Sébastopol.

II

— Petit pioupiou,
Soldat d'un sou,
Qu'as-tu rapporté d'Italie ?
C'était le temps de la folie,
Nous nous battions comme des preux.
À quoi bon ? Comme on vous oublie,
Quand viennent les jours malheureux !
Mais de ces vingt champs de victoire
De nos frontières à l'Arno,
Qu'as-tu rapporté pour ta gloire ?

— J'ai rapporté Solférino.

II

— Petit pioupiou,
Soldat d'un sou,
Qu'as-tu rapporté d'Allemagne ?
C'était le temps où la campagne
De notre pur sang s'arrosa :
La Guerre ayant pris pour compagne
La Déroute, nous écrasa.
Mais de l'invasion infâme
Qui t'assombrissait l'avenir,
Qu'as-tu rapporté dans ton âme ?

— J'ai rapporté le souvenir.

(Les Dieux qu'on brise) LA CHANSON DES ROUTIERS

En route, en route,
Faisons gaîment le dur chemin !
Nos lances que l'Anglais redoute
Sont au repos jusqu'à demain !

En route, en route !
Nous ne voulons pas d'autre joute,
Qu'avec les pâtés dans leur croûte
Plus dure qu'un vieux parchemin !
En route, en route !

C'est ainsi que chantaient les hardis compagnons
Qui s'en allaient combattre Anglais et Bourguignons.
Tous ceux que le pillage ou la bataille entraîne
Franchissaient, nuit et jour, les marches de Lorraine ;
Routiers, archers de Flandre au buffle en cuir noirci,
Francmuseaux, qui jamais ne demandaient merci ;
Et les vieux chevaliers de la première guerre,
Ceux-là que les Anglais avaient battus naguère,
Les rudes compagnons de monsieur Duguesclin ;
Et tous ceux qui voyant la France à son déclin,
Prête à choir, comme un fruit dont la chair est trop mûre,
Avaient pour la sauver réendossé l'armure.
Dans le pays, glacé du cœur jusqu'au cerveau,
C'était l'éclosion d'un sentiment nouveau :
Un espoir encor vague illuminait les âmes ;
Et tous, nobles, vilains, vieillards, enfants et femmes,
Aimaient mieux de leurs mains se creuser des tombeaux
Que de voir le pays s'en aller par lambeaux.
À table, à table !
L'Angélus sonne au vieux beffroi !
La guerre est chose supportable,
Et qui n'inspire aucun effroi !
À table, à table !
Pourvu qu'un guerrier respectable
Puisse boire du vin potable
Digne de monseigneur le roi !
À table, à table !

Jamais n'avait coulé plus de vieux sang gaulois
Depuis les temps maudits des deux premiers Valois.
Personne n'osait plus énumérer le compte

De ces jours, dont le nom faisait pâlir de honte !
La faim exterminait des villages entiers ;
La cruelle Azincourt recommençait Poitiers ;
Paris dompté, cachant sa haine héréditaire,
Subissait les couleurs d'Henri Six d'Angleterre !
C'était la fin. Sans cour, sans argent, sans amis,
Tel qu'un mort sur lequel le drap sinistre est mis,
Charles Sept, fils sans mère et seigneur sans royaume,
De province en province errait comme un fantôme
Et croyait à jamais dans l'ombre évanouis,
Les destins du dernier des fils de saint Louis !

En marche, en marche !
Nous sommes gens de haut renom !
Nos aïeux naviguaient dans l'arche
Où flottait déjà leur pennon !
En marche, en marche !
Et s'il n'est un vieux patriarche,
Chacun doit, de Reims à Luzarche,
Joindre notre Sire à Chinon.
En marche, en marche !

De Marmande à Bordeaux, de Rouen à Calais,
Pas un pouce de sol qui ne fût pas Anglais !
Leur intraitable orgueil regardait comme sienne
La terre où, cinq cents ans, grandit la Gaule ancienne !
Et saint Louis, le roi clément aux malheureux,
Philippe-Auguste, Jean, Charlemagne et ses preux,
Sous qui la France était si dure à ses voisines,
Charles Martel, vainqueur des hordes sarrazines,
N'avaient tant illustré les trois fleurs de lis d'or
Que pour léguer leur trône au beau-fils d'un Tudor !
D'où viendrait, parmi tant de gloires obscurcies,
Le salut qu'annonçaient les vieilles prophéties ?
La Vierge, que depuis des siècles très lointains
Le pays attendait pour changer ses destins ?

En selle, en selle !

Vite le pied dans l'étrier !
Varier, que l'avoine ruisselle
Dans l'auge de mon destrier !
 En selle, en selle !
Je veux gagner une escarcelle,
Où l'or des Anglais étincelle
Comme un fer d'arbalétrier.
 En selle, en selle !

(Jeanne la Pucelle)

LOUIS TIERCELIN

1849

L OUIS TIERCELIN, né à Rennes en 1849, a débuté dans la poésie par deux comédies : *L'Occasion fait le Larron* (1867) et *L'Habit ne fait pas le Moine* (1868). Quelques mots de M. Leconte de Lisle lui indiquèrent la voie qu'il avait à prendre, et ce fut M. José-Maria de Heredia qui, sur des sonnets patiemment retouchés, lui apprit à faire le vers.

En 1873, M. Tiercelin publia son premier volume de vers, *Les Asphodèles*, œuvre qui, a dit un critique, « est éclos dans l'atmosphère très catholique de l'ancienne famille bretonne à laquelle appartenait le poète, et qui est comme le pur reflet de ses impressions premières. » Il a donné ensuite deux autres recueils : *L'Oasis* (1880), où il s'est montré profondément tendre et humain, et *Les Anniversaires* (1887), qui révèlent une réelle puissance poétique et une grande souplesse de rythme.

M. Tiercelin a fait représenter plusieurs comédies en vers, parmi lesquelles on doit citer : *Un Voyage de Noces* (1880) et *Corneille et Rotrou* (1884), qui ont été jouées à l'Odéon. Il est, en outre, l'auteur d'un poème intitulé *Primevère* (1881), de *Stances à Corneille* (1882) récitées à la Comédie française, et du *Rire de Molière* représenté au même théâtre (1888).

Les œuvres de M. Tiercelin ont été publiées chez A. Lemerre et chez A. Savine.

A. L.

L'AMOUR CACHÉ

P ENDANT un mois je l'ai suivie
Ainsi que font les amoureux ;
Rêveur dans les sentiers ombreux,
De ce bonheur j'ai fait ma vie ;
J'avais l'âme triste et ravie :
Pendant un mois je fus heureux.

Son grand œil brun qui s'effarouche
Dort à l'abri des longs cils noirs ;
Dans l'ignorance des espoirs,
Le sourire attriste sa bouche,
Et sur ce marbre l'homme louche
Viendra briser ses encensoirs.

Je ne sais quel charme, un mystère
L'enveloppe avec majesté ;
Son air plein de naïveté
Force les aveux à se taire,
Et l'on voudrait baiser la terre
Où son pied semble épouvanté.

Bien souvent j'ai dit à mes lèvres :
« Vous parlerez ! » Ce fut en vain.
Timide en cet amour divin
Et dédaignant les aveux mièvres,
Mon cœur a contenu ses fièvres :
Le torrent se creuse un ravin.

Si son âme comme une lyre
N'a pas vibré sous mon regard ;
Si je lui semble un fou hagard
Dont nul n'a compris le délire,
Poète qu'on ne saurait lire
Et qu'on repousse sans égard...

Si mon rêve est une chimère !
— Je veux la suivre sans dessein.
Sa vue est un breuvage sain.
Où je boirai la joie amère
D'un amour, bonheur éphémère,
Que je veux cacher en mon sein.

(Les Asphodèles)

L'AUMÔNE

LE lourd soleil de juin a brûlé les campagnes.
Le torrent qui tombait du sommet des montagnes,
Brisant les fleurs, broyant les arbres dans son choc,
Ouvre, comme une plaie énorme dans le roc,
Son gouffre desséché plein de débris informes.
Le ruisseau dont les eaux baignaient le pied des ormes
Et qui courait, avec un murmure confus,
Frais et clair, à l'abri des vieux saules touffus,
Montre à présent son lit de sable triste et vide.
Le chemin est ardent et le champ est aride.
On voit les blés jaunis sécher sans être mûrs.
Les fauves, par milliers, cherchent l'abri des murs,
Épouvantés de voir la forêt sans ombrage.
Les oiseaux étonnés s'appellent ; avec rage,
Inquiets, vainement implorent-ils du bec
La terre dévastée et la fontaine à sec.
Les reptiles brûlés par la chaleur du sable

Sont saisis d'un effroi vague, indéfinissable ;
Ils n'osent plus sortir. Le troupeau haletant
Regarde avec stupeur les vases de l'étang
D'où s'élève un brouillard épais et délétère.
Partout la sécheresse a fait fendre la terre.
Adieu les verts taillis ! Adieu les gazons frais !
Adieu, paix des vallons ! mystère des forêts !
Le soleil a fané les fleurs, flétri les mousses ;
La nature n'a plus de perspectives douces,
Et, dans ce flamboiement de la terre et des cieux,
L'homme ne trouve plus où reposer ses yeux.
La soif et le murmure ont contracté sa bouche ;
Il est découragé, morne, sombre, farouche ;
Il respire, mêlés dans un air lourd et chaud,
La poussière d'en bas et les rayons d'en haut ;
Et du triste univers, comme du fond d'un gouffre,
Un cri monte incessant : « Seigneur, la Terre souffre ! »
Le Seigneur répondit : « Je vais faire pleuvoir
Sur la terre assez d'eau pour remplir l'abreuvoir,
Le ruisseau, le torrent, l'étang, le lac, le fleuve,
Pour vêtir les forêts d'une ramure neuve,
Pour faire reverdir les vallons et les prés.
Je veux calmer la soif de ces désespérés
Qui souffrent, quel que soit le nom dont on les nomme.
Je veux, sur le reptile aussi bien que sur l'homme,
Sur l'humble et l'orgueilleux, verser le même don.
Je suis la Récompense et je suis le Pardon.
Je veux que le bienfait étouffe le blasphème,
Que l'ignorant haineux me connaisse et qu'il m'aime ;
Je veux gagner son cœur par la souffrance aigri,
Afin qu'il soit à moi quand je l'aurai guéri.
Je veux que le bonheur apaise et sanctifie
Tout ce qui se révolte et ce qui se défie,
Et, réconciliant tous les êtres entre eux,
Que la fraternité de l'univers heureux,
Comme un parfum d'encens, monte jusqu'à mon trône. »

Ô frères, c'est ainsi que doit tomber l'aumône.

(L'Oasis)

LE PETIT ENFANT

I l jouait, le petit enfant
Aux blanches mains, aux lèvres roses ;
Ignorant nos soucis moroses,

Il jouait, le petit enfant.
Joyeux, candide et triomphant,
Sur le tapis couvert de roses,
Il jouait, le petit enfant
Aux blanches mains, aux lèvres roses.

Il dormait, le petit enfant,
Dans son berceau de mousseline.
Fleur fatiguée et qui s'incline,
Il dormait, le petit enfant.
Et la mère, en le réchauffant,
Le berçait d'une voix câline,
Il dormait, le petit enfant,
Dans son berceau de mousseline.

Il vivait, le petit enfant,
Heureux et rose à faire envie,
Front radieux, âme ravie,
Il vivait, le petit enfant.

Le père faisait pour sa vie
De beaux rêves que Dieu défend.
Il vivait, le petit enfant,

Heureux et rose à faire envie.

Il est mort, le petit enfant ;
Il s'est envolé vers les Anges.
Avec des sourires étranges,
Il est mort, le petit enfant.
Il est mort, et le cœur se fend
Devant ce linceul fait de langes.
Il est mort, le petit enfant ;
Il s'est envolé vers les Anges.

(L'Oasis)

UNE NUIT AU GRAND BÉ
FRAGMENT
L'OMBRE

Les Rois sont morts ! Les Dieux meurent ! Le doute immonde
S'étend comme un déluge effrayant. Tout périt !
Quel sera l'avenir ? Nul ne le sait ! L'esprit
N'ose prévoir le sort qui sera fait au monde !

Heureux âge où la Terre était soumise aux Cieux,
Où les hommes, en proie aux forces naturelles,
Dans les champs ravagés ou fertiles par elles,
Les vénéraient, pasteurs calmes ou soucieux.

Temps heureux où la foi de Rome et de la Grèce
Vivait pour le croyant dans le marbre et l'airain,
Où les dévots du culte impudique ou serein
Faisaient fumer l'encens et flamboyer la graisse ;

Où Carthage adorait, monstres de jaspe et d'or,
Ses Molochs constellés de sanglantes écumes ;
Où les Esprits parlaient sous le trépied de Cumes,
Dans le temple d'Éphèse et les antres d'Endor !

Temps heureux ! Aux forêts de la Scandinavie,
Quand le Scalde allumait la flamme du bûcher,
Par essaims, les guerriers y venaient se coucher,
Radieux dans l'espoir d'une seconde vie.

Et le Gaulois, fidèle au Dieu des jeunes ans,
Sous les soleils d'amour ou les vents de colère,
Chantait le Tout-Puissant terrible et tutélaire !
Heureux âge ! Les Dieux étaient partout présents.

Qu'importe que d'un bloc de pierre ou d'un tronc d'arbre
Les Dieux fussent tirés ! L'idéal radieux
Transfigurait l'idole, et la splendeur des Dieux
Rayonnait par la foi sur le bois ou le marbre.

Qu'on les nommât Iavhé, Mars, Osiris, Junon,
Hu, Tanit ! Que le Dieu, là triple, ailleurs unique,
Fût chanté dans un hymne ou védique ou runique ;
Qu'importe leur essence et qu'importe leur nom !

On adorait ! Le monde affamé de mystère
Vivait dans le respect des Maîtres surhumains,
Et la foule croyait au Ciel fait de ses mains,
Dans l'immense désir de comprendre la Terre !

Et les Dieux pullulaient, tant le peuple ingénu
Multipliait partout leurs naïves images !
Les temples regorgeaient de prêtres et de mages ;
Le culte cherchait Dieu, même dans l'Inconnu !

Jésus vint, renversant les idoles d'argile,
Offrant la loi d'amour à l'univers surpris,
Et séduisant les cœurs et charmant les esprits
À la pure clarté de son doux Évangile.

« Aimez-vous, » disait-il, et du haut de sa croix,
Ouvrant ses bras divins au monde qu'il appelle,

Jésus laisse tomber sur la haine rebelle
Une fraternité de devoirs et de droits.

La sainte Égalité que le bon Maître crée
A triomphé bientôt ; pour le Christ tout-puissant
Les martyrs ont donné leur vie, et dans leur sang
Aussitôt germera la liberté sacrée.

Et le Monde est à Dieu ! Les doutes résolus
S'effacent. Cette vie apparaît comme épreuve,
Et le déshérité qui blasphémait s'abreuve
À l'immortel espoir du Règne des Élus.

Le pauvre est consolé, le mourant se résigne ;
Celui qu'on persécute est encore joyeux ;
La revanche du Ciel éclaire tous les yeux,
Et la douleur calmée a la croix pour insigne.

(Les Anniversaires)

HIPPOLYTE BUFFENOIR

1849

H YPPOLYTE-FRANÇOIS BUFFENOIR, né à Vougeot (Côte-d'Or) en 1849, a débuté dans les lettres par un volume de vers ayant pour titre : *Les premiers Baisers* (1876). Il a publié ensuite successivement : *Les Allures viriles* (1880), *La Vie ardente* (1883), *Cris d'Amour et d'Orgueil* (1887), et à chacune de ces publications son tempérament poétique s'est affirmé avec une nouvelle force.

« Ce qui caractérise le talent de M. Buffenoir, dit un critique, c'est un vif sentiment des beautés de la nature, une rare élégance dans le style, un don vraiment remarquable pour peindre les tendresses du cœur, les mélancolies et les tourments de la pensée, les plaisirs de l'esprit, en un mot la vie supérieure des âmes délicates et choisies. »

Suivant la trace des grands maîtres, ce poète chante la femme, les fleurs, les bois, les champs, la jeunesse et la liberté. L'idée de justice le hante. L'influence de Théocrite, d'Horace et de Lucrèce se fait sentir aussi chez lui, mais son originalité n'en est point atteinte, et il a bien sa note personnelle parmi les poètes contemporains.

En prose, M. Buffenoir a publié *Les Drames de la place de Grève*, roman ayant un cadre historique ; *Robespierre, aperçus sur la Révolution* ; *Les bons Moments, récits et impressions* ; *Un Séjour à Palerme, notes sur la Sicile*, ainsi que deux autres romans intitulés : *Le Député Ronquerolle* et *Sœur Marie la Blanche*.

Les œuvres poétiques de M. Buffenoir ont été éditées par Jouaust, Dentu et A. Lemerre.

A. L. LE SOLEIL ET L'HOMME

I

Ainsi donc, tout se meut, la terre et les planètes ;
Et le Soleil lui-même, Herschel l'a démontré,
S'avance incessamment dans l'éther azuré,
Comme on y voit parfois voyager les comètes.

La terre autour de lui tourne en se réchauffant :
Le voyant de si loin, notre regard débile
Le contemple, l'admire, et le croit immobile,
Tandis qu'au fond des deux il marche triomphant.

Il marche ! Il est poussé par la loi générale
Qui met en mouvement les mondes infinis,
Et par l'attraction les maintient réunis,
Sans qu'ils puissent quitter leur route sidérale.

Mais quel chemin parcourt, là-haut, l'astre géant
Qu'autrefois adorait l'humanité naissante ?
Quelle courbe décrit sa marche incandescente
Dont la clarté féconde a vaincu le néant ?

Vers quel point lumineux et précis de l'espace,
Vers quel globe de feu se sent-il entraîné ?
À quelque autre soleil est-il subordonné,
Ou suit-il, un moment, une force qui passe ?

Herschel ne l'a pu dire, et d'autres après lui
Ont vainement cherché la loi de son orbite.
Il se meut, rien de plus ! Et la terre, petite,
Ne sait que tressaillir quand ses rayons ont lui !

II

Ô Soleil, n'es-tu point, en ta course inconnue,
Le symbole effrayant de nos tristes destins ?
— Quelle route est fixée à nos pas incertains,

Et quel but atteindra leur marche continue ?

Inquiets, nous allons dans l'immense univers,
Usant à son contact nos forces créatrices,
Esclaves des saisons, et soumis aux caprices
Des printemps enchantés et des mornes hivers.

Nous ignorons la loi qui pèse sur nos têtes,
Qui berce nos instincts et nos sensations,
Qui transforme nos jours en superbes conquêtes,
Ou fait d'eux un tissu de désillusions.

Ah ! nul Herschel encor n'a trouvé la formule
Des mouvements cachés dans le cœur des mortels,
Soit qu'ils viennent baiser le marbre des autels,
Et qu'une ardente foi les presse et les stimule;

Soit qu'ils restent debout, impassibles et froids,
Sans malédiction comme sans espérance;
Soit qu'enfin, se drapant dans leur indifférence,
Ils végètent obscurs sans devoirs et sans droits !

Où donc aboutiront nos ivresses si brèves ?
Vers quel astre éclatant s'envolent nos amours ?
— L'Idéal entrevu nous échappe toujours,
Et notre bien suprême est un amas de rêves !

Tu brilles, ô Soleil, de la même clarté
Qui frissonna longtemps à ta première aurore !
Tu ne décroîs jamais, et tes rayons encore
Ont de tes premiers feux la douce intensité.

Tu gardes sans faiblir l'éternelle jeunesse,
Et tu restes pour nous l'immuable flambeau,
Tandis que l'homme, hélas ! avant même qu'il naisse,
Est voué par la mort à la nuit du tombeau !

(Cris d'Amour et d'Orgueil)

DEVANT UN VIEUX BRONZE

REPRESENTANT CÉSAR

I

Dans le musée où dort superbement l'Histoire,
Je reconnus de loin le masque de César,
Et je frémis soudain, comme si plein de gloire
Le héros, revenant de gagner la victoire,
Avait été vivant et debout sur son char.

Qui ne se sentirait l'âme bouleversée
Devant ce fier regard, ce visage guerrier,
Ces traits où l'énergie est noblement tracée,
Devant ce large front, abri de la pensée,
Ceint d'un double rameau de chêne et de laurier ?

Je contemplai longtemps cette tête puissante
Où domine l'orgueil des plans audacieux,
Où rayonne une ardeur fatale et menaçante,
Où se trahit enfin la force éblouissante
Du plus grand des Romains et des ambitieux.
J'admirais ce vieux bronze arraché de la terre,
Respecté par le temps et sauvé de l'oubli ;
Et, mon avide esprit revenant en arrière,
J'évoquais les splendeurs d'une vaste carrière,
Le tragique destin par César accompli.

II

Si le nom de cet homme excite notre envie,
S'il est bon quelquefois d'interroger sa vie,
C'est qu'il fut courageux et méprisa la mort,

C'est que sa volonté ne fut qu'un long effort
Pour dompter chaque jour la fortune rebelle
Et mériter sans cesse une palme nouvelle ;
C'est qu'il osait braver le sort aventureux,
C'est qu'il aimait la gloire, et c'est qu'il fut heureux.

Il ne se borna pas à planter son épée
Dans le cœur de la Gaule, à soumettre Pompée,
Le fils de Mithridate et d'autres généraux...
Un plus noble désir tourmentait le héros :
Il voulait que son nom, afin de lui survivre.
À la postérité fût légué par un livre,
cho de ses combats, où du moins l'avenir
Irait chercher toujours son ardent souvenir. É

Et c'est là sa grandeur, sa gloire la plus pure
C'est là le monument qui résiste et qui dure !
Tout le reste a sombré dans l'immense néant,
Comme un vaisseau perdu qu'engloutit l'Océan.
Tout s'est évanoui, ses légions fidèles,
Ses hardis vétérans prenant les citadelles,
Ses envieux cachés, ses esclaves soumis,
Ses courtisans joyeux, ses rivaux, ses amis.

III

L'œuvre du conquérant, ses hauts faits militaires
Dorment ensevelis sous les ombres du temps;
Mais la ronce funèbre et les parietaires,
Ces fleurs de l'abandon, des dédains insultants,
Ô César, n'atteindront jamais tes Commentaires!

Tu savais que la tombe épargne le penseur,
Et que le pâle oubli respecte son génie :
Aussi, lorsque Brutus, sanglant triomphateur,
À ses Dieux immola ta longue tyrannie,

Tu le considéras comme un libérateur.

Tu savais que la mort illumine l'empreinte
Dont l'écrivain de race a marqué son chemin,
Et qu'il devient plus grand sous sa rigide étreinte :
C'est pourquoi noblement dans le Sénat romain
Tu tombas et mourus sans murmure et sans plainte,

Et c'est pourquoi, de loin reconnaissant César
Dans le musée ou dort superbement l'Histoire,
Je frémis tout à coup, comme si plein de gloire
J'avais vu le héros revenant sur son char,
Couronné des lauriers d'une double victoire !

(Cris d'Amour et d'Orgueil) LA TOMBE D'UN OISEAU

Sous le vivant gazon du jardin embaumé,
A l'ombre d'un rosier, l'oiseau défunt repose ;
Et là, parmi les rieurs, son corps inanimé
Lentement se transforme et se métamorphose.

Hélas ! que deviens-tu, petit être charmant
Qui voltigeais hier dans la cage dorée,
Et, dès l'aube attentif, célébrais si gaîment
Le bienfaisant retour de l'aurore empourprée !

Affectueux ami, ta grâce va passer
Dans l'arbuste fécond et les plantes écloses ;
Ton âme va revivre et va s'éterniser
Dans la séduction et le parfum des roses !

Ton svelte souvenir et tes douces chansons
Nous séduiront demain sous des formes nouvelles ;
Tu vas t'épanouir au sein des verts gazons,
Et ton rosier funèbre aura des fleurs plus belles !

Quand l'orgueilleuse mort viendra glacer mon cœur,
Et forcera ma Muse à replier son aile,

Je voudrais, comme toi, petit oiseau fidèle,
Reposer au milieu d'un parterre enchanteur.

Mon être anéanti retrouverait la vie
Dans l'arôme subtil, dans l'ombrage tremblant,
Et sentirait encor la fraîche poésie
Des rameaux pleins de sève enlacés par le vent.

Amie, en attendant le terme du voyage,
Marchons à la clarté des plus beaux de nos jours,
Et laissons retentir dans l'écho du rivage
Le chant mélodieux des naïves amours !

(Cris d'Amour et d'Orgueil)

TENDRESSE

Quand tu viendras rêver sur le banc solitaire,
Près du saule qui tremble au vent léger du soir
Sous le feuillage ému quand tu viendras t'asseoir,
Pense qu'il est quelqu'un qui t'aime sur la terre.

Que tes yeux, effleurant les nénuphars dorés,
Ne versent point de pleurs ; mais que la souvenance
De nos chers rendez-vous, par l'amour consacrés,
Chasse au loin l'amertume intime de l'absence.

Songe bien que je suis sous la ramure aussi,
Puisque en toi mon image est toujours si vivante,
Et que l'amour si pur, dont ton cœur est saisi,
Pour mes jours attristés s'alarme et s'épouvante.

Songe encore et surtout que j'ai pour toi vraiment
Une tendresse exquise, un complet dévouement,
Et que ton souvenir, autour de moi, sans cesse
Voltige, frais et doux, ainsi qu'une caresse.

(Allures viriles)

GUY DE MAUPASSANT

1850

GUY DE MAUPASSANT *est né le 5 août 1850, au château de Miromesnil (Seine-Inférieure).*

Le maître prosateur qui a écrit de si charmantes nouvelles, Marroca, Boule de Suif, L'Héritage, *a débuté dans les lettres sous une étoile heureuse. Disciple bien-aimé de Gustave Flaubert , il a gardé les belles notes réalistes du mâle écrivain normand, et, pour sa part, ce quelque chose en plus, la vie dans le dialogue et le grand art du raccourci. Comme poète, il n'a donné qu'un volume ayant pour simple titre : Des Vers. Nous en détachons plusieurs pages bien venues.*

Les œuvres de Guy de Maupassant ont été éditées par M. G. Charpentier.

A. L.

LES OIES SAUVAGES

Tout est muet, l'oiseau ne jette plus ses cris.
La morne plaine est blanche au loin sous le ciel gris.
Seuls, les grands corbeaux noirs, qui vont cherchant leurs proies
Fouillent du bec la neige et tachent sa pâleur.
Voilà qu'à l'horizon s'élève une clameur ;
Elle approche, elle vient: c'est la tribu des oies.
Ainsi qu'un trait lancé, toutes, le cou tendu,
Allant toujours plus vite en leur vol éperdu,
Passent, fouettant le vent de leur aile sifflante.

Le guide qui conduit ces pèlerins des airs
Delà les océans, les bois et les déserts,
Comme pour exciter leur allure trop lente,
De moment en moment jette son cri perçant.

Comme un double ruban la caravane ondoie,
Bruit étrangement, et par le ciel déploie
Son grand triangle ailé qui va s'élargissant.

Mais leurs frères captifs répandus dans la plaine,
Engourdis par le froid, cheminent gravement.
Un enfant en haillons en sifflant les promène,
Comme de lourds vaisseaux balancés lentement.
Ils entendent le cri de la tribu qui passe,
Ils érigent leur tête; et, regardant s'enfuir
Les libres voyageurs au travers de l'espace,
Les captifs tout à coup se lèvent pour partir.
Ils agitent en vain leurs ailes impuissantes,
Et, dressés sur leurs pieds, sentent confusément,
À cet appel errant, se lever grandissantes
La liberté première au fond du cœur dormant,
La fièvre de l'espace et des tièdes rivages.
Dans les champs pleins de neige ils courent effarés,
Et, jetant par le ciel des cris désespérés,
Us répondent longtemps à leurs frères sauvages.

DÉCOUVERTE

J'étais enfant. J'aimais les grands combats,
Les Chevaliers et leur pesante armure,
Et tous les preux qui tombèrent là-bas
Pour racheter la Sainte Sépulture.

L'Anglais Richard faisait battre mon cœur ;
Et je l'aimais, quand après ses conquêtes

Il revenait, et que son bras vainqueur
Avait coupé tout un collier de têtes.

D'une Beauté je prenais les couleurs.
Une baguette était mon cimenterre ;
Puis je partais à la guerre des fleurs
Et des bourgeons dont je jonchais la terre.

Je possédais au vent libre des cieux
Un banc de mousse où s'élevait mon trône.
Je méprisais les rois ambitieux,
De rameaux verts j'avais fait ma couronne.

J'étais heureux et ravi. Mais un jour
Je vis venir une jeune compagne.
J'offris mon cœur, mon royaume et ma cour,
Et les châteaux que j'avais en Espagne.

Elle s'assit sous les marronniers verts ;
Or, je crus voir, tant je la trouvais belle,
Dans ses yeux bleus comme un autre univers,
Et je restai tout songeur auprès d'elle.

Pourquoi laisser mon rêve et ma gaîté
En regardant cette fillette blonde ?
Pourquoi Colomb fut-il si tourmenté
Quand, dans la brume, il entrevit un monde ?

L'OISELEUR

L'oiseleur Amour se promène
Lorsque les coteaux sont fleuris.
Fouillant les buissons et la plaine,
Et, chaque soir, sa cage est pleine
Des petits oiseaux qu'il a pris.

Aussitôt que la nuit s'efface

Il vient, tend avec soin son fil,
Jette la glu de place en place,
Puis sème, pour cacher la trace,
Quelques grains d'avoine ou de mil.

Il s'embusque au coin d'une haie,
Se couche aux berges des ruisseaux,
Glisse en rampant sous la futaie,
De crainte que son pied n'effraie
Les rapides petits oiseaux.

Sous le muguet et la pervenche
L'enfant rusé cache ses rets,
Ou bien sous l'aubépine blanche
Où tombent, comme une avalanche,
Linots, pinsons, chardonnerets.

Parfois d'une souple baguette
D'osier vert ou de romarin
Il fait un piège, et puis il guette
Les petits oiseaux en goguette
Qui viennent becqueter son grain.

Étourdi, joyeux et rapide,
Bientôt approche un oiselet :
Il regarde d'un air candide,
S'enhardit, goûte au grain perfide,
Et se prend la patte au filet.

Et l'oiseleur Amour l'emmène
Loin des coteaux frais et fleuris,
Loin des buissons et de la plaine,
Et, chaque soir, sa cage est pleine
Des petits oiseaux qu'il a pris.

CHARLES GRANDMOUGIN

1850

C HARLES GRANDMOUGIN, né à Vesoul le 17 janvier 1850, appartient à cette pittoresque et robuste province de la Franche-Comté, où sont nés Charles Nodier, le philosophe Jouffroy, les peintres Jean Gigoux et Gustave Courbet. Comme plusieurs autres poètes contemporains, M. Grandmougin s'est d'abord essayé à chanter l'âpre verdure, l'originale beauté de son pays natal. Il y a souvent réussi, et certaines pièces des Siestes, certains poèmes légendaires comme La Vouivre, ont une note bien personnelle, une saveur toute locale. Il s'est également distingué dans des compositions auxquelles il a donné la forme dramatique et qui sont généralement empruntées aux traditions du passé. Parmi ces dernières, nous citerons : Orphée, Caïn, Prométhée. Ses principaux volumes de vers, outre les drames précédents, sont : Les Siestes (1874), Nouvelles Poésies (1880), Les Souvenirs d'Anvers (1881), Poèmes d'amour (1884), Rimes de combat (1886), À pleines voiles (1888). Dans tous, la langue est sonore, le rythme savant, la couleur vive, le sentiment vrai, avec une facilité qui permet au poète de traiter artistement les sujets les plus divers.

Les œuvres de M. Charles Grandmougin ont été publiées chez Fischbacher, chez Calmann Lévy et chez A. Lemerre.

ANDRÉ THEURIET.

LE RETOUR

Quand, après une longue absence, on doit revoir

Celle à qui l'on pensait tristement chaque soir
Et qu'un amour trop grand faisait parfois maudire,
On pense qu'on aura bien des choses à dire,
Qu'on se rappellera tous ses moindres ennuis,
Tous ses pressentiments, les songes de ses nuits,
Le tourment qui précède une lettre espérée ;
Et, lorsqu'on est enfin près de son adorée,
On est muet, le cœur palpite à se briser,
Et toute l'éloquence expire en un baiser.

(Les Siestes)

LA CHANSON DES MOUCHES

Seules : tout repose.
La cuisine est close :
Disons,
Par bandes errantes,
Mille susurrantes
Chansons.

Par un volet de la fenêtre
Glisse un clair rayon de soleil ;
Il nous picote, il nous pénètre :
Tout se tait, restons en éveil.

Été qui flamboie,
Sois par notre joie
Fêté ;
Dans sa clarté blonde
Menons notre ronde
D'été !

Zon ! zon ! La vieille ménagère
Cueille les prunes dans son clos :
Zon! zon! Notre troupe légère
Bruit au logis en repos !

Dans un coin, la chatte
S'endort sur la patte
Du chien :
L'un dort en silence,
Et l'autre ne pense
À rien !

Le nez de la chatte est tout rose,
Et celui du chien est tout noir :
Zon ! zon ! Que chacune s'y pose
Pour irriter leur nonchaloir !
Agitant l'oreille,
La chatte sommeille
Rêvant :
Croyant qu'il nous happe,
Le vieux chien attrape
Du vent !

Zon ! zon ! Vibrons, laissons-nous vivre,
Et, sous le plafond enfumé,
Autour des bassines de cuivre,
Voltigeons sur le rythme aimé !
La noire araignée
Demeure éloignée
D'ici :
Un balai fidèle
Prend constamment d'elle
Souci !

Pendant le bal, tout ce qu'on aime
Se trouve au bahut mal fermé :
Le beurre en mottes et la crème
Et le miel, régal embaumé !

Les plaisirs du monde
Sont pour notre ronde

Aisés :
Longues rêveries,
Danse et sucreries,
Baisers !

Quand par la fenêtre on nous chasse,
Nos essaims effarés et prompts
Tournent un instant dans l'espace,
Et par la porte nous rentrons.

Zon ! zon ! Tout repose.
La cuisine est close :
Disons,
Par bandes errantes,
Mille susurrantes
Chansons !

(Nouvelles Poésies) À LA FRANCHE-COMTÉ

Pays de la verdure intense et des eaux vives,
Du vieil esprit gaulois et des joyeux convives,
Province où mon premier amour fut abrité,
Sol d'où montent aux cieux des rocs aux belles lignes,
Où poussent les sapins, où mûrissent les vignes,
Je t'aime, ô ma Franche-Comté !

J'ai souffert dans Paris, comme un damné du Dante,
Tous les étouffements de la saison ardente,
Pareil aux fleurs sans eau que brûle un vent d'été,
Et j'aurais tout donné, boulevard et banlieue,
Pour un de tes sentiers près d'une source bleue,
Fraîche et libre Franche-Comté !

J'ai vu sur l'Océan terrible que j'adore
Les pourpres du couchant, les roses de l'aurore;
J'ai salué, debout, son grand bruit indompté;
Mais, parmi les splendeurs de la plus belle plage,
Dans un coin de mon cœur j'entendais ton langage,

Ma lointaine Franche-Comté !

Et lorsque par la mort ma bouche sera close,
Il faut que dans ton sein ma dépouille repose,
O terre où ma jeunesse errait en liberté,
Et qu'un de tes rosiers sur ma tombe fleurisse,
Ô ma superbe amie, ô ma vieille nourrice,
Ma fidèle Franche-Comté !

(Nouvelles Poésies) LE RÊVEUR

Adolescent drapé dans ta mélancolie,
Parfois morne, parfois fiévreusement rieur,
Rêveur aux cheveux noirs dont la face pâlie
Trahit depuis longtemps l'orage intérieur,

Toi qu'ont rendu jaloux les hommes de génie,
Qui brûles de porter l'auréole comme eux,
Toi qui souffres partout, craignant que l'on te nie,
Fier enfant qui voudrais te réveiller fameux,

Je suis tout étonné de tes désirs étranges !
Le génie est fatal aussi bien que la foi;
Tu ne peux l'acquérir si tu ne l'as en toi,
Et l'orgueil, tu le sais, a fait les mauvais anges.

Regarde Beethoven, Balzac et Raphaël :
Dans leur labeur terrible ils restent sûrs d'eux-mêmes;
Ils cherchent l'Idéal sans doute et sans blasphèmes,
Et c'est à ce prix-là que l'on est immortel!

N'interroge pas tant et toi-même et les autres:
Va ! Tu parleras ferme et haut, si tu te sens
Réellement hanté par ces songes puissants
Qui font marcher tout droit devant eux les apôtres !

Quand Michel-Ange eut fait le « Jugement dernier, »
Sublime, il s'en alla sans consulter personne,

Sans songer même à ceux qui pouvaient le nier,
Comme un bon laboureur qui sait son œuvre bonne !

Songe à cette soirée où d'un divin mépris
Beethoven a couvert des gens de noble race !
Lui, Beethoven, jouait, mais eux restaient de glace :
« Hummel, dit-il, viens-t'en, viens ! Ils n'ont pas compris ! »

Voyons, lève les yeux ! Te sens-tu l'énergie
D'oublier et la gloire et les lointains palais,
De te dire parti, de clore tes volets,
De t'enfermer chez toi, d'allumer ta bougie,

Pendant des mois entiers de travailler sans bruit,
De sonder ton esprit comme une mer profonde,
De ne connaître plus le soleil ni la nuit,
D'avoir la bonne fièvre et de créer un monde ?...

Te sens-tu bien artiste à chaque heure du jour ?
Veilles-tu dans ton lit ? As-tu lame obsédée ?
Deviens-tu seulement l'esclave d'une idée
Au point de t'oublier au moment de l'amour ?

Regarde Berlioz errer de ville en ville,
Marcher obstinément comme un vieux chevalier,
Être toujours malade et toujours travailler,
Ne s'abîmer jamais dans un rêve stérile!

Sur son cœur, seulement, le chagrin a mordu!
Il demeure fécond aux heures les plus mornes :
Il n'a pas le remords poignant du temps perdu ;
Inspiré tout à coup, il écrit sur des bornes !

Vois donc son œil qui dit : « Je veux ! » Comme il est beau !
Il a connu Didon, il souffre avec Enée !
Il aime Juliette, il aime Roméo,
Verse d'immortels pleurs sur leur sombre hyménée ;

Sur la montagne il esc poursuivi par des voix,
Et chacun de ses jours est le chant d'un poème ;
Il se lève la nuit, prend la plume, et parfois
Sur sa propre musique il s'attendrit lui-même !

Ah ! ce n'est point assez de se frapper le front,
Et d'être las de tout sans en savoir la cause !
Crois-tu que, pour souffrir, nous soyons quelque chose ?
Nous avons beau pleurer, nos larmes passeront!

Ah ! ce n'est point assez d'adorer sa maîtresse,
Avec elle d'aller s'asseoir au bord des mers,
D'être pâle d'amour après une caresse,
Et d'avoir des amis pour admirer nos vers !

L'artiste est un oiseau qui plane sur la vie :
Sur chaque passion il se pose un moment,
Et ne s'attarde pas à tout endroit charmant,
Goûtant la volupté de la soif assouvie.

Je sais bien qu'il est doux de s'écouter longtemps,
Qu'il fait bon se plonger dans les choses qu'on aime ;
Mais, alors, serons-nous jamais celui qui sème ?
Serons-nous la moisson ? Serons-nous le printemps ?

Oui, les jardins sont beaux quand Avril renouvelle
La floraison neigeuse et rose des pommiers ;
Dans les cieux rajeunis la lumière est plus belle,
Et l'on veut dans les bois s'en aller les premiers !

Oui, j'ai pleuré tout seul en lisant des poètes!
Oui, je connais l'aurore, et les fleurs et les champs!
Oui, mes yeux bleus ont bu l'or des soleils couchants,
Et j'ai mêlé ma vie à ces choses muettes !

Oui, je leur obéis ! Quand novembre est venu,

Toute joie est flétrie en mon âme dolente,
Je me sens envahi par un trouble connu,
Je suis sous le ciel gris fané comme la plante :

Oui, je me croyais grand quand j'étais amoureux;
Mes désirs m'entouraient d'une chaude atmosphère,
Un mirage trompeur m'était créé par eux,
Et je me suis trouvé sublime sans rien faire!

Mais je crie aujourd'hui : « Quand seras-tu dompté,
Stérile amour des bois, de la femme et des grèves ?
Ah! serez-vous jamais, insaisissables rêves,
Fixés par le génie ou par la volonté ? »

(Nouvelles Poésies)

À UN CHRIST EN CROIX

Toi dont la face pâle et toute renversée
Trahit éperdument les horribles douleurs,
Toi dont les yeux baignés par le sang et les pleurs
Reflètent une amère et poignante pensée,

Toi qui demeures seul sous ce grand ciel plombé
Que semble interroger ton désespoir suprême,
Toi qu'une âpre agonie a déjà rendu blême,
Du haut de quel beau rêve, ô Christ, es-tu tombé ?

Sens-tu soudainement que ton Père céleste
N'était rien qu'un fantôme éclos dans ton amour,
Et qu'à ton héroïsme impeccable il ne reste
Que la nuit sans aurore et la mort sans retour ?

Te dis-tu que les cieux n'ont jamais eu de maître,
Que l'âme n'est qu'un souffle et que ton œuvre est vain,
Que ton esprit mortel, tout prêt à disparaître,

Par ses illusions, seulement, fut divin ?

Vois-tu l'impérissable et fatale injustice
Te survivre, en riant de tes accents sacrés,
Et l'innombrable essaim des maux invétérés
Pulluler après toi, malgré ton beau supplice ?

Ou bien, — exaspérant et lamentable affront ! —
Pressens-tu qu'en ton nom, un jour, martyr auguste,
Ceux qui se nommeront tes prêtres brûleront
Les chercheurs d'avenir et les soldats du juste ?

Certes, ce n'est point trop que de pleurer du sang
Si, dans les visions de ton heure dernière,
Ton cœur, cruellement inondé de lumière,
Perçoit dans l'avenir les horreurs du présent!

Alors, ô beau rêveur aux paroles sublimes,
Dont les yeux sont restés pleins d'épouvantement
Devant l'affreux désert de ce noir firmament
Et devant cette terre abandonnée aux crimes,

Peut-être qu'en ton cœur chante, comme un adieu,
Un seul et consolant souvenir : Magdeleine
Aimant ton corps divin avec une âme humaine
Et sur tes pieds troués collant sa lèvre en feu !

(Souvenirs d'Anvers)

LÉON DUVAUCHEL

1850

LÉON DUVAUCHEL, *poète et romancier, est né à Paris en 1850. Un premier recueil de vers, Le Médaillon (1875), avait éveillé l'attention des connaisseurs. Le succès de l'auteur n'a fait que se confirmer par la publication de La Clé des Champs (1881). À côté, et comme en regard de scènes rustiques d'une franche tonalité, deux poèmes patriotiques, Le Petit Soldat et Rouget de Lisle à Choisy-le-Roi, ont attesté chez lui la virilité d'un esprit qui a de plus en plus conscience de sa force.*

Ce « Parisien de Paris, » comme il aime à se qualifier lui-même, a la fibre française au plus haut point. La chaude netteté de l'accent en est la marque incontestable. Une émotion de bon aloi fait équilibre chez lui, dans l'ordre des sentiments affectueux, à la sève gauloise. Mais sa véritable supériorité consiste à étudier la nature sous ses aspects divers, à la pénétrer dans ses mystérieuses évolutions, à ne négliger aucune nuance du familier au grandiose, à reproduire également les contrastes et les harmonies. Voilà ce qui fait de Léon Duvauchel un poète à l'inspiration saine, à l'originalité vigoureuse.

Comme prosateur, il a écrit un beau roman, *La Moussière (1886), qui révèle une connaissance approfondie des mœurs forestières.*

Les œuvres de Léon Duvauchel ont été éditées par Jouaust, Tresse et A. Lemerre.

JULES LEVALLOIS.

TRISTESSE

Oh ! comme j'ai souffert pour apprendre la vie,
Pour arracher au monstre un mot de son secret !
Peut-être par l'épreuve un dieu me consacrait,
En rendant mon ardeur trompée, inassouvie.

Où donc s'est éclipsé le tableau merveilleux
Placé sur l'horizon de même qu'un mirage ?
Pour l'atteindre j'avais ce qu'il faut de courage,
Et je n'ai fait pourtant que le couvrir des yeux.

Chimère séduisante, en tous lieux poursuivie,
J'ai désiré l'amour, m'exposant encor plus.
Les maux qui m'ont meurtri, je les avais voulus...
— Oh ! comme j'ai pleuré quand j'ai connu la vie !

(Le Médaillon)

LE CABESTAN

I

Les femmes des marins ont traversé la plage
Par le chemin qui mène à l'endroit du mouillage.
Devant elles la vague abandonne ce port
Où ne peut aborder nul vaisseau de haut bord,
Où les rocs à fleur d'eau remplacent les bouées,
Où les barques de pêche, au hasard échouées,
Quand revient la marée aux grands flots bondissants,
Risquent de voir briser leurs câbles impuissants.
Il s'agit d'abriter au pied de la falaise
L'esquif aventureux qui, vers la côte anglaise,
De harengs tout chargé, dut braver le gros temps.
Robustes, s'attelant à l'un des cabestans,
Elles sont là, courbant le dos, poussant la barre,
Tournant, tournant toujours, tirant la lourde amarre
Qui s'enroule et se tord comme une énorme vis.

Un homme les conduit, leur époux ou leur fils.
C'est sur ce bâtiment qu'il courut des bordées,
Qu'à travers le brouillard d'octobre et les ondées,
Sous le ciel de juillet aux midis étouffants,
Il est allé gagner le pain de ses enfants...
Bientôt, quittant le sable où s'enfonçait sa poupe,
Vers eux, péniblement, s'avance la chaloupe.

En vareuses de laine, en bonnets de coton,
En foulards achetés au chef-lieu de canton,
En tabliers de cuir, les jupes retroussées,
Montrant les gros bas bleus dont elles sont chaussées,
Sentant le goudron noir qui bout sur le charbon,
Ces femmes ont vraiment un air sauvage et bon.
Pour aider leurs amis, de leurs forces prodigues,
Jeunes, vieilles, parmi les lises et les digues
Vont ainsi chaque jour, par bandes, par troupeaux,
Et l'on entend de loin se heurter leurs sabots.

II

Quand arrive l'été, dans le riant cottage,
Dans le chalet princier dont le jardin s'étage,
Poudré de sable d'or, au versant du coteau,
Près de ces gens qui n'ont pour tout bien qu'un bateau
Et de rares écus cachés dans leur commode,
Vient s'abattre un essaim de femmes à la mode
Et d'hommes désœuvrés, accoutrés galamment.
Du Tréport à Cabourg, le rivage normand
Arbore les couleurs de nos parisiennes,
Retentit des gaîtés de ces musiciennes
Mêlant au vent du large un air de piano
Et valsant à minuit dans le grand casino,
Dont le gaz aveuglant aux poissons qu'il effare
Décoche des éclairs plus vifs que ceux du phare.

Vous toutes, dont le but suprême est le plaisir,
Dans l'écrin du bonheur qui n'avez qu'à choisir ;
Qui, frivoles toujours, jeunes comme vous l'êtes,
Changez de passions autant que de toilettes,
Et faites de la plage une annexe du Bois,
Mondaines au cœur sec, songez-vous quelquefois,
Quand, durant une fête, en parcourant vos serres,
On vous berce de fins madrigaux, peu sincères,
Aux femmes des pêcheurs qui viennent vers le soir,
Remmaillant les filets, non loin de vous s'asseoir,
Et qui, sans cesse à l'œuvre, ou qu'il tonne ou qu'il neige.
Se résignent au sort des chevaux de manège ?

Votre métier est doux, à vous autres ; le soin
De charmer vous occupe, et vous n'avez besoin,
Comme les fleurs des prés déployant leurs ombelles,
Que de savoir sourire et de paraître belles.
O déesses, le lit moelleux qui vous attend
Est fourni par le cygne au plumage éclatant.
Elles, leur lit modeste est fait d'algues marines ;
À vingt ans le labeur déforma leurs poitrines ;

Elles n'ont qu'un lointain souvenir de beauté
Qu'effacent la misère et la maternité.
Leurs mains, roses jadis, ont gagné des ampoules
En cueillant le varech, en arrachant les moules.
Ainsi que leurs maris, le grand air les hâla...
C'est un rude métier que font ces femmes-là !

Vous, les heureuses, vous, qu'on adore et qu'on choie,
Ayant l'amour dans l'âme et dans les yeux la joie,
Par charité, craignez, ne fût-ce qu'un moment,
D'insulter à leur long, à leur muet tourment,
Par un luxe effréné, par des splendeurs divines ;
Et gardez moins d'orgueil devant ces héroïnes !

(La Clé des Champs)

LES ORMES

Les ormes sont les gardiens
Des vieilles routes de France.
Pour ces aïeux, ces doyens,
Ayons quelque déférence.

L'orage acharné contre eux
Leur a fait bien des blessures.
Ils ont des goitres nombreux,
Des crevasses, des fissures.

Des broussailles à leurs pieds
Embarrassent de verdure
Ces géants estropiés
Dont l'écorce est encor dure.

S'agrafant sur les talus,
Ils demeurent à leur poste,
Cherchant s'ils n'entendront plus
Rouler les chaises de poste.

Ils regardent les travaux
Exécutés dans la plaine,
Pendant que les lourds chevaux
Près d'eux reprennent haleine.

Leurs ombres sur le pavé
Rompent les lignes trop blanches.
Plus d'un marcheur a trouvé
Un bon siège sous leurs branches.

Les maraîchers, les laitiers
Devant eux passent par troupe,
Défilent des soirs entiers
Après l'heure de la soupe :

Les ormes savent leurs noms,
Et vers la ville voisine
Ils suivent ces compagnons
Dormant dans la limousine.

Mais le sort leur fut cruel :
Depuis la guerre perfide,
Beaucoup manquent à l'appel
Et plus d'une place est vide.

Car beaucoup sont morts, contrits,
Malgré leur noblesse ancienne,
D'avoir guidé vers Paris
Quelque avant-garde prussienne.

(La Clé des Champs) LES CHEVAUX DE LABOUR

Tout en sueur, voici les bêtes de labour
Qui reviennent, traînant la herse et la charrue ;
Et leurs pas réguliers résonnent dans la rue
Comme ceux des soldats qu'anime le tambour.

Voyez-les s'avancer, les serviteurs des hommes,
Eux qui se réservaient le plus dur du travail :
Percherons accouplés, par le large portail
Ils rentrent au logis des fermiers économes.

Le robuste garçon qui s'assied sur leur dos,
Les cinglant de son fouet, souvent les importune,
Quoiqu'ils aient tout le jour creusé la terre brune
Et bien gagné le foin, l'avoine et le repos.

Ils ont de bons regards, à défaut de paroles,
Pour saluer de loin le gros chien aboyeur.
Les tout petits enfants les touchent sans frayeur ;
Et le couchant vermeil leur fait des auréoles.

(La Clé des Champs)

FRÉDÉRIC BATAILLE

1850

F RÉDÉRIC BATAILLE, né à Mandeure (Doubs) le 17 juillet 1850 a exercé dans ce département, de 1870 à 1884 les modestes fonctions d'instituteur de village. Il est aujourd'hui professeur au lycée Michelet. Collaborateur de divers journaux et Revues de province et de Paris, il a publié plusieurs volumes de poésies : *Premières Rimes* (1875), *Une Lyre* (1883), *Le Clavier d'Or*, recueil de sonnets (1884), *La Veille du Péché* (1886), *Le vieux Miroir*, recueil de fables (1887).

M. Bataille est à la fois un penseur et un moraliste. La plupart de ses productions sont inspirées par le culte du beau et du juste, et elles attestent, sous une forme précise et harmonieuse, son aversion pour la bassesse et la lâcheté ainsi que son profond amour pour les âmes nobles et patriotiques.

Les œuvres de M. Bataille ont été éditées par MM. Sandoz et Fischbacher et par A. Lemerre.

A. L.

VESPERA

Comme un manteau de deuil semé d'abeilles d'or,
L'ombre calme descend des collines prochaines.
Les ailes des ramiers, closes sur les vieux chênes,
Frissonnent dans le vent apaisé qui s'endort.

On entend expirer les derniers sons du cor :
Tel un soupir d'adieu dans les brumes lointaines.

De la mousse discrète où chantent les fontaines,
Mystérieusement monte un tremblant accord.

Des parfums pénétrants de rose et d'herbes mûres
Glissent dans les gazons et les vertes ramures ;
Et tandis que ta voix, comme un hymne des cieux,

Transporte ma pensée au paradis des songes,
Je regarde, charmé par tes divins mensonges,
L'étoile de Famour se lever dans tes yeux.

(Le Clavier d'Or)

LES CHÊNES

Les chênes vigoureux plantés au haut des cimes
Étendent leurs bras forts au-dessus des chemins
Où passent les espoirs et les regrets humains,
Entre les cieux profonds et les profonds abîmes.

Redressés sous l'effort des aquilons divins,
Leurs fronts majestueux ont des gestes sublimes,
Et leurs pieds, qu'ont rongés mille ans les vers infimes,
Vont aspirer la sève éternelle aux ravins.

Leur frondaison abrite un monde d'harmonies,
Et, pareille à la lyre énorme des génies,
Vibre en puissants accords dans les airs radieux.

Ô chênes, vieux géants des forêts vénérables,
La foudre et le temps seuls vous savent vulnérables,
Et votre mort ressemble à la chute des Dieux!

(Le Clavier d'Or)

LE MOIS DE MAI

Les fleurs, suaves cassolettes,
Frissonnent dans l'air embaumé ;
Les prés ravis font leurs toilettes
Pour recevoir le mois de Mai.

Ce joli prince à toque verte
Accourt aux souffles printaniers,
La perruque en touffe, couverte
De la neige des églantiers.

Dès qu'il paraît sur la colline,
Suivi d'un vol de papillons,
La belle Nature s'incline
Dans un sourire de rayons.

Le matin, avec l'alouette,
Il se promène à travers champs ;
Sur ses pas fleuris, le poète
Prélude à ses plus tendres chants.

Ses yeux bleus s'ouvrent en pervenches
Au bord ombreux des frais sentiers,
Et voient passer parmi les branches
L'hymen roucoulant des ramiers.

Il a pris pour pendants d'oreilles
Les clochetons blancs du muguet ;
Ses pendeloques nonpareilles
Sont des troènes en bouquet.

Avec sa couronne de roses,
Il va dans les buissons charmants
Surprendre les divines choses
Que se répètent les amants.

Ainsi qu'un sceptre de jeunesse,
Il tient un rameau d'aubépin,
Et semble cacher la tristesse
Des calices sans lendemain.

Sous sa tunique de charmille,
Ainsi qu'une étoile d'argent,
La stellaire chaste scintille
Dans la paix douce du couchant.

Quand il rôde, contant fleurettes
Aux jouvencelles des chemins,
Une chaîne de pâquerettes
Pend à chacune de ses mains.

La brise tiède lui secoue
Au nez des grappes de lilas,
Et, douce, autour des flancs lui noue
Le chèvrefeuille en falbalas.

Il a commandé pour ses fêtes
L'orchestre inspiré des grands bois;
Pattis des buissons, les fauvettes
Ont salué ses jeux surnois.

Les merles avec les linottes
Improvisent pour lui des chœurs
Tout vibrants d'amoureuses notes,
Chaudes comme leurs petits coeurs.

Le pinson lui siffle une aubade
Sur le pommier de mon jardin,
Le rossignol sa sérénade
Sur le vieux chêne au front hautain.

Des essaims bourdonnants d'abeilles
Viennent, comme des échansons,

Lui verser les gouttes vermeilles
Du miel, au rythme des chansons.

Assis sur un divan de mousses
Tout constellé de boutons d'or,
Le soir, au long des pentes douces,
Il rêve et dans un nid s'endort.

Un peu frileux, il se réveille
Avec les sèves des forêts,
Et sa bouche qui s'ensoleille
Boit la lumière à larges traits.

Il a mis à sa boutonnière
Un rameau de myosotis,
Comme pour dire à sa manière :
« N'oubliez pas mes paradis. »

Oh ! mon cœur s'en souvient encore
De l'ivresse des anciens jours,
Des rêves saints, des chants d'aurore,
De nos baisers, de nos amours !

À ma première fiancée,
Quand tu reviens, beau mois des fleurs,
Sourit encore ma pensée
Dans un rayon mouillé de pleurs.

(Une Lyre)

VOS YEUX

Les yeux bleus ont du jour la pure transparence ;
Ils gardent la douceur des matins du printemps,
Et sous l'or délicat de leurs cils palpitants
L'étoile de l'amour sourit à l'espérance.

Les yeux noirs ont des nuits la mystique attirance ;
Mais sous l'ébène froid de leurs cils abondants
Les éclairs qui brûlaient notre cœur à vingt ans
Sont des flèches de feu cruelles d'assurance.

Lis fleuri dans l'azur, la Blonde est un éden ;
Lotus mystérieux, la Brune est un abîme :
Et le gouffre m'attire autant que le jardin !

Brune et Blonde, Dieu fait votre regard sublime,
Femmes, quand vous pleurez sur l'humaine douleur ;
Dans les larmes vos yeux ont la même couleur.

HENRI CHANTAVOINE

1850

HENRI CHANTAVOINE, *fils d'un officier supérieur, est né à Montpellier le 6 août 1850. Après de solides études commencées au lycée de Troyes et achevées à Paris au lycée Henri IV, lauréat plusieurs fois couronné au Concours général, il entra en 1869 à l'Ecole normale, et il en sortit, en 1873, premier agrégé des classes supérieures.*

Professeur en province pendant trois ans, M. Chantavoine est aujourd'hui professeur de rhétorique à son ancien lycée Henri IV et maître de conférences de littérature française à l'École normale de Sèvres.

En 1877 l'Académie lui décerna une mention honorable pour un éloge d'André Chénier (Concours de poésie). La même année, il publia les *Poèmes sincères, dont un poète a écrit : « Pas un mot que nous n'entendions, pas une idée qui nous passe. Tout est simple, aisé, pris dans la bonne et franche nature, »* En 1880 il a fait paraître les *Satires contemporaines, qui devraient plutôt s'appeler les « Satires inoffensives, »* et qui ne sont guère que des fantaisies plus malicieuses que méchantes ; puis, en 1884, *Ad Memoriam, œuvre de poésie personnelle et intime, qui exprime la tristesse d'un rêve brisé.*

Ces divers volumes ont été publiés à la librairie Calmann Lévy. Un recueil de nouvelles poésies sera prochainement édité par A. Lemerre.

A. L. SONNET

Ne redire qu'un nom, vivre d'une pensée,
Avoir songé tout bas ce beau songe, pareil
Aux douces visions des anges du sommeil,
De mettre à votre doigt l'anneau de fiancée ;

Passer ainsi les jours, l'âme toute bercée,
Murmurer jusqu'au soir et reprendre au réveil,
Comme fait l'alouette au lever du soleil,
La joyeuse chanson toujours recommencée ;

Puis marcher dans la vie à ce rayon divin,
Écarter de vos pas les pierres du chemin,
Prendre pour moi la peine et me vouer sans trêve

À vous récompenser par un amour sans fin,
D'avoir laissé tomber votre main dans ma main,
Voilà ce que j'ai vu, tout enfant, dans un rêve.

(Poèmes sincères)

PRIÈRE

C'était un doux esprit, comme on n'en voit qu'en rêve,
Un doux visage, aux grands yeux noirs, profonds et doux,
Sa douce voix n'était ni fâcheuse ni brève,
On l'aimait, comme on prie, en restant à genoux.

Toute jeune elle était sérieuse et pensive,
Elle faisait sa tâche avec sérénité,
Distraite, quelquefois, et, sur une autre rive,
Voyant déjà sans doute un jour plus enchanté.

Blanche et droite elle était le lis de ma vallée,
Rien d'amer ne germait dans cette âme de miel,
Rien de faux ne souillait sa lèvre immaculée,
Elle oubliait la terre en regardant le ciel.

Aussi le ciel l'a prise et la mort la cueillie,
Elle a croisé ses mains sur son cœur doux et pur, '
Dans la paix du Seigneur elle s'est recueillie,

Calme, elle est retournée à l'éternel azur.

Elle nous laissera l'exemple de sa vie,
Si nous ne l'avons plus, nous l'aimerons toujours;
Elle ne nous est pas tout entière ravie,
Le parfum de son âme embaumera nos jours.

Et nous dirons comme elle : « Il est un autre monde,
Où Fair est plus léger et le jour plus subtil,
L'âme plus radieuse et la paix plus profonde,
Et c'est là que nous pourrons vivre. Ainsi soit-il ! »

(Ad Memoriam)

ESPÉRANCE

Ô faible esprit, troublé par les doutes suprêmes,
Qui cherches la lumière en ton obscurité,
Arme-toi de croyance et de sécurité,
Cesse de raisonner sur les derniers problèmes.

La raison plonge en vain dans le gouffre éternel
Où s'agitent sans fin les effets et les causes ;
Pour comprendre les lois qui régissent les choses,
Il faut un sens plus pur et plus surnaturel.

Il faut, au lendemain des dernières épreuves,
Avoir interrogé le mystère du sort,
Et, dans cette leçon sinistre de la mort,
En face du néant, cherché les grandes preuves.

Il faut avoir versé le plus pur de son sang
Et de ses propres mains élargi sa blessure;
Si l'amour est plus doux, la douleur est plus sûre ;
C'est dans la nuit du cœur que la clarté descend.

Oui, l'homme est un fantôme et la vie est un rêve ;
À peine nous avons essayé d'être heureux
Que la fleur de nos jours se fane sous nos yeux
Et que dans un tombeau notre songe s'achève.

Mais l'amour immortel survit au noir tombeau,
Et, lorsque nous avons perdu la bien-aimée,
Celle par qui notre âme avait été charmée
À son cierge de morte allume le flambeau,

Le flambeau merveilleux de vie et d'espérance,
Dont le rayon divin nous éclaire ici- bas,
Étoile de salut qui ne s'obscurcit pas
Et dont la flamme d'or luit sur notre souffrance.

Il faut, le cœur percé du glaive des douleurs,
Avoir offert ce cœur sanglant en sacrifice,
Avoir porté sa croix et vidé son calice,
Et bu, jusqu'à la fin, l'amertume des pleurs.

Il faut avoir plié les genoux sur la pierre
Où celle qu'on aimait dort son dernier sommeil ;
Il faut avoir — longtemps — dans des jours sans soleil
Regardé devant soi d'un regard sans lumière.

Il faut avoir marché longtemps, longtemps gémi
Dans le recueillement de cette solitude,
Ayant pour seule joie et pour seule habitude
De vivre avec une ombre et d'en rester l'ami,

L'ami toujours fidèle et pour qui rien ne passe
La cruelle douceur de ces chers entretiens,
Qui voit toujours deux yeux attachés sur les siens,
Et qui songe... en dehors du temps et de l'espace.

Alors, alors le vrai resplendit à nos yeux,
Le verbe enveloppé déchire tous ses voiles,

Au delà de la tombe, au delà des étoiles,
Notre foi reconnaît un monde radieux ;

Une clarté nous guide, une voix nous appelle,
Et, comme un beau lis blanc fleuri sur un cercueil,
L'âme que nous aimons apparaît sur le seuil,
Blanche et pure, et reçoit notre âme tout près d'elle.

(Ad Memoriam)

ÉMILE GOUDEAU

1850

É MILE GOUDEAU, est né à Périgueux en 1850. Son père, sculpteur de talent, était obligé de fabriquer des monuments funèbres pour vivre, de sorte que l'enfant fut élevé au milieu des tombeaux. Sans lui rien enlever de sa gaieté gasconne, cette vue constante d'objets qui auraient dû le porter à la mélancolie lui a communiqué une sorte de philosophie épicurienne.

Après avoir publié ses poésies dans plusieurs journaux, M. Goudeau les a réunies en trois volumes intitulés: Fleurs du Bitume, Poèmes ironiques, et La Revanche des Bêtes. *Elles se distinguent toutes par une saveur originale et une grande franchise d'impression.*

Ses œuvres ont été éditées par P. Ollendorff et par A. Lemerre.

A. L.

LES ROMAINES

Les voyez-vous passer, les belles affranchies ?
Sur les chemins sablés et les routes blanchies,
Que l'esclave arroseur humecte à longs jets d'eau,
Leurs chars à huit ressorts volent, et le badaud
Lutécien s'écrie : « Oh ! la belle païenne ! »

Elles suivent au trot la voie Élyséenne,
Derrière elles laissant le vieux Palais des rois
Et le Forum couvert où l'on fit tant de lois ;
Elles montent, lançant des œillades de Parthe,
Jusqu'à l'Arc Triomphal de César Bonaparte.
Ô Romains de Paris, regardez-les de loin
Passer dans leur orgueil, le fouet d'ébène au poing.
On dirait qu'à l'appel de ces belles auriges
Sont descendus des vieux bas-reliefs les quadriges
Que sculpta dans le marbre un fèvre Ausonien ;
C'est ainsi qu'elle vont au bois Boulonien
Respirer le printemps. La porte Maillotine,
Large, s'ouvre devant leur foule libertine ;
Bientôt par les sentiers, sous le grand soleil d'or,
On les voit persiller autour du Lac major.

Parfois, croisant leur char, quelque pubère équestre
Leur envoie un salut amical de la dextre;
Tandis qu'un sénateur, un consulaire, un vieux
Tribun, en tapinois les dévore des yeux.
Oh ! Vénus a donné le charme à ses prêtresses !
Dans leurs cheveux, on sent le souffle des caresses
Agiter les grands plis du long voile fuyant;
Leurs yeux sont agrandis par le Kold-Indian;
Comme un couple rival des aurores vermeilles,
Deux perles de l'Assur brillent à leurs oreilles;
Sous le péplum brodé, ces guerrières d'amour
Ont enfermé leurs seins candides; et c'est pour
Couvrir leurs flancs qu'avec des mains endolories
Le Sère de Lyon a tissé des soieries,
Et que le Celto-Belge a cultivé le lin :
Les voyez-vous passer dans leur luxe divin !

Méherculé ! pourtant, elles furent esclaves !
Des sabots de noyer leur servirent d'entraves,
Et dans le dur sayon de toile leurs appas
Sirénéens étaient comme s'ils n'étaient pas.

On les voyait, parmi les plaines de la Gaule,
Tenant entre leurs doigts une branche de saule,
Mener paître le long des fossés, pataugeant,
Ou l'ovine famille ou la porcine gent.
Climène, dont raffole une tête à couronne
Principière, au temps défunt, servait une matrone :
Vestale de cuisine, avec son regard bleu
Au fond d'un sous-sol gras elle guettait le feu ;
Cinthia, le plus beau faciès de Minerve,
Toute enfant, s'en allait, pauvre mignonne serve,
Percer de son aiguille un tissu Syrien,
Qu'elle achète aujourd'hui pour un peu moins que rien ;
Araminte, une brune, et Lesbie, une blonde,
Portaient jadis son linge à Monsieur Tout-le-Monde ;
Temps funeste ! où Chloé, suppôt de Cupidon,
Pour son père Cerbère a tiré le cordon.

Mais toutes, comme on chasse une bête importune,
Ont oublié le temps de mauvaise fortune,
Et boivent le plaisir à bouche que veux-tu.
Honni soit l'esclavage affreux delà vertu,
Le cachot du devoir, le verrou de la vierge !
Sur l'autel de Vesta laissons fumer le cierge
Et s'éteindre ! Évohé ! d'un bond prodigieux
Elles montent au haut du destin, vers les cieux
Étincelants de la richesse et de la vie,
Où la soif de jouir est enfin assouvie.
Adieu la pauvreté ! les beaux jours sont venus !
Minerve est une sotte, évohé pour Vénus !
Plus de pain bis, de lait tourné, de beurre rance !
Une chaîne, pudeur ! impudeur, délivrance !
Maintenant, tu ne peux les poursuivre, Remords !
Elles ont pour te fuir leurs chars à huit ressorts
Et les fougueux coursiers de la grande Bretagne !
La Renommée avec sa trompette accompagne,
Car elles ont soumis les plus lointains préteurs,
Et les patriciens, et les purs dictateurs,

Et jusqu'aux fils de rois des vieilles monarchies...
Les voyez-vous passer, les belles affranchies ?

(Fleurs du Bitume)

LA MARCHE

J'ai mis trop loin, trop haut, le rêve de ma vie,
Vision d'avenir aimée, et poursuivie
À travers de longs jours de deuil.
J'étais parti, joyeux, sans regarder derrière :
Lutteur, je me fiais à ma force guerrière,
Et je n'avais que de l'orgueil.

J'ai compté bien longtemps les bornes de la route,
Et disais : « En marchant de la sorte, sans doute
J'arriverai là-bas ce soir. »
Et les pas succédaient aux pas, les vais aux côtes ;
Mes rêves étaient loin, et mes étoiles hautes ;
Et le ciel bleu devenait noir.

Un trompe-l'œil moqueur raccourcit la distance,
L'objet grandit, le but a pris l'exorbitance
D'une ombre qui viendrait à vous ;

Le clocher se découpe en vigueur sur la lune :
Encore un pas, encor ce bois et cette dune !
Marche plutôt sur tes genoux.

Il semble que ce soit le dernier kilomètre.
Et, sentant son désir et ses forces renaître,
Le passant ne s'arrête point ;
Et, quand il a marché pendant bien d'autres lieues,
Dans le prolongement des perspectives bleues,
Le but est encore plus loin.

Désirer ! devenir ! c'est la loi de nature !
Marche encore et toujours ! marche ! Si d'aventure
Tu touchais ton but de la main ;
Laissant derrière toi l'oasis et la source,
Vers un autre horizon tu reprendrais ta course :
Tu dois mourir sur un chemin.

(Fleurs du Bitume)

LE SENTIER DU SOUVENIR

Ô sentier, te voilà vêtu de fleurs fanées
Dont les vagues parfums s'exhalent affaiblis ;
Les nids, déserts depuis le départ des années,
Dans le creux des buissons dorment ensevelis ;

Les collines au loin se dressent, couronnées
De la brume qui roule et s'allonge en leurs plis ;
Des ruines sont là, de lierre environnées,
Et, sous mes pieds, des champs que le deuil a remplis.

Paysage d'automne, où règne le silence,
Où dans le brouillard bleu le rêve se balance,
Ce sont les jours passés où je veux revenir !

J'ignore si le temps, ce peintre prismatique,
Sait rendre le lointain des ans plus poétique,
Mais tu me plais toujours, sentier du souvenir !

(Fleurs du Bitume)

ROBERT DE BONNIÈRES

1850

ROBERT DE BONNIÈRES *peut déjà montrer une œuvre considérable. Après avoir étudié Saint-Evremond et M^{me} Chénier, et s'être trempé dans les lettres pures, il est allé là où le portait son tempérament. Ce qui marque surtout cette vigoureuse nature, c'est un attrait singulier pour la lutte.*

Dans ses Mémoires d'aujourd'hui, où il prend à partie la plupart de ses contemporains littéraires et politiques, M. de Bonnières marche droit sur eux, nous voulons dire sur ses ennemis, — car il est avant tout passionné, — et, les endroits sensibles reconnus d'un coup d'ail sûr, il y plonge fortement son arme de combat. On ne sort de ses mains qu'avec de larges et profondes entailles.

Le fer empoisonné apparaît même parfois dans la main de M. de Bonnières romancier. Les Monach ne nous présentent-ils pas une collection de personnages réels à qui l'auteur a voulu démontrer toute la vivacité de ses sentiments ? Deux autres romans plus récents, Le Baiser de Maïna, rapporté de Bénarès, et Jeanne Avril, qui nous semble le chef-d'œuvre de M. de Bonnières, témoignent d'un peu d'apaisement dans cet esprit hautain et tourmenté. Il y a de l'indulgence délicate et même des larmes dans Jeanne Avril. Mais il est à craindre que cet adoucissement ne soit que passager chez M. de Bonnières, et que bientôt il ne revienne à ses véritables goûts. Lui-même ne considère-t-il pas un peu comme des distractions et des haltes légères les histoires d'amour où il s'est un instant complu et les jolis Contes dorés d'où nous tirons les vers suivants d'une forme si précise et d'une fermeté d'acier ?

Les œuvres en prose de M. de Bonnières ont presque toutes paru chez Paul Ollendorff ; ses Contes Dorés se publient dans la maison A. Lemerre.

E. LEDRAIN.

LE ROSIER ENCHANTÉ

Comment mie gentille fée était retenue dans un rosier, et comment elle offrit son amour à Jeannot.

Jeannot, un soir, cheminait dans le bois
Et regagnait la maison d'un pied leste,
Lorsqu'une Voix, qui lui parut céleste,
L'arrêta net : — « Jeannot ! » disait la Voix.

Qui fut surpris ? Dame ! ce fut notre homme.
Il ne s'était aucunement douté
Qu'il cheminait dans le Bois Enchanté.
S'il n'avait peur, ma foi ! c'était tout comme.

Il demeura tout sot et tout transi.
— « Jeannot, mon bon Jeannot ! » redisait-elle.
Il n'était pas, certe, une voix mortelle
Charmante assez pour supplier ainsi.

Or, en ce lieu poussait plus haut qu'un orme
Un Rosier d'or aux roses de rubis.
Le paysan eût eu mille brebis
D'un seul fleuron de ce rosier énorme.

La Voix partait de ces rameaux touffus,
Car il y vit une gentille Fée,
De diamants et de perles coiffée.
Jeannot tira son bonnet, tout confus.

— « Jeannot, je veux te conter ma misère, »

Dit-elle; « écoute et remets ton bonnet.
« Je te demande une chose qui n'est
« Que trop plaisante à tout amant sincère. »

Le jeune gars écarquillait les yeux,
Comme en extase, et restait tout oreille.
Il n'avait vu jamais beauté pareille,
Ni de fichu d'argent aussi soyeux.

La Fée était belle en beauté parfaite,
Rare, en effet, et mignonne à ravir,
Tant, qu'à jamais, pour l'aimer et servir,
Je n'en voudrais pour moi qu'une ainsi faite !

— « Mon bon Jeannot, aime-moi seulement, »
Reprit la Fée ; « il n'est point de tendresses
« Et de baisers et de bonnes caresses,
« Que je ne fasse à mon fidèle amant.

« Aime-moi bien, puisque je suis jolie,
« Aime-moi bien aussi pour ma bonté.
« Je suis liée à cet arbre enchanté :
« Romps, en m'aimant, le charme qui me lie. »

— « Je ne dis non, » fit l'autre, « et je m'en vais
« Tout droit conter notre cas à ma mère.
« Conseil ne nuit : l'on cueille pomme amère
« Sans que pourtant le pommier soit mauvais. »

Il fut conter la chose toute telle,
Riant, pleurant, amoureux et dispos.
Du coup, sa Mère en laissa choir deux pots
Qu'elle tenait. — « Eh ! mon gars, » lui dit-elle,

« Fais à ton gré. Ce nous est grand honneur.
« Va, mon garçon, et pousse l'aventure.
« Nous aurons gens, malgré notre roture,

« Pour nous donner bientôt du Monseigneur ! »

Elle rêvait déjà vaisselle plate,
Non plus salé, mais belle venaison,
Vin en tonneaux et le linge à foison,
Cotte de soie et robe d'écarlate.

Jeannot courut. L'aurore jusqu'aux cieux
Avait poussé sa lueur rosée ;
La Fée était bel et bien envolée
Et tout le Bois rose et silencieux.

MORALITÉ

Ne tardez pas, quand l'heure heureuse sonne,
Gentils amants. Aimez-vous sans façon.
Le bel Amour n'a besoin de leçon,
Le bel Amour ne consulte personne.

LES TROIS PETITES PRINCESSES

Comment trois bonnes fées firent trois beaux dons à trois petites princesses.

Trois filles d'un Roi sarrazin,
Le même jour, furent priées
Et le même jour mariées
Aux trois fils d'un Prince voisin.

Elles eurent mêmes grossesses :
Au bout de neuf mois même ment,
Il leur naquit, pareillement,
Trois petites princesses.

Le Roi maure, dit le Conteur,

Fit proclamer leur délivrance
En Inde, en Perse et jusqu'en France,
Et dépêcha son Enchanteur

Auprès de trois gentilles Fées
Qui, dans trois chars tendus d'orfrois,
Se présentèrent toutes trois,
D'aurore et de lune attifées.

Après qu'il fut fait maint salut
Et que luth et lyre eurent cesse,
Chaque Fée à chaque Princesse
Fit le plus beau don qu'il lui plut.

À sa Princesse la Première
Donna pour don qu'elle serait
Faite comme elle, trait pour trait,
Et plus Belle que la lumière.

— « Bien que soit richesse en honneur
« Chez les mortels, dit la Seconde,
« Mon don n'est perle de Golconde,
« Mais belle perle de Bonheur. »

Vint la troisième. — « Il est encore,
« Dit-elle, un don plus précieux ! »
En couvrant l'enfant jusqu'aux yeux
D'un suaire tissé d'aurore.

En faisant ce don, elle était
Si bonne, si douce et si tendre,
Qu'on ne se lassa pas d'attendre
Le grand bien qu'elle promettait.

Grand bien n'est pas ce qu'on présente
Souvent pour tel ; car là, tout beau !
On mit la petite au tombeau,

Qui mourut à l'aube naissante.

MORALITÉ

Mieux que bonheur et beaux appas
Vaut la mort pour ce qu'est la vie :
Ne la plaignez : Qui ne l'envie
Ne vécut et ne m'entend pas.

CLOVIS HUGUES

1851

ROBERT DE BONNIÈRES *est né à Ménerbes (Vaucluse) le 3 novembre 1851.*

Élevé au petit séminaire de Sainte-Garde, ayant même débuté dans la vie ecclésiastique, mais n'arrivant pas à la soumission nécessaire pour en supporter la discipline, il s'est révolté, et, comme cher tous ceux qui ont subi un joug et font brisé, le sentiment de la révolte est devenu tenace en lui. Ce qui domine dans ses poésies, c'est l'ardeur de la lutte politique et sociale. Aussi a-t-il passé par les diverses phases de la vie militante : un emprisonnement de quatre ans après la Commune, pour un délit de presse, puis, à quelques années de distance, la députation. Il représente aujourd'hui à la Chambre le département des Bouches-du-Rhône .

Les trois principales œuvres poétiques de M. Clovis Hugues sont : *Les Soirs de Bataille (1852), Les Jours de Combat (1883), Les Évocations (1885).* *Partout le souffle est vibrant, la langue sonore, le rythme mouvementé et varié. En dehors des actualités sociales, les sujets qu'il préfère par contraste sont les plus doux : l'amour de la femme, la tendresse pour les enfants, et aussi la passion de la nature méridionale ensoleillée sous l'azur.*

Les poésies de M. Clovis Hugues ont été éditées par A. Lemerre, par E. Dentu et par G. Charpentier.

A. R.

Un jour, vint à notre maison
Une petite demoiselle;
C'était au temps de la moisson ;
J'étais en vacances comme elle.

Un beau sourire triomphant
Etoilait sa lèvre mutine.
Ma mère me dit : « Mon enfant,
Voilà ta petite cousine ! »

J'avais alors douze ans : c'était
L'âge qu'avait aussi Marie,
Et pour nous l'oiseau bleu chantait
Sur la même branche fleurie.

J'avais un esquif de bouleau
Pavoisé d'un brin d'aubépine :
Je courus le lancer sur l'eau
Avec ma petite cousine.

Or, comme nous tendions le cou
Vers l'onde pleine de lumière,
Son pied glissa sur un caillou :
Elle tomba dans la rivière.

Mais sa main ne me quitta pas,
Et sur une berge voisine
Je pus l'emporter dans mes bras,
Ma pauvre petite cousine !

Pendant que le soleil séchait
Sa robe suspendue aux branches,
Notre mère l'endimanchait
Dans mon habit des grands dimanches.

Mon chapeau semblait à dessein
Pencher sur son oreille fine :
Oh ! le charmant petit cousin
Qu'était ma petite cousine !

Quand il fallut nous séparer,
Les vacances étant finies,
Nous fûmes une heure à pleurer,
Nos mains tout doucement unies.

Puis, la fleur des vagues amours
Au fond de mon cœur prit racine ;
Et dans mes livres, tous les jours,
Passait ma petite cousine.

Un matin que j'étais seulet,
J'embrassais dans ma rêverie
Le chapeau qui me rappelait
Les cheveux mouillés de Marie.

On vient, on m'appelle au parloir...
Hélas ! tout est deuil et ruine :
Le soir, j'avais un crêpe noir
Sur le chapeau de ma cousine.

Depuis, j'ai regretté souvent
Les jours heureux de mon enfance,
La rivière où chantait le vent,
L'amour où chantait l'innocence.

Je livre au sort de longs combats,
Et souvent ma tête s'incline...
Heureux qui n'a pas ici-bas
Perdu sa petite cousine !

(Les Soirs de Bataille)

LA CHARRUE

Lourde comme le plomb, dure comme le marbre,
Dans la sérénité des larges cieux ouverts,
La branche s'élançait du tronc noueux de l'arbre
Avec ses deux rameaux pareils à des bras verts.

Un jour, dans la saison hésitante où la brise
Sous les bois dépouillés berce les derniers nids,
L'Homme, rôdeur velu, fit sur la terre grise
Rouler la grande branche aux deux rameaux unis.

Puis, l'ayant emportée au seuil de sa caverne,
Avec un gonflement de veines dans le cou,
Il la laissa trois jours dans l'eau d'une citerne
Pour qu'elle fléchît mieux, tordue à son genou.

Et lorsque, dans l'orgueil bestial de la force,
Les muscles contractés et la sueur au front,
Il eut bien enlevé les feuilles et l'écorce,
Bien poli les rameaux avec un caillou rond,

Il cloua sous la branche une espèce de glaive,
Une lame élargie aux bords lisses et durs ;
Et, depuis ce jour-là, je déchire sans trêve
Le sol tout glorieux du poids des épis mûrs.

Car je suis le plus saint des outils, la charrue!
J'ouvre les sillons gras au vol des germes sourds ;
La gerbe, grâce à moi, s'entasse, haute et drue :
J'ai ma part de fierté dans l'orgueil des blés lourds.

Je tressaille, je vibre aux étreintes de l'Homme ;
Je l'aide à féconder les éternels hymens ;
Et, pendant qu'il s'en va, le bras déployé, comme

S'il cueillait dans le ciel l'azur à pleines mains ;

Pendant qu'il jette au vent les semences légères,
Le geste lent, les reins tendus, le front baissé,
Broyant sous ses talons les petites fougères
Qui pendillent au bord du sillon commencé,

Moi je mords les cailloux et j'écarte la ronce,
La racine obstinée ou le lierre têtue,
Et sous la terre obscure et froide je m'enfonce,
Dans le déchirement du soc rude et pointu.

Et le soc est pareil à la coquille lisse
Dont la spirale fend le vaste flot amer,
Afin qu'autour de lui le sol soulevé glisse,
Léger comme une vague aux flancs bleus de la mer.

Le matin rit, les monts se dentellent de brume,
L'oiseau chante son chant dans le creux des rochers,
Le brin d'herbe tressaille au vent, le sillon fume
Ainsi qu'un ventre ouvert au seuil noir des bouchers.

Soleil, divin Soleil, père des moissons blondes !
Viens voir l'Homme, vêtu de misère et de chair,
Collaborer, devant l'éternité des mondes,
Avec le bois, avec la bête, avec le fer !

La marche haletante et pénible des couples,
L'effort lent des jarrets dans les sentiers bourbeux
Font sous les poils tordus craquer les muscles souples
Au poitrail des chevaux, aux reins puissants des bœufs.

Au détour des sentiers creusés par les charrettes,
Les gamins font dans l'air claquer des fouets d'osier.
Les vieux chevaux, avec leur bon rire de bêtes,
Montrent leurs longues dents où luit le frein d'acier.

Le paysan bruni, les deux mains sous sa gourde,
Boit par moment un peu de force, à petits coups ;
Et les bœufs patients baissent leur tête lourde,
Regardant la nature avec leurs grands yeux doux.

Et je fais mon devoir dans l'énorme mystère,
Dans les profonds sillons de lumière inondés,
Dans le ruissellement des sèves de la terre,
Dans le gonflement sourd des germes fécondés.

Et c'est pourquoi j'ai droit à l'amour des poètes
Qui chantent le ciel bleu, la vigne et messidor ;
Et c'est pourquoi, devant les siècles, j'ai mes fêtes
Dans le midi splendide où le soleil est d'or !

Allons, faites sortir les chevaux de l'étable,
Ebranlez l'air sonore au bruit des fouets joyeux,
Crispez vos doigts autour de mes deux bras d'érable,
Mettez le regard dur de l'aigle dans vos yeux ;

Et qu'une paysanne encore un peu païenne,
Toute jeune, les seins hors du corset étroit,
Couronne de lauriers et de feuilles de chêne
Celui qui tracera le sillon le plus droit !

Et je frissonnerai, d'aube toute trempée,
Sentant venir les temps promis à l'univers,
Où le dernier tronçon de la dernière épée
Me servira de soc dans les sillons ouverts.

(Les Évocations)

LE GOÛTER DES ENFANTS

Quel trésor pour cette famille
De fiers et loyaux travailleurs !
Le garçon a dix ans ; la fille
Aura sept ans au mois des fleurs.

Leur mère, étant du peuple, est bonne
Et les aime, sans les gêner ;
Mais tous les jours elle leur donne
Le petit sou pour le goûter.

Alors, bambins qu'un rien égayé,
Gazouillant le long du chemin,
Serrant la pièce de monnaie
Dans leur toute mignonne main,

Se tenant tous deux par la manche,
Évitant les coins encombrés,
Ils vont vers les maisons en planche
Où l'on vend des gâteaux dorés.

Un de ces derniers jours, leur mère,
Pensive, les suivit des yeux,
Ayant au cœur quelque chimère,
Quelque trouble mystérieux.

Elle les vit, tournant la tête,
Regardant bien, tendant le cou,
S'approcher de la maisonnette
Sans dépenser leur petit sou.

« La chose n'est pas naturelle.
Quoi ! l'on boude aux goûters sucrés ?
Je saurai tout, murmura-t-elle,
Aussitôt qu'ils seront rentrés. »

Ils rentrèrent. « Que l'on s'explique,
Dit-elle, et qu'on soit diligent !
D'où venez-vous ? — De la boutique.
— Qu'avez-vous fait de votre argent ?

— Nous avons mangé des galettes
Et tout plein de bonbons très doux.
— C'est un mensonge que vous faites :
Allons, allons, expliquez-vous ! »

Les deux enfants, la tête basse,
Dirent à leur mère en pleurant :
« Mère, accorde-nous notre grâce !
Tu sais, le travail n'est pas grand...

« Notre père te l'a fait lire...
Des messieurs en parlaient entre eux...
Nous faisons une tirelire
Pour les ouvriers malheureux. »

(Les Évocations)

PAUL MARROT

1851

PAUL MARROT est né en 1851, à Poitiers, d'une vieille famille poitevine qui a joué un rôle dans l'Ouest pendant la Révolution. Après avoir pris ses grades à la Faculté de Droit de cette ville, il quitta le barreau pour les lettres et la presse. En 1880 il donna son premier volume, *Le Chemin du Rire*, d'une inspiration pleine de verdure, avec une teinte de scientisme pittoresque ; puis *Le Paradis moderne* (1883), qui repose sur cette idée qu'il n'est point d'autre paradis que la terre, où chacun se fait de ses rêves et de ses désirs son paradis et ses dieux. Enfin, il a publié, en 1887, *Mystères physiques*, première partie d'un cycle philosophique, *Le Livre des Chaînes*.

Dans les poésies de Paul Marrot, et surtout dans ce dernier livre, se trouvent fondus les éléments d'un tempérament complexe : à côté de vers d'une tonalité parfois âpre, frappés de touches figuratives, s'en déroulent d'autres d'une familiarité ironique ou mélancolique très particulière. Cette poésie pleine de sursauts, nourrie de trouvailles d'expressions, d'observations spécialement physiologiques, éclate parfois en des cris d'humanité pénétrants. Le poète y parle de la nature, de l'homme, des bêtes, avec des accents attendris et sincères dans leur concision robuste.

Les œuvres poétiques de Paul Marrot ont été éditées par A. Lemerre.

Maurice Vaucaire. LE CHIEN

Je veux être ardemment aimé : je prendrai donc
L'être glorifié pour l'immense abandon

De lui-même, le chien ! Mon tendre patronage
L'abritera pendant les périls du jeune âge,
Et sa maturité solide aura des crocs
À moi, bien établis, fermes comme les rocs.
Je comprendrai les mots de sa queue expressive,
Tout ce que me dira sa belle âme naïve,
Ses yeux humains, mais si loyaux ! Je l'aimerai
Jusqu'à cet âge où, las, le poil décoloré,
L'œil mort, le museau lourd, sans flair et sans adresse,
Son vieux souffle n'est plus qu'un soupir de tendresse.

Que je meure avant lui, surtout ! Et je me voi
Après ma fin, pendant qu'on règle mon convoi :
Le décent corbillard des personnes à l'aise
Me portera demain vers le Père-Lachaise ;
L'ordonnateur, qui parle avec un geste en rond,
Sur le seuil de la pièce où mes amis seront
Conviera, claque en main, l'assistance marrie,
Suivant toutes les lois de la géométrie
Funéraire. Oh ! le bel enterrement correct !
Déjà mon lit de mort n'a plus mauvais aspect ;
Sur moi l'on a jeté des fleurs, et, dans la chambre,
Des cierges bien placés versent leurs larmes d'ambre ;
Une femme éplorée et prostrée, et les bras
Abandonnés, se tient et rêve, le front bas,
Telles sont dans les parcs les plaintives statues,
Dont l'eau du ciel emplît les paupières battues,
Et comme à son insu, son voile esc ajusté
De la façon qui va le mieux à sa beauté.

Ah ! qu'alors, ah ! qu'il entre, ayant rompu l'attache,
Qu'il entre, mon vieux chien, tout boueux, et qu'il tache
Ce deuil-là ! Qu'il renverse et roule les flambeaux
Par terre ; et qu'au milieu des bouquets en lambeaux
Il pousse, en appuyant sa gueule sur ma bouche,
Dans ma barbe roidie un aboiement farouche !

(Le Livre des Chaînes)

L'ÂGE DE PIERRE

Pierres, silex taillés, couteaux mystérieux,
Je ne puis sans émoi vous contempler ; vous dûtes,
Dans la férocité primitive des luttes,
Souvent frémir au poing crispé de nos aïeux !

Si l'homme, recouvert de peaux mal ajustées,
N'a pas vagi, rampant, inutile et perclus,
Et, serrant sa femelle entre ses bras velus,
Étouffé dans les flancs les futures portées,

C'est que vous avez bien gardé sa nudité,
Ô pierres ! Façonnant votre structure rêche,
La hache en main, dans la nature il fit sa brèche,
Et, tout saignant, sortit de l'animalité.

Un choc, et vous donniez l'essor à la lumière ;
Vous avez réchauffé nos membres, ô cailloux !
L'âme du bon soleil était figée en vous,
Elle en sortit avec l'étincelle première.

La curiosité tenace des petits,
Autour du bois flambant qui faisait peur aux bêtes,
Luisait, et, sous les poils broussailleux de ces têtes,
Des forces grandissaient pour tous les appétits.

Mon pauvre aïeul, errant de repaire en repaire,
Oh ! la faim, la noirceur du ciel, les animaux,
L'effroi, la nuit, l'hiver, l'horreur de tous les maux
T'accablaient ! Ô mon pauvre aïeul, mon pauvre père !

Ivre, les yeux perdus dans les pleurs et le sang,

Ta main ravit, aux flancs affreux de la Nature,
Le roc; tu fis une arme avec cette ossature
Du sol où tu n'avais marché qu'en te blessant.
Et le cerf franchissant, agile, les espaces,

Tu le frappas ; tu pris l'ours ; tu mis aux abois
Le lourd rhinocéros et le renne aux longs bois ;
Et tu devins l'égal des dents les plus rapaces ;

Puis le vainqueur ! Alors, de ces pierres tu fis,
En délassant tes reins des féroces poursuites,
Chez toi, dans l'apaisante odeur des viandes cuites,
Les ornements d'amour pour la femme et les fils.

... Cependant, est-ce vous, haches, flèches aiguës,
Vieux silex, que je vois, bien soignés et bien clos,
Vous, taillés quand l'horreur gelait au creux des os
Notre famille errante, aux époques perdues ?

Étiquetés dans ces vitrines, vous dormez ;
Et les fauves, nos vieux rivaux, au fond des sables,
Hâves, traînent le cri des faims inapaisables,
Comme un écho de nos longs sanglots d'affamés.

Un jour, dans l'air mourant, la terre nourricière
Se tarira. Nuls cris de douleur! nuls effrois !
Et l'eau ne vivra plus. Dans l'infini, les froids
Hérissés frapperont une immense glacière.

Alors, les pieux de bois durcis ne seront plus,
Et les rouilles auront dévoré les épées
Aux rigides vigueurs des rivières trempées,
Et les canons aussi, monstres pour toujours tus.

Seuls, les silex, que rien n'entame et ne pénètre,
Sous leur forme vivront, armes des primitifs,
Et, sur la terre en proie aux gels définitifs,

Seuls marqueront la place et l’empreinte du Maître.

Le globe, monde éteint, roulera dépouillé
De sa joie exultante et veuf de ses colères ;
Rien n’en redira plus les combats séculaires,
Tout s’étant effacé, dissous, perdu, rouillé,

Rien, sinon vous, silex taillés, rien qui ressorte,
Sinon vous, qui serez, sur le globe navrant,
Le témoignage amer de l’essor déchirant
Que prit vers l’avenir l’espèce à jamais morte.

(Le Livre des Chaînes)

CE QUI RESTE DES MORTS

Pauvre âne, mon vieil âne, à qui l’on prit la peau
Pour tendre le tambour retentissant au large,
Où donc es-tu ? Voici la flamme du drapeau,
Palpitante et claquante aux souffles de la charge ;
Ton cuir est noir de coups, et le beau régiment
Glorifié s’avance en rythmant ses pas lestes ;
Et cependant, pauvre âne, où sont tes humbles restes ?
Dans quel charnier profond gis-tu confusément ?

Chat maigre, chat nerveux, à qui l’on prit la fibre
Pour doter d’un soupir l’âme inerte du bois,
Je sens courir le long de l’instrument qui vibre
Un frisson de ta vie intense au bord des toits.
J’entends se lamenter le doux violoncelle,
Et, charmé dolement, je pense à toi : je dis
Que tu nous as laissé ta part de paradis
En te mêlant à la poussière universelle.

Et toi, première aimée, ô chère ! où donc es-tu ?

Es-tu l'épouse unique ou la fille qui passe ?
Dans le troupeau banal ton corps est descendu ;
Mon cerveau garde seul ta jeunesse et ta grâce.
Il reste au souvenir des fragments de beauté,
Un teint chaud, des cheveux, des yeux pleins de folie,
Et ce reste des morts, longtemps, longcamps nous lie
Par des vibrations de sensibilité.

(Le Livre des Chaînes)

FRÉDÉRIC PLESSIS

1851

F RÉDÉRIC PLESSIS, né à Brest le 3 février 1851, s'est acquis une réputation de latiniste par de belles études critiques sur Properce, par un essai fort estimé sur Calvus et par de nombreux articles de philologie publiés dans plusieurs Revues savantes. Il est aujourd'hui professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux.

Doué d'un véritable tempérament de poète, M. Plessis a réuni en 1886 dans un volume ayant pour titre *La Lampe d'Argile, et que l'Académie française a couronné*, les vers de sa première jeunesse et ceux d'un âge plus mûr. À une connaissance approfondie de l'antiquité romaine il joint un sentiment très prononcé de la nature, et il a rencontré d'heureuses inspirations aussi bien en parlant des animaux qu'en étudiant les caractères et les passions de l'humanité. Quoique d'une allure simple, ses poésies sont à la fois énergiques et colorées, vives et harmonieuses. Nous en détachons plusieurs pièces d'une note émue et bien personnelle.

La Lampe d'Argile a été éditée par A. Lemerre.

A. L.

SEPTIME SÉVÈRE

C'est dans Eboracum, où le ciel froid du Nord
D'un brouillard éternel baigne les murs de brique
Le soldat basané de la côte d'Afrique,
Sévère, est venu loin pour rencontrer la mort.

Méditant sous son front coupé de plis moroses
Le lot inespéré que le sort lui donna,
L'ambitieux époux de Julia Domna
Découvre jusqu'au fond la vanité des choses.

Lui, l'enfant de Leptis, au prix de durs travaux,
Il a pu parvenir à la grandeur unique ;
Par la force romaine ou la ruse punique,
Il a pu terrasser tour à tour ses rivaux.

Il a donné pâture à ses vieilles colères,
Assuré par le sang la paix du lendemain,
Et sur les trois autels immolé de sa main
Les trois noires brebis dans les jeux séculaires.

Et du jour qu'à cheval, en habit de combat,
Suivi des légions il entra dans la Ville,
Tous ont rivalisé d'empressement servile,
Tous, la plèbe grondante et le louche Sénat.

Ô triomphe ! Avait-il le bras tremblant et frêle
Lui qui put dix-huit ans les courber de terreur,
Et faire ainsi revivre en un même empereur
Le robuste Commode et l'équitable Aurèle ?

C'est pour le bien de tous qu'il a semé l'effroi !
Et le cavalier Parthe a fui devant ses aigles,
Cependant qu'au Forum, armé de justes règles,
Ulpien redressait les lignes de la loi.

Mais aujourd'hui Sévère est caduc et malade.
Ce monde, par son bras étayé lentement,
Craque de toute part, ainsi qu'un monument
Trop vieux et qu'une lèpre incessante dégrade.

Pour attrister sa fin quelle ombre fait défaut ?
La discorde a couvé dans sa famille même :

Le vieillard a connu cette honte suprême
De voir son fils courir sur lui, le glaive haut.

La mort de Plautien n'était qu'un premier crime !
C'est lui-même qui met trop longtemps à mourir.
Et Sévère pourtant n'a point osé fêrir
Comme l'osa Brutus, le consul magnanime.

Est-ce donc pour cela que par monts et forêts
Il chevaucha, saignant de plus d'une blessure ?
Qu'il a dormi jadis tout armé sur la dure
Et dans son casque bu l'eau trouble des marais ?

Ce fils, ce Bassien cher aux légionnaires
(Car il aime auprès d'eux à manier l'outil,
La truelle, ou le pic, ou la hache), qu'est-il ?
Un bouffon aux instincts charnels et sanguinaires.

Il le voit, dès demain, ivre d'égorgement,
Dissiper en plaisirs l'épargne paternelle,
Et de son œuvre, à lui, qu'il rêvait éternelle,
Par des vices nouveaux hâter l'effondrement.

Mais le César sémite à la barbe de neige
Oppose, malgré l'âge et les infirmités,
L'invincible rempart des fortes volontés
Au dégoût, au remords peut-être qui l'assiège.

Il meurt, farouche et seul, de la mort des lions;
Et lorsque le tribun de garde se présente,
Rouvrant avec effort sa lèvre agonisante,
Il donne pour dernier mot d'ordre : Travaillons.

À l'heure où la plus lente illusion s'envole,
Où la blême clarté que projette la mort
Nous montre le néant au terme de l'effort,
Vieillard désabusé! telle fut ta parole.

À l'heure où nous voyons le but s'évanouir,
Tel fut ton jugement sur l'homme et sur la vie :
Une loi de travail tient la terre asservie,
Et le lâche, lui seul, refuse d'obéir.

La vie est pour nous tous une guerre sans trêve ;
Tant qu'on se bat encor, fût-il couvert de sang,
Nul soldat n'a le droit d'abandonner son rang
Et de jeter, pour fuir, sa cuirasse et son glaive.

LA RACE

Ma mère me l'a dit parfois dans mon enfance :
Sa famille en Bretagne arriva de Provence.
C'est pourquoi, né parmi les barbares du Nord
Sous leur ciel gris hanté par le Dieu de la mort,
J'aime de tant d'amour la vie et la lumière !
Et je retiens en moi, d'une souche première,
Une sève inconnue aux lieux où j'ai grandi,
La sève qui fermente au soleil du Midi.
Je suis resté ton fils, ô Province romaine!
Et le vieux sang latin bleuit encor ma veine.
Ami, voilà comment je n'ai jamais été
Qu'un poète païen épris de la Beauté,

Comment de longs yeux noirs, une bouche de rose
Ont ému de désir mon âme à peine éclosé,
Et comment je n'ai pu me convaincre, un seul jour,
Que tout autre bonheur vaille un baiser d'amour !

MYSTICISME

En vain du dernier culte on dévoile la feinte.
Par un instinct rebelle aux plus hautains discours,
D'un monde où l'âme habite et revit pour toujours,
Tu nourris en ton cœur l'espérance ou la crainte.

Les uns veulent surprendre en cette éternité,
Comme en un sanctuaire aux portes longtemps closes,
L'âme de la nature et le secret des choses ;
Mais tu n'es pas séduit par tant de vanité.

D'autres se laissent prendre au désir de connaître
Le Dieu mystérieux qui créa sans remord
La mort, et la douleur plus sombre que la mort :
Mais ta raison plutôt s'étonne d'un tel maître.

Tu verrais sans effroi le noir tombeau s'ouvrir
Et se clore à jamais sur ta triste pensée,
Sur ton esprit plus las que ta chair n'est lassée...
Mais ton cœur ! c'est ton cœur qui ne veut pas mourir.

La vierge que ton rêve a toujours poursuivie
Et qui, sans le savoir, a changé ton destin,
Tu veux l'aimer encore en ce monde incertain
Où la voix des aïeux vaguement nous convie.

Et c'est l'amour humain que tu veux immortel !
Lui que ton mysticisme à son insu contemple ;
C'est lui seul que, dans l'air religieux du temple,
Aspire encor ton âme, indifférente au ciel.

DE PLOUESCAT À BRIGNOGAN

De Saint-Pol de Léon partis avec l'aurore,
Nous eûmes sous les yeux quelque verdure encore;
Mais le pays bientôt devint aride et gris.
Nous regardions, roulant dans la vieille calèche,
Surgir, de loin en loin, une église et sa flèche
Du milieu d'un bouquet de chênes rabougris.

Le sable et le soleil fatiguaient les paupières.
Plus d'une fois, faisant dégringoler les pierres,
Une vache au pied maigre enjambait un talus,
Ou quelque autre, au fossé, s'interrompait de boire,
Et de petits moutons à laine courte et noire
S'enfuyaient devant nous jusqu'à n'en pouvoir plus.

Mais dans ces régions graves et désolées,
Sans ombrage, sans fleur, où les brises salées
N'apportent que des cris plaintifs d'oiseaux de mer,
Bien-aimée ! avec toi j'avais sans tristesse,
Car le chant de ta voix, la fleur de ta jeunesse
Enchantait, fleurissait le paysage amer.

AMÉDÉE PIGEON

1851

A MÉDÉE PIGEON, né en 1851 à Paris, est l'auteur d'un volume de vers intitulé : *Les deux Amours*.

Dans son intéressante étude sur Nos Poètes d'aujourd'hui, M. Jules Tellier s'exprime ainsi au sujet de ce recueil : « Le livre, à la fois très pur et très maladif, où M. Pigeon a dit toutes les grandes douleurs des petites âmes nous apparaît comme un « document » unique sur une certaine crise d'adolescence. Il est vraiment le livre de la quinzième année. Qui l'a lu enfant ne l'oubliera plus. Et il gardera à travers la vie sa piété pour le poète qui fut le confident de sa première tristesse. »

Comme prosateur, M. Amédée Pigeon a écrit deux romans, *La Confession de Madame de Weyre (1886)* et *Une Femme jalouse (1888)*. Il a, en outre, publié dans la *Gazette des Beaux-Arts* une série d'études sur l'art allemand et l'art anglais.

Ses poésies ont été éditées par A. Lemerre.

A. L.

FATALISME

DANS ce monde où tout est fatal et nécessaire,
L'homme qui vit les yeux attachés à la terre
Se complaît dans le rêve et la crédulité,
Et pendant quelques jours croit à la liberté.
Mais son esprit, mûri bientôt par les années,
Voit les causes sans fin l'une à l'autre enchaînées,
Et partout, et toujours, dans l'immense univers
Les mêmes lois réglant les faits les plus divers.
Son rêve se dissipe ; il voit sa destinée
Sans lui par une main invisible menée
Vers un but qu'il pressent, mais qu'il ne connaît pas.
Il sait bien qu'il n'est pas le maître de ses pas,
Qu'une force en dehors de lui-même placée
Dirige tout, ses yeux, son geste, sa pensée,
L'entraîne vers le bien, le pousse vers le mal,
Qu'il diffère bien peu du plus vil animal,
Qu'il ne mérite pas l'éloge ni le blâme,
Et qu'enfin il n'est point le maître de son âme.
Dès lors, avant d'avoir vécu, désabusé,
Indifférent aux biens dont il n'a pas usé,
De toute chose humaine il se désintéresse.
Il vit sans passions, sans amis, sans maîtresse ;
Pour lui le monde est fait de mobiles décors
Où pendant quelques jours il promène son corps.
Sa gaîté, s'il sourit parfois, n'est qu'apparente ;
Son âme à tout plaisir demeure indifférente,
Et, voyant tout le mal qu'on fait sans s'étonner,
Il vit pour se soumettre et pour s'abandonner.

BROUILLARD SUR LA PLAINE

Il est nuit ; le brouillard se lève
De l'herbe humide des fossés
Et s'étend, vague comme un rêve,
Sur les horizons effacés.

On croirait voir sur des épaules
Flotter de larges voiles blancs
Lorsqu'autour du tronc blanc des saules
Il s'enroule en épais rubans.

Tout semble avoir changé de place,
Tout se confond étrangement ;
Parfois une vapeur qui passe
Semble le pli d'un vêtement.

Tremblotante et mystérieuse,
Au milieu de ce ciel changeant
Une étoile silencieuse
Met une étincelle d'argent.

Les fauvettes dorment couchées :
Pas un bruit, pas un chant d'oiseaux,
Les rainettes chantent cachées
Dans les glaïeuls et les roseaux.

On voit à peine les prairies
Sous l'immense et molle vapeur ;
Sous le toit chaud des bergeries
Et bergers et troupeaux ont peur.

Au milieu de ce grand silence
Facilement on entendrait
Le vent chuchotant qui balance
Les feuillages de la forêt.

Parfois le souffle frais qui lutte
Avec les pâles fleurs des eaux
Fait soupirer comme une flûte
Les tiges sèches des roseaux.

Je sens tomber sur ma paupière
Un sommeil plein d'illusions ;
Je mets mon front sur une pierre,
Je m'abandonne aux visions.

Et je vois un peuple de fées,
Peuple né dans les nuits d'été,
Où se sont follement coiffées
Des brins du muguet argenté.

Elles passent ; je les appelle ;
Elles s'abattent près de moi ;
Se penchant vers la plus belle,
La reine me dit : « Sois mon roi ! »

La reine blonde au teint de neige
Fixe sur moi ses yeux hautains :
« Vois, me dit-elle, mon cortège
D'elfes pâles et de lutins.

« Avec des brindilles de vigne
Mon char rapide est attelé ;
Battant l'air de son aile, un cygne
Me transporte au ciel étoilé.

« Rêveur, ne veux-tu pas me suivre
Dans mon magique et blanc palais,
Au royaume des fleurs de givre,
Où vit le peuple des follets ? »

Dois-je croire à tous ces mensonges ?
J'hésite, et réponds oui tout bas,

Et je pars au pays des songes,
Cachant ma tête entre ses bras.



LES hommes sont bien fous de vivre sans s'aimer,
Car ils n'ont ici-bas qu'une heure pour semer
Du blé dans les sillons, de l'amour dans les âmes.
Les grands yeux des enfants, les sourires des femmes,
Les couples que l'on voit passer sur le chemin
Serrés l'un près de l'autre, et se tenant la main,
La vierge qui rougit en dépit de ses voiles,
Tout, jusqu'aux feux changeants des lointaines étoiles,
Tout, jusqu'aux vents avec leurs souffles embaumés,
Tout nous dit : « Aimez-vous ; le temps s'écoule ; aimez ! »



PAUL BOURGET

PAUL BOURGET

1852

PAUL BOURGET est né à Amiens, en 1852. Il commença au lycée de Clermont-Ferrand de fortes études littéraires, qu'il vint achever à Paris, où il prit sa licence ès lettres. C'est alors qu'il rencontra Jean Richepin, Maurice Bouchor et cet Adrien Juvigny dont ses amis ont attesté en si beaux vers l'inconnu génie anéanti par la mort avant l'œuvre faite. Autour d'eux se groupèrent quelques autres esprits d'élite, et ainsi fut formé ce libre et innommé cénacle qui aura sa place dans l'histoire de la poésie contemporaine, à la suite du groupe des Parnassiens. Bouchor venait de publier ses Chansons joyeuses, Richepin préparait sa Chanson des Gueux, quand Bourget donna son premier recueil : *La Vie inquiète* (1875). Titre caractéristique, non seulement de cet ouvrage, mais de toute l'œuvre de l'écrivain. Inquiétudes du cœur, inquiétudes des sens, inquiétudes de l'esprit, voilà ce que déjà l'on y trouvait à chaque page. L'accent était nouveau, comme nouvelle était la mélancolie : celle d'un homme en qui la substance de trop de livres s'est déposée, qui, très jeune, s'est trop regardé vivre au lieu de vivre, qui souffre de ce mal de tout analyser, destructif de la joie dans l'amour et de la sérénité dans la pensée. Pourtant *La Vie inquiète* recèle encore les débris d'une âme antérieure, plus simple et plus enthousiaste. À défaut d'autres croyances, quels nobles actes de foi dans l'art, « seul Dieu réel ! » Quels chauds appels à l'avenir ! Quelles paroles de mépris pour ces cœurs étiolés qui, dénués d'ambitions sublimes,

Ont vécu sans génie et se sont consolés !

Dans *Edel* (1878) Paul Bourget a voulu, dit la préface, « disséquer la passion

d'un écrivain né sur le tard du siècle, avec ses contrastes inexplicables, son scepticisme et sa tendresse, ses énervements et ses frénésies, ses extases et ses abattements. » Il a voulu, de plus, réaliser le poème moderne, « un poème en bottines vernies et en habit noir, et cependant humain, frémissant et lyrique, même dans l'analyse. » On en peut discuter la partie descriptive, « moderniste, » mais les pages intimes et lyriques y sont de la plus rare beauté, ainsi les admirables stances écrites sur deux vers de Byron, qu'on trouvera dans l'Anthologie.

Les Aveux (1882) dominent jusqu'ici de très haut l'œuvre poétique de Paul Bourget. Dans ce livre le poète nous confesse, avec une intensité douloureuse, les troubles d'un cœur désespéré, au lendemain de la grande déception d'amour à demi racontée dans Edel : — Ici, la débauche où l'on a cherché l'oubli, où l'on n'a trouvé que spleen et remords ; — plus loin, la folle résolution de rayer la femme de sa vie intérieure pour ne plus ne plus vivre que par l'esprit ; — ailleurs, un dilettantisme de tendresse élégante, que l'on s'efforce de prendre pour la passion et qui n'est guère qu'un libertinage sentimental plus décevant encore que l'autre... Mais parmi ces erreurs d'âme subsistent, indélébiles, le regret de la foi et de la pureté perdues, le vague espoir d'une ingénuité reconquise à force de science. — Et une nouvelle figure de femme, faite de toutes ces nostalgies, semble flotter au-dessus du livre. On dirait une de ces vierges peintes par Burne Jones, à la grâce presque inquiétante, aux grands yeux presque trop limpides, et qui cueillent des fleurs mystiques en de frais paysages de rêve. C'est la Muse des derniers et, sans doute, des prochains vers de Paul Bourget. Elle arrive d'Angleterre ; elle a déjà inspiré Shelley, Rossetti, jusqu'à cette Mary Robinson dont M. James Darmesteter vient de nous révéler le charmant génie. À notre poésie, qui pêche souvent par un excès de raisonnement et de netteté, par une vaine lutte de rendu avec les arts plastiques, elle apporte le don du symbole suggestif et quelque chose de l'indéterminé des sensations musicales. D'aucuns l'ont déjà trop écoutée, mais non Paul Bourget qui l'entend avec une oreille bien française et qui lui doit les plus pénétrants comme les plus originaux de ses poèmes.

Nous ne pouvons que mentionner ici les livres en prose. Les Essais de Psychologie contemporaine ont affirmé en Paul Bourget un écrivain de premier ordre, un moraliste plutôt qu'un critique. Tout le monde a lu ses romans, si féminins et si virils à la fois, « dont les grands événements sont des pensées » : L'Irréparable, Un Crime d'Amour, Cruelle Énigme, André Cornélis, et cet amer chef-d'œuvre, Mensonges. Prose ou vers, l'œuvre est une : c'est l'enquête émue

*et subtile sur la vie de sentiment des générations contemporaines de l'auteur.
Elle est dressée par un témoin en qui elles se reconnaissent ; cest pourquoi les
jeunes femmes et les jeunes hommes sont venus d'abord à lui et ont propagé en
si peu de temps sa chère et éclatante renommée.*

Les œuvres de Paul Bourget sont publiées par Alphonse Lemerre.

AUGUSTE DORCHAIN.

LA CHAPELLE

LA chapelle est tapie au creux d'un grand rocher.
La croix de fer doré brille en haut du clocher,
Le porche en bois est plein de sculptures antiques,
Où des saints douloureux et des anges mystiques
Charment les cœurs dévots depuis quatre cents ans.

Les dimanches, c'était un flot de paysans
Qui tous portaient la veste ancienne en bure bleue.
Ils avaient pour venir marché plus d'une lieue ;
La poussière couvrait leurs guêtres de cuir brun ;
Le noir chapeau de feutre en arrière, un par un
Ils sortaient. Puis venait, en bonnet de dentelle,
La femme qui conduit ses enfants devant elle,
Le chapelet aux doigts, d'un air calme et pieux ;
— Et les cloches chantaient doucement vers les cieux. —

Et moi, je m'étais fait une habitude exquise
De vous attendre au seuil de la petite église
Où votre âme peut-être avait prié pour moi.

Vous vous faisiez attendre, et c'était un émoi
Délicieux de voir dans la chapelle sombre
Votre visage aimé se détacher de l'ombre
Lentement. La foi pure illuminait vos yeux
De je ne sais quel feu chaste et mystérieux ;
Mais vous n'aviez pour moi ni reproches ni plaintes,
Et vous me pardonniez, comme auraient fait les saintes,
De ne jamais plier les genoux devant Dieu.

Or, ces dimanches-là, quand le ciel était bleu,
Ensemble nous allions à travers le village,
Nous suivions les rochers ensemble, puis la plage,
Vos cheveux déroulés tremblaient au vent de mer,
L'Océan nous lançait son large souffle amer,
Et nous marchions ainsi jusque sur la jetée.
— Je n'ai pas oublié cette mer enchantée,
Le ciel clair, les flots bleus balancés mollement,
Les voiles des bateaux dans un lointain dormant,
Les grands oiseaux lancés sur nous à pleines ailes,
Ni les cris des pêcheurs, ni les voix éternelles
Qui de la mer montaient comme un hymne au ciel pur.
Vous sembliez sourire et marcher dans l'azur,
Gaie et fraîche, et pourtant plus pâle encor que rose ;
Et moi, vos moindres mots m'attendrissaient sans cause,
Mais si profondément, que j'aurais devant vous,
Comme un prêtre à l'autel, plié les deux genoux,
Et que je demeurais muet, l'âme ravie,
Tout éperdu devant la beauté de la vie.

(La Vie inquiète)

TEARS, IDLE TEARS

QUAND tes yeux s'ouvriront sur un beau paysage,
Si le ravissement te fait verser des pleurs,
Ne retiens pas ces pleurs, mon enfant, sois plus sage,
Et ne te raille pas de ces vaines douleurs.

Ces larmes sans objet, ces angoisses divines
Qui nous prennent devant l'océan et les cieux,
Cette extase sans nom qui court dans nos poitrines
Comme un frémissement triste et délicieux,

Tout cela vient du cœur, ô mon enfant chérie,
De notre cœur toujours blessé, toujours aimant,
Faible cœur qui répugne au travail de la vie,
Et que toute beauté trouble trop fortement.

Sous le masque menteur que nous a mis le monde,
L'être inquiet, malade et plaintif, vit toujours,
Et c'est assez du choc d'une beauté profonde
Pour qu'il palpite et vibre ainsi qu'aux premiers jours.

Les mots qu'il a sentis et qu'il n'a pas su dire,
L'âme qu'il avait là, mais que nul n'a su voir,
Voilà ce qui le fait sangloter et sourire,
— Sans raison, — de désir, d'effroi, de désespoir.

Quand tes yeux s'ouvriront sur un beau paysage,
Dis-toi que nous avons ensemble contemplé
Plus d'un pays charmant, délicat ou sauvage ;
Et que mon souvenir à tes pleurs soit mêlé !

(La Vie inquiète)

PENSÉES D'AUTOMNE

I

C E monde meilleur et tout autre,
Le Paradis, je n'en veux pas.
Tout mon souvenir tient au nôtre,
Toute ma vie est ici-bas.

La belle enfant que j'ai choisie,
Ses cheveux, sa bouche et ses yeux,
Sa jeunesse et sa poésie,
Je ne les aurai pas aux cieux.

Si la chair n'est pas immortelle,
Si les formes doivent périr,
Je ne reconnâtrai plus celle
Qui m'a fait aimer et souffrir.

II

Par les sentiers boueux d'Automne,
Je marche, les cheveux au vent,
Plus d'un passant muet s'étonne
Et me considère en rêvant.

Au milieu des feuilles jaunies
Les lueurs des soleils couchants
Ont des tristesses infinies
Dans le grand silence des champs.

III

L'Automne ! L'Automne ! — Les haies
Et les arbres sont défeuillés ;
À peine quelques rouges baies
Tremblent aux buissons dépouillés.

L'Automne ! L'Automne ! — Les routes
Sont désertes sous l'air glacé,
Et les feuilles s'accumulent toutes
Dans les profondeurs du fossé.

L'Automne ! L'Automne ! — La vie
Flétrit chaque jour sous nos yeux
Toute la beauté qui convie
Le cœur à la fête des cieux.

Ce pauvre cœur en vain réclame
L'éternité pour ses amours.
— Nous n'avons pas même assez d'âme
Pour aimer et souffrir toujours.

(La Vie inquiète)

CONTE D'HIVER

LES toits et les clochers sont perdus dans la brume,
La fumée à flocons monte à travers l'air gris,
Et, dans ces jours d'hiver, je vais sans amertume
En songeant à vos yeux sous le ciel de Paris.

Je sens que je suis seul dans les bruits de la rue.

Rien ne me distraît plus des chers bonheurs passés :
Votre divine image à mes yeux apparue
Fait couler tous les pleurs en silence amassés.

Et voici que ma joue en est tout inondée,
Mais cette angoisse est douce et ce chagrin clément :
Je me sens revenir vers une ancienne idée
Qui sur toute douleur verse un apaisement.

C'est vrai, vous ne m'avez jamais dit un mot tendre,
Vos yeux sont restés clairs en regardant mes yeux,
Mais votre esprit si doux et qui sait tout comprendre
N'a-t-il pas eu pitié de mon cœur soucieux ?

Peut-être vous m'aimez sans vouloir me le dire,
Comme dans les romans qui nous parlent d'amour ;
Peut-être vous cachez sous votre pur sourire
Des pleurs que j'essuierai des lèvres quelque jour.

Ce sera par un soir d'hiver dans votre chambre,
La chambre rose et blanche où chantent vos oiseaux.
Obscur comme aujourd'hui le grand ciel de décembre
D'un humide brouillard voilera les carreaux.

La neige lentement tournoie et le vent pleure :
Je suis sous votre porte et je demeure en bas.
Ah ! si mon rêve est vrai, vienne vite cette heure
Où la neige en tombant ne m'attristera pas !

(La Vie inquiète)

TRÈS VIEUX VERS

L ES petites fleurs du fossé,
Renoncules et marguerites,
Ont des sourires du passé
Et de vieux airs de choses dites.

Tous les chemins où j'ai goûté
Mes heures tranquilles et douces,
Où j'ai souffert, où j'ai douté,
Avaient de ces fleurs dans leurs mousses.

Chacune est liée à mon cœur,
La plus fraîche et la plus vulgaire,
Comme le rire d'une sœur,
Comme le regard d'une mère.

Je les cueille par les chemins
Quand viennent les jours de septembre,
Et je les porte à pleines mains
Dans les coins obscurs de ma chambre.

Leur gerbe aux reflets attristés,
Par de muettes harmonies,
Me fait songer aux vieux étés,
À toutes les choses finies.

Marguerites et boutons d'or,
Je me dis qu'après tant d'années
L'homme n'a pas appris encor
À rajeunir les fleurs fanées.

Nous guérissons du souvenir
Sans jamais guérir de la vie,
Et les fleurs qui doivent finir
Toujours tiennent l'âme asservie.

LES BOUQUETS DES PAUVRES

LES petites filles des rues
Qui vivent en vendant des fleurs
Me sont bien souvent apparues
Comme un symbole de douleurs.

Dans leur pauvreté poétique,
Ces messagères du printemps
Drapent d'un haillon fantastique
Leurs maigres membres grelottants.

Et leurs petites mains frileuses
Composent pourtant des bouquets
Dont se parent nos amoureuses
Pour les bals légers et coquets.

** *

Petites filles inquiètes
Qui mourez de faim et de froid
En vendant des fleurs pour nos fêtes,
N'êtes-vous pas mes sœurs, à moi ?

Pendant que j'écris pour ma dame
De fins sonnets capricieux,
Un autre possède son âme

Et baise, en riant, ses beaux yeux.

Mais elle, dure autant que belle,
Lit mes sonnets et prend vos fleurs,
Sans plus soupçonner que pour elle
Nous avons tant versé de pleurs,

Et que, durant les nuits sans lune,
Nous avons le désir, souvent,
D'aller noyer notre infortune
Dans le fleuve immense et mouvant.

** *

Ce qui n'empêche pas, pauvrettes,
Qu'on nous verra demain matin,
En dépit des douleurs secrètes,
Reprendre l'ouvrage incertain,

Et pour la foule ingrate et vile,
Et pour la dame aux yeux pervers,
Composer d'une main habile
Vous vos bouquets, et moi mes vers.

(La Vie inquiète)

STANCES

Tu m'appelles ta vie, appelle-moi ton âme ;
Car l'âme est immortelle, et la vie est un jour. »
Pourquoi devant ce ciel que le couchant enflamme

Me suis-je souvenu de ces deux vers d'amour ?

Si celle dont je rêve était ma fiancée,
Comme je lui dirais ces vers que j'aime tant,
Comme elle en comprendrait la sublime pensée,
La langueur pénétrante et le charme attristant !

« Tu m'appelles ta vie, appelle-moi ton âme. »
— Ton âme ! mot si vague, et cependant si doux,
Si pur, lorsqu'il est dit par des lèvres de femme
À l'amant qui se meurt de tendresse, à genoux !

S'il existait un mot plus pur, plus doux, plus tendre,
C'est celui-là qu'à l'heure où le soleil s'endort,
Des lèvres que je sais mon cœur voudrait entendre,
Lorsque tout l'horizon se vêt d'opale et d'or.

« Appelle-moi ton âme... » Il est suave et triste,
Ce cri d'amour : « Ton âme... » Et sais-je seulement
Si l'âme est immortelle et si cette âme existe ?...
Pourtant je ne dirai jamais que ce cri ment.

Oui ! quand je serais sûr que le mot d'outre-tombe
N'est rien que le néant et l'oubli d'ici-bas,
Toujours je te dirais, lorsque le soleil tombe :
« Appelle-moi ton âme, » et ne mentirais pas.

« Ton âme... » quelque chose en toi de si céleste
Qu'aucun terrestre ennui ne le saurait flétrir ;
Quelque chose à jamais fidèle et qui me reste :
— Le serment qu'un sincère amour ne peut mourir.

Tout ce que j'ai senti dans mes beaux jours d'enfance
Lorsque l'orgue enchantait mon cœur simple et pieux,
Toute l'ancienne extase et toute l'innocence
Revivent dans ces mots profonds comme les cieux.

« Appelle-moi ton âme ! » Hélas ! quand donc pourrai-je,
Te tenant embrassée et les yeux dans tes yeux,
Comme un magicien prononce un sortilège,
Te répéter ces mots qui font qu'on aime mieux ?

Que ce soit donc bientôt, — et sur une colline,
Le soir, pour qu'en sentant s'en aller à leur tour
Ces instants enchantés d'émotion divine,
Je te dise tout bas : « Car la vie est un jour. »

C'est qu'il faut, pour goûter amèrement la vie,
Sentir qu'elle s'écoule et ne reviendra plus :
Alors il naît en nous une âpre et sourde envie
D'être heureux pour les jours que nous avons perdus.

L'amant est plus ému, plus tendre la maîtresse ;
Un alanguissement semble tomber des cieux ;
Et la beauté du soir mêlée à leur ivresse
Fait couler lentement les larmes de leurs yeux.

(Edel)

SOIRS D'ÉTÉ

LE soir est aussi doux, aussi calme qu'hier.
Là-haut pas un nuage et pas un souffle d'air.
Mais une impression de tristesse s'exhale,
Pour moi, de ce beau ciel si clair qu'il en est pâle ;
Je vois, de ce soleil épuisé qui s'endort,
Sinistrement tomber une vapeur de mort
Sur ces coteaux muets, sur ces bois immobiles.
Habitant inquiet des inquiètes villes,

Ce silence effrayant pèse à mon faible cœur,
— Et la nature, vue en face, me fait peur.
C'est son indifférence éternelle et profonde
Que je hais ! Je supplie et veux qu'on me réponde,
Et je veux être plaint, et je veux être aimé...
Si vous étiez ici, chère rose de mai,
Frêle amie aux yeux fins et dont l'âme est sincère,
Je vous amènerais jusqu'à ce banc de pierre,
Où, devant l'horizon doré, je viens m'asseoir,
Et là je vous dirais dans cette paix du soir :
« Vois tout cet univers mystérieux et morne !
Comme il est sans pensée, il est aussi sans borne.
Spectateur étranger de tout le drame humain,
Il fleurissait hier, il fleurira demain.
Je ne suis qu'un enfant et tu n'es qu'une femme ;
Mais puisque ici-bas rien n'aime une âme qu'une âme,
Aimons-nous ! Aimons-nous, puisque, tragique ou doux,
Le vaste ciel du soir ne comprend pas les choses
Que nous nous murmurons devant ses brumes roses,
Silencieux témoin vers qui tous les vivants
Ont jeté de vains cris emportés par les vents .»

(*Les Aveux*)

MUSIQUE

LA lune se levait, pure, mais plus glacée
Que le ressouvenir de quelque amour passée.
Les étoiles, au fond du ciel silencieux,
Brillaient, mais d'un éclat changeant, comme des yeux
Où flotte une pensée insaisissable à l'âme.
Et le violon, tendre et doux, comme une femme

Dont la voix s'affaiblit dans l'ardente langueur,
Chantait : « Encore un soir perdu pour le bonheur .»

(*Les Aveux*)

À UNE BELLE ENFANT

Si ce ruisseau te plaît, baignes-y tes pieds blancs,
Et je regarderai dans l'onde transparente
Ces beaux pieds délicats et leurs contours tremblants,
Et l'ombre du bouleau sur ton visage errante.

Si ce jardin te plaît, fais un bouquet des fleurs
Qui fleurissent le long de ses blondes allées,
Et je regarderai leurs heureuses couleurs
Par tes deux mains de fée artistement mêlées.

Si ce beau soir te plaît, sieds-toi sur ce rocher,
Tes yeux reflèteront le ciel d'or et de flamme,
Et je regarderai le soleil se coucher
Dans ces yeux innocents où sourit ta jeune âme.

Je n'ai pas peur de toi qui n'as pas peur de moi ;
Ton âme est trop naïve et la mienne est trop lasse
Pour qu'un passionnant et dangereux émoi
Entre nos deux repos puisse un jour prendre place.

Laisse-toi donc aller au divin Naturel !
Je ne veux rien de toi que te regarder vivre,
Dans un frais paysage et sous un libre ciel :
Ton charme adolescent me plaît comme un beau livre ;

Et rien ne me vaudrait le singulier plaisir,
Fait de renoncement et de douceur profonde,
Que je goûte à te voir, sans trouble, sans désir,
T'ouvrir, comme une rose, au charme d'être au monde.

(*Les Aveux*)

SUR UNE TÊTE DE MORT

POUR calmer ma tristesse athée,
J'ai, comme un ermite chrétien,
Une tête de mort sculptée
Dans un jaune ivoire ancien.

À Paris, du bord de ma table,
Paisiblement, le jour, la nuit,
De son regard inévitable
Cette tête de mort me suit.

C'est mon amie, et la plus sûre,
Car à chaque nouveau malheur,
Si large que fût la blessure,
Elle a su calmer la douleur.

Quand je souffre du mal d'écrire,
Mon désespoir d'ambitieux
S'endort aux clartés du sourire
Qui va de sa bouche à ses yeux.

Mieux que Montaigne et mieux qu'Horace,

Ce large sourire clément
M'endocrine et me débarrasse
Du vain souci d'un bruit qui ment.

Et de mes chimères trompées
Je fais d'inutiles faisceaux,
Comme avec leurs vieilles épées
Les bretteurs fatigués d'assauts.

Oh ! les sensations aiguës
Et vibrantes que je te dois,
Tête aux mâchoires exigües
Que j'aime à rouler dans mes doigts !

Surtout dans l'éclat des soirées
Où j'admire des fronts charmants,
Qu'encadrent des boucles dorées
Et qu'éclairent des diamants,

Je songe à toi, symbole étrange
De la nuit où l'on s'en va seul,
Et mon rêve d'avance arrange
Sur ces fronts les plis du linceul.

Cette enfant que la valse emporte
Au rythme tournant des accords,
Je la vois toute blanche et morte,
Je couche au cercueil ce beau corps.

Mystérieux comme un lac trouble,
L'au-delà des jours m'apparaît ;
Mon admiration se double
D'un attendrissement secret,

Et plus que tout au monde, j'aime
Ce frisson devant l'avenir ;
Car je trouve un attrait suprême

À la beauté qui doit finir.

(Les Aveux)

NUIT D'ÉTÉ

Ô nuit, ô douce nuit d'été, qui viens à nous
Parmi les foins coupés et sous la lune rose,
Tu dis aux amoureux de se mettre à genoux,
Et sur leur front brûlant un souffle frais se pose !

Ô nuit, ô douce nuit d'été, qui fais fleurir
Les fleurs dans les gazons et les fleurs sur les branches,
Tu dis aux tendres cœurs des femmes de s'ouvrir,
Et sous les blonds tilleuls errent des formes blanches !

Ô nuit, ô douce nuit d'été, qui sur les mers
Alanguis le sanglot des houles convulsées,
Tu dis aux isolés de n'être pas amers,
Et la paix de ton ciel descend dans leurs pensées.

Ô nuit, ô douce nuit d'été, qui parles bas,
Tes pieds se font légers et ta voix endormante,
Pour que les pauvres morts ne se réveillent pas,
Eux qui ne peuvent plus aimer, ô nuit aimante !

(Les Aveux)

LA MORT

TOUT ce qui doit finir est court, — a dit un sage.
Aux heures de plaisir ce mot si vrai me suit.
Je le creuse. Je sens comme le jour s'enfuit :
Il approche, l'instant que l'affreux mot présage.

Je me vois au tragique et suprême passage,
Je suis mort. Ce qui fut mon cœur s'évanouit.
Mes yeux sont obscurcis par l'éternelle nuit,
Et le drap du suaire a moulé mon visage.

Que ce soit dans un mois, que ce soit dans vingt ans,
Il n'en viendra pas moins, je le sais trop, ce temps ;
Il est déjà venu, tant les jours sont rapides !

Et devant ta présence épouvantable, ô Mort !
Trouvant les voluptés de la vie insipides,
Je songe qu'aucun but ne vaut aucun effort.

(Les Aveux)

MORTUÆ

JE n'ai gardé de toi, ma mère, douce morce,
— Oh ! si douce ! — qu'un vieux portrait où l'on te voit

Accoudée, appuyant ta tempe sur ton doigt,
Comme pour comprimer une peine trop forte.

Quand je songeais ainsi, Mère, je n'étais pas.
Tu n'avais pas tiré mon être de ton être...
Réponds ! Devinais-tu qu'un fils devait te naître
Que tu devais laisser orphelin ici-bas ?

Voyais-tu mon destin d'avance, et mon angoisse,
Et ce cœur, né du tien, que tout maltraite et froisse,
Et cette hérédité de tes plus noirs ennuis ?

Réponds ! figure aimée et si vite ravie
Qui, de tes sombres yeux, pareils aux miens, me suis :
Avais-tu déjà peur de me donner la vie ?

(Les Aveux)

ÉPILOGUE

LE fantôme est venu de la trentième année.
Ses doigts vont s'entr'ouvrir pour me prendre la main.
La fleur de ma jeunesse est à demi fanée,
Et l'ombre du tombeau grandit sur mon chemin.

Le fantôme me dit avec ses lèvres blanches :
« Qu'as-tu fait de tes jours passés, homme mortel ?
« Ils ne reviendront plus t'offrir leurs vertes branches
« Qu'as-tu cueilli sur eux dans la fraîcheur du ciel ? »

— « Fantôme, j'ai vécu comme vivent les hommes :

« J'ai fait un peu de bien, j'ai fait beaucoup de mal.
« Il est dur aux songeurs, le siècle dont nous sommes ;
« Pourtant j'ai préservé mon intime Idéal !... »

Le fantôme me dit : « Où donc est ton ouvrage ? »
Et je lui montre alors mon rêve intérieur,
Trésor que j'ai sauvé de plus d'un noir naufrage,
— Et ces vers de jeune homme où j'ai mis tout mon cœur.

Oui ! tout entier : espoirs heureux, légers caprices,
Coupables passions, spleenétique rancœur,
J'ai tout dit à ces vers, tendres et sûrs complices.
Qu'ils témoignent pour moi, fantôme, et pour ce cœur !

Que leur sincérité, Juge d'en haut, te touche,
Et, comme aux temps lointains des rêves nimbés d'or,
Pardonne, en écoutant s'échapper de leur bouche
Ce cri d'un cœur resté chrétien : *Confiteor* !

(*Les Aveux*)

VICTOR BILLAUD

1852

VICTOR BILLAUD, né en 1852 à Saint-Julien-de-l'Escap, près Saint-Jean-d'Angély (Charente-Inférieure), a été pendant plusieurs années compositeur-typographe. Devenu maître imprimeur à Royan, où de fort beaux livres sortent fréquemment de ses presses, il a utilisé ses loisirs en s'occupant de poésie, et il a publié en 1879 un volume ayant pour titre : Le Livre des Baisers.

Pleines de grâce et de simplicité, la plupart des pièces de vers dues à la plume de M. Victor Billaud ont été inspirées par les beautés naturelles ou les coutumes pittoresques de son pays natal, et révèlent une rare délicatesse de goût et de sentiment.

A.L.

LA PREMIÈRE PAGE

Ô ma pauvre femme, ils sont dévolus
À d'autres que nous, les jours sans tristesse :
Nous avons logé la terrible Hôtesse ;
Notre enfant n'est plus ! notre enfant n'est plus !

La Mort a fauché la fleur de mon rêve,
La fleur de mon rêve éclore en ton sein :
Tout autour bruit en funèbre essaim
Le vol des douleurs tournoyant sans trêve.

Il nous vient parfois un espoir tremblant,
Mais nos pleurs sont vains, notre angoisse est vaine ;
Et mon esprit va, comme une âme en peine,
De ta robe noire à son berceau blanc.

Ah ! vois-tu, la vie est cruelle et sombre ;
Tout ce qui sourit recouvre un écueil.
Vous clouez un jour un petit cercueil :
C'est votre jeunesse à jamais qui sombre !

Vieillis avant l'âge, on sent tressaillir
Et s'éteindre en soi toutes les chimères,
Et l'on croit que Dieu fit les yeux des mères
En pensant aux pleurs qu'ils verront jaillir.

Étant notre fils avant d'être un ange,
Notre André là-haut tend les bras vers nous ;
Et je songe au temps où sur tes genoux
Ses pieds s'agitaient dans son petit linge.

J'écirai pour lui — ce sera son lot,
À moins que le sort inclément nous leurre —
Un livre bien doux qui chante et qui pleure,
Qui soit un sourire autant qu'un sanglot.

Ses yeux et l'azur mêleront leurs ondes
Pour y scintiller d'un éclat pareil,
Et j'évoquerai sous l'or du soleil
Ses petits cheveux et leurs boucles blondes.

Les babils d'enfants sont des chants d'oiseaux

Et leurs bras couverts nous semblent des ailes :
Aussi verras-tu les passereaux frêles
Sous les frondaisons voler sur les eaux.

Les chers souvenirs y viendront encore,
Avec les espoirs à jamais éteints ;
Et j'y choisirai les riants matins
Pour joindre nos pleurs aux pleurs de l'aurore.

Ah ! si l'on gémit dans notre milieu,
S'il s'est fait un vide en notre existence,
Du moins il nous reste un amour intense,
Aussi grand qu'un monde, aussi fort qu'un dieu.

Avril et ses fleurs, décembre et son givre,
Neigeront en vain sur l'enfant qui dort :
Notre amour sera vainqueur de la mort,
L'enfant qui n'est plus vivra dans mon livre ;

Arôme ou rayon il viendra s'unir
À mes doux parfums, à mes clartés pures :
Nous demanderons le baume aux blessures
Non pas à l'oubli mais au souvenir.

Et si Dieu permet que la tombe close
Sur tant de sanglots s'ouvre à mon baiser,
Par les matins bleus tu verras jaser
Sur mon vers en deuil notre André tout rose.

EN BATEAU

E rivage est bordé de fleurs et d'arbrisseaux,

L Et le soleil tamise à travers le feuillage
Ses rayons adoucis sur le riant visage
De jeunes promeneurs oubliés sur les eaux.

N'ayant point à subir la loi de son rameur
La nacelle descend la rivière en dérive,
Mirant ses filets verts et rouges dans l'eau vive,
Sous la branche du vergne ou du saule pleureur.

Encore tout empreint des baisers de l'hymen,
Le visage incarnat de la blonde charmeuse
A l'exquise douceur de ces enfants qu'à Greuze
L'Aurore dut montrer quelque jour dans l'Éden.

Et quand vit-on jamais l'éclair d'aussi beaux yeux
Plonger dans le miroir de ces sources profondes,
Depuis les temps lointains où les nymphes des ondes
Enchaînaient à leurs bords les faunes amoureux ?

Un mirage prochain se montre aux deux époux,
Un sourire a passé sur leurs lèvres mi-closes,
Ils ont vu dans un rêve un enfant sur des roses
Et se montrent des yeux les nymphéas jaloux.

On entend leurs soupirs, et la brise des eaux,
Agitant doucement leur fine chevelure,
Y trouve des parfums qu'aussitôt la nature
Aspire pour ses fleurs à travers les roseaux.

L'amoureux se souvient du dernier songe bleu.
La lèvre sur le front de l'adorable femme,
Il étreint tendrement son âme sur son âme,
Sa poitrine se gonfle et son œil est en feu.

Tout son être s'exhale en trésors de candeur,
Il peint timidement son ivresse ingénue :
On dirait un zéphyr échappé de la nue

Et n'osant pas donner sa caresse à la fleur.

Mais bientôt, enfoui dans un flot de cheveux,
Il sent naître l'audace à l'ombre de leurs tresses,
Et les baisers enfin succèdent aux caresses...
Le ruisseau fait un coude... Adieu les amoureux !

GEORGES GOURDON

1852

G EORGES GOURDON, né le 22 avril 1852 à Surgères (Charente-Inférieure), a publié deux recueils de poésies : *Les Pervenches* (1879) et *Les Villageoises* (1887).

On trouve dans le premier de ces livres un vif sentiment du paysage, une grande sincérité d'impression et d'accent vraiment naturel d'une fraîche émotion.

À propos des *Villageoises* M. Sully Prudhomme a écrit : « Une inspiration saine et familière sans vulgarité ; une gaité toujours compatible avec la tendresse ; de l'élévation et une facture aisée du vers, telles sont les qualités qui distinguent cet ouvrage . »

La poésie de M. Georges Gourdon est, en effet, naïve et primesautière, mais elle est aussi lyrique. Il prépare un troisième recueil, *Le Sang de France*, qui contient plusieurs odes, entre autres, *Le Drapeau*, que nous reproduisons plus loin, et il vient d'achever un drame en vers : *Guillaume d'Orange*.

Les œuvres poétiques de M. Georges Gourdon ont été éditées par Albert Savine.

A. L.

DATE LILIA

I L est des femmes que l'on aime
Dès le premier jour qu'on les voit ;
Rien chez elles, rien qui ne soit
Élégance et grâce suprême !

À travers ce monde elles vont,
Chastes, les paupières baissées,
Et la beauté de leurs pensées
Se lit dans leur regard profond.

Leur mère les avait conçues,
Sans taches, dans un saint amour ;
Elles transmettent, à leur tour,
Les blancheurs qu'elles ont reçues.

Ô pudeur ! sublime beauté
Dont l'amour voile ses mystères !
Elles ont pu devenir mères,
Sans perdre leur virginité !

Leur âme, un soir, vers Dieu s'envole
Comme le parfum d'une fleur,
Et leur souvenir laisse au cœur
Un chagrin que rien ne console !

(Les Pervenches)

LE NAVIRE

Au milieu des vivats, le voilà qui s'élance,
Balancé par la vague ainsi qu'un grand berceau,
Pour qu'il puisse affronter tes flots, ô mer immense,
C'est de chêne et d'airain qu'on a fait le vaisseau !

Sous l'azur éclatant, les trois couleurs de France,
Symbole glorieux, décorent son drapeau,
Et comme au bout du monde il porte l'espérance,
On attache à ses mâts les ailes de l'oiseau.

Ô navire ! qu'un vent favorable te mène !
Que tes joyeux marins et ton fier capitaine
Nous reviennent couverts de lauriers et d'honneur !

Mais si jamais tu dois sombrer dans la bataille,
Crachant comme un défi la dernière mitraille,
Redonne à l'univers l'exemple du *Vengeur*.

(*Les Pervenches*)

LE TOUCHERON

Par la sente aux talus herbeux
Qu'embaume la menthe sauvage,
Chassant devant lui ses grands bœufs,
Le toucheron rentre au village.

Voici le printemps revenu,
Tout verdit, l'hirondelle arrive :
Il ne sait quel trouble inconnu
Envahit son âme naïve.

Ce matin même, il a causé
Avec la petite Denise,
Sur son épaule elle a posé
Son front, parfumé sous la brise...

Parmi les rudes paysans,
Comme une fleur Denise est fraîche,
Et son visage de douze ans
A le velouté de la pêche.

Elle est svelte comme un bouleau,
Ses yeux sont clairs comme une source ;
Mais, pour l'avoir, ô jouvenceau !
Il te faudra de l'or en bourse !

Le toucheron, ses bœufs rentrés,
Gagne son grabat, dans l'étable,
Et, par les carreaux éclairés,
Il voit la maisonnée à table.

Lui, ce soir, il ne dîne pas ;
Mais, là-haut, couché de bonne heure,
Seul et malheureux, sous ses draps
Il cache son visage — et pleure...

Hélas ! hélas ! mon pauvre enfant,
L'amour est une grande peine
Qui passe comme un coup de vent
De force à renverser un chêne !

(Les Villageoises)

LE DRAPEAU

LES connais-tu, les trois couleurs,
Les trois couleurs de France ?
Celles qui font rêver les cœurs
De gloire et d'espérance :
Bleu céleste, couleur du jour,
Rouge de sang, couleur d'amour,
Blanc, franchise et vaillance !

Le drapeau, quand tonne l'airain,
Comme un guerrier tressaille ;
Il bat, il s'enfle comme un sein
Au vent de la bataille.
Dans la mêlée, ah ! qu'il est beau
Lorsqu'il n'est plus qu'un noir lambeau
Étoilé de mitraille !

Jusqu'à la mort on le défend,
Ô sublime folie !
Et quand il revient triomphant,
Vers sa loque chérie
Les yeux vont, de larmes remplis,
Car le drapeau garde en ses plis
L'âme de la Patrie !

Qu'il frissonne au soleil joyeux,
Ou qu'il flotte sur l'onde ;
Lorsque la Paix rit sous les cieux
Ou quand la guerre gronde,
France, il entraîne tous les cœurs,

Lui qui porta dans ses couleurs
La liberté du monde !

(Le Sang de France)

SUTTER-LAUMANN

1852

SUTTER-LAUMANN, né à Paris, est cependant saisi de la nostalgie de la mer. Dans les rues, dans les salles de rédaction, son œil contemple partout l'immensité verte. Cela ne l'empêche pas d'avoir sous la plume une spirituelle gaieté et quelques-uns de ces mots dont le Parisien — et surtout le Parisien de Montmartre — est si avide. Mais si les rians propos trouvent accès auprès de lui, et s'il sait fort bien leur donner la réplique, on sent qu'il ont aimé avant tout à entendre les sanglots de la côte bretonne et normande et à réfléchir dans son imagination la solitude désolée de l'Océan

Quoi qu'il fasse, M. Laumann a presque toujours une mélancolie découragée jusque dans son sourire. Mais ce n'est pas précisément le rire qui entretient le génie ; la vraie poésie, n'est-ce pas une plante qui naît et se développe surtout dans les larmes, dans les sources amères.

Il reste à M. Laumann d'avoir adoré la mer avec sa grande tristesse mieux peut-être qu'aucun de nos contemporains. Il lui a voué un culte d'autant plus profond que la lamentation des flots répond davantage à l'état de son propre cœur. Nul n'a rendu avec plus d'émotion et de talent l'éternel gémississement qui soulève le sein de l'Atlantique.

M. Laumann, auteur de nouvelles et de romans fort remarquables, a publié en 1886, chez A. Lemerre, un volume de poésies : *Par les Routes*.

E. LEDRAIN.

ÉPAVE

SUR le sable où la mer roule de lourds galets,
Sur les rocs tapissés d'algues rousses et vertes,
Le soleil fait glisser de curieux reflets.
La chaleur a rendu toutes choses inertes.

Piqué dans la falaise, un jonc marin en fleur
Berce ses grappes d'or à chaque coup de brise.
L'aile d'une mouette étale sa pâleur
Sur la mer qu'un rayon soudainement irise.

Verts, bleus ou violets, parfois roses, les flots,
Qui portent à leur crête une frange d'écume,
Se brisent avec bruit sur de maigres îlots
Où tout oiseau de mer a perdu de sa plume.

Et tous les flots du large en mourant ont laissé
De minces flaques d'eau sur la plage dorée,
Où s'endort au soleil le crabe cuirassé
Auprès d'un coquillage à la conque nacrée.

L'Océan bat son plein sous l'éclatant azur.
Comme un baiser d'amour la brise vous caresse,
On ne saurait jamais rêver bonheur plus pur :
Il semble que dans l'air passe un chant d'allégresse.

Et pourtant, je vois poindre, encor dans le lointain,
Quelque chose de noir que chaque flot délave.
Une rude tempête a soufflé ce matin ;
D'un navire est-ce là quelque sinistre épave ?

Alors plein de dégoût et d'horreur, tout tremblant,
Bientôt je reconnais dans l'épave un cadavre,

Secoué par le flot, sur les galets roulant,
Qui lentement s'échoue en un tout petit havre.

TROIS OMBRES

LE vent était froid, le ciel noir,
Et, sous ta fenêtre, hier soir,
D'une amoureuse et chère antienne
Mon âme triste se berçait...
Sur la vitre une ombre passait :
C'était la *tienne* !

Maudit soit l'odieux pouvoir
Du jaloux désir de savoir !
Je vis, malgré la persienne,
— Oh ! combien mon cœur s'oppressait !
Une autre ombre qui t'embrassait :
C'était la *sienne* !

Alors, morne de désespoir,
Immobile sur le trottoir,
— Que jamais il ne m'en souvienne ! —
Une autre ombre encor m'apparaît...
L'ombre lugubrement pleurait :
C'était la *mienne*.

LE QUINZIÈME PRÉLUDE DE CHOPIN

AMI, quand l'instrument devient voix, quand il vibre,
Lorsque sur lui tes doigts prennent leur vol léger,
De mon être je sens tressaillir chaque fibre
Et le monde réel me devient étranger.

Alors, par le torrent de ces ondes sonores
Qui, de la tête aux pieds, m'ont tout enveloppé,
Je me vois transporté sous les frais sycomores
De quelque coin charmant du vallon de Tempé ;

Elles sont à mes sens d'une douceur si grande
Qu'il me semble voir fuir le spleen, cruel moqueur.
Ah! que cette douceur surnaturelle rende
Et le calme à mon âme et la paix à mon cœur !

C'est, dirait le croyant, une chanson divine,
Un chœur de séraphins, écho du paradis,
Qui traverse l'espace afin que l'on devine
Quels seront les bonheurs refusés aux maudits

Mais bientôt à ce chant aussi doux que la joie
Succède un air plaintif, entrecoupé d'un glas.
Au fond de sa douleur, alors, mon cœur se noie,
Et je voudrais mourir, tellement je suis las.

Oui, très las et meurtri, brisé par l'existence,
— La coupe trop amère où trop longtemps j'ai bu, —
Ce qui me fait chercher quelle est bien la distance
Qui me reste à franchir pour atteindre le *but*.

Aussi je me complais dans la triste harmonie,
Harmonie où Chopin frissonnant a noté
Les affres, les tourments d'un homme à l'agonie
Qui, lui, craint ce sommeil fait de l'éternité.

Je vois le moribond étendu sur sa couche,
Le front déjà teinté de tons cadavéreux,
Et je l'entends râler ! et je vois que sa bouche
Se crispe sous l'effort des soupirs douloureux...

Dans son âme, Espérance, on croirait que tu passes,
Que le mal a cessé de torturer sa chair,
Quand l'accompagnement terrifiant des basses
S'apaise pour laisser entendre un plus doux air.

Alors, le malheureux, dans les lointains du rêve,
Aperçoit un jeune homme alerte, plein d'entrain,
Femme au bras, dans un bois, aux champs, sur quelque grève,
Et ce jeune homme chante un amoureux refrain.

C'est lui, que ce mourant voit, dans sa remembrance,
S'agiter et marcher, fier, amoureux et beau !
Il oublie un instant son atroce souffrance,
Et les bons souvenirs lui cachent le tombeau.

Mais, hélas ! de nouveau le sinistre glas tinte :
Le mourant est saisi par des frissons plus froids...
La musique s'est tue, et la vie est éteinte
Avec les longs sanglots, les plaintes, les effrois.

.....

Eh bien, lorsque j'entends cette sombre musique,
Je me fais à l'idée affreuse de la mort,
Et je n'éprouve plus qu'une douleur physique
Qui me racle les nerfs, les déchire, les tord.

Quand pour moi sonnera l'heure, que rien n'élude,
D'aller moisir entre des planches de sapin,
Je veux entendre, ami, le terrible prélude,
Ce chant de mort noté par l'immortel Chopin.

RAOUL GINESTE

1852

RAOUL GINESTE, né en 1852 à Fréjus (Var), a publié ses premiers vers dans plusieurs Revues littéraires et a fait paraître en 1887 un volume intitulé : *Le Rameau d'Or*. On lit avec émotion ce livre sincère, on le ferme avec un peu de tristesse, mais consolé par la sympathie humaine qui s'en dégage.

Dans une première série de poèmes qui a moins d'intensité que le reste, mais qui est d'un esprit curieux et raffiné, d'un peintre habile, Raoul Gineste retrace le souvenir d'époques lointaines qui lui ont plu.

Les deux dernières séries, *Au Coin du Feu* et *Dans la Rue*, sont peut-être les plus originales. Dans l'une le poète a concentré sa rêverie : échappées de philosophie mélancolique et résignée, apparaît peut-être mieux qu'ailleurs « la couleur de son âme. » Dans l'autre, il ouvre ses yeux au spectacle de la rue, aux misères du peuple, non pas en badaud, en flâneur misanthropique, ni même en pur artiste, mais en homme qui sait voir, comprendre et sentir, cela sans fade sentimentalité ni déclamation oiseuse.

Les poésies de Raoul Gineste ont été éditées par A. Lemerre.

MAURICE BOUCHOR.

LE REFUS

C OMME nous revenions du bois un soir de Mai,
Un de ces tièdes soirs où notre âme amollie
Se laisse aller au fil de la mélancolie,
Pour s'être trop mirée aux yeux de l'être aimé,

Elle alla se blottir au fond d'une causeuse,
Où, sur le velours sombre et bleu, son front pâli
Ressortit lumineux dans un jour affaibli,
Le jour mystérieux et doux d'une veilleuse.

Selon son habitude elle était tout en noir,
Ayant mis, pour me plaire, une robe de soie,
Celle dont les froufrous me causaient tant de joie
Lorsque je l'entendais arriver chaque soir.

Ses bras sveltes sortaient des manches évasées
Et, de ses doigts fluets, des arômes subtils
S'exhalaient, comme font les parfums des pistils.
Et la lune parut à travers les croisées !...

Ému, je pris sa main si blanche dans ma main,
Et je restai longtemps près de la bien-aimée,
À ses genoux qui sont la place accoutumée
Où souvent j'ai veillé jusques au lendemain.

Ses pieds, de blonde frêle et de parisienne,
Ainsi que des oiseaux farouches et tremblants,
Apparaissaient tapis sous un flot de volants,
Au milieu d'un fouillis de dentelle ancienne.

Et, comme ses grands yeux profonds et langoureux
Semblaient poursuivre au loin quelque chimère étrange,
Je voulus qu'un baiser rappelât le cher ange
À la réalité tendre des amoureux.

Mais ses yeux, sous les cils qui sont leurs chastes voiles,
Ont fui l'ardeur de mon regard énamouré ;
J'ai compris le refus à peine murmuré ;
— Ce soir-là nous avons regardé trop d'étoiles.

FAIBLESSE

J E n'ai pas osé contempler les cieux,
Ayant peur de voir s'entr'ouvrir les voiles
Qui me font aimer les blondes étoiles.
— Il était si beau, l'azur de ses yeux !

Je n'ai pas osé scruter le mystère
De l'immensité, désert effrayant
Où s'est égaré plus d'un cœur vaillant.
— Près d'elle j'étais si bien sur la terre !

Je n'ai pas osé penser à demain ;
Qu'importe le temps ? qu'importe l'espace ?
Fallait-il songer que tout meurt et passe,
Quand sa main si douce était dans ma main !

J'ai voulu laisser aux âmes plus fortes
Le savoir amer d'un soleil éteint,
Moi qu'une tristesse indicible atteint
Rien qu'à voir tomber quelques feuilles mortes.

LES VIEUX CHATS

COMME ils sont tristes, les matous,
De n'être plus sur les genoux
Qui leur faisaient un lit si doux ;

Qu'ils regrettent les longues veilles,
Où les doigts secs des bonnes vieilles
Taquinaient leurs frêles oreilles ;

Lorsque assises au coin du feu,
En rêvant au bel houzard bleu
Qui reçut le premier aveu,

Les tricoteuses de mitaines
Évoquaient les amours lointaines,
Le temps heureux des prétentaines ;

Alors les minets adorés,
Arquant leurs dos gras et fourrés,
Prenaient des airs énamourés ;

Ils avaient des façons béates
De se lustrer du bout des pattes,
En rêvant aux mignonnes chattes ;

Ou, comme des sphinx accroupis,
Ils ronronnaient sur les tapis,
Laisant aux rats de longs répit.

Fi des rats malins ! Les maîtresses
Leur faisaient de longues paresse
Pleines de lait et de caresses ;

Le bon mou qu'on allait manger

Cuisait avec un bruit léger ;
Fallait-il donc se déranger !

Mais, ô revers inévitables !
Des héritiers peu charitables
Ont proscrit les chats de leurs tables ;

Les voilà bohèmes : souvent,
Par les nuits de neige et de vent,
Ils grelottent sous un auvent ;

Ombres étiques et funèbres,
Ils profilent dans les ténèbres
Leurs dos échancrés de vertèbres ;

Et quand ils voient passer en bas
De bonnes femmes à cabas
Qui trottent menu d'un air las,

Le bon goût des crèmes sucrées
Où trempaient les croûtes dorées,
Revient à leurs lèvres sevrées,

Et les vieux chats, d'un air dolent,
Hantés par un cruel relent,
Font le gros dos en miaulant.

ROBERT CAZE

1853-1886

ROBERT CAZE naquit à Paris, en 1854, d'une famille originaire du Languedoc. À dix-sept ans il s'engagea et prit part aux deux sièges de Paris : soldat pendant le premier, il devint, durant le second, secrétaire du délégué des Relations extérieures de la Commune. Réfugié en Suisse après le mois de mai 1871, il y fit paraître ses premiers vers, *Les Poèmes de la Chair* (1873), puis *Hymnes à la Vie* (1875). De retour à Paris, il publia *Ritournelles* (1879) et les *Poèmes rustiques* (1880). Il trouvait encore le temps de collaborer activement à plusieurs journaux et d'écrire quatre romans. Robert Caze venait de donner aux intimes deux plaquettes de vers, *Les Parfums* (1885) et *Les Mots* (1886), ainsi qu'un cinquième roman, lorsqu'il mourut des suites d'un coup d'épée : c'était son quatrième duel, et chaque fois il avait été grièvement blessé. Méridional, il avait toute la fougue de sa race. Sa vie ?... Une lutte incessante. — Son talent ?... Celui d'un sincère artiste réellement épris de l'Idéal. Nul doute que les curieux de lettres rechercheront pieusement les rarissimes volumes qui forment son œuvre poétique et les placeront à côté de ceux des meilleurs poètes de sa génération.

Les vers de Robert Caze ont été édités à Paris chez Sagnier, puis à Delémont (Suisse) et de nouveau à Paris chez Sandoz et Fischbacher.

RODOLPHE DARZENS.

LES LITS

J'AIME l'intérieur simple des paysans,
Le dressoir en noyer plein de vaisselle peinte,
La table sur laquelle on a mis une pinte
De cidre ou de vin frais qui date de deux ans.

À côté du portrait naïf des vieux parents,
Au mur est accroché le plâtre d'une sainte
Qui protège la ferme, et dont la tête est ceinte
D'une couronne en rieurs aux tons fort apparents.

Épinal a mis là ses candides images :
Le portrait d'un héros, la prière des Mages
Complètent l'ornement qu'on eut à peu de frais,

Et le soleil y vient, ne laissant qu'un coin sombre
Où repose un enfant souriant, rose et frais,
Iuqucl une femme est assise dans l'ombre.

(Les Poèmes de la Chair)

DEVANT LA MER

J'AI souvent écouté ta musique, ô Wagner !
Et j'ai courbé le front devant ton fort génie,
Mais le rythme puissant de ta fauve harmonie
Ne vaut pas le chant de la mer.

Vieil athlète pensif, fait de bronze et de fer,
Hugo, salut ! Salut à toi, maître, qui sèmes

L'amour profond de l'art en nous ; mais tes poèmes
Ne sont pas si grands que la mer.

Peintres, vous avez pris le rose de la chair,
Le bleu du ciel, le noir des nuits, l'or des étoiles ;
Vous mêlez l'Idéal au Réel ; mais vos toiles
N'ont pas les tons chauds de la mer.

Oh ! je veux m'imprégner de ton parfum amer,
Caresser longuement tes plantes, vertes tresses,
Et dormir dans ton lit à l'abri des tristesses,
Fille superbe, blonde mer !

(Hymnes à la Vie)

SOUPER

LES gens de ferme sont à table,
Muets, ils sont venus s'asseoir.
La soupe, comme un encensoir,
Fume, tassée et délectable.

Ils ont tous une odeur d'étable :
Les plats luisent sur le dressoir.
Les gens de ferme sont à table,
Muets, ils sont venus s'asseoir.

Un loqueteux épouvantable
Ouvre la porte et dit : « Bonsoir !
— Du pain, le lard hors du saloir,
Manges, la ferme est charitable ! »

Les gens de ferme sont à table.

(Ritournelle)

INTÉRIEUR D'AUBERGE

DERRIÈRE le comptoir en bois,
La sommelière, fille rousse,
Chantonne, d'une voix très douce,
Un air allemand d'autrefois.

Un client mange des anchois,
Et dans son bock la bière mousse ;
Un autre, un gros pansu qui tousse,
Ingurgite un flacon d'Arbois ;

Un troisième monsieur jubile
À la lecture du journal.
L'estaminet est tout tranquille :

Ni propos crus, ni mots acerbes ;
On n'entend que l'eau d'un canal
Qui coule en bas, parmi les herbes.

(Poèmes rustiques)

SONNET-PRÉFACE

DANS un ancien meuble laqué,
Noir, rehaussé de filets d'or,
Je conservais plus d'un trésor
Subtilement alambiqué.

L'eau de roses de la Mosquée
Près du nard et du myrteodore ;
Cèdre et styrax : toute une flore
Artificielle et fabriquée.

Ce sont mes rubis, mes saphirs,
Plus reluisants que des soleils
Et plus légers que des zéphyr.

Prodigue entre les richissimes,
Je donne aujourd'hui ces merveilles
À mes amis les plus intimes.

(Les Parfums)

LITANIE DES NOMS DE FEMMES

INDÉCIS, quelques-uns ont le vague du rêve :
Laure, Édith, Geneviève.
Quelques-uns font hurler la dive poésie :
Gertrude, Anastasie.
Ceux-ci semblent des fleurs que la lumière baise :
Gabrielle, Thérèse.

Ceux-là sont des concerts riches en harmonie :
 Florentine, Herminie.
D'autres sont les dompteurs de la chair trop rebelle
 Éliane, Isabelle,
Et d'autres en la voix fondent avec délice :
 Louise, Jeanne, Alice.
Mais le nom éternel, le beau nom que l'on prie,
 C'est votre nom, Marie.
Semper excelsis sit tibi gloria,
 Beata Maria !

(Les Mots)



JULES LEMAITRE

JULES LEMAITRE

JULES LEMAÎTRE

1853

JULES LEMAÎTRE, né à Vennecy (Loiret) le 27 avril 1853, élève de L'École normale supérieure, professeur au Havre, à Alger, à Besançon et à Grenoble, puis rédacteur à la Revue bleue et au Journal des Débats, a publié en 1880, chez Alphonse Lemerre, Les Médaillons, recueil de vers, dont les meilleures pièces se recommandent par un mélange de sensibilité et d'ironie, que l'on retrouve, avec plus de sûreté d'exécution, dans les Petites Orientales (1882). Il a fait paraître à la même librairie un livre en prose, Sérénus, histoire d'un martyr qui n'a pas la foi, curieuse étude de psychologie dans un milieu antique.

M. Jules Lemaître est également connu pour des ouvrages de critique littéraire et dramatique qui ont été fort goûtés : Les Contemporains, trois volumes édités par MM. Lecène et Oudin, et Impressions de Théâtre.

A. L.

LE DON JUAN INTIME

OUTES les fois qu'une de vous,

T Dupe de la pire chimère,
Ô vierges, fait pleurer sa mère
Et la quitte pour un époux,

Pour peu qu'elle me soit connue,
Qu'elle m'ait plu, fût-ce un moment,
Qu'elle m'ait tendu franchement,
Un soir, sa main souple et menue,

Malgré moi, d'un regret obscur
Mon âme en secret est saisie :
Ce n'est point de la jalousie,
C'est une souffrance à coup sûr.

Et pourtant jamais auprès d'elle
Je ne me sentis inquiet.
Rien d'intime ne nous liait :
Elle ne m'est point infidèle...

.....

Mais quelque chose va mourir
De délicieux et de tendre
Que rien ne pourra plus lui rendre,
Et qui ne saurait refleurir :

Cette chasteté qui s'ignore,
La candeur des grands yeux distraits,
Je ne sais quoi de pur, de frais
Et de léger comme une aurore.

Elle sera dame et n'aura
Plus de rougeur involontaire.
Ses grâces perdront leur mystère,
Sa beauté se précisera...

.....

Si le fruit mûr tente les bouches,
La fleur contient plus d'inconnu.
C'en est fait du torse ingénu
Et des gracilités farouches.

Je porte le deuil insensé
D'une chose vague et charmante.
Qu'un bourgeois loue et complimente,
La vierge au bras du fiancé !

L'aube innocente qui frissonne
Dans ses yeux humides et doux
Hier appartenait à tous
Puisqu'elle n'était à personne.

Discret et sans rompre le rang,
J'en jouissais autant qu'un autre.
Elle était mienne, elle était vôtre :
On nous l'enlève, on me la prend !

Un garçon bien mis l'a conquise.
Et pourquoi lui ? mon Dieu ! pourquoi ?
Bien qu'elle ne fût pas à moi,
Je suis triste qu'on me l'ait prise.

Car cet inconnu m'a volé
Des chances de joie ou de peine.
Il a rétréci le domaine
Où flottait mon rêve envolé.

Je te plains, pauvre endolorie
En proie à ce béotien !
Moi, je te comprendrais si bien
Et je t'aimerais tant, chérie !

Toutes les fois qu'une de vous,

Vierges dont j'adore la grâce,
Vêt sa robe de noce, et passe
Aux mains avides d'un époux,

Mon âme anxieuse est saisie
D'un chagrin qui n'a rien d'obscur ;
C'est un mal cruel, à coup sûr,
Et c'est bien de la jalousie.

Au fond, nos désirs jamais las
Ont soif d'infini. Plus de doutes :
Jeunes filles, je vous veux toutes,
Et c'est stupide, n'est-ce pas ?

Les yeux secs et la bouche close,
J'étouffe dans mon cœur plaintif
Un don Juan candide et craintif
Qui voudrait pleurer et qui n'ose.

(Les Médaillons)

PASCAL

Tu voyais sous tes pas un gouffre se creuser
Qu'élargissaient sans fin le doute et l'ironie. . .
Et, penché sur cette ombre, en ta longue insomnie,
Tu sentais un frisson mortel te traverser.

À l'abîme vorace, alors, sans balancer,
Tu jetas ton grand cœur brisé, ta chair punie,
Tu jetas ta raison, ta gloire et ton génie,

Et la douceur de vivre et l'orgueil de penser.

Ayant de tes débris comblé le précipice,
Ivre de ton sublime et sanglant sacrifice,
Tu plantas une croix sur ce vaste tombeau.

Mais, sous l'entassement des ruines vivantes,
L'abîme se rouvrait, et, prise d'épouvantes,
La croix du Rédempteur tremblait comme un roseau.

(Les Médaillons)

NOSTALGIE

JARDIN de l'Occident, douce terre natale,
D'un cœur trop peu fervent je t'aimais autrefois,
Ô Touraine, où sur l'or des sables fins s'étale
La Loire lente, honneur du vieux pays gaulois !

Mais le ciel d'Orient, dont l'immuable gloire
Brûle mes yeux et pèse à mon corps accablé,
Par un lent repentir ramène ma mémoire
Vers ton sourire humain et de larmes voilé.

Car la Nature ici ne m'est plus une mère ;
Sa bonté ne rit plus éparse dans le jour ;
Elle n'a pas souci de l'homme, et c'est chimère
De rêver avec elle un commerce d'amour.

Belle implacablement, l'ombre sèche des palmes
Se découpe sur la blancheur de son front pur,

Et la fatalité siège dans ses yeux calmes
Dont nul pleur n'attendrit l'inconscient azur.

Elle ne comprend pas nos besoins de tendresses ;
L'éclat de ses couleurs éblouit sans charmer ;
Sa clarté sans pénombre ignore les caresses,
Et ses contours sont durs comme un refus d'aimer.

Je ne sens plus, perdu dans sa splendeur hostile,
Que mon être chétif sort de son flanc divin.
Sa face fulgurante et pourtant immobile
Est une porte close et que je heurte en vain...

Mais là-bas, au pays, la terre est maternelle.
La Nature a chez nous la grâce et l'ondoiement,
Quelque chose qui flotte et qui se renouvelle,
Et des vagues contours le mystère charmant.

Elle a le bercement infini des murmures
Et les feuillages fins dissous dans l'air léger ;
Elle a les gazons frais sous les molles ramures
Et les coins attirants où l'on vient pour songer.

Elle a dans ses couleurs, dans ses lignes fuyantes,
Des indécisions qui caressent les yeux ;
Et j'aime à lui prêter des pitiés conscientes,
Et je me ressouviens du jour de nos adieux.

Je sentais bien, là-bas, que je vis de sa vie
Et que je suis né d'elle, et qu'elle me comprend.
C'est une volupté que cette duperie,
J'ai trop souffert, ici, du ciel indifférent.

Et je veux vous revoir, ô ciel changeant et tendre,
Coteaux herbeux, petits ruisseaux, coins familiers !
Saules, je vous désire ! et je veux vous entendre,
Chuchotements plaintifs des tremblants peupliers...

(Petites Orientales)

PAUL HAREL

1854

PAUL HAREL, né à Échauffour (Orne) le 18 mai 1854, est poète et aubergiste. Dans la préface *Je son promit* recueil, *Sous les Pommiers*, paru en 1879, il a pris soin d'expliquer pourquoi il a embrasse la profession d'hôtelier. « Mon père, dit-il, était avocat, mon grand-père aubergiste ; j' ai repris le métier de celui-ci par amour du pittoresque. J'ai cru devoir donner ce mauvais exemple à mes contemporains, en un temps où les fils de la terre désertent leurs foyers, où la vie des ancêtres est inconnue , sinon dédaignée. » M. Harel, dont le grand-père, d'ailleurs, était poète, est un érudit qui a étudié dans la nature et dans les livres. Amant passionné de la couleur, il a le sentiment de l'art au plus haut degré, et il sait composer de charmants tableaux avec les scènes rustiques qui se déroulent sous ses yeux.

Après son premier livre de vers, M. Harel a donné successivement *Gousses d'Ail et Fleurs de Serpolet* (1881), *Rimes de Broche et d'Épée* (1883), puis son œuvre la plus importante : *Aux Champs* (1886) , qui a été couronnée par l'Académie française, et dont un critique a dit : « Ce n'est pas un couchant : c'est un été vermeil qui nous promet encore bien des fleurs et bien des rayons. »

Les poésies de M. Paul Harel ont été éditées par Chérié, P. Ollendorff, Sauton et A. Lemerre.

A. L.

UN BOUQUET

ENVOI

MIGNONNE, au point du jour, promeneur matinal,
J'ai butiné ces fleurs : elles venaient d'éclore.
Je les cueillis pour vous dans les pleurs de l'Aurore,
Et nul n'a respiré leur parfum virginal.

Le bouquet n'est pas beau, mais il n'est point banal ;
J'ai pillé sans choisir dans le jardin de Flore ;
J'allais... Mes mains cueillaient trop lentement encore
Au gré de mon désir... Ai-je fait bien, ou mal ?

Cette cerbe de fleurs sera bientôt fanée,
Qui sait ? peut-être avant la fin de la journée.
Bouquet et souvenirs, Mignonne, est-ce tout un ?

Dans votre sein charmant gardez mes fleurs fidèles,
Et puisse votre cœur s'imprégner du parfum
De l'amour chaste et vrai que mon cœur mit en elles !

(Sous les Pommiers)

VATEL

IL est bon qu'on admire, il est juste qu'on vante
Ce jour d'explosion littéraire et savante
Où le Cid de Corneille émerveilla Paris

Et le siècle où, charmant les cœurs et les esprits,
Opposant Muse à Muse et merveille à merveille,
Racine partageait la gloire de Corneille ;
Où, poète railleur et bouffon souverain,
Molière mariait Térence à Tabarin ;
Où le bon La Fontaine oubliait les prophètes
Et mettait tant de sel sur la langue des bêtes ;
Où Despréaux, raillant la sottise et l'orgueil,
Cultivait la satire en son jardin d'Auteuil
Et disait aux maçons : « Reprenez vos truelles ; »
Où, mêlant son or pur au clinquant des ruelles,
Sévigné prodiguait son esprit et son cœur
De la douce Grignan à Bussy le moqueur.

Il est bon qu'on admire, il est juste qu'on loue
Le siècle où, Bossuet complétant Bourdaloue,
Ils semaient le froment dans ce même sillon
Qui devint le jardin des fleurs de Massillon ;
Le temps où Fénelon, nourrisson de Virgile,
En évêque-pasteur pratiquant l'Évangile,
Devenait deux fois saint et deux fois immortel ;
Où, le trône écoutant les leçons de l'autel,
L'évêque Fléchier surpassait Isocrate,
Où Catinat valait Miltiade et Socrate.
Alors, faisant cortège à l'astre sans pareil,
Des astres gravitaient autour du Roi-Soleil ;
Saint-Denis pouvait bien garder son oriflamme
Dans l'étui : Luxembourg tapissait Notre-Dame.
L'honneur fleurissait rouge en s'épanouissant
Dans le champ que Turenne arrosait de son sang ;
La gloire étincelait ; à travers l'épopée,
Le grand Condé jetait l'éclair de son épée,
Demain traître, aujourd'hui fidèle, toujours grand.
Traitant d'ailleurs le roi comme on traite un parent,
Il tenait au logis sa table préparée
Et ne s'inquiétait d'où viendrait la marée,
Sachant qu'il suffisait de prévenir Vatel,

Un grand cœur qui battait dans un maître d'hôtel !
Le roi l'avait fait noble, il portait une épée
Au côté, fer de luxe et lame inoccupée,
Hochet chevaleresque, ornement puéril !
Qui sait ?... Quand il sentit son honneur en péril,
Il se la mit au ventre en partait gentilhomme...

Parmi les raffinés que l'histoire renomme,
Les affolés d'honneur d'hier et d'aujourd'hui,
Qui jamais s'est montré plus chatouilleux que lui ?
Ce n'est point au chrétien à faire son éloge,
Vatel n'a point sa place en un martyrologe,
Mais l'homme de métier se sent fier, ô Vatel !
De trouver un Caton dans un maître d'hôtel.
Pour moi, quand je revêts mon tablier vulgaire,
Il me semble que j'entre en un harnais de guerre,
Je pense à cet aïeul qui fut si grand seigneur
Et qui, comme Turenne, est mort au champ d'honneur !

(Gousses d'Ail et Fleurs de Serpolet)

SOUS LA CÔTE

C'EST comme un nid fait dans les herbes.
Du seuil de la vieille maison,
À travers des arbres superbes,
On voit miroiter l'horizon.

Du logis que le chaume couvre
Sous la côte, à l'abri du vent,
Tous les matins la porte s'ouvre

En face du soleil levant.

Les premiers rayons qui paraissent
Disent bonjour à la maison
Et de leurs lèvres d'or caressent
Les marguerites du gazon.

Petit herbage, étroit domaine,
Enclos béni du Dieu vivant,
La créature s'y promène
Sous la côte, à l'abri du vent.

Une source coule et murmure
Près de la haie, à fleur de sol ;
Un gros pommier, de sa ramure,
Fait à la source un parasol.

Cherchant sa pâture avant l'aube
Et troublant le petit flot clair,
Un canard y lustre sa robe,
Le ventre à l'eau, le dos à l'air.

L'oiseau du pays perche et couve
À l'aise dans le gros pommier ;
Ici l'hirondelle retrouve
Son nid d'antan sous le larmier,

Des moucheron de toute espèce
Et des insectes familiers,
Qui dans l'air chaud et l'herbe épaisse
Viennent s'ébattre par milliers.

Dans Le sein de cette chaumière
Et sous ces feuillages épais,
La Vie entre avec la Lumière,
Avec l'Ombre descend la Paix.

Ô destin que tout bas j'envie !
Doucement, au fond de ce nid,
Reposent, au soir de la vie,
Deux cœurs qu'un tendre amour unit.

L'homme et la femme ont le même âge,
Pas chancelants et blancs cheveux,
Mais ce serait vraiment dommage
Qu'ils ne fussent pas aussi vieux.

Ils portent le poids et le nombre
Des jours passés avec fierté :
Pas un de ces jours n'a mis d'ombre
Au ciel de leur fidélité.

Qu'importe la date lointaine ?
Les serments ne vieillissent pas.
Les vieux ont fait leur cinquantaine
Et, fidèles jusqu'au trépas,

Devant les petits de leur race,
En défiant le démenti,
Ont regardé l'autel en face
Comme gens qui n'ont point menti.

Puis, revenus dans leur demeure,
Sous la côte, à l'abri du vent,
Ils attendent la dernière heure
En face du soleil levant ;

Et vers la Fortune qui passe
Ils regardent les gens courir,
En sachant ce qu'il faut d'espace
Pour aimer, prier et mourir.

(Aux Champs)

LE VIEUX POMMIER

LE pommier décrépît se penche vers le sol,
Sous le fardeau des fruits et le poids des années ;
Il prodigue son ombre aux frêles graminées
Et couvre le fossé d'un large parasol.

Les oiseaux picoreurs, arrêtés dans leur vol,
L'emplissent de tapage aux claires matinées :
Concert et gazouillis de notes mutinées,
Où chaque moineau-franc se croit un rossignol.

Mousses d'argent, pierrots, pommes d'or et mésanges,
Vie, abondance, espoir, amour, joyeux mélanges !
Dans ton écrasement, pommier, ne te plains pas.

L'honneur est assez grand, si la charge est trop forte.
J'entends le vent d'aval qui murmure tout bas :
« Courage, vieux lutteur, la vigne est bientôt morte ! »

(Aux Champs)

JULES D'AURIAC

1854

JULES D'AURIAC est né à Paris en 1854. Après avoir suivi pendant deux ans les cours de l'École des Chartes, il se fit recevoir avocat et entra ensuite dans l'administration. Il est actuellement sous-préfet de Loudéac (Côtes-du-Nord).

En 1880, Jules d'Auriac avait obtenu à un concours de l'Académie des Muses Santones une médaille d'argent pour un poème d'un charme intime, L'Idylle d'Hier, lorsque, deux ans plus tard, il obtint le premier prix pour un autre ouvrage, Poèmes d'Autrefois (1883). S'il prouvait ainsi qu'il avait plusieurs cordes à sa lyre, il montrait en outre qu'il avait le culte du souvenir. Les Poèmes d'Autrefois, sorte d'épopée dont le peuple français est le sujet, pourraient s'appeler « La Légende de la France. » L'auteur y procède par tableaux grandement espacés au point de vue chronologique, mais ces tableaux sont si bien choisis que leur enchaînement s'éclaire de lui-même à travers les siècles. On y voit l'âme de la Gaule s'épanouissant dès les premiers âges ; on y sent naître le génie de la France ; on y entend enfin la voix de l'immortelle Patrie. Si de l'ensemble on passe aux qualités de détail, on ne peut que louer la facture large et sévère de la poésie, l'allure mâle et ferme du style. Le vers, bien construit, aux rythmes variés, juste de ton, accomodé aux effets voulus, se soutient sans défaillance pendant tout le cours de l'œuvre.

Jules d'Auriac se trouvent chez A. Lemerre.

A. L.

LE VIEUX CAHIER

J'Ai gardé d'elle, ainsi qu'une exquise relique,
Un des premiers cahiers qu'elle écrivait enfant :
Son souvenir y dort tendre et mélancolique.
C'est un livre sorti de l'ombre d'un couvent,

C'est un cours presque entier d'histoire, écrit devant
Un crucifix, et fait par un bon catholique,
Où, depuis Pharamond jusqu'à la République,
Chacun se voit jugé d'un petit ton savant.

Ah ! vous ne saurez pas, je ne peux pas vous dire
Combien je suis heureux de me prendre à relire
Dans ces récits naïfs mes rêves enfermés,

Comme j'en sais par cœur jusqu'aux moindres passages,
Et combien mes baisers ont suivi dans ces pages
Tous les mots qu'ont tracés ses petits doigts aimés !

(L'Idylle d'Hier)

L'EMPEREUR MORT

QUAND Suleiman mourut dans sa ville sacrée,
Du palais aussitôt on fit fermer l'entrée,
Afin que le sultan si puissant et si fort

Parût victorieux même contre la Mort.
On habilla le roi de ses robes de fête,
On lui mit la couronne altière sur la tête,
Et, pour que son corps froid se tint debout encor,
On appuya sa main sur son long sceptre d'or.
Alors on fit entrer la foule dans l'enceinte.
Le peuple s'inclina sous la majesté sainte
Et salua, les yeux à terre et le front bas,
Suleiman, le vainqueur sublime du trépas.

Ainsi, quand l'Empereur Karle, maître du monde,
S'éteignit, fatigué de sa tâche féconde,
Pour qu'il pût voir encor sa race de géant,
On ne l'étendit point dans le tombeau béant :
Il resta droit, statue étincelante et fière,
Assis, sa grande épée à son poing, sur la pierre.

(Poèmes d'Autrefois)

LA TÉMÉRAIRE

LORSQUE l'on ramassa le Téméraire mort
Aux fossés de Nancy, sombre fin d'épopée,
Il était sans pourpoint, sans casque, sans épée,
Tout nu, — tel qu'on ne put le connaître d'abord.

Il gisait oublié, dépouillé, sur le bord
D'une mare, où sa tête informe était trempée.
Des loups, troupe sinistre à la guerre occupée,
Rongeaient son crâne, fait pour les couronnes d'or.

Ainsi meurtri, souillé, hideux, nul n'eût pu dire
Si c'était là ce prince illustre de l'Empire
Que dans son camp, depuis deux jours, on attendait.

Ce duc, fleur de bravoure et de toute prouesse.
— Mais on le reconnut aux ongles, qu'il portait
« Merveilleusement longs, » en signe de noblesse.

(Poèmes d'Autrefois)

MENUET

J'AIME les anciens airs charmants
Des menuets, des vieilles danses,
Avec les ralentissements
De leurs gracieuses cadences :

C'était alors très bien porté,
Et l'on devait connaître, en somme,
L'art de faire un parfait jeté,
Si l'on était bon gentilhomme.

Toutes ces chansons d'autrefois
Ont la même grâce secrète :
Les violons et les hautbois
Perlent une phrase discrète.

Pourtant, dans le rythme léger
De la légère ritournelle,
Il est comme un cri passager,
Comme une plainte qui se mêle ;

Et l'on dirait que l'on entend
Un écho terrible des choses
Qui vont, dans le bal éclatant,
Pâler ces fronts chargés de roses ;

Et rêveur, l'on songe au destin
D'une de ces folles grand'mères
Qui froissaient leurs chairs de satin
Dans les gavottes éphémères.

C'est une marquise, à grand bruit,
Qui danse un soir chez un ministre ;
Elle est la reine, cette nuit :
— Mais ses yeux ont un air sinistre.

Tout en elle est plaisir, attrait :
Chacun l'applaudit et l'admire ;
Elle règne ; — mais on dirait
Qu'elle a pleuré, pauvre Thémire !

— C'est que la sorcière en crédit,
Par elle aujourd'hui consultée,
À la jeune femme a prédit
Qu'elle mourrait décapitée !

(Poèmes d'Autrefois)

MADAME GUSTAVE MESUREUR

(AMÉLIE DEWAILLY)

1855

MADAME GUSTAVE MESUREUR a publié chez Lemerre, en 1885, sous son nom d'Amélie Dewailly, et avec une lettre-préface de M. François Coppée, le plus joli volume peut-être qu'aient jamais inspiré les enfants. Ce sont les siens avant tout, et puis ceux de ses amis, qu'elle a observés et dont elle nous rend ici, avec une finesse attendrie, tous les gestes câlins. Nous les voyons dans leurs jeux et dans leur sommeil, dans leurs joies et dans leurs chagrins, dans leurs naïvetés et dans leurs charmantes malices. Voici leurs grands yeux ouverts, pleins de questions devant l'inconnu, devant le train qui passe et dont ils voient la force sans la comprendre. Tout les émerveille et tout leur est déjà un objet de recherche. Ils essaient daller des faits aux causes, philosophes avant même d'avoir revêtu le pantalon viril ou habillé pour la première fois leur poupée.

Le poète des enfants les suit jusqu'à la fin de l'adolescence. Mais alors ce ne sont plus les siens, c'est à ses propres souvenirs encore peu éloignés que fait appel madame Mesureur. — Quelle forme précieuse et familière bien appropriée au sujet dans *Nos Enfants* ! Quel art de relever et de fixer les petites choses, les plus minces détails de la vie enfantine ! Chacun de ces tableautins est un chef-d'œuvre d'observation, de naturel, d'esprit parisien. Nulle part de l'effort ; partout de la grâce. Sur tout cela est répandue cette légère teinte de mélancolie sans laquelle une œuvre poétique ne nous apparaîtrait pas dans sa vraie couleur.

E . LEDRAIN.

BONNE HUMEUR

NOUS marchions sous la fine pluie,
Le ciel était couleur de suie,
Le vent soufflait.
Le bois semblait toucher la nue,
Et sa carcasse maigre et nue
De froid tremblait.

Affrontant gaîment la tempête,
Hâtant le pas, baissant la tête,
Bébé chantait.
Et parfois, sur notre passage,
Un oiseau dans son clair langage
Lui répondait.

L'air piquant animait sa joue ;
Tout en clapotant dans la boue,
Il me sourit.
En dépit de l'hiver morose,
Bébé garde au cœur une rose
Qui refleurit.

LA LOCOMOTIVE

'ENFANT observe, calme et fier,

L Appuyé sur la palissade,
Le pont et sa sombre façade,
La gare et ses longs rails de fer.

Avec une mine attentive
Il regarde venir un train,
Et sous sa cuirasse d'airain
S'avancer la locomotive.

Le dur sifflet déchire l'air,
La machine au loin s'époumonne...
Et le petit enfant frissonne
Aux sourds tressaillements du fer.

Il sent en ce monstre difforme
Quelque travail mystérieux,
Et suit d'un regard anxieux
Les hoquets de sa bouche énorme.

Malgré les aspects menaçants
De ces noirs engins sur la voie,
Il revient toujours plein de joie
Les voir manœuvrer en tout sens.

Cette œuvre imposante de l'homme
Charme plus son attention,
Que les brins d'herbes du sillon
Ou la structure d'une pomme.

Car un contraste le séduit
Et surprend son intelligence,
C'est cette force brute immense
Soumise au bras qui la conduit.

Elle lui prouve non sans cause
Ce que peut le génie humain.
Et tout bas le jeune gamin

Se dit que l'homme est quelque chose.

PRODIGALITÉ

LE mendiant, pieds nus, suit son chemin ;
De village en village il va tendre la main,
Traînant à ses cotés son bâton et sa miche,
Car le rare passant d'aumône est assez chiche.
Devenu forcément philosophe et rêveur,
Il marche d'un pas lent dans l'air plein de saveur,
Écoutant les oiseaux qui se cherchent querelle.
Comme il est fatigué, près d'une passerelle
Il s'assied. Devant lui, des canards fendent l'eau,
Tout en donnant la chasse au moindre vermisseau.
Alors, cassant son pain, lentement, miette à miette,
Au milieu de leurs rangs pressés il le jette.
Et ce déshérité, prodigue et généreux,
Se donne le plaisir de faire des heureux.

EXCURSION

ÉTANT enfant, ma joie intime la plus chère
Était de sortir seule, à pied, avec mon père.
Sous son large manteau, je lui donnais la main,
Je sautais et chantais tout le long du chemin.
Sans but déterminé, nous dévorions des lieues,

Et les fauves vallons et les collines bleues
Devant nous semblaient fuir comme pour nous lasser,
Et l'horizon sans fin toujours se déplacer.
Il préférait les bords de l'eau, longeait la berge
Ou le quai ; nous faisons halte dans quelque auberge,
Devant les lourds bateaux et les engins de fer,
Avides de soleil, altérés de grand air.
Puis nous gagnions les bois pour chercher des noisettes,
Des fleurs, ou pour tailler à mon gré des baguettes.
Il me causait de tout ; sans en avoir soupçon,
Je prenais ces jours-là ma meilleure leçon.
Je l'aimais tant ! Sa voix était persuasive,
Et ses baisers au front me rendaient attentive.
Nous parlions des absents. Que je le trouvais gai,
Et brave, et jeune, avec son doux air distingué !
Un peu las, on rentrait le soir au clair de lune,
Suivant la route blanche ou la campagne brune,
Admirant une étoile épinglée au ciel bleu.
Il m'écoutait parler ; si j'avais quelque aveu,
Je pouvais le lui faire, obtenir des promesses.
Oh ! les bons souvenirs ! Oh ! les saintes ivresses !
Je les crois d'hier encor, tant ils me sont présents.
Et penser aujourd'hui qu'il a des cheveux blancs !

MAURICE BOUCHOR

1855

MAURICE BOUCHOR, né le 16 novembre 1855, a publié, à l'âge de dix-neuf ans, ses premiers vers, *Les Chansons joyeuses* (1874) ; il a donné ensuite *Les Poèmes de l'Amour et de la Mer* (1876), *le Faust moderne* (1878), *les Contes Parisiens* (1880), *L'Aurore* (1883), *Les Symboles* (1888) et *Dieu le veut, drame* (1888). M. François Sauvy, dans la *Revue libre*, a ainsi jugé le poète des *Symboles* : « Après s'être quelque temps complu dans un matérialisme un peu superficiel dont les *Chansons joyeuses* donnèrent la note, matérialisme bientôt relevé d'un fervent amour de la nature dont on trouvera l'empreinte dans les *Poèmes de l'Amour et de la Mer*, l'auteur ne tarda pas à mesurer le vide et l'insuffisance de cette doctrine avec laquelle bon nombre d'actes humains restaient sans explication. M. Bouchor a traduit lui-même dans le *Faust moderne* l'espèce de dépression morale et les réelles souffrances qu'entraînaient des théories pessimistes aussi peu faites pour lui...

« Tirailé entre son panthéisme mystique et sa recherche d'un Dieu personnel, il s'efforce de concilier ces tendances de manière à satisfaire à la fois « son désir d'un entier repos de l'âme au sein de Dieu et le rêve d'une immortalité active consacrée au triomphe de la justice. » Au tumulte des idées, nous dit-il, s'ajouta le confit des sentiments, et de cette crise sortit *L'Aurore*.

Laissons-le maintenant exprimer lui-même les idées qui le guident aujourd'hui : « Je résolus d'exprimer mon adoration de l'Être inconnu en me servant des plus belles paroles qui, dans tous les temps, eussent jailli de l'âme humaine. J'admettrais les dogmes les plus différents pourvu que je ressentisse l'émotion des siècles et des races qui les avaient consacrés. » Telle est l'idée mère d'où sont sortis *Les Symboles*. »

Les œuvres complètes de M. Maurice Bouchor ont été éditées par MM. G.

Charpentier et Fischbacher.

A. L.

À WILLIAM SHAKESPEARE

S HAKESPEARE, emporte-moi sur l'aile de tes vers,
Car je veux saluer le soleil d'Italie.
Dans ton verre vidé je veux boire ta lie ;
Je veux me parfumer de tes citronniers verts.

Par quelque chaude nuit, la cervelle à l'envers,
Au son des tambourins lointains, l'âme remplie
De lumière et de bruit, je veux voir la folie
Monter comme un ardent soupir aux cieux ouverts.

Et puis, remporte-moi sur tes puissantes ailes
Vers le Nord, où l'on voit par les nuits solennelles
Chaque rêve muet fleurir en astre d'or.

Noble mélancolie ! Oh ! mon âme affolée
Reprendra par les monts connus son libre essor,
Au milieu de la grande neige immaculée.

(Chansons joyeuses)

QUE la brise du ciel est légère et joyeuse !
Comme en silence au loin glissent les blanches voiles !
Que la voix de la mer, grave et religieuse,
Monte tranquillement vers les belles étoiles !

Oh ! quand la sombre nuit apparaît et déploie
Ses ailes, lentement comme un oiseau sauvage,
Moi, mon âme s'éveille, — et ma plus grande joie
Est d'écouter rouler les galets sur la plage.

Tout est si beau, mes yeux s'emplissent d'un tel rêve !
L'Océan monstrueux me donne le vertige ;
La lune, que le flot fait danser et soulève,
Semble une fleur des eaux qui tourne sur sa tige.

(Poèmes de l'Amour et de la Mer)

SONNET

Si, comme je l'espère et comme tu le dis,
Dans cette lourde chair souffre une âme immortelle,
Au sortir de mon corps se délassera-t-elle
Sous les magnolias d'un calme paradis ?

Goûtera-t-elle en paix, loin des brûlants midis,
Au bord d'un fleuve heureux qui mouillera son aile,
La fraîcheur d'une eau vive et d'une ombre éternelle,
Sur des tapis de fleurs par les sylphes ourdis ?

Pourrai-je, sans douleur, revivre et me connaître ?
Sentirai-je en rêvant se mêler à mon être
La musique de l'eau, des feuilles et du ciel ?

Serai-je toujours moi, comme tu me l'assures,
Sans que le souvenir persistant et cruel
Dans ce qui fut mon cœur imprime ses morsures ?

(L'Aurore)

CHANSON

LE bon soleil, père des choses,
Quand il a fait fleurir les roses
Dore les beaux sillons de blé ;
Ainsi, la jeunesse passée,
Puisse ta virile pensée
Être l'épi dur et gonflé !

Puis, le ciel calme de septembre
Voit les raisins de pourpre et d'ambre
Mûrir sur leurs coteaux pierreux ;
Ainsi je voudrais que ton âme
En elle renfermât la flamme
D'un vin splendide et chaleureux.

Lasse, l'humanité se traîne.
Que ta raison forte et sereine
Lui soit un pain substantiel !
Et, sentant le bonheur de vivre,
Qu'éperdument elle s'enivre
De ta chanson, fille du ciel !

Sans défaillance ni blasphème,
Marche devant toi : fais toi-même
Une large entaille à ton flanc
Pour que chacun s'y désaltère ;
Et réjouis-toi, si ton frère
Mange ton cœur et boit ton sang.

(L'Aurore)

IDYLLE

TA beauté radieuse illuminait mon rêve.
Des flûtes et des chants résonnaient sur la grève ;
Les pins embaumaient l'air de leur vive senteur ;
Et des couples erraient avec grâce et lenteur
À travers les bosquets mystérieux de l'île.
Que cette après-midi fut joyeuse et tranquille !
Tandis qu'une mer bleue aux flots étincelants
Mouillait mon front d'écume et baisait tes pieds blancs,
Non loin de nous, l'essaim des Dryades légères
Dansait pudiquement dans les hautes fougères.
Couché sur le rivage et regardant tes yeux,
Je laissais mon amour pur et silencieux
S'élever jusqu'à toi pendant ces heures saintes.
Tes cheveux, couronnés de grappes de jacinthes,
D'un flot brillant et noir baignaient ton cou neigeux.
Bercée au bruit lointain des chansons et des jeux,
Ton âme apparaissait dans ton vague sourire ;
Et les flûtes mêlaient aux accords de la lyre
D'harmonieux sanglots et des plaintes d'amour.
Tu me l'abandonnais, ton âme, sans retour ;

Et mes profonds désirs perdaient leur violence,
Car je pouvais baiser le virginal silence
Des lèvres qui m'avaient tenté cruellement.
Les saphirs de la mer et le beau ciel clément
Rayonnaient au soleil immortel de la Grèce ;
De longs soupirs passaient dans l'air plein de tendresse ;
La souffrance et le mal nous étaient inconnus,
Et moi, comme la mer, je baisais tes pieds nus.

MAURICE MONTÉGUT

1855

M AURICE MONTÉGUT, né à Paris le 16 juillet 1855, a abordé tous les genres de littérature : roman, poésie, théâtre. Ainsi que la fort bien dit un critique autorisé, M. Maxime Gaucher, « il y a dans les vers de M. Montégut un talent réel, de l'énergie, du souffle, une voix qui a son accent personnel alors même qu'elle exprime, elle aussi, des idées et des sentiments d'emprunt. Les défauts sont de ceux qui disparaissent avec les années ; les qualités sont de celles que l'art et l'effort seraient impuissants à acquérir, un don des privilégiés et la marque des élus. »

Les poésies complètes et les drames en vers de M. Maurice Montégut se trouvent chez G. Charpentier et Dentu.

A. L.

SYMPHONIE FUNÈBRE

UN rêve est bien souvent instructif en ce monde !
— L'autre nuit, j'ai rêvé que la mort était blonde,
Qu'elle vous ressemblait !... — Pour la première fois,
Sans faire la grimace en entendant sa voix
M'appeler, — j'ai quitté ma couche pour la suivre.

— Il est vrai que j'étais très passablement ivre. —
Elle m'a pris la main, — et, doucement, sans bruit,
À travers le mystère effarant de la nuit,
Je l'ai suivie. Alors elle m'a fait descendre
Dans la tombe, et m'a dit : « Étends-toi dans la cendre,
Je reviens, nous aurons un plaisir sans pareil !... »

— Mais un regret m'a pris des splendeurs du soleil,
Et je me suis levé... J'ai fui, droit, par la plaine,
Sans regarder derrière, allant à perdre haleine,
Malgré les arbres noirs qui me tendaient les bras.

— Car une voix en moi m'avait soufflé tout bas :
« Prends garde ! Ce fantôme a de sombres pensées !
Tu vas rester tout seul aux profondeurs glacées ;
La tombe, pesamment, va se fermer sur toi !
Et désormais, livide, étranglé par l'effroi,
Tu te consumeras dans des efforts funèbres
Pour soulever la pierre et sortir des ténèbres...
Oui, tu dois bien penser que ce fantôme ment,
Qu'il te trompe ! qu'il veut ton éternel tourment,
Qu'il va se réjouir de toute ta détresse, —
Car il te hait ! — puisqu'il ressemble à ta maîtresse ! »

UN CERTAIN SOIR

N'ÉTALE pas ainsi tes bras nus devant moi ;
Dissimule un peu plus ta beauté souveraine,
Ou prends garde : — Un sujet peut outrager la reine,
Et quelqu'un peut t'aimer qui ne fut jamais roi.

Vois-tu, — si tu savais tout ce que j'ai pour toi
D'amour inavoué que je crains qu'on surprenne,
Tu saurais que ta robe emporte dans sa traîne
Ce qui me reste encor de tendresse et de foi !

À quoi bon ? — Tous les deux nous vieillirons ensemble,
Sans que jamais ma main dans votre main qui tremble
Se repose un instant, l'ayant bien mérité !

Mais le rêve impossible et navrant qui me charme
Aura du moins prouvé la triste vérité
Qu'après tout ce qui passe, il nous reste une larme.

À UN COMPAGNON DE ROUTE

NON, tu n'étais pas fait pour les amours vulgaires,
Toi pour qui les baisers vendus sont douloureux !
Ton corps à ton esprit livre d'affreuses guerres,
Et c'est ton pauvre cœur qui doit payer pour eux.

Qui te délivrera des phrases toutes faites,
Des amours convenus, même de l'amitié ?
Que l'orchestre banal qui chante dans tes fêtes,
Avec ses airs joyeux, m'inspire de pitié !

À force de lever les voiles des corsages
Et de chercher l'amour entre mille bras nus,
Tu dois avoir acquis la science des sages
Et ne plus espérer de vagues inconnus.

Il faut en rester là. Nos jeunesses sont mortes,

Nos tristes vingt-cinq ans sont durs à traverser.
Il est un temple clos, les clés manquent aux portes,
C'est l'espoir... Désormais il n'y faut plus penser !

Tu te consoleras dans la philosophie,
À chercher d'où tu viens, sans savoir où tu vas.
Et tu diras souvent : « Bien fol est qui s'y fie ! »
Quand les vieux souvenirs te rouvriront les bras.

Tu ne seras ni gai, ni triste... Sans surprise,
Tu te compareras à ce livre fermé...
— Mais sur ton cachet d'or fais graver pour devise
Ces mots simples et vrais, — trop vrais — : J'aurais aimé !

GEORGES LEYGUES

1855

G EORGES LEYGUES, né à Villeneuve-sur-Lot, est maintenant député de Lot et Garonne, vivant d'entrer au Palais-Bourbon, il avait fait ses preuves de poète dans : *Le Coffret brisé* (1882) et *La Lyre d'airain* (1883), recueil couronné par l'Académie française. Il y a dans ce législateur un chercheur heureux de mots rares et de phrases à la fois très expressives et très musicales. Si par hasard le tumulte oratoire manquait parfois à ses discours et à ses rapports parlementaires, la précision et l'élégance du style, la conscience littéraire le feraient certainement remarquer.

Dans toute son œuvre M. Leygues ne s'est, semble-t-il, proposé pour objet que de plaire à la petite tribu des délicats. Même quand il chante en beaux vers dans *La Lyre d'airain la patrie vaincue*, il s'abstient de tout cri désordonné, de tout ce qui pourrait blesser l'oreille sensible d'un homme de goût. De l'émotion partout, mais rien qui détonne dans ses livres. Heureux qui sait respecter à ce point les bonnes lettres et la saine raison !

Les amis des choses exquises le deviennent fatalement des vers du député-poète.

Les œuvres de M. Georges Leygues ont été publiées chez Alphonse Lemerre.

E . LEDRAIN.

CRÉPUSCULE ROMANTIQUE

QUAND le jour va finir et qu'on entend à peine
Les chants des laboureurs qui passent dans la plaine
Et les cloches aux voix d'airain ;
Quand l'occident s'enflamme et que les hirondelles
Au bord des toits moussus viennent ployer leurs ailes,
Et descendent du ciel serein ;

Lorsque des bruits confus passent dans la feuillée ;
Quand la lune apparaît, rougissante et brouillée,
Sur la cime des bois jauniss,
N'avez-vous pas, fuyant vos bruyantes demeures,
Errant sans savoir où, laissé couler les heures,
Tout plein de vos beaux jours finis ?

Et lorsque vous alliez sous l'ombreuse ramure
Des grands bois chevelus, dans la nuit calme et pure
Écoutant parler votre cœur,
N'avez-vous pas, sortant de votre rêverie,
Surpris une ombre errant, là-bas, dans la prairie,
Un fantôme doux ou moqueur ?

N'avez-vous pas saisi, dans l'éternel silence,
Quelque refrain joyeux, quelque vieille romance,
Un de ces airs qui ne fuient pas ?...
Celui qu'en vous berçant on fredonnait peut-être.
Ou la chanson d'amour qu'à l'étroite fenêtre
Le soir vous lui disiez tout bas ?...

Et sentant s'éveiller vos craintives pensées,
Au seul bruit de vos pas sur les herbes froissées,
Au faible murmure du vent,
N'avez-vous pas ouvert le livre où tout se grave,
Celui des jours passés, et d'un doigt lent et grave
Tourné les pages en rêvant ?

Oui ! car ce n'est qu'au soir, à l'heure où tout sommeille,
Quand le soleil descend dans sa couche vermeille,
Lorsque s'apaisent tous les bruits,
Que l'âme doucement dit sa joie et ses peines ;
Et, sous le bleu regard des étoiles lointaines,
S'ouvre comme une fleur des nuits !

(Le Coffret brisé)

LES FRANCS

UN jour, dans l'infini, grave et silencieux,
Odin, le dieu pour qui le temps n'a pas de voile,
Debout, comme un guerrier, sur le bord d'une étoile,
Dans l'espace plongeait son regard soucieux.

Comme les flots muets d'un océan sans borne,
La lumière à ses pieds roulait en écumant ;
Et lui, le front courbé, du haut du firmament,
Interrogeait toujours l'horizon sombre et morne.

Là-bas, dans le lointain, comme un globe perdu,
La terre se montrait à des millions de lieues
Avec ses continents vermeils et ses mers bleues,
Et jetait vers le ciel un sanglot éperdu.

Car près de l'Océan, pareils aux flots sauvages,
Des guerriers se ruaient à la mort par milliers,
Et, tels que des aurochs beuglant dans les halliers,
Faisaient de leurs clameurs retentir les rivages.

Lors, Odin, attiré par ce grand bruit de fer,
Se pencha lentement au-dessus de l'abîme,
Et pris d'une âpre joie, à ce combat sublime,
Il regarda joyeux, avec un rire amer !

Des Francs et des Romains luttèrent. Casques, armures,
Javelots, chars rompus, gisaient amoncelés.
Les sables noirs fumaient, de sang rouge gonflés,
Et les hommes tombaient comme des moissons mûres.

Les barbares chantaient : « Sur des coursiers sans frein
Nous combattons, le sol se couvre de cadavres.
Vautours chauves, corbeaux qui rôdez dans les havres,
Venez fouiller les cœurs avec vos becs d'airain.

« La vie est comme un songe, et les heures sont brèves !
Mais nous savons braver la mort en souriant...
La bataille grandit sous le ciel flamboyant,
Le sol frémit du choc impétueux des glaives ! »

Et, l'ardeur du combat les grisant peu à peu,
Dans la mêlée horrible ils volaient avec joie,
Plus prompts que des milans qui fondent sur leur proie,
Défiant le danger, farouches, l'œil en feu.

La plage n'était plus qu'une arène sanglante
Couverte de débris et d'épais tourbillons,
Où le fer et l'acier décrivaient des sillons,
Ainsi que des éclairs dans une nue ardente !

Cependant, au milieu des légions épars,
Les Francs frappaient toujours et leur main était lasse,
Mais soudain un long cri s'éleva dans l'espace :
Les Romains écrasés pliaient de toutes parts...

Le jour tombant mit fin à la grande tuerie.
Alors, flairant le sang qui coulait par ruisseaux,

Maigres et hérissés, de voraces oiseaux
Vinrent manger les morts dans la lande fleurie.

Là-bas, sur l'horizon, des chevaux éperdus,
Libres, les crins au vent, fuyaient la triste plaine,
Et la mer caressait de sa profonde haleine
Les blessés qui râlaient, par la douleur tordus.

Cependant les vainqueurs, enivrés par le rêve,
Épuisés de fatigue et les yeux demi-clos,
À côté des vaincus, au bruit lointain des flots,
Dormaient l'épée au flanc, étendus sur la grève.

Le silence se fit. La nuit sombre arriva,
Et sur le champ jonché des débris du carnage,
Impassible et glacée en son nid de nuage,
Dans un brouillard de sang la lune se leva !

Alors le dieu, du haut de son clair promontoire,
Jeta dans l'infini ces paroles : « Ô Francs,
« Vous qui savez braver la mort, vous serez grands,
« Votre nom redouté sera chargé de gloire !

« Tant que sous le ciel bleu le bouleau fleurira,
« Par Skinfax, fils du jour, vous aurez du courage ;
« Si longtemps que la mer battrait son noir rivage,
« Votre race indomptable et forte durera ! »

(La Lyre d'airain)

LA LOUVE

J'Ai fait un rêve étrange et dont le souvenir
S'est gravé pour jamais dans mon âme troublée.
J'errais dans les débris d'une ville écroulée,
Lorsque vers moi je vis une femme venir.

Hélas ! je reconnus la fière inconsolée.
Nous tendîmes nos mains qui ne purent s'unir.
Et grave, elle passa, de longs crêpes voilée,
Levant au ciel son front que rien n'a pu ternir.

Épiant tous ses pas d'un œil sinistre et louche,
Avec ses deux petits, une louve farouche
La suivait lentement et hurlait dans la nuit.

J'eus peur. Mais en marchant, sous sa robe défaite,
La femme laissa luire une épée, et la bête,
Soudain épouvantée, en sanglotant s'enfuit.

(La Lyre d'airain)

FERNAND ICRES

1856

O RIGINAL parmi tous les poètes de sa génération, Icles (Jean-Louis-Marie-Fernand) naquit, le 15 novembre 1856, aux Bordes-sur-Arize, non loin de la Grotte du Mas-d’Azil, au pied des Pyrénées. Élève des lycées de Cahors et de Montauban, aussitôt qu’il eut terminé ses études, il quitta le Quercy. Paris l’attirait ; il s’y rendit. À peine âgé de vingt ans, et ses malles bondées de manuscrits qu’il eut plus tard le courage de détruire après en avoir reconnu l’insuffisance, il publia chez l’éditeur de la *Pléiade* contemporaine, et sous le pseudonyme de Crésy, musical anagramme de son rude nom de montagnard, ses premières rimes : *Les Fauves*, que suivit bientôt un récit très hardi : *Le Justicier*. Ses œuvres de début lui valurent les encouragements de ses aînés, qui le tenaient déjà pour un artiste de race et qui ne peuvent que l’applaudir sans restriction pour son dernier recueil de poésies : *Les Farouches*, où se trouvent insérées de nombreuses pièces qui lui ramèneront de bons ouvriers en style que ses audaces souvent excessives avaient quelque peu écartés de lui.

Fernand Icles est l’auteur d’un drame ayant pour titre : *Les Bouchers*, de deux romans : *Perle* et *Le Café de l’Antre*, et d’un volume de nouvelles : *Les Amours baroques*.

Ses œuvres poétiques ont été éditées par A. Lemerre.

LÉON CLADEL.

LE SUPPLICE DE PROMÉTHÉE

ENCHAÎNÉ, nu, dompté, sous le ciel qui flamboie,
L'audacieux, lassé d'un effort impuissant,
Blasphème, fou de rage, et son torse se noie
Dans des torrents fumeux de sueur et de sang.

Et l'infernal vautour, qu'un dieu jaloux envoie,
Plonge son bec avide en ce sein frémissant ;
Il ronge, il creuse et fouille incessamment son foie
Toujours jeune, toujours mourant et renaissant.

Bien plus cruelle, hélas ! bien plus terrible encore
Est cette ambition brûlante qui dévore
Ma poitrine et mon cœur, à toute heure, en tout lieu.

Et, sous l'âpre douleur de l'atroce morsure,
Cachant aux yeux de tous l'incurable blessure,
Je me débats en vain, comme le demi-dieu.

(Les Fauves)

*LA BALLADE
DU HIBOU QUI CHANTE*

LE soir étend son crêpe gris
Sur le vallon et la colline.
Pas d'étoile, au ciel vert de gris,

Pleurant sa lueur opaline
Dans la cascade cristalline...
Lors, dans le fracas épaissi
Du ru que la pluie a grossi,
Au creux de la roche penchante
Où se tord le lichen roussi,
Entends-tu le hibou qui chante ?

(Dans le foyer plein de cri-cris,
L'hiver, lorsque le chêne incline
Au vent ses rameaux amaigris,
L'aïeule, en fichu de maline,
Aux blancs cheveux de mousseline,
Me disait, une larme au cil :
« Quelqu'un trépassé, c'est ainsi,
Quand gémit cette voix méchante ;
Prions que Dieu l'ait en merci.
Entends-tu le hibou qui chante ? »)

Or, troublé comme un homme gris,
J'écoute en mon âme orpheline
La plainte douce aux cœurs aigris
Verser sa caresse câline
De hautbois et de mandoline :
Un frisson soudain m'a saisi,
Le firmament s'est éclairci,
Et l'exquise musique enchante
Tout le paysage adouci ;
Entends-tu le hibou qui chante ?

ENVOI

Ô la Toute Chère, voici
Que je tombe roide et transi.

Aux bras de la Mort alléchante
J'endors enfin mon long souci :
Entends-tu le hibou qui chante ?

(Les Farouches)

LA BALLADE DES ARAIGNÉES

AU-DESSUS de l'armoire, à l'angle du plafond,
Elles vivent en paix, les bonnes araignées...
Le mur, humide et mou, se lézarde et se fond
En sueurs dont se sont à la longue imprégnées
Les poutres de sapin que le ver a saignées...
Comme elles sont bien, là, dans la sécurité
De ce coin que le jour n'a jamais fréquenté !
Aussi, matin et soir, leur grise multitude
Pullule tout à l'aise et grouille en liberté,
Tourbillonnant dans l'ombre et dans la solitude.

Tissandières en train, elles viennent et vont,
Ourdissant fil à fil leurs trames bien soignées,
Ouatant de voiles fins leurs retraites sans fond.
Le long des ais pourris et des planches rognées,
On dirait des cheveux de vierges dépeignées...
— Mais soudain, sous mes doigts l'épinette a chanté.
Et toutes, m'écoutant avec avidité,
D'une danse bizarre entreprennent l'étude,
Oubliant toile à l'œuvre et gibier convoité,
Tourbillonnant dans l'ombre et dans la solitude.

Souvent, m'interrompant de mon souci profond,

Arbre longtemps battu des vents et des cognées,
Je lève mes regards, pour voir ce qu'elles font,
Vers ces sœurs que jamais mon cœur n'a dédaignées.
Et je sens mes douleurs s'adoucir, résignées...
Doux peuple, plein de grâce en son activité,
Ami de la musique et de l'étrangeté,
Que chérissent mon deuil et mon inquiétude...
Ainsi je les contemple avec fraternité,
Tourbillonnant dans l'ombre et dans la solitude.

ENVOI

Tels les remords velus ont en foule habité
Mon âme, d'où la joie, hélas ! a déserté.
Se faisant du repos une chère habitude,
Ils tendent d'un lacs noir tout mon être attristé,
Tourbillonnant dans l'ombre et dans la solitude.

(Les Farouches)

JOSEPH GAYDA

1856

J OSEPH GAYDA, né à Carcassonne le 18 juin 1856, vint à Paris en 1876 pour terminer ses études de droit commencées à Toulouse, et s'adonna bientôt exclusivement à la littérature. Auteur d'un volume de vers, *L'éternel Féminin*, paru chez A. Lemerre en 1881, il prépare un autre recueil de poésies qui aura pour titre : *La Soif d'aimer*.

Dans la préface du premier de ces ouvrages, Armand Silvestre a fort bien apprécié le sentiment et les aspirations de M. Joseph Gayda. « La caractéristique de son talent, dit-il, n'échappera à aucun de ceux qui ouvriront son livre. Elle se peut définir en deux mots : L'amour délicat de la Femme et la pieuse terreur de la Beauté. Outre que celle-ci est l'expression de la Nature dans ce qu'elle a conçu de plus parfait, le poète témoigne encore sa tendresse pour les choses, à l'égal de sa tendresse pour les êtres, en donnant sans cesse pour décors à ses voluptés ou à ses larmes le dôme du ciel, les féeries de la mer, le calme des bois, le silence du paysage. L'alcôve de Phryné ne le tente pas, et c'est Galatée qu'il poursuit volontiers sous les saules. Comme les bergers de Virgile, il aime avec des fleurs. »

A. L.

AMOUR SANS FIÈVRES

Si tu veux, nous nous aimerons
D'un amour profond mais sans fièvres,
Et côte à côte nous vivrons
Sans plus jamais unir nos lèvres ;

De nos regards seront exclus
Les feux des ivresses anciennes,
Et tes mains ne se tendront plus
Toutes fébriles vers les miennes ;

Sûrs tous deux de nos sentiments,
— L'exquise et la divine chose ! —
Sans plus nous faire de serments,
Nous resterons la bouche close.

Tu comprendras que j'ai raison,
Que nos transports étaient des leurre,
Et qu'il est un mortel poison
Dans les caresses les meilleures.

Des passions nous éteindrons
À jamais les troublantes flammes,
Et, sans fin, nous nous aimerons
Comme doivent s'aimer deux âmes :

Paisibles et silencieux,
Du seul amour qui désaltère,
Tels que deux étoiles aux cieux,
Ou tels que deux morts sous la terre.

(L'éternel Féminin)

LA BEAUTÉ

BEAUTÉ ! présent divin dont mille chants joyeux
Sur la terre éblouie ont salué l'aurore !
Beauté ! présent fatal que des cris furieux
Ont maudit tant de fois et maudiront encore !

Beauté ! clarté céleste, astre aux rayons vainqueurs
Qui depuis six mille ans illumines le monde !
Beauté ! feu de l'enfer qui tortures les cœurs
Sous ta brûlure atroce, immortelle et profonde !

Beauté ! dictame pur qui des bleus paradis
À nos ardents désirs ouvres la porte auguste !
Beauté ! poison subtil et lent, tel que jadis
N'en prépara jamais la sauvage Locuste !

Beauté ! déesse bonne, aux doux yeux caressants,
Oui, pour nous consoler, nous prends sur ta poitrine !
Beauté ! furie avide, aux deux bras menaçants,
Qui nous déchires tous de ta dent vipérine !

Toi qui portes la vie et qui donnes la mort,
Chimère énigmatique, ô monstre bicéphale
Qui poursuis en riant, sans émoi, sans remord,
Dans le sang des humains ta marche triomphale !

Parle ! Qui donc es-tu ? pour que nous te gardions
Malgré tes cruautés un amour indicible,
Ô Beauté ! qui reçois nos adorations
Comme un sphinx de granit fièrement impassible !

(L'éternel Féminin)

ÉTÉ

ROSE, voici l'Été ! Comme un vaste ostensor,
 L'Astre-roi, du zénith, rayonne sur les mondes
 Où sa chaude lumière, en fécondantes ondes,
 Verse une vie intense et retarde le Soir ;

Avec des mouvements rythmiques d'encensoir,
 Les blés mûrs sous le vent penchent leurs crêtes blondes,
 Et près des ruisseaux clairs, dans les forêts profondes,
 Les amants éperdus par couples vont s'asseoir...

Au soleil de ton cœur, flamme surnaturelle
 Dont la clarté divine a rejailli sur elle,
 Ma passion grandit, s'il se peut, plus encor ;

Et moisson précieuse à tes désirs offerte,
 Telle qu'un hélianthé au disque nimbé d'or,
 La fleur de mon amour resplendit, large ouverte !

(La Soif d'aimer)

L'HEURE DE L'AMOUR

PANTOUM

RAPÉ dans la splendeur de son rouge manteau,

D Le soleil disparaît en un vaste incendie...
Ton image s'allume en moi comme un flambeau,
Idéale beauté dont l'éclat m'irradie !

Le soleil disparaît en un vaste incendie,
Les étoiles au ciel entrouvrent leurs yeux d'or...
Idéale beauté dont l'éclat m'irradie,
Je viens auprès de toi boire l'ivresse encor...

Les étoiles au ciel entr'ouvrent leurs yeux d'or,
L'hymne d'Hymen descend vers la terre épuisée...
Je viens auprès de toi boire l'ivresse encor,
Puisqu'en toi ma douleur enfin s'est apaisée...

L'hymne d'Hymen descend vers la terre épuisée
Sous les ardents baisers de la brise du soir...
Puisqu'en toi ma douleur enfin s'est apaisée,
Pour toi mon cœur se change en brasier d'encensoir...

Sous les ardents baisers de la brise du soir,
Les beaux lis languissants inclinent leurs calices...
Pour toi mon cœur se change en brasier d'encensoir,
Se consumant avec de suprêmes délices...

Les beaux lis languissants inclinent leurs calices,
Les roses ont tremblé d'émoi surnaturel...
Se consumant avec de suprêmes délices,
Mon cœur purifié monte vers ton autel...

Les roses ont tremblé d'émoi surnaturel ;
Déjà toutes les fleurs se pâment, suppliantes...
Mon cœur purifié monte vers ton autel,
Comme vers l'Astre-roi les jaunes hélianthès...

Déjà toutes les fleurs se pâment, suppliantes,
De mystiques parfums ont traversé les airs...
Comme vers l'Astre-roi les jaunes hélianthès,

Mon espoir s'est tourné vers tes calmes yeux clairs...

De mystiques parfums ont traversé les airs
Aux sublimes accords d'un orchestre invisible...
Mon espoir s'est tourné vers tes calmes yeux clairs,
Puisant dans tes regards une extase indicible...

Aux sublimes accords d'un orchestre invisible,
Les bois sentent frémir leurs vertes frondaisons...
Puisant dans tes regards une extase indicible
Mes désirs jusqu'à toi poussent leurs floraisons...

Les bois sentent frémir leurs vertes frondaisons,
Tandis que vient la Nuit solennelle et sacrée...
Mes désirs jusqu'à toi poussent leurs floraisons,
Et voici que l'Amour descend de l'Empyrée...

Tandis que vient la Nuit solennelle et sacrée,
Ton image s'allume en moi comme un flambeau ;
Et voici que l'Amour descend de l'Empyrée,
Drapé dans la splendeur de son rouge manteau !

(La Soif d'aimer)

EUGÈNE GODIN

1856

EUGÈNE GODIN est né en 1856, à Paris, d'une famille d'artisans. Après avoir terminé ses études au lycée Saint-Louis, il est entré à la Bibliothèque nationale, où il a été nommé sous-bibliothécaire en 1885. Il a débuté, vers 1877, par une Lettre à Victor Hugo. Vint ensuite *La Cité noire* (1880), un volume de vers, où sont agités les plus douloureux problèmes de l'esprit humain. Depuis, le pessimisme de M. Godin s'est encore accentué. Il a donné, en 1882, *Chants de Belluaire*, recueil de poésies enflammées, d'où s'exhale éloquemment le cri d'une âme juste, à jamais froissée par la brutalité des temps ; en 1886, *La Populace*, livre de satires sociales, en vers, qui signées du pseudonyme de « Un Républicain » ont causé par leur virulence une grande émotion ; enfin, en 1888, *La Lyre de Cahors*, un aimable à-propos classique.

M. Eugène Godin a collaboré à divers journaux. Il signe au Figaro, notamment, des critiques originales.

Ses œuvres ont été publiées chez A. Lemerre, Ghio et Jules Lévy.

A. L.

VUES PROFONDES

J'Ai regardé la goutte d'eau
À l'aide d'un bon microscope,
Et j'ai soulevé le rideau
Dont le mystère s'enveloppe.

Et, dans un globe lumineux,
J'ai vu des êtres formidables :
Des serpents, pareils à des câbles,
Remuant leurs anneaux haineux ;

Des bêtes horribles, des teignes
Au monstrueux hérissément,
Qui rappelaient exactement
La verte écorce des châtaignes.

Je distinguais, dans les rayons
Étincelants, des formes noires,
Cent variétés d'infusoires,
Des hydres et des vibrions,

Des punaises, des crocodiles,
Des animaux plats, longs ou courts :
Les uns vifs, remuant toujours,
Les autres toujours immobiles.

Un brusque enfer se dévoilait
Dans la faible goutte incolore :
C'était une hideuse flore
De monstres-plantes. C'était laid.

** *

J'ai regardé l'âme à travers
La conscience, microscope :
Alors j'ai vu dans quels travers

La misérable s'enveloppe !

On y voit les vices gluants :
On perçoit les volutes sombres
Des mauvais instincts remuants,
Qui s'effacent comme des ombres.

Avarice, colère, orgueil !
Une analyse un peu subtile,
Dans le cœur, à chaque coup d'œil
Nous révèle un nouveau reptile.

Et moi, je suis épouvanté
D'avoir vu dans mon âme amère
Tous les monstres qu'eût inventé
L'imagination d'Homère.

(La Cité noire)

UN SONGE

I

UN jour, j'ai vu passer trois ombres dans un rêve,
Trois femmes. L'une avait un habit précieux,
L'autre avait un rayon céleste dans les yeux,
Et la dernière était nue et blonde, comme Ève.

Chacune dit son nom en passant devant moi.
La première parla : « Fils, je suis la Richesse.

Quiconque de ma lèvre obtient une promesse
Devient en ce vil monde aussi fameux qu'un roi. »

La seconde me dit : « Je me nomme la Gloire ;
Un éternel encens fume sur mes autels ;
Sans moi qui seule fais les hommes immortels,
Toute étoile est pâlie, et toute aurore est noire. »

La vierge blonde et nue, approchant à son tour,
Leva sur moi ses yeux où rayonnaient des flammes,
Et me dit : « Moi, je suis la glaneuse des âmes ;
Je suis l'ange toujours vainqueur ; je suis l'Amour. »

II

Et je dis à ces sœurs dont le charmant sourire
Était plein de transports et d'éblouissements :
« Voulez-vous que je compte au rang de vos amants ?
Je cherche le bonheur : m'y voulez-vous conduire ? »

« Toi, veux-tu me toucher avec ton sceptre d'or,
Ô Fortune ? — Veux-tu m'effleurer de ton aile,
Amour ? — Et toi, veux-tu m'être un moment fidèle,
Ô Gloire, que j'aimais sans te connaître encor ?

« Béni soit à jamais le ciel qui m'a fait naître,
Si vous êtes à moi ! Répondez-moi, mes sœurs,
De vos faveurs un jour saurai-je les douceurs ? »
Mais toutes trois, baissant le front, dirent : « Peut-être. »

III

Elles dirent : « Peut-être, » et tout s'évanouit.
L'étrange vision s'éparpilla dans l'ombre.
À mes regards troublés soudain tout devint sombre,

Et je vis s'ébaucher dans cette vague nuit

Une autre vierge encore. Elle n'était ni belle,
Ni fière ; elle n'avait point d'habits précieux ;
Elle avait deux trous noirs à la place des yeux...
Et je dis : « Le bonheur n'est complet que par elle. »

IV

Depuis, j'ai vu des gens qui se croyaient heureux
Par la gloire, ou l'amour, même par la fortune.
Hélas ! je n'eus jamais aucune envie, aucune !
De devenir comme eux, ni de faire comme eux.

Après l'avoir suivi dans ces métamorphoses,
J'ai gratté ce vernis qu'on nomme le bonheur.
J'ai démasqué ce spectre. — Alors, j'ai vu l'horreur
Et la mobilité des hommes et des choses.

Puisqu'il en est ainsi, c'est bien. Je veux souffrir
Au point que ma douleur se transforme en extase !
Soit ! Je boirai le fiel sans plainte. Et quand le vase
Sera vide, je veux le jeter — et mourir.

(La Cité noire)

** *

A PRÈS qu'il eut écrit le poème des mondes,
Jéhovah, satisfait de l'œuvre fraîche encor,
Entre ses doigts divins prit de la poudre d'or,

Qu'il sema lentement sur la page féconde.

Depuis, le ciel est plein d'astres flamboyants. Mais
Nous voyons mal les mots tracés sur la nature :
Les étoiles, là-haut, nous cachent l'écriture,
Et les humbles mortels ne la liront jamais !

(Chants de Belluaire)

ARTHUR RIMBAUD

1856

A RTHUR RIMBAUD avait quinze ans environ lorsque, présenté à Victor Hugo, il fut accueilli par lui avec ces mots : *Shakespeare enfant.* » Novateur et entreprenant, Rimbaud, qui, à cet âge-là, avait lu toutes les littératures, quitta les routes frayées, cherchant des rythmes inconnus, des images irréalisées, des sensations non éprouvées. Il s'y est perdu, de même qu'un aventurier et capricieux voyageur. Après avoir parcouru successivement la Belgique, l'Angleterre, l'Allemagne et l'Italie, il quitta l'Europe pour d'autres continents et disparut sans laisser de traces ni jamais donner signe de vie.

Arthur Rimbaud, qui, avec Paul Verlaine, Stéphane Maillarmé et Tristan Corbière, a été dans sa dernière manière largement imité par les décadents, ne publia qu'un seul recueil, une plaquette intitulée : *Une Saison en Enfer* (Bruxelles, 1873), sorte de prodigieuse autobiographie poétique, au dire de Paul Verlaine. Son œuvre est cependant assez considérable pour le peu d'années qu'elle embrasse ; elle comprend de nombreux vers parus dans des Revues et dans l'étude des « *Poètes maudits*, » puis les *Illuminations*, mélange de vers et de prose, ébauches écrites au courant d'une plume fiévreuse. Il existe, en outre, de lui, un manuscrit de poèmes inédits, duquel nous extrayons deux sonnets.

A. L.

LES EFFARÉS

NOIRS dans la neige et dans la brume,
Au grand soupirail qui s'allume
Leurs culs en rond,

À genoux, cinq petits — misère ! —
Regardent le boulanger faire
Le lourd pain blond...

Ils voient le fort bras blanc qui tourne
La pâte grise et qui l'enfourne
Dans un trou clair.

Ils écoutent le bon pain cuire.
Le boulanger au gras sourire
Chante un vieil air.

Ils sont blottis, pas un ne bouge,
Au souffle du soupirail rouge,
Chaud comme un sein,

Et quand pour quelque médianoche,
Façonné comme une brioche,
On sort le pain ;

Quand sous les poutres enfumées
Chantent les croûtes parfumées
Et les grillons ;

Quand ce trou chaud souffle la vie,
Ils ont leur âme si ravie
Sous leurs haillons,

Ils se ressentent si bien vivre,
Les pauvres petits pleins de givre !

Qu'ils sont là, tous,

Collant leurs petits museaux roses
Au grillage, chantant des choses
Entre les trous,

Mais bien bas, comme une prière,
Repliés vers cette lumière
Du ciel rouvert,

— Si fort qu'ils crèvent leur culotte
Et que leur linge blanc tremblote
Au vent d'hiver... —

LE BUFFET

C'EST un large buffet sculpté ; le chêne sombre,
Très vieux, a pris cet air si bon des vieilles gens ;
Le buffet est ouvert, et verse dans son ombre,
Comme un flot de vin vieux, des parfums engageants.

Tout plein, c'est un fouillis de vieilles vieilleries,
De linges odorants et jaunes, de chiffons
De femmes ou d'enfants, de dentelles flétries
De fichus de grand-mère où sont peints des griffons.

— C'est là qu'on trouverait les médaillons, les mèches
De cheveux blancs ou blonds, les portraits, les fleurs sèches
Dont le parfum se mêle à des parfums de fruits.

Ô buffet du vieux temps, tu sais bien des histoires,
Et tu voudrais conter tes contes et tu bruis
Quand s'ouvrent lentement tes grandes portes noires !

LE DORMEUR DU VAL

C'EST un trou de verdure où chante une rivière
Accrochant follement aux herbes des haillons
D'argent, où le soleil de la montagne fière
Luit : c'est un petit val qui mousse de rayons.

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,
Dort ; il est étendu dans l'herbe, sous la nue,
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut ;

Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme
Sourirait un enfant malade, il fait un somme :
Nature ! berce-le chaudement : il a froid.

Les parfums ne font pas frissonner sa narine.
Il dort dans le soleil, la main sur la poitrine,
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.

LOUIS LE LASSEUR DE RANZAY

1856

L OUIS LE LASSEUR DE RANZAY, *né à Nantes en 1856, n'a encore donné que le recueil de ses poésies de jeunesse. Dans le volume intitulé : Les Mouettes, de nobles inspirations, des vers d'une langue élégante et colorée, d'une facture solide, nous font très favorablement augurer de ce jeune poète qui, après de si illustres devanciers, a tenté de trouver des formes nouvelles pour dire le charme de l'amour, la mélancolie du passé et la beauté des choses.*

Les Mouettes ont été publiées par Alphonse Lemerre.

JOSÉ-MARIA DE HEREDIA.

DORDOGNE

C HAQUE rive surplombe en profondes escarpes ;
Pas une voile au fil de l'eau, pas un rameur,
Et dans le courant clair, d'où monte un bruit charmeur,
Luit l'écaille d'argent des brochets et des carpes.

L'orchestre du printemps, hautbois, flûtes et harpes,

Chante parmi les prés qu'Avril met en rumeur ;
Le vent voluptueux berce le flot dormeur
D'un soutfle plus léger qu'un frôlement d'écharpes.

Les pâtres bruns, couchés au pied des saules frais,
Sifflent un air patois sous leurs amples bérets,
Tandis qu'aux bords le gai troupeau de chèvres grimpe.

Toute la berge exhale un parfum d'égantiers,
Et les femmes qu'on croise au détour des sentiers
Ont le rire à la bouche et des rieurs à leur guimpe.

EN AVRIL

En avril, lorsque le printemps
En train de faire sa toilette
Farde les bourgeons éclatants
De poudre rose et violette,

Avez-vous vu, sous le couvert,
Pendre, avec un air d'agonie,
Au bout d'un jeune rameau vert
Une vieille feuille jaunie ?

Relique d'une autre saison,
Qu'au départ oublia l'automne,
Parmi la vive floraison
Sa pâleur mourante détonne.

L'arbre qu'elle orna l'an passé
S'épanouit, oublieux d'elle ;
Mais du vieux printemps effacé
Elle survit, témoin fidèle.

Lorsque de nouvelles amours
Succèdent aux amours qui meurent,
Quelques restes flétris, toujours
Dans le fond de l'âme en demeurent.

Tout sourire contient des pleurs,
Si toute souffrance a des charmes ;
Près du jeune amour tout en fleurs
Meurt le vieil amour tout en larmes.

LE CHAMP DE BATAILLE

Sous le ciel morne rampe une plaine âpre, chauve,
Et vierge du fécond déchirement des socs,
Où rien ne croit, hormis aux fissures des rocs
Quelques brins mal venus de bruyère ou de mauve.

Aux moindres bruits, un vol de corneilles se sauve.
La pierre ruinée, éparse en sombres blocs,
Témoigne qu'autrefois d'épouvantables chocs
Ont consacré l'horreur de cette lande fauve.

Qu'un jour un laboureur habile aux durs travaux
Vienne, attelle ses bœufs trapus, ses forts chevaux,

Et marche jusqu'au soir dans la glèbe qu'il fouille ;

Il heurte à chaque pas des restes de héros,
Javelots, boucliers, casques rongés de rouille...
Épouvanté de voir la grandeur de leurs os.

FLEUR DANS UN LIVRE

DANS le livre qui m'est sacré
J'enfermerai la fleur que j'aime ;
À mon chapitre préféré
Je veux la confier moi-même.

Je veux qu'elle aille sommeiller
Sur la page que j'eusse écrite ;
Qu'elle ait en guise d'oreiller
Ma belle stance favorite.

Si la rose un jour s'effeuillait,
Qu'il me reste au moins son arôme ;
La fleur ne touche qu'un feuillet,
Le livre tout entier s'embaume.

Ainsi, le jour où l'on entend
L'aveu qui jamais ne s'oublie,
Ce n'est qu'une heure, qu'un instant,
La vie entière en est emplie.

GEORGES NARDIN

1856

G EORGES NARDIN, né à Bercy en 1856, a publié diverses études ou critiques d'art et des articles à la Revue Contemporaine. Il s'est fait connaître dans le monde poétique par un recueil de vers, *Les Horizons bleus* (1880), volume plein de promesses, où nous avons particulièrement remarqué *Les Digitales* et *Les Violettes*, strophes de jeunesse d'un sentiment pur et d'une heureuse allu

Les poésies de M. Georges Nardin ont été éditées par G. Charpentier.

A. L.

LES DIGITALES

L ES genêts d'or étaient en fleurs
Et les cerises étaient mûres ;
L'églantine aux frêles couleurs
Brillait dans les buissons de mûres ;
L'air était plein d'enchantements,
Et sous les brises matinales,
Secouant de purs diamants,

Se balançaient les digitales.

Les oiseaux étaient éveillés :
On les entendait par centaines,
Dans les taillis ensoleillés
Où les voix claires des fontaines
Mêlaient leurs babils continus...
Jeanne, à mon bras, par intervalles,
Cueillait entre ses doigts menus
Les clochettes des digitales.

Son chapeau de paille voilait
D'ombre son gracieux visage ;
Sa gorge était comme du lait ;
Et la toile de son corsage
Se soulevant d'un tendre émoi,
Malgré ses craintes virginales,
Nous nous sommes aimés, ma foi !
Parmi les hautes digitales.

... Ces jours étaient déjà lointains :
Dans le vallon, sur les collines,
Le gris hiver, soirs et matins,
Étendait ses froides bruines ;
Dans les bois, plus d'oiseaux chantants ;
La neige volait en rafales...
Hélas ! ce n'était plus le temps
Où fleurissaient les digitales !

Que de tristesses dans les cieux !...
Ma compagne, aux caresses franches,
Pour jamais a clos ses beaux yeux,
Doux et fleuris comme pervenches...
Il ne bat plus, son cœur aimant...
Dieu ! que ses lèvres étaient pâles !...
La mort m'a pris ce corps charmant,
Svelte ainsi que les digitales.

Depuis, que me font les beaux jours,
Les voix des sources bruissantes,
Et les prunelles de velours,
Et les paroles caressantes ?
J'irai toujours désespéré,
Subissant les douleurs fatales...
Jusqu'à l'heure où, las, je boirai
Le suc mortel des digitales !

LES VIOLETTES

J e t'apporte des violettes.
Accepte-les comme autrefois,
Quand nous les cueillions dans les bois,
Si fraîches sous leurs gouttelettes.
Mignonne, ainsi qu'au premier jour
De notre inaltérable amour,
Je t'apporte des violettes.

Elles ornaient ta gorge pleine,
Tes seins en étaient embaumés,
Et quand nous nous étions aimés,
Leur suave et troublante haleine,
Qui ravissait encor nos sens,
Montait, comme un mystique encens,
Du milieu de ta gorge pleine.

Les violettes me sont chères :

Ce sont elles qui m'ont appris
Que, tous deux, nous étions épris,
À ton émoi des plus sincères
Quand tu les reçus de ma main.
Plus que la rose et le jasmin,
Les violettes nous sont chères.

Et ce sont tes fleurs préférées :
Te souvient-il ? tu les glanais
Dans la mousse, au pied des genêts ;
Par les rougeoyantes vesprées,
Quand je te serrais sur mon cœur,
Tes baisers avaient leur senteur ;
Car ce sont tes fleurs préférées.

Si je te survis, bien-aimée,
En pleurant sur toi comme un fou,
Je planterai dans la terre où
Tu dormiras inanimée,
Des violettes : leur parfum
Semblera, sur ton corps défunt,
Ton âme exquise, ô bien-aimée !

JULES TRUFFIER

1856

J

ULES TRUFFIER, *est né à Paris le 25 février 1856 ; le poète Léon Valade nous apprend en quel endroit :*

Si tu n'es pas bourré de prose
Et de raison comme un greffier,
Tête d'un rayon bleu férue,
C'est pour être né dans la rue
De la lune, ô pâle Truffier !

Entré au Conservatoire en 1871, il obtint deux ans après le premier accessit de comédie et débuta à l'Odéon. En 1875 il passa à la Comédie française, dont il est actuellement sociétaire. — Poète léger qui s'adonne facilement au madrigal et aux concettis, il a publié trois volumes de Sous les Frises (1879), Trilles galants (1880), Dimanches et Fêtes (1886). De plus, il écrivit plusieurs pièces : Petit-Jean ; Saute, Marquis ; La Phèdre de Pradon. Il collabora avec André Gill (La Corde au cou), Léon Valade (Les Papillotes), Millanvoye (Le Dîner de Pierrot), etc., etc.

Les ouvrages de J. Truffier ont été édités par Tresse et Stock et par P. Ollendorff.

A. L.

ARITHMÉTIQUE

U N *et un font deux*. La plaisante chose !
— Quand, seuls, à l’abri de tout importun,
Ma bouche se colle à ta lèvre rose :
Un et un font un !

Deux et deux font quatre. Oh ! la bonne histoire !
— Quand mes bras fermés, en leur cercle brun,
Tiennent prisonniers tes deux bras d’ivoire :
Deux et deux font un !

Deux et un font trois. Risible chimère !
— Scellant pour jamais notre amour commun,
Survienne un baby dont tu sois la mère :
Deux et un font un !

ANTITHÈSES MADRIGALESQUES

P OURQUOI vos yeux que j’adore
Et dont l’éclat me conduit
Lacent-ils des feux d’aurore
Puisqu’ils sont couleur de nuit ?

Et, si peu qu’elle le touche,
Pourquoi mon front pâissant
Blêmit-il sous votre bouche
Puisqu’elle est couleur de sang ?

Pourquoi, mi-hors du corsage,

Vos seins gonflés et polis
Font-ils rougir mon visage
Puisqu'ils sont couleur de lis ?

Et pourquoi votre âme, où sombre
L'espoir de mon amour pur,
Me fait-elle un destin sombre
Puisqu'elle est couleur d'azur ?

POUR UNE BRUNE

ENFANTS, quand nous avions, sans trop de barbarismes,
Épelé Cicéron, Quinte-Curce ou César,
Le maître, satisfait, nous lisait, au hasard,
Un conte oriental plein d'étranges lyrismes.

Nos esprits, allumés aux rayons de ses prismes,
Eussent fait bon marché des richesses d'un czar,
Pour aller, chevauchant le fabuleux lézard,
En plein bleu, par delà les monts, les mers, les isthmes...

Hélas ! nous remontions dans nos brumeux dortoirs,
Ne rêvant que princesse aux bras blancs, aux yeux noirs,
Pour laquelle on brûlait d'une ardeur sans seconde !...

— Or, en vous regardant, madame, je revois
Un portrait enivrant des reines de Golconde
Qui m'ont parlé d'amour pour la première fois.

LAIDEUR

JUIN. — Le plein midi. Le soleil rutil
Dans un parc immense aux bleus horizons ;
Du chêne géant aux humbles gazons,
Tout fête, à l'envi, son éclat fertile.

Sur le socle blanc, d'un antique style,
La froide statue a ses pâmoisons ;
Les oiseaux entre eux mêlent leurs chansons,
Et les amoureux maint propos futile.

Cependant, tandis qu'en ce jour d'été
La nature est joie, amour et beauté,
À l'ombre que fait Vénus Aphrodite,

Un pauvre être tors, difforme, au milieu
Des fleurs, pleure, seul, sa laideur maudite.
Et fait de sa vie un reproche à Dieu !

HENRI-CHARLES READ

1857-1876

HENRI-CHARLES READ, né à Paris le 24 août 1857, y est mort le 2 décembre 1876. Ainsi, c'est l'œuvre d'un enfant qu'a recueillie Lemerre sous ce titre : *Poésies posthumes* (1879) ^[1] Mais qui donc, parmi les hommes, a été doué d'un sentiment plus aigu et plus subtil que cet enfant ? Qui mieux que lui a entrevu la perfection ? André Chénier en naissant avait reçu la visite des abeilles de Grèce et senti sur ses lèvres la douceur de leur miel. C'est la poésie latine qui s'est tenue auprès du berceau de Henri-Charles Read. En effet, ce qui distingue ses vers, n'est-ce pas la nuance toute virgilienne des adjectifs ? Personne, parmi les plus habiles, ne l'a peut-être égalé dans l'art antique de choisir les épithètes. Il sait rendre, avec des mots et des tours latins exquis, sa mélancolie toute moderne et sa pensée toute personnelle.

Parfois, sans doute, une couleur nouvelle anime la phrase du jeune poète. Lui était-il possible de se tenir complètement étranger à la langue de ceux qu'il entendait parler autour de lui ? Quand on lit les *Poésies posthumes*, deux artistes, l'un de Mantoue, l'autre de Paris, semblent souvent aux prises dans les mêmes endroits. Henri-Charles Read, mieux peut-être qu'aucun de nos contemporains, a perçu l'idéal littéraire tel que le concevaient les grands maîtres d'autrefois. Nul n'a eu plus d'originalité jointe à un goût plus raffiné. C'est ce qui nous fait regretter d'autant plus amèrement son départ prématuré, dont toute la poétique tristesse est si bien rendue dans les vers que M. François Coppée a mis en tête de l'œuvre du jeune poète.

E. LEDRAIN.

CHALEUR DE JUILLET

LES jours longs et brûlants de Juillet sont venus.
Les jeunes villageois, aux bras forts et charnus,
Agacent dans les champs les filles aux seins nus
Qui jasant, l'air alerte et la mine éveillée.
Ruisselants de sueur, de fatigue accablés,
Les moissonneurs se sont étendus dans les blés.
Les bœufs, près de la mare en groupe rassemblés,
S'abreuvent lentement dans l'onde ensoleillée.

Le village est désert, brûlant, silencieux ;
Les jeunes sont aux champs tout le jour, et les vieux
Fuient la lourde chaleur en s'enfermant chez eux.
Nul souffle : le zéphyr retient sa fraîche haleine ;
Les oiseaux somnolents ont cessé leurs chansons ;
Tout se tait. Geais, moineaux, alouettes, pinsons,
Merles, rendus muets, dorment dans les buissons.
Et le Soleil domine en roi toute la plaine !

Bientôt les travailleurs vont revenir des champs,
Abrégeant les longueurs du chemin par leurs chants,
Moissonneurs et bergers, faneuses, jeunes gens,
Au dernier rang, enfin, les filles babillardes.
Et le soir, quand la Lune, à l'œil terne et blafard,
Sur le Soleil mourant jettera son regard,
Nous verrons, au son dur du violon criard,
Danser le chœur joyeux des grasses campagnardes.

À L'AUBE

SUR son char rapide, la Nuit
S'envole, triste et blanchissante,
Et chaque étoile pâissante
Dans les cieux en tremblant la suit.

Le Jour paraît ; le léger bruit
D'une brise rafraîchissante
Vient saluer l'Aube naissante
Et le Soleil levant qui luit.

Déjà la rougissante Aurore,
Craintive et nuageuse encore,
Revêt les maisons d'alentour

D'une teinte pure et vermeille,
Et semble promettre un beau jour
À la cité qui se réveille.

** *

DE sa ceinture de glaçons
La campagne s'est dépouillée,
Et dans la plaine encor mouillée
Courent de langoureux frissons ;

La brise agite les buissons ;

L'herbe qui pousse est émaillée
Des pleurs de l'aube, et la feuillée
Retentit de mille chansons ;

La fauvette, ivre de rosée,
Sur sa branche verte posée,
Gazouille en l'honneur du printemps ;

La brume grise s'évapore,
Et monte en nuages flottants
Sur les bois que le soleil dore !

(Champigny-sur-Marne)

AU CIMETIÈRE

DÉJÀ l'automne arrive avec ses sombres jours,
Ses heures de tristesse et ses feuilles jaunies ;
Elle est bien loin, déjà, la saison des amours !
Ses charmes sont éteints et ses grâces ternies.

Un vent sec et froid pleure à travers les tombeaux ;
Le soleil est voilé par une brume grise ;
On n'entend que le cri d'angoisse des corbeaux
Et le gémissement sinistre de la bise.

C'est là que je viens seul, par ma douleur guidé ;
Car cette solitude a pour moi bien des charmes :
Le sol triste et fangeux paraît avoir gardé

L'empreinte, humide encor, de ce fleuve de larmes,

De regrets douloureux et d'éternels remords,
Qu'ont versé les vivants sur la cité des morts.

À LÉON COGNIET
AU SALON

« *Anch'io...!* »

EN bas, dans le jardin, on circule à l'entour
Des bustes froids et nus, et le gros de la foule
Bat, comme des rochers que vient fouetter la houle,
Les sculptures au blanc et sinueux contour.

Dans les salles, bruyante et calme tour à tour,
La masse du public à flots pressés s'écoule ;
Compacte, elle s'avance avec lenteur, et roule
Vers les tableaux aimés des favoris du jour.

Et pendant ce temps-là, devant moi, solitaire
Et pensif, sur un banc, les yeux baissés à terre,
Noble vieillard par l'âge et le travail lassé,

Un favori d'hier, un grand peintre d'histoire,
Voyant avec orgueil revivre son passé,
Songe qu'il eut aussi ses heures de victoire.

LA MAIN

J 'AIME la blancheur de la main,
Le doigt bien fin, l'ongle bien rose
La pâleur, auprès du carmin,
Repose.

Quand je vois une belle main,
La nuit je la retrouve en songe,
Et souvent, tout le lendemain,
J'y songe.

Et si quelque femme, demain,
Me plaît et m'attire près d'elle.
On pourra dire que sa main
Est belle.

** *

L E temps fuit, au loin emporté,
Et n'est qu'un leurre :
D'où vient qu'on pleure
Sans cesse sa rapidité ?

Au milieu de l'éternité
Qu'est-ce qu'une heure ?
Rien ne demeure,
Tout passe dans l'immensité !

Et pourtant, ivre de tendresse,
Quand je suis près de ma maîtresse
À l'œil rêveur,

Qui me lutine et me caresse,
Une heure, une heure de paresse
A sa valeur !

PORTRAIT

COMME une jeune Infante, au mince et long corsage,
Au coup d'œil à la fois hautain et sérieux,
Au dédaigneux maintien, à l'air religieux,
Dont rien ne peut troubler le calme et pur visage,

De son regard éteint, froid et silencieux,
Tu glaces les mortels, Déesse au blanc nuage,
Ou bien, Reine, chacun s'écarte à ton passage :
Car l'on croit voir toujours le mépris dans tes yeux.

Comme le nautonier sur sa barque rapide
Se penche lentement, et dans l'onde limpide
D'un grand lac azuré plonge son œil profond,

Ainsi j'ai regardé dans tes noires prunelles,
Hélas ! et je n'ai vu qu'un abîme sans fond,
Une froideur sans fin, des neiges éternelles !

** *

O H ! que d'amour perdu pendant les nuits d'été !
Que de joyeux instants, fertiles en caresses,
Consumés sans retour dans de vaines ivresses !
Que de courage à bas, que de bonheur gâté !

Dans les spasmes mortels d'une âpre volupté,
Que de talents, hélas ! dans vos molles paresse,
Vous nous avez flétris, sombres enchanteresses,
Chaudes et folles nuits, ô nuits d'impureté !

Que de soleils éteints, que de fraîcheur fanée,
Que de cœurs de Poète — ô morne destinée ! —
Dans vos bras à jamais vous avez engourdis !

Ô vous que j'aimai tant, ô nuits ! pour tant de crimes,
Ô nuits d'amour, ô nuits d'été, je vous maudis !
Nuits de mort, vous faut-il de si nobles victimes ?

** *

J E crois que Dieu, quand je suis né,
Pour moi n'a pas fait de dépense,
Et que le cœur qu'il m'a donné
Était bien vieux, dès mon enfance.

Par économie, il logea
Dans ma juvénile poitrine,
Un cœur ayant servi déjà,
Un cœur flétri, tout en ruine.

Il a subi mille combats,
Il est couvert de meurtrissures,
Et cependant je ne sais pas
D'où lui viennent tant de blessures.

Il a les souvenirs lointains
De cent passions que j'ignore,
Flammes mortes, rêves éteints,
Soleils disparus dès l'aurore.

Il brûle de feux dévorants
Pour de superbes inconnues,
Et sent les parfums délirants
D'amours que je n'ai jamais eues.

Ô le plus terrible tourment !
Mal sans pareil, douleur suprême,
Sort sinistre ! Aimer follement,
Et ne pas savoir ce qu'on aime !

LUDIBRIA VENTIS

QUE de fois le battement d'ailes
D'un vol de blanches colombelles
A fait fuir mes pensers rebelles,
Qui dans l'air partaient avec elles !

Que de vers à peine ébauchés
Les perdreaux dans les champs cachés,
Par ma venue effarouchés,
En s'envolant m'ont arrachés !

Maintenant, toutes ces pensées
Planent doucement balancées,
Et par les brises cadencées
Au loin mollement sont poussées.

Posés sur les feuillages verts,
Ou bien voltigeant à travers
La vague immensité des airs,
Les oiseaux gazouillent mes vers.

-
1. [↑](#) Outre celle de 1879, il existe deux autres éditions des *Poésies* de Henri-Charles Read : 1886, Petite Bibliothèque Littéraire ; 1888, in-8° avec dix dessins d'Émile Adan, gravés à l'eau-forte par Le Rat.



AUGUSTE DORCHAIN

AUGUSTE DORCHAIN

AUGUSTE DORCHAIN

1857

AUGUSTE DORCHAIN, *né en 1857 à Cambrai (Nord), fit ses études classiques au lycée de Rouen et son droit à Paris, où il débuta dans les lettres en 1881.*

C'est un vrai jeune, d'esprit sain et bien équilibré, qui ne craint pas de se rattacher à ce qui s'est produit de bon et de beau avant lui. Il possède le pittoresque des images, la curiosité de l'expression, en un mot la forme savante sans laquelle il n'y a plus de poésie nouvelle possible ; mais il ne croit pas que des sonorités étranges puissent remplacer l'idée absente, ni l'excitation maniaque des piqûres de morphine se substituer à l'inspiration même.

Dans son premier livre, *La Jeunesse pensive (1881)*, il souffre, il cherche, il doute, comme tout homme digne de ce nom, mais il rejette loin de lui la mode ridicule de poser pour le Bas-Empire. Porté à fuir un hypnotisme énervant, il a déjà abordé le théâtre avec une comédie shakespearienne, *Conte d'Avril (1885)*, qui a conquis le succès par son double mérite lyrique et dramatique. Il a, en outre, écrit plusieurs à-propos en vers, *L'Odéon* et *la Jeunesse*, Alexandre Dumas, *À Racine*, qui ont été fort appréciés.

L'Académie française a couronné *La Jeunesse pensive* et *Conte d'Avril*.

M. Dorchain est de ceux qui permettent d'espérer qu'en dépit des théories de quelques hallucinés, ni la France ni la Poésie ne sont encore mortes.

Ses œuvres ont été publiées par A. Lemerre.

ARMAND RINAUD.

ÉRÔS ENCHAÎNÉ

I

Au seuil de la forêt, à l'ombre d'un grand arbre,
Un vieux Faune sourit dans sa gaine de marbre
Sous les regards du dieu de pampres couronné,
À ce socle rustique Érôs est enchaîné.

Triste, il rêve à Psyché : pour se rapprocher d'elle,
Souvent, pauvre captif, il a battu de l'aile,
Croyant rompre sa chaîne en un sublime vol,
Mais les tyrans divins l'ont cloué sur le sol.

Maintenant il succombe et sa tête se penche
Mélancoliquement sur son épaule blanche ;
Il s'est enveloppé de ses ailes, lassé,
Les ouvrant à demi, comme un oiseau blessé.

Derrière lui, lubrique, appelant la caresse.
Le Faune a beau chanter la chanson de l'ivresse,
Érôs ne l'entend plus : calme et silencieux,
De ses profonds regards il contemple les cieux.

II

Va, pauvre adolescent, ne baisse pas la tête !
Quand tu volais, la-haut, dans l'éternelle fête
De l'amour toujours chaste et toujours triomphant,
Ainsi que ta Psyché tu n'étais qu'un enfant ;

Mais sur la terre, hélas ! Psyché s'en est allée.
N'y poursuivais-tu pas la divine exilée,
Le jour où t'attira par ses folles chansons
Le satyre impudique, à travers les buissons ?

Imprudent ! tu prêtas une oreille attentive
Aux mots qui s'échappaient de sa bouche lascive.
Car ils flattaient alors, dans leur rythme moqueur,
Je ne sais quels instincts qui te troublaient le cœur.

Pourquoi te révolter ? C'est la Mère nature
Qui par ces durs liens à présent te torture
Et qui, marâtre, aveugle en sa fécondité,
Te verse la tristesse après la volupté.

N'espère plus, Érôs, t'enfuir loin de ce monde
Vers la sérénité des cieux inoubliés ;
Souffre et résigne-toi, car sur la terre immonde
Le Désir et l'Amour sont à jamais liés.

(La Jeunesse pensive)

LES ÉTOILES ÉTEINTES

À l'heure où sur la mer le soir silencieux
Efface les lointaines voiles,
Où, lente, se déploie, en marche dans les cieux,
L'armée immense des étoiles,

Ne songes-tu jamais que ce clair firmament,

Comme la mer, a ses désastres ?
Que, vaisseaux envahis par l'ombre, à tout moment
Naufragent et meurent des astres ?

Vois-tu, vers le zénith, cette étoile nageant
Dans les flots de l'éther sans borne ?
L'astronome m'a dit que sa sphère d'argent
N'était plus rien qu'un cercueil morne.

Jadis, dans un superbe épanouissement,
D'un troupeau de mondes suivie,
Féconde, elle enfantait majestueusement
L'amour, la pensée et la vie.

Tous ses bruits, un par un, se sont tus sous le ciel ;
L'espace autour d'elle est livide ;
Dans le funèbre ennui d'un silence éternel
Elle erre à jamais par le vide.

Pourtant, elle est si loin que depuis des mille ans
Qu'elle va, froide et solitaire,
Le suprême rayon échappé de ses flancs
N'a pas encor touché la terre.

Aussi, rien n'est changé pour nous : chaque matin
La clarté de l'aube l'emporte,
Et chaque soir lui rend son éclat incertain...
Personne ne sait qu'elle est morte.

Le pilote anxieux la voit qui brille au loin,
Et là-bas, errant sur la grève,
Des couples enlacés la prennent à témoin
De l'éternité de leur rêve !

C'est la dernière fois, et demain nos amants
N'y lèveront plus leurs prunelles :
Elle aura disparu, — comme font les serments

Qui parlent d'amours éternelles !

** *

Lorsque la nuit, qu'étoile une poussière d'or,
Couvre la ville aux sombres rues,
Sur ce triste pavé songes-tu pas encor
À d'autres clartés disparues ?

Un enivrant parfum, comme d'un encensoir,
S'exhale des roses pâlies.
Et le mystérieux apaisement du soir
Te verse ses mélancolies.

Alors, épris d'un rêve impossible à saisir,
En ton âme troublée et lasse
Ne suis-tu pas d'un chaste et douloureux désir
Chaque jeune femme qui passe ?

Il semble que leurs yeux aient gardé les douceurs
Des illusions éphémères ;
Souvent tu les dirais pures comme nos sœurs
Et tendres ainsi que nos mères...

Parmi celles, pourtant, qui ce soir ont passé
Et que tu crois encor vivantes,
Hélas ! combien déjà dont le cœur est glacé,
Dont les lèvres sont décevantes !

Ami qui comme moi, quand revient le printemps,
Rêves d'immuables maîtresses
Et portes en ton cœur inquiet de vingt ans
L'indicible soif des caresses,

Si tu ne veux toujours et vainement sourtnr,
Choisis vite une blanche épouse
Dont la fleur pour toi seul commence de s'ouvrir.
De son vierge parfum jalouse.

Celle-là peut aimer, celle-là seulement
Peut être constante et fidèle,
Et, sans craindre l'oubli de son premier serment,
Tu vivras heureux auprès d'elle.

Mais n'abandonne pas à d'autres, un seul jour,
Ton âme tendre de poète,
Ô rêveur qui pourrais prendre pour de l'amour
Leur étreinte froide et muette !

Parfois, dans leurs regards clairs ou mystérieux
Tu croiras voir luire une flamme...
Garde-toi ! le reflet est encor dans les yeux,
Mais le foyer n'est plus dans l'âme.

Oh ! bien fou qui prendrait pour éclairer ses pas
Ces lueurs trompeuses ou feintes !
Ne te retourne pas ! ne les regarde pas !
— Ce sont des étoiles éteintes.

(La Jeunesse pensive)

CHANSON

A MANTS quelle erreur est la vôtre,
Quand vous vous croyez séparés !
Si vos cœurs sont faits l'un pour l'autre,
Tôt ou tard vous vous rejoindrez :
Ni le sort et son injustice,
Ni les pères et leurs serments,

N'empêchent que tout aboutisse
À la rencontre des amants.

Quelquefois, c'est votre cœur même
Qui met un obstacle à vos pas :
Tel ne croit pas aimer, — il aime !
Tel croit aimer, — il n'aime pas !
Mais comme il faut que les yeux s'ouvrent,
Un jour, après mille tourments,
Toutes les erreurs se découvrent
Pour la rencontre des amants.

Voici fleurir les giroflées,
Les anémones, les ajoncs,
C'est Avril ! Aux branches gonflées
Viennent d'éclater les bourgeons ;
Dans le jardin, dans la broussaille
S'envolent des baisers charmants ;
Tout sourit, tout chante et tressaille...
— C'est la rencontre des amants !

(Conte d'Avril)

À RACINE

(COMÉDIE FRANÇAISE, DÉCEMBRE 1887)

M AÎTRE, à qui l'on devrait un encens immortel,
Laisse nos humbles vers fumer sur ton autel !

Certes, ceux-là sont grands qui d'une main hardie,
Dans la prose d'une âpre ou folle comédie,
Sans nous calomnier ni flatter, nous font voir
Le reflet de la vie ainsi qu'en un miroir,
Montrant le ridicule ou le vice et la honte,
Afin qu'à ce spectacle une rougeur nous monte
Et que nous puissions prendre à ce reflet brutal
L'effroi de la laideur et le dégoût du mal.
— Mais si ceux-là sont grands, combien plus haut encore
Celui qu'éperdument la soif du Beau dévore,
Le poète sublime, au jeune aiglon pareil,
Qui dès le premier vol regarde le soleil,
Celui qui par le chant des vers, — moule de flamme
Où dans le moins de mots s'enferme le plus d'âme, —
Donne à son noble rêve une réalité,
Éternise pour nous la grâce et la beauté,
Et ravissant notre âme à la Splendeur première,
Nous fait monter aux yeux des larmes de lumière !

Ce chanteur, ce poète, ô Racine ! c'est toi !
— Tandis que, suscitant le courage et la foi,
Corneille de son âme espagnole et romaine
Pétrissait des héros à taille surhumaine,
Toi, du monde idéal tu pris l'autre moitié,
Et personne, évoquant l'amour et la pitié,
Ne peupla notre ciel de formes plus charmantes,
Poète des amants, poète des amantes !

Les femmes ! — Ah ! sinon Shakspeare, nul jamais,
Nul ne les sut aimer comme tu les aimais.
Toi seul as su chanter, toi seul as su comprendre
Ce qu'enferme leur cœur d'héroïque et de tendre,
Combien il peut lutter, par le sort combattu,
Que pour elles l'amour est presque une vertu,
Mère des passions et des vertus plus hautes,
Et qui reste vivante au milieu de leurs fautes,
Imposant le respect de leur cœur aveuglé,

Comme un temple debout sur un monde écroulé.

Ô pures visions ! ô troupe magnanime !
C'est Bérénice, Esther, Andromaque et Monime,
C'est Hermione et Phèdre aux tragiques douleurs,
C'est Junie aux doux yeux voilés de tendres pleurs,
Les amantes en deuil, les pâles fiancées,
Toutes, le sein meurtri, toutes au cœur blessées,
Mais toutes, sans se plaindre et sans vouloir guérir,
Fières de leur blessure, heureuses d'en mourir.

Écoutez-les parler : leur voix enchanteresse
Est comme une musique et semble une caresse :
Appels, soupirs, aveux... — et les plus chauds accents
Pour arriver au cœur ne troublent point les sens.
Regardez-les marcher : de leur blancheur vêtues,
Elles passent avec des gestes de statues ;
Elles gardent, ainsi qu'un souvenir du ciel,
Jusque dans la douleur le rythme essentiel
Et meurent en chantant, comme de divins cygnes,
Sans altérer la paix et la splendeur des lignes.
— Car tu nous fais rêver, poète aimé des dieux,
À l'âme harmonieuse un corps harmonieux,
Car, par un admirable et délicat mystère,
Tes vers laissent toujours, comme aux fleurs de la terre,
À chaque fleur de l'âme une suave odeur :
À la beauté la grâce, à l'amour la pudeur.

Depuis, hélas ! combien ont traîné sur la scène
L'équivoque grossière et la laideur obscène !
D'autres, pires encor, peut-être, ont insulté
À toutes nos raisons d'espoir et de fierté,
Sali, — pour dissiper, disent-ils, nos chimères, —
Celles qui sont les sœurs, les amantes, les mères,
Soufflé le vent de mort sur les fleurs du printemps
Et la peur de l'amour dans les cœurs de vingt ans...
— Ô Racine ! ô mon maître ! ô bienfaisant génie !

Pour nous avoir à flots versé de l'harmonie,
Pour avoir, en exemple à lui-même, montré
Dans ses nobles amours l'homme transfiguré,
Pour n'avoir pas connu l'ironie inféconde,
Pour avoir ajouté de la tendresse au monde,
Pour tes chants, des affronts et de l'oubli vainqueurs,
Voici la palme d'or, poète ! — et tous nos cœurs !

MUSIQUE AU BORD DE LA MER

UN soir, un soir d'été calme et propice au rêve,
Nous nous étions ensemble assis près de la grève,
Une ineffable paix tombait des cieux en nous,
Et, nous tenant les mains, unissant nos genoux,
Nous écoutions la plainte à peine saisissable
Des vagues qui là-bas se mouraient sur le sable.
— Tout à coup, dans la nuit, un violon lointain
Chanta : ce chant vers nous flottait, comme incertain,
Mais si mélancolique et si beau, qu'à l'entendre
On s'étreignait plus fort, on se sentait plus tendre.
On eût cru des baisers, des soupirs, des adieux...
Et nos rêves suivaient l'archet mélodieux.

« Ah ! tristes, chantait-il, sont les roses fanées !
Tristes, les jours perdus et les nuits profanées,
Les amours qu'un matin suffit à défleurir !
Tristes, la source impure et qu'on ne peut tarir,
La beauté que le temps inexorable emporte,
Et la virginité du cœur flétrie et morte !...
— Mais douces sont les fleurs et douces les amours
Qui naissent dès l'aurore et qui durent toujours !

Doux, les chastes baisers, charmants, les jeunes couples
Qui vont, les bras nerveux liant les tailles souples,
Errer au mois d'avril sous les ombrages verts,
Joyeux et l'un pour l'autre étant tout l'univers !
Beaux sont les fiancés qui, d'une âme ravie,
Marchent, pleins d'espérance, au-devant de la vie,
Sachant, si le malheur leur barre le chemin,
Qu'ils passeront quand même, en se donnant la main !
Beaux, les nobles amants qui, sans crainte ni doute,
Vers le même sommet ont pris la même route,
Dont le fier idéal n'est jamais abattu,
Qui sentent leur amour pareil à la vertu,
Et dont le cœur d'enfant peut se montrer sans voiles,
Profond comme la mer, pur comme les étoiles ! »

Ainsi le violon, sous le clair firmament,
Auprès des flots, chantait harmonieusement.
Puis s'assombrit le ciel et se tut la musique...
Et nous pleurions d'avoir, pendant cette heure unique,
Goûté, dans un accord grave et délicieux,
L'infini de l'amour, de la mer et des cieux !

TROIS SONNETS

I

PEUR DE LA VIE

L E soir descend sur nous, le soir silencieux.
Nous rêvons, enlacés depuis de longues heures,

Sans rien dire, oubliant le monde et ses vains leures,
Comme si nous étions seuls vivants sous les cieux.

Mais voici que nos fronts deviennent soucieux ;
Tu te sens bien heureuse, et cependant tu pleures ;
Et moi, qui n'ai pas eu de minutes meilleures,
Ainsi que toi, pourtant, j'ai des pleurs dans les yeux.

C'est que la vision subite de la vie,
Comme une ombre, a passé sur notre âme ravie...
Alors nous frissonnons, nous nous serrons plus fort,

Et nous songeons tous deux que la nuit est trop brève,
Qu'il faudrait s'endormir ensemble dans la mort
Pour fixer à jamais la douceur de son rêve.

II

NOTRE RÊVE

Donc, en ce même instant, flottait à mon insu
Au fond de tes regards humides de tendresse
Ce rêve qui mettait dans les miens son ivresse
L n tréle et doux enfant de notre chair issu.

Notre enfant ! Quel espoir en lui serait déçu ?
Quels dons ne recevrait avec son droit d'aïnesse
Ce fruit de notre force et de notre jeunesse,
Ce fils, en plein bonheur, en plein amour conçu ?

Car pour te révéler jusqu'au bout ma chimère
Je veux un fils : les fils ressemblent à leur mère.
Qu'il ait tes yeux, tes traits, ta fierté, ta douceur..

Et s'il doit retenir une part de moi-même,
Que son cœur seulement soit pareil à mon cœur,
Afin qu'un jour il sache aimer comme je t'aime !

III

RÉCONCILIATION

J'ai voulu de l'Amour séparer le Désir,
Quand ce maître fatal, d'un regard ou d'un signe
Liant ma chair fragile à quelque chair indigne,
M'imposait en dégoût la rançon du plaisir.

Depuis ce temps, — ô joie ! orgueil ! j'ai pu choisir
La beauté dont l'amour a des pudeurs de cygne,
Et j'ai compris, alors, quelle faveur insigne
Fit, quand s'aiment les cœurs, les bras pour se saisir.

Ô mon Amour unique ! à présent que je t'aime,
Je vois dans le Désir la Chasteté suprême,
L'ineffable lien de la terre à l'azur ;

Et sur ton sein pâmé lorsque mon sein se pâme,
Je me sens noble et fier, je me sens jeune et pur.
Comme si j'étreignais la forme de ton âme !

EDMOND HARAUCOURT

1857 [\[1\]](#)

EDMOND HARAUCOURT, né à Bourmont (Haute-Marne) le 18 octobre 1857, a publié *L'Âme nue, poésies*, chez Charpentier, en 1885, et *Amis, roman*, chez le même, en 1887.

Entre tous les jeunes poètes qui se sont révélés dans ces dernières années, Edmond Haraucourt est assurément le plus remarquable et le mieux doué comme penseur et comme artiste. *L'Âme nue est un recueil de fort beaux poèmes, où il a su exprimer de hautes conceptions en une langue noble et correcte, et prouver qu'il possédait, dans une parfaite concordance, un sens philosophique très averti, uni au sentiment de la nature et à celui du grand art. Son talent, si élevé déjà, ne peut manquer d'acquérir encore plus de certitude et d'éclat, à mesure qu'il illustrera d'images vivantes et colorées la ferme substance de ses vers.*

LECONTE DE LISLE.

MAGNIFICAT

LES dogmes sont perdus qui consolait la terre ;
Les âmes des rêveurs sont des étangs bourbeux
D'où monte vers la brume un sanglot solitaire,

Comme un cri de crapaud écrasé par des bœufs.

Et l'antique tristesse élargit son empire,
Ajoutant jour par jour les regrets aux regrets ;
Et chacun de nos maux nous en engendre un pire,
Ainsi que les forêts qui naissent des forêts.

Tout s'en va ; la raison tremble, l'amour s'effare,
Et le monde, toujours plus souffrant et plus vieux,
Entassant ses chagrins, grossit comme un avare
Le trésor de douleurs légué par les aïeux.

Donc, puisque nous voilà tout nus dans la nature,
Orphelins de la foi, seuls avec nos rancœurs,
Salut à toi, Beauté, religion future,
Dernier secours des dieux, recours dernier des cœurs !

Beauté, vertu palpable, esprit de la matière,
Sœur de la vérité, vierge mère de l'art ;
Beauté, splendeur du bronze et gloire de la pierre,
Culte saint des fervents qui sont venus trop tard !

Âme des corps sans âme et règle sans caprice ;
Germe et terme de tout ; force, but et moyen ;
Loi douce qui défends que l'univers péricule,
Suprême et seul amour qui fasses croire au bien !

Sagesse des couleurs, mysticité des choses ;
Majesté de la vie et sacre de la chair ;
Terre promise, Éden des yeux, Paradis roses,
Astre qui nous conduis et rends le soir plus cher !

Arc-en-ciel apparu sur l'orage des larmes
Que versait notre angoisse en attendant sa fin ;
Aurore de la joie et couchant des alarmes,
Manne d'idéal pur dont notre rêve a faim !

C'est toi le vrai sauveur et toi le vrai messie.
Rédemption des sens, crêche des voluptés,
Verbe que promettait l'antique prophétie,
Seul don de Jéhovah à ses déshérités !

Salut ! Nous dresserons dans des châsses d'ivoire
De blancs socles d'argent sous tes pieds immortels,
Et l'homme, ayant des dieux auxquels il puisse croire,
Rajeunira son cœur en baisant tes autels.

Nous, tes prêtres émus, apôtres et prophètes,
Chanterons l'hosannah sur des rythmes joyeux ;
Les vierges tresseront des myrtes pour tes fêtes,
Et la paix fleurissante embaumera les cieux !

Mais si je meurs trop tôt pour saluer ton temple
Et voir grandir nos fils dans l'amour de ta loi,
J'aurai du moins l'orgueil et l'honneur de l'exemple,
Moi qui brûle ma vie à n'adorer que toi !

LE CLOÎTRE

UN crucifix de fer tend ses bras sur le seuil.
De larges remparts gris ceignent le cloître austère,
Où viennent se briser tous les bruits de la terre,
Comme des flots mourants aux angles d'un écueil.

Le saint lieu, clos à tout, gît comme un grand cercueil,
Plein de silence, plein d'oubli, plein de mystère :
Des vierges dorment là leur sommeil volontaire,
Et sous le voile blanc portent leur propre deuil,

Tous les ressorts humains se sont rompus en elles ;
Dans l'éblouissement des choses éternelles,
Elles marchent sans voir, hors du Temps, hors du Lieu,

Elles vont, spectres froids, corps dont l'âme est ravie,
Êtres inexistants qui s'abîment en Dieu,
Vivantes dans la mort et mortes dans la vie.

ARMA VIRUMQUE

O RGUEIL ! Cuirasse d'or, casque d'airain poli !
Armure surhumaine à la taille de l'homme,
Heaume fait de dédains, de pardons et d'oubli,
Flamme qui luit dans l'œil des fiers, dès qu'on les nomme !

Baudrier de la foi ! Virilité du cœur !
Orgueil, consolateur fraternel du génie,
Qui fis Satan vaincu plus grand que Dieu vainqueur !
Baume dans le combat, chrême dans l'agonie !

Intime avènement des gueux qui sont nés rois !
Lumière astrale, aux frons divins souillés d'insultes ;
Nimbe étoilé des saints et des martyrs en croix ;
Orgueil, bourreau du doute et réconfort des cultes !

Béni sois-tu, péché plus beau que la vertu,
Toi qui venges les forts de la force du nombre :
Géant maudit des nains, orgueil, béni sois-tu,
Toi qui pleus des soleils sur l'envie et sur l'ombre !

LE VIEUX CHRIST

T RÈS loin, sous la falaise aux murs profonds et droits,
Le vent berce le cri vespéral des macreuses ;
La lande rousse endort ses ornières ocreuses
Que le soleil couchant fait saigner par endroits.

Seul, vers le ciel morbide où des nuages froids
Trainent avec ennui leurs masses douloureuses,
Debout dans l'herbe rare et les roches lépreuses,
Un Christ exténué tend ses deux bras en croix.

Son socle crevassé sort d'une fondrière ;
Et lui, penchant son front lassé de la prière,
Comme pour être deux se regarde dans l'eau :

Mais l'onde, dont son œil scrute en vain les mystères,
Ne lui montre au miroir que son propre tableau
Et l'immense douleur des âmes solitaires.

CRI DU COQ

L A brume s'épaissit. Par minute, une goutte,
 Lourde, tombe des toits et claque sur les rocs.
 Un vague rayon blanc luit sur le fer des socs ;
 L'ombre rêve, immobile, et le silence écoute.

Soudain, vif, poignardant le ciel, trouant la voûte,

Un coq lance son cri d'acier : le cri des coqs
Répond, sonne et ressaute au loin de chocs en chocs.
« Je ne dors pas ! » La nuit vibre et frissonne toute.

— Oubli, soir du malheur ! L'âme va s'assoupir...
Mais qu'un chagrin nouveau nous arrache un soupir,
Un seul, toute la vie en pleurs s'éveille et tremble !

Et l'on entend, du fond des vieux passés, là-bas,
Stridentes, tour à tour, sans fin, sans nombre, ensemble,
Les lointaines douleurs crier : « Je ne dors pas ! »

CLAIR DE LUNE

J ADIS, aux jours du feu, quand la Terre, en hurlant,
Roulait son bloc fluide à travers le ciel blanc,
Elle enfla par degrés sa courbe originelle,
Puis, dans un vaste effort, creva ses flancs ignés,
Et lança, vers le flux des mondes déjà nés,
La Lune qui germait en elle.

Alors, dans la splendeur des siècles éclatants,
Sans relâche, sans fin, à toute heure du temps,
La mère, ivre d'amour, contemplait dans sa force
L'astre enfant qui courait comme un jeune soleil :
Il flambait. Un froid vint l'engourdir de sommeil
Et pétrifia son écorce.

Puis, ce fut l'âge blond des tiédeurs et des vents :
La Lune se peupla de murmures vivants ;
Elle eut des mers sans fond et des fleuves sans nombre.

Des troupeaux, des cités, des pleurs, des cris joyeux ;
Elle eut l'amour ; elle eut ses arts, ses lois, ses dieux,
Et, lentement, rentra dans l'ombre.

Depuis, rien ne sent plus son baiser jeune et chaud ;
La Terre qui vieillit la cherche encor là-haut :
Tout est nu. Mais, le soir, passe un globe éphémère,
Et l'on dirait, à voir sa forme errer sans bruit,
L'âme d'un enfant mort qui reviendrait la nuit
Pour regarder dormir sa mère.

SUR UN BERCEAU

ENFANT, pauvre petit qui tends tes deux poings roses,
Comme deux fleurs d'hiver sur la neige des draps,
Être vague qui ris et qui pleures sans causes,
Enfant, la vie est dure, et tu la connaîtras.

Dure et longue, la vie, hélas ! la vie humaine,
Et demain, dès l'aurore, il faudra marcher seul,
Pour faire, avant le soir, la grand-route qui mène
Des plis du berceau blanc vers les plis du linceul.

Debout ! Le jour a lui sur la côte escarpée :
L'or du soleil, dans les lointains, crépite et bout.
Va : c'est l'heure ; voici la cuirasse et l'épée,
Et souviens-toi d'aller sans faillir, jusqu'au bout !

Fausse vertu, lois sans raisons, devoirs factices,
Efface de ton cœur les mensonges dévots :
Cherche la vérité par-dessus nos justices ;

Crois en Dieu si tu peux, crois en toi si tu vaux.

Chéris la mer, la grande impuissante éternelle
Qui console des vœux déçus et des regrets :
La nature bénit ceux qui vivent en elle,
Le calme naît au cœur du calme des forêts.

Crains l'homme, aime ton âme et méprise l'insulte ;
Sois humble avec toi seul et sois fier devant tous.
Bons ou mauvais, défends tes amis et ton culte ;
Pardonne aux criminels et respecte les fous.

Laisse l'être à tous ceux que ta force te livre ;
Ne rougis pas ta main dans la chair des mourants :
Car tous sont tes égaux devant le droit de vivre,
Et les plus outragés sont parfois les plus grands.

Ne daigne point haïr ; sois fidèle à tes pactes ;
Sois franc ; ris peu ; sois doux pour ceux qu'on fait souffrir,
Mais garde de juger les raisons ou les actes,
Car rien n'est absolu que l'espoir de mourir.

RÊVES GRIS

VIENS dans le mystère ému des longs soirs,
Dans l'air gris des soirs douteux et sereins,
Des soirs où les bois font des reposoirs
Pour les grands amours et les grands chagrins.. .

Tes yeux sont plus froids quand le ciel est pâle.
Oh ! que les reflets du fleuve sont tristes !

On dirait un lac de nacre et d'opale
Où le ciel répand des fleurs d'améthystes.

Il pleut sur les monts des bleuets fanés,
De lentes vapeurs traînent sur les monts ;
Les prés sont fauchés, les blés sont glanés ;
Pourquoi souffrons-nous, nous qui nous aimons ?

Sur le profil mou des toits et des arbres
La lune qui naît verse de la cendre,
Et les champs carrés ressemblent aux marbres
D'un grand cimetière où tu vas descendre...

Aimes-tu la nuit, la mort, le sommeil ?
Aimes-tu l'oubli plus que les baisers ?
J'en sais qui n'ont plus l'effroi du réveil !
Viens dormir au fond des bois apaisés.

1. [↑] Note wikisource : selon l'article wikipédia, Edmond Haraucourt est né en 1856 (pas en 1857) et est mort en 1941.

TANCRÈDE MARTEL

1857

TANCRÈDE MARTEL, est né à Marseille le 16 mars 1857. Au sortir du collège, il débuta comme journaliste, fit représenter dans sa ville natale un acte en vers admirablement rimés, *Les Fiançailles de Villon*, et vint se fixer à Paris en 1879. La même année, parut son premier volume de vers, *Les Folles Ballades*, auquel Théodore de Banville donna l'accolade dans un feuilleton du *National*. Le prosateur se révéla plus tard par *La Main aux Dames* (1885), contes originaux et colorés, et surtout par le beau roman : *L'Homme à l'Hermine* (1886).

En 1887, Tancrède Martel a publié un second volume lyrique : *Les Poèmes à tous Crins*, et, comme prosateur, *La Parpaillote*, roman, puis *Paris Païen* (1888). Poète, romancier, conteur et critique, il est l'une des figures les plus intéressantes de la jeune génération. Tancrède Martel est un vrai poète et un gaulois. Sa langue est franche, gaie, naturelle. Le mot précis, l'épithète imprévue, le refrain piquant, le vers lancé comme à pleine voix, il a tout ce qui fait le charme de ce délicieux poème si français, la ballade. Son œuvre n'est déjà plus celle d'un disciple. Elle porte sa saveur originale. Elle dénote quelqu'un.

Les poésies de Tancrède Martel sont éditées par la maison A. Lemerre.

JEAN RICHPIN.

BALLADE

DES PARNASSIENS DE LA PROVINCE

ILS possèdent une guitare,
Deux dagues et trois bicoquets.
Ils ont l'œil clair, le cheveu rare,
Des accoutrements peu coquets.
Leurs chiens sont de vilains roquets.
Fous des femmes à taille mince,
Ils leur décochent des bouquets,
Les Parnassiens de la province.

Leur humeur est folle et bizarre :
On les tient pour des paltoquets.
Leur oncle, encor jeune, est avare
Et boit sans avoir de hoquets.
Ils fréquentent les mastroquets,
Sachant que leur cousine évince
Les étrangleurs de perroquets,
Les Parnassiens de la province.

Quand ils se rendront à la gare,
Nul ne portera leurs paquets.
Ils font une ode à leur cigare,
Se donnent d'affreux sobriquets,
Plantent partout de gros piquets,
Font baron Banville, Hugo prince ;
Et pour fusils disent : mousquets,
Les Parnassiens de la province.

ENVOI

Honneur aux porteurs de toquets !
C'est pour l'art que leur âme en pince.
Ils ont les vers pour bilboquets,

Les Parnassiens de la province.

(Les Folles Ballades)

BALLADE

EN L'HONNEUR DE LA RUE DE LA LAMPROIE À TOURS

L'ÉTÉ dernier, j'ai découvert à Tours
Une ruelle étroite et tortueuse,
Où le truand dut faire de bons tours
Et se montra paré d'une tueuse.
Nulle maison n'y semble somptueuse,
Et le quartier porte un nom de poisson :
Filles de joie et marchands de boisson
Hantent ces lieux propices aux mécomptes ;
Mais le flâneur y voit maint écusson !
La vieille rue est un recueil de contes.

Plus d'une gouge aux robustes contours,
Vous promettant la nuit voluptueuse,
S'y promena, superbe en ses atours,
Fardée à point, fière et majestueuse.
Le bon vieux temps, époque impétueuse,
Entre ces murs fredonnait sa chanson :
Les clercs, épris de leur maître Gerson,
Les escoliers, les gueux et les vicomtes,
Ont mangé là rillette et saucisson...
La vieille rue est un recueil de contes.

J'aime à rêver au coin des carrefours,
En contemplant la muraille lépreuse
Des vieux logis aussi noirs que des fours.
Le martinet, dont l'aile langoureuse
Bat les pignons, me rend la vie heureuse.
Quand les ruisseaux, en roulant un tesson,
Font dans la rue un refrain de basson,
On est si loin de l'or et des escomptes,
Et de la rente et de Pont-à-Mousson !
La vieille rue est un recueil de contes.

ENVOI

Prince, dînez sous l'arbre à Robinson ;
Mangez, la nuit, l'écrevisse en buisson,
Et dans le jour soyez tout à vos comptes
Je vais à Tours payer votre rançon !
La vieille rue est un recueil de contes.

(Les Poèmes à tous Crins)

ÉTRENNES À MA MIE

C E soir, en regagnant mon gîte
Sans joyau pour toi dans la main,
Le cœur tout attristé, Brigitte,
J'ai rêvé le long du chemin.

Éclaboussé par les gouttières,

Je songeais aux coffrets nacrés,
Aux colliers, aux plumes altières,
Aux bijoux, aux écrins dorés.

Ils me chantaient jusqu'à l'ivresse
La sérénade du Métal ;
Et leur éclat, ô ma maîtresse !
Leur fol éclat m'a fait du mal.

Pourtant, je te dois des étrennes.
Que veux-tu de moi pour cadeau :
Un gai pinson, mangeur de graines,
Ou des fleurs dans un verre d'eau ?

J'ai des trous à mon escarcelle,
Et les éventails sont bien chers ;
Dédaigne la vieille vaisselle,
Choisis un cachemire, — en vers !

Mais, puisque dans notre demeure
L'amour habite aussi, veux-tu,
Jusqu'à ce que l'un de nous meure,
Tirer la langue à la vertu ?

(Les Poèmes à tous Crins)

BALLADE

POUR LA PLUS BELLE

TOUTE ma vie, en tous lieux, en tous temps,
Je chanterai ta grâce et ton sourire,
Et ton regard qui brave les autans,
Et ta beauté, cause de mon martyre !
Ton œil ardent, mystérieux, m'attire
Mille fois plus que l'implacable aimant.
Être angélique, adorable et charmant,
Ouvre tes bras : je n'ai plus rien à craindre !
Tout disparaît inévitablement ;
Mais mon amour pour toi ne peut s'éteindre !

Aimons ! À quoi servirait le printemps
Si je n'avais pas le droit de te dire :
À toi ma vie, à nous deux nos vingt ans !
Nous nous aimons ainsi que dans Shakspeare,
Et s'il fallait conquérir un empire
Pour qu'à ton front brillât le diamant,
Je partirais, belle, sur le moment :
Tu n'aurais pas le soin de m'y contraindre.
Tout ira choir en un gouffre inclément ;
Mais mon amour pour toi ne peut s'éteindre !

Le dieu d'amour aime les combattants
Au cœur desquels la passion respire.
Honte à jamais aux pleurs débilitants !
Ton œil profond, où mon âme se mire,
N'a point douté du plaisir qu'il m'inspire
Et ne veut plus rompre l'enchantement.
Si ta pensée est mon soulagement,
Tu garderas la mienne sans te plaindre ;
Et nous fuirons ce monde en nous aimant !
Mais mon amour pour toi ne peut s'éteindre !

ENVOI

Princesse ! ô toi ma gloire et mon tourment !
Plus qu'un sommeil de Belle-au-bois-dormant,

Laisse durer mon excase, et, sans feindre,
Laisse mon cœur te dire éperdument :
Mais mon amour pour toi ne peut s'éteindre !

(Les Poèmes à tous Crins)

** *

COMME un phare éclatant dans la profonde nuit,
Je t'ai toujours suivie, ô Muse, ô ma chimère !
Malgré, comme dit Gill, les frayeurs d'une mère,
Malgré l'envieux louche et le traître qui nuit.

Midi n'est plus. Je vais maintenant vers minuit,
Le front toujours levé dans la tourmente amère,
Conquérant l'existence ainsi qu'un fils d'Homère ;
Mais sans dire mon mal, mon dégoût, mon ennui !

Ah ! je l'aurai connu, le triste honneur de vivre !
J'ai laissé des lambeaux de mon cœur dans ce livre,
Mais j'entends rester seul à juger de mon cas.

Qu'importe la douleur puisque la vie est brève !
Il me reste, en ce temps d'insipide fracas,
Le culte de mon art et l'orgueil de mon rêve.

(Les Poèmes à tous Crins)

FÉLIX JEANTET

1857

FÉLIX JEANTET, né à Saint-Claude-sur-Bienne (Jura), a publié en 1887 un remarquable volume de vers, *Les Plastiques*. M. Jeantet doit être rangé parmi les poètes de la Femme. Ce qu'il exalte surtout en elle, — justifiant ainsi le titre de son ouvrage — c'est la splendeur des lignes et des couleurs, la gloire des beaux corps tels que les ont évoqués les grands peintres de la nudité, Titien, Rubens, Henner, dont les noms reviennent volontiers sous sa plume. Mais ses vers font plutôt songer, par leur naturalisme hardi, aux belles courtisanes des artistes de la Renaissance qu'aux nymphes si divinement chastes du maître contemporain. M. Jeantet est de ceux que la Femme obsède plus qu'elle ne les émeut ; ses émotions, du moins, sont plus souvent esthétiques et sensuelles que morales. — Toutefois, en quelques poèmes écrits sous la dictée du Souvenir, cette sensualité se tempère d'un sentiment exquis ; ainsi dans ces *Yeux de Velours* dont la tristesse mystérieuse enveloppe et fascine comme l'*Antonia* d'Hoffmann ou la *Ligeia* d'Edgar Poë. — Et c'est encore en ces pages, nous semble-t-il, que le poète rend son plus profond hommage à la Beauté.

Les poésies de M. Félix Jeantet se trouvent chez G. Charpentier et C^{ie}, éditeurs.

AUGUSTE DORCHAIN.

PAYSAGE ANTIQUE

Il est des jours de rêve où d'un poète éteint
Le souvenir chantant sous le front vous bourdonne,
Air démodé, vieil air à qui l'on s'abandonne :
Ma mémoire aujourd'hui parlait grec et latin,

Et, tandis que j'allais en rêvant de Virgile,
Mâchonnant par lambeaux des vers inachevés,
J'ai vu soudain germer aux fentes des pavés
Les vertes floraisons d'une riante idylle.

— C'était la mer d'azur et le blanc Archipel,
Une île, fleur de marbre, étroite et peu profonde,
Comme un bijou serti dans l'anneau bleu de l'onde,
Et — plus bleu que les flots encor — c'était le ciel !

C'était un frais gazon et des grottes ombreuses
Où la source bavarde égrenait ses refrains,
Et, dans l'or cru du jour, sous les astres sereins,
Les fières nudités des Nymphes amoureuses.

Jusqu'à leurs pieds bénis apportant ses baisers,
Le flot, le flot sonore éclaboussait la rive,
Cependant que leurs seins à la pointe rétive
Rayonnaient au soleil de perles arrosés.

Des couplets alternés la vague mélodie
M'arrivait en dansant sur la cime des flots,
Des couplets qu'au lointain chantaient les matelots
Sur les rythmes légers de la molle Lydie ;

Et, tandis que l'écho des vers, l'écho menteur,
Endormait doucement mon oreille charmée,
Il me semblait sentir, dans la brise embaumée,
De ces divines chairs l'odorante moiteur :

Car des corps alanguis et des lèvres mi-closes,
De l'épaisse toison des cheveux blonds et bruns,
S'exhalait à l'entour l'ivresse des parfums,
L'ivresse assoupissante où dort l'oubli des choses !

LES SIRÈNES

BLEUE à peine et laiteuse, étincelante et pâle,
Sous les claires blancheurs qui tombent de la lune,
Tu gonfles, ô Thétys, ton beau ventre d'opale
Qui se prête aux vaisseaux des chercheurs de fortune.

Vers des bords insondés ils iront faire escale,
Poussés par l'avarice et la brise opportune ;
Et puis, ils reviendront, chargés à pleine cale
Des perles, des coraux dérobés à Neptune...

Cependant, à l'avant, j'interroge les vagues,
Moi dont le cœur, Déesse, est plein de choses vagues,
Moi que charment la lune et la musique tendre,

Je me penche, la nuit, sur l'onde, et m'évertue,
Écoutant, écoutant, car mon rêve est d'entendre
La Sirène aux yeux verts qui si longtemps s'est tue !

LES YEUX DE VELOURS

C EUX dont le court destin doit borner la jeunesse
À la fuite de quelques jours
Ont souvent des yeux doux dont le regard caresse,
Diamants qui seraient velours !...

** *

Clairs et troubles pourtant comme un flot trop profond,
— Ciel renversé tout plein d'oiseaux,
Où, las de traverser les eaux,
Le soleil absorbé se disperse et se fond, —

Ces yeux inquiétants des êtres condamnés,
Vos yeux timides, vos yeux fous,
Vos grands yeux turbulents et doux,
Si bleus quand vous viviez, la Mort les a fanés !

Si bleus, ma chère amour, ah ! que je les aimais,
Limpides sources de clarté,
Comme en ses jours de pureté
L'azur nouvel éclos des avrils et des mais !

Ouvrant sous les cils d'or leurs corolles de fleurs,
Parmi la moisson des cheveux,
C'étaient comme des bleuets bleus
Qu'une rosée à peine eût humectés de pleurs.

Si bleus quand vous viviez, la Mort les a flétris,
Ces yeux, ces chers yeux fleurissants,
Que j'ai fermés et dont je sens
Peser encor sur moi les regards défleuris !

Pauvres yeux maintenant muets et sans couleur,
Oh ! combien tristes les voilà,
Élargissant dans l'au-delà

Le mystique secret de leur fixe pâleur !

Car la Mort n'éteint pas les yeux qu'elle a fermés :

Ils se rouvrent dans l'infini,

Mais leur éclat reste terni...

Peut-être du regret de ceux qu'ils ont aimés ;

Et dans le morne empire où vont les cœurs élus,

Parmi l'espace inhabité,

Remplis de vague éternité,

Ils nous voient, et c'est nous qui ne les voyons plus !

** *

Tes yeux, ou seulement l'*image* de tes yeux,

Ô chère amante morte,

Il me semble qu'ainsi dans le lointain des cieux

Un triste et doux rayon en sorte.

Astres pâlis, déteints, effacés, je les vois,

Je les rêve peut-être :

La nuit, on entend bien les morts avec des voix

Que l'oreille croit reconnaître !

Tes yeux, ou seulement *cette âme* de tes yeux,

(Qu'importe que je rêve ?)

Mon cœur est comme un firmament silencieux

Où leur reflet tremble et s'élève :

Ils sont là, toujours là, tendres languissamment,

Oh ! tendres et si tristes,

Tels qu'ils étaient, et plus semblables seulement

À de très pâles améthystes ;

Et toute la douceur de leurs effluves lents

Me caresse et me couve :

Tels que jadis, troublés et plus encor troublants,

Oui, tout pareils je les retrouve !

Chers yeux, miroirs plaintifs, quelle ombre habite encor
Vos dolentes prunelles,
Alors que maintenant s'est ouvert le décor,
Pour vous, des choses éternelles ?

Toujours ce regret vague ou cet arrière-effroi
Qui les emplît vivantes !...
Chers yeux, je vous contemple, à présent, et c'est moi
Qu'envahissent des épouvantes :

Puisque la Mort n'a pas changé votre regard,
Sous vos paupières lasses
Était-ce donc déjà son fantôme hagard
Dont l'ombre ternissait leurs glaces ?

Est-ce elle, ô mon amour, que j'ai vue en tes yeux,
Veloutant leur caresse ?
Est-ce elle, en les voilant, qui m'a fait chérir mieux
Les yeux profonds de ma maîtresse ?

Ô Mort fatale, écrite en ces yeux que j'aimais,
Une angoisse me hante :
Si c'était toi, secrètement, qui me charmais,
Mort dormant sous leur eau dormante ?

Et quand si tendrement sur eux tant de baisers
Descendaient de mes lèvres,
Si j'y baisais déjà tes tourments déguisés
Et la menace de tes fièvres ?

Comme de doux oiseaux dans leur nid dérobés
Et qu'un souffle effarouche,
Je les sentais, sous l'or des longs cils recourbés,
Remuants et chauds sous ma bouche :

Ah ! follement, oui, follement, sans rien prévoir,
Mes baisers extatiques,
Loin de le détester, cherchaient le spectre noir
En leurs langueurs énigmatiques,

Et toujours, dans les nuits, je me repentirai,
Toi qui dors sous le chêne,
D'avoir obscurément en toi-même adoré
Le *charme* de ta mort prochaine !...

** *

Ah ! cest horrible, et le Destin est trop cruel
Dont les lois ténébreuses,
Voilant et trahissant le mal éventuel
Au fond des prunelles heureuses,

Se plaisent à donner ce regard de velours,
Doux comme une caresse,
Aux êtres condamnés dont s'envolent les jours
Et qui n'auront qu'une jeunesse !

LAURENT TAILHADE

1857

LAURENT TAILHADE *est d'une famille originaire de l'Espagne. Il a publié en 1880 un volume de poésies, Le Jardin des Rêves, pour lequel Théodore de Banville écrit une préface, dont il faut citer les premières lignes au moins, car venant du poète des Stalactites, elle est le meilleur et le plus juste éloge des vers qu'elle précède :*

« Voici, lecteur, un des plus beaux et des plus curieux livres de poèmes qui aient été écrits depuis longtemps, un livre qui s'impose à ton attention, car il est bien de ce temps, de cette heure même, et il contient au plus haut degré les qualités essentielles à la jeune génération artiste et poète, c'est-à-dire à la fois la délicatesse la plus raffinée et la plus excessive, et le paroxysme, l'intensité, la prodigieuse splendeur de la couleur éblouie. »

Les poésies de M. Laurent Tailhade ont été éditées par Alphonse Lemerre.

A. L.

TRISTESSE AU JARDIN

LE doux rêve que tu nias,
Je l'ai su retrouver parmi
Les lis et les pétunias,

Fleurs de mon automne accalmi.

Mon rêve, par les allées,
Cueille des branches d'azalées.

La vigne pourpre aux raisins bleus
Festonne les murs du jardin
Où nichent maints oiseaux frileux
Sous le feuillage incarnadin.

Mon rêve, par les allées,
Cueille des branches d'azalées.

Dans le bassin qu'elle verdit,
L'eau pleure inconsolablement
Et, mélancolique, redit
Les mors trompeurs de ton serment.

Mon rêve, par les allées,
Cueille des branches d'azalées.

Automne ! deuil précoce et doux !
Sous le ciel aux feux apaisés,
Les languissantes roses d'août
Gardent l'odeur de tes baisers.

Voici que par les allées
Meurent les branches d'azalées.

LES FLEURS D'OPHÉLIE

LEURS sur fleurs ! fleurs d'été, fleurs de printemps ! fleurs blêmes

E De novembre épanchant la rancœur des adieux
Et, dans les joncs tressés, les fauves chrysanthèmes.

Les lotus réservés pour la table des dieux ;
Les lis hautains, parmi les touffes d'amaranthes,
Dressant avec orgueil leurs thyrses radieux ;

Les roses de Noël aux pâleurs transparentes.
Et puis, toutes les fleurs éprises des tombeaux,
Violettes des morts, fougères odorantes ;

Asphodèles, soleils héraldiques et beaux,
Mandragores criant d'une voix surhumaine
Au pied des gibets noirs que hantent les corbeaux.

Fleurs sur fleurs ! Effeuiliez des fleurs ! Que l'on promène
Des encensoirs fleuris sur le tertre où, là-bas,
Dort Ophélie avec Rowena de Trémaine.

Amour ! Amour ! et sur leurs fronts que tu courbas
Fais ruisseler la pourpre extatique des roses,
Pareille au sang joyeux versé dans les combats.

Jadis elles chantaient, vierges aux blondeurs roses,
Les Amantes des jours qui ne renaîtront plus,
Sous leurs habits tissés d'ors fins et d'argyroses.

Ô lointaine douceur des printemps révolus !
Épanouissement auroral des Idées !
Porte du ciel offerte aux lèvres des élus !

Les vierges à présent, mortes ou possédées,
Sont loin ! bien loin ! L'espoir est tombé de nos cœurs,
Telles d'un arbre mort les branches émondées.

Et l'Ombre, et les Regrets, et l'Oubli sont vainqueurs.

** *

À travers les iris et les joncs, Ophélie
Abandonne son âme aux murmures berceurs
Du fleuve seul témoin de sa mélancolie.

Et voici qu'au fond des verdâtres épaisseurs
Tintent confusément des harpes cristallines
Attirantes avec leurs rythmes obsesseurs.

L'or diffus du soleil empourpre les collines
Par delà le château d'Elseneur et les tours
Qu'assombrissent déjà les Ténèbres félines.

La Nuit féline dans sa robe de velours
Berce les eaux, les vals profonds et les ciels mornes,
Et des saules noueux estompe les contours.

Et les nuages roux du ponant sont des mornes
Où grimpent, lance au poing, d'atroces cavaliers
Éperonnant le vol furieux des licornes.

Or, la Dame qui rêve aux serments oubliés
Marmonne un virelai très ancien. La démence
Élargit sur son front les deuils multipliés.

Fleurs sur fleurs ! Des sanglots éteignent sa romance,
Tandis que, les cheveux couronnés de jasmin,
Elle s'incline vers les joncs du Fleuve immense.

Les Nixes près du bord lui montrent le chemin,
Et, calme, au fil de l'onde en les glauques prairies,
Elle descend avec des bleuets dans la main.

Les fleurs palustres sur ses paupières meurtries
Poseront le dictame infini du sommeil,
Dans des jardins de nacre au sol de pierreries.

Sous les porches d'azur où jamais le soleil
Ne dore des galets la candeur ivoirine,
Sous les nymphéas blancs teintés de sang vermeil,

Ophélie a fermé ses yeux d'algue marine.

RAPHAËL-GEORGES LÉVY

1857

LÉVY (RAPHAËL-GEORGES) est fils d'un inspecteur-général de l'Université. Nourri des fortes études de l'Alma Mater, il remporta au Grand Concours le prix d'honneur de Rhétorique. Tout en s'adonnant plus spécialement aux études de droit et d'économie politique, il gardait au fond du cœur le culte ardent des lettres. Il a publié en 1886 un volume de vers qui dénotent un effort personnel et la gravité d'un travailleur consciencieux. Nous reproduisons, entre autres pièces, la dédicace In Memoriam, hommage éloquent et ému au père de l'auteur.

Les poésies de M. Lévy ont été éditées par A. Lemerre.

A. L.

IN MEMORIAM

HEUREUX ceux qui, groupés près du chef de famille,
Ont atteint l'âge heureux de leur maturité,
Sans que la mort, à l'heure où tout sourit et brille,
Ait fait un vide affreux sous leur toit dévasté.

Ceux-là peuvent encor retremper leur courage

À la saine gaîté du paternel foyer,
Et, se fortifiant au contact d'un autre âge,
Les soucis de la vie un instant oublier !

Mais quand le sort impie arrache un jeune frère
À ceux qui l'entouraient de tendresse et d'amour,
Et que, brisant l'espoir d'une illustre carrière,
Il lui ravit l'éclat et la douceur du jour ;

Quand nous lisons, au front pâli de notre mère,
La douleur qu'elle porte et qu'elle ne dit pas,
Hélas ! où retrouver la force nécessaire
Pour remplir jusqu'au bout notre tâche ici-bas ?

Et pourtant, au plus fort des épreuves cruelles,
Tu nous soutins, mon père, et nous montrant là-haut,
En face de la mort, les clartés éternelles,
Tu tiras les leçons de vivre du tombeau.

Mais tu fus enlevé longtemps avant ton heure,
Toi dont le mâle exemple est mon ferme soutien ;
Toi qui veux que je lutte et non pas que je pleure,
Les yeux fixés toujours sur le vrai, sur le bien ;

Toi, jusqu'au dernier jour fort comme en ta jeunesse,
Dont le cœur rayonnait de féconde chaleur,
Toi dont la bouche, même à l'heure de détresse,
Eut ce divin souris qui fut notre bonheur ;

Toi qui, dans l'assidu commerce des grands hommes,
Puisas et leur sagesse et leur sérénité,
Et qui ne connus pas, agités que nous sommes,
Le doute où se débat notre fragilité.

Mon père, c'est à toi qu'est consacré ce livre ;
À ton saint souvenir je veux le dédier.
Comme tu me l'appris, je m'efforce de vivre

Et de mener à fin ma tâche d'ouvrier.

Aux matins de printemps, par les bois et la plaine,
Tu conduisais mes pas lorsque j'étais enfant.
Sous tes yeux je courais jusqu'à perdre l'haleine,
Puis je venais t'offrir mon butin, triomphant.

Aujourd'hui comme alors, j'ai cueilli parmi l'herbe
Les plantes dont l'éclat m'a paru le plus beau,
Et pour toi, comme alors, j'ai lié cette gerbe :
Mais je l'apporte, hélas ! au marbre d'un tombeau.

CHANT DE GUERRE RUSSE

ALLONS, mon beau cheval ! Voici les saintes guerres !
Courons du Pruth à Marmora !
Sous les palais des janissaires,
Dans les ondes amères
Mon beau cheval se baignera.

Le pape du village a levé la croix grecque,
La divine croix du Seigneur !
Depuis Bagdad jusqu'à la Mecque,
De Médine à Tchesmé, les Musulmans ont peur.

Vois-tu briller là-bas la coupole arrondie
Que parmi les hauts minarets
Fait resplendir Sainte-Sophie ?
Par mon sang, par ma vie,
Cheval, ferme sur tes jarrets !

Ton sabot est-il dur, puissante ton haleine ?
Sous les balles des ennemis
Sauras-tu traverser la plaine,
Où nous fauchons les Turcs ainsi que des épis ?

Sauras-tu me porter jusqu'aux murs de Byzance,
Lorsque l'assaut s'y donnera ?
Viens ! le Petit Père s'avance,
Et de la Providence
Le dessein s'exécutera.

Ils ont beau déployer l'étendard du Prophète,
L'étendard et le croissant d'or :
Comme le soleil la tempête,
Nous les disperserons : le Czar est le plus fort.

Allons, mon beau cheval aux fumantes narines,
Mange de l'avoine et du foin :
Des Turcs les hordes assassines
Ont semé les ruines
Et la mort sur notre chemin ;

Et, plus d'un soir peut-être, en ces pays bulgares,
Ton maître et toi, vieux serviteur,
Trouveront avoine et pain rares.
Mais qu'importe la faim, pourvu qu'on soit vainqueur ?

Allons, mon beau cheval, quittez le pâturage ;
Je mets le pied à l'étrier :
Armons tous deux notre courage,
Et puis nous ferons rage
Contre les bataillons d'acier.

De nos fiers escadrons les lignes onduleuses
Se déroulent sous le ciel bleu :
Entends-tu leurs clameurs joyeuses ?
À la charge, en avant, pour le Czar et pour Dieu !

PORTRAIT VÉNITIEN

J'AIME les cheveux roux et les visages pâles
Comme les a toujours aimés le Titien :
Ces deux couleurs sont pures et royales ;
Elles vont aux enfants de sang patricien.

J'aime les fines mains aux ongles longs et roses,
Aux veines qui de bleu se colorent parfois :
Ces fines mains nous disent tant de choses,
Tant de force et de grâce est unie en leurs doigts !

J'aime sur de grands yeux les paupières baissées,
Et l'ombre des cils noirs qui les rendent plus doux ;
Car le reflet des divines pensées
S'échappe de ces yeux et descend jusqu'à nous.



M^{ELLE} JEANNE LOISEAU

JEANNE LOISEAU

(DANIEL LESUEUR)

1858

M ADEMOISELLE JEANNE LOISEAU, a publié de nombreux romans, sous le pseudonyme de DANIEL LESUEUR. C'est même ce nom-là qu'elle a choisi pour signer l'un de ses volumes, moitié prose et moitié vers : *Un Mystérieux Amour*. Une seule page ouverte au hasard dans l'œuvre déjà considérable de cette jeune femme suffit pour révéler son immense talent. Tout en elle découvre un esprit d'une essence véritablement supérieure ; au moindre geste se trahit la déesse.

Comme bien peu de ses contemporains, M^{lle} Loiseau s'élève tout naturellement, sans effort, même dans les poésies les plus passionnées, jusqu'à l'idée générale. — Quand elle chante, elle rend l'âme humaine, tout en traduisant avec sincérité ses impressions personnelles. Interpréter les sentiments de tous, porter quelque chose de l'humanité dans son propre cœur, voilà ce qui distingue avant tout [écrivain du simple homme de lettres, et ce que l'on trouve, à un degré surprenant, chez M^{lle} Loiseau.

Penseur et artiste, elle fait preuve, pareillement, surtout dans la partie philosophique d'*Un Mystérieux Amour*, de connaissances aussi précises qu'étendues. Deux sonnets : *La Lutte pour l'Existence* et *La Voix des Morts*, résumant, sous la forme la plus belle, deux théories qu'exposent moins sûrement les longs volumes des philosophes de profession.

Schopenhauer avait trouvé son poète en M^{me} Ackermann ; Darwin possède le sien, inférieur à nul autre, en M^{lle} Loiseau, qui, après avoir débuté par des vers gracieux : *Fleurs d'Avril* (1882), a trouvé sa voie dans *Un Mystérieux Amour* (1886).

Les poésies de M^{lle} Loiseau et ses derniers romans ont eu pour éditeur

A. Lemerre. Ses premiers romans sont chez Calmann Lévy.

E. LEDRAIN.

UNE GOUTTE D'EAU

É LÉMENT merveilleux, source, miroir ou flamme,
Flot d'azur, qu'un rayon du ciel peut embraser,
Dans ton sein palpitant tu dois cacher une âme,
Vive, douce pourtant, et prompte à s'apaiser.

Ne dit-on pas : « Changeant comme l'onde et la femme ? »
Contre le roc ému la mer vient se briser :
L'écume que, farouche, élève chaque lame,
Sur les fleurs, dans la nuit, descend comme un baiser.

Roulant au flanc des monts, la cascade légère
Semble glisser gaîment sur les lits de fougère ;
Le ruisseau chante ou pleure à travers les forêts.

Rien n'a tant de pouvoir et rien n'a tant de charme.
Ô pure goutte d'eau ! qui dira tes attraits ?
N'es-tu pas l'Océan ?... N'es-tu pas une larme ?

(Fleurs d'Avril)

SUPRÊME SAGESSE

AMI, lorsque, pensif, et chargé de science,
Les pieds encor poudreux du chemin parcouru,
Sceptique, et détrompé par votre expérience,
Vous m'êtes apparu ;

Je me suis dit, moi, faible, et l'âme si meurtrie :
Il connaît des secrets pleins d'âpre volupté,
Pouvant donner au cœur qui sanglote et qui prie
L'impassibilité.

Il sait, lui qui fraya sa route inexplorée,
À travers des tombeaux, vers les siècles lointains,
La valeur véritable et l'essence ignorée
Des bonheurs incertains.

Sans doute il guérira l'espoir qui reste encore,
Et qui fait tant souffrir, étant toujours déçu,
L'espoir, mal immortel, qui charme et qui dévore
Le sein qui l'a conçu.

La résignation et l'ardeur de connaître,
Le spectacle évoqué des jours évanouis,
Ont calmé doucement dans le fond de son être
Les désirs inouïs.

Il sonde le passé. Les vieilles pyramides
Ne sont plus à ses yeux que des témoins d'hier ;
Il voit à ses débuts sauvages et stupides
L'homme, aujourd'hui si fier.

De nos illusions, de la folle espérance,
Il a vu commencer et finir le pouvoir :
Règne court, séparant de l'heureuse ignorance
Le tranquille savoir.

Depuis quelques mille ans à peine l'âme humaine
Par un songe divin s'est voulu consoler,
Et ce songe, en la route où son destin la mène,
Déjà va s'envoler.

Ayant vu tout cela, ces choses que l'Histoire
Cache sous sa sévère et froide majesté,
Elle qui d'un état fragile et transitoire
Fait une éternité ;

Ayant vu cet abîme et sondé ces problèmes,
Vous deviez rapporter, chercheur audacieux,
Le dernier mot voilé par tant d'obscurs emblèmes
Sur terre et dans les cieux.

Et moi qui vous admire, et moi qui vous envie,
J'ai levé sur vos yeux mes yeux mouillés de pleurs,
Pour apprendre de vous à dérober ma vie
Aux stériles douleurs.

Je vous ai demandé : « Par quoi faut-il, sur terre,
Par quoi faut-il emplir nos cœurs, qui n'ont qu'un jour ? »
Vous m'avez répondu, vous, le savant austère :
« Emplissez-les d'amour. »

Quoi ! l'immense univers n'a point comblé le vôtre ?
Parmi tout ce qui naît et tout ce qui périt,
Quoi ! nul bien ne valait un autre cœur, un autre
Qui pour vous seul s'ouvrît ?

Vous m'avez révélé ce mystère suprême ;
Vous m'avez dit : « Le monde et le ciel éclatant
Sont un gouffre effroyable et vide à moins qu'on n'aime,
N'aimât-on qu'un instant ?

« De l'homme disparu chaque infime vestige
Dévoilerait vraiment trop d'atroce douleur,

Si l'amour n'entrouvrait sur sa cendre, ô prodige !
Son immortelle fleur ! »

Partout il a germé, l'amour qui nous enivre ;
Vous l'avez vu partout où votre esprit plongeait,
Et vous venez me dire : « Il faut aimer pour vivre. »
Je le savais déjà.

(Un Mystérieux Amour)

LA LUTTE POUR L'EXISTENCE

LA loi, l'unique loi, farouche, inexorable,
Qui régit tout progrès, c'est la loi du plus fort.
L'être imparfait périt ; maître impitoyable,
La nature l'écrase et poursuit son effort.

Partout est engagé le combat redoutable :
À l'heure harmonieuse où la terre s'endort,
Il rend la nuit sinistre et l'ombre épouvantable ;
Tout brin d'herbe est un champ de carnage et de mort

L'angoisse de la faim, qui toujours hurle et gronde,
Est le ressort puissant jouant au cœur du monde,
Et celui qui dévore est l' élu du destin.

L'esprit même naquit des brutales entrailles,
Et la rivalité du repas incertain
Fait surgir l'avenir en de sombres batailles.

(Un Mystérieux Amour)

LA VOIX DES MORTS

MORTS qui dormez, couchés dans nos blancs cimetières.
Parfois, en relisant tous vos noms oubliés,
Je songe que nos cœurs à vos froides poussières
Par des fils infinis et puissants sont liés.

Muets, vous dirigez nos volontés altières,
Par vos désirs éteints nos désirs sont pliés,
Vos âmes dans nos seins revivent tout entières,
En nous vos longs espoirs vibrent, multipliés.

Bien que nous franchissions une sphère plus haute,
Vos antiques erreurs nous induisent en faute,
Nous aveuglant encor malgré tous nos flambeaux.

Car le passé de l'homme en son présent subsiste,
Et la profonde voix qui monte des tombeaux
Dicte un ordre implacable, auquel nul ne résiste.

(Un Mystérieux Amour)

LE TEMPS

S AISIS du vain regret des grands songes antiques,
Parfois nous repeuplons nos Olympes déserts :
Erreur des aïeux morts hantant nos cœurs mystiques !
Le Temps, dernier des dieux, chancelle au sein des airs.

L'atome, obéissant aux forces despotiques,
Dans l'abîme infini n'a point d'âges divers ;
L'horloge suspendue aux éternels portiques
Marque une heure immuable à l'immense univers.

Le passé, l'avenir, — inconstantes chimères, —
Troublent par leurs aspects des êtres éphémères
Qui naquirent hier et périront demain.

Quel sens auraient ces mots pour la matière sombre,
Qui, soumise à jamais aux changements sans nombre,
N'a point eu d'origine et n'aura point de fin ?

(Un Mystérieux Amour)

À MES VERS

L AISSEZ-MOI vous bénir, douces rimes fidèles,
Puisque vos sons, légers comme un battement d'ailes,
Quelquefois l'ont charmé.
Laissez-moi vous bénir, ô mes vers, frais calices !
Puisque mon bien-aimé respire avec délices
Votre souffle embaumé.

Vous l'avez consolé sur la rive lointaine.
Sans le quitter jamais, dans sa route incertaine,

Vous chantiez sur son cœur.
Un peu de moi par vous vivait sur sa poitrine,
Il sentait naître en lui l'espérance divine
À votre accent vainqueur.

Le soir, il s'asseyait, lassé, pour vous relire :
La farouche forêt, vibrant comme une lyre,
Tout à coup se taisait ;
Il n'entendait que vous dans l'immense nature,
Et le pesant souci de sa rude aventure
Un instant s'apaisait.

Vous portiez devant lui, dans l'ombre et dans l'espace,
Afin de diriger ce voyageur qui passe,
L'amour, brillant fanal.
L'affreux péril en vain posait sur lui ses ongles,
Votre vive lueur éteignait dans les jungles
L'œil du tigre royal.

Il vous a répétés à l'écho des vieux temples,
Aux portiques déserts, montrant, mornes exemples,
Notre fragilité.
L'homme meurt, et ses dieux, que le temps brise et roule
L'autel, étant de marbre, un peu plus tard s'écroule
Que la divinité.

Vous partagiez ainsi ses profondes pensées.
Vous lui devez la vie, ô strophes cadencées !
Il vous fit naître en moi.
Vous procédez de lui. Moi, je suis votre mère,
Je ne vous ai donné que la grâce éphémère ;
Lui, la force et la foi.

Partez pour l'enchanter, fruits d'un hymen sublime.
Votre naissance est haute, et pure, et légitime :
Qu'il soit donc fier de vous !
Vous êtes siens. Sans lui, vous dormiriez encore,

Germes obscurs marqués pour ne jamais éclore,
Dans le néant jaloux.

Souvent je sens en moi son esprit qui s'éveille...
Alors il faut écrire, et prolonger la veille,
Et vous naissez, mes vers.
J'aime ce doux travail qui me tient accoudée :
Enfermer en tremblant l'essor de son idée
Dans mes rythmes divers.

Et s'il la reconnaît, pour peu qu'il lui sourie,
Si, puissante, elle vit sous la strophe fleurie,
Quel triomphe charmant !
Lorsque aussi pleinement deux êtres se possèdent,
Il n'est point sous le ciel de bonheurs qui ne cèdent
À leur enivrement.

Laissez-moi vous bénir, douces rimes fidèles,
Puisque vos sons, légers comme un battement d'ailes,
Quelquefois l'ont charmé.
Laissez-moi vous bénir, ô mes vers, frais calices !
Puisque mon bien-aimé respire avec délices
Votre souffle embaumé.

(Un Mystérieux Amour)

JEAN RAMEAU

1858

J EAN RAMEAU, né à Gaas (Landes), le 19 février 1858, a publié trois volumes de vers : Poèmes fantasques (1882), La Vie et la Mort (1886), et La Chanson des Étoiles (1888).

Bien que jeune encore, Jean Rameau a témoigné qu'il est à la fois un artiste et un penseur. Doué d'une réelle originalité, il a, comme l'a fort bien dit un critique, une rare connaissance du rythme, et, par-dessus tout, un souffle de grand poète panthéiste qui donne son âme aux choses de la Nature, les rend vivantes comme l'homme et chante passionnément l'éternelle vigueur de l'existence universelle. À cette appréciation de M. Fernand Lafargue, il faut ajouter que M. Jean Rameau possède une véritable puissance lyrique qui se traduit par des pièces de vers d'une large envergure auxquelles on doit reconnaître beaucoup de finesse et de philosophie.

Les poésies de M. Jean Rameau ont été éditées par A. Baschet, A. Savine et P. Ollendorff.

A. L.

L'ŒUVRE

I

O H ! prendre une montagne en ses mains magistrales,
La pétrir, la broyer, la tailler en blocs lourds,
Puis la faire revivre en blanches cathédrales
Érigeant dans l'azur d'extravagantes tours !
Des tours de marbre avec de folles broderies,
Des tours bravant le temps de leur front exalté,
Des tours lançant là-haut, par leurs flèches fleuries,
Le nom de l'architecte à l'immortalité !

— Homme vain, homme aveugle ! À quoi bon ?... Cathédrales,
Monstres de pierre assis sous les clartés astrales.
Palais, manoirs, forums, monuments innombrés,
Entassements de sable un jour équilibrés,
De quelque dur granit qu'on ait fait leurs murailles,
Quels que soient leurs auteurs, quelles que soient leurs tailles,
Qu'ils soient cirque, donjon, cathédrale, opéra,
Tout croulera, tout s'en ira, tout périra,
Tout deviendra poussière un jour, vaine poussière !
Et, faisant tout renaître à sa forme première,
La nature sereine annulant nos efforts
Fera des monts nouveaux avec les temples morts.

II

« Oh ! de ses larges mains bouleverser la terre !
Faire un canal d'un isthme, un isthme d'un canal,
Faire rire une source où hurlait un cratère,
Retoucher après Dieu le vieux globe banal !

Déformer l'univers sous sa puissante étreinte,
Dérouter le soleil qui l'éclaire, anxieux,
Pour que le globe neuf, marqué de votre empreinte,
Proclame votre gloire en roulant dans les cieux !

— Homme vain, homme aveugle. À quoi bon !... Sources, fleuves,
Et vous, lits inconnus des mers vieilles et neuves,
Vous vous déplacerez, vous vous dessécherez ;
D'autres mers surgiront sur d'autres monts sombrés ;
Et les volcans de feu seront des lacs de glaces ;
Et les lourds continents aux branlantes carcasses,
Comme de vieux pontons crevassés et pourris,
Se déchiquèteront en informes débris ;
Et se disloquera la terre dans l'espace ;
Et les astres, voyant cette sphère qui passe,
S'écarteront là-haut et croiront vaguement
Voir un spectre de globe errer au firmament.

III

« Oh ! prendre son cœur rouge en ses mains frénétiques,
Oh ! le broyer, un jour, sur des feuillets fumants !
En faire un grand poème aux strophes fantastiques,
Au milieu des vivats des peuples acclamants !

En faire un grand poème, un colossal poème,
Que nul ne pût nier, que rien ne pût ternir,
Écrire, écrire enfin le Chef-d'œuvre suprême
Sur qui s'extasieront les siècles à venir !

— Homme vain, homme aveugle ! À quoi bon ?... Ô poèmes,
Ô vols d'oiseaux chanteurs partant de nos fronts blêmes,
Ô vers, rythmiques vers, ô vers tant adorés,
Et vous aussi, tous, tous, hélas ! vous périrez !
Et l'homme un jour rira de notre saint délire !
Et l'homme un jour n'aura plus des yeux pour nous lire !
Et rien ne sera plus de ce dont nous parlions :
Ni chênes, ni roseaux, ni fleurs, ni papillons !
Et rien ne sera plus de ce qui fut au monde ;
Et l'homme aura passé comme une larve immonde ;
Et le soleil, ce cher soleil qui luit là-bas,

Laira sur des vivants qu'il ne connaîtra pas ! »
Ainsi rêvait, un soir d'automne, las de vivre,
Un vieux poète blanc penché sur un vieux livre.

Tout à coup il frémit...

La Mort noire était là.

« Oh ! non ! oh ! pas encor ! je veux avant, râla
Le poète, je veux faire une œuvre immortelle...

— Fais ! lui permit la Mort.

Il pâlit devant elle,
Il pâlit, il pleura. Puis, gagnant la forêt,
Ayant cherché longtemps quel poème il ferait,
Quel œuvre glorieux, sublime, impérissable,

Il fit sur un chemin quelques pâtés de sable.

(La Vie et la Mort)

RESSEMBLANCE

J'EUS un père très doux, il dort sous une pierre ;
J'eus un enfant très rose, il dort dans ce lit-là ;
« Mon fils ! » murmura l'un à son heure dernière,
« Papa ! » bégaya l'autre aussitôt qu'il parla.

Mon âme en y pensant est heureuse et chagrine ;
Quand il dormait encore au cher lit que voici,

Mon père doux joignait les mains sur sa poitrine ;
Mon fils rose en dormant joint les siennes ainsi.

1.

1.

1.

1.

Mon fils n'a jamais vu mon père dans ce monde,
L'un descendait des cieux quand l'autre y
retournait ;
Mais leurs âmes ont dû se voir une seconde
Dans un nuage doux et rose qui planait ;

Et dans cette rencontre — ô nature, ô mystère ! —
Un peu de l'aïeul mort dut rester sur l'enfant
Pour qu'en voyant mon fils, moi, je pense à mon
père.
Et qu'à la fois je pleure et souris en rêvant.

(La Chanson des Étoiles)

L'ACACIA

LE svelte acacia pavoisé de fleurs blanches
Titube dans la brise et semble ivre de mai ;
Il présente au ciel bleu son long rire
embaumé
Et fait de verts saluts à l'homme avec ses
branches.

Or, l'homme prend sa hache et frappe l'arbre cher,

Et la hache s'abat, rythmique, lourde, sûre,
Et les éclats de bois volent sous sa morsure
Comme de grands lambeaux sanguinolents de
chair.

Alors l'arbre odorant regarde l'homme lâche :
Il tressaille, il frémit comme un humble sureau ;
Fuis, grave et magnanime, il jette à son bourreau
Une averse de fleurs pour chaque coup de hache.

Et, de mon front tremblant, ces strophes de
langueur
Tombèrent, un matin de tristesse infinie,
Pour honorer la femme implacable et bénie,
Dont j'ai senti la hache ensanglanter mon cœur.

(La Chanson des Étoiles)

PRIÈRE AU SOLEIL

Au nom de la Lumière, au nom du Ciel immense,
Au nom de l'astre jaune, Arcturus le charmeur,
Au nom de l'astre blanc, Sirius qui commence,
Au nom de l'astre rouge, Aldébaran qui meurt,

Ô Soleil, astre blond, Père ardent des neuf Terres,
Roi doré des cieux bleus qu'honorent les
couchants,
Toi qu'escorte le chœur des globes tributaires
Et que suit l'œil pieux des fleurettes des champs ;

Toi le grand chevauteur des plaines éclatantes,
Toi le pâtre qui vers quelque but redouté
Entraînes le troupeau des sphères haletantes,

Comme un bétail obscur beuglant vers la clarté ;

Toi le creuset géant où bout l'âme des mondes,
Toi le cœur formidable et ruisselant de jour
Qui propulses vers nous, par explosions blondes,
Toute la Vie, et tout l'Espoir, et tout l'Amour ;

Toi dont les flancs ignés pleins d'ouragans de joie
Épanchent, éperdus dans le spasme profond,
Au ciel, tout l'azur tiède où le globe se noie,
En nous, toute l'extase où notre cœur se fond ;

Soleil qui vois rougir comme des épousées
Les planètes vibrant sous ton baiser astral,
Toi que la Terre pleure, au soir, dans ses rosées,
Toi qu'elle fête, au jour, d'un salut auroreal ;

Soleil à qui l'oiseau fervent chante des proses,
Parmi les encensoirs mystiques de jasmins,
Soleil béni, Soleil à qui les pommiers roses
Offrent ingénument des fleurs à pleines mains ;

Soleil glorifié par les sept chants du Prisme,
Toi pour qui fume aux cieux l'holocauste des soirs,
Soleil vers qui les monts haussent avec lyrisme
Des floraisons de neige au bout de leurs bras noirs,

Et vers qui rit la mer, et fleurent les pétales,
Et rugissent d'amour les lions chevelus,
Et montent, chœurs divins des flores cérébrales,
Les graves Rythmes d'or des Poètes élus,

Soleil, nous t'implorons ! Soleil, que tes oreilles
Entendent l'oraison de nos cœurs douloureux :
Tes grandes sœurs du ciel, les Étoiles vermeilles,
Daignent ouïr la voix des grillons ténébreux.

Toi qui nous as tenus dans tes flancs de lumière,
Toi qui nous exilas sur la Terre au sein gris,
Fais chanter les oiseaux sur nos fronts en prière
Et pousser les gazons sous nos orteils meurtris

Fais éclore le Bien dans nos âmes aimantes,
Fais fleurir la Candeur en nous comme un lin pur,
Et fais croître en Avril de belles fleurs de menthes
Pour les moucheronnets qui dansent dans l'azur.

Fais mûrir nos raisins, fais odorer nos roses,
Fais surgir les trésors confiés aux sillons,
Et fais s'épanouir dans nos cerveaux moroses
De beaux pensers joyeux comme tes papillons.

Et compose des fruits savants dans nos ramées,
Et colore d'orgueil nos drapeaux triomphants,
Et garde aux fiers héros des seins fleuris d'aimées,
Et garde aux bons aïeux des sourires d'enfants.

Et quand nous et nos fils, têtes blanches ou
blondes,
Nous tomberons, fauchés par la Mort au vol noir,
Soleil béni, Soleil qui répands sur les mondes
Toute la Vie, et tout l'Amour, et tout l'Espoir,

Si c'est vrai ce que dit la science barbare,
Si l'effrayant repos des morts est sans réveil,
Si les fronts adorés que la tombe sépare
Ne doivent se revoir jamais — jamais, Soleil ? —

Oh ! nous t'en conjurons par les sucres de nos
moelles,
Prends et rassemble au moins nos restes endormis,
Et fais éclore d'eux, sous la paix des étoiles,
Des groupes fraternels de liserons amis,

Au nom de la Lumière, au nom du Ciel immense,
Au nom de l'astre jaune, Arcturus le charmeur,
Au nom de l'astre blanc, Sirius qui commence,
Au nom de l'astre rouge, Aldébaran qui meurt.

(La Chanson des Étoiles)

FÉLICIEN CHAMPSAUR

1858

FÉLICIEN CHAMPSAUR *est né à Digne (Basses-Alpes). Mais arrivé de bonne heure à Paris, il s'est rapidement initié aux secrets de la grande ville, qu'il connaît dans ses replis les plus cachés. Romancier des mœurs intimes, chroniqueur hardi et parfois redoutable, il excelle à peindre les corruptions du boulevard, du théâtre et des salons. Chez lui, il n'y a pas de scission, du reste, entre le poète et le prosateur. — Ce ne sont pas les bois et leurs parfums que l'on respire dans les vers de M. Champsaur, mais les senteurs pénétrantes et artificielles s'échappant des coins les plus étrangement mondains. C'est l'iris et l'ylang-ylang qui sont répandus dans le volume si bien nommé : Parisiennes (1887). — La muse de M. Champsaur se garde de vêtir aucun costume antique. Pas de solennité dans sa démarche. Légèrement effrontée et le nez au vent, elle porte le chapeau à la dernière mode, à la mode de demain, et se promène avec des mouvements qui ne rappellent en rien la Sapho grecque, mais en tout la Sapho nouvelle.*

Tant de modernité est absolument naturel à M. Champsaur. Rien de voulu dans sa curiosité et son goût pour les mystères que produit et recèle une civilisation avancée comme la nôtre. — Physionomie originale, écrivain preste, rompu avec les rythmes comme avec le joyeux savoir, M. Champsaur est, parmi les jeunes gens, l'un de ceux qui mérite le plus d'attirer et de retenir l'observateur et le critique.

E. LEDRAIN.

LE BAL DES ROSES

LA maison est charmante, et vaste le jardin.
On est en mai. Partout des fleurs, partout la sève,
et la terre, à l'éveil, semble sortir d'un rêve.
On est en mai.
Le vent souffle et pleure soudain.

Venant du nord-ouest, il paraît anodin,
puis il s'enfle. Aux taillis de roses il enlève
pétales et pistils. Il tempête sans trêve
et défait ce que fit Avril incarnadin.

Toute fleur effeuillée entre, en plein, dans la danse,
tournoyant au mistral qui donne la cadence,
et plus d'une périt dans ce bal attristant.

La maison, très tranquille, a les fenêtres closes.
Un bruit, de là, s'envole. On dirait qu'on entend
un air mêlant ses sons au tourbillon des roses.

FOLIE BLONDE

MÂTRESSE, tu naquis à la clarté lunaire ;
l'astre pervers donna de ses rayons afin
d'en former tes cheveux, — et le reste, où ma faim
de ta caresse fauve est comme dans une aire.

Mie aux cheveux si blonds que c'est de la lumière,

ma rousse volupté, Reine au casque d'or fin,
si tu fuis, de ma vie, oh ! ce sera la fin !
Mon désir, loin de toi, la nuit, sous la lune, erre

ainsi qu'un insensé. Blonde, par qui je veux
mourir de pâmoison, ma bouche en tes cheveux,
sans doute la brune est une blonde ratée.

Que mon amour leur semble à la lune pareil,
pour vos charmes divins, mais noirs, je suis athée,
corps bruns, avant l'hymen, baisés par le Soleil !

L'HEURE GRISE

LE soir qui monte fait la nature indistincte ;
le bourg et son clocher, le torrent caillouteux
s'étendent adoucis en des contours douteux.
Le paysage a pris une incertaine teinte.

Dans les bouleaux le Vent murmure la complainte
de la mort du soleil en souffles ténébreux.
L'air, veuf de la clarté, geint comme un amoureux ;
au vent se joint le pleur d'une cloche qui tinte.

C'est la fin d'un beau jour dans la belle saison.
Tombé, le soleil traîne encore à l'horizon
de grands lambeaux pourprés qui soudain s'interrompent.

L'étoile du berger scintille, et, dans l'air chaud,
parmi les vagues bruits des terres qui s'estompent,
on entend, au lointain, le cri doux d'un crapaud.

L'ARGENT

IL prend son pauvre cœur, la journée au sommeil
sinclinant, et s'en va pour l'offrir à sa belle.
La charmante écoutait, à l'abri de l'ombrelle,
en fixant l'horizon où coulait le soleil.

Des blessures du cœur, à flots, le sang vermeil
s'épandait. La mignonne, à présent infidèle,
repoussait son ami ; mais il était fou d'elle,
et des baisers d'hier implorait le réveil.

Le cœur perdait son sang, l'astre en feu sa lumière,
et, l'heure pour tous deux semblant l'heure dernière,
un train sifflait, au loin, par-dessus les grands bois.

Elle lève sur lui ses yeux, où l'amour manque,
et dit avec raison, de sa très douce voix :
« Enveloppe ton cœur dans un billet de banque ! »

(Un Mystérieux Amour)

HALTE

N campagne, le soir. L'homme était un grand vieux.

E Il avait pour seul bien une ânesse docile,
et, dans tout le pays, passait pour imbécile :
très âgés l'un et l'autre, ils s'aidaient de leur mieux.

C'étaient de braves gens. Ils allaient en tous lieux,
mangeant n'importe quoi, n'ayant nul domicile.
Lorsqu'on est ainsi pauvre, on n'est pas difficile,
et leur grande bonté se lisait dans leurs yeux.

La lune se levait
Au bord de la grand'route,
ils étaient arrêtés. Le ciel servait de voûte
à leur hôtellerie et d'astres s'emplissait.

La lune, dans l'azur, semblait la douce hôtesse.
Qui donc règne là-haut ? Sur ce que nul ne sait,
le vieux était songeur, ainsi que son ânesse.

LES SOUVENIRS

L ES corbeaux sont venus.
Allumant un cigare,
il se rappelle. Ici, la brune, aux yeux troubleurs,
lui dit qu'elle l'aimait. À présent, les douleurs !
Un train passe. Fumée ; en lair, elle s'égare.

C'est novembre. L'hiver, entré sans crier gare,
a tué les chansons et sombré les couleurs.
Tout est triste avec lui qui pense aux jours où leurs
baisers fêtaient les bois d'avril, — loin de la gare.

Parmi les souvenirs tant cruels et si beaux,
un vol éparpillé de funèbres corbeaux
croasse. (Où vos baisers, bouche petite et rose ?...

Avec les soleils morts ? ..) Sous les grands arbres nus,
par bandes, maintenant, autour de quelque chose, —
un cœur qu'on a jeté, — les corbeaux sont venus.

VICTOR D'AURIAC

1858

VICTOR-EUGÈNE D'AURIAC *est né à Neuilly-sur-Seine, le 30 juin 1858. Après avoir été successivement élève des lycées de Versailles et Henri IV, à Paris, il entra en même temps à l'École des Chartes et à la Bibliothèque Nationale, où il est actuellement sous-bibliothécaire. Le 6 avril 1888, il a été détaché au Ministère de l'Instruction publique en qualité de Secrétaire particulier du Ministre.*

Ce fut à la suite de sérieuses études faites sur le Moyen-Âge et la Renaissance que Victor d'Auriac prit le goût d'une poésie raffinée et pleine de préciosités de style. Il semble, en effet, qu'elle soit sœur de cette architecture mixte où l'ogive sévèrement gothique se marie à la richesse des dentelures italiennes. Poète à la fois mièvre et précis, il aime à remplir du subtil parfum de l'idée l'impeccable forme d'un sonnet, ainsi qu'on verse en une buire vénitienne de clair cristal multicolore l'essence pénétrante des roses d'Orient. C'est aussi un parfait diseur des choses de l'amour, qui fixe merveilleusement en de courts poèmes le charme indécis des aveux.

Victor d'Auriac a publié, chez Alphonse Lemerre, deux volumes de vers : *Pâques-fleuries (1883) et Renaissance (1887). Il a collaboré à de nombreuses Revues poétiques, et il est un des Secrétaires de la Cigale.*

RODOLPHE DARZENS.

FLEUR DES RUINES

MON cœur vaincu n'est plus que ruine ce décombre,
Tel qu'un vieux burg battu des hiboux au vol noir.
Entre les quatre murs dévastés, chaque soir,
Tournent des revenants effrayants et sans nombre.

Le jour, les hautes tours d'autrefois font tant d'ombre
Que, même en plein midi, l'on peut à peine y voir.
La solitude y donne asile au désespoir.
Un silence de mort étreint le château sombre.

Tout est ténèbres, deuil, désert, effondrement.
Tout s'effrite et s'écroule, et l'on ne sait comment
La pierre peut encor s'accrocher à la pierre ;

Mais là, dans les débris désolants du passé,
Sous un rayon glissant par une meurtrière,
Une petite fleur — ton amour — a poussé.

LA FIN

LE silence pesait sur les choses ; c'était
Au temps fatal que la science nous présage.
Le monde était usé jusqu'au dernier rouage,
Et plus rien de la vie ancienne n'existait.

La matière, dès lors stérile, inerte et nue,
Impuissante à verser la sève aux floraisons,
Et ne connaissant plus ni climats, ni saisons,

Semblait aux premiers jours des siècles revenue.

Les soleils consumés s'étaient éteints, depuis
Des cent mille ans, depuis des millions d'années,
Abandonnant encor les sphères consternées
Au linceul accablant des éternelles nuits.

Le chaos reprenait enfin ses droits antiques
Sur le morne univers moribond, suranné,
Et tout ce qui jadis suivant l'ordre était né
Sombrait dans l'infini des temps hypothétiques.

Et dans l'immensité, gouffre noir et béant,
Dans le ciel, autrefois splendide et rempli d'astres,
Dépeuplé par de lents et successifs désastres,
C'était déjà la Fin et presque le Néant.

Et la Terre s'étant refroidie elle-même,
Ses habitants avaient aussi suivi son sort,
Et bientôt le dernier des hommes était mort
En insultant ses Dieux dans un dernier blasphème.

— Or, dans la solitude horrible m'éveillant,
J'ai crié : « Qu'est-ce donc que tout cela peut être ?
Est-ce pour ce tombeau qu'un jour on nous fit naître ?
Et qui nous a menés à ce but effrayant ?

« À quoi donc a-t-il pu servir que tant de races
Aient longuement cherché le vrai, le beau, le bien,
Puisque de nos efforts il ne reste plus rien,
Pas même la mémoire et pas même les traces ?

« Est-ce donc pour cela que nous avons aimé,
Lutté, haï, souffert, enfanté des merveilles ;
Que nous avons pâli par l'étude et les veilles,
Et que tant d'idéal en nous fut enfermé ?

« Savants, musicien, peintres, sculpteurs, poètes,
Qu'est-ce que votre ardent génie est devenu ?
Vous n'avez rien pensé, rien trouvé, rien connu,
Puisse tout est détruit des œuvres jadis faites ! »

Et je parlais ainsi dans la nuit, éperdu,
Fouillant avidement l'obscurité profonde
Et demandant le mot de son énigme au monde.
— Mais dans le ciel désert rien ne m'a répondu.

(Pâques-fleuries)

LA FILLE DU TINTORET

QUAND la Tintoretta fut morte, resté seul
Devant elle, il alla soulever son linceul,
Puis, comprimant un cœur que la souffrance obsède ,
Et le père appelant alors l'artiste à l'aide,
Il prit son chevalet, sa toile, son pinceau,
L'arrangea dans son lit comme dans un berceau,
Et, ployant sa douleur à cette œuvre sacrée,
Fit le dernier portrait de sa fille expirée.
Tout le jour, retrouvant sa force et son savoir,
Il travailla, farouche, obstiné, sans rien voir
Que le modèle à suivre et que la pose à rendre,
Et quand, le lendemain, à l'aube, on vint la prendre
Et clouer pour toujours au cercueil son beau corps,
Las du travail, à bout de torture et d'efforts
Après son accablante et funèbre journée,
Il put enfin pleurer, l'œuvre étant terminée.

Ô Maître ! mon amour est mort ce matin-ci.
Rentrant mon désespoir en moi, j'ai fait aussi
Ma tâche de science et de deuil solitaire.
Tout mon ancien bonheur, qu'il me faut mettre en terre,
J'ai voulu, cette fois encor, le regarder,
Et je l'ai gravé dans mon vers, pour en garder
L'image chère, avant que le passé l'emporte,

Comme le Tintoret peignant sa fille morte.

(Pâques- fleuries)

CAS DE CONSCIENCE

EMPESÉ dans sa fraise et droit dans son pourpoint,
Après avoir ouï la messe à Saint-Eustache,
D'un groupe de muguets le Baron se détache
Et part en retroussant sa rapière du poing.

Par les quartiers fangeux, que l'on ne pave point,
Il chemine, sacrant et tirant sa moustache,
Et fripe ses crevés du bout d'un gant pistache,
Tout rêveur et troublé d'un souci qui le point.

Car le prédicateur, très docte et très sincère,
A parlé du péché — hideux comme un ulcère ! —
Où la faiblesse envers les Huguenots fait choir ;

Et le galant, devant le logis de sa dame,
Se demande, au moment de lever le heurtoir,
S'il n'y va pas risquer le salut de son âme.

(Renaissance)

PATRICIENNE

PÂLE, appuyant son sein gros de sanglots pesants
Au balcon dentelé que la lune caresse,
Près de son vieil époux très las, la Dogaresse
Courbe sous l'air du soir la fleur de ses seize ans.

Elle songe, parmi les envoyés Pisans,
À ce seigneur qui, beau d'orgueil et de paresse,
Chaque jour à Saint-Marc attend qu'elle paraisse.
Et lui trouble le cœur de rêves épuisants.

Mais, fière de son rang et digne de sa race,
Elle n'admettra pas qu'un désir la terrasse :
Pas de tache au blason des Sénateurs défunts !...

La lagune dormeuse a des chansons câlines,
La nuit flambe, et le vent, alourdi de parfums,
Passe, apportant des sons vagues de mandolines.

(Renaissance)

GASTON DE RAIMES

1859

GASTON DE RAIMES, né le 29 décembre 1859, à Honfleur (Calvados), a publié en 1882 : *Les Croyances perdues*. Le poète avait alors vingt-trois ans. Ce que l'on a perdu de croyances à cet âge n'est pas d'ordinaire très considérable. Si l'on aperçoit malaisément l'essaim d'idées philosophiques qui avaient bien pu, à cette première aube de la vie, s'être envolées du cerveau de M. de Raimès, en revanche on distingue sans difficulté, dans l'œuvre de début, de belles qualités poétiques. M. de Raimès est avant tout un artiste consciencieux, très épris de la forme, romantique et parnassien à l'excès. Une belle rime lui paraît, comme à M. de Banville, au moins égale sinon supérieure à une grande idée.

Autant il a le souci de son art, autant il a le respect du titre qu'il procure. M. de Raimès marche dans la vie, persuadé que le sonneur de rimes possède une réelle suprématie sur les autres habitants de la planète. Qui aurait le courage de le troubler dans son rêve enchanté ?

En 1884, M. de Raimès a fait paraître un second volume : *L'Âme inquiète*, — dans lequel son talent et la nature particulière de son esprit n'ont fait que s'affirmer. Une Ode de lui à Corneille a été lue à l'Odéon. L'Artiste a pareillement donné un de ses poèmes bibliques : *Le Chant de Débora*. Quand donc le poète livrera-t-il au public ce qu'il détient en ses tiroirs, la masse de beaux vers dans lesquels il a si somptueusement rendu l'âme du vieil Israël ?

L'œuvre de M. de Raimès a paru chez A. Lemerre.

E. LEDRAIN.

PLATON

LORSQUE Placon, meurtri par l'idéal géant
Qui lui crevait les yeux dans les nuits d'insomnie,
Sentait choir sa raison et faiblir son génie,
Une peur lui montait en face du Néant ;

Le problème éternel, insondable, béant,
Martyrisait Platon d'une angoisse infinie !
Et pâle il revenait aux bras de Lasthénie
Coucher son rêve vaste ainsi que l'Océan.

Les baisers de la femme endormaient sa fatigue :
À l'esprit opposer la chair — chétive digue. —
Il songeait : « Ah que n'ai-je ainsi toujours vécu ! »

Chimère ! le besoin du grand pourquoi des choses
Découvrait au penseur des routes encor closes,
Son vrai mal eût été de s'avouer vaincu !

(Les Croyantes perdues)

NUIT D'ÉTÉ

DÉDAIGNEUX des grands mots et des tirades creuses
Que l'éphèbe gémit aux pieds des amoureuses,
Pour que les chers aveux que couve encor mon cœur,

Timidement éclos, battent de l'aile en chœur ;
Je veux un soir d'été plein d'odeurs et d'étoiles,
de la mer, devant les horizons sans voiles :
Nous serons côte à côte assis, et n'oserons
Pas même l'un vers l'autre incliner nos deux fronts.
Je tiendrai dans mes mains tes mains — frêles mésanges ;
Alors j'évoquerai le langage des anges
Pour dire la caresse et la fraîche douceur
De tes regards d'amie et de tes airs de sœur ;
Et tu m'écouteras, des larmes aux prunelles,
Car nous répéterons en jeunes ritournelles
La très vieille chanson qui s'appelle l'amour.
Et nous resterons là jusqu'au réveil du Jour,
Engourdis par le charme ineffable du rêve.
Le lent adagio des vagues sur la grève
Rythmera nos baisers silencieux et longs.
Chère, tu poseras ta tête aux cheveux blonds,
Câlinement pâmée, au creux de ma poitrine,
Et nous savourerons cette extase divine
D'être deux, d'être seuls confiants et frileux
À nous aimer, la nuit, sous les firmaments bleus.

(L'Âme inquiète)

LAMENTATIONS DE DAVID

SUR SHAÖUL ET YONATHAN

I SRAËL, ton honneur est couché sur les hautes
Collines, que rougit le sang des Guibborim ;

Et dans les vais profonds, sur les talus des côtes,
Râlent ceux-là qu'aimait Iahvé, notre Élohim !

Hélas ! ne publiez la nouvelle sinistre
Ni dans Gath, ni parmi les carrefours d'Asqlon ;
Car elles danseraient aux tintements du sistre,
Les filles des incirconcis dans le vallon.

Que les flammes du ciel stérilisent ta glèbe,
Que la bonne rosée ignore tes épis,
Ô mont de Guilboa piétine par la plèbe
Des vainqueurs, sur nos morts dépouillés, accroupis !

Sois balayé toujours par l'aride tempête.
Que la grêle t'assiège, ô mont de Guilboa !
Comme si Shemouël n'eût point sacré sa tête,
Là des mains de Shaoul le bouclier tomba.

Ô Yonathan, ton arc invincible et tes flèches
N'ont pu briser le vol de cailloux meurtriers ;
Tes flèches, qui jamais n'entraient au carquois, sèches
De la graisse et du sang des plus fauves guerriers.

Ton épée, ô Shaöul, ta redoutable épée
Que tant de fois teignit la pourpre des combats.
En deux tronçons rompus gît dans ta main crispée,
Et sur un fer d'esclave, ô maître, tu t'abats !

Les aimés, les charmants, ceux que le peuple admire,
Shaöul et Yonathan, voilà leurs jours finis ;
Baignez leurs corps de pleurs, parfumez-les de myrrhe,
Défunts comme vivants, ils sont toujours unis.

Leur course défiait le vol léger des aigles,
Ils franchissaient d'un bond ravines et ruisseaux ;
Ils fauchaient de l'aurore au soir des champs de seigles,
Et leur vigueur domptait celle des lionceaux.

Ô filles d'Israël, pleurez toutes vos larmes ;
Car le guerrier n'est plus, qui vous parait d'habits
Somptueux, et faisait pour l'éclat de vos charmes
Monter sur les tissus l'onyx et le rubis.

Yonathan est tombé là-bas sur les collines,
Sanglant, les yeux fermés à la splendeur du jour ;
Son corps est transpercé de mille javelines.
La honte et la douleur me poignent tour à tour.

Ô Yonathan, ta mort met la mort dans mon âme ;
Hélas, je t'aimais tant, frère qui m'es ôté !
Ton amour m'était cher plus qu'un amour de temme,
Et j'aurais désiré vieillir à ton côté !

Comment sont-ils perdus, ces instruments de guerre ?
Pourquoi sont-ils tombés là-bas, les Guibborim ?
Toi qui nous protégeais, comme tes fils, naguère,
Pourquoi nous frappes-tu maintenant, Élohim ?

(Poèmes héroïques)

L'AUTOMNE

SEXTINE

Sous le fardeau des fruits dorés par le soleil,
Les feuilles des pruniers laissent pendre leurs franges ;
La poire est d'or, l'abricot roux, le coing vermeil :

La fièvre du labeur abrège le sommeil,
Dès l'aube, la charrette attend au seuil des granges ;
Car les opulents ceps sont mûrs pour les vendanges.

Voici septembre et les moissons, et les vendanges,
Les suprêmes beaux jours et le dernier soleil :
Les blonds épis, fauchés pour la chaleur des granges,
Jonchent les sillons bruns de leurs soyeuses franges.
Et la grive, en dépit d'un dangereux sommeil,
Se soûle dans la vigne au jus du grain vermeil.

Un brume ténue ondoie au ciel vermeil :
Et l'air a charrié l'ivresse des vendanges,
Dedaignant les coins d'ombre et le demi-sommeil,
Gars et filles, bras nus, travaillent au soleil ;
Et les sarments qui font aux ceps de fines franges
Pour les flammes d'hiver sèchent devant les granges !

Les charrettes le soir s'en reviennent aux granges,
Et des rires joyeux montent dans l'air vermeil ;
Les mèches de cheveux éparpillent leurs franges
Jusqu'aux lèvres où luit le sang clair des vendanges.
À l'horizon pourpré décline le soleil,
Plus d'une va rêver d'amour dans son sommeil.

La terre va dormir le fécondant sommeil,
Comme on s'embrassera sur la paille des granges !
Dans l'acre rallumé par l'exil du soleil,
Sur les landiers de fer rira le feu vermeil ;
Et le vin fermenté des dernières vendanges
Au bord des brocs mettra sa dentelle de franges.

Loin des cirques, des clowns et des robes à franges,
Et du Paris fêteur qu'abhorre le sommeil,
Que la campagne est belle aux fêtes des vendanges,
Quand les épis et les raisins comblent les granges,
Et que les bois ont pris un chatolement vermeil

Sous les rayons calmés que verse le soleil !

Le soleil du nuage ensanglante les franges.

Ton front vermeil est las de rêve et de sommeil,

Dans les granges allons voir les fruits des vendanges.

EUGÈNE LE MOUËL

1859

EUGÈNE-LOUIS-HYACINTHE-MATHURIN LE MOUËL, *de famille bretonne, né à Villedieu (Manche) le 24 mars 1859, a publié chez Alphonse Lemerre deux volumes de vers : Feuilles au Vent (1879) et Bonnes Gens de Bretagne (1887).*

Doué d'un tempérament vraiment littéraire, M. le Mouël possède deux qualités maîtresses en poésie : le mouvement et la sincérité. Dans son premier recueil paru au cours de sa vingtième année, il avait déjà montré un talent sympathique et consciencieux. Son deuxième volume a prouvé, en outre, qu'il sait joindre au charme des expressions la beauté des images. Nous y avons particulièrement remarqué une pièce intitulée : *La Veuve*, que M. A. de Montmartin a caractérisée de « chef-d'œuvre, » après avoir dit que M. le Mouël « tout en parlant, comme Brizeux, le français le plus pur, nous donne la sensation de la poésie bretonne aussi complète, aussi intense que's il parlait bas-breton... Toute la Bretagne est là, la Bretagne des Bonnes Gens. »

A. L.

LES PETITS PAYSANS

ES petits paysans bruns sous leurs blouses blanches,

L Reviennent de l'école et courent, très heureux
D'enjamber le soleil qui passe entre les branches
Semant de plaques d'or l'herbe des chemins creux,
Les petits paysans bruns sous leurs blouses blanches ;

Les baissons ont des nids, et les fosses, des fraises...
On déniche les œufs, on remplit les paniers
Pour les petites sœurs, qui vont être bien aises
Ce soir, sur le gazon, à l'ombre des pommiers,
De regarder les œufs et de manger les fraises.

Les vaches vont rentrer, les bonnes vaches rousses,
Lentement, faisant peur aux canards étourneaux,
Avec le cou tendu, broutant les jeunes pousses,
Et frottant leur museau rose sur les rameaux
Quand elles vont rentrer, les bonnes vaches rousses !

Les garçons de la ferme, étendus dans la paille,
Le chapeau sur les yeux, siffleront un refrain,
Et le chat, accroupi sur un pan de muraille,
Guettera les oiseaux qui picorent du grain
Près des garçons de ferme étendus dans la paille.

Comme ils vont bien dormir sous les rideaux à fraises,
Les petits paysans et leurs petites sœurs !
Et pendant que le chien rôdera sous les chaises,
Ils vont rêver qu'ils sont près des pommiers en fleurs,
Qu'ils dénichent des œufs et qu'ils mangent des fraises.

C'est ainsi tous les jours ! On court après les poules ..
On cueille des bleuets et des coquelicots...
On va sur les versants rouler comme des boules...
À force de chanter on lasse les échos,
Et sous les plants ombreux on court après les poules !

Qu'ils dénichent des nids et qu'ils mangent des fraises,
Et qu'ils soient bien heureux, les petits paysans !

Ici-bas, il en est beaucoup qui seraient aises
De s'arracher un jour à la torpeur des ans,
Pour dénicher des nids et pour manger des fraises !

(Feuilles au Vent)

LA VEUVE

I

LA mer est endormie, et le vent a semé,
Par les champs, des bleuets, des thym et des lavandes ;
Sur la falaise il fait un beau soleil de mai,
Il fait un beau soleil de mai le long des landes !

Dans l'air, la brise est douce et faite seulement
Pour emporter aux flots les senteurs de la rive,
Tandis que les oiseaux s'envolent lourdement
Des rocs à fleur de grève où la marée arrive.

Oh ! le beau temps !... le beau soleil !... Entendez-vous
Tout au loin, par delà le sable qui scintille,
La bombarde qui chante avec les binious ?
C'est si loin qu'on dirait un enfant qui babille !

C'est la noce qui vient, la noce de Névo,
Marin dont l'âme est bonne et dont la tête est haute ;
Il épouse Marie, — et ce n'est pas nouveau,
Car déjà tout petits ils péchaient côte à côte.

Mari-Naïk est grande, et ses cheveux sont noirs ;

L'air a bruni le sang qui colore ses lèvres ;
Elle est naïve encore, et s'endort tous les soirs
Sans crainte des langueurs et sans souci des fièvres !

Vous les verrez passer ! Ils ont le front joyeux,
Ayant au fond du cœur la grande paix des grèves ;
Vous les verrez ! Ils ont la franchise des yeux,
Et, la main dans la main, ils font les mêmes rêves !

Ils rêvent d'une barque et d'une humble maison ;
L'homme continuera la pêche coutumière ;
Mais, comme il n'ira pas plus loin que l'horizon,
Naïk verra la barque, et Névo la chaumière !

Ils rêvent d'un jardin bien clôturé de houx,
Avec la mer au bas éclaboussant d'écume
Les bandes des fraisiers et les carrés de choux,
De bons choux dont la soupe en bouillant se parfume !

Ils rêvent de petits, gais comme des pinsons,
Avec les cheveux drus et la figure rose,
Auxquels on donnera, pour jouer, des poissons
Quand Névo reviendra de la pêche, à nuit close !

Et le cortège va derrière ces rêveurs,
S'allongeant, s'égrenant, et plein de gaîtés franches ;
Par ce beau temps, les gars ont de douces ferveurs,
Si bien que les chapeaux sont près des coiffes blanches !

Quant aux vieux de la noce, autrefois amoureux,
Maintenant discoureurs et graves personnages,
Ils bavardent sans trêve et se disent entre eux
Qu'ils voudraient bien aussi parfois être moins sages !

La mer est endormie, et le vent a semé,
Par les champs, des bleuets, des thyms et des lavandes ;
Sur la falaise il fait un beau soleil de mai,

Il fait un beau soleil de mai le long des landes !

II

Les mois noirs sont venus, et c'est la nuit des morts !
Mettez du bois dans l'âtre et soufflez sur les flammes,
Bercez bien vos petits, et, pour chasser les sorts,
Signez-vous longuement, car c'est la nuit des âmes !

Les trépassés s'en vont des tombeaux, plus nombreux
Que les récifs jetés parmi la mer profonde,
Que les feuilles des bois au fond des chemins creux,
Plus nombreux que les jours depuis les temps du monde !

Les uns iront revoir les champs qu'ils ont semés,
Où croissent maintenant des blés qu'un autre emporte,
Et les autres iront, aux logis tant aimés,
S'asseoir pour un instant sur le banc de la porte !

Ils sont partout, les morts ! Ils pleurent dans les vents !
C'est leur voix qu'on entend se plaindre sur les chaumes
Et le long des grands mâts aux cordages mouvants,
Dont les voiles s'en vont par morceaux, blancs fantômes !

Cette nuit, la mer hurle au front chauve des rocs ;
Les sables emportés roulent dans les rafales
Qui soulèvent les flots en formidables chocs !
Et dans les voix des mers sont des voix sépulcrales !

Ils sont partout, les morts ! Dans les joncs frémissants,
Dans les tours où la pierre a d'étranges murmures,
Dans les dolmens vieillis, dans les landiers naissants,
Dans la clameur des airs et le cri des ramures !

III

Est-ce une ombre qui marche ainsi le long du flot,
Avec un voile noir argenté par la lune ?
Est-ce une âme échappée au corps d'un matelot
Que, cette nuit, la mer a poussé vers la dune ?

Est-ce l'esprit flottant de quelque trépassé,
Dont un frêle bateau jadis berçait la vie,
Et qui s'est échappé de son tombeau glacé
Pour tendre au bruit des vents son oreille ravie ?

L'ombre noire a marché jusqu'aux derniers récifs
Que font gémir les flots sous leurs rudes étreintes,
Et là, se cramponnant au flanc des rocs massifs,
L'ombre pleure, et voici ce que disent ses plaintes :

« Ô mon époux, si tendre et si bon, que j'aimais,
Cette nuit, j'ai marché sans rencontrer ton âme !
Cher époux que mes yeux ne reverront jamais,
En quel endroit profond dors-tu sous l'onde infâme ?

La mer n'a pas rendu ton pauvre corps gelé !...
Avec de longs baisers j'aurais clos ta paupière,
J'aurais fleuri ta tombe, et nous aurions parlé,
Toi, sous les fleurs, et moi, le front contre la pierre !

« Tendre époux que j'aimais, je serai vite à toi !
J'ai pleuré tout mon cœur, et je me sens très lasse ;
Ô mort, viens me saisir en cette nuit d'effroi !
Esprits, lequel de vous veut me donner sa place ? »

Et l'ombre se dressa dans le vent et la nuit !
Elle prie sous son voile un bouquet de bruyères,
Et, maigre le fracas des houles au long bruit,
On entendit ces mots lents comme des prières :

« Ô flots qui rencontrez parfois, sous le ciel lourd,
Les cadavres perdus au sein des mers désertes,
Je vous jette ces fleurs pour les porter, un jour,
À l'époux endormi parmi les algues vertes !

« Ô bruyères, allez vers l'époux tant aimé !...
Parlez de notre noce où la joie était grande,
De nos rêves passés et du soleil de mai
Qui baignait de clartés notre cœur et la lande ! »

Car l'ombre était Naïk, la femme de Névo.
L'homme ne revint pas, un jour, à la mer haute ;
Depuis, Naïk se meurt, — et ce n'est pas nouveau,
Car ils avaient rêvé de vivre côte à côte !

(Bonnes Gens de Bretagne)

RONDE D'ENFANTS

O HÉ, Daniel le pâtre, et toi, petit Elo,
Déjà grand écolier malgré ta tête blonde,
Et toi, Pol, bûcheron aussi droit qu'un bouleau,
Et toi, Jan, petic mousse aux yeux verts comme l'onde,
Allez-vous pas danser la ronde ?

Iou, iou,
La lande est belle et l'on est fou,
La ronde tourne on ne sait où,
Iou !

D'abord, chanta Daniel : Je garde des moutons,

Je les conduis, gaiment, par les bois et la plaine,
Et j'irai, Dieu le veuille, à beaucoup de pardons
Avant que mes cheveux soient blancs comme leur laine ;
Aussi, je chante à perdre haleine !

Iou, iou,
La lande est belle et l'on est fou,
La ronde tourne on ne sait où,
Iou !

Elo dit, le second : Je sais lire en latin ;
Je fais de beaux écrits sur des pages bien blanches,
Je suis un trop bon clerc pour rester sacristain ;
Quand je serai recteur, j'aurai de longues manches ;
Et je prêcherai, les dimanches !

Iou, iou,
La lande est belle et l'on est fou,
La ronde tourne on ne sait où,
Iou !

Pol chanta, le troisième : À l'ombre des forêts
La hache, sans repos, taille la branche torse,
J'ai déjà les bras forts et souples les jarrets ;
Je sais des arbrisseaux à la légère écorce
Qui vont grandir avec ma force !

Iou, iou,
La lande est belle et l'on est fou,
La ronde tourne on ne sait où,
Iou !

Jan, le dernier, chanta : Moi, j'irai sur les flots ;
La mort, qui rôde autour, me prendra petit mousse ;
Dieu ne laisse vieillir que peu de matelots ;

Bien avant qu'on vous fasse une tombe de mousse,
Je serai sous la mer qui mousse !

Iou, iou,
La lande est belle et l'on est fou,
La ronde tourne on ne sait où,
Iou !

(Bonnes Gens de Bretagne)

JACQUES MADELEINE

1859

J ACQUES MADELEINE, né à Paris le 16 mai 1859, a publié : La Richesse de la Muse (1882), L'Idylle éternelle (1884), Livret de Vers anciens (1885), Pierrot divin, comédie (1888). Le premier ouvrage est une plaquette d'essai, déjà pleine de promesses ; le Livret, un surprenant pastiche, écrit dans la langue et dans l'esprit du vieux Tristan L'Hermite ; le Pierrot, une charmante fantaisie dialoguée ; mais L'Idylle éternelle n'est pas seulement l'œuvre d'un subtil ouvrier de poésie ; elle nous révèle un poète à l'inspiration jeune, charmante, humaine. « Il est, dit Catulle Mendès, le chanteur sans malice, épris de tout ce qui est gracieux, luisant, sonore, le promeneur ravi à travers les rues où le soleil fait s'épanouir, comme de grandes fleurs de mousseline, les ombrelles des jeunes filles, le bohème des sentiers pleins d'abeilles et de fauvettes ; et c'est lui qui, dans le parc de Silvia, apprend aux bouvreuils la sérénade de Zanetto. » Oui, ce sont bien là les chansons de Zanetto : d'abord les chansons joyeuses, « Mignonne, voici l'Avril ! » puis celles, plus mélancoliques déjà, que le doux Passant a dû soupirer aux étoiles en reprenant sa route « du côté de l'Aurore, » après les premières déceptions de la vie et les premières tristesses de l'amour.

Les poésies de Jacques Madeleine ont été éditées par L. Vanier, P. Ollendorff et A. Quantin. Il prépare dans la même note que l'Idylle un recueil de Brunettes ou Petits Airs tendres.

AUGUSTE DORCHAIN.

L'IDYLLE ÉTERNELLE

AUTREFOIS je vous ai chantés,
Rêves aux splendeurs décevantes,
Et j'ai mis des sonorités
Dans l'or pur des formes savantes.

Mes vers ardents, audacieux,
Ailes blanches et larges rimes,
Se perdaient dans les vastes cieux,
Ne se posaient que sur les cimes.

Mais, par un matin de printemps,
Une fleurette à peine éclore
(Ô blonde qui n'as pas vingt ans)
M'a charmé, si fraîche et si rose !

Et, l'âme en fête, j'ai compris
La chanson discrète et naïve,
Les mots doucement attendris
Que voulait son âme pensive.

— Le souvenir triste et charmant
D'une enfant qu'on a trop aimée
Sans avoir été son amant,
Rose de passé parfumée ;

Un reproche dans un baiser,
Une larme dans un sourire,
L'aveu qu'on ne voulut oser
Et le mot qu'on n'a pas su dire;

Le profond, le subtil frisson
Des amours troublantes et brèves,
Voilà ma vie et ma chanson.

Et je ne veux pas d'autres rêves.

Et je vais, me laissant charmer
Dans l'extase de vivre en Elle
Et dans l'enivrement d'aimer,
En chantant l'Idylle éternelle.

(L'Idylle éternelle)

DÉPART

QUAND, après l'exquise journée
Qui n'aura pas de lendemain,
L'heure du départ fut sonnée,
Je ne t'ai pas tendu la main.

La nuit tombait, la nuit profonde ;
Les contours flottaient indécis.
Mes yeux de larmes obscurcis
Ne voyaient plus ta tête blonde.

Peut-être en tes yeux passait-il
Un regret qui s'envola vite
Ou l'angoisse étrange et subite
D'un rêve doux, triste et subtil ?

Dans la grande mélancolie
De cette belle nuit d'été,
Je n'aurai pas même emporté
Leur expression affaiblie.

Tristes jusqu'à la mort, les cieux
Étaient pleins dans la nuit profonde
De rêves défunts, et mes yeux
Ne voyaient plus ta tête blonde.

(L'Idylle éternelle)

SUR LA PLAGE

B LANCHES ailes des barques frêles,
Vois ces taches d'un ton plus clair
Sur le vert sombre de la mer :
Sont-ce des voiles ou des ailes ?

N'est-ce pas que l'une d'encre elles
Doit cingler — ô le rêve cher ! —
Vers une île adorable où l'air
Est tout peuplé de tourterelles.

Rêveuse qui les suis des yeux,
Veux-tu regarder tous les deux
La même voile, au loin, qui tremble ?

La seule extase sans rancœurs,
Le plus délicat des bonheurs,
C'est encor de rêver ensemble.

SILHOUETTE

TRÈS droite sur vos pieds d'enfant
Que baise en y mourant la vague,
Le regard perdu dans le vague,
Vous aviez un air triomphant.

La crânerie est sans seconde
Qui dans vos yeux met un éclair ;
Nous sembleriez braver la mer
Si vous n'étiez pas aussi blonde.

Mais vous êtes là simplement
Pour faire l'antithèse exquise
D'un monde énorme qui se brise
Contre un tout petit rien charmant.

La divine mer maternelle
N'a mis dans le bleu de vos yeux
Qu'un petit coin mystérieux
De sa rêverie éternelle.

De sa magnifique beauté
C'est la grâce qu'elle vous donne,
Et devant cette immensité
Vous semblez encor plus mignonne.

Et l'on va se demander si
La vague verte qui déferle
N'a pas apporté jusqu'ici
Une petite fine perle.

HIRONDELLES

UNE minute avant l'ondée
Les hirondelles sont là-haut
Elles descendent aussitôt
De la profondeur insondée.

La rivière est déjà ridée
Par un frisson fait d'un sanglot ;
Elles viennent raser le flot
Avec leur aile intimidée.

Ô chère Muse, c'est ainsi
Que tu viens, délicate aussi,
Nous consoler par tes caresses,

Dans l'attente ou le souvenir
Des plus douloureuses tendresses,
Lorsque les larmes vont venir.

(L'Idylle éternelle)

CHANSON DES MARIETTINIS

DANS les rieurs à peine écloses,
Dans les lilas et les roses,

Nous ferons nos nids.

Mariettinis !

Des nids près des sources vives,
Pleins de promesses furtives
Et de doux nennis.

Mariettinis !

Marions-nous, ma petite
Manette, et que bien vite
Nos maux soient finis.

Mariettinis !

Nous serons, comme en un rêve
Qui plus jamais ne s'achève,
Pour toujours unis.

Mariettinis !

Adieu les souffrances rudes,
Les mornes inquiétudes
Dont je me plains.

Mariettinis !

Ô les heures de tendresse,
Nuits d'une seule caresse,
Et longs jours bénis !

Mariettinis !

Confiances attendries,
Petites coquetteries,
Bonheurs infinis

Mariettinis !

Mariettinis, mariettinis,
Mariettinis d'amour !

(Brunettes ou Petits Airs tendres)

JULES FORGET

1859

N é à Bar-le-Duc, le 27 novembre 1859, de souche paysanne, M. Jules Forget doit à son origine d'avoir, dès son enfance, vécu en contact intime et fréquent avec le milieu campagnard du Barrois. Ses vacances de collégien se sont passées au village, à courir les champs et les bois et à organiser ces tendues aux petits oiseaux, chères aux Lorrains, et qu'un des leurs, Toussenel, tendeur repenté sur le tard, vantait comme une école incomparable de sens pratique, de courage et d'ingéniosité. De là un goût marqué pour le plein air et les choses de la nature, goût que M. Forget put satisfaire à souhait dans les fonctions de forestier dont il a librement fait choix, et qui, des bois de la plaine bressane, l'ont ramené dans le pittoresque pays d'Argonne, aux forêts profondes entrecoupées d'étangs et de défilés. C'est à Sainte-Menehould où il était alors garde-général que, de 1885 à 1886, M. Forget écrivit ses poésies forestières, réunies sous le titre d'En plein Bois (1887), et dédiées au grand paysagiste lorrain, au poète forestier par excellence, enfant lui-même du Barrois, M. André Theuriet.

Le recueil de vers de M. Forget a été publié par A. Lemerre.

A. L.

L'HEURE DE LA PASSE

Toute droite, comme un sillon blanc, la tranchée

S'enfonce au cœur du bois, d'anémones jonchée,

C'est le déclin dun jour tiède de mars ; la paix
Avec l'ombre grandit dans les taillis épais.

Au ciel, à pas de loup, le crépuscule arrive ;
Seule, on entend chanter encor la haute grive.

Du haut d'un chêne nu que dore le couchant,
Elle envoie, au soleil qui meurt, son dernier chant.

Dans le calme du soir, sa voix harmonieuse
Aux sons flutés éclate en fanfare joyeuse.

Son chant monte sonore et câlin ; on dirait
Que, pour l'ensommeiller, il berce la forêt.

Et bientôt la forêt semble s'être engourdie
Aux refrains caressants de cette mélodie.

L'ombre s'accroît ; la nuit comme un flot de velours
Sur le bois lentement déroule ses plis lourds.

Mille vagues senteurs écloses de la terre
Au travers des fourrés flottent avec mystère.

Voici que le soleil enfin s'est abaissé
Sous l'horizon ; le chant de la grive a cessé.

La forêt, prise alors de langueurs amoureuses,
Tressaille jusqu'au fond de ses entrailles creuses.

Mi-pâmée, elle sent passer de courts frissons
Voluptueux, dans sa futaie et ses buissons.

Pareils aux doux soupirs qu'une amante murmure,
De longs chuchotement! courent sous la ramure.

Soudain, ainsi qu'une ombre errante dans la nuit,
Un oiseau prend son vol lourdement et s'enfuie.

De son aile rasant les taillis, la bécasse
Croule amoureusement : c'est l'heure de la passe.

COMBATS DE CERFS

TABLEAU DE COURBET AU LOUVRE

OCTOBRE a mis la gamme entière de ses ors
Sur les bois éclatants de teintes vigoureuses,
Et son âcre parfum accroît les amoureuses
Ardeurs qui s'éveillaient au cœur des vieux dix-cors.

Toute la nuit, dans la clairière, au pied des chênes,
Ont eu lieu tour à tour de furieux combats.
La lutte dure encore, et cependant là-bas
L'aube blanchit déjà les lisières prochaines.

Dans un suprême effort raidissant leur vigueur,
Deux cerfs plus acharnés restent toujours aux prises
Et par le jour naissant leurs fureurs sont surprises ;
Mais les coups inégaux désignent le vainqueur.

Sur son trop obstiné rival, tête baissée,
Il fonce, et, l'étreignant dans ses longs andouillers,
Voudrait, pour en finir, trouer ses flancs souillés
Où pendent des lambeaux sanglants de chair blessée.

L'autre, à demi vaincu, sent ses jambes fléchir,
Et surpris par le choc de cette charge ardente,
L'œil vague, le col lâche et la langue pendante,
Il boit à pleins naseaux l'air pour se rafraîchir.

Près du ruisseau s'achève un autre acte du drame.
Adversaire éclopé dans un premier tournoi,
Exténué, tremblant de douleur et d'émoi,
Mufle au vent, d'une voix effrayante, un cerf brame.

De ce duel à mort impassibles témoins,
Les femelles, en harde étroitement groupées,
Attendent quelque part, dans l'ombre des cépées,
Que leur futur seigneur ait un rival de moins.

LE RÈGNE DE LA FORÊT

LORSQUE l'humanité, lasse de se survivre,
Laissera de sa race éteindre le flambeau,
On verra la forêt, pour couvrir son tombeau,
S'épandre comme un flot endigué qu'on délivre.

Ses grands arbres alors agiteront leurs fronts ;
Ainsi qu'un jeune essaim, leur semence féconde
Ira joyeusement reconquérir ce monde
D'où les avait chassés le fer des bûcherons.

La lande, la prairie où le fleuve s'étale,
Et les plaines sans fin où les bras assemblés
Des hommes avaient fait jadis germer les blés,
Elle envahira tout dans sa marche fatale.

Vainement les remparts des puissantes cités
Opposeront leur masse à cette étrange houle ;
Comme une lèpre au corps, les végétaux en foule
Dévoreront en paix leurs flancs inhabités.

Tout ce que les humains croyaient impérissable,
Leurs monstrueux palais de granit, leurs airains,
Corrodés par la plante aux suçoirs souterrains,
S'effriteront en un chétif monceau de sable.

La forêt, sous les plis d'un verdoyant linceul,
Fera s'évanouir notre dernière trace,
Et, toujours étendant sa conquête vorace,
Aura pour borne à ses massifs l'Océan seul.

LES GEAIS

DANS la cime ronde des chênes
Épars à la rive du bois,
On entend toutes à la fois
S'élever des clameurs soudaines.
Concert fait d'étranges accents !
Voix rauques, cris assourdissants,
Coups de gosier faux, notes aigres,
C'est un tapage d'enragés.
Quels sont donc ces braillards allègres
Jacques ! Jacques ! Ce sont les geais.

On croirait ouïr des ivrognes
Pérorant dans un cabaret

Autour d'un petit vin claret
Dont la sève empourpre leurs trognes.
Les gras propos s'en vont leur train,
Chacun y met son petit grain ;
L'esprit s'échauffe et l'œil s'allume,
De gros mots sont vite échangés
Et chacun hérisse sa plume.
Jacques ! Jacques ! Ce sont les geais.

Ils ont l'allure turbulente,
Le mot brutal et sans apprêt,
Ces grands rustres de la forêt
À la livrée étincelante.
Leur œil bleu limpide est méchant,
Et sous cet air rogue et tranchant
On devine la couardise.
Leur gros bec trapu noir de jais
N'est qu'un outil de gourmandise.
Jacques ! Jacques ! Ce sont les geais.

Amateurs jurés de maraude,
Pillards effrontés, s'il en fût,
Ils sont là toujours à l'affût
De quelque bonne et sûre fraude
Leur jabot sait digérer tout ;
Tout leur est bon, tout sert leur goût,
Graines, glands et guignes juteuses.
Maint oiseau voit ses œufs mangés
Pendant l'absence des couveuses :
Jacques ! Jacques ! Ce sont les geais.

PIERRE DE NOLHAC

1859

PIERRE DE NOLHAC, né à Ambert (Puy-de-Dôme), s'est fait tout jeune encore une situation importante dans le monde philologique. La Renaissance est son domaine, de Plutarque à Ronsard, Ses principaux ouvrages sont : La Bibliothèque de Fulvio Orsini (1887) et Érasme en Italie (1888). Ancien membre de l'École de Rome, il est aujourd'hui professeur à l'École des Hautes Études, et appartient, en outre, aux Musées Nationaux.

Esprit large et prompt, travailleur infatigable, Pierre de Nolhac n'a jamais délaissé la poésie, qui fut sa première et sa plus chère occupation. Peu soucieux de la publicité, il n'a encore fait imprimer de vers que ses Paysages d'Auvergne (Lemerre, 1888), petit livre destiné aux seuls amis. Dans ce recueil, comme en quelques pièces qu'il a données à différentes Revues, on trouve une connaissance délicate de la langue, une belle ampleur de rythme, et, sous une forme artistique sévère, un sentiment philosophique et religieux de la destinée.

FRÉDÉRIC PLESSIS.

LE VIEUX CRATÈRE

OICI douze mille ans que le volcan s'est tu :

V Depuis que les grands monts, témoins de sa colère,
Dorment autour de lui dans leur paix séculaire,
D'un manteau verdoyant son flanc s'est revêtu.

Les arbres et les fleurs ont germé sous la lave ;
À peine si l'on voit, dans les jeunes forêts,
Sur cette verte mer de mousse et de genêts,
Un bloc stérile et noir flotter comme une épave.

À travers le réseau du taillis odorant,
Sur la côte facile et les pentes fleuries
Qui s'encombrent parfois de monceaux de scories,
Court un étroit sentier connu du pâtre errant.

J'ai gravi d'un pied lent le cône solitaire,
Et j'ai suivi des yeux l'horizon qui grandit ;
Mais, soudain, devant moi la crête s'arrondit
Et me voici debout au-dessus du cratère.

Il s'offre, vaste et calme, aux pas de l'étranger,
Aujourd'hui que les vents ont balayé sa cendre ;
Grand cirque de verdure, il invite à descendre,
Déroulant les tapis de son gazon léger.

Aux regards hésitants sa largeur se dérobe ;
Et l'on rêve, en voyant s'ouvrir, sous un ciel pur,
La coupe d'émeraude au couvercle d'azur
Où fermenta longtemps la jeunesse du globe.

Le cratère n'a point d'issue, et ses parois
Mêlent l'airielle brune à la bruyère rose.
Jamais sur l'herbe courte un oiseau ne se pose,
Comme s'il avait peur des flammes d'autrefois.

Rien ne vient animer la solitude morne
De cet étrange lieu, d'où l'on voit, vers midi,
Répandant brusquement des flots d'air attiédi,

Le soleil s'élancer dans l'espace sans borne.

C'est un asile sûr où nul bruit ne descend.
Aucun cri de grillon, aucun battement d'ailes.
Des hauteurs du ciel clair, seules les hirondelles
Au fond de l'entonnoir pourraient voir en passant.

Et quand le soir décline, et que la nuit épanche
Son urne de parfums au fond du puits dormant,
L'étoile à son zénith regarde fixement,
Pendant que sur le bord la lune aussi se penche.

** *

Un jour fut, où le feu sortait en tourbillons
Du cratère éventrant la montagne ébranlée ;
La lave descendait de la cime brûlée,
Creusant sur son chemin de lumineux sillons.

Elle engloutissait tout dans sa houle sauvage :
Les serpents se tordaient surpris sous le couvert ;
La forêt, pétillant comme un brin de bois vert,
Disparaissait au gré du fleuve sans rivage.

Le ciel faisait pleuvoir la cendre et le granit.
La fuite et la terreur au loin gagnaient la terre.
Aux cris des animaux, au fracas du tonnerre,
Les détonations se mêlaient dans la nuit...

Tout s'est tu. Pour toujours la nature calmée
A clos le gouffre antique où bouillait le torrent ;
La nuit, mordant le sol de son feu dévorant,
On ne voit plus jaillir la coulée enflammée ;

La peur ne chasse plus, sous le ciel refroidi,
habitants émus des forêts primitives ;
Tremblements souterrains, secousses convulsives,

Tout apaise. Le temps marche. L'homme a grandi.

Ô vieux volcan ! les flots dont ta gorge était pleine
Se sont taris un jour pour ces nouveaux venus,
Et tes bois ont ouvert des abris inconnus
À ces premiers chasseurs qui montaient de la plaine.

La hache a pu choisir, sur ton sol crevassé.
Les bûches des foyers et les planches des huttes ;
Dès leurs grossiers travaux et leurs antiques luttés,
tes pieds bienveillants les races ont passé.

Sur ta pente aujourd'hui les grands troupeaux font halte ;
Les familiers printemps viennent te rajeunir,
Et, pour faire leur place aux villes à venir,
Ta lave a recouvert les couches de basalte.

Géant ! ton œuvre est faite et ton sort est rempli.
Ton cratère muet s'endort, et l'herbe y pousse,
Et l'étranger pensif, qui marche sur ta mousse,
Y cherche le repos, le silence et l'oubli.

À ÉRASME

Ô mon vieux maître Érasme, incomparable ami,
Je me plais aux leçons que ton bon sens distille,
Où ton esprit, armé de sa verve subtile,
Se livre tour à tour et se cache à demi.

Quand les pharisiens et les sots ont frémi,
Sur ton paisible seuil pressant leur foule hostile,

Tu n'avais que ta plume, ô maître, et ce beau style
Dans ton latin muer désormais endormi.

Tu souffrais de quitter les livres et tes Muses ;
Mais, pour cingler le vice et démasquer les ruses,
Ta riposte pourtant vibrait comme un éclair.

Si j'ai bien pénétré dans ton âme profonde,
Enseigne-moi le franc parler et le mot clair,
Et le mépris des fous qui gouvernent le monde.

GEORGES PAYELLE

1859

G EORGES PAYELLE est né à Paris, le 24 juin 1859. Après avoir fait ses études au lycée Henri IV, il se fit recevoir licencié en droit, mais il n'entra dans aucune des carrières auxquelles semblait le destiner ce début. Conduit par son amour des lettres chez Victor Hugo, il devint le Secrétaire intime de M. Édouard Locroy, plus tard, devenu ministre, le plaça à la tête de son cabinet.

Les poèmes que Georges Payelle a composés sont presque tous à forme fixe, d'une complication savante et polychrome, pareils à d'étincelantes mosaïques. Et l'on songe, en les lisant, à quelque belle courtisane de Byzance, les vêtements lourds de pierreries, la peau fardée, les cheveux teints de henné, la gorge nue sous trois colliers de pièces dor.

Il est peu de Revues de ces dernières années dont les pages ne se soient ornées de ces délicats ouvrages.

VICTOR D'AURIAC.

NOCTURNE

SPOIR des assassins, terreur des naufragés,

E La Nuit n'est pas toujours l'Isis élégiaque ;
C'est parfois la Guerrière au front démoniaque,
Éprise de carnage et riant aux dangers.

Elle passe à travers les éthers saccagés.
Livrant aux vents hurleurs sa crinière héliaque,
Et son baudrier d'or, formé du Zodiaque,
Ruisselle encor du sang des astres égorgés.

Elle va, balançant au long de son épée
Une lune qui semble une tête coupée
Et dont les larges pleurs lui font un manteau blanc.

Telle, emplissant d'horreur le ciel qu'elle gouverne,
Comme la Juive antique, elle porte à son flanc
Le chef rouge et sans cou d'un nouvel Holopherne !

SUNT LACRYMÆ

L E parc ombreux où vit une âme
Chuchote à la nuit ses secrets.
Le décor sombre atteste un drame
Plein d'angoisses et de regrets.

Parmi les roseaux et les berles
Là-bas sanglote un ruisseau fou.
La rosée accroche des perles
Aux yeux des nymphes de Coustou.

Pâle veuve aux noires écharpes,
La lune erre en un ciel mouvant.

Les ifs geignent comme des harpes
Sous l'ineffable doigt du vent.

Et leur cantilène qui pleure,
Faite de douloureux bémols,
Accompagne en gamme mineure
Le désespoir des rossignols.

L'ENNEMIE

CE matin, vous m'avez ouvert un paradis
Plein d'un exquis désordre et d'adorables choses,
Magasin d'avatars et de métamorphoses,
Caverne de complots contre nos cœurs ourdis.

Là traînaient, à coté des fards, des bigoudis,
Les flacons embaumeurs comme des fleurs écloses,
Et tous ces riens charmants, blancs, bleus, dorés et roses,
Qui vous font plus splendide à nos yeux agrandis.

Donc, voilà l'arsenal d'où sortent nos défaites,
Où la femme, pour la bataille de nos fêtes,
Vient aiguiser son charme et fourbir son beau corps.

Ici la femme, c'est l'Ennemie. Elle est comme
L'Antiope aux bras nus, l'Amazone aux reins forts,
S'armant pour le carnage implacable de l'homme.

LIED

L'AURORE au front chargé de rêve
Tremble au bord de l'horizon noir.
— Et la rose clarté s'élève
Comme un soudain espoir.

Le jour, sur la terre amollie,
Tombe d'un soleil courroucé.
— Et le lis mourant se replie
Comme un cœur offensé.

Le soir vient. L'occident s'allume,
Puis sombre en de vagues pâleurs.
— Et le ciel se voile de brume
Comme un visage en pleurs.

La nuit, sous son manteau qui flotte,
Monte dans l'azur envahi.
— Et le vent funèbre sanglote
Comme un amour trahi.

PAUL MANIVET

1859

P AUL MANIVET est né à Avignon le 26 juin 1859. Après avoir fait représenter avec succès plusieurs comédies en vers sur diverses scènes de province, il s'est révélé sonnettiste d'une réelle originalité. Il a publié deux recueils intitulés : *Les Glas de l'Âme* et *Des Sonnets*.

Joséphin Soulayr, le maître du genre, a fait au dernier volume de M. Manivet l'honneur d'une préface, où il dit : « C'est de grand cœur que je salue en vous, non pas un élève qui aspire à me suivre comme vous prétendez l'être, mais un émule que son talent place ex-æquo à mon côté, dans le petit coin lumineux dont mes contemporains veulent bien me permettre la jouissance, au grand soleil de la Renommée. »

Les œuvres de M. Manivet se trouvent chez P. Ollendorff, A. Savine et A. Lemerre.

A. L.

LES DEUX FOUS

J 'AI vu deux hommes sur la grève.
L'un courait en gesticulant,

L'autre marchait d'un pas très lent,
Parlant à haute voix, sans trêve.

Tous deux soudain se rencontrant,
Surpris dans leur intime rêve,
Rougirent, comme fait l'élève
Que le maître en faute surprend ;

Et chacun reprit l'attitude
Qu'ont les gens sensés, d'habitude.
Ce fait m'ouvrit un horizon :

L'homme est un fou quand il s'oublie ;
Ce qui prouve que la raison
Est la pudeur de la folie.

SOIR DE BATAILLE

Du blanc sommet des monts l'ombre noire descend.
La ville qu'elle estompe à l'horizon s'efface,
Comme s'il lui tardait de se voiler la face.
Le soir saigne, et dans l'eau met des taches de sang.

Dans le ciel rouge et froid un vol de corbeaux passe.
On entend un adieu des choses dans le vent.
Puis des cris exhalés de ce tombeau vivant;
C'est un souffle de mort qui traverse l'espace.

Et le soleil, confus d'avoir fait ce jour-là,
Plonge dans l'Océan, et du sang qui coula
S'y lave, et se retrempe aux flots de ce baptême.

Et l'astre de la nuit, là-haut demeuré seul,
Recueille des mourants le dernier anathème,
Et de ses rayons blancs tisse aux morts un linceul.

LE CALVAIRE

MON épaule a fléchi sous ma pesante croix.
J'ai beau demander grâce au destin trop sévère,
Aucun espoir ne m'aide à gravir mon Calvaire ;
Mon âme se refuse à s'écrier : Je crois !

Semblable à Jésus-Christ que j'imite et révère,
Je suis tombé déjà pour la troisième fois ;
J'ai dit : J'ai soif, mais nul ne m'a répondu : Bois !
J'ai soif de Vérités, — le Doute tend son verre !

Qui me couronnera d'épines ? Mais mon fronc
Indigne n'est pas fait pour ce divin affront.
Et lorsque de douleurs ma coupe sera pleine,

Cloué sur le gibet que mon orgueil planta,
Je mourrai sans grandeur, seul sur mon Golgotha,
Et je ne serai pas pleuré par Magdeleine !

ENFANTS DE MALHEUR

I L épelle déjà tous les mots de son livre.
Il hésite d'abord, devant l'accouplement
Des lettres; puis le mot jaillit spontanément,
Comme un oiseau captif que sa bouche délivre.
Son front s'éclaire alors d'un fier rayonnement ;
Et ce premier succès l'encourage à poursuivre.
C'est ainsi que l'enfant de l'inconnu s'enivre :
Le désir de savoir dompte son bégaiement.

La Nature est un livre ouvert et sans mystères.
Le nom de son auteur, écrit en caractères
Lumineux, éblouit nos regards de lecteur ;

Mais l'esprit et les yeux ne peuvent pas s'entendre.
Faut-il que nous soyons des enfants de malheur
Pour épeler ce mot sans jamais le comprendre !

GERMAIN-LACOUR

1860

JOSEPH GERMAIN-LACOUR est né en 1860 à Moulins-sur-Orne. Le concours ouvert en 1885 par le Figaro révéla au nom de ce charmant poète, en même temps que celui de M. Jean Rameau. M. Germain-Lacour avait déjà publié deux petits recueils de vers : *Sur tous les Tons* (1883) et *Avec des Rimes* (1885), mais c'est seulement depuis qu'il a donné son véritable document, *Les Clairières* (1888). Ce livre, dont la forme est savante, où perce même une pointe de préciosité, exprime une âme de poète à la fois souffrante et saine, spirituelle et mélancolique. Rarement l'esprit va jusqu'à la gaîté, la mélancolie jusqu'à la tristesse. À *Mi-Côte*, tel est le titre d'une des plus jolies fleurs de ces *Clairières* ; il caractérise à merveille le fin talent de l'auteur, qui excelle dans l'observation familière des choses, dans la délicate analyse de lui-même.

Ses œuvres ont paru chez MM. Jouaust et A. Lemerre.

AUGUSTE DORCHAIN.

À MI-CÔTE

AUJOURD'HUI restons en chemin ;
Reposons-nous : la cime est haute.

Nous monterons plus haut demain ;
Aujourd'hui restons à mi-côte.

Cherchons, au revers du coteau,
L'inclinaison des pentes douces,
Et, sur le sol, le pais manteau
Que font les gramens et les mousses.

Demandons aux arbres pensifs
L'abri de leur dôme qui tremble ;
Fuyons le vert sombre des ifs
Pour le vert adouci du tremble.

Sous ce rideau discret et sûr
Les clartés des cieux sont éteintes:
Goûtons l'attrait du clair-obscur
Et le charme des demi-teintes.

Les bruits lointains venus d'en bas
Vont s'apaisant dans les ramures,
Et nous écoutons les combats
Du silence avec les murmures.

Dans le vague du demi-jour
Les fleurs ont des nuances pâles
Où nous rappellent tour à tour
Les turquoises et les opales.

Or, vibrant à chaque frisson,
Dans l'inconscience des causes,
L'âme se met à l'unisson
De l'indécision des choses.

Et c'est exquis. Et nous restons
— Ô Nature, c'est bien ta faute ! —
Pris au charme des demi-tons,
Paresseusement, à mi-côte.

JEUNES FILLES

O n ne les voit bien qu'à l'église,
Quand, dans la crainte du péché,
L'extase les immobilise
À genoux et le front penché.

Car les rencontrer dans la rue
Juste le temps d'être troublé,
Trop tôt l'image est disparue,
L'oiseau trop vite est envolé

Mais l'église, je veux m'y rendre.
Caché dans l'ombre d'un pilier,
Sans doute je saurai surprendre
Leur maintien grave et familier.

Elles seront là tout à l'heure ;
Et, tandis que je les attends,
Chacune a quitté sa demeure
Pour entendre la messe à temps.

Elles ne se douteront guère,
Quand elles seront à genoux,
Que dans la nef froide et vulgaire
Je leur ai donné rendez-vous ;

Rendez-vous à toutes ensemble :
C'est pour moi seul qu'elles viendront ;

S'il en manquait une, il me semble
Que toutes me feraient affront.

Pourquoi Dieu mit-il en nos âmes
Tant de regret du ciel perdu
Que l'amour de toutes les femmes
À chacun de nous semble dû ?

Voici des vierges, les plus pures :
Et j'ose penser en ce lieu
À m'attribuer les murmures
De leurs lèvres priant vers Dieu !

Et lorsque leur âme s'allège
Devant Lui, leur maître et leur roi,
Je fais ce rêve sacrilège
Qu'elles s'agenouillent pour moi !...

Oh ! c'est mal !... Et pourtant je pense
Que le pardon m'est accordé ;
L'expiation vaut l'offense :
Pas une ne m'a regardé !

(Les Clairières)

LES VIEUX PIGEONS

IMMOBILES, avec leurs ventres rebondis,
Ils traînent lentement leurs roucoulements graves,
Solennels et pensifs comme d'anciens burgraves
Qui regrettent, trop vieux, de n'être plus bandits.

Ils sont passés, pour eux, les voyages hardis !
Car l'âge sans égard pèse sur les plus braves.
Leurs ailes ont connu de subites entraves,
Et pour les longs trajets leurs vols sont alourdis.

hier qu'ils allaient, ce, sans compter les lieues,
Qu'ils regardaient, du haut des immensités bleues,
Le monde raguement perçu comme un décor.

Ils comparent ce temps aux tristesses présentes...
Mais, faibles et vieillis, ils admirent encor
Les reflets zinzolins de leurs gorges luisantes.

(Les Clairières)

FIERTÉ

QU'UN nouvel objet règne en ton âme, étouffant
Jusqu'au cher souvenir des récentes tendresses,
Soit! Mais n'immole pas sur l'autel que tu dresses
Tes amours d'autrefois à l'amour triomphant.

Prends garde de railler, — l'honneur te le défend, —
Pour plaire à Celle-ci, tes premières maîtresses ;
Elle a tout le présent et toutes les ivresses :
Réserve le secret de tes rêves d'enfant.

Qu'elles aient ton silence au moins, les Oubliées !
Et puisque, à tout ton être intimement liées,
Tu ne peux renier leur puissance d'alors,

Cache, pour l'y trouver aux heures plus amères,
Dans le coin de ton cœur où dorment les dieux morts,
L'asile inviolé des anciennes chimères.

(Les Clairières)

LES CLAIRIÈRES

COMME il n'est point de bois si noir et si profond
Où la splendeur des deux par endroits n'apparaisse,
Trouant de flèches d'or l'obscur forteresse
Que la branche rugueuse et la feuille lui font,

Il n'est point d'âme aussi, si triste jusqu'au fond,
Que ne visite un jour, en sa grande détresse,
Ou la calme pensée ou la puissante ivresse,
Avec l'oubli des maux où le cœur se morfond.

Or, bien que tout soit morne et sombre autour de l'être,
Que la moindre clarté malaisément pénètre
Entre le mal de vivre et la peur de mourir,

Mon âme sait pourtant de douces accalmies,
Et découvre, parmi tout ce qui fait souffrir,
Dans le Rêve et l'Amour ses clairières amies.

(Les Clairières)

MARIE DE VALANDRÉ

1861

MARIE DE VALANDRÉ (MATHILDE CLARET DE LA TOUCHE), née à Saint-Germain-en-Laye le 8 septembre 1861, n'a encore publié qu'un volume de ses poésies, *Au Bord de la Vie* (1885). Une âme charmante, ingénieuse aussi, palpite dans les vers pleins de franchise et de simplicité qui composent ce livre portant un titre donné à l'auteur par Joséphin Souvary, dont le nom est inscrit au premier feuillet comme une invocation tutélaire au fronton d'un petit temple grec. On peut dire qu'un frais atticisme est répandu sur toutes les pièces du recueil, parfois éloquentes de l'accent convaincu d'idéal des œuvres saines de la jeunesse, parfois délicieuses et fraîches comme une première rosée de mai : c'est à ces dernières qu'il faut demander le secret de la personnalité de l'auteur. Telles de ces poésies, *Les Doigts et les Bagues*, par exemple, sont de petites merveilles d'invention et de sensibilité féminines ; elles suffiraient à prouver qu'il y a dans Marie de Valandré autre chose qu'une enfant tourmentée par le diable bleu de la rime. Toutes ces qualités se retrouvent, à un degré peut-être supérieur, dans un nouveau volume qui paraîtra prochainement .

Les poésies de Marie de Valandré sont éditées par A. Lemerre.

PAUL MARIÉTON.

RAYONNEMENT

Si je ne croyais plus aux promesses divines,
Si le doute m'ouvrait son abîme béant,
Si mon œil abusé devant tant de ruines
Me montrait dans la mort la porte du néant,

Je n'accepterais pas ce suprême désastre
Où sombrerait la foi de mon cœur révolté,
Et, lasse de marcher dans une nuit sans astre,
J'irais dans la raison chercher la Vérité.

Je me dirais : Pourquoi la faucheuse éternelle,
Qui s'en va moissonnant sans pitié parmi nous,
Chez les prédestinés qu'elle effleure de l'aile
Met-elle tant de grâce et des attraits si doux ?

Pourquoi donc, même avant que leur force décline
Ou qu'eux-mêmes déjà se soient sentis souffrir,
Pourquoi subissons-nous un pouvoir qui fascine
Auprès de ces charmeurs qui vont bientôt mourir ?

Pourquoi croyons-nous voir la divine étincelle
Dans le lucide éclair de leur regard béni ?
Pourquoi dans leur baiser où tant d'amour ruisselle
Voulons-nous sur leur lèvre aspirer l'Infini ?

Pourquoi donc aimons-nous les pâleurs diaphanes
De leurs traits lumineux qu'un linceul va couvrir ?
Pourquoi retenons-nous entre nos mains profanes
Leurs mains, leurs blanches mains, que la mort va meurtrir ?

Ah ! s'ils devaient livrer leurs corps à la poussière
Sans qu'il en restât rien pour l'Immortalité,
Pourquoi porteraient-ils sur l'argile grossière,
Comme le sceau de Dieu, pareille majesté ?...

Oui, je les crois touchés par des doigts invisibles :
Je crois que le secret de leur grave beauté
Est que nous les voyons, confiants et paisibles,
Se pencher sans effroi sur une Éternité !

LES DOIGTS ET LES BAGUES

Il est des doigts blancs, potelés,
Où s'enchâssent des ongles roses,
Des doigts faits pour cueillir les roses,
Qui de bagues sont étoiles ;
Sur ces mains fines et soyeuses
Les baisers pleuvent chauds et doux,
Car l'Amour y prend rendez-vous
Avec les pierres précieuses...

Il est des doigts moins effilés,
Des doigts nerveux de jeune fille
Qui tout le jour tirent l'aiguille :
Ceux-là n'ont pas d'anneaux perlés ;
Mais, doux espoir qui moralise,
L'amoureux payé de retour
A juré d'y mettre à son tour
La bague qu'on donne à l'église...

Il est des doigts purs et sacrés,
Des doigts saints de religieuse,
Dont la main vaillante et pieuse
Restera sans bijoux dorés.
Un cercle d'argent les enserre,
Plus fort dans sa fragilité,

Plus beau dans sa simplicité,
Que tous les bijoux de la terre...

Il est des doigts baignés de pleurs,
Des doigts glacés comme la pierre,
Qui dans l'ombre du cimetière
Épellent un nom sous les fleurs ;
À ces doigts amaigris de veuve
Brille encore un chaînon puissant :
C'est le dernier qui dans l'épreuve
Les tiennes unis au cher absent.

Il est de frêles doigts d'artiste
Qu'autrefois vous serriez bien fort,
Mais dont la main mignonne et triste
Ne porte pas de bague d'or :
Elle a gardé la douce fièvre
Du seul baiser qu'elle ait permis,
Et l'empreinte de votre lèvre
Lui tient lieu de l'anneau promis.

LE DRAPEAU

LE brouillard de décembre au loin voilait la plaine ;
Les morts dormaient, fauchés comme des épis blonds ;
La mère, grelottant sous son manteau de laine,
Allait, cherchant son fils au revers des sillons.

Quand elle le trouva couché dans la poussière,
Son drapeau l'entourait, doux linceul du vaincu !
Et l'enfant, appuyé sur l'angle d'une pierre,

Reposait calme et fier comme il avait vécu.

De l'étendard noirci la soie était froissée ;
Il s'était dans ses plis enroulé pour mourir ;
La mère le reprit à cette main glacée,
Et, baisant ces beaux yeux clos pour ne plus s'ouvrir,

Elle partit... Marchant toujours à l'aventure,
Elle allait, sans compter les pas qu'elle avait faits ;
Et, gardant son trésor caché dans sa ceinture,
Elle arriva le soir près du camp des Français :

« Voici, dit-elle au chef, un drapeau que j'apporte ;
Je l'ai pris sur le corps de mon fils expiré... »
Elle colla sa lèvre à ce lambeau sacré,
Pâlit et puis tomba sans plainte... Elle était morte !

LES DEUX PARTS

AUX FEMMES

CE monde, tourmenté d'ambitions rivales,
Voit deux partis divers tendre à la primauté ;
Pourtant le Créateur fit les deux parts égales :
L'homme a pour lui sa force, et nous notre beauté.

À lui l'œil froid qui juge et la ferme attitude,
À nous l'œil bleu qui rêve et prêt à se baisser ;
À lui la main de fer guidant la multitude,
À nous la main qui donne et qui sait caresser ;

À lui la haine prompte à bondir sous l'outrage,
À nous l'âme oublieuse et vive à pardonner ;
À lui le bras armé, rebelle à l'esclavage,
À nous les souples bras qui savent enchaîner ;

À lui l'acier qui tue et le cuivre qui sonne,
À nous le baume sûr, réparateur du Mal ;
À lui le front stoïque et l'esprit qui raisonne,
À nous la foi qui sauve et croit à l'Idéal ;

À lui l'honneur rigide aux bases immuables,
Les arrêts sans appel, le glaive punisseur ;
À nous la pitié sainte, indulgente aux coupables,
Et le règne éternel promis à la douceur !...

Mais dès que nous voulons par un caprice étrange,
Des chefs-d'œuvre de Dieu réformateurs hardis,
De ces dons différents faire entre nous l'échange,
Nos plus beaux attributs aussitôt sont maudits :

L'air viril ne sied pas à nos charmants visages ;
S'il nous ressemble trop, l'homme est sans dignité ;
L'impassibilité, cette force des sages,
Dans les cœurs féminins s'appelle dureté ;

Au contact de l'aiguille et des soins du ménage
Nos rudes compagnons verraient leurs doigts salis ;
La science, leur noble et splendide apanage,
Marque de plis amers nos traits trop tôt pâlis ;

Ainsi nos meilleurs biens, si parfaits dans l'ensemble,
Dès qu'ils sont déplacés se tournent contre nous,
Et la Loi s'accomplit lorsque l'Amour assemble
Avec les cœurs vaillants nos cœurs tendres et doux.

LES CHEVEUX DE MA MÈRE

LE soir, quand pour dormir elle a défait ses tresses
Et me laisse à genoux baiser ses cheveux longs,
J'aime, en les renattant, à couvrir de caresses
Les premiers fils d'argent éclos dans ces fils blonds.

J'y lis tout un passé de soucis et de craintes ;
J'y vois mes maux d'enfant qui l'ont tant fait souffrir ;
Et chaque nuit veillée a laissé son empreinte
Sur ce front adoré que le Temps va flétrir.

Des efforts qu'elle a faits pour me rendre meilleure,
Plus vaillante, plus sage et plus digne d'amour,
Pour soulager qui souffre et consoler qui pleure,
Chacun de ces fils blancs me représente un jour.

Aussi tous les bijoux et tout l'éclat d'un trône
La rendraient bien moins belle à mes yeux attendris,
Bien moins chère à mon cœur, que la double couronne
De sa bonté pensive et de ses cheveux gris.

C'est pourquoi, quand, le soir, elle a défait les tresses
Qui baignent son front pur de leur reflet changeant,
J'aime à compter tout bas, par autant de caresses,
Entre ces fils dorés les premiers fils d'argent.

STANISLAS DE GUAITA

1861

S TANISLAS DE GUAITA, né le 6 avril 1861 au château d'Alteville (Lorraine), fit ses études à Nancy et vint de bonne heure à Paris. En 1881, il publia son premier volume de vers, *Oiseaux de Passage*, puis, deux ans après, *La Muse Noire*, recueil comprenant des poèmes d'un rythme sûr qui révèlent déjà, à travers l'admiration de l'auteur pour Baudelaire, une originalité curieuse, dont le caractère fut bientôt affirmé dans un livre ayant pour titre : *Rosa Mystica* (1885), où des pensées d'un ordre élevé sont exprimées en fort beaux vers.

Doué d'un sens critique très subtil et entraîné par la nature de son esprit vers les sciences exactes, Stanislas de Guaita a écrit en prose : *Au Seuil du Mystère, ou Essais de Sciences maudites*, ainsi qu'il a appelé ce livre qui est une étude préliminaire du magisme, dont il est devenu un des plus fervents adeptes.

Ses poésies ont été éditées par MM. Berger-Levrault et A. Lemerre.

RODOLPHE DARZENS.

LE POÈTE

I L a connu l'oubli des tortures anciennes :
La cicatrice est sèche où sa chair a saigné.

Au tout puissant appel de deux magiciennes
— La Jeunesse et la Foi — la vie a regagné
Le lambeau de son cœur par le mal épargné.

Pourquoi faut-il, hélas! qu'à toutes les souffrances,
Comme un aigle intrépide au clair soleil levant,
S'envole son désir crédule aux espérances ?
Il chante ses projets — et l'écho décevant
Répercute ses chants emportés par le vent.

Vous suppliant sans trêve, Illusions chéries,
De verser à sa soif l'or de votre liqueur,
Dans les bois de l'Amour éphémère et moqueur
Il cherche des buissons pleins d'épines fleuries,
Afin d'y déchirer le reste de son cœur.

(La Muse Noire)

L'ATLANTIDE

L OIN de la multitude où fleurit le mensonge
Puisque l'âme s'épure et s'exalte en rêvant,
Au gré du souvenir vogue, ô mon Âme, et songe :
Songe à la cendre humaine éparse dans le vent ;

Songe aux crânes heurtés par le soc des charrues ;
Aux débris du passé dans l'inconnu flottant :
Car des mondes sont morts, des cités disparues,
Où la vie eut son heure et l'amour son instant !

** *

Aux siècles primitifs, une île, immense et belle,
Nourrice jeune encor d'un peuple de géants,
Livrait à ses fils nus sa féconde mamelle,
Et sa hanche robuste au choc des océans.

Cette terre avait nom l'*Atlantide*. — Des villes
Y florissaient alors, superbes, par milliers.
Avec leurs parthénons et leurs jardins fertiles,
Et leurs palais de marbre aux antiques piliers.

Aqueducs ! Monuments massifs, aux colonnades
De jaspe, défendus par de grands léopards !
Coupoles de granit ! Innombrables arcades
Brodant de leur dentelle éparses les remparts !

L'on eût dit des forêts de pierre. — Les bois vierges
Reflétaient leur verdure aux lacs bleus sans roseaux,
Et l'air des jasmins et des lis, sur les berces,
Se mariait, légère, à des chansons d'oiseaux !

Un cantique montait d'espérance et de joie
Vers Jupiter très bon, très auguste et très grand :
L'homme tendait les mains à l'azur qui flamboie,
Et le fleuve apaisé priait — en murmurant...

Mais ce monde, marqué du sceau de la colère,
Devait s'anéantir, sans que rien en restât
Que des îlots perdus sur fonde tumulaire,
— Seuls vestiges épars où notre œil s'arrêtât !

On entendit rugir les forges souterraines,
Tout le sol s'effondra, secoué brusquement...

Et la mer fit rouler ses vagues souveraines
Sur la plaintive horreur de cet écroulement.

** *

Cependant, par delà ces monstrueux décombres
Que, sous mille pieds d'eau, tu vois se dessiner,
Ô mon Âme, entends-tu ?... Du fond des lointains sombres,
De prophétiques voix semblent vaticiner :

** *

— « Ainsi les continents, les villes séculaires,
« Les grands monts hérissés de sapins et d'orgueil,
« L'homme et ses passions, le monde et ses colères
« — Cadavres disloqués et mûrs pour le cercueil,

« Gigantesques amas sans nom, épaves mornes —
« S'engloutiront un jour (tout étant accompli)
« Sous les flots ténébreux d'une autre mer sans bornes
« Et plus profonde encor — qui s'appelle l'*Oubli* !

« Alors, exécutant la suprême sentence,
« L'ombre, comme un déluge, envahira les deux;
« Et tout bruit s'éteindra, comme toute existence,
« Dans le néant obscur, vaste et silencieux. »

(Rosa Mystica)

ENDYMION

ADORABLE pasteur, éphèbe aux flancs nerveux !
Phœbé (mélancolique et divine amoureuse),
Baisant dans un rayon ta lèvre savoureuse,
En frissons de lumière épanchait ses aveux.

Toi, tu donnais, ne soupçonnant larmes ni vœux,
Tandis qu'Elle — en la nuit calme et propice — heureuse
D'étreindre un corps chéri de sa langueur fiévreuse,
Égrenait de l'argent dans l'or de tes cheveux.

— Salut, ô le premier d'entre les Lunatiques,
Qui charmas l'astre pale au fond des cieux antiques,
Et qui fus son amant — sans t'en apercevoir !

— Tels les *rêveurs*, tes fils, quand la lune est levée
Ont sur le front parfois — sans même le savoir —
Le baiser d'une amie inconnue et *rêvée*.

(*Rosa Mystica*)

HYMNE CYBÈLE

Ô notre aïeule à tous, si robuste et si belle,
Ô toi, ma jeune Rhée ou ma vieille Cybèle.
Ou ma toute puissante et féconde Maïa !
Oh ! quel que soit ton nom, reine de l'Abondance ;
Vénérable matrice où germe l'Existence ;
Mère du peuplier et du camélia ;

Mère du puceron et du fleuve superbe ;
Mère de l'homme intelligent et du brin d'herbe,
Mère de la Pensée et mère de l'Amour !...
Nourrice intarissable aux cent mamelles pleines,
Grâce à qui nous voyons les montagnes, les plaines
Se vêtir ^[1] de splendeur à la clarté du jour !

Toi que j'aime et vénère ainsi qu'une déesse,
Permits-moi d'exalter ton faste auguste ! — Laisse
Un de tes petits-fils épandre tout son cœur
En stances de lumière, en poèmes mystiques,
Sur ton autel de roche où les peuples antiques
Faisaient tomber un bouc sous le couteau vainqueur !

Je n'immolerai pas, ô Nature sacrée,
De génisse au poil blanc : La Puissance qui crée
Ne se réjouit point d'un flot de sang versé ;
Mais, artiste elle-même en vastes symphonies,
Se plaît au rythme pur, aux grandes harmonies,
À l'hymne doux et fier, savamment cadencé...

** *

Depuis que de mille ans, Terre génératrice,
Gorgée abondamment de sève créatrice,
Vagues-tu sans repos par l'espace profond ?
Sous les flèches d'Érôs, depuis combien d'années
Nourris-tu sur ton sein des races condamnées
Au stérile labeur, comme à l'amour fécond ?...

Ton fils infortuné, vers soixante ans, succombe
A la tâche, et trébuche au tertre de sa tombe,
Les reins las ou rompus, le front jaune ou ridé ;
Toi, toujours aussi jeune et toujours aussi belle,
Sous ton grand manteau vert, tu semblés immortelle,
Et ton flanc, sans fatigue, est toujours fécondé !

— Mais, ô Maîa, pardonne à ton enfant d'une heure,
Si parfois il s'alarme, et, devant qu'il ne meure,
Fait vibrer jusqu'à toi l'hymne de ses sanglots ;
Quand le travail le brise, ou que le spleen l'obsède,
Il appelle à grands cris la Nourrice à son aide,
Et vers elle ses pleurs roulent comme des flots.

Tu lui réponds alors, ô douce, ô tendre mère :
« Pourquoi noyer ton cœur dans la détresse amère ?
« De mon calme fleuri contemple la splendeur !

« Vois mes lacs bleus ! Vois mon ciel bleu ! Vois mes mers vertes !
« Les routes du bonheur, mon fils, te sont ouvertes :
« Deviens farouche et grand en voyant ma grandeur !
« Sous la voûte de mes forêts silencieuses
« Perds-toi ! Je sais guérir les âmes soucieuses...
« Et si, mon pauvre enfant, tu meurs inconsolé,
« Je t'ouvrirai mon sein, où dans ma paix sereine
« Tu dormiras, — où ma Majesté souveraine
« Drapera d'un linceul ton corps inviolé. »

** *

Donc, c'est pour ta bonté, Nature, que je t'aime !
Louange à toi, Maîa protectrice ! — Anathème
Sur qui n'applaudit point à ton règne éternel !
Reçois mon humble encens !... Moi, frêle créature
Je t'admire et t'adore, et bénis, ô Nature,
Ton âme harmonieuse et ton cœur maternel !

(Rosa Mystica)

1. [↑](#) Vesta.

ÉMILE MICHELET

1861

É

MILE MICHELET *est né à Nantes le 1^{er} décembre 1861.*

Il a publié beaucoup de poésies dans des Revues et des Recueils périodiques. On connaît de lui des Nouvelles et des Études critiques, et un grand nombre d'articles parus dans des journaux quotidiens.

Ses vers sont d'une inspiration mystique enveloppée d'une couleur somptueuse. Il serait prématuré de porter sur M. Michelet un jugement définitif, mais il est possible de constater l'orientation et les évolutions futures de son esprit à la fois préoccupé de métaphysique et de peinture.

Malgré ses raffinements d'artiste, M. Michelet, chose rare, est doué d'un sentiment critique très subtil et très juste. Il juge aussi bien qu'il crée. Il analyse avec finesse en même temps qu'il peint avec les plus riches couleurs.

A. L.

JEUNE FILLE AU BORD DE LA MER

S

VELTE, droite, piétée à l'angle des récifs,
Elle tord ses cheveux dorés dans l'air sonore,
Et ses yeux éperdus vers la mer et l'aurore

Ont l'éclat abîmé de deux héros captifs.

Sur les vagues, au seuil de l'Orient pensif,
Toute une floraison de roses vient d'éclore.
La clémente beauté des choses remémore
À la vierge l'espoir vivace et primitif.

Elle rêve de beaux hymens mélancoliques
Avec des dieux, venus sur les flots pacifiques,
Des dieux dont la prunelle a d'étranges pouvoirs...

Elle attend votre essor, fêtes ultérieures,
Cependant que, parmi le firmament, les Heures
Vont comme un vol silencieux de cygnes noirs.

NOCTURNES

I

À TERRE

LA nuit douce court sur les tamarins :
Fluide bain de lumière lactée,
Silence apaisant, murmures câlins,
Tout fait au cœur comme une mante ouatée.

Près d'ici, du creux d'un rocher falot
Monte un froufrou de diaphanes ailes ;
Dans la lune blanche et le bruit du flot
Un très léger gazouillis d'hirondelles.

La plainte qui vient du cap au lointain,
C'est un soupir de quelque jeune fée
Qui, triste d'amour pour Saint-Corentin,
Mouille de pleurs sa robe dégrafée ;

Ou Morgane errant parmi les dolmens,
Les pieds dans les bruyères purpurines
Qui rit d'épier les libres hymens
Et les amours des phalènes marines.

II

EN MER

Un antre immense, rien qu'un antre
De ciel sombre et de sombre mer,
Et nous sommes toujours au centre
D'un cercle d'eau partout amer.

Et sur les airs que dans les voiles
Les vents chantent très cadencés
La houle berce les étoiles,
Et le ressac les trépassés.

Ainsi me berce au gré des lames
La triste langueur du roulis.
Oh ! paix aux lames, paix aux âmes
Que n'endorment pas les oublis !

Paix aux âmes que crucifie
Quelque éternel espoir menteur,
À ceux qui marchent dans la vie
De l'eau de mer autour du cœur !

À UN ENFANT

E NFANT, tu comprendras combien l'heure est amère
Où tu viens saluer l'existence d'un cri,
Où ton vierge regard s'étonne de la Terre.

Les temps ne sont plus où sur ton berceau fleuri,
Souriantes parmi des robes d'or, les fées
Caresseraient ton front d'un souhait attendri.

Ah ! l'espérance a fui nos rives réprouvées,
Et les poètes même ont oublié ses yeux,
Ses yeux qui déliaient les âmes entravées.

Nous, jeunes gens, penchés sur l'œuvre des aïeux,
Nous mesurons l'inanité des tentatives,
Las d'avance et disant l'effort fastidieux.

Nous sommes las : courbant nos épaules chétives,
Nous attendons venir le colossal faisceau
Des races neuves aux forces jeunes et vives.

Fils, l'horizon est noir derrière ton berceau,
Et le lourd grondement des tempêtes prochaines
Menace, Humanité, ton fragile vaisseau !

Et voici déborder les géhennes trop pleines,
Voici que dans le soir du siècle l'on entend
Mystérieusement sonner l'airain des chaînes.

Pour quelle foi, pour quel futur avènement,
L'angoisse d'aujourd'hui ? si c'était l'heure auguste
De la reine Justice en camail éclatant !...

Chimère ! Nous avons haché d'un bras robuste
Les voiles qui cachaient les rouages des Lois :
La nature s'oppose au triomphe du juste.

Enfant, tu vas grandir au milieu des effrois,
Au milieu des stupeurs d'un monde qui s'effare,
Comme un fauve très vieux qui se sent aux abois.

Et si ton cœur est tendre et haut, ton âme rare,
Chaque jour grandira l'horreur de te voir seul
Sur une mer sans borne où s'est éteint le phare.

Jeune, méprisant la hantise du linceul,
Tu subiras le mal de connaître les Causes
Et d'avoir à vingt ans la science d'un aïeul.

Des femmes vous offrant, entre leurs lèvres roses,
Le souris où l'on boit l'oubli... Toi, tu sauras
Le douloureux sourire et les baisers moroses.

Si le destin t'a fait de ses ongles ingrats
La blessure des grands amours sous la mamelle,
Si vers un idéal hautain s'ouvrent tes bras,

Tes bras seront cloués sur la croix éternelle
Construite pour le juste et le passionné,
Jusqu'au jour de la mort bénie et maternelle.

Et pourtant, aujourd'hui, futur infortuné,
Dans le rêve léger qui flotte sur tes langes,
Quand sonne la voix triste, hélas ! de ton aîné,

Jeune frère, vois-tu passer le vol des Anges ?

HENRI BERNÈS

1861

HENRI BERNÈS, né à Brest en 1861, entra à l'École Normale, après avoir fait de sérieuses études littéraires au collège de Sainte-Barbe. Dès qu'il en fut sorti, il publia un volume de vers, *Les Ailes du Rêve*, où, dans une forme qui témoigne de l'étude approfondie de tous les poètes contemporains, se rencontrent de nombreuses pièces pleines de grâce et de charme. Il y a surtout de petits poèmes dans lesquels les divers aspects de la campagne sont exactement rendus, et qui donnent l'impression vraie de l'état d'âme dans lequel nous nous trouvons en présence de la Nature.

Le volume de M. Henri Bernès a été édité par A. Lemerre.

A. L.

CRÉPUSCULE

LE bleu profond du ciel pâlir. La cime obscure
Des bois, au vent du soir, frissonne doucement.
Sur les vagues lointains qu'une vapeur azure
Un dernier reflet rose expire lentement.

Un souffle humide et frais glisse sur les clairières,

Et, dans l'air plein d'amour, les feuillages mouvants
Sentent flotter et fuir des haleines légères,
Baisers muets des fleurs, qui volent sur les vents.

Le ciel pâlit encore, et tout contour s'efface ;
Au pied des bois s'endort l'étang silencieux ;
Un invisible essaim d'ailes frémit et passe,
L'essaim des songes d'or qui descendent des cieux.

Quel pas sort du taillis et frôle l'herbe sombre ?...
Vesper ouvre au ciel pur son œil tremblant et doux ;
Une vague blancheur luit à demi dans l'ombre,
Et la nymphe des bois, la nymphe aux cheveux roux,

Dans la molle senteur des iris et des menthes,
Immobile et pensive au bord de l'étang noir,
Écoute murmurer l'âme des eaux dormantes
Sous l'assombrissement mystérieux du soir.

LA CACHE

C'ÉTAIT un trou creusé derrière une fontaine,
Profond, et qu'une dalle en ardoise fermait.
À côté, l'eau faisait déborder l'auge pleine ;
Tout autour, le foin sec, au soleil, embaumait.

Quand le pâtre leva la pierre, une bouffée
De fraîcheur, dans l'air chaud, vint me frapper au front,
Et du creux noir monta, comme un rire de fée,
La chanson d'un ruisseau qui bruissait au fond.

C'est là qu'on met au frais le lait de la journée,
Le lait tout imprégné des exquis senteurs
Que l'herbe drue et courte, et de soleil baignée,
Garde, aux replis des rocs, sur les vertes hauteurs ;

Et, quand le voyageur descend de la montagne,
La lèvre desséchée et le front ruisselant,
C'est là que le berger, qui d'en haut l'accompagne,
De sentier en sentier le conduit en sifflant.

L'enfant tira du creux une écuelle grossière
En bois, puis un grand bol de faïence verni,
Et se mit à puiser, dans une jarre en terre,
Le lait épais et doux, par la crème jauni.

— Le pic quitté brillait au soleil qui le dore —
Et je bus lentement le bol de lait glacé ;
Quand il n'en resta plus, je lui dis : « Verse encore ! »
Et je vidai d'un trait ce qu'il avait versé.

Les grands bœufs au poil roux qui paissaient sur les pentes
Ou se couchaient au bord des ruisseaux pour songer,
Relevaient un instant leurs têtes patientes,
Et regardaient, pensifs, le pâtre et l'étranger.

Je repris mon chemin aux flancs du mont qui penche,
Sur les cailloux aigus qui roulent sous le pied,
Et l'enfant, gai, faisant danser ma pièce blanche,
Du geste et de la voix m'indiquait le sentier.

SOLA SUB NOCTE

AMIS, quand vous goûtez la volupté de vivre,
Quand vos rires joyeux et vos chansons en chœur
M'appellent près de vous aux lieux où l'on s'enivre
Du vin mystérieux de la jeunesse en fleur,

Laissez-moi, sans répondre et sans tourner la tête,
Dans mon rêve éternel me recueillir en paix ;
Gardez pour d'autres fronts vos couronnes de fête,
Offrez à d'autres mains la coupe des banquets.

Le but qui m'éblouit, certitude ou chimère,
Ne le voyez-vous pas qui brille au fond des cieux ?
Laissez-moi, sans reproche et sans parole amère,
Comme un marcheur voilé, passer, silencieux.

Je sais qu'avec soi-même égale est la démente
De se trop rabaisser ou mettre à trop haut prix,
Et, lutteur à mon rang dans la mêlée immense,
Je suis sans égoïsme et je suis sans mépris.

Mais vous avez le rire, et le bruit, et l'ivresse
Des faciles plaisirs que l'on cueille au printemps...
Moi, j'ai la Solitude, une austère maîtresse
Dont le baiser fait pâle et muet à vingt ans.

Nous avons pris chacun notre part dans la vie :
Laissons à l'avenir le soin de nous juger.
Le temps est court, la route est longue, et c'est folie
De s'attarder encore à vouloir en changer.

Que chacun ait la sienne, et travaille à son heure,
Et respecte celui qui marche à son côté.
L'effort sera moins rude et la moisson meilleure :
Le génie et l'amour sont faits de liberté.

Fou qui blâme, et plus fou qui raille sans comprendre :
Pendant que nous cherchons un triomphe incertain,

Le monde au but sacré vole sans nous entendre,
Et nos vaines clameurs vont se taire demain.

Donc, libres ouvriers d'une tâche bénie,
Chacun selon sa force et chacun dans sa foi,
Luttons, car l'œuvre est une, et la même harmonie
Murmure au fond de vous l'hymne qui chante en moi

Car nous allons où va route la marche humaine,
Où vont tous les sentiers, obscurs ou glorieux ;
Sous nos instincts divers la même loi nous mène,
Comme les vols épars des astres dans les cieux.

Poursuivons vaillamment la tâche commencée :
La couronne est offerte à tous les combattants ;
Quelque reflet du Vrai luit sur toute pensée ;
Le concert de la Vie est fait de tous les chants.

HENRI BEAUCLAIR

1861

HENRI BEAUCLAIR, né à Lisieux (Calvados), vint très jeune à Paris et fréquenta tout particulièrement les poètes Léon Valade et Albert Mérat. Bien que doué d'une prodigieuse facilité rythmique, il n'a publié que peu de vers. Il débuta par une plaquette, *L'Éternelle Chanson* (1884), qui contient des triolets d'une jeune et saine gaité ; puis parurent *Les Horizontales* (1884), recueil de parodies humoristiques, enfin *Pentecôte* (1885), poème rustique plein de saveur. M. Beauclair, qui a la narquoise bonne humeur du Normand, a écrit sous le pseudonyme d'Adoré Floupette et en collaboration avec Gabriel Vicaire : *Les Délivrescences*, où sont impitoyablement raillés les plagiaires de Stéphane Mallarmé et de Paul Verlaine. Il a, en outre, donné à La jeune France de nombreuses gazettes rimées.

Les poésies de M. Henri Beauclair ont été éditées par Léon Vanier.

RODOLPHE DARZENS.

LA BROUILLE

HIER, nous nous sommes brouillés.
Est-ce un malheur ? Est-ce une aubaine ?

Après six mois ensoleillés,
Hier, nous nous sommes brouillés.

Mes yeux sont encore mouillés
Et je crois que j'ai de la peine.
Hier, nous nous sommes brouillés.
Est-ce un malheur ? Est-ce une aubaine ?

Je ne le dis qu'en rougissant,
Cela devenait monotone.
L'amour allait s'affaiblissant.
Je ne le dis qu'en rougissant.
Après le chaud été l'on sent
Venir vite le tiède automne.
Je ne le dis qu'en rougissant,
Cela devenait monotone.

Billets bleus et feuillages verts
Jouaient un rôle dans l'Idylle.
Lise aimait — qui n'a ses travers ? —
Billets bleus et feuillages verts.
Les sentiers n'étaient plus couverts,
Et l'huissier m'allait être hostile.
Billets bleus et feuillages verts
Jouaient un rôle dans l'Idylle.

Adieu, Lisette, adieu, paniers.
Adieu, les vendanges sont faites.
Tu vidas mon cœur, mes greniers,
Adieu, Lisette, adieu, paniers.
J'aurai, jusqu'à mes jours derniers,
Souvenir de nos belles fêtes.
Adieu, Lisette, adieu, paniers,
Adieu, les vendanges sont faites.

(L'Éternelle Chanson)

ROSE

ROSE, la petite servante
De la ferme des Trois-Ormeaux,
Est une vertu décevante,
Dont l'œil bleu cause bien des maux.

Elle a de si charmantes poses !
Et puis, le dimanche au sermon,
Rose arbore des rubans roses
Et des airs de petit démon.

Les gars font cercle sur la place,
Les mains propres et bien rasés,
En attendant que Rose passe.
Rose refuse leurs baisers.

Un Don Juan, fier sous sa blouse,
Lui dit : « Viens au bois un moment,
Puis je jure que je t'épouse ! »
Mais Rose sait très bien qu'il ment.

On murmure que le vicaire
Cherche à prêcher aux Trois-Ormeaux.
Rose ne s'effarouche guère
Et rit très fort de ses grands mots.

Rose va, narguant tout le monde,
Très sage, on ne peut le nier.
C'est le temps de la neige blonde,
Il pleut des fleurs de marronnier !

Rose va, le chemin rayonne
De soleil, de parfums, de chants.
Tout sourit. Et Rose, mignonne,
Donne un sourire aux vieilles gens.

Que deviendra- t-elle ? Sans doute,
Elle est sage. Mais, que sait-on ?
Ou Rose se fera Moumoute
Ou bien deviendra Jeanneton.

Et qu'elle soit grosse fermière
Et femme de quelque lourdaud,
Ou que je la rencontre, fière,
Assise au fond de son landau,

La Phryné superbe et savante,
La mère d'un tas de marmots,
N'auront plus rien de la servante
De la ferme des Trois- Ormeaux !

PAUL MARIÉTON

1862

PAUL MARIÉTON est né à Lyon le 14 octobre 1862. Après s'être occupé des poètes et des ai listes de sa ville, il a descendu le Rhône, franchissant Valence, Avignon et Arles, et ne s'arrêtant qu'à l'embouchure du fleuve. D'un trait il a poussé jusqu'à la pointe du Midi, plus enthousiaste de la Provence que les Provençaux eux-mêmes, et le plus admirateur des hommes pour la belle poésie des Félibres. Il s'est mis à adorer ce monde-là comme s'il l'avait découvert et qu'il en eût été le Christophe Colomb.

Cependant la langue de Souvenance (1884) et de La Viole d'Amour 1886 n'a pas grand chose à voir avec le pays dont M. Mariéton s'est constitué l'ami, nous allions dire le protecteur. Pas de violence, rien d'exubérant chez le poète, lequel montre plus de délicatesse que d'ardeur et se plaît dans les tons adoucis et fus. Ce qui domine en lui, c'est un goût parfait que blesse toute crudité de mot, toute contorsion de phrase, tout geste désordonné. Au fond il appartient beaucoup plus, par les habitudes littéraires et la tendresse du sentiment, à son pays natal qu'à sa terre d'adoption. Qu'il ne s'en plaigne pas ! L'idéal lyonnais — nous ne savons quelle douceur rayonnante répandue là-bas chez les hommes et surtout chez les femmes — se marque bien sinon dans la personne, du moins dans l'œuvre poétique et même dans la prose de M. Mariéton, directeur de la Revue Félibréenne.

Les livres du poète ont été édités par A. Lemerre, qui va publier un autre volume ex ant pour titre : Hellas.

E. LEDRAIN.

CONSEIL

N e donne pas ton cœur aux roses du chemin.
Tu ne verrais pas les épines ;
Ne donne pas ton cœur aux fraîches églantines
Vers qui déjà tu tends la main ;

Garde ta liberté, passe-toi d'un sourire,
Vis plutôt tout seul, à l'écart —
On n'a point fait un pas qu'il est déjà trop tard
Et qu'on est réduit à maudire !

(Souvenance)

PLAINTE

J 'ai laissé mon cœur où sont mes amours,
Là-bas, dans la verte plaine !...
Vous qui connaissez le cours
De ces funèbres amours,
Comprenez ma peine :
J'ai laissé mon cœur là-bas dans la plaine,
Et c'est pour toujours !

(Souvenance)

LA CHANSON DES YEUX

J'AI vu tous les yeux qu'on aime en ce monde,
Tous les plus beaux yeux :
Les yeux caressants d'une tête blonde
Qui m'ouvrit les cieux ;
Puis deux grands yeux doux qui m'allaient à l'âme
Et que j'ai perdus ;
Tous les yeux aussi qu'en cherchant la femme
Nous avons tous vus :
Des yeux verts profonds, des yeux bleus limpides,
Des yeux noirs brûlants,
Et ces yeux bénis qu'on trouve timides
Et qu'on dit troublants...
Mais tous ces beaux yeux, je n'y lirai guère.
Ils sont dépassés. —
Les yeux les plus beaux qui soient sur la terre
Sont les yeux baissés !

(Souvenance)

DANS LE SILENCE

DANS le silence de la nuit
Qu'interrompt la rumeur du fleuve,
Tandis que ma pauvre âme est veuve
De ton regard qui la conduit ;

De mon cœur dépouillant les voiles,
Je viens songer à nos amours,
Invoquant, pour t'aimer toujours,
L'immobilité des étoiles.

C'est ainsi, c'est par ces aveux
Que je te suis resté le même :
Chaque soir, depuis que je t'aime,
Je viens leur confier mes vœux.

Elles ont la douceur puissante
Des êtres qui ne changent pas,
Et savent conseiller, tout bas,
Le poète amoureux qui chante ;

Et toute la sérénité
Que répand leur chaste lumière,
Laisse à jamais sous sa paupière
Un rayon d'immortalité !

(La Viole d'Amour)

PRIMAVERA

UR le versant de la montagne

S Le glacier bleuit au soleil,
Rêvant d'envahir la campagne
Au sortir de son long sommeil.

Comme une vierge adolescente,
Il hésite, dans sa candeur,
Mais la jeunesse suit sa pente,
Et le torrent sa pesanteur ;

Et le noir sapin des ravines,
La prairie où sont les oiseaux,
Ont tressailli dans leurs racines
Au premier baiser de ses eaux ;

Et j'entends déjà dans la plaine
Où son cours s'est précipité,
Comme en une rumeur lointaine,
Son premier cri de liberté...

(La Viole d'Amour)

AFFINITÉS

J 'AI ton sourire, on me l'a dit ;
Tu me l'auras donné toi-même,
Et mon visage en resplendit.
Mais comment cacher que je t'aime
Si ma lèvre a parlé, quand même
Le respect me l'eût interdit.

Les regards au fond des prunelles

Pénètrent si profondément
Qu'en un échange d'étincelles,
L'amante se lie à l'amant,
Par le mystérieux aimant
Des affinités éternelles.

Et nous absorbant sans retour,
Cette pénétration lente
Des traits qu'illumine l'amour
Les réfléchit en nous, brûlante,
Comme sur la pâleur tremblante
D'une rose, l'éclat du jour.

Et ces cœurs au même sourire,
Parmi les regards étrangers,
Se retrouvant, sans se le dire,
Comme des papillons légers,
Deux à deux, s'en vont au martyre
À travers les mêmes dangers.

Mais ce sourire humain des âmes,
Qui rapprochait nos pauvres morts,
N'a pas brûlé toutes ses flammes :
Nous pouvons unir sans remords
À L'immortalité des âmes
La résurrection des corps !...

(La Viole d'Amour)

FINALE

C EUX qui liront ces vers où palpite mon âme,
Peut-être, ayant jugé que je suis un enfant
De m'être consumé pour l'amour d'une femme,
M'en voudront de toujours chanter le même chant.

Espoir, soupir, amour, c'est là toute ma lyre,
Et j'ai bien peu de mots pour la faire vibrer ;
Mais quand on n'a qu'une âme où verser son délire,
Faut-il donc plusieurs voix pour le faire pleurer ?...

Non ! non ! je ne suis pas ce qu'on nomme un poète,
Je n'ai jamais chanté que pour bercer mon cœur ;
Doux sont mes tristes vers, résignés sans tempête
Et dédaigneux du monde au sourire moqueur.

— Mes pauvres vers d'amour, je vous hais, je vous aime !
Je vous hais pour le mal qui vous donna le jour,
Je vous aime encor plus pour le repos suprême
Que je ne dois qu'à vous, mes pauvres vers d'amour !

(La Viole d'Amour)

RENCONTRE SUR L'ACROPOLE

J E ne savais pas qu'elle lue princesse,
Et sa jeune grâce emplissait mon cœur.
Un passant me dit son prénom d'Altesse
Et sur le chemin s'arrêta songeur.

De quels sentiments de fierté soumise
Les rois font rêver notre vanité...

Mais cette enfant-là, sous sa robe grise,
Ignorait tout d'elle et de sa beauté.

Dans leur Acropole où survit l'Histoire
Elle allait prier les dieux un moment ;
Du haut d'un rempart, près de la Victoire,
Je la regardais monter lentement.

Quand elle apparut, fraîche et souriante
Parmi les débris des temples croulants,
Elle éblouit tout, cette fleur vivante
Et plus blanche encor que les marbres blancs.

Mais les vieux gardiens du rocher d'Athène,
La main vers le front, l'attendaient ici...
Tandis que là-bas, sur la mer lointaine,
Le soleil couchant saluait aussi.

(Hellas)

HÉGHÉSO

DANS le champ de la paix, au cœur du Céramique,
Parmi le peuple froid des rudes chapiteaux
Et les suavités du marbre pentélique,
Où tant de souvenirs dorment sous les tombeaux ;

Une stèle pudique, entre les columelles
Qui dressent alentour leurs fûts gris et penchés,
Monument d'une vierge où les adieux fidèles
S'étaient plus longuement de douleur attachés ;

Un chef-d'œuvre ingénu dans son touchant symbole,
Retenait mes regards jusqu'au ravissement,
Quand j'aperçus à l'ombre, au pied d'une herbe folle,
Et blanc comme la pierre, un débris d'ossement.

C'était le crâne ouvert d'une enfant presque femme,
Où sans doute jadis avait rêvé d'amour
La jeune fille morte à la fleur de son âme,
Qui depuis deux mille ans n'avait pas vu le jour.

Je m'approchai du marbre à la fine architrave,
Et je lus : « Héghéso, fille de Proxénus... »
Sans regret des bijoux qu'étalait son esclave,
Morte, n'ayant pas fait son offrande à Vénus !...

Pour avoir vainement fouillé son coin de terre,
Dans l'espoir de ravir ses derniers ornements,
On avait dérangé ce repos solitaire,
Et la tête gisait parmi les ossements...

Je la pris dans mes mains, cette frêle relique,
Et, doucement ému par ces tristes retours,
Je lui mis un baiser tendre et mélancolique,
Celui du fiancé qu'elle attendra toujours.

(Hellas)

ÉMILE PEYREFORT

1862

É MILE PEYREFORT *est né à Nantes en 1862. Ça été une bien précoce vocation que la sienne. À peine fut-il en état de tenir la plume, qu'il était déjà poète*

M. Peyrefort est, avant tout, soucieux de la forme, cherchant les belles rimes, fuyant toute expression usée. Mais son horreur du banal ne va pas jusqu'à lui faire adopter les mots bizarres, les locutions obscures. Il offre précisément dans ses vers un bel exemple aux jeunes lettres, lesquels peuvent parfaitement, comme lui, allier la haine du convenu avec le respect de la langue française et de la clarté. M. Peyrefort se rattache à M. Leconte de Lisle par M. José-Maria de Heredia. Il a toutefois moins de somptuosité que ce dernier, mais plus d'âpreté peut-être et parfois une teinte de mélancolie.

Un volume de poésies de M. Peyrefort, *La Vision*, a été publié, en 1887, chez M. Lemerre.

A. L.

LA DOULEUR DES CHOSES

E tas des ronces se hérissé

L En ce soir morne et douloureux.
S'entr'ouvrant là-bas, de grands creux
Ont un aspect de cicatrice.

Sur les fossés, au ras des trous,
Tournent les feuilles jaunissantes ;
On croirait voir le long des sentes
Un dernier vol de moineaux roux.

D'émouvantes mélancolies
Plissent la face des étangs,
Où semble flotter par instants
L'âme des rieurs ensevelies.

Du bois plein de vagues terreurs
Montent des formes affligées,
Et des larmes se sont figées
Tout au bout des saules pleureurs.

LE FAUCHEUR

L E cou musclé, saillant de sa chemise ouverte,
Le faucheur fait siffler sa faux, et, se dressant,
Affûte d'un coup sec le fer rude et grinçant
Où la sève des blés roule une larme verte.

Depuis que les grands coqs ont sonné le réveil,
Au milieu des épis pleins d'un bruit de cigales,
Le geste large, avec des cadences égales,
Il s'avance pieds nus et la tête au soleil.

Voici le soir. Il est maintenant hors d'haleine,
Et s'essuyant le front au revers de son bras,
Sur le sol crevassé que piquent les blés ras,
Lent et morne, il s'assied en regardant la plaine.

Enfin sa tâche est faite. En croulant, la moisson
A tracé sur la terre un lumineux sillage ;
Bientôt il reprendra le chemin du village,
Marquant son pas moins lourd d'une allègre chanson.

Mais aussi que d'etlorts, que d'heures douloureuses !
Pour ce peu de froment quels travaux sont les siens !
Et le noir souvenir de tous ses maux anciens
Voile l'orgueil éclos en ses paupières creuses.

Il revit les matins éternellement longs
Que l'automne engourdir sous une brume froide,
Tandis que ses chevaux tirent, la tête roide,
L'essieu qui grince et bute au tournant des sillons.

Vient l'hiver. Oh ! les sourds fracas de la tourmente
Qui font crisper les poings et font serrer les dents,
Alors qu'à l'horizon grincent les bois stridents,
Et que par les vallons neigeux le grain fermente !

Fuis ce sont des défis, des luttes, des combats,
Sous l'orage, à travers le mistral qui vous broie,
Des combats où, pareils à des oiseaux de proie,
D'épais nuages noirs rôdent par les cieux bas.

Et ce sont les ardeurs blêmes des canicules
Dont le souffle embrasé brûle l'azur flétri.
Et, dans un lourd silence assoupissant tout cri,
Les labeurs sans repos des jours sans crépuscule.

Mais qu'importent les maux soufferts : sur les hauteurs
Ainsi qu'un lever d'astre apparaissent les meules ;

Il croit ouïr déjà la chanson des aïeules
Se mêler aux fléaux rythmiques des batteurs.

Et consolé, voyant que l'occident rougeoit,
Il se lève, et, joyeux, contemple au bord du champ
Les moissonneurs lointains qui, dans l'or du couchant,
Semblent danser autour d'un vaste feu de joie.

L'INCENDIE DU CIEL

L E soleil qui s'effondre à l'horizon obscur
D'un crépitement bref vient d'embraser l'azur :
Et l'ouragan, fouettant les flammes dans l'espace,
Comme une chevauchée épouvantable, passe.
Tout flambe, et des vallons, des fleuves et des bois,
S'élève une clameur de foules aux abois ;
Puis le rêve se perd en des flots de fumée.
La tenture du ciel, entière, est consumée,
Et semble un velours noir où vibreraient encor
La suprême lueur des étincelles d'or.

LA MÈRE CONSOLATRICE

C 'EST quand râlent nos cœurs sous un poids étouffant,
Que nous venons à toi, Nature, toi, la mère !

À ton aspect se fond notre douleur d'enfant ;
La vie auprès de toi nous semble moins amère.

La brise dans les bois aux effluves berceurs
Épand comme un bon vin sa caresse endormante,
Et les champs fraternels ont d'austères douceurs
Pour tout infortuné qui souffre et se lamente.

L'espoir renaît en nous à voir ton ciel si pur.
Au fond de nos regards que la tristesse voile,
Le rire éparpille du soleil dans L'azur
Ainsi qu'aux jours anciens fait jaillir une étoile.

Et tu mets ta honte divine sur nos fronts,
À nous les amoureux de tes voix cadencées,
Nous qui savons comprendre et nous qui déchiffrons
Les lèvres de la rose et les yeux des pensées.

L'IDOLE

JE voudrais t'ériger un temple grandiose
En des vers incrustés d'or et de diamant.
Parmi les rieurs de pourpre et sur l'autel fumant
Tu surgirais ainsi que d'une apothéose.

Immobile, l'œil droit, le front haut, dans la pose
De la toute-puissance et du commandement,
Tu croiserais tes mains hiératiquement,
Comme deux blancs ibis qui joignent leur bec rose.

En vain s'entasseraient les ans et les revers,

Sur la virginité du nouvel univers
Tu trônerais toujours sans conteste et sans trêve.

Et les hommes d'alors admirant ta beauté
Demanderaient au ciel, d'un regard attristé,
Quelle race de dieux t'entrevit même en rêve.

ABEL HERMANT

1862

A BEL HERMANT, né à Paris le 3 février 1862 , fit ses études au lycée Condorcet et fut reçu le premier à l'École Normale. Il n'y resta qu'une année et donna sa démission pour se consacrer exclusivement à la littérature. À vingt et un ans il publia ses premiers vers, *Les Mépris* (1883). Les courts poèmes dont se compose ce volume ont un charme particulier et tout moderne. D'une facture simple mais non exempte des recherches de style qui caractérisent l'artiste, ils disent excellemment les doutes et les tristesses du penseur dont l'esprit s'est aiguisé au scepticisme du siècle qui s'éteint. Et cependant la foi reste toujours vivace au cœur du poète.

M. Abel Hermant a écrit en prose plusieurs romans qui ont eu du succès, notamment *Le Cavalier Miserey*.

Ses poésies ont été éditées par P. Ollendorff.

A. L.

L'ÉTOILE

JE suis le Chaldéen par l'Étoile conduit
Vers un but inconnu que moi-même j'ignore.

Quelle main alluma cet astre dans ma nuit ?
Quel spectacle à mes yeux révélera l'Aurore ?

N'importe. — Dans la nuit je vais. La nudité
Du jour blessait mes yeux. L'ombre chaste est un voile.
Ce flambeau, qu'il m'égare ou me guide, est clarté :
L'Astre, même trompeur, est toujours une étoile.

Trouverai-je en sa crèche, ainsi que dans un nid,
Un enfant ? Me mettrai-je à genoux ? Que m'importe !
J'ai recueilli la myrrhe et le baume bénit :
Je respire en marchant les parfums que je porte.

MISSES

B LONDES filles du Nord qui songez sur les grèves,
Les crépuscules frais me font penser à vous ;
Et vous éclairez l'horizon de mes rêves,
Lis éclatants, voilés par des brouillards jaloux.

Car vous seules, ô mes délicates hermines,
Vous offrez à mon cœur attentif et charmé,
Cygnes environnés d'un flot de mousselines,
Un parfum d'idéal encore inexprimé.

Non, vous êtes plutôt les mouettes sauvages
Qui glissent sur les flots en leurs vols cadencés,
Amantes des ciels gris d'argent, et des rivages
Qu'un soleil trop ardent n'a jamais caressés.

Vous avez conservé votre pudeur native ;

Vous ressemblez au fruit que nul n'a défloré.
Votre jeunesse est pure, et votre âme naïve
pressent même pas le mal inexploré.

Vos chastes vêtements sont blancs comme vos âmes,
Et cachent aux regards sous leurs replis discrets
Si vous êtes encor des enfants ou des femmes :
Votre corps ne dira qu'une fois ses secrets.

Vous m'inspirez parfois, femmes, un rêve étrange
Qui repose mon cœur fatigué par l'ennui :
L'une de vous s'assied près de moi comme un ange ;
La plage a disparu, le vaisseau s'est enfui.

Ce n'est pas, douce enfant, une nef chimérique
Dont le gouvernail d'or fend des flots satinés :
C'est un yacht élancé, dont le sombre Atlantique
Berce les matelots rudes et basanés.

Il est fait tout entier de sapins de Norwège.
Dans les chantiers de Douvre une vieille a cousu
Les voiles, qui n'ont point la blancheur de la neige,
Dont le goudron parfume et rougit le tissu ;

Puissant parfum, plus cher aux âmes vagabondes
Que la fade verveine ou que le lourd benjoin !
À peine creusons-nous, enfant, les mers profondes.
Où fuyons-nous ? Toujours plus loin ! Toujours plus loin !

Vous êtes près de moi, matin et soir, assise ;
Nous écoutons vibrer les cordages tendus,
Nous regardons les flots et nous humons la brise,
Et nous laissons errer nos pensers confondus...

Mais comme j'ai parfois des humeurs casanières,
Nous habitons l'hiver un cottage charmant,
Maison blanche, avec des pelouses régulières

Où des jets d'eau bavards jasant confusément.

Etlorsque nous sortons dans nos chaudes voitures,
Les acacias du Bois étant nus et neigeux,
Vous avez, en croisant vos bras sous les fourrures,
De gracieux frissons et des rires frileux.

LIED DES RUBANS JAUNES

Ô mes chères beautés Anglaises, combien j'aime
Ce caprice d'orner votre teint rose et blanc
De rubans satinés d'un jaune étincelant,
Et doux comme le lait qu'une fermière écrème !

Pour que leurs reflets crus ne vous éclipsent pas,
Il faut que vous soyez adorablement fraîches,
Et que le velouté qui fleurit sur les pêches
Fleurisse la blancheur si pure de vos bras,

Madones aux colliers d'ambre, d'or et d'opales,
Pour auréole ayant sur vos longs cheveux roux
De fantasques Rembrandts, d'étranges Gainsboroughs
Tout en peluche, avec des roses-thé fort pâles.

VICTOR PITTIE

1862

VICTOR-FRANCIS PITTIE, né à Calais le 27 juin 1862, est le fils du général Francis Pittie qui fut le délicat poète du Roman de la Vingtième Année et de À travers la Vie, le même qui figure en cette anthologie. Par son origine, Victor Pittie devait prendre de bonne heure le goût des lettres et même s'y attacher exclusivement. Très jeune, il collabora au Monde poétique, à la Jeune France, à l'Artiste et à d'autres Revues où la poésie tient encore une grande place . En 1887, il publia un volume intitulé : Les Jeunes Chansons, lequel contient des poèmes pleins d'une grâce franchement juvénile comme celle des vierges de seize ans, et d'un parfum de tendresse naissante pareil à celui des fleurs nouvelles au printemps.

Les Jeunes Chansons ont été éditées par A. Lemerre.

RODOLPHE DARZENS.

INCERTITUDE

QUELQU'UN m'a dit que j'étais né
D'une sainte et double caresse,
D'un baiser donné dans l'ivresse
Sous le grand ciel illuminé.

Un autre m'a dit que la terre
Avait reçu mon âme en fleur
À travers ce cri de douleur
Qui fait des berceaux un mystère...

Et depuis, je n'ai jamais su
Si mon destin dépend encore
Ou du cri qui l'a fait éclore,
Ou du baiser qui l'a conçu !

LE SABLIER

TON cœur est un sablier fin,
Un joli bijou d'étagère
Où l'amour, en poudre légère,
Paraît couler, couler sans fin.

Mais non, ta tendresse est pesée !
L'amant que ton cœur préférerait
De ta mémoire disparaît
Dès que la poudre est épuisée.

Et pour le remplacer, ta main
N'a qu'à retourner sur sa base
Ton petit cœur, ce double vase,
Où coulera jusqu'à demain,

Dans une chute insaisissable,
L'amour que tu mesureras
À celui que tu choisiras,

Belle oublieuse au cœur de sable !

CHOSES RÊVÉES

JE rêve une maison blanche, au fond des bois verts,
Une maison très calme, et gaie, — un peu rustique,
Où l'on serait heureux à la manière antique.

Tout autour, des buissons, mais des buissons couverts
De fleurs, et, près de là, suivant gaiement la pente,
Une source d'eau vive et claire qui serpente.

Au seuil, un chêne épais, un beau chêne vêtu
De majesté sereine et de calme vertu,
Où l'on ferait des vers au rythme lent des branches.

Car l'on ferait des vers ! Et même, ils seraient beaux.
Ils ne sentiraient pas le spleen et les tombeaux,
Et les ailes du rêve y seraient toutes blanches...

Des livres, mais très peu : livres simples et forts
Écrits avec le cœur et qu'on lit sans efforts,
Et qu'on aime, et qui sont un peu de la famille.

Et puis, c'est tout. Mais non, quelques amis encor :
Le soir, on les aurait, dans le joli décor
Que ferait le soleil couchant dans la charmille.

Et puis... Mais que disais-je ? Il y faudrait surtout,
Il y faudrait d'abord, jeune et parfumant tout,
Cette femme qu'on rêve aux châteaux en Espagne ;

Oui, quelque chaste épouse — un peu simple — aux doux yeux,
Et qui vous donnerait, faisant le nid joyeux,
De petits paysans pour peupler la campagne !

LE SACHET

TELLE qu'un sachet parfumé
Dont on embaume une guipure,
Ô toi si douce, ô toi si pure,
Ô toi qui ne m'as pas aimé...

J'ai gardé l'odeur d'innocence
Qui m'avait plu dans ta beauté
Et recueilli ta chasteté
Comme une fine et rare essence.

Et je m'en suis tout imprégné !
J'en ai mis dans toute ma vie !
Du jour même où je l'ai ravie
Je m'y suis à plein cœur baigné.

Maintenant mon âme est sauvée.
Vienne le temps, même l'oubli,
Un parfum, jamais affaibli,
Grâce à toi, l'aura préservée.

Et si j'en aime une autre un jour,
Mon cœur s'ouvrira devant elle
Odorant comme une dentelle
Où dormait un sachet d'amour...

JULES BOISSIÈRE

1862

JULES BOISSIÈRE, né en Provence le 17 avril 1863, a déjà publié deux volumes de vers. Ses premières poésies, parues en 1883 et intitulées : *Devant l'Enigme*, se distinguent par l'originalité de l'idée et la vigueur de l'expression. Les qualités du jeune poète ont pris plus de netteté et de force dans *Provensa !* qui est le nom de la petite patrie tant aimée de l'auteur. Ce livre, publié en 1887, contient de nombreux vers larges et puissants, pleins des grondements de la forêt et de la mer, pleins aussi des fortes senteurs des sapins et des algues.

Les œuvres poétiques de Jules Boissière sont éditées par A. Lemerre.

AUGUSTE FOURÈS.

L'ÂIEUL

LES petits enfants et l'âieul
— Un bon homme ridé qui tremble —
Sont allés, babillant ensemble,
Jouer à l'ombre du tilleul.

Les petits content au grand-père,

Qui béatement leur sourit,
Comment Le prince Aimé surprit
Le géant Troll en son repaire.

Ils guettent sur le liseron
La sauterelle aux vertes ailes,
Et font la chasse aux demoiselles
Comme à vingt ans ils la feront.

Ils babillent à perdre haleine ;
Ils courent, blonds échevelés,
Dans les seigles et dans les blés,
— Si nains qu'on les y voit à peine.

Et puis, pensant au vieil ami,
Ils reviennent, tout gais, tout roses,
Sournoisement verser des roses
Sur l'aïeul qui s'est endormi.

(Devant l'Énigme)

L'AIR DU CIEL

L'AIR pur du mois d'avril est un doux vêtement
Qui sur nos membres las s'enroule et se promène ;
Léger comme la soie et chaud comme la laine,
Enveloppe céleste où l'on rêve en dormant,
L'air pur du mois d'avril est un doux vêtement.

L'air sur nos membres las s'enroule et se promène ;

Et puis il nous imprègne et circule dans nous ;
Il fait tes yeux plus clairs et tes désirs plus fous ;
— Mais tandis qu’il devient ta vie et ton haleine,
L’air sur mes membres las s’enroule et se promène.

L’air du ciel nous imprègne et circule dans nous.
Il met dans le cerveau l’esprit en équilibre ;
Et quand il est passé, son souffle large et libre
Laisse la joie au cœur et la force aux genoux :
L’air du ciel nous imprègne et circule dans nous.

L’air met dans le cerveau l’esprit en équilibre.
Inspirateur des chants joyeux et des beaux vers,
C’est lui qui donne une âme à l’immense univers,
Sans lui lyre muette où nul souffle ne vibre.
Il met dans le cerveau l’esprit en équilibre.

Inspirateur des chants joyeux et des grands vers,
C’est lui qui nous donna l’amour de l’aventure,
Et qui nous conduira vers la terre future
Où s’en vont les oiseaux qui craignent les hivers
Meurtriers des refrains joyeux et des grands vers.

L’air pur nous mit au cœur l’amour de l’aventure ;
L’air pur t’emportera, bienheureux exilé,
Très loin, sur un cheval d’Afrique, échevelé,
Ouvrant pour respirer ta robe et ta ceinture,
Car il nous mit au cœur l’amour de l’aventure.

L’air pur du mois d’avril est un doux vêtement
Qui sur nos membres las s’enroule et se promène ;
Léger comme la soie et chaud comme la laine,
Enveloppe céleste où l’on rêve en dormant,
L’air pur du mois d’avril est un doux vêtement.

(Provensa !)

À LA CHARRUE

T ANDIS que les amants, ces chanteurs de romance,
Vont par couples le long du sentier déjà vert,
Avec mes serviteurs je jette la semence
Dans le sillon fumant que nos bœufs onc ouvert.

Des coins les plus cachés sous le nouveau feuillage
J'entends, chaque matin, monter de fraîches voix :
Alors il me souvient des filles de village
Qu'au temps de mes amours je suivais par les bois.

Quand la nuit tombe avec des lenteurs amoureuses
Et que nous revenons, piquant nos bœufs lassés,
Je rêve, au souvenir des nuits aventureuses,
Mes rêves de jeune homme encore inexaucés.

Mais si le chaud sillon s'ouvre sous nos charrues,
Quand le soc étincelle entre nos doigts calleux,
Ces rêves à la fois ainsi qu'un vol de grues
Essaiment follement aux pays fabuleux.

Soleil ! nous oublions les chanteurs de romance,
Nous n'aimons que nos bœufs, nos bœufs graves et doux
Et pour l'été futur nous jetons la semence
Que tu féconderas sous ton baiser d'époux.

(Provensa !)

MAURICE VAUCAIRE

1863

M AURICE VAUCAIRE est né à Versailles en 1863. Il a donné son premier volume de vers, *Arc-en-Ciel*, en 1885, et, les deux années suivantes : *Effets de Théâtre* et *Parcs et Boudoirs*. La caractéristique du poète se dégage fort nettement de ces volumes qu'animent un rythme nerveux et un coloris personnel. Ses vers impressionnent par ce sentiment philosophique et cette mélancolie latente qui sont l'essence des œuvres modernistes.

Les œuvres poétiques de Maurice Vaucaire ont été publiées par A. Lemerre.

A. L.

PAYSANNERIE

À pas lourds, six bœufs roux tiraient tranquillement
Notre char plein de foin coupés la veille même ;
Sur eux, petite muse odorante que j'aime,
Originale alors tu te hissas gaîment !

Et puissamment plaintif un âpre meuglement
Montait, rendait plus doux ce rustique poème

Au loin se déchirait un grand nuage blême ;
Nous étions étendus et rêvions longuement.

Et les herbes avaient une odeur irritante,
Ta robe s'étalait sur elles, éclatante.
Ta lèvre était plus rouge, et plus gris tes grands yeux ;

L'air humide mordait notre peau rafraîchie ;
Et nous sommes rentrés à la ferme blanchie,
Tout heureux de nous être aimés si près des cieux.

(Arc-en-Ciel)

RÉPÉTITION

UN simple bec de gaz qui descend sur la scène ;
Pas de décors : la triste et grise nudité
Des vieux murs, des portants, droits, de chaque côté.
Un acteur gesticule, et crie, et se démène.

La salle du théâtre est dans l'obscurité ;
Il fait grand jour dehors, et le soleil sans gêne,
Par les vitres d'en haut se laissant voir à peine,
A l'air d'un curieux qu'on n'a pas invité.

Aux fauteuils, des gens qui, d'une seule parole,
Interrompent l'acteur au beau milieu du rôle :
Et c'est le directeur assisté des auteurs ;

Endroit mystérieux, secret, suspect et louche,
Nul bruit extérieur, pas un souffle de mouche ;

On dirait que ces gens sont des conspirateurs.

(Effets de Théâtre)

EFFET DE BOUILLARD

L E brouillard, comme un encensoir,
Sur les plaines jette, le soir,
Ses masses de vapeur épaisse ;
De loin cela forme une espèce
D'étang triste et mystérieux :
Un étang ayant chu des cieux.

Et d'une manière imprévue,
Immédiate, cet étang-là
À nos yeux surpris s'étala,
S'agrandit à perte de vue.

L'étang devint lac, un lac gris
Baignant les arbres rabougris
Qui limitaient ses rives mornes
Près des prêles et des roseaux ;
Puis le vent souffla sur les eaux,
Et le lac gris n'eut plus de bornes.

Et le brouillard se fit plus clair,
Et le lac morbide, insalubre,
Devint la mer, la mer lugubre,
Et le lac irris devint la mer!

Mais la mer à la fin du monde,

Non plus volage ou vagabonde,
Phosphorescente ou chantonnant ;
Mais la mer gavée et gonflée
De la colossale mêlée
Des débris du vieux continent !

(Parcs et Boudoirs)

CHAISE À PORTEURS

MONTANT à sa chaise à porteurs,
La Marquise, en robe de moire,
A l'air d'entrer dans une armoire
Pour échapper aux séducteurs :
Ces Amours qui voltigent, roses,
À droite, à gauche, en haut, partout,
Qu'elle soit couchée ou debout,
En lui chuchotant mille choses.

Montant à sa chaise à porteurs
Dont les vitres sont blasonnées
Et de jolis cuivres ornées,
La Marquise, avec des pudeurs
De jeune naïade surprise,
Leste, se hâte de s'asseoir
Dans un flot de peluche grise ;
Le roi daigne dire : « À ce soir ! »

Et les deux bons vieux domestiques
Aux mollets maigres et nerveux
Portent l'objet de tant de vœux

Comme on porterait des reliques.

(Parcs et Boudoirs)

JEAN AJALBERT

1863

J EAN AJALBERT est né en 1863 à Levallois-Perret (Seine). Ses premiers vers lui ont été inspirés par le spectacle continu des bords pelés de la Seine à Asnières, des terrains vagues de Clichy-la-Garenne et des environs. Dans son premier volume, *Sur le Vif*, il s'appliquait à réaliser en poésie ce que Raffaelli a réalisé en peinture, et le regretté Robert Caze, dans une préface qu'il mit à ce livre, constatait, « de la première à la dernière page du manuscrit, l'impressionisme, la chose vécue, vue, observée, immédiatement fixée sur le papier. »

Les *Paysages de Femmes* et *Sur les Talus* révèlent plus complètement la personnalité d'Ajalbert. Dans les *Paysages*, il n'éprouve plus autant le besoin réaliste de préciser, il range ses courtes pièces de vers comme des pensées qu'il extrairait de *Mémoires intellectuels secrets*. Dans ce poème de six cents vers : *Sur les Talus*, son observation est davantage aiguisée encore, et l'harmonie poétique est neuve et curieuse. Expert dans le jeu des rimes et des rythmes, il se soucie par-dessus tout de subtile psychologie. Il évoque des paysages faits de tons atténués et d'échos troublants. Il est gouailleur et mélancolique. Il sait formuler d'une voix légère les axiomes et les contradictions de la fine diplomatie de l'amour.

Les poésies d'Ajalbert ont été éditées par Tresse et Stock et par L. Vanier.

GUSTAVE GEFFROY.

LES CHEMINÉES

PENSIVES — sur les toits comme des Sphinx penchées —
Profilant dans le ciel leurs noires ossatures —
Elles dévoilent les choses les mieux cachées.

Elles geignent — tremblant ainsi que les mâtures
D'un navire qui vogue au hasard de l'orage —
Avec leurs longs tuyaux, plantés sur les toitures.

Par les sombres minuits, plus d'une fait naufrage
Sous la bourrasque — et va se perdre dans la rue,
Quand siffle la tempête et que le vent fait rage.

Et lorsque en blancs flocons la neige tombe drue —
Seules, émergeant des couches, les Cheminées
Esquissent leurs tuyaux dans la lumière crue.

Elles passent, alors, d'hivernales journées,
Secouant dans les airs leurs panaches splendides,
Au-dessus des maisons du froid abandonnées.

Mais, sur les toits plus bas, leurs spirales morbides
Font craindre un foyer triste, où sanglotent les mères,
Devant les doux berceaux, qui demain seront vides.

Ainsi, j'apprends où sont les souffrances amères,
En regardant au ciel s'envoler les fumées
Que disperse le vent, gloires, bonheurs... Chimères !

Et je vois, par les toits, dans les maisons fermées.

(Sur le Vif)

GENNEVILLIERS

C'EST ici que Paris déverse ses eaux sales...

Il semble que la boue a déteint sur les cieux,
Et les nuages font des flaques colossales,
Comme sur la route où s'embourbent les essieux
Des tombereaux, chargés de moellons et de briques.

Le soleil s'est lassé d'éclairer ce ciel, gris
De la fumée opaque aux faîtes des fabriques,
Qui bornent l'horizon du côté de Paris.

Vers Argenteuil, pays des moulins minuscules,
S'étagent des carrés de maigres échalas
Condamnés, sous le poids d'éternels crépuscules,
À fournir les marchés d'acides chasselas.

Les récoltes ont là d'impossibles genèses ;
Les paysans y sont plutôt des égoutiers,
Arrachant, par l'engrais, des légumes obèses
D'un sol à qui la Lune a caché ses quartiers,
Et pour qui le Soleil n'a pas eu de lumière.

Sur les maisons, des toits de tuiles « vermillon... »

C'est la campagne, mais sans chaume et sans chaumière,
Sans la moindre alouette ou le moindre grillon.

Une chèvre — au piquet — broute l'herbe râpée ;
Des vieilles meurt-de-faim cherchent des pissenlits ;

Des gamines — pas plus hautes qu'une poupée —
Dans les meules de paille humide ont fait leurs lits
Auprès de leurs amants de dix ans, dont les hottes
Sont pleines de « mouron pour les petits oiseaux. »

Là, des feuilles de choux, des fanes de carottes
Jaunissent sur le bord d'un champ ; quelques roseaux
Sa lamentent aux vents, parmi les eaux croupies,
Tandis que, sous le ciel, qui semble de la chair,
Où les nuages bas appliquent des charpies,

Chaque arbre a l'air d'un long balai, debout, dans l'air.

(Sur le Vif)

** *

I L était une fois, ô gué,
Un cœur si neuf, ô gué, ma mie,
Qu'il n'avait jamais navigué
Jamais navigué de sa vie.

Le cœur craignait de chavirer,
Mais la mer se faisait si belle,
Qu'il ne sut pas lui résister,
Et vogue, vogue la nacelle.

Le cœur, essuyant son chagrin,
S'embarqua, jeune d'espérance ;
Et, seul, Dieu sait ce qu'il advint

De ce pauvre cœur en partance...

Il était une fois, ô gué,
Un cœur si neuf, ô gué, ma mie,
Qu'il n'avait jamais navigué,
Jamais navigué de sa vie.

(Paysages de Femmes)

** *

C'EST la Vanité du Demain,
L'effritement de la Matière :
Deux mains qui se « serrent la main »
Sur un marbre du cimetière.

Qui dira le tertre glacé,
Sous lequel dort votre âme blanche,
Et si l'œil cher d'un fiancé
Suivit votre cercueil de planche,

Vierge fatale, dont la mort
Plongea le secret dans la terre,
Vous dont la main étreint si fort
Une main close de mystère ?

C'est la Vanité du Demain,
L'effritement de la Matière :
Deux mains qui se « serrent la main »
Sur un marbre du cimetière...

(Paysages de Femmes)

MARCEL COLLIÈRE

1863

MARCEL COLLIÈRE né à Paris le 10 février 1863, n'a publié qu'un petit recueil de vers sous le titre de : *La Mort de l'Espoir* (1888). Mais les poèmes dont il est l'auteur ont révélé en lui un lyrique plein et originalité et un fin ciseleur de rimes. Aussi mérite-il de figurer dans cette anthologie, pour la puissance des expressions comme pour les qualités de rythme et de coloris, qui semblent devoir lui assigner une belle place parmi les poètes contemporains.

La Mort de l'Espoir a été éditée par Alcan-Lévy.

RODOLPHE DARZENS.

LASCIATE OGNI SPERANZA

LORSQUE au fond du dernier et du plus morne cercle
Le Dante contempla l'éternel Foudroyé,
Que le vivant enfer, pesant comme un couvercle,
Murait dans les débris de son rêve broyé,

Il crut avoir touché le fond de l'épouvante,

Et sentit chanceler la haine du maudit,
Qu'ébranlait dans son cœur la pitié décevante :
Or, son trouble muet, Lucifer l'entendit.

Il tint le voyageur fasciné par la crainte
De ses fulgurants yeux incapables de pleurs :
« Hôte errant de l'enfer, garde pour toi ta plainte,
Homme, ne gémis pas sur mes calmes douleurs.

Les damnés ont compté les anneaux de leurs chaînes ;
Si noir que soit le port, ils y sont arrivés ;
Leurs fardeaux ne seront, dans l'ombre des géhennes,
Jamais diminués et jamais aggravés.

Nous ne connaissons plus le mirage du rêve,
Ni pour sortir un jour de l'enfer primitif
La porte du mensonge ouverte sur la grève,
Et nous avons l'orgueil d'un deuil définitif.

Nous ignorons surtout celui qui vous adule,
L'adversaire enjôleur dont le verbe ennemi
Trompe depuis toujours votre désir crédule,
Et que vous réveillez quand il est endormi.

Affranchis des pensers menteurs de délivrance,
Et forts de la sentence écrite à notre seuil,
Nous avons rejeté l'horreur de l'espérance,
Fille du deuil passé, mère du futur deuil.

À force de crier vers le ciel implacable,
De croire au flot sauveur du fleuve baptismal,
Adorateur naïf du destin qui l'accable,
Le genre humain devient coupable de son mal.

Toi dont les yeux ont vu les peines éternelles,
Homme, va-t'en d'ici. Retourne sur tes pas,
Et si tu fais aux tiens, l'horreur dans les prunelles,

Le récit des tourments d'enfer, ne nous plains pas.

Votre misère est plus intime et plus profonde :
Car, innocents d'espoir, de prière ou de vœu,
Dans le crime immuable et surhumain du monde.
Les damnés ne sont pas les complices de Dieu ! »

LA TRÊVE

L E jour gris de chagrins, de larmes et d'ennui,
Le jour interminable où l'âme se morfond,
Le jour brûle le sang des hommes, et la nuit
Est un puits d'épouvante avec l'horreur au fond.

Mais voici que, mêlée au rose des nuées,
La mer calmée éteint ses heurts et ses secousses,
Les brutales couleurs fondent atténuées
Et baignent l'horizon de lumières plus douces.

La vieille hostilité de la terre et du ciel
Dans un rêve de paix s'égare et s'affaiblit,
L'esprit malin de la nature, moins cruel,
Laisse tomber sur l'homme un pardon fait d'oubli.

On sent fléchir la haine et sombrer les colères
Dans la poussière blonde où s'endorment les dunes,
Dans le deuil amical des ciels crépusculaires
Où les soleils mourants ont des douceurs de lunes.

Vous vous laissez leurrer aux trêves d'un instant,
Frères jamais guéris du rêve d'être heureux,

Et l'Éden retrouvé du mensonge inconstant
Vous tend le fruit d'espoir perfide et savoureux.

Et c'est durant cette heure exquise et passagère,
Qu'en la brève langueur des choses apaisées,
Vous attendez venir la divine Étrangère
Qui doit renouveler vos cœurs et vos pensées.

PAYSAGE INTIME

MON âme est un trou noir où jadis des étoiles
Jetaient l'or fugitif de leur rayonnement,
Mon âme était pareille à ces illustres toiles
Où le soleil transperce un sombre ciel flamand.

Comme à la fin d'un bal expirent les bougies
Pleurant leurs pleurs de cire aux approches du jour,
Sous l'envahissement des ombres élargies,
Les clartés de mon âme ont sombré tour à tour.

L'obscurité s'étale et la nuit se balance,
Et rien ne grouille plus au fond du trou béant,
Rien ne fait deviner qu'au travers du silence
Persiste et veille un regret vague du néant.

LOUIS MARSOLLEAU

1864

L OUIS MARSOLLEAU est né à Brest le 21 juin 1864. En 1886, il a publié son premier volume de vers : *Les Baisers perdus*. Nature étrange où les dons les plus divers se mêlent et se confondent. M. Marsolleau nous apparaît comme un voluptueux et un sentimental. La chair et l'âme se font entendre à la fois dans son livre très personnel et où le poète s'est mis lui-même tout entier sans arrière-pensée, avec la sincérité de sa jeunesse. À côté des images ardentes et de la folie d'amour, on rencontre des délicatesses qui vont presque jusqu'au madrigal ou à la mièvrerie la plus raffinée. Avec des mots ingénieux M. Marsolleau sait rendre les situations les plus osées et les passions les plus hardies.

Dans son prochain volume, *L'Amour de la Vie*, le poète montrera toutes les qualités du début, mais avec quelque chose de plus intime peut-être et de plus mélancolique. Ce qui distingue cet artiste si fin, c'est qu'il ne songe jamais à prendre la plume pour aligner des mots et faire sonner des rimes, mais pour rendre les sentiments et les sensations dont il est tourmenté. Ses vers sont essentiellement vivants et tout pleins de lui-même, ce qui ne les empêche pas d'appartenir à l'art le plus habile.

L'œuvre poétique de M. Marsolleau paraît chez A. Lemerre.

E. LEDRAIN.

L'HOMME trompe, et la femme ment.
L'enfant dissimule ; le maître
Est féroce, et l'esclave est traître.
La bête est lâche, simplement.

La fleur est souvent vénéneuse ;
La pierre est un outil de mort ;
La griffe écorche, la dent mord,
La brise est une empoisonneuse.

Tout être se traîne, méchant,
Parmi de plus méchants encore.
Que font ces choses à l'aurore
Et qu'importe au soleil couchant !

OPHÉLIE

OPHÉLIE, avec des fleurs, bercée au flot,
S'en va, très pâle et trépassée, au fil de l'eau.

Renversée, et ses cheveux traînant sur l'onde,
Ses froids yeux bleus perdus au ciel, fragile et blonde,

Elle va, la bouche ouverte, laissant voir
Ses blanches dents. Le fleuve lent semble un miroir.

** *

C'est l'aurore. Un frais frisson court dans les branches.
Les nénuphars ouvrent sur l'eau leurs splendeurs blanches.

Sur les bords, s'éveillent, clairs, des chants d'oiseaux.
La brise penche, à son passage, les roseaux.

Ophélie, avec des rieurs, au flot bercée,
Au fil de l'eau, s'en va très pâle et trépassée.

Romarin déchiquetés, bouquets broyés,
Espoirs finis, baisers perdus, amours noyés.

** *

Quelquefois, désir de gloire, amour de femme,
On sent en soi passer un rêve, au fil de l'âme.

Un beau rêve, aurore en fleur, joyeux et fort.
On s'aperçoit, quand on y touche, qu'il est mort.

Romarin déchiquetés, roses broyées,
Espoirs finis, baisers perdus, amours noyées.

** *

... Ophélie, avec des fleurs, bercée au flot,
Là-bas, bien loin, s'en est allée, au fil de l'eau.

NUIT

L E Luxembourg baigné de fraîcheur et de nuit
Étage en lourds massifs sa masse dense et brune.
Trois heures du matin sonnent au loin. La lune,
Calme et ronde, au milieu du ciel limpide, luit.

Une très vague odeur de fleurs flotte et parfume...
Il tombe un froid mouillé sur le trottoir glissant
Où s'assourdit le pas attardé du passant.
Les becs de gaz jaunis clignotent dans la brume.

Pas un souffle de vent, pas un oiseau soudain :
La gaze du brouillard enveloppe les arbres,
Et vêt d'une clarté vaporeuse les marbres
Entrevus à travers les grilles du jardin.

L'AMITIÉ

DANS la vie égoïste et frivole où nous sommes,
Les amitiés — pure union de deux cœurs d'hommes —
Sont rares. Ce temps-ci souffle un air desséchant.

Un laboureur pervers a mal planté le champ :
L'épi fait à l'épi voisin sa guerre infâme.
Le meilleur d'entre nous a du mauvais dans l'âme ;
Le regard faux dément le serrement de main,
Le flatteur d'aujourd'hui nous honnira demain,
Et tant de trahisons nous ont souillé la route
Que, masqués de mensonge et cuirassés de doute,

Nous allons vers nos buts, enfers ou paradis,
Seuls comme des lépreux, durs comme des maudits,
Enfiellés de dégoûts et torturés de craintes,
Reniant les pardons, les aveux, les étreintes,
Nous, les rêveurs, et nous, les tendres, cependant !...

Le scepticisme ouvre en nos yeux son œil prudent.

Hélas ! qui nous rendra l'effusion première ?
Qui nous rendra la foi naïve et coutumière
Du tout petit enfant qu'instruit sa grande sœur ?
Qui nous rendra la confiance et la douceur ?
Qui nous tendra la main ouverte et le cœur tendre ?
Qui nous dira le mot loyal qu'on rêve entendre ?
Quel bras inespéré venu nous soutenir,
Aux jours de désespoir où l'on sent tout finir,
Viendra, nous rehaussant soudain la conscience,
Faire mentir en nous l'abjecte expérience ?

Car l'Amitié n'est pas plus morte que l'Amour.
Ami, nous l'avons vue apparaître un beau jour.
J'étais triste : — Souvent un regard dur nous blesse. —
Je pleurais : Toi, tu m'as consolé sans faiblesse.
Tu m'as dit : « Sois un homme, et marche ! » — J'ai marché.
J'ai fui la douleur lâche où je m'étais couché.
J'ai donné la volée au doux rêve stérile.
J'ai bu le vin des forts à la source virile,
Et nous sommes partis comme deux compagnons.

Dans la foule du monde où nous nous alignons,
Pour le même combat nous luttons côte à côte.
J'aime à te voir. Ton cœur est grand, ton âme est haute ;
Ta bouche a toujours dit des mots de vérité,
Et l'honneur fier fleurit tes yeux d'une clarté.
Meilleur que moi, plus noble et de bonté plus forte,
Tu m'as montré l'exemple altier qui réconforte,
Et j'ai couru plus droit sur le chemin plus sûr,
Pour l'approbation de ton sourire pur.

Aussi, mon exigence intime est satisfaite.
Quoi qu'apporte à vos vœux l'avenir, deuil ou fête,
Joie ou peine, la gloire ou bien l'obscurité,
Mon bonheur me suffit, et je suis contenté,
Pourvu que jusqu'au bout ma main étreigne et serre

Ta chère main, ta main généreuse et sincère !...

HENRI DE RÉGNIER

1864

HENRI DE RÉGNIER, né le 20 décembre 1864 à Honfleur (Calvados), vint de bonne heure à Paris et fit ses études au collège Stanislas. Ses premiers vers parurent en 1886 sous le titre : *Les Lendemain*. C'étaient déjà des poèmes d'une forme parfaite où l'idée était originalement exprimée. Vers la fin de la même année, Henri de Régnier publia : *Apaisement*, puis en 1887 *Sites*, et tout dernièrement *Épisodes* (1888), livres où l'art du poète apparaîtrait de plus en plus subtil et pénétrant

Henri de Régnier se glorifie d'être un fervent disciple de Stéphane Mallarmé et de Paul Verlaine. Mais en s'inspirant de leurs œuvres il a su garder intacte sa native personnalité.

Ses volumes de vers ont été édités par L. Vanier.

RODOLPHE DARZENS.

SONNETS

I

'AVAIS marché longtemps, et dans la nuit venue

J Je sentais défaillir mes rêves du matin ;
Ne m'as-tu pas mené vers le Palais lointain
Dont l'enchantement dort au fond de l'avenue,

Sous la lune qui veille unique et singulière
Sur l'assoupissement des jardins d'autrefois
Où se dressent, avec des clochettes aux toits,
Dans les massifs fleuris, pagodes et volière :

Les beaux oiseaux pourprés dorment sur leurs perchoirs,
Les poissons d'or font ombre au fond des réservoirs,
Et les jets d'eau baissés expirent en murmures ;

Ton pas est un frisson de robe sur les mousses,
Et tu m'as pris les mains entre tes deux mains douces
Qui savent le secret des secrètes serrures.

II

Nous irons vers la vigne éternelle et féconde
En grappes, pour y vendanger le Vin d'oubli ;
Le soir n'a plus de pourpre et l'aurore a pâli,
Et la promesse ment aux lèvres du Vieux Monde ;

Nous irons vers la rive où triomphe un décor
D'étangs muets et de sites en somnolence,
Où vers une mer morte un fleuve de silence
Bifurque son delta parmi les sables d'or ;

Toi, la Vivante ! et la diseuse de paroles,
Tu voulus m'enchaîner aux nœuds des vignes folles,
J'ai brisé le lien de fleurs du bracelet.

Hors le tien, tout amour, ô Mort, est dérisoire
Pour qui sait le pays mystique et violet
Où se dresse vers l'autre azur la Tour d'Ivoire.

ARIANE

LA proue impérieuse à l'horizon des mers
N'a pas fendu les îlots dont l'écume est la flore
Éclore aux renouveaux de leurs éveils amers.

Le conquérant venu des pays de l'Aurore
N'a pas quitté la rive natale où grandit
L'héroïque rumeur de son renom sonore,

Et, sur la proue aventureuse où se raidit
La révolte du buste nu de la Sirène,
Le bouclier n'a pas encore resplendi

Qui porte en sa rondeur rousse de lune pleine
L'image creuse en l'or d'un Bacchus triomphant
Sur le char attelé d'un tigre qui le traîne,

Ce dieu viril, aux yeux de femme, aux chairs d'enfant
Oui secoue en ses mains, hochet de son délire,
Un thyrses lourd de pampre ou le raisin mûr pend,

Blond vainqueur dont le cri de guerre n'est qu'un rire
Et qui détourne au soir sa route sur les flots
Vers l'Ile rencontrée où la plainte l'attire

De la voix qui sanglote aux grèves de Naxos.

** *

Les ailes d'un oiseau de mer qui vole et plane
Font choir une ombre double aux plages de soleil,
Où mon ennui s'accoude en poses d'Ariane.

De l'aurore à midi, sidéral et vermeil,
Jusqu'au soir violet, où s'allume l'étoile
De chaque nuit plus douloureuse à son réveil,

Au creux des sables fins comme un linceul de toile,
S'est moulé mon ennui las de l'attente où rit
Un mensonge d'oiseaux longtemps crus une voile,

Et d'éternels avrils d'écumes ont fleuri
Sur les glauques sillons des vagues éternelles,
Près que le soc d'aucune proue encor n'ouvrit ;

Et las de cette mer et du leurre des ailes
Aux horizons lointains et nus des ciels d'azur
Et du déferlement des lames parallèles

Dont le flux de marée efface et comble sur
La grève mon empreinte vide, je ramasse
Une conque en spirales torses d'émail dur

Où je souffle un appel à quelque dieu qui passe.

(Épisodes)

LA GALÈRE

P ARMI la floraison des arbres et des roses
Dont rit le mont gemmé de son glacier vermeil
Notre âme avait connu le merveilleux éveil
De son enfance pour la nouveauté des choses :

De l'ombre des vallons jusques au sable amer,
Et des sites exubérants aux grèves nues
S'épandait la candeur des roses ingénues,
Et des caps florescents s'allongeaient dans la Mer ;

Terre d'éveils ravis où dort l'écho des rêves
Au fond des bois bordés d'étangs et de jardins...
Des fleuves embaumaient aux lauriers riverains
Leurs ondes claires à baigner le nu des Èves.

Mais voici qu'à l'effort d'un doux vent alizé
Vers le golfe incurvé calme comme une rade
Vint aborder une galère de parade
Relie d'un appareil naval et pavoisé.

La poupe reflétait ses lettres en exergue
Aux flots battus par les rames à chaque bord,
Et des singes pelés se jetaient des noix d'or
Avec des cris du haut de la maîtresse vergue ;

Tous les agrès étaient de soie et d'or tissés,
Un semis de croissants de lunes et d'étoiles
Éparses constellait l'écarlate des voiles,
À des hampes des tendelets étaient dressés...

Les Princesses ayant foulé les blondes grèves
S'en vinrent en cortège à travers les jardins,
Avec des fous, des courtisans, des baladins,
Et des enfants, porrant des oiseaux et des glaives.

Et, pris d'un grand amour et tout émerveillés
De sentir une honte enfantine en nos âmes
À nous voir si chétifs devant ces belles Dames
Et vêtus de la laine seule des béliers,

À leurs mains maniant des éventails de plumes
Prises à l'aile en feu des oiseaux d'outre-mer,
À leurs pieds qui courbaient les patins d'argent clair,
À leurs cheveux nattés de perles, nous voulûmes,

Émus d'un grand émoi suprême et puéril,
Forts du timide amour qui rêve des revanches,
Nouer les nœuds de guirlandes de roses blanches
Que le sang de nos doigts pourprerait d'un Avril ;

Mais aux poignets sertis des Belles souriantes
Tous les liens de fleurs défleurirent leur poids,
Et les Oiseaux qu'au poing portaient les Enfants-Rois
Nous éblouirent d'un vol d'ailes effrayantes ;

Et les Princesses fabuleuses aux yeux doux
Furent avec leurs fous et leurs bouffons hilares
Aux Nefs de parade qui larguaient leurs amarres
D'un or fin et tressé comme des cheveux roux.

(Épisodes)

PIERRE QUILLARD

1864

PIERRE QUILLARD, né à Paris le 14 juillet 1864, fit au lycée Condorcet de brillantes études et fut reçu licencié ès lettres. Après avoir débuté fort jeune encore dans plusieurs Revues poétiques, il publia, en 1866, une légende dramatique en vers, *La Fille aux Mains coupées*, qui attestait déjà une profonde science du rythme ainsi qu'un sentiment poétique très élevé.

Depuis M. Quillard a fait paraître un certain nombre de poèmes héroïques, notamment dans la Grande Revue. Son prochain recueil aura pour titre : *La Gloire du Verbe*.

La Fille aux Mains coupées a été éditée par Alcan-Lévy.

RODOLPHE DARZENS.

LES CAPTIFS

I

UN sage, descendant de cimes inconnues,
S'en allait autrefois par le pays d'Assour,

Et la mystérieuse aurore d'un grand jour
Empourprait, à sa voix, le jardin blanc des nues.

Les peuples le suivaient et ne comprenaient pas
Quels dieux, accompagnant la marche du prophète,
Candidement semaient dans les villes en fête
Des lis miraculeux et calmes sous ses pas.

Mais tous buvaient le miel divin de ses paroles,
Le miel fait de parfums et de baumes puissants,
Forts comme la senteur éparse de l'encens,
Doux comme la senteur éparse des corolles.

Pour s'enivrer des mots que sa bouche versait,
Les laboureurs quittaient le manche des charrues,
Et parmi la clameur des foules accourues
Le Voyant pacifique et sublime passait.

Désormais, dédaigneux des apparences brèves
Et des illusions passagères, fermant
Leurs yeux purifiés à la clarté qui ment,
Les hommes ouvraient l'âme à la splendeur des rêves.

II

Le roi, las des lions traqués dans les filets,
Las des buffles saignant sous la grêle des flèches,
Las des femmes aux chairs odorantes et fraîches,
Fit amener vers lui cet homme en son palais :

« Vieillard, évocateur des merveilles du songe,
« Jongleur qui fais surgir, devant les yeux humains,
« Dans la poussière impure et vile des chemins,
« Des visions de paix, de gloire et de mensonge,

« Vieillard, évocateur des merveilles du ciel,

« Toi qui règues — là-bas — au pays du mystère,
« Mon cœur royal déçu par l'horreur de la terre
« Aspire à la beauté du monde essentiel.

« Tel que le cri plaintif des tigres dans les fosses
« Vient à nous à travers les cloisons de la nuit,
« J'entends sourdre en moi-même un lamentable bruit
« Malgré le mur d'airain des apparences fausses.

« Ô vieillard, fais tomber les mauvaises cloisons,
« Montre-moi la campagne et les arbres des plaines,
« Et les fleuves d'azur roulant à vagues pleines
« Vers le gouffre sans fin des vierges horizons. »

Mais l'homme, d'une voix tranquille : « Que t'importe,
« Ô roi des rois, seigneur des mondes, fils des dieux,
« Qui marches revêtu de pourpre et radieux,
« La rumeur entendue au delà de la porte ?

« Ô maître, que veux-tu de la terre et des cieux ?
« Si je t'ouvre la source antique de la vie,
« Je n'apaiserai pas ta soif inassouvie,
« Et ton esprit d'orgueil n'en croira point tes yeux ! »

— « Voilà beaucoup de mots inutiles, prends garde :
« Ta tête pourrait choir d'un coup prématuré. »
Et l'homme répondit : « C'est bien. J'obéirai :
« Roi qui veux voir le fond de l'abîme, regarde. »

Hors du temps, hors du lieu, faite de pur granit,
En serrant l'univers de ses noires murailles,
Rauque d'un monstrueux rôle de funérailles,
Une immense prison montait dans l'infini.

Au milieu de la geôle effroyable, les villes
S'étagaient sous le deuil des deux ; un flamboiement
D'astres sombres luisait épouvantablement

Sur les dieux, sur les rois, sur les foules serviles.

Mais une lueur d'aube emperlait l'Orient
De magiques rayons et d'étincelles blondes :
Les hommes nés depuis la naissance des mondes
Se ruaient vers l'espoir du soleil en criant.

Ils allaient, éperdus et fauves ; les armées
Se heurtaient sous le vol sinistre des vautours ;
Et les blocs de rochers pleuvaient des hautes tours,
Et les ailes du feu nageaient dans les fumées.

Les chefs vainqueurs, avant le rouge lendemain,
Offraient aux dieux d'en-haut les victimes tuées
Et dressaient vers la cime errante des nuées
Des palais effrayants tendus de cuir humain.

Sourds aux tumultes, sourds aux luttes, mains unies,
Regards ravis d'extase et d'éblouissements,
Des couples enlacés de femmes et d'amants
Passaient, dans un concert de tendres harmonies :

Des pétales de fleurs apportés par le vent
Tourbillonnaient vers eux dans l'ombre des yeuses :
— Et tous, couples d'amour et hordes furieuses,
Marchaient, marchaient toujours vers le soleil levant.

Mais l'aube désirée et les futures gloires
De clartés décevaient leurs visibles efforts,
Et, mourant vainement pour renaître, les morts
Poursuivaient à nouveau les astres illusoires.

La même nuit baignait l'éternel horizon,
Et de ceux qui vaguaient dans la geôle des choses
Et tâchaient à s'enfuir de leurs cavernes closes,
Aucun ne s'évadait de la morne prison.

Seuls, les sages tuaient la volonté de vivre.
Aveugles aux lueurs que nul ne peut saisir,
Ils gagnaient, affranchis des chaînes du désir,
Le néant ineffable et la mort qui délivre.

Bienheureux qui savaient la fatigue des pas,
Bienheureux qui savaient le mirage des astres,
Bienheureux qui savaient la vie et les désastres :
Ils s'endormaient un jour et ne renaissaient pas.

III

La vision, vieillard, est morne et ridicule,
« Tu mourras. » — Et le roi Nabou-Koudour-Oussour,
Très juste, fit clouer au faîte d'une tour
La tête qui saignait dans l'or du crépuscule.

LIED

J e ne veux pas courber ma tête sous tes pas,
Ni baisser devant toi les yeux ; je ne suis pas
Un mendiant d'amour et d'aumônes charnelles,
Et la honte des pleurs ternirait mes prunelles.

Mais dans la nuit semblable à mon cœur sombre et fier,
J'irai conter ma peine aux vagues de la mer ;
Elle me bercera, la mer consolatrice,
Avec des rythmes doux et des chants de nourrice.

J'écouterai sa voix et je m'endormirai

Comme un enfant, tandis qu'en un jardin sacré
Surgira, bleu de rêve et parfumé de menthe,
Le magique palais où tu seras clément.

RODOLPHE DARZENS

1865

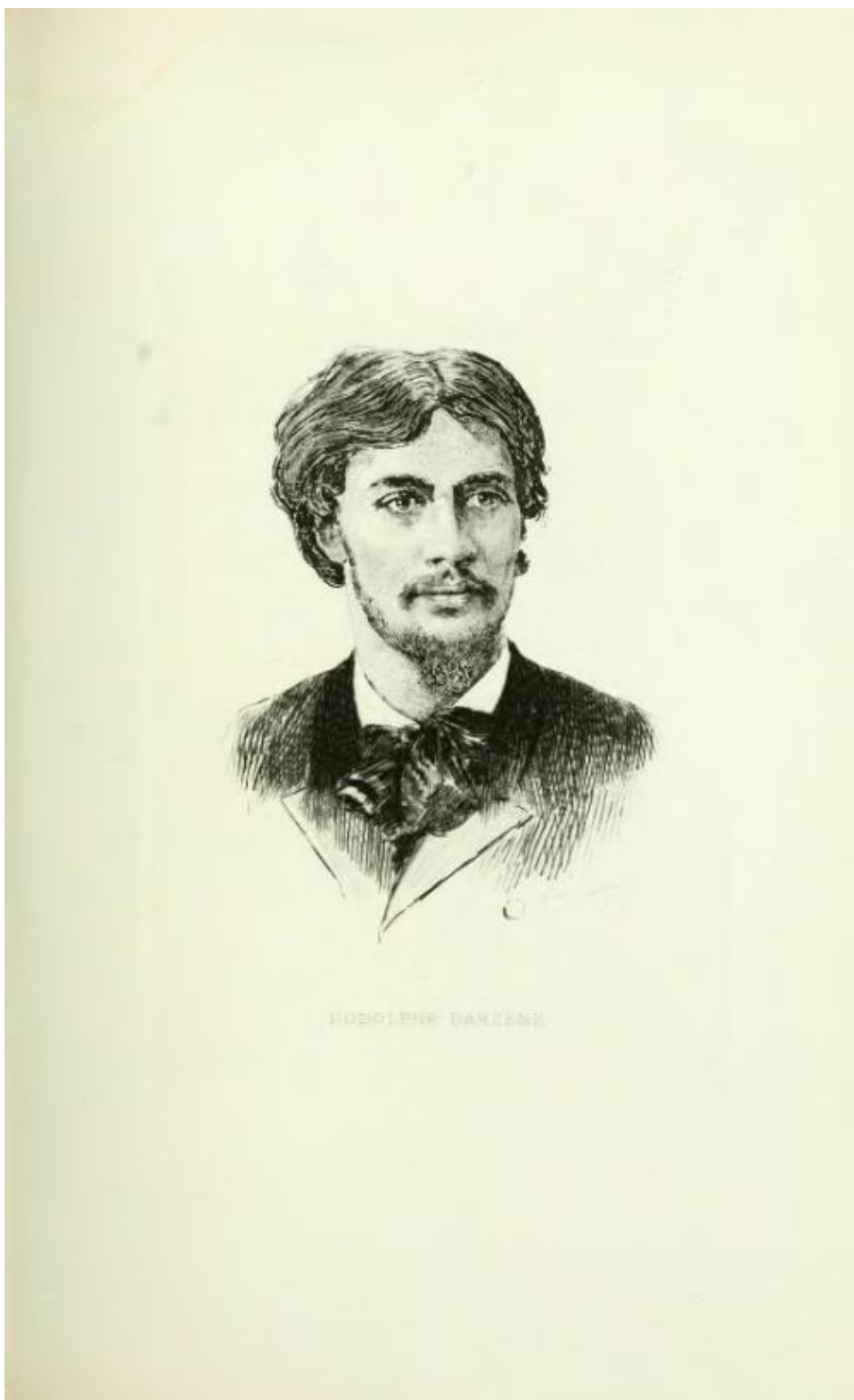
R ODOLPHE DARZENS est né à Moscou le 1^{er} avril 1865. Il attendait sa sortie du collège pour donner son premier volume de vers : *La Nuit* (1884). À cet âge on s'éprend toujours de quelques aînés, de ceux-là surtout qui semblent mettre un peu d'audace dans leur œuvre et apportent au monde un art nouveau. M. Darzens se laissa d'abord influencer par Charles Baudelaire et Aloïsyus Bertrand, tout en se créant des attaches avec de purs Parnassiens.

Mais en avançant dans la vie littéraire, il s'est peu à peu dégagé de ce qu'il y avait de trop étroit dans ses premiers liens. Sa nature essentiellement ardente ne peut supporter longtemps rien qui ressemble à un emprisonnement. M. Darzens est tout élan et tout flamme. Aussi son lyrisme indépendant a-t-il vite commencé d'éclater d'abord dans *Le Psautier de l'Amie* (1885), et dernièrement dans cette belle pièce : *L'Amante du Christ, où tout est étincelle et vie*.

Mieux vaut marcher à pied que de monter dans le char, même triomphal, de quelqu'un, car, en cette posture, on est toujours plus ou moins asservi et annihilé. Que les jeunes poètes le sachent et imitent l'exemple de M. Darzens ! Ils seront comme lui récompensés par le succès, d'avoir renoncé à tout maître et de suivre, pieds et mains libres, le chemin de leur fantaisie.

Les œuvres poétiques de M. Darzens ont été publiées par Lebas, Alcan-Lévy et Lemerre. Ce dernier éditeur a donné encore du même auteur des poèmes en prose : *Strophes artificielles*.

E. LEDRAIN.



RODOLPHE DARZENS

L'ICÔNE

LES moines byzantins, lorsqu'ils peignent des Vierges
Rehaussent d'or gemmé l'éclat de la couleur
Qui prend des tons vivants à la lueur des cierges ;

Ils entourent d'un nimbe ajouré la pâleur
Du front, et le métal tout constellé de pierres
Est encor buriné par un bon ciseleur.

Puis, de purs diamants, fixés sous les paupières,
Sont les yeux que leur font ces artistes zélés
Qui jeûnent chaque jour et couchent dans des bières.

Une dentelle d'or tombe en plis cannelés
Sur le corps, découvrant seulement les moins pâles ;
Et des rubis, avec des turquoises, mêlés

À des saphirs, à des perles, à des opales,
Sont rangés sur le sein en un large collier
Dont on voit resplendir de loin les quatre ovales.

— Ainsi, pour rehausser ta splendeur, joaillier
Du rythme et de l'idée et ciseleur des rythmes,
Je t'ai fait, avec mon amour, un singulier

Ornement et du goût de ces moines sublimes !
Afin que, lorsque ta vision me poursuit
Dans mes recueils même les plus intimes

Et m'apparaît au seuil pâissant de la nuit,

Je puisse, en murmurant ton nom, Chère Adorée,
M'agenouiller dans l'angle où la veilleuse luit,

Pour te prier ainsi qu'une Sainte dorée !

(La Nuit)

PLAINTÉ CRÉPUSCULAIRE

L ES voir L'éclosion splendide des ténèbres !
Dans l'air silencieux de ce soir tiède encor,
Fleur dont chaque étamine est une étoile d'or
La nuit déploie au ciel ses pétales funèbres.

Ô seule amie en qui succombe mon orgueil,
Le désespoir aussi, dans mon àme profonde
Éclôt, comme là-haut sur le sommeil du monde
S'épanouit un vaste et lamentable deuil ;

Chère ! et je sens en moi naître une nuit égale
À celle de la froide et morne immensité;
Une nuit sombre, où seule ainsi qu'une clarté
S'épanche tristement ta tendresse amicale !

(Le Psautier de l'Amie)

MADRIGAL

J e le sais, lente visiteuse
Dont j'adore les petits pas,
Ta douce parole est menteuse,
Ta prunelle n'éclaire pas !

Mais sites paupières sans fièvres
Ne cachent point d'astres égaux,
Si les mots que chantent tes lèvres
Dans mon cœur restent sans échos

Tes chers yeux disent bien des choses
Musicales ; ta chère voix
— Singulières métamorphoses —
Est une clarté que je vois !

Et tandis qu'éperdu, j'écoute
Avec mes regards tes aveux,
Ta chanson dissipe mon doute,
Nuit plus sombre que tes cheveux !

(Le Psautier de l'Amie)

NOSTALGIE

I L pleut, et l'averse d'octobre
Attriste l'air moins que ton cœur ;
Cède enfin à l'ennui vainqueur
Puisque tout meurt de son opprobre !

Sois lâche et ne résiste plus ;
Ensevelis-toi dans son ombre
Pour voir briller, regards sans nombre,
Les yeux de ton passé confus ;

Car l'amour, clarté glorieuse,
Éclipse ces astres discrets
Tes Souvenirs et des Regrets
Qu'aime la nuit mystérieuse.

Et l'Ennui seul est cette nuit
Où luiront tes anciennes joies..
— Ah ! sois triste, pour que tu voies
Leur lumière humble qui te fuit !

(Le Psautier de l'Amie)

MAINS LILIALES

Tu te peignais. Amie, avec des mains si blanches
Qu'elles étaient des lys mêlés à tes cheveux,
Et que ces bras, sortant à demi de tes manches,
Semblaient des tiges hors de vases somptueux ;

Tu te peignais avec des mains si parfumées

Que, fou, j'ai respiré des lys en les baisant,
Et qu'en rêve je vois des corolles aimées
Dès que leur souvenir se réveille à présent ;

Avec des mains si délicates, si légères,
Qu'elles seules sauraient adoucir mes douleurs,
Et que de n'avoir plus leurs caresses trop chères
Je ne suis qu'un pays sans parfums et sans fleurs.

PER AMICA SILENTIA LUNAE

ERRER par la nuit amicale
Calmera ton fiévreux tourment,
Errer doucement, en rythmant
Tes rêves à ca marche égale ;

Le soleil, splendide ce cruel
Ainsi que l'amour dont tu souffres,
Vient de s'abîmer dans les gouffres
Incommensurables du ciel ;

Tu peux, sans craindre d'insolence
Des vains bruits, t'écouter penser,
Car voici que va commencer
Le règne assoupi du silence ;

Et déjà luit sur les toits bleus
La pâle espérance céleste
Qui dissipe l'ombre funeste
Avec ses doux rayons frileux !

C'est par la ville humide un peu
Du clair souvenir de la pluie,
Que ta promenade s'ennuie,
Car tu t'attristes du soir bleu.

Nulle des étoiles percées
Au métal du ciel rajeuni
Ne laisse jusqu'à l'infini
Jaillir tes subtiles pensées ;

Et, comme l'or d'un mauvais vin.
L'au-delà que ta soif contemple
Rutile à travers la lune ample
Où ton espoir se cogne en vain.

Afin que ton esprit se recueille, attristé
Des actions mauvaises lâchement voulues,
Après les heures lumineuses révolues
Voici les sombres heures dans le ciel d'été.

Tu peux rougir, puisque ta honte est invisible,
De tous tes vieux péchés commis en chaque lieu ;
N'as-tu pas renié ta foi, maudit ton Dieu
Et désiré cruellement d'être nuisible ?

Confesse-toi : la nuit t'exhorte au repentir
Les ténèbres et le silence y sont propices :
Et puis, ne vois-tu pas, du haut des précipices,
Surgir la lune — clairon d'or ! — pour t'avertir ?

Reste sourd au mauvais conseil

Des tentations éloquentes,
Et fuis, dans L'exil du sommeil,
Les chères veilles fatigantes ;

N'écoute pas le son charmeur
Que prend chaque voix illusoire,
Aussi vaine que la clameur
Des victoires et de la gloire.

Et clos tes yeux pour ne pas voir
Se dégrader la nuit cynique
Qui fait saillir sous le ciel noir
Le globe d'or d'un sein unique !

CYGNES

PAR ces soirs blancs de calme autant que de clartés
Je veux rêver d'oiseaux funèbres et d'eau pure
Où leurs passages, pour toujours, sont reflétés :

Car voici que, là-bas, l'éternelle verdure
Des vieux espoirs — forêt prochaine de sapins ! —
Me promet le repos avec la paix future.

Puis, je sais que les deuils extérieurs et vains
Ne valent pas la vision sans violence
Que mes yeux clos contemplent en ces soirs divins :

Des cygnes noirs glissant sur un lac de silence.

LA VOILE

MON Âme, quel ennui de demeurer tranquille !
Je suis las d'admirer un même océan bleu ;
Si nous tentions d'atteindre aux plages de quelque île
Là-bas, au large, afin de voyager un peu ?

N'es-tu pas une voile blanche de navire,
Ô mon Âme ? Il se lève enfin un bon espoir !
Et son souffle pourrait peut-être nous suffire
Pour parvenir au port avant la peur du soir.

Le calme, dont le doux bercement nous invite
À rester, est trompeur comme l'eau de la mer,
Et, si tu veux partir, ô mon Âme, profite
Du léger vent qui nous présage un ciel moins clair.

Vers d'autres horizons, vers ces îles lointaines
Dont la verdure émerge aux limites des deux,
Sur l'avenir et ses promesses incertaines
Mettons le cap, mon Âme, avec des cris joyeux !

VERS L'OUBLI

JE quitte maintenant la féconde campagne
Où l'or des blés mûris chante l'espoir prochain,
Tandis qu'un fleuve, lentement, au val voisin
Épand la joie incessante qui l'accompagne.

Tout à l'heure viendra l'ennui vert des forêts
Avec ses pins, antiques douleurs taciturnes
Et ses silences où toutes les peurs nocturnes
Mêlent leurs pleurs aux longues plaintes des regrets.

Puis, demain, j'atteindrai les monts que le vent broie
Sans pouvoir les humilier dans leur orgueil,
Sur lesquels seule, l'ombre ample d'ailes de deuil
Plane avec le mélancolique oiseau de proie.

Mais de quels sommets blancs de neige et de clarté
M'apparaîtront vos éternelles accalmies,
Ô mers lointaines, mers polaires, endormies
En l'oubli glacial de votre éternité ?

VOCATION

S EN aller, — ce songe est le mien !
Le front levé, l'âme ravie,
Par les routes et par la vie,
Mage, sorcier, bohémien ;

Répéter la bonne aventure
Aux passants qui n'écoutent pas
Et préfèrent vivre ici-bas
Sans penser à la mort future ;

À toute heure ainsi qu'en tout lieu,

Proclamer, comme les prophètes,
Que c'est fini le temps des fêtes,
Qu'avant peu c'est l'instant de Dieu !

Dire : « Cette vie est si brève
« Qu'auprès de l'Éternellement
« Elle dure moins qu'un moment
« Et n'est que le rêve d'un rêve !

« C'est pourquoi je passe avenir
« — Étant le clairon qui précède
« Celui duquel nous vient tout aide —
« Qu'il est l'heure du repentir! »

Mais, je le le sais bien ! mes paroles
Seront d'inutiles rumeurs,
Et j'irai, frère des semeurs
Qui jettent au vent des corolles ;

Les hommes détournant les yeux
S'écarteront tous de ma route,
Anxieusement pris du doute
Que, peut-être ! je viens des cieux.

— Or, pareil au vieux patriarche
Auquel Dieu parlait autrefois,
Chaque nuit, j'entends une voix
Qui m'éveille et qui me dit : « Marche ! »

VICTOR MARGUERITTE

1865

VICTOR MARGUERITE *est le plus jeune fils du glorieux général qui fut tué pendant la guerre de 1870.*

Frère d'un romancier déjà célèbre, neveu du poète Stéphane Mallarmé, Victor Margueritte fit preuve d'une grande précocité en publiant, à dix-sept ans, un recueil de vers, *Brins de Lilas (1883)*, et, l'année suivante, *La Chanson de la Mer*, toutes poésies où la perfection de la forme et la science du rythme s'allient à l'élévation des pensées et au charme des expressions.

Voulant suivre la carrière de son père, Victor Margueritte s'est engagé dans un régiment de spahis, en Algérie, mais nous espérons qu'il restera fidèle à l'art dont il s'est montré si jeune un sincère adepte.

Ses vers ont été imprimés par Paul Schmidt.

RODOLPHE DARZENS.

SOLEIL MORT DANS LA BRUME

I

AUX étés flamboyants sous des clartés brûlantes,
Quand le soleil s'abîme à l'horizon vermeil,
Il meurt dans un lit d'or, draps de pourpres sanglantes,
Voiles riches du soir qui traîne le sommeil !

À cette heure où, dans l'air, les senteurs émanées
S'exhalent lentement des bois silencieux
Et vastes, les reflets du soleil dans les cieux
Rougissent les tapis des mousses d'or fanées !

Le fleuve miroitant comme un étrange émail
S'endort ; le calme énorme et le repos emplissent
L'âme ; et les cieux couleur d'améthyste se plissent
Avec des chatoiements superbes de corail !

II

Mais quand l'automne passe un vêtement mouillé,
Lorsqu'un ciel gris étend son immensité vague,
Et que le vent — courbant, au grand bois dépouillé,
Les arbres gémissants — passe comme une vague,

Dans son voile obscurci de brumes suspendues,
Un rideau gris de suie éteint les sourds sanglots
Du soleil, qui jadis se mourait dans les flots
Riches et glorieux des pourpres épandues !

Frileusement plongé dans un triste sommeil,
Envahi par l'ennui tout puissant qui l'étonné,
Et regrettant la gloire à son coucher vermeil,
Le soleil meurt d'ennui dans les brouillards d'automne.

MATINS

MONOTONE ruisseau d'heures qui fut ma vie,
L'ennui du jour et la fatigue de la nuit,
Joies et douleurs, ah! si petites, tout s'enfuit...

Et c'est dans le matin l'âme toute ravie
D'aller sans savoir où, d'aller dans le matin
En respirant l'odeur amère des grands pins.
L'aube à l'orient monte, et la dernière étoile

Pâlit ; une fraîcheur de rosée emplit l'air,
Puis dans le ciel pareil à de tranquilles mers
Les nuages légers volent comme des voiles,
Et secouant la vie et ses parfums au vent
L'aurore disparaît dans le soleil levant.

C'est l'immense réveil mystérieux des choses,
Un chant d'oiseaux, le cri du matin et du soir,
C'est la terre fumant comme un grand encensoir
Vers les horizons bleus et les horizons roses,
Les aigles frissonnants, ivres d'un long essor,
Et le soleil montant parmi les vapeurs d'or.

Comme des bulles d'air crevant sur l'eau dormante,
Des amours d'autrefois me remontent au cœur ;
Vous me grisez d'une âpre et divine liqueur,
Herbes et thyms mouillés à cette heure charmante,
Et dans mon souvenir vos parfums sont mêlés,
Amours éteints, et thyms d'aurore parfumés!

Mon âme emplit les bois et le ciel solitaire,
Mon sang afflue, et je respire à pleins poumons
Le vent sauvage et frais qui souffle sur les monts.
J'ai vu courir la vie et palpiter la terre.

Dans le passé, gouffre invisible où tout s'en va,
Comme un point lumineux cette heure restera.

Demain je saluerai votre douleur déserte
Et le soleil brûlant vos lointains fabuleux,
Sables, comme la mer immobiles et bleus...
Nulle fraîcheur, à l'horizon, d'oasis verte ;
Solitudes où pèse un torride sommeil,
Les pierres, et le sable et le morne soleil.

Pas même au ras du sable et des dunes de sable,
Le mirage éclatant des palmiers et des eaux ;
Et vous m'engourdirez de votre lourd repos,
Sans espérance de sources insaisissables,
Plaines où, sous l'azur immuable des deux,
L'étendue et le temps brûlent silencieux.

ÉPHRAÏM MIKHAËL

1865

É

PHRAÏM MIKHAËL (GEORGES-ÉPHRAÏM MICHEL) est né à Toulouse le 25 juin 1866. Ses vers, parus d'abord dans plusieurs Revues de jeunes poètes, ont été réunis en un volume sous le titre de : *L'Automne*.

L'auteur de ce recueil, a dit un critique, M. Camille Bloch, « attire par une profondeur et une finesse de pensée auxquelles s'ajoute une grande sincérité d'artiste. Grâce à la délicatesse de sa nature, il sent vivement le néant des choses, et il fait servir la poésie à exprimer le découragement de l'âme en face de la contradiction du rêve et de la réalité. »

En prose, M. Éphraïm Mikhaël a écrit une série de petits poèmes, et il a fait paraître, en collaboration avec M. Bernard Lazare, une légende dramatique intitulée : *La Fiancée de Corinthe*.

Ses œuvres ont été publiées par Alcan-Lévy et Camille Dalou.

RODOLPHE DARZENS.

L'AUTOMNE

L E parc bien clos s'emplit de paix et d'ombre lente :
Un vent grave a soufflé sur le naïf orgueil

Du lis et la candeur de la rose insolente ;
Mais les arbres sont beaux comme des rois en deuil.

Encore un soir ! Des voix éparses dans l'automne
Parlent de calme espoir et d'oubli; l'on dirait
Qu'un verbe de pardon mystérieux résonne
Parmi les rameaux d'or de la riche forêt.

Au dehors, par delà mon vespéral domaine,
La terre a des parfums puissants et ténébreux ;
Dans les vignes, le vent vibrant de joie humaine
Disperse des clameurs de vendangeurs heureux :

C'est l'altière saison des grappes empourprées :
Des splendeurs de jeunesse éclatent dans les champs,
Si j'allais me mêler aux foules enivrées
De clairs raisins, et si j'allais chanter leurs chants ?

Je suis las à présent de mes rêves stériles
Que j'ai gardés comme un miraculeux trésor.
Je hais comme l'amour mes fiertés puériles
Et la rose de deuil comme la rose d'or.

L'Ennui, rythme dolent de flûte surannée,
L'Orgueil, vulgaire chœur d'inutiles buccins,
Ne vont-ils pas mourir avec la vieille année
Dans le soir bourdonnant de rires et d'essaims ?

D'invisibles clairons dans l'Occident de cuivre
M'appellent vers la vigne et les impurs vergers ;
Je veux aussi ma part dans le péché de vivre ;
Seigneur, conduisez-moi parmi les étrangers !

Pourtant tu sais, ô cœur épris de blond mystère,
Qu'au pays triomphal des treilles et des vins
Veille le dur regret de la forêt austère :
Tu pleurerai de honte en leurs sentiers divins.

N'écoute pas le cri lointain qui te réclame,
Les conseils exhalés dans la semaille des nuits.
Tu sais que nul baiser libérateur, mon âme,
Ne rompt l'enchantement de tes subtils ennuis.

Laisse les vendangeurs en leurs mauvaises vignes.
Tu ne t'enivres pas des vins de leur pressoir :
Contemple les lueurs candides des grands cygnes
Glissant royalement sur les lacs bleus de soir.

Et dans le jardin pur de floraisons charnelles
Regarde croître l'ombre avec sérénité,
Tandis qu'au ciel, des mains blanches et fraternelles
Font dans le crépuscule un geste de clarté.

L'HIÉRODOULE

DANS le triomphe bleu d'un soir oriental
Elle s'accoude avec une lente souplesse
Au rebord lumineux de la terrasse, et laisse
Ses cheveux étaler leur deuil sacerdotal.

La ville sainte aux toits baignés de lueurs blanches
Est pleine de rumeurs d'épouvante, et là-bas,
Dans le Bois pollué par le sang des combats,
Des feux semblent des yeux cruels entre les branches.

Les hommes durs venus de pays innommés
Fouleront ce matin le sol du sanctuaire ;
Près des murs, attendant l'aurore mortuaire,

Veillent, silencieux, des cavaliers armés.

Et vers le ciel pareil aux cuirasses brunies
Que hérissent des clous brillants, leur rude main
Lève de longs buccins d'or qui seront demain
Les annonciateurs sacrés des agonies.

Des femmes, leurs seins nus caressés de clartés,
Dans de grands parcs plantés d'hiératiques chênes
S'attardent à rêver des souillures prochaines
Et s'apprêtent pour les mauvaises voluptés.

Mais, dédaignant le songe humain des vils désastres,
L'hiérodoule au cœur d'éternel diamant
Dans la suprême nuit regarde éperdument
L'hiver du ciel blanchi par le givre des astres.

CONSEILS DU SOIR

NULLE pourpre aujourd'hui dans le gris vespéral ;
Le jour meurt simplement comme une âme lassée,
Et voici que du ciel uniforme et claustral
Une paix de couvent tombe sur ma pensée.

J'accepte le conseil religieux du soir
Qui m'édifie un pacifique monastère,
Et mon rêve, oublieux et calme, ira s'asseoir
Au jardin monacal plein de chaste mystère.

Je quitterai le lourd manteau du vain orgueil :
Trop d'autres ont usé l'or de son insolence.

Et je dépouillerai la vanité du deuil :
Tant d'ennuis ont crié que je veux le silence.

Comme un captif hanté par l'espoir suborneur,
Je ne monterai plus sur la Tour idéale
Épier le galop mensonger du Bonheur
Qui vient dans un brouillard de clarté liliale ;

Mais mon Esprit absous de ses désirs altiers
Sera pareil aux doux abbés mélancoliques
Errants dans les jardins graves des bons moutiers
Et vieillissant parmi les roses symboliques.



GEORGES RODENBACH

GEORGES RODENBACH

GEORGES RODENBACH

1855

GEORGES RODENBACH est né en 1855, à Tournai, d'une famille depuis longtemps dévouée aux lettres. Il fit ses études à Gand ; puis, après une année de séjour à Paris, vint plaider au barreau de Bruxelles, tout en prenant une part très active au mouvement littéraire de la Jeune Belgique. L'œuvre poétique de M. Rodenbach accuse trois manières assez distinctes. Son premier recueil, *Les Tristesses* (1879), n'a pas la forme savante et originale des suivants, mais, par la spontanéité, par la santé de l'inspiration, il garde son prix à côté d'eux. *La Mer Élégante* (1881) et *L'Hiver Mondain* (1884) marquent une étape nouvelle. « Les amateurs de poésie intime et de modernité — il y en a beaucoup en nous comptant, écrivait M. François Coppée — apprécieront fort *La Mer Élégante*, car c'est l'œuvre d'un sentimental et d'un raffiné. » Toutefois, dans *L'Hiver Mondain* surtout, le sentiment n'allait pas sans affectation, ni le raffinement sans mièvrerie. On pouvait craindre que M. Rodenbach s'attardât aux séductions « poudrerisées » de cette « dolente Muse, au charme artificiel, » qu'il déclarait élire pour sienne. Heureusement, sa nature délicate, moins sensuelle que mystique, lui fit bientôt chercher pour ses mélancolies d'autres cadres que les boudoirs et les plages à la mode. Quittant le *Kursaal* d'Ostende pour les rues désertes de Bruges, oubliant les mondanités pour Van Eyck et Memling, il écrivit son maître-livre, *La Jeunesse Blanche* (1886), où la pureté des nostalgies, où la noblesse des inquiétudes, s'allient cette fois à la subtile science des vers. C'est là encore, et, depuis, dans une précieuse plaquette, *Du Silence* (1888), que M. Rodenbach s'est montré le poète par excellence des vieilles cités de Flandre, à demi dépeuplées, à demi-mortes, dont il semble avoir pénétré l'âme, tant il en a merveilleusement noté la paix et la tristesse d'agonie. Et chaque fois qu'alors, dans *Béguinage*, par exemple, il a dégagé son talent personnel et sain d'un excès de littérature acquise et morbide,

ce modernisant a su trouver au fond de lui-même des accents de Primitif, ce poète de la Grâce énervée a su atteindre comme un autre à la forte et simple Beauté.

Les œuvres de Georges Rodenbach ont été publiées par A. Lemerre.

AUGUSTE DORCHAIN.

LE COFFRET

MA mère, pour ses jours de deuil et de souci,
Garde, dans un tiroir secret de sa commode,
Un petit coffre en fer rouillé, de vieille mode,
Et ne me l'a fait voir que deux fois jusqu'ici.

Comme un cercueil, la boîte est funèbre et massive,
Et contient les cheveux de ses parents défunts,
Dans des sachets jaunis aux pénétrants parfums,
Qu'elle vient quelquefois baiser le soir, pensive !

Quand sont mortes mes sœurs blondes, on l'a rouvert
Pour y mettre des pleurs et deux boucles frisées !
Hélas ! nous ne gardions d'elles, chaînes brisées,
Que ces deux anneaux d'or dans ce coffret de fer.

Et toi, puisque tout front vers le tombeau se penche,
Ô mère, quand viendra l'inévitable jour
Où j'irai dans la boîte enfermer à mon tour
Un peu de tes cheveux..., que la mèche soit blanche !...

(Les Tristesses)

JARDIN D'HIVER

L E soir, lorsque la lune épand ses frissons bleus
Et que des peaux de tigre et des tapis moelleux
Assourdissent les pas dans la chambre de verre,
Un grand jet d'eau sanglote au milieu de la serre,
Comme s'il se plaignait élégiaquement
De retomber toujours dans le bassin dormant
Et de ne pas pouvoir, pour calmer sa rancune,
Porter son baiser froid aux lèvres de la Lune !

(L'Hiver Mondain)

BÉGUINAGE FLAMAND

I

A u loin, le Béguinage avec ses clochers noirs,
Avec son rouge enclos, ses toits d'ardoises bleues
Reflétant tout le ciel comme de grands miroirs,
S'étend dans la verdure et la paix des banlieues.

Les pignons dentelés étagent leurs gradins
Par où monte le Rêve aux lointains qui brunissent,
Et des branches parfois, sur le mur des jardins,
Ont le geste très doux des prêtres qui bénissent.

En fines lettres d'or chaque nom des couvents
Sur les portes s'enroule autour des banderolles,
Noms charmants chuchotes par la lèvre des vents :
La maison de l'Amour, la maison des Corolles.

Les fenêtres surtout sont comme des autels
Où fleurissent toujours des géraniums roses,
Qui mettent, combinant leurs couleurs de pastels,
Comme un rêve de fleurs dans les fenêtres closes.

Fenêtres des couvents ! attirantes le soir
Avec leurs rideaux blancs, voiles de mariées
Qu'on voudrait soulever dans un bruit d'encensoir
Pour goûter vos baisers, lèvres appariées !

Mais ces femmes sont là, le cœur pacifié,
La chair morte, cousant dans l'exil de leurs chambres ;
Elles n'aiment que toi, pâle Crucifié,
Et regardent le ciel par les trous de tes membres !

Oh ! le silence heureux de l'ouvroir aux grands murs,
Où l'on entend à peine un bruit de banc qui bouge,
Tandis qu'elles sont là, suivant de leurs yeux purs
Le sable en ruisseaux blonds sur le pavement rouge.

Oh ! le bonheur muet des vierges s'assemblant !
Et comme si leurs mains étaient de candeur telle
Qu'elles ne peuvent plus manier que du blanc,
Elles brodent du linge ou font de la dentelle.

C'est un charme imprévu de leur dire « ma sœur »
Et de voir la pâleur de leur teint diaphane
Avec un pointillé de taches de rousseur
Comme un camélia d'un blanc mat qui se fane.

Rien d'impur n'a flétri leurs flancs immaculés,
Car la source de vie est enfermée en elles

Comme un vin rare et doux dans des vases scellés
Qui veulent, pour s'ouvrir, des lèvres éternelles !

II

Cependant quand le soir douloureux est défunt,
La cloche lentement les appelle à compiles
Comme si leur prière était le seul parfum
Qui pût consoler Dieu dans ses mélancolies !

Tout est doux, tout est calme au milieu de l'enclos ;
Aux offices du soir la cloche les exhorte,
Et chacune s'y rend, mains jointes, les yeux clos,
Avec des glissements de cygne dans l'eau morte.

Elles mettent un voile à longs plis ; le secret
De leur âme s'épanche à la lueur des cierges ;
Et, quand passe un vieux prêtre en étole, on croirait
Voir le Seigneur marcher dans un Jardin de Vierges !

III

Et l'élan de l'extase est si contagieux,
Et le cœur à prier si bien se tranquillise,
Que plus d'une, pendant les soirs religieux,
L'été, répète encor les Ave de l'église;

Debout à sa fenêtre ouverte au vent joyeux,
Plus d'une, sans ôter sa cornette et ses voiles,
Bien avant dans la nuit, égrène avec ses yeux
Le rosaire aux grains d'or des priantes étoiles !

(La Jeunesse Blanche)

VIEUX QUAIS

IL est une heure exquise, à l'approche des soirs,
Quand le ciel est empli de processions roses
Qui s'en vont effeuillant des âmes et des roses
Et balançant dans l'air des parfums d'encensoirs.

Alors tout s'avivant sous les lueurs décrues
Du couchant dont s'éteint peu à peu la rougeur,
Un charme se révèle aux yeux las du songeur :
Le charme des vieux murs au fond des vieilles rues.

Façades en relief, vitraux coloriés,
Bandes d'Amours, captifs dans le deuil des cartouches,
Femmes dont la poussière a défleuri les bouches,
Fleurs de pierre égayant les murs historiés.

Le gothique noirci des pignons se décalque
En escaliers de crêpe au fil dormant de l'eau,
Et la lune se lève au milieu d'un halo
Comme une lampe d'or sur un grand catafalque.

Oh ! les vieux quais dormants dans le soir solennel,
Sentant passer soudain sur leurs faces de pierre
Les baisers et l'adieu glacé de la rivière
Qui s'en va tout là-bas sous les ponts en tunnel.

Oh ! les canaux bleuis à l'heure où l'on allume
Les lanternes, canaux regardés des amants
Qui devant l'eau qui passe échangent des serments
En entendant gémir des cloches dans la brume.

Tout agonise et tout se tait : on n'entend plus
Qu'un très mélancolique air de flûte qui pleure,
Seul, dans quelque invisible et noirâtre demeure
Où le joueur s'accoude aux châssis vermoulus !

Et l'on devine au loin le musicien sombre,
Pauvre, morne, qui joue au bord croulant des toits ;
La tristesse du soir a passé dans ses doigts,
Et dans sa flûte à trous il fait chanter de l'ombre.

(La Jeunesse Blanche)

DIMANCHES

MORNE l'après-midi des dimanches, l'hiver,
Dans l'assoupissement des villes de province,
Où quelque girouette inconsolable grince
Seule, au sommet des toits, comme un oiseau de fer !

Il flotte dans le vent on ne sait quelle angoisse !
De très rares passants s'en vont sur les trottoirs :
Prêtres, femmes du peuple en grands capuchons noirs,
Béguines revenant des saluts de paroisse.

Des visages de femme ennuyés sont collés
Aux carreaux, contemplant le vide et le silence,
Et quelques maigres fleurs, dans une somnolence,
Achèvent de mourir sur les châssis voilés.

Et par l'écanement des rideaux de fenêtres
Dans les salons des grands hôtels patriciens

On peut voir sur des fonds de gobelins anciens,
Dans de vieux cadres d'or, les portraits des ancêtres,

En fraise de dentelle, en pourpoint de velours,
Avec leur blason peint dans un coin de la toile,
Qui regardent au loin s'allumer une étoile
le dormir dans des silences lourds.

Et tous ces vieux hôtels sont vides et sont ternes ;
Le Moyen-Âge mort se réfugie en eux !
C'est ainsi que, le soir, le soleil lumineux
réfugie aussi dans les tristes lanternes.

Ô lanternes, gardant le souvenir du feu,
Le souvenir de la lumière disparue,
Si tristes dans le vide et le deuil de la rue
Qu'elles semblent brûler pour le convoi d'un Dieu.

Et voici que soudain les cloches agitées
Ébranlent le Beffroi debout dans son orgueil,
Et leurs sons, lourds d'airain, sur la ville au cercueil
Descendent lentement comme des pelletées !

(La Jeunesse Blanche)

DU SILENCE

I

A H ! vous êtes mes sœurs, les âmes qui vivez
Dans ce doux nonchaloir des rêves mi-rêvés

Parmi l'isolement léthargique des villes
Qui somnolent au long des rivières débiles ;
Âmes dont le silence est une piété,
Âmes à qui le bruit fait mal ; dont l'amour n'aime
Que ce qui pouvait être et n'aura pas été ;
Mystiques refectés d'hostie et de saint-chrême ;
Solitaires de qui la jeunesse rêva
Un départ fabuleux vers quelque ville immense,
Dont le songe à présent sur l'eau pâle s'en va,
L'eau pâle qui s'allonge en chemins de silence...
Et vous êtes mes sœurs, âmes des bons reclus
Et novices du ciel chez les Visitandines,
Âmes comme des fleurs et comme des sourdines
Autour de qui vont s'enroulant les angélus
Comme autour des rouets la douceur de la laine !
Et vous aussi, mes sœurs, vous qui n'êtes en peine
Que d'un long chapelet béni à dépêcher
En un doux béguinage à l'ombre d'un clocher,
Oh ! vous, mes Sœurs — car c'est ce cher nom que l'Église
M'enseigne à vous donner, ô mes sœurs en douceurs,
Dans ce halo de linge où le front s'angélise,
Oh ! vous, qui m'êtes plus que pour d'autres des sœurs
Chastes dans votre robe à plis qui se balance,
Ô vous, mes sœurs en Notre Mère, le Silence !

II

En province, dans la langueur matutinale,
Tinte le carillon, tinte dans la douceur
De l'aube qui regarde avec des yeux de sœur,
Tinte le carillon, — et sa musique pâle
S'effeuille fleur à fleur sur les toits d'alentour,
Et sur les escaliers des pignons noirs s'effeuille
Comme un bouquet de sons mouillés que le vent cueille;
Musique du matin qui tombe de la tour,
Qui tombe de très loin en guirlandes fanées,

Qui tombe de Naguère en invisibles lis,
En pétales si lents, si froids et si pâlis,
Qu'ils semblent s'effeuiller du front mort des Années !

(Du Silence)

SOUVENANCES

TEL soir fané, telle heure éphémère suscite
Aux miroirs de mes yeux les souvenirs d'un site
— Sites recomposés qu'on eût dit oubliés ! —
D'un canal mort avec deux rangs de peupliers
Dont les feuilles vont se cherchant comme des lèvres.
Décor d'une prairie où de bêlantes chèvres
S'appellent l'une l'une avec des voix aussi
Blanches comme leur laine et d'un air si transi...
Décor surtout de vous, vieux quais en enfilade,
Pignons, rampes de bois par-dessus l'eau malade
Où chaque feu miré se délaye en halo,
Fragile et fugitif paysage de l'eau
Qui sous un heurt de vent tout à coup s'évapore
Et fait que l'eau se mue en sommeil incolore.

Sites instantanés, comme à peine rêvés,
En contours immortels je les ai conservés
Et je les porte en moi depuis combien d'années !
Seul un ciel identique en nuances fanées,
Triste comme celui qui me les faisait voir,
Les a ressuscités de moi-même ce soir !
Et c'est ainsi toujours qu'au hasard des nuages
Revivent dans mon cœur de souffrants paysages.

ÉMILE VERHAEREN

1855

É MILE VERHAEREN, né à Saint-Amand (Flandre) a donné d'abord un volume de vers, *Les Flamandes* (1883), une sorte de transcription dans la poésie des truculentes toiles de kermesse des Jordaens et des Jean Steen. Ces qualités de poète-peintre se retrouvent dans *Les Moines* (1886), envisagés surtout par leur côté décoratif, et aussi dans *Les Soirs* (1888), une œuvre plus sentie, mais dont l'exubérance s'exalte souvent aux dépens de la clarté et de la langue.

C'est en tout cas un vrai tempérament de poète, solide et fougueux.

Ses œuvres ont été publiées à Paris chez A. Lemerre, et à Bruxelles chez Hochsteyn et Deman.

A. L.

MOINE FÉODAL

D 'AUTRES, fils de barons et de princes royaux,
Conservent tout altiers les orgueils féodaux.

On les établit chefs de larges monastères,

Et leur nom resplendit dans les gloires austères.

Ils ont, comme jadis l'aïeul avait sa tour,
Leur cloître pour manoir et leurs moines pour cour.

Ils s'assoient dans les plis cassés droit de leurs bures,
Tels que des chevaliers dans l'acier des armures.

Ils portent devant eux leur grande crosse en buis,
Majestueusement comme un glaive conquis.

Ils parlent au chapitre en justiciers gothiques,
Et leur arrêt confond les pénitents mystiques;

Ils rêvent de combats dont Dieu serait le prix
Et de guerre menée à coup de crucifix.

Ils sont les gardiens blancs des chrétiennes idées
Qui restent au couchant sur le monde accoudées.

Ils vivent sans sortir de leur rêve infécond,
Mais ce rêve est si haut qu'on ne voit pas leur front.

Leur chimère grandit et monte avec leur âge,
Et monte d'autant plus qu'on la cingle et l'outrage ;

Et jusqu'au bout leur foi luira d'un feu vermeil
Comme un monument d'or ouvert dans le soleil.

(Les Moines)

RENTRÉE DES MOINES

I

ON dirait que le site entier sous un lissoir
Se lustre, et dans les lacs voisins se réverbère
C'est l'heure où la clarté du jour d'ombres s'obère,
Où le soleil descend les escaliers du soir.

Une étoile d'argent lointainement tremblante,
Lumière d'or dont on n'aperçoit le flambeau,
Se reflète mobile et fixe au fond de l'eau
Où le courant la lave avec une onde lente.

À travers les champs verts s'en va se déroulant
La route dont l'averse a lamé les ornières ;
Elle longe les noirs massifs des sapinières
Et monte au carrefour couper le pavé blanc.

Au loin scintille encore une lucarne ronde
Qui s'ouvre ainsi qu'un œil dans le pignon rongé :
Là, le dernier reflet du couchant s'est plongé,
Comme, en un trou profond et ténébreux, la sonde.

Et rien ne s'entend plus dans ce mystique adieu,
Rien, — le site vêtu d'une paix métallique
Semble enfermer en lui, comme une basilique,
La présence muette et nocturne de Dieu.

II

Alors les moines blancs rentrent aux monastères,
Après secours portés aux malades des bourgs,
Aux remueurs cassés de sols et de labours,
Aux gueux chrétiens qui vont mourir, aux grabataires,

À ceux qui crèvent seuls, mornes, sales, pouilleux,

Et que nul de regrets ni de pleurs n'accompagne
Et qui pourriront nus dans un coin de campagne
Sans qu'on lave leur corps ou qu'on ferme leurs yeux ;

Aux mendiants mordus de misères avides,
Qui, le ventre troué de faim, ne peuvent plus
Se béquiller là-bas vers les enclos feuillus,
Et qui se noient, la nuit, dans les étangs livides.

Et tels les moines blancs traversent les champs noirs,
Faisant songer au temps des jeunesses bibliques
Où l'on voyait errer des géants angéliques
En longs manteaux de lin dans l'or pâli des soirs.

III

Brusques, sonnent au loin des tintements de cloche
Qui cassent du silence à coups de battant clair
Par-dessus les hameaux, jetant à travers l'air
Un long appel qui long parmi l'écho ricoche.

Ils redisent que c'est le moment justicier
Où les moines s'en vont au chœur chanter Ténèbres
Et promener sur leurs consciences funèbres
La froide cruauté de leurs regards d'acier.

Et les voici priant, tous ceux dont la journée
S'est consumée au long hersage en pleins terreaux,
Ceux dont l'esprit sur les textes préceptoraux
S'épand comme un reflet de lumière inclinée,

Ceux dont la solitude âpre et pâle a rendu
L'âme voyante, et dont la peau blême et collante
Jette vers Dieu la voix de sa maigreur sanglante,
Ceux dont les tourments noirs ont fait le corps tordu,

Et les moines qui sont rentrés aux monastères,
Après visite faite aux malheureux des bourgs,
Aux remueurs cassés de sols et de labours,
Aux gueux chrétiens qui vont mourir, aux grabataires,

À leurs frères pieux disent, à lente voix,
Qu'au dehors, quelque part, dans un coin de bruyère,
Il est un moribond qui s'en va sans prière,
Et qu'il faut supplier au chœur le Christ en croix,

Pour qu'il soit pitoyable aux mendiants avides
Qui, le ventre troué de faim, ne peuvent plus
Se béquiller au loin vers les enclos feuillus,
Et qui se noient, la nuit, dans les étangs livides.

Et tous alors, tous les moines, très lentement
Envoient vers Dieu le chant des lentes litanies,
Et les anges qui sont gardiens des agonies
Ferment les yeux des morts silencieusement.

(Les Moines)

LE MOULIN

Lemoulin tourne au fond du soir, très lentement,
Sur un ciel de tristesse et de mélancolie,
Il tourne, et tourne, et sa voile, couleur de lie,
Est triste, et faible, et lourde, et lasse, infiniment.

Depuis l'aube, ses bras, comme des bras de plainte,
Se sont tendus et sont tombés ; et les voici

Qui retombent encor, là-bas, dans l'air noirci
Et le silence entier de la nature éteinte.

Un jour souffrant d'hiver parmi les loins s'endort,
Les nuages sont las de leurs voyages sombres,
Et le long des taillis, qui ramassent leurs ombres,
Les ornières s'en vont vers un horizon mort.

Sous un ourlet de sol, quelques huttes de hêtre
Très misérablement sont assises en rond ;
Une lampe de cuivre est pendue au plafond
Et patine de feu le mur et la fenêtre.

Et dans la plaine immense et le vide dormeur,
Elles fixent, — les très souffreteuses bicoques —
Avec les pauvres yeux de leurs carreaux en loques,
Le vieux moulin qui tourne, et las, qui tourne et meurt.

(Les Soirs)

ALBERT GIRAUD

1860

ALBERT GIRAUD, né le 23 juin 1860 à Louvain (Brabant), débuta dans la poésie par *Pierrot Lunaire* (1884), un petit volume de rondels habilement tournés, mais non exempts de réminiscences. Son second livre, *Hors du Siècle* (1888), marque un progrès ; il y a une recherche d'images et des effets de couleur par lesquels le poète se rattache, lui aussi, à la tradition coloriste des artistes de sa race.

Ses œuvres ont été publiées par A. Lemerre et Léon Vanier.

A. L.

BROSSEUR DE LUNE

UN très pâle rayon de Lune
Sur le dos de son habit noir,
Pierrot-Willette sort le soir
Pour aller en bonne fortune.

Mais sa toilette l'importune :
Il s'inspecte et finit par voir
Un très pâle rayon de Lune

Sur le dos de son habit noir.
Il s' imagine que c'est une
Tache de plâtre, et sans espoir
Jusqu'au matin, sur le trottoir,
Frotte, le cœur gros de rancune,
Un très pâle rayon de Lune !

(Pierrot Lunaire)

POUSSIÈRE ROSE

U NE fine poussière rose
Danse à l'horizon du matin ;
Un très doux orchestre lointain
Susurre un air de Cimarose.

Phœbé, comme une blanche rose,
Se meurt dans le ciel incertain ;
Une fine poussière rose
Danse à l'horizon du matin.

Devant un Cassandre morose,
Fuit un falbala de satin
Qui traverse — en frôlant le thym
Qu'une fraîche rosée arrose —
Une fine poussière rose.

(Pierrot Lunaire)

À UNE FEMME DE QUARANTE ANS

DANS tes grands yeux, emplis de chaude obscurité
Où luisent vaguement les secrets de la vie,
J'ai puisé pour toujours la chimérique envie
D'un suprême plaisir que je n'ai point goûté.

L'arome capiteux de ta maturité
Enivre puissamment ma chair inassouvie,
Et du fond du passé mon âme est poursuivie
Par l'éternel regret de ta virginité.

J'ai souvent jaloué, par les soirs pacifiques,
Les vaisseaux attirants, lassés et magnifiques
Dont l'orgueil du retour solennisait les mâts,

Et qui semblaient traîner, derrière leurs antennes,
Une émanation des ciels et des climats
Qu'ils avaient respirés dans leurs courses lointaines.

(Hors du Siècle)

L'ANNONCIATEUR

ENFANT désordonné, turbulent et nerveux,
Dont rien ne peut fléchir la volonté hardie,

Déjà l'on voit courir dans l'or de tes cheveux
Des rêves d'incendie.

D'ardents reflets de chair, de fournaise et de sang,
Allumés dans les plis de tes lèvres vaillantes,
Fardent superbement d'un fard éblouissant
Tes pommettes saillantes.

L'espoir de la maraude et du fruit défendu
Et le pressentiment des balafres futures
Redressent vers le ciel ton nez large et fendu
De chercheur d'aventures.

Ton front impérieux, farouchement bombé.
Qui l'enflamme soudain de révolte et de rage,
A les sombres lueurs d'un horizon plombé
Où s'amasse un orage.

Ta main italienne, au jeu souple et lascif,
Par un vouloir tenace à chaque instant crispée,
Me chercher partout d'un geste convulsif
Le pommeau d'une épée.

Rapides, frémissants, aiguisés de clarté,
Pointus et barbelés comme des javelines,
Tes regards chauds et roux tignent l'obscurité
De leurs flèches félines.

Ta bouche sensuelle et lourde, où rit le jour,
Rouge comme une plaie embrasée et profonde,
Est tendue au-devant de quelque immense amour
Qui changera le monde !

Ta foi ? La fantaisie ! Et ta loi ? Le plaisir !
Tes vastes appétits, sans attache et sans règle,
Dans la foudre et l'éclair fondront sur leur désir
Avec des serres d'aigle.

Tu laisseras ton cœur, où dorment les aïeux,
Vierge implacablement de tout rêve vulgaire,
Battre dans ta poitrine, héroïque et joyeux
Comme un tambour de guerre.

Cher annonciateur des soldats qui naîtront,
Du seuil déshonoré de ces temps impassibles,
Salut ! Je sens flotter et chanter sur ton front
Des drapeaux invincibles !

Va ! Tu seras le chef des hommes qui demain
Cloueront comme un hibou sur le bois de leur porte,
Souffletée et brisée au seul vent de ta main,
Notre chimère morte.

Va ! Tu n'auras souci ni du bien, ni du mal :
Tu vivras sans penser dans un torrent de joie,
Ignorant comme un Dieu, beau comme un animal,
Ô fier enfant de proie !

Et ton œuvre, écrasant d'un mépris mérité
Tous les trieurs de mots à l'âme inassouvie,
Confrontera le Rêve et la Réalité,
Et l'Art avec la Vie !

(Hors du Siècle)

LA MORT D'HUNALD

UR le lit vierge et blanc, jonché de lis nocturnes,

S De lis mystérieux, de grands lis taciturnes,
Sous les rideaux pensifs où fleure un cher secret,
Ses yeux frêles blessés par tes yeux, sans regret
Des heures, sans regret des lèvres, sans envie
De tromper le destin ni d'accepter la vie,
Sans espoir d'un espoir, sans désir d'un désir,
Déjà mort dans son âme il se laisse mourir ;
Et tandis que du soir tintent les cloches vaines,
De ses fins ciseaux d'or l'enfant s'ouvre les veines,
Calme et grave, très las, à soi-même étranger,
Vaguement caressé par le rêve léger
Qui lui baise le front de ses ailes neigeuses,
Et ses regards obscurs, violettes songeuses,
Contemplant la splendeur de son corps trop aimé
Pleurer de longs rubis sur le lit parfumé,
Et, joyeux d'une joie étrange, la chair veuve,
irde jaillir le sang fier, comme un fleuve,
Puis, sans même souffrir le tourment du pardon,
Ayant tour oublié de toi, jusqu'à ton nom,
Dans le luxe des flots et leur lente harmonie,
Il écoute, en mourant, chanter son agonie.

JUSTE OLIVIER

1807 - 1876

J LBERT GIRAUD *est né en 1807 à Eysins, petite ville située dans la partie du canton de Vaud qui touche à Genève. Professeur à Neuchâtel, puis à Lausanne, il émigra à Paris après la Révolution de 1845, et c'est seulement en 1871 qu'il reprit le chemin de la Suisse. On a de lui Les deux Voix, recueil de vers dont la moitié est due à sa femme, Chansons Lointaines, qui parurent en 1847, Hélène, Donald et Chansons du Soir.*

Bien que l'œuvre poétique de Juste Olivier renferme des pièces où la narration domine, elle est avant tout lyrique ; mais ses meilleures productions sont des chansons, qui presque toutes sont inspirées d'une vieille ronde ou de quelque tradition populaire.

Les livres de Juste Olivier ont été publiés à Lausanne par G. Rouiller et G. Bridel, et à Berne par Ed. Matthey.

A. L.

LE TEMPS S'EN VA

ICI trois jours que des flots de nuages,

V Brumeux déluge, engloutissaient l'azur ;
Mais, comme un vol d'aigles aux blancs plumages,
Les monts enfin planent dans le ciel pur :
Ainsi le temps, brouillard au vent funeste,
Voile où se perd l'immortelle beauté,
Le Temps s'en va, mais l'Éternité reste,
L'Éternité ! l'Éternité !

Plus de chansons, plus de couples fidèles,
Dans le tilleul, chauve comme un vieillard !
Au bord du roic, déjà les hirondelles
Forment leurs rangs et sonnent le déparc.
Toujours montant vers le portail céleste,
Traînant au seuil le Monde épouvanté,
Le Temps s'en va, mais l'Éternité reste,
L'Éternité ! l'Éternité !

Notre sentier dans le gazon serpente,
Là, d'une ronce en passant écharpé,
Luttant, ailleurs, contre une aride pente,
Ou d'une fosse, hélas! bien mieux coupé.
Marcheur vaillant, dont chaque pas s'atteste
Par une tombe au sol ensanglanté,
Le Temps s'en va, mais l'Éternité reste,
L'Éternité ! l'Éternité !

De maux présents et de peines passées
Quel sombre amas, quel douloureux trésor !
Sans les tarir, que de larmes versées !
Et jusqu'au bout, que de chagrins encor !
L'homme avec Dieu sans fin ruse et conteste,
Puis, recueillant notre cœur tourmenté,
Le Temps s'en va, mais l'Éternité reste,
L'Éternité ! l'Éternité !

En vain se dresse, aux lieux que nul n'évite,
Le noir rocher de l'ancre de la mort :

C'est un jalon, ce n'est pas la limite,
C'est du chemin le souterrain effort.
Notre œil s'arrête à ce bord qu'il déteste ;
Mais au delà brille l'Immensité.
Le Temps s'en va, mais l'Éternité reste,
L'Éternité ! l'Éternité !

Dans le tombeau le Passé dort encore,
Et l'Avenir, en ses abîmes sourds,
N'est du Néant qu'une incertaine aurore ;
Le Présent seul existe, il vit toujours :
Contre lui-même ainsi plaide et proteste
Ce Temps qui meurt en immortalité.
Le Temps s'en va, mais l'Eternité reste,
L'Éternité ! l'Éternité !

Verbe infini qui façonnas les mondes,
Oui dans le vide assemblas l'univers,
Et qui jetas à l'écume des ondes,
Comme des fleurs, les îles sur les mers !
Toujours la vie en toi se manifeste :
Le ciel fût-il par ton souffle emporté,
Le Temps s'en va, mais l'Eternité reste,
L'Éternité ! l'Éternité !

(Chansons Lointaines)

HELVÉTIE !

I L est, amis, une terre sacrée
Où tous ses fils veulent au moins mourir !

Du haut des monts dont elle est entourée
Lequel de nous la vit sans s'attendrir ?
Cimes qu'argenté une neige durcie,
Rocs dans les airs dressés comme des tours,
Vallons fleuris, Helvétie ! Helvétie !
C'est toi, c'est toi que nous aimons toujours !
La Liberté, depuis les anciens âges
Jusques à ceux où flottent nos destins,
Aime à poser ses pieds nus et sauvages
Sur les gazons qu'ombragent tes sapins.
Là, sa voix force éclate, et s'associe
Avec la foudre aux longs roulements sourds.
À cette voix, Helvétie ! Helvétie !
Nous qui t'aimons, nous répondrons toujours !

(Chansons Lointaines)

LE SOIR

L E soir, quand on est seul dans l'ombre qui s'amasse
Et monte à la fenêtre où l'on aime à s'asseoir,
Il vous revient des airs qu'on se chante à voix basse
Le soir.

Le soir, quand on est vieux, dans l'ombre qui s'avance
Pour nous conduire au terme où l'on ne peut rien voir,
Il nous revient des airs que chantait notre enfance
Le soir.

Le soir, quand on est deux dans l'ombre à se comprendre,
Fût-on bien loin du temps où tout brillait d'espoir,

Le cœur chante toujours ce chant qu'il sait nous rendre
Le soir.

(Chanson du Soir.)

FRÉDÉRIC MONNERON

1813-1837

F ILS d'un pasteur Vaudois, Frédéric Monneron est mort à l'âge de vingt-quatre ans, laissant des vers qui, a-t-on dit, « ne sont que des fragments inachevés et comme des souffles épais de son âme, » mais qui cependant dénotent qu'il y avait en lui le germe d'un vrai poète. La pièce intitulée : À Vous, que nous reproduisons, témoigne d'une grande franchise de sentiment et d'une connaissance exacte des délicatesses de la langue française.

Les poésies de Frédéric Monneron ont été publiées à Lausanne par G. Bridel.

A. L.

À VOUS

QUAND sur les champs du soir la brume étend ses voiles,
Lorsque, pour mieux rêver, la Nuit au vol errant
Sur le pâle horizon détache en soupirant
Une ceinture d'or de sa robe d'étoiles ;

Lorsque le crépuscule entr'ouvre aux bords lointains
Du musical éther les portes nuageuses ;

Alors, avec les vents, les âmes voyageuses
Vont chercher d'autres cieux dans leurs vols incertains.

La mienne s'en retourne auprès de vous, fidèle ;
Mais bientôt un remords ta surprend en chemin,
Et jeune mendiante, implorant votre main,
Elle vous tend la sienne en se voilant d'une aile.

Car c'est le repentir d'avoir aimé trop peu,
Qui, de l'exil, vers vous la ramène angoissée,
Comme une ombre, sortant de la tombe glacée,
Surprise par la mort sans avoir lait d'adieu.

Non ! je n'ai pu comprendre et votre âme et la terre
Que de loin, quand les ans sont venus tout finir,
Et mon cœur n'a fleuri qu'autour du souvenir,
Comme autour du tombeau l'égantier solitaire.

Ces jours où ma jeunesse a fait souffrir les cœurs,
Je n'en pourrai gémir que seul avec moi-même,
Alors qu'il n'est plus temps de dire à ceux qu'on aime
« À genoux, me voici ! pardonnez-moi vos pleurs ! »

Ainsi, c'est le passé, c'est la fuite des choses,
Le souvenir des maux qu'on ne peut réparer,
Qui m'évoquent vers vous, quand la nuit vient errer
Sur le large horizon, parmi l'or ou les roses.

HENRI-FRÉDÉRIC AMIEL

1821-1881

HENRI-FRÉDÉRIC AMIEL *né en Suisse, a publié plusieurs recueils de vers : Les Grains de Mil ; Il Penseroso ; Les Étrangères, et Jour à Jour. Dans les trois premiers livres le style est un peu tourmenté et trahit souvent la nature inquiète du poète. Le dernier volume contient des pièces d'une plus franche allure, et il en est même plusieurs qui sont pleines de charme.*

Jour à Jour a été édité à Paris en 1880 par G. Fischbacher.

A. L.

GRILLON DE MAI

DANS ce lieu fut mon berceau.
Voilà bien la verte plaine
Où le regard se promène
Sans heurter mont ni coteau ;
Je reconnais la fontaine
Témoin de mes premiers jeux.
Nourrice, de bruits joyeux
Ta maison lors était pleine.

Il me semble entendre en cor
Résonner la chansonnette :
« Grillon de mai, grillon d'or,
Grillon dans l'herbette ! »

Mais on m'ôte de ces bras
Encore en ma tendre enfance,
Et je ne reviens, hélas !
Qu'à l'âge triste où l'on pense.
Oui, vingt ans, vingt ans ont fui...
Que de désirs, d'espérances !
Que d'épreuves, de souffrances !
Que de regrets aujourd'hui !
Ô nourrice ! nourricette !
Le temps s'envole, il a tort :
« Grillon de mai, grillon d'or,
Grillon dans l'herbette. »

Gais compagnons d'autrefois,
Qui restâtes au village,
Étonnés à mon visage,
Reconnaissez-vous ma voix ?
Rien ne dure. Autres nous sommes..
Mon esprit, comme un oiseau,
Sautant de branche en rameau,
Se souvient des lieux, des hommes,
De tout un passé qui dort
Au fond d'une ombre discrète :
« Grillon de mai, grillon d'or,
Grillon dans l'herbette. »

Je me vois enfantelet,
Bondissant à droite, à gauche.

Tout glorieux je chevauche
En jouant du flageolet.
Mon petit cheval de race,

Qui n'est rien qu'un gros bâton,
Aux accents du mirliton
Piaffe, et ne tient plus en place.
C'est l'heure : allez boire ! Encor !
Retour ! La litière est prête :
« Grillon de mai, grillon d'or,
Grillon dans l'herbette. »

Mais le jour s'est effacé,
Et du soir tinte la cloche :
De la maison se rapproche
Le cavalier fort lassé.
Sur ses genoux la nourrice
L'attire tout sommeillant,
Et d'un ton bien doux, bien lent,
Chante le refrain propice.
Dans ses bras l'enfant s'endort,
Et confusément répète :
« Grillon de mai, grillon d'or,
Grillon dans l'herbette. »

(Jour à Jour)

FEU SOUS LA NEIGE

ON ignore longtemps ce que la boucle grise
Sous d'austères dehors peut cacher de douleurs.
Plus le cœur a souffert, hélas ! mieux il se brise,
Et s'il pleure en secret, plus acres sont ses pleurs.

Quand on voit les frimas neiger sur une tel

On se dit : « Le volcan ne brûle plus, du moins. »
Erreur ! Le feu cruel ne rougit plus le faire,
Il ronge les flancs sans témoins.

La jeunesse est bruyante et proclame ses peines ;
Pourtant, qu'elle sait pour ce que c'est que souffrir !
Souffrir, c'est lentement se flétrir dans ses chaînes,
Et c'est agoniser sans atteindre au mourir.
Qu'on plaigne la jeunesse et ses maux poétiques,
tragiques destins, ses amours exigeants,
Je commence à trouver beaucoup plus pathétiques
Les yeux rougis des vieilles gens.

(Jour à Jour)

EUGÈNE RAMBERT

1830-1886

N é le 6 avril 1830 près de Montreux (Suisse), Eugène Rambert, après avoir fait des études de théologie, se consacra à la littérature et fut successivement professeur à l'Académie de Lausanne et à l'École Polytechnique de Zurich. Revenu à Lausanne en 1881, il y mourut cinq ans après.

Eugène Rambert fut avant tout un critique qui unissait la lucidité à l'étendue des connaissances. Il avait néanmoins sa place marquée dans cette Anthologie par ses œuvres poétiques, qui, bien que trahissant un peu d'effort et de recherche, attestent une grande profondeur de pensée et de sentiment. Deux volumes de vers intitulés : *Poésies et Chansons d'Enfants ont paru de son vivant ; un troisième, Dernières Poésies, a été publié après sa mort.*

Les œuvres d'Eugène Rambert ont été éditées à Paris par Sandoz et Fischbacher, à Lausanne par F. Rouge.

A. L.

LE VIEUX LÉMAN

vieux Léman, toujours le même,

Ô Bleu miroir du bleu firmament,
Plus on te voit et plus on t'aime,
Ô vieux Léman !

J'ai parcouru d'autres rivages,
Vu d'autres flots et d'autres deux.
Des lacs plus gais ou plus sauva.
Et l'Océan prodigieux ;

Je n'ai rien vu qui te ressemble,
Rien qui soit beau de ta beauté,
Qui mêle ainsi, qui fonde ensemble
La douceur ce la majesté.

À l'étranger, quand la tristesse
Jette sur nous son voile noir,
On donnerait gloire et richesse,
Tout ce qu'on a, pour te revoir.

En vain se hâtent les années
Sur nos pas semant les débris,
Espoirs déçus, roses fanées,
Désirs éteints, boutons flétris :

Ce désir grandit avec l'âge,
Le retour seul peut en guérir ;
Quand on est né sur ce rivage,
Sur ce rivage on veut mourir.

Ô vieux Léman, toujours le même,
Bleu miroir du bleu firmament,
Plus on grisonne et plus on t'aime,
Ô vieux Léman !

LE MERLE D'EAU

EST-IL chanson, folle ballade,
Joyeux rondeau,
Qui soit plus gai que la roulade
Du merle d'eau ?

Quand ils sont deux — Monsieur, Madame —
L'un écoutant,
— Pour écouter, Dieu fit la femme —
L'autre chantant,

La note perle plus vibrante,
Et le refrain
En sa roulade délirante
N'a plus de fin.

Ils étaient là, ce matin même,
Au bord de l'eau ;
Je les guettais caché, troisième,
Sous un bouleau.

« Ah ! disait-il à sa merlette,
Qui, gentiment,
À ses côtés faisait toilette
Très longuement...

« Pourquoi perdre à lustrer ton aile
Ce gai moment,
L'heure où fleurit la soldanelle,
Timidement ?

« Partons, partons, partons en chasse !
Partons au vol !
Guettons, fouillons le flot qui passe,

Rasons le sol ! »

.....

C'est pour nous seuls, race choisie,
Joyeux oiseaux,
Que Dieu créa la poésie
Des vertes eaux !

LE SOLEIL DU LÉMAN

Ô lac ! tu l'as bien dit. Les heures sont rapides.
Tout passe : le moment, le jour et la saison...
En vain le ciel est pur, en vain les flots limpides ;
Le soleil, ton amant, s'incline à l'horizon.

Glissant d'un vol furtif sur la vague aplanie,
Ses rayons empourprés vont embellir Montreux,
Et ces bords enchantés, sacrés par le génie,
Et ce nid de Clarens qu'habite un peuple heureux.

Vous ne l'arrêtez point, doux et chers paysages;
Il est le voyageur ; il marche, il suit sa loi.
Qu'importent vos bosquets ? Qu'importent vos rivages ?...
Par delà l'horizon disparaît l'astre-roi.

Mais il ne s'en va pas sans saluer encore
Les monts échelonnés aux limites des cieux.
De la pourpre du soir la neige se colore ;
Aux Alpes du Léman l'astre fait ses adieux.

En cercle autour de lui les voyez-vous rangées ?
Chaque tour de granit brille comme un fanal.

L'une a sur ses flancs nus des lueurs orangées ;
L'autre sent flamboyer son manteau virginal.

« C'est lui, c'est le soleil ! » se disent les montagnes.
« Heureuse parmi nous celle qu'il choisira,
Et qui, voyant pâlir le front de ses compagnes,
Sous son dernier rayon, seule, resplendira ! »

La voilà, la voilà, la cime qu'il couronne !
Sous le dernier rayon brille un dernier sommet,
Et tout au fond des eaux que la nuit environne :
« C'est lui, c'est le soleil ! » dit un dernier reflet.



PHILIPPE GODET

1850

P HILIPPE GODET, né à Neuchâtel (Suisse) le 23 avril 1850, exerça le ministère d'avocat dans cette ville de 1874 à 1881 ; il y est actuellement professeur de littérature, et il publie dans La Bibliothèque Universelle des chroniques suisses pleines d'observation finesse. Auteur de plusieurs volumes de poésie dont les principaux sont *Le Cœur et les Yeux* et *Les Réalités*, M. Godet a écrit des vers d'une couleur toute locale et d'un charme tantôt mélancolique, tantôt joyeux.

Ses livres ont été édités à Neuchâtel par Sandoz et Berthoud, et à Paris par Sandoz, Fischbacher et Thuillier.

A. L.

DOUBLE AMOUR

MYSTÈRE étrange de l'amour !
J'aime deux belles en ce monde :
L'une est vive, rieuse et blonde
Comme le jour ;

L'autre est triste, rêveuse et brune

Comme le soir,
Et près d'elle j'aime à m'asseoir
Au clair de lune.

Et s'il me fallait dire un jour
Laquelle des deux je préfère,
Mon cœur vous répondrait : Mystère...
Mystère étrange de l'amour !

D'un sourire joyeux la blonde
M'a cent et cent fois enchanté ;
D'une pétillante clarté
Son œil m'inonde ;

La brune, d'un regard voilé,
Profond et tendre,
M'accueille, et mon cœur est troublé
De lui parler et de l'entendre.

L'une, la blonde, est la Gaîté ;
Pas d'instant qu'elle ne sourie...
L'autre, plus chaste en sa beauté,
La Rêverie...

Et s'il me fallait dire un jour
Laquelle des deux je préfère,
Mon cœur vous répondrait : Mystère...
Mystère étrange de l'amour !

(Le Cœur et les yeux)

SUR LE MASSACRE D'UN VERGER

Ô Ronsard, prête-moi ta lyre et ta colère !

C'était en pleine ville un verger séculaire,
Un coin vert et rustique oublié par le temps
Et que rajeunissait chaque nouveau printemps.
Avril, le roi superbe, y célébrait sa fête :
Le cerisier, vêtu de blanc jusques au faîte,
Splendide et glorieux, fleurissait le premier.
Puis, quelques jours après, le robuste pommier
Couvrait ses bras noueux de rieurs roses et blanches.
Et l'hymne des oiseaux éclatait dans les branches,
Tandis que, dans le pré lumineux et charmant,
S'éveillait un confus et chaud bourdonnement.

Ô fête incomparable en sa magnificence !
J'étais envers le Ciel plein de reconnaissance
De ce qu'il eût permis qu'au cœur de la cité
Son œuvre étincelât dans toute sa beauté,
Et, passant chaque jour, je retrouvais en elle
Le Dieu qui prête aux fleurs sa splendeur éternelle.

Aujourd'hui, j'ai revu le verger que j'aimais.
La main de l'homme, hélas ! la détruit pour jamais :
Les arbres ont crié sous la hache brutale ;
Le pommier, fier des fruits presque mûrs qu'il étale,
Est tombé lourdement sur l'herbe en gémissant,
Et le grand cerisier semble pleurer son sang
Par une large plaie ouverte en son écorce.
— Triomphe du progrès, victoire de la force !
Le beau verger n'est plus qu'un chantier de maçons ;
L'herbe folle, qu'Avril emplissait de chansons,
Foulée, agonisante, et bientôt disparue,
Sans pudeur est livrée aux cuistres de la rue.
Ils vont bâtir, dit-on : déjà, fouillant le sol,
L'architecte pressé met à profit ce vol :

Un gros cube quelconque, un bâtiment stupide
Va s'élever bientôt dans son essor rapide,
Et des badauds, épris de poutres et degrés,
En iront chaque jour constater les progrès.
Cela s'appellera : Salle de conférences !
Et des messieurs en frac, aux discours froids et rances,
Viendront édifier un public somnolent.

Bonnes gens, laissez donc parler Dieu : son talent
Pouvait se mesurer peut-être avec le vôtre,
Et, si fervent que soit le ministre ou l'apôtre,
Jamais, soyez-en sûrs, les discours les meilleurs
Ne vaudront l'argument des cerisiers en fleurs !

(Les Réalités)

JULES COUGNARD

1855

JULES COUGNARD, né à Genève en 1855, fit ses études au collège et au gymnase académique de cette ville. Entré ensuite dans la banque, il s'est toujours occupé de littérature. Il a publié deux volumes : Poésies (1880) et À Temps perdu (1886). Bien que de valeur inégale, ses vers charment par leur délicatesse et leur grâce.

Le premier recueil de Jules Cougnard a paru à Genève chez Jules Fick ; le deuxième a été édité à Paris par Jouaust.

A. L.

LA GRENADE

LE petit saint Jean aux boucles frisées
Jasait et riait. Son rire d'argent
Vers le grand ciel bleu montait en fusées ;
Et l'enfant Jésus jouait près de Jean.
Jean était hardi, sauvage et robuste,
Jésus était doux, patient et bon ;
Et, cédant toujours à son compagnon,
Le plus fort était l'ami du plus juste.

Il faisait grand chaud ; c'était en été,
Dans un coin perdu de la Galilée ;
Le lit des ruisseaux, plein d'aridité,
Montrait au soleil sa vase brûlée
Où végétaient seuls de maigres ajoncs.
Jean ne possédait rien qu'une grenade :
Tous deux avaient soif ; le bon camarade
Jean dit en prenant son fruit : « Partageons ! »

Or, près d'eux passait, courbée et cassée,
Une pauvre vieille à l'air malheureux ;
Sa démarche était pénible et lassée ;
Elle regardait le fruit savoureux.
Jésus se souvint combien, dans sa crèche,
Il pleurait jadis, ayant soif et faim.
Il regarde Jean de son œil divin...
Et saint Jean tendit sa grenade fraîche.

De grand cœur saint Jean donna son trésor,
Mais son œil s'emplit d'abondantes larmes.
L'enfant regrettait tout bas son fruit d'or,
Et Jésus lui dit : « En vain tu t'alarmes :
Partager est bon, donner est meilleur.
Mon Père, là-haut, aime un sacrifice.
N'as-tu pas senti le secret délice
Dont la charité peut remplir un cœur ? »

La parole était trop grande et trop haute.
Le petit saint Jean n'avait pas compris ;
Mais voici : Celui qui hait toute faute,
De qui l'aime bien connaît tout le prix.
Quand l'enfant soudain eut levé la tête

Et séché les pleurs de son œil rougi,
Un grand arbre avait du sable surgi,
Couvert de fruits mûrs de la base au faîte,

(À Temps perdu)

LE DERNIER CHAR DE LA MOISSON

LORSQUE, d'un geste large ensemençant la terre,
Le paysan répand la graine dans son champ,
D'instinct il a l'air grave et la figure austère :
Car il songe tout en marchant.

Il songe que c'est lui qui doit nourrir le monde.
Le grain semé rendra le centuple demain,
Et le blé qu'il confie à la terre féconde,
Une fois mur, sera du pain.

Dans le sein remué de l'antique Cybèle
Quand germe le froment, grâce à tes soins pieux,
Va! paysan, ta tâche est si haute et si belle
Que tu peux en être orgueilleux...

Le soleil fait son œuvre, et les moissons superbes
Ondulent sur la plaine ! Allons, nos ouvriers !
Qu'on aiguisse les faux, qu'on attache les gerbes
Sur le char aux lourds madriers.

L'ouvrage a commencé dès que l'aube est venue.
Le soleil au zénith darde ses rayons d'or,

N'importe! Sans repos le travail continue ;
Quand vient le soir, il dure encor.

Bientôt voici la nuit. La tâche est terminée :
Les champs fauchés sont prêts pour un nouveau labour ;
C'est bien. Les travailleurs ont gagné leur journée ;
Qu'ils se reposent à leur tour.

Là-bas, dans le brouillard les Alpes sont noyées.
D'ici, l'on voit glisser sur l'eau du lac lointain,
Ainsi qu'un oiseau rose aux ailes déployées,
Une barque et son mât latin.

Les moissonneurs s'en vont sur la route poudreuse ;
Le poids des gerbes d'or fait crier les essieux ;
Plus d'un fait le chemin près de son amoureuse
Sous la grande voûte des cieux.

Ils vont, et l'on entend la mélodie étrange
De leur mélancolique et très vieille chanson,
Et les bœufs, lentement, emmènent vers la grange
Le dernier char de la moisson.

(À Temps perdu)

HENRI WARNERY

1859

NÉ en 1859 à Lausanne, Henri Warnery y fit ses études de théologie. Après avoir passé une année comme professeur de langue et de littérature française au collège de Constantinople, il vint à Paris et fut nommé sous-directeur de l'École Normale protestante de Courbevoie. Il est actuellement professeur au collège cantonal de Lausanne.

Henri Warnery a écrit un volume de poésie qui se compose de quatre parties : Les pures Ivresses, La Lutte et le Rêve, Exil, Petits Poèmes, et un poème philosophique, Les Origines, qui retrace la genèse de la terre et celle de l'humanité. Ses premières œuvres sont quelquefois d'un sentiment trop juvénile et d'une forme encore hésitante. Mais la pensée et le style vont se raffermissant de page en page, et l'on trouve dans son dernier livre un langage ou l'éclat s'allie à l'ampleur.

Les œuvres de Henri Warnery ont été publiées à Lausanne par F. Payet.

A. L.

REGRET

'AI vécu plus d'un an près d'elle,

J La voyant presque tous les jours,
Et mon cœur est resté rebelle
Au doux aiguillon des amours.

Je n'ai pas su la reconnaître
Pour mon amie et pour ma sœur.
Quand il frappait à ma fenêtre,
Je n'ai pas ouvert au bonheur.

Mais, sitôt que je l'eus quittée,
Quelque chose en moi s'est brisé ;
J'ai compris les pleurs de l'athée
En face du ciel méprisé.

Trois mois, avant de te redire
Que ma vie et mon Dieu c'est toi,
Et qu'il n'est de bonheur pour moi
Qui sans toi ne soit un martyre !

Car ton souvenir me poursuit,
Le désir de toi me dévore...
Et l'on ose prétendre encore
Que le temps fuit !

VOULOIR ÊTRE HEUREUX

V OULOIR être heureux, bien fou qui veut l'être !
Jamais le bonheur ne tient dans nos mains.
J'ignore pourquoi, Dieu le sait peut-être,
Nous le poursuivons par tous les chemins.

Nous nous enivrons d'amour et de gloire ;
La gloire et l'amour sont des vins de feu :
Plus on en a bu, plus il faut en boire !
Ce n'est jamais trop ; c'est toujours trop peu.

Ou bien nous courons après la fortune,
Et, toujours courant, nous n'entendons pas
Les feuilles des bois tomber une à une
Et nos plus beaux jours s'enfuir à grands pas.

Vouloir être heureux, bien fou qui veut l'être !
Aujourd'hui n'est pas plus sûr que demain.
Il serait plus doux, plus sage peut-être,
De nous arrêter au bord du chemin,

Et, nous étendant au pied des grands chênes,
Le dos dans la mousse et les yeux au ciel,
De médire un peu des choses humaines,
D'un front sans colère et d'un cœur sans fiel.

APPARITION DE LA TERRE

DANS la splendeur des cieux un astre vient de naître,
Sur ses langes d'azur j'ai cru le reconnaître ;
Vers lui mon espérance a dirigé mon vol.
La Terre ! Ah ! je la vois ! La Terre ! Ah ! c'est bien elle !
À son souffle embrasé je sens frémir mon aile,
Et j'entends, sous mes pieds, mugir son vaste sol.

Une sueur de feu pend à sa croupe nue ;
Les éclairs sur son front crépitent dans la nue ;

Ses flancs partout béants fument de toutes parts.
Un ciel obscur et lourd sur son écorce pèse,
Et brisant les parvis de l'énorme fournaise,
Les éléments de tout dans les airs sont épars.

Oh ! qui dira l'horreur des premiers jours du monde ;
La matière hurlant dans sa gaine inféconde,
Et soudain ruisselant sur le globe éventré ?
Qui dira le courroux des tempêtes natives,
Et sortant lentement des ondes primitives,
Les Alpes jusqu'au ciel portant leur front sacré ?

.....

En ces temps-là, les eaux enveloppaient la Terre,
A peine, çà et là, quelque roc solitaire
Dressait sur l'horizon sa tête de granit.
Son pied ne baignait point dans un lit d'algues vertes ;
Du levant au couchant les mers étaient désertes ;
Nul oiseau n'eût trouvé de quoi se faire un nid.

Nulle voix, nul appel, nul cri d'homme ou de bête,
N'interrompait jamais l'horreur de la tempête ;
Nul être ne marchait sur le sol rare et nu.
Nul Atlas ne portait le ciel sur son épaule ;
Et déroulant ses plis de l'un à l'autre pôle,
L'océan par ses bords n'était point contenu.

De pesantes vapeurs versaient sur lui leur ombre ;
Et des siècles sans fin, et des âges sans nombre
Passaient, et jusqu'au fond l'abîme s'agitait.
Il sentait s'éveiller sa force créatrice :
Un germe était tombé dans sa chaude matrice,
Et la vie en son sein vaguement palpitait.

L'infiniment petit peuplait le gouffre immense :
Muet, sans yeux pour voir, impalpable semence,

Il rôdait au hasard, allant où va le flot ;
Des continents futurs il posait les assises,
Ébauchant lentement leurs tonnes indécises,
Le sol ferme après l'île, et l'île après l'îlot.

Ô sourds commencements de la vie et de l'être !
Un monde tout entier d'un atome va naître ;
L'imperceptible est roi de la Création.
Des races à venir il porte en lui le germe ;
Il est l'anneau premier d'une chaîne sans terme,
Et chaque goutte d'eau roule cet Ixion.

Mais lui-même, quel vent l'a jeté sur la Terre ?
Est-il l'obscur crachat de quelque obscur cratère ?
Est-il un don des deux au monde à son éveil ?
Est-il né de la fange ainsi que l'eau des nues ?
A-t-il pris de l'éther les routes inconnues ?
Est-il un fils lointain d'un plus ancien Soleil ?

Je ne sais ! Ma raison chancelle et se récusé ;
J'ai peur qu'un vain désir d'expliquer ne m'abuse ;
Je n'ose me pencher sur le livre de feu.
Nul n'a compris encor cette page suprême :
C'est pour l'esprit de l'homme un trop rude problème ;
Pour en savoir le mot, il faudrait être Dieu.

JULES CARRARA

1859

JULES CARRARA est né en 1859 à Genève, où il a fait toutes ses études à l'Université.

Après la médaille d'or accordée à son recueil de vers : *L'Art* d'avoir vingt ans, l'*Académie des Muses Santones* couronnait et publiait (1886-1887) son poème *La Lyre*, œuvre originale, d'un souffle puissant, d'une inspiration élevée, à laquelle tous les sincères amoureux de la poésie, tous les vrais lettrés ont fait un accueil sympathique. Ce n'est point l'ordinaire volume de début, hésitant et maladroit ; on y trouve au contraire un talent en possession de lui-même, et l'idée, toujours haute, y revêt une forme artistique achevée.

En dehors de son œuvre poétique, M. Carrara a donné la preuve d'un large esprit critique, comme collaborateur de divers journaux et Revues, et par des conférences littéraires applaudies.

La Lyre a paru aux Muses Santones à Royan, et chez A. Lemerre.

ADOLPHE RIBAU.

LA LYRE

FRAGMENT

ESCHYLE

UN autre vint, tentant la sublime conquête.
Un aigle tournoyait au-dessus de sa tête ;
Et cette tête était si haut, qu'on pouvait voir
Planer le gigantesque oiseau comme un point noir.
Et cet homme semblait le prêtre du mystère.
Il devait remplir quelque effrayant ministère,
Car un cortège sombre et confus L'entourait.
On eût dit qu'avec lui marchait une forêt
Dont une brume épaisse eût estompé l'image.
On le sentait sacré, roi, grand pontife ou mage.
Et quand il fut plus près, l'obscur vision
Autour de lui fie voir avec précision
I In monstrueux amas de formes inconnues,
De géants aux cent bras, de sphinx, de femmes nues,
De soldats désarmés secouant des carcans,
De dragons, de lions, de vagues, de volcans,
Avec de nébuleux panaches de fumée.
À ses pieds, le géant coudoyait le pygmée.
On regardait cet homme et l'on était dompté.
On eût pu lui donner pour nom l'Immensité,
A tel point ce colosse et son cortège énorme
Paraissaient hors du temps, du nombre et de la forme.
On sentait vivre en lui des jours évanouis,
L'âme d'un peuple étrange et d'un lointain pays.
II avait dû porter la robe des ministres
De dieux mystérieux et de rites sinistres.
Et, pourtant, il avait la grâce. Ce géant
Dorait d'un soleil clair son sourire béant.
Ce chêne austère avait sous son feuillage sombre
Des fantômes de fleurs qui vivaient de son ombre,
Et l'on sentait qu'en lui certains souffles légers
Avaient pris, en passant, leur âme aux orangers.

Cet homme faisait naître une énigme profonde.
Il devait avoir pour patrie un double monde.
Son masque, tour à tour sympathique et hideux,
Au lieu d'un seul visage humain, en avait deux,
Et ce géant, d'un double empire tributaire,
Semblait un homme-dieu qui sortirait de terre,
Un pied sur le Caucase et l'autre sur l'Æta.

Le mont s'offrait à lui, docile ; il y monta.
Les abîmes à pic, les croupes recourbées
Disparaissaient sous ses immenses enjambées,
Sans qu'il parût chercher à ses mains un appui.
Cet amas de rochers semblait fondre sous lui.
Il monta tout d'un trait et sans reprendre haleine.
Les agiles brouillards qui, partis de la plaine,
Couraient le long des flancs sous la brise, honteux,
Le virent arriver à la cime avant eux.
Quand Zeus le reconnut, il frémit. Sa figure
S'assombrit, comme si la puissante envergure
De son aigle eût voilé le soleil devant lui.
Un éclair de colère en ses yeux avait lui.
Puis il dit, en montrant aux autres le fantôme
Du géant qui venait : « Connaissez-vous cet homme ? »
— Et tous les Immortels pâlirent.

L'homme vint.

Farouche, il regarda le tribunal divin.
Un feu sombre brillait au fond de ses prunelles,
Comme si, couvé dans lame, passait en elles
Un antique brasier de haine mal éteint.
Superbe, il se dressa sur le sommet atteint,
S'approcha de la lyre, et dans ses mains puissantes
Saisit d'un seul effort trois cordes frémissantes.
Et l'orage d'airain qu'il lança dans l'Éther
Fit trembler comme un cerf l'aigle de Jupiter,
Qui, pris de peur, cacha sa tête sous son aile.
Le poète chanta la souffrance éternelle.

Il montra sons les deux le genre humain soumis
Aux attaques d'un nombre effrayant d'ennemis.
Il dit l'orgueil du la haine, il dit l'envie,
Qui comme un triple ulcère empoisonnent la vie.
Il dit l'ambition, éperon des héros,
Qui transforme souvent les princes en bourreaux,
(ait retourner contre eux leur propre épée.
Il dit la passion, à jouir occupée,
Buvant sans le savoir son propre châtiment.
Il dit les visions qui viennent en dormant,
Grands tableaux qu'aux mortels Dieu dessine dans l'ombre.
Il montra l'homme faible, irraisonnable et sombre,
Jeté dans l'infini comme une graine au vent,
Vivant lorsqu'il est mort, mort lorsqu'il est vivant,
N'étant sage qu'à peine en entrant dans la tombe,
Et ne sachant pas s'il y monte où s'il y tombe.
Puis il fit voir, tragique, une effroyable main
Comme un troupeau dompté menant le genre humain,
Et s'abattant sur lui, gigantesque tenaille.
Où cette main enjoint d'aller il faut qu'on aille.
Cette main est sinistre : elle a des doigts de fer.
Descend-elle du ciel ? sort-elle de l'enfer ?
On ne le sait. Un dieu, père ou fils des ténèbres,
Impose à l'homme abject ces étapes funèbres,
Et qu'il s'appelle Zeus ou se nomme Apollon,
Ce dieu peut écraser l'homme sous son talon.
Sous cette horrible main, l'homme, bétail aveugle,
S'épuise en cris profonds, comme un taureau qui beugle.
Sur la terre de Zeus, noire sous le ciel noir,
L'homme fuit dans le vent âpre du désespoir,
Et toujours, ignorant d'être attendrie et douce,
Il sent dans son dos froid cette main qui le pousse.
Oh ! cette main ! toujours, hier, aujourd'hui, demain,
Au-dessus de son front voir s'ouvrir cette main !
Oh ! sentir devant soi l'écartement farouche
De ces cinq doigts dont un dieu vous ferme la bouche,
Et dont l'impur contact est de glace ou de feu !

Oh ! comme il comprend mal ce qu'est l'homme, ce dieu !
Certe, avec un tel dieu, Hadès n'est pas en reste.
Au lieu d'Agamemnon, vois-le punir Oreste !
Vois comme il conduit bien son troupeau, ce berger !
Vois, suivant ses conseils, Clytemnestre égorger
Atride, roi des rois, meurtrier de sa fille !
Le dieu sage ! Est-ce ainsi qu'il entend la famille ?
Le bel exemple ! Et quel spectacle intéressant
Que ces tigres, de père en fils s'éclaboussant !
Ce dieu se moque-t-il ? La caravane humaine
Se dispenserait fort qu'un tel guide la mène.
Ce qu'il lui sait ouvrir le mieux, c'est le tombeau.
Puis, lorsque Prométhée, allumant son flambeau,
Le dresse dans la nuit de l'homme comme un phare,
Voilà là-haut ce dieu paternel qui s'effare,
Qui dépêche Vulcain, et lui fait attacher
Ce héros par des nœuds de fer sur un rocher.
Sur son foie un vautour vient et se met à table.
Voilà ce qui s'appelle être un dieu charitable !
Il vaut la peine, et c'est un exploit réussi,
De se donner des fils pour les traiter ainsi !
Et puis, ce n'est pas tout. Comme en un rapt nocturne,
Ce Zeus vole le ciel. Qu'a-t-on fait de Saturne ?
Pourquoi l'a-t-on jeté sur terre avec Rhéa ?
Il est vrai qu'il mangea les enfants qu'il créa ;
Mais ça vaut encor mieux que d'en être le père
Comme ce Zeus, dont la cruauté m'exaspère !
Oui, ce Zeus, qui commande avec tant de hauteur,
Kronos m'en est témoin, n'est qu'un usurpateur.
Ce dieu, comme un enfant, gâte tout ce qu'il touche.
Qu'a-t-on fait de l'ancienne autorité farouche ?
Ce Mars, cette Vénus, qu'est-ce que c'est que ça ?
Où sont l'Axiéros et l'Axiocersa ?
Et dire que ce Zeus, ce héros d'amourettes,
Fut endormi dans son berceau par les Curètes,
Lorsqu'il assourdissait la Crète de ses cris !
Enfin, quand on y pense, on peut être surpris

Qu'on ose ne plus voir ou déclarer obscures
Ces deux étoiles d'or qui sont les Dioscures.
Depuis ce Zeus fatal, on a toujours été
Plus avant dans la honte et dans l'impiété.
Ce qui le prouve, c'est qu'il a besoin des nues.
Qu'est-ce que ces dieux beaux et ces déesses nues ?
Un dieu doit être vieux et laid ; voyez Kronos !
Voyez Vulcain, après sa chute dans Lemnos !
Décidément, ce Zeus est facile à connaître
En ce qu'il jette tous les dieux par la fenêtre !
Oui, l'on se conduit bien sur l'Olympe ! Voyez
Ces cygnes à Lédä par ce Zeus envoyés !
Voyez Europe et son taureau ! Voyez la pluie
Que Danaë, dans sa tour de métal, essuie !
Et tant d'autres dont il n'a jamais su le nom !
Qu'importe ! elles étaient belles... Pauvre Junon !
Voilà le dieu dont on prétend doter la terre.
Qu'a-t-on fait de l'antique et solennel mystère
Dont l'homme ne pouvait sonder la profondeur ?
Où sont la probité, la vertu, la pudeur ?
Où sont les bienfaisants et rigides exemples
Que les hommes ont droit de trouver dans les temples ?
Où voit-on que ce Zeus se soit inquiété
De notre douloureuse et sombre humanité ?
Qu'a-t-il fait de nos chants d'amour, de nos prières ?
Les trois Parques n'ont pas été moins meurtrières
Depuis qu'il s'est donné l'Olympe pour palais.
Tes bonnes actions, voyons, Zeus, montre-les !
Prouve que tu n'as pas jeté dans nos familles
À nos femmes la honte et la honte à nos filles !
Ah ! ta fange est tenace et s'incruste à nos fronts !
À nous ? toi ? des bienfaits ?... non pas, mais des affronts.
Eh bien, moi qui te parle, Eschyle, moi dont l'âme
Est restée après tout pure comme la flamme,
Moi qui suis d'Eleusis, et que l'on relégua
En Sicile, et qui bus à la source Alphaga,
Moi qui connais Sidon et Tyr de Phénicie,

Moi qu'un rite secret aux mages associe,
Moi qui n'adore pas les dieux abâtardis,
Moi qui suis honnête homme, ô Zeus, je te maudis ! —

Il se tut, gênant Zeus de ses yeux pleins de flammes,
Et tous les Immortels tremblaient comme des femmes.
Le dieu des dieux était écrasé de stupeur.
Soudain il se leva, honteux d'avoir eu peur,
Et dit à l'aigle qu'il portait sur son épaule :
« Tiens, aigle, prends ma foudre et corrige ce drôle ! »
Mais aussitôt Eschyle, imperturbable et fier,
Fit de la main un signe à quelqu'un dans l'Éther,
Et l'on vit le point noir qui planait sur sa tête
S'abattre dans l'azur, plus prompt que la tempête.
Un autre aigle effroyable apparut, dérobant
La moitié du ciel bleu sous son vol surplombant.
Il fondit comme un trait droit sur Zeus, dont la face
Pâlit et dont le sang se figea comme glace.
Alors l'aigle divin, les ongles pleins de feu,
Prit un essor superbe et secourut le dieu.
D'horribles cris, tels que l'azur n'en entend guère,
Servirent aux oiseaux de prélude à leur guerre.
Celle-ci dura peu. Lorsqu'il l'eut rencontré,
L'aigle de Zeus d'un coup fut par l'autre éventré,
Et d'un second son crâne ouvert jaillit en gouttes
De cervelle et de sang, que Zeus recueillit toutes.
Puis le dieu vit l'oiseau tomber mort à ses pieds.

« Ainsi soient tes forfaits, Zeus, un jour expiés ! »

La voix qui dit ces mots d'en haut était venue.
Ils levèrent les yeux et virent dans la nue
Un grand aigle emportant un être surhumain
Qui brandissait des traits de foudre dans sa main.

Dès lors, le dieu des dieux resta muet et sombre,
Atteint au cœur. Il fit à la foule sans nombre

Signe qu'il attendait qu'un autre vînt chanter
Puis il baissa la tête et parut méditer.

ALICE DE CHAMBRIER

1861-1882

ALICE DE CHAMBRIER, née à Neuchâtel (Suisse), était douce d'une rare intelligence et d'une telle activité d'esprit, que, dans les cinq dernières années de sa courte existence, elle composa trois tragédies, plusieurs comédies, des drames, des romans, des nouvelles et un grand nombre de poésies.

Ce qui frappe tout d'abord dans le talent d'Alice de Chambrier, c'est une imagination dont le trait distinctif est la grandeur. Volontiers elle prend son vol dans l'infini. Elle possède aussi à un haut degré le don de la comparaison, et, généralement justes et pittoresques, ses figures sont parfois éclatantes. Ses poèmes sont, d'ailleurs, pour la plupart, d'un style énergique, et à les lire on ne croirait pas avoir affaire à une femme, bien moins encore à une jeune fille.

A. L.

SOIR AU VILLAGE

LE village s'endort en son nid de verdure,
Une vague fumée encor monte des toits.
Un indicible calme envahit la nature
Et gagne lentement la campagne et les bois.

Un grand nuage rouge égaré dans l'espace
Jette de longs reflets sur les cieux assombris,
Puis, insensiblement il se fond et s'efface
Dans le vague brouillard des crépuscules gris.

Tous les vieux paysans, assis devant leur porte,
Devisent sur leurs champs, sur le temps qu'il fera :
Le raisin *claire* un peu, la récolte est très forte ;
On aura de l'argent lorsque l'hiver viendra.

Les jeunes filles vont promener sous les saules,
Marchant toutes de front en se donnant la main,
Tandis que les beaux gars aux robustes épaules
Malicieusement leur barrent le chemin.

Chacun voudrait pouvoir retenir sa chacune :
Ce sont de gais assauts qui n'en finissent pas,
De longs éclats de voix, des rires, et la lune
Qui passe dans le ciel sourit à ces ébats.

Et les bœufs tachetés, couchés dans l'écurie,
Ruminent lentement leur provende du soir,
Pendant que leurs grands yeux tout pleins de rêverie
Errent dans l'ombre épaisse, et regardent sans voir.

L'ÉNIGME

J'AIME à sonder l'azur, à poursuivre un nuage
Qui vole dans les airs comme un cygne sauvage
Regagnant vers le soir son nid dans les ajoncs ;

Mon regard l'accompagne, et je vais sur sa trace
Jusqu'à ce qu'il s'arrête et lentement s'efface
Dans Le rayonnement des vastes horizons.

Je contemple pensif l'étoile vagabonde
Qui, d'un cours inconstant, s'en va de monde en monde
Et passe tour à tour du nadir au zénith :
Je pense que, bien loin, au delà de la nue
Dans une sphère étrange, à la terre inconnue,
Il est peut-être un point où l'univers finit.

Ce mystère du ciel me tourmente sans trêve,
Et de ces régions où mon regard s'élève
Mon cœur voudrait toujours sonder l'immensité ;
Il cherche le secret que dérobe l'espace...
Mais qu'il suive dans l'ombre un astre d'or qui passe
Ou se perde, rêveur, parmi l'obscurité,

Il ne déchiffre point ce problème insondable ;
L'énigme qu'il poursuit demeure insaisissable,
Et la voûte d'azur ne se déchire pas ;
Et le grand infini, sphinx couronné d'étoiles,
Reste couvert toujours d'impénétrables voiles,
Et ne rencontre point d'Œdipe ici-bas.

LE PROGRÈS

Nous avons beau mêler tous les arts aux sciences,
Nous n'atteignons jamais à tes magnificences,
Ô Nature, si grande et si simple à la fois !
Nous demeurons vaincus par tes divins modèles ;

Nos temples, nos palais, nos œuvres immortelles
Ne valent pas le dôme immense de tes bois.

Les plus belles couleurs par l'homme préparées
Pâlissent à côté des profondeurs nacrées
De quelques gouttes d'eau reflétant le ciel pur.
La moire qui chatoie et les fines dentelles,
La gaze, le satin, n'égalent pas les ailes
D'un papillon brillant qui se perd sous l'azur.

La vapeur, que l'on voit dans une course ardente
S'élancer en jetant dans l'air sa voix stridente,
Coursier nourri de flamme et d'un geste dompté,
Ne peut suivre l'oiseau dont le vol se balance,
Et qui, sans déchirer l'harmonieux silence,
Traverse en un instant la bleue immensité.

Les milliers de flambeaux à la clarté sereine
Que l'électricité, cette nouvelle reine,
Prête au génie humain pour combattre la nuit,
Valent-ils un rayon de soleil qui s'épanche
Sur un ruisseau, qu'il dore à travers une branche,
La lune des beaux soirs, et l'étoile qui luit ?

Tous les dogmes hardis, les ténébreux systèmes
Inventés à plaisir par les hommes eux-mêmes,
Et qu'on voit, ici-bas, dominer tour à tour,
Peuvent-ils égaler cette croyance auguste
D'un Dieu qui doit punir, car il est saint et juste,
Mais qui sait pardonner, parce qu'il est amour !

ERNEST BUSSY

1864-1886

E RNEST BUSSY est né à Lausanne en 1864. Il se destinait à la théologie et fit ses études à l'Académie de Lausanne ; mais, atteint de phtisie, il dut passer à Nice plusieurs hivers, et, après avoir longtemps envisagé la mort avec courage et résignation, il s'est éteint le 27 novembre 1886, par un beau soir qui empourprait le Léman et les montagnes.

Au milieu des inquiétudes de la maladie, Ernest Bussy avait publié, en 1885, un volume de poésies : *À Mi-Voix*. Ce titre donne bien la note du livre, d'une inspiration discrète et recueillie, où se révèle une âme tendre et forte à la fois, précocement mûrie par la douleur, et qui a su trouver, pour chanter sa peine, des accents d'une tristesse pénétrante et d'une exquise douceur. *À Mi-Voix* avait été publié un an avant la mort de l'auteur. Une deuxième édition, augmentée de pages inédites, a paru en 1887. Les amis du poète et le public suisse lui garderont un souvenir fidèle et reliront ce livre avec une mélancolique émotion et le regret d'avoir vu cette destinée si promptement finie.

Les poésies d'Ernest Bussy ont paru à Lausanne chez Imer et Payot.

ADOLPHE RIBAUX.

IN EXTREMIS

QUAND viendra l'heure solennelle
Du suprême et navrant adieu
Où mon âme ouvrira son aile
Afin de s'envoler à Dieu ;

Quand on aura clos ma paupière,
Cloue le cercueil pour jamais,
Je voudrais être, au cimetière.
Conduit par tous ceux que j'aimais.

Je voudrais, gravés sur ma pierre,
Ces seuls mots que chacun lira:
« Mon corps peut tomber en poussière ;
« Je sais qu'il ressuscitera ! »

Je voudrais voir ceux que je laisse
Poursuivre ici-bas leur chemin,
Sereins et graves sans tristesse,
Car la vie a son lendemain.

Et je voudrais qu'aux soirs paisibles,
Vous pensiez quelquefois, amis,
À ces étoiles invisibles
Où le revoir nous est promis.

ÉCRIT

DANS UNE HEURE D'ANGOISSE

LE mal qui m'a saisi resserre son étreinte.
La nuit vient. Je me sens seul et triste à mourir.
Personne auprès de moi pour adoucir ma crainte.
Pour essuyer mon front et m'aider à souffrir.

Dieu peut me rappeler, car ma paix est signée :
Je partirai sans peur et sans trop de regret.
Mon âme est à présent soumise et résignée ;
Sans un mot de murmure elle attend son arrêt.

Ta volonté, Seigneur, est désormais la mienne.
Ordonne : je suis prêt à tout quitter pour Toi.
Mais au pays natal permets que je revienne !
Oh ! qu'il me soit donné de mourir sous mon toit !

Près du lac aux flots clairs il est un cimetière.
À midi le soleil y darde son œil d'or.
Ma famille y repose, à peu près tout entière !
Depuis quinze ans déjà, ma mère est là, qui dort.

Dans ce paisible enclos où l'herbe croît plus grasse,
Père, je t'ai couché lorsque tu succombas.
Est-ce trop demander, ô Dieu, pour toute grâce,
D'aller rejoindre ceux qui m'attendent là-bas ?

Ma tombe, ici, n'aurait ni pervenche ni lierre ;
La ronce aux mille dents fouillerait dans mon cœur ;
Je n'entendrais jamais une voix familière,
Et les chers souvenirs s'exileraient en chœur.

Rien n'est plus douloureux qu'un tombeau solitaire
Où jamais un ami ne vient, le cœur en deuil.
Oh ! comme il doit sentir, celui qui git sous terre,
L'universel oubli peser sur son cercueil !

CHANSON TRISTE

Où sont mes rêveries ?
Elles sont Dieu sait où.
Roses de mai fleuries
S'effeuillent... et c'est tout.

Où sont donc à cette heure
Mes gaités d'autrefois ?
— Demande au vent qui pleure,
En hiver, dans les bois.

Que fait l'an qui s'envole
De chaque espoir défunt ?
— Demande au vent qui vole
À la fleur son parfum.

Las ! je ne sais pas même
Où sont allés mes chants !
— Demande au vent qui sème
Les graines dans les champs.

Ma vie, où s'en va-t-elle ?...
Dans un triste chemin :
L'espérance immortelle
La conduit par la main.

LE SENTIER DES AMOUREUX

TRIOLETS

Il est, mignonne, un frais sentier,
Un sentier bordé d'aubépine,
De clématite et d'églantier.

Il est, mignonne, un frais sentier
Où, pendant un jour tout entier,
J'ai rêvé sur la mousse fine.

Il est, mignonne, un frais sentier,
Un sentier bordé d'aubépine.

Le ciel d'azur, calme et profond,
Distille la paix goutte à goutte.
Le sentier semble avoir pour voûte
Le ciel d'azur, calme et profond.
Bien loin dans la forêt — au fond —
Un chant d'oiseaux que l'on écoute...
Le ciel d'azur, calme et profond,
Distille la paix goutte à goutte.

La douce brise du matin
L'embaume d'une odeur de menthes,
De muguet, de sauge, de thym ;
La douce brise du matin
En fait frissonner le satin
Broché de fleurettes charmantes.
La douce brise du matin
L'embaume d'une odeur de menthes.

Dans les beaux soirs, les amoureux
S'en vont par le sentier plein d'ombre.
Ah ! mignonne, qu'ils sont heureux,
Dans les beaux soirs, les amoureux.
J'ai fait bien des souhaits pour eux,
— Et nous ai comptés dans le nombre.
Dans les beaux soirs, les amoureux
S'en vont par le sentier plein d'ombre.

Je vous montrerai ce sentier,
Ce frais sentier où tout fleuronne,
Et l'aubépine et l'églantier.
Je vous montrerai ce sentier
Où, pendant un jour tout entier,
Je n'ai pensé qu'à vous, mignonne...
Je vous montrerai ce sentier,
Ce frais sentier où tout fleuronne.



ADOLPHE RIBAU

ADOLPHE RIBAU

1864

ADOLPHE RIBAU, né en 1864 à Bevaix, près de Neuchâtel (Suisse), a publié en 1882 *Feuilles de Lierre*, bientôt suivies de *Vers l'Idéal* (1884). Dans ces deux premiers livres, il chante, avec un vif sentiment de la nature, les montagnes, les lacs, les forêts de l'horizon familier qu'il n'a pas quitté encore. *Rosaire d'Amour* (1887) témoigne d'une évolution notable. Plus sûr de sa forme, l'auteur a vu Paris et puisé à de nouvelles sources d'inspiration, sans laisser tarir les anciennes. La complexité de la vie contemporaine lui est apparue ; son âme neuve en a profondément ressenti les tristesses et les gloires, mais en même temps — loué soit-il ! — il a su garder un fidèle et touchant amour au sol natal, à cette Suisse Romande dont il est déjà l'un des meilleurs poètes.

En prose, M. Ribaux a publié : *Contes de Printemps et d'Automne*, *Le Noël du vieux Wolf*, et un roman, *L'Amour et la Mort*.

Ses poésies ont paru chez Sandoz et Thuillier, Attinger, et Alphonse Lemerre.

AUGUSTE DORCHAIN.

NOCTURNE

Nuits d'été, Nuits d'amour, belles Nuits embaumées

N Par les tièdes senteurs que les roses fermées,
Vers les étoiles d'or, exhalent doucement,
Nuits calmes où l'extase est naturelle à l'âme,
Claires Nuits qui semblez, un vaste épithalame,
Nuits pleines de silence et de recueillement ;

Je vous aime, et mon cœur en vos clartés se noie ;
Mais, quand s'épanouit le cantique de joie,
Mon cœur songe au bonheur qui trop tôt dut finir,
Et ni ces astres purs, ni cette lune blonde
Qui mouille ses cheveux au bleu cristal de l'onde,
Ne m'ont pu consoler du divin souvenir.

Les parfums du jasmin, perçant la feuille verte,
Arrivent jusqu'à moi par la fenêtre ouverte ;
Les premiers foin coupés ont des parfums troublants,
Et l'on entend frémir dans la brise incertaine
Le sifflet du bouvier qui chasse à la fontaine
Les troupeaux fatigués de bœufs rouges et blancs.

Du Jura, par instants, souffle une fraîche haleine ;
Le village, au milieu des vergers, dans la plaine,
S'endort, las du travail sous l'accablante ardeur ;
C'est l'heure de la paix, l'heure calme et divine,
Où le ciel éblouit la terre, où l'on devine
Que sur ces humbles toits veille un œil protecteur.

Hélas ! ni les foin roux sous la lune pâlie,
Ni les jasmin en fleur, ni le rosier qui plie,
N'apporteront l'oubli du mirage enchanté.
Tous les cœurs exilés rêvent la délivrance ;
Créés pour le bonheur, nous vivons d'espérance,
Et l'amour infini veut l'immortalité !

Mais où trouver la paix, ô mon cœur solitaire ?
Sous le ciel radieux est-il un coin de terre
Ou dans l'isolement l'on trouve le bonheur ?

Est-il un sûr abri pour l'âme inassouvie,
Un printemps si charmeur qu'il suffise à la vie,
Un cœur qui, triste et seul, n'appelle un autre cœur ?

Nuits d'été, Nuits d'amour, belles Nuits embaumées,
Je connais quelque part des lèvres trop aimées,
Dont le chaste baiser m'a grisé sans retour.
L'Idéal n'est réel qu'en deux âmes unies,
C'est à deux seulement que vous êtes bénies,
Nuits pleines de parfums, Nuits d'été, Nuits d'amour !

(Rosaire d'Amour)

LE JARDIN

DANS les beaux vases grecs de jade et de porphyre,
Les fleurs de pourpre et d'or s'ouvrent sous le zéphire
Le ciel clair par milliers allume ses flambeaux ;
C'est une de ces nuits de joie et de mystère,
Où les morts de vingt ans s'éveillent sous la terre,
Et, pour aimer encor, sortent de leurs tombeaux.

Dans les vasques, roulant des perles par centaines,
Les jets d'eau parfumés et les fraîches fontaines
Étincellent, miroir des astres éclatants.
Et, sans troubler d'un bruit l'adorable silence,
Superbes de lenteur, fiers de leur nonchalance,
Des cygnes somptueux voguent sur les étangs.

Les palmes, lentement de la brise battues,
Caressent la pâleur vivante des statues

Qu'un doux rayon de lune éclaire avec amour ;

Et ces marbres, cachés sous le rideau des branches,
Animent le jardin de vagues formes blanches
Ici l'on voit disparaître et briller tour à tour.

Parterres et bosquets, d'une flore inconnue
S'émaillent, comme pour fêter ta bienvenue,
Ô Sœur de l'Idéal, ô Reine de Beauté !
Citronniers verts, mêlant les fleurs aux pommes mûres,
Et myrtes, que le vent emplît de longs murmures,
Embaument à l'envi la tiède nuit d'été...

Et c'est une féerie immortelle et charmante ;
Le rossignol, berceur ému de l'eau dormante,
Dans l'ombre, égrène au loin son chant délicieux.
L'âme des blancs jasmins monte jusqu'aux étoiles,
La lune au front d'argent a percé tous les voiles :
Partout même splendeur, sur terre et dans les cieux.

Ce Jardin est celui de ma jeune Pensée,
Dont vous êtes la chère Amie et Fiancée,
Que vous seule inspirez, et qui vous appartient.
Sans vous ma vie obscure hésite et tremble toute,
Il me faut vos regards pour voir clair sur ma route,
À mon bras, pour lutter, il faut votre soutien !

Ce jardin autrefois était morne et livide,
Vide comme un désert sous l'ennui du ciel vide,
Sans bouquets ni rayons, sans espoir ni bonheur ;
Et si parfois quelqu'un s'y promenait dans l'ombre,
De quelque rêve mort c'était le spectre sombre,
Comme Hamlet en put voir au palais d'Elseneur.

Mais l'avril a paru, car vous êtes venue,
Belle comme l'aurore et comme elle ingénue ;
Le printemps s'est levé sur le triste désert.

Ravi, Pygmalion a vu sa Galatée !
Hosanna ! Hosanna ! l'âme est ressuscitée,
Le temps des pleurs s'achève en sublime concert !

Aussi, quand vous passez, sereine et souveraine,
Laisant sur le chemin flotter en longue traîne
La robe de lumière aux plis harmonieux,
Le jardin tout entier vous accueille et vous fête,
Ô chaste vision qu'attendait le poète,
Qui descendis vers moi par l'escalier des cieux !

Sous le souffle léger du zéphyr qui s'embrase,
C'est pour vous que les flots ont un hymne d'extase,
Les étoiles pour vous entr'ouvrent leur œil pur ;
Et, jalouses pourtant de ta beauté rivale,
Les fleurs font un tapis de pourpre triomphale,
Sous tes pieds, qui devraient ne fouler que l'azur.

Puisque tout est mauvais dans la vie inutile,
Puisqu'un réel brutal chaque jour y mutile
Nos désirs les meilleurs, nos espoirs les plus doux,
Restons, restons toujours dans ce jardin du rêve :
Nos cœurs y garderont une éternelle sève,
L'éternité d'amour y commence pour nous !

Prends ma main, guide-moi vers le Beau qui demeure !
Maternelle et divine, en tous lieux, à toute heure,
Laisse-moi, jusqu'au bout, te suivre pas à pas.
Détourné, grâce à toi, de tout culte illusoire,
Je te devrai mes vers, je te devrai ma gloire,
Et, si j'ai des lauriers, tu les effeuilleras.

Ô fille de Platon, malgré le siècle louche,
L'antique abeille d'or habite sur ta bouche ;
Phidias eût sculpté tes traits marmoréens.
Tu ne sais rien du mal, ses hontes ni ses ruses,
Chaste et fière, ta place est au chœur des neuf Muses,

Diotima te sourit aux Champs-Élyséens !

Vierge au cœur de héros, cygne aux blancheurs splendides,
Comme toi, que mes chants soient graves et candides !
Guide-moi, guide-moi vers les deux infinis !
Laissons les hommes fous au plaisir qui les soûle,
Que toujours, loin du monde, à l'écart de la foule,
L'ombre du Bois Sacré couvre nos fronts unis !

LE SOMMEIL DE L'ÂIEULE

D EPUIS que l'été chaud a fait tarir la brise,
Dans le silence ému des longs après-midi,
De fatigues souvent la chère aïeule est prise,
Il tombe un grand sommeil sur son front alourdi.

Elle, dont la tendresse a guidé mon enfance,
Partageant mes chagrins, partageant ma gaîté,
Prélude solennel de la mort qui s'avance,
Je la vois s'engourdir en l'immobilité.

Dans l'antique fauteuil, auprès de la fenêtre
Assise, — la voilà qui tout à coup s'endort.
Malgré les volets clos l'ardeur du ciel pénètre,
Le soleil, à travers, jette sa traîne d'or.

Assoupi, le village est muet et paisible;
Parfois, avec lenteur, passe un char de foin mûr ;
On n'entend rien — qu'un bruit de fontaine invisible,
Et le gazouillis clair des oiseaux dans l'azur.

Le fidèle jasmin qui grimpe à la croisée
De boutons et de fleurs s'est couvert à son tour ;
L'aube, chaque matin, y verse sa rosée,
Les suaves parfums embaument tout le jour...

Calme, l'aïeule dort dans le fauteuil de chêne ;
Son tricot a roulé sur ses tremblants genoux...
Elle dort, — sur sa bouche un souffle glisse à peine
C'est un repos profond, mélancolique et doux.

Alors, interrompant la page commencée,
Repoussant loin de moi les vains livres menteurs,
Je songe, — et la tristesse envahit ma pensée,
Plus subtile, ô jasmin, que tes fines senteurs !

Je songe que, malgré mon amour sans mesure,
Grand'mère, chaque soir me prend un peu de toi ;
Car le temps odieux poursuit sa marche sûre,
Et, lorsque vient l'hiver, l'oiseau change de toit.

Ce long sommeil pesant qui ferme tes paupières
Me fait penser, avec un secret désespoir,
À cet autre sommeil, parmi les blanches pierres,
Dans le champêtre enclos où croît le cyprès noir...

Tel un vol enchanté de divines abeilles,
D'insectes musicaux dansant dans un rayon,
Les vers inachevés chantent âmes oreilles,
La Muse me sourit et me tend le crayon.

Travailler ? Je ne puis. La joie est disparue ;
Le Rythme souverain a perdu son attrait.
Pliant, comme un roseau, sous la douleur accrue,
J'ai cru souvent que rien ne me consolerait.

Car tu l'as dit parfois, et ta parole est vraie :
— « Le moment est prochain Je m'en aller ailleurs. »

Pour toi la chose est bonne et n'a rien qui t'effraie,
Ce voyage conduit vers des parvis meilleurs.

Déjà L'éternité, dont ton désir s'affame,
Revanche aux plaisirs courts, baume aux rudes tourments,
Sur tes pas ralentis, âme simple, humble femme,
A mis un avant-goût de ses rassasiements.

Déjà, toi qui voulus m'apprendre la première
Où jaillit pour jamais l'eau vive du bonheur,
Devant tes yeux ravis les Portes de Lumière,
Ô Sainte, ont dévoilé la gloire du Seigneur !

C'est pourquoi sur ton front tant de splendeur habite,
Pourquoi, même en dormant, tes mains semblent bénir ;
Comme aux champs de Booz glanait la Moabite,
Voici, ta glane est faite, et la nuit peut venir !...

... C'est l'été. L'azur luit sur la plaine jaunie,
Dans l'air monte toujours le parfum des jasmins,
La paix des jours heureux épand son harmonie ; —
Mais je pleure à présent, la tête entre les mains.

Juillet riche et fécond a beau parer la terre ;
Grand'mère, un seul objet tient mon cœur attristé :
Laisseras-tu vraiment ton enfant solitaire ?
Que ferai-je ici-bas quand tu m'auras quitté ?

CHARLES FUSTER

1866

C HARLES FUSTER est né le 22 avril 1866 à Yverdon (canton de Vaud). Suisse de naissance, il appartient à la France par sa carrière littéraire qui est déjà riche de publications. Outre des œuvres en prose, *Contes sans prétention* (1884) et *Essais de Critique* (1886), il a donné en vers *L'Âme pensive* (1884) et *Les Tendresses* (1886).

La poésie de M. Charles Fuster est à la fois énergique et gracieuse. À beaucoup d'imagination il joint une réelle élégance de style, et ses livres renferment plusieurs pièces d'une large facture. Ils ont paru à Lausanne chez F. Payot, et à Paris chez Paul Monnerat.

A. L.

AMOUR ET GLOIRE

LA gloire est un superbe et hautain piédestal,
Un piédestal de marbre où le buste se dresse,
Dominant la douleur, la haine ou la tendresse,
Avec l'indifférence altière du métal.

Le buste est là, sublime, impassible et brutal ;

Eut-il un grand amour, un père, une maîtresse ?
Nul ne le sait. — En bas, jalouse et vengeresse,
La foule le salue ainsi qu'un dieu fatal.

Combien j'aimerais mieux, cette vie achevée,
Assoupi doucement dans mon œuvre rêvée
Et me sentant berce comme à mon premier jour,

M'en aller d'ici-bas, ayant vidé mon âme,
Et laisser après moi, dans le cœur d'une femme,
Quelques mots de douleur et quelques mots d'amour.

INFINI

POURSUIVIS par le même rêve,
Fatigués de vie et de bruit,
Nous nous en allions sur la grève,
Parmi les langueurs de la nuit.

Le cœur troublé, les mains brûiantes,
Nous écoutions ces cris amers,
Et les vagues lourdes et lentes
Nous disaient l'infini des mers.

La brise pleurait dans les branches ;
Nous regardions, silencieux, —
Et, là-haut, les étoiles blanches
Nous disaient l'infini des cieux.

Et tes yeux, pleins de douces ombres
Qu'illuminait l'amour vainqueur,

Tes grands yeux chauds, tes grands yeux sombres
Me disaient l'infini du cœur.

Et tout, les vagues en démente,
Les étoiles dans le ciel bleu,
L'immense mer, l'amour immense,
Nous disait l'infini de Dieu.

AMOUR DEVANT LA MER

F RÉMISSEMENT d'azur sous les cieux embrasés,
La mer, la grande mer, clémente à nos pensées,
Met toute sa douceur dans nos mains enlacées
Et tout son infini poignant dans nos baisers.

Elle est calme aujourd'hui, resplendissante et chaude,
Grande comme l'amour et vaste comme Dieu.
On la voit frissonner, sous l'immense ciel bleu,
En un ruissellement de nacre et d'émeraude.

Au fond des lointains gris, dans le frais demi-jour,
Plus haut que les rochers et plus haut que l'abîme,
Le ciel s'ouvre profond, lumineux et sublime,
Calme comme la mer et grand comme l'amour.

Quelques oiseaux d'argent se perdent dans l'espace.
Tout est large et joyeux, frémissant et vermeil.
Comme un enfant qui rit, les yeux lourds de sommeil,
La Nature nous parle, et nous parle à voix basse.

Et, la main dans la main, couple heureux et vainqueur,

Devant ce double azur, devant l'immense grève,
Nous écoutons la mer chanter en notre rêve,
Nous sentons l'infini descendre en notre cœur.

LE FLEUVE

D'ABORD, c'est le torrent farouche et redoutable,
Né dans l'âpre montagne, à la face des cieux.
Il roule, remuant les rocs silencieux,
Et lui-même effrayé de son bruit lamentable.

Il avance, — il devient le grand fleuve dolent,
Qui, sous des cieux lointains, dans la plaine infinie,
Ainsi qu'une éternelle et muette agonie,
Traîne son large cours mélancolique et lent.

Ce torrent, c'est la vie, et ce fleuve, c'est elle.
Sanglotante d'abord, résignée aujourd'hui,
Elle passe, emportant dans ses flots lourds d'ennui
Notre immortel espoir, notre peine immortelle.

Ne lui résiste pas, toi qui veux vivre un jour!
Aux remous des douleurs livre ton âme neuve.
Et, dolent comme lui, t'abandonnant au fleuve,
Va finir dans la mort en passant par l'amour !

PROMÉTHÉE

LIVRE de la douleur dont il est torturé,
Levant sous l'infini sa tête ensanglantée,
Cloué sur le rocher qui brûle, Prométhée
Livre au vautour muet son cœur désespéré.

La Nature en frisson le voit d'un œil navré,
La solitude a peur, et l'aurore attristée
Depuis des milliers d'ans s'arrête épouvantée
Devant le grand maudit qui n'a jamais pleuré.

Ô martyr douloureux et sombre, je t'envie !
Sois heureux, toi qui meurs sans épuiser ta vie,
Et dont le cœur en sang renaît pour mieux souffrir !

Pour nous, martyrs moins grands, qui maudissons l'aurore,
Notre cœur saigne et crie, — et nous avons encore
L'effroyable douleur de l'écouter mourir.

HÉLÈNE VACARESCO

1866

M ADEMOISELLE HÉLÈNE VACARESCO est née à Bucharest, le 3 octobre 1866, d'une famille ancienne qui déjà, en plusieurs de ses membres, avait joint à ses autres illustrations la renommée des lettres et de la poésie. Soit par cette hérédité, soit par une grâce fortuite, M^{lle} Vacaresco a reçu le don, et elle l'a manifesté de très bonne heure : son recueil de vers, intitulé bien à propos Chants d'Aurore, a paru en 1886, quand l'auteur atteignait à peine sa vingtième année. Née et élevée en Roumanie, trouvant des traditions littéraires dans sa famille, elle a préféré notre langue pour dire ses rêves : ce choix indique la proche influence du génie latin chez une roumaine, et aussi le prestige de notre littérature, que les poètes français lui sont reconnaissants d'avoir si bien senti. Venue d'un pays, lointain du moins par la distance, M^{lle} Vacaresco n'est pas du tout étrangère aux formes que revêt notre poésie dans le moment actuel ; elle connaît et accepte toutes les exigences d'une prosodie qui ne fut jamais plus rigoureuse. Elle ne s'y soumet d'ailleurs que pour mettre mieux en relief une originalité déjà très vive. Qu'ils fassent résonner en français des chansons roumaines, écho d'une histoire tourmentée et guerrière, ou qu'ils peignent, avec des nuances douces et tendres, des tableaux d'intime bonheur, semblables à des pressentiments plutôt qu'à des souvenirs, les Chants d'Aurore sont pénétrés de la plus évidente qualité poétique, l'inspiration.

Ce volume a été édité par A. Lemerre.

CH. DE POMAIROLS.

LE PACHA

CHANSON MAHOMÉTANE

JE l'aime ! il a le sang des chrétiens sur sa dague.
Plus fier que l'ouragan qui flagelle la vague,
Il rit dans le combat hagard ;
Il rit d'un rire amer qui tremble sur sa bouche,
Et l'éclair de ses yeux est cent fois plus farouche
Que l'éclair bleu de son kandjar.

Je l'aime ! il est plus beau qu'un matin de bataille ;
Devant lui le ciel plane et la terre tressaille ;
Les rubis aux rayons de feu
Ornent son yatagan si poli qu'une haleine
En ternirait l'éclat, et qu'on soulève à peine
Dans le fourreau de velours bleu.

Pourtant tu ne sauras jamais que je t'adore,
Jeune pacha vainqueur qui revins à l'aurore
Sur ton cheval aux fins naseaux ;
La forêt n'entend pas le murmure du seigle,
La mer n'écoute point gémir la source, et l'aigle
Ne sait pas le chant des oiseaux.

—

Viens dans la plaine immense où la nuit va descendre,
La gloire du soleil se meurt au fond des cieux,
Les blés, que l'ombre emplit d'une rumeur plus tendre,
Sous les baisers du vent semblent onduler mieux.

Et moi, je souffre aussi bien plus ; la nuit sans douce
Vient assombrir le cœur déjà triste au matin.
Je suis à tes côtés, tu marches sur ma route,

Mais ton amour me semble impossible et lointain.

Et je rêve à ma tombe au sein des hautes herbes
Que le soir frôlera d'un rayon plus vermeil,
Tandis que tu viendras sous les couchants superbes
Par la plaine infinie où se meurt le soleil.

CHANSON ROUMAINE

LE maïs verdit parmi l'herbe verte.
Ma petite porte au vent s'est ouverte.

Elle s'ouvre au vent, ne la fermez pas.
Le maïs d'avril est éclos là-bas.

Lorsque le zéphyr l'ouvre en la nuit brune,
Ce n'est pas pour toi, doux œil de la lune.

Le vent au matin l'ouvre avec émoi.
Regard du soleil, ce n'est pas pour toi.

Ma porte en chantant s'ouvre d'elle-même
Sous les pas joyeux de celui que j'aime.

Ma petite porte ouvre son battant
Pour fêter celui que mon rêve attend.

Celui que je veux est hautain et tendre.
Ma porte en chantant s'ouvre pour l'attendre.

Et moi, pour emplir les soirs pleins d'ennui,

Je file à ma porte en rêvant de lui,

Car je poserai mon front sur sa bouche
Et ma main qui tremble en sa main farouche.

Il me contera l'horreur des combats.
La pierre du seuil souhaite son pas.

Il me chantera la terre conquise.
Son souffle léger est cher à la brise.

Il dira qu'il m'aime et je le croirai.
Le soleil puissant emplira le pré.

Le maïs verdit parmi l'herbe verte.
Ma petite porte au vent s'est ouverte.

Elle s'ouvre au vent, ne la fermez pas.
Le maïs d'avril est éclos là-bas.

AURORE

JE disais : Viens avant que le soleil ne vienne.
La chaleur de ta main est plus douce à la mienne
Qu'aux oiseaux le printemps, aux abeilles le miel.
Tu disais : N'est-ce pas qu'il est bon d'être ensemble
Sous la branche du saule ou la feuille du tremble,
À l'heure où l'aube rit au ciel,
Où rien ne voit encor, mais où tout semble attendre
Le fiancé, l' élu, le dieu superbe et tendre,
Le rayonnant vainqueur

Qui séduit la nature et l'arrache à ses rêves,
Fait germer les bourgeons et bouillonner les rêves
Et tressaillir ton jeune cœur.

Pour nous le crépuscule exquis et déjà rose,
La fraîcheur des forêts qui charme et qui repose,
Les nuages laiteux frangés d'un or vermeil,
Disparaissaient devant l'amour heureux d'éclore.
Je disais : Près de toi que m'importe l'aurore ?
Tu disais : Près de toi que me fait le soleil ?
Car l'amour a cela de sublime et d'immense,
Que tout s'abîme en lui, que tout en lui commence.
Tout ce que peut donner l'univers radieux,
Tout ce qui chante et rit, et murmure et rayonne,
Ne vaut pas ton regard doux comme un soir d'automne,
Et le ciel s'embellit du regard de tes yeux.

Ami, je crois nous voir passer sous la feuillée,
À l'aube, au fond des bois, par la route mouillée,
Gais éveilleurs de nids et frôleurs de roseaux ;
Je crois m'entendre encor te dire que je t'aime,
Avant que le soleil ne le sache, avant même
Que ne le disent les oiseaux !

SONNET

Sous l'ogive gothique ou le jour entre à peine
Par les vitraux bleuis qu'irise le carmin,
Le moine fait gémir sur l'or du parchemin
Le supplice d'un Dieu qui vers la croix se traîne.

Les mains jointes, en pleurs, Marie et Madeleine
Parmi les fleurs d'argent suivent l'Agneau divin,
Et le ciel semble encor plus doux et plus prochain
À l'ascète courbé sur l'œuvre surhumaine.

Là-bas dans les vallons où neige le printemps,
Les amoureux s'en vont par les chemins tentants,
Croyant sur eux aussi que le ciel s'ouvre et chante.

L'homme vêtu de bure et la sandale au pié
Voie le démon railleur se tordre foudroyé,
Parmi les floraisons que trace sa main lente.

CHANT GUERRIER

LORSQU'ON a bien joué du sabre et de la lance,
Lorsque la voix d'airain des clairons a chanté,
Avec le geste fier du vainqueur qui s'élance
Il est beau de mourir dans sa virilité,

Tomber raide, les yeux pleins d'un éclair farouche,
Parmi les forts, parmi les braves, tout puissant,
Et les bras étendus et le rire à la bouche,
Dans le val inondé de soleil et de sang.

Baisé par les rayons, frôlé de l'herbe haute,
Après la lutte, après l'hymne altier des combats
Et le piétinement des chevaux, côte à côte
Avec mes frères morts je veux dormir là-bas.

Mon épouse filant sur le seuil de la porte

Rêvera de revoir au détour des sentiers
Revenir le galop du cheval qui m'emporte
Sous la floraison blanche et frêle des pruniers.

Mais lorsqu'on a joué du sabre et de la lance,
Lorsque la voix d'airain des clairons a chanté,
Avec le geste fier du vainqueur qui s'élance
Il est beau de mourir dans sa virilité.

STUART MERRILL

1863

S TUART MERRILL est né, le 1^{er} avril 1863, à Hempstead sur l'île de Long-Island (État d'Arkansas). Venu à Paris à l'âge de trois ans, il y fit toutes ses études. Très jeune encore il publia des poésies dans différentes Revues littéraires. Puis en 1884 il retourna en Amérique, à New-York, et c'est là qu'il composa un recueil de vers, Les Gammes, qui contient des pièces pleines de charme et d'un sentiment poétique tout particulier.

Les Gammes ont été imprimées en 1887, à Paris, par Alcan-Lévy.

RODOLPHE DARZENS.

NOCTURNE

LA blême lune allume en la mare qui luit,
Miroir des gloires d'or, un émoi d'incendie.
Tout dort. Seul, à mi-mort, un rossignol de nuit
Module en mal d'amour sa molle mélodie.

Plus ne vibrent les vents en le mystère vert
Des ramures. La lune a tu leurs voix nocturnes
Mais à travers le deuil du feuillage entrouvert

Pleuvent les bleus baisers des astres taciturnes

La vieille volupté de rêver à la mort
À l'entour de la mare endort l'âme des choses.
À peine la forêt parfois fait-elle effort
Sous le frisson furtif d'autres métamorphoses.

Chaque feuille s'efface en des brouillards subtils.
Du zénith de l'azur ruisselle la rosée
Pont le cristal s'incruste en perles aux pistils
Des nénuphars flottant sur l'eau fleurdelisée.

Rien n'émane du noir, ni vol, ni vent, ni voix,
Sauf lorsque au loin des bois, par soudaines saccades,
Un ruisseau roucouleur coule sur les gravois :

L'écho s'émeut alors de l'éclat des cascades.

CRÉPUSCULE D'AUTOMNE

Sous le souffle étouffé des vents ensorceleurs
J'entends sourdre sous bois les sanglots et les rêves :
Car voici venir l'heure où dans des lueurs brèves
Les feuilles des forêts entonnent, chœur en pleurs,
L'automnal requiem des soleils et des sèves.

Comme au fond d'une nef qui vient de s'assombrir
L'on ouït des frissons de frêles banderoles,
Et, le long des buissons qui perdent leurs corolles,
La malade odeur des fleurs qui vont mourir
S'évapore en remous de subtiles paroles

Sous la lune allumée au nocturne horizon
L'âme de l'angélus en la brume chantonne :
L'écho tinte au lointain comme un glas monotone,
Et l'air rêve aux frimas de la froide saison
À l'heure où meurt l'amour, à l'heure où meurt l'automne.

CHANSON

À l'heure du réveil des sèves
L'Amour, d'un geste las,
Sème les rimes et les rêves
Parmi les lis et les lilas.

La brise, sœur des hirondelles,
Déferle son essor,
Et frôle de mille coups d'ailes
Les corolles d'azur et d'or.

Amour, pour fêter ta victoire
Les cieux se sont fleuris,
Et mai t'auréole de gloire,
Ô roi des Roses et des Ris !

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

1864

F RANCIS VIELÉ-GRIFFIN, né en Virginie, commença ses études en Allemagne, puis il se fixa à Paris, où il s'adonna à la peinture et à la poésie. Ses premiers vers parurent sous le titre de *Cueille d'Avril* (1866) ; ils dénotaient une connaissance parfaite de la langue française et de l'œuvre de nos poètes contemporains. Un an après, Vielé-Griffin publia *Les Cygnes*, recueil dans lequel il fit preuve d'une recherche curieuse, sinon toujours heureuse, de rythmes nouveaux.

Ses poésies ont paru chez Léon Vanier et Alcan-Lévy.

RODOLPHE DARZENS.

LE FRUIT

L OIN de la grève ardente et de l'aridité
Où le fleuve se perd dans le sable des dunes,
Nous remontions la rive ; un éternel été
Brûle ces lieux voués aux célestes rancunes
Où dorment les débris d'une antique cité.
Tout un jour, exaltés en rêves de conquêtes,
Forts du désir impérieux de l'Inconnu,

Nous marchions, et, parfois, un mirage de crêtes
Dentelait l'horizon silencieux et nu :
L'on entendait vibrer la Lyre des poètes.

Mais l'heure choyait lente des cieux ; l'Infini
Montait de l'horizon qui rétrograde, en nappe
Inaltérée, insultante d'azur uni :
Malgré le désaveu railleur de chaque étape
Nous marchions vers le but fébrile du banni ;

Dans l'éblouissement torride de la plaine
Que hérissent les monolithes, jusqu'au soir,
Nous marchions, en rêvant la bienfaisante haleine
D'un bois et l'ombre des palmiers ; mais nul espoir
Ne s'en venait, là-haut, comme un flocon de laine.

La nuit vint ; puis, dans l'aube, alors que nous allions
Par la rive stérile et morne, et par la route,
Apparut, vers le Nord, ainsi que des sillons,
Une ondulation de collines ; et toute
La rive était empreinte au sceau des grands lions.

Nous entrions alors sous des voûtes hautaines,
Ecartant les buissons de ronces emmêlés ;
Entre des troncs noueux de noyers et de chênes
Colossaux et plus vieux que les rocs éboulés,
Des lianes font peser la lourdeur de leurs chaînes.

Plus loin, l'herbe géante, ainsi qu'une forêt,
Vers l'azur entrevu dresse ses cimes blondes
Où le soleil ondule ainsi qu'un flot doré ;
Et puis c'est le murmure accoutumé des ondes,
Et le fleuve, ruisseau maintenant, reparait ;

Des plaines de limon étrangement fécondes
Surgit, comme au hasard de toutes les saisons,
L'exubérante flore éparse par les mondes ;

Et dans l'effeuillement fauve des floraisons
Notre âme s'attardait parmi les fleurs immondes.

Nous marchions : devant nous, des profondeurs d'un val
Jusqu'au dôme éperdu des feuillages sans date,
En gerbes d'émeraude opaque et de cristal,
Jaillit en bouillonnant !a source de l'Euphrate
Avec un bruit harmonieux de clair métal ;

Fardé, comme au printemps, de fleurs roses et blanches,
Debout dans la clairière, éternel et fatal,
Et ployé jusqu'au sol sous l'orgueil de ses branches,
L'arbre de la Science du Bien et du Mal
Raidit son double tronc bombé comme des hanches.

Au pied de l'arbre, avec des fleurs sur ses genoux,
Notre âme dit : Voici le fruit où l'on s'étanche ;
Et je pris d'elle un fruit, et je le trouvai doux ;
Et nous nous complaisions dans cette ombre qu'épanche
L'arbre, et la volupté des dieux entrainait en nous ;

Heure folle ! — puberté du songe : nos rêves
Prenaient vie aux seuls vœux des désirs créateurs,
Mais, joie extasiée, afin que tu t'achèves,
Sur nous l'arbre du Mal amoncelait ses fleurs,
Et des siècles passaient comme des heures brèves...

La fin nous est venue, ainsi, comme une mort ;
L'ange vengeur du doux péché d'Adam et d'Ève,
Dans l'immobilité d'un simulacre d'or,
Tient de son poing crispé le flamboiement du Glaive,
Et l'Éden apparaît, là-bas, comme un décor !...

(Les Cygnes)

LOUIS FRÉCHETTE

L OUIS FRÉCHETTE, né au Canada, n'est pas un poète ordinaire, chantant ses impressions fugitives, ses joies et ses douleurs particulières. Il sert de voix à tout un peuple dont il rend, en beaux vers lyriques, la grande passion. Le passé français vit là-bas au cœur de tout Canadien et s'échappe des lèvres impersonnelles de M. Fréchette dans *La Légende d'un Peuple* (1888).

On s'aperçoit rapidement, à la lecture de ce livre, que le Canada n'oublie point la langue de la Mère-Patrie et qu'il en suit très bien toutes les transformations. Si l'on trouve en effet chez M. Fréchette nous ne savons quel accent pur et ferme du XVII^e et du XVIII^e siècle, on remarque pareillement jusqu'à quel point les maîtres contemporains lui sont familiers. Il est si français et tellement imprégné de nos plus modernes écrivains qu'il semble avoir constamment habité Paris depuis ses jeunes années.

Le vigoureux lyrisme de M. Fréchette, la mâle beauté de ses vers, peut pleinement rassurer sur les sentiments de la Nouvelle-France à notre endroit et sur le génie de cette vieille race de laboureurs et de marins français.

M. Fréchette a fait paraître à Québec *Mes Loisirs* (1863), à *Chicago* *La Voix d'un Exilé* (1867), à *Montréal* *Pêle-mêle* (1877). *Deux volumes de vers publiés à Montréal en 1880*, *Les Fleurs Boréales* et *Les Oiseaux de Neige*, ont été couronnés la même année par l'Académie française. *La Légende d'un Peuple* a été éditée à Paris par la librairie illustrée.

E . LEDRAIS.

LA FORÊT

C HÊNES au front pensif, grands pins mystérieux.
Vieux trônes penchés au bord des torrents furieux.
Dans votre rêverie éternelle et hautaine,
Songez-vous quelquefois à l'époque lointaine
Où le sauvage écho des déserts canadiens
Ne connaissait encor que la voix des Indiens,
Oui, groupés sous l'abri de vos branches compactes,
Mêlaient leurs chants de guerre au bruit des cataractes ?

Sous le ciel étoilé, quand les vents assidus
Balancent dans la nuit vos longs bras éperdus,
Songez-vous à ces temps glorieux où nos pères
Domptaient la barbarie au fond de ses repaires ?
Quand, épris d'un seul but, le cœur plein d'un seul vœu,
Ils passaient sous votre ombre, en criant : « Dieu le veut ! »
Défrichaient la forêt, créaient des métropoles,
Et, le soir, réunis sous vos vastes coupoles,
Toujours préoccupés de mille ardents travaux,
Soufflaient dans leurs clairons l'esprit des jours nouveaux ?

Oui, sans doute ; témoins vivaces d'un autre âge,
Vous avez survécu tout seuls au grand naufrage
Où les hommes se sont l'un sur l'autre engloutis ;
Et, sans souci du temps qui brise les petits,
Votre ramure, aux coups des siècles échappée,
À tous les vents du ciel chante notre épopée !

LE FRÊNE DES URSULINES

I l semblait à nos yeux un pilier des vieux âges,
Ce vieux tronc qui brava tant de vents en courroux.
Il avait sur nos bords vu les Pâles-Visages
Remplacer les grands guerriers roux.

Aigrette énorme au front du vaste promontoire,
Colosse chevelu dans le roc cramponné,
Il avait vu passer bien des jours sans histoire
Au sommet de Stadaconé.

Son ombre avait couvert bien des bivouacs sauvages,
Abrité bien souvent des hordes aux flancs nus,
Tandis que le grand fleuve à ses mornes rivages
Jetait ses sanglots inconnus.

Il savait des secrets que nul œil ne devine ;
Quand, un jour, face à face, il vit — aspect troublant —
Sur le même rocher surgir la croix divine
À côté d'un long drapeau blanc.

Et puis, de siècle en siècle et d'année en année,
L'arbre antique vécut — flux et reflux du sort —
La légende sublime où notre destinée
A pris son incroyable essor.

Il vit tous nos héros ; il vit toutes nos gloires ;
Il vit nos fiers travaux et nos saints dévoûments ;
Il vit notre abandon, nos stériles victoires,
Avec leurs sombres dénoûments.

Et, sur ses derniers jours, dans ses décrépitudes,
Comme une harpe où tremble un vieux lambeau d'accord,
On croyait voir, au vent des vieilles solitudes,
Ses rameaux frissonner encor.

Et lorsque le géant quatre fois centenaire
Courba sa tête où tant de soleils avaient lui,
Ce fut triste : on comprit que c'était toute une ère
Qui disparaissait avec lui.

Ô frêne ! ô grand témoin des choses envolées !
On a sacré, depuis, le sol où tu tombas ;
Et sur ta place vide, en bruyantes mêlées,
Des enfants prennent leurs ébats.

Oui, des enfants, des jeux, des rires, des fronts roses,
À l'endroit même d'où, colosse aux flancs rugueux,
Tu vis se dérouler, en tes ennuis moroses,
La noble histoire des aïeux !

Des cris de joie, après le vol des oriflammes,
Le clairon, les obus et le tambour battant ! . . .
Si comme l'être humain les arbres ont des âmes,
Ô grand mort, n'es-tu pas content ?

Pour moi, quand, de l'antique enclos des Ursulines,
Pour la première fois, tout ému, j'entendis
Monter ces voix d'enfants, fraîches et cristallines
Comme un écho du paradis,

Soudain, sous les arceaux dépouillés du vieux frêne,
Longue chaîne héroïque évoquée à la fois,
Il me sembli revoir passer l'ombre sereine
Des saintes femmes d'autrefois !

De nos martyrs chrétiens immortelles rivales,
De dévouements obscurs grands cœurs fanatisés,
Que la France d'alors jetait sans intervalles
Sur ces bords incivilisés !

Dames de haut parage ou filles des chaumières,
Qui laissaient tout, famille, amis, brillants partis,

Pour venir apporter les divines lumières
Aux petits d'entre les petits !

Et je rêvai longtemps ; car jamais, ô vieil arbre,
À nul fronton superbe, au seuil de nul tombeau,
Je n'ai rien vu, fouillé dans le bronze ou le marbre,
De plus touchant et de plus beau,

Que celle qui porta le nom de La Peltrie,
Sainte veuve, enseignant, sous les ombrages frais,
Avec le nom de Dieu le grand mot de Patrie
Aux petits enfants des forêts !

ANTE LUCEM

Qui pourrait raconter ces âges sans annales
Quel œil déchiffrera ces pages virginales
Où Dieu seul a posé son doigt mystérieux ?
Tout ce passé qui gît sinistre ou glorieux,
Tout ce passé qui dort heureux ou misérable,
Dans les bas-fonds perdus de l'ombre impénétrable,
Quel est-il ?

À ce sphinx sans couleur et sans nom,
Plus muet que tous ceux des sables de Memnon,
Et qui, de notre histoire encombrant le portique,
Entrouvre dans la nuit son œil énigmatique,
À tant de siècles morts, l'un par l'autre effacé,
Qui donc arrachera le grand mot du passé ?

Hélas ! n'y songeons point ! En vain la main de l'homme

Joue avec les débris de la Grèce et de Rome,
Nul bras n'ébranlera le socle redouté
Qui depuis si longtemps, rigide majesté,
Plus lourd que les menhirs de l'époque celtique,
Pèse, ô vieux Canada, sur le sépulcre antique
Où, dans le morne oubli de l'engloutissement,
Ton tragique secret dort éternellement!

Ce secret, ô savants, ni vos travaux sans nombre,
Ni vos soirs sans sommeil, n'en découvriront l'ombre.
Pas un jalon au bord de ce gouffre béant !
Pas un phare au-dessus de ce noir océan !
Point d'histoire ! . . . Une nuit sans lune et sans étoiles,
Dont jamais œil humain ne percera les voiles !

Et cependant le globe au loin fermente et bout.
Là-bas, au grand soleil, l'humanité debout,
Un reflet d'or au fer de sa lance guerrière,
Dans l'éclair et le bruit dévore sa carrière.
Là tout germe, tout naît, tout s'anime et grandit ;
Du haut des panthéons dont le front resplendit,
La trompette à la bouche, on voit les Renommées,
Dans l'éblouissement des gloires enflammées,
Pour l'immortalité jeter aux quatre vents
Le nom des héros morts et des héros vivants.
Pour que dans le passé l'avenir sache lire,
Des poètes divins ont accordé leur lyre,
Et mêlent, dans l'éclat de leurs chants souverains,
Les clameurs d'autrefois aux bruits contemporains.
Le Progrès, dans son antre où maint flambeau s'allume,
Sous son marteau puissant fait résonner l'enclume
Où se forge déjà la balance des droits,
Où pèseront plus tard les peuples et les rois.
La Science commence à voir au fond des choses.
Les Arts, ces nobles fleurs au vent du ciel écloses,
Entr'ouvrent leur corolle au fronton des palais.
Que dis-je ? La Nature elle-même, aux reflets

Des nouvelles clartés que chaque âge lui verse,
Sourit plus maternelle en sa grâce diverse ;
La mamelle épuisée à nourrir ses enfants,
Dans des élans de joie et d'amour triomphants,
Elle s'ouvre le flanc pour sa progéniture ;
Et, dans son noble orgueil, — sainte et grande Nature !
Mêle son cri sublime à l'hymne solennel
Qui monte tous les jours de l'homme à l'Éternel.

Pourquoi cette antithèse et ce contraste immense ?
Celui par qui tout meurt et par qui tout commence,
Par qui tout se révèle ou tout reste scellé,
Celui qui fit les fleurs et l'azur constellé,
Qui veut que tout renaisse et veut que tout s'effondre,
Arbitre sans appel, pourrait seul nous répondre !

Aux bords ensoleillés de son beau Saint-Laurent,
Ou sous l'ombre des bois au rythme murmurant
Qui te prêtent leur sombre et riche draperie,
Quand le désœuvrement conduit ma rêverie,
Ô cher pays dont j'aime à sonder le destin,
Je remonte souvent vers ce passé lointain.

Je parcours en esprit tes vastes solitudes ;
Je toise de tes monts les fières altitudes ;
Je me penche au-dessus de tes grands lacs sans fond ;
Je mesure les flots du rapide profond ;
Et devant le spectacle, impondérable atome,
De ces jours sans soleil j'évoque le fantôme.

Tout change à mes regards ; le présent disparaît ;
Nos villes à leur tour font place à la forêt ;
Tout retombe en oubli, tout redevient sauvage ;
Nul pas civilisé ne foule le rivage
Du grand fleuve qui roule, énorme et gracieux,
Sa vague immaculée à la clarté des cieux !
De ton tiède Midi jusqu'aux glaces du pôle,

Tes hauts pics n'ont encor porté sur ton épaule,
Ô Canada, connu du seul oiseau de l'air,
Que l'ombre de la nue et le choc de l'éclair !
Tout dort enveloppé d'un mystère farouche.
Seul, parfois, quelque masque au regard sombre et louche,
Effaré, menaçant comme un fauve aux abois,
Apparaît tout à coup dans la nuit des grands bois !...
Quels tableaux ! —

Et devant cette nature immense,
Dans un rêve profond qui souvent recommence,
Je crois entendre encor bourdonner dans les airs
Les cent bruits que le vent mêle, au fond des déserts,
Au tonnerre que roule au loin la cataracte...

Puis je tombe à genoux : — sublime et dernier acte !
Ou prologue plutôt du drame éblouissant
Qui va donner un peuple à ce pays naissant, —
Sur ces bords inconnus pour le reste du monde,
Sur ces flots que jamais n'a pollués la sonde,
Sur ces parages pleins d'une vague terreur,
Sur cette terre vierge où plane en son horreur
Le mystère sacré des ténèbres premières,
J'ai vu surgir, foyers de toutes les lumières,
Dans un rayonnement de splendeur infini,
Le soleil de la France et son drapeau béni !

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES POÈTES COMPRIS

DANS L'ANTHOLOGIE

DU

XIX^{ÈME} SIÈCLE

TABLE ALPHABÉTIQUE

Pages

[ACKERMANN \(M^{me}\)](#)

[AICARD \(JEAN\)](#)

[AJALBERT \(JEAN\)](#)

[AMIEL \(HENRI-FRÉDÉRIC\)](#)

[ARÈNE \(PAUL\)](#)

[ARNAULT \(ANTOINE-VINCENT\)](#)

[ARVERS \(FÉLIX\)](#)

[AUGIER \(ÉMILE\)](#)

[AUTRAN \(JOSEPH\)](#)

[BANVILLE \(THÉODORE DE\)](#)

[BARBIER \(AUGUSTE\)](#)

[BARBIER \(JULES\)](#)

BARRACAND (LÉON)
BARTHÉLEMY (AUGUSTE)
BATAILLE (FRÉDÉRIC)
BAUDELAIRE (CHARLES)
BEAUCLAIR (HENRI)
BELLOY (AUGUSTE DE)
BÉRANGER (PIERRE-JEAN DE)
BERGERAT (ÉMILE)
BERNÈS (HENRI)
BERTRAND (ALOÏSIUS)
BILLAUD (VICTOR)
BLANCHECOTTE (M^{me} A.-M.)
BLÉMONT (ÉMILE)
BOISSIÈRE (JULES)
BONNIÈRES (ROBERT DE)
BOREL (PETRUS)
BORNIER (HENRI DE)
BOUCHOR (MAURICE)
BOUILHET (LOUIS)
BOURGET (PAUL)
BOUTELLEAU (GEORGES)
BOYER (PHILOXÈNE)
BRETON (JULES)
BRIZEUX (AUGUSTE)
BUFFENOIR (HIPPOLYTE)
BUSQUET (ALFRED)
BUSSY (ERNEST)
CANIVET (CHARLES)
CARRARA (JULES)
CAZALIS (HENRI)
CAZE (ROBERT)
CHAMBRIER (ALICE DE)
CHAMPSAUR (FÉLICIEN)
CHANTAVOINE (HENRI)
CHATEAUBRIAND (FRANÇOIS-RENÉ DE)

CHÂTILLON (AUGUSTE DE)
CHÊNE-DOLLÉ (CHARLES-JULIEN-LIOULT DE)
CHÉNIER (ANDRÉ)
CHÉNIER (MARIE-JOSEPH)
CHEVÉ (ÉMILE)
CLADEL (LÉON)
COLLIÈRE (MARCEL)
COPPÉE (FRANÇOIS)
CORAN (CHARLES)
COUGNARD (JULES)
CROS (CHARLES)
DARZENS (RODOLPHE)
DAUDET (ALPHONSE)
DAUDET (M^{me} ALPHONSE)
D'AURIAC (JULES)
D'AURIAC (VICTOR)
DELAIR (PAUL)
DELAVIGNE (CASIMIR)
DELPIT (ALBERT)
DELTHIL (CAMILLE)
DEMENY (PAUL)
DÉROULÈDE (PAUL)
DÉSAUGIERS (MARIE-ANTOINE-MADELEINE)
DESBORDES-VALMORE (MARCELINE)
DESCHAMPS (ANTONI)
DESCHAMPS (ÉMILE)
DES ESSARTS (ALFRED)
DES ESSARTS (EMMANUEL)
DIERX (LÉON)
DODILLON (ÉMILE)
DORCHAIN (AUGUSTE)
DOVALLE (CHARLES)
DU CAMP (MAXIME)
DUPONT (PIERRE)
DUSOLIER (ALCIDE)

DUVAUCHEL (LÉON)
FABIÉ (FRANÇOIS)
FORGET (JULES)
FRANCE (ANATOLE)
FRANK (FÉLIX)
FRÉCHETTE (LOUIS)
FRÉMINE (ARISTIDE)
FRÉMINE (CHARLES)
FUSTER (CHARLES)
GAUTIER (THÉOPHILE)
GAYDA (JOSEPH)
GERMAIN-LACOUR (JOSEPH)
GILL (ANDRÉ)
GILLE (PHILIPPE)
GINESTE (RAOUL)
GIRAUD (ALBERT)
GLATIGNY (ALBERT)
GODET (PHILIPPE)
GODIN (EUGÈNE)
GOUDEAU (ÉMILE)
GOURDON (GEORGES)
GRAMONT (FERDINAND DE)
GRANDMOUGIN (CHARLES)
GRENIER (ÉDOUARD)
GUAITA (STANISLAS DE)
GUTTINGUER (ULRICH)
HAAG (PAUL)
HARAUCOURT (EDMOND)
HAREL (PAUL)
HEREDIA (JOSÉ-MARIA DE)
HERMANT (ABEL)
HERVILLY (ERNEST D')
HOUSSAYE (ARSÈNE)
HUGO (VICTOR)
HUGUES (CLOVIS)

ICRES (FERNAND)
JEANTET (FÉLIX)
LACAUSSADE (AUGUSTE)
LACROIX (JULES)
LACROIX (OCTAVE)
LAFAGETTE (RAOUL)
LAFENESTRE (GEORGES)
LALUYÉ (LÉOPOLD)
LAMARTINE (ALPHONSE DE)
LAPRADE (VICTOR DE)
LAURENT-PICHAT (LÉON)
LEBRUN (PIERRE)
LECONTE DE LISLE (CHARLES-MARIE)
LEFEVRE (ANDRÉ)
LEGOUVÉ (ERNEST)
LEGOUVÉ (JEAN-BAPTISTE)
LE LASSEUR DE RANZAY (LOUIS)
LEMAÎTRE (JULES)
LE MOUËL (EUGÈNE)
LEMOYNE (ANDRÉ)
LEPELLETIER (EDMOND)
LEVAVASSEUR (GUSTAVE)
LÉVY (RAPHAËL-GEORGES)
LEYGUES (GEORGES)
LOISEAU (JEANNE)
MACAIGNE (CAMILLE)
MADELEINE (JACQUES)
MALLARMÉ (STÉPHANE)
MANIVET (PAUL)
MANUEL (EUGÈNE)
MARC (GABRIEL)
MARGUERITTE (VICTOR)
MARIÉTON (PAUL)
MARMIER (XAVIER)
MARROT (PAUL)

MARSOLLEAU (LOUIS)
MARTEL (TANCRÈDE)
MATHIEU (GUSTAVE)
MAUPASSANT (GUY DE)
MÉRAT (ALBERT)
MERRILL (STUART)
MÉRY (JOSEPH)
MESUREUR (M^{me} GUSTAVE)
MICHELET (ÉMILE)
MIKHAËL (ÉPHRAÏM)
MILLEVOYE (CHARLES-HUBERT)
MILLIEN (ACHILLE)
MONNERON (FRÉDÉRIC)
MONNIER (MARC)
MONSELET (CHARLES)
MONTÉGUT (MAURICE)
MOREAU (HÉGÉSIPPE)
MURGER (HENRY)
MUSSET (ALFRED DE)
NADAUD (GUSTAVE)
NAPOL LE PYRÉNÉEN (NAPOLÉON PEYRAT)
NARDIN (GEORGES)
NERVAL (GÉRARD DE)
NODIER (CHARLES)
NOLHAC (PIERRE DE)
NORMAND (JACQUES)
OLIVIER (JUSTE)
ORDINAIRE (DIONYS)
PAILLERON (ÉDOUARD)
PATÉ (LUCIEN)
PAYELLE (GEORGES)
PEYREFORT (ÉMILE)
PIEDAGNEL (ALEXANDRE)
PIGEON (AMÉDÉE)
PITTIÉ (FRANCIS)

PITTIÉ (VICTOR)
PLESSIS (FRÉDÉRIC)
POMAIROLS (CHARLES DE)
POMMIER (AMÉDÉE)
POPELIN (CLAUDIUS)
PRAROND (ERNEST)
QUILLARD (PIERRE)
RAIMES (GASTON DE)
RAMBERT (EUGÈNE)
RAMEAU (JEAN)
RATISBONNE (LOUIS)
READ (HENRI-CHARLES)
REBOUL (JEAN)
RÉGNIER (HENRI DE)
RENAUD (ARMAND)
REYNAUD (CHARLES)
RIBAUX (ADOLPHE)
RICARD (LOUIS-XAVIER DE)
RICHARD (JACQUES)
RICHEPIN (JEAN)
RIMBAUD (ARTHUR)
RIVET (GUSTAVE)
ROCHE-GUYON (M^{me} DE LA)
RODENBACH (GEORGES)
ROLLAND (AMÉDÉE)
ROLLINAT (MAURICE)
RONCHAUD (LOUIS DE)
SAINT-CYR DE RAYSSAC
SAINTE-BEUVE (CHARLES-AUGUSTIN)
SÉGALAS (ANAÏS)
SIÉFERT (LOUISA)
SILVESTRE (ARMAND)
SOULARY (JOSÉPHIN)
SOUMET (ALEXANDRE)
STERN (DANIEL), COMTESSE D'AGOULT

SULLY PRUDHOMME
SUTTER-LAUMANN
TAILHADE (LAURENT)
TASTU (M^{me} AMABLE)
THEURIET (ANDRÉ)
TIERCELIN (LOUIS)
TRUFFIER (JULES)
VACARESCO (HÉLÈNE)
VACQUERIE (AUGUSTE)
VALABRÈGUE (ANTONY)
VALADE (LÉON)
VALANDRÉ (MARIE DE)
VAUCAIRE (MAURICE)
VERHAEREN (ÉMILE)
VERLAINE (PAUL)
VERMERSCH (EUGÈNE)
VERNIER (VALÉRY)
VEUILLOT (LOUIS)
VICAIRE (GABRIEL)
VIELÉ-GRIFFIN (FRANCIS)
VIGNY (ALFRED DE)
VILLIERS DE L'ISLE-ADAM
WARNERY (HENRI)
